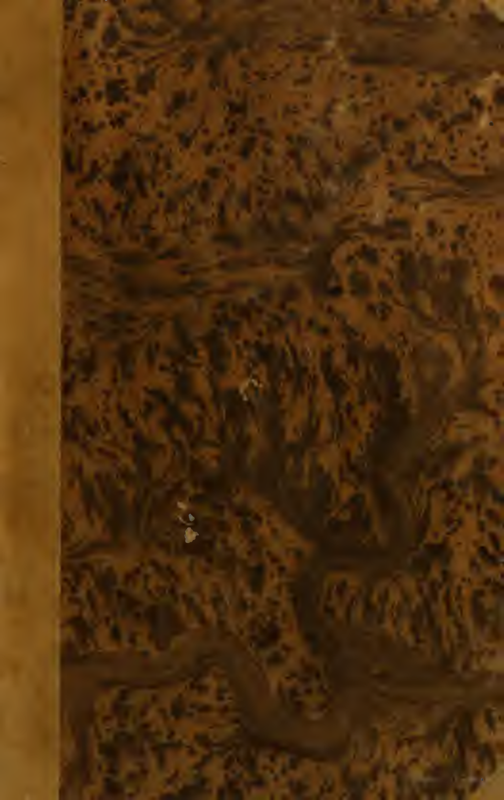



3R.3


Digitized by Google

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

FA—FI.

BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE,
ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit, aux morts, que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur Œdipe.*)

TOME QUATORZIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

1815.



SIGNATURES DES AUTEURS

DU QUATORZIÈME VOLUME.

MM.

A. B—t.	Beuchot.
A—d.	Artaud.
A—D—r.	Amar-Durivier.
A—g—r.	Auger.
A. R.—t.	Abel Remusat.
B—d.	Boulard.
B. M—s.	Bigot-de-Morogues.
B—i.	Bernardi.
B—p.	Beauchamp (Alphonse de).
B—rs.	Boinvilliers.
B—s.	Bocous.
B—ss.	Boissonade.
B—u.	Beaulieu.
C.	Chaumeton.
C—au.	Catteau-Calleville.
C. G.	Cadet Gassicourt.
C. M. P.	Pillet.
C—r—t.	Cotteret.
C. T—y.	Coquebert de Taizy.
D. L.	Delaulnaye.
D. L. C.	Lacombe (de).
D—M—t.	De Musset.
D—s.	Desportes (Boscheron).
D—t.	Durdent.
E—c D—d.	Emeric David.
E—s.	Etriès.
F. P—t.	Fabien Pillet.
F—r.	Fournier.
G—é.	Ginguené.
G. F—r.	Fournier fils.
G—n.	Guillon (Aimé).
G—r.	Grosier.
J—b.	Jacob-Kolb.
J—n.	Jourdain.
L—P—e.	Laporte (Hippolite de)

MM.

L—s.	Langlès.
L—S—e.	La Salle.
L—u.	Ledru.
L—t.	Lécuy.
M—d j.	Michaud jeune.
M—e.	Maurice.
M—on.	Marron.
N—r.	Ch. Nodier.
N—t.	Nicollet.
P—c—t.	Picot.
P—d.	Pataud.
P—e.	Ponce.
P—x.	Pujoulx.
Q—R—t.	Quatremère-Roissy.
R—d—n.	Renauldin.
S—d.	Suard.
S. d. S—t.	Silvestre-de-Sacy.
S—l.	Schoell.
S. M—n.	Saint-Martin.
S. S—i.	Sismonde-Sismondi.
St—t.	Stassart.
S—y.	Salaberry.
T—d.	Tabaraud.
T—n.	Tôchon.
U—i.	Ustéri.
V—i.	Visconti.
V—n.	Villemain.
V. S—l.	Vincens-Saint-Laurent.
V—t.	Vitet.
W—r.	Walckenaer.
W—s.	Weiss.
X G.	Revu par M. Ginguené.
X—s.	Revu par M. Suard.
Z.	Anonyme.



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

F

FABBRA (Louis della), professeur en médecine à l'université de Ferrare, naquit en cette ville en 1655, et y mourut le 5 mai 1723. Fils d'un chirurgien distingué de Ferrare, il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la médecine; bientôt après avoir reçu le bonnet de docteur, il se fit remarquer, parmi ses confrères, dans l'exercice de son art. Le marquis de Bentivoglio en fit son médecin, et le détermina à s'établir dans la ville de ce nom. Cependant il fallait un plus vaste théâtre à della Fabbra; il retourna, peu d'années après, à Ferrare, où la faculté de médecine lui accorda une chaire avant qu'il eût atteint sa trentième année. Le jeune professeur ne tarda point à se faire une grande réputation, et la place de premier profes eur étant devenue vacante, il y fut unanimement appelé par ses collègues. Della Fabbra a joui, de son vivant, d'une haute renommée; il avait hérité de la vogue de Jérôme Nigrisoli, son maître; il se peut que de son vivant il méritât, comme praticien et même comme habile professeur, cette grande réputation; mais ce qui nous reste de lui ne lui assigne, parmi les écrivains, qu'une place obscure. Ce sont des Dissertations peu estimées sur divers sujets de médecine; elles furent imprimées successivement, et ensuite réunies sous le titre de *Dissertationes physico-medicæ*, in-4°., Ferrare, 1712. — FABBRA (Gilles), fils du précédent, fut aussi médecin et professeur à l'université de Ferrare. Il n'a rien laissé qui lui ait survécu. F—R.

FABER, FABRE ou LE FÈVRE (JEAN), célèbre jurisconsulte, né dans le diocèse d'Angoulême, florissait au 14e. siècle, sous le règne de Philippe VI. Dans la souscription de son *Commentaire* sur les *Institutes* de Justinien, dont on parlera ci-après, il est nommé *Joan. Runcinus*, ce qui confirme l'opinion de ceux qui lui donnent pour patrie le village de Roussines, dans l'Angoumois. On croit qu'il remplit l'office de juge à la Rochefoucauld, et plusieurs prétendent qu'il fut élevé à la dignité de chancelier de France, mais ce fait n'est pas certain. Il mourut à Angoulême, en 1340, et fut enterré dans le cloître des Dominicains de cette ville, où on lisait son épitaphe. Dumoulin parle de Faber dans les termes les plus flatteurs; il remarque que ce juriconsulte a précédé Barthole et Balde, et que les Italiens eux-mêmes ont rendu justice à son mérite. Personne de son temps n'était plus versé dans le droit romain, et Dumoulin le cite souvent à l'appui de ses décisions Bretonnier trouve dans ses ouvrages les pures maximes de la jurisprudence française. Le *Commentaire* de Faber sur les *Institutes* fut imprimé à Venise, 1488,

in-f°., avec des corrections de Pierre Albignan, jurisconsulte de Troies. M. Barbier en cite une autre édition de Lyon, 1593, in-4°., avec des suppléments d'Area Baudoza. On attribue encore à Faber : *Breviarium in Codicem*, Paris, 1545, et Lyon, 1594, in-4°.; *Progymnasmata ex utroque jure*, Louvain, 1594, in-8°.; mais ce dernier ouvrage paraît plutôt appartenir à un autre Jean *Faber*, jurisconsulte, surnommé *Omalius*, parce qu'il était né à Omal, près de Liège, et mort en 1622, à quatre-vingt-deux ans. W—s.

FABER (ou proprement *Schmidt*) (Félix), dominicain et voyageur, était né à Zurich en 1441 ou 1442. Il entra dans un couvent de l'ordre des frères prêcheurs à Ulm, professa la théologie, et passa de son temps pour un excellent prédicateur. Deux fois il fit le voyage de la Terre-Sainte. La première en 1479, la seconde en 1483. A son retour il occupa différents emplois dans son ordre, et mourut à Ulm le 14 mars 1502. Il traduisit en allemand la vie de Henri Suso, et écrivit en latin en 1489 *Historia Suevorum*. Goldast, qui l'a imprimé dans son recueil intitulé : *Rerum Suevicarum scriptores*, dit que la relation du premier voyage de Faber, écrite de sa main et inédite, existait chez Heinzel, patricien d'Augsbourg; il ajoute que ce religieux a aussi composé, sur le monastère d'Offenhus, des Mémoires qui n'ont pas vu le jour. D'autres écrivains parlent aussi d'une chronique d'Ulm qu'ils attribuent à ce même Faber, et font mention d'un de ses ouvrages sous le nom d'*Evagatorium*, qui n'est vraisemblablement que sa relation sous un autre titre. On trouve celle-ci indiquée dans le catalogue des livres de voyages de Stuck, sous ce titre en allemand : *Relation du voyage à la Terre-Sainte et à Jérusalem, et du retour* (en 1480), 1556 et 1557, in-4°., sans désignation de lieu d'impression; le même ouvrage place la relation du second voyage de Faber dans le recueil de voyages à la Terre-Sainte, Francfort, 1584, in-fol.; il n'y est désigné que sous le nom de frère Félix; d'autres bibliographes nous apprennent que cette relation a été publiée en allemand en 1560 par Eysengrein. Quoi qu'il en soit, la relation de ce voyage fut publiée d'abord en latin par Bernard de Breydenbach, qui est qualifié d'auteur principal de l'ouvrage. (*V.* Breydenbach). Il eut pour compagnons onze personnages nobles de ses compatriotes, deux frères mineurs versés dans plusieurs langues, un archidiacre de Transylvanie, Faber, Edward Rewich, peintre habile qui dessina tous les lieux représentés dans le voyage : enfin plusieurs domestiques; de sorte que Breidenbach et ses compagnons composaient une caravane assez nombreuse. Cette troupe de pèlerins partit de Maïence le 25 avril 1483, s'embarqua à Venise, arriva à Jérusalem le 11 juillet. Après avoir visité la ville sainte et les environs jusqu'au Jourdain, elle différa son départ pour le mont Sinaï à cause des chaleurs excessives. Le 24 août elle se remit en route, passa par Gaza, traversa le désert, gravit les monts Oreb et Sinaï, et quitta le couvent de Ste.-Catherine pour aller au Caire, en longeant le rivage de la mer Rouge; suivit le Nil depuis la capitale de l'Egypte jusqu'à Rosette; mouta le 15 novembre sur un navire de Venise, et aborda dans cette ville le 8 janvier 1484. Ce voyage à la Terre-Sainte, un des plus anciens qui aient été imprimés, est certaine-

ment un des meilleurs. L'aspect du pays y est décrit avec soin: le tableau du désert situé entre la Palestine et les monts Sinaï et Oreb, celui de ces deux montagnes et de tout le pays jusqu'au Caire ne laissent que bien peu de chose à désirer. Les végétaux étrangers à l'Europe et cultivés dans les environs du Caire sont désignés avec beaucoup de précision et d'exactitude. On y trouve un grand nombre d'observations judicieuses et très peu de choses inutiles; aussi plusieurs voyageurs l'ont-ils mis à contribution. Le Huen en a traduit en français plusieurs passages de la première partie et toute la seconde partie, qui comprend le voyage au mont Sinaï et le retour en Europe. Parmi les figures d'animaux représentés dans les planches de ce voyage on voit une licorne; mais en lisant le texte on reconnaît aisément que les voyageurs avaient aperçu une gazelle (Voy. *Haberlin*, *F. D.*, *Diss. de vita, itiner. et scriptis F. Fabri*, Göttingen, 1742, in-4°.). E—s.

FABER (JEAN), religieux dominicain, surnommé *Malleus hæreticorum*, ou le Marteau des hérétiques, du titre d'un de ses ouvrages, naquit vers 1470, à Leuckerchen, en Souabe. Il annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour les sciences, et fit de bonnes études dans les différentes universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le nomma, en 1519, l'un de ses vicaires-généraux; l'empereur Ferdinand le choisit ensuite pour son confesseur, et lui donna, en 1531, l'évêché de Vienne. Il gouverna sagement son diocèse pendant dix années, s'opposa avec succès aux progrès de l'hérésie, et mourut le 12 juin 1541. Ce prélat n'était pas moins distingué par ses vertus que par ses talents, et on peut remarquer que des écrivains d'une autre communion en conviennent eux-mêmes. Lorsque la mort le surprit, il était occupé à revoir ses ouvrages, dont il se proposait de publier une édition complète. Le premier volume parut à Cologne, in-fol., en 1537; le second en 1539, et le troisième volume en 1541. On y trouve : des *Sermons*; un Traité *De Fide et bonis operibus*; des écrits de *controverse*; un opuscule des *misères et calamités de la vie humaine*, dont Pierre Gui de Saumur a donné une traduction française, Paris, 1578; un ouvrage de la *Religion et des Mœurs des Moscovites*, Bâle, 1526, in-4°., inséré depuis dans le Recueil intitulé : *Rerum Moscovitarum authores*, Francfort, 1600, in-4°.; un autre de l'*Origine des Turks*, imprimé plusieurs fois, etc. On joint à ces trois volumes un quatrième, publié à Leipzig, 1537; mais les quatre volumes ne contiennent pas même tous les écrits de Faber. On y chercherait vainement, par exemple, le *Malleus hæreticorum*. Cet ouvrage, qui fit la réputation de son auteur, mais qu'on néglige aujourd'hui, fut imprimé, pour la première fois, en 1524, in-fol. Il y a aussi une édition de Rome, 1569, in-fol., et il en existe d'autres encore. — FABER (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, acquit une assez grande célébrité par ses talents pour la chaire. Il était lié d'une étroite amitié avec Erasme, et il prit sa défense dans plusieurs occasions contre les théologiens catholiques; mais étant venu à Rome dans le dessein de solliciter quelques bénéfices, il rompit avec Erasme, et se rangea même du côté de ses ennemis, pour faire sa cour aux prélats, dont il recherchait la protection. Faber était bon théolo-

gien, et il eut le titre de prédicateur de Maximilien I[er]. et de Charles-Quint. Il est auteur d'une *Oraison funèbre de Maximilien*, faussement attribuée, par quelques biographes, à Jean Faber, dont l'article suit; il mourut à Rome, en 1530, dans un âge peu avancé. — FABER (Jean), religieux du même ordre que les précédents, né à Hailbron, vers 1500, fut reçu docteur en théologie à Cologne, et mourut vers 1570. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera seulement les suivants : I. *Libellus quod fides esse possit sine charitate*, Augsbourg, 1548, in-4°., livret singulier, mais qui n'est cependant pas recherché; II. *Enchiridion bibliorum*, *ibid.*, 1549; Cologne, 1568, in-4°.; III. *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, Augsbourg, in-4°. Cet ouvrage renferme des particularités curieuses sur Luther et ses premiers disciples; IV. *Testimonium scripturæ et Patrum B. Petrum apostolorum Romæ fuisse*, Anvers, 1553, in-4°.; V. *De la Messe et de la présence réelle de J.-C. dans le sacrement de l'Eucharistie.* C'est, de tous les ouvrages de Faber, celui qui eût le plus de succès; il le publia en allemand en 1555. Surius le traduisit en latin, Cologne, 1556, et Nic. Chesneau en français, 1564, in-4°.

W—s.

FABER (Pierre), n'est cité que sous ce nom latin; en sorte qu'il est difficile aujourd'hui de savoir s'il s'appelait *Lefevre*, ou *Fabre*, ou *Faur*. Ce qui est certain, c'est qu'il naquit en Auvergne, et qu'après avoir fait ses études à Paris, sous le savant Turnebe, il eut la direction du collége de la Rochelle, et y professa l'hébreu. On ne connaît de lui que des *Notes latines* sur l'oraison de Cicéron pour Cecina, et un *Commentaire* sur les deux livres des Académiques du même auteur. Ce dernier ouvrage, imprimé à Paris en 1611, et que Teissier attribue à P. du Faur de S. Jorry (dont le nom latin est aussi *Petrus Faber*), a reparu dans l'excellente édition des Académiques, donnée par Davies, à Cambridge, en 1725. Colomies, dans sa *Gallia orientalis*, dit que Faber mourut vers 1615, âgé de quatre-vingts ans.

B—ss.

FABER (Jean), né à Nuremberg, en 1566, étudia la médecine à l'université de Bâle, où il obtint le doctorat, après avoir soutenu une thèse *sur la Céphalalgie.* De retour dans sa ville natale, il fut aggrégé au collége des médecins. Will et Adelung disent qu'il mourut en prison le 7 février 1619. — FABER (Albert-Othon, médecin du 17[e]. siècle, exerça d'abord sa profession à Lubeck, puis à Hambourg. Le prince de Sulzbach le nomma médecin de ses armées et de sa personne; enfin il remplit les mêmes fonctions auprès de Charles II d'Angleterre, et mourut un an après ce monarque, en 1686. On ne cite de Faber que deux opuscules qui, malgré leur extrême médiocrité, ont obtenu les honneurs de la traduction : le premier contient des paradoxes sur la Maladie vénérienne; le second des fadaises sur l'Or potable. — FABER (Jean-Mathias), né à Augsbourg, devint premier médecin du duc de Wurtemberg, médecin-physicien de la ville de Heilbronn, membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom de Platon I, et mourut le 21 septembre 1702. Ses écrits, peu nombreux, sont par fois consultés pour certaines recherches qu'on aimerait voir exposées avec plus de candeur, et faites avec plus de discernement : I. *Strychnomania expli-*

cans strychni maniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum (Atropæ belladonnæ L.), *historiæ monumentum, indolis nocumentum, antidoti documentum*, etc., Augsbourg, 1677, in-4°., fig.; ibid. 1683. II. *Pilæ marinæ anatome botanologica*, Nuremberg, 1692, in-4°.
C.

FABER (SAMUEL), recteur du collége de St. Gilles, à Nuremberg, naquit à Altorf, en 1657. Son père, Jean-Louis Faber, poète couronné connu par quelques poésies latines, et régent de cinquième à Nuremberg, étant mort en 1678 sans lui laisser de fortune, il ne put achever le cours de ses études qu'en consacrant une partie de son temps à corriger des épreuves pour les libraires. Ses talents pour la poésie le firent admettre, en 1688, dans l'académie établie à Nuremberg, sous le nom de société des fleurs de la Pegnitz. Il y reçut le nom de Ferrand II, et c'est sous ce nom académique qu'il publia sa traduction allemande de la *Consolation des Goutteux* de Jacques Balde. Deux ans après, il fut appelé au collége de St. Gilles, en qualité de co-recteur, et en obtint le rectorat en 1706. Il y mourut le 10 avril 1716, après avoir publié un assez grand nombre d'ouvrages historiques et de morceaux d'éloquence et de politique. Le plus connu est son *Histoire de Charles XII*, roi de Suède, en dix parties, formant 7 vol. in-12 (en allemand); mais le plus singulier de ses ouvrages, et qui mériterait d'être plus connu, est son *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4°., avec 47 planches en taille-douce. C'est un cours d'histoire et de chronologie où, par le moyen de figures composées de la manière la plus ingénieuse, et des petits vers rimés allemands qui les accompagnent, tous les traits caractéristiques des principaux événements et leur date précise se fixent dans la mémoire avec la plus grande facilité. Ce travail est très supérieur à ce qui avait été fait en ce genre par Buno, en 1672, et par Winckelmann, en 1698. La première idée du *Monde dans une noix* est due à Greg.-And. Schmid, jurisconsulte de Nuremberg, et fut exécutée après sa mort, d'abord par Chr. Weigel, qui le publia en 1697, in-fol., avec 49 pl.; mais ce livre se trouvant d'un prix trop élevé pour l'usage des étudiants, Faber réduisit les planches au format in-4°., y ajouta les petits vers rimés qui en font le principal mérite, et publia séparément un texte explicatif, aussi en allemand. Il projetait de donner, d'après ce cadre, un cours d'histoire beaucoup plus détaillé, dont il composa sous le titre d'*Historia antediluviana*, un spécimen qui ne parut qu'après sa mort, Nuremberg, 1717, in 8°. Jean-David Koeler donna, en 1726, une nouvelle édition du *Monde dans une noix*, corrigée et refondue pour le dernier siècle, et chaque année (jusqu'en 1734), Weigel publia une nouvelle planche gravée pour la continuation de cet ouvrage, dont Matt. Cramer donna, en 1722, une traduction française, inférieure à l'original, parce que les petits vers allemands étant traduits en prose française non rimée, n'offrent plus le même secours pour la mémoire.
C. M. P.

FABER (JEAN ERNEST), orientaliste saxon, naquit en février 1745, à Simmershausen, dans le duché d'Hildburghausen. La mort le priva de son père l'année suivante. Au bout de quelques années, sa mère se remaria à un vieillard d'un caractère morose et difficile, qui était ministre

dans un village près de Rômhild. Dénué, dans cet endroit, de moyens d'instruction, il obtint, par grâce, la permission d'aller prendre, deux ou trois fois la semaine, des leçons de latin, dans un hameau voisin. Ces difficultés ne firent qu'accroître son ardeur pour l'étude. Enfin, après beaucoup d'instances, il put fréquenter successivement le collége de Hildburghausen, le gymnase de Cobourg, et l'université de Göttingue, où il étudia sous Walch, Heyne, et Michaelis. Son assiduité le fit nommer répétiteur dans le séminaire de cette ville; et y ayant été reçu quelque temps après docteur en philosophie, il fut fait professeur de langues orientales et de philosophie dans l'université de Kiel, en 1770, et dans celle de Iéna, en 1772. C'est dans cette dernière ville, qu'il mourut, le 15 mars 1774, au bout de quelques jours de mariage, regretté de ses amis, pour ses belles qualités morales, et des savants, auxquels ses premiers écrits avaient fait concevoir les plus flatteuses espérances. Ses principaux Ouvrages sont: I. *Descriptio commentarii in septuaginta interpretes*, Göttingue, 1768-1769, 2 part. in-4°. II. *Dissert. de animalibus quorum fit mentio Zephan*, cap. II, v. 14, ibid., 1769, in-4°., réimprimée dans les *Monuments scythes de la Palestine*, de Cramer, Hambourg et Kiel, 1777; c'est une explication d'un passage de la prophétie de Sophonie. III. *Historia mannæ inter Hæbræos*, sect. 1, Kiel, 1770; sect. 2, Iéna, 1773. Le docteur Gruner a fait réimprimer ces deux sections à la suite des *J.-J. Reiske opuscula medica*, Halle, 1776. IV. *Programma novum de Messiâ exactis 490 annis post exilium Judæorum Babylonicum nascituro ex Zachariâ*, cap. III, v. 8, 9, 10. *repetitum vaticinium*, *spatio 70 hebdomadum Daniel.*, cap. VIII, v. 24, *iisdem natalibus præfinito novam lucem affundens*, Kiel, 1772, in-4°. V. *Jesus ex natalium opportunitate Messias*, Iéna, 1772, in 8°. VI. *Archéologie des Hébreux*, (en allemand), 1re. partie, Halle, 1773, in-8°. Outre ces ouvrages, Faber a donné les deux premiers nos. de la *Nouvelle Bibliothèque philosophique*, Leipzig, 1774, en allemand. Cet ouvrage périodique a été continué par J. C. Hennings. Il se proposait aussi de publier une nouvelle édition de l'*Hierobotanicon* de Celsius, et de la *Philologie sacrée* de Glass, ainsi que divers autres ouvrages de critique et de philologie orientale.

J—N.

FABER, *Voyez* FABRE, FAVRE, FEBVRE, LE FEVRE, SCHMIDT.

FABERT (ABRAHAM), né à Metz, vers 1560, était fils de Dominique Fabert, directeur de l'imprimerie de Charles III, duc de Lorraine, et anobli par ce prince, en récompense de ses services. Abraham succéda à son père, mais il possédait à Metz une imprimerie particulière de laquelle sont sortis différents ouvrages estimés. Le premier que l'on connaisse est le recueil des *Emblêmes*, de Boissard, son ami, portant la date de 1587. Dom Calmet, dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, fait mention d'un *Missel* imprimé par Fabert en 1597, remarquable par la beauté de l'exécution, et orné de jolies estampes en bois. Fabert fut élu maître échevin de la ville de Metz en 1610, et continué plusieurs fois dans l'exercice de cette charge. Il eut l'honneur de complimenter Louis XIII, en cette qualité, à l'époque de son sacre; reçut le cordon de Saint-Michel en 1630, mourut le 24 avril 1638, et fut inhumé à

la cathédrale. Il a publié le *Voyage du roi Henri IV à Metz*, en 1603, Metz, 1610, in-fol. Cet ouvrage curieux est orné de vingt planches en taille douce, dont les plus importantes offrent un plan de la ville et une carte du pays Messin, qui a été reproduite dans les différentes éditions de l'*Atlas* d'Hondius; on y remarque aussi l'empreinte des diverses monnaies de la ville de Metz, et l'ancien aqueduc romain connu sous le nom d'*Arches de Jouy*. On imprima à Metz, en 1657, un *Commentaire sur la coutume de Lorraine*, que le frontispice annonce être une production d'Abraham Fabert. Cependant Dom Calmet et les auteurs de l'*Histoire de Metz* penchent à croire que cet ouvrage est de Florentin Thiriat, pendu en 1615, pour avoir publié une violente satire contre les princes de la maison de Lorraine. Quel que soit le mérite de ce Commentaire, très-vanté par Chevrier, on ne peut disconvenir qu'il a moins contribué à répandre le nom de Fabert, que la gloire que s'est justement acquise son fils par son courage et sa vertu.

W—s.

FABERT (Abraham), maréchal de France, fils du précédent, naquit à Metz, le 11 octobre 1599. Dès sa jeunesse, il annonça un goût décidé pour les armes; et, aussitôt qu'il fut en âge d'entrer au service, le duc d'Espernon le plaça dans un de ses régiments. Il donna bientôt des preuves de sa capacité et de son courage, qui lui méritèrent la confiance des soldats et l'estime de ses chefs. D'Espernon, quoique éloigné de la cour, le recommanda fortement, et lui fit obtenir une compagnie dans les Gardes. Fabert s'avança depuis avec beaucoup de rapidité. Chaque grade dont il était décoré était le prix d'une belle action; il affrontait tous les périls, et y échappait par son sang froid : ceux qui étaient les témoins de ses exploits pouvaient à peine y croire, et le peuple, qui cherche des causes surnaturelles à tout ce qui passe sa portée, n'expliquait que par les sciences occultes les récits extraordinaires qu'on lui faisait de ce grand capitaine. A la retraite de Maïence, en 1635, Fabert contribua à sauver les débris de l'armée française, fuyant en désordre devant le vainqueur. Le général Gallas, poursuivant ses succès, tenta de pénétrer dans la Champagne; mais les manœuvres des généraux français l'obligèrent de se retirer sans avoir pu rien entreprendre. Fabert fut du nombre des officiers chargés de l'inquiéter dans sa marche. Il arriva dans un camp où l'ennemi avait abandonné une partie de ses malades et de ses blessés. Un Français cria qu'il fallait tuer ces malheureux : « Voilà, dit Fa» bert, le conseil d'un barbare; cher» chons une vengeance plus noble et » plus digne de notre nation. » Aussitôt il leur fit distribuer des vivres dont ils avaient le plus grand besoin, et fit transporter à Mézières les malades qui, par reconnaissance, s'attachèrent presque tous au service de la France. Il se trouva au siége de Saverne, en 1636, à celui de Landrecies en 1637, et à celui de Chivas en 1639. Blessé au siége de Turin, en 1640, d'un coup de mousquet à la cuisse, les chirurgiens déclarèrent qu'il faudrait lui faire l'amputation. Le cardinal de la Valette et Turenne l'engageaient à s'y soumettre : « Il ne » faut pas mourir par pièces, leur dit » Fabert; la mort m'aura tout en» tier ou elle n'aura rien, et peut-être » lui échapperai-je. » En effet, il guérit de ses blessures assez promptement, puisqu'il se trouva à la bataille de la

Marfée en 1641, et ensuite au siége de Bapaume. L'année suivante, le régiment des gardes, dont Fabert commandait le premier bataillon, fut envoyé dans le Roussillon. Le maréchal de la Meilleraye, chargé de cette expédition, s'entretenant du nombre et de la valeur des troupes, désigna les Gardes par le titre de *chanoines de Fabert*. Cette raillerie, très déplacée, piqua Fabert au vif; mais il crut devoir n'en rien témoigner. La campagne devait s'ouvrir par le siége de Collioure. En marchant vers cette place, on aperçut les Espagnols rangés en ordre de bataille sur une hauteur; le duc de la Meilleraye fit arrêter la troupe pour faire ses dispositions. Lorsqu'il passa devant Fabert, celui-ci le salua en baissant son esponton. « Il ne s'agit pas de cérémonie, lui dit brusquement la Meilleraye, quand il faut aller à l'ennemi. » Fabert, sensible à ce reproche, s'avançait pour en demander raison; mais Turenne le retint et parvint à le calmer, en se chargeant de l'explication. Quelques instants après un aide-de-camp lui apporta l'ordre d'aller parler au général. « Avez-vous, » lui dit Fabert, des ordres pour le » bataillon? Je les exécuterai, je ne » marche pas autrement. » La Meilleraye vint lui-même. « M. Fabert, » lui dit-il, oublions le passé, don- » nez-moi votre avis : que ferons- » nous? — Voilà, répondit Fabert, » le premier bataillon des Gardes prêt » à exécuter vos ordres, nous ne sa- » vons qu'obéir. — Point de rancune, » répliqua la Meilleraye, je viens de- » mander votre sentiment. — C'est » d'attaquer, reprit Fabert. — Mar- » che, cria le maréchal. » Le premier bataillon des gardes avança, les autres suivirent; en un instant les Espagnols furent enfoncés et culbutés. Ils se sauvèrent en désordre jusque dans Collioure, laissant au pouvoir des Français une partie de leur artillerie et un grand nombre de prisonniers. Cette circonstance hâta la reddition de la place, qui ouvrit ses portes le 14 avril. On fit de suite les dispositions pour le siége de Perpignan. Louis XIII, malade, vint au camp, et il chargea Fabert de lui rendre compte tous les matins des opérations de la veille. Un jour le grand écuyer (Cinq-Mars) se permit de critiquer le rapport de Fabert. Le roi lui imposa silence d'une manière mortifiante. Il sortit, en disant à Fabert : « Monsieur, je vous remercie. — » Que dit-il? demanda le roi, je crois » qu'il vous menace. — Non, sire, » répondit Fabert; on n'ose faire des » menaces en présence de votre ma- » jesté, et ailleurs on n'en souffre » pas. » Fabert fut fait maréchal-de-camp en 1646; il prit, la même année, Porto-Longone et Piombino; et, en 1654, Stenai. Louis XIV le récompensa de ses services, en le créant maréchal de France et gouverneur de Sedan. Fabert fit ajouter plusieurs ouvrages aux fortifications de cette place, et voulut payer de ses épargnes une partie des dépenses. Ses parents lui reprochèrent d'employer de cette manière un bien qu'il devait conserver à sa famille. « Si, leur répondit-il, » pour empêcher qu'une place que le » roi m'a confiée ne tombât au pou- » voir des ennemis, il fallait mettre à » une brèche ma personne, ma fa- » mille et tout mon bien, je ne ba- » lancerais pas un moment à le faire. » Le roi lui offrit en 1662 le collier de ses ordres; il le refusa par la raison qu'il ne pouvait pas produire les titres exigés. On lui fit dire qu'il pouvait présenter ceux qu'il voudrait, et qu'on ne les examinerait pas. Il ré-

pondit qu'il ne voulait pas que son manteau fût décoré par une croix et son nom déshonoré par une imposture. Louis XIV lui écrivit à cette occasion de sa propre main, que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honorait du collier ne recueilleraient de gloire dans le monde. On prétend, dit Voltaire, que le cardinal Mazarin proposant à Fabert de lui servir d'espion dans l'armée, il lui dit : « Peut-être faut-il » à un ministre des gens qui le servent » de leurs bras et d'autres de leurs » rapports : souffrez que je sois des » premiers. » Aussi le ministre dit-il à des personnes qui cherchaient à répandre des doutes sur sa conduite : « Ah! s'il fallait se méfier de Fabert, » il n'y aurait plus d'homme en qui » l'on pût mettre sa confiance. » Le maréchal Fabert mourut à Sedan, le 17 mai 1662, et fut inhumé dans l'église des Capucins-irlandais qu'il avait fondée. Il montra dans sa dernière maladie la même fermeté d'ame que dans le cours de sa vie. « Se sentant affaiblir, dit un de ses historiens, il demanda un livre de prières, et peu de temps après on le trouva mort à genoux, et son livre ouvert sur le psaume *Miserere mei, Deus.* Il laissa, de son mariage avec Claude de Clevant, un fils qui lui succéda dans le gouvernement de Sedan, et qui mourut sans enfants au siège de Candie en 1669. Fabert ne savait pas le latin, et ne s'était jamais appliqué sérieusement à d'autre science qu'à celle de la guerre; mais la nature l'avait doué d'un grand sens et de beaucoup de jugement; et il avait senti de bonne heure la nécessité de parler et d'écrire correctement sa langue. On conserve à la bibliothèque du Roi ses *Lettres* écrites depuis le 21 oct. 1634 jusqu'au 12 septembre 1652; et dans les archives de l'hôtel-de-ville de Sedan, le *Recueil des Ordonnances* qu'il avait rédigées pour le maintien du bon ordre et de la police dans cette place. La *Relation de la bataille de la Marfée*, par Fabert, a été imprimée dans les *Mémoires* de Montrésor, Leyde, 1665. La *Vie du maréchal de Fabert* a été écrite par Gatien de Courtilz, Amsterdam, 1697, Rouen, 1698, in-12, et par le Père de la Barre, génovéfain, Paris, 1752. La seconde est la plus estimée; elle renferme des particularités curieuses, mais aussi bien des détails étrangers au sujet, et le style en est trop prolixe. Le comte de la Platière a publié une *Notice* sur Fabert, dans la *Galerie universelle;* elle est peu exacte pour les dates, et on y trouve des anecdotes suspectes.—FABERT (François-Abraham), frère du maréchal, servit avec distinction aux sièges de Montauban, La Rochelle, Nanci, Trèves. Il obtint, en récompense de ses services, le cordon de Saint-Michel, en 1658, fut élu maître échevin de Metz l'année suivante, et continué dans cette place jusqu'à sa mort arrivée en 1665. — FABERT (N), cousin des précédents, est auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, depuis Philippe-le-Hardi, en 1363, jusqu'à la mort de Charles-Quint en 1558, Cologne, 1687, in-12, 1689, deux vol. in-12. Le style en est mauvais, mais on y trouve quelques faits intéressants. W—s.

FABIAN, ou FABYAN (ROBERT), naquit à Londres vers le milieu du 15e. siècle. C'était un des négociants les plus considérables de cette ville, qui le choisit pour l'un de ses aldermen, et le nomma shérif en 1493. Il était fort instruit pour son temps, et s'étant appliqué particulièrement à l'étude de l'histoire, il a laissé un ou-

vrage intitulé : *Concordance des Histoires*, ou *Chronique d'Angleterre et de France*, assez estimé pour le soin et l'exactitude, spécialement en ce qui concerne les affaires de Londres, mais qui n'a guère d'autre mérite. « Fabian, dit Wharton, fait » autant d'estime des maires de Lon- » dres que des rois d'Angleterre, et » semble avoir regardé les dîners de » Guildhall et les solennités des cor- » porations de la cité comme des cho- » ses plus intéressantes que nos vic- » toires en France et nos efforts » dans l'intérieur pour conquérir la » liberté. » On prétend que le cardinal Wolsey en fit brûler tout ce qu'il en trouva d'exemplaires, parce que l'auteur y faisait connaître trop clairement les richesses du clergé. Cette chronique, qui s'étend depuis Brutus jusqu'à Henri VII, ne fut imprimée qu'après sa mort en 1516, Londres, 2 vol. in-fol. Elle fut réimprimée en 1533 in-fol. Dans ces deux premières éditions chacune des sept parties qui la composent est terminée par une hymne à la Vierge, qui fut supprimée dans les éditions suivantes. Chacune des deux commence aussi par une sorte de prologue en vers, c'est-à-dire en prose rimée. Il y a eu plusieurs autres éditions de l'ouvrage de Fabian ; la dernière est intitulée : *Nouvelles chroniques d'Angleterre et de France*, etc., *avec une préface biographique et littéraire*, *et un index*, par Henri Ellis, 1 vol. in-4°., Londres, 1811. Fabian mourut à Londres en 1512. X—s.

FABIEN (S.), élu pape en 336, succédait à Antère. Eusèbe raconte que comme on procédait à l'élection, une colombe vint se poser sur la tête de Fabien, et que ce signe fut pris pour un présage de la présence du St.-Esprit. Quoi qu'il en soit, Fabien, par une conduite digne des plus grands éloges, justifia pleinement le choix qu'on avait fait de lui. S. Cyprien l'appelle un « excellent homme », et dit « que la gloire de sa mort a ré- » pondu à la pureté, à la sainteté, » à l'intégrité de sa vie. » Fabien fut une des victimes de la persécution suscitée par l'empereur Dèce. Il fut mis à mort le 20 janvier 250, après un pontificat de quatorze ans, un mois et dix jours. D—s.

FABIO INCARNATO, professeur de théologie, né à Naples dans le 16e. siècle. Il a fait une vingtaine d'ouvrages de théologie et de mysticité, dont on trouve la liste dans l'un des plus estimés, intitulé : *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tàm in visitatione episcopali quàm in susceptione ordinum*, dédié en 1608 au cardinal Aquaviva, archevêque de Naples, réimprimé à Bracciano, 1633, in-8°., et à Rouen, 1642, 2 part. in-8°., édition augmentée par l'auteur. C. T—y.

FABIOLE (Ste.), dame romaine de l'illustre maison *Fabia*, était mariée à un hommes de mœurs corrompues, et dont le libertinage et les débauches furent portés à un tel point, qu'elle le prit en aversion, et le quitta. Peu instruite des lois de l'Eglise sur le mariage, et encore jeune, elle passa à de secondes nôces, quoique son mari vécût encore, et usa de la faculté que lui laissaient les lois romaines. Mais étant devenue veuve, et informée de l'illégitimité des nœuds qui l'avaient unie à son dernier mari, elle en conçut une vive douleur, et résolut de se soumettre à la pénitence publique. La veille de Pâques, vêtue d'un sac, et les cheveux épars, elle se présenta avec les autres pénitents à la porte de la basilique de Saint-Jean-de-

Latran. Sa piété, sa douleur, l'état humiliant dans lequel paraissait une dame si distinguée, tirèrent des larmes des yeux de l'évêque et des prêtres, et émurent la compassion de toute l'assistance ; elle se tint à la porte de l'église jusqu'à ce que l'évêque qui l'en avait chassée l'y eût fait rentrer. Ayant reçu l'absolution, elle vendit tous ses biens pour en assister les pauvres. Elle est la première en Italie qui fonda des hôpitaux ; elle voyagea en plusieurs pays pour l'accomplissement de son pieux dessein, et vint à Jérusalem en 395. Elle vit St. Jérôme qui lui expliqua les Saintes Ecritures. L'invasion des Huns la força de quitter la Palestine ; elle retourna en Italie, se retira à Ostie, bâtit un hôpital où elle servait elle-même les malades, et mourut à Ostie ou à Rome, vers l'an 400. C'est par les écrits de St. Jérôme que nous avons appris ce que l'on sait de Ste. Fabiole. Il y fait le plus grand éloge de cette sainte. De la pénitence qu'elle fit, les théologiens catholiques concluent que, dès les premiers siècles de l'Eglise, c'était une opinion constante que les nœuds du mariage n'étaient point rompus, même *pour cause d'adultère*, puisqu'autrement Ste. Fabiole n'eût pas été coupable, ni assujetie à la pénitence. L—Y.

FABIUS VIBULANUS (Quintus), sauvé comme par miracle du massacre des Fabius, à la funeste journée de Crémera (1), servit, s'il faut en croire l'histoire de ces temps reculés, comme de souche aux diverses branches de la famille des Fabius, que l'on fait sortir de lui. Mais l'expédition militaire de ces Fabius, rapportée par Tite-Live, est-elle bien réelle? Denys d'Halicarnasse croit qu'elle n'est que le produit de l'imagination. Le Fabius dont nous nous occupons, fit partie du décemvirat, cette association célèbre qui ne parut naître au sein des lois que pour les mieux fouler aux pieds. Il se traîna servilement, dans les fonctions qu'il eut à remplir, sur les pas de l'odieux Appius, et renonça sous cette infâme domination à son caractère naturellement généreux, mais faible, pour s'asservir aux passions féroces d'un magistrat factieux. Il avait montré plus d'énergie, lorsqu'étant préfet de Rome, il s'opposa de toute sa force aux entreprises des tribuns, jaloux du pouvoir consulaire. Fabius eût mérité d'être mis au nombre des citoyens de Rome les plus recommandables, si sa honteuse facilité n'eût terni l'éclat des victoires qu'il remporta sur les Volsques et de ses combats contre les Sabins. On place l'époque du consulat de Q. Fabius l'année de Rome 287 (467 av. J.-C.) G.F—R.

FABIUS AMBUSTUS. *Voy.* Licinius Stolo.

FABIUS AMBUSTUS (Marcus), trois fois consul, et depuis dictateur, vers l'an de Rome 403 (351 av. J.-C.), se rendit célèbre par d'éclatants avantages remportés sur les Herniques, succès qui lui méritèrent l'honneur du triomphe. Ce Fabius eut des droits à la reconnaissance du peuple, en évoquant à son tribunal suprême la décision d'un dictateur. Son fils, général de la cavalerie sous le dictateur Papirius, était poursuivi par ce superbe et fougueux citoyen, jaloux du pouvoir que lui donnait sa charge. Sans nuls moyens de le sauver, le vieux Fabius, son père, recourut à l'auto-

(1) Cette défaite tombe à l'an de Rome 275. Les Fabius avaient offert au sénat d'entreprendre à leurs dépens la guerre contre les Véiens ; ils étaient au nombre de 306, tous patriciens. Après quelques succès, ils donnèrent dans une embuscade et furent tués jusqu'au dernier. Q. Fabius, qui continua cette famille, était seul demeuré à Rome à cause de sa jeunesse. Cette chronologie n'est pourtant pas sans difficulté.

rité du peuple ; mais ce fut un grand trait des mœurs de ce peuple admirable, de sa discipline, de ses lois, et du respect qu'il conservait pour elles au milieu des plus vives émotions, que de n'oser point absoudre un fils, qui n'avait pour défenseurs de sa cause que les larmes et la tendresse d'un père. G. F—R.

FABIUS MAXIMUS RULLIANUS (QUINTUS). Rome reconnaissante a mis à côté du surnom de *très grand*, dont elle décorait le vainqueur des Apuliens, des Liguriens, des Samnites, des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans, celui de *Rullianus*, tiré d'un simple instrument de labourage. Fabius Rullianus est le premier Fabius à qui l'on ait décerné le nom de Maximus. C'est à ce Fabius que remonte l'origine du proverbe latin : *equis albis* : ce fut lui qui voulut que, promenés sur un char attelé de chevaux blancs, les chevaliers romains parcourussent, tous les ans, le jour des Ides Quintiliennes, l'espace qui séparait du temple de l'honneur ce Capitole, qu'on pouvait regarder comme le temple de la gloire. Général de la cavalerie sous le dictateur Papirius Cursor, l'an de Rome 430, il fut, par ses talents militaires, digne d'un tel chef, et mérita de partager sa gloire. Tite-Live les appelle un couple illustre par les exploits qui marquèrent leur association, mais on doit déplorer que ces talents qu'ils devaient à la patrie, ne leur aient servi qu'à nourrir une mésintelligence funeste aux intérêts de la république. Cinq fois consul, deux fois dictateur, interroi, prince du sénat, honoré du triomphe, couvert de gloire et chargé d'honneurs, à son dernier âge, il vantait encore la force de son ame et la vigueur de son corps. Ce fut au moment de jouir d'une *vie* parsemée de quelques erreurs, mais *empreinte* d'un bout à l'autre d'*une gloire* éclatante et solide, que l'imprudence et la témérité du jeune Fabius Gurgès son fils, faillirent remplir d'amertume les derniers jours de sa carrière, par l'humiliation qu'avaient reçue sous ses ordres les armes romaines. On put aussi, dans cette circonstance, féliciter Fabius Rullianus *de n'avoir pas désespéré*. Touchés de ses prières, le sénat et le peuple consentirent à laisser le commandement à son fils, qu'il voulut servir en qualité de lieutenant. On vit depuis l'illustre vieillard suivre le char de triomphe de son jeune élève, qui lui devait plus que la vie, puisqu'il venait de lui rendre l'honneur. On eût dit qu'il triomphait lui-même; Rome ne voyait que lui, et lui attribuait en effet tout le mérite du succès et toute la gloire du triomphe. Q. Fabius Maximus était prince du sénat lors du recensement de Cn. Domitius, le premier plébéien qui eut l'honneur de fermer le *lustre*, et l'on présume qu'il vivait encore lors de l'invasion de Pyrrhus en Apulie, l'an 280 av. J.-C. G. F—R.

FABIUS PICTOR (QUINTUS), que l'on peut appeler le père de l'histoire latine, vivait du temps de la 2e. guerre punique, an 223 avant J.-C. Rome, avant cet écrivain, comptait déjà des poètes et des annalistes, mais elle n'avait pas encore d'historien. La muse grossière de Nævius avait célébré, dans des chants informes, la gloire que s'étaient acquise les armées romaines durant le cours de la première guerre punique. Ennius mettait en vers héroïques les annales de sa patrie adoptive. Fabius Pictor vint et fit prendre à l'histoire une forme plus convenable: il lui rendit son véritable langage : et la poésie, assez riche du domaine de la Fable, perdit celui de l'Histoire. Dans ces premiers temps de la répu-

blique, la *collection* de quelques Mémoires, destinés à transmettre le souvenir des événements les plus remarquables de chaque année, et dont le sénat avait confié la direction au grand pontife, qui en était le dépositaire, formait à eux seuls tout le corps de l'histoire romaine. Ces Mémoires, connus sous le nom de *grandes Annales*, commencèrent avec Rome, et ne furent interrompus qu'un siècle après Fabius Pictor, sous le pontificat de P. Mucius. Ils servirent de type à l'ouvrage de Fabius, qui les fit entrer, pour ainsi dire, comme des pièces de construction dans l'édifice qu'il élevait presque sur leur modèle. Il donna le titre d'*Annales* à son histoire, en y fondant celles de la république. Fabius Pictor et ses Annales sont souvent cités avec éloge par Tite-Live et par Cicéron. Tite-Live n'a pas dédaigné de faire usage pour son Histoire, des écrits de Fabius, qu'il regarde comme le plus ancien des historiens de Rome (*Liv.* 21). Mais il s'élève, sur ces mêmes écrits, un doute qu'il est presqu'impossible de résoudre; la question de savoir s'ils furent primitivement composés en grec ou en latin est indécise. Ce qu'il y a de certain, c'est que leur auteur écrivait dans ces deux langues; et ce qu'il serait peut-être permis de présumer, c'est qu'il traduisit lui-même ses *Annales* en latin, après les avoir composées en grec. On reproche au style de Fabius Pictor une trop grande maigreur et quelqu'empreinte de cette âpreté, nous dirons même de cette grossièreté des premiers âges, également éloignées d'une *incorrecte* mais *aimable naïveté*, et de la pureté des bons écrivains. Ces défauts appartenaient au siècle de Fabius, où la rudesse de l'histoire peignait à merveille les mœurs agrestes de ceux dont elle disait les actions. Les *Annales* de Fabius Pictor existaient encore du temps de Pline l'Ancien, qui les cite dans plusieurs endroits de son ouvrage. Les seuls fragments qui nous en soient parvenus ont été recueillis par différents auteurs. On peut consulter à cet égard la *Bibliothèque latine* de Fabricius, et surtout Vossius, *De histor. lat.*

G. F—R.

FABIUS (Quintus-Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator*, (temporiseur), fut le héros de sa famille. Consul pour la première fois, l'an de Rome 517, il battit les Liguriens, et eut l'honneur du triomphe. Quand la ville de Sagonte eut été prise par les Carthaginois, les Romains envoyèrent Fabius à Carthage, à la tête de leurs ambassadeurs. Ce fut lui qui, ayant relevé un pan de sa toge, dit en plein sénat : *Nous vous portons la paix et la guerre, choisissez.* Après le désastre de Trasimène, les circonstances demandaient un dictateur : le choix tomba sur Fabius. Il se mit en marche pour s'opposer à Annibal, et arriva en présence de ce général, qu'il trouva tout prêt à engager une action; mais ses mouvements insidieux, ses marches et contremarches, les ravages des terres des alliés, rien ne put faire départir Fabius de son plan de guerre défensive. Il conduisit son armée sur les hauteurs, à peu de distance de l'ennemi, de manière à ne point le perdre de vue, et à ne rien engager. Il permettait seulement quelques escarmouches, pour aguerrir ses troupes. Le plus dangereux de ses ennemis était dans son camp : c'était Minucius, maître de la cavalerie, homme ambitieux, arrogant, et présomptueux, qui appelait hautement lenteur et timidité la circonspection du général. Annibal n'ayant pu rien obtenir contre Fabius, se décida à

passer dans la Campanie, portant la désolation dans le plus beau territoire de l'Italie. Le dictateur menait toujours son armée le long des montagnes. Quand elle fut arrivée à leur extrémité, elle se trouva spectatrice de l'incendie des maisons dans les campagnes de Falerne et dans la colonie de Sinuesse, sans qu'il lui fût permis d'aller au combat. Minucius alors ne put s'empêcher d'éclater contre le dictateur, dans la harangue la plus séditieuse. Fabius, les yeux également ouverts sur son armée et sur l'ennemi, persista dans son plan tout le reste de la campagne, quoiqu'il n'ignorât point que sa temporisation le décriait à Rome. Annibal, désespérant de l'amener à un combat, songeait à prendre des quartiers d'hiver. Fabius en fut informé; et, croyant bien que l'ennemi repasserait par les défilés qui l'avaient introduit dans le territoire de Falerne, il s'empara des postes aux passages, et ramena son armée sur les mêmes hauteurs qu'elle avait occupées. Ensuite il envoya à la découverte, avec quatre cents chevaux des alliés, Hostilius Mancinus, qui avait été souvent témoin des déclamations du maître de la cavalerie. Ce jeune homme, peu docile aux instructions du dictateur, se laissa aller à son impétuosité, et tomba dans le piége où l'entraînèrent les cavaliers numides. La cavalerie carthaginoise fondit sur lui et sur sa troupe, et les enveloppa. Mancinus périt avec l'élite de ses gens. Le lendemain, il y eut une action où combattirent les cavaliers des deux armées. Les Romains perdirent 200 hommes, et les ennemis 800. Annibal se trouva enfermé par les positions qu'avait prises le dictateur; mais il se tira d'embarras par un stratagème. Les choses en étaient là : Fabius avait tout conservé par sa tactique habile; cependant, sa circonspection était un objet de mépris à Rome, aux yeux des militaires et des citoyens. Deux circonstances ajoutèrent à l'envie qu'on portait au dictateur. Son champ, indiqué à Annibal, avait été seul épargné, au milieu de la dévastation générale. Le rusé Carthaginois voulait faire croire par-là que cette faveur était le prix de quelque pacte secret entre le dictateur et lui. D'après une convention faite entre les généraux romains et carthaginois, lors de la première guerre punique, au sujet des prisonniers respectifs, l'excédent de l'échange devait être payé en argent. Il se trouvait 24 prisonniers de plus du côté des Romains. Comme le sénat ne statuait rien pour la somme à payer, Fabius la solda lui-même, en faisant vendre ce même champ épargné par Annibal. Il revint à Rome, ayant laissé son armée entre les mains du maître de la cavalerie. Celui-ci ne tarda pas à descendre dans la plaine, pour engager un combat à la première occasion. Il profita habilement de l'éloignement d'une partie de l'armée d'Annibal, que ce général avait envoyée au fourrage. Les troupes des deux côtés se trouvant en présence, on en vint bientôt aux mains, en bataille rangée. Au premier choc, les Carthaginois furent repoussés jusqu'à leur camp; mais, par l'effet d'une sortie vigoureuse, les Romains furent repoussés à leur tour. Le combat fut rétabli par l'arrivée inattendue de Numéricus Décimius, chef des Samnites, que Fabius envoyait au camp des Romains, avec 8,000 hommes d'infanterie et 200 chevaux. Quand cette petite armée se montra sur les derrières, Annibal s'imagina que c'était le dictateur lui-même qui venait de Rome avec un

renfort; et, craignant quelque embûche, il ramena ses troupes dans son camp. La perte des ennemis se monta à 6,000 hommes; celle des Romains alla bien à 5,000. Cependant Minucius annonça une victoire brillante, dans la lettre qu'il écrivit au sénat. Fabius s'abstint de paraître dans les assemblées du peuple. Il n'était pas favorablement écouté au sénat, quand il parlait avantageusement de l'ennemi, et quand il imputait les derniers désastres à la témérité et à l'impéritie des généraux. Il demandait que le maître de la cavalerie rendît compte de sa conduite, pour avoir combattu contre sa défense; il ne dissimulait pas qu'il tirait plus de gloire d'avoir, dans les circonstances, sauvé sans honte l'armée, que d'avoir tué plusieurs milliers d'ennemis. Ces discours ne servant à rien, Fabius retourna à son armée. Quelque défaveur qu'il eût, personne n'osait proposer de faire une loi de la motion par laquelle un tribun avait demandé que l'autorité du maître de la cavalerie fût égalée à celle du dictateur. Un homme se rencontra, Varron, né dans la condition la plus abjecte, et parvenu par une basse popularité aux honneurs et aux dignités (*Voyez* VARRON). Il sortait de la préture, et aspirait au consulat. Il fit passer, par un plébiscite, la loi demandée. Fabius fut le seul qui n'y vit rien de déshonorant pour lui. Il soutint cette injustice du peuple, avec la même fermeté d'ame que les accusations de ses ennemis. Minucius, enflé de ses succès et de la faveur populaire, se glorifiait de n'avoir pas moins vaincu Fabius qu'Annibal. Lors de sa première entrevue avec le dictateur, il demanda que le commandement général de l'armée fût alternativement dans les mains de l'un d'eux; Fabius le fit consentir à partager entr'eux les légions, comme il était d'usage entre les consuls. Annibal, instruit par ses espions et par les transfuges, de ce qui se passait dans le camp des Romains, en eut une double joie. D'un côté, la témérité de Minucius se trouvait entièrement libre; de l'autre, les forces de Fabius étaient diminuées de moitié. Le général carthaginois ne s'occupa plus que de faire naître une occasion d'en venir aux mains avec Minucius: il la trouva toute naturelle dans l'avantage pour l'une et l'autre armée de se saisir d'une éminence qui était entre les deux camps. Après avoir embusqué 5,200 hommes, tant d'infanterie que de cavalerie, il envoya un simple détachement, comme pour s'emparer de l'éminence. C'était là qu'il attendait Minucius. Celui-ci s'avança pour chasser cette poignée d'ennemis, et s'emparer du poste. Il s'engagea alors une action entre les troupes légères, et bientôt les légions s'ébranlèrent. Annibal, de son côté, fit marcher pour soutenir ses gens. L'action devint générale; la cavalerie légère repoussée se replia sur les légions, qui tinrent ferme, et qui auraient défendu le terrain, si les troupes embusquées, paraissant tout à coup sur les flancs et les derrières de l'armée romaine, n'avaient causé un tumulte et une terreur qui ôtèrent tout courage pour combattre, et tout espoir de fuir. Fabius entendant les cris, et voyant le désordre de l'armée romaine, ne put s'empêcher de dire que la fortune punissait la témérité comme il l'avait prévu; mais, sans perdre de temps à blâmer et à se plaindre, *Marchons*, dit-il, *arrachons la victoire aux ennemis, et à nos concitoyens l'aveu qu'ils se sont trompés.* Aussitôt l'armée du dictateur se montra aux Romains comme descen-

due du ciel pour les secourir. Avant d'en venir à la portée du trait, et à aucun engagement, elle arrêta les siens qui fuyaient, et contint l'impétuosité du vainqueur. On se rallia, l'ordre se rétablit. Les deux armées romaines n'en faisant plus qu'une, menaçaient l'ennemi : Annibal fit alors sonner la retraite, disant hautement que Minucius avait été vaincu par lui, et que lui l'avait été par Fabius. De retour dans son camp, Minucius assembla ses soldats, et les invita à se réunir à l'armée de Fabius, et à saluer comme leurs patrons ceux dont les bras venaient de les sauver; que pour lui, il appellerait du nom de père celui qui le méritait par son bienfait et sa dignité. La réunion des deux armées eut lieu sur-le-champ; les noms de père et de patron furent donnés par le général et les soldats. Minucius abjura le pouvoir qui lui avait été conféré par le peuple, et remit tout à Fabius. Quand la nouvelle de cet événement fut arrivée à Rome, il n'y eut pas de bornes aux éloges qu'on donna au dictateur. Il eut encore la gloire de faire dire à Annibal que la nuée qui avait coutume de paraître au-dessus des montagnes, avait donné de la pluie par un orage. Les six mois de son commandement suprême étant expirés, Fabius abdiqua la dictature. Varron, dont nous avons parlé, venait d'être nommé consul avec Paul-Emile. Au moment où ce dernier partait pour se mettre à la tête de son armée, Fabius crut devoir lui faire le tableau de la situation des choses, et lui proposer pour modèle de conduite, celle que lui-même avait tenue dans de pareilles circonstances. Après la fatale journée de Cannes, dans la désolation générale, le sénat s'assembla, pour aviser aux mesures qui étaient à prendre relativement à la sûreté de Rome. Fabius en indiqua de préliminaires, qui furent toutes adoptées. L'an 538, qui était la cinquième année de la seconde guerre punique, il présidait à l'élection des nouveaux consuls : les suffrages s'étant portés sur T. Otacilius, et Marcus Æmilius Regillus, il prit la parole; et dans son discours, s'autorisant des événements passés, il établit qu'il fallait élire cette fois des consuls qui fussent à l'égal d'Annibal : il s'expliqua ensuite avec une noble franchise sur Regillus et Otacilius. Il représenta à ce dernier qu'il n'avait pas fait sur mer, avec la flotte qu'il commandait, tout ce qu'on avait attendu de lui. Il lui conseilla de déposer un fardeau qui serait accablant, et finit en demandant qu'on retournât aux suffrages. Malgré les clameurs d'Otacilius, on reprit les voix, et Fabius fut élu consul pour la quatrième fois. Marcellus le fut pour la troisième. Il n'y eut pas sous ce consulat d'opérations militaires importantes de la part de Fabius. Annibal était depuis long-temps devant Capoue : ne pouvant attirer les Romains au combat, ni pénétrer dans la place, il se décida à décamper. L'idée lui vint alors d'attaquer la ville même de Rome. Il pourrait, à la faveur d'une terreur soudaine et du tumulte, s'emparer d'une partie de la ville : Rome en danger ferait abandonner Capoue. Le sénat, informé de cette résolution par une lettre du consul, s'assembla aussitôt. Le premier avis fut pour rappeler de toutes les parties de l'Italie les généraux et les armées, afin de ne s'occuper que de la défense de Rome. Fabius fut d'un avis tout contraire : il lui paraissait honteux de se retirer de Capoue, et d'agir d'après les volontés et les menaces d'Annibal. Comment croire que celui qui, après la victoire de Cannes,

n'avait osé se présenter devant Rome, se flattât de s'emparer de cette ville, quand il était repoussé de Capoue? Fabius eut raison; le général carthaginois s'approcha jusqu'à 3,000 pas de Rome, la contempla, et se retira. En 543, Fabius, consul pour la cinquième fois, fut élu prince du sénat, par le censeur Sempronius, comme étant alors, dit le censeur, le premier citoyen de Rome. Il se mit en campagne, pour aller faire le siége de Tarente. Il recommanda par lettres à Marcellus, qui le premier avait été vainqueur d'Annibal, d'occuper pendant ce temps-là le général carthaginois, en lui faisant une guerre vive. Marcellus la lui fit, le battit, et le força à rétrograder. Fabius assiégea Tarente, et la prit bientôt, à la faveur d'une intelligence qu'il avait dans la ville. Annibal ne put arriver à temps au secours de la place. L'histoire ne nous donne plus rien sur la vie militaire de Fabius; mais nous allons le retrouver au sénat avec son patriotisme et sa liberté ordinaires. Le jeune Scipion, surnommé depuis l'*Africain*, était consul (l'an 547), et prétendait avoir, sans tirer au sort, l'Afrique pour département, et y porter le siége de la guerre. Il faisait même assez entendre que si le sénat rejetait sa demande, il la ferait au peuple. Les principaux du sénat étaient blessés de la prétention du consul. On demanda à Fabius son avis. Dans un discours très étendu, fort de faits et de raisonnements, il combattit le projet de Scipion, et s'efforça de lui démontrer que s'il aimait la gloire et son pays, s'il avait l'ambition de terminer la guerre, ce n'était pas en Afrique qu'il fallait aller; qu'il fallait rester en Italie, pour détruire Annibal, qui était la terreur de Rome depuis 14 ans. Scipion fut envoyé en Sicile, avec la faculté de passer en Afrique, s'il le jugeait nécessaire. Fabius vécut assez pour voir Annibal, après plus de 15 ans, quitter en frémissant et en pleurant l'Italie, pour aller au secours de Carthage, que Scipion menaçait. Cette même année, (549 de Rom., 204 avant Jésus-Christ), Fabius mourut dans un âge avancé, digne, suivant Tite-Live, de porter le premier le surnom de *Maximus*, qui avait été donné à Fabius Rullus, son aïeul. Sa gloire fut d'avoir eu Annibal pour adversaire, et d'avoir, en arrêtant constamment ce vainqueur, sauvé la chose publique. — Fabius eut un fils qui portait aussi les noms de QUINTUS FABIUS-MAXIMUS, et qui fut préteur sous son quatrième consulat, et l'année d'après consul. Fabius fut député vers son fils, au camp de Suessula, dans l'Apulie. Le fils alla au-devant de son père, qui s'avançait à cheval. Comme les licteurs le laissaient passer sans rien dire, par respect pour son grand caractère, le jeune Fabius dit au licteur qui le précédait immédiatement d'ordonner au cavalier de descendre: le vieillard descendit aussitôt. ***J'ai voulu***, dit-il, ***mon fils, éprouver si vous saviez assez que vous étiez consul.*** Le jeune Fabius, pendant son consulat, prit sur Annibal la ville d'Arpi, tant par un coup de main, que par le secours des habitants. On ne voit pas, par la suite de l'histoire, ce que fit ce digne fils de Fabius Maximus, ni quand il mourut. Q. R—Y.

FABIUS MAXIMUS ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Emile, passa, par l'adoption, dans l'illustre maison des Fabius. Son père, qu'il accompagna dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine, l'envoya à Rome y porter la nouvelle de sa victoire. Il le chargea ensuite de mettre

au pillage les villes des Agasses et des Eginiens pour les punir, les Agasses d'avoir embrassé de nouveau le parti de Persée, quand ils avaient d'eux-mêmes demandé l'alliance de Rome, et les Eginiens d'avoir traité en ennemis quelques soldats romains qui étaient entrés dans leur ville. Fabius eut encore de son père la commission de ravager le pays des Illyriens, qui avaient été auxiliaires du roi de Macédoine dans la dernière guerre. Consul l'an de Rome 606, Fabius partit pour l'Espagne avec deux légions de nouvelle levée, qu'il joignit à des troupes alliées, ce qui lui donna un corps d'armée de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille environ de cavalerie. Il s'attacha à le fortifier par des exercices de tous les jours, avant de le mettre en présence d'un ennemi qui n'était pas à mépriser. Cet ennemi était Viriathe (*voyez* VIRIATHE), à la tête des Lusitaniens, qui battit un des lieutenants du consul, lequel avait osé se mesurer avec lui. Fabius accourut au bruit de cet échec : Viriathe, fier de son avantage, cherchait à l'amener au combat; mais le général romain, fidèle à son plan, refusa d'engager une action, se contentant d'aguerrir ses troupes par de fréquentes escarmouches. Quand son infanterie allait aux fourrages, souvent il la faisait protéger par de la cavalerie. Paul-Emile, son père, lui avait donné ces leçons de circonspection dans la guerre contre Persée. Fabius fut prorogé dans son commandement en Espagne, par une circonstance assez particulière (*Voyez* GALBA). Son armée étant alors bien aguerrie, il ne balança pas à en venir aux mains avec Viriathe, et il eut l'avantage sur lui dans deux combats. Il prit une ville alliée de l'ennemi et en incendia une autre. Ces succès de Fabius datent de l'an de Rome 608. On ne le voit plus figurer dans la suite de l'histoire. — Un autre Q. FABIUS MAXIMUS, surnommé *Servilianus*, consul deux ans après, en 610, et commandant aussi en Espagne, se trouvant à la tête d'une armée assez considérable, offrit la bataille à Viriathe, et le battit complètement. Comme les Romains, en le poursuivant, étaient dans une sorte de désordre, le général espagnol, avec sa présence d'esprit ordinaire, rallia ses gens, attaqua les vainqueurs, leur tua trois mille hommes, et repoussa le reste dans leur camp. Là, il s'engagea un combat que la nuit seule fit cesser. Viriathe se retira ensuite dans la Lusitanie. Fabius, en qualité de proconsul, continua la guerre en Espagne, alla chercher Viriathe, et se mit en possession de plusieurs villes où ce général avait établi des garnisons. Il les traita diversement : il pardonna aux unes, et livra les autres au pillage. De tous les prisonniers qu'il fit, cinq cents furent mis à mort par ses ordres, et neuf mille furent vendus comme esclaves. L'année suivante Baccia, ville de l'Espagne ultérieure dont Viriathe avait levé le siége, se rendit à Fabius; il ne pardonna qu'à un certain Connobas, chef de brigands qui s'était remis à sa foi, et fit couper les mains de ceux qui avaient été avec lui, la plupart transfuges des garnisons romaines. Ce traitement, à l'égard de gens qui s'étaient plutôt rendus qu'ils n'avaient été faits prisonniers, parut trop cruel de la part du général de l'armée d'un peuple aussi civilisé que le peuple romain. Il paraît que ce même Fabius fut censeur l'an 626.

Q. R—Y.

FABIUS MAXIMUS (QUINTUS), de la maison *Fabia*, et petit-fils, par adoption, de Paul-Emile, soutint la

gloire de ces deux grands noms, et mérita d'être distingué par le surnom d'*Allobrogicus*. Elu consul en 631, il eut pour département la Gaule transalpine; il marcha avec des forces peu considérables contre Bituitus, roi des Arverniens, qui avait levé une puissante armée, composée de son peuple, des Allobroges, etc. Ce prince était impatient de combattre, se croyant sûr de vaincre. Cette confiance lui donna une trop grande sécurité dont profita le consul. Il tira aussi parti du terrein qui, étant voisin des montagnes, était entrecoupé de collines et d'eau; tout, jusqu'au moment de la saison, lui parut favorable pour livrer bataille à l'ennemi. On était dans le temps des plus grandes chaleurs, qui étaient insupportables aux Gaulois. L'activité et la prudence du général romain lui assurèrent la victoire : elle fut si complète qu'on fit monter la perte des Arverniens et des Allobroges à cent vingt mille hommes : celle des Romains fut très petite. Il paraît que l'ennemi fut surpris et enveloppé de manière à n'avoir pu se préparer au combat ni développer ses forces. Fabius, surnommé *Allobrogicus* à cette occasion, eut la gloire de donner la paix à deux puissants peuples. Il éleva, sur le lieu du combat, un trophée en pierres, ce qui était une chose nouvelle pour les Romains. Son triomphe eut un grand éclat; le roi Bituitus, remarquable par la beauté de son extérieur, en fut un des principaux ornements (*Voy.* DOMITIUS AHENOBARBUS). Fabius fut censeur l'an de Rome 644. La suite de sa vie n'est pas connue.

Q. R—Y.

FABIUS (GUILLAUME), dont le nom latinisé correspond, dans la langue flamande, à celui de *Boonaerts*, était né à Hilvaren-Beeck, et il a eu, comme humaniste, quelque célébrité parmi ses compatriotes; il a successivement enseigné à Anvers et à Louvain; il professait le grec au collége *Buslidien* de cette dernière ville, où il fut assassiné par des étudiants en 1590. Il a laissé une *Epitome syntaxeos linguæ græcæ*, Anvers, 1584, in-12. M—ON.

FABRA (LOUIS DELLA), *V.* FABBRA.

FABRE D'UZÈS, troubadour du 13ᵉ. siècle, qu'il ne faut pas confondre avec un autre troubadour provençal du même nom, fut, suivant Crescimbeni, accusé et convaincu de plagiat. On a dit, long-temps après, de l'abbé Roquette, *qui prêchait les sermons d'autrui* :

Ils sont bien à lui,
Puisque en effet il les achète.

Les ouvrages d'Albert ou d'Albertet de Sisteron, que Fabre s'attribuait, lui appartenaient au même titre; mais ses confrères ne voulurent pas reconnaître ce droit de propriété; et, s'il faut en croire Nostradamus, le troubadour fut condamné au fouet, en vertu des lois impériales, qui punissaient les larcins poétiques, comme toute autre espèce de vol. Dépouillé de son mérite d'emprunt, Fabre reste réduit, d'après le jugement de l'historien des troubadours, « à une mau» vaise chanson galante, et à un poëme » de morale où il n'y a que des lieux » communs. » V. S. L.

FABRE (PIERRE-JEAN), médecin de la Faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary, où il s'acquit une réputation brillante et très étendue. Humblement asservis à la doctrine de Galien, les médecins empruntaient leurs remèdes exclusivement à la pharmacie; encore les prescrivaient-ils à des doses fort modérées. Fabre suivit une autre route; il puisa presque toutes ses ressources

dans la chimie, et réussit facilement à éblouir le vulgaire par quelques succès dus à cette thérapeutique nouvelle, et prônés avec forfanterie. Le docteur languedocien publia en outre un grand nombre de petits écrits décorés de titres singuliers, et dans lesquels il se prodigue les louanges les plus pompeuses : I. *Palladium spagyricum*, Toulouse, 1624, in-8°.; ibid. 1638. II. *Chirurgia spagyrica, in quâ de morbis cutaneis omnibus spagyricè et methodicè agitur*, Toulouse, 1626, in-8°.; ibid. 1638. III. *Insignes curationes variorum morborum medicamentis chymicis jucundissimâ methodo curatorum*, Toulouse, 1627, in-8°.; IV. *Myrothecium spagyricum, sive pharmacopœa chymica*, Toulouse, 1628, in-8°, ibid. 1646, in-8°. V. *Alchymista christianus*, Toulouse, 1632, in-8°., le plus curieux des ouvrages de Fabre. VI. *Hercules pio-chymicus, in quo penitissimè tùm moralis philosophiæ, tum chymicæ artis arcana, laboribus herculeis, apud antiquos tanquàm velamine obscuro obruta deteguntur*, Toulouse, 1634, in-8°. VII. *Hydrographum spagyricum, in quo de mirâ fontium essentiâ, origine et virtute tractatur*. Toulouse, 1639, in-8°. VIII. *Propugnaculum alchemiæ, adversùs misochymicos quosdam philosophos umbratiles*, Toulouse, 1645, in-8°. IX. *Panchymici, seu anatomiæ totius universi opus*, Toulouse, 1646, in-8°. Ces titres, bien que considérablement abrégés, sont plus que suffisants pour faire connaître la tournure d'esprit de l'auteur. Cependant ces productions ridicules ont été très renommées, plusieurs fois réimprimées, tantôt isolément, tantôt collectivement, trad. en allemand, etc. C.

FABRE (JEAN-CLAUDE), oratorien, né à Paris, le 15 avril 1668, d'un chirurgien habile, après avoir régenté la seconde au collége de St.-Quentin, entra dans l'Oratoire, et fut envoyé professer la philosophie, d'abord à Rumilli en Savoie, puis à Toulon, à Riom, au Maus et à Nantes; il professa ensuite la théologie à Riom pendant trois années, et à Lyon pendant le même espace de temps. L'édition, qu'il donna dans cette ville, du *Dictionnaire de Richelet*, le força de sortir de sa Congrégation, et de se retirer à Clermont. Il se trouva réduit à se charger de l'éducation de quelques enfants, et le produit étant insuffisant à ses modestes besoins, il eut l'humiliation de recevoir quelques secours du jésuite Letellier. En 1715 il rentra dans la Congrégation de l'Oratoire à Troyes, et vint la même année demeurer à Montmorenci. Il mourut le 22 octobre 1753. Le Père Fabre était très laborieux; malgré ses professorats et ses voyages, il a publié plusieurs ouvrages : I. Une édition de Richelet, sous ce titre : *le Nouveau Dictionnaire français*, etc., Amsterdam (Lyon), 1709, 2 vol. in-fol.; réimprimé avec quelques changements à Rouen, 1719, 2 vol. in-fol.; et encore à Lyon, 1728, 3 vol. in-fol., avec des remarques et additions du P. Aubert (*Voy*. AUBERT). Ce fut au reste la publication de l'édition de 1709, où il y avait quelques articles sur des matières de théologie contestées (et entre autres le mot *grace*, qu'avait fourni un avocat), qui força le P. Fabre de sortir de l'Oratoire. II. *Petit Dictionnaire latin-français*, in-8°., dont il y a eu beaucoup d'éditions; l'auteur en avait fait un autre bien plus étendu, et qui devait avoir 2 vol. in-4°., mais qu'il renonça à publier, lorsque parut le *Novitius* du Père Magniez; III. *Œuvres de Vir-*

gile traduites en français, avec le texte à côté, et des notes critiques et historiques, 1721; réimprimées en 1741, 4 vol. in-12; IV. la continuation de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, qui avait laissé l'ouvrage au 20e. volume. « J'avais été, dit l'abbé » Goujet, fortement sollicité moi-» même d'entreprendre cette conti-» nuation. Il est vrai que, jeune alors » et craignant que l'entreprise ne fût » au-dessus de mes forces, je résistai » long-temps aux instances qui me » furent faites; enfin je cédai, et j'a-» vais achevé toute l'histoire du con-» cile de Constance, lorsque je me » vis prévenu par l'impression des » deux premiers volumes du Père » Fabre (en 1726). Je fis un sacri-» fice de ce que j'avais fait. Cette édi-» tion fut aussitôt vendue; il fallut » les réimprimer : on m'engagea de » les revoir. Je le fis, et j'ai rendu le » même service aux quatorze volumes » qui ont suivi les deux premiers. » Le *Discours* qui est à la tête du 13e. volume (33e. de la collection entière) est de l'abbé Goujet. Les tomes XV et XVI du travail du Père Fabre (XXXV et XXXVI de la collection), furent mutilés, et l'auteur eut ordre de discontinuer son ouvrage. Il a laissé cependant en manuscrit un volume, que le propriétaire actuel (M. A.-M.-H. Boulard) se propose de publier. V. *Entretiens de Christine et Pelagie, sur la lecture des épîtres et évangiles des dimanches et fêtes*, 1718, in-12; VI. une traduction en prose des *Fables de Phèdre* et des *Sentences de P. Syrus*, 1728, in-12; VII. la *Table* de la traduction de l'histoire du président de Thou, formant un volume in-4°.; VII. *Appendix de diis et heroibus*, ou *Abrégé de l'Histoire poétique*, etc., 1726, in-12 de 106 pages : ouvrage plus étendu que celui du Père Jouvenci; IX. *P. Ovidii Nasonis metamorphoseon libri XV expurgati cum interpretatione, notis et Appendice de diis et heroibus poëticis*, 1725, 2 vol. in-12. On y trouve, ainsi que le titre l'annonce, l'ouvrage précédent. On peut, sur cette édition des Métamorphoses d'Ovide et l'*Appendix*, consulter le N°. 12,016 du *Dictionnaire des anonymes*, par M. Barbier. On avait chargé le Père Fabre de la *Table raisonnée du Journal des Savants*, et il a beaucoup contribué à ce travail qu'a publié Declaustre. Il avait préparé la généalogie de Lamet et l'éloge de Fromageau pour la Préface d'une nouvelle édition du *Dictionnaire des cas de conscience*. Goujet, qui donna cette édition en 1733, 2 vol. in fol., refondit cette préface. Le même Goujet a fait insérer une lettre sur le Père Fabre dans le journal de Verdun (janvier 1754). Depuis et d'après de nouveaux renseignements, il a donné un article imprimé dans le Moreri de 1759. A. B—T.

FABRE (Jean), issu d'une famille honnête de commerçants qui professaient la religion protestante, naquit à Nîmes, le 18 août 1727. Il a rendu sa mémoire recommandable par un trait de piété filiale dont le souvenir mérite d'être conservé. Le 1er. janvier 1756 il avait accompagné son père au désert : c'est ainsi qu'on désignait les lieux écartés où, depuis la révocation de l'édit de Nantes, les réformés étaient réduits à cacher l'exercice de leur culte. Un détachement de troupes fond sur l'assemblée. Fabre le fils, comme tous ceux qui étaient en état de s'éloigner, chercha son salut dans la fuite : il y allait des galères à se laisser prendre; mais, voyant son malheureux père tombé dans les mains

des soldats, il revient sur ses pas, se précipite au milieu d'eux, embrasse les genoux de leur chef, demande comme un bienfait à prendre la place de l'auteur de ses jours, et, malgré la résistance de l'infortuné vieillard, obtient, à force de sollicitations et de larmes, le consentement du commandant attendri, pour ce généreux échange. Il fallut repousser avec une sorte de violence le père au désespoir, qui persévérait à réclamer ses fers. Le duc de Mirepoix, commandant en chef de la province de Languedoc, devant qui le fils fut traduit à Montpellier, offrit de lui rendre la liberté, si le ministre Paul Rabaut voulait sortir du royaume; mais Fabre, s'immolant pour les intérêts de sa secte avec non moins de magnanimité qu'il s'était sacrifié pour son père, invita lui même le pasteur et le troupeau à ne pas acheter sa grâce au prix qu'on voulait y mettre. Sur leur refus, l'arrêt est prononcé; il est conduit à Toulon, revêtu de la honteuse livrée du crime, et enchaîné, parmi le rebut de l'espèce humaine; sur le fatal vaisseau. L'horreur de sa situation fit un moment chanceler son courage; mais le sentiment de son innocence, ou plutôt de sa vertu, lui rendit bientôt toute sa fermeté; et il en avait besoin : car, malgré les égards que lui témoignaient l'intendant et les principaux officiers de la marine, sa constance fut souvent mise à l'épreuve par l'inflexible rigueur du comte de St.-Florentin, qui, ayant dans les attributions de son ministère les affaires de la religion réformée, se montrait inexorable, et avait résisté aux vives instances du duc et de la duchesse de Fitz-James, que les parents et les amis de Fabre étaient parvenus à intéresser en sa faveur. Mais cet infortuné ayant enfin réussi, par un singulier détour, à faire connaître au duc de Choiseul l'honorable cause de ses malheurs, ce ministre juste et sensible, chargé, entre autres départements, de celui de la marine, signa, à ce titre, l'ordre de sa délivrance. Fabre fut rendu à sa famille le 21 mai 1762, après plus de six ans de captivité; mais son retour même fut pour lui une nouvelle source de chagrins; il ne revit son père que pour recueillir ses derniers soupirs : le saisissement de la joie acheva d'user des jours déjà consumés par l'âge et par la douleur. Celle de Fabre ne trouva d'adoucissement que dans le bonheur d'une union long-temps désirée : il épousa une de ses parentes, qu'il aimait depuis son enfance, et dont il était sur le point d'obtenir la main lorsqu'il se livra pour son père. Inébranlable dans sa fidélité, elle avait, pendant l'absence de son amant, rejeté les propositions d'établissement les plus avantageuses, et elle n'attendit pas même, pour s'unir à lui, sa réhabilitation. Grâces à l'opposition du comte de Saint-Florentin, de qui elle dépendait, le brevet n'en fut expédié que plusieurs années après, par les soins du prince de Beauvau, qui, lassé des refus du ministre, mit directement sous les yeux du roi les preuves authentiques du sublime dévouement de Fabre, et obtint du monarque même que ce modèle des fils serait rétabli dans tous ses droits. Son action avait été indiquée par Marmontel, dans sa *Poétique*, comme pouvant fournir le sujet d'un drame intéressant. Fenouillot de Falbaire s'en empara, et le traita sous le titre de l'*Honnête Criminel* (*V.* Falbaire). Il croyait le héros de cette aventure mort, et n'avait sur cet événement que des notions imparfaites. Le désir qu'il manifesta, lorsqu'il

apprit son existence, d'avoir sur son compte des renseignements plus exacts, donna lieu à la lettre qui se trouve à la tête de l'édition de sa pièce de 1767. Elle fut d'abord jouée chez la duchesse de Villeroi, et l'a été depuis sur tous les théâtres de l'Europe. Quoique assez médiocre sous les rapports de l'art, cet ouvrage produisit une vive sensation à la première représentation, et excita un enthousiasme dont les effets furent malheureusement arrêtés par l'incurable malveillance du comte de Saint-Florentin. Il empêcha le succès d'une souscription de 100 mille francs proposée en faveur de Fabre, pour le dédommager de ses pertes. La duchesse de Grammont voulut y suppléer par les grâces dont son frère le duc de Choiseul disposait. Elle fit en conséquence adresser, par ce ministre, à Fabre une invitation pressante de se rendre à Paris; mais, le surlendemain de son arrivée, éclata la disgrâce de son illustre protecteur. Cet événement ruina le crédit de presque tous ses autres appuis; et malgré les soins de Trudaine, dont le zèle ne se rallentit pas, il ne tira aucun fruit d'un voyage entrepris sous les plus favorables auspices. De retour à Ganges, où il avait fixé son domicile depuis son mariage, il ne chercha plus que dans sa propre industrie les moyens de subvenir aux besoins de sa famille; il rassembla ses débris, reprit le commerce, et cultiva en paix un petit bien qui lui restait. Vingt-cinq ans après, ayant perdu sa femme, et sentant se multiplier les infirmités de la vieillesse, il alla se réunir à son fils aîné, établi depuis quelques années à Cette. Il mourut dans cette ville, le 31 mai 1797.

V. S. L.

FABRE (Dom Louis), bibliographe, naquit à Roujan, diocèse de Beziers, le 16 mars 1710. Il entra jeune encore dans l'ordre de St.-Benoît de la Congrégation de St.-Maur, et prononça ses vœux au monastère de la Dorade de Toulouse. Son érudition détermina ses supérieurs à le désigner pour bibliothécaire de la ville d'Orléans, après le décès de D. Verninac en 1748. Dom Fabre mit un nouvel ordre dans la bibliothèque, et parvint à l'enrichir par ses rapports avec presque tous les savants, qui se firent plus d'une fois un devoir de le consulter. Il mourut au monastère de Bonnes-Nouvelles (d'Orléans), le 11 février 1788, aussi sage religieux que bon et savant ami. On lui doit : *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque publique fondée par Guillaume Prousteau, professeur en droit de l'Université d'Orléans, composée en partie des livres et manuscrits d'Henri de Valois, nouvelle édition, avec des notes critiques et bibliographiques*, Orléans, C.-P. Jacob, 1777, in-4°. La première édition avait paru sous le titre de *Bibliotheca Prustelliana*, par les soins de D. Billouet et de D. Méry, Orléans, 1721, in-4°. Dom Fabre est reconnu pour l'un de ceux qui contribuèrent le plus à jeter du jour sur la biographie littéraire de l'Orléanais.

P—D.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), né à Carcassonne le 28 décembre 1755, dans une famille de bourgeoisie, fut livré dès sa jeunesse à une extrême dissipation, et, après une éducation fort négligée, se fit comédien dans une troupe de province. Il joua successivement sur les théâtres de Genève, de Lyon et de Bruxelles, où il obtint peu de succès. Il réussit mieux dans le monde par les talents d'agrément qu'il possédait à un degré assez re-

marquable. Il peignait en miniature, gravait, jouait passablement de plusieurs instruments, et composait de la musique et des vers. Il n'avait que seize ans lorsqu'il publia l'*Étude de la Nature*, épître en vers qui avait concouru pour le prix de l'acad. française en 1771. Ayant ensuite obtenu le prix de l'églantine aux jeux floraux de Toulouse, il ajouta à son nom celui de cette fleur. Se croyant dès-lors plus fait pour cultiver les lettres que pour jouer la comédie, il vint à Paris avec une douzaine de pièces en portefeuille, tragédies, comédies, opéras-comiques, etc. « Toutes ne furent pas jouées, dit » La Harpe, et ce qui put l'être est » déjà pour la plus grande partie ou- » blié depuis long-temps. *Augusta*, » prétendue tragédie, et une comédie » du *Présomptueux*, furent à peine » achevées, celle-ci notamment, dans » un temps où les théâtres étaient » déjà *révolutionnés* et où Fabre lui- » même était devenu une puissance; » mais il fut plus heureux dans l'*In-* » *trigue épistolaire*, qui eut beau- » coup de vogue aux représentations, » et dans le *Philinte de Molière*, qui » attira les regards des connaisseurs. » Mais Fabre aspirait alors à des succès d'un autre genre. D'un caractère ambitieux, inquiet et né sans fortune, il ne pouvait manquer d'embrasser le parti de la révolution. Il s'y lança donc dès le commencement avec beaucoup d'ardeur. Lié avec Danton, Lacroix et Camille Desmoulins, il eut part à tous les excès de ce parti, et notamment à la révolution du 10 août, qu'il avait provoquée par la publication de plusieurs pamphlets. Il fut d'abord membre de la commune qui s'installa aussitôt après la chute du trône, et ensuite secrétaire de Danton. Il occupait cette place à l'époque du 2 septembre, et on l'a accusé d'avoir été l'un des provocateurs du massacre des prisons, après avoir eu cependant la précaution d'en faire sortir sa cuisinière, détenue pour dettes. Nommé député de Paris à la Convention nationale, il débuta dans cette assemblée par une motion en faveur du général Caffarelli; ce qui donna une idée avantageuse de la modération de ses principes; mais il ne se fit bientôt plus remarquer que par les opinions les plus révolutionnaires. Il vota la mort de Louis XVI sans appel, et fut nommé membre du comité de salut public. Fabre avait coutume de dire qu'il sentait un suspect d'un quart de lieue. Il fut l'un des instigateurs du décret qui ordonna de ne point faire de prisonniers anglais et hanovriens. Après le 31 mai, il déposa contre Brissot et contre les députés de la Gironde devant le tribunal révolutionnaire. Il fit ensuite décréter successivement le *maximum*, l'arrestation de tous les Anglais qui se trouvaient en France, et enfin le calendrier républicain, dont cependant il n'était pas l'auteur (*V.* Romme). Dans son rapport sur cet objet, Fabre d'Églantine montra la plus crasse ignorance des premières règles de l'astronomie. Il lui échappa même des fautes de langue qui furent remarquées à une telle époque. Il dénonça ensuite aux jacobins et fit arrêter le secrétaire de la guerre Vincent et le général Mazuel; ce qui lui attira la haine d'Hébert, leur protecteur. Dès-lors, Fabre devint suspect, ou plutôt il excita l'envie des factions qui dominaient alors à la Convention. Birotean fut le premier qui l'accusa d'avoir demandé un roi, *d'une manière détournée*, dans le comité de salut public. Hébert demanda formellement qu'il fût exclus de la société des Jacobins. Obligé de se justifier devant ses accusateurs, il fut interrompu

par des cris *à la guillotine!* Dans le même temps, la société des Cordeliers décidait qu'elle lui avait retiré sa confiance; et bientôt après la Convention nationale le décréta d'accusation, comme falsificateur d'un décret relatif à la compagnie des Indes. Le véritable tort de Fabre était d'avoir hésité un moment dans l'horrible carrière de massacres que parcouraient alors les chefs de cet affreux système. Ils l'attaquèrent lui-même avec fureur, et le firent déclarer chef du *modérantisme*, et enfin traître à la patrie par les sociétés des *Cordeliers* et des *Droits de l'homme*. Enfin, il fut décrété d'accusation comme complice de la *conspiration de l'étranger*, et traduit au tribunal révolutionnaire en même temps que Danton, ayant été accusés l'un et l'autre par St.-Just d'avoir cherché à rétablir le fils de Louis XVI. Tout le parti d'Hébert que Fabre avait qualifié *d'ultrà-révolutionnaire*, demandait à grands cris son supplice, et ne cessa de l'accuser de royalisme, de concussions et de friponneries. Lorsqu'il parut enfin devant le tribunal, avec Danton et d'autres députés, celui-ci se plaignit qu'on l'eût accolé à des voleurs; et cette plainte était dirigée contre Fabre d'Eglantine et Delaunay d'Angers. Enveloppés dans les mêmes accusations, ils furent l'un et l'autre condamnés à mort le 5 avril 1794: Fabre montra peu de courage dans ses derniers moments. Mercier, qui était son collègue, en parle ainsi dans son *Nouveau Tableau de Paris*: « Il fut promoteur » du régime révolutionnaire, et son » panégyriste; l'ami, le compagnon, » le conseiller des proconsuls qui por» tèrent dans toute la France, le fer, » le feu, la dévastation et la mort. Je » ne sais si ses mains furent souillées » de dilapidations, mais je sais qu'il » fut promoteur d'assassinats.... Pau» vre avant le 2 septembre 1792, il » eut ensuite hôtels, voitures, gens, » filles; et son ami Lacroix lui aida à « se procurer ce train. » Malgré cela, sa veuve n'eut de lui qu'une fortune médiocre; et après le 9 thermidor elle demanda à la Convention des secours qui lui furent accordés. La Harpe a parlé des écrits de Fabre d'Eglantine avec toute la sévérité dont on sait qu'il usait envers les auteurs des excès révolutionnaires. « Le titre même de la » pièce, dit-il, en parlant du *Philinte* » *de Molière*, est une fausseté et une » ineptie. C'est calomnier ridicule» ment Molière, que de faire du com» plaisant Philinte, qu'il a fort à pro» pos opposé au misantrope Alceste, » un homme dénué de toute morale » et de toute humanité; en un mot, » parfait égoïste, ce qu'est véritable» ment le *Philinte* de Fabre. Molière » opposait un excès à un excès, celui » de la douceur à celui de la sévérité; » mais il en savait trop pour mettre » en regard sur la même ligne les vi» ces du cœur et les travers de l'esprit. » Quand le règne des bienséances sera » rétabli, l'on effacera cette insulte » publique à la mémoire de Molière, » et la pièce sera intitulée ce qu'elle » est : *Philinte* ou l'*Egoïste*. Cette » étrange méprise faisait présumer » que Fabre lui-même n'avait pas bien » compris ce qu'il faisait. Envenimé » de haine, comme tous les esprits de » la même trempe, contre tout ce qui » s'appelait homme du monde, contre » tout ce qui avait dans la société un » rang qu'il n'avait pas et ne devait » pas avoir, il eût bien voulu faire » croire que toute la société était en » effet composée de méchants et de fri» pons; et cette espèce de haine était » bassement envieuse, et pas plus

» morale que politique. Mais enfin il » eut le mérite de tracer un caractère » très prononcé et trop commun dans » la *corruption philosophique* de no» tre siècle, l'égoïsme de principe et » de calcul, sujet essayé deux fois en » peu d'années sans succès (*Voyez* » BARTHE ; et CAILHAVA, *au Supplé*» *ment*). Les connaisseurs lui savent » gré de cette idée vraiment heureuse » et dramatique, d'avoir fait trouver » à l'égoïste sa punition dans son » égoïsme même, et fait retomber » sur lui les conséquences de ses dé» testables principes ; mais, en gé» néral, on aurait voulu que la piè» ce fût plus gaie et plus amusante.... » Si j'ai nommé le *Misantrope*, c'est » la faute de Fabre qui, par son titre » même, rappelle malheureusement » cet inimitable chef-d'œuvre, dont » lui seul, peut-être, pouvait ne pas » redouter le souvenir et la concur» rence, tant son amour-propre était » fou. Aussi l'ai-je entendu se vanter » tout haut de ne consulter personne. » Il regardait les avis comme des pié» ges, et les critiques comme des in» jures. Il avait cependant de l'esprit » naturel, et même son talent ne pou» vait guère être autre chose ; car on » peut conclure de ses écrits qu'il » manquait d'étude et d'éducation. » L'ignorance de la langue y est por» tée à un excès que l'on ne retrouve» rait dans aucun écrivain depuis cent » cinquante ans que la langue est » fixée..... Il affecta de ne rien com» prendre aux reproches qu'on lui fit » sur sa diction, lorsqu'il eut paru » mériter par son *Philinte* qu'on l'a» vertît de ses fautes. On ne voit pas » non plus qu'il ait mis depuis le » moindre soin à corriger son style ; » et s'il l'avait pu, il est vraisembla» ble que l'amour-propre même l'eût » intéressé à rendre au moins sup» portable à la lecture, ce que les bons » juges avaient trouvé digne d'estime » au théâtre, au lieu qu'il ne lui res» tera dans la postérité que le plan » bien conçu d'un drame illisible. » La Harpe ne traite pas avec moins de sévérité les deux pièces de Fabre qui ont eu le plus de succès après le *Philinte*. « L'*Intrigue Epistolaire*, dit» il, n'est qu'une grossière contre» épreuve du *Barbier de Séville*...... » Ce n'est qu'un vieux canevas rapiécé » de lambeaux de l'ancien théâtre ita» lien et espagnol, déjà usés depuis » cent ans sur le nôtre, et qu'assuré» ment la broderie du style de Fabre » n'était pas propre à relever.... Mais » ce qui passe toute croyance, c'est le » drame posthume intitulé les *Pré*» *cepteurs*, dont je ne me pardonne» rais pas même de parler, tant il est » au-dessous de la critique, si à » l'heure même où j'écris, il n'était » joué avec les plus grands applau» dissements. » Fabre d'Eglantine a composé dix-sept comédies, dont le plus grand nombre n'a dû une sorte de succès qu'aux événements de la révolution, auxquels elles avaient rapport. L'une d'elles, intitulée l'*Orange de Malte*, est perdue sans avoir été jouée. Le *Présomptueux*, représenté en 1790, établit une espèce de rivalité entre l'auteur et Collin-d'Harleville, qui avait traité des sujets analogues dans l'*Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*. Cette rivalité suggéra à Fabre une satire intitulée *Mes Souvenances*, et dans la préface du *Philinte*, une attaque d'autant plus odieuse que dans le temps où elle fut publiée (1793), elle pouvait perdre l'estimable auteur du *Célibataire*. Voici le détail des ouvrages de Fabre : I. *les Amans de Beauvais*, *Romance*, 1776, in-8°. ; II. l'*Etude de la Nature*, poëme, 1783, in-8°. ;

III. *Augusta*, tragédie, jouée en 1787; IV. *le Collatéral*, ou *l'Amour et l'Intérêt*, comédie jouée en 1789 sur le Théâtre de Monsieur; V. *les Gens de Lettres*, ou *le Poète provincial à Paris*, comédie en cinq actes et en vers, jouée sur le Théâtre Italien, en 1787; VI. *le Présomptueux*, ou *l'Heureux imaginaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8°.; VII. *Le Philinte de Molière*, ou *la Suite du Misantrope*, comédie en cinq actes et en vers, 1790, in-8°.; VIII. *le Convalescent de qualité*, ou *l'Aristocrate moderne*, comédie en deux actes et en vers, 1791, in-8°.; IX. *l'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes et en vers, 1791, in-8°.; X. *l'Héritière*, comédie en cinq actes et en vers, jouée le 5 novembre 1791; XI. *Isabelle de Salisbury*, opéra, 1791; XII. *Le Sot orgueilleux*, comédie en cinq actes et en vers, 1791; XIII. *Réponse du pape à F. G. I. S. Andrieux*, 1791, in-8°.; XIV. *les Précepteurs*, comédie en cinq actes et en vers, qui ne fut jouée et imprimée qu'en 1799, in-8°., et qui a été traduite en allemand par madame Kotzebue. On a donné, en 1805, au théâtre de l'Odéon, *l'Espoir de la faveur*, comédie en cinq actes, par MM. Etienne et Nanteuil. On croit que *l'Orange de Malte* en avait fourni le sujet ou tout au moins l'idée. On a publié, en 1796, sous le nom de Fabre d'Eglantine, en 3 vol. in-12, une *Correspondance amoureuse*, *précédée d'un Précis historique de son existence morale, physique et dramatique, et d'un fragment de sa vie, écrite par lui-même*, etc. Cette production est aussi dégoûtante par le style que par les principes. Il était un des auteurs des *Révolutions de Paris*, journal publié par Prudhomme, de 1789 à 1793. On a imprimé en 1802, sous le titre d'*OEuvres mêlées et posthumes de Fabre d'Eglantine*, 2 vol. in-8°. ou in-12, une compilation où se trouvent les ouvrages indiqués, et de plus un poëme de *Châlons*, des satires, des romances et des vers dans tous les genres, et pour la plupart d'une imperfection et d'une négligence au-delà de toute expression. M—D. J.

FABRETTI (Raphael), le plus habile antiquaire du dix-septième siècle, naquit à Urbin, en 1618, d'une famille noble. N'étant pas l'aîné de sa famille, il fut destiné à suivre la carrière des lettres et de la jurisprudence, afin de se mettre en état de remplir les places honorables et utiles auxquelles un célibataire peut aspirer dans les états du Pape, dont le duché d'Urbin était devenu une des provinces, peu de temps après la naissance de Fabretti. Il fut en conséquence envoyé aux écoles de Cagli, petite ville du même duché, où il étudia les belles-lettres, et les langues grecque et latine, sous un professeur qui avait eu l'avantage de converser avec Muret et Manuce, et de profiter de leurs leçons. Cette excellente institution littéraire disposa le jeune élève aux études de l'antiquité, et le pénétra de cet amour pour la lecture des auteurs anciens, qui est le plus sûr garant des grands succès dans la carrière de l'érudition. De retour dans sa patrie, il y fit son cours de droit, et y fut reçu docteur à l'âge de 18 ans. Alors, ses parents l'envoyèrent à Rome, pour s'initier dans la pratique du barreau, sous la direction d'Etienne, son frère, qui y exerçait honorablement la profession d'avocat. Quoique l'étude des lois absorbât une grande

partie du temps du jeune jurisconsulte, elle lui laissait encore assez de loisir, pour qu'il pût se livrer à celle des monuments de tout genre, dont la capitale de la religion, des lettres, et des arts était si riche, et qui frappèrent à un tel point ses yeux et son imagination, qu'il en fit bientôt l'objet presqu'unique de tous ses travaux. Ce fut à cette heureuse époque qu'il jeta, pour ainsi dire, les fondements de cette instruction vaste et solide, et de cette critique raisonnée qui l'élevèrent, dans la science des antiquités, au-dessus de tous ses prédécesseurs. Cependant, il ne négligeait pas le barreau; et les lumières qu'il y avait acquises, jointes à un esprit vif et juste, et à un maintien modeste et décent, le firent choisir par le cardinal Lorenzo Imperiali, pour aller travailler en Espagne à l'arrangement de quelques affaires importantes et difficiles. Fabretti remplit si bien cette mission, que le cardinal, pour le récompenser, obtint pour lui, du pape Alexandre VII, la place distinguée et fort lucrative de trésorier, et ensuite, la place encore plus importante d'auditeur de la légation papale en Espagne. Son séjour dans ce royaume dura treize ans, et ce fut pendant ce temps qu'une lecture plus assidue et plus réfléchie des auteurs classiques féconda et mûrit, pour ainsi dire, les notions et les observations archéologiques de l'antiquaire d'Urbin; mais il fallait en faire l'application aux monuments mêmes; et Fabretti, après avoir visité ceux qu'il put trouver en Espagne, sentit qu'un nouvel examen des monuments de Rome lui était indispensablement nécessaire pour l'avancement de la science. La fortune le seconda: le prélat Charles Bonelli, nonce en Espagne, fut nommé cardinal; et en retournant à Rome, pour y jouir de sa nouvelle dignité, emmena avec lui Raphaël Fabretti, que de nouveaux honneurs attendaient dans son pays. Dans le cours de ce voyage, il put visiter Paris et la France, ainsi que les villes principales de l'Italie : il y fit connaissance avec les hommes les plus estimés dans la littérature solide et dans la science des antiquités; les Ménage, les Mabillon, les Hardouin, les Montfaucon, devinrent ses correspondants et ses amis. Arrivé à Rome, il fut nommé juge des appellations dans la cour du Capitole; et, quoique cette charge lui laissât assez de loisir pour vaquer à ses occupations favorites, il ne se refusa pas à l'invitation du cardinal Cesi, qui allait gouverner les états d'Urbin, en qualité de légat du pape, et qui l'avait nommé son auditeur: les fonctions de cette place le détournèrent presqu'entièrement de ses études, pendant les trois années qu'il en fut revêtu, et qu'il employa à améliorer, par ses conseils et par son crédit, le sort de son pays natal, et les affaires de sa famille, moyennant les sommes qu'il avait apportées d'Espagne. Ces arrangements lui procurèrent une entière tranquillité sur ses propres affaires, qui, depuis, ne lui causèrent aucune distraction. Alors, il désira de retourner s'établir à Rome; et le cardinal Gaspar de Carpegna, vicaire du pape Innocent XI, grand amateur de l'antiquité, et protecteur des savants, lui en offrit l'occasion, en le nommant à une place honorable dans son département. Raphaël Fabretti pouvant alors se livrer entièrement à ses goûts, entreprit, et acheva deux ouvrages qui fixèrent à jamais sa réputation littéraire. Le premier consiste en trois Dissertations latines sur les aquéducs des Romains. Fabretti, dans l'examen et la description de

ces superbes ruines, dont l'aspect imposant fait encore l'ornement de ces campagnes classiques, éclaircit une foule de questions sur la topographie de l'ancien Latium, et détruit un grand nombre d'erreurs où ses devanciers étaient tombés. Aucun antiquaire n'a répandu sur cette branche de l'archéographie romaine une lumière plus éclatante et plus durable. Parmi les écrivains dont il combat les opinions, Fabretti ne ménage pas Jacques Gronovius, au sujet des explications qu'il avait données de quelques passages de Tite-Live, relatifs à la topographie du Latium, et des corrections qu'il avait prétendu y faire. Soit que l'antiquaire d'Urbin, choqué des expressions grossières que le savant hollandais employait contre les gens de lettres qui n'étaient pas de son avis, cherchât à le provoquer; soit qu'il s'empressât de saisir une occasion pour donner essor à une certaine causticité qui lui était naturelle, et qui assaisonnait sa conversation familière, il faut avouer que ses remarques contre J. Gronovius sont énoncées d'un ton décisif, qui ne pouvait pas manquer de blesser l'amour-propre extrêmement chatouilleux de ce philologue. Gronovius répondit aux critiques de Fabretti, par un opuscule injurieux, où, faisant allusion à son nom, il l'appelle *Faber rusticus* (artisan rustre): Celui-ci répliqua sur le même ton. Se jouant du nom de Gronovius, il le transforme en *Grunnovius*, par allusion au grognement des cochons (*grunnitus*); et par un autre jeu de mots, il traite de *titivilitia*, ou de futilités, les remarques du premier sur *Tite-Live*. Au reste, le fond de la dispute fut jugé par le public, et même en Hollande, d'une manière favorable au savant italien; et l'on n'a jamais appelé de ce jugement. D'ailleurs Fabretti ne figura point dans cette querelle sous son nom; il tâcha de donner le change au public sur le véritable auteur de sa brochure: quoiqu'elle fut imprimée à Rome, il la data de Naples; il la signa du nom déguisé de *Jasithéus*, qui n'est que la traduction en grec du nom hébraïque de Raphaël. Quelques années après, on le vit prendre ce même nom pour son nom pastoral ou académique, lorsqu'il s'aggrégea à l'académie des *Arcades*. Mais Fabretti s'était fait, dans cet intervalle de temps, des titres bien plus solides à l'estime des savants, par l'excellent ouvrage intitulé: *Syntagma de columna Trajani* (*Recueil d'observations sur la Colonne trajane*), Rome, 1683, in-fol., auquel étaient joints deux autres Opuscules d'un grand intérêt; l'un sur un bas-relief qui est maintenant dans le Musée du Capitole à Rome, et qui représente en petites figures, désignées par des inscriptions grecques, les événements de la guerre et de la prise de Troie, d'après les poëmes d'Homère, de Stésichore, d'Arctinus, et de Leschès, monument connu sous la dénomination de *Table iliaque*; l'autre sur le canal souterrain (*emissarium*), creusé sous le règne de l'empereur Claude, pour donner un écoulement aux eaux du lac *Fucinus*, ou de *Celano*, construction digne de la grandeur romaine, et, jusqu'à cette époque, très imparfaitement connue. Dans ce dernier opuscule, Fabretti se soutient au niveau de la réputation qu'il s'était acquise en écrivant sur les aqueducs; mais dans les deux autres, il s'élève au plus haut degré où l'on puisse atteindre dans l'archéographie, c'est-à-dire, dans cette partie de la science des antiquités qui est le plus étroite-

ment liée avec les beaux arts, et que l'on connait généralement sous la dénomination d'*Antiquité figurée*. L'idée de son travail sur la colonne Trajane lui fut suggérée par les nouvelles gravures que *Pietro Santi Bartoli* avait exécutées de ce monument admirable, avec ses grâces accoutumées, mais avec moins de fidélité que le graveur plus ancien, dont les estampes avaient été publiées avec un commentaire latin, par l'Espagnol Alphonse Chaccon. Au bas des nouvelles gravures, on trouvait de courtes indications, écrites en italien par Bellori, antiquaire pour ainsi dire empirique, d'une érudition fort superficielle, et dépourvu de critique. Fabretti réfuta plusieurs de ces explications, qui lui parurent défectueuses, soutint, ou corrigea celles de Chaccon, et en ajouta de nouvelles, qui sont aussi savantes que lumineuses, où les deux guerres des Daces, qui font le sujet des bas-reliefs de la colonne, une grande partie de l'histoire de Trajan, et une infinité de recherches d'archéologie et d'archéographie sont exposées avec un jugement, une doctrine et une clarté qu'on n'avait jamais vues dans les ouvrages des antiquaires qui avaient parlé avant Fabretti sur les monuments des arts. C'est lui qui le premier a su faire un bel et grand usage de cette méthode comparative, sans laquelle on ne marche dans les labyrinthes de l'antiquité figurée qu'à une lueur incertaine et trompeuse. Cette méthode, qui est devenue le fondement de la science, consiste à comparer les images representées sur un monument où elles ne sont pas assez caractérisées, avec des images semblables qu'on découvre sur d'autres monuments, où l'ensemble du monument même et les circonstances dans lesquelles il a été élevé, les inscriptions et les accessoires qui accompagnent ces images, les déterminent et les caractérisent d'une manière moins équivoque. A l'aide de ces comparaisons multipliées, la science de l'archéographie parvient à un degré de certitude morale qu'on aurait à peine osé espérer; et l'on atteint à la perfection de cette méthode, lorsqu'on sait employer comme objets de comparaison, non seulement les monuments qui existent, mais ceux qui n'existent plus que dans les descriptions que nous en ont laissées les écrivains de l'antiquité. On sent bien que, pour obtenir une certaine justesse dans les comparaisons de ce genre, il faut les puiser dans le texte original des auteurs anciens et dans les leçons les plus authentiques de ces textes, travail immense, qui suppose une étude profonde, une sûreté de critique et un effort de sagacité assez rares même parmi les savants. Or cette méthode fut employée pour la première fois, et avec les plus heureux résultats, dans l'ouvrage de Fabretti qui, pour la mettre à portée des lecteurs les plus étrangers à ce genre de travail, inséra, presqu'à chaque page de son livre, des dessins grossièrement mais fidèlement tracés par lui-même, et gravés sur bois, d'un grand nombre de monuments anciens ou de quelques-unes de leurs parties. Il fit usage de la même méthode pour l'explication de la Table iliaque, dont l'argument mythologique a une grande analogie avec le sujet historique de la colonne Trajane, et qui a de plus cet avantage que les inscriptions grecques, tracées au bas des figures, ne permettent pas à l'interprete de s'égarer. Parmi les monuments sur lesquels Fabretti appuie ses preuves ou ses conjectures, l'on doit remarquer un nombre considérable d'inscriptions

latines, pour la plupart inédites; et à la manière dont il en fait usage, on s'aperçoit facilement que la paléographie latine, ou, comme on l'appelle plus proprement en Italie, l'étude de l'*antiquité lapidaire*, avait fait un des objets principaux de ses occupations littéraires. Rome, son territoire, les villes et les campagnes voisines offraient à cette époque un nombre immense de ces marbres écrits, et souvent ornés de sculptures. Les grands recueils d'inscriptions, publiés avant Fabretti, n'avaient fait connaître qu'un certain nombre de monuments de ce genre, un nombre beaucoup plus grand restait encore ignoré, négligé ou caché sous la terre. Fabretti, dont les courses dans les campagnes pour la recherche des antiquités étaient presque continuelles, et qui avait coutume de s'arrêter à la moindre trace des restes d'un monument, de tenir note de ce qu'il voyait, de copier les inscriptions, et de dessiner à la plume tout ce qui lui semblait remarquable, avait tellement enrichi son portefeuille, qu'il y trouvait au besoin des preuves tirées de monuments inédits, et souvent ignorés. Cette habitude de s'arrêter à chaque ruine qu'il rencontrait était si constante dans Fabretti, qu'elle s'était communiquée à son cheval auquel, pour cette raison, ses amis avaient donné, en badinant, le nom du voyageur vénitien, *Marco Polo*. Ce cheval, moins sujet à des distractions que son maître, s'arrêtait souvent à la vue d'une inscription ou d'un monument épars dans les champs, et qui avaient échappé à l'attention de l'antiquaire. Les fouilles, qui lui fournissaient encore un grand nombre d'inscriptions inédites, étaient heureusement presque toutes sous sa surveillance. Le cardinal Carpegna qui, comme vicaire du pape, avait la haute inspection sur les anciens cimetières ou catacombes des environs de Rome, regardés comme les dépôts des corps des martyrs, et connus par les antiquaires sous la dénomination de *Rome souterraine*, avait confié à Fabretti la direction immédiate de ce département. De plus, il lui faisait don des inscriptions que ces fouilles, qui n'étaient jamais interrompues, rendaient chaque jour à la lumière. Fabretti forma alors le projet de décorer sa maison paternelle de monuments *lapidaires;* et comme ces monuments étaient à un prix très modéré, il ne cessa point d'en acheter jusqu'à ce qu'il en eut un assez grand nombre non seulement pour orner sa maison d'Urbin, mais aussi sa maison de campagne. Cette collection a été le sujet du dernier ouvrage de Fabretti, auquel nous reviendrons après avoir parlé des places et des dignités auxquelles il fut élevé, et qu'il dut à la faveur des deux successeurs d'Innocent XI, et plus encore à son propre mérite qui lui avait concilié leur estime. Le cardinal Ottoboni, devenu pape sous le nom d'Alexandre VIII, affectionnait tellement le prélat Fabretti qui avait été son auditeur, que peu s'en fallut qu'il ne l'enlevât pour toujours à ses occupations littéraires. Il le nomma secrétaire *de' Memoriali*, ou des requêtes, charge à la cour du pape de la plus haute importance, et d'une influence générale sur toutes les affaires de l'état et de l'église. Pour mieux pourvoir à son établissement, il le nomma chanoine de Sainte-Marie *Trans-Tiberim*, et peu de temps après chanoine de Saint-Pierre. Mais, dans le court espace de vingt-un mois, Alexandre VIII fut remplacé par Innocent XII, non moins admirateur de Fabretti, et qui sut le placer d'une manière plus convenable à ses études,

et sans doute plus agréable pour le prélat, dont les manières simples et franches devaient paraître un peu étrangères à la cour. Il le nomma préfet des archives secrètes du Château Saint-Ange, c'est-à-dire, d'un trésor de chartes, la plus riche peut-être de toutes les archives diplomatiques qui existent : la garde de ces archives a toujours été confiée à l'un des prélats les plus instruits de la cour de Rome. Fabretti, content de sa nouvelle place, se logea dans le *Borgo*, ou faubourg Saint-Pierre, où il était à portée des archives, ainsi que de la basilique à laquelle il était attaché comme chanoine. La maison même qu'il loua, bâtie d'après les dessins de Balthasar Peruzzi, était digne du bon goût de l'antiquaire. C'est là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, ayant toujours conservé sa santé et sa vigueur, quoique pendant ses trente premières années il eût été valétudinaire. Ce ne fut que dans sa vieillesse que Fabretti consentit à être sous-diacre, mais il ne voulut point être ordonné prêtre. Sa maison était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la littérature et à la cour qui, à cette époque, était toute lettrée; c'est là qu'il acheva son dernier ouvrage, son grand recueil d'inscriptions. Les Gruter, les Reinesius, les Spon, et tous ceux qui avant lui avaient formé des compilations du même genre, s'étaient bornés à donner de ces monuments écrits des copies les plus exactes qu'ils le pouvaient, avec l'indication des endroits d'où ils les avaient tirées, et presque sans d'autres remarques. Fabretti suivit une autre méthode. L'objet apparent de son ouvrage est de publier les quatre cent trente inscriptions qui formaient sa collection, et qu'il distribue en huit classes et en autant de chapitres. Il accompagne chaque monument de remarques et d'explications qu'il appuie sur l'autorité d'un grand nombre d'inscriptions inédites. Les particularités qui demandent des éclaircissements plus étendus, sont traitées dans des notes qui terminent chaque chapitre, et dans lesquelles on trouve encore des inscriptions inédites. Le 9e. chapitre contient des inscriptions dans lesquelles on lit des noms de familles romaines qu'on ne trouve pas dans le *Trésor* de Gruter; (Fabretti en donne plus de sept cents qui n'étaient point connus). Enfin le 10e. chapitre présente un grand nombre d'autres inscriptions inédites et remarquables, que Fabretti a copiées en différents endroits. Tout le recueil offre plus de quatre mille six cents inscriptions, dont la plupart paraissent pour la première fois. Quelques corrections aux inscriptions du *Trésor* de Gruter terminent l'ouvrage. Les remarques succinctes, mais savantes, qui accompagnent chaque monument, et se rattachent les unes aux autres par l'analogie des sujets, procurent une connaissance intime et à peu près complète de la partie de la science des antiquités qu'on désigne sous le nom de paléographie lapidaire, et portent une grande et nouvelle lumière sur un nombre infini de points d'archéologie, de philologie latine, d'histoire et de géographie. On peut dire sans crainte que cet ouvrage, pour lequel Fabretti n'eut point de modèle à imiter, est pour la science des inscriptions ce que l'ouvrage de Spanheim, *De usu et præstantiâ numismatum*, a été pour celle des médailles, avec cette différence, qui est à l'avantage de l'antiquaire italien, que celui-ci a laissé bien moins de fautes à corriger dans son ouvrage que l'anti-

quaire allemand n'en avait laissé dans le sien. Mais l'ouvrage de Spanheim a sur celui de Fabretti l'avantage du plan, qui embrasse sous une vue générale tous les rapports sous lesquels la numismatique peut être utile aux autres branches des connaissances humaines; Fabretti, au contraire, répand ses trésors suivant les occasions que les monuments qu'il explique lui présentent. Quand on ne fait pas une lecture suivie de cet ouvrage, on ne sait où chercher les renseignements qu'on désire; la pauvreté de la table générale rend encore ce défaut plus sensible. L'antiquaire d'Urbin publia son recueil en 1699, et il en soigna lui-même l'édition, de manière qu'on peut dire qu'il a pris sur lui jusqu'au travail matériel de la typographie. En effet, la moindre faute aurait déparé un ouvrage de ce genre. A peine fut-il publié, qu'il réunit les suffrages de tous les savants d'Europe qui étaient capables d'en apprécier le mérite; et si Elie Benoit en a jugé autrement, sa critique ne prouve que la mesure trop rétrécie de ses connaissances philologiques; et peut-être sa partialité pour Gronovius, dont la patrie lui avait offert un asyle. Tout antiquaire qui, dans le cours du 18e siècle, a publié des ouvrages sur les inscriptions latines, est resté bien au-dessous de Fabretti, et même le marquis Maffei qui a prétendu donner un *Art critique lapidaire*. Un seul homme, et il est encore vivant, qui a rempli à Rome la même place de préfet des archives (le prélat Gaetano Marini), a montré dans ses ouvrages paléographiques, et notamment dans le recueil des *Actes des frères Arvales*, jusqu'à quel degré d'intérêt l'érudition et la sagacité de la critique réunies pouvaient élever l'étude des inscriptions latines. Fabretti mourut à Rome d'une maladie aigue, peu de mois après avoir publié cet ouvrage, le 7 janvier 1700. Ses parents, d'après son testament, déposèrent ses restes dans l'église de Sainte-Marie, dite *della Minerva*, dans le même tombeau où les cendres de son frère Etienne reposaient depuis long-temps. Son monument fut décoré de son buste exécuté par Camille Rusconi, statuaire italien le plus habile de son temps. On l'y voit encore à l'entrée de la petite nef du côté gauche. Outre les ouvrages de Fabretti dont nous avons parlé dans le cours de cet article, il est à remarquer qu'un Mémoire écrit par lui en Italien, et contenant des corrections de l'ouvrage du P. Kircher sur la topographie du Latium, a été imprimé, après sa mort, dans le IIe. volume des *Dissertations de l'Académie de Cortone*; que des Lettres sur plusieurs sujets d'érudition ont été insérées dans d'autres ouvrages: par exemple, sa Lettre sur la *Lex regia*, dans l'ouvrage de Gravina *De origine juris*; une autre sur une inscription, dans le *Journal des Savants*, 1691, 17 décemb.; quelques Sonnets italiens dans les ouvrages de Crescimbeni; que ses Observations sur l'âge d'un manuscrit de la Bible, très ancien, et appartenant à la bibliothèque des moines de Saint-Paul, à Rome, communiquées à quelques amis (*Ciampini*, tom. I, pag. 135), n'ont jamais vu le jour; et qu'enfin c'est une erreur de croire, avec les bibliographes les plus récents, que le *Syntagma de columnâ Trajanî*, etc., et les *Inscriptions* aient été réimprimées; il y a bien des exemplaires de ces deux ouvrages qui ont une date et un frontispice différents; mais là se borne toute la diversité (*Voy*. Fontanini, *della eloq. italiana*, tom. I, pag. 112, de l'édition d'Ap. Zeno). Une

autre erreur a été commise dans l'article FABRETTI du *Dictionnaire historique*, par MM. Chaudon et Delandine. On y avance que le jésuite Etienne Fabretti, d'Urbin, dont nous avons un recueil de poésies latines publiées à Paris, l'an 1747, in-8°., était frère de Raphaël. Ce jésuite, issu peut-être de la même famille que l'antiquaire, vivait à Lyon à l'époque où ses poésies furent publiées, comme on peut s'en convaincre en examinant cet ouvrage. Un homme versé dans la lecture habituelle des auteurs et des marbres écrits de l'antiquité ne pouvait manquer d'avoir du goût pour la composition d'inscriptions latines. On en voit encore deux de lui sur les monuments publics de Rome; l'une a rapport à l'alignement de la rue du Cours (*via del Corso*), ordonné par Alexandre VII; elle est placée vis-à-vis le palais du prince Ottoboni; l'autre est sur la façade de la grande fontaine de l'eau Pauline, au haut du Janicule. Elle a rapport aux restaurations de cette fontaine, ordonnées par Alexandre VIII. On doit aussi à Fabretti les légendes de quelques médailles d'Innocent XI, d'Alexandre VIII et d'Innocent XII, indiquées dans la vie de cet antiquaire, que Dominique Riviera (depuis cardinal), son compatriote, son ami et son successeur dans la surintendance des archives secrètes, écrivit en italien, et inséra dans le recueil de Crescimbeni, intitulé : *Vite degli Arcadi illustri*. L'abbé Marotti a écrit en latin une vie de Fabretti, qu'on trouve dans le sixième volume de la collection qui a pour titre : *Vitæ illustrium Italorum*, par Ange Fabroni. Il faut ajouter à cet article que le cardinal Stoppani, qui gouverna Urbin sous Benoît XIV, jaloux de conserver à la patrie de Fabretti les inscriptions et les monuments qu'il avait réunis et rendus célèbres, acquit cette collection de ses héritiers, et la fit placer dans le palais ducal de la même ville.

V—I.

FABRI (JEAN), de l'ordre de St. Benoît et évêque de Chartres, né à Paris, d'autres disent à Douai, dans le quatorzième siècle, fit ses études dans la première de ces villes, et y fut reçu docteur en droit canon. Se croyant appelé à l'état religieux, il prit l'habit de Bénédictin à l'abbaye de St. Waast dans la ville d'Arras, y fit profession et en devint prévôt. Il joignait à de hautes connaissances dans le droit canonique et à un beau talent pour la prédication, une grande pureté de mœurs, une vie régulière et beaucoup d'habileté dans les affaires. Sa réputation et son mérite le firent élire, en 1367, abbé de Tournus, diocèse de Mâcon. Trois ans après, l'abbaye de St. Waast ayant vaqué, ses confrères le rappelèrent et le choisirent pour leur abbé. Si c'était un honneur pour Fabri, c'était aussi, dans la circonstance, un fardeau pénible. Les temps étaient difficiles; les Anglais venaient de brûler le faubourg d'Arras, et l'abbaye de St. Waast avait beaucoup souffert. Fabri éprouva un autre malheur en 1377; la foudre tomba sur l'église de l'abbaye, et cet édifice fut entièrement consumé. Fabri sut faire face à tous ces accidents, et gouvernait avec tant de sagesse, que le roi Charles V, instruit de sa capacité, l'admit dans son conseil, et se servit de lui dans beaucoup d'affaires. Il le députa vers le pape Grégoire XI en 1376, et Fabri eut l'honneur de haranguer le pontife au nom du roi. Clément VII (Robert de Genève), élu pape par une partie des cardinaux et reconnu par la France, nomma Fabri évêque de Chartres, en 1379. En

1381, Charles VI l'envoya au duc de Bretagne pour traiter de la paix. Devenu chancelier de Louis, duc d'Anjou, roi de Sicile, vers le même temps, il fut employé par ce prince dans différentes négociations, depuis 1381 jusqu'en 1388. Il mourut à Avignon, en 1390, et fut enterré dans l'église du collége de St. Martial, occupé par des bénédictins, ordre de Cluni; l'on y voyait son épitaphe avant la révolution, écrite en vers latins. Par son testament, Fabri fit l'évêque de Chartres son héritier. Défenseur zélé de Clément VII, il en fut honoré de divers emplois. Il est auteur des ouvrages suivants : I. Un livre intitulé : *Du Gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme.* C'est une réponse à un ouvrage de Jean de Lignario, composé en faveur d'Urbain V, pape, antagoniste de Clément, avec ce titre : *Du Gémissement de l'Eglise.* Cet ouvrage de Fabri, inédit, se trouve parmi les manuscrits provenus de la bibliothèque de Colbert. C'est un dialogue entre un docteur de Bologne et un docteur de Paris, dans lequel ils discutent les droits des deux pontifes; II. Un *Traité latin*, adressé au comte de Flandre, en forme de plainte de ce qui s'est passé en France. Du Boulay l'a conservé dans son Histoire de l'université de Paris; III. Un *Journal*, ou *Récit historique* de toutes les affaires auxquelles Fabri a pris part depuis 1381 jusqu'en 1388. Il n'a point été imprimé; IV. *Les grandes Chroniques du Hainaut*, depuis Philippe-le-Conquérant jusqu'à Charles VI, 3 vol. in-8., manuscrit conservé à la bibliothèque du Roi; V. Un *Traité* pour prouver que St. Pierre a souffert à Rome, sous Néron.

L—y.

FABRI. *V.* PEIRESC.

FABRI (HONORÉ), jésuite, naquit vers l'an 1607, dans le Bugey, diocèse de Belley. Il professa la philosophie à Lyon, dans le collége de la Trinité, pendant un assez grand nombre d'années, fut ensuite appelé à Rome pour y remplir les fonctions de grand pénitencier, et mourut dans cette ville le 9 mars 1688. Fabri fut doué d'une activité et d'une ardeur prodigieuse au travail. Il se livra à tous les genres d'étude, et son esprit s'y prêtait avec la plus grande facilité. Mais trop tôt distingué et prôné dans le monde savant, sa douceur et sa modestie firent bientôt place à un amour-propre qui étouffa le germe de ses talents. Il crut tout savoir parce qu'il avait tout entrepris, sans avoir eu le temps de rien aprofondir; et celui qui aurait pu être l'un des plus beaux ornements de son siècle, n'a laissé dans l'histoire de sa vie que les traces de la vanité d'un homme qui mecounut ses forces. La théologie, les sciences et les lettres trouvèrent dans Fabri un champion toujours prêt à combattre les doctrines nouvelles. Une foule d'écrits sont sortis de sa plume; mais la plupart sont morts avec les circonstances qui les avaient fait naître. Quoiqu'il ne soit rien resté de lui dans l'histoire des connaissances humaines, nous allons néanmoins indiquer ce qu'il a fait de plus remarquable. Il est auteur des remarques sur les notes dont Nicole accompagna les *Lettres au Provincial*; elles ont paru sous le nom de Bernard Stubrock, et sous le titre de *Notæ in notas Willelmi Wendrokii* (Wendrock est le nom sous lequel Nicole s'était caché). Ces remarques se retrouvent encore avec plusieurs autres pièces de Fabri dans la *grande Apologie de la doctrine morale de la Société de Jésus*, imprimée à Colo-

gne, en 1672. On a encore de lui : I. *Physica, seu rerum corporearum scientia*, imprimé à Paris et à Lyon, 6 vol. II. *Opusculum geometricum de lineâ sinuum, et cycloide.* III. *Un petit traité sur les lois du choc des corps et de la communication du mouvement.* Le premier ouvrage n'offre plus aucun intérêt pour la science; le second atteste quelques connaissances en géométrie, mais faibles encore, puisque l'auteur n'y aborde pas les problèmes difficiles que le titre de l'opuscule semble promettre; le troisième, enfin, est entièrement condamné par l'expérience et la saine physique : il est vrai que Descartes avait déjà échoué sur le même sujet. Huygens avait expliqué les diverses apparences de l'anneau de Saturne, et tous les astronomes avaient applaudi à son explication simple et évidente : Fabri seul osa s'élever contre elle dans un écrit assez aigre qu'il publia sous le nom d'*Eustache de Divinis*, et sous ce titre : *Brevis annot. in Saturn. C. Hugenii*, Rome, 166 pag.; il y propose un autre système d'explication, auquel Huygens répliqua avec la douceur et la confiance que lui donnait la bonté de sa cause. Fabri convaincu se repentit de son attaque inconsidérée : il fut assez de bonne foi pour reconnaître son erreur, et assez juste pour en faire une réparation, en déclarant qu'il joignait son consentement à l'applaudissement général. Fabri eut une part très active dans la guerre qui, de son temps, éclata entre les philosophes, au sujet du mouvement de la terre. En qualité de grand pénitencier de Rome, il donna une déclaration concernant le système de Copernic. Elle parut aussi sous le nom d'*Eustache de Divinis*, et portait en substance que l'Eglise était autorisée à maintenir sa décision, tant qu'on n'aurait aucune démonstration du mouvement de la terre, que lorsqu'on en aurait trouvé une, alors elle ne ferait aucune difficulté de déclarer qu'on peut entendre dans un sens figuré les passages de l'Ecriture, contraires au mouvement de la terre. Y eut-il jamais rien de plus mal-adroit et de plus imprudent que cette déclaration? Pourquoi faire intervenir l'autorité de l'Eglise dans une querelle philosophique? Si la vérité est une et immuable, s'il est aujourd'hui de foi qu'il faut prendre à la lettre les passages de l'Ecriture, par quel pouvoir extraordinaire le saint-office se réservait-il de déclarer un jour qu'on pourrait les entendre dans un sens figuré? Ce jugement provisoire était au moins inutile; rien ne le sollicitait, ni ne le rendait nécessaire. Fabri aurait du laisser au temps et à l'astronomie le soin de décider la question, et il n'aurait pas été responsable de la faute d'avoir compromis l'autorité du tribunal qu'il présidait. Le Père Fabri a laissé onze vol. in-4°. de manuscrits qui contiennent des notes sur l'*Histoire naturelle* de Pline, plusieurs Apologies, des Parallèles littéraires, des Aphorismes, etc.; il a aussi écrit sur la médecine, et en particulier sur le *Quinquina* dont il a fait une apologie. On prétend qu'il a enseigné la circulation du sang avant que le célèbre Harvey, à qui l'on fait l'honneur de cette découverte, eut rien écrit sur cet objet; il avait la manie de ne jamais paraître à découvert dans ses écrits, et la poussa même jusqu'à emprunter des noms connus. Enfin, sa constance à attaquer ou à défendre tout ce qui lui offrait l'occasion de faire quelque bruit, lui avait fait donner par quelques auteurs le surnom d'*Avocat des causes perdues*. N—T.

FABRI (Jean-Rodolphe), né à Genève, expliquait, en 1612, les institutes de Justinien aux élèves qui n'étaient pas en état de suivre les cours de l'académie; il professait les mathématiques en 1632, et mourut vers 1650, dans un âge avancé. Les ouvrages qu'il a laissés prouvent qu'il avait des connaissances assez étendues pour l'époque où il vivait, mais on ne les consulte plus depuis longtemps. On citera les principaux : I. *Totius logicæ peripateticæ corpus*, Genève, 1625, in-4°.; II. *Cursus physicus*, ibid., 1625, in-8°.; III. *Clavis jurisprudentiæ seu explicatio institutionum Justiniani*, Grenoble, 1638, in-4°.; IV. *Systema triplex juris civilis, criminalis, canonici et feudalis*, Genève, 1643, in-fol. — — Fabri (Gabriel), né à Genève, 1666, fut aggrégé à la compagnie des pasteurs de cette ville, et mourut en 1711. On a de lui un *Recueil de tous les miracles contenus dans le vieux et le nouveau Testament*, Genève, 1704, in-8°.; des *Sermons*, 1713, 2 vol. in-8°. W—s.

FABRI (Alexandre), né en 1691, à Castel-S.-Pietro, diocèse de Bologne, après avoir fait de bonnes études chez les Jésuites de cette ville, entra dans la carrière du notariat; mais la culture des lettres fut toujours ce qui l'occupa le plus. Il se forma un style élégant et facile en latin et en italien, par l'étude assidue des meilleurs auteurs dans ces deux langues. Il était de plusieurs académies, et y récita souvent, avec le plus grand succès, et des discours publics, et des vers de sa composition. En 1731, il fut nommé, par le sénat, adjoint au secrétaire-d'état, ou chancelier de la république, place qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1762; alors, devenu vieux et infirme, il demanda sa retraite, et en obtint une honorable en conservant tous les appointements et tous les privilèges de sa charge. Il mourut le 21 juin 1768, universellement regretté de ses concitoyens, dont la pureté de ses mœurs, la douceur de son commerce et son extrême désintéressement lui avaient mérité l'estime. Il laissa plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits: I. Un *Discours prononcé à la réception d'un gonfalonier de Bologne*, et un autre adressé aux *élèves de peinture, sculpture et architecture de l'académie élémentaire*, imprimés d'abord à part, et ensuite dans le Recueil intitulé : *Orazioni degli academici Gelati*, chez Lelio dalla Volpe, 1753, in-4°.; II. Quelques *Lettres familières* parmi celles d'*Alcuni Bolognesi del nostro secolo*, données par le même libraire, 1744, in-4°., et un grand nombre d'odes ou de *canzoni* et de sonnets épars dans plusieurs Recueils. Ses ouvrages inédits sont principalement des traductions italiennes, parmi lesquelles on remarque celles de trois comédies de Térence, l'*Andrienne*, l'*Eunuque* et l'*Heautontimorumenos;* des traductions en bolonnais de quelques chants de l'Arioste et de quatre livres de Virgile, etc. Parmi les sonnets imprimés de Fabri, il s'en trouve un qui donna lieu à un bref assez curieux de ce pape Benoît XIV, célèbre par ses reparties spirituelles et ses bons mots, non moins que par ses grandes qualités et par la sagesse de son pontificat. Lambertini était de Bologne; lors de son élection, il était archevêque de cette métropole; en quittant Bologne, il fit à l'Institut le don de sa propre bibliothèque, et y ajouta beaucoup d'autres livres, qu'il acheta dans ce dessein. Le sénat, pour lui témoigner sa reconnaissance, fit

ériger à Benoît XIV une statue dans l'Institut même. L'ambassadeur bolonais, chargé de faire part au S. Père de cet hommage, lui offrit en même-temps un sonnet de la composition de Fabri. Le pape les en remercia par ce bref, écrit en italien, à l'exception du titre : *Dilecti filii salutem et apostolicam benedictionem*. « L'ambassadeur de notre patrie s'étant rendu » ce matin à notre audience, nous a » présenté votre lettre du 7 du courant, et en même-temps un sonnet fait par le secrétaire Fabri. » Qu'il me soit permis, en passant, » d'observer qu'il est malheureux de » n'être pas né au temps de Jules III » qui, ayant vu une épigramme que le » Commendone, alors très jeune, avait » faite (*Voyez* COMMENDON), en » conclut que celui qui avait versifié » ainsi, ne pouvait que très bien » penser, ce qui l'engagea à l'employer et à le faire entrer, avec le » temps, dans cette glorieuse carrière qui a rendu son nom célèbre » dans l'histoire de l'église. Tel est » précisément le mérite du secrétaire » Fabri; et nous en avons eu beaucoup d'autres preuves qui nous » portent à le recommander avec le » plus grand intérêt à vos seigneuries. L'ambassadeur n'a pas manqué » ensuite d'accompagner des expressions les plus convenables les sentiments dont est remplie la lettre infiniment honnête que vous nous avez » écrite; et, pour y répondre directement, nous vous dirons que si » l'on érige des statues pour le désir » que l'original peut avoir de faire le » bien, nous croyons, sans jactance, » en mériter au moins une dans » chaque ville de nos états, et une » dans chaque rue de Rome et de » Bologne; mais si on n'en érige que » pour le bien que l'original a fait, » nous nous reconnaissons, à parler » sincèrement, tout-à-fait indignes de » celle qui a été érigée dans l'institut. » Cela ne nous dispense pas de rendre » à vos seigneuries les grâces que » nous leur devons, cela ajoute même » encore à ce devoir; et en même-temps que nous le remplissons, » nous vous donnons à tous, avec » plénitude de cœur, notre bénédiction apostolique. » *Datum Romæ, etc.*, 14 *julii* 1745, *pontificatûs nostri anno V.* Cette lettre est rapportée dans le vol. 2 des Lettres, Brefs, Bulles, etc. de Benoît XIV, imprimé à Bologne, 1751. G—É.

FABRI (DOMINIQUE), né à Bologne, comme le précédent, mais, à ce qu'il paraît, d'une autre famille, fit comme lui ses études au collége des Jésuites. Reçu, en 1727, docteur en philosophie, il fut nommé par le sénat, sans concours et à l'unanimité des voix, professeur de belles-lettres. Son école fut une des plus florissantes qu'on eut vues depuis long-temps à Bologne. Il joignait à une vaste érudition et au talent d'écrire élégamment dans les deux langues, des connaissances bibliographiques très étendues. C'est ce qui le fit choisir pour bibliothécaire en second de la riche bibliothèque donnée à l'institut par le pape Benoît XIV; mais il ne remplit pas long-temps cette place si convenable à ses talents et à ses goûts; il tomba tout-à-coup dans une mélancolie profonde et dans une aliénation d'esprit qui le porta plus d'une fois à vouloir se donner la mort. On l'en empêcha, mais on ne put le guérir; il passa le reste de ses jours dans une situation déplorable, presque toujours au lit et toujours hors de son bon sens. Il mourut enfin le 20 septembre 1761, à l'âge de cinquante-un ans. On a de lui : I. Un *Discours latin*,

prononcé à l'ouverture des études, en 1750, et dédié au sénat de Bologne, in-4°.; II. Trois *Discours italiens*, imprimés dans le Recueil des *Orazioni degli academici Gelati*, Bologne, Lelio dalla Volpe, 1753, in-4°., l'un prononcé dans cette académie, dont il était membre, lors de l'exaltation de Benoît XIV au souverain pontificat, le 6 janvier 1741, les deux autres sur la Passion de J.-C. et sur l'Immaculée Conception; III. *Sémiramis*, *Tragédie de M. de Voltaire*, traduite en vers, imprimée dans le tome III du *Choix des meilleures Tragédies françaises*, traduites en vers italiens non rimés (*Sciolti*), Liége, 1768; IV. Plusieurs *Lettres*, parmi celles de quelques Bolonais du 18e. siècle, Bologne, 1744, 2 vol.; V. Beaucoup de *Sonnets* et de *Canzoni*, pour des mariages, des prises d'habit, etc., imprimés dans les Recueils du temps, et un assez grand nombre de *Poésies* du même genre, insérées dans le Recueil d'Agostino Gobbi. G—É.

FABRICE ou FABRIZIO (JÉROME), surnommé d'*Acquapendente*, parce qu'il vint au monde dans cette ville épiscopale d'Italie, en 1537. Ses parents, peu fortunés, voulurent cependant donner à leur fils une éducation excellente. Ils l'envoyèrent à Padoue, et le jeune Fabrice y trouva bientôt des protecteurs puissants qui se complurent à cultiver ses heureuses dispositions. Après avoir achevé sa philosophie, la médecine devint l'objet spécial de ses études. Il eut pour guide, dans cette carrière, l'illustre Fallope, dont il fut le plus célèbre disciple et le digne successeur. En effet, ce savant professeur à l'université de Padoue étant mort en 1562, Fabrice, âgé de vingt-cinq ans, fut d'abord désigné pour faire simplement les démonstrations anatomiques. Il remplit ces fonctions avec un talent si supérieur, qu'il fut solennellement choisi, en 1565, pour occuper la chaire de chirurgie; celle d'anatomie, qui jusqu'alors n'en avait guère été considérée que comme une dépendance, et, pour ainsi dire, un accessoire, fut déclarée primaire en faveur de Fabrice, auquel on assigna des appointements considérables, et en quelque sorte prodigieux. A ces récompenses pécuniaires, les sénateurs de Venise joignirent les plus brillantes dignités. Ils accordèrent à Fabrice des privilèges non moins abusifs que flatteurs, lui décernèrent la préséance sur les professeurs de philosophie, le nommèrent citoyen de Padoue, lui érigèrent une statue, le gratifièrent d'une chaîne d'or, le décorèrent du titre de chevalier de St.-Marc, firent construire pour ses leçons un superbe théâtre anatomique, lui assignèrent une retraite infiniment honorable, avec le droit de choisir lui-même son suppléant. Fabrice exerçait sa profession avec beaucoup de noblesse et un rare désintéressement. Les personnes d'un rang élevé qui lui devaient le rétablissement de leur santé remplaçaient par de riches présents le salaire que refusait ce médecin généreux. Fabrice rassembla ces présents dans un cabinet, sur la porte duquel il fit inscrire : *Lucri neglecti lucrum*. Il possédait une belle maison de campagne, située sur les bords charmants de la Brenta, et que l'on désigne encore parfois sous le nom de la *Montagnuola d'Acquapendente*. C'est-là que, sain de corps et d'esprit, comblé de richesses, généralement estimé, entouré d'une réputation éclatante, il se proposait de couler une heureuse vieillesse. Ses espérances furent cruellement déçues; son

repos fut troublé par l'envie et par la plus noire ingratitude. On assure qu'il fut obligé d'employer le fer à d'autres usages qu'aux dissections et aux opérations chirurgicales. Des parents sur lesquels il n'avait cessé de répandre des bienfaits, trahirent indignement sa confiance, et furent même soupçonnés d'avoir abrégé ses jours par le poison. Il était parvenu à l'âge de quatre-vingt-deux ans, lorsqu'il périt presque tout à coup, au milieu des vomissements, le 21 mai 1619, laissant à sa nièce une fortune de deux cent mille ducats, et à la république littéraire des ouvrages immortels. I. *De visione, voce, auditu*, Venise, 1600, in-fol. fig., Padoue, 1603; Francfort, 1605, 1613. II. *De formato fœtu liber*, Venise, 1600, in-fol. fig. ibid. 1620. Dans cet ouvrage important, l'anatomie de l'homme est éclairée par celle des animaux. III. *De venarum ostiolis*, Padoue, 1603, in-fol. fig. ibid. 1625. L'auteur trace en peu de mots, et avec candeur, sa découverte des valvules situées à l'intérieur des veines. Haller, toujours savant, mais par fois injuste, notamment à l'égard de Fabrice, et pour des motifs qu'il serait presque honteux de révéler, Haller cherche à dépouiller le professeur de Padoue en faveur de Jean-Baptiste Canani, qui avait, dit-on, aperçu en 1547 les valvules de la veine azygos. D'autres soutiennent qu'il devait à Paul Sarpi la connaissance de ces *ostioles*; la plupart s'accordent à dire qu'il n'avait *aucune* notion sur leur utilité : cependant il répète à plusieurs reprises qu'elles sont destinées à modérer l'impétuosité du sang, et qu'elles diminuent la frequence des varices. Faut-il en conclure que Fabrice a démontré les lois de la circulation, ainsi que certains enthousiastes l'ont prétendu? Non, sans doute; mais il est égalemant injuste d'affirmer qu'il a *complètement* ignoré la destination des valvules veineuses. IV. *De locutione et ejus instrumentis*, Venise, 1603, in-4°. fig. On raconte que l'auteur vit en un jour de l'année 1588 tous les Allemands déserter son école, parce qu'il avait tourné en ridicule leur manière de prononcer. V. *De brutorum loquelâ*, Padoue, 1603, in-fol; ibid 1625. Bien que cet opuscule ne manque pas d'intérêt, on n'y cherchera point sans doute les mêmes agréments que dans celui de Bougeant : l'un est une dissertation physiologico-grammaticale, l'autre un amusement philosophique. VI. *De musculi artificio ac ossium dearticulationibus*, Vicence, 1614, in-4°. VII. *De motu locali animalium secundùm totum*, Padoue, 1618, in-4°. Ces deux ouvrages forment un traité de dynamique animale. L'auteur examine et décrit avec un soin scrupuleux la marche de l'homme, la course des quadrupèdes, le vol des oiseaux, le rampement des serpents, la natation des poissons. VIII. *De respiratione et ejus instrumentis libri duo*, Padoue, 1615, in-4°. IX. *De gulâ, ventriculo, intestinis*, Padoue, 1618, in-4°. *De totius animalis integumentis*, Padoue, 1618, in-4°. La réunion de ces fragments divers forme une collection précieuse, imprimée par les soins et avec une préface de Jean Bohn, sous ce titre : *Opera omnia anatomica et physiologica, hactenùs variis locis ac formis edita, nunc verò certo ordine digesta, et in unum volumen redacta*, Leipzig, 1687, in-fol. fig. On préfère l'édition donnée à Leyde, en 1738, dans le même format et avec le même titre, par Bernard-Sifroy Albinus, qui a joint la vie de l'auteur, et rétabli les préfaces particulières que Bohn avait

mal à propos supprimées. Les leçons chirurgicales de Fabrice, suivies par une foule d'auditeurs de toutes les nations, furent avidement recueillies et publiées d'abord par Jean Hartmann Beyer, sous le titre de *Pentateuchus chirurgicus*, Francfort, 1592, in-8°., ibid. 1604. L'auteur, mécontent de cette édition défectueuse, en donna lui-même une plus complète à Padoue, en 1617, in-fol. fig. Il serait aussi superflu que fastidieux d'énumérer les réimpressions nombreuses qui se succédèrent avec rapidité; il suffira de dire qu'une des plus estimées est la vingt-cinquième, intitulée : *Opera chirurgica, in pentateuchum et operationes chirurgicas distincta*, Padoue, 1666, in-fol. fig., précédée d'une courte notice biographique, extraite de Tomasini. Parmi les versions multipliées de ce traité chirurgical, on en remarque une italienne, due à Severino, Padoue, 1672, in-fol.; deux allemandes, la première par Uffenbach, Francfort, 1605; la seconde par Scultet, Nuremberg, 1672; plusieurs françaises, Rouen, 1658, Lyon, 1670, etc. Tous les écrits de Fabrice sont véritablement classiques, et justifient pleinement leur grande renommée. Si l'auteur n'a commencé que tard à les publier, c'est qu'il voulait leur donner la perfection nécessaire, et l'on est étrangement surpris de voir Conring attribuer ce louable délai à la faiblesse de Fabrizio dans la littérature latine, faiblesse qui, selon le critique allemand, est fort commune chez les Italiens. Ceux qui liront attentivement les œuvres de ce professeur illustre, trouveront au contraire son style pur, et même élégant; ils s'apercevront aussi que la langue d'Hippocrate ne lui était pas moins familière que celle de Celse; enfin ils admireront la régularité du plan qu'il a suivi, la méthode claire et lumineuse dont il ne s'est jamais écarté. On a reproché à ce grand chirurgien trop de timidité dans l'exercice de son art, et pourtant nous le voyons pratiquer et perfectionner le trépan, employer avec autant de hardiesse que de talent le bistouri, l'aiguille, le trois quarts, la rugine et même le fer rouge, quoiqu'en dise Severino. Haller qui, certes, ne le juge pas avec bienveillance, est forcé de lui rendre justice sur ces divers points. La place que doit occuper Fabrice d'Acquapendente est aujourd'hui irrévocablement fixée. Regardé, à juste titre, comme un des plus beaux ornements de l'université de Padoue, il est rangé parmi les bons écrivains, les plus fameux anatomistes et les plus célèbres chirurgiens du 16e. siècle. C.

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILLAUME), ainsi nommé d'un village près Cologne, où il naquit le 25 juin 1560, est encore fréquemment désigné sous la dénomination latine de *Fabricius Hildanus*. Après avoir fait ses premières études à Cologne, il se rendit à Lausanne en 1586, pour y suivre les leçons et la pratique du très habile chirurgien Jean Griffon. Les progrès du jeune disciple furent aussi rapides qu'éclatants; bientôt il fut en état de voler de ses propres ailes, et obtint des succès que lui-même n'avait osé espérer. Il voyagea en Allemagne et en France, puis revint exercer sa profession à Lausanne, ensuite à Paierne où il resta neuf années. Les magistrats de Berne le nommèrent, en 1614, médecin-chirurgien et citoyen de leur ville; Louis XIII, roi de France, le choisit pour médecin de ses ambassadeurs en Suisse, et il remplit ces mêmes fonctions auprès de divers princes. Devenu sexagénaire, il fut tourmenté par des accès de

goutte dont, pendant plusieurs années, il réussit à calmer la violence. On présume néanmoins qu'il employa des répercussifs qui déterminèrent le transport de la matière arthritique sur la poitrine; car, à l'instant où il se félicitait d'avoir obtenu une guérison radicale, il fut saisi d'un asthme très intense, auquel il succomba le 17 février 1634. Parmi les nombreux écrits de Fabrice, il n'en est pas un seul qui ne contienne des faits importants, des préceptes utiles ou des vérités nouvelles. I. *De la gangrène et du sphacèle* (en allemand), Cologne, 1593, in-8°. Cet excellent traité fut traduit en latin, en français, et réimprimé plus de douze fois du vivant de l'auteur. II. *Des brûlures produites par l'huile et l'eau bouillantes, le fer rouge, la poudre à canon, la foudre et toute autre matière enflammée* (en allemand), Bâle, 1607, in-8°., fig. trad. en latin la même année. III. *Traité de la dysenterie* (en allemand), Bâle, 1616, in-8°. Cet opuscule a été traduit en latin et en français : Haller pense que Fabrice le publia d'abord en cette dernière langue, à Paierne, lorsqu'il y exerçait la médecine. IV. *Nouveau manuel de médecine et de chirurgie militaires, enrichi d'un arsenal chirurgical et d'une pharmacie de campagne* (en allemand), Bâle, 1615, in-8°.; ce manuel, traduit en latin, a paru sous le titre de *Chirurgia militaris*, et a été inséré dans divers recueils. On a aussi publié isolément l'*Arsenal* ou *Cista militaris, seu designatio præcipuorum medicamentorum instrumentorumque quibus rationalem medicum et chirurgum castrensem instructum esse convenit, in classes viginti distributa*. V. *Exposition abrégée de l'importance et de l'utilité de l'anatomie* (en allemand), Berne, 1624, in-8°., fig. VI. *Sur la lithotomie vésicale* (en allemand), Bâle, 1626, in-8°.; trad. en latin par Henri Schobinger, Bâle, 1628, in-8°. VII. *Observationum et curationum chirurgicarum centuriæ sex*, imprimées d'abord isolément, puis réunies en deux vol. in-4°., 1641. Fabrice avait rassemblé tous ses écrits; il était sur le point de les livrer à l'impression, et venait de terminer la dédicace, lorsque la mort le surprit. Jean Beyer se chargea de publier ce recueil, qui parut, en latin, à Francfort-sur-le-Mein, 1646, in-fol., et en allemand, dans la même ville, en 1652, in-fol., par les soins de Frédéric Greif. Parmi les éditions latines subséquentes, on estime celle qu'a donnée Jean-Louis Dufour, Francfort, 1683, in-fol. Les œuvres de Fabrice sont encore de nos jours une source féconde d'instruction, malgré les progrès de l'art de guérir : il en a cultivé avec succès toutes les branches; il savait, par expérience, que l'anatomie doit être constamment la boussole du médecin et surtout du chirurgien; il prouve qu'on chercherait vainement à rétablir une machine très compliquée, si l'on n'en connaît pas la structure. Fabrice joignait constamment l'exemple au précepte : il a décrit et figuré avec beaucoup de soin les osselets délicats de l'oreille interne; il a disséqué plusieurs quadrupèdes, et répandu des lumières sur l'organe vocal de divers oiseaux, notamment du canard. On conserve à Berne trois squelettes qu'il a préparés. Ses recherches sur les funestes effets de la torture montrent qu'il réunissait à des connaissances exactes la plus touchante humanité : il espéra émouvoir le cœur des juges barbares qui, plus d'une fois, ont surpassé les bourreaux en férocité. Pour donner une idée des

travaux physiologiques, pathologiques et thérapeutiques de Fabrice, il suffira de signaler ses observations sur les monstres, le somnambulisme et l'abstinence prolongée; sur la dysenterie, la paralysie, l'apoplexie, la pleurésie, l'hydropisie et les maladies des enfants; sur l'efficacité du séton pour calmer et même pour guérir l'épilepsie et la phtisie; enfin sur l'usage et la propriété de diverses eaux minérales. Mais c'est à la chirurgie que Fabrice doit son plus beau titre de gloire; il peut être regardé comme le restaurateur de cet art en Allemagne, de même que notre Paré l'avait été en France. Ces deux grands chirurgiens semblent avoir choisi les mêmes matières, et presque toujours ils ont professé la même doctrine : l'un et l'autre ont fait un examen spécial des plaies d'armes à feu, de la gangrène, des hernies, dont ils ont singulièrement rectifié la méthode curative; l'un et l'autre ont inventé, simplifié ou perfectionné un grand nombre d'instruments; mais Fabrice n'a pas mis dans ces réformes et dans ces inventions la même réserve, le même discernement que Paré. Celui-ci, d'ailleurs, occupe incontestablement le premier rang, puisqu'il a ouvert la carrière dans laquelle l'autre a marché glorieusement après lui. Chrétien-Polycarpe Leporin a publié la *Vie du célèbre Guillaume Fabrice de Hilden, avec une réponse à la lettre de Sigismond-Jacques Apin*, Quedlinbourg, 1722, in-4°.; cette notice insignifiante mérite à peine d'être consultée. C.

FABRICE (FRÉDÉRIC-ERNEST), gentilhomme de la chambre du prince Christian-Auguste de Holstein, administrateur du duché de ce nom pendant la minorité du duc Frédéric, neveu de Charles XII. L'administrateur ayant jugé à propos de changer le ministère, envoya Fabrice en 1710, à Bender, auprès de Charles, pour justifier cette mesure. Fabrice sut se rendre agréable, et resta plusieurs années avec le roi; il donna à Charles le goût de la lecture, et ce fut sur son avis que le monarque suédois s'occupa à lire les ouvrages de Corneille, de Racine, de Boileau. Lorsque Charles eut été menacé d'être pris par les Turcs, et qu'il entreprit de résister avec le petit nombre d'hommes qui lui restait, Fabrice se rendit médiateur, sans pouvoir néanmoins empêcher l'effusion du sang, et la catastrophe qui fit tomber Charles entre les mains des Turcs. Il rendit compte de sa mission et de son séjour à Bender dans une suite de Lettres écrites en français, et adressées au prince administrateur, et au fameux baron de Gœrtz; elles ont été traduites en allemand, et publiés à Hambourg, 1759, in-8°; et Gjorwel a fait insérer en suédois, dans la *Bibliothèque suédoise*, trois de ces Lettres qui se rapportent au combat de Bender; le texte original parut à Hambourg, sous ce titre : *Anecdotes du séjour du roi de Suède à Bender*, ou *Lettres du baron de Fabrice*, en 1760, in-8°. Fabrice mourut en Allemagne dans un état d'aliénation. C — AU.

FABRICIUS (CAÏUS), surnommé *Luscinus*, parce qu'il avait les yeux petits, l'un des plus habiles généraux de l'ancienne Rome, est non moins célèbre par son désintéressement que pour sa valeur. Il fut nommé consul en 471 (282 ans av. J.-C.), remporta de grands avantages sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens, les obligea de lever le siége de Thurium, et fit sur eux un butin si considérable qu'après avoir remboursé les frais de la guerre et récompensé ses soldats, il lui resta

une somme de quatre cents talents qu'il fit verser au trésor public le jour de son triomphe. Les députés des Samnites qui s'étaient rendus à Rome pour traiter de la paix, vinrent remercier Fabricius des bons offices qu'il leur avait rendus dans le sénat, et voyant qu'il manquait des meubles les plus nécessaires, lui offrirent une somme pour se les procurer. Fabricius ayant étendu ses mains sur les différentes parties de son corps leur répondit: Pendant que je pourrai commander aux choses que j'ai touchées rien ne me manquera; ainsi n'ayant nul besoin d'argent je me garderai d'en recevoir de ceux que je sais en avoir affaire. P. Val. Lævinus, l'un de ses successeurs au consulat, ayant été défait par Pyrrhus l'an 473 (280), Fabricius fut envoyé vers ce prince pour traiter de l'échange ou de la rançon des prisonniers. Pyrrhus surpris qu'un si grand capitaine parût devant lui dans un état qui semblait annoncer la pauvreté, lui offrit de l'argent; mais Fabricius ne voulut point en accepter. Un jour qu'il était assis à la table de Pyrrhus, il entendit Cinéas expliquer la philosophie d'Epicure, assurant qu'elle consistait dans la recherche de la volupté et l'indifférence sur la religion. (*Voy.* EPICURE). « Fasse le ciel, dit-il, que » Pyrrhus et les Samnites prennent » un grand goût à cette philosophie » pendant qu'ils ont la guerre avec » le peuple romain. » Une autre fois Pyrrhus, charmé de la sagesse de Fabricius, l'engageait à se fixer près de lui, lui promettant la première place au conseil et à l'armée. Il n'est, lui dit Fabricius, nullement de votre intérêt de m'avoir près de vous; car ceux qui vous honorent et qui vous admirent aujourd'hui voudraient m'avoir pour roi s'ils avaient connu ce que je sais faire. Le prince ne fut point choqué de la hardiesse de ce discours, et au contraire lui accorda la liberté des prisonniers romains aux conditions qu'il avait proposées. Fabricius fut élu une seconde fois consul l'an 475 (278) avec Æmilius Papus qu'il avait déjà eu pour collègue. Informé que le médecin de Pyrrhus s'était offert à l'empoisonner moyennant une somme d'argent, il en fit avertir ce prince, prenant des précautions pour qu'il ignorât d'où lui venait cet avis; mais Pyrrhus devina que c'était Fabricius qui le lui avait fait donner. Peu après eut lieu la bataille d'Asculum, dont le succès fut si incertain que les Romains n'osèrent point se flatter de la victoire, et que Pyrrhus quitta l'Italie sous le prétexte d'aller au secours des Siciliens. L'an 478 (275) Fabricius fut nommé censeur, et on lui adjoignit Æmilius Papus deux fois son collègue au consulat. Il se montra si sévère pour l'exécution des lois somptuaires qu'il fit renvoyer le sénateur Cornélius Rufinus, parce qu'on avait trouvé chez lui de la vaisselle d'argent du poids de dix livres. Dans un temps difficile il avait brigué le consulat pour ce même Rufinus, grand capitaine, mais avare. Comme on lui en demandait la raison, c'est, dit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. Fabricius, au rapport de Pline l'ancien, n'avait pour tous meubles d'argent qu'une tasse et une salière; il vivait des légumes que lui produisait un petit terrain qu'il cultivait de ses mains; il mourut si pauvre que l'état fut obligé de doter sa fille. Cicéron remarque que, par estime pour sa vertu, on fit en sa faveur une exception à la loi qui défendait les inhumations dans l'intérieur de la ville.

C'est dans la bouche de Fabricius que J.-J. Rousseau a placé la magnifique prosopopée qui termine la première partie de son discours sur la question : « Si les arts ont contribué à épurer les mœurs. » W—s.

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin, fut accusé d'avoir composé, sous le titre de *Mon Codicile*, des satires très mordantes contre les sénateurs et les prêtres. Tatius - Geminus, son dénonciateur, ajoutait qu'il s'était flatté d'avoir assez de crédit sur l'empereur pour faire obtenir des places à différentes personnes. Ce dernier motif engagea Néron à évoquer l'affaire et à l'instruire lui-même. Veiento, convaincu des crimes qu'on lui reprochait, fut banni de l'Italie, et ses satires brulées publiquement. Tacite remarque que les écrits de Veiento, recherchés avec avidité tant que la lecture en fut défendue, tombèrent dans l'oubli aussitôt qu'on put se les procurer sans danger. Fabricius revint à Rome après la mort de Néron, et obtint une place de préteur. Juste-Lipse dit que ce fut lui qui, dans une fête donnée au peuple, eut l'idée de faire paraître au milieu du cirque un grand nombre de petits chariots traînés par des chiens. Il vivait encore sous Domitien, et parvint, dit-on, par ses lâches délations, à un haut degré de puissance sous ce prince soupçonneux. W—s.

FABRICIUS (THÉODORE), théologien protestant, et l'un des apôtres de la réformation en Allemagne, naquit le 2 févr. 1501, à Anholt-sur-l'Yssel, dans le comté de Zutphen. Ses parents ne purent lui donner aucune sorte d'éducation. Obligé pendant près de huit ans de suite de joindre au travail de ses mains les secours qu'il obtenait de la charité publique pour faire subsister sa mère abandonnée par un mari libertin; parvenu ensuite à entrer en apprentissage chez un cordonnier, ce ne fut qu'à l'âge de dix-sept ans qu'il put commencer à fréquenter une école à Emmerick. Son ardeur pour l'étude et les heureuses dispositions qu'il laissait apercevoir lui procurèrent quelques encouragements. Le comte Oswald de Bergen l'envoya au bout de cinq ans continuer ses études à Cologne, et ne lui retira ses bienfaits que lorsqu'il apprit que son protégé était allé à Wittenberg où, à l'école de Luther, de Melanchthon et de Bugenhagen, il apprenait l'hébreu, et suçait les principes des nouveaux réformateurs. Le jeune prosélite ne perdit point courage, se réduisit à passer la nuit dans des écuries, et à se nourrir du pain que distribuaient à leur porte les chanoines et autres bénéficiers dont il travaillait de loin à ruiner la puissance et le crédit. Au bout de quatre ans il revint dans sa patrie, ouvrit à Cologne une école d'hébreu, prêcha en secret la nouvelle réforme, et s'étant fait chasser, se retira auprès du landgrave de Hesse (Philippe *le magnanime*), qui le chargea de différentes fonctions diplomatiques, en fit son aumônier après l'avoir d'abord fait diacre à Cassel, et le fit, en 1536, nommer curé à Allendorf sur la Werra. L'aumônier fut en faveur tant qu'il se prêtait aux passions de son maître; mais s'étant avisé de le prêcher sur la polygamie, l'électeur, qui n'entendait pas raillerie sur ce chapitre, le fit mettre en prison, et confisqua ses biens en 1540. Remis cependant en liberté au bout de quelque temps, Fabricius, qui ne crut pas sa vie en sûreté à cette cour, retourna en 1543 à Wittenberg, y devint professeur d'hébreu et de théologie, et en 1544 fut fait premier pasteur de l'église St.-Nicolas, à Zerbst. Poursuivi

par les ennemis que lui attirait son zèle un peu tracassier, accusé lui-même d'hétérodoxie, et plusieurs fois réduit à la nécessité de se justifier dans des assemblées publiques, il termina enfin son orageuse carrière le 15 septembre 1550. On connaît de lui : I. *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4°. II. *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid. III. *Tabulæ duæ, de nominibus et de verbis hebræorum*, Bâle, Henri-Pierre, 1545. IV. Seize homélies, sermons et discours en allemand. On ne croit pas qu'ils aient été imprimés. V. Un abrégé de sa vie; Théod. de Hase l'a inséré dans le premier fascicule de sa *Biblioth. Brem.* C. M. P.

FABRICIUS (George), né à Kemnitz en Allemagne, le 24 avril 1516, commença ses études dans sa patrie, et les finit à Freyberg et à Leipzig, où il fut précepteur de Wolfgang, de Philippe et d'Antoine Werter. Il alla en Italie avec l'aîné de ses élèves, revint en Allemagne, fut nommé en 1553 directeur du collége de Meissen, et mourut le 13 juillet 1571. Il avait, sur la fin de l'année précédente, obtenu des lettres de noblesse de l'empereur Maximilien II. George Fabricius fut poète latin et historien. Ses poésies lui méritèrent la couronne poétique : on y remarque une grande affectation de n'employer aucun mot qui sentît tant soit peu le paganisme; et il blâmait les poètes qui, dans leurs ouvrages, employent les divinités païennes. Tout ce qu'il a écrit sur l'histoire de son pays est, au jugement de Nicéron, plein de grandes recherches, exact et estimé. Lenglet Dufresnoy qualifie aussi G. Fabricius d'auteur *exact et estimé*. On trouve la liste de ses ouvrages dans les *Mémoires de Nicéron*, t. XXXII, et encore dans la *Centuria Fabriciorum*. Les plus remarquables qu'il ait donnés, soit comme auteur, soit comme éditeur, sont : I. *Terentii Afri comediæ sex cum castigatione duplici Joannis Rivii et G. Fabricii*, Strasbourg, 1548, in-8°.; réimp. par les soins de J. Camerarius, 1574, in-8°.; II. *Roma, sive liber utilissimus de veteris Romæ situ, regionibus, viis, templis et aliis ædificiis*, Bâle, 1550, in-8°.; 1560, in-8°.; édition augmentée, Bâle, 1587, in-8°. : c'est d'après cette dernière édition que Grævius a reproduit l'ouvrage dans ses *Antiquitates Romanæ;* ce n'est que la première que l'on a réimprimée dans la *Roma illustrata Ant. Thysii*, Amsterdam, 1657, in-12; III. *Virgilii opera cum commentariis Servii et T. C. Donati*, Bâle, 1551, in-f.; IV. *Virgilii opera à Fabricio castigata*, Leipzig, 1551, 1591, in-8°.; V. *Poëmatum sacrorum libri quindecim*, Bâle, 1560, in-16 : c'est le Recueil des poésies de Fabricius, qui en donna une nouvelle édition augmentée, en 25 livres (1567, in-8°.); VI. *Poëmatum veterum ecclesiasticorum opera christiana et operum reliquiæ ac fragmenta*, 1562, in-4°. J.-A. Fabricius, dans sa *Bibliotheca latina, lib. IV, cap.* 2, donne le détail de son contenu, et à la suite l'indication des poètes chrétiens omis par George. D. Liron (*Singularités historiques*, livre III, pag. 141) n'hésite pas à traiter G. Fabricius de *corrupteur des ouvrages des anciens*, et rapporte à l'appui une observation qu'avait déjà faite J.-A. Fabricius. VII. *De re poëtica libri septem*, 1566, in-8°., souvent réimprimé. J.-A. Fabricius indique ce livre comme étant à l'usage des enfants et des classes. VIII. *Rerum Misnicarum libri sep-*

tem, 1569, in-4°.; IX. *Originum illustrissimæ stirpis Saxonicæ libri septem*, 1597, in-fol. L'ouvrage précédent y est reproduit. Une nouvelle édition, augmentée de deux livres par Jacques Fabricius, fils de George, fut donnée sous le titre de *Saxoniæ illustratæ libri novem*, Leipzig, 1606, in-fol. X. *Rerum Germaniæ magnæ et Saxoniæ universæ memorabilium volumina duo*, Leipzig, 1609, in-folio. Edition donnée par Jacques Fabricius : on y trouve encore l'histoire de Misnie. A. B—T.

FABRICIUS (Théodose), théologien luthérien, neveu du précédent, était fils d'André Fabricius, mort pasteur de l'église St.-Nicolas à Eisleben le 26 octobre 1577, et connu par des poésies latines et par quelques ouvrages ascétiques écrits en allemand. Né à Nordhausen en 1560, le jeune Théodose fit ses études à Wittenberg, et fut placé en 1586 à l'église de Hertzberg en qualité de surinteudant ; le soupçon d'attachement secret au calvinisme lui ayant fait perdre cet emploi, il obtint la direction de l'église de St.-Jean à Göttingue, et une chaire de théologie au gymnase de la même ville; il passait pour habile helleniste, et pendant qu'il suivait ses études à Wittenberg, Jacques-Andréæ et Mart. Crusius se félicitèrent de ce qu'il pût revoir et corriger les épreuves de leurs dissertations sur la Confession d'Augsbourg, qu'ils publièrent en grec et en latin. Fabricius avait aussi une grande réputation comme prédicateur, et on assure que de grands personnages sont souvent venus de loin pour l'entendre. Il mourut à Göttingue le 7 août 1597. Outre quelques ouvrages ascétiques en latin et en allemand, il a publié une *Harmonie des quatre évangiles* en quatre langues (latin, grec, hébreu et allemand), et il'a traduit d'allemand en hébreu le petit Catéchisme de Mathieu Richter (*Judex*), connu ordinairement sous le titre de *Corpus doctrinæ ex novo testamento*. Fred. Christian Lesser, pasteur à Nordhausen, a publié en 1749 une notice sur la vie de Théodose Fabricius (en allemand). C.M.P.

FABRICIUS (François), né à Ruremonde, vers 1510, étudia les langues grecque et latine, puis la médecine; il fut médecin à Aix-la-Chapelle vers 1545, et l'était encore en 1550. On a de lui : I. *Thermæ aquenses sive de Balneorum naturalium, præcipue eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, naturâ et facultatibus*, 1546, in-4°.; 1564, in-12; *Divi Gregorii Nazianzeni tragœdia Christus patiens, latino carmine reddita*, Anvers, 1550, in 8°. On sait aujourd'hui que cette tragédie n'est pas de S. Grégoire; quelques-uns l'attribuent à Apollinaire de Laodicée. Cependant Jacques de Billy l'a comprise avec une traduction de Roillet, dans les OEuvres de ce Père. A. B—T.

FABRICIUS (François), nommé aussi Lefevre, né à Duren, dans le duché de Juliers, en 1524, vint, sur la réputation des professeurs, achever ses études à Paris au collége de France; il eut pour maîtres Ramus et Turnèbe; revint ensuite dans son pays, obtint en 1550 le rectorat de Dusseldorf, et mourut le 23 février 1573. Il a fait imprimer : I. *Lysiæ orationes duæ*, Cologne, grec et latin, 1554, in-12; Anvers, 1563, in-12 : la traduction latine est de Fabricius; II. *Pauli Orosii adversus paganos historiarum libri septem, etc., quibus accedit Apologeticus contra Pelagium de arbitrii libertate*, Cologne, 1561, in-12; 1574, in-12; 1582,

in-12; Maïence, 1615, in-12; III. *Commentarius in orationem Ciceronis pro Ligario*, 1562, in-12; IV. *Notæ in orationes Ciceronis pro Fonteio, pro Milone, et de provinciis consularibus*, Cologne, in-12; V. *Plutarchi de liberis educandis liber, latinus factus*, Anvers, 1563, in-12; VI. *Ciceronis historia per consules descripta et in annos 64 distincta*, Cologne, 1564, in-12; 1570, in-12; réimprimé dans l'édition de Cicéron des Aldes de 1582, et dans l'édition de Gruter. Gronovius en donna une édition séparée avec des notes, 1727, in-12. VII. *In sex Terentii comœdias annotationes*, 1563, in-12; VIII. *Disciplina Scholæ Dusseldorpiensis*, 1566, in-12; IX. *Annotationes in quæstiones Tusculanas Ciceronis*, 1569, in-12; X. *Notæ in verrinas primam et secundam*, 1572, in-12. Lenglet Dufresnoy attribue à Fabricius *de Motibus gallicis relatio*, 1588, in-8°., et *Continuatio quâ de totius Europæ præsenti statu disseritur*, 1592, in-8°. Lelong les lui attribue aussi sans en rien rapporter que les titres. Ces bibliographes rangent ces livres au nombre de ceux qui concernent le règne de Henri III; et ce prince ne commença à régner qu'un an après la mort de Fabricius.

A. B—T.

FABRICIUS (André), ou *Le Fevre*, né probablement vers 1520, à Hodège, dans le pays de Liége, fit sa théologie à Ingolstadt, professa cette science à Louvain en 1553; alla à Rome, en qualité d'orateur auprès de Pie IV, du cardinal Othon-Truchsès, évêque d'Augsbourg; revint en Allemagne après six ans, fut conseiller du duc de Bavière, et prévôt d'Alt-Oeting, où il mourut en 1581. On a de lui: *Religio patiens, tragœdia, quâ sæculi nostri exhibentur calamitates*, Cologne, 1566, in-12; II. *Samson, tragœdia ex sacrâ Judicum historiâ*, 1569, in-12; III. *Harmoniæ, quæ nulla est, confessionis Augustanæ cum doctrinâ evangelicâ consensum declarans, liber*, 1573, in-folio; réimp. en 1587. Fabricius y réfute en détail tous les articles de la confession d'Augsbourg. IV. *Catechismus romanus ex decreto concilii tridentini, luculentis quæstionibus distinctus, brevibusque annotatiunculis elucidatus*, 1570, in-8°.; 1574, in-8°.; V. *Jeroboam rebellans, tragœdia*, 1585, in-12. Paquot le fait auteur d'un ouvrage allemand intitulé: *Lunettes sur la prunelle évangélique*, qu'il présume être dirigé contre un écrivain protestant, qui répliqua par une brochure allemande intitulée: *Le Nettoyeur de lunettes;* ce qui fit naître une nouvelle brochure de Fabricius, dont le titre annonce que le *Nettoyeur* a pris une peine inutile. —Un autre André Fabricius a place, comme homme d'état, dans le *Theâtrum* de Paul Freher; mais il ne paraît pas avoir laissé d'ouvrages. Il naquit en Silésie en 1547, prit le bonnet de docteur en droit à Tubingen en 1578, fut en 1580 créé conseiller des ducs de Prusse, et en 1592 vice-chancelier à Kœnigsberg; il y mourut le 14 janvier 1602.

A. B—T.

FABRICIUS ou SMITH (Guillaume), né à Nimègue, vers l'an 1553, docteur en théologie à Louvain, successivement président du collége de Houterle et du petit collége, etc., mort le 7 mars 1628, a publié *D. Leonis magni in dominicam passionem enarratio*, 1600, in-12, avec notes; il est auteur du *Confutatio censuræ quorumdam theologorum Parisiensium in quasdam proposi-*

tiones ex R. P. Santarellæ libris collectas, ouvrage anonyme, 1627, in-4°. Le P. Santarelli, jésuite italien, avait publié, en 1625, un traité *De Hæresi*, etc., où il disait que le pape peut punir les rois des peines temporelles, et dispenser, pour de justes causes, leurs sujets du serment de fidélité. Ce livre fut condamné au feu par arrêt du Parlement, du 13 mars 1626; la Sorbonne condamna aussi l'ouvrage, et c'est contre cette censure que s'élève Fabricius. A. B—T.

FABRICIUS (JEAN) naquit à Osterla, près de Norden, dans l'Ost-Frise; il fit un voyage en Hollande, où il apprit à construire les télescopes par réfraction. Dès qu'on eut fait la découverte de ce genre de lunettes, on les dirigea contre la lune, Jupiter et Saturne, et l'on y découvrit des choses remarquables. Poussé par la même curiosité, Fabricius porta ses regards vers le soleil, et ne tarda pas à y apercevoir des taches. Il reconnut que ces apparences n'étaient ni dans l'œil, ni dans l'air, ni dans le verre; qu'elles se mouvaient avec le soleil, qu'elles devaient lui être adhérentes, et qu'enfin la rondeur du globe solaire était la cause de la diminution de ses taches vers les bords. Fabricius rappelle même la conjecture de Kepler sur la rotation du soleil. Il fit imprimer le détail de ses observations sous ce titre : *Joh. Fabricii phrysii de maculis in sole observatis, et apparente earum cum sole conversione narratio*, Wittenberg, 1611, petit in-4°. L'épître dédicatoire est datée du 13 juin 1611 : c'est le premier ouvrage où il soit question des taches du soleil. Lalande l'a donné presqu'en entier dans ses suppléments tom. IV, 1781, et dans les mémoires de l'académie pour l'année 1778. Galilée trouve donc dans Fabricius un concurrent qui lui dispute fortement la découverte des taches du soleil. Si l'on consulte les titres publics, Fabricius les aurait même vues et décrites avant Galilée. Mais il n'y a pas de doute que celui-ci, de son côté, n'ait aussi fait la même découverte, qu'il ne soit allé plus loin que son rival, et dans la manière d'expliquer le phénomène, et dans le parti qu'on pouvait en tirer; seulement on a eu tort de n'en faire honneur qu'à lui. Comme le dit Bailli : « Lorsqu'un homme de » génie s'est élevé, s'est fait connaître, » il enchaîne l'attention de tous les » esprits; on épie ses regards, on re- » cueille ses paroles; ceux qui sont » assis plus bas ne sont pas enten- » dus. » C'est ce qu'éprouva Fabricius, et nous ne faisons ici que lui rendre la justice qui lui est due. On ignore l'époque de la mort de Jean Fabricius, mais on sait qu'il vivait encore en mai 1617. — Son père (David FABRICIUS) avait découvert en 1596 l'étoile changeante de la baleine Celui-ci est remarquable par des observations astronomiques et par une explication de la route elliptique que Kepler avait assignée aux planètes. Il suppose que cette courbe n'est qu'apparente, et qu'elle résulte de la composition de plusieurs cercles. L'astronomie était déjà trop avancée pour qu'une pareille explication eût le moindre succès. Le système de Ptolémée et les mouvements circulaires étaient détruits pour jamais, et il n'y avait plus de philosophie à combattre pour eux. David Fabricius exerçait les fonctions du ministère pastoral à Osterla, et fut tué en 1617 par un paysan qu'il avait traité publiquement de voleur dans ses prédications; il est auteur d'une chronique d'Ost-Frise, écrite en bas-allemand, et publiée à Embden en 1640 avec une continuation. N—T.

FABRICIUS (Laurent), professeur d'hébreu à l'université de Wittemberg, naquit à Dantzig en 1555, d'un négociant de cette ville. Voué aux lettres dès son enfance par ses parents, il fit ses premières études dans le collége de Dantzig, parcourut ensuite les universités de Francfort, de Wittemberg, de Leipzig, de Iena, de Tubingen et de Strasbourg. Il resta assez long-temps dans cette dernière ville, s'y fortifia dans la langue hébraïque, et étant revenu à Wittemberg en 1587, il y fut reçu maître en philosophie. Etant ensuite retourné à Iéna, il y ouvrit une école. Ses connaissances en philosophie, en théologie et en hébreu le firent élire professeur d'hébreu dans l'université de Wittemberg en 1593, et il occupa cette chaire jusqu'à sa mort, arrivée le 21 avril 1629. On a de ce savant : I. *De schemhamphorasch usu et abusu apud Judæos*, Wittemberg, 1596, in-8°.; II. *Partitiones codicis hebræi*, ibid., 1610, in-4°.; 1626 et 1671, in-8°. Cet ouvrage, fort estimé de son temps, se trouve réimprimé dans le *Thesaur. libr. philologic.* de Th. Crenius. III. *Oratio de linguâ hebrœâ*, ibid., 1594; IV. *De reliquiis sanctis Syrarum vocum in N. T. asservatis*, ibid., 1613, in-4°. V. *Metrica hebrœorum vetus et nova*, ibid., in-8°. VI. *Epistola ad Joh. Buxtorfium.* Cette lettre dans laquelle L. Fabricius engage J. Buxtorf à soutenir l'antiquité des points voyelles du texte hébreu des Livres saints, se trouve dans les *Catalecta theologico-philologica*, donnés par J. Buxtorf, Bâle, 1707, in-8°. (*V.* Chr. Crinesius.) J—n.

FABRICIUS (Jean), né en 1560, après avoir fini ses études à Altorff, y éleva une école, où les principaux habitants de la ville envoyèrent leurs enfants. Il entra ensuite dans l'état ecclésiastique, et après quarante-huit ans d'exercice dans ces fonctions, il mourut en 1636, âgé de soixante-seize ans et cinq mois. On a de lui une dissertation *de Dignitate conjugii*, Nuremberg, 1592. — Son fils, Fabricius (Jean), théologien, né à Nuremberg, le 31 mars 1618, fut élevé par Jean Gravius, alla successivement étudier à Iéna, Leipzig, Wittemberg et Altorff, fut ministre dans cette dernière ville, et y eut une chaire de théologie. Après avoir professé sept ans, il fut appelé à Nuremberg, où il devint pasteur de Ste. Marie. On a de lui : I. *Ecclesiæ Noribergensis pastorum responsio ad litteras ministerii Berolinensis*, 1666. Fabricius, auteur de cet ouvrage, l'avait communiqué à Ch.-J. Bulcholz, qui, le jugeant utile, le fit imprimer à l'insu de l'auteur; II. *Conciones in Augustanam confessionem cum annotationibus latinis*, Nuremberg, 1653; III. *Conciones in librum Jobi*, Nuremberg, 1681; IV. *Prælectiones seu systema theologicum*, Altorff, 1681, publié par son fils; V. *Commentatio de bonorum operum ad salutem necessitate*, Helmstadt, 1709; VI. Quelques Discours, dont son fils donna la liste dans son *Hist. bibl. Fabricianæ*, tom. V, pag. 154. Le *Moreri* de 1759 dit qu'on a de lui « un Traité latin du *Faux zèle des* » *Gentils*, et un écrit intitulé : » *Raphaël*, ouvrage de piété con- » sacré à son usage. » A. B—t.

FABRICIUS (Jean), petit-fils et fils des précédents, né à Altorff, en 1644, théologien, philologue et bibliographe, fut conseiller du duc de Brunswick - Lunebourg, inspecteur-général des écoles du duché de Brunswick, et associé de l'académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin.

Il mourut le 29 janvier 1729. On a de lui : I. *Oratio de utilitate quam theologiæ studiosus ex itinere capere potest italico*, 1678, in-4°.; II. *Dissertatio de altaribus*, Helmstadt, 1698, in-4°.; III. *Amœnitates theologicæ*, 1690, in-4°.; IV. Le Recueil des OEuvres d'Ottavio Ferrari, 1711, 2 vol. in-4°.; V. *Historia bibliothecæ Fabricianæ*, Wolfenbuttel, 1717-1724, 6 vol. in-4°. L'auteur passe successivement en revue tous les ouvrages qui composent sa bibliothèque; il donne une notice sur les auteurs, et relève les erreurs qu'il a aperçues dans leurs livres : il n'en a pas été exempt lui-même; mais son travail prouve une immense érudition; et, non-seulement fait les délices des amateurs de l'histoire littéraire, mais encore peut être consulté avec fruit par les savants qui voudront donner de nouvelles éditions d'auteurs anciens. Il avait, en 1681, publié les *Prælectiones* de son père, Jean Fabricius. A. B—T.

FABRICIUS (SAMUEL), d'Eisleben, en Saxe, né à la fin du 16e. siècle, était ministre à Zebest, quand il publia sa *Cosmotheoria sacra*, Francfort-sur-le-Mein, 1625, in-8°.; réimp. à Bâle, 1675, avec des considérations sur les bienfaits de Dieu. Ce sont des réflexions sur le psaume 104e.; elles durent naissance, dit J. Fabricius, aux *Conciones* du même auteur sur le même psaume, divisées en sept livres : dans le premier, il parle du monde en général; dans le second, du ciel, des nuages et de l'air; dans le troisième, des anges; dans le quatrième, de la terre et des eaux; dans le cinquième, de la pluie et des fruits de la terre; dans le sixième, du soleil, de la lune et des étoiles; dans le septième, de la mer.

— FABRICIUS (Etienne), ministre à Berne dans le 17e. siècle, a donné : I. *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; II. *Conciones sacræ in decalogum*, 1649, in-4°.; III. *Conciones sacræ festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°.; IV. *In CL Psalmos Davidis et aliorum prophetarum conciones sacræ*, 1664, in-fol. A. B—T.

FABRICIUS (JEAN) naquit à Dantzig le 17 février 1608. Après avoir commencé ses études dans cette ville, il les continua à Rostoch, à Leipzig, à Wittenberg, à Kœnigsberg et à Leyde où il se rendit successivement. Il séjourna un an et demi à Leyde, et y étudia l'arabe et le persan sous Golius. En 1635 il retourna à Rostoch, y prit le degré de maître en philosophie. Pendant le séjour de quatre années qu'il y fit, il enseigna les langues orientales, l'arabe surtout, avec un grand succès, et chercha à établir une typographie arabe. Eph. Prætor nous apprend (*Athenæ Gedanenses*) qu'il prononça, en 1635, un discours *De dignitate et commendatione ling. ar.*; qu'il fit imprimer en 1636, in-fol., un *specimen* de ses caractères, contenant un petit poëme d'Avicenne, et qu'il surveilla l'impression d'une édition arabe de l'Alcoran, accompagnée d'une Version latine; mais cette édition projetée n'a point paru. Vers cette même époque Fabricius quitta Rostoch pour voyager; il visita le Danemark, revint à Dantzig en 1638, repartit de nouveau pour le Danemark, et parcourut la Suède, le Holstein, la Hollande, l'Angleterre et la France. Pendant un séjour de quelques mois à Paris, il se rendit la langue française si familière, qu'il prononça un discours français à Amsterdam à son retour. Enfin il revint à Dantzig en 1642, après une absence de seize ans,

et y fut nommé la même année pasteur du temple de Saint-Barthélemi. En 1650 il remplaça Abr. Calov dans la chaire de théologie et de langue hébraïque. Il mourut de la peste le 10 septembre 1653. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Dissertatio philologica de nomine Jehovah*, Dantzig, 1636, in-4°.; II. *Diascepsis de incarnatione λόγου, summi et supremi Dei Christi*, Rostoch, 1637, in-4°. III. *Carmen arabicum gratulatorium M. Johanni Rauun de professione eloquentiæ in acad. Rostochi., d.* 14 *febr.* 1637 *collatâ*, Rostoch, in-4°. IV. *Hymnus angelicus sacrâ meditatione expressus ;* item *Oratio patriarchæ Antiocheni, de nativitate Christi, ex arab. in ling. lat. translata*, Dantzig, 1638, in-4°., et Leyde, 1640. V. *Specimen arabicum quo exhibentur aliquot scripta arabica partim in prosâ, partim ligatâ oratione composita, jam primùm in Germania edita, versione latinâ donata, analysi grammaticâ expedita, notisque necessariis illustrata*, Rostoch, 1638, in 4°. Cet ouvrage contient la première séance de Hariri; un poëme d'Abou'ola, un autre d'Ibn Fared, et deux autres intitulés : l'un, *Judicium de soluto dicendi genere arabum proprio ;* et l'autre, *Coronis de poësi arabum*. Le volume est terminé par une table latine des mots : la traduction des deux premières pièces avait été communiquée à Fabricius par Golius qui les fit réimprimer par la suite. VI. *Mahumedis testamentum, sive pacta cum christianis in oriente inita ;* item, *Theodori Bibliandri apologia pro editione Alcorani*, ibid., 1638, in-4°. Fabricius a simplement réimprimé ici la version latine de Gab. Sionita. VII. *Dissertatio de matrimonio comprivignorum ;* VIII. *Dissertatio de admirabili vi eruditionis*, Rostoch, 1639. *Voy.* sur ce savant l'ouvrage déjà cité d'Ephr. Prætor. J—N.

FABRICIUS (Vincent), né à Hambourg, le 25 septembre 1612, fit ses études à l'université de Leyde, et y prit ses grades en médecine en 1634. Il s'était déjà fait connaître par un talent assez remarquable pour la poésie latine, et même il avait publié, deux ans auparavant, un Recueil de vers, à la sollicitation de Daniel Heinsius, son hôte et son ami. Il s'appliqua ensuite à l'étude du droit, et ses progrès ne furent pas moins rapides que ceux qu'il avait faits dans d'autres sciences. L'évêque de Lubeck lui donna le titre de conseiller avec des appointements convenables ; cependant, il ne garda pas long-temps cette place : il vint se fixer à Dantzig avec sa famille, et peu après fut nommé syndic et ensuite bourgmestre de cette ville. La connaissance qu'il acquit des intérêts de la république, et le talent avec lequel il porta la parole dans des occasions d'éclat, lui valurent treize fois l'honneur d'être député par le sénat à la diète de Pologne. Il mourut pendant une de ces assemblées, à Varsovie, le 11 septembre 1667, âgé seulement de cinquante-quatre ans. La première édition des poésies de Fabricius parut à Leyde en 1632, in-12. Il en donna une seconde édition, corrigée et augmentée, en 1638. Enfin son fils, Frédéric Fabricius, en publia une troisième, Leipzig, 1685, in-8°. Cette édition contient plusieurs pièces qui avaient été omises dans les précédentes, et en outre les *Harangues* prononcées par l'auteur dans les diètes de Pologne; un Discours *de obsidione et liberatione urbis Leidensis*, récité à Leyde, en 1632; et enfin les *Thèses* de médecine soutenues par Fabricius dans

la même ville. On connaît encore une assez longue pièce de vers de Fabricius, imprimée au-devant des *Epistolæ latinæ* de Boxhorn, Francfort, 1679. — Son fils, FABRICIUS (Frédéric), premier pasteur de l'église de St. Nicolas, à Stettin, docteur en théologie à Wittenberg, s'appliqua aux langues orientales, qu'il étudia à Leyde et à Utrecht. Il mourut le 11 novembre 1703, âgé de soixante-un ans, après avoir traduit de l'hébreu le Commentaire de R. Dav. Kimchi sur Malachie, et publié en allemand quelques sermons et divers traités de théologie polémique, dont on peut voir le détail dans le Dict. de Jöcher. W—s.

FABRICIUS (JEAN-GEORGE), né à Nuremberg le 23 septembre 1593, montra dès son enfance les plus heureuses dispositions. Dans une chute grave qu'il fit le 2 avril 1602, il se luxa la cuisse gauche, et demeura boiteux le reste de sa vie. Cette incommodité loin d'affaiblir son zèle scientifique, sembla le redoubler. Il se consacra spécialement à l'art de guérir, qu'il étudia successivement dans les universités d'Altorf, de Wittemberg, de Iéna et de Bâle. Ce fut dans cette dernière qu'il obtint le doctorat le 29 août 1620, après avoir soutenu une thèse *sur la Phrénésie*. De retour à Nuremberg il fut associé au collége des medecins, dont il remplit avec distinction les différentes charges. Une pratique très étendue l'empêcha de se livrer aux travaux du cabinet; en sorte qu'il ne publia guère d'autre écrit que sa Dissertation inaugurale. Créé comte pa atin par l'empereur Léopold le 17 mai 1659, il mourut le 18 novembre 1668. — Son fils, WOLFGANG-AMBROISE, cultiva pareillement la médecine, à laquelle il joignit un goût décidé pour l'archæologie. Désirant perfectionner et étendre ses savantes recherches, il visita les plus beaux monuments et les plus célèbres académies d'Allemagne, de France et d'Italie; mais il fut moissonné au milieu de sa carrière, à Lyon, le 13 janvier 1653, laissant deux opuscules érudits qui furent publiés la même année par son père à Nuremberg, dans le format in-4°. L'un est intitulé : *De lucernis veterum*, l'autre Αποσημα βοτανικον *de signaturis plantarum*. L'archæologiste Charles Spon a donné, en latin, les détails de la maladie qui enleva ce jeune savant, et J. Fabricius a fait imprimer, en allemand, une espèce d'éloge funèbre : *Christliches Andenken*, etc., Nuremberg, 1653, in-4°. On trouve ordinairement ces deux pièces réunies. — FABRICIUS (Septime-André), frère du précédent, naquit à Nuremberg le 4 décembre 1641, et se consacra aussi à l'art de guérir. Reçu docteur à Bâle, il voulut également parcourir la belle Italie. Venise, Florence, Rome, Naples furent l'objet de son admiration; mais il fit un plus long séjour à Padoue, dont la célèbre université lui offrait une source féconde d'instruction. Revenu dans sa ville natale, il fut élu membre du collége des médecins en 1667, et se livra entièrement à l'exercice de sa profession. Il eut, comme son père, une pratique très étendue, et fut obligé, comme lui, de renoncer à la gloire littéraire. En effet, pendant les trente-huit années qui s'écoulèrent depuis son retour jusqu'à sa mort, arrivée le 10 décembre 1705, il ne composa pas un seul ouvrage, et nous n'avons de lui que trois opuscules publiés pendant le cours de ses voyages : I. *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum*, Padoue, 1665, in-4°.; II. Μελετημα

ἰατρικοῦ *de medicinâ universali*, Venise, 1666, in-4°.; III. *Discursus medicus de termino vitæ humanæ*, Rome, 1666, in-4°. — FABRICIUS (Ernest-Frédéric), médecin du 17e. siècle, exerça d'abord sa profession à Vienne en Autriche, puis à Hambourg. Il n'est connu que par un ouvrage qui ne justifie pas son titre : *Medicinæ utriusque galenicæ et hermeticæ anatome philosophica, brevem, succinctam, et perspicuam absolutæ artis medicæ oculis subjiciens sciagraphiam*, Francfort, 1633, in-fol. C.

FABRICIUS (LOUIS), ambassadeur de Charles XI, roi de Suède, en Perse, était né au Brésil, d'une famille hollandaise, et avait d'abord couru la carrière militaire en Russie. Charles XI l'envoya en Perse pour établir, entre ce pays et la Suède, un commerce dont Narva, en Estonie, devait être l'entrepôt; mais comme il fallait passer sur le territoire russe, ce commerce éprouva bientôt des difficultés qui en arrêtèrent le développement. Fabricius fit trois fois le voyage de Perse, et amena en 1683, à Stockholm, plusieurs marchands arméniens, qui apportèrent des soies crues pour la valeur de 40,000 riksdalers de Suède. Pendant un des voyages de Fabricius, un officier suédois, qui était de la suite de l'ambassadeur, eut occasion de faire remettre en liberté un grand nombre de femmes européennes, enfermées dans le sérail du monarque persan. C—AU.

FABRICIUS (JEAN-SEBALD), né à Spire, le 15 juin 1622, après avoir visité les plus célèbres écoles de France, d'Allemagne et de Flandre, vint, en 1652, professer à Heidelberg la logique et la langue grecque; deux ans après, on lui confia encore la chaire d'histoire, et il reçut, en 1657, le grade de docteur en théologie. Lorsque l'Allemagne, et surtout le Palatinat, furent ravagés par la guerre, en 1674, Fabricius se retira en Angleterre, et l'on ignore s'il y termina ses jours ou s'il revint en Allemagne. Il a publié dix-huit ouvrages, dont, d'après l'auteur luimême, Freytag donne la liste dans son *Adparatus litterarius*, tom. III, pag. 614-616; il suffira de citer : I. *Manhemium, civitatis atque castri Manhemiani descriptionem exhibens historicam*, Heidelberg, 1656, in 4°.; II. *Lutrea Cesarea, sive originis et incrementi urbis lutrensis ad præsens tempus deductio*, Heidelberg, 1656. C'est un précis de l'Histoire de la petite ville de Kaysers-Lauter. Le *Moreri* de 1759 parle de ces deux ouvrages comme n'en faisant qu'un, et passe sous silence tous les autres écrits de Fabricius; III. *C. Julius Cesar numismaticus sive dissertatio historica Dionis Cassii selectiora commata illustrans*, Londres, 1678, in-8°. Lipsius, dans sa *Bibliotheca nummaria*, cite une édition sous le titre de : *Dissertatio philologica*, Heidelberg, 1673, in-4°. A. B—T.

FABRICIUS (JEAN-LOUIS), frère de Jean Sebald, naquit, en 1632, à Schaffouse, où son père était recteur du collége; il y commença ses études. En 1690, il obtint à Utrecht la permission d'enseigner, vint à Paris en 1652, et alla, en 1656, rejoindre son frère à Heidelberg. Il eut, l'année suivante, la place de professeur extraordinaire en langue grecque. Il remplit à diverses reprises plusieurs fonctions ecclésiastiques, littéraires ou politiques, et revint à Heidelberg. Lors de l'incendie de cette ville, il en sauva les archives, d'abord à Eberbach, puis à Francfort, où il mourut en

1697. Ses œuvres, imprimées d'abord séparément, ont été recueillies et publiées par J.-H. Heidegger, Zurich, 1698, in-4°. L'éditeur a mis en tête la vie de l'auteur; les ouvrages contenus dans ce volume, au nombre de vingt-six, sans compter les thèses ni les programmes académiques, sont énumérés dans l'*Historia bibl. Fabricianæ*, tom. IV, pag. 522-24. Les plus remarquables sont intitulés : *Apologia generis humani contra calumniam atheismi; De baptismo, infantibus heterodoxorum conferendo; De Ludis scenicis; De limitibus obsequii erga homines; De fide infantulorum; De baptismo per mulierem vel hominem privatum administrato*, etc. Daniel Gerdes attribue à Fabricius un Traité de *Divortio bonæ gratiæ*, qu'il dit très rare, et qu'on ne trouve pas dans la collection donnée par Heidegger. Dans la *Centuria Fabriciorum*, J. A. Fabricius parle longuement de Jean-Louis.

A. B—T.

FABRICIUS (Jean-Albert), le plus savant, le plus fécond et le plus utile des bibliographes, naquit à Leipzig, le 11 novembre 1668. Il perdit sa mère en 1674, et cinq ans après (le 9 janvier 1679) son père, Werner Fabricius, directeur de la musique dans l'église de Saint-Paul à Leipzig, né à Itzehoe dans le Holstein, le 10 avril 1633, auteur lui-même de deux ouvrages allemands et des *Deliciæ harmonicæ*, 1657, in-4°. Jean-Albert avait commencé ses études sous son père, qui, en mourant, le recommanda à Valentin Alberti. Il étudia cinq ans sous Wenceslaz Buhl, puis sous J. S. Herrichen. Il fut, en 1684, envoyé à Quedlinbourg pour y étudier sous Samuel Schmidt. Dès cette époque il faisait ses délices des *Adversaria* de Barthius. Lorsqu'il vit, en 1687, le premier volume du *Polyhistor* de Morhof, il sentit augmenter le vif désir qu'il avait déjà de s'adonner aux lettres. Revenu à Leipzig en 1686, il fut la même année reçu bachelier en philosophie, et le 26 janvier 1688 maître dans la même faculté: ce fut peu après qu'il publia son premier ouvrage formant une feuille in-4°. Il donna quelques autres opuscules, et étudia quelque temps la médecine, qu'il abandonna pour la théologie. Il alla à Hambourg en 1693, et se proposait d'entreprendre quelques voyages, quand il apprit que les frais de son éducation avaient absorbé son petit patrimoine, et même le constituaient débiteur de son tuteur. Il resta donc à Hambourg, où J.-Fr. Mayer le retint en qualité de son bibliothécaire. Il alla en Suède avec son patron en 1696, puis revint à Hambourg, où il concourut pour la chaire de logique et de métaphysique : les suffrages se partagèrent entre Fabricius et Sébastien Edzardi, l'un de ses concurrents : on eut recours au sort, qui décida en faveur d'Edzardi; mais en 1699 Fabricius succéda à Vincent Placcius dans la chaire d'éloquence et de philosophie pratique. Il prit ensuite à Kiel le bonnet de docteur en théologie. De 1692 à 1697 il avait prêché régulièrement tous les mercredi. Dès l'instant qu'il fut nommé professeur il en remplit dignement les fonctions : pendant les dix premières années il y consacra dix heures par jour; dans les dix suivantes, huit ou neuf heures, puis sept ou huit; ce ne fut qu'après trente ans de professorat que, sentant ses forces diminuer, il se réduisit à quatre et cinq heures par jour. J.-Fr. Mayer étant venu s'établir à Greifswald, fit offrir, en 1701, la chaire de théologie en cette ville à Fabricius, qui la

refusa pour cause de santé. Il avait, en 1708, accepté la place de professeur en théologie, en logique et en métaphysique, et se disposait à aller en prendre possession, lorsque le sénat de Hambourg le retint en ajoutant à sa charge de professeur celle de recteur de l'école de St.-Jean, qu'occupait son beau-père, Schultz, que Fabricius était bien aise d'aider dans ses fonctions. Schultz mourut en 1709, et Fabricius se vit encore, pendant deux années, chargé du rectorat. En 1719 le landgrave de Hesse-Cassel lui fit des offres tellement avantageuses, que Fabricius était sur le point de les accepter. Cette fois encore les magistrats surent retenir le savant parmi eux, en augmentant son traitement de deux cents écus. Fabricius refusa d'écouter les propositions qu'on lui fit depuis pour l'attirer à Wittemberg. Il mourut à Hambourg le 30 avril 1736. Cinq mois auparavant il avait perdu sa femme, dont il eut trois enfants; savoir: un fils mort en bas âge; Catherine Dorothée, qui épousa Jean Dieteric Evers, docteur en droit; et Jeanne-Frédérique, épouse de H.-S. Reimar. Outre le temps qu'il consacrait à remplir ses fonctions de professeur, Fabricius en employait encore à sa correspondance, qui était très étendue, et à recevoir les visites des étrangers; mais il était si laborieux, qu'il est l'auteur d'un très grand nombre d'ouvrages. Niceron, d'après Reimar, en donne la liste qu'il porte à 128, en y comprenant, il est vrai, ceux dont il n'est qu'éditeur ou même collaborateur; parmi les uns et les autres il suffira d'indiquer les plus remarquables ou les principaux: I. *Scriptorum recentiorum Decas*, Hambourg, 1688, in-4°. de 8 pages, dans lequel il juge avec beaucoup de liberté dix auteurs de son temps (D.-S. Morhof, Chr. Cellarius, H. Witten, Chr. Thomasius, S. Salden, Abr. Berkelius, Servat Gallens, J. Tollius, S.-M. König et Chr. Eybenius). Cet ouvrage fut attaqué par une *Epistola sinceri veridici ad candidum philaletham*, Lubeck, 1689; et Fabricius répliqua par sa *Defensio Decadis*, in-4°., sans date. II. *Decas decadum sive plagiariorum et pseudonymorum centuria*, 1689, in-4°., ouvrage érudit, mais sans tables: c'est le seul que l'auteur ait publié sous le nom de Faber; III. *Bibliotheca latina, sive notitia auctorum veterum latinorum quorumcumque scripta ad nos pervenerunt*, Hambourg, 1697, in-8°.; Londres, 1703, in-8°., avec quelques additions en petit nombre et quelquefois fautives; Hambourg, 1708, in-8°.: quoique divisée en livres et en chapitres, cette édition n'est pas plus recherchée que les précédentes dont on fait peu de cas; réimprimée avec un supplément en 1712; cinquième édition, Hambourg, 1721-22, 3 vol. in-8°.: édition estimée, mais incommode, parce que les tomes II et III renferment les suppléments et corrections au Ier., et à laquelle on doit préférer celle de Venise, 1728, 2 vol. in-4°., qui a l'avantage de contenir les additions et suppléments reportés à leur place, mais qui a l'inconvénient des fautes et des omissions de Fabricius, et par-dessus le mauvais ordre primitif du livre. Ces défauts ne se trouvent pas dans l'édition de la *Bibliotheca latina*, donnée par J.-A. Ernesti à Leipzig, 1773, 3 vol. in-8°. Le nouvel éditeur a tellement amélioré l'ouvrage, qu'il en a fait un ouvrage nouveau; il en a changé l'ordre, ou plutôt il y en a mis; il a supprimé différents opuscules dont Fabricius avait grossi inutilement son

travail, tels que la rhétorique d'Aurelius Cornelius Celsus; mais c'est surtout à compléter l'indication des éditions de chaque auteur qu'il a porté ses soins. L'ouvrage de Fabricius est divisé en quatre livres : 1°. des écrivains avant Tibère; 2°. des écrivains depuis Tibère jusqu'aux Antonins; 3°. depuis les Antonins jusqu'à la corruption de la langue latine; le 4°. livre est consacré aux fragments et aux collections des anciens écrivains latins. Ernesti a conservé cette division; mais dans le 3°. livre il a supprimé, 1°. l'article sur Sidonins Apollinaris, qui se trouvait à la suite de celui de Symmaque; 2°. l'article Boece, qui était à la suite de celui de Martianus Capella; 3°. tout le chapitre 16, consacré à Cassiodore; 4°. tout le chapitre 17, consacré à Jornandès. Malgré ces retranchements, cependant le troisième livre a dans l'édition d'Ernesti dix-sept chapitres comme dans les précédentes, parce que du chapitre 12 consacré à Ammien Marcellin, à Vegece et à Macrobe, le nouvel éditeur a fait ses chapitres 12, 13 et 14, dont chacun ne contient qu'un auteur. Dans le quatrième livre Ernesti a retranché le chapitre 2, *De poëtis christianis*, et le chapitre 3, *de scriptoribus antiquis christianis*. Il a fait des additions et des suppressions au chapitre *De variis monumentis antiquis*, a réuni les deux chapitres *De auctoribus linguæ latinæ* et *de grammaticis à Putschio editis*, en un seul, qu'au moyen d'une petite addition préliminaire il a divisé en trois sections, et a fait des changements considérables aux chapitres consacrés aux jurisconsultes. Il a supprimé le chapitre *De scriptis quibusdam suppositis*, et a plus que doublé la nomenclature des imprimeurs célèbres, qui compose le dernier chapitre de ce quatrième livre. Les suppressions faites par Ernesti aux livres III et IV de la *Bibliotheca latina*, ne devaient être que des transpositions : elles portent, comme on l'a pu remarquer, sur les auteurs chrétiens; or, Ernesti devait consacrer à ces auteurs son quatrième volume, qui n'a pas paru. On a annoncé, il y a quelques années, qu'on allait l'imprimer; jusqu'à ce qu'il ait été publié, l'édition d'Ernesti, malgré toutes ses améliorations, ne peut donc remplacer entièrement les précédentes : ce ne sera d'ailleurs que lorsqu'elle sera achevée qu'on pourra y joindre une table des auteurs, partie si nécessaire à ces sortes d'ouvrages. IV. *Bibliotheca græca, sive notitia scriptorum veterum græcorum quorumcumque monumenta integra aut fragmenta edita extant, tum plerorumque è manuscript. ac deperditis*, Hambourg, 1705-1728, 14 vol. in-4°. : le premier volume a été réimprimé en 1708 et en 1718; et l'on préfère cette dernière réimpression, où il y a quelques augmentations. Tous les autres volumes, sans exception, ont été aussi réimprimés, soit du vivant de l'auteur, soit après sa mort, mais sans changements notables, du moins. La *Bibliotheca græca* est le plus important de tous les ouvrages de l'auteur : elle lui a mérité de la part de Needham, le surnom de *Maximus antiquæ eruditionis thesaurus*; et de la part de Heumann, celui de *Museum græciæ*. Elle est divisée en six livres qui sont subdivisés en chapitres : le premier livre traite des écrivains avant Homère; le second, des écrivains depuis Homère jusqu'à Platon; le troisième, depuis Platon jusqu'à J.-C.; le quatrième, depuis J.-C. jusqu'à Constantin; le cinquième, depuis Constantin jusqu'à la

prise de Constantinople, en 1453; enfin, le sixième livre comprend les collections de canons, les jurisconsultes et les médecins grecs. L'ouvrage manque quelquefois d'ordre, défaut que la méthode de travailler qu'avait adoptée Fabricius rendait inévitable: aussitôt qu'il avait de quoi former un volume il le livrait à l'impression. Aussi au milieu d'un livre voit-on quelquefois des index des premiers chapitres du même livre: l'auteur a mis, soit au milieu de ces livres, soit à la fin, tantôt des fragments inédits d'auteurs grecs, tantôt des dissertations entières, déjà imprimées, d'écrivains modernes. Cette confusion est réparée, jusqu'à un certain point, par la table du dernier volume; et, malgré ces imperfections, la *Bibliotheca græca* est un livre très remarquable. Une nouvelle édition a été entreprise par M. J.-C. Harles; déjà 12 volumes, contenant les dix premiers volumes et les deux tiers du onzième de l'ancienne édition, ont paru à Hambourg, de 1790 à 1812, in-4°. Fabricius avait souvent mal observé la chronologie, et quelquefois parlait du même auteur en plusieurs endroits. M. Harles en corrigeant ces fautes, a aussi remis à la place qu'ils devaient occuper, les index, tables et autres morceaux. Il a supprimé les opuscules ou fragments que Fabricius avait insérés dans son livre, et dont il a été fait depuis de bonnes éditions. Il a ajouté les suppléments inédits qu'avait laissés Fabricius lui-même, et ceux de Ch.-Aug. Heumann. Le nouvel éditeur a indiqué non seulement les éditions nouvelles des auteurs grecs; mais encore leurs traductions dans les langues de l'Europe. Dans le programme de son édition, il donne les noms des savants qui lui ont envoyé ou promis des materiaux et des notes. Ce sont MM. Grüner, pour les médecins; Richter, pour les jurisconsultes; Scharfenberg, pour les interprètes du V. T.; Henke, pour les auteurs ecclésiastiques; Zeune, Jaeger, Krohn, Roth; et Lengnich, qui non seulement a fourni ses propres notes, mais encore celles de Wernsdorf. L'éditeur a eu soin de mettre au haut de chaque page le rapport de l'ancienne édition; ce qui donne la facilité de trouver sur-le-champ les renvois faits à la première édition. Dans un travail tel que celui qu'a entrepris M. Harles, les erreurs (ne fût-ce que les fautes typographiques) sont inévitables; mais elles sont plus que compensées par les améliorations et les additions qui, toutes les fois que cela a été possible, sont renfermées entre deux crochets. V. *Centuria Fabriciorum scriptis clarorum qui jam diem suum obierunt*, 1705, in-8°. Il publia une seconde Centurie en 1727, et en avait préparé deux autres. L'auteur a admis dans ses Centuries non seulement les personnages dont le nom de famille est Fabricius, et ceux dont Fabricius n'est que le prénom, mais encore les auteurs dont le nom, d'une langue quelconque, se traduit ou peut se traduire par les mots de *Fabricius* ou de *Faber*. Ainsi il a donné place dans ses Centuries à Fabricio Campolini, Véronais, à Le Fèvre de la Boderie (*Fabricius Boderianus*), à N. C. Fabri de Peiresc (*N. C. Fabricius de Peiresc*), à Gui du Faur Pibrac (*Fabricius Pibracius*), aux Schmid, dont le nom signifie en allemand forgeron ou maréchal, etc. En général ce sont des sommaires ou des résumés, et même quelquefois de simples notes; un très petit nombre d'articles offrent des détails curieux. VI. *Bibliotheca antiquaria, sive introductio in notitiam scriptorum qui*

antiquitates hebraicas, græcas, romanas et christianas scriptis illustrarunt, 1713, in-4°.; 1726, in-4°.; troisième édition, d'après un manuscrit de l'auteur, donnée par P. Schaffshausen, Hambourg, 1760, in-4°. L'éditeur a complété l'ouvrage en y ajoutant l'indication de ce qui avait paru depuis la mort de Fabricius. VII. *Centifolium lutheranum, sive notitia litteraria scriptorum omnis generis de B. D. Luthero*, 1728, in-8°.; seconde partie, 1730, in 8°. VIII. *Conspectus thesauri litterarii in Italiâ, præmissam habens præter alia, notitiam diariorum Italiæ litterariorum thesaurorumque ac corporum historicorum et academiarum*, 1730, in-8°. IX. *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem religionis christianæ adversùs atheos, epicureos, deistas seu naturalistas, idolatras, judæos et muhammedanos lucubrationibus suis asseruerunt*, 1721, in-4°. Il avait déjà donné un essai de cet ouvrage dans le tome 7e. de sa *Bibliotheca græca*. X. *Salutaris lux Evangelii toti orbi per divinam gratiam exoriens, sive notitia historico-chronologica, litteraria et geographica propagatorum per orbem totum christianorum sacrorum*, 1731, in-4°. L'ouvrage est divisé en cinquante chapitres; l'auteur commence par rapporter les prophéties, les préceptes et les témoignages de tous les livres saints; il rapporte ensuite les témoignages des auteurs sacrés et profanes, juifs ou chrétiens, concernant la propagation de l'Évangile; il parle ensuite de tout ce qui concerne la religion chrétienne dans ses commencements, les apôtres, les églises qu'ils ont fondées, les apologistes et les détracteurs de la religion, la vie et les mœurs des chrétiens, les empereurs qui ont protégé et propagé le christianisme; il passe ensuite au progrès de cette religion dans les différents pays, en Italie, en Espagne, en Portugal, dans les Gaules, en Angleterre, en Suisse, en Hongrie, Bohême, Pologne, Moravie et Danemark; un chapitre est consacré aux croisades, un autre aux Ordres religieux, un à la congrégation *De propagandâ Fide*, plusieurs aux Missions dans les Indes, en Perse, en Arménie, en Chine, au Japon, en Tartarie, dans le royaume du Prêtre-Jean, en Asie, en Afrique, en Amérique. Fabricius indique les auteurs qui ont traité des matières qui font le sujet de chaque chapitre. L'ouvrage entier est terminé par un *Index alphabeticus episcopatuum christianorum per totum orbem*; cet Index est beaucoup plus ample que celui que l'auteur avait déjà donné dans le tome XII de sa *Bibliotheca græca*. XI. *Hydrotheologie* (en allemand), 1734, in-4°., traduit en français (par le docteur Burnand), sous le titre de *Théologie de l'eau*, ou *Essai sur la bonté de Dieu*, etc., La Haye, 1741, in-8°. XII. *Bibliotheca latina mediæ et infimæ latinitatis*, 1734,-56, 5 vol. in-8°. Elle est rangée par ordre alphabétique des noms et prenoms des écrivains. L'auteur tomba malade pendant l'impression du 5e. volume, et mourut laissant l'ouvrage incomplet au mot *Pogge*. Chr. Schoettgen entreprit, en 1738, à la sollicitation de J. Chr. Wolf, de continuer et d'achever l'ouvrage, et donna en effet, en 1746, un sixième volume contenant le reste de la lettre P, et les autres lettres jusques et y compris la lettre Z. Fabricius n'avait laissé que quelques notes sur des feuilles volantes, qui furent communiquées à Schoettgen par Reimar, mais qui étaient si peu de chose, qu'elles ne dispensèrent pas le conti-

nuateur de faire un travail et des lectures aussi considérables que s'il eût eu l'ouvrage entier à refaire. Pendant que Schoettgen s'occupait de la préface de son volume, il apprit, par le *Journal des Savants* (sept. 1745), que l'abbé Laurent Mehus, Florentin, avait aussi projeté d'achever la *Bibliotheca mediæ ætatis*, avec des suppléments. Il ne paraît pas que ce projet ait eu de suite; mais J. D. Mansi a donné, à Padoue (1754, 6 petits vol. in-4°.), une réimpression du travail de J. A. Fabricius et de Schoettgen; il a fait des additions à quelques articles, et a ajouté des articles entiers. Ces additions sont désignées par un astérique. Mansi ne s'est pas contenté de suppléer les omissions, il a fait disparaître les doubles emplois; il est remarquable que Mansi, habitant l'Italie, ne fasse aucune mention de l'édition projetée par L. Mehus.—Les éditions que Fabricius a données d'un grand nombre d'ouvrages, auxquels il a ajouté des préfaces et des notes, suffiraient seules pour lui mériter un rang distingué dans la république des lettres. Les ouvrages dont Fabricius n'a été qu'éditeur, et qui méritent le plus d'attention, sont : I. *Vincentii Placcii theatrum anonymorum et pseudonymorum*, Hambourg, 2 vol. in-fol. A la suite de Placcius et de Deckherr (*Voy.* DECKHERR), J. A. Fabricius a fait réimprimer le traité de Fr. Geisler : *De mutationum nomine et anonymis scriptoribus*, et la lettre de J. F. Mayer, intitulée : *Epistolica dissertatio quâ anonymorum et pseudonymorum Farrago obiter indicatur.* Jean Fabricius, au tom. III de son *Historia bibliothecæ Fabricianæ*, pag. 139-171, donne des corrections et additions pour les deux volumes publiés par J. Albert Fabricius. II, *Joannis Mabillonii iter germanicum, et Joannis Launoii de scholis celebribus à Carolo Magno et post Carolum Magnum in occidente instauratis liber*, 1717, in-8°. (*Voy.* MABILLON). III. *Anselmi Bandurii Bibliotheca nummaria*, 1719, in-4°., avec des notes (*Voy.* BANDURI). IV. *Danielis Georgii Morhofii polyhistor litterarius philosophicus et practicus, cum accessionibus Joannis Frikii et Joannis Molleri*, 1732, 2 vol. in-4°. La première édition complète de cet ouvrage parut en 1707, in-4°., par les soins de J. Moller qui l'avait achevé; ce fut le même Moller qui donna, en 1714, la seconde édition avec quelques corrections. Fabricius en donna la troisième édition en 1732, n'y fit d'autre augmentation qu'une préface dans laquelle est une notice (en 30 pages) des Journaux littéraires. Enfin l'édition de 1747, due aux soins de J. J. Schwab, n'a avec celle de 1732 d'autre différence que celle qui se trouve dans cette notice de Journaux que le nouvel éditeur a augmentée d'environ 280 articles. V. *Bibliotheca ecclesiastica*, 1718, in-fol. Fabricius a donné, sous ce titre, un recueil de plusieurs auteurs qui ont écrit sur les écrivains ecclésiastiques, savoir : S. Jérôme avec l'ancienne version grecque et les notes de plusieurs savants; Gennade de Marseille; Isidore de Séville; Ildefonse de Tolède; Honorius, d'Autun; Sigebert de Gembloux; Henri de Gand; l'anonyme de Perpière; Diacre *de Viris illustribus monasterii Casinensis*; Trithème; et l'*Auctuarium* de Lemire. VI. *Codex apocryphus Novi Testamenti collectus, castigatus, testimoniisque, censuris et animadversionibus illustratus*, 1703, 2 vol. in-8°.; 1719, 3 vol. in-8°., contenant les pièces

apocryphes qui concernent J.-C. et les apôtres. VI. *Codex pseudepigraphus Veteris Testamenti collectus, castigatus, testimoniisque, censuris et animadversionibus illustratus*. 1713, in-8°; 1722, 2 vol. (*Voy.* aussi ALLACCI, COLOMIES, A. DUCHESNE, D. DURAND. FENELON, S. HIPPOLYTE, LAMBECIUS, SEXTUS EMPIRICUS, G. J. VOSSIUS.) Il avait projeté une édition d'Eunape et une de Dion Cassius; les notes qu'il a laissées sur ce dernier auteur ont servi pour l'édition qui a paru en 1750. On a imprimé les trois premières feuilles d'Eunape in-8°; mais la lenteur de l'imprimeur dégoûta Fabricius qui n'acheva pas son travail (*Voy.* J.-B. CARPZOV, tome VII, pag. 189). H.-S. Reimar, gendre de Fabricius, a donné *De vitâ et scriptis Joannis Alberti Fabricii commentarius*, 1737, in-8°., avec le portrait de Fabricius. L'ouvrage de Reimar a été la source où Niceron, Chauffepié, etc., ont puisé les articles qu'ils ont consacrés à Fabricius. Dans le premier volume de la première édition de la *Bibliotheca græca* on trouve un portrait de J. A. Fabricius, mais il ne ressemble pas à celui qu'on voit en tête de l'ouvrage de Reimar. Il y a aussi un fort beau portrait de Fabricius au devant du Dion Cassius de Reimar. A. B—T.

FABRICIUS (FRANÇOIS), professeur de théologie à l'université de Leyde, naquit à Amsterdam le 10 avril 1663. Ayant à l'âge de cinq ans perdu son père et sa mère, il fut redevable de sa première éducation à son aïeul maternel, qu'il perdit bientôt après (1673). Après avoir fait ses études, Fabricius se consacra à la théologie, et devint ministre à Velzen. Ce fut en 1705 qu'il succéda à J. Trigland dans la chaire de théologie en l'université de Leyde; il avait été quatre fois recteur de cette université (en 1708, 1716, 1724, 1736), lorsqu'il mourut le 27 juillet 1738. On a de lui : I. *Christus unicum ac perpetuum fundamentum ecclesiæ*, Leyde, 1717, in-4°. C'est le discours inaugural qu'il prononça en prenant possession de sa chaire; II. *De sacerdotio Christi juxta ordinem Melchizedeci*, 1720, in-4°.; III. *De christologiâ noachicâ et Abrahamicâ*, 1720, in-4°.; IV. *De fide christianâ patriarcharum et prophetarum*, 1720, in-4°.; V. *De oratore sacro*, 1720, in-4°. On a aussi de lui six Sermons en hollandais. Saxius dit que c'est à Fr. Fabricius qu'on doit l'*Oratio in natalem centesimum et quinquagesimum academiæ Batavæ quæ est Lugduni Batavorum*, 1725, in-fol. et in-4°. A. B—T.

FABRICIUS (CHRISTOPHE-GABRIEL), né le 18 mai 1684 à Schacksdorf, village de la Basse-Lusace, étudia la théologie protestante à l'université de Wittenberg, et fut nommé en 1703 pour prêcher l'évangile en langue wende (slave) aux habitants de Mulknitz et de Weysaghk dans la Basse-Lusace, et en 1740 à ceux de Daubitz dans la Lusace supérieure. Il y termina sa carrière le 12 juin 1757. Il a publié un Catéchisme et des Pièces en langue wende; mais ce qui l'a rendu remarquable c'est le zèle et l'activité qu'il déploya pour s'opposer aux progrès que le système religieux imaginé en 1727 par le comte de Zinzendorf faisait dans les deux Lusaces. Regardant l'association formée par cet homme fanatique, qui cachait des vues ambitieuses et un penchant voluptueux sous des dehors religieux, comme très dangereuse pour le christianisme et pour le protestantisme en particulier, il

ne cessa de combattre les herrenhuthers dans ses sermons et par ses écrits. Dans deux de ces ouvrages intitulés l'un *Das entlaervte herrnhuth* (Herrenhuth démasqué), Wittenberg, 1743, in-4°., et l'autre: *Entdeckte herrnhutesche Satirerey* (Découverte de l'esprit de secte des herrenhuthers), Wittenberg, 1749, in-8°., il s'attacha surtout à prouver que les disciples de Zinzendorf n'étaient pas, comme ils voulaient le faire croire, les descendants des anciens frères Moraves; mais une secte nouvelle réprouvée par les lois de l'empire, lesquelles ne reconnaissaient que les trois cultes, catholique, luthérien et réformé. S—L.

FABRICIUS (JEAN-ANDRÉ), né en 1696 à Dodendorf, près Magdebourg, fut successivement adjoint de la faculté philosophique de Iena, professeur du collége Carolin de Brunswick, et depuis 1753 recteur du gymnase de Nordhausen. Il mourut en cette ville le 28 février 1769. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires qui ont eu de la vogue jusqu'à ce que des travaux plus modernes les aient remplacés. L'art oratoire, la logique et l'histoire littéraire étaient les parties dont il s'occupa de préférence. Il donna en 1724 une *Rhétorique philosophique* qu'il refondit entièrement en 1739; à cette nouvelle édition il ajouta une *Poétique allemande*, la première peut-être qui ait paru. Sa *Logique d'après la méthode mathématique* parut en 1733, et dans de nouvelles éditions en 1737, 1746 et 1758, in-8°. De 1748 à 1759 il publia une *Bibliothèque critique* en 24 tomes ou 4 vol. in-8°., et de 1752 à 1754 une *Histoire littéraire* en 3 vol. in-8°. Il eut aussi part à l'*Histoire ecclésiastique* que J.-George Henesius et Ern. Stoexman firent paraître en 1735 en 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand. En latin, il avait publié en 1717 une *Dissertatio de Mathesi patribus primæ ecclesiæ et aliis quibusdam non suspectâ*, Leipzig, in-4°. En 1728 il donna des *Institutiones styli latini*, Leipzig, in-8°. S—L.

FABRICIUS (PHILIPPE-CONRAD), né le 2 avril 1714 à Butzbach, petite ville de la Hesse, étudia la médecine à Giessen et à Strasbourg, exerça son art dans sa ville natale depuis 1738, fut nommé en 1748 professeur d'anatomie, de physiologie et de pharmacie à l'université de Helmstadt, et décoré en 1750 du titre de conseiller aulique du duc de Brunswick. Il mourut à Helmstadt le 19 juillet 1774. L'exercice de sa chaire lui fournit l'occasion de publier beaucoup de consultations, de dissertations et de programmes, espèce d'écrits par lesquels les professeurs allemands ont coutume d'annoncer toutes les solennités académiques, et où ils traitent toujours quelque matière scientifique. A côté des travaux qui dépendaient de sa place, Fabricius s'occupa beaucoup d'histoire naturelle, et surtout de botanique. Pendant son séjour à Butzbach il avait fait imprimer ses *Primitiæ Floræ Butesbacensis, seu VI decades plantarum rariorum propè Butisbacum sponte nascentium*, en un vol. in-8°., 1743; son *Enumeratio methodica plantarum horti medici Helmstadensis*, en un volume in-8°., eut trois éditions, en 1759, 1763 et 1776. S—L.

FABRICIUS (JEAN-CHRÉTIEN), le plus célèbre entomologiste du 18e. siècle, naquit à Tundern, dans le duché de Sleswick, en 1742. Après avoir terminé ses études, à l'âge de vingt ans, il se rendit à Upsal pour

y suivre les cours de Linné. On ne peut se dissimuler qu'aucun disciple ne fut plus que Fabricius redevable aux leçons de son maître. Tous ses ouvrages sur l'entomologie, qui lui ont valu une réputation justement méritée, nous montrent les préceptes, la méthode, et même les formes de style de Linné appliqués au développement d'une seule idée neuve, heureuse et féconde. Fabricius était bien loin de déguiser les obligations qu'il avait à son maître : il a décrit avec beaucoup de charmes les moments heureux qu'il a passés auprès de lui; et peut-être est-il celui qui nous a transmis sur ce grand homme les détails biographiques les plus intéressants et les plus propres à le faire bien connaître. Le souvenir qu'il en conservait ne s'affaiblissait point avec l'âge, et nous ne l'avons jamais entendu prononcer sans attendrissement le nom de son *bon Linné*. Ce fut en étudiant sous lui qu'il conçut le projet de ses travaux sur les insectes et l'idée de son système. Il nous a souvent dit que la première bouche d'insecte qu'il disséqua, fut celle d'un hanneton; il la montra à Linné, avec la description qu'il en avait faite, et il lui proposa de faire usage des organes de la bouche pour établir les caractères des insectes dans la nouvelle édition du *Systema naturæ*, que Linné préparait. Celui-ci encouragea son élève à poursuivre cette marche; mais il refusa de s'y engager, parce que, disait-il, il était trop âgé pour changer de méthode. Fabricius, forcé de choisir un état, étudia la médecine, et fut reçu docteur à l'âge de vingt-cinq ans; mais, bientôt nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites, et fit paraître, en 1775, son système d'entomologie. Cet ouvrage donna une nouvelle face à la science. Swammerdam et Ray avaient classé les insectes d'après leurs métamorphoses; Lister, Linné, Geoffroy, d'après les organes du mouvement : quelques entomologistes, Réaumur, Scopoli, Linné lui-même s'étaient servi de la considération des organes nutritifs pour caractériser quelques genres; mais avant Fabricius, personne n'avait songé à coordonner ces principes à une classification générale. Cette idée était à la fois neuve et hardie, et l'auteur l'exécuta avec beaucoup d'habileté. Deux ans après il développa dans un second ouvrage les caractères des classes et des genres : dans les prolégomènes de cet ouvrage il montre les avantages de sa méthode, et en excuse les inconvénients. Enfin il publia, en 1778, une *Philosophie entomologique*, à l'exemple de la *Philosophie botanique* de Linné. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ou pendant plus de trente ans, Fabricius s'est occupé sans relâche à étendre son système, et à le reproduire sous diverses formes dans des ouvrages qui portent des titres différents. Possédant à fond plusieurs langues anciennes et modernes, il parcourut, dans ce but, chaque année les états du nord et du centre de l'Europe, fréquentant les musées d'histoire naturelle, formant des liaisons avec les hommes instruits de tous les pays, et décrivant partout avec une infatigable activité les insectes inédits. Mais à mesure que le nombre des espèces s'accroissait sous sa plume laborieuse, les caractères des genres, et même des classes, devenaient de plus en plus incertains et arbitraires; et, sous ce point de vue fondamental, ses derniers écrits sont peut-être inférieurs

aux premiers. La base qu'il avait prise était excellente; seulement elle ne devait point, comme il le pensait, le conduire à un *système*, mais à une *méthode naturelle*. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que Fabricius a trop négligé les autres considérations qui lui auraient fourni des moyens plus exacts de classification. Il ne faut pas cependant dissimuler qu'il a eu le sort de tous les hommes qui ont le bonheur de fournir une longue carrière, après avoir, par leurs travaux, imprimé un grand mouvement à la science qu'ils cultivent : l'âge et la lassitude les empêchent de suivre les progrès dont on leur est redevable, tandis que d'autres, plus jeunes et plus actifs, partant du point où ils se sont arrêtés, marchent en avant et les surpassent. Cependant Fabricius a encore l'avantage d'avoir présenté le catalogue le plus complet d'insectes décrits d'après nature : tant qu'il a vécu, il a tenu le sceptre de la branche importante d'histoire naturelle dont il s'était emparé; et, bien loin d'être jaloux des succès de ceux qui couraient la même carrière, il les a encouragés par ses éloges. Après avoir pris connaissance d'un premier travail que nous avions fait sur les Aranéides, il eut, l'année suivante, la complaisance de nous apporter de Kiel toutes les araignées exotiques de sa collection; et lorsque nous lui eûmes communiqué les observations critiques que l'intérêt de la science nous forçait de faire sur ce qu'il avait écrit relativement à cette classe d'insectes, il les approuva, et fut le premier à nous engager à les imprimer : loué avec franchise, mais critiqué aussi avec sévérité par M. Latreille, Fabricius se plût à rendre justice aux travaux de l'entomologiste français; il se montra docile à quelques-unes de ses critiques, et resta toujours son ami. N'oublions pas cependant de dire que, par des raisons que nous ignorons, Fabricius s'est écarté de cet esprit de justice qui le caractérisait, en inscrivant dans un de ses derniers ouvrages au nombre des figuristes, le nom d'*Olivier*, qui, certainement, mérite d'occuper une autre place (*Voyez* OLIVIER). Fabricius avait des connaissances très étendues en botanique et dans toutes les parties de l'Histoire naturelle. Il avait été nommé conseiller-d'état du roi de Danemark, et professeur d'économie rurale et politique; en cette qualité il a publié, dans les langues allemande et danoise, plusieurs ouvrages utiles, quoique moins célèbres que ceux qu'il fit paraître sur l'entomologie; tous ces travaux littéraires, ses fréquents voyages, les soins qu'il donnait à ses élèves remplissaient sa vie, qui paraissait devoir être longue; sa santé était robuste et son tempérament vivace : mais les désastres de sa patrie qui eurent lieu en 1807 l'affectèrent douloureusement; il était alors en France, pays où il aimait à séjourner, et qui était pour lui une seconde patrie. Nous l'engageâmes à y rester : les papiers publics annonçaient le bombardement de Copenhague par les Anglais. « Mon roi est malheu» reux, disait-il, et il faut que je » retourne auprès de lui. » Il partit, et peu de temps après nous apprîmes que cet homme illustre avait succombé à la mélancolie qui le consumait : il avait alors soixante-cinq ans. Fabricius était de petite taille, sa physionomie était vive, gaie, expressive; elle avait un caractère de bonhomie qui, lorsqu'on le considérait avec attention, contrastait avec la finesse de son regard. L'étendue de ses connaissances, ses liaisons avec

les hommes les plus illustres de son siècle, sa modestie, sa douceur et son enjouement, tout contribuait à rendre sa conversation intéressante et instructive. M. Latreille a fait paraître, dans les Annales du muséum d'histoire naturelle pour 1808, une notice sur Fabricius; c'est la seule dont nous ayons eu connaissance. Si nous avions pu nous procurer celles que l'on a dû publier en Allemagne, et l'ouvrage où il a lui-même consigné des détails sur sa propre vie, cet article eût été moins imparfait et plus complet. Il nous reste à faire connaître les nombreux écrits de Fabricius; nous commencerons par ceux qui sont relatifs à l'entomologie : I. *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8°. Ce livre renferme non seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues; II. *Genera insectorum*, Chilonii (Kiel), 1 vol. in 8°., sans date et sans nom d'imprimeur; la préface est datée du 26 décembre 1776. Cette exposition détaillée des classes et des genres est suivie d'une *Mantissa* (ou Supplément) d'espèces nouvellement découvertes qui font suite au *Systema;* III. *Philosophia entomologica*, Hambourg, in-8°., 1778. C'est encore le meilleur ouvrage de ce genre. IV. *Species insectorum*, ibid., 1781, in-8°., 2 vol. L'auteur, dans la préface, avoue qu'il n'a pu discerner les caractères génériques de la bouche d'un grand nombre de petites espèces dans les genres des phalènes, des charansons, des carabes, des mouches, des ichneumons, des teuthrèdes, et il invite les entomologistes à s'occuper de monographies sur ces insectes: déjà il voyait qu'il ne pouvait seul achever l'édifice dont il n'avait que posé les bases. V. *Mantissa insectorum*, Hafniæ (Copenhague), 1787, in-8°., 2 vol. C'est un supplément à l'ouvrage précédent, presqu'aussi volumineux que l'ouvrage même; VI. *Nova insectorum genera*, dans les Mémoires de la Soc. d'hist. natur. de Copenhague, tom. I, 1re. part. L'auteur établit sept genres nouveaux dans ce Mémoire; VII. *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8°., en y comprenant l'*Index alphabeticus*; mais les six premiers volumes ne forment que quatre tomes, le premier et le dernier étant divisés en deux parties: tous les *Species* précédents sont refondus dans ce grand ouvrage, où l'auteur a pour la première fois introduit les classes des *Piezates*, des *Odonates*, et des *Mitosates*, qui, auparavant, étaient réunis dans une seule et même classe, sous le nom de *Synistates :* de sorte qu'il mettait dans une même division les abeilles et les cloportes, les éphémères et les araignées, les libellules ou demoiselles et les scolopendres; VIII. *Supplementum entomologiæ systematicæ*, Copenhague, 1798, in-8°., avec de nouveaux genres et de nouvelles espèces dans toutes les classes. L'auteur a donné, dans cet ouvrage, un travail entièrement neuf sur la classe des Agonates ou crustacés, qu'il fit disparaître de son système et qu'il subdivisa en trois, les *Polygonates*, les *Kleistagnates* et les *Exochnates*. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de cinquante-deux pages, qui ne parut qu'un an après, ibid., in-8°. Enfin, Fabricius voulut refondre encore tous les ouvrages précédents en un seul, en publiant successivement un *Species* pour chaque classe d'insectes en particulier, et il fit paraître : IX. *Systema Eleutheratorum*, Kiel, 1801,

2 vol. in-8°., avec un *Index* in-4°., imprimé à Brunswick; X. *Systema Rhyngotorum*, Brunswick, 1803, in-8°., avec un *Index* in-4°., publié en 1805; XI. *Systema Piezatorum*, ibid., 1804, in-8°., et un *Index* in-4°.; XII. *Systema Antliatorum*, ibid., 1805, in-8°., et un *Index* in-4°. La mort surprit Fabricius au moment où il venait de finir le premier volume du *Systema Glossatorum*, qui n'est connu que par l'extrait qu'en a donné Illiger, et ce volume fut le dernier qu'il écrivit sur les insectes. XIII. Description de la *Tipula sericea*, et de sa larve, dans le Recueil de la Société des scrutateurs de la nature, de Berlin, tom. V; XIV. *De Systematibus entomologicis*, dans le même Recueil, IIe. partie, pag. 98. Le professeur Gieseke a publié, d'après les notes manuscrites de Fabricius et les siennes propres, les leçons de Linné sur l'ordre naturel des plantes, Hambourg, 1792, 1 vol. in-8°. XV. *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8°.; XVI. *Traité de la Culture des plantes à l'usage des cultivateurs*; XVII. *Observations sur l'engourdissement des animaux durant l'hiver*, inséré dans le *nouveau Magasin de physique et d'histoire naturelle*, (tom. IX, part. IV, pag. 79-82); XVIII. *Résultat des leçons sur l'Histoire naturelle*, Kiel, 1804, 1 vol. in-8°.; XIX. *Sur l'accroissement de la population, particulièrement en Danemark.* Cet ouvrage occasionna une petite guerre littéraire, et fut critiqué par Geo. Bruyn, Ambrosius et deux anonymes (*Voyez*, à ce sujet, la Bibliothèque statistique de Meusel); XX. *Eléments d'économie politique à l'usage des étudiants*, Flensbourg, 1775, in-8°. L'auteur donna une nouvelle édition de cet ouvrage à Copenhague, 1783, in-8°.; XXI. *Renseignements historiques sur le commerce du Danemark*, dans le Journal politique, 1785, tom. II, pag. 302-316, 383 et 401; XXII. *Hvori bestaaer Borgerdyd besvaret* (en quoi consiste la vertu civique?), Copenhague, 1786, in-8°. de 16 pag.; XXIII. *Sur les finances et la dette en Danemark*, inséré dans le *Magasin de Kiel* par Heinze, tom. II, pag. 1-29, 1791; XXIV. *Recueil d'écrits sur l'administration*, Kiel, 1786 et 1790, 2 vol. in-8°. Fabricius a reproduit, dans ces deux volumes, tous ses traités détachés publiés séparément sur l'économie politique, et en a ajouté de nouveaux sur la *mendicité*, la *salubrité publique*, etc.; XXV. *Sur les Académies, particulièrement en Danemark*, Copenhague, 1796, in-8°. C'est dans la préface de cet ouvrage que Fabricius a donné sa propre Biographie. M. Latreille, à la fin de sa notice, semble dire qu'il en avait composé une en danois, plus étendue, qui est restée manuscrite. XXVI. *Voyage en Norwège*, Hambourg, 1779, in-8°. Il en a paru une traduction française par MM. Millin et Winckler, 1803, in-8°.; XXVII. *Lettres sur Londres*, Leipzig, 1784, in-8°.; XXVIII. *Lettres au sujet d'un voyage fait en Russie*, insérées dans le Porte-feuille historique de 1786, tom. II, N°. 11, et de 1787, tom. II, N°. 4; XXIX. *Remarques minéralogiques et technologiques*, dans l'ouvrage de Ferber, intitulé : *Description des fabriques chimiques observées durant un voyage dans diverses provinces d'Angleterre*, Halberstad, 1793, in-8°. Les 15 derniers ouvrages sont en allemand, excepté le N°. XXII, qui est en danois. XXX.

Remarques sur le Danemark, écrites en anglais et publiées par Pinkerton, dans sa *Géographie moderne*, édition de 1807, tom. I, pag. 553; et tom. I, édit. de 1811, p. 362.
W—R.

FABRICY (le Père *Gabriel*), dominicain et célèbre bibliographe, mort à Rome en 1800, était né, vers 1725, à Saint-Maximin, près d'Aix en Provence. Il entra de bonne heure dans l'ordre de St.-Dominique, dont il prit l'habit et fit les vœux en cette dernière ville. Ses lumières et ses vertus le portèrent bientôt à la dignité de provincial, qui le fit aller à Rome vers 1760. Les ressources que cette illustre capitale offrait à son goût pour l'instruction le flattaient beaucoup, et les confrères qu'il y connut, le retinrent dans la maison qu'ils y avaient. Ils lui conférèrent même la fonction de lecteur en théologie; et comme il cultivait en même temps les belles-lettres avec distinction, l'académie *degli Arcadi* se l'agrégea. Bientôt il mérita, par ses vastes connaissances et son amour de l'étude, d'être choisi pour l'un des docteurs théologiens de la fameuse bibliothèque de Casanata, léguée en 1700, par le cardinal de ce nom, aux dominicains du couvent de la Minerve (*Voy.* CASANATE). Il travailla avec le P. Audifrédi à en faire ce magnifique Catalogue dont on regrette qu'il n'y ait eu que quatre volumes de publiés (*V.* AUDIFREDI); et ce fut pour le plus grand honneur de cet ouvrage, que le P. Audifrédi, qui en composa la préface, y déclara la part considérable que le P. Fabricy avait eue dans ce travail. Les Œuvres que celui-ci avait publiées lorsque parut le troisième tome de ce catalogue, c'est-à-dire en 1788, y sont indiquées de la manière suivante : I. *Recherches sur l'époque de l'équitation et l'usage des chars équestres chez les anciens, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples relativement à cette date*, 2 parties en un gros volume in-8°., Marseille (Rome), 1764 et 1765; II. *Mémoires pour servir à l'Histoire littéraire des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et de Rubeis; avec un autre concernant les ouvrages de M. Cornet, et l'explication d'une loi de Moïse, portant défense de faire amas de chevaux*, etc. : ces divers opuscules sont imprimés dans le *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, du P. Richard, tomes V et VI; III. une *Lettre*, insérée dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Dinouart (novembre 1768), sur l'ouvrage du P. Mamachi : *De animabus justorum in sinu Abrahæ ante Christi mortem expertibus beatæ visionis*; IV. *Des Titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des livres saints de l'Ancien-Testament*, 2 tomes in-8°., Rome, 1772. Ouvrage important, plus célèbre que tous les autres du même auteur. V. *Censoris theologi Diatribe quâ bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, Rome, 1782, in-8°., se trouve à la suite du *Specimen variarum lectionum sacri textûs*, etc., de J.-B. de' Rossi.
G—N.

FABRINI (JEAN), grammairien italien, naquit en 1516, à Fighine en Toscane, patrie du célèbre Marsile Ficin. C'est Fabrini qui nous l'apprend dans une réponse qu'il fit à un ami qui l'engageait à retrancher du titre de ses ouvrages ces mots *da Fighine* qu'il y mettait toujours, et à mettre seulement *Fiorentino*, pour faire croi-

re qu'il était né à Florence. « Je fais » plus de cas, lui répondit-il, du seul » Marsile Ficin, qui était de Fighine, » que de toute la noblesse de Floren- » ce, etc. » Cette lettre est imprimée à la suite de ses Commentaires italiens sur Térence. Il dit en la finissant : « Mon père se nommait Bernard, » fils de Julien, fils d'Antoine Fabri- » ni de Fighine : d'où sont-ils venus ? » je n'en sais rien. Que celui-là s'en » informe qui a moins d'affaires que » moi. » Fabrini fut appelé en 1547 à Venise par le sénat, pour remplir la chaire d'éloquence; il y professa pendant trente ans avec le plus grand éclat, et obtint ses appointements entiers pour retraite quelques années avant sa mort, qu'on place vers 1580. On a de lui : I. Une traduction italienne des discours latins *De institutione reipublicæ* de Francesco Patrizi de Sienne, Venise, chez les fils d'Alde, 1545, in-8°.; II. *Della interpretazione della Lingua volgare e latina, dove si dichiara con regole generali l'una et l'altra lingua*, etc., Rome, 1544; III. *Teorica della Lingua, dove s'insegna con regole generali ed infallibili a trasmutare tutte le lingue nella lingua latina*, Venise 1565; IV. *il Terentio latino Comentato in Lingua toscana e ridotto a la sua vera latinità*, etc., Venise, 1548, in-4°. Le Commentaire italien est en marge du texte latin. La construction est faite, chaque phrase est expliquée mot à mot, et cette explication est suivie de quelques notes. Le double but de l'auteur était que le texte servît à mieux entendre la langue vulgaire, et que ceux qui ne sauraient que la langue vulgaire pussent, à l'aide du commentaire, apprendre le latin. Le Traité *della interpretazione*, etc., ci-dessus, n°. II, est réimprimé à la fin du Térence. V. *L'Opere d'Oratio poeta lirico comentate in lingua volgare toscana*, etc., Venise, 1565. L'ordre que l'auteur a suivi et le but qu'il se propose, sont les mêmes que dans le Commentaire précédent; mais les explications sont plus étendues et mieux développées. Quoiqu'il ne donne à Horace que le titre de poète lyrique, il n'a pas commenté les odes seulement, mais aussi les satires, les épîtres et l'art poétique. VI. *L'Opere di Virgilio spiegate e comentate in volgare*, etc., Venise, 1597. Fabrini n'est pas le seul auteur de ce dernier commentaire, qui est dans le même genre que les deux autres; Charles Malatesta et Philippe Venuti de Cortone, qui professaient alors les belles-lettres à Venise, y mirent aussi la main. Ces trois Commentaires ont été réimprimés plusieurs fois; les premières éditions sont les plus recherchées, parce qu'elles furent faites sous les yeux de l'auteur. G—É.

FABRIS (Nicolas), habile mécanicien d'Italie, et prêtre de l'Oratoire, mort le 13 août 1801, à Chioggia, où il était né en 1739, commença d'abord par travailler avec son frère l'abbé François Fabris, moins célèbre que lui, à l'analyse et à la classification des êtres marins de l'Adriatique. L'étude des mathématiques qu'il entremêlait à ce travail, se combinant avec son goût pour la musique, lui fit faire de tels progrès dans la science théorique et même pratique de cet art, qu'il mérita d'être consulté en plusieurs discussions qui y avaient rapport. Il inventa pour l'harmonica de Franklin un piano-forte avec un registre et des touches, comme encore une table de progressions harmoniques, pour accorder promptement et facilement, sans avoir besoin d'organiste, les instruments à clavier. Par-

mi les autres inventions, assez nombreuses, qu'il fit dans le même genre, fut celle d'un clavecin au moyen duquel les notes frappées par les touches étaient en même temps écrites par elles : expédient déjà tenté avec quelque succès (*V.* Engramelle). On lui dut aussi une petite machine fort simple, par les ressorts de laquelle une main de bois battait toutes sortes de mesures. Son talent en mécanique ne se borna pas aux choses musicales. Il imagina un genre de tonneau dans lequel l'air ne pouvait s'introduire à mesure qu'on le vidait, parce que sa cavité diminuait dans la même proportion que le vin qui y était contenu. Il trouva le moyen d'écrire aussi vite que la parole la plus précipitée sans abréviation et sans rature. La recherche du mouvement perpétuel l'occupa; et il imagina, pour le trouver, une espèce de pendule sans rouages, sans contrepoids : le seul artifice de l'aimant en était le moteur. Il construisit encore une horloge qui marquait, dans le rapport le plus exact, les heures italiennes et les heures françaises, avec les minutes et les secondes respectives; les équinoxes et les solstices y étaient même indiqués. Son penchant naturel pour la mécanique ne le détourna cependant point des études théologiques. Ses supérieurs le jugèrent digne d'enseigner les jeunes élèves de la Congrégation; l'évêque de Chioggia le choisit pour son conseil; et il prêcha même avec succès la religion qu'il pratiquait avec exactitude. — Son frère aîné, Joseph Fabris, médecin, fut le premier à mettre en système la botanique de sa patrie, et à en répandre la connaissance de concert avec son compatriote Barthélemi Bottari. G—n.

FABRIZI (Charles), jurisconsulte, né à Udine en 1709, fit ses études à l'université de Padoue, avec une grande distinction, et y prit ses degrés en droit. Il revint ensuite dans sa patrie, où ses talents le firent nommer à différentes charges publiques. L'obligation où il se trouva de faire des recherches dans les archives d'Udine, l'engagea à les mettre en ordre, et à extraire, des titres qu'elles renferment, ceux qui concernent plus spécialement l'histoire du Frioul. Il se disposait à mettre au jour le résultat de son travail, lorsqu'il mourut en 1773. Les manuscrits de Fabrizi forment plusieurs volumes in-folio. On en a tiré deux Dissertations qui ont été imprimées, l'une : *De l'Intérêt de l'argent dans le Frioul au* 14e. *siècle*; l'autre : *De l'ancienne Monnaie de ce pays.* Fabrizi était membre de l'académie d'Udine et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Italie. W—s.

FABRONI (Ange), célèbre biographe italien du 18e. siècle, doit à ce titre occuper une place distinguée dans un ouvrage tel que le nôtre. Il naquit le 7 septembre 1732, à Marradi, dans cette partie de la Romagne qui est, depuis le 15e. siècle, réunie au grand-duché de Toscane; sa famille y avait été riche et puissante, mais la fortune de son père était bornée, et il était le dernier de onze enfants. Après de premières études, faites dans sa patrie, il obtint en 1750, à Rome, une place dans le collège Bandinelli, fondé par un boulanger de ce nom, pour l'éducation d'un certain nombre de jeunes Toscans. Les élèves de ce collège étaient admis aux cours de celui des Jésuites. Fabroni suivit deux cours de rhétorique, l'un le matin, l'autre le soir. Son professeur du soir était excellent, celui du matin était le plus inepte des professeurs; il donnait quelquefois pour devoir, à

ses écoliers une de ces petites antiennes que l'église chante aux fêtes des Saints. Fabroni aima mieux passer pour inepte lui-même aux yeux d'un tel maître que de se distinguer dans ce genre de compositions; mais ayant trouvé, dans la classe du soir, l'occasion de faire un discours latin contre les plagiaires qui se font une réputation aux dépens des auteurs qu'ils ont pillés, ce discours reçut, dans le collége, une approbation générale, et donna de grandes espérances de son auteur. Il était à Rome depuis trois ans, et avait, dès la première année, perdu son père, qui l'avait laissé sans fortune. Il avait étudié la logique, la physique, la métaphysique, la géométrie, et sentait la nécessité de se livrer à des occupations utiles, lorsqu'il fut présenté au prélat Bottari, vieillard triste et sévère, qui lui fit cependant un très favorable accueil. Il fut même arrangé entr'eux, peu de temps après, que Fabroni remplirait, pour lui, les fonctions d'un canonicat de Ste. Marie *in transtevere*. Bottari était un des soutiens du parti jansséniste; pour lui plaire, Fabroni se mit à étudier la théologie, et à traduire en italien des ouvrages français, tels que la *Prépardtion à la mort*, du P. Quesnel, les *Principes et règles de la Vie chrétienne*, de Le Tourneux, et les *Maximes* de la marquise de Sablé; ce dernier ouvrage était accompagné d'amples Commentaires. Ils parurent tous trois chez Pagliarini, qui était le libraire ordinaire de la secte; ainsi, un élève des Jésuites fit ses premières armes littéraires sous la bannière de Jansénius. Il remarqua bientôt que les livres qui réussissaient le mieux à Rome étaient écrits en latin; il s'était habitué, dès sa jeunesse, à écrire élégamment en cette langue: le premier ouvrage latin qu'il publia fut une Vie du pape Clément XII. Elle est fort médiocre, au style près; mais il serait difficile de la juger plus sévèrement qu'il ne la jugeait lui-même. Le cardinal Neri Corsini en fut cependant si satisfait, qu'il fit les frais de l'impression, et récompensa en outre magnifiquement Fabroni. Peu de temps après, il fut choisi par le maître du sacré palais pour prononcer devant Benoît XIV, dans la chapelle pontificale, un discours latin sur l'Ascension; le pape, à qui il le présenta, reçut cet hommage avec une bonté particulière, et saisit, peu de temps après, l'occasion de lui faire du bien. La princesse Camille Rospigliosi avait laissé, en mourant, une somme d'argent qui devait être partagée entre des jeunes gens auxquels il était imposé pour condition d'être citoyens de Pise, d'étudier la jurisprudence, et d'avoir pris tous leurs degrés dans cette faculté. Les ancêtres de Fabroni avaient été admis, dès le commencement du 17e. siècle, parmi les patriciens de Pise; il avait fait son droit à Césène, et y avait été reçu docteur; enfin, depuis plusieurs années, il joignait l'étude des lois à celle de la théologie; il demandait donc à avoir part au legs de la princesse; il éprouvait, de la part de la famille, des refus, que Benoît XIV fit cesser en disant seulement qu'il désirait qu'on ne lui fit pas d'injustice. Fabroni put alors vivre avec plus d'aisance et se laissa, pendant quelques années, entraîner à la dissipation du monde, sans cependant interrompre ses études, ni perdre le goût des bonnes mœurs. La jurisprudence ecclésiastique était toujours l'objet particulier de ses travaux; il étudiait surtout à fond le *Jus ecclesiasticum* de Van Espen; il resserrait ou étendait le texte de cet auteur, et y faisait des additions et des notes; en-

fin, il avait fait, sur ce livre, un nouveau livre qui aurait pu être utile pour l'étude de cette branche du droit; mais il ne l'a point publié et n'y a jamais mis la dernière main. Au bout de huit ans, terme auquel expirait le bienfait des Rospigliosi, il quitta enfin ce genre d'étude, qu'il n'avait embrassé que par convenance et par raison, et il se livra entièrement aux belles-lettres. Il prononça en latin, dans l'église de Ste. Marie, l'oraison funèbre du prétendant Jacques Stuart; le cardinal d'York, fils de ce prince, présent à cette cérémonie, fut ému jusqu'aux larmes et témoigna, par un présent considérable, sa satisfaction à l'orateur. Ce fut vers ce temps-là que Fabroni conçut l'idée d'écrire en latin les vies des savants Italiens qui ont fleuri dans le 17ᵉ. et le 18ᵉ. siècle, ouvrage qui devint, dès ce moment, le principal objet de ses recherches, de ses travaux, et qui a le plus contribué à sa réputation. Il en publia le premier volume en 1766; il avait donné, peu de temps auparavant, une traduction italienne des *Entretiens de Phocion*, de l'abbé de Mably. Cette publication ne fut pas généralement approuvée: à Venise, surtout, quelques patriciens regardèrent l'austérité de mœurs, recommandée aux républiques par Phocion, comme une censure de la licence que le sénat était accusé d'autoriser parmi le peuple pour le distraire et l'asservir. Ils voulurent faire censurer l'ouvrage et prohiber la traduction; mais la partie la plus sage du sénat blâma cette rigueur, et permit qu'on en fît, à Venise même, une seconde édition. Cependant l'admiration de Fabroni pour un philosophe qui enseignait des choses qu'à Rome (1), selon ses propres expressions, on ignore ou l'on méprise; son éloignement pour les démarches et pour les complaisances qui conduisent aux honneurs, et enfin, s'il faut l'en croire, l'inimitié des Jésuites, à qui ses liaisons avec Bottari le rendaient suspect; toutes ces causes s'opposaient à son avancement et l'écartaient du chemin de la fortune; il céda enfin aux instances d'amis puissants qui l'appelaient à Florence; il s'y rendit en 1767, et le grand-duc Léopold lui donna, comme on le lui avait fait espérer, la place de prieur du chapitre de la basilique de Saint-Laurent. Il partagea son temps entre les fonctions religieuses de sa place, qu'il remplissait avec beaucoup d'exactitude, et ses travaux littéraires, qui devinrent son seul amusement, ayant dès lors, à la musique près, renoncé aux plaisirs du monde qui prenaient à Rome une partie de son temps. Deux ans après, il obtint un congé pour aller à Rome revoir ses anciens amis. Clément XIV (Ganganelli), qu'il avait compté autrefois parmi ses protecteurs, et qui venait d'être élevé au pontificat, lui fit le plus gracieux accueil, le nomma, presque malgré lui, l'un des prélats de la chambre pontificale, et fit, pour le retenir à Rome, les plus grands efforts; mais Fabroni, attaché par la reconnaissance au grand-duc, qui venait encore de le créer provéditeur de l'université de Pise et prieur de l'ordre de saint Étienne, résista aux offres et aux instances du pape, sur les promesses duquel il fit d'ailleurs entendre assez clairement qu'il ne fallait pas toujours se fier; après avoir fait un voyage à Naples, où il fut reçu avec bonté par la reine, et bien vu des gens de lettres et des savants, il retourna directement à Florence. Il profita de son crédit auprès du grand-duc pour ob-

(1) *Sed hæc Romæ aut ignorantur aut contemnuntur.* (Vie de Fabroni, écrite par lui-même.)

tenir la permission de tirer, des archives de Médicis, des lettres de savants du 17ᵉ. siècle, adressées au cardinal Léopold de Médicis, qu'il publia en deux volumes, et qui jettent beaucoup de lumière sur l'histoire littéraire de ce temps-là. Il engagea un certain nombre de gens de lettres à entreprendre avec lui le journal *de' Letterati* de Pise, dont ils firent paraître, par an, quatre volumes, et dont il fournissait lui-même une grande partie. Cette entreprise lui occasionna un surcroît de travail, souvent excessif, et lui attira, comme il arrive toujours, beaucoup de désagréments; mais il la soutint avec courage, et poussa jusqu'à cent deux volumes la collection de ce journal. Au milieu des travaux dont il était occupé, il apprit que le grand-duc l'avait choisi pour précepteur de ses enfants. Il craignit que cette faveur n'excitât contre lui l'envie; et, ne pouvant se soustraire au joug honorable qui lui était imposé, il crut devoir s'éloigner de Florence jusqu'au moment où il devrait entrer dans les fonctions de son emploi. Il demanda donc la permission de voyager; le grand-duc non-seulement le lui permit, mais lui fit compter, par le trésor de l'ordre de St. Étienne, la somme nécessaire pour son voyage. Fabroni vint à Paris, y fit un assez long séjour, passa en Angleterre, où il ne resta que quatre mois, et revint en France. A Londres comme à Paris, il vit ce qu'il y avait de plus élevé par le rang et de plus distingué dans les sciences, les lettres et les arts; mais il mettait une grande différence entre le caractère et la manière de vivre des deux nations, et toutes ses préférences étaient pour nous. Il retourna en Toscane dans l'été de 1773; le grand-duc avait changé d'avis relativement à l'éducation de ses enfants; quelle que fût la cause de ce changement, Fabroni s'en félicita, et se trouva heureux de conserver son indépendance. Son Recueil biographique devint plus que jamais son travail de prédilection. Il retoucha, augmenta et publia de nouveau cinq volumes de Vies qui avaient déjà paru; il en ajouta de nouvelles, qui se suivirent rapidement. Enfin il forma le projet d'écrire, indépendamment de ce Recueil, la Vie de trois grands hommes qui ont fondé la gloire et l'élévation de la maison de Médicis. Il commença par Laurent-le-Magnifique, remonta ensuite à son aïeul, Cosme l'Ancien, père de la patrie, et redescendit à son fils, le pape Léon X, mais seulement huit ans après avoir publié la Vie de Cosme. Dans cet intervalle il fit un voyage en Allemagne, visita Vienne, Dresde, Berlin, vit les grands, les savants, les académies, et fut à son retour, en 1791, engagé par le grand-duc à écrire l'Histoire de l'université de Pise. Il en publia trois volumes en moins de quatre ans, sans interrompre ses Vies des savants, ni la composition de sa Vie de Léon X, ni son Journal. Il continua ce dernier ouvrage jusqu'à la première entrée des Français en Italie (1796), qui interrompit les communications entre la Toscane, la Lombardie, Venise, et plusieurs autres états avec lesquels il avait besoin de correspondre pour alimenter son Journal. Ses autres travaux souffrirent aussi des circonstances publiques; cependant à Lucques, où il alla passer deux mois, en 1800, il écrivit encore les Vies de deux savants (*Bevenini* et *Tabarrani*); mais il sentit les premières atteintes de douleurs de goutte, qui augmentèrent bientôt, au point de lui interdire toute espèce de travail. Lorsqu'elles lui laissaient quel-

qu'intervalle, il revenait aux objets habituels de ses études ; mais en 1801, il se fit en lui un changement de goûts et de volontés ; il dit adieu aux occupations littéraires, et se livrant exclusivement à celles qui avaient la religion pour objet, il n'écrivit plus que des ouvrages de dévotion, tels que, pour la *Fête de Noël*, en 1801, pour *Notre-Dame de Bon Secours*, en 1803. A cette dernière époque de sa vie, il se reprochait quelques légèretés et quelques traits de passion qui lui étaient échappés dans ses écrits; il se repentait surtout d'avoir dit, en parlant des Jésuites, *qu'ils étaient comme les cochons, qui, lorsque vous en avez blessé un, fondent tous ensemble sur vous*; et il est vrai que cela n'était digne, ni d'un aussi bon chrétien, ni d'un aussi élégant écrivain. C'était dans la *Vie d'Apostolo Zeno* qu'il avait écrit cette phrase; et, par un oubli des bienséances, presqu'incroyable dans un homme tel que lui, il avait dédié et adressé cette Vie au célèbre Tiraboschi, son ami, qui avait été jésuite, et qui, malgré la douceur de son caractère, ne put pas n'en être point offensé. Aux vacances de l'université de Pise, Fabroni se retira dans une solitude auprès de Lucques, appelée *S. Cerbon*, chez les Franciscains réformés, uniquement occupé, pendant un mois, de sa fin qu'il sentait approcher. De retour à Pise, il ne fit plus que souffrir, et voir s'accroître chaque jour les progrès de son mal. Il expira enfin le 22 septembre 1803, après avoir rempli tous les devoirs de la religion. Ses obsèques furent faites avec magnificence dans l'église de S. Etienne, et sa sépulture décorée d'une inscription honorable. On en a gravé une autre plus étendue au-dessous de son buste en marbre, placé à Pise, dans le *Campo-Santo*. On a dû aussi en mettre une en son honneur dans le nouvel hôpital de Marradi sa patrie, pour la fondation duquel il avait donné le premier une somme d'environ trois mille écus, et auquel il avait procuré des libéralités considérables, tant de la part des princes de Toscane, que de ses plus riches concitoyens. Les principaux ouvrages de Fabroni sont : I. *Vitæ Italorum doctrinâ excellentium qui sæculis XVII et XVIII floruerunt.* La meilleure édition, et la plus complète, est celle de Pise, commencée en 1778, in-8°., et dont il donna successivement 18 volumes, le dernier, en 1799. Le 19ᵉ. et le 20ᵉ. parurent après sa mort, à Lucques, 1804 et 1805; l'un composé de Vies écrites dans ses dernières années, et qu'il était prêt à faire imprimer; l'autre, de sa propre Vie, écrite par lui-même, jusqu'en 1800, avec un supplément de l'éditeur, M. Dominique Pacchi; et d'un choix de Lettres adressées à Fabroni par des princes et par des savants. Elles prouvent de quelle considération il jouissait, et contiennent des détails intéressants pour l'histoire littéraire. Cette collection biographique ne renferme pas moins de 154 Vies, y compris la sienne. Il est vrai qu'il y en admit 21, écrites par différents auteurs de ses amis; mais tout le reste lui appartient; et si l'on songe au nombre infini d'objets que l'auteur embrasse, aux recherches qu'exigeait la discussion des faits, à la variété des connaissances que supposent les notices claires et suffisantes de tant d'ouvrages scientifiques de tous genres; enfin, à l'élégance continue avec laquelle ces Vies sont rédigées, on ne sera pas surpris du grand succès qu'elles ont eu dans le monde savant. L'abbé Andrès, dans le 3ᵉ. vo-

lume de son *Histoire générale de la Littérature*, n'a pas craint de dire que si, dans l'histoire littéraire, l'Italie peut regarder Tiraboschi comme son Tite-Live, elle doit aussi se vanter d'avoir son Plutarque dans Fabroni. Nous ne parlerons, ni de quelques reproches que l'on a faits à cet ouvrage, relatifs surtout à la partialité pour les jansénistes, et contre les jésuites, dont on accuse l'auteur, dans sa *Vie du pape Clément IX* et ailleurs, ni des réponses qui ont été faites à ces reproches. Ces questions sont aujourd'hui sans importance, et les hommes raisonnables espèrent qu'elles n'en reprendront jamais. II. *Giornale de' letterati*; Pise, 105 vol. in-12. On peut mettre au nombre des ouvrages de Fabroni, ce journal qui lui dut sa naissance, dont plusieurs volumes sont entièrement de lui, et auquel il ne cessa point de fournir des articles intéressants, principalement sur les beaux arts anciens et modernes. L'étude qu'il en avait faite, et ses recherches sur cet objet, lui fournirent les matériaux d'une *Histoire des arts du dessin*, ouvrage imparfait sans doute, mais où se trouvent cependant beaucoup d'observations peu communes et de bon goût. C'est encore à cette classe de ses écrits, que se rapporte sa *Dissertation sur la fable de Niobé*. L'occasion pour laquelle il l'écrivit, lui donne un titre de plus à la reconnaissance des Florentins. Des statues antiques du plus grand prix étaient toujours restées à Rome, dans le palais des Médicis, et manquaient à la galerie de Florence. Fabroni engagea le comte de Rosenberg, ministre du grand duc Léopold, à obtenir de ce prince l'ordre de faire transporter à Florence ces antiques, parmi lesquelles se trouvait l'admirable groupe des seize statues de Niobé et de ses enfants. En les examinant de près et de suite, Fabroni conclut, de la perfection de cet ouvrage, et de plusieurs autres indices, qu'il n'était point de Praxitèle, comme on le croyait communément, mais de Scopas; et il appuya, dans cet écrit, son opinion sur les raisons les plus solides, quoique le fameux peintre Raphaël Mengs, qu'il avait consulté, ne fût pas de cet avis, et que l'on ait, sur cet objet, dans le Recueil de ses OEuvres, publiées par le chevalier Azzara (Rome, 1787, in-4°., p. 357 et 362), deux lettres adressées à Fabroni, pour combattre son opinion. III. *Laurentii Medicis magnifici Vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4°.. Le premier volume contient l'histoire; le second, les notes, les monuments, et pièces justificatives. Ces monuments précieux, la plupart inconnus jusqu'alors, et que l'auteur eut le premier l'idée et la permission de tirer des archives de la maison de Médicis, rendirent tout nouveau cet intéressant sujet. Cette Histoire de Laurent-le-Magnifique, écrite avec beaucoup d'ordre, de clarté, d'élégance, et d'impartialité, donna, pour la première fois, une idée juste du plus grand homme de cette maison célèbre, et de l'un des plus grands hommes des temps modernes. M. Roscoe, en suivant la même marche, en puisant dans les mêmes archives, y a fait de nouvelles découvertes, et a produit, dans sa langue, un ouvrage encore meilleur; mais ce n'est pas peu de gloire pour Fabroni, que d'avoir frayé cette route, et d'y avoir si heureusement marché le premier. IV. *Magni Cosmi Medicei vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4°.. Le plan et le mérite de cet ouvrage sont les mêmes que ceux du précédent. Le caractère,

au moins extérieur, de Cosme, qui fut surnommé *le Père de la patrie*, y est fidèlement tracé; il n'y manque que quelques traits plus profonds, qui auraient dévoilé les secrets de l'ambition de cet homme simple et populaire, mais adroit, et même rusé (1), qui s'éleva, par la faveur du peuple, au-dessus des grands et des nobles. On n'y voit peut-être pas assez, comme dans son germe, l'étonnante fortune et la haute destinée de cette famille de commerçants, qui devint peu de temps après une dynastie de souverains. V. *Leonis X, pontificis maximi vita*, Pise, 1797. Dans cette Vie d'un grand protecteur des lettres et des arts, l'auteur avait à embrasser un horizon politique plus étendu; il devait mêler en plus grande proportion les affaires d'état aux intérêts de la république des lettres: il n'est pas sûr qu'il y ait également réussi. Ici l'histoire n'est suivie que de notes. Ce n'était plus dans les archives de Florence; c'eût été dans celle de Rome, qu'il eût fallu puiser, pour en tirer des monuments secrets et authentiques: mais cette faculté n'était accordée à personne, et quand M. Roscoe a voulu ajouter, comme Fabroni, une Vie de Léon X à celle de Laurent, il a dû se contenter, comme lui, de ce que pouvaient lui fournir les archives florentines, et de ce que Fabroni lui-même avait déjà publié. Il eût bien fait de n'y pas ajouter tant de choses imprimées ailleurs, tant de pièces de vers tirées de recueils connus, et de ne pas surcharger de 450 pages d'appendix l'histoire trop volumineuse de ce pontife. VI. *Historia Lycæi Pisani*; Pise, 3 vol. in-4°., 1791, 1793 et 1795 (*V.* E. Corsini). Cette histoire embrasse toute la durée de l'université de Pise, depuis son origine jusqu'à la fin de la domination des Médicis. Un 4°. volume devait comprendre l'histoire de l'université sous les grands-ducs de la maison d'Autriche; mais la difficulté d'écrire sur des choses et des personnes si voisines de son temps, et sur celles de son temps même, arrêta l'auteur. Il paraît qu'il n'avait rien écrit de ce volume que sa vie, qui devait en former le premier chapitre, et qui a été trouvée parmi ses Manuscrits, avec ce titre: *De curatore Academiæ caput I.* VII. *Francisci Petrarchæ vita*, Parme, Bodoni, 1799, in-4°. L'auteur avait formé, avec M. Baldelli, auteur d'une Vie italienne de Pétrarque, publiée à Florence, en 1797, le projet d'une nouvelle édition des Lettres de ce grand homme, où ils auraient ajouté toutes celles qui sont encore inédites. Elles devaient être précédées d'une nouvelle Vie de Pétrarque, écrite en latin comme les Lettres. Fabroni l'avait composée avec un soin particulier; le malheur des temps ayant empêché cette publication intéressante, il donna son manuscrit à Bodoni, qui l'imprima. L'ouvrage contient peu de choses nouvelles, et n'est à peu près qu'un abrégé de ce que d'autres avaient déjà écrit; mais il se fait lire avec plaisir, et cette édition est recherchée par ceux qui aiment à voir élégamment imprimés les livres élégamment écrits. VIII. *Elogj d'illustri Italiani*, Pise, 2 vol. in-8°., 1786 et 1789. Après avoir tant écrit en latin à la louange de ses illustres compatriotes, Fabroni voulut aussi leur consacrer des éloges en langue italienne: parmi ceux que contient le premier de ces deux volumes, il y en a trois qui se trouvaient

(1) Fabroni dit de lui que Laurent fut un plus grand homme, mais qu'il surpassa en ruse et en finesse (*calliditate*) et Laurent et tous les autres Médicis.

déjà dans ses Vies latines ; ils ne sont point traduits, mais refaits, et peuvent être regardés comme nouveaux ; les autres le sont entièrement. Ils ne sont pas tous consacrés aux sciences ; on y trouve ceux de deux grands poètes, Frugoni et Métastase. Le second volume renferme, outre les éloges de plusieurs savants Italiens, ceux du roi de Prusse, Frédéric II, et du grand peintre Raphaël Mengs. IX. *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto, e di Torquato Tasso*, Parme, Bodoni, 1806. X. Il faut aussi compter, parmi les bons ouvrages que Fabroni écrivit dans sa langue nationale, la traduction abrégée de l'un de ceux qui firent, dans le siècle dernier, le plus d'honneur à la nôtre, le *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*. « Rien d'essentiel n'est omis dans votre » ouvrage, écrivit l'abbé Barthelemy » à son élégant abréviateur; j'ai admiré le choix et la liaison des faits, » la propriété des termes, et la rapi» dité du style. » Ce travail, qui aurait suffisamment occupé un autre écrivain, ne fut pour Fabroni qu'un délassement, lorsqu'il était à la fois occupé de la composition de son *Histoire de l'université de Pise*, et de plusieurs autres grands ouvrages. Il y a des moments dans la vie de l'homme de lettres, où l'activité de l'esprit supplée à la brièveté du temps. G—É.

FABROT (Charles-Annibal), fut un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Il naquit, en 1580, à Aix en Provence, où son père, originaire de Nîmes, était venu s'établir pendant les guerres civiles. Ses études furent brillantes ; il fit de grands progrès dans les langues anciennes et dans le droit civil et canonique. Il prit le bonnet de docteur en 1606, et il fut ensuite reçu avocat au parlement d'Aix. Cette cour comptait alors parmi ses membres, des hommes d'un mérite distingué, tels que le fameux Peiresc et Guillaume Duvair, qui en était le premier président. Leur goût commun pour les lettres les lia avec Fabrot, à qui Duvair procura une place de professeur à l'université d'Aix, en 1609. Étant devenu garde des sceaux, il le mena avec lui à Paris, où Fabrot resta jusqu'après la mort de son bienfaiteur. Il revint alors reprendre les fonctions paisibles de sa place de professeur ; elles n'absorbaient pas tout son temps, et il employait ses loisirs à d'autres travaux relatifs toujours à la jurisprudence. Les grands interprètes que le seizième siècle produisit n'avaient presque rien laissé à dire sur les livres de cette science, écrits en latin. Fabrot s'ouvrit une autre carrière : les successeurs de Justinien au trône de Constantinople, avaient fait faire, en grec, un abrégé de ses compilations, dans lequel on ajouta des articles tirés des pères et des conciles. Léon-le-Philosophe donna à cet abrégé le nom de *Basiliques*. Ce fut le code de l'empire d'Orient jusqu'à sa destruction. Les Basiliques, longtemps inconnues, furent en quelque sorte découvertes par Cujas, qui en fit beaucoup d'usage dans ses écrits ; mais il ne les publia point. Fabrot se chargea de ce soin : dès 1639, il tira de ce recueil et publia en grec et en latin quatorze lois qui manquaient dans le Digeste. Everard Otton les a insérées, avec d'autres opuscules de Fabrot, dans son *Thesaur. jur. civ.* De soixante livres dont les Basiliques étaient composées, il y en avait treize de perdus. Fabrot traduisit ceux qui restaient, et suppléa par des sommaires à ceux qui manquaient. Cet

ouvrage, qui formait 7 vol. in-fol., fut publié en 1647, à Paris, où Fabrut était venu s'établir. Il le dédia au chancelier Séguier, dont la protection lui valut une pension considérable, par le secours de laquelle il eut les moyens de continuer ses utiles travaux. Matthieu Molé, d'abord procureur-général, ensuite premier président et garde des sceaux, dont la fermeté héroïque est si bien connue, et Jérôme Bignon, magistrat illustre par ses lumières et par son intégrité, lui donnèrent également des preuves de l'estime qu'ils faisaient de son talent. Outre les Basiliques, Fabrot traduisit encore en latin la paraphase grecque que Théophile avait faite des Institutes de Justinien, Paris, 1638 et 1657, in-4°. Le genre de travail dont il s'était occupé lui avait rendu familière l'histoire byzantine. Il publia plusieurs des auteurs qui la composent, tels que Cédrène, Nicetas, Anastase le bibliothécaire, etc., enrichis de notes et de dissertations. Il connaissait non seulement les lois civiles, mais encore les lois canoniques du bas empire, qui ne faisaient d'ailleurs qu'un seul tout; et quand Justel et Guillaume Voët donnèrent, en 1661, la Bibliothèque du droit canonique, ils y insérèrent les Constitutions de Théodore Balsamon, qu'on trouva dans les papiers de Fabrot avec des notes de sa façon. Un des travaux qui lui ont fait le plus d'honneur, est son édition des Œuvres de Cujas, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il enrichit de ses notes et de quelques Traités de Cujas, qui n'avaient pas encore vu le jour. C'était la meilleure des éditions de Cujas avant celles de Naples et de Venise (*V.* CUJAS). Fabrot commença la sienne en 1652 et la termina en 1658. On croit que l'application trop soutenue et trop forte qu'il apporta à ce travail, lui causa la maladie dont il mourut le 16 janvier 1659. Sa réputation était si répandue, que les plus célèbres universités de France auraient désiré l'avoir pour professeur. Il refusa toutes les offres qu'on lui fit, quelque avantageuses qu'elles fussent, pour ne pas se détourner des travaux qu'il avait entrepris. On a encore de lui: I. *Epistola de mutuo cum responsione Cl. Salmasii ad Menagium*, Leyde, 1645, in-8°.; II. *les Antiquités de la ville de Marseille*, traduit du latin de J. Raymond de Solier, Marseille, 1615; Lyon, 1632, in-8°.; III. *Exercitationes duæ de tempore partûs humani et de numero puerperii*, Aix, 1629, in-4°.; IV. *Prælectio in titulum decretalium: De vitâ et honestate clericorum*, Paris, 1651, in-4°.; V. *Notæ ad titulum codicis Theodosiani: De paganis sacrificiis et templis*, Paris, 1648, in-4°. B—I.

FABRUCCI (ETIENNE MARIE), professeur à l'université de Pise, au 18e. siècle, a publié plusieurs Dissertations sur cette école célèbre. Dans les premières, Fabrucci, en convenant que, dès l'année 1319 il existait à Pise un professeur de droit canon, pensionné par l'état, prouve très bien qu'on n'en doit pas conclure qu'à la même époque il existât en cette ville une école pour l'enseignement des autres sciences. Il s'appuie ensuite d'un passage d'une Chronique publiée par Muratori (*Script. rerum ital. Vol.* XV), pour montrer que l'université de Pise fut seulement fondée en 1339, par un décret du sénat. Cette école, dont le pape Benoît XII, avait vu l'établissement avec peine, obtint de grands priviléges de Clément VI, son successeur, et de l'em-

pereur Charles IV. Les plus savants hommes de l'Italie se disputèrent alors l'honneur d'y faire des leçons, et une foule d'élèves accouraient pour les entendre de toutes les parties de l'Europe. Mais les guerres, la peste et les autres fléaux qui désolèrent l'Italie, à la fin du 14ᵉ. siècle, arrêtèrent les succès de cette école, et ce ne fut que cent ans après qu'elle reprit un nouvel éclat. L'opinion de Fabrucci sur l'époque de la fondation de l'université de Pise a été combattue par Flaminio del Borgo dans sa *Dissertaz. dell' univers. Pisana*; mais Tiraboschi, dont le sentiment est d'un grand poids, en a pris la défense dans la *Storia della letteratura italiana*, tom. V. Les premières dissertations de Fabrucci parurent d'abord dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici filologici* (*Voy.* Calogera), tom. 21, 23, 25 et 29; il les réunit ensuite, et les publia sous ce titre : *Pisanæ academiæ prima ætas quatuor dissertationibus illustrata*, Florence, 1759, in-12. Ces quatre dissertations furent suivies de deux autres, insérées d'abord dans la *Raccolta*, tom. 34 et 37, réimprimées depuis séparément, Florence, 1743, in-12. Fabrucci mourut à Pise vers 1750. W—s.

FACARDIN (*V.* Fakhr-eddyn).

FACCIARDI (Christophe), capucin et prédicateur célèbre à la fin du 16ᵉ. siècle, né à Veruchio ou Verucolo, petite ville du territoire de Rimini, fut d'abord religieux mineur-conventuel de l'ordre de St.-François, d'où il passa dans l'institut réformé des capucins. Il ne s'y distingua pas moins par ses talents, par son amour de l'étude, par ses connaissances étendues dans les sciences divines et humaines, que par sa piété, ses mœurs et l'observance de sa règle. Le savant jésuite Possevin l'appelle un *modèle de sainteté et de doctrine*. Il se rendit surtout fameux par son éloquence persuasive et entraînante. Si on en croit le Père Bernard de Bologne, son confrère, telle était l'affluence à ses sermons, que prêchant dans la grande église de Milan, il s'y réunissait journellement jusqu'à trente mille auditeurs pour l'entendre, et il faisait tant d'effet sur son auditoire, qu'un jour, à Bologne, après un discours sur la charité, les assistants non seulement vidèrent leurs bourses, mais se défirent de leurs joyaux et de tout ce qu'ils avaient de précieux en faveur de l'hôpital des Orphelins que Facciardi venait de leur recommander; et où, au moyen de ces abondantes aumônes, on entretenait mille enfants de l'un et l'autre sexe. Cet apôtre de la charité chrétienne, écrivain non moins laborieux qu'orateur distingué, nous a laissé les ouvrages suivants : I. *Exercitiorum spiritualium ex SS. Patribus volumina tria.*, Lyon, 1590; Venise, 1597, et Paris, 1606. II. *Exercizi d'anima, raccolti de' SS. Padri, predicati in diverse città d'Italia, stampati ad instanza degli ascoltanti*, in-12, Venise, 1592. III. *Meditazioni de' principali mysterj della vita spirituale*, Venise, 1599. Ces méditations ont été traduites en latin, Cologne, 1605. IV. *Vita et gesta sanctorum ecclesiæ Veruchinæ*, in-8ᵉ., Venise, 1600. V. *Tractatus de excellentiâ B. Catharinæ virginis Bononiensis*, Bologne, 1600. VI. *Compendio di cento meditazioni sagre*, etc., Venise, 1602; Plaisance, 1606. VII. *Vita del B. Giovane canonico di Rimini, et del B. Roberto Malatesta*, etc., Rimini, 1610. VII. *Della prima origine della casa Malatesta*, in-4ᵉ., Rimini, 1610; VIII. *Ceremoniale sacrum ad usum PP.*

capucinorum, Venise, 1614; IX. *Porta aurea et sanctuarium sanctæ theologiæ, tum scholasticæ, tum positivæ, aperta.* L—Y.

FACCIOLATO (Jacques), savant italien du 18e. siècle, naquit de parents pauvres, à Torreglia, près de Padoue, dans les Monts Euganées, le 4 janvier 1682. Les dispositions qu'il annonça dans ses premières études engagèrent le cardinal Barbarigo à le faire admettre dans le seminaire de Padoue; il y obtint des succès rapides, et fut dans peu d'années reçu docteur en théologie, professeur de cette science, professeur de philosophie, enfin préfet du seminaire et directeur-général des études. Il les dirigea, plus particulièrement qu'on n'avait fait depuis long-temps, vers la connaissance approfondie des langues anciennes, et il entreprit dans ce but de grands travaux. Le premier fut une édition nouvelle du Dictionnaire en sept langues, connu sous le nom de *Calepin*. Il s'adjoignit, dans ce travail, Forcellini, le plus studieux de tous ses disciples. Cet ouvrage, commencé en 1715, fut achevé et publié quatre ans après, en 2 forts vol in-fol. Ce fut alors qu'il conçut, avec son zélé collaborateur, l'idée d'un grand Vocabulaire latin, qui comprendrait tous les mots de la langue et toutes leurs différentes acceptions, prouvées par des exemples tirés des auteurs classiques, sur le modèle du Vocabulaire italien de la Crusca. Cette immense entreprise les occupa près de quarante ans; Facciolato la conduisait, Forcellini l'exécuta presque toute entière; et l'ouvrage, commencé sous le nom du premier, fut presque entièrement achevé sous celui du second (*Voyez* Forcellini). Ce fut avec le même collaborateur, et avec quelques autres, que Facciolato donna de nouvelles éditions du *Lexicon* de Schrevelius, du *Lexicon ciceronianum* de Nizoli, des Particules latines de Turselin, travaux obscurs où il n'était soutenu que par l'utilité dont ils étaient pour la jeunesse studieuse. Il était dans l'usage de prononcer chaque année, à l'ouverture des études, des Discours latins sur les belles-lettres en général, sur la rhétorique, la philosophie, ou d'autres parties des connaissances humaines. Ces harangues imprimées ajoutèrent beaucoup à sa réputation. Les trois magistrats qui présidaient à l'université de Padoue, sous le titre de réformateurs des études, l'y appelèrent en 1702, en le nommant à la chaire de logique qu'il n'avait point sollicitée, qu'ils eurent même de la peine à lui faire accepter, qu'il remplit avec succès, et où il ne négligea aucune occasion de faire prévaloir la méthode d'Aristote sur les théories modernes. Au bout de seize ans il demanda sa retraite; mais les réformateurs ne voulant pas que son nom fût effacé du tableau de l'université, l'y maintinrent sous le titre de professeur émérite, en lui conservant ses honoraires, et le chargeant de continuer et d'achever l'histoire de cette université, commencée par le Pappadopoli, et qu'il avait conduite jusqu'à cette époque (1740), qui fut celle de sa mort. Il se mit aussitôt à l'ouvrage; mais le désordre et le vide qu'il trouva dans les archives l'arrêtèrent jusqu'à ce qu'il eût, à force de recherches, rassemblé tous les monuments, actes et pièces officielles, et dressé les tables et les catalogues, préliminaires indispensables d'un semblable travail. Lorsqu'il le publia enfin, les douze instructions ou traités (*syntagmata*), qui contiennent l'Histoire générale de l'origine et des progrès, des réglements et des différents emplois de l'u-

niversité, obtinrent une approbation universelle; il n'en fut pas ainsi de l'Histoire particulière qu'il fit paraître ensuite; elle ne remplit point l'attente qu'on en avait conçue, et ne contient guère que la sèche nomenclature des professeurs morts, et quelques phrases, le plus souvent caustiques, sur ceux qui vivaient encore. Au reste, ce laconisme semblait tenir à son principe, que les livres les plus courts sont les meilleurs. Il ne cessait d'écrire à Fabroni : « Si vous voulez que vos » *Vies des Italiens illustres* soient » lues, faites-les courtes; notre siècle » est ennemi des longues légendes. » Facciolato mêlait à ces grands travaux d'autres compositions moins importantes : son zèle pour la langue latine ne l'empêchait pas de s'occuper de sa langue maternelle; et l'on a de lui un Traité de l'orthographe italienne. Il écrivait aussi en vers dans les deux langues, mais avec plus d'élégance que d'imagination et de feu. Ce caractère d'élégance, de concision, et, pour ainsi dire, de propriété de style, caractérise tout ce qu'il a écrit. Sa réputation s'était étendue dans tous les pays étrangers; le roi de Portugal lui fit offrir, avec les conditions les plus avantageuses, la direction du collége des nobles qu'il venait d'établir à Lisbonne. Facciolato prétexta son grand âge pour ne point accepter et pour rester dans sa patrie; mais il donna par écrit des directions qui lui furent demandées, et dont le roi fut si satisfait, qu'il lui envoya en présent un magnifique service de porcelaine de la Chine. Facciolato vécut sans infirmités jusqu'à une extrême vieillesse, et mourut le 25 août 1769. Ses principaux ouvrages sont : I. *Orationes latinæ*, imprimées d'abord séparément, ensuite réunies et publiées à Padoue, 1744, in-8°, et réimprimées au nombre de vingt-sept, *ibid.* 1767. II. *Logicæ disciplinæ rudimenta ex optimis fontibus deducta*, etc., Venise, 1728, in-8°., réimprimés ensuite avec deux autres parties, sous ce titre : *Jacobi Facciolati logica tria complectens rudimenta, institutiones, acroases XI*, Venise, 1750, in-8°. III. *Ortografia moderna italiana con qualche cosa di lingua per uso del seminario di Padova, aggiunti in fine gli avvertimenti grammaticali*, Padoue, 1721, in-4°. IV. *Exercitationes in duas priores Ciceronis orationes*, Padoue, 1731; V. *Annotationes criticæ in I litteram latini lexici cui titulus : « Magnum dictionarium latino-gallicum, auctore Danetio. »* Padoue, 1731, in 8°.; *item in X litteras ejusdem lexici*; ces dernières n'ont été imprimées que dans la collection des *Opuscules scientifiques* de Calogerà, tom. XIX, Venise, 1739. VI. *Scholia in libros Ciceronis de officiis, de senectute, amicitiâ, somnio Scipionis, paradoxis*, etc. Venise, 1741, in 8°; VII. *De gymnasio Patavino syntagmata duodecim ex ejusdem gymnasii fastis excerpta*, Padoue, 1752, in-8°. VIII. *Fasti gymnasii Patavini, ab anno 1260 ad annum 1752, collecti, partes III*, Padoue, 1757, in-4°.; nous avons dit ci-dessus quel était le différent mérite et quel avait été le différent succès de ces deux ouvrages. IX. *Epistolæ latinæ CLXXI Jacobi Facciolati in Patavinâ academiâ professoris emeriti et historici*, Padoue, 1765, in-8°.

G—É.

FACINI (Pierre), peintre, naquit à Bologne vers l'an 1566. Annibal Carrache ayant vu un dessin bizarre, mais hardi, qu'il avait fait avec du charbon, lui proposa de lui donner des leçons, et de l'admettre

dans son école; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Facini, en sortant de l'école des Carraches, en ouvrit une où il chercha à attirer la jeunesse de Bologne. Ce peintre était recommandable par la vigueur et l'assurance de ses têtes, et surtout par une vérité de carnations qu'Annibal ne pouvait s'empêcher d'admirer. Du reste, ce maître n'avait pas un dessin correct, quoiqu'il eût semblé annoncer qu'il excellerait dans cette partie. Il laissait aussi beaucoup à désirer dans sa manière d'attacher les mains et les bras, et il n'eut pas le temps de se corriger de ces défauts Son tableau des *Saints protecteurs de Bologne*, fait pour l'église de Saint François de la même ville, est le meilleur ouvrage qu'il ait composé. On voit de lui, à la galerie Malvezzi, plusieurs *Jeux d'enfants* dans le goût de l'Albane, mais d'une plus grande dimension. Facini mourut en 1602, environ à l'âge de trente-six ans; il eut pour principal élève Jean-Marie Tamburini, qui s'attacha ensuite au Guide et suivit son style. A—D.

FACINO CANE, condottière, tyran d'Alexandrie, né à Santhia, vers l'an 1360, d'une famille noble de la faction des Gibelins. Son nom était Boniface, dont Facino n'est qu'un diminutif. Il fut un des élèves du comte Alberic de Barbiano et des généraux de Jean Galéaz Visconti, premier duc de Milan. Celui-ci l'opposa en 1391, au comte Jean III d'Armagnac, qui envahissait la Lombardie, et à cette occasion Facino Cane obtint la seigneurie de Castagnole en Montferrat, et celle du bourg Saint-Martin. Après la mort de Jean Galéaz, et pendant la minorité orageuse de ses fils, Facino chercha, comme les autres généraux du duc de Milan, à se faire une principauté indépendante. Il s'empara d'Alexandrie en 1404, déclarant cependant qu'il n'occupait cette ville que comme lieutenant de Philippe-Marie Visconti, à qui son père l'avait laissée en héritage. Deux ans après il enleva Plaisance à Otto-Bon Terzo, autre général qui, comme lui, voulait former une nouvelle principauté. Les états de Facino Cane confinaient avec celui de Gènes, que l'intrépide maréchal Boucicaut gouvernait alors au nom de la France; ces deux capitaines embrassèrent des partis opposés dans les factions de Lombardie, et Facino Cane, averti que Boucicaut marchait sur Milan, fondit sur Gènes par la vallée de Bisagno; il détermina cette ville à la révolte, et tous les Français qui y étaient demeurés, furent massacrés ou chassés de la ville le 6 septembre 1409. Les intrigues de la cour des Visconti forcèrent ensuite Facino Cane à tourner ses armes contre ces princes. Dans la même année, 1409, il força l'aîné, Jean-Marie, à renvoyer de Milan des conseillers qui lui déplaisaient. Bientôt après il assiégea Philippe-Marie, le plus jeune, dans Pavie. Il prit cette ville et la saccagea pendant trois jours. Philippe-Marie, demeuré son prisonnier, lui abandonna toute son autorité. La principauté de Facino Cane comprenait alors Pavie, Alexandrie, Verceil, Tortone, Varèse, Cassano. et toutes les rives du lac Majeur. Il marchait à de plus grandes conquêtes lorsqu'il tomba grièvement malade au commencement de mai 1412. Sur ces entrefaites, Jean-Marie Visconti, duc de Milan, que sa férocité rendait universellement odieux, fut tué par des conjurés, le 16 mai 1412. Facino Cane en apprit la nouvelle à son lit de mort, et l'on assure qu'il expira comme il jurait d'en tirer une sanglante vengeance. Sa veuve

Beatrix Lascaris, fille du comte de Tende, épousa en secondes nôces Philippe-Marie, duc de Milan, auquel elle porta en dot l'armée qu'avait formée son mari, et les seigneuries qu'il avait conquises: l'ingrat Visconti la fit ensuite périr sur un échafaud. La Vie de Facino Cane se trouve dans la *Biografia piemontese* de Tenivelli.

S. S—I.

FACIO (*Voy.* FATIO et FAZIO).

FACUNDUS, évêque d'Hermiane, en Afrique, se distingua sous le règne de Justinien par le role qu'il joua dans les disputes théologiques qui eurent lieu au sujet des *trois Chapitres*, et des décisions rendues sur cet article, un siècle auparavant, dans le concile de Chalcédoine. On désignait, par le nom des *trois Chapitres*, les écrits de trois évêques contemporains de Nestorius, et qui avaient été soupçonnés de partager ses erreurs, mais dont le concile de Chalcédoine avait admis la justification et reconnu l'orthodoxie. Les ouvrages qui, après tant d'années, devenaient de nouveau un sujet de scandale et de discorde, étaient 1°. les écrits de Théodoret, évêque de Cyrrhe; 2°. un Traité de l'Orthodoxie, composé par Théodore, évêque de Mopsueste; 3°. une Lettre d'Ibas, évêque d'Ephèse. Les Acephales (secte obscure et sans chef, comme le désigne son nom, mais formée des secrets partisans de l'Eutychisme et du Nestorianisme) tendirent un piége à Justinien, et crurent infirmer l'autorité du concile de Chalcédoine en faisant eux-mêmes condamner des propositions que ce concile avait tolérées. Ce prince rendit un édit contre les trois Chapitres, et força les évêques à le signer. Plusieurs s'y refusèrent : ce fut à cette occasion que Facundus, que les affaires de son église avaient amené à Constantinople, présenta à l'empereur l'apologie des ouvrages qu'on voulait condamner, et s'exprima avec autant de hardiesse que de fermeté. Les menaces et l'exil ne purent le faire changer d'avis. Le pape Vigile, ayant été appelé à Constantinople, en 547, pour régler cette affaire, augmenta le trouble par ses variations; et lorsque, pressé par Justinien, il consentit à condamner les trois Chapitres, Facundus et les évêques d'Afrique se séparèrent de sa communion. Ce schisme obscur et peu important dura près d'un siècle. Les ouvrages que Facundus a laissés, sont: I. Les douze Livres *de Tribus capitulis*, publiés par le P. Sirmond, 1629; II. Un autre *Traité* sur le même sujet, adressé à Mocianus; III. Une *Lettre* publiée par le père dom Luc d'Achery. Les détails relatifs aux trois Chapitres se trouvent dans les actes du 5e. concile général de Constantinople; Dupin, *Bibl. eccl.*, t. V, pag. 189-207, etc.

L—S—E.

FADHEL el BARHSAKY. *Voyez* YAHYA EL BARMEKY.

FADL BEN RÉBI, vézyr de Haroun Errachid, parvint par ses intrigues à renverser les Barmécides, famille rivale de la sienne en puissance et en crédit, et les remplaça dans le ministère vers l'an 187 de l'hég. (803 de J.-C.) Il avait précédemment occupé la charge de chambellan sous les khalyfes Mansour, Mehdi et Hadi, et il conserva la dignité de vézyr jusqu'à la mort de Haroun. Lors de cet événement, il se trouvait à Thous avec le khalyfe, et reprit la route de Baghdâd, avec les bagages de l'armée. Ce fut Fadl qui suscita la guerre entre les deux fils de Haroun, Amin et Mamoun, en engageant le premier à enfreindre le testament de son père. Aussi, lorsque Mamoun eut pris possession de la cou-

ronne, il mena quelque temps une vie errante, fuyant de campagne en campagne, pour se soustraire à la colère du khalyfe. Fadl mourut, selon Ibn Khilcan, en 208 de l'hég., au mois de dzoulcadah (mars, 824 de Jésus-Christ). Voici le portrait qu'en trace un historien arabe : « C'était un » homme adroit, et qui connaissait » parfaitement la conduite qui convient » aux souverains, et les talents qui » leur sont nécessaires. Quand il fut » devenu vézyr, il se livra avec pas- » sion à la culture des lettres; il ras- » sembla près de lui un grand nom- » bre de savants, et acquit en peu de » temps les connaissances qu'il dési- » rait avoir en ce genre. » J—N.

FADL BEN SAHAL, vézyr du célèbre khalyfe Mamoun, fut revêtu par ce prince d'une autorité absolue, et eut sous sa dépendance l'administration civile et militaire, ce qui le fit surnommer *Dzoul riassetein*, (*possesseur des deux directions.*) On dit qu'il conseilla à Mamoun de se choisir un successeur dans la maison d'Ali, afin de mettre fin aux dissentions qu'elle suscitait sans cesse dans l'empire; mais ce conseil, loin d'appaiser les troubles, en créa de nouveaux, et Fadl le paya de sa vie, car les Abbassides le firent assassiner dans le bain, le vendredi 2 de chaaban, en 202 ou 203 de l'hégire (12 février, 818 de Jésus-Christ). Fadl descendait, selon Fakhr-eddyn, des anciens rois de Perse; son père avait quitté la religion des mages, pour embrasser l'islamisme. Il rivalisait en générosité avec les Barmécides, auxquels il avait été attaché, et possédait plusieurs de leurs belles qualités. Fadl est aussi célèbre dans l'histoire pour son habileté dans dans la science des astres et en géomancie. On rapporte de lui une infinité de prédictions qui se réalisèrent. Il est auteur d'un *Traité d'astrologie judiciaire.* J—N.

FADLOUN, frère de Leïkari, prince musulman du nord de l'Arménie, qui, vers le commencement du 11e. siècle, fit périr tous les mâles de sa famille, et s'empara de la souveraineté des villes de Gandsak, Bardaa et Schamkor. Il fit périr la plupart des princes musulmans ou chrétiens qui possédaient des souverainetés dans le voisinage de la sienne. Il voulut attaquer David, roi pagratide de l'Arménie orientale; mais il fut vaincu et contraint de fuir dans l'Aderbadegan, d'où il revint bientôt avec une puissante armée, qui fut mise en déroute, et complètement détruite. Fadloun lui-même périt dans la mêlée. S. M—N.

FADLOUN Ier., riche particulier musulman, qui, en l'an 1072, acheta du sulthân Seldjoukide Alp Arslan, pour une somme très considérable, la ville d'Ani, capitale de l'Arménie, et en fut souverain, sous la suprématie des princes Seldjoukides de Perse. Il fit relever les murs et la plus grande partie des édifices publics, qui avaient été presque entièrement détruits dans la guerre des Arméniens et des Grecs, contre les Turks. Il rappela aussi la plupart des personnages marquants de l'Arménie, que la tyrannie des Musulmans avait forcés de s'éloigner. Lorsqu'il mourut, son neveu, Manou Sché, lui succéda dans sa souveraineté. S. M—N.

FADLOUN II, fils d'Abou'l Sewar, succéda à son père dans la souveraineté de la ville d'Ani. Il rendit dans plusieurs occasions de grands services aux sulthâns Seldjoukides de Perse. En l'an 1125, pendant qu'il était dans le Khoraçân, David III, roi de Georgie, après avoir conquis la plus grande partie de l'Arménie septentrionale,

vint attaquer Ani, qui fut prise après un long siége; l'émyr Abou'l Sewar, père de Fadloun, fut emmené prisonnier à Teflis, où il mourut peu après dans la captivité. En l'an 1126, Fadloun, informé de la conquête de ses états, revint promptement de Perse avec une nombreuse armée, fit alliance avec plusieurs des petits princes de l'Arménie, vainquit les Georgiens, et reprit Ani après un an de siége. Démétrius II, roi de Georgie, successeur de David III, fut contraint, par ce revers, de faire la paix avec lui. Fadloun prit encore la ville de Toviu, qu'il réunit à sa souveraineté. Il mourut vers l'an 1132. S. M—n.

FADLOUN III, fils de Mahmoud et neveu de Fadloun II, succéda à son père en l'an 1153, dans la dignité d'émir des villes d'Ani et de Tovin. Il gouverna ses états avec la plus grande tyrannie, et s'aliéna entièrement l'esprit de ses sujets. George III, roi de Georgie, le vainquit en 1161, et s'empara de ses deux villes, et des contrées qui composaient sa souveraineté. Bientôt après, Fadloun et son allié, Sokman Schah Armen, roi de Khelath, parurent devant Ani avec une armée très considérable, et livrèrent bataille aux Georgiens. Après un combat très acharné, cette armée fut mise dans une déroute complète, et Fadloun resta parmi les morts.

S. M—n.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin moderne, était de Crémone, et fleurit dans le 16e. siècle. L'époque de sa naissance, l'emploi de ses premières années et ses premiers pas dans le monde, sont également ignorés. Malgré son extrême modestie, son mérite fut enfin connu du cardinal Jean-Ange de Médicis, qui se l'attacha, et prit pour lui beaucoup d'affection. Tous les auteurs qui ont parlé de Faërne reconnaissent qu'il en était digne, et louent en lui non-seulement le talent et le savoir, mais une probité singulière et la plus grande innocence de mœurs. Le cardinal, son protecteur, étant devenu pape sous le nom de Pie IV, s'occupa de sa fortune, et chargea son neveu, le saint cardinal Charles Borromée, de s'en occuper plus particulièrement. Le bon Faërne ne profita de cette augmentation de crédit que pour rendre service, auprès du cardinal et du pape, à tous les gens de lettres qui avaient recours à lui. Du reste, il vivait à Rome comme s'il eût été à la campagne, étranger à la corruption et aux intrigues de la cour, concentré dans ses études, mais toujours accessible et agréable à tout le monde par l'égalité de son caractère et par sa candeur. Il ne jouit pas long-temps de cette heureuse position : après une maladie longue et douloureuse, il mourut dans un âge peu avancé, le 17 novembre 1561. Celui de ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation, est un Recueil de cent Fables en vers latins de différentes mesures, et dont il tira les sujets d'Esope et de quelques autres anciens auteurs. C'était par ordre de Pie IV qu'il avait entrepris ce travail. Les fables de Phèdre ne furent retrouvées par Pierre Pithou que plus de vingt ans après; on n'avait point de fables latines qui pussent entrer dans l'instruction de la jeunesse, et ce fut ce qui donna au pape l'idée de faire exécuter ce Recueil. Il les fit imprimer après la mort de l'auteur, en beaux caractères et avec de fort belles gravures, Rome, 1564, in-4°. Le savant Silvio Antoniano, qui fut depuis cardinal (*voyez* Antoniano), en dirigea l'édition, et l'offrit au cardinal Borromée par une élégante épître dédicatoire. L'historien De Thou a, contre



son ordinaire, manqué de justice et de gravité en accusant trop légèrement Faërne d'avoir caché le nom de Phèdre, et d'avoir supprimé ses écrits qu'il avait lus et qu'il avait entre les mains (*voyez* son Histoire, année 1561). Cette accusation était facile à réfuter, et l'a été victorieusement. D'abord le caractère de Faërne, plein de candeur et de probité, est universellement reconnu, et repousse l'idée d'un plagiat aussi honteux et aussi coupable. Ensuite, il suffit de se rappeler que ses fables sont au nombre de cent, et qu'à l'exception d'une seule, intitulée dans son recueil *Jupiter et Minerva*, et dans celui de Phèdre, *Arbores in deorum tutelâ*, il n'y en a aucune qui puisse faire croire qu'il eût eu sous les yeux les Fables de Phèdre. Ce sont souvent les mêmes sujets, parce qu'elles sont tirées des mêmes sources grecques, mais elles diffèrent totalement dans les expressions, dans les pensées et dans la forme des vers. Quant à la fable unique où l'on voit sous tous ces rapports une grande ressemblance avec celle de Phèdre, elle avait paru précédemment dans le Commentaire de Perotti sur le premier livre des épigrammes de Martial, publié sous le nom de *Cornucopia*. C'est là que Faërne l'avait vue, et non dans un prétendu manuscrit de Phèdre. S'il avait possédé ce manuscrit, et s'il s'était cru intéressé à le supprimer et à le détruire, comment un homme assez avide de réputation pour se porter à un tel excès, n'avait-il choisi qu'une seule fable parmi toutes celles de Phèdre? pourquoi en avait-il choisi une qui non-seulement n'est pas la plus élégante, mais qui le cède en élégance à presque toutes; et pourquoi s'était-il abstenu de toucher à toutes les autres, dont un grand nombre auraient pu lui faire beaucoup plus de réputation? Enfin comment en avait-il choisi une que Perotti avait publiée avant lui, et qui était connue de tout le monde, et n'avait-il fait aucun usage de celles que personne ne connaissait? Voyez, entre autres réfutations de l'erreur de De Thou, une longue note du jésuite Lagomarsini, tome II des lettres latines de Jules Pogiano, Rome, 1756, in-4°., pag. 363 et suiv. Ce qui augmente le mérite de l'élégance du style dans le fabuliste de Crémone, c'est qu'il n'a pu imiter Phèdre, qu'il ne connaissait pas: Plaute et Térence furent ses modèles. Ces fables obtinrent, dès qu'elles parurent, un applaudissement universel; elles furent réimprimées à Cologne, à Anvers, à Bruxelles. Cette dernière édition, 1682, in-12, avec des gravures en bois, contient de plus, après chaque fable, des sentences en prose tirées de différents philosophes. Perrault traduisit en vers les cent fables de Faërne, qu'il fit d'abord imprimer à Paris, avec d'autres poésies (1699, in-12); elles furent réimprimées, depuis sa mort, à Amsterdam, 1718, in-12, avec les mêmes gravures en bois de l'édition latine de Bruxelles; les fables sont divisées en cinq livres, et dans un autre ordre que celui de toutes les éditions précédentes. Les deux meilleures du texte latin sont celles de Comino, données par Volpi, Padoue, 1718 et 1730, in-4°. On y trouve, après les fables, d'autres poésies latines du même auteur, tirées de différents Recueils; quelques Lettres aussi écrites en latin, un petit Traité resté imparfait sur les vers que les latins employaient dans la comédie, et enfin une Lettre critique en italien, qui contient la censure des corrections que Sigonio avait faites sur le texte de

Tite-Live. On lit en latin le titre de cette Lettre dans les additions de Teissier aux éloges des hommes savants, tirés de l'Histoire du président De Thou; le Dictionnaire historique italien de Bassano l'a copié fidèlement; le Dictionnaire universel français n'a pas manqué de le répéter après eux, quoique le titre et la Lettre de Faërne soient en italien, dans les deux éditions de Volpi. D'après ces deux éditions, on en fit une à Londres, chez Darres et Dubosc, en 1743, in-4°. On y ajouta la traduction française de Perrault et cent gravures en taille-douce; cette édition est fort belle, mais très incorrecte, tandis que les deux éditions de Padoue, comme toutes celles des frères Volpi, sont d'une parfaite correction. Faërne a laissé de plus: I. Deux *Livres de Corrections* sur les Philippiques et sur trois autres harangues de Cicéron, d'après un manuscrit qu'il avait découvert dans la bibliothèque du Vatican, et qu'il regardait comme le plus ancien de tous ceux qui existaient des OEuvres de Cicéron; II. Des *Notes* sur Catulle, sur Plaute, et un *Commentaire* plus étendu sur Térence, qui fut imprimé par les soins du savant Pierre Vettori, Florence, 1565, in-8°.; réimprimé à Paris, 1602, in-4°. G—É.

FAESCH. Cette illustre famille de Bâle a produit plusieurs savants. Jean-Jacques, jurisconsulte estimable, naquit à Bâle, en 1571, et y mourut en 1652; il fut professeur des institutions depuis 1599. Son fils, Jean-Jacques, occupa la même chaire, et mourut en 1649. — FAESCH (Remi), né à Bâle, en 1595, étudia la jurisprudence à Genève, à Lyon, à Bourges, à Marbourg, et fit plusieurs voyages en France, en Allemagne et en Italie. Dès l'année 1629, il passa successivement par les diverses chaires de droit. Il forma une bibliothèque nombreuse, un cabinet d'antiquités et de médailles des plus riches. Ce cabinet existe encore sous le nom de *Cabinet de Faesch*, et il fait un des objets de la curiosité des étrangers; son fondateur, pour en éviter la distraction, en fit un fidéi-commis de famille, et substitua l'académie de Bâle. En 1620 il avait donné une Dissertation *de Fœderibus*. Il mourut en 1667. — FAESCH (Sébastien), né en 1647, devint professeur en droit à Bâle, en 1687. On a de lui: I. Une *Dissertation sur la vie de Cicéron*, prononcée en 1661; II. Une *Dissertation savante de insignibus*, 1671; III. Une *Lettre* sur une Médaille très rare de *Palæmon Evergete*, roi de Paphlagonie, insérée dans les *Recherches curieuses* de Spon, traduite en latin (Bâle, 1680, in-4°.), et réimprimée dans le *Thesaurus antiquit. græc. de Grævius*. Il mourut en 1712.—Son père, Christophe, avait de même occupé des chaires à l'université de Bâle; il a publié une Dissertation *de Re venaticâ*, et il mourut en 1683.—FAESCH (Boniface), né à Bâle, en 1651, y mourut professeur en droit le 23 décembre 1713. On a de lui un grand nombre de *Dissertations*. — FAESCH (Jean-Rodolphe), né à Bâle, en 1669, y mourut en 1751. Il étudia la jurisprudence et fut nommé, en 1698, conseiller du margrave de Baden; en 1715, l'électeur de Trèves l'avait nommé son résident à Paris; en 1722, il fut de même délégué à la cour de France par le duc de Wurtemberg, dans l'affaire de Montbelliard. Il rendit de très bons services au duc de Wurtemberg et au margrave de Baden, dont il resta le chargé d'affaires en France et près la République helvétique, jusque dans un âge très

avancé, où il se retira dans sa ville natale. — Faesch (Jean-Louis), né à Bâle; il avait étudié la jurisprudence, et se distingua bientôt par ses talents en peinture. Il s'occupa de portraits, et surtout de caricatures et d'attitudes théâtrales. Il en avait donné plus de cent qui représentent le célèbre *Garrik*. Ses ouvrages furent recherchés. Il mourut à Paris, en 1778. — Un autre Faesch (Jean-Rodolphe), ingénieur et architecte au service de l'électeur de Saxe, mort à Dresde, en 1742, a laissé : I. Un *Traité de la manière de rendre les Fleuves naviguables*, Dresde, 1728, in-8°.; II. Un *Dictionnaire des Ingénieurs*, ib., 1735, in-8°., et plusieurs autres ouvrages sur l'architecture et les fortifications, tous en allemand. — Faesch (George-Rodolphe), probablement fils du précédent, général-major, chef du corps des ingénieurs saxons, et directeur des fortifications de Dresde, où il mourut le 1er. mai 1787, âgé de soixante-dix-sept ans, a traduit en allemand l'*Art de la guerre*, de Puységur (Leipzig, 1753, in-4°.); les *Rêveries du Maréchal de Saxe* (ibid., 1757, in-fol.), etc.; il a traduit d'allemand en français les *Instructions militaires du roi de Prusse pour ses généraux* Francfort Paris), 1761, in-8°., et a publié : I. *Règles et Principes de l'art de la guerre* (Leipzig, 1771, 4 vol. in-8°.) : il en parut en même-temps une traduction allemande; II. *Histoire de la guerre de la succession d'Autriche, de 1740 à 1748*, essai, Dresde, 1787, gr. in-8°., en allemand. U—I.

FAESI (Jean-Jacques), natif de Zurich, s'appliqua aux mathématiques et à l'astronomie. Outre les almanachs de Zurich qu'il composa pendant long-temps, on a de lui des *Deliciæ astronomicæ*, 1697; un *Planetoglobium*, ou *Paradoxum novum mechanico-astronomicum*, 1713, in-4°. U—I.

FAESI (Jean Conrad), né à Zurich en 1727, mourut curé à Flaach, village près de Schaffhouse en 1790. Il s'occupa pendant toute sa vie de recherches historiques, et surtout de l'histoire et de la statistique de sa patrie. Écrivain laborieux, il a publié un grand nombre d'ouvrages utiles et remplis d'érudition. Sa *Description géographique et statistique de la Suisse* a paru en 4 vol. in-8°., en allemand, de 1765 à 1768; en 1765 il avait fait paraître 2 volumes de *Mémoires sur divers sujets de l'histoire ancienne et moderne;* en 1790 a paru son *Histoire de la paix d'Utrecht*. Il a traduit en allemand l'Histoire d'Afrique et d'Espagne de Cardone; et les journaux historiques soignés par Meusel contiennent quantité de ses Mémoires. Il a laissé deux fils, qui ont hérité des qualités estimables de leur père. U—I.

FAGAN (Christophe-Barthélemi), né à Paris en 1702, était fils du premier commis au grand bureau des consignations. Il eut lui-même dans ce bureau un emploi qui, l'occupant fort peu, lui laissait tout le loisir nécessaire pour s'occuper de littérature, et particulièrement de théâtre. Né paresseux et insouciant, il avait en aversion non seulement les affaires, mais encore les devoirs de la société. Comme il ne pouvait porter dans le monde qu'un extérieur négligé et des manières peu agréables, il fréquentait de préférence les lieux où l'on goûte des plaisirs faciles et obscurs : le cabaret était son séjour habituel; il avait cependant une femme, et passait pour bon mari. S'il eût vu meilleure com-

pagnie, son esprit et son talent se fussent étendus; son style eût acquis plus de délicatesse et d'élégance. Il avait le génie de la comédie; quatre de ses pièces, l'*Etourderie*, les *Originaux* (*V.* Dugazon), le *Rendez-vous* et la *Pupile*, sont restées au théâtre; la dernière passe pour son meilleur ouvrage. Tous les bons juges conviennent que La Harpe, dans son *Cours de littérature*, a traité la *Pupile* beaucoup trop sévèrement, en disant qu'elle n'avait dû son succès qu'aux grâces de la Gaussin; mais tout le monde pense, comme lui, qu'en général les intrigues de Fagan sont forcées. Cet auteur a fait pour le théâtre français, outre les quatre pièces citées plus haut, la *Grondeuse*, l'*Amitié rivale*, *Joconde*, le *Musulman*, l'*Inquiet*, le *Marié sans le savoir*, l'*heureux Retour*, le *Marquis auteur*, et l'*Astre favorable*; pour le Théâtre italien, la *Jalousie imprévue*, le *Ridicule supposé*, l'*Isle des Talents*, la *Fermière* et les *Almanachs*; pour le Théâtre de la Foire sept opéras comiques en société avec Pannard, auteur dont il se rapprochait beaucoup par le talent, le caractère et le genre de vie. Il a encore fait une parade intitulée: *Isabelle grosse par vertu*, l'une des meilleures facéties de ce genre. Enfin il a publié *Nouvelles observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, Paris, 1751, in-12: ouvrage qui fut réfuté par un anonyme, homme du monde amateur des spectacles, dans un écrit intitulé: *Essai sur la Comédie moderne*, Paris, 1752, in-12. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755, à 53 ans. Son *Théâtre* a été imprimé en 4 vol. in-12, Paris, 1760. Pesselier en fut éditeur, et y ajouta un Eloge de l'auteur. A—g—r.

FAGE (Durand), fanatique des Cévennes, naquit à Aubais, près Sommières, petite ville du bas Languedoc, en 1681. On ne sait rien de sa première éducation, et son histoire ne commence qu'en 1702. Il avait vingt-un ans; c'est alors que pour la première fois, il se trouva à une assemblée d'*inspirés* qui se tenait en plein champ, près de Saint-Laurent de Gouse. Il raconte qu'il y vit une jeune fille de onze ans, naturellement timide, et qui ne savait pas lire, laquelle fut tout à coup saisie par l'*Esprit*. Elle éprouva des convulsions, des agitations dans la poitrine, et bientôt elle s'écria: « Humilie-toi, » peuple de Dieu; prosterne-toi de» vant lui: que le nom de Dieu soit » notre secours » Elle fit ensuite une longue prière, puis un discours d'environ trois-quarts d'heure, que Fage trouva fort touchant, et qu'il lui semblait qu'une fille si jeune et si ignorante n'avait pu prononcer sans un secours surnaturel. Dans une autre assemblée, la jeune fille annonça avec le même ton d'inspiration que Fage recevrait de grands dons de Dieu, s'il fréquentait les saintes assemblées. Ces prédictions commencèrent à agir sur l'imagination de Fage, naturellement vive et portée à l'enthousiasme. Cependant, retenu par les divers jugements qu'il entendait porter sur les *inspirés*, il n'osait se déclarer. Il retourna à Aubais, et fut contraint de servir pendant six ou sept mois dans une milice contre les camisards. L'année suivante, se trouvant à Grand Galargues, il eut occasion d'y voir une autre fille *inspirée*, âgée de vingt-trois ans, qui acheva de lui tourner la tête. Elle s'appelait *Margareta Bolle*; saisie de l'*Esprit*, elle dit à Fage: qu'à l'épée qu'il portait, était réservé l'honneur d'exterminer les ennemis de la vé-

rité. » En même temps elle l'invita à faire une lecture pieuse. A peine eut-il prononcé ces mots : « Mon » Dieu, augmente notre croyance, » qu'il sentit comme un grand poids lui oppresser la poitrine, et que d'abondantes larmes lui coulèrent des yeux. Il fut plus d'une heure et demie sans pouvoir proférer un mot. Margareta fut de nouveau saisie de l'Esprit, et dit à Fage qu'elle était sûre qu'il était touché de repentir, et qu'il pleurait ses péchés. Fage en convint : quelques autres scènes semblables firent de lui un fanatique accompli. On n'en doutera point par le compte qu'il rend lui-même de ce qui se passait parmi les *inspirés* : « Tout ce que nous faisions, dit-il, nous le faisions par » ordre de l'*Esprit*. Les plus simples » d'entre nous, les enfants même » sont nos oracles. Arrivait-il quelque » chose d'important sur quoi il fallait » délibérer? nous nous jetions à ge- » noux ; nous demandions à Dieu de » nous diriger; et voici qu'aussitôt » plusieurs étaient saisis de l'*Esprit*, » et parlaient sur la chose en ques- » tion. S'ils étaient d'accord, nous » regardions ce qu'ils disaient comme » la décision de Dieu. Devions-nous » attaquer l'ennemi, étions-nous pour- » suivis, la nuit nous surprenait-elle, » craignions-nous quelque embus- » cade, fallait-il déterminer le lieu de » l'assemblée? *Seigneur*, disions- » nous, en nous prosternant, *fais- » nous connaître ce qu'il te plait que » nous fassions pour ta gloire et pour » notre bien*, et l'*Esprit* nous répon- » dait. Après cela la mort ne nous ef- » frayait pas : nous ne faisions aucun » cas de notre vie, heureux de la per- » dre pour la cause du Sauveur, et » en obéissant à ses ordres. Quand » nous allions au combat, et que l'*Es- » prit* nous avait fortifiés par ces bon- » nes paroles : *n'appréhendez pas, » mes enfants, je vous conduirai » et vous assisterai*, nous nous je- » tions dans la mêlée, comme si nous » avions été vêtus de fer, et que » nos ennemis n'eussent eu que des » bras de laine. Avec l'assistance des » paroles de l'*Esprit*, nos petits gar- » çons de douze ans frappaient à » droite et à gauche comme de vail- » lants hommes : la grêle des mous- » quetades avait beau siffler à nos » oreilles, comme l'*Esprit* nous avait » dit : *ne craignez rien*, cette grêle » de plomb ne nous inquiétait pas » plus qu'une grêle ordinaire. » Fage fit toute la guerre des camisards. Après la capitulation de 1706, Cavalier, l'un de leurs chefs, ayant obtenu un régiment du roi d'Angleterre, Fage alla le joindre en Hollande, et lui demanda du service. Les places étant données, il se rendit à Londres où l'on sait qu'il était avec quelques autres chefs vers l'automne de 1706. On ignore ce qu'il devint depuis. Quelques-uns croient que son imagination se calma, et que la raison lui revint.

L—Y.

FAGEL. Cette maison s'est, pendant un siècle et demi, illustrée dans la république des Provinces-Unies des Pays-Bas, par une suite d'excellents hommes d'état et de guerre. Les importantes fonctions de greffier des États-Généraux furent pendant cent vingt-cinq années consécutives (de 1670 à 1795) remplies par des Fagel. Ils ont constamment été les partisans zélés du système stadhoudérien ; mais les antagonistes même de ce système n'accusaient ni leurs motifs ni leurs moyens, et l'on a toujours rendu justice à leur moralité. — FAGEL (Gaspar), né à Harlem en 1629, se consacra au barreau. En 1663 il fut créé conseiller-pensionnaire de sa ville natale,

magistrature singulièrement considérée en Hollande, et qui frayait le chemin aux premiers honneurs de la république; en 1670, nommé greffier des Etats-Généraux, il signala dans ce poste la généreuse fermeté de son caractère en plus d'une occasion, mais surtout lors de l'invasion de la Hollande par Louis XIV, en 1672. Le 20 août de la même année, jour de désastreuse mémoire par le massacre des deux illustres frères de Witt, il succéda à l'un de ces honorables martyrs, dans la place de grand pensionnaire. Il posa, avec le chevalier Temple, les premières bases de la paix de Nimègue, conclue en 1678. Il avait été l'année précédente continué dans les fonctions quinquennalles de grand pensionnaire; il le fut également en 1682 et en 1687. En 1682 le comte d'Avaux, ambassadeur de France en Hollande, ne négligea rien pour mettre Fagel dans les intérêts de sa cour : il osa tenter jusqu'aux moyens de la corruption; mais Fagel refusa noblement une somme de deux millions que l'artificieux négociateur s'était permis de lui offrir. Dans les différends de Guillaume III avec la ville d'Amsterdam, en 1683, il se montra peu jaloux de complaire à cette métropole du commerce hollandais. Mais le triomphe de la politique de Fagel fut peut-être dans l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre. C'est lui qui rédigea dans cette conjoncture le manifeste de Guillaume, et qui disposa toutes les mesures pour son voyage. Il n'eut pas la satisfaction d'en apprendre le succès complet, étant mort le 15 décembre 1688, avant que la nouvelle officielle de ce grand événement fût parvenue en Hollande. Fagel a été différemment jugé selon les impressions diverses que fait naître l'esprit de parti. Temple et d'Avaux ne pouvaient l'apprécier de même. Léti l'a trop prôné, et il avait apparemment de bonnes raisons pour le faire. Wicquefort avait personnellement à se plaindre de Fagel, et il l'a trop déprécié. Burnet rend hommage à l'étendue de ses connaissances, à la netteté de ses conceptions, à la sûreté de son jugement, à son talent de conduire les esprits dans une grande assemblée, à son éloquence populaire, à son caractère religieux et à sa probité; mais il le taxe d'emportement, d'aigreur, d'un excès d'amour-propre. A l'en croire, Fagel se montrait quelquefois faible dans le danger; toutefois sa carrière ministérielle fut presque, d'un bout à l'autre, tissue de circonstances critiques et de conjonctures périlleuses, et peu d'hommes ont exercé, pendant seize années consécutives, plus d'influence que lui sur les destinées de l'Europe. Il vécut célibataire, et ne laissa point de fortune. — Fagel (François), neveu du précédent, qui avait eu pour successeur dans la place de greffier des Etats-Généraux son frère Henri, y succéda lui-même à son père auquel il avait déjà antérieurement obtenu d'être adjoint, et il la résigna au bout de soixante-quatre ans de service, en 1744. Il était né à La Haye en 1659, et y mourut en 1746. Il avait eu le bonheur de trouver un excellent biographe dans Onno-Zwier de Haren; mais cette biographie est devenue la proie des flammes dans le fatal incendie du château de Wolvega, en Frise, en 1777. Haren l'a caractérisé par ces paroles de Tacite dans la Vie d'Agricola : *Cultu modicus, sermone facilis, uno aut altero amicorum comitatus, adeò utplerique, quibus magnos viros per ambitionem æstimare mos est, viso adspectoque illo, quærerent famam, pauci interpretarentur* (*Voy.* les Notes de Haren

sur son poëme des *Gueux*, tom. II de l'éditiou d'Amsterdam, 1785, pag. 317). — Fagel (François), né en 1740, se prépara aux fonctions publiques par de bonnes études et d'utiles voyages. De retour de ces derniers, il fut nommé greffier - adjoint des États-Généraux, et il donnait les plus belles espérances, quand la mort le frappa, le 28 avril 1773, à l'âge de trente-trois ans, au grand regret de ses amis et de ceux de la chose publique. Le *Mercure de France*, du mois d'octobre 1772, contient un excellent morceau intitulé: *Description philosophique du caractère de feu M. F. Fagel*. Ce morceau est de la main de Fr. Hemsterhuis, et il se trouve dans le recueil de ses œuvres, tom. 1, pag. 267 à 280. Il donne la plus haute opinion du mérite et des qualités de celui qui en est l'objet. — Fagel (Henri), né à La Haye, en 1706, a également honoré dans les fonctions publiques le nom qu'il portait. Nommé greffier des États - Généraux en 1744, il eut une part distinguée à l'élévation du stathouder Guillaume IV, en 1748, et, depuis cette époque, à toutes les affaires du gouvernement. Les temps devinrent excessivement orageux sous Guillaume V, et Fagel eut besoin de toute la considération attachée à son nom, à ses connaissances et à ses qualités personnelles pour se maintenir en place. Il a pu pressentir l'expulsion temporaire de la maison d'Orange; mais il ne l'a point vue, étant mort en 1790. Les sciences et les arts eurent en lui un protecteur distingué, et il a laissé une riche bibliothèque dont il aimait à communiquer les trésors. On lui attribue (en société avec MM. Tavel et Maclaine) la traduction française des *Lettres de milady W. Montague*, publiée à Rotterdam, 1764, 2 volumes in-8°., et réimprimée en 1783. Son fils, M. le général Fagel, était en 1814 ambassadeur du prince souverain des Pays-Bas à la cour de France. — Fagel (François- Nicolas), fils de Nicolas, magistrat très-influent de Nimègue, et neveu de Gaspar, a fourni, depuis son entrée au service en 1672, jusqu'à sa mort, la carrière militaire la plus brillante. Honoré des bontés de Guillaume III, son maître, et de celles de plusieurs autres souverains; successivement général d'infanterie au service des États-Généraux, lieutenant-feld-maréchal à celui de l'empereur d'Allemagne, mestre-de-camp-général de la Flandre hollandaise, etc.; les occasions où il s'est le plus distingué, sont la bataille de Fleurus, en 1690 (il mérita les éloges du vainqueur, le maréchal de Luxembourg); la défense de Mons en 1691 (la ville ne se rendit que par le soulèvement des habitants); le siége de Namur où il fut dangereusement blessé; la prise de Bonn en 1703, la campagne de Portugal vers la fin de la même année; et, dans cette campagne, la prise de Valence, d'Albuquerque, etc. (des jalousies et des cabales engagèrent Fagel à demander son rappel en Hollande, malgré les instances du roi de Portugal); la campagne de Flandre en 1711 et 1712, et la prise de Tournai; les batailles de Ramillies et de Malplaquet; la prise de Bouchain, du Quesnoi, etc., reperdus après la bataille de Denain. A la paix d'Utrecht, Fagel se retira dans son commandement de l'Ecluse, en Flandre, où il mourut le 23 février 1718. Il était d'une rare intrépidité, qu'il savait allier à la modestie, et même à la courtoisie. Guillaume III lui ayant reproché un jour qu'il s'oubliait trop dans le dan-

ger, il lui répondit : « Sire, Votre » Majesté aime à voir ses torts dans » ses généraux. » Il était, au service, de la plus scrupuleuse exactitude, et maintenait avec rigueur la discipline militaire. Incorruptible sous le rapport de l'intérêt, il refusa, au siége de Lille, une offre de 50,000 florins, qui lui fut faite pour obtenir la dispense d'une réquisition de grains, et il aima mieux nourrir ses soldats que de s'enrichir. La Hollande a eu peu d'hommes de guerre dont elle puisse se faire plus d'honneur que de Fagel. M—ON.

FAGGI, ou de FAGGIIS (ANGE), appelé aussi quelquefois *Sangrino*, parce qu'il était né dans un château de ce nom au royaume de Naples vers l'an 1500, entra dans l'ordre de S. Benoît, congrégation du Mont-Cassin, et s'y rendit célèbre non seulement par de nombreux ouvrages, mais encore par des qualités personnelles extrêmement recommandables. Religieux inviolablement attaché à sa règle, il remplissait les devoirs de son état avec une exactitude exemplaire. Zélé pour la discipline, de mœurs irréprochables, de la charité la plus compatissante envers les pauvres, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, à moins que le bon ordre n'en souffrît, habile dans les affaires, Faggi était un modèle de toutes les vertus. Son temps était partagé entre les offices, où il était fort assidu, et le travail auquel il se livrait sans relâche; les langues grecque et latine lui étaient aussi familières que celle du pays où il avait été élevé. Dans toutes il composait en vers avec une étonnante facilité et sur quelque sujet qu'on lui proposât. Il avait fait profession au Mont-Cassin en 1519. Il devint abbé de ce monastère et eut la supériorité de plusieurs autres. La présidence de sa congrégation était triennale; elle lui fut déférée à deux reprises, et son gouvernement fut remarquable par la sagesse qu'il mit dans son administration. Le pape Pie V avait pour lui une estime particulière, et le fit inquisiteur de la foi. Etant parvenu à un grand âge, dom Faggi se démit de toutes ses places pour ne plus songer qu'à Dieu. Il mourut au Mont-Cassin en 1593, âgé de quatre-vingt-treize ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *In Psalterium Davidis, regis et prophetæ clarissimi, paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°., 1575; II. *Poesis christiana in quatuor libros distincta*, Padoue, in-4°., 1565. Les nombreuses pièces de ce recueil roulent toutes sur des sujets de piété; III. *Speculum et exemplar christicolarum, seu vita B. patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*, Florence, in-4°., 1626; Rome, 1687; IV. *Traité sur l'oraison des quarante heures*, Florence, 1583; V. *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*, Vérone, 1649; VI. *Officium 40 horarum, vario metri genere*, Florence, 1583; VII. *Sentiments d'un pécheur en présence du très Saint-Sacrement, en vers héroïques*, Florence, 1583; VIII. *Psautier de la Sainte Vierge, en prose et en vers saphiques*, IX. *Eloge en vers du P. dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul Prosper Martinengo; X. *Dialogues sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. On a en outre de dom Faggi des Hymnes, des Eloges, des Vies de saints, des Sermons, des Homélies et d'autres ouvrages restés manuscrits, et dont on trouvera la liste dans la bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de S. Benoît. L—x.

FAGGIUOLA (Uguccione), chef des Gibelins et seigneur de Pise au commencement du 14e. siècle. Uguccione de la Faggiuola était issu d'une famille illustre qui possédait dans les Apennins des fiefs immédiats de l'empire. Il se distingua dès la fin du 13e. siècle par ses talents militaires. En 1297 les villes gibelines de la Romagne le choisirent pour leur général, dans une guerre contre les Bolonais; Uguccione remporta sur ceux-ci de grands avantages. La situation de ses fiefs au milieu des Apennins le mettait en relation avec les Gibelins Toscans aussi bien qu'avec ceux de la Romagne; il fut à plusieurs reprises nommé général des Arétins, et il les commandait en 1309 lorsque ceux-ci furent battus par les Florentins. Cet échec ne flétrit pas sa réputation; et lorsque les Pisans, après la mort de Henri VII, se virent abandonnés par les armées allemandes et siciliennes, et livrés à la vengeance des Guelfes qu'ils avaient provoqués, ils appelèrent Uguccione de la Faggiuola à leur secours, et ils le nommèrent seigneur de leur ville dans l'automne de 1313. Uguccione manifesta dans cette occasion toutes les ressources de son génie militaire. Malgré l'épuisement des finances des Pisans et le découragement de leurs armées, il leur assura bientôt la supériorité sur le roi de Naples, les Florentins, la ligue guelfe et tous leurs ennemis. Il fit la conquête de Lucques le 14 juin 1314, et il remporta sur les Florentins, le 29 août 1315, la mémorable victoire de Montecatini, où un frère et un neveu du roi de Naples furent tués. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'Uguccione sût aussi bien gouverner que se battre; il avait transporté le despotisme des camps dans une ville libre, et il se rendait odieux aux Pisans par la dureté et la précipitation avec lesquelles il infligeait des peines capitales aux citoyens les plus considérés. Quoique le peuple soupirât après la paix, Uguccione ne voulait consentir à aucune négociation avec les Guelfes; aussi plus les Pisans remportaient de victoires, plus ils s'affligeaient de leurs propres succès. Enfin le 3 avril 1316, ce seigneur fut chassé de Pise et de Lucques, les citoyens de ces deux villes ayant profité du moment où il marchait avec sa cavalerie de l'une vers l'autre, pour se révolter en même temps. Uguccione se retira auprès de Can Grande de la Scala, seigneur de Vérone et chef des Gibelins en Lombardie, qui lui donna le commandement de ses armées. Il mourut au siége de Padoue en 1319, et son corps fut rapporté à Vérone, où il est enseveli. S. S—i.

FAGGOT (Jacques), savant Suédois d'un mérite très distingué, et qui rendit à son pays des services importants. Né dans la province d'Upland, en 1699, il fit ses études à Upsal, et entra au département des mines. Il fut ensuite placé au bureau d'arpentage, et devint directeur de cet établissement. Quelques années auparavant, il avait été nommé secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm. Il mourut en 1777. Faggot commença sa carrière à l'époque où la Suède s'efforçait de réparer, par les arts utiles, les malheurs des guerres de Charles XII, et il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à lui faire atteindre ce but. Envoyé à Calmar et à l'île d'OEland pour diriger les travaux des mines d'alun, il indiqua des procédés nouveaux pour tirer parti de cette richesse naturelle. Ce fut lui qui rectifia les abus et les erreurs nombreuses qui s'étaient introduits

dans les poids et les mesures. Lorsqu'il fut devenu membre du bureau d'arpentage, il obtint le privilége de faire lever les cartes des provinces du royaume, et son zèle patriotique trouva des ressources pour fournir aux frais de ce travail. Il donna une attention particulière à la répartition du sol sous le rapport de l'agriculture, et les observations qu'il présenta, comme résultats de l'arpentage, firent décréter la suppression des communes. Après la guerre de 1741, dont la Finlande avait été le théâtre, Faggot fut chargé par le gouvernement d'examiner l'état de cette province, et d'indiquer les moyens d'y ranimer l'industrie. Il donna des projets utiles, qu'on exécuta, et qui firent naître une nouvelle époque dans l'administration de la Finlande. Plusieurs autres objets occupèrent ce citoyen, aussi distingué par ses connaissances que par son dévouement à la patrie. Il donna un nouveau plan pour l'établissement des greniers publics, il perfectionna la méthode de fabriquer le salpêtre, et fit introduire une administration plus avantageuse dans les domaines de la couronne. Son *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale* renferme des vues utiles, dont plusieurs ont été mises à profit. L'académie des sciences de Stockholm, dont Faggot était un des membres les plus actifs, fit frapper, après sa mort, une médaille à son honneur. On peut voir son éloge académique, par Henri Nieander, Stockholm, 1779, en suédois. C—AU.

FAGIUOLI (Jean-Baptiste), poète comique et burlesque, naquit à Florence, de parents honnêtes mais pauvres, le 24 juin 1660, jour de la fête de St. Jean-Baptiste, dont on lui donna le nom. Il fit de très bonnes études dans le collége des Jésuites, et se fit connaître de bonne heure par des poésies faciles et enjouées. Une réunion des gens de lettres les plus célèbres de ce temps-là, s'était formée dès 1631 dans la maison d'Augustin Coltellini, alors fort jeune (*V.* Coltellini), et avait pris en 1638 le nom d'Académie des *Apatistes*. Elle était devenue très florissante, et comptait parmi ses membres des hommes tels que Filicaja, Magliabecchi, Anton-Maria Salvini, etc. Fagiuoli y lut ses premiers essais; l'académie en fut si charmée, qu'elle se l'associa malgré son extrême jeunesse; et comme elle acquit son plus grand éclat, et pour ainsi dire une seconde existence, lorsqu'après la mort de Coltellini elle eut été transférée, en 1694, de sa maison, où elle s'était toujours assemblée, dans l'une des salles de l'université de Florence, Fagiuoli a été mis par quelques écrivains parmi les académiciens de la première fondation (1). Il commença dès-lors à composer des comédies, dans lesquelles il jouait lui-même de la manière la plus plaisante, et à réjouir les sociétés les plus distinguées de Florence par ses poésies, son humeur facétieuse et ses bons mots. L'archevêque de Séleucie, *Santa croce*, nommé, en 1690, nonce du pape en Pologne, ayant pu juger, en passant par Florence, des talents et de l'ama-

(1) Les faits sont ici dans l'ordre le plus exact; il y a donc erreur sur l'époque où l'académie prit le nom des *Apatistes*, dans l'oraison funèbre de Fagiuoli, prononcée devant l'académie elle-même par le docteur Giulianelli, l'un de ses membres, le 20 décembre 1742. On y lit ce passage : *Con quali espressioni di giubbilo e d'ammirazione furono uditi ed acclamati i primi suoi poetici componimenti da' chiarissimi padri di questa accademia.... e quasi sicure speranze e non fallati presagi presero nell' ascriver lo nel novero di quella virtuosa conversazione, che poi, dalla casa del nostro fondatore quà, in questo amplissimo luogo trasferita, formò questa nobilissima accademia degli Apatisti.* Cette erreur pourrait tromper quelques lecteurs comme elle nous avait d'abord trompés nous-mêmes, et nous croyons utile d'en avertir.

bilité de Fagiuoli, désira l'emmener à Varsovie; et lorsqu'il eut reconnu en lui des qualités solides, et une capacité pour les affaires que l'usage qu'il faisait habituellement de son esprit n'annonçait pas, il ne balança point à le prendre pour secrétaire. Ils arrivèrent à Varsovie le 24 juin, et Fagiuoli ne manqua pas de remarquer, dans un sonnet, que le jour de son arrivée était le jour de sa naissance, de la fête de son patron et de celle du roi, Jean Sobieski. Lancé dans le grand monde et dans les grandes affaires, et doué d'un génie observateur, il prit dès ce moment un usage qu'il conserva tout le reste de sa vie et jusqu'à la veille de sa mort; c'était d'écrire, tous les jours, ses réflexions sur ce qu'il avait vu, et son jugement sur les choses dont il avait été témoin ou qu'il avait entendu raconter. Il trouvait ensuite dans son recueil, sur toutes sortes de sujets, des traits de caractère, des peintures de mœurs, et des observations piquantes, dont il nourrissait ses comédies et ses autres compositions. Cela formait, à sa mort, plusieurs gros volumes, qui passèrent avec la plupart de ses manuscrits dans la bibliothèque particulière du marquis Gabriel Riccardi. Malgré les agréments dont Fagiuoli jouissait, et les espérances de fortune qu'il pouvait avoir, sa santé ne put s'accommoder de la rudesse du climat. Le premier hiver qu'il passa à Varsovie le fit tant souffrir, qu'il ne voulut point s'exposer aux suites d'un second; il demanda son congé, se sépara du légat, qui le regretta, mais qui lui conserva ses bonnes grâces. Fagiuoli lui écrivit quatre ans après, dans un style moitié sérieux et moitié plaisant, à sa manière, pour le féliciter du chapeau de cardinal que venait enfin de lui envoyer Innocent XII; à la mort de ce pape, en 1700, il fut emmené à Rome par le cardinal de Médicis, qui se rendait au conclave, et il y resta jusqu'à la nomination de Clément XI, qui ne fut faite que quatre mois après. De retour à Florence, il se trouva porté, par le crédit qu'il avait acquis auprès du cardinal, à une familiarité intime dans toute la famille du grand-duc. Il était de tous les voyages de la cour, de toutes les *villegiature*, de toutes les fêtes; il en était l'ame par l'enjoûment de sa conversation, par ses compositions faciles, par cette veine inépuisable qui produisait à tout propos des comédies, des scènes improvisées, des folies d'autant plus propres à égayer une cour polie qu'elles ne blessaient jamais la décence. Cependant il était pauvre, marié, chargé de famille; et comme il ne savait point demander, personne ne s'occupait de sa fortune. Une place de juge dans la juridiction archiépiscopale de Florence, fut la première fonction qu'il eut à remplir. Le grand-duc Cosme III l'admit ensuite dans le conseil des deux cents; c'était de ce conseil que l'on tirait les magistrats, mais c'était un titre gratuit et qui ne donnait que des espérances. Le grand-duc Gaston le nomma membre de la magistrature des huit (*degli otto di balia*) ou du tribunal criminel, qui était composé de huit juges. Quelques années après, il le plaça dans celle des neuf (*de' nove*), chargée de maintenir et de défendre les juridictions, les intérêts, les droits de toute espèce, les terres et les revenus du domaine de Florence. Cette charge, qu'il remplissait avec beaucoup de zèle et d'intégrité, fut le seul moyen d'existence de sa famille. Il éleva et parvint à placer ses fils; il n'eut pour ses filles d'autre ressource que des couvents;

mais il eut le chagrin de survivre à sa femme et à tous ses enfants. Il vit aussi disparaître dans sa vieillesse cette famille de Médicis, qui avait beaucoup perdu de sa grandeur, mais à laquelle étaient attachés de si grands souvenirs. A la mort de Gaston, le sceptre de la Toscane passa, en 1737, dans la maison de Lorraine. Fagiuoli opposa, à toutes ses pertes, le courage, le calme et la résignation d'un sage. Il mourut le 12 juillet 1742, âgé de quatre-vingt-trois ans, après un seul jour de maladie. Il jouit, jusqu'à la fin, de toutes les facultés de son esprit, et, peu de jours avant sa mort, il écrivit contre les vapeurs noires ou les affections hypocondriaques, un *Capitolo* qui est imprimé dans le dernier volume de ses œuvres. Ses poésies burlesques avaient paru en 1729 sous ce titre : *Rime Piacevoli di Giambattista Fagiuoli*, *parte prima e seconda*, Florence, 2 vol. in-8°. On en fit aussitôt une contrefaçon, intitulée : *Fagiuolaja*, *ovvero Rime facete*, etc., sous la date d'Amsterdam, 1729, en trois Livres et en deux seuls tomes, in-12. Elles reparurent à Lucques, 1733 et 1734, 6 vol. in-8°.; et l'on y ajouta après sa mort, *ibid.*, 1745, un 7e. vol. Elles sont presque toutes dans le genre burlesque. La décence qui y règne les distingue de toutes les autres du même genre; mais malgré le succès dont elles jouirent de son vivant et les éloges qu'on en a faits, elles n'ont ni l'originalité, ni la verve de celles de Berni et de son école. On en peut dire autant de ses comédies, qu'il fit imprimer à Florence, en 7 vol. in-12, de 1734 à 1736. Le censeur qui les approuva dit avec justice que, non-seulement il n'y a rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, mais qu'il les regarde comme utiles, et que, dans leur style facétieux et burlesque, elles sont une satire continuelle du vice; mais le style burlesque et facétieux peut n'être pas un style comique, et ce n'est pas dans le style seul que consiste la bonne comédie. Fagiuoli a de plus laissé un volume de mélanges en prose (Florence, 1737), qui sont moins estimés que ses vers. G—É.

FAGIUS (Paul), savant théologien protestant, naquit, en 1504, à Saverne, village du Palatinat. Son nom de famille était Bücher, que, suivant la coutume de son siècle, il traduisit par Fagius, du mot latin *fagus* (hêtre). Après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, qui tenait une petite école à Saverne, il se rendit à Heidelberg, et de là à Strasbourg, où il apprit l'hébreu du célèbre Wolfgang Capiton. Il s'établit à Isny, en Souabe, se maria et ouvrit une école pour l'enseignement des langues anciennes. Cet établissement eut si peu de succès, qu'il se détermina à revenir à Strasbourg après la retraite de Capiton. Il succéda à cet habile professeur dans la chaire d'hébreu, et développa une connaissance si parfaite de cette langue dès ses premières leçons, qu'il acquit en peu de temps une assez grande réputation. Il retourna à Isny, vers 1537, pour y remplir les fonctions de ministre du S. Evangile. Le traitement qu'on lui accorda en cette qualité n'était pas suffisant pour le faire subsister avec sa famille; et il était sur le point de demander sa retraite, lorsqu'un magistrat, nommé Pierre Buffler, lui offrit de faire les fonds pour l'établissement d'une imprimerie, s'il voulait en prendre la direction. Fagius accepta avec reconnaissance, fit venir d'Italie le célèbre rabbin Elias Levita, et commença à imprimer des ouvrages qui, en ac-

croissant sa réputation, contribuaient à étendre en Allemagne le goût des langues orientales. Fagius revint à Strasbourg, vers la fin de l'année 1542, pour les affaires de sa communion; il visita ensuite Marbourg, Heidelberg; et, à la sollicitation de Th. Cranmer, archevêque de Cantorbery, il passa en Angleterre avec Martin Bucer, au mois d'avril 1549. Les deux ministres, après s'être reposés quelque temps de leurs fatigues, furent envoyés à Cambridge pour y professer la théologie. Fagius fut à peine arrivé dans cette ville, qu'il tomba malade, et mourut le 12 novembre 1549, à l'âge de quarante-cinq ans. Son corps fut déterré huit ans après, et brûlé publiquement par ordre de la reine Marie : sa mémoire fut réhabilitée sous le règne suivant. Fagius a composé plusieurs ouvrages de grammaire et de critique, et en a traduit quelques autres de l'hébreu. On se contentera de citer les principaux. I. *Metaphrasis et enarratio perpetua epistolæ D. Pauli ad Romanos*, Strasbourg, 1536, in-fol. II. *Pirskoavol, seu sententiæ veterum sapientum hebræorum quas apophtegmata Patrum nominant*, Isny, 1541, in-4°.; très-rare. III. *Expositio litteralis in IV priora capita geneseos, cui accessit textûs hebraïci et paraphraseos chaldaïcæ collatio*, ibid., 1541, in-4°., réimprimée dans les *Critici sacri*. IV. *Precationes hebraïcæ, ex libello hebraico exceptæ cui nomen : Liber fidei*, ibid., 1542, in-8°. V. *Tobias hebraicus in latinum translatus*, ibid., 1542, in-4°. VI. *Ben Syrae sententiæ morales cum succincto commentario*, ibid., 1542, in-4°. VII. *Isagoge in linguam hebraicam*, Constance, 1543, in-4° VIII. *Breves annotationes in Targum, seu paraphrasis chaldaïca Onkeli in Pentateuchum*, Isny, 1546, in-fol., réimprimé dans les *Critici sacri*. IX. *Opusculum hebraïcum Thisbites inscriptum ab Eliâ Levitâ elaboratum, latinitate donatum*, Isny, 1541, in-4°.; nouvelle édition, Bâle, 1557, in-4°. X. *Translationum præcipuarum Veteris Testamenti inter se variantium collatio*, réimprimé dans les *Critici sacri*. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibliotheca Viror. illust.*, de Boissard; le petit Traité *De eximiis Suevorum in orientalem litteraturam meritis*, §. *VII*, inséré dans les *Amœnitates* de Schelhorn, tom. XIII, et surtout l'ouvrage intitulé : *De vitâ, obitu, combustione et restitutione Martini Buceri et Pauli Fagii*, Strasbourg, 1562, in-8°.

W—s.

FAGIUS (Jean-Nicolas). *Voy.* Fau.

FAGNAN (Marie-Antoinette, dame) née à Paris, dans le 18e. siècle, semble avoir cultivé les lettres plus par délassement que par le désir de la réputation. L'obscurité dont elle s'est constamment environnée, a rendu infructueuses toutes les recherches qu'on a faites sur sa personne, et on ignore même l'époque de sa mort, que quelques biographes placent vers l'année 1770. Les ouvrages connus de Mme. Fagnan sont : I. *Minet bleu et Louvette*; cette féerie, écrite d'un style agréable, fut d'abord imprimée dans le *Mercure de France*. L'abbé de la Porte l'inséra ensuite dans la *Bibliothèque des fées et des génies*, 1765; elle a été reimprimée dans le *Cabinet des fées*, t. XXXV, et encore dans les *Contes merveilleux*, 1814, 4 vol. in-12. Le but de ce petit conte est de prouver qu'avec un bon cœur on ne peut jamais être véritablement laide. Le choix d'un pareil

sujet, pour son début, laisse croire que Mme. Fagnan n'était pas bien pourvue des charmes de la figure. II. *Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam (Paris), 1750, in-12. III. *Le miroir des princesses orientales*, Paris, 1755, in-12. Les idées de ces deux contes sont communes, la marche en est embarrassée; aussi n'eurent-ils pas le même succès que le premier. IV. *Histoire et aventures de milord Pet*, La Haye (Paris) 1755 in-12; plaisanterie de mauvais ton, sans en être plus piquante, et qui eut peu de succès. W—s.

FAGNANI (Jean-Marc), noble Milanais, né sur la fin de l'année 1524, cultiva les belles-lettres et la poésie avec quelque succès. Cependant il résista long-temps aux sollicitations de ses amis qui l'engageaient à publier quelques-unes de ses productions. Il était âgé de quatre-vingts ans lorsqu'il consentit enfin à laisser imprimer un de ses ouvrages, sans doute celui qu'il regardait comme le meilleur, et on ne l'accusera pas de s'être pressé de faire un choix; c'est un poëme latin intitulé: *De bello ariano*. L'auteur y décrit la guerre que, suivant une tradition populaire, S. Ambroise eut à soutenir contre les ariens de son diocèse. Ce poëme, très rare en France, est cité avec éloge par Argelati et Tiraboschi. Jean-Marc Fagnani mourut au commencement de l'année 1609: son oraison funèbre fut prononcée par Pozzobonelli. Aquilino Coppini parle de quelques autres poésies du même auteur, qui n'ont point été imprimées. — Raphaël Fagnani, parent du précédent, mort en 1627, a laissé l'*Histoire des plus illustres familles de Milan*, 8 vol. in-folio, manuscrit conservé dans la bibliothèque des avocats de cette ville. W—s.

FAGNANI (Prosper), canoniste long-temps renommé, fut pendant quinze ans à Rome le secrétaire de diverses congrégations. On le consultait comme un oracle; il entreprit, par l'ordre d'Alexandre VII, un long *Commentaire latin sur les Décrétales*, publié à Rome, en 1661, 5 vol. in-folio, et réimprimé à Venise en 1697. La première édition, qu'il avait soignée lui-même, est la plus estimée: la table de cet ouvrage passe pour un chef-d'œuvre. Fagnani fut aveugle pendant vingt-huit ans, et ne travailla qu'avec les secours d'autrui. Il comprit dans son ouvrage ce que les anciens avaient dit de meilleur, ainsi que le Droit nouveau que les Constitutions des papes avaient introduit. Il mourut en 1678, à l'âge de quatre-vingts ans. B—s.

FAGNANO (Le comte Jules-de Charles de), marquis de Toschi et de St. Onorio, né à Sinigaglia en 1690, et mort vers l'an 1760, est un des géomètres distingués que l'Italie a produits. Nous n'avons pu recueillir le moindre détail sur sa vie. On sait seulement que, vers l'an 1719, il donna, dans les journaux italiens et dans les actes de Leipzig, plusieurs Mémoires sur des problèmes de géométrie et d'analyse transcendante. Il a réuni ces pièces à plusieurs autres, qui n'avaient point encore vu le jour, et a publié le tout sous ce titre: *Produzioni matematiche*, Pise, 1750, 2 vol. in-4. Le premier volume contient une *Théorie générale*, très détaillée et peut-être trop longue, des *Proportions géométriques*; le second offre d'abord un Traité des *Diverses propriétés des Triangles rectilignes*, et ensuite plusieurs pièces relatives aux propriétés et à quelques usages de la courbe appelée *Lemniscate*. Ce second volume est intéressant par les

résultats curieux et remarquables que l'on y trouve. Il paraît que la Lemniscate était la courbe favorite de Fagnano : il l'a retournée dans tous les sens, et en a même fait graver la figure sur le frontispice de son livre. — Fagnano eut un fils (Jean-François de FAGNANO de Toschi), qui fut archidiacre de Sinigaglia, et qui aimait aussi beaucoup les mathématiques; les journaux de Leipzig, particulièrement ceux des années 1774, 1775 et 1776, contiennent divers Mémoires de lui sur la géométrie et l'analyse. N—T.

FAGNIER. *V.* VIAIXNES.

FAGON (GUI-CRESCENT), naquit le 11 mai 1638, dans le jardin des plantes de Paris, dont Gui de la Brosse, son oncle, était fondateur et intendant. Les premiers objets qui s'offrirent à ses yeux furent des plantes, dit Fontenelle; les premiers mots qu'il bégaya furent des noms de plantes; la langue de la botanique fut sa langue maternelle. Après la mort de son père, commissaire des guerres, qui perdit la vie sous les murs de Barcelone, en 1649, le jeune Fagon, placé au collége de Ste.-Barbe, y fit d'excellentes études. La médecine devint ensuite l'objet spécial de ses travaux. La plupart des thèses qu'il soutint présentent un vif intérêt. Dans l'une, il examine s'il existe réellement une génération spontanée des animaux et des végétaux; dans l'autre, il préconise la diète lactée comme le meilleur moyen thérapeutique du rhumatisme et de la goutte; mais il se distingua surtout en défendant, avec une rare sagacité, la circulation du sang, qui n'était encore regardée que comme une hypothèse ingénieuse. Sa dissertation : *An à sanguine impulsum cor salit* (1663) ? fut présidée par Nicolas Bouvarlet. A peine reçu docteur, Fagon obtint la chaire de botanique et celle de chimie au jardin des plantes. Ce jardin, dont la surintendance était confiée au premier médecin du roi, avait été singulièrement négligé par Cousinot et Vautier. L'archiâtre Vallot se montra aussi zélé que ses prédécesseurs avaient été insouciants. Il fut puissamment secondé par Fagon, qui fit des excursions botaniques en Auvergne, en Languedoc, en Provence, sur les Alpes, les Pyrénées, les Cévennes et les bords de la mer, où il recueillit une abondante moisson. Le Catalogue publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius*, est précédé d'un petit poëme qui ne manque pas d'élégance. Fagon devint, en 1680, premier médecin de madame la dauphine, puis de la reine, enfin de Louis XIV en 1693. Revêtu de ces dignités, il fut nommé en 1699, membre honoraire de l'académie des sciences. On voit à regret qu'il n'enrichit point les mémoires de cette compagnie célèbre; et la république littéraire ne possède pas de lui un seul ouvrage; car ce nom ne peut être donné à une mince brochure intitulée : *Les admirables qualités du Quinquina, confirmées par plusieurs expériences, avec la manière de s'en servir dans toutes les fièvres, pour toute sorte d'âge*, Paris, 1703, in-12, ni à diverses thèses sur l'efficacité de l'eau panée, sur l'utilité du café pour les gens de lettres, sur les inconvénients du tabac, etc.; thèses que peuvent réclamer les candidats qui les ont défendues. On se tromperait cependant si l'on jugeait que la carrière de Fagon fut stérile. Tous les moments dont ses emplois lui permirent de disposer, il les consacra soit à l'exercice *gratuit* de sa profession, soit à des actes de justice et de bienfaisance, qui ne peuvent être assez loués, parcequ'ils sont excessivement

rares. Fagon, transporté à la cour, étonna, scandalisa, par des vertus qui semblent proscrites de ce séjour de corruption. Il diminua considérablement les revenus de sa charge; il abolit les tributs établis sur les nominations aux chaires de professeur dans les différentes universités, et sur les intendances des eaux minérales du royaume; il restreignit autant que cela lui fut possible, et regretta de ne pouvoir anéantir la vénalité des places. Il fit supprimer la chambre royale des universités provinciales, confirma, étendit même les droits de la faculté de médecine de Paris, et poursuivit avec une louable sévérité les médicastres, les empiriques, les charlatans, qui, de nos jours, pratiquent impunément leur art homicide, et distribuent sans crainte leurs poisons. Un des plus beaux titres de gloire pour Fagon est, sans contredit, d'avoir non-seulement estimé, admiré, mais recherché et protégé avec une sorte de passion, les savants et les artistes. Ce fut par ses soins, et sur sa recommandation, que Louis XIV envoya Plumier en Amérique, Feuillée au Pérou, Lippi en Egypte, Tournefort en Asie. Fagon donna surtout à ce dernier les témoignages les plus éclatants d'une haute considération: il l'appela d'Aix à Paris, et lui procura la chaire de botanique au jardin du roi. Le célèbre naturaliste provençal témoigna dignement sa reconnaissance à son Mécène, en lui consacrant sous le nom de *Fagonia*, un genre de plantes rosacées (de la famille des Rutacées, de Jussieu et de Ventenat), dont la plupart des espèces sont originaires du Levant. Fagon était d'une constitution très délicate, fatigué par un asthme violent, et tourmenté par la pierre, dont il fut opéré en 1702, par l'habile chirurgien Mareschal. Il parvint cependant, à l'aide d'une conduite régulière, d'une sobriété constante et scrupuleuse, jusqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans; il mourut le 11 mars 1718. Son éloge est inséré parmi ceux des académiciens, par Fontenelle, et beaucoup plus détaillé dans la *Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de Médecine*, par J. A. Hazon. C.

FAHLENIUS (Eric), né en Suède, dans la province de Vestmanie, devint, en 1701, professeur des langues orientales à Pernau, en Livonie. Lorsque ce pays eut été occupé par les Russes, il retourna en Suède. On a de lui: I. *Disp. duo priora capita ex comment. R. Isaaci Abarbanelis in prophetam Jonam in linguam lat. translata*, 1696. II. *Disp. historiam Alcorani et fraudem Mahumedis sistens*, 1679. III. *De triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione, eorumdemque scriptorum usu et utilitate in scholis christianorum*, 1701. — Un autre Suédois, nommé Jonas Fahlenius, fut évêque d'Abo, où il mourut en 1748, laissant quelques Dissertations latines. C—au.

FAHRENHEIT (Gabriel Daniel), habile physicien et artiste ingénieux, naquit à Dantzig, vers la fin du 17e. siècle. Son père le destinait à suivre le commerce, mais son goût le portait à l'étude des sciences, et le succès de quelques instruments qu'il exécuta avec d'utiles rectifications détermina son penchant pour la physique. Il voyagea dans les différentes parties de l'Allemagne pour accroître ses connaissances par la fréquentation des savants; s'établit ensuite en Hollande où il acquit l'amitié des hommes les plus distingués, entr'autres de l'illustre 'sGravesande, et mourut en 1740 dans un âge peu avancé. Il avait entrepris

une machine pour le dessèchement des terreins sujets aux inondations, et avait obtenu des états de Hollande un privilége pour l'exécution. En mourant, il pria 'sGravesande de terminer cette machine au profit de ses héritiers. 'sGravesande y fit des changements qu'il jugeait propres à en rendre le jeu plus prompt; mais, à la première expérience, elle se dérangea et fut abandonnée. Fahrenheit est principalement connu par les aréomètres et les thermomètres de son invention. « L'aréomètre de Fahrenheit, » dit M. Libes (*Diction. de physique*), offre l'avantage d'opérer sur » des volumes égaux de différents » fluides, et conséquemment de faire » connaître le rapport exact qui existe » entre leurs pesanteurs spécifiques. » Les physiciens anglais, dit le même » auteur, préfèrent au thermomètre » de Réaumur celui de Fahrenheit, » qui est à mercure, et qui a pour li» mites de l'échelle les degrés qui ré» pondent l'un à la chaleur de l'eau » bouillante, l'autre à la congélation » déterminée par le muriate d'ammo» niaque. La distance qui sépare les » deux limites est divisée en deux » cent douze parties égales; d'où il » résulte que le trente-deuxième de» gré coïncide avec le zéro du ther» momètre français, ce qui donne » cent quatre-vingts degrés depuis le » même terme jusqu'à celui de l'eau » bouillante. Neuf degrés du thermo» mètre de Fahrenheit en valent » quatre du thermomètre de Réaumur » divisé en quatre-vingts parties, et » cinq degrés du thermomètre centi» grade. » On attribue à Fahrenheit une *Dissertation sur les thermomètres*, 1724; et on trouve de lui, dans les *Transactions philosophiques* de la même année, cinq Mémoires sur *le degré de chaleur de divers liquides en état d'ébullition*, sur *la congelation de l'eau dans le vide*, sur *les gravités spécifiques de différents corps*, sur *un nouveau baromètre*, et sur un *Aréomètre de nouvelle invention*; on les trouve aussi, en latin, dans les *Acta eruditorum*. de Leipzig. W—s.

FAIEL, ou FAYEL. *V.* COUCY (RAOUL ou RENAUD de).

FAIGNET (JOACHIM), né à Montcontour en Bretagne, au mois d'octobre 1703, trésorier au bureau de Châlons, fut, sinon l'un des créateurs en France de la science de l'économie politique, du moins l'un de ceux qui en propagèrent les principes, et en firent ressortir les avantages avec le plus de zèle et de constance. Les différents ouvrages qu'il a publiés, intéressants par le sujet, mais rédigés avec trop peu de méthode et de soin, n'eurent que peu de succès lors de leur publication, et sont depuis longtemps oubliés. On y trouve cependant des vues utiles, et qui auraient pu être mises en pratique. Faignet a fourni plusieurs articles à l'Encyclopédie (entre autres l'art. *Dimanche*), et des morceaux de littérature aux Journaux du temps. Ce citoyen modeste et laborieux mourut vers 1780, dans un âge avancé. On a de lui: I. *L'Économie politique, projet pour enrichir et perfectionner l'espèce humaine*, Paris, 1763, in-12. Quelques catalogues en annoncent une nouvelle édition, sous ce titre: *L'Ami des pauvres ou projet*, etc., Londres, 1767, in-12. II. *Mémoires politiques sur les finances*, 1765, in-12. III. *Entretien de nos troupes à la décharge de l'Etat*, 1769, in-12. IV. *La légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal*, 1770, in-12. W—s.

FAIL (NOEL DU). *Voy.* DUFAIL.

FAILLE (Jean-Charles de la), jésuite, né à Anvers, en 1597, fut admis dans la société, à l'âge de 16 ans, et professa ensuite les mathématiques, avec une grande réputation, à Dole et à Louvain. Il fut nommé à la chaire de cette science, au collége royal de Madrid, lors de sa fondation, et, quelque temps après, fut appelé à la cour, pour donner des leçons à l'infant don Juan d'Autriche. La conversation et les manières du savant religieux plurent tellement au jeune prince, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Il accompagna donc son auguste élève dans ses voyages en Catalogne, en Sicile, et à Naples. Il mourut à Barcelone, le 4 novembre 1652. Don Juan lui fit faire de magnifiques obsèques, et ordonna qu'on plaçât sur son tombeau une épitaphe qui exprimât ses regrets de l'avoir perdu. On a de La Faille: I. *Theses mechanicæ*, Dôle, 1625. II. *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*, Anvers, 1632, in-4°. « Ce géomètre, digne d'éloges, dit Montucla, y assigne, à la vérité, d'une manière fort prolixe et embarrassée, les centres de gravité des différentes parties tant du cercle que de l'ellipse; il y fait surtout voir la liaison qui existe entre cette détermination et celle de la quadrature de ces courbes, ou leur rectification, et comment l'une des deux étant donnée, l'autre l'est aussi nécessairement. » On doit remarquer que l'ouvrage de La Faille a précédé celui de Guldin (que l'on regarde communément comme l'auteur de la théorie de la gravitation. W—s.

FAILLE (Germain et non pas Guillaume de la), historien, né à Castelnaudary, en 1616, prit ses degrés en droit à l'université de Toulouse, et fut ensuite pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial de sa patrie. Il se défit de cet emploi en 1655, pour se fixer à Toulouse, où il venait d'être élu syndic. Ce qui le détermina, fut l'espoir de trouver plus de moyens de suivre son goût pour l'étude, dans une ville où les lettres étaient depuis long-temps en honneur. Lorsqu'il eut fait connaître son projet d'écrire les annales de Toulouse, il obtint l'entrée de tous les dépôts, et on s'empressa de lui adresser de toutes parts les documents qui pouvaient lui être utiles. Les magistrats, après avoir lu son ouvrage, décidèrent que l'impression en serait faite aux frais même de la ville, et lui donnèrent d'autres marques de leur satisfaction. Pendant son troisième capitoulat, La Faille engagea ses confrères à faire placer dans une des salles de l'hôtel de ville les bustes en marbre des trente plus illustres Toulousains; et on lui laissa le soin d'en surveiller l'exécution. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'académie des Jeux floraux, en 1694, et il remplit cette place avec distinction, malgré son grand âge, jusqu'à sa mort, arrivée le 12 novembre 1711. Il était alors dans sa 96e. année. On a de lui: I. Les *Annales de la ville de Toulouse* (de 1271 à 1610), première partie, 1687; 2e. partie, 1701, 2 vol. in-fol. Le style, dit Legendre, en est vif et concis; mais peu correct. On y trouve un grand nombre de faits curieux. La Faille, invité à donner la continuation de cet ouvrage, répondit que son amour pour la vérité ne lui permettant pas de la trahir, il croyait prudent de ne pas aller plus loin. Durosoy, le dernier annaliste de Toulouse, a beaucoup profité des recherches de son prédécesseur. II. *Traité de la noblesse des Capitouls*, Toulouse, 1667,

1673, 3ᵉ. édition augmentée, 1707, in-4°., La Faille entreprit cet ouvrage, pour prévenir les atteintes que les commissaires chargés de la recherche des faux nobles, auraient pu porter aux privilèges du capitoulat. III. *Lettre sur Pierre Goudelin*, imprimée à la tête des poésies de cet auteur, Toulouse, 1678, in-12: et dans le *Recueil des poètes gascons*, Amsterdam, 1700, in-8°. IV. Des *Discours* et des *Pièces de vers* dans le *Recueil des Jeux Floraux*. M. Barbier attribue à La Faille la *Traduction du Traité* de Nicole, *de la Beauté des Ouvrages d'esprit, et particulièrement de l'Epigramme*, imprimée avec le *Recueil des plus beaux endroits de Martial*, trad. par Pierre Costar, Toulouse, 1689, 2 vol. in-12. W—s.

FAILLE (CLÉMENT DE LA), naturaliste, né à la Rochelle, dans le 18ᵉ. siècle, étudia d'abord le droit, et se fit recevoir avocat au parlement de Toulouse. Il fut ensuite nommé contrôleur des guerres, et profita des loisirs que lui donnait cette place, afin de se livrer à son goût pour les sciences naturelles et les expériences d'agriculture. Il était en correspondance avec Dezallier d'Argenville, Alléon Dulac et d'autres savants. La société d'agriculture de la Rochelle l'avait élu son secrétaire perpétuel, et il était membre de celles de Rennes, Lyon, Tours, Berne, et de l'académie d'Augsbourg. Il avait composé plusieurs ouvrages dont la publication lui aurait assuré une place distinguée parmi les naturalistes français; mais la modicité de sa fortune ne lui permit pas de faire les frais des gravures dont ils devaient être ornés, et il ne put trouver aucun libraire qui voulût s'en charger, à une époque où le goût de l'histoire naturelle était encore très peu répandu en France. On ignore l'époque précise de la mort de ce savant modeste; mais, d'après les probabilités, on croit pouvoir la placer vers 1770. On a de lui : I. *Conchyliographie*, ou *Traité général des coquillages de mer, de terre et d'eau douce du pays d'Aunis*, in-4°., fig., manuscrit. On en a extrait la *Dissertation sur la pholade ou Dail*, imprimée dans le tome III des *Mémoires* de l'académie de la Rochelle; et une autre *Dissertation sur les différentes espèces d'huîtres des côtes de la Rochelle*, imprimée par extrait dans le *Mercure de France*, septembre, 1751, et dans les *Mélanges d'histoire naturelle* d'Alléon Dulac. II. *Mémoire sur les pierres figurées du pays d'Aunis, avec la description d'un alphabet lapidifique, pour servir à l'histoire naturelle de cette province*, in-4°., fig., manuscrit. On trouve un extrait de cet ouvrage dans le *Mercure*, octobre, 1754, et dans les *Mélanges* d'Alléon Dulac. III. *Mémoire sur les pétrifications des environs de la Rochelle*, imprimé dans l'*Oryctologie* d'Argenville. IV. *Mémoire sur les moyens de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis*, la Rochelle, 1762, in-12; réimprimé dans le *Journal Economique*, décembre, même année; V. *Essai sur l'histoire naturelle de la taupe, et sur les différents moyens qu'on peut employer pour la détruire*, la Rochelle, 1768, in-12, fig.; nouvelle édition, 1769, in-8°. : ouvrage estimé, traduit en allemand par I. P. E, avec des augmentations, Francfort, 1778, in-8°., fig. W—s.

FAINI (Mᵐᵉ. DIAMANTE), née *Medaglia*, poète italienne du 18ᵉ. siècle, vit le jour au village de Savallo, en la vallée de Sabbio dans le

Bresciau, chez son oncle, qui en était curé, et avec lequel son père et sa mère étaient venus jouir des agréments de la campagne. Elle y resta ses premières années, pendant lesquelles elle commença à faire remarquer les grâces et la vivacité de son esprit. Son père, qui exerçait la profession de médecin dans la petite ville de Castrezato, vint enfin prendre sa fille au sortir de l'enfance, et l'emmena chez lui, où il lui enseigna lui-même les éléments de la langue latine, qu'ensuite elle cultiva avec succès. Sans avoir d'autres maîtres que la lecture des auteurs classiques pour apprendre l'art des vers, elle parvint à composer, à quinze ans, des sonnets qui firent l'admiration des connaisseurs. Lorsque bientôt après elle se rendit à Brescia, où sa réputation l'avait précédée, elle y fut accueillie comme une merveille par tous ceux qui aimaient les muses; et dès-lors elle fit de la poésie sa principale occupation. Ses vers, à cet âge où la nature commence à disposer la jeunesse à l'amour, n'exprimaient guère que les tendres sentiments de son cœur; mais quand elle fut mariée, retirée à Salo, où habitait son mari, ses chants cessèrent d'être amoureux, malgré ce que cette ville, située sur les bords enchanteurs du lac de Garde, a de romantique. Mme. Faïni composait des sonnets, des stances, des madrigaux sans amour, pour des noces, pour des réceptions de docteurs, même pour des vêtures religieuses; mais ce genre fadement louangeur, dont tant de beaux esprits italiens faisaient leurs délices, finit par l'ennuyer à tel point qu'elle jura d'y renoncer, en consignant sa résolution dans un nouveau sonnet. Les éditeurs de recueils poétiques vinrent alors mettre sa lyre à contribution. Il n'arrivait pas un étranger qui, visitant les bords charmants du lac, ne voulût la voir et tenir d'elle quelqu'une de ses nouvelles productions poétiques. Elle fut agrégée aux académies des *Unanimi* de Salo, des *Orditi* de Padoue, des *Agiati* de Roveredo, et des *Arcadi* de Rome. Ses compositions en prose n'étaient pas moins faciles et moins élégantes que ses vers : un Recueil imprimé de plusieurs de ses lettres familières, et surtout une savante Dissertation sur les études qui conviennent aux dames, en sont la preuve. Ce qui paraîtra singulier, est qu'elle y cherche à détourner les femmes de la poésie, voulant qu'elles s'occupent plutôt de la géométrie et des mathématiques, auxquelles elle-même s'était adonnée sous la direction du comte J.-B. Soardi. Elle écrivait aussi en latin et même en français avec une rare pureté. Elle possédait assez bien la science astronomique, les opinions philosophiques modernes, et même les matières théologiques, pour en pouvoir parler avec ceux qui en étaient le mieux instruits. Vers la fin de sa vie elle ne lisait presque plus que les livres saints. Elle mourut à Salo, le 13 juin 1770. Ses amis, J.-M. Fontana et Mathias Butturini, firent sur sa mort des Elégies dans lesquelles ils lui donnèrent de justes louanges. Antoine Brognoli, patricien brescian, qui a écrit et publié son Eloge à Brescia en 1785, d'après sa Vie imprimée à Salo, le termine en appliquant à ces hommages funéraires le mot d'Horace : *Petimus damusque vicissim.* Les Œuvres de Mme. Faïni avaient été imprimées avec sa Vie, par Joseph Poutara. G—N.

FAIRFAX (Edouard), poète anglais, fils de sir Thomas Fairfax de Denton, dans le comté d'York, vivait à la fin du 16e. siècle et au commen-

cement du 17e. Tandis que ses frères signalaient leur valeur dans les combats, sa modestie et son goût pour l'étude et pour la vie paisible le retinrent dans son pays natal, où il s'occupa de la composition de divers ouvrages en prose et en vers. Celui qui fonda sa réputation, est le *Godefroi de Bouillon*, traduction de la *Jérusalem délivrée*. Cette traduction, où l'auteur s'est attaché à rendre l'original vers pour vers (ce qu'il a fait avec une exactitude et une facilité qu'on rencontre rarement réunies), obtint un grand succès dans le temps, et a été long-temps fort estimée, malgré la coupe en octaves, contraire au génie et aux habitudes de la poésie anglaise. Le roi Jacques mettait cette traduction au-dessus de tous les autres ouvrages de poésie anglaise; et Charles Ier., dans sa prison, y trouvait une distraction au sentiment de ses malheurs. La première édition du *Godefroy* parut en 1600, Les autres ouvrages de Fairfax que l'on cite, sont des *Eglogues* ingénieuses, dont une seule a été imprimée (Mrs. Cooper's *Muse's library*, 1737); une *Histoire* (en vers) d'*Edouard*, surnommé *le Prince noir*; un livre intitulé : *la Démonologie*, où il parle de la sorcellerie, telle qu'elle était en usage dans sa famille; des *Lettres* à Jean Dorrell, prêtre catholique, enfermé dans le château d'York, touchant la suprématie et l'infaillibilité du pape, l'idolâtrie, etc. Rien de tout cela n'a été imprimé. Il montre dans ses ouvrages de théologie un esprit de paix et de modération, et dans ceux de poésie un respect pour la morale, qui firent dire, à l'occasion de ses églogues :

Pagina non minus est quam tibi vita proba.

Waller le reconnaissait pour son maître dans l'art des vers; et Dryden, en le comparant à Spenser, qui paraît lui avoir servi de modèle, donne la préférence à Fairfax, sous le rapport de l'harmonie. Il mourut, à ce que l'on croit, vers 1632. Ce qui pourrait cependant faire douter de l'exactitude de cette date, c'est que la seconde édition de son *Godefroi de Bouillon*, qui parut en 1624, n'a pas été faite par lui. L'aîné de ses fils, Guillaume Fairfax, a traduit du grec en anglais, les *Vies des anciens philosophes, par Diogène Laerce*. S—D.

FAIRFAX (Thomas, lord), qui joua en Angleterre un grand rôle durant les guerres civiles du règne de Charles Ier., et finit par être général des troupes du parlement, était le fils aîné de Ferdinand lord Fairfax, et de Marie, fille d'Edmond Sheffield, comte de Mulgrave. Il naquit à Denton, dans la paroisse d'Otley en Yorkshire, au mois de janvier 1611. Il perfectionna son éducation au collége de Saint Jean à Cambridge, dont il devint le bienfaiteur sur la fin de ses jours, et manifesta constamment de l'amour pour le savoir, quoique ses connaissances ne fussent pas très profondes, excepté dans l'histoire et les antiquités de son pays. Doué d'un caractère martial, il alla servir en Hollande, comme volontaire, sous Horace lord Vere, afin d'apprendre le métier des armes. De retour en Angleterre, il épousa la fille de ce général, et se retira dans la maison paternelle : ce fut dans cette retraite qu'il conçut pour la cour une aversion extrême; sentiment qui prit naissance en lui, soit par les suggestions de sa femme, presbytérienne zélée, soit par l'exemple et les exhortations de son propre père, qui devint un des factieux les plus actifs et les plus ardents contre la cause du roi. Aussi dès le premier moment où ce prince essaya de

lever à York, pour la garde de sa personne, un corps que les habitants de la province supposèrent être le noyau d'une armée, soupçon qui fut vérifié par l'événement, le parti auquel tenait Fairfax le chargea de présenter une pétition à Charles, pour le supplier d'écouter la voix de son parlement, et de ne pas continuer à lever des troupes. Comme le roi cherchait à éviter cette pétition, il le suivit avec une telle persévérance, qu'il finit par la lui présenter en pleine campagne, sur le pommeau de la selle de son cheval, en présence de cent mille personnes. Peu de temps après, quand la guerre civile éclata, le père de Fairfax reçut du parlement une commission de général en chef dans le Nord, et lui une de général de cavalerie. Ils se distinguèrent l'un et l'autre dans cette guerre, par leur bravoure, leur intelligence et leur activité, notamment à la bataille de Marstdon-Moore et à la prise d'York. Thomas Fairfax fut deux fois blessé très grièvement, et courut souvent risque de la vie. Ses exploits lui valurent les applaudissements de son parti, et en 1645, lorsque le parlement jugea à propos de donner une nouvelle forme à l'armée, et d'ôter le commandement en chef au comte d'Essex, cette assemblée, qui savait que Fairfax était un presbytérien zélé, l'élut unanimement pour lui succéder. On lui adjoignit Cromwell avec le titre de lieutenant-général; mais celui-ci n'accepta le grade inférieur que dans l'intention d'être réellement le maître. Dès que Fairfax, qui était dans le nord de l'Angleterre, eut connaissance des ordres du parlement, il vola à Londres, fut présenté à la chambre des communes, le 19 février, par quatre membres, et complimenté par l'orateur qui lui remit sa commission. Il eut le pouvoir de nommer tous les généraux sous ses ordres, et alla, au mois d'avril, à Windsor, où il s'occupa d'organiser la nouvelle armée que le parlement venait de voter. « Mais, comme l'observe Rapin-Thoyras, ce fut Cromwell qui, sous le nom de Fairfax, agissait constamment; car il avait pris sur lui un si grand empire, qu'il lui faisait faire tout ce qu'il voulait. Il avait eu l'adresse de lui persuader qu'il n'avait en vue que le bien de la religion et de la patrie, et par-là il l'avait disposé à recevoir ses conseils, et à avoir une entière confiance en lui. » Nommé gouverneur de Hull, et envoyé par le parlement au secours de Taunton dans le Somerset-Shire, que les royalistes assiégeaient vivement, Fairfax y reçut contre-ordre, et fut chargé de joindre Cromwell, pour veiller sur les mouvements du roi, qui venait de quitter Oxford. Après divers mouvements, les deux armées se rencontrèrent, et, le 14 juin, se livra la bataille de Naseby dans le Northampton-Shire: elle fut décisive. Le roi, obligé de fuir, se retira dans le pays de Galles. Fairfax, victorieux, mit le 16 le siége devant Leicester, qui se rendit le 18. Le 10 juillet il défit lord Goring, qui avait été obligé d'abandonner le siége de Taunton pour venir à sa rencontre; le 22 il emporta d'assaut Bridgewater, prit ensuite plusieurs autres places, et, le 10 septembre, força Bristol à se rendre. Il soumit tout ce qui est à l'ouest de Londres, puis marcha dans le sud; et ne pouvant, à cause de la rigueur de la saison, assiéger dans les formes Exeter, ville bien fortifiée, il en forma le blocus qui dura jusqu'au 13 avril 1646. Dans cet intervalle il prit plusieurs places, défit et dispersa différents corps de roya-

listes; et ce parti fut totalement anéanti dans les provinces du sud et de l'ouest, où était sa plus grande force, et qui lui offraient le seul réfuge qu'il pût trouver en Angleterre. Après avoir obtenu ces succès, Fairfax marcha à toute hâte à Oxford, où était la garnison la plus considérable qui restât au roi. Ce prince, craignant de se trouver enfermé, en partit à la dérobée et déguisé, pour aller se jeter dans les bras des Ecossais. Oxford capitula, et à la fin de septembre Charles Ier. n'avait plus en Angleterre ni armée ni place forte. Fairfax arrivé à Londres le 12 novembre, fut complimenté et remercié de ses succès par les deux chambres du parlement, qui se transportèrent chez lui à cet effet. Il eut à peine le temps de prendre du repos dans la capitale; on lui donna la commission d'escorter les deux cent mille livres sterling accordées par le parlement d'Angleterre à l'armée d'Ecosse, pour prix de la personne du roi qu'elle avait consenti à livrer. Charles Ier. fut remis aux commissaires du parlement le 30 janvier 1646. Fairfax, qui venait au-devant de ce prince, l'ayant rencontré au-delà de Nottingham, descendit de cheval, lui baisa la main, et, après être remonté, discourut avec lui pendant la route jusqu'à Holdenby, où Charles fut mené. Le monarque fut sans doute satisfait de la conduite de Fairfax; car il dit à un des commissaires du parlement : « Le général est un homme » d'honneur, et il tient la parole qu'il » m'a donnée. » Mais les historiens qui citent ce mot ajoutent que l'on n'en a pas connu la signification. Fairfax fut reçu à Cambridge avec les plus grands honneurs, et créé maître-ès-arts. Déjà le parlement, après de longs débats, l'avait nommé général de l'armée que l'on conserverait : car il était question d'en licencier la plus grande partie, et d'envoyer le reste en Irlande. Tous les militaires se montrèrent peu favorablement disposés pour de tels desseins, qui les menaçaient de leur faire perdre les avantages que le métier des armes leur avait procurés. Ce fut alors que Cromwell, qui avait laissé Fairfax jouir, au moins en apparence, des honneurs du commandement suprême, de concert avec Ireton, son gendre, non moins artificieux, mais meilleur orateur et plus habile écrivain que lui, résolut de tirer parti de cette disposition de l'armée pour la porter à la révolte contre le parlement. En conséquence, ils répandirent le bruit parmi les soldats, que le parlement ayant le roi en son pouvoir, était dans l'intention de les licencier, de les frustrer des arrérages qui leur étaient dus, et de les envoyer en Irlande pour y être exterminés par les habitants de cette île. L'armée, enflammée par ces discours, nomma dans son sein, par la suggestion d'Ireton, un comité chargé de consulter sur son bien-être, d'assister aux conseils de guerre, et d'aviser à la paix et à la sécurité du royaume. Fairfax vit avec peine que ces agitateurs, ainsi qu'on les appelait, usurpaient le pouvoir qu'il devait exercer sur l'armée; il reconnut qu'ils étaient les précurseurs de l'anarchie, et que leur dessein, comme il l'observe dans ses Mémoires, était, au milieu de la confusion générale, d'élever leur fortune sur la ruine publique. Il se décida, en conséquence, à résigner sa commission; mais les chefs de la faction des indépendants lui persuadèrent de la garder. Il coopéra donc à toutes les démarches de l'armée qui eurent pour but de détruire le pouvoir du parlement : en vain les deux cham-

bres lui firent dire de laisser ses troupes à une distance de quinze milles au moins de Londres ; il entra dans cette ville en triomphe avec l'orateur et les soixante membres des communes qui, trahissant les priviléges du parlement, s'étaient retirés dans son camp, et il les remit en place. Il fut récompensé de ce service par les remercîments des deux chambres, et par la charge de gouverneur de la Tour. Bientôt il apprit que le roi avait été enlevé avec violence de Holdenby : indigné de cette mesure qu'il ignorait, il alla trouver ce prince près de Cambridge, se conduisit avec lui de la manière la plus respectueuse, et lui fit suivre tous les mouvements de l'armée, afin que le parlement ne s'emparât pas de sa personne, car il avait reçu l'ordre de le remettre à ceux que les deux chambres lui désigneraient. Mais son crédit sur les troupes diminuait de jour en jour; il n'avait ni une volonté assez ferme, ni un caractère assez décidé pour s'opposer à ce qu'il n'avait pas le pouvoir d'empêcher; et quoiqu'il ne souhaitât aucune des choses que faisait Cromwell, il contribua à les faire toutes réussir. Ce fut sans doute par suite de cette faiblesse inconcevable qu'il concourut au manifeste de l'armée du mois de janvier 1647-1648, qui adhérait au vote des communes portant que l'on ne présenterait plus ni adresses ni messages au roi, et qui ajoutait qu'elle obéirait au parlement dans tout ce qui serait désormais nécessaire pour l'administration et la sûreté du royaume et du parlement, sans le roi et contre lui. Fairfax perdit son père à cette époque, lui succéda dans ses titres et emplois, et n'en resta pas moins le docile instrument de l'ambition de Cromwell. Il déploya la plus grande activité pour appaiser des insurrections, et prit Colchester où s'étaient réfugiés les restes du parti royaliste (*Voy.* Capel). A la fin de l'année, il revint à Londres pour tenir en respect la ville et le parlement, et prit son quartier-général au palais de Whitehall. Ses démarches hâtèrent la marche des procédures contre le roi; il dit lui-même qu'il éprouvait une sorte d'engourdissement moral qui allait jusqu'à la stupidité, et qui l'empêchait de réfléchir sur ses actions. Cependant, quoique placé en tête de la liste des juges du roi, il refusa de siéger, probablement à la persuasion de sa femme qui montra, lors du procès de ce prince infortuné, une intrépidité et une hardiesse que l'on ne peut assez admirer (*Voy.* Charles I). Fairfax fit même tous ses efforts pour empêcher l'exécution de la fatale sentence, et chercha à persuader à son régiment d'arracher le roi à ses meurtriers. « Cromwell et Ireton, dit Hume, informés de ses intentions, travaillèrent à lui persuader que le Seigneur avait rejeté le roi, et l'engagèrent à prier le Ciel de le diriger dans cette occasion importante; mais ils lui cachèrent qu'ils eussent signé l'ordre de l'exécution. Harrisson fut la personne désignée pour joindre ses prières à celles de l'imprudent général, et les fit durer jusqu'au moment où arriva la nouvelle que le coup fatal était frappé. Alors il se leva, et soutint à Fairfax que cet événement était une réponse miraculeuse envoyée par le Ciel à leurs dévotes supplications. Peu de jours après le supplice du monarque, Fairfax fut nommé membre du conseil, mais il refusa de signer la formule de serment par laquelle on approuvait tout ce qui avait été fait relativement au roi et à la royauté. A la fin de mars, on lui donna le titre de général des troupes en Angleterre et en Irlande, mais il n'en eut

pas plus de pouvoir réel. Il marcha contre les niveleurs qui, devenus nombreux, commençaient à se rendre inquiétants, et se seraient bientôt fait craindre ; il les mit en déroute complète à Burford, dans l'Oxfordshire. Après avoir été reçu docteur en droit à Oxford, il courut apaiser des troubles dans le Hampshire, reunit l'armée à Guilford, l'exhorta à l'obéissance, et revint à Londres où le conseil de la cité lui fit don d'un bassin et d'une aiguière en or. Lorsqu'en juin 1650 les Ecossais se déclarèrent pour Charles II, le conseil d'état d'Angleterre résolut, pour prévenir une invasion, d'envoyer une armée en Ecosse. Fairfax consulté sur le plan, parut l'approuver; mais ensuite les conseils de sa femme et des ministres presbytériens lui firent répondre qu'il ne pensait pas que le parlement d'Angleterre eût un juste motif pour faire envahir l'Écosse par son armée, et il résigna sa commission, pour ne pas s'engager dans cette expédition, contraire à ses principes religieux. Le commandement suprême de l'armée fut donné à Cromwell, qui vit avec plaisir l'éloignement d'un homme dont la présence, bien loin d'être encore nécessaire à ses projets ambitieux, formait au contraire un obstacle à leur entier accomplissement. Pour dédommager en quelque sorte Fairfax, le parlement lui accorda un revenu annuel de cinq mille liv. sterling. Débarrassé de tout emploi public, Fairfax vécut tranquillement dans sa terre de Nunappleton, dans l'Yorkshire. Ses vœux, ses prières demandaient constamment au ciel le rétablissement de la famille royale, et il était fermement déterminé à saisir la première occasion de pouvoir y contribuer, ce qui le faisait regarder d'un œil jaloux par le Protecteur. Dès que le général Monk l'invita à se joindre à lui contre l'armée de Lambert, il n'hésita pas un moment, et se montra, le 3 décembre 1659, à la tête d'un corps d'habitants de la province; telle était l'influence de son nom et de sa réputation, qu'une brigade irlandaise de douze cents hommes quitta aussitôt les drapeaux de Lambert pour se joindre à lui. Le résultat de cette affaire fut la dispersion de cette armée; ce qui facilita la marche de Monk en Angleterre. Fairfax se rendit ensuite maître d'York, et reparut sur la scène publique. Le parlement, auquel on avait donné le nom de *rump*, ayant repris ses fonctions, le nomma conseiller d'état; et, après la dissolution de cette assemblée, le comté d'York l'élut député au parlement réparateur. Il fut à la tête du comité chargé par la chambre des communes d'aller trouver Charles II à La Haye, pour le prier de se rendre au vœu de son parlement en venant reprendre au plutôt l'exercice de ses fonctions royales. Quand il se présenta devant ce prince, tous les yeux se fixèrent sur lui, tant on était curieux de voir l'homme qui avait si long-temps commandé les troupes parlementaires. On rapporte que, dans une audience particulière, il obtint de Charles le pardon de sa conduite passée; en effet, ses efforts sincères pour hâter la restauration méritaient que ce monarque oubliât ce qu'il avait fait auparavant. Après la dissolution du parlement réparateur, Fairfax retourna dans sa terre où il passa le reste de ses jours dans la retraite. Tourmenté par la goutte et par la pierre, il supporta les douleurs de ces deux maladies cruelles avec un courage et une patience exemplaires. Ces maux étaient le résultat des blessures qu'il avait reçues et des fatigues qu'il avait endurées à la guerre. Fixé sur

son fauteuil par la goutte, il ressemblait à un vieux romain; son air mâle, qui imposait le respect, eut même produit une sorte de terreur, si la douceur et la modestie extrême de sa figure n'eussent tempéré l'effet du premier coup-d'œil. Il consacrait presque tout son temps aux devoirs de la religion, ou à la lecture de bons livres, dans la plupart des langues modernes. Il mourut le 12 février 1671, d'une fièvre qui l'enleva en peu de jours. Il eut deux filles, Marie, l'aînée, avait épousé le duc de Buckingham, dont elle ne put fixer le cœur inconstant; elle mourut en 1704 (*Voy.* BUCKINGHAM). Un grand nombre de lettres, de remontrances, et d'autres papiers signés du nom de Fairfax se trouvent dans la Collection de Rushworth, et dans d'autres recueils publiés quand il était général. Il désavoue la plupart de ces pièces dans ses *Mémoires* publiés en 1699, en un vol. in-8°. par Brian Fairfax son parent. Cet ouvrage ne fait pas beaucoup d'honneur à ses principes, à son style, ni à son exactitude; il est vrai qu'il ne destinait pas ces Mémoires à voir le jour; il ne les avait composés que pour l'usage de sa famille. Fairfax était d'une belle taille; il avait l'air sombre et mélancolique; il bégayait un peu, aussi était-il mauvais orateur. Il parlait peu dans les conseils; mais quand une chose lui paraissait juste et raisonnable, rien ne pouvait le faire changer, et souvent il donnait des ordres entièrement opposés à l'avis de son conseil. Sa bravoure était remarquable. Dans les combats il avait l'air si transporté, si agité et même si furieux, que personne n'osait lui parler; et cependant il était naturellement doux et bon, et avait le maintien humble et réservé. Son désintéressement était à toute épreuve. Son malheur fut de s'être laissé duper par Cromwell, et d'avoir été l'instrument et l'agent de cet hypocrite ambitieux. Si l'audace et les succès qui firent la grandeur de ce dernier n'eussent pas éclipsé les exploits de Fairfax, on l'eût regardé comme le plus habile des généraux du parlement, et comme un des plus grands héros de la révolution, si son génie étroit, qui n'était propre qu'à la guerre, ne l'eût pas empêché de briller comme homme d'état. On a déjà dit qu'il aimait les lettres. Il prévint, pendant la guerre, le pillage de plusieurs bibliothèques à York et à Oxford; il fit don à la bibliothèque bodléienne de différents manuscrits. Il contribua à la publication de la *Polyglotte*, et de plusieurs autres grands ouvrages, et encouragea Dodsworth qui s'occupait de l'étude des antiquités de l'Angleterre (*Voy.* DODSWORTH). Lord Oxford a placé Fairfax dans son Catalogue des auteurs royaux et nobles, non seulement comme historien, mais aussi comme poète. On conservait de lui, en manuscrit, dans la Collection de Thoresby, des Traductions des Psaumes et d'autres parties de l'Ecriture, un poëme sur la *Solitude*, des Morceaux écrits par sa femme et par sa fille Marie, enfin un *Traité sur la brièveté de la vie*. Mais de toutes les productions de Fairfax, il n'en est pas sans doute de plus curieuse que les vers qu'il fit à l'occasion du cheval sur lequel était monté Charles II le jour de son couronnement, cheval qu'il avait élevé, et qu'il présenta à ce prince. Combien Charles, naturellement gai, et peu disposé à garder son sérieux dans les occasions qui l'exigeaient le plus, ne dût-il pas rire en recevant ce singulier hommage du vieux héros du républicanisme et du *covenant*, si favorisé par la victoire! On a aussi de Fairfax, dans la biblio-

thèque de Denton, des Manuscrits dont Park a donné une liste dans sa nouvelle édition des Auteurs nobles et royaux. Le duc de Buckingham, gendre de Fairfax, lui a fait une épitaphe dans laquelle il lui donne les plus grands éloges; ils sont mérités, puisque Clarendon et Hume ont aussi rendu hommage à ses bonnes qualités (*Voy* CROMWELL). E—s.

FAIRFAX (THOMAS, lord), de la même famille que le précédent, naquit vers l'an 1691; sa mère, fille et unique héritière de lord Culpeper, avait apporté en mariage des biens immenses en Angleterre et en Virginie, dans la partie appelée *Northern-Heck*, entre les rivières de Potowmac et de Rappahannoc. Fairfax fit d'excellentes études à Oxford, et un de ses biographes anglais assure qu'il a été un des collaborateurs du *Spectateur;* cependant, des philologues qui ont fait des notes sur cet excellent ouvrage, n'ont pas pu distinguer ce qui était de lui. Il entra dans un régiment de cavalerie; mais, chagrin de ce que sa mère, restée veuve, et sa grand-mère avaient profité de son inexpérience pour lui faire vendre le château de Denton et les biens de la maison Fairfax, en Yorkshire, ce qu'il regardait comme un outrage fait à ce sang illustre; et, jaloux de surveiller par lui-même ses propriétés en Amérique, il quitta l'Angleterre. La douceur du climat de la Virginie l'engagea à s'y établir. Après être retourné dans sa patrie pour y terminer quelques affaires, il revint en Virginie en 1747, et se fixa dans le comté de Frédéric, à l'ouest des monts Apalaches. Il y bâtit une maison qu'il appela *Greenway-Court*, exerça noblement l'hospitalité, encouragea la culture des terres, devint le père et l'ami de tous ses voisins, et exerça l'emploi de gouverneur et de juge du comté. Il vécut tranquille et vénéré, et durant les dissentions civiles qui déchirèrent l'Amérique, ses propriétés furent également respectées par les Américains et les Anglais. Le Northern-Heck, où il s'était établi, devint le pays le mieux cultivé et le plus peuplé de la Virginie; digne récompense de la résolution courageuse de Fairfax, de renoncer aux honneurs qu'il aurait pu espérer en Angleterre pour venir répandre la vie dans des régions sauvages. Le voyageur Barnaby, mort en 1812, donne sur cet homme estimable des détails dans la 3e. édition de ses voyages, Londres, 1798. Fairfax mourut en 1782, sans avoir été marié. Le comté où est situé Alexandrie, vis-à-vis la cité de Washington, porte le nom de *Fairfax*. E—s.

FAITHORNE (GUILLAUME), artiste anglais, né à Londres, vers l'année 1616, eut pour maître le peintre Peake, et prit les armes, ainsi que lui, pour la défense de la cause royale, lors de la guerre civile de 1640. Il fut pris par les rebelles, et passa quelque temps dans la prison d'Adersgate, à Londres, où il exerça son talent dans la gravure. Ayant recouvré sa liberté, mais n'ayant pas voulu prêter serment d'obéissance à Cromwell, il fut banni de l'Angleterre, et vint étudier en France sous Champagne. Strutt, dans son *Dictionnaire biographique des graveurs*, prétend que cette dernière assertion est au moins douteuse. Quoi qu'il en soit, Faithorne trouva en France un protecteur dans l'abbé de Marolles et un guide dans Nanteuil, qui lui apprit à faire le portrait au crayon, et perfectionna son talent pour la gravure. Vers 1650, il retourna en Angleterre, se maria et ouvrit à Londres, près de

Temple-Bar, un magasin d'estampes, qu'il quitta en 1680. Il gravait pour les libraires; on cite principalement de lui une *sainte Cène*, le *Christ en prière dans le Jardin des Olives*, la *Flagellation* d'après Diepenbeck, et les *Noces de Cana en Galilée*. Ces quatre planches furent gravées pour accompagner la *Vie de Jesus-Christ*, de Taylor. On cite aussi de son burin une *sainte Famille*, d'après Vouet, et le *Christ au tombeau*, d'après Van Dyck. On remarque que les gravures qu'il a exécutées sur les ouvrages des autres maîtres sont bien supérieures à celles qu'il a faites d'après ses propres dessins, où il négligeait trop le mérite de la correction. Le genre où il s'est le plus distingué est celui du portrait gravé. On a conservé un grand nombre des siens, qui sont très estimés. On a aussi de lui un *Traité sur l'art de la gravure*, imprimé en 1662. Il mourut en 1691.— Un de ses fils, Guillaume Faithorne, qu'on a souvent confondu avec lui, se borna à la gravure des portraits en taille-douce; son inconduite l'entraîna dans la misère, et il mourut à l'âge d'environ trente ans. X—s.

FAKHR-EDDAULAH (Ali), fils de Rokn-eddaulah, et prince de la dynastie des Bouides (*Voy.* Adhad-eddaulah et Imad-eddaulah), reçut en partage, à la mort de son père, le gouvernement de Hamadan, l'Irac-Adjem et du Tabaristan, mais il devait foi et hommage à son frère, Adhad-eddaulah. Mécontent de la part que lui laissait son père, il prit les armes contre Movaid-eddaulah, fut battu en plusieurs rencontres, et alla chercher un asyle chez les princes Samanides. A la mort de son frère Movaid eddaulah, en 373 de l'hég., (983 de J.-C.), le célèbre vézyr Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb Ibn Abbad, fit sentir aux principaux Dilémites la nécessité de placer sur le trône un prince de la maison de Bouïah, et il fit élire Fakhr-eddaulah. Ce prince vivait alors ignoré et malheureux en Khorasan : ayant appris son élection, il vint à Hamadan avec la rapidité de l'éclair, et prit possession de la couronne. Son premier soin fut de s'attacher Ismail, en le confirmant dans la dignité de vézyr, et ce fut à la sagesse de ce ministre que l'état dut sa splendeur. Tant que Fakhr-eddaulah put profiter de ses conseils, les provinces jouirent de la paix, et le trésor public se remplit sans que ses sujets fussent vexés. Ismail mourut en 385 (995). Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il tint à Fakhr-eddaulah ce discours : « Prince, » tandis que les rènes de l'état ont été » entre mes mains, j'ai fait tous mes » efforts pour rendre heureux le peu- » ple et l'armée; les provinces sont » florissantes et cultivées. Si vous ne » changez rien après ma mort, aux » règles que j'ai établies, et que vous » suiviez la route que j'ai tracée, on » vous attribuera le mérite de mes » institutions; mais si vous les détrui- » sez, les sujets diront que j'étais l'au- » teur du bien qui se faisait. » Fakhr-Eddaulah sentit la sagesse de ce conseil, mais il le suivit peu de temps. Il dissipa ses trésors, viola les lois, renversa l'ordre public, et jetta le trouble dans son royaume : bientôt il détruisit les fruits de l'administration d'Ismaïl. Enfin il mourut subitement d'une indigestion dans le château de Tabrek, en 387 (997 de J.-C.). Il eut pour successeur son fils Madjad-eddaulah. J—n.

FAKHR-EDDYN, *la gloire de la religion*. Sous cette dénomination honorifique nous connaissons plusieurs docteurs musulmans, dont le plus cé-

lèbre est l'imam Fakhr-eddyn-Razy. Son nom propre est Mohammed, fils d'Omar; il porte aussi le nom d'Ibn Alkhathyb (*fils du prédicateur*). Cet imam sortait d'une famille originaire du Thabaristan, et il naquit à Rei, ville de Perse, en Ramadhan, de l'an 543 ou 44 (janvier, 1149 ou 1150 de J.-C.). Voilà pourquoi il est souvent appelé Althabaristany et Alrazy. Tant que son père vécut, il n'eut point d'autre maître que lui. A sa mort il quitta Réi et se rendit à Semnan, où professait un docteur célèbre, Kemal Alsemnany, pour acquérir par sa fréquentation les perfections de l'ame. Au bout d'un certain temps il revint à Réi, et se rangea parmi les disciples de Medjed Aldjyly, élève du fameux Algazaly. Ce docteur étant allé s'établir à Méragah, Fakhr-eddyn l'y suivit, et étudia sous lui la théologie scholastique et la philosophie. Après s'être fortifié dans les sciences, la théologie, la philosophie, la dialectique, les mathématiques et même la médecine, il se rendit successivement en Kharizm et en Transoxane, eut des disputes très vives avec les docteurs de ces contrées, puis il revint à Réi, et quitta de nouveau sa patrie pour aller à Gaznin. Le sulthan Gauride Chéhab-eddyn, qui y régnait, le combla d'honneurs, de richesses et de présents. Si nous devons même en croire d'Herbelot, il fonda un collége en sa faveur à Herat, où Fakhr-eddyn professa les principes de la secte chaféite qu'il pratiquait, et ses propres principes; car il s'était formé une doctrine particulière. Là, comme dans les autres lieux où il avait habité, Fakhr-Eddyn se fit de nombreux ennemis; et ayant confondu, dans une grande dispute, un docteur fameux de la ville, ce docteur anima tellement le peuple contre Fakhr-eddyn, qu'il présentait comme un philosophe et un impie, que celui-ci fut obligé de sortir de la ville. Toutefois il y rentra quelque temps après, et y mourut le lundi 1er. de Chaoual 606 de l'hégire (29 mars 1210 de Jésus-Christ). Fakhr-eddyn-Razy est compté au nombre des plus habiles docteurs que l'islamisme ait produits, mais non des plus orthodoxes. On l'accuse d'avoir mêlé à l'islamisme les sciences qui tiennent à la philosophie spéculative. Ibn Khilcan dit que ses ouvrages se répandirent dans les provinces, que les hommes les recherchèrent et abandonnèrent pour eux les livres des anciens. Toutefois, comme il était très éloquent, sa réputation s'étendit au loin; de toutes les parties de la Perse, de la Mésopotamie, on se rendait à ses cours; et Khondemir nous apprend que, lorsqu'il sortait, plus de six cents élèves l'accompagnaient, recherchant avec ardeur ses moindres discours. Ibn Khilcan assure qu'il détacha un grand nombre de chites (*Voy.* l'article Ali) de leur secte, et les rendit orthodoxes ou sunnites. Malgré sa piété, il ne négligea point les intérêts de ce monde, et acquit de grandes richesses : elles lui vinrent de la générosité des princes, et surtout de celle de Tnach, roi du Kharizm; mais il en perdit une grande partie en s'occupant d'alchimie. Lorsqu'il revint à Réi, après son excursion en Transoxane, il y fit connaissance d'un médecin très riche qui avait deux filles, et vint à bout de marier ses deux fils à ces filles. Le médecin étant mort, les enfants de Fakhr-eddyn se trouvèrent possesseurs d'une grande fortune. Fakhr-eddyn a composé de nombreux ouvrages sur la théologie scholastique, les principes fondamentaux de la jurisprudence canonique,

la philosophie, les mathématiques, l'art de composer des talismans, la physiognomonie, etc. Ses principaux ouvrages sont : I. *Ossoul - eddyn* (*Principes de la religion*). Ce traité célèbre se compose de cinquante questions avec leurs réponses, touchant la philosophie et la théologie. La première a pour objet l'éternité du monde et l'auteur la nie; la dernière roule sur l'imamat; la réponse établit que le calife Abbasside-Nassir, qui régnait alors à Baghdâd, était le seul chef et pontife légitime des Musulmans. II. *Mohsel elafkar* (*Traité de métaphysique et de théologie scholastique*), commenté par plusieurs auteurs; III. *Commentaire sur l'Alcoran*, en plusieurs volumes; IV. Commentaire sur l'ouvrage d'Avicenne, intitulé : *Oïoun alhikmet* (*Sources de la philosophie*), etc. On trouve la liste des ouvrages de Fakhr-eddyn dans les ouvrages suivants : 1°. *Bibl. arab. hispan.* de Casiri, tome I, page 161; 2°. l'*Ami des biographies*, de Khondémir, tome II, folio 163 du manusc. pers. de la Bibliothèque impériale; et 3°. dans la *Biographie* d'Ibn-Khilcan.

J—n.

FAKHR-EDDYN RAZY, tel est le nom que porte l'auteur d'un ouvrage historique très précieux, intitulé: *Histoire chronologique des dynasties*, qui se trouve parmi les manuscrits arabes de la bibliothèque impériale. Cet ouvrage se divise en deux parties : la première a pour objet les principes du gouvernement, les qualités nécessaires à un prince, les défauts dont il doit être exempt. La deuxième renferme l'histoire abrégée de différentes dynasties qui ont réuni sous leur obéissance tout l'empire fondé par les arabes, en commençant par les premiers khalyfes. L'ouvrage se termine à la destruction du khalyfat de Baghdâd, par Holagou, en 658 de l'hégire (1259 de Jésus-Christ). A chaque dynastie, Fakhr-eddyn parle d'abord de cette dynastie en général; il trace ensuite le tableau du règne de chaque khalyfe en particulier, puis, à la fin de chaque règne, il donne l'histoire des vézyrs du prince dont il vient de parler, et rapporte les traits les plus intéressants de leur vie et de leur ministère. A la fin de sa préface, il déclare qu'il s'est attaché à ne dire que la pure vérité, en renonçant à tout préjugé et à toute partialité; enfin, à écrire d'un style simple, et qui fût à la portée de tout le monde. Nous avons traduit pour notre usage une grande partie de cette histoire, et nous avons reconnu que, quoiqu'elle soit abrégée, elle est néanmoins très importante par les faits qui y sont consignés, et les réflexions de l'auteur : elle mériterait de passer dans notre langue. M. Silvestre de Sacy en a publié trois extraits dans sa *Chrestomathie arabe*, savoir : I. l'*Histoire du khalyfat de Haroun Er-rachid*, suivie de celle des Barmecides; II. l'*Histoire du khalyfat de Mostassem*, dernier prince abbasside; III. le chapitre intitulé : *des Droits des souverains sur leurs sujets*. Ce savant a remarqué avec raison que Fakhr-eddyn vivait vers la fin du 7e. siècle de l'hégire, et au commencement du 8e., sans pouvoir dire quel était son nom propre. C'est donc à tort qu'on a confondu cet écrivain avec le docteur du même nom dont l'article précède, et qui mourut un siècle avant notre historien.

J—n.

FAKHR-EDDYN, plus connu sous le nom de *Facardin*, émyr, prince des Druzes, peuples qui habitent les environs du mont Liban, était maître de Barut, de Séide, etc. lorsqu'A-

murath IV songea à le dépouiller de ses états et à détruire au sein de ses provinces d'Asie une puissance qui lui faisait ombrage. Il fit marcher contre lui les pachas de Tripoli, de Damas, de Gaza, d'Alep et du Caire. Le vieux Fakhr-eddyn les attendit à la tête de vingt-cinq mille hommes, commandés par ses deux fils. Ali, l'aîné d'entr'eux, attaqua les Turks et leur tua huit mille hommes; mais, accablé ensuite par le nombre, il fut forcé de se rendre sous la promesse d'avoir la vie sauve, et n'en fut pas moins égorgé. A la nouvelle de la défaite et de la mort de son fils Ali, Fakhr-eddyn perdit courage; il abandonna Séide et Barut, et gagna les montagnes avec les Maronites et les Druzes qui lui restaient. Mais bientôt, chassé de poste en poste, de montagne en montagne, il se rendit, à condition qu'il aurait la faculté d'aller trouver le sulthân lui-même avec ses chariots et ses trésors, et qu'il ne serait pas conduit en triomphe comme un captif. Arrivé près de Constantinople, il se fit précéder de huit cassettes pleines d'or, pour préparer le sulthân à la bienveillance. Satisfait de ses présents, Amurath déguisé vint trouver Fakhr-eddyn dans sa tente. Celui-ci, feignant de ne le pas reconnaître, se servit de toute son adresse pour s'insinuer dans les bonnes grâces du maître qui, d'un mot, pouvait disposer de sa vie. Il y réussit assez pour exciter la jalousie des grands de l'empire et des favoris d'Amurath: ils accusèrent Fakhr-eddyn d'avoir renoncé à la religion mahométane. A ce soupçon, les dispositions du sulthân se changèrent en perfidie et en cruauté: il se fit amener le malheureux émyr; les discours les plus touchants ne purent émouvoir son juge, qui se contenta de lui répondre que ce n'était pas aux chats à essayer de se mesurer avec les lions, et le sulthân donna le signal aux muets, qui étranglèrent le vieux Fakhr-eddyn, âgé de soixante-dix ans. Cette scène tragique, qui mit fin à sa puissance et à sa vie, se passa le 14 mars 1635. S—y.

FAKHR-ENNISA (Choudéh), fille d'Ahmed, était originaire de la ville de Dinaver en Perse, et native de Baghdâd. Elle s'adonna à l'étude de la jurisprudence et de la théologie, acquit une grande habileté dans ces sciences, et les professa avec éclat à Baghdâd. Ses leçons étaient fréquentées par les hommes les plus distingués de son temps, et le désir de l'entendre faisait cesser la différence des rangs. Ce fut sans doute cette grande réputation et son savoir qui lui méritèrent le nom sous lequel nous la citons, et qui signifie *la Gloire des Femmes*. Elle mourut à Baghdâd, âgée de plus de quatre-vingt-dix ans, le 13 de moharrem 574 (1er. juillet, 1178 de Jésus-Christ). Nous ne connaissons d'elle aucun ouvrage, quoique plusieurs docteurs se soient honorés d'avoir été au nombre de ses disciples. J—n.

FALBAIRE (Charles-George *Fenouillot* de), auteur dramatique, né à Salins, le 16 juillet 1727, fit ses études à Paris, au collége de Louis-le-Grand, avec un succès qui détermina sa vocation pour les lettres. Son père le destinait à l'état ecclésiastique, et il en porta même l'habit pendant quelques années. Admis dans la société de Trudaine, il obtint, par son crédit, un emploi dans les finances, qui, en lui assurant une existence honorable, lui permettait de suivre son goût pour la littérature. Son premier ouvrage fut l'*Honnête criminel*, pièce fondée sur un événement réel (*V.* Fabre), et qui obtint un grand succès. Il ne fut ni aussi bien inspiré, ni aussi heureux dans ses autres productions,

dont aucune n'est restée au théâtre, excepté les *Deux avares*. Falbaire acquit, en 1778, la terre de Quingey, en Franche-Comté, et obtint la permission d'en prendre le nom. Il fut nommé, en 1782, inspecteur-général des salines de l'est, et s'occupa avec succès d'en accroître le revenu pour l'état. La révolution, en le privant de ses emplois, détruisit sa fortune. Il se retira avec sa famille à Sainte-Menehould, et y mourut le 28 octobre 1800, à l'âge de soixante et treize ans. Les *Œuvres* de Falbaire ont été réunies en 2 volumes in-8°., Paris, 1787. Il y a des exemplaires sur papier fin, ornés du portrait de l'auteur et de jolies gravures. On y trouve 1°. l'*Honnête criminel*, drame en cinq actes et en vers. Un passage de la *Poétique* de Marmontel lui donna l'idée de cette pièce. Il ignorait alors que le jeune Fabre, qui en est le personnage principal, vivait encore; il ne l'apprit même que plusieurs années après que son ouvrage fut achevé. Le duc de Choiseul, ministre de la marine, avait déjà fait expédier au malheureux Fabre son congé des galères; mais ce fut au zèle de Falbaire qu'il dût son entière réhabilitation. Il y a dans ce drame des situations attachantes, des rôles bien tracés; mais le style en est faible, négligé, quoique semé de beaux vers. Cette pièce, composée en 1767, fut jouée pour la première fois, en 1778, sur le théâtre de Versailles, à la demande de la reine; mais elle n'a été représentée à Paris qu'en 1790. On en a fait un grand nombre d'éditions; elle a été traduite en allemand, en hollandais, et par Elisabeth Caminer-Turra, en italien; 2°. le *premier Navigateur*(1), pastorale lyrique en 3 actes. Philidor avait composé la musique de cette pièce, destinée au théâtre italien, et demandée ensuite à l'auteur par l'administration de l'Opéra. La représentation en fut différée sous quelques prétextes, et dans l'intervalle parut le ballet si connu qui porte le même titre. Le plagiat était manifeste, et Falbaire s'en plaignit amèrement dans une dissertation sur les ballets-pantomimes, imprimée à la suite de la pièce; 3°. les *Deux avares*, comédie en deux actes et en prose, mêlée d'ariettes. Quelques situations assez piquantes, et surtout la musique de Grétry, ont fait le succès de cet ouvrage, que Grimm juge trop sévèrement dans sa *Correspondance*. Les *Deux Avares* ont été traduits en allemand, Francfort, 1772, et en suédois, par Manderstrom, Stockholm, 1778, in-8°.; 4°. le *Fabricant de Londres*, en cinq actes et en prose. Ce drame, joué à Paris, le 12 janvier 1771, fut mal accueilli. Au cinquième acte, lorsqu'on vint annoncer la banqueroute du *Fabricant*, un plaisant du parterre s'écria: *j'y suis pour vingt sous* (prix de son billet). Il n'en fallut pas davantage pour faire tomber la pièce, que l'auteur retira le lendemain; mais elle a été traduite en allemand par le célèbre Wieland, en italien par Elisabeth Caminer-Turra, et représentée avec un grand succès sur les théâtres de Vienne et de Vicence; 5°. l'*Ecole des mœurs*, ou *les Suites du libertinage*, drame en cinq actes et en vers, joué en 1776, repris en 1790, sans succès;

(1) Cette pièce, composée d'abord en deux actes sous le titre de *Sémire et Mélide*, fut représentée à Fontainebleau en 1773, et, à cette époque, gravée en partition. L'auteur y ajouta depuis un troisième acte et la fit imprimer en 1779, sous le titre de *Mélide ou le Navigateur*. Elle fut publiée sous le nom d'Anseaume, et c'est à cet auteur qu'elle est attribuée dans la Biographie, tom. II, pag. 233; mais elle est de Fenouillot de Falbaire. D. L.

traduit en allemand, Augsbourg, 1778, et en hollandais, Amsterdam, même année; 6°. les *Jammabos*, ou *les Moines japonais*, tragédie en cinq actes. Il y a de la chaleur dans l'épître dédicatoire aux mânes de Henri IV, et on trouve dans les notes des anecdotes curieuses; mais, considérée sous le rapport dramatique, cette pièce, dirigée contre les Jésuites, est très faible; 7°. de *l'Insensibilité; Description des salines de Franche-Comté*. Ces deux morceaux avaient déjà paru dans l'Encyclopédie; 8°. des *Poésies;* on ne peut rien imaginer de plus médiocre. On a encore du même auteur, I. *Avis aux gens de lettres*, 1770, in-8°., réimprimé dans les Recueils du temps. Ce sont des réflexions sur les mauvais procédés de quelques libraires envers les auteurs; II. *Mémoire adressé au roi et à l'assemblée nationale sur quelques abus*, Paris, 1790, in-8°. L'auteur y entre dans de grands détails sur la régie des salines de l'est de la France. W—s.

FALCAND (HUGUES), historien du 12e. siècle. On croit qu'il était né en Normandie, et qu'il avait été amené en Sicile, dans sa jeunesse, par ses parents; il a écrit en latin l'Histoire des événements arrivés en Sicile de 1146 à 1169. Cet espace de vingt-trois ans comprend le règne de Guillaume Ier., surnommé le *Mauvais*, et une partie de celui de Guillaume II, c'est-à-dire, l'une des époques où ce beau pays a été le plus agité par des troubles. Falcand avait été le témoin de tous les faits qu'il rapporte, et l'air de bonne foi qu'on remarque dans ses récits lui a mérité la confiance des écrivains postérieurs. Il dédia son ouvrage à Pierre, trésorier de l'eglise de Palerme, par une épître qui n'est pas datée, mais que l'on croit n'avoir été composée qu'en 1189, peu de temps après la mort de Guillaume II. Ce fut Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, qui publia le premier l'*Histoire* de Falcand, sur un manuscrit de la bibliothèque de Mathieu Longuejoue, évêque de cette ville, Paris, 1550, in-4°.; elle fut insérée ensuite, d'après un manuscrit plus correct, dans les *Rerum sicularum scriptores*, Francfort, 1579, in-f°.; elle a été réimprimée depuis dans la *Bibliotheca sicula* de Carusio, tom. Ier.; dans des *Scriptor. rerum italicarum* de Muratori, tom. VIIe., et enfin dans le *Thesaur. antiquitat. Siciliæ* de Burmann, Ve. part. Thomas Fazelli, dans son *Histoire de Sicile*, attribue l'ouvrage dont on vient de parler à un certain Guiscard ou Guichard, fondé sur ce que son nom se trouve en tête d'une ancienne copie qu'il a eue entre les mains; mais cette preuve ne paraît pas suffisante pour dépouiller Falcand de la possession où il a été confirmé par tous les critiques italiens, d'être regardé comme le véritable auteur d'un ouvrage si souvent réimprimé sous son nom. W—s.

FALCK (JEAN-PIERRE), savant de Suède, qui étudia dans son pays avec un succès distingué la physique et l'histoire naturelle. La réputation de ses talents et de ses connaissances étant parvenue en Russie, il fut appelé à Pétersbourg par Catherine II, pour faire avec Pallas, Georgi et plusieurs autres, des voyages dans l'intérieur de la Russie. Il partit, et se livra avec le plus grand zèle au travail qui lui était échu; mais une affection hypocondriaque qu'il avait eue depuis long-temps interrompait souvent ses recherches; et ne pouvant parvenir à s'en délivrer, il prit la résolution de mettre fin à ses jours.

Georgi recueillit ses manuscrits, et les publia en allemand sous le titre de *Mémoires de J. P. Falck pour servir à la connaissance topographique de l'empire de Russie*, Pétersbourg, 1784-86, 3 vol. in-4°. Le premier volume contient la description topographique proprement dite du fleuve Ural, du pays des Kirgises, de la Bukharie, etc.; le second l'histoire des minéraux et des plantes; le troisième l'histoire des animaux et des peuples. C—AU.

FALCKEMBERG (JEAN DE), religieux dominicain, né au 14ᵉ. siècle dans un village de Poméranie, dont il prit le nom, fut député de son ordre au concile de Constance, et s'y fit remarquer par le courage avec lequel il prit la défense du pape Grégoire XII, même contre Dati son supérieur. Chargé de l'examen des propositions extraites des œuvres de Jean Petit, et dénoncées au concile par le célèbre Gerson, il déclara qu'il n'y en avait aucune qui fût hérétique, et soutint publiquement son opinion dans trois discours qu'on a réunis aux œuvres de Gerson, tome V, édition d'Anvers, 1706. Il fut invité dans le même temps par les chevaliers de Livonie de prendre leur défense contre Jagellon, roi de Pologne, qui leur avait déclaré la guerre sans motif apparent. Falckemberg publia à ce sujet un écrit par lequel il invitait tous les chrétiens à acquérir la vie éternelle en s'armant pour exterminer les Polonais et leur roi. L'archevêque de Gnesen porta des plaintes de cet écrit au concile en 1417, obtint que l'auteur serait mis en prison, et qu'on instruirait son procès. Des commissaires de différentes nations chargés de l'examen de l'ouvrage, s'accordèrent à en trouver les principes condamnables; mais les Polonais firent de vains efforts pour qu'on en déclarât l'auteur hérétique. Dati, qui avait à se plaindre de Falckemberg, fut moins indulgent que les Pères du concile; il le cita à un chapitre général composé de ses créatures, et le fit condamner à une réclusion perpétuelle. Le pape Martin V s'opposa à l'exécution de cette sentence, fit venir Falckemberg à Rome, l'y retint en prison quelques années pour satisfaire les Polonais, et le relâcha ensuite à raison de l'affaiblissement de sa santé. Dlugoss, historien polonais, assure que Jagellon avait demandé au pape de lui livrer Falckemberg pour le faire brûler vif; mais on n'a aucune raison de croire cette anecdote, qui, si elle est vraie, ne fait pas honneur à la générosité du monarque polonais. Le même historien ajoute que Falckemberg, mécontent des chevaliers de Livonie, écrivit contre eux une satire très violente; que des voleurs lui enlevèrent son manuscrit qu'il se proposait de communiquer aux Pères du concile de Bâle, et qu'après la session il se retira en Silésie, où il mourut. Echard démontre fort bien que Dlugoss est très suspect en ce qui concerne un ennemi déclaré de sa nation, et que ses récits n'étant appuyés d'aucune preuve ne méritent aucune espèce de confiance. W—s.

FALCKENBURG, en latin *Falcoburgius* (GÉRARD), naquit à Nimègue. Après avoir fait dans sa patrie de bonnes études, il voyagea en France, et fut disciple de Cujas à Bourges. Il alliait la philologie à la jurisprudence, et acquit une rare érudition dans les langues anciennes. Il n'en a publié qu'un seul monument, savoir ses notes et ses conjectures sur les *Dionysiaca* de Nonnus, qui parurent à Anvers chez Plantin en 1569, in-4°., et qui furent réimprimées à Francfort

en 1606, in 8°. Ce début ne se ressentait pas de la jeunesse de l'auteur, et donnait des espérances que la funeste catastrophe arrivée à Falckenburg, en 1578, empêcha de se réaliser. Pris de vin en route du côté de Steinfurt, il tomba de cheval et se tua. Janus Dousa père, a publié, en 1582, à la suite de son *Schediasma* sur Tibulle, quelques poésies grecques de son savant compatriote; d'autres sont éparses de différents côtés, et la bibliothèque de Leyde possède de lui quelques manuscrits, tels que des notes sur Catulle, citées par P. Burman le second, *Anthol. lat.*, tom. II, pag. 571, et des observations sur le *Promptuarium juris* d'Harménopule, mises au jour par M. le baron de Meerman fils, dans le tome VIII du *Thesaurus novus juris civilis et canonici*, à La Haye, 1780, in-fol. M—n.

FALCKENSTEIN (Jean-Henri de). Une vie de cet écrivain fécond, mais prolixe et manquant de critique, se trouve dans un ouvrage périodique allemand, intitulé *Journal de et pour la Franconie;* nous regrettons que cet ouvrage ne soit pas à notre disposition. Les auteurs que nous avons pu consulter ignorent le pays où il naquit en 1682; on le croit originaire de la Silésie. Après bien des aventures il fut mis, en 1714, par le margrave de Bayreuth à la tête de l'académie noble d'Erlang. En 1718 il embrassa la religion catholique, et entra comme conseiller aulique et chambellan au service du prince-évêque d'Eichstett. Ce souverain l'ayant renvoyé en 1730, le margrave d'Anspach le nomma son conseiller aulique, titre qui ne lui donnait point d'occupation, et lui laissait le temps de publier ses nombreux ouvrages historiques et diplomatiques. Cependant il fut envoyé en 1738 comme résident du margrave à Erfurt, où il passa encore deux ans. Le 3 février 1760 il mourut à Schwabach. Ses principaux ouvrages sont : I. *Antiquitates nordgavienses*, avec un recueil de pièces diplomatiques, 3 vol. in-fol., Nuremberg, 1733; II. *Deliciæ topo-geographicæ Noribergenses*, 1733, in-fol. Godefroi Stieber en donna une seconde édition en 1775; III. *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, 3 vol. in-fol., Schwabach, 1734-1743, un 4e. volume renfermant les diplomes et pièces justificatives parut à Neustadt-sur-l'Aisch en 1788; IV. *Chronique de Thuringe*, 3 vol. in-4°., Erfurt, 1737-1739; V. *Civitatis Erfurtensis historia critica et diplomatica*, 2 vol. in-4°., Erfurt, 1739 et 1740; VI. *Chronicon Swabacense*; Ulm, 1740, in-4°. Une seconde édition fortement augmentée fut donnée sous ses yeux par Jean-George Maurer en 1756; VII. *Description de Nuremberg*, Erfurt, 1750, in-4°. Falckenstein publia cet ouvrage sous le nom de *Joannes ab Indagine;* VIII. *Antiquitates et memorabilia marchiæ Brandenburgicæ*, 3 vol. in-4°., Bayreuth, 1751; IX. *Histoire du duché, ci-devant royaume de Bavière*, 3 vol. in-fol., Munich, 1763. Cet ouvrage posthume fut publié par G. W. B. Freyer. En 1776 le baron d'Ickstatt fit imprimer une préface avec un nouveau frontispice portant Ingolstadt et Augsbourg comme lieux d'impression. Tous ces ouvrages sont écrits en allemand, quoique les titres de quelques-uns commencent par des mots latins. S—L.

FALCO (Benoît de), littérateur, né à Naples vers la fin du 15e. siècle, jouissait, dit le Toppi, de la réputation d'un homme également spiri-

tuel et instruit. Il joignait à la connaissance des langues anciennes celle de l'hébreu, peu cultivée alors en Italie, et il en ouvrit un cours à Naples avec quelque succès. On ignore les autres circonstances de la vie de Falco, et on ne peut même fixer d'une manière précise l'époque de sa mort. On a de lui : I. *De origine hebraïcarum, græcarum latinarumque litterarum, deque numeris omnibus libellus*, 1510, in-4°.; II. *De syllabarum poeticarum quantitate noscendâ*, 1529; III. *Rimario*, Naples, 1535, in-4°. C'est un dictionnaire de rimes; il en existait déjà d'autres en Italie; celui de Falco a l'avantage d'être plus complet, mais il contient un grand nombre de mots qui ne sont en usage que dans la Pouille et la Calabre. IV. *la dichiaratione de molti luoghi dubbiosi d'Ariosto e d'alquanti del Petrarcha; escusatione fatta in favor di Dante*, in-4°.; V. *la Descrittione de i luoghi antichi di Napoli, e del suo distretto*, Naples, 1539, in-8°., ouvrage estimé pour son exactitude, et qui a eu de nombreuses éditions. Sigebert Havercamp en a fait une traduction latine sur l'édition italienne de Naples, 1679, in-4°., qui passe pour l'une des meilleures, et on l'a insérée dans le tome IX du *Thesaur. antiquitat. Italiæ* de Burmann. W—s.

FALCO (JEAN). *V.* CONCHILLOS.

FALCO ou FALCON (AYMAR), chanoine régulier de l'ordre de Saint-Antoine, issu d'une famille illustre du Dauphiné, naquit vers la fin du 15e. siècle, et entra fort jeune dans cet ordre, où son assiduité à ses devoirs lui concilia dès-lors l'affection et l'estime de ses supérieurs. Il avait à peine terminé ses études, qu'ils lui donnèrent des marques de leur confiance, en le chargeant de la paroisse de la ville de Saint-Antoine, où était le chef-lieu de l'ordre. Le grand-prieur ayant été obligé de s'absenter, on jeta les yeux sur Falcon pour en exercer les fonctions jusqu'à son retour. On lui donna aussi la commanderie de Bar-le-Duc. Dans tous ces emplois, Falcon montra tant de sagesse, de prudence et d'habileté dans le maniement des affaires, que l'ordre ayant besoin en cour de Rome d'un agent expérimenté, le chapitre-général crut ne pouvoir mieux faire que de donner à Falco cette commission délicate. C'était Clément VII (Jules de Médicis) qui occupait alors le trône pontifical. Falco partit avec des pouvoirs très étendus, et des lettres de recommandation pour le pape, remplies de son éloge et des témoignages les plus honorables. Il justifia la confiance de son ordre, revint après avoir complètement réussi dans ses négociations, et fut comblé de louanges et de marques d'estime. Théodore de Chaumont, abbé de Saint-Antoine, étant mort en 1527, ce fut encore Falco que l'on choisit pour gouverner pendant la vacance en qualité de vicaire-général, conjointement avec Jean Borrel (*Voy.* BUTEO), commandeur de Ste-Croix. Enfin telle était l'idée que ses confrères avaient de sa capacité, que les droits et les prérogatives de l'abbaye se trouvant menacés, ils eurent recours à lui pour les défendre, et créèrent exprès pour cela une charge inusitée parmi eux sous le titre de *dictateur*, de laquelle ils l'investirent, avec l'attribution de tout pouvoir nécessaire pour remplir cette nouvelle mission. Quoique Falco ne fût point avancé en âge, attaqué de la pierre, il en éprouvait de cruelles douleurs qu'il supportait avec résignation et patience, mais qui abrégèrent sa vie, et en rendirent amères et pénibles les dernières

années. Il termina sa carrière mortelle l'an 1544, âgé de cinquante-un ans. Malgré les affaires dont il fut presque continuellement occupé, il avait trouvé du temps pour la composition de plusieurs ouvrages. Il a laissé I. Une histoire de son ordre sous ce titre : *Antonianæ historiæ compendium, ex variis, iisque gravissimis ecclesiasticis scriptoribus, nec non rerum gestarum monumentis collectum, unà cum externis rebus quàmplurimis, scitu memoratuque dignissimis*, Lyon, 1534. Il y a de cet ouvrage, dont la latinité est pure et élégante, quoique le style en soit simple, une traduction en espagnol par Fernand Suarès, provincial des carmes, Séville, 1613. Le traducteur y a ajouté un chapitre qui contient l'histoire des commanderies de l'ordre de Saint-Antoine en Espagne. II. *De tutâ fidelium navigatione, inter varias peregrinorum dogmatum, nec non claudicantium opinionum variationes, dialogi decem, quibus ex ipso sacrarum litterarum fonte, universæ hauriuntur sententiæ, adjunctis passim probatissimis veterum Patrum dictis et rationibus*, Lyon, 1536. III. *De exhilaratione animi, quem metus mortis angit et excruciat*, Vienne, 1541, in-8°.; IV. *De compendiosâ ratione, quâ quis ditari possit dialogus familiaris*; V. *De fœdere cum Turcâ non ineundo*. Falco, n'étant point content de ce livre, en supprima les exemplaires. On voit par les monuments de l'abbaye de Saint-Antoine que Falco avait composé d'autres ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. L—Y.

FALCONBRIDGE (ALEXANDRE), anglais, employé comme chirurgien à bord des bâtiments qui font le commerce avec l'Afrique, publia en 1789, in-8°., un *Précis de la Traite des Nègres, sur la côte d'Afrique*, où il met au jour les cruautés qui accompagnent cet odieux trafic. Il mourut à Sierra-Leone en 1792. Sa femme, Anne-Marie Falconbridge, qui l'avait suivi dans cette contrée, a écrit la relation de ses voyages, qu'elle publia en 1793, sous ce titre : *Deux Voyages à Sierra-Leone, dans les années* 1791, 1792 *et* 1793, *dans une suite de Lettres*; Londres, in-8°. (en anglais). Cette relation, qui contient un précis historique de Sierra-Leone et de ses environs, des opérations et des progrès de la colonie qui y a été établie dans la vue d'abolir le commerce des esclaves, ainsi que des détails curieux sur les mœurs et coutumes des habitants, est écrite avec un ton de simplicité négligée qui n'est pas sans agrément, et la lecture en fut généralement goûtée. L'auteur en donna une 2e. édition en 1794, en 1 vol. in-12, et une 3e. en 1795. X—S.

FALCONCINI (BENOÎT), né en 1657, à Volterra, en Toscane, fit ses premières études au collége de cette ville, fréquenta ensuite les cours de l'université de Pise, et y obtint une chaire de droit canon. Ses talents lui méritèrent la protection du grand duc Cosme III et du souverain pontife. Il fut nommé en 1704 à l'évêché d'Arezzo, gouverna son diocèse avec sagesse pendant vingt années, et mourut, dans sa ville épiscopale, le 20 mars 1724. On a de ce prélat *Vita di Rafaello Volaterrano*, Rome, 1722, in-4°.; elle est estimée. W—S.

FALCONER (GUILLAUME), poète écossais, né dans l'indigence à Edimbourg, vers l'année 1735, et resté de bonne heure orphelin, passa très peu de temps dans une petite école, où il ne montra qu'une capacité très-ordinaire; il s'engagea ensuite dans la ma-

rine, et languit dans les emplois les plus subalternes. On ne sait pas bien par quels moyens il put cultiver le talent naturel qu'il avait pour la poésie. Le docteur Currie a rapporté seulement, sur le témoignage d'un chirurgien de Marine, que Campbell, auteur de *Lexiphanes*, dialogue satirique sur le style du docteur Johnson, se trouvant attaché en qualité de trésorier à un vaisseau où Falconer servait comme simple matelot, l'avait pris à son service, et s'était plu à l'instruire. Quoi qu'il en soit, les premiers essais de sa muse attirèrent peu d'attention. S'étant embarqué à l'âge de dix-huit ans, avec le titre de contre-maître, sur la *Britannia*, ce bâtiment fit naufrage dans son passage d'Alexandrie à Venise; Falconer et deux de ses compagnons furent les seuls qui purent se sauver. Ce désastre lui fournit le sujet d'un poëme en trois chants, intitulé le *Naufrage*, et qu'il publia à Londres en 1762. Ce poëme, écrit avec une chaleur digne du sujet, fut fort goûté, surtout pour la partie descriptive, et il est encore estimé aujourd'hui et pour l'intérêt et pour l'instruction qu'on y trouve, quoiqu'on y aperçoive un emploi trop fréquent des termes techniques que les habitudes de l'auteur lui avaient rendus familiers (1). Il en donna lui-même une deuxième édition en 1764, avec des corrections et des additions qui n'ont pas été généralement approuvées; il en donna une nouvelle en 1769. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis, notamment une en 1804, où le texte est éclairci par de nouvelles notes, avec une notice biographique sur Falconer par James Stanier Clarke, et avec de jolies gravures. Falconer revint en Ecosse après la publication de son poëme; et passa quelque temps au presbytère de Gladsmuir, habité par son parent, le célèbre historien Robertson. Il publia, en 1769, un *Dictionnaire de marine*, en un vol. in-4°., bien fait, et composé sur un bon plan, puisqu'il a mérité qu'on en donnât, en 1809, une édition nouvelle dans le même format, mais considérablement augmentée. Ses ouvrages lui avaient procuré de l'avancement et une situation plus douce. Il avait épousé une femme qui partageait son goût pour la littérature, et qui s'était donnée à lui contre le gré de ses parents. Il s'embarqua, en 1769, avec le titre de trésorier, à bord de la frégate l'*Aurore*, pour les Indes orientales. On présume qu'il essuya un second naufrage où il fut moins heureux que dans le premier; car le bâtiment ayant quitté le cap de Bonne-Espérance, on n'en reçut plus aucune nouvelle certaine : un matelot noir se présenta, en 1773, à la compagnie des Indes, où il se donna comme une des cinq personnes échappées au naufrage de l'*Aurore*, sur les rochers de Macao. Falconer avait alors environ trente-six ans. On a aussi de lui un poëme *sur la mort de Frédéric, prince de Galles*, publié en 1751; une ode au duc d'York; le *Démagogue*, satire politique, imprimée sous le nom supposé de Théophile Thorn, et dirigée contre Wilkes et Churchill, et des chansons. Le docteur Anderson a donné une édition des ouvrages de poésie de Falconer, précédée d'une notice sur sa vie.

X—s.

FALCONET (André), naquit à Roanne, le 12 novembre 1611, de Charles, qui fut depuis médecin de la reine Marguerite de Valois. André fit ses études à Roanne, alla étudier la médecine à Montpellier, et fut reçu

(1) On trouve dans le *Mercure étranger* (t. II, p. 23) une notice intéressante du poëme du *Naufrage*.

docteur en 1634. Deux ans après, il vint s'établir à Lyon, où il exerça la médecine avec succès jusqu'en 1691, année de sa mort. Il s'était fait recevoir docteur en droit en 1641; il avait obtenu, en 1656, le titre de conseiller, médecin ordinaire du roi, et avait été appelé en 1663, à Turin, pour la maladie de Christine de France, fille de Henri IV. Falconet cultivait la littérature, et Lucain était son auteur favori. Il fut très lié avec Ch. Spon et Gui Patin : ce dernier le qualifie excellent médecin, et l'appelle son meilleur ami. C'est à Falconet que sont adressées les lettres de Gui Patin, imprimées dans le premier Recueil (*Voyez* G. Patin), ayant indifféremment les initiales F. D. M.; F. C. M. D. R.; ou F. M. C. D. R. On a d'André Falconet des *Moyens préservatifs* et *Méthode assurée pour la parfaite guérison du Scorbut*, 1642, in-8°., réimprimé en 1684. A. B—t.

FALCONET (Noel), fils du précédent, naquit à Lyon, en 1644. Après avoir fait ses humanités à Lyon il fut envoyé à Paris, où Gui Patin surveilla ses études avec une affection vraiment extraordinaire. Gui Patin devient bon homme toutes les fois que, dans ses lettres à André Falconet, il lui parle de Noel. Ce n'est pas, au reste, le père seul qu'il entretenait de son pupile; il en parle aussi dans ses lettres à Spon. Il le produisit de bonne heure chez l'abbé de Marolles, où se réunissaient Patru, Lamothe-Levayer, La Miltière, etc. Falconet soutint sa thèse de philosophie, le 8 août 1660, à Paris; il y fit aussi ses cours de médecine, toujours sous les yeux de G. Patin, et fut reçu docteur à Montpellier en 1663. Il vint d'abord s'établir à Lyon, auprès de son père; mais en 1678, il fut amené à Paris par Louis de Lorraine, comte d'Armagnac, grand écuyer, qui lui procura la place de médecin des écuries du roi. Falconet obtint, depuis, le titre de médecin consultant du roi, et mourut à Paris le 14 mai 1734. On lit dans Eloy que « Haller dit qu'il » fut le premier qui se servit du » quinquina en France. » D'abord, il paraît que, sept ans avant sa réception au doctorat, le quinquina avait été employé à Paris; car, dans la lettre de Gui Patin à Falconet père, du 19 novembre 1656, on lit : « Le kinkina » des jésuites de Rome n'a guéri per» sonne ici, et il n'en est plus men» tion nulle part. *Barbarus ecce jacet,* » *nec erit cum nomine*, *Pulvis.* » Mais il faut remarquer qu'Eloi cite à faux Haller, qui fait honneur de l'introduction du quinquina au père de Noë, et non à Noël lui-même. On a de Noël Falconet : I. *Système des fièvres et des crises selon la doctrine d'Hippocrate*, 1723, in-12; II. *Méthode de Lucque sur la maladie de Mme*. (Dugué), *intendante de Lyon*, *réfutée*, Lyon, 1675, in-4°. L'auteur y a joint plusieurs lettres curieuses et des remarques sur l'or prétendu potable. Niceron dit qu'il présida à la dixième édition du *Cours de chimie* de Lémery, Paris, 1713, in-8°. A. B—t.

FALCONET (Camille), fils du précédent, naquit à Lyon, le 1er. mars 1671, et ne fut baptisé que le 29 mars, ce qui a induit en erreur des biographes. Son père, étant venu s'établir à Paris, le laissa dans sa ville natale, sous la direction de son grand-père. Il vint ensuite à Paris faire ses études au collége du cardinal Lemoine, retourna faire sa philosophie à Lyon, puis alla à Montpellier, où il eut Chirac pour professeur et Chicoyneau pour compagnon d'études. Il alla se

faire recevoir docteur à Avignon, et vint s'établir à Lyon. Son cabinet fut bientôt le rendez-vous des savants et des étrangers, et il est regardé comme le berceau de l'académie de cette ville. Mme. Guyon, revenant en 1687 de son exil, alla voir Falconet. Un jour, à la toilette de cette dame, une dispute s'éleva sur son système, entre elle et Falconet. La conversation s'anima de plus en plus, et Mme. Guyon, toute occupée du sujet de la conversation, ne s'aperçut pas qu'elle était dans un certain désordre. Sa fille-de-chambre, voulant le réparer, lui présenta un mouchoir; mais Mme. Guyon de s'écrier: « Il est bien question d'un mou- » choir. » En 1707, Falconet vint à Paris auprès de son père, mais ce ne fut que quelque temps après qu'il y fit venir sa femme, ses enfants et sa bibliothèque. Il eut d'abord la survivance de médecin des écuries du roi; à ce titre il joignit ensuite celui de médecin de la maison de Bouillon: enfin, après la mort de Tournefort, il fut, en 1709, nommé médecin de la chancellerie. Ce fut cette même année qu'il se fit recevoir à la faculté de médecine de Paris. Il était l'ami de Malebranche, de Fontenelle, etc. Ses connaissances littéraires le firent admettre, en 1716, à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et il a fourni plusieurs dissertations curieuses dans les Mémoires de cette société. Il était possesseur d'une belle bibliothèque que Mlle. de Bouillon avait bien enrichie, en lui léguant celle qu'elle tenait du duc son père. Cette bibliothèque, composée de cinquante mille volumes, était autant à ses amis qu'à lui; et plusieurs fois il lui est arrivé de racheter d'autres exemplaires de livres qu'il avait prêtés, jugeant que, puisqu'on ne les lui rendait pas, on les avait perdus ou qu'on en avait encore besoin. Il mourut le 8 février 1762, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. On a remarqué que son père était mort à 90 ans et sa grand'mère à quatre-vingt-dix-neuf; mais la longévité de sa famille ne s'est pas étendue jusqu'à sa postérité; il avait eu quatre enfants: ils étaient tous morts long-temps avant lui. Dès l'année 1742, Camille Falconet avait donné à la bibliothèque du roi tous ceux de ses livres qui n'y étaient pas: il s'en était seulement réservé l'usage durant sa vie. On porte à onze mille le nombre de volumes dont il a enrichi la première bibliothèque du monde. Quoique non exposés dans la vente, ces volumes ont cependant été compris dans le précieux *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Falconet* (*voyez* BARROIS), et sont distingués par les crochets qui les entourent. Dans l'avertissement qui précède ce catalogue, on trouve un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de MM. Falconet*. On y a énuméré avec soin les ouvrages que Camille a produits dans les différents genres; mais on doit remarquer: I. *Dissertation hist. et crit. sur ce que les anciens ont cru de l'aiman* (dans les *Mem. de l'académie des insc.*, tom. IV); II. *Observations sur nos premiers traducteurs français avec un essai de bibliothèque française* (ibidem, tome VII); III. *Dissertation sur les Assassins* (ibidem, tom. XVII); IV. *Dissertation sur Jacques de Dondis* (*voy.* DONDI), (ibid., tome XX); V. Plusieurs Thèses de Médecine; VI. Une édition des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, trad. par Amyot (*voyez* AMYOT); VII. Avec Lancelot, l'édition du *Cymbalum mundi*, de 1732 (*voy.* DESPERIERS). Il avait laissé plus de cinquante mille cartes, sur lesquelles il avait porté ses extraits de

notes. Rigoley de Juvigny a employé celles qui étaient relatives aux *Bibliothèques de Lacroix du Maine et Duverdier* (*voyez* DUVERDIER et LACROIX DU MAINE). Camille Falconet avait traduit en latin le *Nouveau Système*, ou *Nouvelle explication du mouvement des Planètes* de Ph. Villemot, curé de la Guillotière. Cette traduction anonyme a été imprimée en regard du texte, Lyon, 1707, in-12.

A. B—T.

FALCONET (ETIENNE MAURICE), sculpteur, était d'une famille originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins célèbres de ce nom. Il naquit à Paris, en 1716, de parents peu fortunés; origine dont il tirait autant de vanité que d'autres en mettent à appartenir à une famille illustre, comme il le témoigna lui-même à l'impératrice Catherine, lorsque cette princesse lui donna un rang qui lui procurait le titre de *vaché vysokorodie* (qui signifie votre haute naissance). « Ce titre, » dit-il, me convient à merveille; car » je suis né dans un grenier. » Son éducation répondit à sa naissance : apprendre à lire et à écrire, fut la seule qu'il reçut de ses parents, et pour lesquels encore cette étude devint un sacrifice. Placé de très bonne heure apprentif chez un mauvais sculpteur en bois, dont la principale occupation, dit-on, était la fabrication de têtes à perruques, il employait les heures de ses délassements, et souvent celles du sommeil, à modeler en terre, et à dessiner d'après des estampes, à l'acquisition desquelles il sacrifiait une partie de l'argent nécessaire à ses premiers besoins. Il avait atteint sa dixseptième année, lorsqu'ayant entendu parler de Lemoine, sculpteur, aussi connu par son extrême bonté que par ses talents, il parvint à vaincre sa timidité naturelle, et se détermina à se présenter chez lui, avec quelques-uns de ses faibles essais, pour lui demander de l'appui et des conseils. Lemoine qui, à travers la faiblesse de ces productions, avait reconnu le germe du talent, l'accueillit favorablement; et non seulement l'admit dans son atelier, mais encore par suite l'aida de sa bourse, afin de le mettre en état de suivre ses études. Les progrès de Falconet furent si rapides, qu'au bout de six ans, quoiqu'il fût obligé d'employer une grande partie de son temps à des travaux de compagnon pour suffire à sa subsistance, il composa et exécuta sa figure du *Milon de Crotone*, qui lui mérita, en 1745, son agrément à l'Académie. Cette belle figure, que mal à propos quelques critiques ont regardée comme une imitation de celle du Pujet, ne lui ressemble en rien, puisqu'il l'a représentée dans l'instant où Milon, renversé, est déchiré par le lion, tandis que celle du Pujet est debout : la figure de Falconet réunit à de belles formes un beau caractère; elle est regardée comme l'une des meilleures productions du ciseau moderne : Falconet, sévère pour lui-même dans ses critiques, trouvait la tête d'un mauvais choix, défaut qu'il attribuait à ce qu'il avait pris la sienne pour modèle : c'est cette même figure qu'il a exécutée en marbre en 1754 pour sa réception à l'Académie : cette compagnie savante l'admit successivement professeur et adjoint au recteur. Quoique chargé de famille, s'étant marié assez jeune, cet artiste, peu content de l'éducation qu'il avait reçue, voulut s'en donner une nouvelle. Convaincu qu'un artiste habile, qui veut se faire une réputation durable, doit être instruit, il employait une partie de son temps à l'étude du latin

et de l'italien. Aidé des conseils d'un ecclésiastique dont il avait fait connaissance, il s'appliqua aussi à celle du grec. Cependant il ne poussa pas très loin cette dernière. L'ecclésiastique, qui s'était fait son instituteur, était un fort brave homme, un peu entiché de jansénisme : l'élève ne tarda pas aussi sous ce rapport à profiter de ses leçons. Mais ayant fait connaissance avec les philosophes de la Grèce, par la lecture de leurs ouvrages, bientôt il abandonna Nicole et Sacy pour Platon, et pour Socrate auquel il se faisait gloire de ressembler. Il ne conserva du jansénisme que la sobriété et les autres vertus morales qu'il amalgama à sa manière avec celles de ces derniers. Le goût de Falconet pour les lettres marchait de front avec son penchant inné pour la sculpture; il mit au jour ses deux figures de *Pygmalion* et de la *Baigneuse*, productions gracieuses, qui eurent le plus grand succès, qui furent moulées et surmoulées dans toute l'Europe. Sa figure de l'*Amour menaçant* ne lui valut pas moins d'éloges. On trouve dans toutes ces productions de la grâce, et la morbidesse des chairs, talent dans lequel les anciens ont excellé. Passant de suite du profane, de l'érotique même au sacré, Falconet consacra aussi son art à des sujets religieux; il exécuta pour l'église de Saint-Roch un *Christ agonisant;* il décora la chapelle de la Vierge de la même basilique d'une *Annonciation*, et des statues de *Moïse* et de *David* : Un *St.-Ambroise*, sorti de son ciseau, représenté dans l'instant où il refuse l'entrée de la cathédrale de Milan à l'empereur Théodose, encore teint du sang de sept mille Thessaloniciens, décore aussi l'église des Invalides. Toutes ces figures, traitées dans l'expression et le caractère qui leur conviennent, obtinrent tous les suffrages. Ce fut peu de temps après l'exécution de ce dernier ouvrage, en 1766, que Falconet fut appelé en Russie par Catherine II, comme le statuaire dont le génie avait marqué davantage, pour exécuter la statue équestre de Pierre Ier. Cet artiste fit l'esquisse du projet avant de quitter la capitale. Cette composition, neuve et noble, représente le législateur de la Russie franchissant à la course un rocher escarpé. Un serpent, écrasé sous les pieds de son cheval, indique les obstacles que cet homme extraordinaire a dû surmonter pour éclairer et réformer les mœurs de sa nation. Pour donner à ce monument tout le grandiose dont il était susceptible, on choisit pour sa base un bloc d'un seul morceau, de trente-sept pieds de long sur vingt-deux de hauteur, et vingt-un de largeur, qu'on trouva dans un marais à quelques milles de St.-Pétersbourg; on y joignit encore une alonge de treize pieds. Pour la grâce et l'accord de l'ensemble du monument, l'artiste en diminua, dans son atelier, quelques fragments sur la hauteur et la largeur seulement. On estime que, lorsque ce bloc y entra, il pesait près de trois millions de livres. Le transport d'une pareille masse a fait époque dans les annales de la mécanique (*Voy.* Carburi). La fonte de la figure et du cheval, qui devaient être coulés d'un même jet, ayant manqué à moitié, la matière en fusion s'étant échappée par l'écheno, Falconet fit scier la partie supérieure qui n'avait pas réussi, et tailler dans la partie inférieure des vides en queue d'aronde; et fit une seconde fonte qui amalgama les deux parties, de manière à ne laisser aucune trace de l'accident. Ce monument, fait pour immortaliser son auteur, le retint douze ans à St.-Pétersbourg, pendant lesquels il ne pro-

duisit qu'une petite figure en marbre, très-jolie, dit-on, représentant l'hiver, et dont il fit hommage à l'impératrice. Il occupa ses loisirs à la littérature; ce fut à cette époque qu'il composa les différents écrits dont il a enrichi la théorie des beaux-arts : la plupart furent composés pour répondre à diverses critiques qui furent faites de ses ouvrages, et pour combattre le système outré d'un grand nombre d'antiquaires et d'artistes, tels que Winckelman, Mengs, Caylus, Jaucourt, etc., sur la perfection exclusive de la peinture des anciens. Catherine II, qui aimait les savants et les artistes, se plaisait dans l'entretien de Falconet; elle avait goûté son genre d'esprit et ses diverses connaissances; aussi, indépendamment de ce qu'elle le recevait toutes les semaines dans sa retraite de l'Hermitage, elle lui écrivait souvent, et ne manquait jamais de s'entretenir avec lui dans les bals de la cour, où elle l'appelait son compère ou son confesseur. L'impératrice avait tant de bonté et même d'attention pour Falconet, que, l'ayant logé dans l'ancien palais de l'impératrice Elisabeth, et apprenant un jour qu'il se plaignait du bruit que faisaient les ouvriers employés à la reconstruction d'une partie de ce même palais, elle vint le surprendre un matin pour s'entendre avec lui à ce sujet. Le trouvant couvert d'une très grosse redingotte, et la tête affublée d'un bonnet de laine, elle le prit par la main et le conduisit dans ce costume au milieu des travaux; et là, débattit avec lui, et conclut, article par article, une espèce de traité qui fixait la limite jusques où les ouvriers pouvaient s'avancer, et donna des ordres en conséquence. Cette harmonie entre la souveraine et l'artiste fut troublée lors de la fonte de la statue. Depuis cette époque que Falconet ne vit plus cette princesse; à son départ même il ne fut point admis à lui rendre ses devoirs : il ne reçut non plus aucune espèce de récompense de ses glorieux travaux, qui lui furent payés strictement suivant la convention. On peut attribuer cette défaveur à la malveillance du conseiller-privé Betski, ministre des arts, avec lequel il se brouilla à cette époque. Cet homme, qui voulait tout diriger, tout conduire, qui prétendait tout savoir, ne pouvait s'accorder avec Falconet, lui-même un peu caustique, et très-peu endurant. D'ailleurs, dans ces sortes de lutte, les hommes à talents n'ont jamais beau jeu avec les courtisans. Revenu à Paris en 1778, après avoir séjourné quelques mois en Hollande, et convaincu qu'un artiste, qui a acquis une grande réputation par ses travaux, doit savoir s'arrêter assez à temps pour ne pas risquer de la compromettre, il résolut de terminer sa carrière de statuaire, et de s'amuser à compléter et à revoir ses différentes productions littéraires. Cependant, curieux depuis nombre d'années de parcourir l'Italie, qu'il n'avait jamais vue, il se disposait à partir pour ce voyage; déjà le jour était fixé, la voiture arrêtée, lorsque, le 3 mars 1783, une violente attaque de paralysie vint mettre obstacle à ses projets. Il survécut encore huit années à ce funeste accident qui, en éteignant ses facultés physiques, n'altéra en rien ses facultés morales. Enfin il succomba à ses maux le 24 janvier 1791. Quoique d'un caractère assez difficile à vivre, et même dur en apparence, Falconet était bon, obligeant, et même très bienfaisant. Habitué aux privations, lorsqu'il était pauvre, il continua à vivre frugalement lorsqu'il fut dans l'aisance. Mais s'il était très économe pour ses jouissances personnel-

les, il était très généreux avec ses amis dans le besoin. On l'a vu faire le sacrifice de six mille francs à la fois pour leur rendre service. Quand, par hasard, dans ses moments d'humeur, ou lorsqu'il avait l'esprit occupé, il avait mal reçu quelqu'un, il cherchait ensuite à réparer ce manque d'égards par quelques mots agréables. M. Bridan, habile statuaire, étant venu lui faire visite un jour, pour l'inviter, suivant l'usage, à voir le morceau qu'il comptait présenter à l'Académie pour son agrément, Falconet, préoccupé d'autre chose, le reçut assez mal. Cependant s'étant rendu le lendemain à son invitation, il lui dit en l'embrassant avec affection : « Pourquoi » ne m'avez-vous pas dit que vous » aviez ce talent-là. » Il a fait très peu d'élèves ; cependant on en compte deux qui lui font honneur, Berruer, qui devint son confrère à l'Académie, et Mlle. Collot, qui épousa son fils, et devint pour lui un ange consolateur pendant ses huit années d'infirmités. Ce fut à elle qu'il avait confié l'exécution de la tête de Pierre Ier., pour le monument de ce législateur de la Russie. Il y a différentes éditions des œuvres de Falconet, qui contiennent des pièces fort intéressantes relatives aux beaux-arts. Plusieurs de ces morceaux ont été imprimés à part, entre autres la suite de différentes discussions qu'il eut avec les savants et les amateurs des arts, ses contemporains. En général son style n'est ni brillant, ni correct, mais il est nerveux et précis. Si parfois ses opinions sont systématiques, surtout lorsqu'il éprouve quelques contradictions, souvent aussi elles sont neuves et justes, et lorsqu'il a raison, ses arguments sont irrésistibles. Cet artiste avait une telle idée des moyens de son art, qu'il prétendait que, dans toutes les circonstances, il pouvait produire autant d'illusion que la peinture : « *dans ce cas*, lui répondit un jour Dumont le Romain, peintre de l'académie et son ami, *fais-nous donc un clair de lune, avec ta sculpture*. » Il a publié, en 1761, des *Réflexions sur la Sculpture*, qui ont été traduites en anglais et en allemand ; des *Observations sur la statue de Marc-Aurèle*, en 1771 ; la *Traduction des des* 34e., 35e., et 36e. *Liv. de Pline*, avec des notes, en 1772 ; une seconde édition de ce même ouvrage, en 2 vol., à laquelle il a joint des réflexions sur la peinture des anciens, ses observations sur la statue de Marc-Aurèle, et une révision du même ouvrage, La Haye, 1773. C. G. F. Dumas a publié un *Examen des Livres XXXIVe etc. de Pline, par M. Falconet*, sans date ni lieu d'impression. Le recueil des œuvres de Falconet, dans lequel il y a beaucoup de Correspondances, de Réponses à des journalistes et à des critiques ; plusieurs Lettres, entre autres une de Diderot, a paru en 6 vol. Lausanne, 1781 ; un vol. d'*Œuvres choisies*, Paris, Didot, 1785 ; *Œuvres diverses*, Paris, 1787, 3 vol. ; enfin, une dernière édition, Paris, Dentu, 1808, 3 vol., à la tête desquels on trouve une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par Lévêque. Toutes ces éditions sont in-8°. On trouve encore une autre notice sur Falconet, par M. Robin, imprimée dans le Recueil de la *Société des neufs Sœurs*. Les articles, *bas-reliefs*, *draperies* et *sculpture*, insérés dans le grand article *sculpture* du dictionnaire des beaux-arts de l'Encyclopédie méthodique, sont de Falconet. P—E.

FALCONIA (PROBA) épousa le proconsul Adelfius, et vécut sous l'empereur Honorius, vers l'an 379 de

l'ère chrétienne. Elle se distingua par son talent pour la poésie latine. Elle avait composé un poème *sur les guerres civiles de Rome*; mais il n'est point parvenu jusqu'à nous. On lui attribuait aussi un Poème adressé à Honorius, fils du grand Théodose; mais P. Wesseling a démontré la fausseté de cette supposition dans sa lettre à H. Veneman, pag. 46 et suiv. Il ne nous reste d'elle que le Centon de Virgile sur l'histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, production bizarre, qui suppose plus de patience et de mémoire que de goût et de jugement; imprimée pour la première fois à Venise, in-fol., 1472, avec Ausone; Bresse et Paris, in-4°., 1496 et 1499; Leipzig, in-4°., 1513; Lyon, in-8°., 1516; Magdebourg, in-8°., 1719, édition soignée par Jean-Henr. Kromayer. Le Centon se trouve aussi dans les recueils suivants: 1°. *Probæ Falconiæ, Lælii et Julii Capiluporum, aliorumque Virgilio-Centones*, in-8°., Cologne, 1601; 2°. *Corpus Poetarum latinorum*, de Mich. Maittaire, in-fol., Genève, 1713; 3°. *Mulierum græcarum fragmenta*, publié par Wolf, in-4°., Hambourg, 1734. C'est mal à propos qu'on a confondu Proba Falconia avec Faltonia, épouse d'Anicius Probus, et accusée d'avoir introduit les Goths dans Rome par trahison. A. D. R.

FALCONIERI (Julienne), Oblate Servite, morte en odeur de sainteté, naquit à Florence de parents riches, en 1270. Elle avait pour oncle Alexis Falconieri, homme très religieux, et l'un des sept fondateurs de l'ordre des servites, ainsi nommé parce que ses membres font profession d'un dévouement spécial au service de la Sainte-Vierge. Alexis Falconieri éleva sa nièce dans la piété, et lui inspira une tendre dévotion. L'ordre des servites admettant des femmes sous le nom d'oblates, Julienne désira d'y entrer, et y prit l'habit en 1284. Les pratiques de l'institut qu'elle avait embrassé ne suffisant point à sa ferveur, elle y voulut, sans doute après en avoir obtenu la permission de ses directeurs spirituels, joindre des austérités extraordinaires, et qui semblent dépasser les forces humaines. Elle s'abstenait absolument de toute nourriture, les mercredis et les vendredis, et le samedi elle se contentait d'un peu de pain et d'un verre d'eau. Quoique ces mortifications soient excessives, et qu'il puisse se faire qu'elles ne soient pas toujours selon la sagesse, il est, ce nous semble, un peu léger de les traiter de ridicules comme le font les auteurs d'un dictionnaire historique, surtout dans une femme dont l'Eglise, loin de désapprouver la conduite, nous propose les vertus pour modèle. En 1307 Julienne Falconieri fut élue supérieure des Oblates. Elle composa pour elles une règle qui fut approuvée par Martin V, et mourut à Florence en 1341, âgée de soixante-onze ans. Benoît XIII la béatifia en 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation. Sa fête a été fixée au 19 juin. L—y.

FALCONIERI (Octave), savant antiquaire, prélat de l'église romaine, d'une ancienne famille originaire de Florence, mort à Rome en 1676, âgé seulement d'environ 30 ans, est auteur de plusieurs Dissertations sur les antiquités, insérées par Grævius et Gronovius dans le volume IV des antiquités romaines et dans le volume VIII des antiquités grecques. On lui doit la première édition de la *Roma antica*, de Famiano Nardini, qui parut à Rome en 1666, in-4°. Il

y joignit un discours sur la pyramide de C. Cestius et sur les peintures qui ornaient la chambre intérieure de ce monument; et une lettre à Carlo Dati sur une inscription tirée des ruines d'un mur antique, abattu lors de la restauration du portique de la rotonde, en 1661. Il fit paraître en 1668, à Rome, in-4°., ses *Inscriptiones athleticæ*, avec de savantes notes qui jetèrent un nouveau jour sur ce sujet, jusqu'alors peu connu. Il réimprima dans le même volume une Dissertation non moins savante, qu'il avait déjà publiée à part l'année précédente (1), sur une médaille d'Apamée, portant pour empreinte le déluge de Deucalion. Ni le grand succès de cette Dissertation, ni les éloges qui en furent faits par les plus célèbres antiquaires, n'ont empêché Apostolo Zeno de consigner dans ses notes sur la *Bibliothèque* de Fontanini, un trait de critique qui a été répété depuis avec la confiance qu'inspire le nom de ce savant et judicieux écrivain. « Sur cette médaille, » dit-il, Falconieri crut voir repré» senté le déluge universel avec l'ar» che, etc., et il crut lire au-dessous » ΝΩΕ, c'est-à-dire, le nom du pa» triarche Noé, tandis que ces trois » lettres, détachées du reste de l'ins» cription, et placées ici comme iso» lées, ne sont autre chose que la fin » du mot ΑΠΑΜΕΩΝ; regardées de la » droite à la gauche (comme l'écriture » orientale), elles signifient ΝΩΕ; » mais lues de la gauche à la droite, » elles ne sont que les trois dernières » lettres du mot entier. » Notes sur Fontanini, tome II, page 252. En lisant ce trait lancé avec tant d'assurance, il n'est personne qui n'y voie une bonne leçon sur la crédulité des antiquaires; mais c'en est une, au contraire, sur la légèreté des critiques. L'éditeur de la 4°. édition de la *Roma antica* de Nardini, Rome, 1771, 4 vol. in-8°., a répondu à cette censure par une note dans le 4°. volume. On y voit que Falconieri ne donne que comme une conjecture ce qu'on l'accuse d'avoir donné comme une explication positive; qu'il appuie cette conjecture de raisons si fortes, que le censeur eût peut-être été forcé de s'y rendre s'il les avait lues, mais qu'il n'a même pas vu le dessin de la médaille dont il est question, puisque cette médaille porte au bas du revers le mot entier ΑΠΑΜΕΩΝ; que le mot ΝΩΕ, au contraire, est gravé sur le corps même du navire ou de l'arche, et que, par conséquent, le motif donné à la prétendue erreur de Falconieri est tout-à-fait imaginaire. Au reste, cette note renvoie à un passage du 6°. volume des *Observations* du marquis Maffei, relatives à cette médaille et à la Dissertation de Falconieri. Nous avons suivi cette indication, et nous avons vu en effet dans le passage de Maffei que ce savant antiquaire ne doute point de la justesse des conjectures de Falconieri; qu'il voit comme lui, dans cette médaille, le déluge de Deucalion et Pyrrha, sauvés dans une barque, une colombe apportant un rameau, et le mot *Noé* gravé non au-dessous de l'empreinte, mais sur la barque même. (*Voyez* BRYANT). Il est donc prouvé que la critique de Zeno est non seulement légère, mais entièrement dépourvue de fondement. Nous avons donné quelque étendue à cette question, quoiqu'elle soit purement accessoire, parce que l'exact auteur de l'*Histoire de la Littérature italienne*, Tiraboschi, a cité, en l'adoptant, cette critique, tome VIII, page 249 de sa première édition; qu'ap-

(1) Ces deux pièces se trouvent aussi dans les *Selecta Numismata antiqua* de Seguin.

puyée sur cette double autorité, elle a passé dans le *nouveau Dictionnaire historique* italien de Bassano, et qu'il n'y aurait pas de raison pour qu'elle cessât de se propager, si l'on ne se faisait enfin un devoir d'en avertir. Falconieri était en relation de correspondance et d'amitié avec les savants les plus célèbres de son temps. Nic. Heinsius lui a dédié le 3e. livre de ses Elégies, Spanheim son Traité des médailles, et plusieurs autres savants d'autres ouvrages. Il était membre de plusieurs académies savantes, et ne bornait pas ses études aux sciences et à l'érudition; il cultivait aussi les belles-lettres. Dans le 1er. volume des *Lettres d'hommes illustres*, publiées par Ange Fabroni, on en a une que Falconieri écrivit, le 15 décembre 1663, au prince Léopold de Toscane, sur la nécessité d'admettre Le Tasse parmi les auteurs qui font autorité pour la langue, dans la nouvelle édition qui se préparait du Vocabulaire de la Crusca. En lisant les excellentes raisons qu'il donne au prince, tant en son nom qu'au nom du cardinal Pallavicino, ce qui frappe le plus c'est qu'à cette époque il eût encore besoin de les donner. G—É.

FALEDRO ou FALIERI (VITAL), doge de Venise, fut élu par le peuple en 1084, pour remplacer Dominique Silvio, parce que celui-ci avait laissé battre, par Robert Guiscard, la flotte qu'il commandait. Faledro demanda et obtint de l'empereur grec le titre de protosébaste, qu'il joignit à ceux de duc de Venise, de Dalmatie et de Croatie. Ayant retrouvé, en 1094, le corps de St. Marc l'Evangéliste, qui avait été apporté précédemment à Venise, mais qui y était égaré, il le fit enterrer dans la Basilique de son nom; on fit un secret du lieu choisi pour le dépôt, afin que cette relique ne fût pas volée, et ce secret s'est perdu depuis. Vital Faledro mourut en 1096, et il eut pour successeur Vital Micheli. S. S—I.

FALEDRO (ORDELAFFO), doge de Venise, succéda, en 1102, à Vital Micheli. Pendant son règne, la ville de Zara, en Dalmatie, voulut secouer le joug des Vénitiens pour se soumettre aux Hongrois; mais Faledro fit le siége de cette ville, et la reprit en 1115. Deux ans plus tard, comme il défendait la Dalmatie contre de nouvelles incursions des Hongrois, il fut tué dans une bataille. Dominique Micheli lui succéda. S. S—I.

FALIERI (MARIN), doge de Venise, fut donné pour successeur à André Dandolo, auteur des chroniques de Venise, le 11 septembre 1354, à l'époque même où la grande flotte des Vénitiens, commandée par Nicolas Pisani, avait été détruite par les Génois, dans le port de Sapienza. Falieri était alors âgé de soixante-seize ans; il était fort riche, et il avait occupé des emplois importants, mais il avait une femme jeune et belle, dont il était excessivement jaloux. Un des chefs de la *Quarantie criminelle*, Michel Steno, excitait surtout sa défiance. Dans une mascarade de carnaval, Steno et Falieri s'insultèrent mutuellement : le premier fut condamné à un mois de prison par le tribunal dont il était président, mais cette peine était loin de suffire au ressentiment ou à la jalousie du doge. Il étendit sa haine sur tout le tribunal, sur toute la noblesse, qui n'avait pas mieux vengé son injure. Dans son courroux, il rechercha l'appui des Plébéiens qui, depuis les quarante ans auparavant de la souveraineté qu'ils avaient exercée dès l'origine de la république, ne pardonnaient point à la noblesse son usurpation, et

aux jeunes patriciens leur insolence. Six cents conjurés convinrent de se réunir, le 15 avril 1355, sur la place de St. Marc, lorsque le doge ferait sonner la cloche d'alarme; et comme, à cette cloche, tous les nobles devaient accourir pour se ranger autour de la Seigneurie, tous devaient être massacrés à mesure qu'ils arriveraient sur la place. Mais le complot fut révélé au conseil des Dix, la veille de son exécution; plusieurs des coupables furent mis à la torture, et le doge lui-même, ayant été convaincu d'être entré dans un complot contre le gouvernement dont il était le chef, fut condamné à mort. Il eut la tête tranchée le 17 avril 1355, sur l'escalier du palais Ducal, au lieu même où il avait prêté serment de fidélité à la république. Presque tous ses complices périrent ensuite par différents supplices, tandis que son dénonciateur fut anobli et largement récompensé. On sait que tous les portraits des doges sont rangés dans la salle du grand-conseil : à la place où devait être celui de Falieri, on a fait représenter un trône ducal couvert d'un voile noir, avec cette inscription : *C'est ici la place de Marin Falieri, décapité pour ses crimes.* On mit sur son tombeau l'épitaphe suivante :

Dux venetum jacet hic, patriam qui perdere tentans
Sceptra, decus, censum perdidit atque caput.

S. S—I.

FALISCUS. *Voyez* Gratius.

FALK (Jean-Pierre), médecin suédois, naquit en 1727, dans la province de Westrogothie. Il manifesta de bonne heure un zèle ardent pour les sciences et une profonde hypocondrie. Etudiant à l'université d'Upsal, il eut l'avantage d'être honorablement distingué par Linné qui lui confia l'éducation de son fils. L'immortel naturaliste prenait au sort de Falk le plus affectueux intérêt; ce fut pour lui procurer une distraction utile et agréable, qu'il le chargea d'aller recueillir les plantes et les zoophytes que produit l'île de Götland. Cette excursion prouva les connaissances étendues de Falk, mais ne remplit qu'imparfaitement l'espoir de son Mécène, qui désirait sur-tout le guérir de sa mélancolie. Falk suivit Forskal à Copenhague, et fut vivement affligé de ne pouvoir être désigné pour l'accompagner en Arabie. De retour à Upsal, Falk reçut, le 23 juin 1762, le doctorat des mains de son protecteur, qui inséra sa thèse : *Planta alstroemeria*, dans l'excellent recueil intitulé : *Amœnitates academicæ*. Le riche possesseur d'un cabinet d'histoire naturelle, à Pétersbourg, pria Linné de lui choisir un directeur. Cet emploi fut confié à Falk, qui bientôt après obtint la chaire, long-temps vacante, de professeur au jardin de pharmacie. Lorsque l'académie impériale des Sciences forma, en 1768, une société de voyageurs destinés à enrichir le domaine de la géographie et de l'histoire naturelle, Falk reçut un diplôme qui lui assignait un des principaux rangs. Il fit des efforts inconcevables pour remplir avec honneur cette mission importante : efforts superflus ! Accablé sous le poids d'une mélancolie toujours croissante, Falk se vit obligé d'interrompre sa course scientifique. Les bains de Kislar, dont il fit usage, semblèrent apporter quelque soulagement à ses douleurs. Cette légère amélioration ne dura qu'un moment, les symptômes les plus alarmants se manifestèrent. De retour à Casan, au mois de novembre 1773, Falk offrait l'image repoussante d'un squelette. Tourmenté la nuit par des insomnies cruelles, il prenait à peine chaque jour une bouchée de bis-

cuit de mer trempé dans une tasse de thé. Si par fois il rompait le silence, c'était uniquement pour proférer des accents plaintifs sur l'horreur de ses maux. Enfin il refusa toute consolation, toute espèce de visite, excepté celle de son ami Jean-Théophile Georgi, que l'académie lui avait donné pour adjoint. Ils restèrent ensemble le 30 mars 1774 jusqu'à minuit, et Falk ne laissa point entrevoir le dessein qu'il méditait. Le lendemain matin Georgi trouva son infortuné compagnon de voyage privé de vie, et couvert de sang. Il avait près de lui un rasoir, avec lequel il s'était fait une légère blessure au cou, et le pistolet dont il s'était servi pour terminer sa pénible existence. La balle, après avoir traversé la tête de ce malheureux, s'était fichée dans le plafond de l'appartement. Falk avait les petits défauts et les grandes qualités qui sont ordinairement l'apanage des hypocondriaques; il était morose, capricieux, irritable, défiant, susceptible, aimant de la solitude, sobre, bienfaisant et vertueux. Ses papiers, quoique composés de notes éparses, contenaient une foule de recherches curieuses, de faits intéressants, d'observations utiles. Chargé par l'académie de recueillir ces manuscrits, de les mettre en ordre, et de suppléer les lacunes, le professeur Laxmann s'acquitta dignement de cette tâche, et l'ouvrage parut en allemand sous ce titre: *Mémoires topographiques sur la Russie*, Pétersbourg, 1785, 3 vol. in-4°. fig. Thunberg a consacré à la mémoire de son savant compatriote un genre de plantes qui, sous le nom de *Falkia*, est rangé par Jussieu dans la famille des borraginées, et n'offre encore qu'une seule espèce, indigène du cap de Bonne-Espérance. C.

FALKLAND (Lucius Cary, vicomte de), fils aîné de Henri, vicomte de Falkland, naquit vers l'an 1610, à ce qu'on croit, à Burford, dans le comté d'Oxford. Il fut élevé d'abord à Dublin, puis à Cambridge. Etant très jeune encore, quelques légèretés le firent enfermer dans la prison de la Fleet; mais il fallait qu'elles n'eussent pas leur source dans aucune disposition naturelle, car il revint de ses voyages parfaitement corrigé, et rapportant ce caractère qui l'a fait célébrer par ses contemporains comme l'honneur de son temps et de son pays. Devenu, avant vingt ans, héritier d'une fortune considérable, que lui laissait un de ses grands-pères, il n'usa de son indépendance que pour se livrer à des occupations solides. Quelques circonstances le détournèrent d'embrasser l'état militaire, auquel le portait naturellement son goût; il se livra à l'étude avec une telle ardeur, qu'ayant formé le projet d'apprendre le grec, il se résolut à ne point aller à Londres, dont le séjour lui plaisait infiniment, qu'il ne fût venu à bout de son entreprise. Outre les historiens grecs, il avait lu, avant l'âge de 23 ans, tous les poètes grecs et latins. A une forte mémoire, à une facilité prodigieuse, il joignait beaucoup d'esprit naturel et un goût passionné pour la littérature. Il s'éloignait souvent de Londres, et allait s'établir soit à Oxford, soit à une de ses terres, située près de cette ville, pour y jouir de la société des savants qu'attirait autour de lui son caractère affable, doux et modeste. Heureux du genre d'occupation qui remplissait ses loisirs, il avait coutume de dire: « Je plains sincèrement » un gentilhomme ignorant, les jours » de pluie. » A la mort de son père, arrivée en 1633, il fut fait gentilhomme de la chambre du roi; et,

lors de l'expédition contre les Ecossais, en 1639, trompé dans la promesse qu'on lui avait faite de lui donner un commandement de troupes, il n'en fit pas moins la campagne en qualité de volontaire. En 1640, il fut nommé membre du parlement. Lord Falkland apportait dans les affaires un esprit éclairé, et cette innocence de cœur, partage assez ordinaire de ceux que l'étude des plus belles productions de l'esprit humain a fait vivre au milieu d'un monde meilleur, d'où ils n'ont point songé à descendre pour examiner les hommes tels que les présente la vie ordinaire. Fortement attaché aux lois de son pays, sans peut-être les connaître beaucoup, il se laissa facilement persuader que ceux qui les défendaient contre les usurpations de la cour, ne pouvaient avoir que des intentions pures; il fut entraîné par eux dans des mesures contraires à la douceur de son caractère, en particulier contre l'infortuné comte de Strafford. Désabusé ensuite, il n'en conserva pas moins, pendant quelque temps, de l'éloignement pour la cour, et surtout une telle crainte qu'on ne le supposât entraîné vers elle par le désir de la faveur, qu'il affectait envers tout ce qui y tenait, une sorte d'humeur et de rudesse. Cependant, ayant été nommé secrétaire-d'état, après quelque hésitation, il accepta, par des motifs de générosité et de justice, pour un parti que commençait à accabler la fortune. Son caractère rendait ce choix honorable pour la cour; ses lumières le faisaient regarder comme utile; mais les lumières de lord Falkland, d'accord avec les sentiments de son ame, ne pouvaient l'être avec les hommes et les choses auxquelles il allait avoir affaire. Son esprit était trop élevé et son ame trop droite. « Mon secrétaire, disait » Charles Ier. en parlant de lui, habille si bien mes pensées que je ne » les reconnais plus. » On ne put, durant son ministère, le résoudre à se servir d'espions, ni à violer le secret des lettres; mais, dès-lors fidèle au roi comme il l'avait été d'abord au parti qu'il avait cru le plus juste, il partagea les diverses chances de sa destinée. Après la bataille d'Edgehill, que gagna l'armée royale, il courut les plus grands dangers pour sauver la vie à ceux des ennemis qui avaient mis bas les armes; partout il s'exposait avec le plus grand courage, mais son ame était abattue. Le spectacle des maux qui se préparaient pour son pays, et plus encore celui des injustices et des crimes, suites inévitables de la violence des partis, était trop fort pour cette ame douce et pure. Sa gaîté, la vivacité naturelle de son esprit l'avaient abandonné. Le soin de sa personne, qu'il avait porté jusqu'à l'excès, avait fait place à la plus étrange négligence; son humeur s'était aigrie; il manquait à sa vertu la force nécessaire pour supporter la vue des crimes et des malheurs des hommes. Souvent, au milieu de ses amis, après un morne silence, interrompu seulement par de profonds soupirs, il s'écriait douloureusement : « La paix! » la paix! » Quand tout espoir fut perdu à cet égard, la vie lui devint insupportable. Le matin de la première bataille de Newbury, il demanda une chemise blanche, disant que, s'il était tué, « il ne voulait pas » qu'on trouvât son corps dans du » linge sale. » Ses amis, le sollicitant de ne pas s'exposer à un danger auquel ne l'appelait point son devoir, puisqu'il n'était pas militaire, il répondit : « Qu'il était las des temps où » il vivait; qu'il prévoyait de grands » malheurs, mais qu'il croyait qu'il

» en serait dehors avant la fin de la » journée. » En effet, s'étant mis au premier rang du régiment de lord Byron, il reçut, dans le bas-ventre, une balle de mousquet, dont il mourut sur-le-champ, le 20 septembre 1643, âgé de trente-quatre ans. On ne trouva son corps que le lendemain matin. On raconte que peu de temps auparavant, lord Falkland étant à Oxford avec le roi, ils allèrent ensemble visiter la bibliothèque de l'université. On leur montra un Virgile imprimé avec grand soin et magnifiquement relié. Lord Falkland proposa en badinant, au roi, de tenter les *sorts virgiliens*, mode de divination fort en usage dans le moyen âge, et qui consistait à appliquer, comme présage à la chose que l'on désirait savoir, les premiers vers de Virgile, que l'on trouvait à l'ouverture du livre. Le roi, suivant la plaisanterie, ouvrit le Virgile, et tomba sur ce passage des imprécations de Didon :

At bello audacis populi vexatus et armis.
(*Æneid.*, lib. IV, v. 615.)

Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asyle,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas.

Lord Falkland, qui le vit frappé de cette rencontre, voulut consulter, à son tour, l'*Enéide*, espérant trouver un passage tout-à-fait inapplicable à la destinée du roi, et qui réduirait ainsi ce hasard à sa juste valeur; mais le sort trompa son attente : il ouvrit le livre à ce passage où Evandre déplore la mort prématurée de son fils :

Non hæc, ô Pallas, dederas promissa parenti, etc.
(*Æneid.*, lib. XI, v. 152.)

O Pallas ! est-ce ainsi que ton cœur téméraire
Epargne ta jeunesse et les vieux ans d'un père ?
Ah ! j'ai dû le prévoir ; et pouvais-je oublier
Combien ont de pouvoir sur un jeune guerrier
Les premières faveurs que promet la victoire,
Le début du courage et l'essai de la gloire.

Les vers de Virgile offraient une allusion si frappante à la situation de Falkland lui même, que cela ne put que confirmer Charles dans le présage qu'il avait pu tirer du premier passage. Peu d'hommes ont été aussi regrettés que lord Falkland, et peu méritaient autant de l'être ; ses mœurs étaient pures comme son cœur ; son intégrité concevait à peine le soupçon de la mauvaise foi. On a dit de lui « qu'il possédait une étendue de connaissances auxquelles parviennent » rarement les plus âgés, et un degré » d'innocence que les plus jeunes ap- » portent rarement dans le monde. » Toutes les vertus douces et humaines remplissaient son ame; son esprit était aimable, sa conversation charmante. Attentif à ne jamais blesser ni affliger, il conservait de la modération et de la bienveillance jusques dans les disputes de religion. Empressé à secourir le mérite dans l'infortune, il joignait la familiarité au bienfait, et il encouragea les lettres en ami, non en protecteur. Il a laissé quelques poésies et plusieurs discours sur les affaires du temps, imprimés séparément. On croit qu'il a beaucoup aidé Chillingworth dans son *Histoire du Protestantisme*. S—D.

FALKNER (Thomas), missionnaire jésuite, était fils d'un habile chirurgien de Manchester en Angleterre. Après avoir étudié sous son père la chirurgie, pour laquelle il montra constamment beaucoup de dispositions, il alla à Londres pour se perfectionner par la pratique dans les hôpitaux. Comme il était logé dans une rue près de la Tamise, il fit connaissance d'un capitaine qui naviguait à la côte de Guinée. Celui-ci persuada au jeune chirurgien de l'accompagner en cette qualité. Falkner après ce premier voyage en fit un autre à Cadix, où il s'embarqua pour

Buenos-Ayres. Il tomba malade dans cette ville, et fut réduit à une telle extrémité qu'au départ de son navire il ne put s'embarquer. Les jésuites qui le soignaient avec une assiduité affectueuse dans sa longue maladie jugèrent que ce serait un avantage inappréciable pour leurs missions d'Amérique d'avoir pour confrère un homme aussi versé que Falkner dans la médecine et la chirurgie. En conséquence ils n'épargnèrent rien pour gagner son attachement et sa confiance, et s'emparèrent tellement de son esprit qu'ils lui persuadèrent d'entrer dans leur collége, et finalement de faire profession dans la société. Il exerça son ministère parmi les Indiens qui habitent la vaste étendue de pays comprise dans la vice-royauté de Buenos-Ayres et plus loin au sud du Rio de la Plata. Son habileté à guérir les maladies, sa dextérité dans les opérations chirurgicales et sa connaissance de la mécanique contribuèrent à faire réussir sa mission au-delà de toute espérance. Il séjourna près de quarante ans dans le Chaco, le Paraguay, le Tucuman et les Pampas, et fut une des personnes chargées par le gouvernement espagnol de faire par mer le relevé de la côte comprise entre le Brésil, la Tierra del Fuego, etc. A l'époque de la dissolution des jésuites, Falkner fut envoyé en Espagne, d'où il revint dans sa patrie. Un catholique de ses compatriotes qui demeurait à Spetchley, près de Worcester, le prit pour chapelain. Ce fut dans cet asyle qu'il écrivit en anglais : *Description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Hereford et Londres, 1774, un vol. in-4°., avec des cartes. Ce livre fut traduit en allemand et abrégé, Gotha, 1775, un vol. in-8°. On en a aussi une traduction française abrégée sous ce titre : *Description des terres Magellaniques et des pays adjacents*, trad. de l'anglais par M. B***., Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16. Le livre de Falkner offre des notions très précieuses sur les contrées que l'auteur a décrites, sur les mœurs des peuples qui les habitent, sur les productions de la nature que l'on y trouve. On reconnaît cependant qu'il n'était pas assez versé dans l'histoire naturelle, ce qui rend ses descriptions bien moins utiles. L'ouvrage est terminé par un chapitre assez détaillé sur la langue des Puelches, et orné de deux cartes, dans lesquelles Falkner corrige celle de d'Anville, qui a fait l'extrémité sud de l'Amérique méridionale trop étroite, et donne les noms de plusieurs peuplades entièrement inconnues à l'époque où parut cette description. Les figures d'animaux sont mal dessinées. Falkner a vu des indigènes qui lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces, mesure anglaise, d'autres dont la taille lui a semblé encore plus haute. Il ajoute que les Puelches ou Patagons sont grands et bien proportionnés ; mais il n'a point entendu parler de la race gigantesque dont on a fait tant de bruit. Non seulement il a vu des hommes de toutes les tribus, mais il a consulté des Espagnols qui avaient voyagé ou avaient été prisonniers chez les Indiens. C'est un auteur judicieux, et dont le livre est d'autant plus intéressant que nous avons bien peu de renseignements positifs et originaux sur les peuples et les pays qu'il a visités. Il fait des réflexions très sensées sur l'importance politique des possessions espagnoles dans cette partie du monde, et sur les dan-

gers que pourrait leur faire courir un établissement tenté par une nation entreprenante. Il ne donne pas le journal de son voyage; mais d'après quelques dates qui se trouvent dans son livre, on peut conjecturer qu'il arriva en Amérique après 1730, et qu'il y resta jusqu'au moment où les jésuites en furent expulsés. Falkner, dit son biographe anglais, avait l'esprit vif, des connaissances variées, une très bonne mémoire. Les médecins donnaient les plus grands éloges à son savoir et à son habileté. Il avait dans ses manières quelque chose de singulier et d'ingénu qu'il devait à son long séjour parmi les peuplades sauvages, et jusqu'à son dernier moment il conserva une teinte des habitudes indiennes. Il mourut en 1780. E—s.

FALLE (Philippe), auteur anglais, né dans l'île de Jersey en 1655, y fut quelque temps recteur de la paroisse de Saint-Sauveur. La crainte d'une invasion des Français, qui n'eut pas lieu cependant, ayant décidé les états de l'île à solliciter du gouvernement des mesures et des moyens de défense pour l'avenir, il fut un des deux députés envoyés à cet effet auprès du roi Guillaume et de la reine Marie, dont il reçut un accueil très honorable, et dont il obtint aisément l'objet de sa mission. Ce fut quelque temps après qu'il rédigea, en partie, d'après un manuscrit de Jean Poingdestre, savant magistrat, et son compatriote, un ouvrage qu'il publia en anglais, sous ce titre : *Cæsarea*, ou *Tableau de Jersey, la plus étendue des îles qui restent à la couronne d'Angleterre, de l'ancien duché de Normandie*, 1684, in-8°., avec une carte de l'île, et une vue du château d'Élisabeth. Ce livre eut beaucoup de succès alors, et ne le dut pas seulement aux circonstances, mais aussi au mérite qui le distingue. C'est l'ouvrage d'un bon esprit comme d'un bon citoyen. On y trouve de l'intérêt, de l'érudition, beaucoup de recherches, et des vues utiles. L'île de Jersey n'était guère connue, avant lui, que par une relation fort imparfaite qu'en avait donnée le docteur Heylin, et qui était presque oubliée. Falle démontre l'importance trop peu sentie dont était pour l'Angleterre la conservation de Jersey et des autres îles adjacentes. Il donna en 1734, en un volume in-8°., une seconde édition de la *Cæsarea*, revue et considérablement augmentée, et où il ajouta une Lettre a lui adressée par Philippe Morant de Jersey, et contenant des remarques sur le 19e. chapitre du 2e. livre du *Mare clausum* de Selden. On cite aussi de Falle quelques sermons. Il mourut dans un âge avancé, mais nous ignorons en quelle année. X—s.

FALLET (Nicolas), né à Langres en 1753, se lia dans sa jeunesse avec Durufle et Gilbert, et, comme eux, cultiva la poésie. Sa vie n'offre aucune circonstance remarquable; il mourut le 22 décembre 1801. On a de lui: I. *Mes Prémices*, 1773, in-8°., recueil de Poésies; II. *le Phaéton*, poëme héroï-comique en six chants, imité de l'allemand de Zacharie, 1775, in-8°., reproduit en 1776; III. *les Aventures de Chœréas et de Callirhoé, trad. du grec*, 1775-76, huit cahiers in-8°., formant un volume, réimprimé en 1784; IV. *mes Bagatelles, ou les Torts de ma jeunesse, recueil sans conséquence*, 1776, in-8°.; on y retrouve le poëme de *Phaéton*; V. *de la Fatalité, épître, précédée d'un discours sur quelques objets de littérature et de morale*, 1779, in-8°.; VI. *Tibère et Sérénus, tragédie en cinq actes*

et en vers, 1782, in-8°.; elle n'eut que dix représentations, et peu de succès; cependant on en fit une seconde édition, 1783, in-8°. Le Théâtre italien lui accorda même les honneurs de la parodie en jouant le *Tibère, parodie de Tibère et Séréms*, par M. Radet. La tragédie de Fallet n'a jamais été reprise; elle est oubliée aujourd'hui : Grimm et La Harpe (correspondance) s'accordent pour ne pas en faire l'éloge. Les auteurs du *petit Almanach des grands hommes* disent : « On a » aimé M. Fallet dans *Tibère*, et » Tibère lui-même y a beaucoup ga» gné; il fallait bien du talent pour » rendre Tibère aimable; » VIII. *Mathieu*, ou *les deux Soupers*, *comédie en trois actes et en prose* (mêlée d'ariettes, musique de Dalayrac), 1783, in-8°. Cet ouvrage, représenté à Fontainebleau le 12 septembre 1783 n'y eut point de succès; on dit même « qu'il n'y avait » pas un seul plat de passable dans » ces deux soupers. » Cette pièce remise en deux actes fut représentée à Paris sur le Théâtre italien le 8 mai 1784, sous le titre de : *les deux Tuteurs*. Fallet avait donné sur le même Théâtre le 26 août 1786 *les fausses Nouvelles*, opéra comique, dont Champein avait fait la musique, et sur le Théâtre français, le 19 juin 1788, une tragédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Alphée et Zarine* (toutes deux restées manuscrites). Le sujet des *Fausses nouvelles* n'était autre chose que le *Double veuvage* de Dufresny; la pièce de Fallet n'était qu'en deux actes. Il a travaillé pendant quelque temps à la *Gazette de France*, a fourni des articles au *Journal de Paris*, des Poésies à l'*Almanach des Muses* : enfin il a coopéré au *Dictionnaire universel*, *historique et critique des mœurs, lois, usages et coutumes civiles*, 1772, 4 vol. in-8°. Costard en avait rédigé un volume et demi, Fallet en rédigea un demi-volume, et Contant les deux derniers. A. B—T.

FALLOPE (Gabriel), ou plus exactement *Falloppio*, anatomiste et chirurgien célèbre du 16e. siècle, naquit à Modène en 1523. Quoiqu'il ait professé avec beaucoup d'éclat, et joui d'une immense réputation, les détails de sa vie ne sont pas exactement connus : ils ont été très diversement racontés par les divers biographes. Quelques-uns, tels que Tommasini et Ghilini, le font naître en 1490, ce qui est une erreur manifeste, démentie par Fallope lui-même. D'autres prétendent qu'il fut disciple de Vesale, tandis que Martine et Haller attestent le contraire. Quoi qu'il en soit, Fallope fit d'excellentes études médicales, d'abord à Ferrare, où il eut pour principal guide Antoine Musa Brasavola, puis à Padoue. Il posséda pendant quelque temps un canonicat à la cathédrale de Modène; mais il renonça bientôt à ce titre, qui ne lui permettait pas de se livrer à son goût pour la dissection. Après avoir enseigné l'anatomie à l'université de Ferrare, pendant un petit nombre de mois, et durant trois années à celle de Pise, il fut choisi, en 1551, par le sénat de Venise, pour occuper à Padoue la chaire de chirurgie et d'anatomie. On lui confia en outre la démonstration des plantes médicinales, et l'inspection du jardin de botanique, qu'il enrichit de plusieurs végétaux rapportés de ses voyages en Italie, en France et dans la Grèce. Il parcourait avec autant de zèle que de gloire cette triple carrière, lorsqu'il fut moissonné avant l'âge de quarante ans, le 9 octobre 1562. Il n'avait encore publié qu'un seul ou-

vrage peu volumineux, mais plein de recherches curieuses, de faits intéressants, de découvertes utiles : I. *Observationes anatomicæ*, in-8°., Venise, 1561 ; Padoue, 1562 ; Paris, 1562 ; Cologne, 1562. Helmstadt, 1588. Jean Siegfried, à qui nous devons cette dernière édition, a disposé systématiquement les observations de l'auteur. Ce livre fait époque dans les fastes anatomiques. En effet, c'est le premier dans lequel on trouve l'ostéologie et l'angiologie exactes du fœtus ; des notions parfaitement justes sur les épiphyses ; une description lumineuse de l'organe délicat et compliqué de l'ouïe. L'illustre auteur fait bien connaître le limaçon, les canaux demi-circulaires, et le canal tortueux ou aquéduc qui porte encore le nom de Fallope. Il décrit avec un soin jusqu'alors inconnu, les os ethmoïde et sphénoïde, les alvéoles dans lesquelles sont enchassées les dents, les artères, les veines et les nerfs qui s'y rendent. Il a pareillement légué son nom au ligament qui va de l'épine antérieure de l'iléon à la symphise du pubis. Il signale, tantôt pour la première fois, et tantôt avec plus d'ordre et de nouveaux détails, les muscles occipitaux, palatins, laryngiens, pharyngiens, pyramidaux de l'abdomen, auriculaires, oculaires, faciaux, le releveur de la paupière supérieure, le sphincter de la vessie. Moins profond dans la connaissance des vaisseaux, il enrichit pourtant cette branche de l'anthropotomie. On était avant lui dans une ignorance absolue, ou l'on n'avait que des idées confuses, inexactes, sur les sinus de la moelle épinière, sur les artères carotide, meningée et ethmoïdale, sur les veines jugulaires et vertébrales, sur l'origine de l'artère du pénis. La névrologie n'est pas moins redevable aux recherches de Fallope : il a découvert la quatrième paire, énuméré les trois rameaux de la cinquième, et complété la description de la huitième. Enfin, il a porté le même esprit de critique, et répandu plus de lumière encore sur la splanchnologie en général, et notamment sur les appareils sécréteurs de la bile, de l'urine et de la semence ; il a tracé une excellente description du clitoris, des ligaments ronds et des trompes de la matrice, auxquelles on a, peut-être avec trop de condescendance, attaché son nom, puisque la découverte ne lui en appartient réellement pas. A cette énumeration très incomplète des travaux anatomiques de Fallope, il convient d'ajouter qu'il fut puissamment secondé par les chefs de l'état : on apprendra même avec une sorte d'horreur jusqu'où s'étendait la protection que lui accordait le grand-duc de Toscane : *Princeps jubet ut nobis dent hominem, quem nostro modo interficimus, et illum anatomisamus.* Ces hommes, à la vérité, étaient des criminels ; cependant il est difficile de ne pas frissonner à la lecture de cette phrase. Les leçons de Fallope furent publiées après sa mort par divers disciples, dont la plupart ne remplirent point cette tâche d'une manière honorable. Il suffira d'indiquer isolément les opuscules qui, par leur mérite ou par leurs défauts, seront susceptibles de quelques annotations. II. *De corporis humani anatome compendium*, Venise, 1571, in-8°. ; Padoue, 1585, in-8°. ; rapsodie insignifiante, dont le compilateur a mutilé plutôt que retracé la doctrine de son maître ; III. *Lectiones de particulis similaribus humani corporis.* (*Voy.* COITER) ; IV. *De parte medicinæ quæ chirurgia nuncupatur, necnon in librum Hippocratis de vulneribus capitis dilucidissima interpre-*

tatio, Venise, 1571, in-4°. La *Chirurgie* de Fallope a été traduite en italien, par Jean-Pierre Maffei, Venise, 1637, in-4°.; V. *Libelli duo; alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam*, Padoue, 1563, in-4°. Bruno Seidel a donné une édition plus complète du *Traité des Ulcères*, Erfurt, 1577, in-4°. Ces écrits, bien qu'altérés par les copistes, prouvent que l'auteur n'était pas moins habile chirurgien que savant anatomiste; aussi Douglas a-t-il dit: *In docendo maximè methodicus, in secando expeditissimus, in medendo felicissimus.* Le dernier trait de ce tableau, remarquable par sa laconique énergie, admet cependant une restriction; car Fallope lui-même avoue ingénuement qu'il n'a pas été constamment heureux dans sa pratique. Voici comment il s'exprime, en parlant des plaies de tête: *Advertatis, quæso, ego fui in causâ mortis centum hominum, ignorans causam hanc.* Du reste, Fallope exerça avec une rare dextérité les plus grandes opérations chirurgicales, telles que la taille et le trépan; il rectifia le traitement des plaies d'armes à feu, et démontra qu'elles n'étaient ni vénimeuses ni produites par combustion. Il s'étend avec une sorte de complaisance sur le procédé nommé *Taliacotien*, quoique Tagliacozzi n'en soit pas l'inventeur; procédé singulier, qui consiste à rajuster, et même à remplacer les nez, les oreilles, les doigts, et quelques autres parties totalement séparées du corps; VI. *Opuscula, edente Petro Angelo Agatho*, Venise, 1566, in-4°.; VII. *De morbo gallico tractatus cum scholiis marginalibus Petri Angeli Agathi*, Venise, 1564, in-4°., ibid., 1566, 1574, in-8°. Ce traité n'est pas à l'abri de la critique. L'auteur regarde comme empirique le traitement par le mercure, qui pourtant est le seul infaillible, et il assigne le premier rang au *saint bois*, qui ne doit être considéré que comme un accessoire utile. On est d'ailleurs étrangement surpris de voir Fallope généralement si loyal, vanter un préservatif *secret* de l'infection vénérienne; VIII. *De medicatis aquis libri septem; De metallis et fossilibus libri duo, nunc primùm editi per Andream Marcolinum*, Venise, 1564, in-4°.; IX. *De simplicibus medicamentis purgantibus tractatus, nunc recens exactissimâ curâ ab Andreâ Marcolino collectus*, Padoue, 1565, in-4°.; Venise, 1566, in-4°.; X. *De compositione medicamentorum*, Venise, 1570, in-4°. Bien que Fallope possédât sur l'Histoire naturelle et la Thérapeutique, des connaissances moins parfaites que sur l'anatomie et la chirurgie, il a cependant déterminé avec beaucoup de discernement, le choix, la préparation et l'emploi des principales substances médicamenteuses; il a mérité que Loureiro lui consacrât, sous le nom de *Fallopia*, un genre de plantes, dont la seule espèce jusqu'à présent connue, est un arbrisseau qui croît en Chine, aux environs de Canton. Tous les écrits qui viennent d'être énumérés, et plusieurs autres dont une mention spéciale a semblé superflue, ont été recueillis et publiés avec ce titre: *Opera genuina omnia, tàm practica quàm theorica, in tres tomos distributa*, Venise, 1584, 3 vol. in-fol.; ibid., 1606, 3 vol. in-fol.; Francfort, 1600, in-fol.; ibid., 1606, in-fol., etc. Enfin, il convient de citer un recueil de secrets attribué à Fallope. Ce fatras, sans doute apocryphe, a été plus souvent réimprimé qu'un bon ouvrage: en italien, Venise, 1563, in-8°.; 1582, 1602, etc., traduit un grand

nombre de fois, et sous divers titres, en allemand; Augsbourg, 1571, in-8°.; Francfort, 1616, in-8°.; Hambourg, 1651, in-8°., etc. On trouve des notices biographiques sur Fallope; dans les *Mémoires* de Niceron, tom. 4 et 10, dans les *Eloges* de Tommasini, et surtout dans la *Bibliothèque des Ecrivains modenais*, par le savant Tiraboschi. C.

FALTONIA PROBA (ANICIA). *Voy.* FALCONIA.

FANCOURT (SAMUEL), théologien anglais du 18e. siècle, fut pendant long-temps pasteur d'une nombreuse congrégation de protestants *dissenters* à Salisbury. Il avait du talent pour la prédication et pour l'enseignement; mais l'éloignement qu'il manifesta pour le dogme calviniste de la réprobation indisposa contre lui ses confrères, et il en reçut tant de désagréments, qu'il fut obligé de quitter sa place. Etant venu à Londres, où il soutint encore plusieurs controverses et exerça son ministère, mais sans aucun établissement fixe, il y établit, entre 1740 et 1745, les premiers abonnements de lecture (*circulating library*) qu'on ait connus en Angleterre; mais cette ressource, à laquelle il joignit l'enseignement de la langue latine, ne put le sauver de la misère qui assaillit sa vieillesse. Il eut bientôt une foule d'imitateurs qui furent plus heureux que lui, et il ne recueillit de ses efforts que des dettes, des reproches et le découragement. Sa bibliothèque passa dans les mains de ses créanciers, et il vécut des secours de la pitié jusqu'à sa mort, arrivée le 8 juin 1768, dans la 90e. année de son âge. X—s.

FANGÉ (AUGUSTIN), bénédictin de la congrégation de St. Vannes et abbé de Senones, né à Hatton-Châtel près Verdun, était neveu de dom Calmet par sa mère. Il fit ses vœux à l'abbaye de Munster en Alsace, le 21 juin 1728. Rien ne lui manquait des vertus religieuses. A un maintien modeste et réservé, il unissait un esprit sage, de la piété, l'amour du travail, et le goût de ces études cultivées dans l'ordre de St.-Benoît, qui acquirent une si grande réputation à son oncle. Il professa avec distinction les humanités, la philosophie et la théologie dans sa congrégation. Dom Calmet était abbé de Senones, monastère de Lorraine. Le gouvernement de la Lorraine étant sur le point d'éprouver de grands changements par la cession de ce duché à la France, il craignit qu'on ne mît son abbaye en commende. Il ne vit d'autre moyen de la conserver à sa congrégation que de demander la permission de se faire élire un coadjuteur. Il l'obtint du duc François et de l'empereur, et dom Fangé fut d'une voix unanime élu coadjuteur de Senones le 6 septembre 1736. Il reçut ses bulles le 7 octobre de la même année, et fut béni le 6 mai suivant par M. Sommier, archevêque *in partibus* de Césarée et grand-prévôt de St.-Diez. Il ne devint abbé titulaire qu'en 1755, après la mort de son oncle. On a de dom Fangé: I. un *Traité* (en latin) *des sacrements en général et en particulier*, ouvrage profond et estimé; II. *Iter Helveticum*, avec figures: c'est le récit de ce que dom Fangé avait trouvé de remarquable dans un voyage qu'il avait fait en Suisse en 1748; III. le 2e. volume de la *Notice de Lorraine*; IV. *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8°. Quelques-uns lui attribuent: *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8°. Dom Fangé, en outre, acheva l'*Histoire universelle* commencée par son oncle, arrangea ses œuvres posthu-

mes, et publia ses ouvrages en 1762.

L—y.

FANIER ou FAGNIER DE VIAIXNES (dom Thierri). *Voy.* Viaixnes.

FANNIUS-STRABON (Caius), fut élu consul de Rome avec M. Valérius Messala, l'an 161 avant J.-C. Son consulat est fameux par la publication de deux réglements destinés à arrêter les progrès du luxe, mais qui ne purent recevoir qu'une exécution incomplète chez un peuple parvenu à un haut degré de puissance et de richesses. Le premier, dont Aulu-Gelle a conservé le texte (*Noct. att., lib. XV, cap. XI*) autorise le préteur à faire sortir de Rome les philosophes et les rhétoriciens. Le second, qui fixe les dépenses de la table, après avoir été adopté par le sénat, fut converti en une loi, qui prit le nom de *Fannia*, du consul qui l'avait proposée. C'est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. Aulu-Gelle en rappelle les principales dispositions (*Noct. att., lib. II, cap. XXIV*), elle interdit l'usage des vins étrangers, et fixe les dépenses de la table pour les plus riches citoyens à dix as par jour, à trente as pour les jours de fêtes et à cent as pour les jours de la célébration des grands jeux. — Fannius (Caius), fils du précédent, était ami de Scipion l'africain, et se conduisit par ses conseils pendant son tribunat. Il fut élu consul avec Cn. Domitius Ahenobarbus, 122 ans avant J.-C. Velleius Paterculus (liv. II, ch. IX), met Fannius au nombre des plus illustres orateurs de son temps. Il prononça effectivement contre C. Gracchus une harangue qui fut jugée si belle qu'on prétendit qu'elle avait été composée par Caïus Persius. (*Voy.* C. Persius), ou que plusieurs personnes y avaient travaillé. Cicéron regardait Fannius comme le véritable auteur de cette harangue, la meilleure qu'il eût composée; mais il ne l'en place pas moins parmi les orateurs médiocres qui fréquentaient alors la tribune. W—s.

FANNIUS (Caius), neveu de Fannius Strabon, fut élu questeur l'an 129 avant J.-C., et préteur au bout de deux ans. Il avait servi dans la guerre d'Afrique sous Scipion le jeune, et dans celle d'Espagne sous Fabius-Maximus Servilius. Il épousa l'une des filles de Lélius, et se plaignit amèrement de la préférence que son beau-père donna à Cn. M. Scévola pour la place d'augure; mais il paraît que Fannius s'apaisa, et qu'il continua de vivre en bonne intelligence avec son beau-père. Ce qui le fait conjecturer c'est que Cicéron les a choisis tous les deux pour les interlocuteurs de son dialogue de l'amitié. Fannius appartenait à la secte des Stoïciens, et il avait eu pour maître Panætius, l'un des plus grands philosophes de ce temps-là. Son éloquence avait quelque chose de plus sévère que celle de son cousin; mais il est moins connu comme orateur que comme historien. Il avait composé des *Annales* dont Cicéron loue le style, et que M. Brutus trouvait si intéressantes qu'il en entreprit l'abrégé. Les Annales de Fannius ne sont point parvenues jusqu'à nous, et on ignore même le nombre de livres dont elles étaient formées. Priscien en cite le Ier. livre, et Fl. Sosipater le 8e. Daniel-Guill. Moller a publié une *Dissertation* en latin sur Caïus Fannius l'annaliste, Altdorff, 1613.

W—s.

FANNIUS-QUADRATUS, poète latin, obtint que son portrait et ses ouvrages fussent placés dans la bibliothèque établie par Auguste dans le

temple d'Apollon. Horace le nomma à ce sujet *beatus Fannius* (Satir. IV, Lib. Ier.), expression qui a embarrassé quelques traducteurs, et dont Boileau a évidemment emprunté *le bienheureux Scudéry*. Fannius ne se contentait pas d'être un détestable écrivain, il était encore médisant et cherchait à égayer, aux dépens de ses confrères, les tables où il était admis. Horace lui reproche cette conduite (Satir. X), mais en homme qui n'est guère touché des injures d'un aussi méprisable ennemi. — FANNIUS-CEPION faisait partie d'une conspiration contre Auguste, qui fut découverte avant qu'elle éclatât. Il s'enfuit, et parvint à échapper quelque temps à toutes les recherches par les soins d'un de ses esclaves. Macrobe rapporte les circonstances de sa fuite (*Lib. I. Cap. XI.*); mais un passage de Dion (*Lib LIV*) nous apprend que Fannius, après s'être caché quelques mois, fut enfin découvert par la trahison d'un autre esclave, et mis à mort. Ce n'est donc pas, comme on le croit, à ce Fannius que s'applique l'épigramme de Martial :

Hostem cum fugeret, se Fannius ipse peremit,
Hic, rogo, non furor est ne moriare mori.

W—s.

FANNIUS (CAIUS), historien, était l'ami de Pline le jeune; il joignait à beaucoup d'esprit des manières agréables, et le talent de parler en public avec autant de grâce que de facilité : ces qualités avaient dû lui procurer de nombreux clients. Cependant il lui restait encore des loisirs qu'il employa à composer un ouvrage intitulé : *Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone*. Il en avait déjà terminé trois Livres, et il travaillait au quatrième, lorsqu'il mourut si subitement, qu'il n'eut pas le temps de changer des dispositions faites depuis plusieurs années, et que des hommes, dont il avait à se plaindre, devinrent ses héritiers à la faveur de son ancien testament. Fannius avait eu quelque pressentiment de sa mort. Néron, dont il avait l'imagination remplie, lui était apparu dans un songe, et après avoir feuilleté les trois premiers Livres de l'ouvrage de Fannius, s'était retiré sans donner la moindre attention au quatrième qui était commencé. Ce rêve frappa Fannius, et il crut y voir la preuve que son ouvrage ne serait jamais achevé. Si l'amitié que Pline avait pour Fannius ne lui a pas fait exagérer le mérite de son ouvrage, on doit regretter qu'il soit perdu. Ausone Popma en a recueilli des fragments publiés à la suite du *Salluste*, édit. d'Amsterdam, 1661. W—s.

FANSHAW (SIR RICHARD), né en 1607 dans le comté d'Hertford, d'une famille noble, étudia à Cambridge, et termina son éducation par des voyages sur le continent. Envoyé par Charles Ier. à la cour d'Espagne, en qualité de résident, et rappelé au commencement des troubles, il s'attacha au parti de ce prince, qu'il servit utilement en différents emplois, ainsi que son fils Charles II. Fait prisonnier par les rebelles en 1651, à la bataille de Worcester, il fut d'abord conduit à Londres et étroitement enfermé. Élargi ensuite sous caution, il n'obtint son entière liberté qu'au commencement de 1660. Après la restauration, il fut fait maître des requêtes, conseiller-privé pour l'Irlande, puis envoyé extraordinaire, ensuite ambassadeur en Portugal, où il négocia le mariage de Charles II avec l'infante Catherine; enfin, en 1664, il fut nommé ambassadeur à la cour d'Espagne, où il mourut le 16 juin 1666, comme il se préparait à retourner en Angleterre, après avoir conclu et signé la paix de 1665 entre

l'Angleterre et l'Espagne. Sir Richard Fanshaw se fit estimer de son temps, non seulement par son habileté dans les affaires, mais encore par son savoir et son talent poétique. On a de lui plusieurs traductions en vers anglais, entr'autres celle du *Pastor fido*, Londres, 1646, in-4°., et in-8°.; et de la *Lusiade*, Londres, 1655, in-fol. Il a traduit aussi quelques Odes d'Horace, le quatrième Livre de l'*Enéide*, deux Comédies de l'Espagnol Antonio de Mendoza, publiées après sa mort en 1671, in-4°. Il n'a guère laissé de poésies originales qu'une Ode et quelques Stances. Ses vers, en général, quoiqu'on y remarque du talent, se ressentent de la précipitation et de la négligence qu'a dû apporter dans les travaux de ce genre un homme dont toute la vie s'est passée au milieu des dangers ou des affaires: la plupart furent d'ailleurs publiés sans son aveu et avant qu'il eût pu y mettre la dernière main; il faut cependant en excepter son *Pastor fido*. C'est à l'occasion de cet ouvrage que Denham, qui, le premier en Angleterre, a donné les bons principes de traduction, lui dit, en le comparant aux autres traducteurs :

They but preserve the ashes, thou the flame;
True to his sense, but truer to his fame.

« Ils conservent les cendres de l'ori- » ginal, et toi sa flamme : fidèle au » sens de l'écrivain, tu l'es encore » plus à sa gloire. » On a publié des *Lettres originales* écrites pendant ses ambassades en Espagne et en Portugal, précédées de sa Vie, Londres, 1702, in-8°., en anglais. X—s.

FANTETTI (César), graveur italien, né à Florence, vers 1660, vint s'établir à Rome, où il grava trente-sept sujets de la *Bible* de Raphaël. Les autres morceaux de cette suite, et qui sont supérieurs à ceux de Fantetti, sont d'Aquila. On a de lui aussi *la mort de Ste. Anne*, d'après André Sacchi; ce même tableau a été gravé par Frey. Il a gravé encore plusieurs frises et Bas Reliefs antiques et différentes autres pièces, d'après des maîtres italiens. Fantetti ne gravait guère qu'à l'eau forte; son faire est facile, annonce du goût, mais il est ordinairement assez incorrect. P—e.

FANTONI (Jean), célèbre médecin et anatomiste, né à Turin en 1675, se rendit, par les ordres et sous les auspices de son souverain, dans les villes d'Allemagne, de France et de Hollande, les plus fameuses par leurs écoles ou leurs académies. Il eut partout un soin particulier de fréquenter la société et les leçons des premiers anatomistes de son temps, avec la plupart desquels il se lia d'amitié, et il établit une correspondance qui dura presque toute sa vie, et ne cessa que lorsqu'il se trouva en même temps accablé par le poids d'une extrême vieillesse et des maladies. A son retour en Piémont, il fut nommé professeur d'anatomie à l'université de Turin, place qu'il occupa avec honneur pendant une longue suite d'années. Il mourut le 15 juin 1758, âgé de quatre-vingt-trois ans. Ses démonstrations étaient suivies par un grand nombre d'auditeurs qui ne pouvaient assez admirer sa profonde érudition, la richesse et l'importance des faits nouveaux qu'il leur présentait continuellement, son éloquence naturelle et cette latinité exquise et élégante qu'on remarque dans tous ses ouvrages, dont les principaux sont les suivants : I. *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4°. II. *Dissertationes anatomicæ XI*, ib., 1701, in-12. III. *Anatomia corporis humani ad usum thea-*

tri medici accomodata, pars Ia. ib., 1711, in-4°. IV. *Dissertationes anatomicæ septem renovatæ*, ib. 1745, in-8°. V. *Dissertationes duæ de structurâ et usu meningis ad Pacchionum*; VI. *Opuscula medica et physiologica*, Genève, 1738, in-4°. Ce recueil contient quelques dissertations que Fantoni avait déjà publiées avec moins de détail, quelques observations de son père, l'analyse des eaux minérales d'Aix en Savoie, d'Anfion, de St.-Jean de Morienne, de Saint-Genis, d'Acqui, etc. VII. *Commentarius de quibusdam aquis medicatis, et historica dissertatio de febribus continuis*, Turin, 1747, in-8°. VIII. *Dissertatio continuata de antiquitate et progressu febrium miliarium*, ibid., 1747, in-8°.; réimprimée en 1763, in-8°. IX. *Novum specimen observationum de ortu febris miliaris*, Nice, 1762, in-8°. Tous ces traités, tous ces opuscules sont très savants, et on les consultera avec fruit. — Fantoni (Jean-Baptiste), père du précédent, médecin, bibliothécaire et conseiller de Victor Amédée II, duc de Savoie et roi de Sardaigne, fut premier professeur de médecine théorique à l'université de Turin, où il brilla autant par les savantes leçons qu'il donna, que par la pratique de la médecine qu'il fit avec un succès constant. C'était un homme très estimable par les qualités de son cœur et de son esprit; il avait des connaissances universelles, et il fut vivement regretté lorsqu'on sut qu'il était mort d'une fièvre maligne au siége de Chorges, ville du diocèse d'Embrun, en 1692, âgé d'environ quarante ans. De tout ce qu'il a fait, nous n'avons que les *Observationes anatomico-medicæ selectiores, editæ et scholiis illustratæ, à Johanne Fantoni filio*, Turin, 1699; in 12; Venise, 1713, in-4°.; Genève, 1738, in-4°., avec les opuscules de Fantoni fils. Ces observations, qui sont au nombre de trente-une dans la première édition et de trente sept dans les autres, sont intéressantes, instructives, et dignes de la célébrité dont jouissait leur auteur. — Fantoni (Pie), mathématicien italien, mort à Bologne, le 26 janvier 1804, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, était né en Toscane l'an 1721. Son savoir fit désirer aux étrangers de l'attirer chez eux. Quelque spécieuses que fussent leurs propositions à cet effet, elles ne purent le gagner. Il aima mieux continuer de vivre sous le gouvernement de Pierre Léopold, auquel cependant il finit par devenir suspect sous le rapport de ses opinions. Admirateur de la révolution française, il s'attira des persécutions qui le décidèrent, lors de l'établissement de la république cisalpine, à chercher un asyle dans son sein. Il se retira dans la ville où il a terminé ses jours, laissant plusieurs ouvrages imprimés, et d'autres en manuscrit, dont sa nièce Julie Paillot de Rome est restée dépositaire. G—n.

FANTUCCI (le comte Marc), littérateur italien, mort le 10 janvier 1806, à Ravenne, où il était né d'une très noble famille en 1745, alla dans sa jeunesse à Rome, auprès de son oncle paternel, le cardinal Gaëtan. Les douze ans qu'il y passa furent employés très avantageusement pour son instruction; et quand il revint ensuite dans sa patrie, il fut jugé digne d'en occuper les plus importantes magistratures. Animé du désir de voir Ravenne reprendre son ancien lustre, il rechercha les causes de sa décadence, et les exposa dans un mémoire adressé au pape Clément XIV. Ce mémoire fut imprimé à Rome en

1761. Lorsque le cardinal Valentin-Gonzague fut, en 1778, agrégé au grand conseil de Ravenne, Fantucci prononça un éloquent discours qui devint pour lui une source de désagréments, parce qu'on persuada au prélat que l'orateur avait été trop réservé dans ses éloges. Le dégoût que cette tracasserie ne laissa pas de donner à Fantucci pour la carrière des magistratures, ne refroidit cependant point son amour pour sa patrie. Il proposa, en 1781, pour l'avantage de ses concitoyens, un projet ingénieux qui tendait à rendre plus utile, et même plus beau, le canal navigable qui dédommage un peu Ravenne de ses anciennes pertes. Ce projet éprouva des contradictions. On mit la main à son exécution; mais elle fut contrariée : les travaux restèrent incomplets. Alors Fantucci renonça à la première magistrature qu'il remplissait, et même à toutes les autres, sans renoncer néanmoins à servir son pays, qui lui fut redevable, en 1784, d'une machine hydraulique très utile pour le territoire de Ravenne. Une épidémie étant venue, en 1780, ravager cette province, il publia, à ce sujet, un excellent ouvrage, dans lequel il démontra combien il était urgent de dessécher les marais des vallées méridionales de cette contrée. Il avait composé trois savants mémoires, *Sopra i Benefizj comunitativi*, et un plan militaire, que les instances de Pie VI décidèrent l'auteur à publier en 1786. Il en composa plusieurs autres relatifs aux intérêts de son pays; mais il ne voulut pas qu'on les imprimât de son vivant. Ils n'ont paru qu'après sa mort, et sous le titre vague de *Memorie di vario argomento del conte Fantucci* (in-4°., Venise, 1804). C'est à ses soins, et même encore aux dépenses qu'il fit à cet effet, qu'on est redevable de la magnifique édition romaine des *Papiri diplomatici raccolti ed illustrati dall' abate Gaëtano Marini*, dont plusieurs appartiennent à Ravenne. Mais ses ouvrages les plus importants sont : I. *De' Monumenti Ravennati*, 6 tom. in-4°.; II. *De gente Honestia*, Césène, 1786, in-fol. Pie VI avait pour le comte Fantucci une prédilection toute particulière; et il en était digne par ses vertus, qu'il portait jusqu'à l'austérité, et par son dévouement pour l'utilité publique et pour la gloire de sa patrie. G—N.

FANTUZZI, noble et illustre famille de Bologne, fut dispersée par les troubles qui y régnèrent dans le 14e. et le 15e. siècles, et se partagea en plusieurs branches. Elle a fourni un grand nombre d'hommes distingués dans la carrière des lois et dans celle des lettres. Jean Fantuzzi, surnommé *le vieux*, célèbre jurisconsulte, professait en 1377 dans l'université; il eut souvent à remplir des missions et des fonctions politiques, et fut plus d'une fois choisi pour terminer les différends élevés entre Bologne et d'autres villes. Il mourut en 1391, sans laisser d'autres ouvrages que des Consultations et des Commentaires sur des sujets de sa profession; ils n'ont point été imprimés. On voit dans son épitaphe, comme dans celles de plusieurs autres membres de la même famille, que leur nom latin était *Elephantutius*, d'où l'on fit d'abord en italien *Elefantuzzi*, et ensuite, par abréviation, *Fantuzzi*. — Jean-Baptiste, dont Orlandi, dans ses notices sur les écrivains bolonais, cite un ouvrage de philosophie péripatéticienne, imprimé à Bologne en 1536, y fut reçu docteur en philosophie et en médecine en 1513, l'année même de la mort de

Jean-Antoine, son père, qui était aussi docteur dans les deux mêmes facultés. — GASPARD, mort en 1532, s'adonna surtout à la poésie latine, et fut disciple et intime ami du poète latin Jean-Antoine Flaminio, dont le fils, Marc-Antoine Flaminio, aussi poète latin, fut plus célèbre que son père. Gaspard Fantuzzi entretenait avec son ami et son maître une correspondance latine, pour s'exercer continuellement en cette langue; on trouve une partie de cette correspondance parmi les lettres de Flaminio, imprimées à Bologne, en 1744. — Jean FANTUZZI, surnommé *le jeune*, fut reçu en 1608 docteur en philosophie et en médecine; il remplit dans l'université la chaire de logique, et ensuite celle de philosophie. Il fut plusieurs fois du nombre des magistrats qu'on nommait à Bologne *les Anciens*, et y mourut en 1646. On a de lui : I. *Universi orbis structura et partium ejus motûs et quietis peripateticis principiis constabilita*, etc., Bologne, 1637; II. *Eversio demonstrationis ocularis loci sine locato pro vacuo imaginario dando in fistulâ vitreâ, mercurio in eâ descendente*, etc., Bologne, 1638. C'est une réfutation du traité du Père Valeriano Magni, intitulé : *Ocularis demonstratio loci sine locato corporis successivè moti in vacuo luminis nulli corpori inhærentis*. — PAUL-ÉMILE, sénateur, mort en 1661, ne se livra qu'à la poésie et aux belles-lettres. Il était membre de la célèbre académie *de' Gelati* de Bologne, dans laquelle il prit par singularité le nom de *l'Ardente*. Il a laissé en italien une *Oraison funèbre de François d'Este, duc de Modène*, imprimée dans un Recueil de prose et de vers sur ce même sujet, Bologne, 1659, et un *Recueil de Poesies lyriques*, dediées à ce même prince, Bologne, 1647, in-4°. — PAUL-ÉMILE le jeune, neveu du précédent, sénateur comme lui, et membre de la même académie, dont il fut président en 1703, mourut à quarante-neuf ans à Venise, en 1721. On n'a de lui qu'un discours oratoire en italien sur l'*Immaculée Conception*, prononcé dans l'Académie, Bologne, 1706, in-4°., et deux poëmes latins récités aux funérailles de deux nobles Bolonais, l'un de la famille Bentivoglio, et l'autre de celle d'Aldrovande, imprimés séparément, Bologne, 1708 et 1709, in-fol. — Enfin, Jean FANTUZZI, le dernier de cette noble famille qui en ait illustré le nom, a consacré sa vie à un ouvrage qui a beaucoup contribué à la renommée littéraire de Bologne, sa patrie. Cet ouvrage, intitulé : *Notizie degli scrittori Bolognesi*, imprimé à Bologne en 9 vol. in-folio, est exécuté sur le plan que Mazzuchelli avait tracé pour les écrivains de toute l'Italie, et dont il a laissé 6 volumes in-folio qui ne contiennent que les deux premières lettres de l'alphabet. Fantuzzi a eu la satisfaction et la gloire de terminer le sien. Le premier volume parut en 1781, le huitième, qui va jusqu'à la fin de la série alphabétique, en 1790, et le neuvième et dernier, qui comprend les additions et corrections, en 1794. Les articles de chaque auteur contiennent souvent des détails qu'on peut trouver superflus; mais ils sont vrais, puisés dans des sources authentiques, et rédigés avec une extrême bonne foi. La notice des ouvrages est exacte et aussi complète qu'il est possible. C'est un des livres de ce genre les plus remarquables, et dont quelqu'un qui étudie l'histoire littéraire d'Italie peut le moins se passer. G—É.

FARABY. *V.* ALFARABIUS.

FARADJ, fils de Barkok, deuxième sulthan des Mamlouks-Circassiens ou Bordjites, succéda à son père le 15 de chawal 801 de l'hégire (20 juin 1399), n'étant âgé que de dix ans. En montant sur le trône, il reçut les surnoms de *Nassir-eddin*, défenseur de la religion; *Zéin-eddin*, ornement de la religion; *Abou-Séadet*, père de la félicité. Aucun titre ne lui convenait moins que ce dernier, car l'empire ne jouit d'aucun repos pendant son règne. L'année même où il fut inauguré, Bajazet et Tamerlan menacèrent la Syrie; l'un prit Malathia; l'autre se rendit maître de Bagdad et se dirigea vers Alep; la division éclata parmi les émirs. Ainsi les sujets de Faradj furent en proie aux maux qu'entraînent les guerres extérieures et les guerres intestines. Parmi les émirs mamlouks, il se forma deux partis; les uns se déclarèrent pour Itmich, lieutenant-général du royaume; les autres pour Yachbak, émir très puissant. On en vint aux mains, et après de rudes combats, la victoire resta à ce dernier. Itmich se réfugia en Syrie, où un parti de rebelles le reçut, et embrassa sa cause. Dans le même temps diverses séditions éclatèrent dans la haute Egypte. Le sulthan essayait en vain de comprimer les rebelles. Les émirs refusaient de marcher; il achetait leurs services au poids de l'or. Faradj marcha à la rencontre des rebelles de Syrie, et les battit. De nouveaux troubles s'élevèrent au Caire, lorsqu'il y fut de retour. Les factions des émirs se livrèrent chaque jour quelque combat, et les malheurs publics vinrent à leur comble par l'arrivée de Tamerlan en Syrie. Ce conquérant se rendit maître d'Alep et de Damas: les Tartares entrèrent dans Alep à la suite d'un combat, en rébi 1er. 803 de l'hég. (oct. 1400 de J.-C.), et y firent un horrible carnage. Les enfants furent massacrés, les femmes violées en présence de leurs maris ou de leurs pères, et exposées toutes nues dans les carrefours. Les mosquées et les rues étaient jonchées de cadavres : le carnage dura trois jours entiers. On éleva plusieurs tours avec les têtes des victimes; ces tours avaient dix coudées de hauteur et vingt de circuit. Cependant le sulthan ayant rassemblé ses troupes, s'était avancé contre Tamerlan. Dans un premier combat, la victoire resta indécise, et le prince tartare crut prudent de demander la paix: on la lui refusa. Au moment où les armées allaient en venir aux mains une seconde fois, une forte division de mamlouks quitta le sulthan, et le reste des troupes se débanda. Faradj, enlevé par quelques mamlouks, reprit la route de l'Egypte. Ce fut après cet événement, que Tamerlan entra dans Damas par ruse et perfidie. Après avoir extorqué, à l'aide de ces moyens, des sommes considérables, il livra les habitants aux plus cruels tourments pour en arracher les sommes qui leur restaient. On prit les femmes et les enfants; on exerça des cruautés inouïes sur les hommes, puis on mit le feu à la ville. Après ces barbares exploits, Tamerlan s'en retourna vers l'Orient: quant à Faradj, il était rentré au Caire. Dès que l'on apprit la retraite des Tartares, l'ambition des mamlouks se développa avec plus de force, la guerre civile se ralluma avec plus d'ardeur. Nous n'entrerons point dans le détail de ces événements qui ont tous la même physionomie. En 807 de l'hég. (1404 de J.-C.), deux émirs menacèrent sérieusement la puissance et la vie de Faradj; c'étaient ce Yachbak, dont il a été question plus haut, et le cheikh Mahmoudy, lesquels étaient parvenus à se former un parti

puissant en Syrie et menaçaient l'Égypte. Faradj voulut les combattre, mais il fut vaincu. Les rebelles ayant été ensuite battus par deux généraux du Sulthan, il se soumirent. Un mois après cette affaire, il s'éleva une nouvelle sédition dans laquelle le sulthan fut déposé, et remplacé par son frère Abdelazyz, le 26 de rebi 1er. 808 (21 septembre 1405). Le nouveau prince ne régna pas loug-temps, et le même Yachbak replaça Faradj sur le trône au bout de deux mois et demi. Les emplois furent distribués aux émirs qui l'avaient suivi, et Yachbak devint lieutenant-général du royaume. Ces changements excitèrent de grands troubles en Syrie; Faradj se rendit dans cette province, visita Alep et Damas, sans pouvoir rétablir la paix. Un émyr rebelle (Djakam) se fit proclamer sulthan à Alep, et étendit sa domination sur toute la Syrie; mais il périt en combattant Cara Yloug, prince d'Amid. Faradj revint de nouveau en Syrie, et entra à Damas. Au lieu d'user de la clémence exigée par les circonstances, il fit enfermer Yachbak et cheikh Mahmoudi, serviteurs peu fidèles. Mais ces deux officiers s'étant échappés de leur prison, devinrent de très dangereux ennemis, et furent en peu de temps à la tête d'un parti puissant. Enfin après plusieurs guerres et séditions dans lesquelles Faradj déploya le plus rare courage et une grande énergie; après diverses vicissitudes dans sa fortune, ce prince fut abandonné de ses troupes, déposé et assassiné à Damas le 25 de moharrem 815 (7 mai 1412 de J.-C.). Son corps, dépouillé de tout vêtement, resta plusieurs jours exposé aux insultes de la populace. Il eut pour successeur cheikh Mahmoudy. J—n.

FARADY. V. Ibn-Alfarady.

FARDELLA (Michel-Ange), né en 1650, à Trapani en Sicile, de parents nobles, reçut une éducation conforme à sa naissance. Après avoir terminé le cours de ses études avec autant de succès que de rapidité, il entra à l'âge de quinze ans, dans le tiers-ordre de St.-François. Il s'appliqua, quelque temps, à la théologie, mais son goût le portait vers les sciences naturelles, et ses supérieurs ne voulant point gêner son inclination, le chargèrent d'enseigner ce qu'on nommait alors la philosophie. Lorsqu'il eût reçu les ordres sacrés, on l'envoya à Messine, où il suivit les leçons du célèbre Borelli, avec tant d'application, qu'il se trouva bientôt en état d'en donner lui-même sur toutes les parties de la physique et des mathématiques. Il fut mandé à Rome, en 1676, pour y professer la géométrie, au collége de St.-Paul *ad arenulam*, et peu de temps après, on lui permit de faire un voyage en France, chose qu'il avait toujours désirée ardemment. Pendant trois années qu'il demeura à Paris, il vécut dans la plus grande intimité avec Arnauld, Regis, Mallebranche, Lamy, et acquit dans leurs entretiens une connaissance parfaite des principes de la philosophie de Descartes; dont il fut dès-lors un des plus zélés partisans. De retour à Rome, il fut fait docteur en théologie et nommé à la chaire de cette science au couvent de SS. Cosme et Damien; mais son goût le ramenait toujours à l'étude de la physique. C'était le sujet de toutes ses conversations. Dans ses moments de loisir, il n'était occupé qu'à imaginer de nouvelles expériences, et les hommes les plus instruits se faisaient un plaisir d'assister aux conférences qu'il tenait sur cette science, deux fois chaque semaine. La réputation de Fardella s'étendit bientôt dans toute l'Italie. Le duc de Modène lui fit offrir, et il accepta la

chaire de philosophie à l'académie de cette ville. Il se démit de cette place au bout de quelque temps, pour se rendre à Venise, où il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens. En 1693, le pape le releva de ses vœux, et l'année suivante, il succéda à Geminiano Montanari, dans la chaire d'astronomie et de physique de l'université de Padoue. Il remplaça, en 1700, Charles Rinaldini, premier professeur de philosophie, fut nommé docteur de cette faculté et de celle de médecine, et les présida alternativement avec un égal succès. En 1709, Fardella suivit à Barcelone l'archiduc d'Autriche, qui lui avait donné le titre de son mathématicien, avec une pension considérable. Ce fut dans cette ville qu'il éprouva, en 1712, une première attaque d'apoplexie si violente, que sa santé et ses facultés morales en restèrent très affaiblies. D'après le conseil de ses amis, il se rendit à Naples dans l'espoir de s'y rétablir. Il y languit quelques années, et une seconde attaque d'apoplexie y termina ses jours le 2 janvier 1718. Fardella était doué de beaucoup d'esprit et d'une imagination très brillante, mais l'habitude de la méditation avait altéré sa physionomie, au point de lui donner l'apparence d'un imbécille. Il ne s'était jamais occupé de sa fortune, et n'avait jamais rien pu refuser à ceux qui lui demandaient; aussi il vécut et mourut dans un état voisin de la pauvreté. On a de lui quelques ouvrages loués dans les journaux lorsqu'ils parurent; mais très peu connus aujourd'hui, parce que les sciences dont ils traitent ont fait depuis d'immenses progrès; ce sont : I. *Universæ philosophiæ systema in quo novâ quâdam et extricatâ methodo naturalis scientiæ et moralis fundamenta explicantur*, Venise, 1691, Leyde, 1691, Amsterdam 1695, in-12. Cet ouvrage devait avoir une suite qui n'a point été publiée. II. *Universæ usualis mathematicæ theoria; tomus primus qui dialecticam mathematicæ, seu organum ad universalis quantitatis naturam experiendam comparatum complectitur*, Venise, 1691, Leyde, 1691, Amsterdam, 1695, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru. III. *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta*, Venise, 1698, in-fol.; IV. des *Lettres* en italien, imprimées dans *la Galleria di Minerva*, Venise, 1696 et 1697. Deux de ces Lettres ont pour but de repousser les attaques de Mathieu Giorgi, contre le Cartésianisme; V. des *Opuscules* peu intéressants. Mongitore donne la liste des ouvrages que Fardella avait en manuscrit en 1708, mais aucun n'a été livré depuis à l'impression. W—s.

FARDULFE, 16e. abbé de St.-Denis, fut amené en France avec Didier, dernier roi des Lombards, dont il était le favori. Il découvrit à Charlemagne un complot tramé contre ses jours, par Pepin, son fils aîné. Cette preuve d'attachement lui mérita la confiance du roi, qui le pourvut de plusieurs bénéfices, lui donna l'abbaye de St.-Denis, après la mort de Maginaire, en 790; et le chargea avec Etienne, comte de Paris, de visiter les provinces du royaume, pour entendre les plaintes de ses sujets et les lui rapporter. Fardulfe employa une partie de ses revenus au soulagement des pauvres, et l'autre à embellir l'église de son abbaye. La pureté de ses mœurs et la sagesse de son administration lui méritèrent les éloges du savant Alcuin et de Théodulfe, évêque d'Orléans. Fardulfe était lui-même très instruit, et il composait des vers latins; mais on n'a conservé de lui que trois pièces publiées par Duchesne, sous le nom

d'Alcuin (*Rerum francorum script. coœtan.*, tom. II, pag. 645 et 646), la 1re. est une inscription pour la façade du palais que Fardulfe avait fait construire dans l'enclos de son abbaye pour y recevoir l'empereur; la 2e. est relative à la consécration d'une chapelle dédiée à St. Jean-Baptiste, et la 3e., une épître à Charlemagne. Fardulfe mourut le 22 décembre 806, et fut inhumé dans son abbaye. W—s.

FARE (Ste.) ou BURGUNDOFARA, vierge, d'une famille noble de Brie, mais originaire de Bourgogne, était fille d'Agneric, un des principaux officiers de la cour de Théodebert II, roi d'Austrasie. Elle eut pour frères St. Faron, évêque de Meaux, et St. Cagnoald, qui devint évêque de Laon en 520. Elle eut aussi une sœur, Ste. Agnétrude. Agnerie fournit l'emplacement et fit, vers 615, construire les bâtiments du monastère de Faremoûtier, dont Ste. Fare fut la première abbesse. Elle mourut le 3 avril 655, âgée de près de soixante ans, ayant donné au monde des exemples qui avaient étendu sa réputation de sainteté jusque dans les contrées les plus éloignées. I—P—E.

FARE (CHARLES-AUGUSTE, marquis DE LA), naquit en 1644, à Valgorge (en Vivarais), d'une ancienne et illustre maison de Languedoc (1). Il était mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie qu'avait son père, lorsqu'il partit, en qualité de volontaire, pour la Hongrie, avec le renfort que Louis XIV envoyait à l'empereur, alors en guerre avec les Turks. Il se trouva à leur défaite, au passage du Raab, en 1664. A son retour, étant devenu sous-lieutenant des gendarmes de monseigneur le dauphin, il prit part aux combats de Senef, de Mulhausen, de Turkheim, etc., depuis 1672 jusqu'à la paix de Nimègue. Monsieur, frère de Louis XIV, le choisit en 1684, pour un de ses capitaines des gardes-du-corps, et il remplit la même charge sous le Régent. A la valeur et au mérite militaire, le marquis de la Fare joignait l'imagination la plus enjouée, l'esprit le plus délicat et le caractère le plus aimable. Ses ouvrages le montrent tel que nous venons de le peindre. Comme poète, il a associé son nom à celui d'un ami dont il partage en quelque sorte la célébrité (*Voy.* CHAULIEU.). Tous les biographes ont répété, d'après Voltaire, que le talent de la Fare ne s'était développé qu'à l'âge de près de soixante ans, et que ses vers étaient incorrects, qu'ils manquaient surtout de précision. Ce jugement, quoique rendu dans le *Temple du Goût*, pourrait bien ne pas avoir été approuvé par le dieu qui y préside. Ceux qui n'ont suivi que son inspiration pour prononcer sur les poésies légères de la Fare, y ont trouvé, et nous y trouvons encore l'élégance quelquefois; mais toujours la douceur, la facilité, l'abandon, qui sont de l'essence de ce genre, porté au degré de perfection dont il est susceptible. Saint-Marc, dans l'édition qu'il a publiée en 1757, des *OEuvres de Chaulieu*, relève avec raison la critique trop peu judicieuse de Voltaire. Il est plus naturel d'admettre que Chaulieu, reconnaissant dans le compagnon de sa jeunesse le germe d'un talent aimable, lui donna l'idée de se livrer à un genre de poésie dans lequel lui-même vit quelquefois ses succès balancés par ce compagnon, cet ami. D'ailleurs, est-ce à soixante ans qu'on exprime pour la première fois ses pensées avec cette

(1) Il y avait de ce nom un des grands du royaume, dès le commencement du onzième siècle, sous le règne de Henri Ier., petit-fils de Hugues Capet.

fraîcheur de coloris, cette modeste franchise qui faisait dire à la Fare, en parlant de ses propres vers :

Présents de la seule nature,
Amusements de mon loisir,
Vers aisés, par qui je m'assure
Moins de gloire que de plaisir,
Coulez, enfants de ma paresse;
Mais, si d'abord on vous caresse,
Refusez-vous à ce bonheur;
Dites qu'échappés de ma veine,
Par hasard, sans force et sans peine,
Vous méritez peu cet honneur.

Presque toutes les poésies du même auteur (et on croit qu'il y en a eu beaucoup de perdues), portent ce caractère de douce insouciance et d'aimable gaîté, qui rappellent à l'esprit le *molle atque facetum* d'Horace. Il est négligé comme Chaulieu; en un mot, il a quelques-uns des défauts, de même qu'il a plusieurs des qualités poétiques de son modèle; mais la physionomie du talent, si l'on peut s'exprimer ainsi, est beaucoup moins marquée dans l'imitateur. Les meilleurs vers de la Fare sont indubitablement ceux qu'il a faits pour madame de Caylus. On pourrait même se borner à les citer, ainsi qu'une de ses épigrammes : *Autrefois la raillerie*, etc., pour indiquer ses principaux titres littéraires à la postérité. Les *Mémoires* qu'on a de lui *sur les principaux événements du Règne de Louis XIV* (Roterdam, 1716, in-8°., Amsterdam (Paris), 1734, in-12), sont écrits avec une sincérité et une liberté qui ont fait dire que c'était quelquefois l'ouvrage d'un courtisan mécontent. Ils sont faibles de plan et de style; mais on y trouve de la justesse et de la raison. Ce qu'on doit regretter, c'est que l'historien n'ait pas consacré plus de douze pages à la Fronde. Si la Fare fut sensible aux jouissances de l'esprit, il le fut encore plus à celles de l'amour et de l'amitié. Il eut, dit-on, une passion tendre, constante et délicate pour madame de la Sablière. Chaulieu, avec lequel il avait sympathie absolue de goûts et de sentiments, fut pour lui un véritable ami, et le pleura sincèrement lorsqu'il le perdit, en 1712, à l'âge de soixante-huit ans. Les traductions de la Fare sont la partie faible de son très mince bagage poétique. On a encore de lui un opéra, *Penthée*, dont le duc d'Orléans avait fait en partie la musique. Il laissa un fils qui devint maréchal de France, et un autre évêque de Laon. L—P—E.

FAREDH. *V.* IBN FAREDH.

FAREL (GUILLAUME), né à Gap en 1489, vint de bonne heure à Paris, régenta quelque temps au collége du cardinal Lemoine, et se fit chasser de Meaux, où il semait les principes de Luther. Après les avoir prêchés et excité des troubles par son zèle fanatique dans le Dauphiné, à Bâle, à Berne, à Montbelliard, à Strasbourg, à Neufchâtel, à Metz, dans le bailliage de Morat, dans l'abbaye de Gorze, il vint s'établir à Genève, et fut un des principaux instruments de la réformation de cette ville, où il attira Calvin. Il y acquit assez d'autorité pour renverser les autels et briser les images en plein jour, sans épargner dans son zèle iconoclaste une statue de Charlemagne, placée au frontispice de la principale église. On l'avait vu à Montbelliard arracher au milieu d'une procession une statue de S. Antoine des mains du prêtre qui la portait, et la jeter dans la rivière. Il apostrophait dans les rues les prêtres qu'il trouvait portant le viatique aux malades. Il insultait publiquement les prédicateurs en chaire, et interrompait leurs sermons; cependant une dispute sur la Cène le fit chasser de Genève en 1538. Il se retira à Bâle, puis à Neufchâtel, se maria à l'âge de soixante-neuf ans, eut même un fils au bout de cinq ans, et mourut en 1565. On l'avait accusé

d'arianisme et de sabellianisme ; mais il fut justifié par les synodes de Lausanne et de Berne. C'était un homme d'un savoir médiocre et d'un fanatisme outré, que ses partisans avaient bien de la peine à modérer. On a de lui quelques ouvrages peu intéressants.

T—D.

FARET (Nicolas), un de ces auteurs médiocres qui durent toute leur célébrité aux satires de Boileau. Chacun se rappelle ces vers :

Ainsi, tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,

et beaucoup de personnes, prenant à la lettre ce trait épigrammatique, ont pensé que Faret était un ivrogne. Il ne haïssait pas les plaisirs de la table, mais il ne donnait dans aucun excès, et il était même d'assez bonne compagnie. Il dit à ce sujet dans un de ses ouvrages, « que la commodité de » son nom, qui rimait trop bien avec » *cabaret*, était en partie cause de la » réputation de buveur que les poètes » du temps, entr'autres St.-Amand, » son ami, s'étaient avisé de lui faire. » Faret, né à Bourg-en-Bresse (les uns disent en 1600, les autres en 1596), languit quelque temps à Paris sans pouvoir trouver de l'emploi. Ayant fait connaissance avec Boisrobert, qui était alors en crédit, il entra comme secrétaire chez le comte d'Harcourt, à la fortune duquel il eut le bonheur de contribuer. On raconte que le cardinal de Richelieu, sentant la nécessité d'abaisser la maison de Lorraine, dont l'orgueil et le pouvoir lui portaient ombrage, suivit le conseil que Faret lui fit donner par Boisrobert, et sema habilement la division dans cette illustre famille, en comblant de biens les princes cadets au préjudice de la branche aînée. Par ce moyen, le comte d'Harcourt se vit promptement élevé aux premiers emplois, et il ne fut point ingrat envers l'adroit secrétaire à qui il était redevable de cette rapide fortune. Faret était lié avec Vaugelas, qui lui avait d'abord rendu le service de le produire dans le monde, et envers qui il se comporta, dans la suite, de la façon la plus généreuse. Il fut également l'ami de Molière le tragique, de St.-Amand dont il a été parlé plus haut, et surtout de Coëffeteau. Pélisson nous le représente sous les traits d'un gros homme de bonne mine, qui avait les cheveux châtains et le visage haut en couleur ; nous ne voyons pas trop ce que le portrait, ou plutôt le signalement d'un mauvais écrivain en prose et en vers peut avoir de curieux aujourd'hui ; aussi l'abrégeons-nous de moitié. S'il fallait en croire ce même Pélisson, Faret aurait eu « l'esprit bien fait, beaucoup de pu» reté et de netteté dans le style, beau» coup de génie pour la langue et pour » l'éloquence.... » Beaucoup de génie !

Et voilà justement comme on écrit l'histoire !

Heureusement nous savons à quoi nous en tenir sur les jugements des contemporains. Faret mourut à Paris, d'une fièvre maligne, dans le cours du mois de septembre 1646. Les bibliographes nous donnent cette liste de ses ouvrages : I. *Histoire chronologique des Ottomans*, 1621 ; II. *Histoire romaine d'Eutropius*, traduite en français, 1621 ; III. *Des vertus nécessaires à un prince pour bien gouverner ses sujets*, 1623 ; IV. *Recueil de lettres nouvelles*, 1627 (le même *Recueil* en 2 vol. avec des augmentations, 1634) ; V. *Préface* au-devant des œuvres de St.-Amand, 1629 ; VI. l'*Honnête homme*, ou l'*Art de plaire à la cour*, 1630, in-4°. ; VII. *Poésies diverses* insérées dans les recueils du temps. Faret fut membre de l'académie française, à la fondation

de laquelle il contribua beaucoup, et dont il rédigea même les premiers statuts. F. P—T.

FAREYDY (*Voyez* KHALYL BEN AHMED).

FARGANI (AL). *V.* ALFERGAN.

FARGÈS, munitionnaire-général des vivres sous Louis XIV. Il mérita la reconnaissance publique par un trait de générosité trop rare pour ne pas être cité : c'était en 1709. On sait qu'alors une cruelle disette ajoutait à tous les fléaux dont la France semblait accablée. Le ministre de la guerre se voyait dans l'impossibilité de faire dans l'intérieur les approvisionnements nécessaires pour la campagne prochaine. Fargès, sans attendre du gouvernement ni argent ni garantie, sans en demander même, se procura chez l'étranger et par son seul crédit tous les grains nécessaires à l'armée. Les fourrages ne pouvaient être achetés que sur les lieux et au comptant; il emprunta plusieurs millions. En 1710, il avait amassé assez de fourrages pour nourrir durant toute la campagne cent mille chevaux; il répéta la même opération en 1714. Son intégrité fut telle, qu'il mourut sans fortune. G. G.

FARGUE. *V.* LAFARGUE.

FARGUES (BALTHASAR DE). Cet aventurier fut d'abord simple soldat; puis employé dans les vivres, où il commit toute sorte de déprédations, donnant aux soldats un pain pesant et malsain qui les rendait malades. Il devint major du régiment de Bellebrune, s'enferma dans Hesdin avec le sieur de la Rivière, son beau-frère, major de la place, en fit fermer les portes au comte de Moret qui en était gouverneur; la vendit à dom Juan d'Autriche, toucha le prix, refusa de la lui livrer, et s'y rendit indépendant sans vouloir entrer en négociation avec le cardinal Mazarin. Il leva des troupes, rasa tous les forts qui auraient pu l'arrêter dans ses courses, pilla et démantela St.-Pol, échoua sur Abbeville, fit tirer sur l'armée du roi. Un boulet porta même assez près du carosse de sa majesté. Il se comporta dans Hesdin comme un tyran vicieux et cruel. Les maris et les pères étaient obligés de lui cacher leurs femmes et leurs filles. D'un mot, il envoyait à la mort tous ceux qui lui paraissaient suspects. Il désignait ses victimes en leur frappant sur l'épaule d'un air amical, et en leur disant : « Mon ami, » il faut que nous mourions, toi ou » moi. » Comme il était attaché au prince de Condé, il se fit comprendre dans la paix des Pyrénées, et sortit de la ville emportant quatre millions. Il vint étaler à Paris un luxe insultant. Louvois le fit arrêter, soit pour le rechercher à cause de ses déprédations dans les vivres, comme l'annonce son procès, soit pour le punir d'avoir fait tirer sur l'armée du roi, et pour donner une mortification au prince de Condé auquel il était attaché, comme on le disait alors dans le public. Il fut conduit à Abbeville, mis aux fers, et livré à une commission composée des juges du présidial, qui le fit pendre le 27 mars 1665. Son arrêt porte qu'il est condamné pour crime de péculat, larcins, faussetés, abus et malversations commises à la fourniture du pain à la garnison d'Hesdin et autres troupes. T—D.

FARIA (ANTOINE DE), fameux aventurier portugais, naquit à Lisbonne vers l'an 1505. Sans fortune en Europe, il alla aux Indes, en 1530, chercher des ressources près d'un gentilhomme de ses parents, qui était alors gouverneur de Malaca. Arrivé dans cette ville, il y trouva aussitôt des marchandises et du crédit. Il équipa un petit bâtiment, et

avec dix-huit Portugais, ses compagnons de voyage, fit voile pour Lugor, ville de la dépendance du royaume de Siam, où il espérait débiter ses marchandises avantageusement. Mais à l'embouchure de la rivière de Lugor, il fut attaqué par un corsaire maure, qui, après lui avoir tué quatorze de ses Portugais et pris ses marchandises, coula à fond son bâtiment. Faria, avec quatre de ses compagnons, put à peine se sauver à la nage. Ayant gagné le rivage, ils virent, au point du jour, une barque qui côtoyait la rivière. Les rameurs entendirent leurs cris de détresse et vinrent à leur secours. Une charitable Indienne qui se trouvait parmi eux, et qui faisait sur ces côtes un commerce de sel, amena les Portugais chez elle, et, après les avoir bien traités pendant plusieurs jours, les recommanda à un capitaine qui les conduisit à Patane. Faria avait appris que celui qui lui avait enlevé avec sa fortune toutes ses espérances, et qui l'avait mis dans l'impossibilité de s'acquitter avec ceux qui lui avaient fait crédit à Malaca, ne pouvait être que le fameux corsaire Caja-Azem, et il avait juré de le poursuivre par terre et par mer jusqu'à ce qu'il en eût tiré la vengeance la plus complète. A Patane il trouva le moyen d'équiper encore un autre bâtiment, et, suivi par quelques jeunes gens que ses discours avaient enflammés, il commença à parcourir les mers à la recherche de Caja-Azem. Devenu corsaire lui-même, il se signala par un grand nombre d'exploits. Son nom était la terreur de tous ces pirates indiens, et au bout de quelques années, après beaucoup d'aventures, de combats et de dangers, il rencontra enfin celui à qui il avait juré une haine éternelle, le tua de sa propre main, et s'enrichit de ses dépouilles. Nous ne rapporterons pas tous les exploits de Faria; nous nous contenterons de rappeler deux de ses faits les plus remarquables. Devenu riche, Faria naviguait avec une petite escadre composée de plusieurs jonques. Une tempête les ayant dispersées, une de ces jonques alla se briser contre la côte. Les naturels, s'emparant des Portugais qu'elle contenait, les menèrent à la ville de Nonday. Le mandarin qui y commandait condamna ces malheureux au supplice. Faria, qui avait abordé au même rivage, ayant appris cette triste nouvelle, écrit au mandarin pour réclamer ses compagnons. Celui-ci ne répondit que par des injures, et ordonna qu'on les fustigeât cruellement. Faria, outré de cet affront, se met à genoux, implore le secours du ciel (c'était toujours sa coutume avant de se battre), fait la revue de ses soldats, qui pouvaient monter à trois cents, puis il s'avance jusqu'à la vue des murs de Nonday, et jeta l'ancre. La descente s'étant faite sans aucune opposition, on marcha vers la ville. Tout à coup des troupes, composant à peu près 1500 hommes, et commandées par le mandarin, vinrent s'opposer à leur passage; mais le feu des jonques et celui des troupes de débarquement les dissipèrent bientôt; le mandarin fut tué d'un coup de mousquet. Les Portugais alors, tout en poursuivant les fuyards, entrèrent dans la ville. Faria s'étant fait conduire aux prisons, délivra ses camarades, et ayant accordé, pendant une demi-heure, le pillage à ses soldats, il fit mettre le feu à la ville qui fut bientôt réduite en cendres, n'étant bâtie que de sapins. Fatigué de mener une vie errante, comblé de richesses, à la prière de deux riches Portugais, Faria alla s'établir

à Liampo, où le Portugal avait alors le même établissement qu'il a eu depuis à Macao. Les grandes victoires de Faria, les services qu'il avait rendus à sa nation en délivrant les mers des plus fameux pirates, le firent recevoir avec les honneurs les plus distingués. Il y vécut six mois au milieu de l'abondance et des plaisirs; mais bientôt son esprit turbulent lui fit chercher de nouvelles aventures. Il se proposa d'enlever des trésors immenses renfermés, disait-on, dans 17 tombeaux d'autant de rois de la Chine; ils devaient se trouver dans l'île de Calempbuy. Il s'embarqua de nouveau, et, après quatre-vingts jours de recherches, il mouilla devant cette île, qui n'était habitée que par trois cents bonzes. Une partie de ses gens et Faria lui-même y étant descendus, s'emparèrent d'une espèce de temple et d'un ermite qui le gardait; ils en emportèrent quelques richesses avec l'espérance d'en prendre bien d'autres le lendemain. Mais n'ayant pu emmener l'ermite ni pensé à le faire garder, celui-ci avertit ses trois cents compagnons. Des feux qu'ils allumèrent pendant toute la nuit instruisirent les habitants des pays voisins du danger où ils se trouvaient; de façon que le lendemain Faria, à son retour, voyant devant lui plus de 5000 ennemis, s'embarqua à la hâte avec ses Portugais; mais, pour comble de malheur, il s'éleva une furieuse tempête qui le jeta contre les rochers, où il périt misérablement avec une partie de ses compagnons. Faria pouvait avoir alors près de quarante-cinq ans. Son caractère avait été un mélange de bravoure et de cruauté, de générosité et d'avarice, de piété et de libertinage : il aurait eu de grandes qualités s'il leur avait donné une autre direction. Tous ces faits sont tirés des Mémoires de Mendez Pinto, qui l'accompagna dans tous ses voyages et fut témoin de sa mort, lui seul s'étant sauvé de la tempête avec quelques Portugais. B—s.

FARIA (Thomé de), né à Lisbonne, y mourut le 23 octobre 1628. Il était carme, et, après avoir passé par les dignités de son ordre, il fut nommé coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, avec le titre d'évêque de Targa. Il est auteur d'une traduction de la *Lusiade* en vers latins. Un Portugais, homme de goût, dont nous adoptons le jugement avec une entière confiance, trouve que cette traduction est d'une rare exactitude, qu'elle est écrite avec élégance et pureté; mais que bien souvent la force et la concision du Camoëns disparaissent sous la plume un peu diffuse de Faria. La *Lusiade* latine a paru pour la première fois à Lisbonne, en 1622, in-8°.; elle a été réimprimée dans le 5e. volume du *Corpus illustrium poëtarum Lusitanorum*. L'éditeur, le P. Dos Reis, a joint à cette réimpression une notice sur la vie de Faria; on y trouvera le catalogue de ses autres ouvrages, que nous nous dispenserons d'indiquer ici, parce qu'ils sont ou sans importance, ou encore inédits. B—ss.

FARIA DE SOUSA (Manoel), célèbre historien et poète castillan, naquit à Souto en Portugal, dans la province d'entre Minho-y-Douro, d'une ancienne et illustre famille. Ses talents furent très précoces, et quoique fort infirme dans son enfance il apprit parfaitement à dessiner et à peindre. A l'âge de neuf ans son père l'envoya à l'université de Braga, où il fit de grands progrès dans la grammaire et la philosophie. Il avait à peine atteint l'âge de quatorze ans qu'il entra en qualité de gentilhomme

chez dom G. Gonzales, évêque d'Oporto, sous la direction duquel il se perfectionna dans les sciences. C'est dans cette ville que s'étant épris d'une jeune personne l'amour développa son talent poétique. Faria en fit les premiers essais dans un poëme où, sous le nom d'Albania, il célèbre la beauté de celle qu'il aime. Il se maria en 1618, et la mort lui ayant enlevé son protecteur, il passa à Madrid avec sa famille. Il fit son premier début à la cour; mais son humeur indépendante, son ton brusque et son abord sévère n'étaient pas des moyens propres à lui attirer les grâces et la faveur. Désirant revoir sa patrie, il retourna en Portugal, où les désagréments qu'il essuya l'obligèrent à revenir à Madrid en 1631. Dans la même année il suivit, en qualité de secrétaire, le marquis de Castel-Rodrigo dans son ambassade à Rome. Ses vastes connaissances lui méritèrent la considération de tous les savants qui entouraient Urbain VIII et celle de ce pontife lui-même. Quelques différends s'étant élevés entre lui et le marquis, il le quitta inopinément, et revint en Espagne. Arrivé à Barcelonne il trouva que ce seigneur, piqué de son brusque départ, avait obtenu un ordre pour le faire arrêter; heureusement la protection de ses amis de Madrid lui fit bientôt rendre sa liberté. De retour dans la capitale il se livra entièrement aux lettres, qui lui firent toujours négliger sa fortune. Il obtint cependant une modique pension de Philippe IV et la croix de chevalier de Christ. Faria était un homme un peu singulier. Non content de penser et d'écrire en philosophe, il en avait adopté un peu trop scrupuleusement le costume; et comme une certaine originalité est presque toujours inséparable des grands talents, ni les prières de sa femme, ni les instances de ses amis ne purent jamais le faire consentir à se défaire d'une longue et épaisse barbe qu'il porta tant qu'il vécut, et qui ne rendait pas son extérieur bien prévenant. Cependant il était franc et sensible, et malgré son abord sévère, quand il se trouvait au milieu de ses amis, il dérogeait de ses principes, et se livrait à l'enjouement. Son application assidue et sa vie sédentaire lui causèrent une rétention d'urine dont il mourut à Madrid en 1647, âgé de cinquante-neuf ans, dans un état peu différent de l'indigence. Après la dissection de son cadavre on lui trouva dans la vessie cent cinquante pierres tant grosses que petites. Des deux filles qu'il laissa l'une se distingua par son talent dans la peinture, talent qu'elle ne devait qu'à son génie et à son application. Faria n'a écrit qu'en espagnol. Ses principaux ouvrages sont: I. *Discursos morales y politicos*, 2 part. in-12, Madrid, 1623 et 1626; II. *Comentarios sobre la Lusiada*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol. Ces Commentaires, auxquels Faria travailla pendant vingt-cinq ans, servirent de prétexte à ses ennemis pour l'accuser devant l'inquisition. Ils prétendirent que Faria avait expliqué dans ce poëme les divinités du paganisme dans un sens qui faisait allusion aux vérités de la religion chrétienne. Mais ce tribunal, ayant examiné l'ouvrage, reconnut et déclara l'innocence de l'auteur. Il fut moins heureux avec l'inquisition de Lisbonne, qui, par l'ignorance des réviseurs, condamna l'ouvrage, et n'accorda à Faria que la liberté de se justifier. Il le fit dans l'ouvrage suivant; III. *Defensa por los Comentarios sobre la Lusiada*, Ma-

drid, 1640, in-fol.; mais le livre resta toujours défendu; IV. *Epitome de las Historias Portuguesas* (Histoire de Portugal), Madrid, 1626, 1672; Bruxelles, 1677, 1726. Cette Histoire conduit jusqu'au règne du roi Henri, et est très estimée pour la véracité et impartialité de l'auteur, ainsi que pour l'érudition et les sages réflexions qu'elle renferme. Dans l'édition de 1731, in-fol., qui est la meilleure, elle est continuée jusqu'à 1730. Outre cela on y a joint une relation très circonstanciée des expéditions de dom Sébastien en Afrique, et à la fin de chaque chapitre on trouve une suite chronologique des histoires sacrée, ecclésiastique, profane et des principaux événements; V. *Imperio de la China y cultura Evangelica por los Religiosos de la Compañia de Jesus* jusqu'en 1635, d'abord écrite par Samedo, publiée et mise en ordre par Faria, Madrid, 1643, in-4°.; Lisbonne, 1733, in-fol. Les ouvrages suivants sont posthumes; VI. *El Asia Portuguesa*, 3 vol. in-fol., Lisbonne; le 1er. en 1666, le 2e. en 1674, le 3e. en 1675. Dans le 1er. volume Faria suit l'histoire jusqu'où Barros l'a conduite; la continue dans le 2e. depuis le temps où celle de Barros finit (quelques biographes prétendent que dans ce 2e. volume il a suivi l'histoire de Couto); le 3e. contient ce qui s'est passé sous les trois Philippes; VII. *la Europa Portuguesa* jusqu'en 1557, Lisbonne; le 1er. volume en 1678, le 2e. en 1679. Ce livre est partagé en 4 parties; le 1er. contient depuis le déluge jusqu'à Henri comte de Portugal, et le 4e. embrasse les trois règnes des princes de la maison d'Autriche; VIII. *El Africa Portuguesa*, Lisbonne, 2 parties, 1681; IX. *El America Portuguesa*, qui n'a pas été imprimée, quoique Lenglet en suppose une édition de 1674. L'Asie portugaise contient l'histoire de l'établissement des Portugais aux Indes orientales depuis le premier voyage entrepris par Vasco de Gama en 1497 jusqu'en 1640. Cette histoire curieuse et intéressante a été traduite en italien, en anglais et en français. Indépendamment de ces ouvrages Faria a encore laissé sept volumes de poésies, sous le titre de *Fuente de Aganipe rimas varias* (la fontaine d'Aganipe, ou Poésies diverses). Les quatre premiers volumes ont paru à Madrid en 1644, 1646. Ces poésies consistent en six cents sonnets, douze poëmes, vingt églogues et une grande quantité de chansons et de madrigaux, la plupart sur des sujets encore neufs. Dans ces compositions l'auteur se distingue en général par la beauté des images, l'énergie et la pureté de son style. Il y aurait cependant quelque défaut à lui reprocher dans ses compositions poétiques. Dans son poëme d'Albanie il prodigue trop les figures; dans ses chansons il est souvent entortillé, et plusieurs de ses sonnets manquent de naturel, et tout en visant au sublime il tombe dans le gigantesque et l'exagéré. Si le mérite de Faria ne put lui obtenir la protection des grands ni la faveur des rois, il lui procura tant qu'il vécut la considération de tous les savants et l'estime de ses amis. B—s

FARIA (MANOEL-SEVERIM DE), écrivain portugais, naquit à Lisbonne en 1581 ou 82. Dans sa première jeunesse il passa à Evora, où, sous la direction d'un oncle qui était chantre et chanoine de la cathédrale de cette ville, il fit ses cours de philosophie

et de théologie, et fut reçu docteur dans ces deux facultés. Son oncle le reconnaissant digne, et par sa conduite et par ses lumières, de lui succéder dans ses dignités, les lui résigna en 1609, et se retira dans un couvent. Tranquille sur son sort, Faria ne vit pas pour cela ralentir son ardeur pour l'étude; il chercha au contraire à acquérir de nouvelles connaissances, et s'appliqua particulièrement à l'étude des saintes écritures, de la théologie mystique, de l'histoire, de la politique, de la géographie et des antiquités romaines et portugaises. Il obtint dans ces dernières une grande réputation, et passa pour un des hommes les plus savants de son temps dans la numismatique. Il employa une grande partie des riches revenus de ses bénéfices à l'acquisition de livres rares et précieux, parmi lesquels on remarquait les ouvrages du Père Louis de Grenade, traduits en japonais, quelques anciens manuscrits en papyrus, d'autres en feuilles de palmier. Faria avait formé chez lui un petit Muséum de toutes sortes d'antiquités, et enrichi surtout d'une suite considérable de monnaies romaines et portugaises. Faria mourut à Evora, le 16 décembre 1655. On a de lui deux ouvrages, qui n'en forment qu'un, imprimés en même temps : I. *Noticias de Portugal*, 2 vol. II. *Varios discursos politicos*, 1 vol., Lisbonne, 1624; *ibidem*, 1791, 3ᵉ. édition. Dans le premier de ces ouvrages l'auteur, après avoir proposé des moyens pour porter le Portugal à l'état le plus florissant, traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles de ce royaume; des monnaies anciennes, soit portugaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donne les empreintes. Il parle ensuite des différentes universités d'Espagne, en rappelant les époques de leur établissement; de la propagation de la religion dans la Guinée; de la navigation des Portugais aux Indes-Orientales. Il finit son second volume par donner les vies de vingt cardinaux de sa nation. *Les Discursos politicos*, qui forment le troisième volume de son ouvrage, et qu'il ne faut pas confondre avec ceux qu'écrivit presque dans le même temps un autre Faria (*Voy.* FARIA DE SOUSA), roulent sur des matières peu intéressantes de nos jours, et contiennent les vies de quelques Portugais illustres, comme celles de l'historien Couto, du poète Camoëns, qui sont des plus exactes. A la partialité près, sentiment trop patriotique qu'on remarque toujours dans les auteurs portugais, l'ouvrage de Faria est curieux et intéressant. L'auteur y déploie beaucoup de discernement, une grande érudition sur l'histoire et la philologie anciennes et modernes. Son style pur, élégant, rappelle le beau siècle de la littérature espagnole. B—s.

FARINA (*Voy.* BORROMÉE).

FARINACCI (PROSPER), célèbre jurisconsulte, né à Rome, en 1554, de parents pauvres, fut néanmoins envoyé à l'université de Padoue, où il acheva ses études avec beaucoup de distinction. Après avoir pris ses degrés, il revint à Rome, et y exerça la profession d'avocat. Il comptait tellement sur sa facilité et sur l'art dangereux de présenter les objets sous le point de vue le plus favorable, qu'il se chargeait indistinctement de toutes les causes qu'on lui apportait. Il acquit de cette manière, en assez peu de temps, une fortune considérable, qu'il employa, partie à se faire des protecteurs, et partie à satisfaire son goût pour les vices les plus honteux. Lorsqu'il fut parvenu, dit Tiraboschi,

à la place de procureur fiscal, jamais magistrat ne se montra plus actif dans la recherche des coupables, ni plus sévère dans leur punition. Cependant, il eut besoin pour lui-même de cette indulgence qu'il refusait aux autres. Accusé d'un crime odieux, il ne dut qu'aux instances du cardinal Salviati, la grâce qu'il obtint de Clément VIII; et on prétend que le pontife dit à cette occasion, faisant allusion au nom de Farinacci: Je conviens que la farine est bonne, mais le sac qui la contient est bien souillé. Farinacci rachetait ses défauts par des qualités brillantes. Il joignait à un esprit vif, une mémoire étonnante, et une ténacité extraordinaire dans le travail. Les ouvrages de droit qu'il a publiés, ont servi longtemps de règle dans les tribunaux d'Italie; mais à mesure que la jurisprudence italienne s'est dépouillée de l'antique barbarie, on a cessé d'en faire la même estime, et on ne les consulte plus aujourd'hui. Renazzi a osé, l'un des premiers, attaquer les fondements d'une réputation que le temps semblait avoir consacrée. Farinacci, dit-il, n'avait qu'une érudition peu commune; il avait moins appris par l'étude que par la pratique, et ce n'est pas dans les sources, mais dans les traductions ou dans les recueils indigestes des jurisconsultes du moyen âge qu'il avait étudié les principes du droit. Farinacci mourut à Rome en 1618, le 30 octobre, jour de sa naissance. La collection de ses ouvrages a été publiée à Anvers, 1620, et à Francfort, 1670, 1676, 13 vol. in-fol. Elle renferme : *Tractatus de hæresi*; *De immunitate ecclesiæ*; *Decisiones rotæ romanæ*; *Repertorium de contractibus*; *Repertorium de ultimis voluntatibus*; *Praxis et theoria criminalis*; *Repertorium judiciale*; *Consilia*; *Fragmenta*; *Decisiones*; *Variæ quæstiones*; *Tractatus de testibus*; *Decisiones posthumæ*. W—s.

FARINATO (Paul), peintre, né à Vérone en 1525, descendait de la famille florentine des Farinata degli Uberti, qui avait joué un grand rôle dans la guerre des Guelfes et des Gibelins. On dit qu'après avoir étudié sous Giolfino, il alla à Venise voir les ouvrages du Titien et du Giorgion. S'il faut en juger par son style, il serait permis de croire qu'il a eu Jules Romain lui-même pour maître de dessin. Il mourut en 1606, âgé de quatre-vingt-un ans; toujours gai, il se vantait de sa vieillesse, et dans son tableau placé à Saint-George, près de celui de Félix Brusasorci, il annonce qu'il a fait cet ouvrage à soixante-dix-neuf ans. Cette composition représente la multiplication des pains dans le désert, et offre une grande quantité de portraits de ses amis et de ses parents. Ce maître est du petit nombre de ceux qui, en avançant en âge, n'ont pas dégénéré. On n'en peut pas dire autant de l'Albane, qui mourut très-vieux, et vit tous les jours décliner sa réputation pendant les dernières années de sa vie. Il est même à remarquer que Farinato, qui avait été quelquefois un peu sec et un peu froid, ne laissa rien à désirer plus tard, par la finesse des contours, l'exactitude, la vérité, et même par l'étude du paysage. Ses dessins sont estimés. On recherchait même, du temps de Ridolfi, ses premières pensées et les modèles de cire qu'il faisait pour ses figures. On lui attribue un *S. Onuphre assis*, imité très savamment du *Torse* du belvédère. Ses carnations ont une teinte bronzée qui ne déplaît pas. Il a travaillé pour Mantoue, Plaisance et Padoue. On observe souvent dans un coin de ses tableaux un limaçon qu'il

avait pris pour devise. Paul eut un fils, nommé Horace, qui s'appliqua à la peinture. Il vécut peu de temps, et n'acquit pas une grande réputation.
A—D.

FARINELLI, célèbre chanteur italien, naquit à Naples le 24 janvier 1705; son véritable nom était *Charles Broschi*: ses premières leçons de musique il les reçut de son père. Celui-ci, trouvant dans Charles toutes les dispositions requises pour former un grand musicien, se décida (ainsi que le font plusieurs autres pères en Italie) à outrager la nature pour donner à son fils une voix plus souple, plus moelleuse, et faire, par ce moyen, sa fortune. Farinelli se forma alors à l'école du fameux maître Porpora. A l'âge de dix-sept ans il fit son premier début à Rome en qualité de première chanteuse dans le théâtre d'*Aliberti* (1). Il y chantait un air de flûte, *Obligé*; l'artiste qui jouait cet instrument passait pour être un prodige dans son art. Farinelli, cependant, par la douceur de sa voix et la rapidité de ses sons, obtint sur lui la victoire. Alors tous les théâtres de l'Italie se le disputèrent; et mis d'abord au rang des Elisi, des Gizzielli et des Caffarelli, il les surpassa bientôt en réputation et en mérite (2). En 1734 il passa à Londres où il fut reçu avec un enthousiasme général, mais où il trouva un redoutable adversaire; c'était Caffarelli. Ces deux célèbres chanteurs jouaient sur deux différents théâtres. Pour mieux juger de leurs talents, on les réunit dans une seule salle, en les faisant chanter dans une même pièce. Dans cette pièce Caffarelli représentait un tyran farouche, et Farinelli un héros malheureux courbé sous le poids de ses chaînes. Caffarelli d'abord obtint tous les suffrages; mais quand le morceau de Farinelli arriva, le premier fut tellement saisi de plaisir et d'admiration, qu'oubliant tout-à-fait son rôle, il courut à son prisonnier et l'embrassa tendrement. Les effets étonnants que produisait, ainsi que nous le verrons dans la suite, la voix de Farinelli sur tous les auditeurs, rendent assez vraisemblables ceux qu'on raconte des musiciens de l'antiquité; et on ne doit plus douter que Timothée et Terpandre n'aient pu, par le charme de leur musique, arracher des larmes aux cœurs les plus endurcis. Farinelli quitta enfin Londres, comblé d'éloges et de présents (1). Le roi d'Espagne, Philippe V, se trouvait chargé d'infirmités depuis plusieurs années; on crut que le talent de Farinelli pourrait faire quelque distraction à ses maux. Il fut appelé à la cour de Madrid; et sa voix produisit plus d'effet sur le monarque infirme que n'avaient fait jusqu'alors tous les remèdes de l'art. Devenu nécessaire à la santé de Philippe, on lui assigna aussitôt des appointements considérables. Son unique tâche fut, pendant plusieurs années, de chanter tous les soirs quatre ariettes, constamment les mêmes, d'après les ordres et l'uniformité du goût du roi. Durant le règne de Philippe, les manières aima-

(1) A Rome et dans les villes des états du pape où résidait un légat, c'étaient des hommes qui, dans les théâtres, remplissaient les rôles de femmes. Cependant, sous le règne de Pie VI, ce pontife accédant aux sollicitations de sa nièce, madame la princesse Braschi, on permit que des femmes pussent jouer sur les théâtres de la capitale ainsi que sur ceux des légations.

(2) Voilà à peu près comme s'exprime, à l'égard de Farinelli, le docteur Burney dans son *Histoire de la Musique* : « On trouvait dans sa voix toutes » les qualités réunies, la force, la douceur et la » mesure, et sa méthode était à la fois gracieuse, » tendre et d'une étonnante rapidité. Il était au- » dessus de tout ce qui avait paru de chanteurs » avant lui; il subjuguait tous ceux qui l'enten- » daient, les savants, les ignorants, ses amis et » ses ennemis. » Le célèbre Père Martini, en parlant de ce chanteur extraordinaire, se sert à peu près des mêmes expressions.

(1) On a évalué à 5000 liv. sterl. la totalité de ce qu'il y gagnait annuellement.

bles et le talent de Farinelli lui avaient attiré l'estime et la considération de toute la cour; mais il n'exerça une véritable influence que sous le règne de son successeur. Il la dut en grande partie à la faveur dont il jouissait auprès de la reine, lorsqu'elle n'était encore que princesse des Asturies, faveur qui augmenta toujours quand elle occupa le trône. Non contente de voir son protégé riche et bien accueilli, elle voulait l'élever; l'occasion ne tarda guère à se présenter. Le bon et sage Ferdinand VI avait hérité des infirmités de son père. Dans le commencement de son règne, surtout, il fut tourmenté d'une profonde mélancolie dont rien ne pouvait le guérir. Seul, enfermé dans sa chambre, à peine il y recevait la reine; et pendant plus d'un mois, malgré les instances de celle-ci et les prières de ses courtisans, il s'était refusé à changer de linge et à se laisser raser. Ayant inutilement épuisé tous les moyens possibles, on eut recours au talent de Farinelli. Farinelli chanta; le charme fut complet. Le roi ému, touché par les sons mélodieux de sa voix, consentit sans peine à tout ce qu'il voulut exiger de lui. La reine alors se faisant apporter une croix de Calatrava, après en avoir obtenu la permission du monarque, l'attacha de sa propre main à l'habit de Farinelli. C'est de cette époque que date son influence à la cour d'Espagne, et ce fut depuis ce moment qu'il devint presque le seul canal par où coulaient toutes les grâces. Il faut cependant avouer qu'il ne les accorda qu'au mérite, qu'elles n'étaient pas pour lui l'objet d'une spéculation pécuniaire, et qu'il n'abusa jamais de son pouvoir. Ayant observé l'effet qu'avait produit la musique sur l'esprit du roi, il lui persuada aisément d'établir un spectacle italien dans le palais de Buen-Retiro, où il appela les plus habiles artistes de l'Italie. Il en fut nommé directeur; mais ses fonctions ne se bornaient pas là. Outre la grande prépondérance qu'il continuait à exercer sur le roi et la reine, Farinelli était souvent employé dans les affaires politiques; il avait de fréquentes conférences avec le ministre La Ensenada, et était plus particulièrement considéré comme l'agent des ministres de différentes cours de l'Europe qui étaient intéressées à ce que le roi Catholique n'effectuât pas le traité de famille que la France lui proposait (*Voy.* FERDINAND VI). Dans cette occasion les vues de Farinelli étaient des plus justes; ce traité ne pouvant alors convenir à l'Espagne, uniquement occupée à cicatriser les blessures que lui avaient causées les guerres de la succession. Tant de grandeur et de bonheur furent cependant troublés par quelques nuages. La reine, la meilleure protectrice de Farinelli, eut une fois la faiblesse d'écouter ses ennemis. Il s'en aperçut, et n'ayant pu trouver le moment de l'entretenir, Farinelli, par l'entremise d'une de ses dames, se fit introduire dans une chambre qui communiquait à celle de la reine; là, accompagné de sa guitare, avec des sons touchants il expliqua la douleur qu'il ressentait de l'injuste courroux de sa souveraine. Celle-ci, attendrie, ne tarda pas à reconnaître le musicien dont la voix avait apaisé tout-à-fait sa colère. On l'écouta, et son innocence ayant été reconnue, ce ne fut que pour céder à ses instances, que la reine consentit à pardonner à ses ennemis. Farinelli, sans être précisément un homme instruit, avait cependant obtenu de la nature ce tact fin, cet esprit délicat et cette éloquence simple, et sans apprêt, qui tiennent souvent lieu de science et de talent. Qu'on

ajoute à cela un caractère doux, bienfaisant, un ton noble et aisé dans les manières, et l'on ne s'étonnera plus qu'un simple chanteur soit parvenu à exercer une aussi grande influence dans une cour alors une des plus florissantes de l'Europe. Loin d'écouter pour cela un vain orgueil, ce fut sa modestie surtout qui désarma ceux qui auraient pu être un obstacle à sa fortune. Sa déférence et son respect pour les grands lui captivèrent l'amitié de la plupart d'entre eux. A l'égard de ses ennemis, il ne cherchait à les connaître que pour les obliger : les traits suivants développeront mieux la noblesse de son caractère. Un grand seigneur de la cour sollicitait depuis long-temps une ambassade que le roi n'avait jamais voulu lui donner. Farinelli n'ignorait pas que ce grand, quoique doué des talents nécessaires pour occuper cette place, avait cherché à lui nuire dans plusieurs occasions. Malgré cela, oubliant tout ressentiment, il sut si bien agir près du monarque en faveur de son ennemi, qu'il obtint enfin pour lui la place qui était l'objet de ses désirs. « Mais ne » savez-vous pas, dit le roi à Farinelli, » qu'il n'est point de vos amis? qu'il » parle mal de vous? — C'est ainsi, » Sire, répondit Farinelli, que je dé» sire me venger. » Une autre fois, traversant une des salles du palais pour se rendre chez le monarque, il entendit un garde qui le maudissait à haute voix, tout en plaignant la faiblesse du souverain d'accorder sa faveur à un misérable musicien. Farinelli prit à l'instant des informations sur ce garde, et il apprit qu'il servait depuis trente ans sans avoir pu obtenir un avancement quelconque. En sortant de l'appartement du roi, Farinelli lui présenta un diplôme de colonel de la part de S. M. Le garde confus, stupéfait, se jette dans les bras de son bienfaiteur qui, pour toute réponse à ses expressions d'excuses, de reconnaissance, lui dit : « Un garde n'est » pas assez riche pour fournir aux » équipages d'un colonel; nous ar» rangerons cela demain, car de» main je vous attends à dîner chez » moi. » Quand on a de si nobles sentiments, on aurait tort de regretter une illustre naissance. L'anecdote que nous allons rapporter donnera une idée de l'affabilité et des manières de Farinelli. Son tailleur vint un jour lui apporter de riches habits commandés pour un jour de gala : Farinelli lui demanda son mémoire. Le tailleur hésita un peu, dit qu'il ne l'avait pas, mais que s'il daignait lui faire l'honneur de chanter quelque morceau, il estimerait cette faveur au-delà de toute récompense. Farinelli, sans mot dire, le prit par la main, le conduisit dans son cabinet de musique, déploya devant lui tous ses talents comme il aurait fait devant le roi lui-même. Le tailleur extasié, après bien des remercîments, allait se retirer; Farinelli l'arrêtant l'obligea de recevoir une bourse qui contenait le double de ce que pouvaient coûter les habits (1). La mort de la reine et du roi, arrivée dans l'intervalle d'un an, jeta Farinelli dans l'accablement le plus profond. Il quitta l'Espagne, et se retira en 1762 à Bologne, où il fit bâtir une superbe maison de campagne hors de la porte dite de Sarragosse. Là il menait une vie tranquille, et recevait tous les étrangers de marque qui désiraient le connaître. Loin du tumulte des cours, ses principales occupations étaient sa harpe et la culture de son jardin. Il encouragea le Père Martini à écrire son

(1) Cette anecdote a fourni à M. Gouffé le sujet d'un joli opéra en un acte, intitulé *le Bouffe et le Tailleur*, joué au théâtre des Variétés en 1804.

Histoire de la musique, et l'aida de sa fortune à former la plus belle collection d'ouvrages sur la musique qu'on eût encore vue (*Voy.* MARTINI). Après avoir répandu des bienfaits sur tous les malheureux qui l'environnaient, Farinelli mourut le 15 juillet 1782, à l'âge de 78 ans. Il ne laissa qu'un neveu, héritier de sa fortune, et c'est de ce dernier qu'on a appris (en 1792) les principaux faits de cet article (*V.* DITTERS DE DITTERSDORF). B—s.

FARISSOL (ABRAHAM, fils de *Mardochée*), rabin, plus connu sous le nom de Peritsol, qui n'est qu'une prononciation corrompue de Farissol, comme l'a prouvé M. de' Rossi, naquit à Avignon, vers le milieu du 15e. siècle. Il quitta sa ville natale vers l'année 1471, et se transporta à Ferrare : il y fixa, à ce qu'il paraît, son domicile, sans cependant abandonner tout-à-fait Avignon, où demeurait sa famille, et où on le retrouve en 1528. Ce fut à Ferrare qu'il composa ses principaux ouvrages, et notamment, ainsi qu'il l'assure lui-même, celui qui a pour titre *Iggheret orechot olam*, c'est-à-dire, *Petit Traité des chemins du monde*, et qui a été publié d'abord en hébreu, à Venise, en 1587, et ensuite en hébreu et en latin, par Hyde, à Oxford en 1691. Il a été de nouveau imprimé en hébreu seulement à Offembach, en 1720, et à Oxford, en 1767, avec la traduction et les notes de Hyde, dans le tome Ier. du recueil intitulé : *Syntagma dissertationum, quas olim.... Th. Hyde separatim edidit.* Ugolini l'a aussi inséré dans le tome VII de son *Tesoro delle antichità sacre.* L'édition de Venise, 1587, est très rare. Farissol composa cet ouvrage en 1525 : il paraît s'être proposé pour but principal de faire voir qu'il existait en diverses contrées de l'Asie des communautés de juifs, vivant sous leurs lois et sous des princes de leur nation, et il établit cette assertion sur des récits fabuleux ou exagérés, ou enfin détournés de leur véritable sens. Ce traité, qui pouvait avoir quelque utilité pour les juifs à l'époque où il fut composé, parce qu'il rendait compte des découvertes faites depuis un demi-siècle par les navigateurs portugais et espagnols, serait aujourd'hui dépourvu de tout intérêt, sans les notes savantes que Hyde a jointes à sa traduction. La lecture du texte est peu agréable, à cause du grand nombre de mots étrangers qu'on y rencontre, et parce que le style en est assez souvent obscur. Farissol est encore auteur de divers ouvrages : ce sont, 1°. un Commentaire inédit sur le Pentateuque, intitulé : *Pirchè schoschanim*, ou *les Fleurs des Lis*; 2°. un Commentaire sur Job, imprimé dans la grande Bible rabinique de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterdam, 1724; 3°. un Commentaire inédit sur l'Ecclésiaste; 4°. une Défense de la religion juive contre les chrétiens, ayant pour titre : *Maghen Abraham*, ou *le Bouclier d'Abraham.* M. de' Rossi ajoute à ces ouvrages diverses lettres et dissertations, et un abrégé de l'*Isagoge* de Porphyre et des livres des *Cathégories* et de l'*Interprétation* d'Aristote. On ignore l'époque de la mort de ce rabin. S. d. S—Y.

FARJAT (BENOÎT), graveur, naquit à Lyon en 1646; il suivit à Rome Guillaume Château, son maître, qu'il a surpassé, et se fixa dans cette ville, où il épousa la fille du Bolognèse. Ses principaux ouvrages sont : la *Communion de S. Jérôme*, d'après le chef-d'œuvre du Dominiquin, le même tableau que Frey a gravé; une *Sainte Famille*, d'après Piètre de Cortone; le *Baptême de Jésus-Christ*

d'après C. Maratte; la *Course d'Hippomène et d'Atalante*, d'après Lucatelli; le *Mariage de Ste. Catherine* et la *Tentation de S. Antoine*, d'après Annibal Carrache : ce dernier sujet a été gravé aussi par G. Audran et Claude Stella. On a encore de Farjat beaucoup d'autres estampes d'après Solimène, Ciro-Ferri, J.-B. Gauli, l'Albane et autres. P—E.

FARMER (HUGUES), théologien anglais non conformiste, était issu d'une très bonne famille, et naquit en 1714; près de Shrewsbury. Il termina ses études théologiques à Northampton, sous le respectable docteur Doddridge. Sa première situation fut celle de chapelain d'un riche *dissenter* nommé Coward, connu par les singularités de son caractère autant que par son zèle religieux. Ce fut lui qui fit construire à Walthamstow un temple où se réunit bientôt une congrégation composée des hommes les plus riches de la secte, et dont Farmer fut nommé ministre. Une de ses bizarreries était de fermer de très bonne heure dans l'après-dînée la porte de sa maison, et de ne plus l'ouvrir à qui que ce fût jusqu'au lendemain matin. Son chapelain ayant un jour oublié l'heure fixée, fut obligé d'aller chercher un gîte ailleurs. Il le trouva chez un M. Snell, solliciteur et homme de mérite, et depuis ce moment n'eut pas d'autre domicile pendant plus de 30 ans. Farmer fut nommé en 1761 l'un des prédicateurs d'une congrégation de *dissenters*, à Londres. Son caractère et son éloquence lui acquirent une grande réputation, qui s'accrut encore par la publication de ses ouvrages. C'est en 1761 que parut sa *Recherche sur la nature et le but de la tentation de Notre Seigneur dans le désert*, où il s'attache à démontrer que cette tentation n'eut lieu que dans une vision qui présenta au Sauveur la vue des travaux de son ministère futur. On remarqua dans cet ouvrage une profonde connaissance de la littérature sacrée et profane, un jugement sain, beaucoup de clarté et de force de raisonnement. L'auteur y ajouta de nombreux arguments dans une seconde édition qu'il en donna en 1765. Il publia en 1771 une *Dissertation sur les miracles, qui a pour objet de prouver qu'ils sont les arguments d'une interposition divine et des preuves absolues de la mission et de la doctrine d'un prophète*. Il fut accusé d'avoir, dans la composition de cet ouvrage, profité, sans en faire l'aveu, d'un traité sur le même sujet, publié par Lemoine; mais cette imputation était très injuste, comme on en put juger par l'*Examen* de ce traité, qu'il fit imprimer en 1772. Farmer donna en 1775 un *Essai sur les démoniaques du Nouveau-Testament*, où il cherche à prouver que les maladies attribuées à des possessions du démon sont l'effet de causes naturelles, et non de l'action de quelque malin esprit. Cet essai fut attaqué avec chaleur par un théologien anglican, le docteur Guillaume Worthington, dans sa *Recherche impartiale au sujet des démoniaques de l'Evangile*, etc., 1777. Farmer y répondit en 1778, par ses *Lettres au docteur Worthington*. L'ouvrage ayant été également attaqué avec habileté, mais avec beaucoup d'aigreur, par un non conformiste, le docteur Fell, dans un traité intitulé *les Démoniaques*, 1779, Farmer, en y répondant d'une manière indirecte dans le cours de son dernier ouvrage, *The Prevalence*, etc., c'est-à-dire, *l'opinion de la croyance universelle de l'adoration des es-*

prits humains chez les anciennes nations païennes, établie et démontrée, traita ce théologien avec une sévérité qui parut excessive aux yeux du public. Fell répliqua en publiant, en 1785, l'*Idolatrie de la Grèce et de Rome, distinguée de celle des autres nations païennes, dans une lettre au révérend Hugues Farmer.* Farmer, qui n'aimait pas la controverse, ne reprit point la plume. Il résigna successivement ses fonctions ecclésiastiques, après avoir été quarante ans pasteur de la Congrégation de Walthamstow. Il mourut dans ce hameau, le 6 février 1787, et fut enseveli dans le même tombeau que son ami Snell. Hugues Farmer unissait aux qualités éminentes qui distinguent ses ouvrages, les qualités aimables qui brillent dans le monde et font rechercher la société. On ne lui a reproché qu'une réserve déplacée dans l'aveu de ses opinions religieuses. Tous ses ouvrages avaient pour but commun d'établir que l'univers est gouverné par Dieu seul, et ils passent pour les meilleurs qui aient été publiés dans le même but. Il avait laissé un grand nombre de lettres, de sermons et autres manuscrits de sa composition, qui furent livrés aux flammes après sa mort, conformément à ses désirs. Ils furent longtemps regrettés; mais il ne paraît pas qu'on y ait beaucoup perdu, s'il faut en juger par quelques extraits, tels qu'un fragment de *Dissertation sur l'histoire de Balaam*, qui ont été publiés en 1805, à la suite de Mémoires sur la vie et les écrits de Hugues Farmer, par un de ses amis, Michel Dodson. X—s.

FARMER (Richard), célèbre critique anglais, né en 1735, était fils d'un bonnetier de Leicester; il commença son éducation dans l'école publique de son pays natal, et vint l'achever au collége Emmanuel de l'université de Cambridge. Il se faisait remarquer par la douceur de son caractère, son application à l'étude et la vivacité de son esprit; il montra même dans sa jeunesse quelque talent pour la poésie. Il obtint en 1760 l'emploi d'instituteur particulier dans son collége, emploi auquel il était plus propre par son savoir que par son exactitude. Il desservait en même temps la cure de Swavesey, à huit milles de Cambridge. La société des antiquaires de Londres le reçut au nombre de ses membres en 1763. En 1766 il fit paraître le prospectus de *l'Histoire et les Antiquités de la ville de Leicester*, recueillies originairement par Thomas Staveley. Cet ouvrage devait être publié par souscription, sur le manuscrit de l'auteur, avec des additions, etc., par Richard Farmer; mais d'autres occupations, et plus encore son amour pour le repos, favorisé par l'aisance dont il jouissait, l'empêchèrent de mettre la dernière main à cet ouvrage, qu'il avait déjà commencé de livrer à l'impression : ce ne fut qu'en 1789 qu'il y renonça entièrement, et il remboursa aux souscripteurs l'argent qu'ils avaient déposé. Les matériaux ont été depuis remis à M. Jean Nichols, qui a dû en faire usage pour la composition de son Histoire du comté de Leicester. Farmer donna en 1766, en un vol. in-8°. de 82 pag. seulement, son *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, l'un des meilleurs morceaux de critique que possède la littérature anglaise, et qui a décidé une longue et vive discussion qui s'était élevée sur la mesure des connaissances que le barde de l'Avon avait acquises par la lecture. Farmer pense que Shakespeare avait fort peu de ce qu'on appelle

proprement érudition; qu'il ne connaissait l'histoire et la mythologie des anciens que par des traductions anglaises de leurs ouvrages, et il retrouve même dans ses pièces des expressions et des bévues de ces traductions. Il prouve que Shakespeare ne savait pas mieux le français et l'italien, et qu'enfin son talent était presque uniquement l'ouvrage de la nature. Cet essai est d'un homme profondément versé dans l'ancienne littérature dramatique de l'Angleterre, d'un esprit plein de sagacité, heureux dans ses recherches comme dans ses conjectures. Il fut réimprimé l'année suivante (1767), et l'a été depuis en 1789, en 1793, dans l'édition de Shakespeare, donnée par Stevens, en 15 volumes, et en 1803, dans celle de Reed, en 21 volumes, toutes deux in-8°. Il lui procura, ainsi que son attachement aux principes du ministère, des protecteurs puissants et zélés. En 1769 le docteur Terrick, évêque de Londres, choisit Farmer pour un des prédicateurs de la chapelle royale à Whitehall; il fut nommé en 1775 principal du collége Emmanuel, l'année suivante vice-chancelier, et en 1778 principal bibliothécaire de l'université, dont il contribua beaucoup à améliorer l'état, ainsi que celui de la ville de Cambridge. Il obtint de l'université, en 1780, la place de chancelier de Lichtfield et Coventry; en 1782, une prébende dans l'église de Cantorbery, que lui fit obtenir le lord North, et qu'il échangea ensuite pour un canonicat de l'église de St.-Paul. Il mourut à son collége le 8 septembre 1797. Farmer était d'un naturel extrêmement indolent, qui a nui beaucoup à ses intérêts et à ceux de la littérature, qu'il encourageait dans les autres, mais qu'il aurait pu enrichir lui-même. Son extérieur était fort négligé, et ses manières peu polies; il fut cependant étroitement lié avec le célèbre poète Gray, connu par la recherche de ses manières, et qui portait le soin de sa toilette jusqu'à la fatuité. Sa plus douce récréation était sa pipe; l'avantage de pouvoir se livrer plus en liberté à son goût pour le spectacle et pour la taverne, le décida à refuser l'épiscopat qui, dit-on, lui avait été offert deux fois par M. Pitt, dont il était un des plus ardents admirateurs. Il avait une sorte de passion pour les livres rares, surtout pour les livres gothiques, ce qui lui a valu une place dans la Bibliomanie de M. Dibdin. On disait do lui, qu'il aimait également *le porter vieux, les vieux habits et les vieux livres*. Mais des ridicules personnels, quelques singularités de caractère, suite, à ce qu'il paraît, d'un dérangement d'esprit que lui avait causé autrefois un amour contrarié, ne peuvent lui ravir l'estime que méritaient son zèle actif pour le bien, sa libéralité, le charme de sa société, attesté par des hommes du plus grand mérite, particulièrement par le docteur Parr, qui professait cependant des principes politiques absolument opposés aux siens. On doit regretter qu'il ait écrit ou publié si peu; car on n'a guère de lui, après son *Essai sur Shakespeare*, que quelques poésies et autres écrits de peu d'étendue, dont nous ne citerons que des *directions pour étudier l'histoire d'Angleterre*, imprimées dans l'*European magazine* de 1791, et dans un Recueil publié par M. Sward, sous le titre de *Biographiana*. On lui a attribué, sans doute par erreur, des *Remarques faites à la hâte sur l'édition de Shakespeare publiée par Edmond Malone*, 1792, in-8°. X—s.

FARNABY ou FARNABIE (Thomas), célèbre maître d'école anglais, fils d'un charpentier du pays de Cornouailles, mais dont la famille était originaire d'Italie, naquit à Londres vers 1575, et fut d'abord attaché comme serviteur au collége de Merton d'Oxford; il abandonna bientôt et son pays et sa religion, passa en Espagne, et fut reçu dans un collége de jésuites; mais la discipline sévère de cet ordre ne put l'y retenir long-temps. Après avoir accompagné sir Francis Drake et sir John Hawkins dans leur dernière navigation en 1595, il prit du service comme volontaire dans les Pays-Bas. De retour en Angleterre, il continua d'errer pendant quelque temps sous le nom de *Thomas Bainraf*, anagramme de son propre nom. Il se fixa enfin à Martock, dans le comté de Sommerset, où l'indigence le réduisit à tenir une école de petits enfants; il vint ensuite à Londres, y ouvrit également une école qui acquit une telle vogue, qu'on y vit à la fois plus de trois cents élèves. S'étant fait connaître dans le même temps par des ouvrages de critique, il prit des grades dans les universités d'Oxford et de Cambridge; en 1636, les maladies fréquentes qui régnaient dans la capitale, l'engagèrent à aller s'établir à Sevenoaks dans le comté de Kent. Il acheta des terres dans ce comté, ainsi que dans le comté de Sussex, continuant néanmoins de se livrer à l'enseignement auquel il avait dû sa fortune. Pendant la guerre civile, il se rendit suspect au parlement pour avoir dit à l'occasion du serment de protestation, *qu'il valait mieux avoir un roi que d'en avoir cinq cents*. Soupçonné ensuite d'avoir favorisé le soulèvement qui eut lieu aux environs de Tunbridge en faveur du roi, il fut renfermé à Newgate en 1643, et transféré de là à Ely-house, où il demeura plusieurs années. Il mourut le 12 juin 1647, âgé de 72 ans. On a de lui quelques ouvrages de critique et de grammaire : I. *Index rhetoricus scholis accommodatus*, 1625, auquel on a joint par la suite, *Formulæ oratoriæ et Index poëticus*. II. *Florilegium epigrammatum græcorum, eorumque latino versu à variis redditorum*, 1629. III. *Systema grammaticum*, 1641; IV. *Phrasæologia anglo-latina*. V. *Tabulæ linguæ græcæ*. Mais il est beaucoup plus connu par les notes ou commentaires qu'il a donnés sur un grand nombre d'auteurs classiques. Son *Juvenal* fut publié pour la première fois en 1612, avec *Perse*; *Sénèque* le tragique en 1613, *Martial* en 1615, *Lucain* en 1618, *Virgile* en 1634, etc. Il a aussi commenté les Métamorphoses d'*Ovide*, et les quatre premières comédies de *Térence*. Ce dernier travail a été continué par Meric Casaubon, qui a publié l'ouvrage entier à Londres en 1651. Les Commentaires de Farnaby ont été très-souvent réimprimés; ils sont recommandés par Baillet et par Bayle, comme pouvant être utiles aux étudiants; mais Saxius, d'après les meilleurs philologues modernes, l'appelle *Criticus minorum gentium*. X—s.

FARNESE, maison illustre d'Italie que le pape Paul III a élevée avant le milieu du 16ᵉ. siècle à la souveraineté de Parme et de Plaisance. Sa généalogie est connue dès le milieu du 13ᵉ. siècle; elle possédait à cette époque le château de Farneto, dans le territoire d'Orviète; elle a donné quelques généraux à l'Église et à la république florentine, avant de produire Alexandre Farnèse qui fut pape sous le nom de Paul III. S. S—i.

FARNESE (Pierre), général des

Florentins au quatorzième siècle. Simple gentilhomme d'Orvieto, il avait acquis, dans les guerres de l'Église, la réputation d'un bon capitaine, lorsque les Florentins firent choix de lui, au printemps de 1363, pour commander l'armée qu'ils envoyaient contre Pise. Farnèse livra bataille aux Pisans le 11 mai; il les vainquit, et fit prisonnier leur général avec la plus grande partie de leur armée; mais le 19 juin suivant il fut atteint de la peste qui désolait alors la Toscane, et il mourut la même nuit. Il fut vivement regretté par les Florentins. S. S—i.

FARNESE (Pierre-Louis), fils du pape Paul III, premier duc de Parme et de Plaisance où il régna de 1545 à 1547. Pierre-Louis était né d'Alexandre Farnèse, avant que celui-ci eût reçu la pourpre, en 1495, des mains d'Alexandre VI. Ce cardinal, ayant été fait pape en 1534, à la mort de Clément VII, s'occupa dès-lors avec passion du soin d'agrandir sa famille. Pierre-Louis fut en 1537 nommé gonfalonier de l'Eglise, seigneur de Népi et duc de Castro. Il avait cinq enfants de sa femme Hiéronime Orsini; le pape s'efforça de les pourvoir tous richement. Il accorda, dès le 18 décembre 1534, le chapeau de cardinal à l'aîné, Alexandre, quoiqu'il fût à peine âgé de quatorze ans; il fit épouser, en 1538, au second, Octave, Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, déjà veuve du duc de Florence, et ensuite gouvernante des Pays-Bas. En même temps il obtint pour Octave la ville de Novare avec le titre de marquisat; l'année suivante il lui donna aussi le duché de Camerino, sur lequel il avait acheté les droits d'Hercule Varano. Le troisième fils, Horace, épousa, en 1547, Diane, fille naturelle de Henri II, roi de France, et fut en même temps nommé duc de Castro; le quatrième, Ranuce, fut fait cardinal à l'âge de quinze ans, et Victoire, sœur de ces princes, fut mariée au duc d'Urbin. Mais c'était surtout Pierre-Louis que Paul III désirait placer au rang des souverains; il ne se laissait point rebuter par les vices odieux de cet homme farouche qui, par ses mœurs infâmes, son orgueil et sa cruauté, s'attirait la haine universelle. Pierre-Louis, avec un mélange inouï de la plus honteuse débauche et de la plus scandaleuse profanation, avait enlevé l'évêque de Fano, en 1537, de son siége épiscopal, et lui avait fait violence dans ses habits pontificaux; il lui avait ainsi communiqué d'affreuses maladies dont l'évêque, âgé seulement de vingt-quatre ans, mais renommé pour sa sainteté, était mort au bout de quarante jours. Pierre-Louis fut chargé, en 1540, de soumettre Pérouse, qui s'était révoltée contre le pape; il dévasta son territoire, et se rendit maître de la ville, où il bâtit une forteresse, tandis qu'il fit périr par différents supplices les citoyens les plus considérés. Pendant ce temps, Paul III s'efforçait de lui faire adjuger par Charles-Quint le duché de Milan, disputé entre l'empereur et la France, et que ni l'une ni l'autre de ces puissances ne voulait céder à la puissance rivale. Paul III fit un voyage, en 1543, auprès de l'empereur pour le solliciter; il lui offrit des sommes énormes pour prix de cette acquisition; mais voyant enfin que Charles ne voulait pas se dessaisir de cet état, même en faveur de son gendre et de sa fille, Paul III résolut d'ériger en duché les deux états de Parme et de Plaisance, que Jules II avait conquis sur le duché de Milan pendant les

guerres de la ligue de Cambrai. Pour déterminer le sacré collége à consentir à cette aliénation, il réunit à la chambre apostolique les duchés de Camerino et de Nepi, qu'il avait auparavant donnés à son fils; il greva Parme et Plaisance d'un tribut annuel de neuf mille ducats; et, après avoir acheté le suffrage de plusieurs des cardinaux, il créa, au mois d'août 1545, son fils, Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. En même temps il envoya deux de ses petits-fils avec un corps nombreux de troupes, pour combattre la ligue de Smalcalde, afin de mériter ainsi la protection de l'empereur. Pierre-Louis Farnèse s'établit à Plaisance où il fit bâtir une citadelle. Il chercha de bonne heure à faire plier sous le joug la noblesse de ses nouveaux états, que l'Eglise avait laissé jouir d'une grande indépendance. Il enleva aux nobles leurs armes, limita leurs priviléges, et les contraignit à venir habiter la ville, sous peine de confiscation de leurs biens: donnant un effet rétroactif à ses lois, il rechercha dans leur conduite tout ce qu'il y avait eu de répréhensible avant l'époque de son gouvernement, pour les en punir par des amendes ou des confiscations. Les chefs de la noblesse de Plaisance, les Pallavicini, Landi, Anguissola et Confalonieri, ne pouvant supporter davantage le joug odieux de ce tyran, s'entendirent avec don Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan, qui détestait aussi Farnèse. Trente-sept conjurés, avec des armes cachées sous leurs habits, s'introduisirent l'un après l'autre dans la citadelle de Plaisance, le 10 septembre 1547, comme pour faire leur cour au duc, et s'étant emparés des principaux passages du palais, Jean Anguissola entra dans la chambre du duc, et le poignarda, sans que celui-ci, qui était rendu impotent par ses honteuses maladies, pût faire un mouvement pour se défendre. Les conjurés ayant par deux coups de canon averti Ferdinand de Gonzague de leur succès, celui-ci leur envoya aussitôt un renfort, et vint bientôt après lui-même prendre possession de Plaisance au nom de l'empereur. S. S—I.

FARNESE (Octave), second duc de Parme et de Plaisance, fils et successeur de Pierre-Louis, était à Pérouse, auprès de Paul III, lorsqu'il apprit que son père avait été assassiné à Plaisance, le 10 septembre 1547; que Ferdinand de Gonzague, lieutenant de l'empereur à Milan, avait pris possession de Plaisance au nom de Charles-Quint, qu'il avait promis de réformer les abus du gouvernement, de diminuer les impôts, et de pardonner à tous les coupables; enfin que les forteresses de San-Donnino, Val-di-Taro, et Castel-Guelfo s'étaient rendues à lui. D'autre part, cependant, les Parmesans avaient proclamé pour duc Octave Farnèse: celui-ci accourut au milieu d'eux avec l'armée du pape; mais se sentant trop faible pour attaquer Plaisance, il fut contraint à signer une trêve avec Gonzague, en même temps qu'il négociait avec Henri II pour s'assurer l'appui de la France. Cependant Octave Farnèse, gendre de l'empereur et petit-fils du pape, se voyait également dépouillé par tous deux. Gonzague faisait à Milan des préparatifs pour attaquer Parme; et Paul III, pour mieux défendre cette ville, résolut de la réunir de nouveau au domaine immédiat de l'Eglise. Il rappela son petit-fils à Rome en 1549, et il fit occuper Parme par Camille Orsini, général de l'Eglise. En donnant cette nouvelle à Octave, il lui annonça qu'il lui rendrait le duché

de Camerino, dont il l'avait précédemment investi, mais auparavant il voulait terminer des négociations commencées soit avec l'empereur, soit avec le roi de France. Le pape était fort vieux, et Octave courait risque de le voir mourir tout à coup sans avoir pourvu à son sort. Il le pressa longtemps de se décider, puis marchant sur Parme à l'improviste, il essaya de surprendre cette ville, afin d'être nanti de quelque chose. N'ayant pu y réussir, il entra en traité avec Ferdinand de Gonzague pour recouvrer la faveur de l'empereur; mais Paul III conçut tant de douleur de ces démarches précipitées, qu'il en mourut le 10 novembre 1549. Octave, dépouillé de tous ses états, et privé de l'appui de son grand-père, paraissait perdu sans ressources; mais Paul III, pendant un pontificat de seize ans, ayant créé soixante-dix cardinaux, avait assuré à sa famille un parti puissant dans le sacré collége. Le pape Jules III fut à peine consacré, que pour témoigner sa reconnaissance au parti Farnèse, il fit rendre Parme avec tout le duché à Octave, le 24 février 1550; il le créa gonfalonier de l'Eglise, tandis qu'il confirma son frère Horace dans la charge de préfet de Rome. Jules III avait cru être agréable à l'empereur en rendant un état à son gendre; mais les généraux de Charles-Quint haïssaient Farnèse, et voulaient le ruiner. Celui-ci fut obligé de recourir à la protection de la France, et le traité qu'il signa, le 27 mai 1551, avec Henri II, attira sur lui l'indignation du pape et de l'empereur; ses fiefs furent confisqués, les cardinaux ses frères furent obligés de sortir de Rome; cependant il se défendit avec courage, et au bout de deux ans, il obtint une trève honorable. Sur ces entrefaites, Horace Farnèse, duc de Castro et frère du duc de Parme, fut tué le 18 juillet 1553 en défendant Hesdin contre les impériaux; c'était lui qui avait rapproché la maison Farnèse de la France. Comme il mourait sans enfants, Octave recueillit sa succession, et chercha en même temps à se réconcilier avec la maison d'Autriche. Son traité avec Philippe II fut conclu le 15 septembre 1556. Les villes de Plaisance et de Novare lui furent rendues; le monarque espagnol s'en réserva cependant les forteresses, et il ne restitua celle de Plaisance que trente ans après. Quant à Novare, cette ville avait servi de dot à Marguerite d'Autriche, et ne passa point à la maison Farnèse. La réconciliation de Farnèse avec Philippe II fut consolidée par les services que sa femme, Marguerite d'Autriche, et son fils Alexandre rendirent à la monarchie espagnole dans les Pays-Bas. Marguerite ne paraît pas avoir désiré vivre avec son époux. Philippe II la nomma, en 1559, gouvernante des Pays-Bas; et cette princesse, par sa modération et sa douceur, aurait probablement conservé ces riches provinces aux Espagnols, si Philippe avait écouté ses conseils plutôt que de suivre son propre génie soupçonneux et cruel. Il la rappela, en 1567, lorsqu'il envoya en Flandre le duc d'Albe. Marguerite, après avoir rendu une visite à son mari à Parme, se retira dans l'Abruzze, où elle mourut au mois de février 1586. Son fils Alexandre avait habité en Flandre avec elle; il y fut rappelé en 1577 pour prendre le commandement que Philippe II avait ôté au duc d'Albe; il y était toujours, et s'était déjà illustré par les exploits les plus glorieux, lorsque son père Octave Farnèse mourut le 18 septembre 1586. Octave Farnèse avait joui pendant les trente dernières années de sa vie d'une paix

non interrompue; il en avait profité pour réparer les désordres des administrations précédentes, et soigner le bonheur des peuples qui lui étaient soumis. Il fit prospérer les deux duchés de Parme et de Plaisance, et sa mémoire a été long-temps chère aux habitants de ce pays. S. S—1.

FARNÈSE (ALEXANDRE), général de Philippe II, en Flandre, troisième duc de Parme et Plaisance, était le fils aîné d'Octave Farnèse et de Marguerite d'Autriche. Il accompagna sa mère en Flandre, lorsqu'elle fut nommée gouvernante des Pays-Bas, et il y épousa, le 18 novembre 1565, Marie, nièce du roi Jean de Portugal. Il n'était cependant encore âgé que de dix ans. Il fit ensuite ses premières armes sous don Juan d'Autriche, et il se distingua à la bataille de Lepante, le 16 septembre 1571. Dès-lors, il se consacra uniquement à l'étude de l'art militaire, et comme il joignait un courage brillant et beaucoup de présence d'esprit à la vigueur du corps, à l'adresse, et à toutes les qualités qui peuvent plaire aux soldats, il se fit bientôt un nom parmi les milices espagnoles. A la fin de l'année 1577, Philippe II l'appela de l'Abruzze, où il était auprès de sa mère, pour ramener en Flandre, à don Juan d'Autriche, les troupes espagnoles que celui-ci avait été obligé de renvoyer. Alexandre trouva la santé de don Juan presque détruite, et en effet, il mourut le 1er. octobre de l'année suivante. Les affaires du roi d'Espagne, dans les Pays-Bas, semblaient ruinées, et les insurgés avaient partout le dessus. La victoire de Gemblours, remportée en 1578, par Alexandre, sous les ordres de don Juan, qui vivait encore, commença à rétablir la réputation des Espagnols. Alexandre Farnèse fut investi par Philippe II, après la mort de don Juan, du gouvernement des Pays-Bas; ce prince, après avoir pris Maëstricht et plusieurs autres villes, entra en négociation avec les insurgés; il sut profiter habilement des dissentions que la religion excitait entre eux, et il engagea, en 1580, presque tous les catholiques à se réconcilier avec Philippe II, tandis que les protestants conclurent entre eux la fameuse union d'Utrecht. Les Provinces-Unies, se voyant trop faibles pour résister au prince de Parme, appelèrent en 1581 un nouveau défenseur, le duc d'Anjou, frère de Henri III de France; celui-ci, avec une armée de vingt-cinq mille hommes, força Farnèse à lever le siége de Cambrai; mais il ne sut pas tirer parti de la supériorité de ses forces, et dans la même année, Alexandre prit Breda, St.-Ghilain et Tournay. Il eut de nouveaux succès l'année suivante, et il en eut plus encore après 1583, lorsque le duc d'Anjou eut aliéné les états-généraux, par son entreprise sur Anvers. Dunkerque, Bruges, Ypres, Gand et Anvers, ouvrirent leurs portes au prince de Parme, après autant de siéges par lesquels il enseigna le premier à l'Europe que les plus fortes places doivent toujours finir par succomber devant un habile ennemi. Ce fut au milieu de ces triomphes, qu'Alexandre Farnèse reçut la nouvelle de la mort de son père, survenue à Parme le 18 septembre 1586. Il demanda aussitôt un congé au roi catholique pour venir prendre le gouvernement de ses états; mais n'ayant pu l'obtenir, il continua la guerre en Flandre; et il ne revit jamais le pays dont il était devenu souverain. Il semblait impossible que les Provinces-Unies ne succombassent pas lorsque toutes les forces de la monarchie espagnole étaient dirigées par un général aussi habile que Farnèse, qui savait se con-

cilier l'amour des peuples, en même temps qu'il remplissait ses ennemis de terreur, mais les guerres civiles de la France firent le salut des Hollandais. Le prince de Parme entra en France en 1590, pour forcer Henri IV à lever le siége de Paris, et il atteignit son but, tout en refusant de livrer bataille. A son retour en Flandre, il y trouva Maurice de Nassau, qui, fortifié par son absence, avait enlevé plusieurs places aux catholiques. Les soldats d'Alexandre Farnèse s'étaient mutinés plus d'une fois, faute de paie, le roi Philippe ne faisant jamais arriver les subsides au moment où ils étaient promis. Cependant Farnèse tenait en échec en même temps les deux plus habiles généraux de son siècle, Maurice de Nassau et Henri IV, et il força encore ce dernier à lever, en 1592, le siége de Rouen (1). A son retour de cette expédition il fut blessé au bras devant Caudebec, et le 2 décembre 1592, il mourut dans Arras à l'âge de quarante-sept ans, des suites de cette blessure qu'il avait trop négligée. Il laissa deux fils, Ranuce qui lui succéda et Edouard, que le pape Grégoire XIV avait créé cardinal en 1591. S. S—I.

FARNÈSE (Ranuce Ier.), quatrième duc de Parme et de Plaisance, fils aîné d'Alexandre Farnèse, était en Flandre auprès de son père, et il lui servait de lieutenant, lorsque ce grand général mourut en 1592; mais quoiqu'il eût montré de la bravoure dans les combats, il n'avait hérité d'aucune des qualités héroïques de son père; il était sombre, sévère, avare et défiant. Il ne voulait inspirer à ses sujets que de la terreur; mais cette terreur se changea bientôt en une haine acharnée. Ranuce Farnèse remarquant le mécontentement de la noblesse, l'accusa d'avoir conjuré contre lui : les chefs des familles San Vitali, Simonetta, Coreggio, Mazzi et Scoti, après avoir été soumis à un procès secret, eurent la tête tranchée le 19 mai 1612, et leurs biens furent confisqués; un grand nombre de leurs cliens et de leurs domestiques furent pendus comme complices de la prétendue conjuration. Cependant Ranuce s'aperçut bientôt que personne en Italie ne croyait à la réalité du complot qu'il avait puni. Pour convaincre Cosme II, grand duc de Toscane, il lui envoya une copie du procès qu'il avait fait instruire, mais celui-ci pour toute réponse fit compiler un prétendu procès criminel contre le ministre de Farnèse, duquel il résultait que ce ministre, qui n'avait jamais été à Livourne, y avait commis un meurtre de sa propre main; lui donnant ainsi à entendre que les dépositions écrites de témoins secrets prouvent la volonté du juge et non le crime de l'accusé. Le duc de Mantoue était lui-même impliqué dans ce procès, et il témoigna hautement son mécontentement de cette accusation injurieuse. Une guerre paraissait inévitable entre les deux états, mais Vincent de Gonzague, et son fils François, moururent la même année, et le cardinal de Mantoue, qui leur succéda, fut détourné de sa querelle avec Farnèse par ses différents

(1) Le duc de Parme ayant eu l'imprudence de se laisser enfermer dans le pays de Caux, aurait été infailliblement obligé de mettre bas les armes, si, par une manœuvre hardie, et conduite avec toute la prudence possible, il ne se fût tiré de ce mauvais pas, en faisant passer la Seine à son armée à la vue du roi, qui, trompé par une nouvelle ruse, ne put jamais l'entamer. Farnèse, à son arrivée devant Rouen, avait laissé échapper l'occasion de prendre le monarque français, qui s'exposait témérairement. Comme on lui reprochait dans la suite cette faute, il répondit : « Je le ferais encore, parce que j'ai cru avoir affaire à un général, et non à un carabin. » Le roi, piqué de ce jugement, dit : « Il est bien aisé au duc de Parme d'être prudent, parce qu'il ne risque que de ne pas faire des conquêtes dont il peut se passer, au lieu que moi je défends ma couronne, et il est bien naturel que, rebuté d'une si longue guerre, je prodigue mon sang et hasarde tout pour en voir la fin. »

avec le duc de Savoie. Ranuce Farnèse avait épousé, en 1600, Marguerite Aldobrandini, petite nièce du pape Clément VIII. Une brouillerie entre les deux époux les tint long-temps séparés l'un de l'autre, et l'on croyait que ce mariage demeurerait stérile. A cette époque, Ranuce voulait appeler à la succession son bâtard, Octave Farnèse, mais Marguerite lui ayant ensuite donné plusieurs enfants, le duc de Parme ne sentit plus pour son bâtard que de la haine ou de la jalousie : il voyait que ses qualités brillantes lui avaient gagné l'amour de la noblesse et du peuple, et de peur qu'il ne troublât l'ordre de la succession, il le fit enfermer dans l'affreuse prison de la Roquette à Parme, où Octave périt misérablement au bout de quelques années. Ranuce mourut au commencement de mars 1622, laissant cinq enfants, Alexandre, qui se trouvant sourd et muet, fut écarté du trône ducal; Edouard qui succéda à son père; François-Marie, qui fut cardinal, et deux filles qui toutes deux furent duchesses de Modène. Ce fut pendant le règne de Ranuce Ier., que le fameux théâtre de Parme fut construit par l'architecte Jean-Baptiste Aleotti, sur le modèle des théâtres romains. Ranuce, malgré la férocité de son caractère, avait du goût pour les lettres et les arts, et il accorda sa protection aux savants. S. S—I.

FARNESE (Edouard), cinquième duc de Parme et de Plaisance, second fils de Ranuce Ier., auquel il succéda en 1622, avait un esprit satirique et mordant, beaucoup d'éloquence, mais plus de présomption encore; il voulait tout faire par lui-même, et il demandait à ses ministres de la soumission non des conseils. On l'empêcha cependant de prendre part à la guerre pour la succession de Mantoue; mais impatient de se signaler par les armes, pour lesquelles il croyait être fait, il s'allia en 1635 aux Français contre les Espagnols; et il fit, avec peu de succès, sur Valenza et sur Crémone, des entreprises qui attirèrent les représailles des ennemis dans l'état de Parme, et qui l'épuisèrent d'hommes et d'argent. Les Espagnols, de leur côté, n'avaient plus ni énergie ni persévérance, et ils lui accordèrent la paix en 1637, dès que Farnèse consentit à la demander. Pour ces entreprises guerrières, Farnèse avait emprunté à Rome de grandes sommes d'argent, qu'il avait hypothéquées sur les duchés de Castro et Ronciglione. Son irrégularité dans le paiement des intérêts, lui attira une nouvelle guerre avec le pape Urbain VIII (*Voy.* Barberini). Edouard, dans cette guerre, qui éclata en 1641, signala de nouveau son caractère aventureux et inconsidéré, tandis que les Barberini, neveux du pape, donnèrent des preuves de leur lâcheté; mais le duc de Parme après avoir fait trembler le pape dans Rome, se laissa désarmer par de trompeuses négociations. Les ducs de Toscane, de Modène et les Vénitiens, prirent cependant la défense de Farnèse, et lui procurèrent en 1644 une paix qui le rétablissait dans les limites qu'il avait avant la guerre. Une extrême corpulence rendait Edouard Farnèse peu propre au métier des armes, qu'il aimait avec tant de passion. Il transmit à ses enfants cette constitution devenue ensuite fatale à la maison Farnèse. Il mourut âgé de quarante ans, le 12 septembre 1646, laissant quatre fils et deux filles, de Marguerite de Médicis, fille de Cosme II. L'aîné de ses enfants, Ranuce II, lui succéda. S. S—I.

FARNESE (Ranuce II), sixième duc de Parme et de Plaisance, fils et

successeur d'Edouard Farnèse, régna de 1646 à 1694. Il n'était point feroce comme son aïeul ou présomptueux comme son père; mais, facile et faible, il se laissait gouverner, et se confia plus d'une fois à d'indignes favoris. Un maître de langue française, nommé Godefroi, devint son premier ministre, et reçut de lui le titre de marquis. Cet aventurier engagea le duc dans une guerre avec la cour de Rome, en faisant assassiner en 1649, le nouvel évêque de Castro, que Farnèse ne voulait pas reconnaître. Le pape Innocent X, indigné de cet attentat, fit raser Castro, et ne laissa qu'une colonne avec une inscription, au milieu des ruines de cette ville. Le marquis Godefroi qui conduisait contre Rome une armée, fut battu dans le Bolonais. Ses ennemis profitèrent de son absence pour le perdre dans l'esprit de son maître. Ranuce à son retour, lui fit trancher la tête, et confisqua tous ses biens. Il fut ensuite obligé, pour faire sa paix avec l'Eglise, de lui céder les deux états de Castro et de Ronciglione. Ranuce II épousa en 1660 Marguerite de Savoie; après la mort de celle-ci, il épousa Isabelle d'Este, et enfin Marie, sœur de la dernière. L'aîné de ses fils, Edouard, mourut avant lui, le 5 septembre 1693, suffoqué par son excessif embonpoint. Le fils de celui-ci, Alexandre, mourut aussi, mais sa fille Elisabeth, née le 25 octobre 1690, fut ensuite reine d'Espagne, et c'est elle qui a transmis l'héritage des Farnèse à la maison de Bourbon. Ranuce II mourut le 11 décembre 1694, laissant deux fils, François et Antoine, qui tous deux régnèrent après lui.

S. S—I.

FARNÈSE (François), 7ᵉ. duc de Parme et de Plaisance, ayant succédé à Ranuce II son père, le 11 décembre 1694, épousa Dorothée de Neubourg, veuve d'Edouard Farnèse, son frère aîné; mais il n'en eut point d'enfants, et son embonpoint excessif lui laissait peu d'espérance d'en avoir. Le duc de Parme s'efforça de maintenir sa neutralité pendant la guerre pour la succession d'Espagne. Il se mit sous la protection de l'Église dont il était feudataire; mais les Impériaux, mécontents du pape Clément XI, ne voulurent pas reconnaître Parme et Plaisance pour fiefs de l'Eglise, et violèrent plusieurs fois ce territoire. Le 16 septembre 1714, Philippe V, roi d'Espagne, épousa Elisabeth Farnèse, fille d'Edouard et nièce de François, duc de Parme. Comme on pouvait déjà prévoir que ce dernier n'aurait pas d'enfants, les premières puissances de l'Europe, pour éviter que sa succession n'occasionnât une guerre, disposèrent d'avance, en 1720, de l'héritage de la maison Farnèse en faveur d'un fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, qui ne fût pas roi d'Espagne. Le même fils devait recueillir aussi l'héritage de la maison de Médicis, également sur le point de s'éteindre. Cependant François Farnèse, qui voyait ainsi régler sans le consulter sa succession de son vivant par la quadruple alliance, évitait les regards du peuple et les occasions de se montrer en public. Il était bègue, et il avait de lui-même une défiance méritée; néanmoins on vantait sa prudence et sa justice. Il mourut le 26 février 1727, âgé de quarante-neuf ans. Son frère don Antoine, qui était d'une année plus jeune que lui, lui succéda.

S. S—I.

FARNÈSE (Antoine), 8ᵉ. duc de Parme et de Plaisance, frère et successeur de François, régna de 1727 à 1731. Il n'avait jamais pu obtenir de son frère un revenu suffisant pour

pouvoir se marier; il le fit enfin lorsqu'il lui eut succédé. Il épousa, en février 1728, Henriette d'Este, 3e. fille du duc de Modène; mais son âge et son extrême corpulence ne lui permirent point d'en avoir d'enfants. Le règne d'Antoine fut une période d'humiliations et de dépendance. Les puissances étrangères disposaient de ses états, de ses biens, de ses affaires de famille; on exigeait déjà qu'il reçût garnison dans Parme, et l'infant d'Espagne don Carlos devait venir se montrer à lui comme son héritier. La mort d'Antoine Farnèse, survenue le 20 janvier 1731, délivra ce prince de ces humiliations. En mourant, il croyait sa femme grosse, et celle-ci continua jusqu'au mois de septembre de se flatter qu'elle donnerait un héritier à la maison Farnèse; mais elle fut enfin obligée de reconnaître qu'elle s'était trompée, et six mille Espagnols vinrent au nom de don Carlos prendre possession de Parme et de Plaisance.

FARNÈSE (ELISABETH), reine d'Espagne. *Voy.* ELISABETH.

FARNEWORTH (ELLIS), ecclésiastique anglais, né à ce qu'on croit à Bonteshall, dans le comté de Derby, était recteur de Carrington lorsqu'il mourut dans la misère, le 25 mars 1763. On lui doit des traductions anglaises de quelques ouvrages italiens: I. *Vie du pape Sixte V*, de Grégorio Leti, avec une préface, des prolegomènes, des notes et un appendix, 1754, in-fol.; II. *Histoire des guerres civiles de France*, de Davila, 1757, 2 vol. in-4°.; III. la *Traduction des OEuvres de Machiavel*, éclaircie par des notes, des dissertations, et quelques plans nouveaux sur l'art de la guerre, 1761, 2 vol. in-4°., et 1775, 4 vol. in-8°., avec des corrections, et le portrait et la vie de Machiavel. X—s.

FARON (S.), ou BURGUNDOFARO, évêque de Meaux, passa ses premières années à la cour du roi Théodebert II, et ensuite du roi Thierri, son frère et son successeur; puis il s'attacha en 613 à Clotaire II. Ce fut Ste. Fare, sa sœur, qui le détermina à se consacrer à Dieu, en se séparant, avec un consentement mutuel, de sa femme, et renonçant au monde. Il devint en 626 évêque de Meaux, et assista au concile qui se tint à Sens en 630. S. Faron mourut le 28 octobre 672, âgé de près de quatre-vingts ans. L—P—E.

FARQUHAR (GEORGE), naquit en 1678 à Londonderry, en Irlande, où il paraît que sa famille était assez connue. Cette famille était trop nombreuse pour être riche; ensuite que ses parents ne purent lui donner autre chose qu'une bonne éducation. Il fut élevé à l'université de Dublin; mais, incapable de songer à s'y avancer par la lente et régulière progression des degrés de l'université, il choisit une autre carrière plus conforme à ses goûts: il se fit comédien. Sa figure, son esprit, son talent devaient lui assurer des succès de plus d'un genre dans une profession à laquelle n'est point attachée en Angleterre, comme en France, cette espèce de défaveur que peut à peine effacer un grand talent; mais sa voix et ses manières trop douces ne convenaient pas au genre d'effet que demande le théâtre anglais, et un accident l'en dégoûta pour jamais. Jouant une tragédie de Dryden, l'*Empereur indien*, où le personnage qu'il représentait, Guyomar, tue un général espagnol, il oublia d'émousser son épée; le pauvre général pensa être tué tout-à-fait; il fut du moins dangereusement blessé; et Farquhar tellement frappé de ce malheur, qu'il ne put se résoudre à

s'y exposer de nouveau. Mais cet essai avait achevé de développer son goût et son talent pour la littérature dramatique. D'acteur, Farquhar devint auteur, et s'étant rendu à Londres, il y donna avec succès, en 1698, sa première comédie, *Love and a Bottle* (*l'Amour et le Vin*). A peu près dans le même temps, le comte Orrery, de qui Farquhar était déjà connu par ses talents littéraires et estimé pour son caractère, lui donna une commission de lieutenant dans son régiment, alors en Irlande. Farquhar put alors se livrer sans obstacle à son talent, à son goût pour le plaisir et surtout pour la société, où l'aménité de ses manières, la douceur de ses mœurs le faisaient aimer et rechercher. Plusieurs comédies, données dans l'espace de quelques années, nous attestent ses travaux, et le recueil de ses lettres, la plupart adressées à une maîtresse, que l'on croit être la célèbre mistriss Oldfields, qu'il avait contribué à faire recevoir au théâtre à l'âge de 16 ans, nous prouvent que le travail n'avait pas été sa seule occupation. L'amour, à ce qu'il paraît, tenait une grande place dans sa vie, du moins si l'on en croit un portrait qu'il a laissé de lui, où l'on voit en même temps qu'il s'était arrangé pour vivre commodément avec un hôte si familier chez lui : « Je suis, dit-il, » très réservé à promettre, surtout » sur le grand article de la constance, » d'abord parce que je n'ai jamais es- » sayé mes forces à cet égard, et que » je crois en second lieu qu'un homme » ne peut pas plus répondre de sa cons- » tance que de sa santé. » On croit qu'il s'est peint sous les traits d'un personnage reproduit dans deux de ses comédies, sir Harry Wildair, gai, léger, insouciant. Ce serait donc ainsi qu'il faudrait se le représenter, si l'on n'avait lieu de penser que, pour rendre le personnage plus à la mode et en même temps plus comique, il a chargé les traits d'extravagance, et diminué le fond de sensibilité et de bonté qui faisait le charme du caractère de l'auteur. Ce mérite et ces agréments lui coûtèrent bien cher : une jeune femme qui s'était prise de passion pour lui, voulant l'épouser, n'en imagina pas de meilleur moyen que de se faire croire fort riche ; elle était aimable, belle, et Farquhar trouva qu'une grande fortune n'y gâtait rien. Il l'épousa, et lorsqu'il s'aperçut qu'on l'avait trompé, trop heureux de ne l'être que sur la fortune, ou trop bon et trop paresseux pour se fâcher, il n'en vécut pas moins très bien avec elle ; mais l'économie lui était inconnue, la contrainte impossible. Jeté dans des embarras pénibles, il ne sut d'autre moyen pour y parer que de vendre sa commission, sur la promesse que lui fit un homme de la cour de ses amis de le pourvoir plus avantageusement. Celui-ci ayant manqué à sa parole, Farquhar succomba au chagrin de sa position, et mourut en avril 1707, n'ayant pas encore trente ans. Sa dernière comédie, *the Beaux's stratagem* (la Ruse du petit-maître), ne fut jouée que peu de jours avant sa mort, et il n'eut guère que le temps d'en apprendre le succès. Cette pièce est regardée comme son chef d'œuvre. Il a laissé un nom dans le théâtre anglais, par l'amusante vivacité de ses intrigues, assez naturellement conduites, quoique fondées presque toutes sur des suppositions invraisemblables et romanesques ; par la gaîté de son dialogue, où l'on trouve moins d'esprit que dans celui de Congrève, mais peut-être un peu moins de recherche, quoiqu'il y en ait encore beaucoup. Il semblerait que le ton d'hommes de

plaisir et de société, comme Farquhar et Congrève, occupés seulement à se laisser aller aux jouissances de la vie, dût être le naturel et la facilité; mais ce n'est pourtant point ce caractère qui se fait remarquer chez les écrivains les plus adonnés aux plaisirs oisifs de la société. La recherche des mots est une affaire que se fait l'esprit quand il n'en a pas d'autre, et la simplicité est un fruit de la réflexion qui met aux choses leur véritable prix. Le ton des personnages de Farquhar et de Congrève paraît avoir été celui de la société du temps; on le retrouve jusque dans les lettres de Farquhar à sa maîtresse : ainsi, il a donc dans ses comédies une vérité relative. Quant à celle des caractères, Farquhar n'y a pas pensé : il n'imagine pas de les peindre par ces traits d'où sort le comique, il lui suffit qu'annoncés une fois, ils puissent servir à l'intrigue et au mouvement de sa pièce; et, comme un fond d'honnêteté qui perce partout à travers les détestables mœurs qu'il nous peint, lui permet rarement de finir une comédie sans conversion, cette conversion arrive quand on n'a plus besoin des travers ou des vices dont il a fait les ressorts de son action. C'est au reste dans Farquhar, plus que dans aucun autre poète comique du temps, qu'on peut le mieux voir l'influence qu'avaient alors les modes et les mœurs françaises sur la société de Londres. Outre ses lettres et ses comédies, au nombre de huit, qui se montrent encore avec avantage au théâtre, il a laissé quelques poésies, quelques essais et un discours sur la comédie dramatique, où il s'élève fortement contre l'assujétissement aux règles, et soutient qu'une pièce décente et ennuyeuse, est beaucoup plus contraire aux mœurs que la comédie la plus licencieuse, parce qu'elle laisse aux spectateurs beaucoup plus de temps pour s'occuper de leurs voisins. Nous ne croyons pas les préceptes de Farquhar, en fait de comédie, beaucoup meilleurs à suivre que ses exemples; mais ils prouvent également un grand fonds d'esprit et d'originalité. Ses œuvres ont été imprimées pour la dixième fois en 1772 à Londres, en 2 vol. in-12. S—D.

FARSETTI, famille noble, originaire de Luni, dont une branche s'établit d'abord à Massa di Carrara, puis à Florence, et l'autre branche à Venise. Toutes deux ont fourni des hommes distingués. — PHILIPPE FARSETTI, né à Massa, fut un des bons poètes latins du 16e. siècle. — COSME FARSETTI, jurisconsulte, né le 17 mai 1619, à Massa, qui formait encore alors une principauté indépendante, fut conseiller intime du duc, et son ambassadeur auprès de la république de Venise, de celle de Lucques, du gouvernement de Milan et du grand-duc Ferdinand II. Cette dernière ambassade lui fournit l'occasion de se fixer à Florence, où il fut revêtu par Ferdinand et par Cosme III, son successeur, des premiers emplois de la magistrature. Il y mourut le 23 février 1689. Il n'a laissé que quelques ouvrages sur des questions particulières de jurisprudence, écrits en latin et imprimés. — ANDRÉ FARSETTI, son fils, né à Massa, le 30 novembre 1655, après avoir été professeur de droit civil à Pise, suivit à Florence la même carrière que son père, et lui succéda dans ses emplois. L'estime dont il jouissait est attestée par une médaille frappée en son honneur, qui se trouve dans le musée de Mazzuchelli; elle l'est aussi par le choix que le célèbre Magliabecchi fit de lui pour être son exécuteur testamentaire; mais Farsetti ne put pas remplir entière-

ment cette honorable fonction; le testament de Magliabecchi était du mois de mai 1774, et il mourut le 12 février de l'année suivante. Ce qu'on a de lui se borne aussi à quelques ouvrages de sa profession. En lui finit la branche masculine de Massa; celle de Venise a jeté plus d'éclat dans les lettres et dans les arts. — L'abbé Philippe Farsetti, qui était fort riche, fit le plus noble emploi de sa fortune. Avec des dépenses dignes d'un souverain, il fit mouler en plâtre, dans leur grandeur naturelle, les chefs-d'œuvre de sculpture antique et moderne qui se trouvaient à Rome, à Florence, à Naples, et dans d'autres villes d'Italie. Plus heureux que Louis XIV, dont il imitait en quelque sorte la magnificence, il obtint à Rome, sans exception, toutes les copies qu'il avait demandées, et prit la sage précaution qu'avait négligée le monarque, de conserver les moules de toutes les statues, groupes ou autres monuments, pour pouvoir, en cas d'accident, faire tirer de nouvelles copies. Il rassembla un grand nombre de bronzes des meilleurs maîtres, de modèles des plus fameux sculpteurs, et d'esquisses des plus grands peintres. Il fit construire en liége et en pierre ponce, des modèles de tous les arcs de triomphe et des temples antiques de Rome, et fit copier, par d'habiles mains, les peintures de Raphaël dans les loges du Vatican, d'Annibal Carrache dans la galerie Farnèse, et d'autres morceaux de la première réputation. Il y joignit un nombre infini de monuments précieux des arts du dessin, et il fit placer à Venise, dans son palais, toute cette riche et immense collection, pour la jouissance des amis des arts, et surtout pour l'étude des jeunes élèves, qui pouvaient ainsi s'instruire par l'imitation de l'antique et de chefs-

d'œuvre des grands maîtres dans tous les genres, sans voyager hors de leur patrie. Ce Muséum acquit une grande célébrité, surtout lorsque l'abbé Lastesio, ou Dalle Laste, eut écrit à ce sujet une savante Lettre latine à l'académie de Cortone, et l'eut fait imprimer à Venise en 1764, in-4°. (*Voy.* Lastesio). La poésie contribua aussi à en étendre la renommée. — Le bailli Joseph-Thomas Farsetti, commandeur de l'ordre de Malthe, cousin de Philippe, et celui qui a donné au nom de Farsetti le plus d'illustration littéraire, fit un appel à tous les poètes qui florissaient alors, et leur proposa de composer chacun sur un ou plusieurs des chefs-d'œuvre de l'art qui formaient cette collection, une pièce de vers italiens ou latins. Il donna lui-même l'exemple, et fit trois de ces pièces en latin et deux en italien. Cette espèce de concours produisit un bon nombre de morceaux d'une grande élégance dans les deux langues, et quoiqu'ils ne fussent point imprimés en recueil, comme on en avait d'abord eu le projet, l'Italie entière retentit des éloges du Muséum et de son propriétaire. Le bailli Farsetti, livré dans sa jeunesse au goût des lettres, s'appliqua surtout à la poésie latine, et forma son style sur celui de Catulle et des autres poètes du bon siècle. Après avoir fait les caravanes prescrites par les statuts de l'ordre de Malte, où il était entré, il voyagea pendant quelques années, et publia pour la première fois ses vers latins à Paris, 1755, in 8°. Il en envoya un exemplaire au P. Desbillous, jésuite, dont il estimait la personne, le goût pur et l'excellente latinité. Le fabuliste lui répondit : « J'ai trouvé, en général, beau» coup de délicatesse dans les pièces » qui composent ce recueil ; il y en a » quelques-unes qui pourraient soute-

» nir le parallèle avec les meilleures » de celles qui nous restent des poètes » légers du siècle d'Auguste, surtout » de Catulle et de Properce. » Farsetti dédia ce recueil à son cousin Philippe, et le fit réimprimer à Venise, 1763, in-8°., en même temps qu'il y fit paraître ses œuvres italiennes en prose et en vers, dédiées à l'académie de la Crusca, dont il était membre. Parmi les morceaux de prose, on remarque dans ce volume un discours académique contenant la réfutation des idées de Fontenelle sur la nature de l'Eglogue. Les poésies italiennes consistent en deux tragédies et en trois petits poëmes, dont le meilleur est une très jolie fable allégorique sur l'origine de Venise, intitulée *la Trasformazione d'Adria*. La première des deux tragédies est *la Mort d'Hercule*, traduite des *Trachiniennes* de Sophocle, qu'il avait d'abord fait paraître séparément, Venise, 1758, in-12. Le sujet de la seconde est l'aventure tragique du troubadour Guillaume de Cabestaing et de la femme de Raimond de Castel Roussillon, que l'abbé Millot a racontée dans la vie de Cabestaing, *Hist. litt. des troubadours*, tom. I, et qui ressemble tellement à celle de Raoul de Couci et de Gabrielle de Vergy, qu'il faut nécessairement que l'une ait servi d'original à l'autre. Farsetti l'a traitée à la manière des tragiques grecs et latins. Il a fait du comte Raimond un roi, de la comtesse Marguerite, qu'il nomme *Sormonde*, une reine ; il leur donne un conseiller, une nourrice, et y ajoute un messager, un devin et le chœur. C'est la Jalousie sous la forme d'une ombre qui fait le prologue. On est seulement averti que le lieu de la scène est une ville de Provence. Le style de ces deux pièces est très bon et très pur. Il parut une seconde édition de ce volume à Venise, 1567, in-8°. Paitoni, *Bibl. de' Volg.*, attribue aussi à Farsetti une traduction du *Philoctète* de Sophocle, imprimée à Venise (*con alcune rime*), 1767, in-8°. Il peut d'abord paraître singulier que l'auteur, ayant donné cette année-là même et dans la même ville une seconde édition de ses *Opere volgari*, n'y ait pas fait entrer son *Philoctète* et ses autres poésies italiennes ; mais le titre de cette seconde édition, que nous avons sous les yeux, porte les mots *tomo primo*, qui n'étaient point sur celui de la première, et quoique le simple mot *fine* termine ce premier volume, il est probable que le *Philoctète* et les poésies citées par Paitoni, en forment un second. Farsetti traduisit aussi en vers non rimés, *sciolti*, les églogues de Nemesien et de Calpurnius. *La Bucolica di Nemesiano e di Calpurnio volgarizzata*, Venise, 1761, in-8°. Il dédia cette traduction à Mme. du Boccage, qu'il avait beaucoup vue pendant son séjour à Paris. Nous apprenons dans son épître dédicatoire, que Nemesien était traduit depuis long-temps, et que ce fut à la prière de cette aimable française qu'il y joignit plusieurs années après Calpurnius. La troisième églogue de Nemesien, intitulée *Pane*, parut pour la première fois l'année précédente dans les *Quattro egloghe rusticali*, Venise, 1760, in-8°. Les poésies latines de Farsetti ont été réimprimées plus d'une fois, entre autres à Parme, par Bodoni, 1776, gr. in-8°., et à Leyde, 1785, in-8°. Il laissa en manuscrit un grand nombre d'ouvrages, dont les plus importants étaient relatifs à l'histoire d'Italie. Il en publia une Notice raisonnée, sous le titre de *Bibliotheca manuscritta*, Venise, 1771, in-8°., et Lebret en donne un extrait dans

son *Magazin*, 4e. et 5e. part. (Ulm, 1771 et années suivantes, in-8e., en allemand). Joseph-Thomas Farsetti était aussi recommandable par la douceur de son caractère et la pureté de ses mœurs, que par ses talents. Il avait recueilli dans ses voyages en Italie et à l'étranger, une bibliothèque nombreuse et parfaitement bien composée. Elle était ouverte aux hommes studieux, comme le Muséum de Philippe l'était aux amateurs et aux élèves des arts. Il avait un frère nommé Daniel, et une sœur appelée Eugénie, qu'il eut la douleur de perdre; il déplora leur mort, et surtout celle de sa sœur, dans une Elégie touchante qu'on lit dans la dernière édition de ses poésies latines. Il mourut lui-même à Venise dans un âge assez avancé. Adelung fixe l'époque de sa mort vers 1775. G—É.

FARULLI (George-Ange), camaldule de la maison de Ste.-Marie-des-Anges à Florence, où il mourut en 1728, ne s'est guère acquis de la célébrité que par l'extrême fécondité de sa plume. Dans l'éloge que consacrèrent à sa mémoire les PP. Mittarelli et Costadoni, dans les *Annales camaldulenses*, on se borne à dire qu'il avait publié, tant sous un nom emprunté que sous le sien propre, un très grand nombre d'ouvrages, presque tous écrits sans style et sans méthode, dont plusieurs étaient remplis de choses oiseuses, mais dans lesquels cependant on pouvait en trouver beaucoup d'utiles. Les plus remarquables des OEuvres du P. Farulli, sont: I. *Storia cronologica del nobile ed antico monastero degli Angioli di Firenze, dell' ordine Camaldolese, dalla fondazione sino al presente giorno, con la serie de' Beati*, 20 vol. in-4e., Lucques, 1700; II. *Annali e Memorie dell' antica e nobile città di S. Sepulcro*, etc., vol. in-4o., Foligno, 1713; III. *Annali, ovvero notizie storiche dell' antica, nobile e valorosa città di Arezzo in Toscana, dal suo principio sino all' anno 1717*, Foligno, in-4o.; IV. *Vita della B. Elisabetta Salviati*, Bassano (Florence), 1723, in-4o. Cet ouvrage, ainsi que les précédents, parut sous le nom de l'abbé Pet. Farulli; les deux suivants furent publiés sous le nom de Fr. Masseti; V. *Notizie storiche della città di Sienna in Toscana*, Lucques, 1722, in-4o., suivies d'un supplément imprimé aussi à Lucques, en 1723; VI. *Teatro storico del sacro eremo di Camaldoli, e dei monasterj di S. Salvadore, di S. Maria degli Angioli, di S. Felice in piazza e di S. Benedetto di Firenze, tutti dell' ordine Camaldolese, con la notizia de' monasteri di monache di S. Pietro*, etc., *del medesimo ordine di Francesco Masetti*, Lucques, in-4o.; VII. *Cronologia della famiglia de'* Canigiani *di Firenze*, Sienne, 1722, in-4o., sous le nom de Nicolas Castruzzi, ainsi que le suivant; VIII. *Cronologia degli uomini insigni della famiglia de'* Giugni *di Firenze*, Lucca, 1723, in-4o.; IX. *Cronistoria dell' Abbadia di S. Croce della fonte dell' Avellana nell' Umbria*, Siena, 1723, in-4o. de 16 pag. *Voy.* Cinelli, *Biblioteca volante*. G—N.

FASCH (Augustin-Henri), né à Arnstadt, en Thuringe, le 19 février 1639, termina dans cette ville son cours d'humanités, puis se rendit à l'université de Iéna, pour y étudier la médecine. Il suivit de préférence les leçons du célèbre Rolfink, qui présida sa première thèse: *Ordo et methodus cognoscendi et curandi causum*, 1664. Reçu docteur en 1667, Fasch obtint en 1673 la chaire de botanique, et bientôt après celles de chirurgie et

d'anatomie. Son temps fut absorbé par les travaux de l'enseignement, par une pratique très étendue, et par l'emploi de médecin de l'électeur de Saxe, de manière qu'il ne signala par aucun ouvrage sa carrière professorale, qui pourtant fut de dix-sept années. Fasch mourut le 22 janvier 1690, ne laissant à la république littéraire que le faible souvenir des dissertations, du reste fort multipliées, défendues sous sa présidence. La plus renommée est sans contredit celle que soutint le 31 décembre 1681, l'illustre Frédéric Hofman, qui a été plusieurs fois réimprimée: *De* αυτοχειρια. Parmi les autres, il suffira d'en distinguer un petit nombre : I. *De morbo dominorum et domino morborum*, 1670; II. *De vesicatoriis*, 1673; III. *De myrrhâ, resp. Baker*. 1677; IV. *De castoreo*, 1677; V. *De ovario mulierum, resp. Bertuch*, 1681; VI. ανθραξ *pestilens*, *resp. Slevogt*, 1681; VII. Παρωτιδες *physiologicè et pathologicè consideratæ*, *resp. Gerber*, 1683; VIII. *De amore insano*, *resp. Backhaus*, 1686; IX. *Ventriculi, scilicet naturæ coqui, cura circà sustentanda humani corporis organa et viscera*, 1687; X. *De febre amatoriâ*, 1690. Jean-Guillaume Baier a publié le *Programma funebre* de Auguste-Henri Fasch, Iéna, 1690, in-fol. C.

FASEL (Jean-Frédéric), né le 24 juin 1721, à Berka, dans le duché de Weimar, étudia la médecine à l'université de Iéna, devint un des disciples les plus distingués du savant Charles-Frédéric Kaltschmidt, qui présida sa dissertation inaugurale : *De sanguinis in venam portarum congesti verâ naturâ*, 1751. Fasel ne crut point, comme la plupart des jeunes docteurs, avoir terminé ses études médicales. Il ne vit dans son diplôme que le droit, à la vérité bien précieux, de joindre la pratique à la théorie. Nommé en 1758 professeur extraordinaire, et en 1761 professeur ordinaire de médecine, il remplit honorablement ces fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 16 février 1767. Ses ouvrages, ou plutôt ses opuscules, sont en très petit nombre. Parmi les thèses défendues sous sa présidence, il en est une non moins remarquable par son étendue (120 pages in-4°.) que par la méthode lumineuse, bien qu'un peu trop scholastique, et par les sages réflexions dont elle est enrichie; mais Fasel prévient lui-même qu'elle a été composée par le candidat Jérémie-Daniel Breitz : *De morbis arteriarum, cum suis causis, effectibus, atque signis tam diagnosticis quam prognosticis*, Iéna, 4 juin 1757. Une autre dissertation, beaucoup moins volumineuse et moins intéressante, se rattache à la précédente, dont elle est en quelque sorte le complément : *De arteriis non sanguiferis, resp. C. F. C. Cappe*, 6 avril 1763. On pourrait encore citer quelques thèses sur la structure et les usages des poumons, sur les nerfs exhalants, sur l'absorption, sur l'éternuement; sept programmes sur l'ouraque, quatre sur les remèdes cordiaux, etc. Fasel donna en 1764 une édition estimée des *Institutiones medicinæ legalis* de Teichmeyer. Il avait rédigé un opuscule sur la même matière, qui fut publié par Chrétien Rickmann : *Elementa medicinæ forensis prælectionibus accommodata*, Iéna, 1767, in-4°., trad. en allemand par Chrétien-Godefroi Lange, Leipzig, 1768, in-8°.; Wurzbourg, 1770, in-8°. C.

FASOLO (Jean), en latin *Faseolus*, né à Padoue dans le 16e. siècle, étudia avec succès les langues et la littérature anciennes. Il commença

vers 1552 à donner des leçons d'éloquence à l'université; mais il ne fut nommé professeur en titre qu'en 1567, après la mort de Robortel, célèbre humaniste. Le jour de son installation il voulut, suivant l'usage, prononcer un discours de remercîment. Après avoir adressé quelques compliments à l'assemblée, la mémoire lui manqua. Il fit de vains efforts pour se rappeler son discours, et fut obligé de descendre de la chaire sans en avoir pu dire un seul mot. Cet accident l'exposa aux railleries de ses élèves, et ils s'en permirent de sanglantes. Cependant il ne se découragea point, et quelque temps après il prononça une allocution publique, dans laquelle il se justifia de son défaut de mémoire par l'exemple des plus grands orateurs anciens et modernes. Fasolo mourut à Padoue au mois de décembre 1571 dans un âge peu avancé. On lui doit la *première traduction latine* des Commentaires de Simplicius sur le traité de l'ame d'Aristote, Venise, 1543, in-fol. Papadopoli (*Hist. de l'univ. de Padoue*) cite encore de Fasolo trois Lettres latines écrites, dit-il, avec autant de politesse que d'élégance. W—s.

FASSONI (Liberat), savant religieux, mort à Rome en 1767, fut tellement renfermé dans les devoirs de son état qu'on ne le connaît que par les charges qu'il remplit et les ouvrages qu'il a publiés. C'était dans l'ordre des clercs réguliers des écoles Pies qu'il avait embrassé la vie religieuse. En 1754 il était professeur de théologie et de littérature grecque dans le collége de Sinigaglia, et en même temps dans le séminaire de cette ville. Il fut ensuite appelé à Rome, où il remplit en 1755 et 1756 la chaire de théologie dans le nouveau collége que les piaristes venaient d'y obtenir. En 1757 il commença à prendre à Rome même le titre de professeur émérite, et en 1758 il était membre de la congrégation des Conciles et associé de l'académie étrusque de Cortone. Ce que nous avons pu connaître de ses innombrables productions consiste dans les Dissertations suivantes: I. *De Leibnitiano rationis principio*, in-fol., Sinigaglia, 1754; II. *De græcâ sacrarum litterarum editione à LXX interpretibus*. in-4°., Urbin, 1754, réimprimé à Rome avec des corrections et des additions en 1758; III. *De miraculis, adversus Ben. Spinosam;* la 2e. édition augmentée parut à Rome, in-fol., en 1755; IV. *De voce Homousion*, in-4°., Rome, 1755. Il y fait voir que ce mot ne fut point rejeté ou proscrit par le concile d'Antioche; V. *De cultu Jesu-Christo à Magis adhibito, adversus Rich. Simonium et Sam. Basnagium*, in-fol., Rome, 1756; VI. *De puellarum monasteriis canone* 38 *Epaonensis concilii celebratis*, 1757, in-fol.; VII. *De cognitione S. Joannis-Baptistæ in matris utero exsultantis, adversùs Sam. Basnagium*, Rome, 1757, in-4°.; VIII. *De veritate atque divinitate historiæ Magorum, quæ est apud Mathæum, cap.* 2, *v.* 1-13, *adversus Collinsium*, Rome, 1758, in-fol., etc. G—n.

FATAH (Abou-Nasr), fils de Mohammed, écrivain arabe d'Espagne ou d'Afrique, s'adonna avec ardeur à l'étude des belles-lettres et de l'histoire littéraire, voyagea beaucoup, et fut tué à Maroc en 529 de l'hégire (1135 de Jésus-Christ), ou plutôt 535 (1140-41), par l'ordre d'Ali ben Yousef, roi de cette ville. Tels sont les faibles renseignements biographiques que

l'on possède touchant cet auteur; mais nous connaissons mieux ses ouvrages. En voici la nomenclature : I. *Calaïd eli'qyan*, (*colliers d'or*). C'est une histoire litteraire d'Espagne écrite d'un style relevé, et qui se divise en quatre parties. La première est consacrée aux princes espagnols-musulmans qui ont cultivé la poésie; la 2e., aux vézirs, aux grands, aux écrivains, et aux hommes éloquents; la 3e., aux cadhis, aux jurisconsultes, aux *oulémas* et aux seïds; la 4e., aux hommes de lettres et aux poëtes les plus distingués. La Bibl. imp. possède deux manuscrits de cet ouvrage. Casiri a donné la liste des personnages qui y occupent une place (*Bibl. ar. hisp.* T II). Fatah donne ordinairement de longs extraits des poésies de l'écrivain dont il parle; et comme ses extraits sont faits avec assez de goût, son ouvrage est très estimé des Arabes, et serait très utile pour une histoire de la littérature arabe-espagnole. II. *Mouthmih alanfous*, (*regard des ames*); c'est une autre histoire littéraire qui se divise en trois livres. Le 1er. traite des écrivains et des hommes éloquents; le 2e. des Cadhis et des oulémas; le 3e. des hommes de lettres. Ibn Khilcan et Hadjy Khalfa disent qu'il existe trois éditions de cette histoire : une grande, une moyenne et une petite; mais qu'elles sont très rares. Ces ouvrages font honneur au goût, à la science et à l'esprit de Fatah. J—N.

FATHIMÈH, fille unique du prophète Mahomet, naquit à la Mekke avant que cet imposteur ne manifestât sa prétendue mission divine. L'an 2 de l'hég., 623 de J. C., son père la maria à Ali, son cousin, qui fut depuis khalife : elle était alors âgée de quinze ans, selon les uns, ou de dix-huit selon les autres. Sa dot s'éleva à 480 direms ou pièces d'argent, dont un tiers fut livré en argent comptant, un tiers en aromates ou senteurs, et l'autre tiers en nippes et en meubles. Quelques auteurs disent cependant que cette dot se composait simplement de douze onces de plumes d'autruches. De zélés musulmans, voulant relever l'excellence de la fille de leur législateur, racontent que le jour où elle fut conduite au lit nuptial, la marche était ainsi disposée : Mahomet marchait le premier, Fathiméh le suivait, ayant à sa droite l'ange Gabriel, et à sa gauche l'ange Michel, lesquels étaient accompagnés de soixante-dix mille anges, qui, distribués en plusieurs chœurs, chantaient les louanges de Dieu. Ali eut trois fils de cette épouse, Hossein, Hassan et Mohsen, mort en bas-âge, et ne prit point d'autre femme tant qu'elle vécut. C'est par l'un de ses fils que prétendait descendre de Fathiméh, la dynastie célèbre qui a régné en Afrique et même en Syrie, et dont les princes sont connus sous le nom de khalyfes Fathémites, d'après leur origine. En général, presque toutes les dynasties qui se sont établies dans l'Islamisme, et que nous appelons alides ou chérifs, font remonter leur origine à l'un des fils de Fathiméh. Cette femme célèbre mourut à Médine, six mois après son père, dans un âge peu avancé. J—N.

FATIO DE DUILLER (Nicolas), géomètre, naquit à Bâle le 16 février 1664. Il fut élevé à Genève, et reçu bourgeois de cette ville en 1678. Il demeura quelque temps à Paris et à la Haye, passa ensuite à Londres, et adopta l'Angleterre pour patrie. Fatio donna de bonne heure des preuves d'un génie fécond et universel : à dix-sept ans, il écrivit à Cassini une lettre qui renfermait l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une

hypothèse pour expliquer les apparences de l'anneau de Saturne. Il avait à peine vingt-quatre ans quand la société royale de Londres lui ouvrit ses portes; et il aurait été académicien français beaucoup plus jeune encore, si sa religion ne s'y fût opposée, et si Colbert, l'abbé Nicaise et l'abbé Catelan eussent pu obtenir de vaincre l'obstacle qui l'éloignait de l'académie. Fatio était bon mathématicien; il avait le génie propre aux découvertes et à l'invention. Il s'occupa de la dilatation de la prunelle et de son resserrement, et démontra les fibres de l'uvée antérieure et de la choroïde, dans une lettre à Mariotte, du 13 avril 1684. Il trouva une manière de travailler les verres des télescopes, un moyen de mesurer la vitesse d'un vaisseau, un moyen de percer les rubis et de les faire concourir au perfectionnement des montres; indiqua comment on pourrait profiter du mouvement des eaux, occasionné par le sillage du vaisseau, pour moudre le blé, scier, lever les ancres, hisser les vergues, etc. Il imagina une chambre d'observation tellement suspendue, qu'on pût facilement observer les astres dans un vaisseau. Fatio a mesuré géométriquement les montagnes qui environnent Genève, en déterminant leur hauteur au-dessus du niveau du lac. Il avait projeté une carte du lac Léman; tous les matériaux en étaient prêts, mais il ne l'a pas exécutée. Fatio est le principal auteur d'une querelle fameuse dans l'histoire des mathématiques. Le calcul différentiel venait de naître : Léibnitz et Newton, par l'entremise d'Oldembourg, avaient entretenu un commerce épistolaire dans lequel ils s'étaient communiqués leurs découvertes respectives; la mort d'Oldembourg avait mis fin à la correspondance, mais les deux illustres savants n'avaient pas cessé de s'estimer. Ils ne songeaient point à se disputer une découverte qui devait les immortaliser; Léibnitz en recueillait paisiblement tous les honneurs, tandis que Newton, préférant son repos à sa gloire, semblait oublier les droits que sa méthode des *fluxions* lui donnait. Quelques lettres écrites en Angleterre, dans lesquelles Léibnitz paraissait s'attribuer exclusivement l'invention de son calcul, réveillèrent l'attention des savants anglais. Léibnitz y proposait encore des problèmes difficiles, et nommait les savants dont il en attendait la solution. Fatio, dit-on, piqué de ne pas trouver son nom dans la liste, donna le signal, et vengea son amour-propre offensé, en élevant des doutes sur la propriété que Léibnitz avait au calcul différentiel : il déclara hautement que ce qu'il possédait de cette nouvelle science ne lui venait pas de Léibnitz, et qu'il reconnaissait Newton pour en être le premier inventeur. Léibnitz, inculpé si gravement, s'en plaignit à la société royale de Londres. Les journalistes de Leipzig prirent le parti de leur compatriote, et attaquèrent Newton sans ménagement. Keil répliqua avec autant de maladresse que d'injustice. Les plaintes se renouvelèrent à la société royale; Newton, toujours tranquille spectateur de ce qui se passait, descendit enfin dans l'arène; les partis se prononcèrent, et l'incartade de Fatio eut ainsi des conséquences qui fixèrent l'attention de l'Europe savante. Fatio jouissait de l'estime de tous les savants de son temps. Il avait prouvé par des travaux distingués qu'il n'en était pas indigne, et il continuait à se rendre utile aux sciences, quand tout à coup son esprit changea de direction, et montra le côté faible par lequel, trop souvent, l'homme que nous avons admiré, finit

par exciter notre compassion. Il se déclara zélé partisan des Camisards ou fanatiques des Cevennes réfugiés à Londres, qui avaient publié le recueil des prédictions de leurs prophètes. Ils avaient même promis de ressusciter un mort : le miracle manqua, ce qui commença à les discréditer ; mais ce qui acheva de ruiner leur parti, ce fut le ridicule que Shaftesbury répandit sur eux dans sa *Lettre sur l'enthousiasme*. La police mit fin à ces folies en septembre 1707 : Fatio, qui s'était fait le secrétaire de ces *prophètes*, et qui avait écrit en leur faveur, fut pris avec deux autres fanatiques, et ils furent tous les trois condamnés au pilori, quoi qu'en dise Sénebier, exposés debout deux jours différents, pendant une heure, sur un échafaud, avec cet écriteau attaché au chapeau : *Nicolas Fatio convicted for abbeting and favouring Elias Marion, in his wicked and countrefait prophecies, and causing them to be printeg and published, to terrify the queen's people.* Redevenu libre, Fatio cessa toutes ses études; il se mit en tête de convertir l'univers, et entreprit à cet effet un voyage en Asie pour y commencer sa réforme. De retour en Angleterre, il vécut dans l'obscurité, et mourut dans le comté de Worcester, en 1753, âgé de près de quatre-vingt-dix ans, et sans être revenu de son enthousiasme pour les prophètes. On a trouvé dans son portefeuille des écrits sur la mécanique, l'astronomie, l'alchimie, la cabale, les inspirations, etc. Fatio a publié : I. *Lettre à Cassini, sur une lumière extraordinaire qui paraît dans le ciel depuis quelques années*, in-8°., Amsterdam, 1686 : il s'agit de la lumière zodiacale; II. *Epistola de Mari æneo Salomonis, ad Bernardum, in quâ ostenditur geometriæ satisfieri posse mensuris quæ de Mari æneo in sacrâ scripturâ habentur*, Oxford, 1688; III. *Fruit Walls improved*, in-4°., Londres, 1699. Böhmer lui attribue cet ouvrage anonyme qui propose une nouvelle espèce de terrasses ou murs inclinés à l'horizon pour la culture des fruits en espalier; IV. *Lineæ brevissimè descensûs investigatio geometrica duplex, cui addita est investigatio geometrica solidi rotundi in quod minima fiet resistentia*, in-4°., Londres, 1699; V. *la Navigation perfectionnée*, in-8°., 1728. L'auteur y considère, mieux qu'on ne l'avait fait encore, le problême pour trouver la latitude par deux observations de la hauteur du soleil et le calcul du temps écoulé entre elles; VI. *Excerpta ex suâ responsione ad excerpta ex litteris J. Bernoulli*, dans les *Acta Lipsiensia*, 1700; VII. *Epistola Nic. Facii ad Joh. Christoph. Facium quâ vindicat solutionem problematis de inveniendo solido rotundo seu tereti in quo minor sit resistentia* (*Transact. phil.*, 1713). On trouve dans presque tous les numéros du *Gentlemen's magazine*, pour les années 1737 et 1738, des écrits intéressants de Fatio. Il y en a sur la parallaxe du soleil, sur la réfraction causée par l'atmosphère de la lune, sur la gravitation universelle, sur les orbites stéréographiques, les centres de gravité et l'horlogerie. Il en est un surtout, dans le N°. d'avril 1738, curieux par son objet. L'auteur imagine que les mouvements célestes se font à rebours ; il donne un système rétrograde du monde, et montre ses usages pour la navigation et l'astronomie. — FATIO (Jean-Christophe), géomètre, frère aîné du précédent, fut aussi membre de la société royale de Londres. Il eut le savoir que donne le travail et

l'application; et, privé du génie qui crée, il fut obligé de suivre les routes tracées, sans pouvoir s'en ouvrir de nouvelles. Il a fait quelques observations sur l'histoire naturelle des environs du lac de Genève; elles sont à la suite de l'histoire de cette ville, par Spon (1), encore dit-on que son frère y a une grande part. N—T.

FATOUVILLE (..... DE), natif de Normandie, conseiller au parlement de Rouen, vivait à la fin du dix-septième siècle, et a travaillé pour l'ancien théâtre italien. Il y donna successivement, de 1682 à 1692 : *Arlequin Mercure galant; la Matrone d'Ephèse*, ou *Arlequin grapignan; Arlequin Lingère du Palais, Arlequin Prothée* (contenant une parodie de *Bérénice*); *Arlequin Empereur dans la lune* (pièce qu'il ne faut pas confondre avec *Arlequin Roi dans la lune*, de M. Bodard); *Arlequin Jason*, ou *la Toison d'or conquise; Arlequin Chevalier du soleil; Isabelle médecin; le Banqueroutier; la Fille savante; Colombine Avocat pour et contre; la Précaution inutile; le Marchand dupé*, et *Colombine femme vengée*. Toutes ces comédies étaient en trois actes : les quatre dernières sont insérées en entier dans le *Théâtre italien* de Gherardi, 1700, 6 vol. in-12. Le même recueil comprend les scènes les plus remarquables des dix autres comédies de Fatouville, qui au reste n'a pas mis son nom à ses ouvrages. Ghérardi, en tête des morceaux qu'il nous a conservés, n'a mis que l'initiale D. La seconde des pièces de Fatouville a été imprimée à part sous le titre de *Grapinian* ou *Arlequin procureur*, 1684, in-12. Cette pièce eut un tel succès dans le temps, que Bayle ne dédaigna pas d'en parler dans ses *Nouvelles de la république des lettres*, avril, 1684, article 7 (ou *Œuvres diverses*, tom. I, pag. 59). Du Gérard, auteur des *Tables alphabétique et chronologique des pièces représentées par l'ancien théâtre italien* (1750, in-8°.), attribue à un anonyme qu'il désigne par l'initiale D, *le Marchand dupé, la Fille savante* et *la Precaution inutile*; mais il n'hésite pas à nommer Fatouville comme auteur des onze autres pièces. A. B—T.

FATTORE (LE). *Voy.* PENNI.

FAU (JEAN-NICOLAS), en latin *Fagius*, religieux minime, né à Besançon vers la fin du 16e. siècle, fut nommé provincial de son ordre en Allemagne, passa ensuite avec le même titre dans la Castille, et de là à Naples, où il mourut le 16 juillet 1655. Il est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques en vers latins, dans lesquels on trouve assez de facilité et d'élégance pour faire regretter qu'il n'ait pas employé son talent à des compositions d'un intérêt plus général. Parmi les ouvrages du P. Fau on citera les suivants : I. *Speculum vigilantium, memoria dormientium, seu funebris poesis ad instar officii fidelium defunctorum*, Prague, 1640, in-12. C'est un petit poëme dont toutes les parties sont calquées sur celles de l'office des morts; II. *S. Maria liberatrix, causa nostræ lætitiæ seu pacifica poësis cantans officium parvum S. Mariæ*,

(1) Il y rapporte (pag. 458 de l'édit. in-4°.) une mesure trigonométrique de la distance de son château de Duillier, au sommet du Mont-Blanc, connu alors à Genève sous le nom de *montagne maudite*. Il trouva cette distance de 42 054 toises, et d'Anville a fait usage de cette détermination dans son *Analyse géographique de l'Italie*. Fatio évalue la hauteur du Mont-Blanc « à 2000 toises de France » pour le moins, pardessus le niveau de la surface » du lac, » et il est remarquable que cette évaluation, grossière en apparence, et la plus ancienne qui ait été faite, n'est que de 278 toises au-dessous de celle de Saussure, et se rapproche encore davantage des calculs plus récents.

Munich, 1644, in-12, fig. de Sadeler; III. *Florida corona boni militis seu encomia P. Gasparis Boni ord. Minim. provincialis*, Munich, 1652, in-8°. Ce volume renferme l'éloge des quinze vertus pratiquées principalement par le P. Bon. A la suite de chaque discours est un hymne sur le même sujet et une prière à J.-C. Le frontispice qui décore le volume est gravé par Sadeler. W—s.

FAUCCI (Charles), né à Florence en 1729, alla s'établir à Londres, où il a travaillé long-temps pour Boydell. On a de lui une *Bacchanale* et un *Couronnement de la Vierge* d'après Rubens : ce dernier sujet est le même qui avait été gravé par Pontius; une *Naissance de la Vierge* et une *Adoration des bergers* d'après P. de Cortone; un *Martyre de S. André* d'après Carlo Dolce. Avant de passer en Angleterre, cet artiste avait gravé à Florence plusieurs morceaux du recueil de la galerie du marquis de Gerini. P—e.

FAUCHARD (Pierre), chirurgien-dentiste, né en Bretagne à la fin du 17°. siècle, mort à Paris le 22 mai 1761. Il étudia son art sous Alexandre Poteleret, chirurgien-major des armées navales, et s'établit à Nantes, où il acquit une réputation qui le fit appeler à Paris. Des talents supérieurs dans une branche de l'art de guérir abandonnée aux ignorants et aux charlatans, le placèrent bientôt au premier rang et le rendirent célèbre dans la capitale. L'habitude de l'observation que Fauchard avait contractée dès sa jeunesse, lui ayant fait réfléchir que jusqu'à lui la science du dentiste ne s'était transmise, pour ainsi dire, que par tradition orale et par l'expérience manuelle, il entreprit, sur la théorie des maladies des dents et des opérations qui leur conviennent, un ouvrage *ex professo*, publié pour la première fois en 1728 sous ce titre : *Le Chirurgien-Dentiste*, ou *Traité des Dents*, *où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres et saines*, *de les embellir*, *d'en réparer la perte et de remédier à leurs maladies*, *à celles des gencives et aux accidents qui peuvent survenir aux autres parties voisines des dents*, avec 42 planches en taille-douce, 2 vol. in-12. Ce livre a été réimprimé en 1746, et après la mort de l'auteur, en 1786. Il obtint, lorsqu'il parut, l'approbation des anatomistes, des médecins et des chirurgiens les plus instruits, et soutient encore aujourd'hui sa grande réputation. Les imperfections qu'on y rencontre attestent les progrès de l'art, et l'ouvrage néanmoins sera consulté avec avantage par tous ceux qui voudront être, comme Fauchard, de bons chirurgiens-dentistes. Avant cet auteur il n'existait aucun écrit qui enseignât la manière de limer, tailler, plomber les dents; sur l'art d'en fabriquer d'artificielles, d'exécuter des dentiers simples ou doubles, et de placer des obturateurs au palais. Il en a imaginé cinq différents, qu'il employait et qui s'emploient encore avec succès. Fauchard a décrit avec exactitude les abcès qui attaquent la substance intérieure des dents sans en altérer la substance corticale. On peut regarder ce chirurgien comme le créateur de l'art du dentiste. M. Sue le jeune, dans son éloge de Devaux, dit que cet habile écrivain ne fut pas inutile à Fauchard dans la rédaction de son ouvrage. Cette assertion, fût-elle même prouvée, ne diminuerait en rien le mérite de Fauchard comme inventeur. F—r.

FAUCHER (Denis), bénédictin, naquit à Arles en 1487. Il embrassa la vie religieuse au monastère de Polinore en Italie, et, ayant acquis par ses talents et sa conduite l'estime de ses supérieurs, fut envoyé pour établir la réforme dans les maisons de l'ordre situées en-deçà des monts. Il mourut à l'abbaye de Lerins en 1562, dans un âge très avancé. On a de lui: I. *Ecloga de Laudibus insulæ Lerinensis.* Elle a été imprimée à la suite du poëme de Grégoire Cortese, *De situ et Laudibus sacræ insulæ Lerinæ*, Paris, 1597, in-8°., et dans la *Chronique* de cette abbaye, par Barral. II. *De contemptu mortis elegia*, imprimée à la suite du précédent; III. La *Préface* du Traité de S. Eucher, *De Laudibus eremi*, et celle de l'Instruction de S. Faust, *ad Monachos*, dans l'édition de ces deux ouvrages, Paris, 1578, in-8°.; IV. *Annalium Provinciæ, libri V.* L'original de cette histoire de Provence se trouvait dans la bibliothèque du marquis d'Aubais; mais la vanité en avait fait altérer plusieurs passages et ajouter d'autres. Plusieurs personnes pensent que cet ouvrage n'est pas de Faucher, par la raison que Barral n'en a fait aucune mention dans la vie de ce religieux. V. Quelques pièces de vers peu intéressantes. Dom Jean-Augustin Gradenigo, bénédictin de la Congrégation du Mont-Cassin, a inséré des *Mémoires* en italien sur la vie de Denis Faucher, dans la *Nova Raccolta d'opuscoli scientifici* de Calogerà, Venise, 1759, in-12.

W—s.

FAUCHER (Jean), médecin, né à Nîmes en 1530, ne se livra pas exclusivement à l'exercice de sa profession: il cultiva en même temps la science de l'antiquité et la belle littérature, et acquit dans l'une et dans l'autre des connaissances profondes. Il savait parfaitement non-seulement le grec et le latin, mais aussi l'hébreu et l'arabe. Il traduisit de cette dernière langue en latin les *Cantica Avicenni*, et publia cette version avec un commentaire et des notes qui déposent de sa vaste érudition. Estimé des savants de son temps, il dut à son mérite la protection spéciale et l'amitié du cardinal d'Armagnac, qui fut, comme on sait, l'appui des gens de lettres dignes de cette faveur. V. S—L.

FAUCHET (Claude), historien, naquit à Paris en 1529. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude de nos anciennes chroniques, et en fit des extraits dont la publication lui paraissait devoir répandre un grand jour sur les premiers temps de la monarchie. On ignore la plupart des circonstances de la vie de Fauchet; mais on est certain qu'il habitait Marseille, puisqu'il y avait transporté une partie de ses livres et de ses manuscrits qui furent pillés dans une émeute, de sorte qu'il perdit en un instant le fruit des travaux de son plus bel âge. Il s'attacha ensuite au cardinal de Tournon, qui l'emmena en Italie en 1554: il le dépêcha plusieurs fois au roi pour lui porter des nouvelles du siége de Sienne. Cette circonstance le fit connaître à la cour; il y trouva des protecteurs, et il obtint enfin, par leur crédit, la place de premier président de la chambre des monnaies. Il reprit alors des études pour lesquelles il avait toujours conservé un goût très vif; il rassembla ses notes éparses, remplit les lacunes qui s'y trouvaient en s'aidant de sa mémoire et des livres qu'il avait recouvrés, et publia successivement plusieurs petits ouvrages qui eurent assez de succès. Il avait grand soin d'en décorer le frontispice du nom du roi ou de quelques grands

seigneurs dont il espérait en retour quelque libéralité ; mais ce moyen ne lui réussit pas, puisqu'il se vit obligé, en 1599, de vendre sa charge pour payer ses dettes ; il était alors âgé de soixante-dix ans. Lelong rapporte que Fauchet étant allé, cette année-là, à Saint-Germain, pour présenter à Henri IV un exemplaire de la nouvelle édition de ses *Antiquités gauloises*, le roi le remercia froidement, et lui dit par moquerie, qu'il avait fait placer son buste en pierre dans une des niches du nouveau bâtiment. Fauchet, de retour à Paris, adressa à Henri IV un placet qui commence ainsi :

J'ai trouvé dedans Saint-Germain
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi de pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois et humain ;
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh! que j'aurais fait bon voyage ! (1)

Le roi rit beaucoup de cette plaisanterie, et accorda à Fauchet une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Il n'en jouit pas long-temps, étant mort à Paris vers la fin de l'année 1601. Fauchet est un historien impartial et d'une fidélité scrupuleuse : ses ouvrages contiennent des faits importants, et qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais il manque de goût et de critique, et son style est grossier, même pour le temps où il a écrit. On sait que Louis XIII fut tellement rebuté par les OEuvres de Fauchet, que depuis ce temps-là il n'ouvrait plus de livre qu'avec une extrême répugnance. Si cette anecdote prouve qu'on choisissait mal les lectures de ce prince, elle peut prouver aussi de quelle estime jouissaient les OEuvres de Fauchet, puisque les précepteurs du roi lui en conseillaient l'étude. La liste de ses ouvrages complétera cet article : I. *les Antiquités gauloises et françoises, contenant les choses advenues en Gaule depuis l'an du monde 3579, jusqu'à Clovis*, Paris, 1579, in-4°. ; 2e. édition, *augmentées de 3 livres, contenant les choses advenues jusqu'à l'an 751*, et de la *Fleur de la maison de Charlemagne, contenant les faits de Pepin et ses successeurs jusqu'à l'an 840*, Paris, 1599 et 1601, 2 vol. in-8°. ; *Déclin de la maison de Charlemagne, contenant les faicts de Charles-le-Chauve et ses successeurs, depuis l'an 840 jusqu'à l'an 987*, Paris, 1602, in-8°. Ce volume est une suite nécessaire des deux précédents. II. *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises, ryme et romans ; plus, les noms et sommaires des OEuvres de 127 poëtes françois vivants avant l'an 1300*, Paris, Patisson, 1581, in-4°., édition rare et recherchée d'un ouvrage très curieux. Duverdier en a inséré bien des articles dans sa *Bibliothèque françoise*. III. *De la ville de Paris, et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale*, Paris, 1590 et 1607, in-4°. ; IV. *Origine des dignités et magistrats de France*, Paris, 1600, in-8°., édition rare ; V. *Origine des chevaliers, armoi-*

(1) Lamare, cité par Joly dans ses *Remarques sur Bayle*, rapporte autrement cette anecdote ; il prétend que Fauchet ayant fait exécuter son buste en marbre par un sculpteur de Paris, il ne se trouva pas en état de le payer, et que le roi, qui cherchait des curiosités pour Saint-Germain, ayant vu *cette tête vénérable et de belle représentation*, l'acheta et la fit mettre avec d'autres dans ses jardins ; et comme, ajoute Lamare, le maréchal de Bouillon incita un jour le roi à faire du bien à Fauchet, et de se souvenir de lui : « Ventre-saint-gris, dit Henri IV, je m'en suis souvenu, je l'ai fait mettre dans mon jardin de Saint-Germain. » Ce que Fauchet ayant su, il composa les vers qu'on a cités plus haut. Mais si Fauchet avait fait exécuter lui-même son buste en marbre, il n'aurait pas dit que c'était le roi qui l'avait fait faire en pierre. Il y aurait eu d'ailleurs bien de la vanité à un homme aussi pauvre qu'on représente Fauchet, de faire faire son buste sans savoir s'il pourrait le payer. Ces raisons nous font préférer le récit de Lelong, dont toutes les circonstances n'offrent d'ailleurs rien que de très naturel.

ries et héraux, Paris, 1600, in-8°. rare. Cet ouvrage se trouve ordinairement réuni au précédent. VI. *Traité des libertés de l'église gallicane*, Paris, 1608; in-8°. Fauchet avait composé cet ouvrage en 1591, pour répondre aux bulles fulminées par Grégoire XIII contre Henri IV et les Français qui l'avaient reconnu pour leur souverain légitime. Il est mal digéré, dit Lelong, mais plein de choses curieuses. Les ouvrages qu'on vient d'indiquer ont été réunis sous le titre d'*OEuvres de feu Claude Fauchet*, Paris, 1610, 2 vol. in-4°. Cette édition a été contrefaite à Genève en 1611; mais on ne trouve pas dans cette contrefaçon le *Recueil de l'origine de la poésie françoise*. VII. les *OEuvres de Tacite*, trad. en français, Paris, 1582, in-fol.; 1583, in-4°.; 1584, in-8°. Les cinq premiers livres des Annales ont été traduits par Laplanche (*V.* LAPLANCHE). Huet dit que Fauchet l'emporte, par la fidélité et l'intelligence du texte, sur tous les traducteurs qui l'avaient précédé. VIII. *Dialogue des Orateurs* (attribué à Tacite ou à Quintilien), *nouvellement mis en françois*, Paris, 1585, in-8°. Fauchet annonçait une suite à son *Histoire de la poésie françoise;* mais ce projet est resté sans exécution. Il avait terminé en 1584, suivant Lacroix du Maine, un *Traité du duel ou combat singulier*, qui n'a point été publié. W—s.

FAUCHET (CLAUDE), né dans le Nivernais en 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et fut d'abord précepteur des enfants du marquis de Choiseul, frère du ministre; il entra ensuite dans la communauté des prêtres de Saint-Roch, à Paris. Une aventure qui eut quelque éclat dans le temps, lui attira un interdit de l'archevêque de Paris; mais cette disgrâce ne nuisit point à sa fortune. Ayant eu l'honneur de prêcher devant le roi, il obtint l'abbaye de Montfort, et devint grand vicaire de Bourges, sous M. de Phelipeaux. Il prononça l'oraison funèbre de ce prélat, mort à la fin de 1786, et celle de M. le duc d'Orléans, Louis-Philippe, petit-fils du régent. On a de plus de lui, et à la même époque, un *Discours sur les mœurs rurales*. La révolution vint lancer Fauchet sur un plus grand théâtre. Il en adopta les principes avec enthousiasme; ardent, doué de plus d'imagination que de jugement et de prudence, il se jeta dans le tourbillon. Il prononça en 1789 et les deux années suivantes, des discours où l'on trouve quelquefois d'assez beaux morceaux, et des vérités assez fortes à côté des plus graves erreurs. Son *Discours sur la religion nationale* est de ce genre : il y professe sur l'autorité de l'église, relativement au mariage, des principes assez sains. Trois *Discours sur la liberté*, un autre *sur l'accord de la religion et de la liberté*, une *Oraison funèbre de l'abbé de l'Epée*, un *Eloge civique de Franklin*, montrent de plus en plus le progrès des idées révolutionnaires dans la tête de l'auteur. Dans l'éloge de l'abbé de l'Epée, prononcé à Saint-Etienne-du-Mont le 25 février 1790, il détaille assez bien les procédés et les services du célèbre instituteur des sourds-muets; mais on pourrait trouver qu'il n'a pas toujours séparé avec justesse ce qu'il y avait de louable dans cet homme bienfaisant, de ce que l'église avait droit de reprendre en lui. L'*Eloge civique de Franklin* est encore plus répréhensible, et Fauchet, qui avait mérité d'être membre de la commune de Paris, y oublie trop fré-

quemment les principes de la religion dont il était le ministre. Sous prétexte de combattre le fanatisme et la superstition, il mène son lecteur à l'indifférence pour la croyance, et pour louer Franklin sans restriction, il dénature l'enseignement de l'église. Cet éloge fut prononcé le 21 juillet 1790. Fauchet figurait alors dans les clubs, et rédigeait un journal (*la Bouche de Fer*) tout-à-fait dans le sens révolutionnaire, travestissant l'Evangile pour le ployer aux idées démagogiques. Son zèle méritait une récompense. La constitution civile du clergé vint lui en offrir une, et le département du Calvados, où personne ne le connaissait, le choisit pour son évêque. Il fut sacré en cette qualité le 1er. mai 1791. On dit qu'il se signala dans son département par des extravagances. Appelé à l'assemblée législative qui suivit la constituante, il y vota pour qu'on ne fît aucun traitement aux prêtres *insermentés*, attendu, disait-il, *qu'on ne doit pas payer ses ennemis*. Le 6 avril 1792, lorsqu'un décret fut rendu pour supprimer tout costume ecclésiastique, Fauchet se hâta de déposer sur le bureau sa calotte et sa croix, et ses confrères imitèrent son exemple; c'était le Vendredi-Saint. Cependant il paraît que lorsque Fauchet vit la chute du trône, et qu'il ne put plus se méprendre sur le but du parti dominant contre la religion, il prit une marche un peu rétrograde. Il se déclara contre le mariage des prêtres par un mandement public. Son discours lors du procès de Louis XVI, est courageux pour le temps où il a été prononcé. Il combattit fortement ceux qui voulaient la mort du roi, et leur dit des vérités assez hardies, qu'il entremêla pourtant des phrases alors en usage contre le *tyran* et la *tyrannie*. Dans les différents appels nominaux qui terminèrent ce procès monstrueux, il vota toujours pour le parti le plus favorable. Sur cette question : *Louis est-il coupable?* il répondit : « Oui, j'en suis convaincu, com» me citoyen; je le déclare comme » législateur; comme juge, je n'en » ai pas la qualité, je ne prononce » rien. » Il admit l'appel au peuple, le sursis, vota pour la détention et le bannissement à la paix, et soutint son opinion avec courage dans le *Journal des Amis*, qu'il rédigeait alors. Depuis, Fauchet s'éloigna de plus en plus du parti dominant; il s'attacha aux fédéralistes et succomba avec eux. On l'accusa de complicité avec Charlotte Corday, qu'il n'avait fait qu'introduire dans les tribunes des séances de la Convention (*V.* CORDAY). Envoyé à la Conciergerie, il y trouva un prêtre vertueux, dont les entretiens le firent rentrer en lui-même. Voici ce qu'on lit à son égard dans les *Annales catholiques*, tom. IV, pag. 169 : « Pour Fauchet, je » peux vous dire positivement qu'il a » abjuré non seulement ses erreurs » sur la constitution civile, mais aussi » ce qu'il a prêché dans le temps à » l'église Notre-Dame, ce qu'il a dé» bité dans son club dit la *Bouche de* » *fer* sur la loi agraire, le sermon de » Franklin, etc., qu'il a fait abjuration » de toutes ses erreurs: qu'il révo» quait son serment impie et son in» trusion, après avoir fait sa profes» sion de foi; ce qui occasionnait des » murmures entre les gendarmes qui » étaient présents, qui me disaient » tout haut que je serais au premier » jour guillotiné comme lui. L'abbé » Fauchet, après s'être confessé, a » entendu lui-même Sillery en confes» sion. » (Extrait d'une lettre de

l'abbé Lothringer, du 27 juillet 1797, dans le journal ci-dessus.) Traduit au tribunal révolutionnaire avec vingt autres députés, Fauchet y fut condamné, et exécuté le 31 octobre 1793. Ses écrits ne sont pas dépourvus de talent, mais on y remarque souvent le défaut de goût, la prétention, le néologisme et l'exagération.

P—c—t.

FAUCON (Jean), ou FALCON, né à Sarinena, bourg du royaume d'Arragon, étudia la médecine à l'université de Montpellier, y reçut le doctorat, obtint une chaire en 1502, fut nommé doyen en 1529, et mourut en 1532. Faucon n'a produit aucun ouvrage original; il s'est borné au rôle de commentateur. I. *Additiones ad practicam Antonii Guainerii*, Pavie, 1518, in-4°., Lyon, 1525, in-4°.; II. *Notabilia suprà Guidonem*, Lyon, 1559, in-4°. Ce commentaire, publié après la mort de l'auteur par sa veuve, est écrit moitié en latin, moitié en français, et a plusieurs fois été réimprimé dans cette dernière langue; il forme un volume aussi gros et plus obscur que l'ouvrage de Gui de Chauliac, si l'on en croit Astruc, bon juge en pareille matière.

C.

FAUGÈRES (Marguerite Bleecker, femme), naquit en 1771, et fut élevée dans un village auprès d'Albany, dans les Etats-Unis. Elle perdit sa mère de bonne heure, et son père alors alla s'établir à New-Yorck. Une union mal assortie sema de maux la vie de Marguerite. Elle épousa un médecin de cette ville, qui dissipa sa fortune, au point qu'en 1796 Mme. Faugères languissait dans un grenier avec son époux. Ce dernier mourut en 1798, de la fièvre jaune, et sa veuve se consacra à l'éducation des personnes du sexe: elle ne survécut que trois ans à son mari, et termina ses jours en 1801. On trouve d'elle de nombreuses Poésies dans le *Museum américain* et dans le *Magasin de New-Yorck*. En 1793 elle publia les œuvres de sa mère, précédées d'une Biographie de cette dame, écrite par sa fille, et accompagnées de plusieurs pièces de sa composition. En 1795 elle donna une tragédie de *Bélisaire*, qui eut quelque succès. Elle a laissé de nombreux manuscrits dont on promettait la publication.

Z.

FAULCON et non FALCONI (Nicolas), né en Poitou dans le 13e. siècle, fut secrétaire de Jean Hayton, de la famille royale d'Arménie (*Voyez* Hayton); il écrivit sous sa dictée en 1305, une *Histoire de l'Orient* en langue vulgaire, et la traduisit en latin deux ans après. Cette traduction resta long-temps cachée dans la poussière des bibliothèques; mais Jean Molther s'en étant procuré une copie, la publia à Haguenau en 1529, in-4°; elle fut ensuite insérée dans le Recueil de Grynæus (*Novi orbis*), Bâle, 1532-1555, in-fol. Reineccius en donna une bonne édition, avec des notes, Helmstädt, 1585, in-4°., à la suite de l'ouvrage de Marc Polo, *De regionibus orientalibus*. Enfin André Muller fit réimprimer ce recueil avec des corrections dans le texte et des additions importantes, Berlin, 1671, in-4°. L'ouvrage de Hayton est estimé par les faits curieux qu'il renferme, et surtout pour l'exactitude des détails géographiques; il a été traduit, d'après la version de Faulcon, en flamand, en italien, en français et en anglais. On indiquera ces différentes traductions à l'art. Hayton. Le traducteur latin est mal nommé *Falconi* dans quelques manuscrits; La Croix du Maine, dans sa *Bibl. françoise*, le nomme Falcoin. Molther, Vossius, Muller, etc. le nomment Falconi; mais

Fabricius a très bien prouvé que son véritable nom est celui qu'on lui donne au commencement de cet article. La famille Fauleon subsiste encore à Poitiers, et a produit des imprimeurs distingués dans leur art. W—s.

FAULCONNIER (PIERRE), grand-bailli héréditaire de la ville et territoire de Dunkerque, président de la chambre de commerce, mort dans cette ville, sa patrie, le 26 septembre 1735, a laissé une *Description historique de Dunkerque*, Bruges, 1730, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, divisé en dix livres, donne l'Histoire de Dunkerque jusqu'en 1718. L'auteur attribue la fondation de la ville à St. Eloi qui, étant venu en 646 prêcher la foi aux Diablintes, bâtit une église dans les dunes; et c'est des noms flamands *Dune-Kercke* (église des Dunes), qu'il tire l'étymologie de Dunkerque. L'ouvrage est orné de petites cartes et de planches qui représentent soit des monuments, soit des hommes célèbres, tels que Michel Jacopsen, Jacques Colaert, le maréchal de Rantzau, Jean Bart, etc; la plupart de ces cartes et planches sont imprimées sur la même feuille que le texte. * A. B—T.

FAULHABER (JEAN), mathématicien allemand, né à Ulm en 1580, dans la classe des ouvriers, et mort dans la même ville en 1635, enseigna it les mathématiques avec distinction dans sa patrie, où il avait la charge d'ingénieur, lorsque Descartes, alors simple officier volontaire dans les troupes françaises en Allemagne et passant à Ulm, lui fit une visite. Le professeur jugea d'abord, à la mine et aux discours de ce jeune officier français, que c'était un avantageux qui ne doutait de rien, surtout lorsqu'il le vit lui promettre pour le lendemain la solution d'une question qui paraissait de la plus grande difficulté. Quelle fut sa surprise de voir en effet le lendemain son problême résolu de la manière la plus élégante! Cette petite aventure établit entre eux des liaisons d'amitié, dans lesquelles, dit Montucla, Descartes ne joua pas le rôle de disciple. A l'assurance avec laquelle Faulhaber ne cessait de proposer aux géomètres de son temps des problêmes, qu'il prétendait insolubles par toute autre méthode que par celles dont il se croyait seul inventeur, on serait tenté de croire que si son nom ne figure pas à la suite de ceux de Cardan et de Tartaglia, parmi ceux des mathématiciens auxquels on doit le perfectionnement de l'algèbre, cet oubli ne vient que de ce qu'il n'a écrit qu'en allemand, à une époque où tous les savants n'écrivaient qu'en latin. Mais quand on voit son *Academia algebræ* se terminer par un calcul hérissé de signes, de chiffres et de lettres, dont le résultat est l'explication du nombre mystérieux 666 de l'*Apocalypse*, on regrette qu'un talent réel ait été si mal employé (*V.* Klausing, *De Mathesi sacrâ non sacrâ, seu abusu mathematum in sacris*, Wismar, 1707, in-4°. de 32 pages). Faulhaber a perfectionné la construction de plusieurs instruments de mathématiques, et a publié en allemand divers ouvrages qui eurent de la vogue dans leur temps; son *Arithmétique* a été souvent réimprimée, et l'on recherche encore son *Himmlische geheimde Magia, oder Kunst-und-Wunder-Rechnung von Gog und Magog*, Ulm, 1613, in-4°. C'est un recueil de récréations mathématiques, curieux comme étant l'un des plus anciens ouvrages de ce genre. L'auteur y annonce avec emphase plusieurs découvertes merveilleuses dont il se réservait le secret. Jean Remme-

lin, ayant résolu quelques uns de ces problêmes, en publia la solution (en allemand) sous ce titre pompeux : *Victor Sphyngis oder Entdeckung*, etc. (*Découverte du nouvel art cabalistique de Gog et Magog de J. Faulhaber*), Augsbourg, 1619, in-4°. Parmi les autres ouvrages de Faulhaber, nous citerons seulement les suivants : I. *Mathematici tractatus duo, nuper germanicè editi, continentes, prior, novas geometricas et opticas aliquot singularium instrumentorum inventiones, posterior, usum instrumenti cujusdam belgæ de novo excogitatum, dimetiendis et describendis rebus aptum..... latinè versi per Joh. Remmelinum*, Francfort, in-4°., fig. : la date n'est indiquée que par le chronogramme DoMInVs tIbI prospICIet (1610). Il y décrit une machine assez ingénieuse pour dessiner la perspective; II. *Miracula arithmetica*, etc., Augsburg, 1622, in-4°., en allemand : c'est un supplément à son *Arithmétique*. Il y compare les procédés arithmétiques de chaque problême avec la méthode algébrique dont il faisait usage; III. *Mechanische Verbesserung*, etc., Ulm, 1626, in-4°., avec 2 planches : c'est la description d'un moulin à manége, inventé par Ramelli, auquel Faulhaber fit divers perfectionnements; IV. *Deuxième continuation du miroir mathématique*, etc., Ulm, 1626, in-4°., fig. : c'est une description de diverses machines assez ingénieuses, d'une planchette perfectionnée, d'un compas de réduction à trois branches, d'un moulin à bras ou à cheval, etc.; V. *Geheime kunstkammer*, etc. (*Cabinet secret de curiosités contenant toutes sortes de stratagémes de guerre, de secrets inouïs et autres machines admirables*), Ulm, 1628, in-4°. : il n'y donne que le catalogue de ces secrets merveilleux, au nombre de cent, mais sans description ni figure; VI. *Academia algebræ*, etc. (ou *Continuation des inventions miraculeuses dans cette science*), Augsbourg, 1631, in-4°. : il y développe sa méthode qu'il avait déja annoncée dès l'an 1604, dans son *Arithmetische-Cubiccossische-Lustgarden* (ou *Parterre algébrique*). Voyant, dit-il, qu'aucun mathématicien n'avait pu résoudre ses problêmes ni répondre aux défis qu'il leur avait faits depuis quinze ans dans ses divers ouvrages d'algèbre, il fait voir que la méthode de Cardan, ni aucune autre méthode connue jusqu'alors, ne pouvait donner cette solution; VII. *Inventions pour le tracé des redoutes* (pasteyen) *et fortifications*, etc., Francfort, 1610, in-4°.; VIII. *Description d'un nouveau compas de proportion, pour l'usage des fortifications*, Ulm, 1617, in-4°.; IX. *l'École de l'ingénieur*, Francfort, 1610; Nuremberg, 1634, 1637, 4 parties in-4°. — Christophe Erhard Faulhaber, né à Ulm en 1708, y fut fait professeur de mathématiques en 1737, et de théologie en 1763; il mourut le 16 juillet 1781. Outre un livre sur la sainte cène, en allemand, souvent réimprimé, on a de lui huit dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques. L'une, en allemand, rapporte les diverses opinions des savants sur les pluies de sang, Ulm, 1755, in-8°.; les autres, en latin, traitent de l'effet des lentilles (ou verres convexes), des miroirs ardents, de l'incertitude de la variation de l'obliquité de l'écliptique, de l'impossibilité du mouvement perpétuel dans dix machines différentes proposées pour résoudre ce fameux problême, etc. — Albert-Frédéric Faulhaber, médecin en titre de la

ville d'Ulm, sa patrie, y mourut le 26 juin 1773, âgé de trente-deux ans. Il a traduit du latin en allemand la *Nouvelle méthode de traiter la petite-vérole*, par J.-F. Clossius, Ulm, 1769, in-8°. — Elie-Mathieu FAULHABER, frère du précédent, né à Ulm en 1742, y fut fait professeur de mathématiques en 1767, de physique en 1773, de théologie en 1779, et y mourut le 28 mai 1794. Il n'a publié que deux dissertations peu importantes, quelques almanachs, et quelques articles dans le *Journal théologico-littéraire* de Seiler, depuis 1777. *Voy.* les *Notices sur les savants d'Ulm* par Weyermann, pag. 203-217 (en allemand). C.M.P.

FAULKNER (GEORGE), imprimeur irlandais du 18e. siècle, est le premier qui ait exercé sa profession en Irlande avec quelque réputation. Après avoir fait son apprentissage à Londres sous le célèbre Bowyer, il vint vers 1727 s'établir imprimeur-libraire à Dublin, où il se fit connaître par différentes publications utiles. Il était l'imprimeur de confiance du doyen Swift, et fut lié avec le comte de Chesterfield, qui lui a adressé des lettres ironiques fort piquantes où il le compare à Atticus. Ces lettres, ainsi que d'autres adressées au docteur Marsden, furent imprimées en 1777, in-4°. Sa crédulité le rendait souvent l'objet des mystifications des beaux-esprits qu'il recevait à sa table. Ayant eu le malheur de se casser la jambe en fuyant, selon son propre aveu, la fureur d'un mari jaloux, le poète Foote, qui n'épargnait personne, l'introduisit, sous le nom de *Peter Paragraph*, dans sa comédie des *Orateurs*, jouée à Dublin en 1762. Faulkner intenta un procès au satirique, mais son défenseur lui-même apprêta à rire à ses dépens, en le comparant à Socrate, et son adversaire à Aristophane. Le lord Townsend parvint à accommoder leur différend. On a conservé de cet imprimeur quelques lettres où perce un ton de pédantisme et une excessive vanité qui l'a souvent exposé au ridicule; mais ce défaut était racheté en lui par une délicatesse de procédés qui n'est pas commune. Il mourut alderman de Dublin le 28 août 1775. On trouve dans les *Mémoires de Richard Cumberland* (2 vol. in-4°.) des anecdotes curieuses sur George Faulkner. X—s.

FAULKON, *Voy.* CONSTANCE.

FAULTRIER (JOACHIM) naquit à Auxerre, en 1626, d'une famille ancienne. Né avec des talents qu'il avait perfectionnés par de bonnes études, et doué des qualités les plus recommandables, il embrassa l'état ecclésiastique, et d'abord se livra à la profession d'avocat. Sa probité et son habileté dans la conduite des affaires lui valurent une brillante clientelle. Un procès pour le comte du Lude lui procura l'avantage d'être remarqué par Louis XIV; ce prince, qui se connaissait en mérite, crut que l'abbé Faultrier pouvait être utile à son service, et le donna à Louvois qui l'employa dans différentes négociations; il les termina heureusement, et s'y acquit une grande réputation de sagesse, de prudence et d'intégrité. L'intendance du Hainaut lui ayant été confiée, il administra cette province avec tant d'habileté, qu'il sut se concilier également l'estime du souverain et l'attachement des administrés. Il était pourvu en commande de l'abbaye d'Ardennes, près Caen, ordre de prémontré, et de celle de Saint-Loup de Troyes; récompenses sans doute de ses travaux et de ses services. Son âge commençant à avancer, et fatigué des affaires, il se démit en 1688, avec la permission

du roi, de l'intendance du Hainaut. C'est alors que, se trouvant libre de toute autre occupation, il résolut de consacrer son loisir à la culture des lettres qu'il avait toujours beaucoup aimées. Il avait commencé à former une bibliothèque; il mit ses soins à l'augmenter et à la compléter, et parvint à en faire un monument digne de son amour pour les sciences et la littérature. On a le catalogue de cette précieuse bibliothèque dressé par Prosper Marchand, qui l'a fait précéder d'un Eloge de l'abbé Faultrier. (*V.* MARCHAND). Le roi avait donné à l'abbé Faultrier un logement à l'Arsenal; il y passa paisiblement le reste de sa vie à côté de ses livres, et entouré de ses amis. Le prince lui conserva son estime, l'admettait souvent à l'honneur de son entretien, et voulait bien quelquefois prendre ses conseils. Cet homme recommandable mourut le 12 mars 1709, âgé de 83 ans, et regretté de tous les gens de bien. On a de lui une *Lettre* en réponse *à l'abbé de Rancé*, qui, en écrivant la vie d'un de ses religieux, ancien militaire, y avait inséré des choses peu avantageuses à cet état.

L—Y.

FAUQUE (Mlle.), née au commencement du 18e. siècle, dans le comtat d'Avignon, fut forcée par ses parents d'embrasser la vie religieuse dans le couvent où elle avait été élevée. Douée d'une ame ardente et que les difficultés n'étaient point capables de rebuter, elle essaya de faire parvenir ses plaintes aux supérieurs ecclésiastiques, et au bout de dix ans elle obtint un bref qui annullait ses vœux. Sa famille refusa de la recevoir, et elle se décida à venir à Paris, où elle comptait se faire une ressource de la facilité qu'elle se sentait pour écrire. Peu de temps après son arrivée dans cette ville, elle conçut une passion violente pour un seigneur anglais; et, séduite par ses promesses, le suivit à Londres. Trahie par son amant, elle se trouva réduite à subsister du produit de ses ouvrages, dont quelques-uns eurent un instant de succès. On ignore l'époque de sa mort, mais on sait qu'elle vivait encore à Londres en 1777, et qu'elle s'y faisait appeler Mme. Fauque de Vaucluse. Lady Craven (aujourd'hui margrave d'Anspach) la chargea d'enseigner le français à ses filles. Le célèbre sir William Jones reçut aussi d'elle des leçons de cette langue, et lui rendit en retour quelques bons offices pour la composition de plusieurs de ses ouvrages. On a de Mlle. Fauque : I. *Le triomphe de l'Amitié*, Londres (Paris), 1751, in-12. Le style de cet ouvrage ne manque pas de naturel, et on y trouve, dit madame Briquet, des pensées qui naissent du sujet. II. *Abassaï*, *histoire orientale*, Paris, 1753, in-12, trad. en anglais, Londres, 1759, 2 vol. Ce roman, dit le même auteur, est semé de reflexions justes, fines et ingénieuses. III. *Contes du sérail*, *traduits du turc*, La Haye, 1753, in-12; ils sont très inférieurs à ceux de Mme. d'Aulnoy, de Mlle. de Lubert, et de la plupart des dames qui se sont exercées dans le même genre; IV. *Les Préjugés trop bravés et trop suivis*, Londres (Paris), 1755, in-12, réimprimé sous ce titre : *Danger des préjugés et Mémoires de Mlle. d'Oran*, Paris, 1774, in-12. V. *La dernière Guerre des Bêtes*, *fable pour servir à l'Histoire du 18e. siècle*, Londres (Bruxelles), 1758, in-8o., traduit en anglais la même année. VI. *Frédéric le Grand au temple de l'immortalité*, Londres, 1758, in-8°., trad. en anglais. VII. *Les Zelindiens*, in-12; VIII. *Les*

Vizirs, ou *le Labyrinthe enchanté*, conte oriental (en anglais), 2 vol.; il est précédé d'une introduction qu'on attribue à sir William Jones. Il se pourrait que ce roman, que Mme. Fauque présentait comme étant son premier essai dans la langue anglaise, ne fût que la traduction d'*Abassaï*. IX. *la Belle Assemblée anglaise*, ou *les Amusements de la bonne compagnie, entremêlés d'histoires intéressantes et d'anecdotes authentiques, qu'on suppose avoir été racontées par différentes personnes de qualité retirées du cercle brillant du beau monde*, 1774, en anglais. X. *Dialogues moraux et amusans*, en anglais et en français, Londres, 1777, in-12; l'élégance et la correction du style de la partie anglaise de ces dialogues, pourraient étonner si l'on ne savait que sir William Jones s'était chargé de l'épurer. Un critique, qu'on ne soupçonnera pas d'être favorable à Mlle. Fauque, l'abbé Sabathier, dit qu'on ne peut lui refuser de l'esprit et du talent pour écrire, mais que dans ses ouvrages elle a plus consulté l'imagination que la nature. Elle a laissé en Angleterre la réputation d'une femme aussi aimable que spirituelle.

W—s et X—s.

FAUR, *V.* PIBRAC et SAINT-JORRY.

FAURE (CHARLES), abbé de Ste.-Geneviève et premier supérieur général des chanoines réguliers de la congrégation de France, était né à Luciennes, près de Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble, originaire d'Auvergne. D'une humeur douce, d'un esprit docile, d'un cœur sensible et généreux, le jeune Faure montra dès son enfance des inclinations vertueuses et un penchant naturel vers la piété, qui le faisait se plaire aux offices et aux cérémonies de l'église. Il n'avait guère que huit ans lorsque le tonnerre tomba sur lui; on le vit tout environné de flammes, et ce ne fut pas sans surprise qu'on trouva qu'il n'avait reçu aucun mal. Son père, homme vertueux et instruit, fut son premier maître. On l'envoya ensuite à Bourges étudier chez les jésuites. Il y fit une partie de ses humanités, et revint dans la maison paternelle. Dans la suite, il alla les achever à la Flèche. Il était à peu près dans l'âge où l'on songe à prendre un état, lorsque son père mourut, ne laissant point une fortune considérable. La mère du jeune Faure crut favoriser ses inclinations et en même temps pourvoir à son sort, en le faisant entrer dans l'abbaye de St.-Vincent de Senlis; il y prit l'habit de chanoine régulier. Il fit profession le 1er. mars 1615. Cette abbaye, comme beaucoup d'autres, par suite des guerres civiles et par l'introduction de la commende, était tombée dans un grand relâchement. Le jeune Faure, extrêmement pieux, ne tarda point à s'en apercevoir. Sa piété et sa régularité contrastaient avec la conduite de presque tous les religieux de cette maison, et semblaient les condamner. Il n'est pas douteux qu'il n'eût été renvoyé, si les religieux n'avaient pas craint de déplaire à leur abbé, ami particulier de la mère du jeune religieux. Heureusement pour le frère Faure, il fut encouragé et soutenu dans ses bons desseins par un respectable ecclésiastique du diocèse de Beauvais, nommé M. *Ransson*, qu'on avait appelé dans la maison pour avoir soin des novices; circonstance qui seule fait voir combien cette maison était dénuée de bons sujets, puisqu'on n'y avait pas trouvé un religieux qui pût ou voulût se charger d'un emploi dont le premier devoir est de donner le bon exemple. Ce M. Ransson lui-même fut l'objet de beaucoup de per-

sécutions. Au mois d'octobre suivant, le frère Faure se rendit à Paris pour y faire sa philosophie et sa théologie dans l'université. Il se logea au collége du Mans, alors dirigé par M. Bourdoise (*V.* BOURDOISE). Le jeune chanoine régulier mena dans cette maison la vie la plus édifiante et la plus pénitente, partageant son temps entre les exercices de piété et l'étude. Après avoir pris le degré de bachelier en théologie, on le sollicita de faire son cours de licence pour prendre le bonnet de docteur; mais, soit humilité, soit que des soins plus importants le rappelassent dans son abbaye, où il souhaitait ardemment que la régularité se rétablît, il s'y refusa. Il s'y était fait de grands changements et bien conformes aux vœux du P. Faure. Le zèle, l'exemple, les sages conseils de M. Ransson n'avaient pas été sans fruit. Ils avaient fait une forte impression sur deux religieux de l'abbaye de St.-Vincent, les PP. Baudouin et Branche. Ils avaient sincèrement repris l'esprit de leur état, et souhaitaient qu'une bonne réforme s'établît dans leur maison. Le prieur et tous ceux qui s'opposaient à ce pieux dessein, comme par un coup de la Providence, étaient morts dans le courant d'une année. Le P. Baudouin fut élu prieur, et le P. Faure contribua beaucoup à son élection. Lui-même fut nommé sous-prieur et maître des novices. Tous deux mirent la main à l'œuvre. Bientôt la maison changea de face, et devint aussi régulière qu'auparavant elle l'était peu. On travaillait alors, par ordre de Louis XIII, à la réforme des différents ordres religieux; plusieurs congrégations s'étaient déjà réformées. Le cardinal de la Rochefoucauld avait été chargé par le roi de ce qui concernait les maisons de chanoines réguliers, et dès l'an 1622, il avait obtenu de Rome un bref qui l'autorisait à introduire la réforme dans les maisons qui en avaient besoin. Il connaissait le zèle du P. Faure, et se servait de lui avec succès. Déjà, à l'exemple de St.-Vincent, plusieurs maisons de chanoines réguliers s'étaient réformées. On tirait de cette abbaye des religieux, pour porter l'esprit de régularité dans celles où il s'était affaibli. Le cardinal nomma le P. Faure visiteur et supérieur des maisons réformées. Le projet de cette éminence était de prendre quarante maisons de celles qui étaient les moins éloignées de Paris, et de les réunir sous chapitre général, avec la dénomination de *congrégation parisienne;* mais le roi l'ayant nommé à l'abbaye de Ste.-Geneviève avec l'intention que la réforme y fût introduite, le plan du cardinal s'agrandit. Il résolut de faire de cette abbaye le chef-lieu de la congrégation, en lui agrégeant des maisons de toutes les provinces du royaume, et de lui donner le nom de *congrégation de France.* Cependant douze religieux de St.-Vincent et quelques autres tirés des maisons réformées, avaient été introduits dans l'abbaye de Ste.-Geneviève et en avaient pris possession le 27 avril 1624. Le zèle du P. Faure ne se relâchait en rien : en sa qualité de visiteur et de vicaire-général, il parcourait les maisons, faisait des réglements, instituait des séminaires, veillait soigneusement à l'observation de la règle, et chaque année la congrégation se grossissait de nouvelles maisons qui demandaient à s'y réunir. D'un autre côté, on sollicitait à Rome la bulle d'érection de la congrégation; elle fut expédiée le 3 février 1634. Par les dispositions de cette bulle, l'abbaye de Ste.-Geneviève devait avoir un abbé régulier après la démission

du cardinal. Jusque-là, l'abbé élu n'était que son coadjuteur, et il exerçait sur la congrégation la supériorité générale pendant son triennat. Le 17 octobre de la même année, le chapitre-général s'assembla à Ste.-Geneviève pour l'élection d'un supérieur-général. Tous les vœux se réunirent sur le P. Faure. Il fut élu abbé-coadjuteur de Ste.-Geneviève et supérieur-général de la congrégation. Trois ans après, cette dignité lui fut continuée dans un second chapitre-général; mais comme, par les dispositions de la bulle, on ne pouvait pas être élu trois fois de suite, quelques instances que fissent les religieux pour que le P. Faure fût encore continué, il dut se démettre après ce deuxième triennat. On élut à sa place le P. Boulart. Néanmoins, un acte du chapitre général conserva au P. Faure des pouvoirs si étendus, que le P. Boulart lui-même ne pouvait rien faire que de son conseil. Le triennat du P. Boulart étant écoulé, le P. Faure fut de nouveau élu, pour la troisième fois, *à l'unanimité*. C'est au commencement de ce troisième généralat triennal, qu'épuisé avant l'âge par les fatigues et les austérités, cet excellent religieux, dans le cours de ses visites, tomba malade d'une manière inquiétante. On le ramena de Chartres à Paris. Quel que fût son état, il continua ses travaux pendant deux mois que dura sa maladie, et eut le courage de mettre la dernière main à ses constitutions; il dressa même des mémoires et des instructions sur des objets importants. Il expira le 4 novembre 1644, âgé de cinquante ans. L'ardeur de son zèle l'avait porté à étendre le bien de son institut jusqu'en Irlande. L'année même de sa mort, il avait admis à la profession sept jeunes irlandais, qui retournèrent dans leur pays prêcher la foi, et dont quelques uns reçurent la palme du martyre. Les ouvrages du P. Faure sont: I. ses *Constitutions*, « ouvrage admirable et tout rempli de l'esprit de Dieu, » dit son historien; II. *le Directoire des Novices*, plusieurs fois réimprimé, et que le P. Adam Schirmbech, jésuite allemand, a traduit en latin et publié à Munich, sous le titre de *Palestra religiosa*; III. différents *Traités* manuscrits, dont un *de la persévérance*, et un autre intitulé : *Idées des choses qui serviront à conserver l'esprit de piété dans la congrégation;* IV. *Samuel christianus*, Paris, 1638, livre composé pour les séminaires de la congrégation; V. des *Exhortations* et des *Dissertations* sur divers sujets; VI. des *Lettres* inédites en grand nombre, où il est traité des *matières les plus importantes du salut et de la perfection religieuse*. Il y a une *Vie du P. Faure*, 1 vol. in-4°., Paris, 1698. Il paraît que le P. Lallemant, prieur et chancelier de Ste.-Geneviève, en avait ramassé les matériaux et l'avait commencée. Le P. Chartonnet, aussi prieur de Ste.-Geneviève, y a mis la dernière main et l'a publiée. On y trouve l'histoire des chanoines réguliers, dont le P. Faure a été le principal supérieur. L—y.

FAURE (François), évêque d'Amiens, était né le 8 novembre 1612, à Ste.-Quitière, près d'Angoulême. Il annonça dès son enfance un goût très vif pour la retraite, et à peine eut-il terminé ses études, qu'il sollicita son admission dans l'ordre des Cordeliers. Les épreuves du noviciat ne le rebutèrent point, et il prononça ses vœux à l'âge de dix-sept ans. Le jeune Faure était doué d'un esprit vif et agréable, il parlait avec facilité et paraissait également propre à réussir dans les sciences ou dans les affaires. Ses supérieurs

jugèrent à propos de l'envoyer à Paris, faire son cours de théologie. Il soutint ses thèses pour le doctorat, de manière à confirmer l'opinion qu'on avait de son mérite. Le cardinal de Richelieu voulut entendre un homme dont chacun lui parlait d'une manière si avantageuse; il fut satisfait de la sagesse de ses réponses, et se déclara son protecteur. Après la mort du cardinal, la reine Anne d'Autriche se chargea de la fortune de Faure, et le fit nommer sous-précepteur de Louis XIV. Les preuves de reconnaissance et de dévouement qu'il donna à cette princesse pendant les troubles de la minorité, lui valurent l'évêché de Glandèves, d'où il fut transféré à celui d'Amiens en 1654; Faure se montra jaloux de maintenir et d'accroître l'étendue de sa juridiction. Il eut à ce sujet une dispute très vive avec le doyen de St.-Florent de Roye, qui prétendit pouvoir se passer de l'approbation de l'évêque pour administrer les sacrements, puisqu'il était nommé par le chapitre. L'affaire, débattue dans plusieurs mémoires, fut portée au conseil d'état, qui ne la jugea point définitivement. L'évêque d'Amiens assista à plusieurs assemblées du clergé, et fut presque toujours chargé d'en présenter les délibérations à l'approbation du roi. Il conserva la faveur de la cour jusqu'à sa mort, qui arriva à Paris, le 11 mai 1687. Il était âgé de soixante-quinze ans. Son corps fut transporté à Amiens et inhumé dans la cathédrale. Les ouvrages que Faure a publiés sont fort au-dessous de sa réputation, et lui avaient attiré, de son vivant, des épigrammes assez piquantes. On a de lui: un *Recueil de statuts synodaux pour le diocèse d'Amiens*; une *Censure des Lettres provinciales*; une *Ordonnance contre le Nouveau Testament de Mons*, réfutée par Lenoir, théologal de Séez; un *Panégyrique de Louis XIV*, Paris, 1680, in-4°. et des *Oraisons funèbres* de la reine Anne d'Autriche, sa bienfaitrice, d'Henriette Marie, reine d'Angleterre, et de Gaspard IV de Coligny.

W—s.

FAURE DE FONDAMENTE (François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes, de parents protestants, avant le milieu du 17e. siècle, fit son délassement de la culture des lettres. Son goût et ses lumières lui acquirent l'estime des beaux-esprits de son temps. Pélisson, qui lui était d'ailleurs uni des nœuds du sang et de l'amitié, lui dédia son *Histoire de l'Académie françoise*. Il fut un des premiers membres que les fondateurs de celle de Nîmes s'adjoignirent, avant même que cette société eût une existence légale. Il reçut, avec un de ses collègues, la mission d'aller solliciter les lettres patentes qui devaient consolider cet établissement. Ses rapports avec Pélisson, et d'autres hommes de lettres non moins considérés, facilitèrent le succès de ses soins. Il fut moins heureux lorsqu'on le chargea ensuite de négocier l'association de la nouvelle académie avec l'académie française: il réussit à intéresser à ce projet, Pélisson, Charpentier, le duc de Saint-Aignan et l'abbé Fléchier; mais leur zèle fut impuissant contre les obstacles que suscitèrent alors un grand nombre de leurs confrères. Il était réservé à Fléchier d'en triompher quelques années plus tard, lorsque, devenu évêque de Nîmes, et protecteur de l'académie de cette ville, il voulut se montrer digne de ce dernier titre. Faure n'a publié aucun ouvrage, mais on sait qu'il en avait composé un sur *la Science des Médailles*; qu'il s'occupait d'une *Tra-*

duction de Quintilien, et qu'il avait aussi traduit l'*Epître d'Aristenète, sur le luxe et la mauvaise humeur des Femmes*. On ignore l'époque précise de sa mort; mais on voit, par les registres de l'académie de Nîmes, que son éloge fut prononcé dans le sein de cette compagnie, par M. Guirau, le 9 août 1686. V. S—L.

FAUST. *Voy.* FUST.

FAUST (JEAN), né vers le commencement du 16e. siècle, était fils d'un paysan de Weimar, d'autres disent de Kundling. Il fut élevé par un de ses oncles, qui le fit étudier en théologie. Malgré son penchant à la débauche, Faust termina son cours et se fit recevoir docteur. Mais bientôt il se dégoûta de cette science, cultiva la médecine, l'astrologie, et se livra surtout à la magie. De ce moment, ses historiens ne sont plus que d'insipides romanciers, qui débitent mille absurdités sur son compte. Ils le font conjurer le diable, s'asservir un esprit infernal, nommé Mephostophile, avec lequel il fit un pacte de vingt-quatre ans, descendre aux enfers, parcourir les sphères célestes, toutes les contrées de ce monde sublunaire, s'entourant partout de prestiges, jouant des tours dignes d'un écolier, ayant commerce avec la fameuse Hélène, femme de Ménélas, faisant apparaître Alexandre-le-Grand devant Charles-Quint, et, pour terminer convenablement la scène, ayant le col tordu par le diable, à l'expiration de son pacte. Bien plus infaillible encore que l'illustre Mathieu Laeusberg, Faust débitait tous les ans en Allemagne des Almanachs qui, dictés par Belzebuth, ne pouvaient manquer d'avoir un grand succès. Tels sont les faits merveilleux que rapporte George-Rodolphe Widman, qui publia à Francfort, 1587, in-8°., l'histoire de J. Faust et de Christophe Wagner, son valet. Cette histoire, ou plutôt ce roman, réimprimé à Berlin, 1590, et à Francfort, 1591; reparut à Hambourg, 1598-1600, in-4°., 3 vol., avec des commentaires historiques, physiques et moraux, et souvent depuis, mais avec plus ou moins de mutilations, disent les publicateurs des éditions corrigées. Ces commentaires sont le comble de l'ignorance et de la bêtise. L'histoire de Faust fut traduite en anglais, en hollandais, 1592, in-8°.; 1687, 2 vol.; 1608, in-4°.; et en français, par Victor Palma Cayet, Paris, 1603; Rouen, 1604; Paris, 1673; Cologne (Bruxelles), 1712, in-12, etc. Adelung a consacré un article à Jean Faust à la fin du dernier volume de son *Histoire des Folies humaines*. On y trouve les *Conjurationes Fausti*, auxquelles il ne manque que les figures mystérieuses qui doivent y être jointes, pour que le lecteur puisse opérer les mêmes prodiges que le magicien de Weimar. Les Allemands, assez amis du merveilleux, ont souvent mis sur la scène la descente du docteur Faust aux enfers. De ce nombre sont le célèbre Goethe, Klinger et J. F. Schink. Trithème, le plus ancien de tous, J. Manlius, Schaller, Wier, Del Rio, et même Camerarius et Gessner, ont parlé plus ou moins longuement de Faust et de ses enchantements; bien plus, Pierre-Frédéric Arpe a donné le catalogue de ses ouvrages magiques. Malgré le témoignage de ces écrivains, beaucoup d'autres, et peut-être avec raison, regardent ce personnage comme entièrement imaginaire, son histoire, comme un roman fait à plaisir. Quelques-uns, entre autres Conrad Durrius, se sont avisés de croire que la légende de Faust est une satire fabri-

quée par les moines contre Jean Fust, un des inventeurs de l'imprimerie, irrités qu'étaient ces cénobites, d'une découverte qui leur enlevait les utiles fonctions de copistes de manuscrits. Plusieurs auteurs ont réfuté cette opinion peu fondée. Zeltuer avait composé sur ce sujet : *Schediasma de Fausto præstigiatore ex Joanne Fausto à quibusdam ficto.* On peut encore consulter sur Faust, Struvius, dans son *Introd. in not. rei litt.*, et dans sa *Bibl. antiq.*, ainsi que J. George Neumann, qui a publié *Dissertatio historica de Fausto præstigiatore*, Wittemberg, 1683, 1693, 1711, in-4°. D. L.

FAUST (Jean-Frédéric), historien, né à Aschaffenbourg en Franconie, daas le 16ᵉ. siècle, n'est connu que par l'ouvrage suivant : *Limburgenses fasti, sive fragmentum Chronici urbis et dominorum Limburgensium ad Loheram è manuscriptis codicibus*, Heidelberg, 1619, in-fol. Cette Chronique est peu estimée. — Un autre écrivain du même nom et de la même famille, et qu'Adelung croit fils du précédent, a publié en allemand, la *Chronique de la ville de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12. Il s'était adonné à l'étude de la langue hébraïque, et mit *en vers latins* la partie du Talmud, qui est relative aux mariages. Son ouvrage anonyme parut sous ce titre : *Tractatus de contractibus judæorum matrimonialibus Talmudicus, latinis donatus musis*, Bâle, 1699, in-4°. — Maximilien Faust, d'Aschaffenbourg, avocat et sindic à Francfort, publia en 1641, dans la même ville, ses *Consilia pro ærario*, in-fol. C'était le fruit de vingt ans de travaux et de recherches. W—s.

FAUSTINA (Signora). *V.* Hasse.

FAUSTINE (Annia-Galeria-Faustina), naquit l'an 140, d'Annius Verus, qui avait été trois fois consul, et qui faisait remonter son origine à Numa. Au lieu de conserver pur ce beau titre de gloire qu'elle relevait encore par son mariage avec Antonin-le-Pieux, Faustine suivit la pente naturelle qu'elle avait pour le plaisir, et le plaisir la conduisit au vice. Assise sur le trône des Césars, Faustine le souilla par ses débauches, autant que son époux l'illustra par ses vertus. Antonin gémissait de ses débordements, mais le caractère de douceur et de modération de ce prince lui faisait fermer les yeux sur la conduite de l'impératrice. Cet excès d'indulgence, qui aurait ramené à son devoir un cœur moins corrompu, ne fut pour Faustine qu'une espèce d'encouragement au libertinage. Sure de l'impunité, elle s'y livra sans retenue. Elle vécut constamment au milieu des déréglements les plus honteux, et tel était l'aveuglement du prince, qui toléra ses débauches pendant sa vie, qu'il la fit placer après sa mort au rang des déesses. Il lui fit élever des autels et des temples, et voulut que ses statues fussent portées dans la procession des jeux du Cirque, avec celles des divinités de l'empire. Un grand nombre de médailles nous ont conservé les traits de cette princesse. Antonin ne manqua pas de lui donner encore, sur celles qu'il fit frapper après sa mort, le titre de *Diva*. Elles font mention de la dédicace du temple qui fut construit en son honneur, et dont on voit encore aujourd'hui à Rome de belles ruines, à l'église de St.-Laurent *in Miranda*. Une des plus précieuses de ces médailles est celle qui rappelle l'institution des filles Faustiniennes, et qui a pour légende : *Puellæ Faustinianæ*. Faustine avait épousé Antonin avant qu'il eut été adopté par

Adrien, et elle mourut à l'âge de trente-six ans, trois ans après qu'il eût été créé Auguste. Elle avait eu deux fils, qui périrent fort jeunes. Les monuments seuls nous ont transmis leurs noms. L'un se nommait *Marcus Galerius Antoninus*, dont nous possédons une belle médaille grecque au revers de la tête de sa mère. Les inscriptions nous donnent le nom du second (*Aurelius Fulvius Antoninus*), et celui d'*Aurelia Fadilla*, sa sœur, qui mourut aussi de bonne heure. Le seul enfant qui lui survécut fut *Faustine* jeune, épouse de Marc-Aurèle. — Faustine jeune (Annia Faustina), surpassa sa mère par la dissolution de ses mœurs. Commode son fils, passait pour être le fruit de ses amours adultères; souvent elle choisissait ses amants dans la classe du peuple la plus obscure. Si Messaline n'avait pas vécu avant elle, ce serait Faustine qui aurait conservé le honteux privilége de prêter son nom aux femmes impudiques. On engagea souvent Marc-Aurèle à la répudier : « Il faudra donc lui rendre sa dot, » disait ce prince trop indulgent, et cette dot était l'empire. Nous ne retracerons point ici toute l'infamie de sa conduite, les nombreux excès auxquels elle se livrait n'échappèrent pas à la raillerie et à la censure des Romains; son époux seul ne l'en punit point. On blâme Marc-Aurèle de cette faiblesse; peut-être a-t-il ignoré une partie de ces désordres, ou craint d'imprimer une tache à la dignité impériale. En punissant les travers de l'impératrice, il eut justifié les bruits populaires qui la flétrissaient. Faustine fut accusée d'avoir contribué à la mort de Lucius Verus, son gendre, pour qui elle avait eu des complaisances criminelles, et qui s'en était vanté. On lui reproche aussi d'avoir excité Avidius Cassius à la révolte. (*Voy.* Avidius Cassius); mais puisque les auteurs anciens n'établissent pas ce fait comme constant, nous sommes bien moins en état de l'éclaircir aujourd'hui. Nous savons au contraire, par une lettre de Marc-Aurèle, qu'elle avait engagé ce prince à punir sévèrement les complices de Cassius. Faustine accompagna l'empereur en Asie, vers l'an 174, et mourut subitement en Cappadoce, dans un village nommé Halala, situé auprès du mont Taurus. Marc-Aurèle pleura cette princesse comme s'il avait perdu la femme la plus vertueuse; il fonda dans le lieu où elle mourut, une ville à laquelle il donna le nom de *Faustinopolis*, et rendit à sa femme les mêmes honneurs qu'Antonin avait rendus à la sienne. On peut voir dans Dion et Capitolin, jusqu'où fut portée à cet égard la faiblesse de Marc-Aurèle. Sur ses médailles, elle fut appelée de son vivant *Mater Castrorum* (Mère des Armées). C'est la première fois qu'on y voit paraître ce titre, dont plusieurs impératrices se décorèrent après elle. Mais rien n'est plus étrange que d'y trouver la légende *Pudicitia*. Malgré tous les honneurs qui lui furent décernés par Marc-Aurèle, on ne connaît encore jusqu'ici aucune médaille en or de Faustine, frappée après sa mort. Les autres cependant nous font voir qu'elle fut mise au rang des Dieux, et Capitolin nous apprend que Marc-Aurèle lui dédia un nouvel établissement des filles Faustiniennes. Faustine eut plusieurs enfants de Marc-Aurèle, *Vibia Aurelia*, *Sabina* et *Fadilla*, dont les inscriptions publiées par Gruter et Muratori, nous ont conservé les noms; *Lucile*, qui épousa Lucius Vérus, associé à l'empire par Marc-Aurèle; deux fils jumeaux, *Commode* qui succéda à son père, et qui hérita de tous les vices

de sa mère, et *Antoninus* qui mourut fort jeune; enfin elle fut mère d'*Annius Verus*, déclaré César à l'âge de sept ans, et qui mourut peu de temps après. Il nous reste de ce dernier prince quelques médailles et médaillons grecs et romains, sur lesquels il porte le titre de César, et qui sont de la plus grande rareté. — Les médailles seules nous font connaître le nom d'une autre FAUSTINE (*Annia Faustina*), épouse de l'empereur Elagabale, qui ne semblait choisir une épouse que pour la répudier. Le nombre de ses divorces égala celui des mariages que son caprice lui faisait contracter. Annia Faustina descendait de Marc-Aurèle : mariée à Pomponius Bassus, elle résista longtemps aux sollicitations d'Elagabale, qui prit le parti de faire assassiner le vertueux Bassus, pour épouser sa femme, aussi célèbre par sa beauté que par sa naissance et ses belles qualités. Les historiens qui parlent de cette princesse, sans nous faire connaître son nom, ne sont pas d'accord sur l'époque où elle devint épouse d'Elagabale. Dion veut qu'elle ait été sa première femme, Hérodien au contraire la désigne comme la dernière. Les écrivains modernes sont d'après cela demeurés partagés d'opinion; mais l'abbé Belley, qui a rendu à l'histoire et à la numismatique taut de services importants, a enfin éclairci d'une manière victorieuse, par le secours des médailles, ce point de Chronologie, en établissant que Cornelia Paula avait été la première femme d'Elagabale, Aquilia Severa la seconde, que celle-ci avait été répudiée pour faire place à Faustine, renvoyée à son tour pour voir Aquilia venir reprendre le titre d'épouse auprès de ce sybarite insensé. Les médailles de Paula, d'Aquilia et d'Annia Faustina, frappées en Egypte, avec les dates de chaque année du règne d'Elagabale, sont les monuments dont l'abbé Belley s'est servi dans sa dissertation (1). Les médailles d'Annia Faustina sont fort rares; c'est par cette raison que les faussaires se sont plu à les reproduire souvent : plusieurs coins modernes, qui avaient été placés avec confiance dans certains cabinets, en ont été exclus à mesure que les connaissances numismatiques se sont agrandies. T—N.

FAUSTINUS (PÉRISAULE), de..... est auteur de deux poëmes latins, intitulés l'un : *De honesto appetitu*, l'autre : *De triumpho stultitiæ*, imprimés sans date à Rimini, chez Jérôme Soncino. Ce livre est d'une extrême rareté. L'exemplaire qu'en possède la bibliothèque Mazarine, n°. 21236, porte sur le titre qu'il est d'une seconde édition (*iterùm excusa*); il est in-8°. caractères italiques très menus, feuillets non chiffrés, mais signaturés depuis A jusqu'à H inclusivement. Le premier poëme s'étend jusqu'au feuil- D. iiij recto. Il semblerait, d'après Maittaire, tome Ier. de son *Index annal. typogr.*, pag. 393, que les Rusconi de Venise auraient imprimé après coup leur nom et la date de 1524 sur quelques exemplaires; mais rien de cela ne paraît sur l'exemplaire de la bibl. Mazarine. Soncino a dédié le premier poëme à Gorus Gerius, évêque de Fano, et vice-légat de Bologne. Le sujet de ce poëme est la modération dans les désirs : l'autre, partagé en trois livres, peint les folies du premier

(1) La première médaille de Julia Paula que cite l'abbé Belley dans sa dissertation, porte la date de l'an trois du regne d'Elagabale. Nous en possédons une qui est inédite, avec la date de l'an deux; ce qui pourrait faire remonter de quelques mois l'époque du mariage de cette princesse, telle qu'elle est fixée par l'abbé Belley. Voyez *Memoire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, Histoire, pag. 60, tom. 42.

âge, celles de l'âge mûr et celles de la vieillesse. Le style et la versification sont médiocres. Il est peu de portraits moins flattés de la femme, que celui que trace l'auteur. Il a été transcrit par un médecin de Padoue, nommé Antoine Ulmus, dans son singulier ouvrage, intitulé *Physiologia barbæ humanæ*, où l'on peut le voir p. 134 et 135 de la 2e. édition de Bologne, 1603, in-fol. M—on.

FAUSTO (Sébastien), savant italien, surnommé *da Longiano*, d'une petite ville de la Romagne, où il naquit de parents obscurs, vers le commencement du 16e. siècle, passa ses premières années dans sa patrie. On ignore le lieu où il fit ses études et les détails de sa jeunesse. Il était en 1532 attaché au comte Gui Rangone de Modène, généreux protecteur des lettres; il le fut ensuite au comte Claude de la même famille, et fut chargé de l'éducation de son fils. On ne peut le suivre en quelque sorte dans ses nombreux déplacements, qu'au moyen des dédicaces et des préfaces de ses ouvrages; on le voit en 1544 auprès du marquis Jérôme Pallavicino; en 1556 à Vicence, où il fut reçu de l'académie des *Costanti;* en 1558 à Ferrare: on voit même qu'il entra dans un complot que firent cette année-là les Espagnols pour s'emparer de cette ville. Il était en 1559 à la petite cour du seigneur de Piombino. Peu de temps auparavant, il était passé dans l'île de Corse, d'où il était revenu à Gènes, chargé par le gouverneur d'annoncer qu'en dix jours il avait délivré Bastia, qui était assiégé par les Français. Quand Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, eut recouvré ses états, Fausto fut appelé à sa cour en 1560. L'année précise de sa mort est inconnue, comme celle de sa naissance. Malgré les bizarreries de son caractère et un excès d'amour-propre qu'il prenait peu le soin de cacher, il était lié avec plusieurs hommes célèbres de son temps. Il le fut surtout avec Pierre Arétin, qu'il était digne, par ces défauts mêmes, d'avoir pour ami. On trouve cinq de ses lettres parmi celles de différents auteurs à l'Arétin. Il s'y vante lui-même avec une franchise ridicule; mais il y vante aussi excessivement son ami. Il lui dit, entr'autres choses, qu'il avait un frère, moine et prédicateur, lequel avait déclaré à la fin d'un de ses sermons que si la nature et Dieu voulaient réformer la race humaine, ils ne pouvaient rien faire de mieux que de produire plusieurs Pierre Arétin. Fausto a laissé un assez grand nombre d'ouvrages; les plus estimés sont des traductions : I. *Dioscoride fatto di Greco in italiano*, Venise, 1542, in-8°. A la fin de cette traduction de Dioscoride, Fausto a mis celle du petit traité de Paul Eginète sur les poids et les mesures; II. *Epistole dette le famigliari di Marco Tullio Cicerone*, Venise, 1544; 1555, in-8°.; III. *Le orazioni di Marco Tullio Cicerone di latine fatte italiane, e divise per li generi in giudiciali, deliberative è dimostrative*, Venise, 1556, 3 vol. in-8°. D'autres auteurs, tels qu'Octavien Zara, Sébastien Cavallo, etc., contribuèrent à cette traduction; celle des *Philippiques*, contre Marc-Antoine, est toute de Fausto, et forme un des trois volumes, dont on trouve des exemplaires à part. Il avait puisé dans Cicéron même les règles de l'art de traduire, qu'il publia sous la forme du dialogue; IV. *Dialogo del modo de lo tradurre d'una in altra lingua, secondo le regole mostrate da Cicerone*, Venise, 1556, in-8°. Plusieurs de ses ouvrages donnèrent lieu à des querelles littéraires,

ou à des accusations de plagiat et d'imposture; V. son traité intitulé : *Il Duello regolato alle leggi dell'onore*, Venise, 1552, in-8°., lui attira une critique amère, intitulée *la Faustina*, de la part du Muzio, qui avait aussi écrit sur le duel; Fausto y opposa une *Défense*, et cette guerre se prolongea pendant plusieurs années; VI. il publia en italien, Venise, 1543, in-8°., une traduction de la *Sforciade*, ou de l'*Histoire du duc de Milan, François Sforce*, écrite en latin par Simonetta, frère du célèbre ministre de ce duc; et n'ayant point nommé dans son titre l'auteur latin, on l'accusa d'avoir donné cette traduction comme un ouvrage original. Apostolo Zeno a fort bien répondu dans ses notes sur Fontanini, que si le nom de Simonetta n'est pas au titre du livre, il est dans le privilége du sénat accordé à l'imprimeur (1). Il pouvait ajouter qu'une première traduction de la même histoire avait été faite et publiée par Landino, plus de cinquante ans auparavant, Milan, 1490, in-fol., ce qui rend l'accusation de plagiat tout-à-fait absurde; VII. Fausto donna sous le nom de son véritable auteur une vie du fameux tyran de la Romagne, Ezzelino : *Vita è gesti di Ezzelino III da Romano, di Pietro Gerardo padovano suo contemporaneo*, Venise, 1544, in-8°., et l'on prétendit que ce nom d'auteur était supposé, et que Fausto n'avait publié sous ce voile que la traduction d'une vieille chronique latine. Apostolo Zeno vient encore ici à son secours, avec un ancien manuscrit de cette vie, lequel porte en tête et à la fin le nom de Pietro Gerardo, qui se déclare auteur de l'ouvrage et contemporain d'Ezzelino. Fausto n'avait fait qu'en réformer le style et le purger des expressions lombardes dont il était rempli. Il en publia une seconde édition, avec de nouvelles corrections et même plusieurs additions : *In molti luoghi accresciuta dove mancava nella prima*, Venise, 1552, in-8°.; VIII. dans un *Commentaire sur Pétrarque*, qu'il publia en 1532, Venise, in-4°., ou l'a accusé d'avoir mis à contribution celui de Gesualdo, tandis que ce dernier ne parut pour la première fois que l'année suivante, Venise, 1533, in-4°.; IX. on a encore du même auteur un traité des mariages des anciens : *Delle nozze, trattato in cui si leggono i riti, i costumi, l'instituti, le cerimonie e le solennità di diversi popoli antichi*, Venise, 1554, in-4°.; un Essai sur l'éducation du fils d'un prince, depuis l'âge de dix ans, *infino agli anni della discrezione*, Venise, 1542, in-8°., et quelques autres écrits sur différents sujets. G—É.

(1) Ce privilége porte en effet expressément : *l'Historie sforzesche del Simonetta, tradutte per Sebastian Fausto.*

FAUSTUS DE BYZANCE, en arménien *Piouzant P'hosdos*, historien arménien, qui naquit à Constantinople vers l'an 320. Il fut d'abord évêque dans la Cappadoce, alla ensuite en Arménie, et s'attacha à l'église de cette nation, remplit diverses fonctions auprès du patriarche, qui le chargea de l'administration des bâtiments consacrés à l'habitation des pauvres. Il fut ensuite évêque du pays possédé par le prince de la famille Sahazhouni, et mourut vers la fin du 4e. siècle. Il a laissé une Histoire écrite en arménien, intitulée *Piouzantazan badmouthioun* (Histoire byzantine); elle a été imprimée à Constantinople, 1730, 1 vol. in-4°. Cette histoire était dans l'origine composée de six livres; les deux premiers sont perdus; les quatre der-

niers contiennent le récit des événements qui se sont passés en Arménie depuis l'an 340 jusque vers l'an 390 de notre ère, sous le règne des rois Khosrou II, Diarn II, Arschak II, Bab. Varaztad, Arschak III, Vagharschak II et Khosrou III. Cet écrivain est très prolixe. Son style dur et barbare fait connaître facilement que la langue arménienne n'était pas sa langue naturelle. Il contient une très grande quantité de faits qu'on ne pourrait trouver ailleurs. S. M—N.

FAUVEAU ou FULVIUS (PIERRE), poète latin, naquit à Noaillé en Poitou, dans le 16e. siècle. Il ne vit dans la culture des lettres qu'une occupation agréable, et ne chercha point à se faire de son talent un moyen d'acquérir de la fortune et de la réputation. Il était lié d'une amitié très étroite avec Muret et Joachim du Bellay. Scévole de Ste.-Marthe rapporte que ces trois poètes ayant établi entre eux un concours, le prix en fut adjugé à Fauveau, par Macrin. Il avait composé des poésies dans le goût antique, dont on vantait la pureté de style et la finesse des pensées, et des tragédies dont Sénèque lui avait fourni le sujet; mais que ses amis trouvaient supérieures à son modèle. On n'a conservé des ouvrages de Fauveau que quelques petites pièces recueillies d'abord par Roland Betaulaud, son contemporain, et insérées ensuite dans le tome Ier. des *Deliciæ poëtarum Gallorum*, de Gruter. Fauveau mourut à Poitiers en 1562, non, comme on l'a répété d'après Ste.-Marthe, du saisissement que lui causa la vue des désordres commis par les calvinistes, mais d'une maladie qui est la suite ordinaire du dérèglement des mœurs. W—S.

FAUVEL D'OUDEAUVILLE. *V.* FERMANEL.

FAUVELET DU TOC (ANTOINE), secrétaire des finances de Monsieur, frère de Louis XIV, a publié : I. *l'Histoire des secrétaires d'estat, contenant l'origine, les progrès et l'établissement de leurs charges*, Paris, 1668, in-4°.; elle commence à l'année 1547, où Henri II partagea l'administration du royaume entre quatre secrétaires, qui furent Bochetel, Clausse, de l'Aubepisne et Duthier; mais on sait que ce ne fut que sous le règne de Charles IX que les secrétaires d'état commencèrent à signer pour le roi. Il y a des recherches dans cet ouvrage, et des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs; II. *Histoire de Henri, duc de Rohan*, Paris, 1666, Cologne, 1667, in-12. Fauvelet a retouché le style de cet ouvrage, et en a signé l'épître dédicatoire; mais il en existe des manuscrits portant des initiales qui cachent le nom du véritable auteur, que l'on n'est pas encore parvenu à découvrir. W—S.

FAVART (CHARLES-SIMON), auteur dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710, était fils d'un pâtissier en renom, qui se glorifiait d'avoir inventé les échaudés, et qui, dans ses moments de loisir, s'amusait à chansonner les mœurs du temps. Favart fit une partie de ses études au collége de Louis-le-Grand, et commença de bonne heure à faire des vers. Son coup d'essai, intitulé : *Discours sur la difficulté de réussir en poésie*, était loin d'annoncer un talent capable de surmonter cette difficulté; mais il réussit un peu mieux dans son poëme de *la France délivrée par la Pucelle d'Orléans*, ouvrage qui lui valut un prix à l'académie des jeux Floraux. Favart, toutefois, n'eut de grands succès qu'au théâtre, particulièrement à l'opéra-comique et aux italiens, où il donna plus de soixante pièces,

presque toutes remplies d'esprit, de délicatesse et de gaîté. On distingue parmi ces jolies productions, *la Chercheuse d'Esprit*, *Acajou*, *la Fête du Château*, *Annette et Lubin* (il composa cette pièce si connue et si spirituelle en société, avec Mme. Favart et M. Lourdet de Santerre), *l'Astrologue de Village*, *Ninette à la Cour*, *Bastien et Bastienne*, *Isabelle et Gertrude*, *la Fée Urgèle*, *les Moissonneurs*, *l'Amitié à l'épreuve*, *la Belle Arsène*, *les Rêveries renouvellées des Grecs*, *etc.....* Sa comédie de *Soliman II*, ou *les Trois Sultanes*, qui fut long-temps jouée aux Italiens, et qui est maintenant au répertoire du théâtre Français, prouve qu'il était en état de s'élever au-dessus du genre de l'Opéra-Comique. Ce n'est pas que cet ouvrage ne se ressente un peu du goût qu'on avait alors pour le jargon des boudoirs; mais ce léger défaut, bien moins sensible dans les *Trois Sultanes*, que dans les autres pièces représentées à la même époque, se trouve racheté par une grande intelligence de la scène, par des situations piquantes traitées avec art, et surtout par l'enjouement qui règne dans tout le dialogue, étincelaut de traits ingénieux. On en peut dire autant de sa comédie de *l'Anglais à Bordeaux* (en un acte et en vers libres), composée, ou plutôt improvisée à l'occasion de la paix de 1763. Favart, dont la fécondité était prodigieuse, voulut aussi s'élever au genre du grand opéra; il refit, pour l'Académie royale de musique, une de ses anciennes pièces, intitulée *Cythère assiégée;* mais malgré tout le talent de Gluck, à qui il s'était associé, cette allégorie, d'un genre un peu libre, n'eut pas le succès qu'il en attendait. Le théâtre de l'Opéra-Comique, dont Favart était le plus ferme soutien, ayant porté ombrage aux Italiens, fut supprimé en 1745, et l'auteur de la *Chercheuse d'Esprit*, se trouva trop heureux d'obtenir la direction de la troupe ambulante qui suivait en Flandre le maréchal de Saxe. « J'étais » obligé, dit-il, dans une de ses lettres, » de suivre l'armée, et d'établir mon » spectacle au quartier-général. Le » comte de Saxe, qui connaissait le » caractère de notre nation, savait » qu'un couplet de chanson, une plai» santerie, faisaient plus d'effet sur » l'ame ardente du Français, que les » plus belles harangues. Il m'avait ins» titué chansonnier de l'armée; et j'é» tais chargé d'en célébrer les événe» ments les plus intéressants. » Il faudrait trop d'espace pour rappeler ici les impromptus de tous genres que Favart eut occasion de faire pendant cette campagne, tantôt pour annoncer aux officiers de l'armée qu'ils allaient attaquer l'ennemi; tantôt pour féliciter ces braves des lauriers dont ils venaient de se couvrir. « A Ton» gres, la veille de la bataille de Ro» coux, dit l'auteur des *Anecdotes* » *Dramatiques*, le maréchal de Saxe » donna ordre à M. Favart, directeur » de sa comédie, de faire un couplet » de chanson pour annoncer cet évé» nement comme une bagatelle dont » le succès n'était pas même douteux. » Ce couplet fut fait tout de suite, » entre les deux pièces, et chanté par » une actrice fort aimable, sur l'air: » *de tous les Capucins du Monde:*

Demain nous donnerons *relâche*,
Quoique le directeur s'en fâche.
Vous voir comblerait nos désirs:
On doit céder tout à la gloire;
Nous ne songeons qu'à vos plaisirs,
Vous, ne songez qu'à la victoire.

» Ensuite on annonça, pour le surlen» demain, *le Prix de Cythère* et *les* » *Amours grivois*, qu'on représenta » effectivement comme un prélude des » réjouissances publiques, ce qui fit

» dire au camp que le maréchal avait » préparé le triomphe avant la vic» toire. » Ce fut à cette époque que l'illustre vainqueur de Fontenoy et de Rocoux, épris d'amour pour madame Favart, essaya tous les moyens de vaincre les scrupules de cette charmante actrice, et alla même, dit la chronique, jusqu'à quelques abus d'autorité. Madame Favart fit d'abord, à ce qu'il paraît, une résistance héroïque. En vertu d'une lettre-de-cachet, on la sépara de son mari, qui prit la fuite, et on la renferma dans un couvent de province, où elle resta plus d'une année:

Mais l'ame la plus ferme a ses jours de faiblesse.

Cette intéressante captive obtint la liberté de se rendre à Paris; les persécutions dirigées contre l'honnête Favart cessèrent aussitôt; et, loin de s'en féliciter, il n'en conçut, avec raison, que plus d'inquiétudes. De retour dans la capitale, où il se fixa, il se voua entièrement à la culture de l'art dramatique. L'abbé de Voisenon, avec lequel il se lia (et qui devint chez lui l'*Ami de la Maison*), s'associa à quelques-uns des ses travaux. On ne peut nier que cet abbé n'ait réellement eu part à l'*Amitié à l'épreuve*, et au *Jardinier supposé;* il fit de légers changements, il ajouta quelques vers de sa façon, à la jolie pièce des *Moissonneurs*, ainsi qu'à la *Fée Urgèle*; mais ce fut à tort qu'on voulut dans le monde lui faire honneur des meilleurs ouvrages de son ami. « Favart, dit » Laharpe, avait beaucoup plus d'es» prit que l'abbé de Voisenon; mais il » se laissait bonnement protéger par » celui qui, dans le fond, lui devait » sa petite réputation. » Ce ne fut qu'à la longue que l'on s'aperçut, en comparant les ouvrages imprimés de l'un et de l'autre, que ceux de Favart étaient tous de la même main et du même goût, c'est-à-dire faciles, délicats, naturels, tandis que les productions de Voisenon n'étaient guère remplies que de jeux de mots, de jargon et de faux esprit. En 1769, la Comédie italienne offrit à Favart une pension annuelle de 800 fr., en lui imposant l'obligation de donner au moins deux pièces par an, et de renoncer à travailler pour les autres spectacles. Blessé d'une proposition qui ressemblait plus à l'offre d'un marché qu'à un témoignage de reconnaissance, il la refusa noblement en disant: « L'hon» neur m'est plus cher que l'argent; » je ne sais pas vendre ma liberté. » Les comédiens, un peu confus, lui accordèrent alors, sans condition, cette faible rente, dont il jouit tout le reste de sa vie. Il mourut le 12 mai 1792, des suites d'un catharre pulmonaire. De tous les auteurs qui ont travaillé pour l'Opéra-Comique, Favart est, sans contredit, celui qui a peint avec le plus de vérité et de sentiment les amours de village, et qui a le plus constamment uni la fraîcheur des idées, l'élégance, la flexibilité du style à la connaissance de la scène. Il n'était pas moins estimable par ses qualités sociales que par son talent; et l'extrême bonté avec laquelle il se laissait injustement dépouiller d'une partie de sa gloire littéraire, fait assez l'éloge de sa modestie. On a publié en 1809 le *Théâtre choisi de Favart*, 3 vol. in-8°., et l'on a eu soin d'y donner la liste chronologique de tous ses ouvrages dramatiques. Ses pièces de théâtre ont été réunies en 1763 en 8 volumes in-8°. avec un frontispice imprimé pour chaque volume, et en 1772, par le même moyen, on forma les tomes IX et X de cette collection. — Son fils, Charles-Nicolas-Joseph-Justin FAVART, né en 1749,

mort le 1er. février 1806, acteur du théâtre italien, a donné aussi quelques pièces : le *Diable boîteux*, opéra comique en un acte (1782) ; le *Déménagement d'Arlequin*, comédie en prose, mêlée de vaudevilles (1783) ; *la Famille réunie*, 1791, in-8°. ; *les Trois Folies*, 1786 ; *le Mariage singulier*, 1787 ; les trois premières au moins sont imprimées. Il a aussi composé quelques poésies fugitives. En 1808, M. A. P. C. Favart, son petit-fils, et M. H. F. Dumolard, publièrent un ouvrage en 3 volumes in-8°., intitulé : *Mémoires et Correspondance littéraire, dramatique et anecdotique, de C. S. Favart.* On y trouve des détails qui ont de l'intérêt ; mais les éditeurs n'ont peut-être pas été assez difficiles dans le choix des poésies posthumes qu'ils y ont fait entrer. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont fait représenter le 26 juin 1793, une petite comédie intitulée : *Favart aux Champs-Elysées et son apothéose.* F. P—T.

FAVART (MARIE-JUSTINE-BENOÎTE DURONCERAY), épouse de Charles-Simon Favart, dont il vient d'être parlé, était une actrice célèbre par les grâces de son esprit et par l'extrême variété de ses talents. Elle naquit à Avignon le 15 juin 1727, et fut élevée à Lunéville. Son père et sa mère étaient attachés à la musique du roi de Pologne Stanislas. On dit que ce prince, protecteur éclairé des arts, eut la bonté de contribuer lui-même à l'éducation de la jeune Duronceray, qui avait annoncé de bonne heure les plus heureuses dispositions. Cette jolie personne vint à Paris avec sa mère en 1744, et débuta l'année suivante à l'Opéra-Comique, dont Favart était directeur. (Elle se faisait appeler alors Mlle. *Chantilly*, et elle prenait le titre de première danseuse du feu roi de Pologne) ; ses succès furent très brillants. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer en elle, de son talent pour la déclamation, ou de la beauté de son chant, ou des grâces piquantes de sa danse. Jaloux de la vogue prodigieuse qu'elle procurait à l'Opéra-Comique, les grands théâtres obtinrent la suppression de ce spectacle, et Mlle. Chantilly se vit réduite à ne plus jouer que la pantomime ; mais telles étaient les ressources de son talent qu'au lieu de perdre tous ses avantages dans un genre extrêmement ingrat et borné, cette actrice y augmenta sa réputation. Ce fut environ à cette époque qu'elle devint l'épouse de Favart. Peu de temps après, celui-ci ayant pris la direction d'une troupe de comédiens dont le maréchal de Saxe se faisait accompagner à l'armée de Flandre, Mme. Favart ne tarda pas à rejoindre son mari, dont elle était tendrement aimée et qu'elle payait de retour. Ce voyage eut des suites fâcheuses pour les deux époux. On peut voir à l'article précédent avec quel courage la femme d'un directeur de comédie résista pendant près d'un an aux poursuites amoureuses et aux persécutions d'un illustre maréchal de France.... Enfin Mme. Favart débuta aux Italiens (le 5 août 1749) ; elle fut reçue au mois de janvier 1752, et, peu de mois après, elle obtint une part entière. C'était surtout dans le rôle de *Roxelane* (de Soliman II, ou les trois Sultanes), que le talent souple et brillant de cette actrice charmait ou plutôt enivrait le public. Ce fut Mme. Favart qui, la première, osa sacrifier l'éclat de la parure à l'exacte observation du costume. Avant elle les soubrettes et les paysannes paraissaient sur la scène avec de grands paniers, la tête char-

gée de diamants et gantées jusqu'au coude. Dans *Bastienne* elle parut avec un habit de laine rayée, une chevelure plate, une croix d'or, les bras nus et des sabots, en un mot exactement telle qu'une simple villageoise. Cette nouveauté, approuvée par les uns, fut vivement critiquée par les autres; mais l'abbé de Voisenon ayant dit que « ces sabots-là vaudraient de » bons souliers aux comédiens », la publicité donnée à ce prétendu bon mot acheva l'utile révolution que l'actrice avait commencée. Un des talents particuliers à Mme. Favart, était d'imiter en perfection l'accent de tous les étrangers et leurs diverses manières d'estropier le français. On raconte que s'étant un jour présentée aux barrières de Paris avec plusieurs robes de Perse, dont l'entrée était alors interdite, elle contrefit si bien le baragouin d'une dame étrangère que les commis la prirent pour telle, et en cette considération la laissèrent entrer sans payer. Mme. Favart mourut le 20 avril 1772 (âgée de quarante-cinq ans) des suites d'une maladie longue et douloureuse qu'elle avait supportée avec une force d'âme et une sérénité extraordinaires. On rapporte que quelques instants avant l'heure fatale elle avait composé elle-même son épitaphe, et qu'elle l'avait mise en musique. Cette femme si vivement regrettée n'était pas seulement une actrice du premier ordre, elle joignait à cette qualité celles d'une femme pleine d'esprit et de saine philosophie. Sa bienfaisance était inépuisable comme sa gaîté. On a mis sous son nom le cinquième volume des OEuvres de son mari, ce qui fait que beaucoup de personnes la regardent réellement comme l'auteur d'*Annette et Lubin*, de *Bastien et Bastienne*, de *la Fête de l'Amour*, etc. Il n'est pas vrai pourtant qu'elle ait composé à elle seule ces jolis ouvrages; elle y a seulement travaillé avec Favart. L'abbé de Voisenon entrait aussi dans cette communauté; en sorte que, des ouvrages faits entre eux trois, on ne savait pas trop dans le public ce qui devait demeurer à chacun. Il ne serait pourtant pas difficile d'en faire la répartition. Selon toutes les apparences, la conception, les caractères, le style et le fonds du dialogue devaient être du mari; les saillies de gaîté, les traits naïfs et délicats viennent de la femme, et l'on ne peut guère reconnaître la part de l'abbé qu'à la recherche des jeux de mots et au clinquant du bel-esprit. MM. Moreau et Dumolard ont donné un vaudeville intitulé: *Madame Favart*, 1806, in-8°. F. P—T.

FAVART D'HERBIGNY (Nicolas-Remi), général de division dans le corps du génie, né à Reims en 1735, et mort à Paris le 5 mai 1800. Admis dans le corps du génie en 1756, il était employé au Port-Louis en 1761, lorsque les Anglais avec une flotte considérable et deux cents bâtiments de transport chargés de troupes et de munitions assaillirent Belle-Isle. Plusieurs ingénieurs de différents grades reçurent ordre d'essayer d'y passer; la communication était tellement interceptée qu'aucune tentative ne réussit. Favart seul, avec cette perspicacité qui lui était particulière, imagine de s'embarquer à l'île de Groix, de gagner le large dans une chaloupe de pêcheurs, et avec un de ses camarades il aborde sur la côte de la mer Sauvage. Il eut la plus grande part à l'exécution des ouvrages extérieurs qui, malgré le désagrément qu'il éprouva de les voir abandonner lâchement quelques jours après, arrêtèrent cependant l'ennemi

plus long temps que la place elle-même. Il se trouva à presque toutes les sorties ; blessé grièvement à la mâchoire, ne prenant aucun aliment solide, les ordres de son commandant ne purent lui faire garder qu'un jour la casemate. Dans cette défense les ingénieurs étaient de service tous les jours, et n'avaient de repos que de deux nuits l'une. Enfin, après deux mois de ce service glorieux et pénible, Favart sortit par la brèche, ainsi que toute la garnison et du canon. Le tout fut ramené sur le continent avec les honneurs de la guerre. A la paix on l'envoya en Amérique, et il a servi pendant plusieurs années à la Martinique. De retour en Europe il fut chargé de la construction du fort de Château-Neuf; il connaissait les inconvénients de ce poste, qui ne pouvait être que d'une médiocre utilité pour nous, et très avantageux aux ennemis s'ils en étaient les maîtres. Cependant forcé d'obéir à des ordres supérieurs, il développa dans l'exécution les vrais principes de l'art de fortifier. En 1782 on l'employa à la petite expédition de Genève; il fut chargé de tracer et de faire exécuter une parallèle appuyée d'un côté au lac et de l'autre au Rhône. Pendant qu'on faisait cet ouvrage, on construisait des batteries de brèche et de ricochet. Ce développement d'ouvrage fit une telle frayeur aux assiégés qu'on fut heureusement dispensé de leur faire du mal. Leurs portes nous furent ouvertes sans coup férir. Dans la révolution il s'est toujours montré vrai, mais sage patriote. On ne peut l'accuser d'aucun excès, ni lui reprocher aucune faiblesse. Au mois de juin 1792 il se trouvait commander la place de Neuf-Brisac et le camp qui était sur le glacis. Il y eut une insurrection affreuse; le général Favart rétablit l'ordre, sauva la vie de plusieurs personnes en exposant la sienne. Nous ne parlerons point de ses différents travaux dans les places, ni de la manière dont il a mis en état de défense toutes celles de l'Alsace ; nous nous bornerons à dire qu'il possédait toutes les connaissances relatives à son art, et qu'il mettait dans l'exécution autant de promptitude que d'intelligence. Il a laissé des Mémoires sur la défense des côtes et sur les reconnaissances militaires. Un de ses vœux était de voir réaliser dans le corps l'usage des plans nivelés par des cotes, méthode si utile pour mettre sous les yeux d'un ingénieur le rapport des différentes hauteurs de tous les points d'un terrain, au lieu de ces profils qu'il appelait de longs rouleaux de papier, vraie pâture des ignorants. Il avait du goût et des connaissances en littérature, dans tous les arts dépendants du dessin et en histoire naturelle. C'est par erreur que le Dictionnaire universel historique lui attribue un *Dictionnaire d'histoire naturelle qui contient les testacées*, Paris, 1775, 3 vol. petit in-8°. Cet ouvrage est de son frère (Christophe-Elisabeth FAVART D'HERBIGNY), chanoine de Reims, mort le 4 septembre 1793, âgé de soixante-six ans. J—B.

FAVELET (JEAN-FRANÇOIS), célèbre professeur en médecine à l'université de Louvain, naquit au fort de Perle, près d'Anvers, en 1674. A l'âge de sept ans il perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent pour toute fortune que de vieux titres de noblesse. Heureusement un ecclésiastique, son parent, le recueillit, et prit soin lui-même de sa première éducation. Il l'envoya ensuite au collége et à l'université, où le jeune Favelet jus-

tifia tant de soins par d'éclatants succès. A la fin de son cours de médecine, l'université de Louvain lui conféra le titre de *fisc-doyen*, distinction particulière à cette université, et qui ne s'y obtenait qu'après qu'un étudiant avait triomphé pendant trois mois de tous ses adversaires, dans des disputes publiques et solennelles. Le privilége attaché à cette charge était de présider, pendant trois mois de suite, à toutes les thèses publiques défendues devant l'université. Après ce triomphe, Favelet ayant achevé ses études théoriques, se livra tout entier à celles de la pratique de l'art de guérir; et ce ne fut qu'après avoir fréquenté pendant plus de quatre ans les hôpitaux, qu'il soutint sa thèse de *licencié*. Son zèle pour l'étude semblait s'accroître à mesure qu'il augmentait ses connaissances. Sa renommée lui valut la confiance publique, et lui fit obtenir successivement dans l'université la chaire de botanique, celle d'anatomie et de chirurgie, et enfin l'une des deux premières chaires de médecine. Favelet était consulté par tout ce qu'il y avait de considérable dans le Brabant. Il était le médecin de l'archiduchesse Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas. L'académie des sciences de Paris le comptait parmi ses associés. Favelet professait avec beaucoup d'éloquence, et faisait les opérations anatomiques et chirurgicales avec une grande habileté. Ce médecin était aussi recommandable par ses vertus que par ses talents. Naturellement bienfaisant, il obligeait avec une grâce et une délicatesse toutes particulières les personnes qui réclamaient ses services ou sa bourse. Favelet était rempli de charité pour les pauvres, auxquels il faisait l'aumône et donnait les secours de son art avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Il mourut à Louvain, le 30 juin 1743, laissant après lui une réputation d'habileté qui s'est conservée plutôt par tradition que par des ouvrages importants. Ce médecin n'a guère écrit que sur des questions de controverse, qui sont aujourd'hui dénuées d'intérêt. I. *Prodromus apologiæ fermentationis in animalibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestione nuper editum per clariss. virum, D. Hecquetium*, Louvain, 1721, in-12; II. *Novarum, quæ in medicinâ à paucis annis repullulârunt, hypotheseon Lydius Lapis*, Aix-la-Chapelle, 1737, in-12. On a réuni à la fin de ce traité plusieurs écrits polémiques de Favelet, adressés à de Villers, son collégue. Ce sont des critiques vives et piquantes contre des professeurs de Louvain. F—R.

FAVENTINUS (Paul-Marie), religieux dominicain, né à Faenza (1) dans le 16e. siècle, fut envoyé par ses supérieurs en Arménie, où il rendit d'importants services à la religion. Ses talents lui méritèrent un accueil favorable du roi de Perse, et, avec l'agrément de ce prince, il établit de nouvelles missions chrétiennes, fit construire des églises, et les pourvut de tous les objets nécessaires au culte, qu'il racheta des Mahométans. Sa vie exemplaire et ses discours opérèrent un grand nombre de conversions. Après un séjour de cinq ans dans l'Arménie, il revint à Rome vers 1620, et fut nommé l'un des supérieurs des missions de son ordre dans l'Orient. On ignore la date de la mort de Faventinus. Ce religieux a publié deux ouvrages spécialement destinés aux nouveaux convertis. Ce sont :

(1) Faenza, en latin *Faventia*, d'où ce religieux a pris le nom de *Faventinus*, le seul sous lequel il soit connu.

I. *Dottrina cristiana ove catechismo;* II. *Miracoli per mezzo della santissima eucaristia et del Rosario della Madona operati.* Il avait rédigé le *Journal de son voyage dans l'Orient*, et il en présenta des copies au pape et au supérieur de son ordre; mais cet ouvrage n'a point été imprimé. W—s.

FAVEREAU (Jacques), conseiller à la cour des aides, naquit en 1590 à Cognac, de parents nobles, et qui ne négligèrent rien pour son éducation. Il fit ses premières études à Paris, sous la surveillance d'Etienne Pasquier, l'ami de sa famille. Après qu'il eut achevé ses humanités, on l'envoya suivre les cours de l'université de Poitiers. Favereau avait montré dès son enfance un goût très vif pour la poésie, et il y consacrait tous les moments qu'il pouvait dérober à ses devoirs. En 1613 on découvrit une statue de Mercure dans les fondations du palais du Luxembourg, et cet événement, qu'on remarquerait à peine aujourd'hui, excita la verve de Favereau et de plusieurs de ses camarades. Ils composèrent sur ce sujet un grand nombre d'épigrammes grecques, latines et françaises, que Favereau réunit en un volume, qu'il dédia à Pasquier. Après avoir pris ses grades il vint exercer à Paris la profession d'avocat, et s'acquit en fort peu de temps la réputation d'un homme également intègre et savant. Il fut pourvu en 1617 d'une charge de conseiller à la cour des aides, continua de partager son temps entre l'étude des lettres et ses devoirs, et mourut au mois de mai 1638, âgé seulement de quarante-huit ans. Favereau était lié avec l'abbé de Marolles, et il lui donna l'idée des *Tableaux du temple des Muses.* Il avait fait graver des estampes pour cet ouvrage par les plus habiles maîtres de son temps, et voulait les accompagner de sonnets au nombre de cent, pour appeler ce livre l'ouvrage de *cent sonnets*, faisant allusion au mot *sansonets.* Je ne sais pourquoi, continue naïvement Marolles, car il montrait de l'esprit dans tout ce qu'il faisait. On a de lui: I. *Mercurius redivivus sive varii lusus de mercurii loculos manu præferentis simulacro*, Poitiers, 1613, in-4°. C'est le recueil dont on a parlé plus haut; II. *La France consolée, épithalame pour les noces de Louis XIII*, Paris, 1625, in-8°.; III. *Icon Ludovici XIII*, 1633, *ad eumdem protrepticon*, 1634, in-4°., et dans le recueil intitulé: *Palmæ regiæ Ludovico regi christianissimo erectæ;* IV. *le Gouvernement présent*, ou *Eloge de son éminence* (le cardinal de Richelieu), in-8°. de 66 pages. Cette satire, que l'on nomme aussi *la Miliade*, parce qu'elle est composée de mille vers, fut imprimée pour la première fois vers l'année 1633. Il y en a une seconde édition, dont le frontispice annonce des changements et des corrections, Paris, 1643, in-8°. Enfin elle a été insérée dans le *Tableau de la vie et du gouvernement des cardinaux de Richelieu et de Mazarin*, Cologne, 1694, in-12. Gui Patin affirme que Favereau est l'auteur de cette pièce; mais malgré son assertion quelques personnes la croient de d'Estelan, fils du maréchal de St.-Luc. W—s.

FAVIER (Nicolas), né à Troyes, dans le 16e. siècle, succéda à son père dans la place de conseiller au parlement de Paris, et obtint dans la suite la direction des monnaies du royaume. On ne peut indiquer l'époque de sa mort, et c'est seulement

par conjecture qu'on la place vers 1590. Favier est auteur des ouvrages suivants : I. *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le roi le 24 août 1572*, Paris, 1572, in-8°. Ce volume est rare et curieux. On y trouve l'empreinte de la médaille frappée par l'ordre de Charles IX, pour perpétuer le souvenir de la St.-Barthélemi. Elle a pour légende ces mots : *Virtus in rebelles*; et ceux-ci : *Pietas excitavit justitiam*. II. *Discours sur la mort de Gaspard de Coligny, qui fut amiral de France, et de ses complices*, 1572, in-8°. Cette pièce, qui est écrite en vers, contient l'apologie du meurtre de Coligni. III. *Recueil pour l'histoire de Charles IX, avec l'histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1575, in-8°. C'est, dit Lenglet Dufresnoy, plutôt un panégyrique qu'une histoire. Il y a dans le même volume des pièces de Belleforest et de Sorbin. On remarquera que Favier, qui montrait tant de zèle contre les protestants, avait deux neveux conseillers au bailliage de Troyes, qui furent chassés de cette ville en 1589, pour avoir laissé voir quelques penchants aux opinions dont leur oncle était l'ennemi si déclaré. — FAVIER (Claude), poète français, qu'on croit de la même famille que le précédent, est auteur d'un poëme intitulé : *l'Adonis de cour, divinisé par douze Nymphes*, Paris, 1614, in-12. C'est une allégorie à la louange de Gaston, frère de Louis XIII; il y a, dit-on, de l'invention dans cet ouvrage, et quelques morceaux écrits agréablement. — FAVIER (Nicolas), assista, en qualité de procureur du roi, à la conférence de Courtray, qui avait pour objet de fixer les limites de la France, d'après les bases arrêtées au congrès de Nimègue. Malingreau, procureur du roi d'Espagne, ayant publié un écrit dans lequel il prétendait prouver que la France exigeait au-delà de ce qui lui avait été promis, Favier lui répondit avec beaucoup de force, et obtint ce qu'il demandait. Les *actes* de la conférence de Courtray, imprimés en 1681, in-12, contiennent plusieurs autres pièces de Favier. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la Régale*, conservé à la Bibliothèque impériale. W—s.

FAVIER, célèbre publiciste, né à Toulouse vers le commencement du 18ᵉ. siècle, succéda à son père, dès l'âge de vingt ans, dans l'emploi de secrétaire-général des états de Languedoc; mais les désordres de sa jeunesse, l'ayant bientôt conduit à la perte de sa fortune, l'obligèrent à vendre une charge aussi honorable que lucrative. Forcé alors de se livrer à l'étude, il s'appliqua surtout à l'histoire et à la politique, et comme il était doué d'une mémoire prodigieuse, il acquit en peu de temps une parfaite connaissance des traités, des alliances, de la généalogie, des droits et des prétentions de toutes les maisons souveraines. Nommé secrétaire de M. de la Chétardie, ambassadeur à la cour de Turin, il porta plus loin ses connaissances sous les auspices de cet habile diplomate, et il ne tarda pas à être initié dans tous les secrets de l'ancienne politique européenne. M. de la Chétardie étant mort, Favier fut distingué par M. d'Argenson, pour lequel il rédigea avec un rare talent divers mémoires de la plus haute importance. Ce ministre lui rendit à son tour de très grands services, et, plein de confiance dans son patriotisme, il lui dévoila tout entier l'ancien système politique de la France contre

celles des puissances de l'Europe, qu'elle devait regarder comme ses ennemis naturels. L'imagination de Favier fut vivement frappée d'une telle communication ; il embrassa avec passion les vues du comte d'Argenson, et il rédigea aussitôt, d'après ses instructions, un mémoire intitulé : *Réflexions contre le traité de* 1756 (entre la France et l'Autriche). Cet ouvrage est l'un des meilleurs qui aient paru sur la diplomatie de ce temps-là, et il doit encore être consulté par tous les hommes d'état. Il attira de nombreux ennemis à l'auteur, et lorsque d'Argenson quitta le ministère, Favier ne put conserver son emploi, ou du moins il cessa d'être employé ostensiblement. Il remplit différentes missions secrètes en Espagne et en Russie sous le ministère de M. de Choiseul. Le comte de Broglie, chargé alors par Louis XV de suivre une correspondance secrète avec les ambassadeurs de France auprès des différentes cours, lui fit composer plusieurs mémoires, dans lesquels il développa de profondes connaissances ; mais de tels services rendus au souverain contre le système et les instructions ostensibles du ministère, exposèrent Favier à de très grands dangers. Pressé un jour par le ministre, qui avait surpris quelques pièces de sa correspondance, le roi signa contre lui un ordre d'arrestation ; mais ce prince eut à peine cédé aux instances des ennemis de Favier, qu'il lui écrivit de s'enfuir et de mettre ses papiers en sûreté. Favier se rendit en Angleterre et en Hollande, où il vécut dans la société des hommes les plus distingués par leur esprit et par leur rang. A la Haye, il vit beaucoup le prince Henri de Prusse, et il paraît qu'il lui fit des ouvertures importantes sur son système et sur ses missions diplomatiques. Quelque éloigné qu'il fût alors du foyer des grandes intrigues, il était loin de les avoir perdues de vue. On prétend même que, secondé par quelques cours étrangères, il contribua beaucoup à éloigner du ministère le duc de Choiseul, qu'il regardait comme la principale cause de sa disgrâce. Mais il ne put obtenir de rentrer en France, et il fut même encore poursuivi dans l'étranger par la haine des puissances contre lesquelles il avait écrit. On l'enveloppa dans une conspiration fabuleuse avec le baron de Bon, Ségur et Dumouriez ; il fut enlevé à Hambourg et conduit à Paris comme perturbateur de la paix de l'Europe. Sa correspondance avec le prince Henri de Prusse fut considérée comme coupable, et on l'enferma à la Bastille, où il resta plusieurs années. Cependant le comte de Broglie voyant dans les fers un défenseur aussi zélé des véritables intérêts de la France, écrivit au roi en 1773 : « ..... Tant » d'esprit et tant de pauvreté, tant » de talents et tant de haines étran» gères, prouvent l'état de notre ca» binet ; ils rappellent ce que fut jadis » votre majesté, et où ses alliés l'ont » conduite.... » Le comte de Broglie ajoutait à une défense aussi courageuse, cet aveu encore plus remarquable de la part d'un homme de cour : « Si, » dans le dernier ouvrage que j'ai » adressé à V. M., il se trouve quel» ques observations utiles, elles ap» partiennent à un homme actuelle» ment destitué, proscrit et empri» sonné. » Favier ne tarda pas à obtenir sa liberté ; mais il ne put rentrer dans les emplois dont son goût extrême pour la dépense lui faisait un impérieux besoin. Dès-lors il vécut libre et indépendant, n'ayant pour subsister d'autres ressources que ses talents. Connu de tous les hommes en place, il composait des mémoires sur les af-

faires du temps, et dissipait le fruit de son travail aussitôt qu'il l'avait reçu. L'argent épuisé, il revenait à l'étude; et ce fut ainsi qu'il passa la plus grande partie de sa vie, dans une perpétuelle alternative de misère, d'aisance, de privations, d'études et de dissipation. A l'avènement de Louis XVI, le comte de Vergennes, qui avait apprécié son mérite, lui fit donner 40,000 francs pour payer ses dettes, et une pension de deux mille écus. Comme l'âge avait amorti ses passions, il mena dès-lors une vie plus réglée, ne conservant de ses anciens goûts que celui des plaisirs de la table. Il avait été distingué dans sa jeunesse par une belle figure, une taille avantageuse et une force de corps extraordinaire. Dans ses dernières années, il devint fort gros et il mangeait prodigieusement. Sentant les dangers d'une pareille méthode et menacé à chaque instant de mourir d'apoplexie, il disait en se levant, surpris et charmé d'avoir encore un jour à vivre : « Voilà une gratification extraordinaire. » Outre ses connaissances politiques, Favier avait une immense littérature et un talent distingué pour la poésie. Il fit, entre autres, des vers très piquants contre Diderot et ses opinions philosophiques. « Il était né plaisant et railleur, » dit M. Senac de Meilhan, et aucun » danger ne pouvait retenir l'intempérance de sa langue. » Le baron de *** lui dit un jour dans une explosion d'ambition : « Quand dans mon » métier on n'est pas ministre d'état à » quarante ans, il faut se brûler la » cervelle. » Le lendemain dans un grand dîner le même personnage ayant été amené dans la conversation à dire qu'il avait quarante ans moins un mois, Favier lui cria d'un bout de la table à l'autre : « Monsieur le baron, » amorcez! » Un autre jour il se trouva à l'audience de Malesherbes, chargé de la direction de la librairie. Le livre de l'*Esprit* venait de paraître; et l'on sait que Malesherbes partageait alors les opinions philosophiques d'Helvétius. « Il est temps, dit ce magistrat, d'éclairer le monde. » Favier se retournant vers un de ses amis, lui dit : « Ce n'est pas avec un bout » de chandelle. » Après son retour de Chanteloup, M. de Choiseul l'ayant rencontré dans la galerie de Versailles, lui dit très haut et assez sèchement : « Favier, vous avez écrit contre moi. » — Cela est vrai, M. le duc, reprit-il » aussitôt, mais vous étiez encore en » place. » Favier est mort à Paris le 2 avril 1784. M. de Ségur a recueilli une partie de ses œuvres dans l'ouvrage intitulé *Politique de tous les Cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, in-8°., 1793, 2 vol.; id. 3 vol., 1802, 3e. édition, avec beaucoup de notes et observations de l'éditeur. On y trouve entre autres *les Conjectures raisonnées sur la situation actuelle de la France dans le système politique de l'Europe*, etc., *ouvrage dirigé par le comte de Broglie, exécuté par Favier et remis à Louis XV dans les derniers mois de son règne* (16 avril 1773). Ce travail a terminé la fameuse correspondance secrète de Louis XV; c'est le seul monument qui en reste avec les Pièces authentiques imprimées dans la même collection. La plupart des écrits de Favier ont été publiés sans nom d'auteur : I. *le Spectateur littéraire sur quelques ouvrages nouveaux*, Paris, 1746, in-12; II. *Essai historique et politique sur le gouvernement présent de la Hollande*, Londres (Paris), 1748, 2 vol. in-12; III. *le Poète réformé*, ou *Apologie pour la Sémiramis de*

Voltaire, Amsterdam, 1748, in-8°.; IV. *Mémoires secrets de milord Bolingbroke, traduits de l'anglais avec des notes historiques*, Londres (Paris), 1754, 3 vol. in-8°.; V. *Doutes et questions sur le traité de Versailles, entre le roi de France et l'impératrice-reine de Hongrie*, Londres (Paris), 1778, in-8°., réimprimé en 1791 avec le nom de l'auteur; VI. *Lettres sur la Hollande*, La Haye, 1780, 2 vol. in-12. Enfin il a concouru avec Fréron, J.-J. Rousseau, l'abbé Arnaud, M. Suard et autres, à la rédaction du *Journal étranger*. M—n j.

FAVIER DU BOULAY (Henri), né à Paris en 1670, après avoir terminé ses études, entra dans l'ordre de S. Benoît de la Congrégation de Cluny. Son talent pour la chaire l'ayant fait connaître d'une manière assez avantageuse, ses supérieurs le firent revenir à Paris, où il prêcha plusieurs fois dans des circonstances remarquables. L'impossibilité où il était, à raison de ses études, de suivre exactement la règle de son ordre, lui fit demander sa sécularisation; il l'obtint, et fut pourvu presque en même temps du prieuré de Sainte-Croix de Provins. L'abbé Favier mourut à Paris, le 31 août 1753, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui: I. *Lettre d'un abbé à un académicien, sur le Discours de Fontenelle, relatif à la prééminence entre les anciens et les modernes*, Paris, 1699; 2e. édition, Rouen, 1703, in-12; II. *Oraison funèbre du duc de Berry*, Paris, 1714, in-4°.; *de Louis XIV*, prononcée à la cathédrale de Metz; Metz, 1715, in-4°.; et dans le *Recueil des Oraisons funèbres* de ce prince, Paris, 1716, 2 vol. in-12. III. *Epitres en vers à Racine fils, au sujet de son poëme de la Grâce*, Paris, 1730, in-8°.; IV. *Trois Lettres au sujet des choses surprenantes arrivées à St.-Médard, en la personne de l'abbé Bescherand*, 1731, in-4°.; V. *l'Histoire universelle de Justin, traduite en français*, Paris, 1733, 2 vol. in-12. Le succès de cette traduction s'est long-temps soutenu; cependant l'abbé Paul, qui en a donné une plus récente, dit que celle de Favier est incorrecte, traînante et peu fidèle en bien des endroits. W—s.

FAVILA, roi des Asturies et de Léon, fils de don Pélage, monta sur le trône en 737. Loin d'imiter les vertus de son père et d'avancer ses conquêtes sur les Maures, il ne dut la tranquillité de ses états, peu affermis encore, qu'à la division qui régnait parmi ces derniers. Il ne fut qu'un fantôme de roi, ne s'occupant que de plaisirs, dans lesquels il menait la vie la plus désordonnée. Favila aimait passionnément l'exercice de la chasse. Il y trouva la mort. Un jour, s'étant écarté de sa suite, il fut attaqué et dévoré par un ours. Les Espagnols regardèrent cet événement comme une punition du ciel due aux excès qui l'avaient rendu méprisable à ses propres sujets. Il ne régna que deux ans. N'ayant pas laissé d'enfants, don Alfonso, son beau-frère, dit *le Catholique*, lui succéda en 739. B—s.

FAVIN. *Voy.* FAVYN.

FAVOLI (Hugues), né à Middelbourg, en 1523, d'un père pisan, d'une mère zélandaise, après avoir fini ses basses classes dans sa ville natale, fut envoyé continuer ses études à Padoue, et s'y appliqua à la philosophie et à la médecine. En 1545, il voyagea à Rome et à Venise, et rencontra dans la dernière de ces villes l'ambassadeur que Charles-Quint envoyait auprès de la Porte-Othomane. Celui-ci y

emmenait, comme son secrétaire de légation, Mathieu Laurin, de Bruges, ancien condisciple de Favoli. Laurin obtint de l'ambassadeur l'admission de Favoli au voyage de Constantinople. Favoli, en s'en retournant, visita quelques îles de la Grèce, et revint l'hiver suivant à Venise, d'où il se rendit dans les Pays-Bas. La ville d'Anvers le nomma son médecin pensionnaire vers 1563, et il y mourut en 1585, âgé de soixante-deux ans moins deux jours. L'épitaphe en trois distiques latins qu'il s'était faite dans sa dernière maladie, fut gravée sur sa tombe, dans le cimetière de la cathédrale. A côté de la médecine, Favoli cultivait avec affection les Muses latines. Son principal ouvrage est une Description en vers latins de son voyage à Constantinople, sous le titre de *Hodoeporici Byzantini, libri III*; il l'a dédié au cardinal de Granvelle, Louvain, 1563, in-8°.; la facture des vers n'est généralement pas mauvaise. Cette relation se trouve réimprimée, avec quelques retranchements, dans le recueil de voyages en vers latins, que Nicolas Reusner a publié à Bâle, en 1580, in-8°. On a encore de Favoli: *Enchiridion orbis terrarum, carmine illustratum*, Anvers, 1585, in-4°., et une brochure où il examine *quomodo deus locutus sit cum prophetis.*

M—on.

FAVORINUS (Varinus ou Guarino, plus connu sous le nom de), philologue et lexicographe du 16e. siècle, était né dans un château de la paroisse de Favera, près de Camérino, ville capitale de l'Ombrie, et c'est par allusion au nom de sa patrie, qu'il prit celui de *Favorinus*, pour se distinguer des *Guarino* de Vérone. Quant au surnom de *Camers*, qu'il mettait lui-même en tête de ses ouvrages, et que l'on a pris pour son nom, il paraît une simple abréviation de *Camerinensis*, ou plutôt que c'est *Camers, Camertis*, et non *Camerinensis*, qui signifie en latin un homme né à Camerino. Ce savant fut disciple de Jean Lascaris et d'Ange Politien; il entra fort jeune dans la congrégation de St.-Silvestre, de l'ordre de St.-Benoît, obtint en 1512, la direction de la bibliothèque des Médicis à Florence, et fut nommé en 1514, à l'évêché de Nocéra, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1537. Il avait été l'un des précepteurs de Jean de Médicis, qui devint pape depuis, sous le nom de Léon X, et la gloire d'avoir contribué à une pareille éducation, n'est pas le titre le moins honorable de Favorinus. Son principal ouvrage est intitulé: *Magnum ac perutile Dictionarium quod quidem Varinus Phavorinus Camers nucerinus episcopus ex multis variisque auctoribus in ordinem alphabeti collegit.* La première édition qui parut à Rome en 1523, chez Zacharie Calliergi, est la plus recherchée des curieux, quoiqu'elle soit la moins complète. Celle de Bâle 1538, est corrigée de quelques fautes et enrichie de deux *Index*. La meilleure de toutes a été publiée à Venise, en 1712, in-fol., avec de nombreuses augmentations, faciles à faire dans l'état où était parvenue dès-lors la lexicologie grecque. Ce livre, très utile sans doute à une époque où l'on n'avait pour se diriger dans cette partie des études littéraires que deux ou trois compilations fort imparfaites des anciens, a perdu quelque chose de son importance depuis que la science s'est perfectionnée; mais il est loin de mériter le mépris qu'en a fait Maussac, contre l'opinion de Canter et de Camérarius. Favorinus avait coopéré avec Ange Politien, son maître, Charles Antinori, Urbain Bolzano et Alde

Manuce l'Ancien, à l'édition du *Thesaurus cornucopiæ et horti Adonidis* que ce dernier donna à Venise en 1496. On lui doit aussi une traduction latine des sentences ou Apophthegmes de Stobée, imprimée pour la première fois à Rome, 1519, in-8°., souvent réimprimée, selon Fabricius, et particulièrement à Cracovie, avec des corrections de Wenceslas Sobeslaviensis. Il est probable que cette traduction fut faite sur un manuscrit; l'édition *princeps* de Stobée n'étant pas antérieure de plus d'un an à la mort de Favorinus. N—R.

FAVRAS (Thomas Mahi, marquis de), né à Blois en 1745, entra au service dans les mousquetaires, et fit avec ce corps la campagne de 1761; il fut ensuite capitaine et aide-major dans le régiment de Belsunce, puis lieutenant des suisses de la garde de Monsieur, frère du roi; il se démit de cette charge en 1775, pour se rendre à Vienne où il fit reconnaître sa femme comme fille unique et légitime du prince d'Anhalt-Schauenbourg. Il commandait une légion en Hollande, lors de l'insurrection contre le stathouder, en 1787. Avec une tête ardente et fertile en projets, Favras ne cessait d'en proposer dans toutes les circonstances et sur tous les objets. Il en avait présenté un grand nombre sur les finances; et, au moment de la révolution, il en présenta sur la politique qui le rendirent suspect au parti révolutionnaire. On sait que dans l'état d'exaltation où se trouvaient alors les esprits, il suffisait aux meneurs de désigner une victime pour qu'il lui devînt impossible d'échapper à la fureur populaire. Favras fut accusé, dans le mois de décembre 1789, « d'avoir » tramé contre la révolution; d'avoir » voulu introduire la nuit dans Paris » des gens armés, afin de se défaire » des trois principaux chefs de l'administration; d'attaquer la garde du » roi; d'enlever le sceau de l'état, et » même d'entraîner le roi et sa famille » à Péronne. » Arrêté par ordre du comité des recherches de l'assemblée nationale, il fut traduit au Châtelet où il se défendit avec beaucoup de calme et de présence d'esprit, repoussant avec force les accusations portées contre lui par les sieurs Morel, Turcatti et Marquié. Ces témoins déclarèrent avoir reçu de lui la communication de son plan, qui devait être exécuté par 12,000 Suisses et 12,000 Allemands qu'on devait réunir à Montargis pour de là marcher sur Paris, enlever le roi, et assassiner MM. Bailly, Lafayette et Necker. Il nia la plupart de ces faits, et déclara que les autres n'avaient de rapport qu'à la levée d'une troupe destinée a favoriser la révolution qui se préparait dans le Brabant. Les mêmes témoins ayant dit qu'il devait se servir des chevaux des écuries du Roi pour monter un corps de cavalerie, il déclara « que se trouvant à Versailles le 5 octobre, il s'était rendu à l'œil de bœuf, et que voyant l'abattement dans lequel tout le monde était sur la nouvelle qu'il arrivait des femmes de Paris avec du canon, il avait proposé à M. de St.-Priest de lui donner des chevaux des écuries du Roi, afin de les distribuer aux zélés serviteurs de sa majesté, et aller avec eux enlever les canons de ces femmes; que M. de St.-Priest, étant entré dans l'appartement du Roi, le fit attendre longtemps, et vint enfin lui dire que tout cela était inutile, que M. de La Fayette arrivait de Paris au secours du château avec six mille hommes. » L'exactitude de ce récit fut constatée par M. de St.-Priest. Le rapporteur ayant refusé à Favras de lui faire con-

naître son dénonciateur, il s'en plaignit à l'assemblée, qui passa à l'ordre du jour. Sa mort était évidemment devenue inévitable. Pendant tout le temps que dura la procédure, la populace ne cessa de menacer les juges et de crier : *A la lanterne*; il fallut même que des troupes nombreuses et de l'artillerie fussent constamment en bataille dans la cour du Châtelet. Les juges qui venaient d'acquitter M. de Besenval dans une affaire à peu près semblable, craignirent sans doute les effets de cette fureur. Cependant l'accusé, d'après l'un des journalistes de ce temps-là, dont le témoignage à cet égard ne peut être suspect (Pruhomme), « parut devant ses juges » avec tous les avantages que donne » l'innocence, et qu'il sut faire valoir; » parce qu'à un esprit orné il joignait » la facilité de s'exprimer avec grâce; » ses paroles avaient même un charme » dont il était difficile de se défendre. » Il avait de la douceur dans le caractère, de la décence dans le maintien; il était d'une taille avantageuse, » d'une physionomie noble..... Dans » tout le cours de sa défense, il ne » perdit jamais cette attitude qui convient à l'innocence, et il répondit à » toutes les questions avec netteté et » sans embarras. » Les juges ayant refusé de faire entendre ses témoins à décharge, il les compara au tribunal de l'inquisition. La principale charge contre lui fut une lettre d'un M. de Foucault, qui lui demandait : « *Où sont vos troupes?* Par quel côté » entreront-elles à Paris? Je désirerais » y être employé. » Monsieur, frère du roi, étant désigné dans le public comme ayant pris part à ce complot, et s'en voyant même accusé positivement dans un écrit très répandu, se crut obligé de se rendre à l'Hôtel-de-ville pour déclarer qu'il y était tout-à-fait étranger. Favras fut condamné à faire amende-honorable devant la cathédrale, et à être pendu en place de Grève. Il entendit cet arrêt avec un calme admirable, et il dit à ses juges : « Je » vous plains bien, si le témoignage de » deux hommes vous suffit pour condamner. » Le rapporteur lui ayant dit : « Je n'ai d'autres consolations à » vous donner que celles que vous » offre la religion. » Il répondit avec » noblesse : « Mes plus grandes consolations sont celles que me donne » mon innocence. » Ce jugement fut exécuté le 19 février 1790. Favras arrivé devant l'église Notre-Dame, prit son arrêt des mains du greffier, et il en fit lui-même lecture à haute voix. Lorsqu'il fut à l'hôtel-de-ville, il dicta une déclaration dont voici les phrases les plus remarquables : « Prêt » à paraître devant Dieu, je pardonne » aux hommes qui, contre leur conscience, m'ont accusé de projets criminels... J'aimai mon roi, je mourrai fidèle à ce sentiment; mais il n'y » a jamais eu en moi ni moyen ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre des choses nouvellement établi.... Je sais que le peuple » demande ma mort à grands cris : eh » bien! puisqu'il lui faut une victime, » je préfère que le choix tombe sur » moi, plutôt que sur quelque innocent faible peut-être, et que la présence d'un supplice non mérité jetterait dans le désespoir. Je vais » donc expier des crimes que je n'ai » pas commis. » Il parla vaguement d'une mission que l'un des grands seigneurs de la cour lui avait donnée pour surveiller le faubourg St.-Antoine, déclarant qu'il avait reçu de ce grand seigneur une somme de 100 louis; mais il refusa de le nommer. Il corrigea ensuite avec beaucoup de sang-froid les fautes d'orthographe faites par

le greffier, et dit adieu à ceux qui l'entouraient. Le juge rapporteur l'ayant invité encore une fois à déclarer ses complices, il répondit : « Je suis in» nocent; j'en appelle au trouble où » je vous vois. » Lorsqu'il fut sur l'échelle, il se tourna vers le peuple et s'écria : « Citoyens! je meurs innocent; » priez pour moi le Dieu de bonté. » Et s'adressant au bourreau, il lui dit : » Faites votre office. » L'avocat Thilorier qui le défendit avec beaucoup de chaleur, a publié deux Mémoires dans le cours de la procédure. Favras a laissé des Mémoires relatifs aux troubles de Hollande. Son testament écrit de la manière la plus touchante, et sa correspondance avec sa femme pendant sa détention, furent publiés peu de temps après sa mort, et ils produisirent une vive sensation. Les contrefacteurs s'en emparèrent, et ils commirent dans leur édition contrefaite des fautes et des falsifications dont Mme. de Favras fut obligée de se plaindre dans les journaux, n'avouant que l'édition annoncée chez le libraire Gattey. Cette dame, qui avait été arrêtée pendant le procès de son mari, fut mise en liberté aussitôt après. Le fermier-général Augeard, qui se trouvait alors dans les prisons de l'Abbaye, réussit à lui faire tenir des billets de son mari, de manière que les interrogatoires des deux époux ne présentèrent aucune contradiction. Mme. de Favras adressa le 15 mai 1791, à Bailly, maire de Paris, une lettre qui fut insérée dans quelques journaux, et où elle se plaignait avec une extrême violence d'avoir été taxée pour une *contribution patriotique*. « La veuve » du marquis de Favras, disait-elle, » a des titres particuliers qu'il semble » que M. Bailly, déjà si coupable en» vers elle, ne devrait pas oublier. » Comment peut-il être assez enivré » par les fumées d'une élévation éphé» mère, pour me mettre dans le cas » de lui rappeler ce que je ne perdrai » jamais de vue; qu'il a eu l'audace » de me faire enlever de chez moi » pendant la nuit, et l'atrocité de me » tenir pendant vingt-six jours au se» cret, sans qu'il y eût contre moi ni » décret ni plainte; qu'il m'a ôté tous » les moyens de servir mon mari, en » prolongeant ma captivité, jusqu'a» près l'assassinat de cette immortelle » victime? Comment a-t-il assez peu » de pudeur pour ne pas sentir » que le sang innocent, versé par » des mains sacriléges, est une con» tribution si abominablement *pa-* » *triotique*, que d'une part elle ne » peut cesser de crier vengeance, et » que de l'autre elle doit assurer à la » famille qui a payé cet horrible tri» but, les droits les plus sacrés comme » les plus étendus à la vénération pu» blique? » Z.

FAVRE (Pierre), jésuite, le premier des compagnons de St. Ignace, naquit en 1506, au hameau du Villaret, paroisse du Grand-Bornand, au diocèse de Genève. Employé dans son enfance à garder les troupeaux, la vivacité de son esprit détermina ses parents à lui faire apprendre le latin aux écoles de la Roche, et son ardeur pour l'étude croissant toujours, il se rendit à Paris en 1527, fut reçu par charité au collége de Ste.-Barbe, et s'y distingua tellement, qu'on le donna pour répétiteur à Ignace de Loyola, qui vint y faire sa philosophie, après avoir achevé ses humanités au collége de Montaigu. Ignace, sous un tel maître, fit de rapides progrès, soit dans la piété soit dans ses études, et se lia de la plus étroite amitié avec Favre et avec François Xavier, qui habitait la même chambre. Il leur découvrit son projet de fonder un nouvel ordre

religieux, consacré spécialement à convertir les infidèles et à combattre les nouvelles erreurs. Favre embrassa Ignace, et lui promit de le suivre jusqu'à la mort, ne lui demandant que le temps de revoir auparavant sa patrie et ses parents. Il vint donc recevoir la bénédiction paternelle, et se rendit ensuite avec St. Ignace et ses cinq premiers compagnons, à l'église de Montmartre, où ils firent leurs premiers vœux le 15 août 1534 : de là, ils allèrent à Rome, où le pape Paul III retint le P. Favre pour enseigner la théologie au collége de la Sapience. Après avoir exercé la même fonction à Parme, il fut, en 1541, envoyé à la diète de Ratisbonne, fit avec le plus grand succès diverses missions en Allemagne, fonda des colléges de son ordre à Cologne (1544), à Coïmbre et à Valladolid (1546), et reçut à Salamanque les témoignages les plus flatteurs de l'estime des professeurs de cette célèbre université, dont plusieurs l'avaient connu à Paris. Philippe II voulait le retenir dans son royaume; le roi de Portugal désirait au contraire l'envoyer travailler à réunir les Abyssins à l'église romaine, et sollicitait Paul III de le nommer patriarche d'Ethiopie ; mais ce pape avait d'autres vues sur lui, et le fit venir pour assister au concile de Trente, comme son premier théologien. Le P. Favre se rendit donc à Rome, mais excédé de fatigues et de travaux, il y expira entre les bras de St. Ignace, le 1er. août 1546. On trouve de lui quelques *Lettres* imprimées parmi celles du P. Canisius. Outre le grec et le latin, qu'il possédait dans une rare perfection, le P. Favre parlait l'italien, l'allemand, le portugais et l'espagnol, et il prêchait dans ces diverses langues avec autant de facilité qu'en français. Dans tous les pays qu'il parcourut, son zèle, son humilité et son désintéressement, donnèrent la plus haute idée de l'institut des jésuites, et contribuèrent beaucoup à la rapide propagation de cet ordre. Il s'appliquait surtout à toucher et à convertir les ecclésiastiques scandaleux et les moines corrompus, qu'il regardait comme les plus dangereux ennemis de l'église. Ses austérités pourraient paraître incroyables : étant encore à Ste. Barbe, il passa une fois six jours entiers sans prendre aucune nourriture, et aurait poussé ce jeûne jusqu'au huitième jour, si St. Ignace ne s'y fût opposé. St. François de Sales qui le regardait comme un saint, raconte avec complaisance, dans son *Introduction à la Vie dévote* (chap. XVI), qu'il eut la consolation de consacrer un autel sur la place même où le P. Favre avait reçu la naissance. Le P. d'Outreman rapporte qu'il s'y faisait force miracles, et que le concours des dévots y était si nombreux qu'en 1619 on y compta à Noël cent et vingt curés des villages voisins, qui s'y étaient transportés en procession suivis de leurs paroissiens. Une belle table de bronze, contenant l'abrégé de sa vie, y fut placée en 1620 par le marquis de Val-Romay. Nicolas Orlandini a écrit la vie du P. Favre, dans la 1re. partie de l'*Historia Societatis Jesu*, Rome, 1615, in-fol., et on l'a réimprimée à part à Lyon, 1617, in-8°., orné d'un beau portrait de ce saint religieux, au-dessous duquel on lit ces deux vers :

Pastor, virgo, pius; pavit, domuit, coluitque,
Fronde, fame, votis, agmina, membra, Deum.

Cette Vie a été traduite en italien par le P. Térence Alciat, jésuite, sous le nom d'*Emilio Tacito*, Rome, 1629, in-8°. *Voyez* aussi les *Tableaux des personnages signalez de la Compa-*

gnie de Jésus (par le P. d'Outreman), Douai, 1622, in-8°. C. M. P.

FAVRE (ANTOINE), l'un des plus grands jurisconsultes du commencement du 17e. siècle, naquit, le 4 octobre 1557, à Bourg-en-Bresse, province qui était alors sous la domination des ducs de Savoie. Issu d'une ancienne famille de robe (1), et destiné à suivre la même carrière, il fit son cours de droit à Turin, après avoir fait d'excellentes études à Paris dans le collége des Jésuites. Le grec et le latin lui étaient devenus si familiers, au rapport d'Anastase Germonio, qu'il lui est arrivé plusieurs fois à Turin, au sortir de sa leçon, de la réciter ou de l'écrire en latin, et de la dicter en grec en même temps. Il consacrait alors à l'étude quatorze heures et même jusqu'à seize heures par jour. Dès cette époque il conçut le plan des grands ouvrages qui ont établi sa réputation; il les menait de front, pour ainsi dire, et ne les publiait qu'en parties détachées, se flattant qu'ils opéreraient une espèce de révolution dans la jurisprudence, et que son plan étant une fois bien connu, d'autres jurisconsultes pourraient continuer et achever ceux de ses livres qu'il n'aurait pu terminer. Doué d'un esprit libre et dégagé de préjugés, il pratiqua, bien avant Descartes et Locke, la maxime de ne jamais jurer *in verba magistri*. Il n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il publia les trois premiers livres *Conjecturarum juris civilis* (Lyon, 1580, in-4°.), dans lesquels, sous le titre modeste de Conjectures, il développe une connaissance approfondie de l'esprit des lois romaines, puisée, non dans les opinions des jurisconsultes, mais dans la comparaison des lois entre elles. Malgré quelques idées paradoxales, cet essai fit une grande sensation, et annonça ce que l'on pourrait attendre de l'auteur. On assure que Cujas disait à cette occasion : « Ce » jeune homme a du sang aux ongles; » s'il vit âge d'homme, il fera bien du » bruit. » Le duc de Savoie (Charles-Emanuel Ier.), informé du mérite de ce jeune avocat, le nomma en 1581 juge-maje de Bresse, quoiqu'il fût loin d'avoir l'âge de trente ans exigé pour cette charge; et trois ans après le rappela pour être sénateur au sénat de Savoie, dont il devint ensuite premier président en 1610. Les nombreux devoirs de ces différents emplois, dont il s'acquitta toujours avec la plus scrupuleuse exactitude, et les diverses commissions dont il fut chargé par sa compagnie, ou dont l'honora la confiance de son souverain, ne lui laissaient plus que bien peu de temps pour ses études chéries; mais il le mettait tout à profit. Dans un voyage qu'il fit à Aix en Provence, par commission du sénat, en 1592, il y composa en six semaines son traité *De variis nummariorum debitorum solutionibus*; et c'est à Rome qu'il écrivit une grande partie de sa *Jurisprudentia papinianea*, ouvrage capital, qui avait pour but de réduire dans un ordre méthodique et régulier toute la science du droit romain, qui offre tant de confusion dans les cinquante livres des *Pandectes*. Il adopta le plan et la distribution des *Institutes* de Justinien; mais il ne put en achever que le premier livre. Cet ouvrage lui tenait fort au cœur, et c'est suivant ce plan qu'il enseigna le droit à l'aîné de ses fils auquel il donnait lui-même une leçon tous les matins, se flattant que ce fils pourrait après lui terminer cet important travail; mais une main plus heureuse reprit l'ou-

(1) Voyez Guichenon, *Hist. de Bresse*, 3e. part., p. 160.

vrage par les fondements, et ce fut Domat qui eut la gloire de donner *les Loix civiles dans leur ordre naturel.* Les recherches d'érudition et l'étude approfondie de l'antiquité avaient apporté dans la jurisprudence un perfectionnement réel; Alciat et Cujas l'avaient surtout introduit dans les universités: Favre résolut de l'appliquer aux tribunaux. Il fit voir, dans ses cent décades *De erroribus pragmaticorum et interpretum juris*, qu'il faut chercher le sens des lois romaines dans l'esprit même de la jurisprudence de ce peuple, et non dans les opinions des commentateurs qui, pour être fréquemment citées et répétées, ne sont cependant jamais que des opinions. Cet ouvrage, dont la première partie parut en 1598 (Lyon, in-4°.), excita de vives réclamations, quoique les paradoxes y fussent, généralement parlant, moins fréquents que dans les livres des *Conjectures*. Mais Favre eut souvent la satisfaction d'en voir les principes adoptés par les tribunaux, même dans les pays étrangers. Il voulait proscrire du barreau l'autorité des interprètes du droit, et en dédiant à l'empereur Rodolphe II le premier livre de ses *Rationalia*, on voit qu'il l'engage à défendre par une loi expresse de citer les commentateurs dans les plaidoieries; mais l'abus devait durer encore quelque temps, et cette défense ne fut portée que par le roi de Sardaigne en 1729, et par le roi de Prusse en 1748. Le livre *De erroribus pragmaticorum* fut attaqué par Vincent Cabot, Pierre Gilken, Martin Lyklama, etc., et surtout, après la mort de Favre, par Bachov le fils, sous ce titre: *Exercitationes ad partem posteriorem chiliados quam de erroribus interpretum Faber falsò inscripsit*, Francfort 1624, in-fol. Mais Schiferdecker, jurisconsulte silésien (mort le 17 mars 1631), prit vivement sa défense dans ses *Disputationes forenses*, Strasbourg, 1610, in-fol. (le troisième et dernier livre ne parut qu'en 1613.) Il avait fait exprès le voyage d'Anneci pour voir Favre et lui dédier son ouvrage. Non content de critiquer tous les commentateurs qui l'avaient précédé, Favre résolut d'effacer leurs travaux par un commentaire d'un genre absolument neuf, dans lequel, sans citer aucun interprète, on chercherait le sens et le motif des lois dans l'esprit même de la législation romaine. Tels sont ses *Rationalia in Pandectas*, dont il publia la première partie en 1604, Saint-Gervais (Genève), in-fol., auxquels il ne cessa de travailler le reste de sa vie, mais qu'il ne put pousser que jusqu'au titre *De præscriptis verbis* (liv. XIX, tit. 5). Un fragment de la 4e. partie, contenant les titres *De pignoribus et hypothecis*, ne parut qu'après sa mort, en 1624, et l'on y réunit les fragments des titres 1 et 2 du Liv. XXVIII (sur les testaments), trouvés parmi ses papiers, dans l'édition de Lyon, 1663, tom. V, in-fol. Cet excellent ouvrage, s'il était terminé, pourrait en effet dispenser de recourir à tout autre commentaire. Il prend l'un après l'autre chaque titre du digeste; après l'explication de chaque loi, de chaque paragraphe même, l'on y trouve séparément *Ratio dubitandi* et *ratio decidendi*; ce qui a fait donner à l'ouvrage le titre de *Rationalia*. Ce livre fut reçu avec plus d'applaudissement encore que les précédents; mais on y trouva la même diffusion, le style de l'auteur manquant en général de précision et d'énergie: les grandes affaires dont il était comme accablé ne lui permirent jamais de s'attacher à le polir. Le plus important de ses ouvrages, celui que

l'on consulte le plus souvent, est son *Codex Fabrianus*, dans lequel, en suivant l'ordre des matières du code *Justinien*, il rapporte, avec les motifs raisonnés, toutes les décisions du sénat de Savoie, qui avaient été rendues de son temps, et, pour ainsi dire, sous ses yeux, quelquefois contre son opinion; car il était forcé de souscrire à l'avis de la majorité, *invitâ plerumque non modo scientiâ, sed etiam conscientiâ*, comme il le dit lui-même. Le code *Fabrien*, divisé en neuf livres, formait une des sources du droit suivi dans les états de Savoie, et était souvent cité comme une autorité d'un grand poids dans tous les pays qui suivaient le droit romain. La première édition parut en 1606, Genève, Chouet (1), in-fol; il a souvent été réimprimé. L'édition de Leipzig, 1706, in-fol. est augmentée de notes relatives aux usages particuliers suivis en Allemagne. Ce bel ouvrage fut composé à Anneci où Favre avait été envoyé en 1596, sur la demande du duc de Nemours, pour être président du conseil de Genevois. Il s'y lia de la plus étroite amitié avec saint François de Sales auquel il dédia, la même année, le XIIe. Livre de ses *Conjectures*. Ces deux illustres personnages, aussi zélés pour le progrès des bonnes études que pour le maintien de la foi catholique, y érigèrent, en 1606, une académie à l'instar de celles qui se formaient à cette époque dans presque toutes les villes d'Italie. Celle d'Anneci, établie dans la maison du président Favre et sous la protection du duc de Nemours, reçut le nom d'académie *Florimontane*, et eut pour symbole un oranger avec cette devise : *Flores fructusque perennes*. La théologie, la philosophie, les mathématiques, les beaux-arts, tout était du ressort de cette institution qui, pour la forme, se rapprochait assez de nos athénées modernes, et dont Ch. Aug. de Sales rapporte tout au long les statuts au commencement du 7e. liv. de son *Histoire du B. François de Sales* (Lyon, 1634, in-4°., pag. 367-370). On lui avait nommé des censeurs, des collatéraux ou assesseurs, un trésorier, un huissier à gages, mais on ne voit pas quels fonds on avait assignés pour les dépenses indispensables. L'histoire ne dit pas combien de temps dura cette institution; on peut croire que le zèle des académiciens se refroidit insensiblement, et il paraît qu'ils cessèrent de se réunir lorsque le président Favre retourna à Chambéri en 1618 (1). Nous avons cru devoir parler avec quelque détail de la première académie qui ait été instituée en-deçà des Alpes, et qui a échappé aux recherches de Gimma, de Kraus, de Mastai Ferretti, et des autres bibliographes qui se sont occupés de l'histoire des sociétés littéraires. Les nombreuses commissions dont Favre était chargé par la confiance de son prince, le détournaient fréquemment de son assiduité au sénat; il avait séjourné neuf mois à Paris et à Fontainebleau pour le service de la duchesse de Nemours (dont les affaires l'avaient déjà appelé une fois à Modène, à Rome, à Turin,

(1) Le conseil de Genève n'ayant pas voulu permettre, dans cette ville, l'impression du titre Ier. (*De summâ trinitate et fide catholicâ*), où il est question des peines encourues par les hérétiques, la première feuille de l'ouvrage fut imprimée à Lyon par Cardon, qui réimprima aussi le titre, ce qui produit une variété dans les exemplaires. On peut juger par-là de la liberté dont la presse jouissait alors dans cette république. (*Voy.* LECT.)

(1) On voit par la lettre de Favre à Schiferdecker, du 19 mars 1609, rapportée par Guichenon (*Hist. de Bresse*, 3e. part., p. 165), que ce savant Silésien avait été reçu membre de l'académie florimontane, aux séances de laquelle il avait souvent assisté, et que cette académie était alors aussi florissante qu'aucune de celles que l'on comptait en Italie.

etc.); il fut, en 1611, employé presque toute l'année à lever des troupes en Savoie pour l'armée de son souverain, et à veiller aux approvisionnements nécessaires. Appelé à Turin, en 1614, pour l'affaire de la succession du Montferrat, il fut nommé membre de l'académie de belles-lettres que le cardinal Maurice de Savoie venait de fonder dans cette ville, et en 1618 il fut nommé avec saint François de Sales pour accompagner à Paris le même prince, chargé d'y négocier le mariage de Victor Amédée Ier. avec madame Christine de France, fille d'Henri IV. Louis XIII, qui désirait se l'attacher, lui fit les offres les plus séduisantes, et n'ayant pu lui rien faire accepter, il accorda une pension de 2,000 livres à son deuxième fils (Vaugelas) qui déjà s'était fixé à Paris. L'année précédente, le marquis de Lans, gouverneur de Savoie, ayant été aussi envoyé en France pour d'autres affaires, le président Favre avait été nommé pour le remplacer dans le commandement-général du duché; et tel était son désintéressement, qu'après avoir rempli les deux places les plus éminentes de son pays, il ne fut jamais riche. A sa mort, arrivée à Chambéri le 28 février 1624, il n'avait pas augmenté de mille liv. de rente le patrimoine qu'il avait reçu de ses ancêtres. Il est vrai que ses charités étaient immenses : le secrétaire qui l'accompagnait lorsqu'il allait au sénat, avait ordre de donner quelque chose à tous les pauvres qui se trouvaient sur sa route. Ses aumônes s'élevaient régulièrement chaque année à mille ducatons (6700 fr. de notre monnaie actuelle), et dans les temps de disette il vendait une partie de son argenterie pour les rendre plus abondantes. Son testament, rapporté en entier par Taisand, est un monument précieux de sa piété, de sa tendresse pour ses enfants, et surtout de l'esprit d'ordre et d'équité qui dirigeait toutes ses actions (1). Les principaux ouvrages du président Favre ont été recueillis à Lyon en 10 vol. in-fol. (*Ant. Fabri opera juridica.*) Cette collection comprend : *Jurisprudentiæ papinianeæ scientia*, 1658; *De erroribus pragmaticorum*, 1658, 2 vol.; *Rationalia*, 1659-1663, 5 vol.; *Codex Fabrianus*, 1681; et *Conjecturarum libri XX*, 1661 (2). On lui doit encore : I. *De variis nummariorum debitorum solutionibus*, in-8°., Lyon, 1598; Nuremberg, 1622. Dans la préface de ce traité, dirigé en grande partie contre Ch. Dumoulin, tout en appelant son adversaire *Pragmaticorum ætatis nostræ facilè principem*, il ajoute : *qui ut in cæteris ferè omnibus quæ scripsit.... videtur mihi à certissimâ juris ratione..... totâ viâ deerrasse.* Durandi observe que Favre, écrivant sur la matière de l'usure contre un adversaire tel que Dumoulin, qui affichait assez ouvertement les opinions des protestants, avait cru devoir se montrer plus théologien que jurisconsulte, et qu'il ne raisonne plus selon ses principes ordinaires. La remarque porte à faux. Le sujet de ce traité dépend de principes qui n'ont été bien développés que dans le 18e. siècle. On trouve autant de confusion dans cet ouvrage que dans ceux qui parurent alors sur la même matière, mais en général sa critique y est assez mal fondée, et les vues de Dumoulin se rapprochent bien plus de celles des économistes modernes. Quant aux usures (objet étranger

(1) Taisand, *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, Paris, 1721, in-4°., pag. 218-240.
(2) On réunit quelquefois à cette collection les *Investigationes Juris civilis in Conjecturas Ant. Fabri*, par Jérôme Borgia, Naples, 1678, 2 vol. in-fol.

à ce traité), Favre était moins théologien sur ce sujet que ne l'étaient d'autres jurisconsultes contemporains, parce que la Bresse avait là-dessus des coutumes particulières (1). II. *De patrui hæreditate in solos fratrum filios dividendâ*, in-8°., Lyon, 1598; III. *De Montisferrati ducatu contrà ducem Mantuæ pro duce Sabaudiæ consultatio*, in-4°., Lyon, 1617; IV. *De laudimiis decades IV*, Turin, 1629, in-fol., dans les *Tractatus varii de laudimiis*; c'est apparemment le même ouvrage qui a paru sous le titre de *Quæstiones laudemiales*, Lyon, 1658, in-fol.; V. *Informationes facti et juris in causâ ferrariensi*, in-4°.; écrit pour soutenir les droits d'Anne d'Este, duchesse de Genevois, à la succession d'Alphonse II, duc de Ferrare. VI. *De albinatu controversia*, Turin, 1622, in-4°.; VII. *Abrégé de la pratique judiciaire et civile du sénat de Savoie*, Genève, 1750, et autres ouvrages publiés sous son nom après sa mort, mais qui ne sont probablement que des extraits de ses écrits précédents. VIII. *Les Gordians et Maximin, ou l'ambition, œuvre tragique en cinq actes, en vers, premiers et derniers essais de poésie d'Ant. Favre, S. J. B., dédiés à Charl. Em. duc de Savoie*, Chambéry, Cl. Pomar, 1589, in-4°.; Lyon, 1596, in-8°. (*Voy.* l'analyse de cette pièce dans la *Biblioth. du Théâtre français*, Tom. I. p. 284). IX. *Centuries de quatrains moraux, dédiés à mademoiselle Marguerite, princesse de Savoie*, 1601, in-8°., souvent réimprimés, avec ceux de P. Mathieu, à la suite des quatrains de Pibrac. En voici un échantillon qui pourra faire juger de la force et de la justesse des pensées.

XCIX.

Quand tu voudras compter au vray ton aage,
Ne me dy point: J'ai soixante ans et plus;
Tu compteras les ans que tu n'as plus,
Compte tes jours dès quand tu seras sage.

X. *Entretiens spirituels, divisés en trois centuries de sonnets*, Paris, 1602, in-8°., beaucoup plus rare que le recueil précédent. La poésie était admise à l'académie Florimontane, comme tout ce qui appartient au talent; Favre ne la cultivait que pour la faire servir à célébrer la religion et les devoirs des hommes, et il fut au niveau de ces grands sujets par la fécondité de son imagination; mais le succès ne répondit pas à son attente, parce qu'il voulut mettre dans ses vers plus de réflexions que d'images, et cette marche trop lente de l'esprit philosophique qui tue la poésie. Favre fut, en 1603, l'éditeur des *Epîtres morales* d'Honoré d'Urfé, son ami. Taisand et tous les biographes qui l'ont suivi lui attribuent le *Tractatus theol. jurid. politicus de religione tuendâ in republicâ*. Durandi ajoute même que Favre y soutient vigoureusement l'intolérantisme. Il suffisait cependant de jeter un coup-d'œil sur le titre de ce livre pour reconnaître qu'il est d'un auteur protestant (Ant. Faber, conseiller et chancelier de Rudolstadt-Schwarzbourg, mort le 26 fév. 1635, âgé de soixante-quatorze ans). Cet ouvrage, publié en 1625, étant devenu fort rare, l'infatigable Abasver Fritsch en donna une nouvelle édition, Leipzig, 1665, in-4°. Parmi les pièces de vers à la louange de l'auteur, dont il est précédé suivant l'usage de ce temps, se trouve un parallèle entre les deux Ant. Faber:

Antonium crepat ora suum Sabaudia Fabrum
Felicem ingenio judicioque virum.
Cur tibi te, Antoni, non jactet patria.... etc.

(1) Collet, dans son *Traité des Usures*, 1690, in-8°., nous apprend que le président Favre avait emprunté à 7 pour 100 l'argent dont il eut besoin pour acheter la baronie de Peroges.

On trouve l'éloge du président Favre, par Jac. Durandi, dans le Tom. III des *Piemontesi illustri*, pag. 265-360. Taisand lui a consacré un long article dans ses *Vies des plus célèbres jurisconsultes*, d'après des mémoires fournis par sa famille. C. M. P.

FAVRE (Cl.). *Voy.* Vaugelas.

FAVYN (André), avocat, né à Paris à la fin du 16e. siècle, s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude des antiquités de la monarchie française, et publia quelques ouvrages assez estimés des curieux. On reproche cependant à l'auteur de s'être montré trop crédule et d'avoir négligé de citer les sources où il a puisé quantité de faits qu'on ne peut admettre d'après lui. On ignore les circonstances de la vie de Favyn, et ce n'est que par conjecture qu'on place sa mort vers l'année 1620. On a de lui : I. *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et conquêtes de ses rois*, Paris, 1612, in-fol. : Lenglet Dufresnoy l'a jugée très sévèrement et d'un seul mot. On y trouve cependant des choses intéressantes ; II. *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613, in-8°. : il y établit que Clovis institua des charges analogues à celles qui existaient chez les Romains, et que ces charges n'ont fait qu'éprouver les modifications que nécessitaient les changements arrivés dans le gouvernement du royaume ; III. *le Théâtre d'honneur et de chevalerie*, ou *l'Histoire des ordres militaires, des rois et princes de la chrétienté, et leur généalogie*, Paris, 1620, 2 vol. in-4°., fig. : Lenglet Dufresnoy reproche à l'auteur de n'être pas toujours exact ; le P. Ménestrier dit qu'il a fort mal traité les ordres de chevalerie. Cet ouvrage curieux n'en est pas moins très recherché. On a cité par erreur, dans le *Colomesiana*, l'*Histoire de Naples*, au lieu de l'*Histoire de Navarre* par Favyn. W—s.

FAWCET (sir William), général et écrivain anglais du 18e. siècle, né à Shipdenhall, près d'Halifax, dans le comté d'York, montra dès son enfance pour l'état militaire une vocation décidée que ses parents s'efforcèrent vainement de contrarier. Heureusement il avait déjà fait de bonnes études lorsqu'il obtint une commission d'enseigne dans le régiment du général Oglethorpe, qui était alors en Géorgie : il préféra cependant d'aller faire la guerre en Flandre comme simple volontaire. Ayant épousé une personne riche et d'une bonne famille, il céda aux instances de ses amis en résignant une commission qu'il venait d'obtenir ; mais il ne tarda pas à regretter un genre de vie qui paraissait être le seul qui lui convînt, et acheta une nouvelle commission d'enseigne dans le troisième régiment des gardes. Dans les heures de loisir que lui laissait son service il traduisit du français les *Rêveries* du comte de Saxe ; cette traduction fut imprimée en 1757, in-4°. Il traduisit de l'allemand *les Règlements pour la cavalerie prussienne*, 1757 ; *les Règlements pour l'infanterie prussienne*, et la *Tactique prussienne*, 1759. Il fut élevé au grade d'adjudant dans les gardes, devint aide-de-camp du général Eliot en Allemagne pendant la guerre de sept ans, et ensuite du marquis de Granby, dont il fut de plus l'ami et le secrétaire. Il eut une compagnie dans les gardes, avec le rang de lieutenant-colonel dans l'armée. Sa prudence et son habileté le firent choisir pour diriger en partie les affaires militaires de son pays en Allemagne. Il était colonel du 3e. régiment de

dragons des gardes et gouverneur du collége de Chelséa lorsqu'il mourut à Westminster le 19 mars 1804.

X—s.

FAWKES (François), poète anglais, né vers 1721, dans le comté d'York, entra dans les ordres, et occupa successivement la cure de Bromhal dans sa province, celle de Croydon au comté de Surrey et les vicariats d'Orpington et de Ste.-Marie-Gray, au comté de Kent, qu'il échangea en 1774 pour le vicariat de Hayes; il mourut le 26 août 1777. On a de lui un recueil de *Poésies*, in-8°., 1761; le *Calendrier poétique*, 1763; le *Magasin poétique*, 1764, en société avec M. Woty, etc. Il a aussi rédigé en langage moderne les descriptions de *Mai* et de l'*Hiver*, de Gawin Douglas, et ce fut le premier essai qu'il donna au public de son talent pour la poésie; mais il s'est encore fait plus de réputation par ses traductions en vers, et il paraît que depuis Pope peu d'écrivains l'ont égalé en ce genre. On cite de lui des traductions d'*Anacréon*, *Sapho*, *Bion*, *Moschus* et *Musée*, 1760, in-12; la traduction des *Idylles de Theocrite*, in-8°., 1767; celle des *Fragments de Ménandre*, insérée dans son recueil de poésies, et celle des *Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, qu'il n'a pas achevée, mais qui l'a été depuis sa mort par M. Meen, et publiée in-8°. en 1780. On a imprimé sous son nom une compilation intitulée: *Bible de famille, avec des notes*, en 60 cahiers hebdomadaires, dont le premier parut le 25 juillet 1761, in-4°. S—d.

FAY (du). *Voy.* Dufay.

FAYDIT, ou *Faidit* (Gancelm, ou Anselme), troubadour, né à Uzerche dans le Limousin, eut une jeunesse déréglée; il épousa en Provence une fille de mauvaises mœurs, mais qui était belle, spirituelle, et chantait agréablement ses chansons. Après avoir couru le monde en histrion et en jongleur, quelques-unes de ses productions lui méritèrent la protection de Richard, comte de Poitou, qui, en 1189, succéda au trône d'Angleterre; dès-lors il fut mis au nombre des troubadours, et obtint successivement les bonnes grâces de plusieurs dames de haut parage; mais la plupart ne lui donnèrent que de l'espoir, dans l'intention d'être l'objet de ses hommages et le sujet de ses chansons. L'une d'elles, la vicomtesse d'Aubusson, poussa le mépris et la raillerie jusqu'à donner un rendez-vous à Hugues de Lusignan, son amant, dans la propre maison de Faydit, qui était absent. Il se vengea de cette insulte par une pièce de vers satirique, qui, ainsi que d'autres productions de ce poète, donne une fort mauvaise opinion des mœurs de ces temps. Faydit s'embarqua pour la croisade à la suite de laquelle Richard-Cœur-de-Lion, son bienfaiteur, éprouva de grands malheurs; mais si le poète ne se fit pas remarquer pendant son séjour à la Terre-Sainte, on doit lui rendre la justice de dire que ses meilleurs vers furent les stances qu'il composa sur la mort de ce monarque en 1199. Ce troubadour vécut aussi à la cour du marquis de Monferrat et à celle de Raymond d'Agoult, l'un des plus riches seigneurs de la Provence, et tous deux protecteurs des muses; on doit même croire, d'après le témoignage de Nostradamus et de Crescimbeni, qui entrent dans de grands détails sur ses aventures, qu'il mourut en 1220 à la cour de ce dernier; c'est donc mal à propos qu'on a placé dans le recueil des poésies de Faydit

une pièce sur la mort de Béatrix, femme de Charles d'Anjou, arrivée en 1260. On a de ce troubadour plus de cinquante pièces de vers; la plupart sont des chansons, où il se plaint des rigueurs des nobles dames auxquelles il adressa successivement ses vœux. P—x.

FAYDIT (Pierre Valentin), prêtre, de Riom en Auvergne, né dans la première moitié du 17e. siècle, mort en 1709. La bizarrerie de son esprit, l'inégalité de ses opinions, l'habitude invincible de dénigrer les grands noms, les grandes pensées et les grands succès, lui procurèrent cette célébrité peu honorable, qui suit toujours l'originalité, mais qui survit rarement aux circonstances. Il fut accusé tour à tour de schisme, de trithéisme, de novatianisme, et les gens de lettres qui ne se mêlent pas de ces matières, l'accusent encore de cynisme et de mauvais goût. Ils lui auraient peut-être pardonné d'être novateur. Faydit avait débuté à Paris par un sermon prêché dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, où il comparait audacieusement la conduite d'Innocent XI envers la France, à celle des prélats les plus décriés dans l'histoire par leurs injustices; il se réfuta vivement dans un sermon imprimé à Liége, et se défendit avec tout autant de vigueur dans un autre imprimé à Maëstricht. Ces contradictions littéraires paraissaient si singulières alors, que certains biographes n'y ont pas cru. Quoi qu'il en soit, la congrégation de l'Oratoire, dont Faydit faisait partie, et qui lui aurait peut-être pardonné d'attaquer le pape, ne lui permit pas de prendre fait et cause en main pour Descartes. Elle le congédia à l'occasion de son Traité: *De mente humanâ, juxtà placita neotericorum*, qui ne méritait pas aujourd'hui la colère d'un corps savant, mais qui pourrait bien lui inspirer un sentiment encore moins flatteur. C'était en 1671 et c'est de cette époque que datent les écrits les plus hostiles de Faydit, qui fut sans doute aigri par un traitement trop humiliant, car il y a toujours une excuse ou un prétexte aux plus grandes sottises des hommes. On a de lui: I. le Traité *De mente humanâ*, 1670; II. l'Extrait du *Sermon de St. Polycarpe*, 1687. Cet ouvrage a été réimprimé à Liége en 1689, sous le titre suivant: *Conformité des Eglises de France avec celles d'Asie et de Syrie, du 2e. et du 3e. siècle, dans leur différend avec Rome;* III. *Mémoires contre les Mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique de M. de Tillemont*, par Datyfi de Romi (Faydit de Riom), Bâle, 1695, in-4°. de 28 pages, critique vive, et peu décente, à la manière de Faydit: elle a été supprimée: IV. *Eclaircissements sur la doctrine et sur l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*, Maëstricht, 1695, in-8°., c'est probablement le même ouvrage que le précédent, qui a été réimprimé aussi dans le second tome des *Dissertations mêlées* de Bernard, Amsterdam, 1740, in-8°.; V. *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, ou *Fausses idées des Scholastiques sur les matières de la religion*, 1696, in-12. On croit qu'il n'en a paru qu'un volume, qui a été défendu et détruit sur-le-champ. C'est celui qui a donné lieu contre Faydit à l'accusation de trithéisme dont il serait inutile de le défendre; VI. *In effigiem Ludovici de Boucherat, Galliarum Cancellarii*, 1697, in-4°.; VII. *Præfectura Bosiana, sive felicitas urbis clarissimo viro Bosc Dubois, prætore, et præfecturam mercantium obtinente*, 1697, in-4°.;

VIII. *Tombeau de M. de Santeul, ci-devant chanoine régulier de St.-Augustin, dans l'abbaye de St.-Victor-lez-Paris, et l'Éloge de ce grand poète*. Paris, veuve Robert Dessain, 1698, in-4°. L'abbé Faydit s'excuse en commençant ce livre de revenir à la poésie; il s'appuie de l'autorité de Sidoine Apollinaire, qui a fait des vers après y avoir renoncé hautement. L'abbé Faydit aurait bien fait d'être plus scrupuleux que Sidoine Apollinaire, ou de justifier l'infraction de sa parole par un meilleur ouvrage; IX. *la Télémacomanie*, 1700, in-12, réimprimée en 1715, à La Haye dans le même format. Faydit avait préludé à cette satire dégoûtante du chef-d'œuvre de Fénélon, par des épigrammes plus grossières encore contre les Sermons de Bossuet, dont il ne faisait pas plus de cas que de Télémaque. Dans une de ces impertinences rimées, qui s'est conservée par hasard, il exhortait l'aigle de Meaux à se taire pour laisser parler à sa place l'ânesse de Balaam. Cette fine plaisanterie donnera un échantillon suffisant de son goût; X. *Vie de St. Amable, prêtre et curé de Riom*, traduit du latin de l'archi-prêtre *Juste*, 1702, in-12; XI. *Remarques sur Virgile, sur Homère, et sur le style poétique de l'Ecriture-Sainte*, 1705-1710, in-12 (*V.* CLAUDE). C'est le meilleur, ou plutôt le moins mauvais de ses livres. Faydit ne manquait ni de feu ni de connaissances, ni d'une certaine imagination, mais il a tourné ces avantages mêmes à son déshonneur, par le mauvais emploi qu'il en a fait. La réputation peu digne d'envie, qu'il a laissée après lui, prouve l'inutilité des qualités de l'esprit, les plus brillantes d'ailleurs, quand elles ne sont pas relevées par un jugement sain et par un caractère honorable. On lui a attribué aussi : *les Moines empruntés*, mais il y a longtemps que cet ouvrage est restitué par tous les bibliographes à son véritable auteur, Pierre-Joseph de Haitze, gentilhomme provençal. On a cité un *Fayditiana*, Paris, 1705, in-12; nous n'avons pu le découvrir. N—n.

FAYE (BARTHELEMY), sieur d'Espeisses, d'une ancienne famille de Lyon, s'acquit une grande réputation par son savoir et sa capacité. François Ier. le nomma en 1541 conseiller au parlement de Paris; il remplit cette place avec honneur, fut pourvu de celle de président à la cour des enquêtes, et mourut dans un âge avancé. On a de ce savant magistrat un ouvrage intitulé : *Energumenicus et alexiacus*, Paris, 1571, in-8°. : Cujas lui a dédié les deux premiers livres de ses *Observations*. W—s.

FAYE (JACQUES), sieur d'Espeisses, fils du précédent, naquit à Paris en 1542, fut nommé en 1567 conseiller au parlement, et en 1570 maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou. Ce prince ayant été élu roi de Pologne, Faye le suivit à Varsovie, et contribua par son adresse à lui concilier l'esprit des principaux habitants. Le duc d'Anjou se trouvant appelé au trône de France par la mort de Charles IX, Faye fut chargé d'apporter à la reine-mère les lettres de régence; il retourna ensuite en Pologne pour apaiser les troubles que la fuite du roi avait fait naître, et engager les Polonais à continuer de le reconnaître pour leur souverain : il s'acquitta de cette commission importante avec autant de zèle que de sagesse, et prononça même à la diète de Stendzic une harangue très éloquente; mais ce fut inutilement : Étienne Battori, vayvode de Transylvanie, fut élu à la place de Henri III. De retour en France, Faye fut envoyé à Fer-

rare et à Venise pour traiter quelques points sur lesquels ces puissances n'avaient pu encore s'accorder. Il fut ensuite nommé maître des requêtes au conseil d'état, et quelque temps après avocat-général au parlement. Les circonstances étaient difficiles; l'ambition des Guises et les prétentions des protestants remplissaient le royaume de troubles, et paralysaient la marche de la justice. Faye, également inaccessible à la crainte et à la séduction, resta fidèle à son devoir. Après la fameuse journée des *Barricades*, il suivit le roi à Tours, et fut récompensé de son dévouement par la charge de président à mortier dont on assure que Henri III voulut lui expédier les lettres de sa propre main. Après la mort malheureuse de ce prince, Faye conserva la ville de Tours à Henri IV, et vint le joindre sous les murs de Paris, où il fit voir par son courage, qu'il n'était pas moins propre à servir l'état de son épée que de sa plume. Pendant le siége, il fut atteint d'une fièvre maligne, et transporté à Senlis où il mourut le 20 septembre 1590 dans sa 46ᵉ. année. Son corps fut inhumé dans la nef de la cathédrale où on lisait son épitaphe. Pasquier, Duvair et Loisel ont parlé de Jacques Faye dans les termes les plus honorables. « C'était, dit Loysel, un homme de grand sens et » d'une profonde doctrine, joints à » une merveilleuse éloquence; il né» gligeait les formalités de justice, en » quoi il se trompait; mais il avait » d'ailleurs tant de belles qualités, » que ce défaut était supportable à son » égard. » Les mémoires du temps le représentent comme un homme d'un esprit vif et ayant la repartie prompte. L'anecdote suivante en peut servir de preuve : lorsqu'Henri III eut nommé Faye président à mortier, il présenta Servin pour le remplacer dans la charge d'avocat-général. Le roi dit que Servin était trop léger pour un emploi aussi important : « Sire, répondit Faye, » les sages ont perdu votre état, il » faut que les fous le rétablissent. » On a de Faye : I. *Avertissement sur la réception et la publication du Concile de Trente*, 1583. Cette pièce, dans laquelle on fait voir que plusieurs décisions de ce concile sont contraires aux droits du roi et aux libertés de l'église gallicane, a été insérée dans les *Mémoires* de Duplessis-Mornay, Tom. I., 1624; dans la *Bibliothèque canonique* de Bouchel et dans l'*Histoire de la réception du concile de Trente*, par l'abbé Mignot, tom. 2. II. *La Harangue latine* qu'il prononça à Stendzic, et des *Lettres* imprimées dans le *Recueil de diverses pièces servant à l'histoire*, Paris, 1635, in-8°. Ce recueil, dont Charles Faye, son fils, fut l'éditeur, renferme une *Lettre* très curieuse du conseiller Gillot, contenant des particularités sur la vie de Jacques Faye; elle a été réimprimée avec les *Opuscules* de Loisel, Paris, 1652, in-4°. — FAYE (Charles) d'Espeisses, fils du précédent, né à Paris vers 1577, nommé successivement conseiller au parlement, ambassadeur en Hollande et conseiller d'état ordinaire, mourut le 5 mai 1638. On a de lui : I. *Mémoires de plusieurs choses advenues en France depuis le commencement de* 1607, *où finit M. de Thou, jusqu'en* 1609, Paris, 1632, in-8°. « L'auteur, dit Legendre, n'avait ni le style ni les talents nécessaires pour réussir dans la continuation d'une histoire aussi estimée que celle de Thou. » Ce volume ne renferme que le premier livre, et la suite qui est annoncée n'a point paru; II. *Négociations* de Charles Faye, 6 vol. in-fol., dans les

manuscrits de la bibliothèque impériale. — FAYE (Charles), oncle du précédent, abbé de St.-Fuscien, conseiller-clerc au parlement de Paris, chanoine et archidiacre de Notre-Dame, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Discours des raisons et moyens pour lesquels MM. du clergé ont déclaré nulles et injustes les bulles monitoriales de Grégoire XIV, contre les ecclésiastiques demeurés en la fidélité du roi*, Tours, 1591, 2ᵉ. édition; 1593, in-8°. De Thou lui attribue encore : *Réponse* à l'ouvrage de Genebrard, intitulé : *Excommunications des ecclésiastiques qui ont assisté au service divin avec Henri de Valois, après le massacre du cardinal de Guise.* Les auteurs de la *Bibl. Historique de France* n'ont pu découvrir si la *Réponse* de Faye a été imprimée, et on voit qu'ils confondent l'abbé de St.-Fuscien avec Charles Faye son neveu, puisqu'ils fixent la mort de l'un et de l'autre à l'année 1638. W—s.

FAYE. *Voyez* LAFAYE.

FAYEL. *Voy.* COUCY (Raoul ou Renaud DE).

FAYETTE (GILBERT MOTIER DE LA), né vers la fin du 14ᵉ. siècle, d'une ancienne famille d'Auvergne, fut élevé près du duc de Bourbon, et fait sénéchal du Bourbonnais. Il servit en Italie sous le duc de Nemours, qui le chargea de la défense de Bologne contre les Vénitiens. La ville n'avait point de dehors, la muraille était faible, La Fayette et Lautrec y tinrent jusqu'à l'extrémité, et donnèrent au duc de Nemours le temps d'assembler le secours et de faire lever le siége aux Vénitiens, dix-neuf jours après qu'il eut été commencé. La Fayette suivit le duc de Bourbon au siége de Soubise, et reprit Compiègne en 1415. Ce prince le choisit pour son lieutenant-général en Languedoc et en Guienne. Charles dauphin, (depuis Charles VII), auquel il s'attacha, le fit bailli de Rouen, lui confia la défense de Caen et de Falaise, contre les Anglais, et le nomma ensuite son lieutenant et capitaine-général en Lyonnais et Maconnais; il défendit Lyon contre le duc de Bourgogne, depuis le 1ᵉʳ. mars jusqu'au 1ᵉʳ. juillet 1418. Nommé maréchal de France le 20 mai 1428, par le dauphin, régent du royaume, il battit, en 1422, à Baugé, les Anglais, commandés par le duc de Clarence; un déserteur prétendu, détaché par La Fayette, passa au camp du duc de Clarence, lui exagéra la faiblesse et le petit nombre des Français; le général ennemi crut leur défaite infaillible, il donna dans une embuscade; attaqué en queue et en flanc, il périt de la main de La Fayette; les comtes de Sommerset, d'Huntington et du Perche, demeurèrent prisonniers. Les Français perdirent 1100 hommes, et les Anglais 3000. Le dauphin, devenu roi sous le nom de Charles VII, confirma La Fayette dans sa dignité de maréchal de France. Il marchait au secours d'Ivry lorsqu'il fut pris au combat de Verneuil le 17 août 1424. Il conduisit, en 1429, 300 hommes d'armes au secours d'Orléans, accompagna Charles VII à son sacre à Reims, le 17 juillet de la même année, et fut employé dans plusieurs négociations importantes. Il était ministre plénipotentiaire au traité de paix d'Arras, le 21 septembre 1435, et il accompagna, en 1449, le comte de Dunois aux conférences qui se tinrent, avec le duc de Sommerset, pour la reddition du vieux palais de Rouen. On y convint que les Anglais sortiraient du vieux palais et du château de Rouen, de Honfleur, d'Arques, de Caudebec, de Tancar-

ville, de Lillebonne et de Montivilliers. Le roi entra dans Rouen le 10 novembre 1449. La Fayette partagea dans la suite, avec les généraux de Charles VII, la gloire d'avoir chassé les ennemis de la France. Il mourut le 23 février 1464. D. L. C.

FAYETTE (Louise Motier de la), de la même famille que le précédent, entra dès l'âge de dix-sept ans dans la maison de la reine Anne d'Autriche, en qualité de sa fille d'honneur. Sa beauté, sa modestie, sa discrétion et sa douceur, attirèrent l'attention de Louis XIII. Elle fut sensible aux épanchements du cœur de ce monarque, qui venait chercher dans sa société des consolations contre les chagrins que lui causait l'impérieux cardinal, sous le joug duquel il s'était mis. Richelieu, dont elle détestait la hauteur, chercha inutilement à la mettre dans ses intérêts. Les entretiens fréquents de mademoiselle de La Fayette avec le roi, alarmaient le ministre qui en était souvent l'objet. Un nommé Boisenval, gagné par Richelieu, était confident de ce commerce, et lui en rendait compte. Heureusement pour lui que la favorite avait conçu de bonne heure le projet de se faire religieuse. Louis XIII y mettait toute sorte d'obstacles; les intrigues du cardinal aidèrent à la vocation; enfin Mlle. de La Fayette, craignant peut-être que le tendre intérêt qu'elle prenait au roi ne se changeât en amour, et voulant rompre un engagement qui alarmait sa sagesse, alla se renfermer, en 1637, chez les religieuses de la Visitation de la rue St.-Antoine, où elle fit profession et prit le nom de *sœur Angélique*. Le cardinal ministre ne gagna pas grand'chose à cette retraite. Louis, rassuré contre sa propre faiblesse, par le nouvel état de sa respectable amie, la vit souvent au parloir. Ces visites inquiétaient Richelieu. Il intercepta leur correspondance, glissa dans leurs lettres des expressions qu'il savait bien devoir blesser leur délicatesse, et réussit ainsi à les refroidir et à les séparer. Mlle. de La Fayette avait déterminé le roi à retourner à la reine, et le fruit de cette réconciliation, après vingt-deux ans de stérilité, fut la naissance de Louis XIV. Cette princesse, pour reconnaître les bons offices de son ancienne dame d'honneur, voulut la remettre en faveur, mais la pieuse recluse préféra le silence du cloître au séjour brillant de la cour où l'on voulait la rappeler. Elle vécut généralement estimée, montrant à la France l'exemple unique d'une fille qui, dans l'âge des passions, et au milieu des espérances les plus brillantes, s'immole elle-même en renonçant aux grandeurs qui venaient la chercher, pour ne pas entraîner dans sa chûte un prince qu'elle aimait. Elle mourut en 1665, dans le couvent de Chaillot, qu'elle avait fondé. Mme. de Genlis a publié un roman historique intitulé: *Mlle. de La Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12. T—d.

FAYETTE (Marie-Madelène Pioche de la Vergne, comtesse de la), naquit en 1632, d'Aymar de la Vergne, maréchal-de-camp et gouverneur du Hâvre-de-Grâce, et de Marie Pena, d'une ancienne famille de Provence. Son père prit lui-même soin de son éducation qui fut à la fois solide et brillante. Ménage et le Père Rapin se chargèrent de lui enseigner le latin; et, s'il en faut croire Ségrais, après trois mois de leçons, elle leur donna le véritable sens d'un passage que chacun d'eux expliquait différemment, et que ni l'un ni l'autre n'entendait bien. Ménage la chanta souvent dans la langue qu'il lui avait apprise.

Comme dans ses madrigaux latins il traduisait son nom de la Vergne en celui de *Laverna*, qui est aussi le nom de la déesse des voleurs, on fit contre lui cette épigramme latine d'assez bon goût :

Lesbia nulla tibi est, nulla tibi dicta Corinna,
 Carmine laudatur Cinthia nulla tuo;
Sed, cùm doctorum compiles scrinia vatum,
 Nil mirum si sit culta *Laverna* tibi.

Mlle. de la Vergne, introduite de bonne heure à l'hôtel de Rambouillet, sut, par la justesse et la solidité de son esprit, se préserver de la contagion du mauvais goût dont cet hôtel était le centre. En 1655, âgée de vingt-deux ans, elle épousa le comte de la Fayette; elle en eut deux fils, dont l'un suivit la carrière des armes, et l'autre celle de l'église. Elle se plut à réunir chez elle quelques hommes distingués dans les lettres, du nombre desquels était La Fontaine, dont le destin devait être d'avoir des femmes célèbres pour amies et pour bienfaitrices. Ségrais, banni de la maison de Mademoiselle pour avoir blâmé son mariage avec Lauzun, fut reçu dans celle de Mme. de la Fayette. Pendant le séjour qu'il y fit, elle composa ses romans de *Zaïde* et de la *Princesse de Clèves*, qu'elle le pria de faire paraître sous son nom. Il ne voulut pourtant pas qu'on ignorât qu'elle en était l'auteur; il a écrit ces propres paroles : « La *Princesse de Clèves* » est de Mme. de la Fayette : *Zaïde* » est aussi d'elle. Il est vrai que j'y ai » eu quelque part, mais seulement » pour la disposition du roman. » Huet, évêque d'Avranches, joignit son témoignage à celui de Ségrais, en déclarant qu'il avait vu Mme. de la Fayette composer *Zaïde*, et qu'elle le lui avait communiqué tout entier pièce à pièce. Ce fut pour mettre en tête de *Zaïde*, qu'il fit son *Traité de l'origine des romans*. Madame de la Fayette lui disait à ce sujet : « Nous » avons marié nos enfants ensemble. » Rien de plus connu que la liaison intime de Mme. de la Fayette et du duc de La Rochefoucauld, l'auteur des *Maximes*; elle dura vingt-cinq ans, et la mort seule y mit fin. Ils se voyaient tous les jours et à toute heure; et, comme disait Mme. de Sévigné, « ils » étaient nécessaires l'un à l'autre. » Aussi le duc eut-il, comme Ségrais, part à la composition de *la Princesse de Clèves*. Mme. de la Fayette disait : « M. de la Rochefoucauld m'a » donné de l'esprit, mais j'ai réfor- » mé son cœur. » Mme. de la Fayette fut inconsolable de la mort de son ami. Mme. de Sévigné écrivait à sa fille : « Le temps qui est si bon aux » autres, augmente et augmentera » sa tristesse..... Tout se consolera, » hormis elle. » Elle survécut de dix ans à M. de la Rochefoucauld; ses dernières années furent en proie aux infirmités, et consacrées aux pratiques de la plus austère dévotion; elle y était dirigée par l'abbé Duguet, de Port-Royal. Elle mourut en 1693, dans sa 60e. année. Le trait le plus marqué de son caractère était la franchise. M. de La Rochefoucauld lui avait dit qu'elle était *vraie*; ce mot, nouveau alors dans cette acception, parut la peindre parfaitement, et dès-lors chacun le lui appliqua. On l'accusa d'un peu de sécheresse : Bussy-Rabutin, qui n'épargnait personne, essaya de dénigrer son caractère et sa conduite; mais Mme. de Sévigné rendit de l'un et de l'autre le témoignage le plus honorable et le moins suspect, puisqu'elle l'adressait à cette fille adorée pour qui elle ne pouvait avoir de secret : « C'est une femme aimable, » lui écrivait-elle..... Plus on la con- » naît, plus on s'y attache. » Mme. de la Fayette avait l'esprit éminemment

juste. Ségrais lui avait dit : « Votre » jugement est supérieur à votre es» prit, » et elle avait été très-flattée de cette opinion. Elle n'avait pas dans la conversation les saillies étincelantes et caustiques de Mme. Cornuel, ni la vivacité spirituelle de Mme. de Coulanges, ni l'abandon plein de grâce de Mme. de Sévigné ; mais ses discours étaient d'une précision élégante et ingénieuse. Elle disoit : « Une pé» riode (inutile) retranchée d'un ou» vrage vaut un louis, un mot vingt » sous. » C'est elle aussi qui comparait les sots traducteurs à ces laquais imbécilles qui changent en sottises les compliments dont on les charge. D'Alembert, La Harpe et Marmontel ont fait les plus grands éloges de ses romans. Les deux premiers prodiguent leur admiration à cette situation de Zaïde et de Gonsalve qui, forcés de se séparer pour quelques mois, et ne sachant pas la langue l'un de l'autre, l'apprennent, chacun de leur côté, durant cette absence, et se parlent chacun la langue qui n'était pas la leur. « La *Princesse de Clèves*, dit » La Harpe, est une production en» core plus aimable et plus touchante » que *Zaïde* ; et jamais l'amour, » combattu par le devoir, n'a été peint » avec plus de délicatesse. » Selon Marmontel « La *Princesse de Clèves* » est ce que l'esprit d'une femme pou» vait produire de plus adroit et de » plus délicat. » On doit à peu près les mêmes éloges à la *Comtesse de Tende*, et à la *Princesse de Montpensier*, romans d'une moindre étendue que les deux autres et beaucoup moins connus. Fontenelle a déclaré qu'il avait lu jusqu'à quatre fois la *Princesse de Clèves*. Il parut de cet ouvrage une critique en forme de lettres par Valincourt, et l'abbé de Charnes y répondit par un écrit en forme de conversations. On a encore de Mme. de la Fayette, *l'Histoire de Henriette d'Angleterre*, Amsterdam, 1720, in-8°. : c'est un roman historique. Elle a laissé aussi des *Mémoires* de la cour de France pour les années 1688 et 1689, lesquels renferment des détails intéressants. Elle avait, dit-on, composé plusieurs autres ouvrages de ce genre qui ont été perdus, parce que l'abbé de la Fayette, son fils, les prêtait avec trop de facilité, et n'avait pas le soin de les redemander. Cependant on conservait dans la bibliothèque du duc de La Vallière un roman manuscrit intitulé *Caraccio*. Ses œuvres ont été recueillies avec celles de Mmes. de Tencin et de Fontaines, Paris, 1804, 5 vol. in-8°. A—G—R.

FAZARY (MOHAMMED BEN IBRAHYM AL), l'un des premiers musulmans qui se livrèrent à l'astronomie. L'an 157 de l'hég. (772 de J.-C.), un astronome indien ayant présenté au khalife Mansour (*Voy.* MANSOUR) des tables calculées selon le *Send-hind*, et abrégées de celles qu'on avait nommées *figour* du nom du roi à qui elles étaient dédiées, ce prince les fit traduire en arabe par Fazâry. Cette importante traduction reçut le nom de grand *Send-hind*, et fut d'un usage général jusqu'au temps de Mâmoûn. L'époque de la naissance et de la mort de Fazâry ne nous est pas connue. J—N.

FAZELLI (THOMAS), historien, naquit à Sacca dans la Sicile, en 1498. Après avoir fait ses premières études à Palerme, il entra dans l'ordre de St.-Dominique, et s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la lecture des pères et des théologiens les plus célèbres. Il fréquenta ensuite les écoles de Rome et de Padoue, et reçut dans cette dernière ville le bonnet de doc-

teur. Pendant son séjour à Rome, il s'était lié d'amitié avec Paul Jove, et ce fut à sa sollicitation que Fazelli entreprit d'écrire l'histoire de Sicile. De retour à Palerme, il fut chargé de professer la philosophie, et il s'en acquitta avec distinction. Obligé de partager tous ses moments entre ses devoirs de professeur et les exercices de la religion, il se réduisit à ne faire qu'un seul repas vers la fin du jour et à ne donner que quelques heures au sommeil, afin de pouvoir satisfaire sa passion toujours croissante pour l'étude. Fazelli se délassait de l'aridité des recherches historiques par la lecture des poètes et des orateurs anciens, ou par la composition de quelques pièces de vers qu'il ne confiait qu'à ses plus intimes amis. Il prêcha un carême avec un concours immense d'auditeurs et un succès qui accrut encore sa réputation. Il avait obtenu plusieurs dignités dans son ordre, et on voulut l'en élire supérieur-général en 1558; mais il supplia ses confrères de faire tomber leur choix sur un sujet plus propre à cette place qu'un homme qui avait passé sa vie à étudier. Fazelli mourut à Palerme le 8 avril 1570, et fut inhumé dans le cloître de son couvent. Le seul ouvrage qu'il ait laissé est le suivant : *De rebus siculis decades duæ*, Palerme, 1558, in-fol.; ibid., 1560, in-fol. Wechel l'a inséré dans ses *Rerum sicularum scriptores*, 1579, et Burmann dans son *Thesaurus antiquitatum*, t. X; enfin, Statella en a fait réimprimer la première décade avec un supplément et des remarques critiques, Catane, 1749, in-8°. L'*Histoire de Sicile* par Fazelli a été traduite en italien par Remigio, Venise, 1574, in-4°. : cette édition est rare; Martin Lafarina en a donné une nouvelle, corrigée des fautes d'impression qu'on trouve dans la première, Palerme, 1628, in-fol. Cette histoire est très estimée pour l'exactitude des faits, la saine critique qui y règne et l'élégance du style. Jacques Bosio est le seul qui n'ait pas rendu justice à l'ouvrage de Fazelli; mais Bosio écrivait l'histoire des chevaliers de Malte, et Fazelli les avait traités avec peu de ménagement. Mongitore cite encore de cet écrivain des *Sermons* en manuscrit. — FAZELLI (Jérôme), frère du précédent, né à Palerme en 1502, entra à son exemple dans l'ordre de St.-Dominique, et se fit la réputation d'un savant théologien et d'un bon prédicateur. Il fut consulteur de l'inquisition, commis à l'examen des livres et deux fois prieur de son couvent. Il mourut à Palerme en 1585. On a de lui : I. *Prediche quaresimali*, Palerme, 1575, in-4°., réimprimés avec une seconde partie, Venise, 1592, in-4°. Il a laissé en manuscrit des *Commentaires* latins sur les psaumes, sur l'évangile de S. Marc et sur les actes des apôtres; des *Sermons*; un *Traité des indulgences*, et un autre *De regno Christi*, que quelques biographes attribuent par erreur à son frère. W—s.

FAZIO (BARTHELEMI), élégant historien latin du 15e. siècle, naquit, on ignore en quelle année, à la Spezia, petite ville de la république de Gênes. Il eut pour maître dans les langues grecque et latine le célèbre Guarino de Verone, pour lequel il conserva toute sa vie le respect et la tendresse d'un fils. Le P. Niceron dit, mais sans en donner aucune preuve, que Fazio fut envoyé par les Génois à Alphonse d'Aragon, roi de Naples, pour tâcher de conclure avec lui une trève, et qu'il revint à Gênes sans avoir pu réussir dans sa négociation; ce qui est certain, c'est que ce roi, de quelque manière qu'il eût été instruit

de son mérite, l'appela auprès de lui, et l'y fixa par ses libéralités. Il lui confia le soin d'écrire son histoire. Fazio fut lié à Naples avec la plupart des savants qui y florissaient; il le fut surtout intimement avec Antoine Beccadelli, plus connu sous le nom du *Panormita*. Fazio ayant eu des querelles très vives avec Laurent Valla, le Panormita prit sa défense avec beaucoup de chaleur, et ils attaquèrent tous deux si rudement Valla, qu'il fut forcé de quitter Naples. Fazio y passa le reste de sa vie. L'année de sa mort est incertaine. Cesar d'*Engenio*, auteur napolitain, rapporte dans sa *Napoli sacra* une ancienne épitaphe qui fixe cette mort à 1447; mais on a des lettres de Fazio de 1451, 1452, et même 1455; ou en a une d'Æneas Sylvius, encore cardinal, en date du mois de mars 1457, dans laquelle il lui fait faire des compliments. Summonte (*Histoire de Naples*, *Liv. V.*) le fait mourir en novembre de la même année; Paul Jove rejette sa mort beaucoup plus loin. Elle suivit, dit-il, de peu de jours, celle de Laurent Valla, son ennemi, ce qui donna lieu à cette épigramme :

Ne vel in Elysiis sine vindice Valla susurret,
Facius haud multos post obit ipse dies.

J. Mathieu Toscano a dit aussi dans son *Peplus Italiæ*.

Quin apud Elysias extincto insultet ad umbras,
Haud mora defunctum subsequitur moriens.

Or Laurent Valla ne mourut que le 1er. août 1465, si l'on en croit son épitaphe; Nicéron en conclut qu'on peut conjecturer que Fazio mourut en 1467, et que dans l'épitaphe rapportée par Engenio, il faut substituer MCCCC LXVII à MCCCC XLVII qui a pu aisément y être mis par une transposition de lettres. Mais Paul Jove dit positivement que Laurent Valla mourut en 1457. D'ailleurs Jacques Curuli ou Curli, Génois, ami de Fazio, dont celui-ci parle avec estime dans plusieurs de ses lettres, et qui corrigea et termina la traduction latine d'Arrien que Fazio avait laissée imparfaite, a écrit, en parlant de cette même traduction, que le roi Alphonse, peu de temps avant de mourir, se l'était procurée afin de pouvoir un jour y faire mettre la dernière main. Fazio était donc mort quelque temps avant le roi Alphonse, lequel mourut, comme on sait, en juin 1458, ce qui ramène à l'opinion de Summonte, qui place la mort de Fazio en novembre 1457. Ses ouvrages, qui ne furent imprimés qu'après sa mort, sont : I. *De bello veneto Clodiano liber*, Lyon, 1558, in 8°. Il s'agit dans cet ouvrage de la guerre de Chioggia, qui éclata en 1377 entre les Génois et les Vénitiens, et dont les prétentions des fils d'Andronic et de Manuel à l'empire d'Orient furent l'occasion. II. *De humanæ vitæ felicitate seu summi boni fruitione liber*, *ad Alphonsum Aragonum ac Siciliæ regem inclytum*, Anvers, Plantin, 1556, in-8°.; réimprimé à Hanau, par les soins de Marquard Freher, avec *Felini Sandei Ferrariensis de rebus Siciliæ et Apuliæ epitome*, et quelques autres opuscules, 1611, in-4°. C'est un dialogue philosophique entre Guarino son maître, le Panormita son ami, et Jean Lamola qui avait alors une grande réputation d'éloquence. III. *De rebus gestis ab Alphonso primo Neapolitanorum rege commentariorum libri decem*. Il paraît que cet ouvrage, entrepris par ordre du roi lui-même, fut commencé en 1450 et achevé en 1456; il fut imprimé pour la première fois à Lyon, 1560, in-4°. Le savant Jean Michel Bruti, Vénitien, qui en fut l'éditeur, se permit d'y faire beaucoup de cor-

rections et de changements, comme l'avoue l'imprimeur Antoine Gryphe; il en parut une seconde édition en 1562, et une troisième en 1566. François Filopono, ignorant l'existence des deux premières, en donna une des sept premiers livres seulement, à Mantoue, 1563, in-4°. Celio Secondo Curione fit réimprimer ces dix livres à la fin de sa traduction latine de l'Histoire de Guichardin, et y joignit l'ouvrage de Pontano : *De Ferdinando I rege Neapolitano Alphonsi filio Lib. VI*, Bâle, 1566, in-fol.; *De rebus gestis ab Alphonso*, etc., a été traduit en italien par Jacques Mauro, et imprimé à Venise en 1580. IV. *Ad Carolum Vintimilium virum clarissimum de origine belli inter Gallos et Britannos* (et non pas *Hispanos*, comme l'a mis Nicéron), imprimé par Camusat dans ses additions à la *Bibliothèque* de Chaccon. V. *De viris ævi sui illustribus liber;* cet ouvrage, le plus important de Fazio, était resté inédit jusqu'en 1745, où le savant abbé Mehus le fit imprimer à Florence, in-4°., suivi de seize lettres du même auteur, et précédé de sa Vie. Les notices qu'il donne sur chacun des hommes illustres de son temps sont très succinctes, mais paraissent ne contenir rien que d'exact et être écrites avec une grande impartialité. On en peut juger par celle de Laurent Valla, son ennemi; il n'y parle que de ses travaux, de ses ouvrages, et des récompenses qu'il avait reçues du roi Alphonse, sans y mêler aucune critique ni la moindre expression d'envie, de haine ou de malignité. VI. *Arriani Nicomediensis novi Xenophontis appellati de rebus gestis Alexandri Magni regis Macedonum libri octo, Bartholomæo Facio interprete*, etc.; c'est cette traduction que Fazio ne put terminer avant de mourir. Il l'avait entreprise à la demande du roi Alphonse, qui se la fit remettre, mais qui mourut lui-même peu de temps après. Ce prince en avait confié le manuscrit à un chevalier espagnol nommé Arnaldo Fenoleda : Jacques Curuli la reçut de lui, et y fit les corrections et les suppléments nécessaires pour qu'elle fût en état d'être donnée au public. C'est lui qui nous apprend tous ces détails dans une lettre adressée à ce chevalier Fenoleda : l'ouvrage ne fut imprimé qu'en 1508, à Pise, in-fol.; il en parut une seconde édition à Bâle, 1539, in-8°.; et une troisième, Lyon, 1552, in-12.

G—É.

FAZZELLO. *Voy.* FAZELLI.

FEATLY ou FAIRCLOUGH (DANIEL), théologien anglais, né en 1582 à Charlton, dans le comté d'Oxfurd, se distingua par une profonde connaissance des pères de l'Église et des conciles, et par une grande habileté dans la controverse scholastique. Etant passé en France comme chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques, il y soutint, pendant un séjour de trois ans qu'il y fit, plusieurs disputes contre les plus savants théologiens catholiques. De retour en Angleterre, il devint chapelain de l'archevêque Abbot, qui le nomma recteur de Lambeth. En 1617, à l'occasion de sa thèse de théologie, il embarrassa tellement le professeur Prideaux par ses arguments, qu'il s'ensuivit une querelle, que l'autorité de l'archevêque put seule apaiser. Après avoir occupé différentes cures, il se maria en 1625, et alla vivre à Kennington, près de Lambeth. Il publia l'année suivante un livre intitulé : *Ancilla pietatis*, ou *la Servante dans ses dévotions privées*, dont il y eut huit éditions avant l'année 1676.

Il y ajouta ensuite la *Pratique de dévotion extraordinaire*. Il fut obligé de faire une espèce d'amende honorable aux genoux de l'archevêque de Cantorbéry, Laud, pour avoir, dans l'un de ces deux ouvrages, révoqué en doute l'histoire de S. George, le patron de l'Angleterre. Quoiqu'il eut passé sa vie à défendre la religion anglicane, il était soupçonné d'être réellement catholique romain, ou du moins d'avoir, comme on disait alors, *un pape dans le ventre*. A l'époque de la guerre civile, les soldats du parlement firent des recherches pour se saisir de sa personne, et n'ayant pu le découvrir, s'en consolèrent en détruisant ses propriétés. Nommé en 1643 membre de l'assemblée des théologiens de Westminster, il manifesta des principes de calvinisme qu'on n'attendait pas de lui, et porta témoignage contre l'archevêque Laud; mais son opposition au *covenant* l'ayant fait regarder comme un espion dans le parlement, il fut mis en prison. Transféré quelque temps après, par égard pour ses infirmités, au collége de Chelsea, dont il était alors prévôt, il y mourut en avril 1645. Ce théologien, qui fut la terreur des écoles et à qui ses antagonistes donnaient les titres de *acutissimus* et *acerrimus*, est à peine connu aujourd'hui. De quarante traités qu'il a écrits, la plupart sont entièrement oubliés. On peut voir dans le *Cignea cantio* du roi Jacques, publié en 1629, les détails d'une dispute scholastique qu'il soutint avec ce monarque théologien. Sa vie a été écrite par J. Featly, son neveu. X—s.

FEAU (Charles), prêtre, né à Marseille en 1605, entra à l'Oratoire, et professa les humanités dans différents colléges de cette congrégation. Il composa pour ses élèves plusieurs petites pièces en langue provençale, auxquelles il attachait trop peu de prix pour en publier le recueil ou pour en refuser des copies. Un anonyme en fit imprimer quatre sous le titre de *Lou jardin dey s Musos provençales*, Marseille, 1665, in-12. Ce volume, que les amateurs joignent à l'ouvrage de Claude Brueys qui porte le même titre (*voy.* Claude Brueys au supplément), contient: *l'Embarquement, les conquêtes et l'heureux voyage du carnaval; l'Intérêt*, ou *la Ressemblance*; *l'Assemblée des mendiants de Marseille, et le procès du carnaval.* Le sujet de la seconde, qui est une intrigue amoureuse, ne permet pas de croire que Féau en soit l'auteur. Le P. Bougerel remarque aussi que l'éditeur de ce volume y a glissé des obscénités qui ne se trouvent pas dans les manuscrits. On attribue encore à Féau une comédie intitulée *Brusquet*, fondée en partie sur les tours que ce bouffon s'était permis de jouer au maréchal Strozzi. W—s.

FEBRONIUS. *Voy.* Hontheim.

FEBURE ou FEVRE (Michel). Nous avons sous le nom de cet auteur divers ouvrages dont nous parlerons ci-après. La *Bibl. script. capuccinorum* nous apprend que ce nom est celui qu'a pris le Père Justinien de Tours, missionnaire, sans doute parce que sa famille le portait; mais cette Bibliothèque ne nous indique ni l'époque de sa naissance ni celle de sa mort. On sait toutefois que ce missionnaire résida long-temps en Orient. Tels sont les seuls renseignements que nous ayons pu recueillir sur sa personne. Voici ses ouvrages : I. *Præcipuæ objectiones muhameticæ legis sectatorum adversus catholicos, earumque solutiones*, Rome, 1679, in-12. Cet ouvrage a été traduit en arabe et en arménien, et ces traductions ont

été imprimées à la propagande, la première en 1680, et la seconde en 1661. II. *Specchio*, *overo descrittione della Turchia*, Rome, 1674, in-12. L'auteur traduisit lui-même son ouvrage en français, et sa traduction, augmentée de quelques chapitres, a paru sous le titre d'*Etat présent de la Turquie*, *où il est traité des vies*, *mœurs et coutumes des Ottomans et autres peuples de leur empire*, Paris, 1675, in-12. Il existe aussi une traduction espagnole et une allemande de cet ouvrage. III. *Théâtre de la Turquie*, *où sont représentées les choses les plus remarquables qui s'y passent aujourd'hui*, Paris, 1682, in-4°. : on a fait un nouveau titre sous la date de 1688. La traduction italienne, faite probablement par l'auteur, a paru à Venise en 1684, in-4°., sous le titre de *Teatro della Turchia*. Michel Febure (c'est ainsi qu'est signée l'épître dédicatoire) dit dans sa préface : « Je » n'écris rien que je n'aye veu et ob- » servé moy-mesme le plus exacte- » ment qu'il m'a été possible par l'es- » pace de dix-huit ans, ou sceu par » des personnes très dignes de foi.... » Je ne dis rien de mes voyages en » diverses provinces de l'empire otto- » man, à sçavoir dans la Syrie, Mé- » sopotamie, Caldée, Assyrie, Cur- » distan, Arabie déserte, Palestine, » Judée, Caramanie, Silicie, Phry- » gie, Bytinie, Natolie, Romanie, » Chipres, Archipel, etc., ne m'é- » tant pas proposé de faire ici la des- » cription des terres de la Turquie, » mais seulement de montrer distinc- » tement l'état dans lequel elles se » trouvent à présent, et les quatorze » nations qui les habitent, etc. » L'auteur traite ici, mais avec plus d'étendue, des mêmes matières que dans son *Etat de la Turquie*, et il s'attache surtout à montrer les vices de cet empire, les causes de sa prochaine décadence, et les moyens de le détruire. Cet ouvrage est généralement exact et fort estimé. Beaucoup d'écrivains postérieurs l'ont copié, ou se sont trompés en s'en éloignant. La *Bibl. script. capuc.*, attribue encore au P. Justinien un *Catechismus sive doctrina Christiana*, en arabe.

J—N.

FEBURE (JEAN ou JACQUES LE), ou *Le Febvre*, né à Glusou, village du Hainaut, entra chez les jésuites, et après les exercices ordinaires, fut chargé d'enseigner la philosophie à Douai. On lui donna ensuite la direction et la présidence du séminaire archi-épiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai, près de Valenciennes. Il remplit avec zèle les devoirs de cette place, donnant aux jeunes clercs dont l'éducation lui était confiée l'exemple de la piété, du travail et des vertus ecclésiastiques, et ne négligeant rien pour en faire de dignes ministres des autels et d'excellents pasteurs. Etant tombé malade, il se fit porter à Valenciennes, où il mourut en 1755. Il est auteur des ouvrages suivants : I. *Bayle en petit*, ou *Anatomie de ses ouvrages*, Douai, 1737, in 12 : il y *anatomise* en effet les écrits de ce dangereux sceptique, relève ses sophismes et ses contradictions, met à nu le poison qu'il distille, le montre faisant un indigne abus de l'esprit et de l'érudition pour tout détruire sans rien édifier, détournant de propos délibéré le sens des Saintes-Ecritures et les dénaturant, frayant la route qui conduit à l'athéisme, et ne rougissant pas, cynique impudent, d'étaler aux yeux du public un vil ramas d'expressions sales et d'obscénités dégoûtantes. On a fait une nouvelle édition de ce livre avec une suite et ce nouveau titre : *Exa-*

men critique des ouvrages de Bayle, Paris, 1747. II. *La seule religion véritable démontrée contre les athées, les déistes*, etc., Paris, 1744, in-8°.: cet ouvrage est estimé. Les preuves rapportées en faveur de la religion et les arguments contre ses ennemis y sont exposés avec méthode et solidement établis. L—y.

FEBVRE (JACQUES FABRI, ou LE), dit d'*Etaples*, parce qu'il était d'Etaples au diocèse d'Amiens, naquit environ l'an 1435 suivant l'opinion commune, ou vers 1455 d'après un calcul plus vraisemblable, et qui s'accorde mieux avec les divers événements de sa vie. Il fit ses études à Paris, et se borna au simple grade de maître-ès-arts, ou tout au plus à celui de bachelier. Le goût des voyages le prit après qu'il eut enseigné quelque temps les belles-lettres. Il parcourut une partie de l'Europe; l'on prétend même que le désir d'étendre ses connaissances le conduisit en Asie et en Afrique. De retour à Paris en 1493, il professa la philosophie au collége du cardinal Lemoine, jusque vers l'an 1507, que Briçonnet, pour lors évêque de Lodève, se l'attacha, le produisit à la cour, et l'emmena avec lui lorsqu'il fut transféré en 1518 au siége de Meaux. C'est à cette époque que le Febvre publia ses dissertations où il soutenait contre l'opinion commune que Ste.-Anne n'avait eu qu'un seul mari, et que Marie, sœur de Lazare, Marie-Magdeleine et la pécheresse du chap. VII de St.-Luc, sont trois personnes distinctes, portant toutes trois le même nom. Les pères grecs les avaient distinguées; les pères latins les avaient confondues. La faculté de théologie décida en faveur de ces derniers. Il est étonnant combien cette dispute, aujourd'hui très indifférente, enfanta alors d'écrits polémiques (*voy.* COUSTURIER). Le Febvre était du nombre de ces théologiens qui, peu respectueux pour la vieille scholastique, cherchaient à inspirer le goût de la critique, de l'antiquité et des langues savantes. Les novateurs, en fait de religion, prêchaient le même renouvellement dans les études ecclésiastiques. C'en fut assez pour le confondre avec eux. A peine le premier orage était-il apaisé, que sa version et son commentaire sur le *Nouveau-Testament* lui en suscitèrent un second beaucoup plus à craindre. Les docteurs de Paris furent principalement irrités de l'*Epître exhortatoire* qu'il mit à la tête de la deuxième partie, où il recommande à tous les fidèles la lecture de l'Ecriture-Sainte en langue vulgaire. On déféra onze propositions à la faculté; mais le roi, instruit de cette affaire, dans laquelle il ne vit qu'une tracasserie du fougueux Beda, en prit connaissance, et le Febvre, s'étant justifié en présence des prélats et des docteurs que la cour lui avait donnés pour juges, sortit avec honneur de cette seconde attaque. Ses ennemis eurent plus de succès dans une troisième; ils profitèrent du trouble que des prédicateurs indiscrets et des moines turbulents excitèrent en 1525 dans le diocèse de Meaux, où il était grand-vicaire, pour le faire décréter d'ajournement par le parlement (*voy.* BRIÇONNET). Il se réfugia à Strasbourg. François Ier. écrivit de Madrid en sa faveur au parlement, et à son retour d'Espagne, il le nomma précepteur du prince Charles, son 3e. fils. Le Febvre acquit dans cet emploi de nouveaux titres à l'estime et à la confiance du roi, qui l'aurait promu aux premières dignités de l'Eglise, si la modestie de ce savant homme n'y eût mis des obstacles. En 1531, la reine de Navarre l'emmena à Nérac,

où il passa ses dernières années, jusqu'à sa mort arrivée en 1536. Nous ne répéterons ici ni ne réfuterons les anecdotes absurdes que tant d'auteurs, d'après le roman de Thomas Hubert, ont débitées sur les derniers instants de sa vie, et qui n'ont eu un certain crédit, que parce que les réformateurs ont cru y trouver une preuve de son penchant pour leurs opinions, quoique toute son hérésie ait consisté a avoir plus de bon sens et moins de préjugés que la plupart des catholiques de son siècle. Sa prétendue bâtardise n'est pas mieux fondée en raison; mais quand un homme a joué un grand rôle, qu'il a influé dans une révolution, que ne débite-t-on pas sur son compte, suivant l'affection des divers partis? Ce que personne ne lui refuse, c'est une vie exemplaire, une conduite régulière, beaucoup de piété, un caractère plein de candeur. Toutes ces qualités respirent dans ses ouvrages, qui supposent d'ailleurs une grande érudition, des connaissances étendues, l'étude des langues savantes et du talent pour la critique. Les principaux sont: I. *Psalterium quintuplex gallicum, romanum, hebraïcum, vetus, conciliatum*, in-fol., chez Henri-Etienne, 1509 et 1513, avec de petites notes; II. *Commentaires sur S. Paul*, avec une nouvelle traduction latine, Paris, 1512 et 1531. Cet ouvrage, dans lequel on sent encore le peu de progrès qu'avait fait la critique, fut censuré par Erasme sur la partie grammaticale, et par Beda sur la théologique, ce qui ne l'empêcha pas d'être estimé et recherché; III. *Commentaires sur les Evangiles*, Meaux, 1525: sa doctrine y paraît très orthodoxe sur les points contestés alors par les novateurs, quoique le syndic Beda lui ait reproché des erreurs à cet égard; IV. *Commentaires sur les Epîtres canoniques*, Meaux, 1625: tous ces commentaires sur le *Nouveau-Testament* furent mis à l'*index* par les inquisiteurs romains, sous Clément VIII. Il s'y éloigne de l'ancienne barbarie, mais il n'atteint pas toujours la pureté des bons écrivains modernes; V. *Traduction française du Nouveau-Testament*, Paris, Colines, 1523, 3 vol. in-8°., demi-gothique, sans nom d'auteur, extrêmement rares, surtout le dernier volume. Elle est faite sur la *Vulgate*, parce qu'il la destinait à l'usage des fidèles. On la retrouve dans sa version entière de la *Bible*, Anvers, 1528, 1530, 1534, 1541, in-fol.; ibid., 1529 et 1532, 4 vol. in-4°.; 1528, 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par les docteurs de Louvain, est la plus correcte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée aussi bien que celle de 1541. Ce qu'il y a de singulier, c'est que tandis que les cordeliers de Meaux faisaient la guerre à le Febvre à cause de ses traductions, ceux d'Anvers donnaient leur approbation, en 1528, pour les faire imprimer et débiter. Il est vrai qu'ils n'avaient pas dans leur édition l'*Epître exhortatoire*, qui avait principalement mécontenté les docteurs de Paris. VI *Exhortations en français sur les évangiles et les épîtres des dimanches*, Meaux, 1525, condamnées par le parlement; VII. *Traduction latine des livres de la foi orthodoxe de S. Jean de Damas*: c'est la première version imprimée de cet excellent ouvrage; VIII. *De Mariâ Magdalenâ*, 1516, 1518, suivi en 1519 d'un autre intitulé: *De tribus et unicâ Magdalenâ*. Cet ouvrage est bien fait; l'auteur y suit l'ordre géométrique; il y rétracte plusieurs choses du précédent, par exemple, ce qu'il avait dit que ces trois femmes

portaient toutes le nom de *Madelène*. IX. *Rithmimachie ludus, qui et pugna numerorum appellatur*, Paris, H. Estienne, 1514, in-4°., opuscule de cinq pages, imprimé à la suite de l'*Arithmetica* de Jordan *Nemorarius*. Le Febvre y donne une description fort curieuse de cet ancien jeu pythagorique, mais avec si peu de détail qu'on ne peut bien le connaître qu'en y joignant la notice beaucoup plus étendue que Boissière a donnée du même jeu (*Voy.* Boissière). T—d.

FEBVRE (Gilbert le), poète français, né dans la Normandie, au commencement du 16e. siècle, a composé des rondeaux, ballades, ou chants royaux en l'honneur de la Vierge. Lacroix du Maine dit que ces pièces ont été imprimées dans les recueils du temps. Le Febvre prenait la qualité de prince du Puy de Rouen, parce qu'il avait remporté plusieurs prix à l'académie de ce nom, fondée dans le 14e. siècle par quelques personnes pieuses, et confirmée en 1520 par le pape Jules II, qui accorda des indulgences et des priviléges aux confrères. Cette société existait encore en 1789, sous le nom d'Académie de l'immaculée conception de la Vierge, et le duc d'Harcourt en était le protecteur. L'abbé Guiot, bibliothécaire de St.-Victor, annonçait en 1786 l'histoire de cette académie, mais elle n'a point été publiée. — Febvre (Jean le), prêtre, né à Dreux dans le 16e. siècle, est auteur d'un ouvrage en vers, intitulé : *les Fleurs et antiquités des Gaules, où il est traité des anciens philosophes gaulois appelés Druides; avec la description des bois, forêts, vergers et autres lieux de plaisir situés près de la ville de Dreux*, Paris, 1532, in-8°. : cet ouvrage curieux n'est pas commun. — Febvre (Nicolas le), prêtre, curé dans la Picardie, au 17e. siècle, n'est connu que par une tragédie intitulée : *Eugénie, ou le Triomphe de la Chasteté*, Amiens, 1678, in-12. W—s.

FEBVRE. *Voy.* Lefèvre.

FECHT (Jean) théologien luthérien, né en 1636 à Sultzbourg, dans le Brisgau, était fils d'un ministre de l'évangile, homme instruit et qui ne négligea rien pour son éducation. Il venait de terminer ses premières études, sous la direction de son père, lorsque la guerre éclata dans le Brisgau, et cette circonstance détermina ses parents à l'envoyer à Bâle, où il pouvait continuer plus tranquillement ses cours ; il demeura neuf années dans cette ville, fut ensuite placé au collége de Ruedelen, puis à celui de Dourlach, vint étudier l'hébreu à Strasbourg, visita les plus célèbres universités de l'Allemagne, et fut reçu licencié en théologie à Giessen en 1666. Fecht était déjà à cette époque pasteur et président des synodes du comté de Hochberg. Le marquis de Bade-Dourlach le nomma en 1668 l'un de ses chapelains et professeur d'hébreu et de métaphysique. L'année suivante il fut chargé d'enseigner la théologie, et il s'en acquitta, pendant vingt années, avec une grande distinction. La ville de Dourlach ayant été brûlée par les Français en 1689, Fecht fut appelé à Rostock, où on lui confia la chaire de théologie. Sa reconnaissance pour les magistrats de cette ville l'empêcha d'accepter des offres plus considérables qui lui furent faites pour l'attirer dans d'autres universités. Il mourut à Rostock au mois de mai 1716. Krackewitz prononça son oraison funèbre ; cette pièce fut imprimée la même année avec la liste des nombreux ouvrages publiés par ce savant profes-

seur. On se contentera d'en indiquer ici les principaux : I. *Disquisitio de Judaïcâ ecclesiâ, in quâ facies ecclesiæ, qualis hodie est et historia per omnium sæculorum ætatem*, etc., Strasbourg, 1670, in-4°. Cette édition est plus complète que la première. II. *Noctes christianæ*, Dourlach 1677; Leipzig, 1706, in-8°.; III. *Historiæ ecclesiasticæ sæculi à nato Christo sexti decimi supplementum, celeberrimor. ex illo ævo theologorum epistolis ad Marbachios constans, divisum in octo libros, unà cum apparatu ad totum opus necessario et tabulis chronologico-historicis*, Dourlach, 1684, in-4°. Ce recueil des lettres écrites à Jean, Erasme et Philippe Marbach, par Mélanchthon, Chytrée, Chemnitz, Brentz, etc., est fort estimé en Allemagne, et très utile pour éclaircir l'histoire de l'établissement de la réforme. IV. *De origine et superstitione missarum in honorem sanctorum celebratarum, tractatio historico-theologica*, Rostock, 1707, in-4°.; V. *Philocalia sacra id est variarum doctrinarum theologicarum, biblicarum, polemicarum, moralium, patristicarum farrago*, ibid., 1708, in-4°.; VI. *Historia colloquii Emmendingensis inter Pontificios et Lutheranos anno 1590, instituti*, Rostock, 1709, in-8°. Cette édition est préférable à celle qui avait paru dans la même ville en 1694. VII. *Notice de la religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8°. (en allemand). W—s.

FECKENHAM (Jean de), ainsi nommé du lieu de sa naissance (la forêt de Feckenham, dans le comté de Worcester), naquit dans les dix ou onze premières années du règne d'Henri VIII, de pauvres paysans Son véritable nom était *Howman*. Son goût pour l'étude engagea le curé de sa paroisse à le faire entrer dans le monastère d'Evesham, couvent de bénédictins, d'où il fut envoyé à Oxford dans le collége de cet ordre, nommé collége de Glocester. Il prit les ordres, et fut successivement chapelain de l'évêque de Worcester, et de Bonner, évêque de Londres, célèbre par les persécutions qu'il fit souffrir aux réformés sous le règne de la reine Marie. Bonner avait été persécuté d'abord, et son chapelain avait au moins partagé ses malheurs; car lorsqu'en 1549, sous Edouard VI, l'évêque fut dépouillé de son évêché, Feckenham fut mis à la Tour, d'où cependant on le fit sortir quelque temps pour débattre publiquement avec les réformés différents points de controverse; on l'y remit ensuite, et il y demeura jusqu'à l'avènement de la reine Marie, moment de triomphe pour les catholiques (1553): Feckenham rentra non seulement dans ses fonctions près de l'évêque, rétabli alors dans son évêché, mais il fut nommé chapelain de la reine, qui l'envoya à l'infortunée Jeanne Grey, quatre jours avant sa mort, pour essayer de la convertir au catholicisme. Il fut ensuite promu à plusieurs bénéfices, et enfin à l'abbaye de Westminster, qu'il posséda jusqu'à sa suppression, sous le règne d'Elisabeth. Feckenham n'avait point été aigri par la persécution; il ne fut pas corrompu par la prospérité. Loin de partager les cruautés de l'évêque Bonner, il employa constamment son crédit à protéger les protestants persécutés, et encourut même quelque temps la disgrâce de la reine Marie, pour avoir sollicité près d'elle avec trop de chaleur l'élargissement de sa sœur Elisabeth. Celle-ci ne l'oublia point, et, à son avènement au trône,

lui offrit, dit-on, l'archevêché de Cantorbéry, à condition qu'il se soumettrait aux lois nouvelles introduites dans l'église d'Angleterre. Feckenham refusa, et il s'opposa dans la chambre des pairs, où il siégeait en qualité d'abbé mitré, à toutes les mesures tendantes à l'établissement de la réformation, ce qui le fit remettre en 1560 à la Tour, d'où il ne sortit, en 1563, que pour y rentrer bientôt après. Toujours enveloppé, malgré sa modération, dans les persécutions que de nouveaux efforts des catholiques ou de nouveaux soupçons de leurs ennemis attiraient sur les hommes les plus distingués de leur parti, il passa le reste de sa vie dans des alternatives de captivité et d'une liberté incertaine, souvent même incomplète. Il mourut enfin en 1585, prisonnier dans l'île d'Ely, bien que dans les derniers temps de sa vie, sans se conformer en tout aux lois nouvelles, il eût consenti à reconnaître la suprématie de la reine en matière de religion. C'était un homme instruit, humain, que la chaleur des partis fit rarement sortir des bornes de la modération; remarquable par sa bienfaisance, tant publique que particulière, dont il a laissé des preuves par un aqueduc qu'il fit construire à Holborn, où il résida quelque temps sous le règne d'Élisabeth, dans l'un des intervalles de ses emprisonnements. Les écrivains catholiques et protestants en ont parlé avec une égale estime. Il fut le dernier abbé de Westminster et le dernier abbé mitré qui siégea dans la chambre des pairs. On ne connaît de lui que le récit de sa *Conférence avec Jeanne Grey*, Londres, 1554, in 8°., et 1626, in-4°., quelques sermons et oraisons, et quelques écrits contre diverses mesures de la réformation. X—s.

FEDELE (CASSANDRA) naquit à Venise, en 1465, d'une famille noble originaire de Milan, qui fut chassée de cette ville en même temps que les Visconti auxquels elle était attachée. Dès sa première jeunesse, Cassandra montra de si heureuses dispositions, que son père la fit instruire dans les lettres grecques et latines, dans la philosophie, l'éloquence, l'histoire, la théologie: la poésie et la musique lui servaient de délassement. A peine sortie de l'enfance, elle était déjà l'objet de l'admiration des savants; plusieurs se rendirent auprès d'elle pour jouir de son entretien. Elle avait avec un grand nombre d'entre eux une correspondance suivie. Politien, à qui elle avait écrit, s'étonne dans sa réponse (Liv. III, épît. 17), qu'une femme, ou plutôt une jeune fille, une vierge, puisse écrire aussi bien. Il la compare aux muses et à tout ce que l'antiquité a produit de femmes illustres par les talents et le savoir. L'objet de son admiration, dit-il, avait été jusqu'alors Pic de la Mirandole, qui était à la fois le plus beau des hommes et le plus savant; il a commencé à donner à Cassandra la seconde place, et peut-être l'élève-t-il jusqu'au partage de la première, etc. Cassandra fut aussi en relation avec plusieurs souverains, avec le pape Léon X, le roi de France Louis XII, le roi d'Aragon Ferdinand et quelques autres princes. Isabelle de Castille, femme de Ferdinand, voulut l'attirer à sa cour : le poète latin Augurello lui adressa une ode pour l'engager à faire ce voyage (1). Cassandra elle-même y paraissait disposée; mais la république de Venise, jalouse de conserver un de ses plus beaux orne-

(1) C'est la onzième du 2e livre des Odes, dans le recueil de ses Poésies, Venise, Alde, 1505, in 8°.

ments, ne lui permit pas d'accepter les offres de la reine. L'éloquence était le talent qu'elle avait le plus cultivé, et rien ne contribua plus à sa réputation que les discours latins qu'elle prononça publiquement en diverses occasions. Elle en récita un à Padoue en 1487, lorsqu'un chanoine, son parent, reçut le laurier de docteur; car c'était un laurier et non un bonnet qui était anciennement le signe du doctorat dans les universités d'Italie, où l'usage subsiste encore de donner au degré du doctorat, sur les thèses, le nom de *Laurea*. Deux autres discours, l'un sur la naissance du Christ, l'autre à la louange des belles-lettres (*De litterarum laudibus*), furent prononcés par elle, à Venise, en présence du doge, du sénat, et d'une réunion nombreuse de savants rassemblés exprès pour l'entendre. Recherchée par plusieurs personnes, son père l'accorda en mariage à Jean-Marie Mapelli, médecin de Vicence, qui fut désigné par la république pour aller exercer son art à Retimo, dans l'île de Candie. Cassandra l'y suivit. A leur retour, quelques années après, ils furent assaillis par une horrible tempête; ils perdirent presque tout ce qu'ils possédaient, et furent pendant quelques heures en danger de la vie. Cassandra perdit son mari en 1521: seule, et sans enfants, elle chercha sa consolation dans l'étude et dans les exercices de piété. Tomasini et Niceron disent qu'elle était parvenue à l'âge de quatrevingt-dix ans lorsqu'elle fut nommée supérieure des hospitalières de Saint-Dominique, à Venise; qu'elle gouverna cette maison pendant douze ans, et qu'elle mourut âgée de cent deux ans, vers 1567. Mais une note, tirée du nécrologe même du couvent de Saint-Dominique, porte qu'elle y fut enterrée le 26 mars 1558; elle ne vécut donc que quatre-vingt-treize ans si elle était née en 1465; ou, si elle alla véritablement jusqu'à cent deux ans, elle était née vers 1456. Philippe Tomasini a recueilli et publié les lettres et les discours de Cassandra, et a mis en tête une Vie de cette femme célèbre, Padoue, 1636, in-8°. Ce volume contient tout ce qui nous reste de ses ouvrages. Personne n'a écrit qu'elle eut cultivé la poésie italienne; mais Tiraboschi ne trouve pas vraisemblable que s'étant appliquée à tous les genres d'études, ce fut le seul qu'elle eût négligé. G—É.

FEDELISSIMI (JEAN-BAPTISTE), médecin de Pistoie, vivant à la fin du 16. et au commencement du 17. siècle, cultiva les muses sans négliger le dieu d'Epidaure. On a de lui: I. *Il giardino morale*, en vers lyriques toscans, Florence, 1594; II. *Pastorale carmen*, Florence, 1599: c'est une congratulation de la ville de Pistoie envers son nouveau pasteur; III. *Carmina de laudibus cardinalis Nic. Fortiguerræ*, 1598; IV. *Panegyricum in Henrici IV et Mariæ Medices nuptias*, 1600; V. *Della vita è morte di S. Catarina*, petit poëme épique en vers *sciolti*, 1614; VI. *Centurie d'osservazioni thaumafisiche*, Bologne, 1619; VII. *Lexicon herbarum*, Pistoie, 1636; VIII. *Preparazione da farsi al tempo della primavera per schifare le febre pestilenziale maligne*, Pistoie, 1636; IX. *Opuscula de febri*: ils se trouvent dans les *Opusc. celeberr. medic.*, Pistoie, 1627. Fedelissimi a laissé en manuscrit plusieurs autres compositions poétiques. Il avait entrepris aussi l'histoire de sa patrie; mais la mort l'empêcha de la terminer. — FEDELISSIMI (Rainero), son frère, aussi médecin, a publié: *Enchiridion pharmaceuticum medicamentorum*

omnium quæ in antidotario Florentino continentur, Bologue, 1617, in-12. Z.

FÉDOR IWANOWITCH, dernier souverain de Russie de l'ancienne dynastie de Rurick; il était fils d'Ivan Wasiliewitch et d'Anastasie Zakharin. Né en 1557, il monta sur le trône en 1584, et se maria à Irène, fille de Fédor Godounof ou Gudenof. Son beau-frère, Boris Godounof, s'empara du pouvoir et régna sous son nom. En 1588, le patriarche de Constantinople, Jérémie, vint à Moscou pour implorer les bontés du czar, et crut se le rendre favorable en accordant à l'église russe quelque nouvelle prérogative. Il proposa d'élever le siége métropolitain russe à la dignité de patriarche; le czar y consentit, et ce fut depuis ce moment que la Russie eut son patriarche particulier, et devint indépendante du patriarche de Constantinople. Pierre I[er]. dans la suite, en supprimant la dignité de patriarche, conserva à l'église russe la même indépendance, et s'en déclara le chef. Fédor, qui était d'une santé très faible, mourut en 1598, et Boris Godounof, soupçonné de l'avoir empoisonné, devint son successeur. Cet homme ambitieux avait fait périr, quelque temps auparavant, Dmitri ou Démétrius, frère de Fédor, et dernier rejeton de la race de Rurik (*V.* GUDENOF). C—AU.

FÉDOR II ALEXIEWITCH, czar de Russie, petit-fils de Michel Romanow, qui commença une nouvelle dynastie, fils d'Alexis Michaelowitch, et frère de Pierre-le-Grand. A la mort de son père, en 1676, Alexis n'avait que dix-neuf ans; sa santé était faible et l'empêchait de développer les qualités qu'il avait reçues de la nature. Il signala cependant son règne par plusieurs traits qui lui donnèrent des droits à la reconnaissance publique : le plus digne d'attention est l'abolition d'un usage qui remontait à une haute antiquité. La naissance donnait une supériorité incontestable pour toutes les charges; l'égalité de noblesse ne suffisait même pas pour que deux hommes se crussent égaux, et celui dont le père ou l'aïeul avait eu quelque emploi plus éminent, se regardait comme supérieur à celui qui ne pouvait alléguer le même avantage. Les disputes qui en résultaient étaient jugées par le sénat, sur des registres qu'on nommait *Livres d'arrangement* (*Rodriadnié knigui*). En 1681, Fédor fit brûler publiquement et avec beaucoup de solennité tous ces registres, et le patriarche prononça un discours pour applaudir à la résolution du souverain. Cependant Fédor, pour ne pas enlever aux nobles tous leurs avantages, les fit inscrire selon leur rang dans des registres particuliers, où l'on inséra en même temps les noms de ceux qui n'étaient pas compris dans les anciens livres. On a attribué à Fédor le projet d'une institution qui devait servir à l'instruction publique, mais qui eût été en même temps un tribunal d'inquisition. Plusieurs historiens supposent que ce projet était sorti de la tête d'un moine fanatique; ce qui est certain, c'est qu'il ne fut point exécuté. Fédor mourut en 1682, âgé de vingt-cinq ans. Il avait été marié deux fois, mais ne laissait point d'enfants. Il fut remplacé par ses deux frères Iwan et Pierre. C—AU.

FEDRICI (CÉSAR), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563 pour aller aux Indes. Il aborda à Tripoli de Syrie, se joignit à Alep à une caravane, descendit l'Euphrate depuis Bir jusqu'à Bagdad qu'il appelle Babylone, et après avoir touché à Or-

mns, il parcourut pendant dix-huit ans les mers de l'Inde jusqu'à Malacca. Il ne poussa pas ses courses au-delà de cette ville. Il fit un long séjour au Pegou, et y retourna même plusieurs fois. On voit par la relation de Fedrici qu'il était commerçant. Après avoir éprouvé tour à tour la bonne et la mauvaise fortune, il songea à revoir sa patrie pour y jouir du fruit de ses travaux. Il retourna par mer d'Ormus à Bassora, et de Bagdad à Alep par le désert. Il s'embarqua à Tripoli pour la Terre-Sainte, passa quatorze jours à Jérusalem, alla à Jaffa, ensuite à Tripoli, et débarqua à Venise le 5 novembre 1581. Ayant bien goûté, dit-il, la satisfaction d'être heureusement de retour dans sa patrie, il résolut de décrire, le plus brièvement qu'il lui serait possible, tout ce qu'il avait observé de curieux dans ses voyages, de donner des détails instructifs sur tous les objets de commerce qui se trouvent aux Indes, et d'y joindre des avis pour ceux qui voudraient faire le même voyage. Il publia en conséquence, en italien, l'ouvrage suivant : *Voyage à l'Inde orientale et au-delà, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ces pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent*, etc., Venise, un vol. in-12, 1587. Cette relation se trouve aussi dans le tom. III du Recueil de Ramusio ; elle est traduite en anglais dans le tom. II de Hackluyt, et dans les *Asiatick Miscellanies*, tom. I. Fedrici ne donne un itinéraire suivi de son voyage, que jusqu'à son arrivée à la côte de Malabar et vers la fin de ses courses. Il parle en général des pays qu'il a vus, et dit accidentellement qu'il est allé à tel ou tel lieu, en rapportant quelquefois la date de son séjour. On ne peut qu'approuver cette manière de narrer; car les affaires de son négoce l'ayant conduit plusieurs fois dans les mêmes lieux, il fût, en suivant une marche opposée à celle qu'il a tenue, tombé dans des répétitions fastidieuses. Ce n'est pas au reste la seule preuve de bon sens que l'on trouve dans son livre. Tout en entretenant le lecteur de ses aventures personnelles, il n'en dit néanmoins que ce qui est nécessaire pour soutenir l'intérêt de la narration. Il ne raconte pas de fables, écrit avec beaucoup de candeur, et présente des renseignements très curieux sur tous les sujets qu'il annonce dans le titre de son ouvrage. Il eût mérité, dans le temps où il parut, les honneurs de la traduction en notre langue; aujourd'hui encore sa lecture fournira des documents précieux aux personnes qui s'occupent de recherches relatives au commerce et à la géographie de l'Inde. E—s.

FEHLING (Henri-Christophe), peintre, naquit en 1653 à Sangerhausen, et eut pour maître Samuel Botschild, son parent, qu'il accompagna en Italie. Fehling, de retour à Dresde, fut nommé successivement peintre de la cour, directeur de l'académie, et inspecteur de la galerie de tableaux. Il peignit plusieurs plafonds au palais du grand jardin de Dresde, ainsi qu'à ceux du Zwinger et du prince Lubomirsky, et mourut à Dresde en 1725, à l'âge de soixante-douze ans. D—t.

FEHR (Jean-Michel), né le 9 mai 1610, à Kitzingen en Franconie, commença ses études à Schweinfurt, puis se rendit à Leipzig pour y apprendre la médecine. En 1634, il voulut suivre les leçons de Sennert, qui demeurait à Wittemberg; mais les malheurs de la guerre ne lui permirent pas de jouir long-temps de cet

avantage. Il fut même obligé de se faire précepteur de trois seigneurs saxons. Au bout de deux ans, il obtint la place de directeur du laboratoire de chimie de Dresde, et fut chargé par le premier médecin de la cour de visiter ceux de ses malades auxquels il ne pouvait donner ses soins. Ces fonctions le rendirent plus habile encore dans la pratique, et lui procurèrent quelque aisance. En 1639, il suivit les leçons de Gaspar Hoffmann à Altorff, puis voyagea en Italie, visita Venise, Padoue, et fut reçu docteur dans cette dernière ville par le célèbre Veslinge, en 1641. De retour en Allemagne, il se fixa à Schweinfurt, fut reçu, sous le nom d'*Argonauta*, membre de l'académie des curieux de la nature, dont il devint président en 1665. Vingt ans après, Léopold Ier. le nomma son médecin impérial, et lui fit présent d'une chaîne d'or; mais il ne jouit pas long-temps de cette dignité nouvelle, et mourut le 15 novembre 1688, des suites d'une apoplexie. Fehr enrichit les *Mémoires des Curieux de la Nature* d'un grand nombre d'observations intéressantes; mais il n'a publié séparément que deux petits ouvrages. Ce sont : I. *Anchora sacra, vel scorsonera elaborata*, Breslau, 1664; Iéna, 1668, in-8°.; II. *Hiera Picra, vel de absynthio analecta*, Iéna, 1667; Leipzig, 1668, in-8°., fig. — FEHR (Jean-Laurent), fils du précédent, né à Schweinfurt, cultiva, comme son père, la médecine et la physique, et inséra ses observations dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la Nature*, dont il était membre. Il mourut le 22 septembre 1706. D. L.

FEHRMAN (DANIEL), graveur de médailles, né à Stockholm en 1710, eut pour maître le fameux Hedlinger, qui était alors graveur du roi de Suède. Fehrman accompagna Hedlinger dans un voyage en Danemark et en Russie, et, de retour en Suède, il fut employé par le gouvernement suédois à la monnaie de Stockholm. Lorsqu'Hedlinger se retira, il obtint du roi la permission de remettre sa place à son élève, qui la remplit avec autant de distinction que de zèle. Il grava un grand nombre de médailles, de jetons, de sceaux et d'armoiries, qui sont la plupart recherchés des connaisseurs. Plein de reconnaissance pour Hedlinger, il fit une médaille à l'honneur de cet artiste, qu'il représenta sous l'emblême du soleil, prêtant sa lumière à la lune; la médaille a pour inscription : *Lucem dat sidus amicum*. En 1764, Fehrman fut mis par une attaque d'apoplexie hors d'état de travailler; il eut cependant la satisfaction de se voir remplacé par son fils, dont il avait été le maître. Outre cet élève, il en avait formé plusieurs autres, entre lesquels se sont distingués surtout C.-P. Wickman et G. Ljunberger. Daniel Fehrman mourut en 1780. Les travaux de tous ces artistes ont donné à la Suède une suite de médailles très considérable, conservant le souvenir des principales révolutions, des traits les plus remarquables de chaque règne, des actions éclatantes et des entreprises patriotiques. Jonas Hallenberg, historiographe de Suède et auteur de plusieurs ouvrages historiques, a publié récemment le catalogue de toutes ces médailles, et de celles qui ont été achetées en plusieurs pays pour être placées dans le cabinet du roi avec les médailles nationales. C—AU.

FEIJOO *Voy.* FEYJOO.

FEINES. *Voy.* FEYNES.

FEITAMA (SIBRAND) naquit à Amsterdam en 1694, dans cette condition si digne d'envie qu'Horace ap-

pelle *aurea mediocritas*, et qui, avec de l'ordre et des mœurs, procure la plus honorable indépendance. Ses parents le destinèrent d'abord au ministère sacré, et dirigèrent en ce sens son éducation ; mais sa complexion délicate fit abandonner ce projet. Il fut question de lui ouvrir la carrière du commerce; cependant, au bout de quelques années d'apprentissage, le jeune Feitama reconnut encore que ce genre de vie convenait peu à sa passion pour l'étude, au besoin qu'il éprouvait d'un loisir lettré. Il adopta en conséquence cette nouvelle manière d'être, et n'en suivit désormais point d'autre. Il eut le bonheur de rencontrer dans Laurent Ten Kate, le meilleur des grammairiens hollandais, dans Nicolas Bruin, bon poète moraliste, et dans Charles Sebille, critique judicieux, d'excellents guides. Le théâtre hollandais recueillit les premiers fruits de ses travaux. Ses productions originales, en ce genre, sont une tragédie de *Fabricius* et un drame allégorique intitulé : *le Triomphe de la poésie et de la peinture*. Son *Fabricius*, bien que se ressentant un peu de la jeunesse de l'auteur, n'en donnait pas moins des espérances; il l'a retouché dans une édition subséquente, où l'on regrette quelquefois le premier jet. Sa traduction du *Romulus* de Houdart de Lamotte parut à la même époque, et ces premiers essais furent accueillis avec distinction sur la scène hollandaise, en 1720 et 1724. Feitama s'est peut-être trop défié depuis de son génie inventif, et il s'est exclusivement réduit au rôle de traducteur. Ainsi, outre le *Romulus*, il a encore traduit de Lamotte *les Machabées*; des Corneille, *Darius*, *Pertharite*, *Stilicon* et *Vespasien*; de Voltaire, *Brutus*; de Crébillon, *Pyrrhus*; de Brueys, *Gabinie*; de Duché, *Jonathan*; de de Caux, *Marius*. Toutes ces pièces ont été successivement applaudies sur le théâtre d'Amsterdam, excepté *Jonathan* et *les Machabées*, que son respect pour la *Bible* empêcha le traducteur d'y présenter. Feitama forma deux entreprises de traduction bien autrement considérables, et il y fut couronné d'un plein succès. Il a traduit en vers hollandais le *Télémaque* de Fénelon et la *Henriade* de Voltaire. La première édition du *Télémaque* est de 1733. Il mit trente ans à retoucher son ouvrage, et cette retouche n'a paru que posthume. Le succès du *Télémaque* l'engagea à essayer la *Henriade*; mais la crainte de n'y pas réussir également, et quelques autres circonstances, firent lentement marcher et même momentanément abandonner cette entreprise. Charles Sebille soutenait à son ami que la *Henriade* était intraduisible ; qu'il ne parviendrait jamais à rendre dans la langue hollandaise la force et la concision du style de Voltaire. Feitama opposait à ces assertions d'heureuses tentatives sur des morceaux épars. Sebille cessa de le dissuader. Feitama se remit à l'œuvre. En 1738, il était parvenu à la moitié de sa tâche. Elle se trouva finie en 1743 ; mais le poète mit encore dix ans à la polir, à la perfectionner; elle ne parut qu'en 1753, et ne valut pas à son auteur une moindre approbation ni de moindres éloges qu'il n'en avait recueillis de son *Télémaque*. Il ne nous paraît guère possible en effet de mieux faire. Feitama a incontestablement remporté la palme sur Govert Klinkhamer, dont la traduction de la *Henriade* en vers hollandais avait paru en 1742. On peut se douter quelquefois dans le *Télémaque* de Feitama qu'il rend en vers de la prose : la *Henriade* sent le poète d'un bout à l'autre.

Tout ce qu'a publié Feitama, il l'a publié sous la devise : *Studio fovetur ingenium*, et non pas sous son nom, qui n'était cependant un mystère pour personne. Cette devise était une sorte de justice qu'il se rendait à lui-même; elle caractérisait le genre de son talent poétique, fruit du travail plutôt que de l'inspiration. Les initiales de ces trois mots latins étaient d'ailleurs celles de son nom, *Sibrand Feitama Janszoon*, ou fils de Jean. Feitama vivait très retiré, mais il embellissait sa retraite par la société de quelques amis choisis et par la culture des beaux-arts. Il avait formé une très belle collection de dessins, et il dessinait fort bien lui-même. Il était singulièrement accessible pour de jeunes poètes, qui se plaisaient à le consulter. On a prôné son talent pour la lecture. Il lisait les vers avec une singulière emphase, que les acteurs de ses pièces, en le prenant pour modèle, transportaient sur la scène dans leur déclamation. Né dans la communion des anabaptistes, Feitama en avait les mœurs simples et pures ; il était fort attaché à la religion, mais il la voulait signalée par la tolérance et la charité. Doué d'un tempérament peu robuste, la lame eut promptement chez lui usé le fourreau. Trois ou quatre années de dégradation progressive de ses facultés physiques et intellectuelles le conduisirent doucement au tombeau en 1758, à l'âge de soixante-trois ans et demi. Il laissa par son testament des gages de son souvenir affectionné à un assez grand nombre de ses amis. L'un d'eux, le poète François van Steenwyk, publia, en 1763, la 2e. édition de son *Télémaque*, ainsi que ses œuvres posthumes, parmi lesquelles on distingue une traduction de l'*Alzire*. Du vivant de Feitama, en 1735, son théâtre avait paru en 2 vol. in-4°., format affecté alors aux œuvres des poètes hollandais. — Jean FEITAMA, neveu de Sibrand, compte en Hollande parmi les poètes dramatiques traducteurs, comme son oncle. On a de lui les tragédies de *Thésée*, 1740 ; *Thémistocle*, 1741 ; *Mérope*, 1746.

M—ON.

FEITH (EVERARD), naquit dans le 16e. siècle à Elbourg, petite ville de la Gueldre hollandaise. L'envie de s'instruire le fit sortir de son pays, et, quand il y retourna, les troubles publics ne lui permirent pas de s'y fixer. Il vint en France, où il donna des leçons de grec, et obtint l'amitié de Casaubon, de Dupuy, du président de Thou. Son érudition était immense, et l'on ne peut douter qu'il n'eût rendu aux lettres savantes les plus grands services si sa vie avait été plus longue; mais il mourut fort jeune et d'une manière extraordinaire. Étant à la Rochelle il se promenait suivi d'un valet. Un habitant l'invite à entrer dans sa maison; il y entra, et depuis on ne le revit plus. Toutes les perquisitions des magistrats restèrent sans succès. Feith laissa plusieurs ouvrages, entre autres, *Antiquitates Athenienses*, en huit livres, et *Antiquitates Homericæ*, en quatre livres. Ce dernier traité a été publié pour la première fois à Leyde en 1677, par Bruman, recteur du gymnase de Zwool, et petit neveu de Feith. Gronovius l'a réimprimé dans le 6e. volume du trésor des Antiquités grecques. Il y en a une autre édition d'Amsterdam (1726), et une de Strasbourg (1743), due aux soins de Stober, qui y a joint ses remarques et celles de Heupel : c'est la meilleure de toutes. L'abbé de Longuerue, qui n'avait pas l'imagination fort poétique, aimait mieux lire Feith qu'Homère. « Il y a, dit-

» il, deux livres sur Homère que » j'aimerais mieux qu'Homère même. » Le premier est *Antiquitates Homericæ* de Feithius, imprimées à » Leyde, où il extrait tout ce qui a » rapport aux usages et coutumes. Le » second est *Homeri Gnomologia* » *per Duportum*, imprimé à Cambridge. Avec ces deux livres on a » tout ce qu'il y a d'utile dans Homère, sans avoir à essuyer ses » contes à dormir debout. » Bayle nous apprend que les *Antiquités attiques* de Feith étaient en manuscrit dans la bibliothèque de Cuper, et cette particularité se trouve confirmée par le témoignage de Cuper lui-même, qui dans la 5e. de ses lettres à l'abbé Bignon s'exprime en ces termes : « J'ai outre cela divers manuscrits des savants, et entre autres de Feithus, qui nous a donné » les *Antiquitates Homericæ* qui » sont si estimées; car ses *Antiquitates Atticæ*, ses *Paralipomena* » *Attica* et sa *Respublica Atheniensium* sont entre mes mains. » Nous ignorons à qui ces manuscrits appartiennent aujourd'hui. Probablement ils ne seront jamais publiés. Des compilations à la manière de Meursius seraient maintenant d'un bien faible intérêt. B—s s.

FEIZALLAH-EFFENDI, Muphti, naquit à Van, sur les confins de la Perse; il descendait d'une race d'émirs. Sous le sultan Mahomet IV il fut fait underris de Sulimanié, et ensuite coggi des Chezadés, ou précepteur des fils du prince. Mustapha II, son élève, le porta à la dignité de muphti. Il ne passait pas pour un homme instruit, mais pour un esprit delié, astucieux et insinuant. Son ascendant sur son maître, dont il abusa constamment, les rendit odieux l'un et l'autre; ce muphti, avare, injuste et perfide, ne se servait de sa puissance que pour tromper, persécuter et s'enrichir. Cherkies-Méhémet, gouverneur de Jérusalem, faillit périr victime innocente de la haine du cruel Feizallah. Cherkies-Méhémet, un des plus braves, des plus religieux et des plus estimés pachas de l'empire othoman, se trouvait en opposition à Jérusalem avec un fils du muphti, qui y était mollah. Ce fils, digne en tout de son père, était le tyran le plus bizarre et le plus redouté. Il avait ordonné à tous les habitants, même musulmans, de tuer tous les chiens et toutes les mouches, parce qu'il prétendait que ces animaux et ces insectes l'incommodaient dans l'exercice de ses fonctions. Tous les habitants effrayés de la puissance du mollah, fils de Feizallah, n'étaient occupés qu'à tuer les mouches et les chiens, que la loi de Mahomet protège. Le scandale devint si universel que le vertueux Cherkies-Méhémet fit parvenir les plaintes du peuple aux pieds du trône. Le muphti furieux, qui avait pour ses enfants la faiblesse du grand-prêtre Héli de l'Histoire-Sainte, noircit tellement Cherkies dans l'esprit du sultan que Mustapha II envoya un capidji lui demander sa tête. Ce dernier avertit heureusement le grand vézyr, qui parvint à sauver l'innocent et vertueux pacha. La dernière victime de Feizallah fut Daltaban, dont la mort fit éclater la révolte de 1702. Mustapha, craignant pour lui-même, se vit obligé de livrer à la fureur de la multitude son perfide conseiller, l'odieux Feizallah. Il fut déclaré infidèle, parce que le coran et les lois de l'empire défendent de mettre à mort un muphti. Dépouillé de son caractère sacré, Feizallah devint le

jouet de toutes les tortures; les rebelles portèrent la fureur jusqu'à lui enfoncer des clous dans les genoux pour lui faire déclarer où étaient ses immenses trésors. On peut regretter de trouver le courage dans une ame corrompue; mais il n'en est pas moins vrai que cet odieux muphti souffrit tous les tourments avec une constance étonnante; son corps fut enfin jeté dans le fleuve Maritza, le fameux Hèbre qui passe à Andrinople, le théâtre de cette scène d'horreurs. S—y.

FEKHR-EDDIN. *Voy.* Fakhr-eddyn.

FELDMANN (Bernard), né à Cöln, sur la Sprée, le 11 novembre 1704, étudia la médecine à Berlin, sous les savants professeurs Neumann, Pott, Eller, Ludolf. En 1726, il se rendit à l'université de Halle, et après un court séjour, il revint à Berlin. En 1731, il partit pour la Hollande, lia une connaissance particulière, à Amsterdam, avec l'habile chirurgien Vilhoorn, et le célèbre naturaliste Seba, suivit les intéressantes leçons de l'illustre Boerhaave, et de son digne collègue Gaub, à l'université de Leyde, où il reçut le doctorat en 1732. Sa dissertation inaugurale, *De comparatione plantarum et animalium*, annonçait une sorte de prédilection pour l'histoire naturelle, qui fut toujours en effet l'occupation chérie de Feldmann. De retour en Prusse, il fut élu médecin-physicien et sénateur de Rupin. Il inspirait une telle confiance, il jouissait d'une telle réputation dans cette ville, qu'il refusa l'emploi de médecin militaire que lui offrit le Grand-Frédéric. En 1773, la société des scrutateurs de la nature, de Berlin, l'admit dans son sein, avec le titre de membre honoraire, et le perdit au mois de janvier 1777. Feldmann n'a publié que des Mémoires insérés dans divers recueils. On distingue des observations sur les lombrics trouvés dans les reins; sur les effets de la déglutition du verre; sur l'utilité du séton dans les éruptions varioleuses et psoriques; sur l'efficacité du camphre à grandes doses. C.

FELEKI, poète persan, dont les vrais noms sont *Aboûl-Nizam-Mohammed*, naquit à Chamaki, dans le Chirvan, vers le commencement du 6e. siècle de l'hég. On dit qu'il eut pour maître le poète Aboû'lola Keudjevi. Voici la circonstance qui lui fit donner le surnom sous lequel il est généralement connu. Un astronome, ou plutôt un astrologue de Chamaki, avait une fille d'une rare beauté. Féléki, épris pour elle d'une passion ardente, se livra à l'astrologie, afin de s'introduire auprès d'elle sous le prétexte d'étudier cette science; mais il fit de tels progrès dans la connaissance des astres et acquit une telle habileté dans l'art de tirer de leur position respective des augures pour les actions humaines, qu'on lui donna le surnom de *Féléki* (céleste), dérivé du mot *Félek* (le ciel). Au surplus, il paraît d'après ses poésies que son amante rejeta long-temps ses soupirs; souvent il se plaint de ses duretés, de ses refus. Cette rigueur le plongea dans une profonde mélancolie, et il résolut d'abandonner le monde; mais il eut assez de sagesse pour ne pas accomplir ce serment, et sortit bientôt de la retraite. Il renonça même à l'astrologie et aux mathématiques, pour se livrer tout entier à la poésie, et acquit une grande réputation dans cette carrière, digne de ses rares talents. On lui décerna les titres de *Chems-el-Choâra* (soleil des poètes), et *Mélik-el-fodhélâ* (roi des excellents). Il a composé en différents ouvrages près de

quatorze mille vers. Le prince Mirza-Oulough-Bey faisait grand cas de Féléki et le plaçait après Anvéri, disant qu'il n'y avait point de poésie qui eût plus de force que la sienne. Plusieurs critiques le préfèrent à Khacany, son rival et son contemporain. Féléki vécut en honneur à la cour de Manoutchéher-Chah, et jouit des bonnes grâces de ce prince. Il mourut en 577 de l'hég. (1182 de J.-C.), et fut enterré à Chamaki. J—N.

FELGENHAUER (PAUL), visionnaire allemand, naquit vers la fin du 16e. siècle, à Putschwitz en Bohême, où son père était ministre protestant. Il étudia la théologie à Wittenberg, remplit les fonctions de diacre à l'église du château de cette ville, mais il ne voulut pas, à cause des désordres du temps, suivant ses propres expressions, accepter l'emploi de prédicateur auquel on l'appelait. Déjà sa tête était remplie de rêveries théologiques, ce qui peut-être le fit renvoyer de l'université, ou bien voyant qu'il ne pourrait pas obtenir de l'avancement, il refusa ce qu'on lui proposait. Il retourna donc en Bohême, et il publia ses premiers ouvrages en 1620, à Liebelitz. Ce sont réellement les productions d'un cerveau malade. Il cherche à démontrer, dans celui qui est intitulé: *Chronologie* ou *Influence des années du monde*, que le monde est de 235 ans plus vieux qu'on ne le croit communément, qu'en conséquence, Jésus-Christ est né l'an 4235 de la création, et il trouve de grands mystères dans ce nombre, parce que le double septenaire y est contenu; or, le monde ne pouvant pas subsister plus de 6,000 ans, il n'avait plus, en 1620, à compter que sur une durée de 145 ans, et le nombre de ces jours devant être diminué à cause des élus, le jugement dernier était très proche. Dieu lui en avait révélé l'époque, dont il se réservait exclusivement la connaissance. Felgenhauer injurie toute l'église luthérienne, déclame contre les connaissances humaines, et se vante de ce que l'esprit de Dieu l'a mis à même de connaître le passé, le présent et l'avenir. Il croit à un esprit astral, soumis aux régénérés, qui a donné aux prophètes et aux apôtres le pouvoir d'opérer des prodiges, et de chasser le diable. Les protestants étaient persécutés en Bohême lorsque Felgenhauer publia ces rêveries, il fut obligé de quitter sa patrie. Il étudia ensuite la médecine, ce qui doit paraître singulier, puisqu'il avait prononcé anathême contre toutes les sciences, comme étant des inventions diaboliques. Il était à Amsterdam en 1623, et y fit imprimer un grand nombre d'écrits, tous remplis des idées les plus extravagantes en religion. Ils ne laissèrent pas que de produire de fâcheux effets en Allemagne, où la guerre de trente ans, et les malheurs qu'elle entraînait à sa suite, bouleversaient les idées de plusieurs habitants; jamais on n'avait autant vu d'enthousiastes et de visionnaires. Des théologiens raisonnables prirent la plume pour réfuter les erreurs de Felgenhauer, il leur répondit par des écrits dans lesquels il ne garda aucune des mesures ordonnées par la bienséance. Plusieurs de ces écrits, aussi remarquables par les inepties que par les absurdités qu'ils contenaient, étaient imprimés par le libraire Jansson, qui les faisait colporter en Allemagne. Les ministres de Lubeck et de quelques autres villes, scandalisés des choses monstrueuses qu'ils offraient aux lecteurs, et des troubles auxquels ils donnaient lieu, cherchèrent à arrêter le mal. Ils s'efforcèrent d'empêcher l'introduction de ces livres, et

prièrent leurs confrères d'Amsterdam de tâcher d'en arrêter la publication. Un ecclésiastique fit paraître un écrit par lequel il mettait le peuple en garde contre les nouveaux prophètes qui se donnaient les noms d'illuminés, de docteurs, de théosophes; Felgenhauer lui fit une réponse vigoureuse qui fut remise par trois de ses sectateurs, dont un était docteur, et les deux autres licenciés en médecine: elle ne fut pas imprimée. Il quitta Amsterdam, mais enflammé d'un zèle ardent pour la propagation de sa doctrine, il continua à écrire; cependant la crainte d'être poursuivi le fit ensuite tenir tranquille de 1635 à 1649, à Bederkesa, près de Brême, où il s'était retiré. Malgré le silence qu'il gardait, il tenait des assemblées secrètes, pratiquait les cérémonies de l'église luthérienne, d'une manière contraire à celle qui est prescrite et usitée, débitait ses rêveries, de sorte que les magistrats de Brême l'expulsèrent de leur territoire. Depuis 1650 il recommença à publier un grand nombre d'ouvrages dans lesquels on peut dire qu'il parvint à se surpasser. Il poussa à un tel point l'insolence contre tous ceux qui ne partageaient pas ses folies, qu'il ne lui fut plus possible de trouver de sûreté nulle part. Les changements qu'il voulait introduire dans les rites de l'église, le firent mettre en prison en 1657, à Sohlingen, dans le comté de Hoya. On le transféra ensuite dans une autre maison de détention : on essaya vainement de lui faire sentir l'absurdité de ses opinions; pour toute réponse il remit aux docteurs qui s'efforçaient de le persuader, sa profession de foi, que l'on imprima l'année suivante. Il crut apparemment que sa captivité durerait tout le reste de ses jours, car il écrivit à sa femme et à ses enfants, cinq lettres d'adieu, dans lesquelles il prend congé d'eux, et composa un ouvrage dans lequel il prouve la divinité de sa mission par ses souffrances, et raconte une révélation dont le seigneur l'a favorisé. Cependant il fut relâché; car en 1659 il était à Hambourg. Il publia encore quelques écrits en 1660; depuis cette année-là, on n'entendit plus parler de lui. Les biographes n'ont pu, malgré leurs recherches, découvrir ni le lieu ni l'année de sa mort, ce qui est assez surprenant pour un homme qui avait fait tant de bruit, et qui avait publié plus de quarante-six ouvrages différents. Les principaux sont : I. *Chronologie* ou *Efficacité des années du Monde*, sans désignation du lieu d'impression, 1620, in-4°.; II. *Speculum temporis* (*Miroir des Temps*) *dans lequel, indépendamment des admonitions adressées à tout le monde, on expose aux yeux ce qui a été et est parmi tous les états. Écrit par la grâce de Dieu et par l'inspiration du Saint-Esprit*, 1620, in-4°.; III. *Apologeticus contra invectivas æruginosas Rostii*, 1622, in-4°. C'est la réponse dont il a été question plus haut; IV. *Aurora sapientiæ*, 1628, in-4°.; V. *Miroir de la sagesse et de la vérité, présenté à tous les hommes de l'univers, chrétiens, juifs, Turcs, payens*, etc. (en allemand), Amsterdam, 1632, in-12; VI. *Sphæra sapientiæ*, 1650, in-12, réimprimé à Francfort et Leipzig, 1753, in-8°.; VII. *Refutatio paralogismorum Socinianorum*, Amsterdam, 1658, in-12; VIII. *Postillon, ou nouveau Calendrier et Prognosticon astrologico-propheticum, présenté à tout l'univers et à toutes les créatures*, 1656, in-12 (en allemand); IX. *Nova Cosmographia et dimensio circuli*, 1660, in-12. L'auteur prétend avoir trouvé

une nouvelle manière de diviser la terre par le moyen d'un triangle; le paradis avait été au sommet du globe, l'enfer à la base, et le déluge s'était étendu sur toute la largeur. Il est inutile de pousser plus loin le catalogue de toutes ces sottises. Il est vraisemblable que les rêveries de Felgenhauer n'eurent de vogue en Allemagne que parcequ'il les assaisonnait de déclamations virulentes contre le clergé luthérien. Presque tous ses écrits sont, comme ceux des visionnaires, remplis de choses inintelligibles, et ne traitent que de questions au-dessus de la portée de l'esprit humain. E—s.

FÉLIBIEN (ANDRÉ), écuyer, sieur des Avaux et de Javercy, naquit à Chartres, en mai 1619. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et vint à quatorze ans à Paris, pour y cultiver les lettres. En 1647, il fut nommé secrétaire d'ambassade du marquis de Fontenay-Mareuil, à Rome. La vue des monuments de l'antiquité développa son goût pour les arts; il visita les plus habiles peintres, et se lia particulièrement avec le Poussin. De retour en France, il s'établit à Chartres, et s'y maria. Ses amis le présentèrent au surintendant Fouquet, et, après la disgrâce de ce ministre, Colbert le fit venir à la cour. Il fut successivement historiographe du roi, de ses bâtiments, des arts et manufactures, garde des antiques du palais Brion, secrétaire de l'académie d'architecture érigée en 1671. Après Colbert, Louvois le nomma contrôleur-général des ponts-et-chaussées, par commission, pour Pelletier, devenu ministre des finances. Il fut aussi administrateur de l'hôpital des Quinze-Vingts, et mourut le 11 juin 1695. Il avait été l'un des huit qui formèrent l'académie des inscriptions, établie par Colbert en 1663. Félibien était naturellement grave et sérieux, mais d'un caractère obligeant. Il avait pris pour devise : *Benefacere et dicere vera.* Avec un esprit juste, un cœur droit, il préféra toute sa vie, aux faveurs de la fortune, les jouissances de la vertu. Niceron a donné (t. II de ses Mémoires), la liste des ouvrages de Félibien; les principaux sont : I. *Paraphrases des lamentations de Jérémie, du cantique des Trois Enfants, et du Miserere*, réunies en 1646, in-12; II. *Relation de la disgrâce du comte-duc Olivarès*, traduite de l'italien, de Camille Guido, Paris, 1650, in-8°.; Amsterdam, 1660, in-12; III. *le Château de l'âme*, traduit de l'espagnol de Ste.-Thérèse, 1670, in-12; IV. *la Vie du pape Pie V*, traduite de Agatio di Somma, Paris, 1672, in-12; V. *la Vie du P. Louis de Grenade*, de l'ordre des Prêcheurs, Paris, 1668, in-12; VI. *Description de l'abbaye de la Trappe*, Paris, 1671, 1678, 82, 89, in-12, et traduite en anglais; VII. *Description sommaire du château de Versailles*, Paris, 1674; Amsterdam, 1603 (lisez 1703), in-12; VIII. *Description de la grotte de Versailles*, Paris, 1672, in-4°.; IX. *Description de la chapelle du château de Versailles*, Paris, 1711, in-12. Plusieurs bibliographes ont attribué, par erreur, ces trois ouvrages à son fils; X. *Description des tableaux, statues et bustes des Maisons royales*, Paris, 1677, in-4°.; XI. *Origine de la Peinture*, suivie d'autres pièces, 1660, in-4°.; XII. *Principes de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et des autres arts qui en dépendent*, avec un Dictionnaire des termes propres, Paris, 1676-90, in-4°. fig.; XIII. *Conférences de l'académie de Peinture*, Paris, 1669, in-4°.: Amsterdam, 1706, in-12; XIV. *Entretiens sur*

les Vies et sur les ouvrages des plus excellents peintres anciens et modernes, Paris, 1666, in-4°.; 1685, in-4°., 2 vol.; Amsterdam, 1706, in-12, 5 vol.; Trévoux, 1725, in-12, 6 vol. C'est le plus connu et le plus estimé des ouvrages de Félibien; il a été traduit en anglais. L'édition de 1706 contient en outre les *Conférences de l'académie de peinture*, l'*Idée du peintre parfait*, et divers *Traités des dessins, estampes, de la connaissance des tableaux et du goût des nations.* On y a joint les *Vies des architectes*, et la *Description des maisons de Pline*, qui sont de la composition de son fils Jean-François. La *Description des Invalides*, par ce dernier, est surajoutée à l'édition de 1725; XV. plusieurs *Descriptions de fêtes, tableaux*, etc.; XVI. le *Songe de Philomathe*, 1684. C'est un dialogue entre la Peinture et la Poésie, qui se disputent la gloire de célébrer les actions de Louis XIV. Ce fut encore Félibien qui composa toutes les *inscriptions* placées dans la cour de l'Hôtel-de-Ville de Paris, depuis 1660 jusqu'en 1686. D. L.

FELIBIEN (Jacques), frère d'André, naquit à Chartres en 1636. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il se livra à l'étude de la théologie, fut nommé en 1668, curé de Veneuil, chanoine de Chartres en 1689, et de Vendôme en 1695. Il mourut dans cette ville le 23 novembre 1716. On a de lui plusieurs ouvrages de dévotion, entre autres: I. *Traité du sacrement de Baptême, et des obligations qu'il nous fait contracter*; II. *Cérémonies du Baptême*, en français, avec des réflexions; III. *Catéchisme abrégé pour les enfants*; IV. *Instructions morales sur les commandements de Dieu*, Chartres, 1693, in-12; V. *Symbole des Apôtres, expliqué par l'Ecriture-Sainte*, Blois, 1696, in-12; VI. *Entretiens sur l'histoire de la conversion d'un jeune Hollandais*, 1697. L'abbé Félibien avait entrepris un *Commentaire sur l'Ancien-Testament*, pour faire suite à celui de Jansénius. Celui sur Osée parut à Chartres, 1702, in-4°. L'année suivante il publia, même lieu et format, le *Pentateuchus historicus*. Ce livre fut vivement critiqué, et même supprimé par arrêt du conseil, parce qu'il n'avait été imprimé que sur la seule permission de l'évêque de Chartres, sans que l'on se fût muni d'un privilége du roi. Félibien a laissé en manuscrit des traductions du Bréviaire, du Missel, de quelques ouvrages de St. Ephrem et de St. Grégoire de Nazianze, les *Vies de St. Fulgence* et de *Pierre de Blois*, des *Entretiens sur les menaces, imprécations, punitions, contenues dans l'Ecriture-sainte*, et une *Chronologie* qui va jusqu'à l'an 100 de l'ère vulgaire. D. L.

FELIBIEN (Jean-François), fils aîné d'André, hérita de son goût pour les arts, et lui succéda dans ses places. Il fut aussi conseiller du roi, secrétaire de l'académie d'architecture, et trésorier de celle des inscriptions, qu'il quitta en 1716, par suite des tracasseries qu'on lui avait suscitées. Il mourut à Paris, le 23 juin 1733, âgé de soixante-quinze ans. On a de lui: I. *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4°.: ouvrage très superficiel, plusieurs fois réimprimé, et joint aux *Vies des Peintres* de son Père; II. *Plans et Descriptions de deux maisons de campagne de Pline* (le Laurentin et la maison de Toscane), *avec des Remarques et une Dissertation touchant l'Architecture antique et gothique*, Paris, 1699, in-12; Lon-

dres, 1707, in-8.; traduit en italien (par G. Fossati) avec l'ouvrage précédent, Venise, 1755, in-8°., fig.; III. *Description de la nouvelle Eglise des Invalides*, avec un plan de l'ancienne et de la nouvelle, Paris, 1702, 1706, in-12; IV. la même *Description*, in-fol., fig., avec celle du dôme; V. *Requête au roi, pour demander d'être remis sur la liste des académiciens, et de conserver son rang dans l'académie*, 1722, in-12: un arrêt du conseil, du 18 juillet de cette année, l'avait déchargé des accusations portées contre lui, néanmoins, il ne rentra pas dans ce corps. On conservait dans les archives de l'académie des inscriptions, deux manuscrits de Félibien, une *Description historique de l'ancien Louvre*, et une autre *de quelques monuments anciens de la ville de Paris*. D. L.

FELIBIEN (dom Michel), fils d'André, naquit à Chartres, le 14 septembre 1666. Il fit ses études à Paris, et entra à l'âge de seize ans dans la congrégation de St.-Maur. Sa santé fut constamment chancelante. Il mourut à St.-Germain-des-Prés, le 25 septembre 1719. Critique habile, historien méthodique et fidèle, il se distingua par la justesse de son esprit, par la netteté de ses idées, par un goût fin et sûr. On a de lui: I. *Lettre circulaire sur la mort de Mme. d'Harcourt, abbesse de Montmartre*, Paris, 1699, in-4°.; II. *Vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy*, Paris, 1711, in-8°.; III. *Histoire de l'abbaye royale de St.-Denis en France*, contenant la Vie des abbés, les hommes illustres qu'elle a donnés, les privilèges, la description de l'église, avec les titres authentiques, plans, figures, etc., Paris, 1706, in-f. IV. La réputation que dom Félibien s'était acquise par l'ouvrage précédent, le fit choisir par le prévôt des marchands, Bignon, pour écrire l'*Histoire de la Ville de Paris*. Il en publia le *Projet* en 1713, in 4°.; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu terminer cette grande entreprise. Elle le fut par dom Lobineau, qui publia en 1755 l'*Histoire de la Ville de Paris*, en 5 vol. in-fol., dont les trois derniers contiennent les preuves. (*Voy.* Lobineau.) Dom Félibien a laissé en manuscrit une *Vie de St. Anselme*, avec des réflexions. Son éloge, par dom Lobineau, se trouve à la tête de l'*Histoire de Paris*; on peut aussi consulter sur cet auteur les *Mémoires de Niceron*, tom. XXVIII. D. L.

FELICE (Costanzo), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, naquit au commencement du 16e. siècle à Castel Durante, petite ville de la marche d'Ancône. J. Cochlée, éditeur d'un de ses ouvrages, assure que Felice fit ses humanités au collége de Pérouse dans l'espace de deux ans, et qu'il en avait à peine dix-huit lorsqu'il publia ses premières productions. On sait que Felice s'appliqua ensuite à l'étude du droit et de la médecine; mais les autres particularités qui le concernent sont inconnues, et on n'a pu découvrir la date de sa mort. Baillet lui a donné une place dans sa liste des enfants célèbres. On a de Felice: I. *De conjuratione Catilinæ liber unus; de exilio Ciceronis liber unus; de reditu Ciceronis liber unus*, Rome, 1518, in-4°. Ce volume est dédié à Léon X. J. Cochlée fit réimprimer les deux livres *De exilio et reditu Ciceronis*, Leipzig, 1536, in-4°., avec une préface, dans laquelle il donne de grandes louanges à l'auteur. G. M. König cite une édition de l'*Histoire de la conjuration de Catilina*,

Bâle, 1564. Baillet dit que ces différents ouvrages sont écrits avec netteté et avec assez de pureté et d'urbanité. On croit pouvoir encore attribuer à Felice les suivants : II. *Calendario overo efemerida storica*, Urbin, 1577, in-4°.; III. *trattato del grand'animale, o gran bestia, cosi detta volgarmente, et delle sue parti e facultà; dalla latina tradotto nell'italiana lingua da Costanzo Felice medico*, Rimini, 1584, in-8. C'est une traduction du traité de l'Élan, qu'Apollonio Menabene avait publié sous ce titre : *Tractatus de magno animali quod Alcen vocant*. Milan, 1581, in-4. Felice y ajouta un traité particulier *delle virtù e proprietà del lupo*. W—s.

FÉLICE (FORTUNÉ-BARTHÉLEMI DE), naquit à Rome le 24 août 1723, d'une famille originairement napolitaine. Il fit de bonnes études sous les jésuites qui occupaient alors le collége Romain. A dix-sept ans, il se rendit à Brescia, et y suivit les leçons du P. *à Brixia*, récollet, professeur de philosophie et de mathématiques, qui contribua beaucoup à répandre en Italie les nouveaux principes de ces sciences. Seize heures de travail par jour familiarisèrent avec elles, en moins de trois années, le jeune de Félice. Retourné à Rome en 1743, il y fut distingué par les PP. Boscovich, Jacquier et le Seur, propagateurs zélés de la doctrine de Newton et de celle de Leibnitz. A vingt-trois ans, il professa lui-même à Rome, et il fut appelé bientôt après à une chaire honoraire de physique dans l'université de Naples. Galliani, président de cette université, lui accordait une bienveillance particulière. Il se distinguait dès-lors par des connaissances vastes, fruit d'un travail infatigable, et par une diction toujours élégante et pure. Son premier ouvrage fut une dissertation *De utili aërometriæ cum cæteris facultatibus naturalibus nexu*. L'année suivante (1754), il traduisit en latin l'*Essai des effets de l'air sur le corps humain*, par Arbuthnot, et l'accompagna de savantes notes. L'illustre Haller et le célèbre Wolfing lui demandèrent, à la lecture de ce livre, depuis combien de temps il exerçait la médecine. Sa réputation allait en croissant : il n'était pas rare de trouver mille à douze cents personnes de toute condition et de tout âge à ses leçons. Le prince de San-Sévère s'était intimement lié avec lui, et l'envisageait comme l'homme le *mieux savant* de toute l'Italie. Leurs discussions religieuses portaient un caractère de libéralité qui présageait le parti qu'en fait de culte Félice a pris depuis. Ayant à cœur de faire connaître à l'Italie plusieurs savantes productions de l'étranger, il traduisit, toujours avec des notes judicieuses, les *Lettres de Maupertuis sur le progrès des sciences;* la *Méthode de Descartes*, la *Vie de Galilée* par Viviani; l'*Essai sur les poisons* du docteur Mead; la *Manière de faire des expériences* par Musschenbroek; le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie* par d'Alembert, etc. Il releva un assez grand nombre de méprises et d'erreurs dans ce dernier ouvrage. Le marquis Branconi, secrétaire d'état du roi de Naples, offrit à de Félice un évêché, qu'il refusa : sa conscience lui en faisait une loi. L'amour devait jouer un rôle dans cette tête ardente. A l'âge de dix-sept ans, Félice s'était attaché à une jeune romaine; à vingt-cinq, il la retrouva mariée et malheureuse à Naples : c'était la comtesse Panzutti. Son mari, homme dur et jaloux, l'avait forcée de se retirer dans un couvent. Elle y vécut

trois ans; mais au bout de ce temps, lassée de sa réclusion, elle abusa de l'ascendant qu'elle avait pris sur Félice, et le décida à l'enlever. Des ordres immédiats donnés dans toute l'Europe, entourèrent les fugitifs de mille dangers; ils faillirent être arrêtés à Lyon, à Genève, à Lausanne et dans plusieurs villes de l'Italie où ils s'étaient hasardés de retourner. Enfin, la comtesse se vit arrêter à Gènes, d'où elle fut transférée à Rome, et condamnée par son père à une nouvelle réclusion. De Felice, reconnu à Rome, y fut réduit à feindre une soumission absolue à la pénitencerie. Son mérite connu adoucit ses juges: le cardinal grand-pénitencier le combla de bontés. Toute la procédure se réduisit à un simple procès-verbal; mais la cour de Naples ne cessait de le menacer. Obligé de fuir encore, il se retira en Toscane et de là à Monte-Alverno, où S. François fut, dit-on, stigmatisé. N'ayant pu s'habituer aux austérités des religieux qui habitaient cette montagne, il leur échappa au travers des neiges et des frimas des Apennins, descendit à Rimini; et ne s'y trouvant pas assez en sûreté, poussa jusqu'à Pésaro, où le marquis Parlucci, commandant du fort, lui fit bon accueil. Ses recommandations l'aidèrent à gagner Venise, puis Padoue, et enfin, au travers des Alpes, Berne, où il s'arrêta. C'est à Berne qu'achevèrent de se dissiper les illusions d'une passion aveugle, sur laquelle on trouve quelques détails moins authentiques dans les *Mémoires de Gorani*, t. 1er., pag. 316 et suiv., sous le titre de: *Aventures d'un homme célèbre*. De Felice déplora toute sa vie ces funestes travers, et il s'est appliqué à les faire oublier par un meilleur exemple. Deux hommes d'un mérite rare, Haller et Tscharner, se plurent à bien mériter de lui par leurs conseils et leur protection. Il se remit au travail, et donna *De Newtonianâ attractione, unicâ cohærentiæ naturalis causâ, adversùs Clar. Hambergerum*, Berne, 1757, in-4°. Daniel Bernoulli y voyait le meilleur commentaire de la physique de Newton. Ayant encore obtenu quelques gratifications du gouvernement de Berne et du sénat académique, Félice entreprit de faire connaître à la fois dans deux journaux, à l'Italie la littérature étrangère, et à l'Europe savante celle de l'Italie et de la Suisse. Nous avons neuf années de l'*Estratto della letteratura Europea*, dont il était principal collaborateur avec Tscharner (1); et 4 vol. de l'*Excerptum totius Italiæ necnon Helvetiæ litteraturæ*, qui parut également de 1758 à 1762, en seize cahiers in-8°.: une saine critique, non moins qu'une érudition variée, distinguent ces deux journaux. Vers la même époque, de Félice embrassa la religion protestante. Il s'était marié, et les besoins d'une famille naissante le firent aviser à de nouvelles ressources. Il forma dans ce but un établissement d'imprimerie à Yverdun, et c'est là qu'il a montré tout ce qu'un homme intelligent et laborieux est capable de faire pour se procurer une existence honorable. A la direction de la société typographique, dont il tenait seul la correspondance, il joignait un pensionnat nombreux, dont il instruisait lui-même les élèves dans différentes branches de connaissances. Sa plume ne cessait d'enfanter de nouveaux ouvrages. Après un *Discours sur la manière de former l'esprit et le cœur des enfants*, Yverdun, 1763, in-8°.,

(1) Ce journal, dont il paraissait quatre numéros par an, Berne, in-8°., commence à 1758 et finit en 1766, par le N°. 36. Une autre société de gens de lettres le reprit à Milan en 1766.

il publia ses *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, 8 vol. in-8°. (*voy.* BURLAMAQUI). Il en donna ensuite un abrégé en 4 petits volumes, sous le titre de *Leçons de droit de la nature et des gens*, 1769. Il publia des *Leçons de Logique*, 1770, 2 vol. in-12. On a encore de lui : *Éléments de la police d'un état*, 1781, 2 vol. in-12; *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12. On lui attribue : *Vie des hommes et des femmes illustres de l'Italie, depuis le rétablissement des sciences et des beaux-arts*, par une société de gens de lettres, Paris (Yverdun), 1767, 1768, 2 vol. in-12; des *Remarques* à la suite du livre intitulé : *Des lois civiles relativement à la propriété des biens*, traduit de l'italien par M. S. D. C. (Seigneux de Correvon), 1768, in-8°. Enfin, devenu encore une fois journaliste, il publia en 1779, 1782 et 1783, le *Tableau raisonné de l'histoire littéraire du 18e. siècle*, Yverdun, grand in-8°., dont il paraissait un numéro par mois, tiré principalement du *Journal Encyclopédique*, du *Journal de Physique* et du *Mercure de France*. Ce journal est excellent, si l'on en croit Haller. Mais sa grande entreprise fut celle de l'*Encyclopédie*, ou *Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, 42 vol. in-4°., Yverdun, 1770—1775; 6 vol. de *Supplément*, 1775 et 1776, et 10 vol. de *Planches*, 1775—1780. La base de cet ouvrage était l'*Encyclopédie de Paris*, mais que Félice a cru pouvoir refondre, améliorer, enrichir. Tous les articles signés D. F. et toutes les additions placées entre deux astérisques sont de lui. Il eut pour collaborateurs MM. Euler, père et fils; Andry et le Preux, docteurs-régents de la faculté de médecine de Paris; le naturaliste Elie Bertrand; Bourgeois, docteur en médecine à Yverdun; Chavannes, professeur de théologie à Lausanne; Deleuze, botaniste; Tscharner, bailli d'Aubonne; Andrié, baron de Gorgier, du comté de Neufchâtel; l'astronome Lalande; Goudin, conseiller au grand conseil de Paris; Mingard (George) de Lausanne; Dupuis, professeur à l'école militaire de Grenoble; Jeanneret, bon disciple de D. Bernoulli; Lécuyer de Neufchâtel; Malaine, docteur en théologie et pasteur de l'église anglaise à la Haye; Portal, docteur et professeur en médecine à Paris; Lieutaud, de l'académie des sciences de Paris; Perrelet, l'un des plus habiles chirurgiens de la Suisse; Vallet, ancien lieutenant-général de police à Grenoble; le P. Barletti, professeur de physique à Pavie; le P. Ferry, minime, professeur de mathématiques à Reims, et enfin Albert Haller et son fils aîné. C'est à l'illustre Haller qu'est dédié l'ouvrage, comme un monument de respect et de reconnaissance. Haller n'a commencé à y contribuer que depuis le 5e. volume. Il travaillait auparavant à celle de Paris; mais ayant trouvé que les éditeurs de celle-ci se donnaient trop de liberté pour changer et interpoler son travail, surtout en ce qui avait trait à la religion, il rompit avec eux. C'est du moins ce que prétend avoir appris de la bouche même de ce grand homme le voyageur suédois Bjornstæhl, tome III de ses *Voyages*. On a peine à concevoir qu'un seul homme, dans une petite ville de la Suisse, ait achevé en si peu de temps une entreprise aussi colossale, à laquelle il réunissait à la fois tant d'autres occupations. « C'est » le secret de ceux qui savent employer toutes les heures, comme

» disait le président Bouhier. » De Félice tira encore de son *Encyclopédie*, mais avec des développements nombreux, un *Dictionnaire de justice naturelle et civile* (1), en 13 vol. in-4°., et un *Dictionnaire géographique, historique et politique de la Suisse*, 2 vol. in-8°., Neufchâtel, 1775; Lausanne, 1776, dont la traduction allemande par Frid. Köuig, pasteur à Burgdorf (Berne, 1782, 1784, 3 vol. in-8°.), est plus exacte et plus complète. On prétend qu'un changement que Félice consentit à faire à l'article *Constantinople* de son *Encyclopédie*, lui valut une pension de la cour de Russie. Par ce changement, la gloire du projet d'envoyer de St.-Pétersbourg aux Dardanelles une flutte russe, projet attribué d'abord à Pierre Ier., aurait été transférée à l'impératrice Catherine II. Il est question de ce changement dans une note de la traduction française de l'*Histoire des gouvernements du nord*, par Williams, Amsterdam, 1780, tome III; mais nous aimons à révoquer en doute cette anecdote pour l'honneur du caractère de Félice, qu'entacherait cette vénale condescendance. Ceux qui l'ont connu, se plaisent à le représenter comme un homme simple, droit, profondément moral et religieux, bon père, tendre époux, citoyen paisible, également estimable dans toutes ses relations sociales. Il a laissé neuf enfants, dont six vivent encore : deux de ses fils se sont consacrés aux fonctions du ministère évangélique. L'un, pasteur de l'église réformée de Nanci, est mort depuis peu; l'autre est encore aujourd'hui pasteur de l'église réformée de Lille. Lui-même est mort à l'âge de soixante-six ans, le 7 février 1789. Il a laissé quelques manuscrits intéressants, dans le nombre desquels on distingue des *Leçons de Métaphysique*, débarrassées de toutes les obscures subtilités dont on a coutume d'environner cette science. Il envisageait la métaphysique comme la source des idées, et les mathématiques comme le moyen de les mettre en œuvre. La science du calcul, combinée avec les principes des idées universelles, disposait selon lui l'entendement humain à tout ce qu'il importe de connaître et de pratiquer. On regrette que sa correspondance fort étendue avec Haller se soit trouvée de part et d'autre illisiblement écrite. M—on.

FELICIANO (Félix), surnommé l'*Antiquaire*, était né à Vérone, dans le 15e. siècle. Muratori dit qu'il était de Reggio, mais les raisons dont il appuie son sentiment ne paraissent pas suffisantes à Tiraboschi. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour recueillir des inscriptions, des médailles et d'autres objets de curiosité; mais il n'en tira presque aucun avantage pour sa fortune ni même pour sa réputation, puisqu'il ne put jamais parvenir à recouvrer les frais qu'il avait faits pour former son cabinet, et que ses confrères, tels que Ferrarini, Marcanuova, le Bologni, s'emparèrent du fruit de ses recherches, et lui en dérobèrent l'honneur. Les voyages entrepris par Feliciano ne furent pas la seule cause de sa ruine; il donna dans les rêveries de l'alchimie, et dépensa en cherchant les moyens de faire de l'or, avec ce qui lui restait, les sommes que lui avaient prêtées des amis trop confiants. Il essaya de se tirer d'affaire en se livrant à l'exercice de l'imprimerie; il s'associa pour cet effet avec Inno-

(1) *Code de l'humanité, ou la Législation universelle, naturelle, civile et politique, composé par une société de gens de lettres, et mis en ordre alphabétique par de Félice*, Yverdon: 1778, 13 vol in4.

cent Ziletti, et ils publièrent ensemble une édition de l'ouvrage de Pétrarque, *de gli uomini famosi*, Vérone, 1476, in-fol. Cette belle et rare édition a été décrite exactement par Debure, N°. 6101 de la *Bibliographie instructive*. Feliciano l'orna d'une préface (*ragionamento*) et d'une pièce de vers. C'est le seul ouvrage que l'on connaisse sorti des deux presses des associés. On ne peut fixer la date de la mort de Feliciano, mais elle est antérieure à 1483, puisque Sabadino, dont les *Novelle* parurent la même année, en parle comme d'un homme qui n'existait plus. « Vous avez connu, dit-il, » (*Novella III.*) Feliciano, cet homme doué d'un esprit vif et orné, » rempli de connaissances et de belles » qualités, dont la conversation était » agréable, enjouée et instructive, et » qui fut surnommé *l'Antiquaire*, » parcequ'il employa une partie de sa » vie à rechercher les antiquités de » Rome, de Ravenne et de toute l'Italie. » Maffei possédait un manuscrit daté de janvier 1463, et intitulé: *Felicis Feliciani, Veronensis, Epigrammaton ex vetustissimis per ipsum fideliter lapidibus inscriptorum, ad splendis. Andream Mantegnam, patavum pictorem incomparabilem*. Il en a publié l'épître à Mantegna, et quelques fragments dans sa *Verona illustrata*, part. II, pag. 189. Un autre manuscrit, connu des amateurs sous le titre de *Trivigiano*, parcequ'il était conservé à Trévise, renferme deux Lettres de Feliciano, dans lesquelles il rend compte de ses excursions savantes au lac de Garda, et fait part des inscriptions découvertes dans ce voyage, par lui ou les amis qui l'avaient accompagné. Apostolo Zeno possédait un manuscrit autographe de Feliciano, contenant des *Antiche rime* qu'il avait recueillies; et enfin, Maffei fait mention d'autres volumes de *Rime* dont Feliciano est l'auteur. W—s.

FELICIANO (JEAN-BERNARDIN), littérateur, né à Venise, vers le commencement du 16e. siècle, ouvrit dans sa patrie une école d'éloquence, dont la réputation s'étendit bientôt par toute l'Italie. Il avait adopté la méthode d'enseignement d'Isocrate, et formait ses élèves à parler en public, sur les points les plus importants de l'administration ou de la politique. Le sénat de Bologne lui fit offrir une chaire à l'université de cette ville, avec des appointements considérables, mais il la refusa par attachement pour son pays. Manget, Eloy, et d'autres biographes, ont avancé que Feliciano était médecin. On a même dit qu'il avait enseigné la médecine à l'université de Paris avec distinction. Feliciano possédait à fond la langue grecque, et il a traduit de cette langue en latin, un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera les suivants: I. *Pauli Æginetæ, liber sextus de Chirurgiâ*, Bâle, 1533; II. *Galeni de Hippocratis et Platonis decretis*; *De Anatomiâ matricis liber*; *De fœtuum formatione lib.*; ces différentes traductions furent imprimées séparément à Bâle, par Cratander, et Froben les a insérées dans son édition latine des OEuvres de Galien; III. *Eustratii et aliorum insign. peripateticorum Comment. in lib. Aristotelis de moribus ex gr. in lat. versi*, Venise, 1541, in-fol., Paris, 1543, Bâle, même année. Le traducteur plaça en tête une dissertation dans laquelle il établit les principes de la doctrine d'Aristote, et prouve que, non seulement elle n'est point opposée à celle de l'église chrétienne, mais qu'elle peut au contraire servir à en démontrer la vérité; IV. *Porphyrius et Dexippus in prædica-*

menta Aristotelis, Venise, 1546, in-fol.; V. *Alexander aphrodiensis in priorem librum Aristotelis priveum analyticorum*, Venise, 1548, in-fol.; VI. *Porphirii de abstinentiâ ab esu animalium*. Venise, 1547, in-4°. Jacques de Rhoër a employé la traduction de Feliciano, dans la belle édition de ce Traité de Porphyre, Utrecht, 1767, in-4°., et le savant éditeur prouve qu'elle est très supérieure à toutes les autres versions du même traité; VII. *De Xenophane, Zenone et Gorgiâ liber*, inséré dans l'édition d'Aristote, publiée à Venise par les Juntes, en 1552; VIII. *Explanatio veterum SS. Patrum græcorum, seu catena in acta apostolorum et epistolas catholicas ab OEcumenio*, Bâle, 1552, in-8°., Venise, 1556, in-8°. On attribue à Feliciano, dans plusieurs Dictionnaires, la traduction des dix livres du Traité des Animaux d'Aristote; mais Gesner dit qu'il en a seulement traduit le dixième livre, et en cela il semble plus instruit que ses successeurs. Huet a fait mention de Feliciano dans son Traité *De claris interpretibus*, et dit que l'abondance de son style en affaiblit souvent la clarté. — Feliciano (Bernardin), lecteur de la secretairerie ducale de Venise, mort en cette ville en 1577, a publié le recueil des discours qu'il avait prononcés en public, dans les cérémonies d'éclat : *pro munere legendi suscepto*; *De virtutis præstantiâ*; *De optimo imperatore*; *De studiis humanitatis, de poëtarum laudibus*, Venise, 1564, in-4°.

W—s.

FÉLICITÉ (Ste.), dame romaine du rang des *illustres* sous le règne d'Antonin; quelques-uns disent de Marc-Aurèle. Elle était mère de sept fils. Ayant perdu son mari, elle vivait dans une honorable viduité, pratiquant les bonnes œuvres, et donnant à ses enfants l'exemple de la piété et de l'assiduité à la prière. Les pontifes païens, irrités de voir leurs temples de plus en plus abandonnés à mesure que l'évangile se propageait, excitèrent une sedition et se plaignirent au prince, de Félicité, disant que l'impiété de cette femme envers les dieux attirait leur colère. Félicité fut arrêtée, et l'empereur ordonna qu'elle et ses enfants seraient obligés de sacrifier aux dieux. Publius, prefet de Rome, ayant reçu cet ordre, crut devoir d'abord employer la persuasion. Il manda Félicité, et lui fit envisager ce qu'elle risquait en désobéissant à l'empereur. N'ayant pu la vaincre par cette considération, il lui mit sous les yeux l'intérêt de ses enfants, et les dangers que son obstination et son exemple leur feraient courir. Il la trouva inebraulable. Le lendemain, il la fit comparaître avec ses enfants devant son tribunal, et les interrogea publiquement. Cette mère courageuse, après avoir répondu qu'elle était chrétienne, engagea ses fils à demeurer fermes dans la foi. Le préfet lui fit donner un soufflet, et lui dit : « Vous êtes bien hardie de » leur donner de pareils conseils de» vant moi. » Alors il fit appeler les enfants. Tous confessèrent courageusement Jésus-Christ. Le préfet les fit souffletter, ordonna qu'ils fussent reconduits en prison, et envoya à l'empereur Antonin le procès-verbal de leur interrogatoire. L'empereur donna ordre de les faire périr s'ils persistaient dans leur désobéissance. Publius, n'ayant pu les fléchir, les renvoya à divers juges pour l'exécution du jugement. Tous périrent de différents supplices. L'aîné fut fouetté jusqu'à la mort avec des courroies ar-



mées de plomb et de pointes de fer; deux autres furent assommés à coups de bâton; un quatrième fut précipité; ceux qui restaient et la mère eurent la tête tranchée. L'Eglise honore ces saints martyrs le 23 novembre, et en fait mention dans le *Canon* de la messe. La conformité de ce récit avec ce que l'Ecriture rapporte des Macchabées, et avec ce que les plus anciens Martyrologes rapportent de Ste. Symphorose, a fait croire à quelques-uns que ce n'était que la même histoire rafraîchie; mais S. Grégoire, qui a consacré à l'éloge de Ste. Félicité et de ses fils, sa troisième homélie sur les Evangiles presque toute entière, avait vu les actes de leur martyre. Ceux de Ste. Symphorose et de ses sept fils ont été publiés par Dom Ruinart. — FÉLICITÉ, autre sainte du même nom, esclave chrétienne, souffrit avec Ste. Perpetue à Tuburbe en Mauritanie. L'une et l'autre furent arrêtées avec plusieurs chrétiens durant la persécution de Sévère en 206. Félicité était mariée et grosse de huit mois. Comme les martyrs devaient être exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre pour des jeux publics, et que le jour du spectacle approchait, Félicité était triste. Les lois romaines défendaient de faire mourir les femmes enceintes, et elle craignait de n'être point appelée au martyre avec ses compagnons de captivité. Tous se mirent en prière, et Dieu lui fit la grâce d'accoucher avant terme. Elle et Perpetue, enfermées dans un filet, furent livrées à une vache furieuse. Après en avoir reçu plusieurs blessures, elles furent égorgées dans l'amphithéâtre par des gladiateurs, en présence du peuple, avide de ces jeux cruels. Leurs corps furent portés à Carthage, et depuis, une église a été bâtie sur leur tombeau. — Une troisième FÉLICITÉ, dont le Martyrologe fait mention au 2 mars, reçut la palme du martyre en Afrique, avec plusieurs autres chrétiens. L—Y.

FELIX (ANTONIUS (1)), gouverneur de la Judée pour les Romains, succéda, suivant Josephe, l'an 53 de l'ère chrétienne à Cumanus, destitué pour malversation. Il était frère de l'affranchi Pallas, favori de l'empereur Claude, et qui jouissait d'un grand crédit. Arrivé dans son gouvernement, il y avait vu Drusille, fille du vieil Agrippa, de celui qui avait fait mourir S. Jacques le majeur; Drusille était d'une rare beauté et juive de religion. Elle avait d'abord été promise à un fils du roi de Commagène, et ensuite mariée à Azize, roi de la petite province d'Emèse, qui, pour l'épouser, avait embrassé la religion juive. Felix, éperdûment épris de Drusille, résolut de tout tenter pour l'obtenir en mariage. Il usa de l'entremise d'un juif nommé Simon, savant dans la magie, qu'il chargea de faire à Drusille de magnifiques promesses si elle voulait abandonner son mari. Simon ne réussit que trop dans cette odieuse négociation, et Drusille épousa Felix. Josephe accuse ce gouverneur d'avoir fait périr le grand-prêtre Jonathas, quoiqu'il lui dût en partie sa place, pour se soustraire aux remontrances qu'il lui faisait sur ses cruautés et sur ses abus de pouvoir, qui étaient criants. Il rendit néanmoins aux Juifs le service de les délivrer des brigands qui infestaient le pays. C'est devant lui que comparut S. Paul à Césarée, après

(1) C'est le prénom que lui donne Tacite. Dans Josephe, il est appelé *Claudius*. Ces deux écrivains diffèrent encore, en ce que l'historien romain dit que Cumanus et Félix étaient gouverneurs de la Judée en même temps; le premier pour les Galiléens, et l'autre pour les Samaritains; de sorte que ce ne serait qu'après le rappel et la punition de Cumanus, que Felix aurait gouverné seul cette province.

avoir été tiré, par le tribun Lysias, des mains des juifs qui voulaient le tuer. Ils vinrent l'accuser d'avoir excité des troubles. L'apôtre mit tant de raison et de sagesse dans sa défense, que Félix demeura convaincu qu'il était innocent. Cependant il ne le relâcha pas, espérant, disent les Actes, qu'il en tirerait de l'argent; mais Drusille et lui l'envoyaient souvent chercher pour l'entendre. Il leur donnait d'utiles leçons avec une liberté vraiment apostolique, leur parlant « de la justice, de la charité et » du jugement à venir. » Ces grandes vérités effrayèrent Félix, et il congédia l'apôtre, disant que quand il aurait le temps, il l'enverrait chercher. Deux ans s'étant passés, Félix eut pour successeur Porcius Festus, et laissa S. Paul en prison pour plaire aux Juifs. Ceux-ci députèrent à Rome pour accuser Félix; mais le crédit de son frère Pallas près de Néron, qui avait succédé à Claude, le fit échapper à une juste punition.

L—y.

FELIX Ier. (St.), élu pape le 28 ou le 29 décembre 269, succéda à St. Denis. On le croit Romain de naissance; mais l'histoire ne nous apprend rien de son éducation, ni des actions de sa vie jusqu'à son pontificat. L'église, alors tranquille à l'extérieur, vit sa paix intérieure troublée par l'hérésie de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, qui attaquait le mystère de la Trinité et de l'Incarnation. Félix le combattit avec courage. Il écrivit à ce sujet à Maxime, évêque d'Alexandrie; il refusa sa communion à Paul, et approuva le concile d'Antioche, où cet hérésiarque avait été déposé en 269. Félix vit persécuter les chrétiens par l'empereur Aurélien dans l'Italie et dans les Gaules. Il les soutint de toutes ses forces, les anima au martyre, et fut prêt à se dévouer lui-même. C'est ce qui lui a fait donner la qualité glorieuse de martyr, par le concile d'Éphèse, quoiqu'il paraisse avoir fini sa vie par une mort naturelle ou en prison, plutôt que dans les supplices, le 22 décembre 274. Il avait gouverné l'église pendant cinq ans : il eut pour successeur St. Eutychien. — Félix, IIe. du nom, pour ceux qui ne le regardent pas comme antipape, était archidiacre, et fut nommé, par la faction des Ariens pendant l'exil de Libère, en 355 (*Voy.* Libère.). Félix garda la foi de Nicée, mais il communiquait avec les Ariens. Lorsque les dames romaines vinrent supplier l'empereur Constance de rappeler Libère, on proposa au peuple de se soumettre à l'obéissance réunie des deux pontifes. Cette proposition fut rejetée. Félix fut chassé de la ville lorsque Libère y rentra presque en triomphe, le 2 août 358. Le parti de Félix fit quelques tentatives pour le faire rentrer, mais elles furent inutiles. Félix se retira dans une petite terre qu'il possédait sur le chemin de Porto, où il vécut encore près de huit ans, gardant la dignité épiscopale sans fonctions. Il mourut le 22 novembre 365. Quelques martyrologes le nomment saint et martyr. Bellarmin et Baronius ont pris sa défense; mais, ni St. Optat, ni St. Augustin, ne le mettent au nombre des évêques de Rome. Fleury en pense de même. Le P. Pagi le présente comme douteux. L'*Art de vérifier les dates* est de la même opinion; Lenglet-Dufresnoy est du nombre de ceux qui adoptent la légitimité de Félix, et qui, par conséquent, comptent quatre Félix légitimes au lieu de trois.

D—s.

FELIX II ou III (St.), élu pape le 2 mars 483, successeur de saint Simplice, était Romain de naissance

et de famille sénatoriale. Admis dans le clergé de Rome, il paraît qu'un mérite éminent lui concilia tous les vœux et tous les suffrages pour être élevé au trône pontifical. Il s'occupa avec autant de zèle que son prédécesseur, du rétablissement de la foi orthodoxe dans les églises d'Orient. L'évêque d'Alexandrie, Jean Talaia, était venu se réfugier à Rome, auprès de Simplice, après avoir été chassé violemment de son siége par l'empereur Zénon, qui s'était laissé séduire par Acace, évêque de Constantinople. On avait nommé à la place de Talaia Pierre Monge, homme décrié pour ses hérésies et d'autres crimes. Félix assembla un concile des évêques d'Italie, où Pierre Monge fut condamné et déposé. Pour faire exécuter ce décret par Acace, le pape envoya trois légats à Constantinople (Vital, Misène et Félix); mais Acace trouva le moyen de les séduire ou de les intimider, et le pape fut obligé de faire le procès à ses légats, qui en effet furent déposés de l'épiscopat. Acace, auteur de leur chute, fut déclaré hérétique et fauteur de l'hérésie. Celui-ci ne tint aucun compte des censures lancées contre lui, et maltraita tous ceux qu'on envoya pour les exécuter, les fit périr en prison ou en exil, ensorte que l'église les honore comme martyrs, le 8 février. Acace fit aussi rayer le nom de Félix de son dyptique, et chassa de leurs siéges tous les évêques qui refusèrent de se ranger de son parti. Il mourut excommunié du Saint-Siége, et eut pour successeur Flavitas, qui, par une double imposture, tâcha de se maintenir dans sa place. Il écrivit au pape pour lui demander sa communion ; il écrivit en même temps à Pierre Monge qu'il était de la sienne; mais cette intrigue fut dévoilée, et il ne posséda que quatre mois le siége de Constantinople. Euphrême, qui lui succéda, rétablit dans les dyptiques le nom de Félix; mais comme il ne voulut point effacer ceux d'Acace et de Flavitas, que le pape regardait comme hérétiques, il n'obtint point la communion avec Rome. Félix travailla aussi à rétablir la pureté de la foi dans l'église d'Afrique, troublée long-temps par l'arianisme. Les prêtres et les laïcs, qui s'étaient fait rebaptiser pendant la persécution pour avoir la paix, demandaient d'être reçus à pénitence. Un concile de Rome ordonna que les évêques et les prêtres perdraient leurs degrés, et demeureraient trois ans dans la communion laïque, et que les séculiers resteraient pendant le même espace de temps au rang des pénitents. Le pape laissa aux évêques d'Afrique le soin d'exécuter ce décret, avec la faculté de le modifier suivant les circonstances. Félix mourut vers le mois de février, 492, après un pontificat de neuf ans, avec une réputation de vertu qui l'a fait mettre au rang des saints. Il eut pour successeur St. Gelase Ier. du nom. — FÉLIX III ou IV, élu pape le 24 juillet 526, succéda à Jean Ier. Il était Samnite de nation, et fut nommé par la faveur de Theodoric, roi des Goths, au milieu des intrigues qui agitèrent le clergé de Rome. L'histoire ne nous apprend rien des actions de Félix III. Il a paru trois Lettres sous son nom; mais les deux premières sont évidemment supposées; dans celle qui est écrite à César, on voit seulement que Félix approuvait le réglement qui défendait d'ordonner des évêques, à moins qu'ils n'eussent servi d'abord dans le clergé. Ce pape mourut au bout de trois ans de pontificat; il eut pour successeur Boniface II, en 530. D—s.

FELIX. *Voy.* MINUTIUS.

FELIX V. *Voyez* SAVOIE (AMÉ VIII, duc de).

FÉLIX (S.) de *Nole*, ainsi nommé de la ville de Nole, en Campanie, lieu de sa naissance. Son père Hermias avait servi dans les armées de l'empire; son jeune frère suivit la même carrière. Pour lui, quoiqu'étant l'aîné, il préféra la retraite et la vie austère des chrétiens. Il fut ordonné prêtre. L'empereur Dèce ayant rallumé le feu de la persécution, vers l'an 250, Felix, qui gouvernait l'église de Nole pendant la fuite de l'évêque S. Maxime, fut pris, condamné au fouet et jeté dans un horrible cachot. Un ange vint le visiter dans sa prison; il rompit ses chaînes, le tira de ce lieu de douleur et le conduisit vers S. Maxime, qui était sur le point de périr par le froid, par la faim et par la misère. Felix aperçoit une grappe de raisin sur des ronces; il la détache, en exprime le jus dans la bouche du vieillard expirant, le rappelle à la vie, le transporte sur ses épaules, et le rend à son troupeau. La persécution s'étant apaisée, Felix reprit le cours de ses instructions. Les païens, irrités de ses succès, s'attroupèrent un jour et marchèrent à sa poursuite. Ils le rencontrèrent et ne le reconnurent pas. Il se glissa par le trou d'une vieille muraille, qu'une araiguée vint aussitôt recouvrir de sa toile; ce qui trompa ses persécuteurs. C'est le poète S. Paulin de Nole qui raconte ces détails dans le quinzième de ses poëmes, et son récit, au rapport de Tillemont, est confirmé par d'anciens monuments. Après la mort de S. Maxime, la voix du peuple appela Félix sur le siége de Nole; mais il réussit à faire tomber le choix sur Quintus, qui était plus ancien que lui dans le sacerdoce. Ami de la pauvreté, il dédaigna de chercher à recouvrer son patrimoine que la persécution lui avait injustement enlevé, refusant les offres des riches, content de cultiver un petit champ qui lui fournissait encore de quoi faire des aumônes. Il mourut au 14 janvier, dans un âge fort avancé. Cinq églises ont été bâties près du lieu où reposent encore ses cendres. On voulait par dévotion y être enterré. S. Augustin, dans son livre du *Soin des Morts*, ne craint pas de dire que cette confiance en la protection de S. Félix peut être aussi utile aux défunts, que les suffrages et les bonnes œuvres des fidèles vivants. — L'Eglise honore plusieurs autres saints du nom de Félix: S. FÉLIX, évêque de Thibare, dans la province proconsulaire d'Afrique, qui, ayant refusé de livrer les divines écritures, fut emprisonné par ordre du magistrat de la ville, nommé Magnilien, puis embarqué pour l'Italie. Il aborda au port d'Agrigente en Sicile, alla ensuite à Venouse, dans la Pouille: c'est là qu'il souffrit le martyre, à l'âge de cinquante-six ans, l'an 303 de J.-C. Il déclara que Dieu lui avait fait la grâce de conserver sa virginité. — S. FÉLIX *de Cantalice*, capucin, né à Cantalice, près de Citta-Ducale, dans l'état ecclésiastique. Ce saint religieux était célèbre par l'esprit de recueillement et de méditation, qu'il possédait au plus haut degré. Après avoir gardé les troupeaux dans son enfance, il se fit recevoir frère capucin. Il remplit à Rome, pendant quarante ans, la place de frère quêteur, causant de l'étonnement à tous par ses jeûnes, ses austérités, sa charité infatigable; il mourut le 18 mai 1587, à soixante-quatorze ans. Benoît XIII fit publier en 1724 la bulle de sa canonisation, que Clément XI avait prononcée en 1712. — S. FÉLIX, évêque de Nantes,

issu d'une des plus illustres familles d'Aquitaine, fut fait évêque en 549, à l'âge de trente-sept ans. Il vendit son patrimoine et le distribua aux églises et aux indigents. Il fit construire à Nantes une magnifique cathédrale, dont Fortunat nous a conservé la description, et dont la dédicace fut faite par Euphrone, archevêque de Tours. Les souverains du comté de Vannes, Canao et Guerecho II, lui donnèrent successivement des marques de respect et de déférence. Grégoire de Tours, qui croyait avoir à se plaindre de Félix, rend cependant justice à son éminente sainteté. Félix de Nantes mourut en 584.—S. Félix *de Valois* appartenait, dit-on, à l'illustre famille de ce nom. Il naquit en 1127. Il quitta ses biens, qui étaient considérables, et se retira dans une forêt du diocèse de Meaux. S. Jean de Matha alla le trouver dans la solitude, se mit sous sa conduite, et ils fondèrent ensemble l'ordre de la Rédemption des captifs. Félix, pendant les voyages de S. Jean de Matha à Rome et en Barbarie, gouverna les maisons que cet ordre avait en France; il lui procura un établissement dans la ville de Paris, à l'endroit où était une chapelle dédiée à S. Mathurin, d'où ses religieux prirent le nom de Mathurins. Il mourut dans la solitude de Cerfroi, le 4 novembre 1212, dans sa 86e. année. — S. Félix, évêque de Dunwich, dans le comté de Suffolk, convertit et baptisa Sigebert, roi des Est-Angles. Il prêcha la foi dans l'Est-Anglie, et convertit presque tous les idolâtres de cette contrée. Secondé par le pieux Sigebert, il fonda des églises, des monastères et des écoles, et mourut en 646, après dix-sept ans d'épiscopat.
C—T.

FELIX, évêque d'Urgel, en Catalogne, avait été maître d'Elipand, évêque de Tolède; celui-ci lui ayant écrit pour savoir de lui comment il reconnaissait J.-C. pour fils de Dieu, Félix répondit que J.-C., selon la nature humaine, n'est que fils adoptif et nuncupatif. Il propagea cette doctrine dans les provinces voisines, et le pape Adrien adressa une circulaire à tous les évêques d'Espagne, pour les préserver de cette erreur. Charlemagne avait étendu ses conquêtes jusqu'en Espagne, et Felix d'Urgel se trouvait dans son obéissance; ce monarque fit donc assembler à Narbonne, en 791, un concile où se trouvèrent les évêques des provinces d'Arles, d'Aix, d'Embrun, de Vienne, de Bourges, d'Auch et de Bordeaux. L'erreur de Félix y fut condamnée; il souscrivit lui-même aux actes du concile. Félix avait fait adopter ses erreurs à Elipand; ils furent condamnés l'un et l'autre, la même année 791, dans le concile de Frioul, tenu par St. Paulin, patriarche d'Aquilée. L'année suivante, Félix fut cité au concile que Charlemagne avait convoqué à Ratisbonne; il y fut entendu, condamné, puis envoyé à Rome vers le pape Adrien devant lequel il abjura son hérésie. Mais étant de retour dans son diocèse, il fit voir que son abjuration n'avait pas été sincère; son erreur fut encore condamnée au concile de Francfort en 794. Le célèbre Alcuin s'occupa de réfuter l'opinion impie de l'évêque d'Urgel, et se montra dans cette circonstance non moins habile théologien qu'il était littérateur savant et profond; il écrivit à Félix plusieurs lettres remplies de charité et fortes de raisonnement. Félix, au lieu de se rendre, fit un ouvrage où il enseignait son hérésie, et donnait même dans le pur nestorianisme. Il se rétracta encore dans un concile tenu à Aix-la-Cha-

pelle en 797; mais il restait toujours attaché à son erreur. Il fut donc de nouveau condamné à Rome, deux ans après, dans un concile tenu par le pape Léon III, et enfin déposé la même année, 799, à cause de ses fréquentes rechutes, par l'assemblée des évêques et des seigneurs qui eut lieu à Aix-la-Chapelle, et dans laquelle il se trouvait présent. Il fut relégué à Lyon où il passa le reste de ses jours. Il écrivit dans son exil une lettre à son église d'Urgel; il y parle de son repentir, et exhorte son ancien troupeau à demeurer fidèle à la doctrine de l'Eglise. Cependant le Père Madrisius, oratorien d'Udine, auquel nous devons une bonne édition des œuvres de saint Paulin d'Aquilée, soutient que Félix d'Urgel a persévéré dans l'erreur jusqu'à sa mort. C—T.

FELIX, surnommé *Pratensis*, de Prato, lieu de sa naissance en Toscane, était fils d'un rabbin qui l'instruisit dans les langues orientales. Après la mort de son père il voyagea dans l'Italie, et ayant acquis la connaissance des vérités de la religion il se fit baptiser, et peu de temps après entra dans l'ordre des ermites de S. Augustin. On ne peut fixer la date de sa profession; mais dom Gandolfo prouve par de bonnes raisons qu'elle eut lieu avant l'année 1506. Il traduisit les psaumes d'hébreu en latin, et en offrit la dédicace à Léon X; il avait formé le projet de traduire les autres livres de l'Ancien-Testament, et il en demanda l'autorisation au souverain pontife, qui la lui accorda, après s'être fait rendre compte de sa version des psaumes. Il revit le texte des deux premières éditions hébraïques de la Bible publiées par le célèbre Bomberg, et en corrigea lui-même les épreuves avec un soin extrême. Humfred Hody, Wolf et Colomiès parlent de Felix d'une manière très avantageuse. Ce savant religieux mourut en 1557 dans un âge très avancé. Fabricius, qui s'est trompé en avançant sa mort de dix-huit ans, a commis une autre erreur en prolongeant sa vie jusqu'à cent ans. On a de Felix : I. *Psalterium ex hebræo ad verbum ferè tralatum adjectis notationibus*, Venise, Bomberg, 1515, in-4°.; Haguenau, 1522, et Bâle, 1524, in-4°. Cette version a été insérée dans le *psalterium sextuplex*, Lyon, 1530, in-8°. On assure que Felix avait fait cette traduction dans l'espace de quinze jours; II. *Biblia sacra hebræa, cum utrâque masorâ et targum, item cum Commentariis rabbinorum; curâ et studio Felicis Pratensis, cum præfatione latinâ Leoni X nuncupatâ*, Venise, Bomberg, 1518, 4 tom. in-fol. (*Voyez* Daniel BOMBERG.) Phil. Elssius cite les versions de Job et des autres livres de la Bible par Felix; mais elles n'ont point été publiées. Gandolfo a inséré une notice sur ce religieux dans sa *Dissertatio de ducentis Augustinianis*. W—s.

FELIX DE TASSY (CHARLES-FRANÇOIS), né à Paris dans le 17e. siècle, premier chirurgien du roi Louis XIV, et l'un des plus savants et des plus habiles de son art, était fils de François Félix de Tassy, homme d'un grand talent, et aussi premier chirurgien du même prince. Il fut l'élève de son père, qui, le destinant à le remplacer auprès du monarque, ne négligea aucun des moyens qui pouvaient le rendre digne d'occuper un emploi aussi important. Exerçant sa profession dans les hôpitaux civils, puis dans ceux des armées, il fut, fort jeune encore, compté parmi les plus habiles chirurgiens de son

temps; ses confrères le nommèrent chef du collége de St.-Côme, qui devint ensuite l'académie de chirurgie. Félix succéda à son père dans la charge de premier chirurgien du roi en 1676. Louis XIV, quelques années après, fut atteint d'un mal fort dangereux, et qui porta pendant assez long-temps le nom de *maladie du roi*, à raison de la sensation que fit dans toute la France l'accident du monarque. La chirurgie, à cette époque, n'était point arrivée au degré de splendeur où elle parvint un siècle plus tard; plusieurs de ses branches, fort importantes, n'étaient cultivées qu'imparfaitement et livrées à un empirisme grossier. Les chirurgiens les plus célèbres, appelés en consultation auprès du roi, ignoraient les procédés qu'il fallait employer pour sa guérison : l'alarme était générale. Félix rassura le monarque sur sa vie, et promit de le délivrer de l'horrible incommodité qui menaçait ses jours. Ce grand chirurgien n'avait jamais fait l'opération qu'il méditait : il ne l'avait jamais vu faire; mais il avait lu ce que seize cents ans auparavant Celse avait écrit, et après lui Paul d'Egine, sur la maladie dont le roi était attaqué. D'après ces lumières, Félix se traça un plan d'opération; et avant d'y procéder, il s'exerça pendant deux mois dans des travaux anatomiques. Enfin, le 21 novembre 1687, il opéra son auguste malade, avec autant d'habileté que de succès. Cette réussite mit le comble à la réputation de Félix. On peut dire qu'il est le premier qui ait opéré la fistule à l'anus parmi les modernes; car il n'est pas bien certain que l'anglais Jean Arderu, qui vivait au 14e. siècle et qui fait mention des procédés indiqués par Celse, les ait mis en pratique. Depuis l'heureuse tentative de Félix, tous les chirurgiens guérissent la fistule par l'opération : et de nos jours les hommes les moins renommés dans leur art, la pratiquent avec succès. Les contemporains racontent qu'après l'opération qu'avait subie le roi, tous les courtisans voulurent être attaqués du même mal dont le monarque venait d'être délivré : ce fut une mode, et chacun demanda d'être opéré; plusieurs même le furent sans cause, et uniquement parce qu'il était du bon ton d'avoir la *maladie du roi*. Félix, chéri du souverain, aimé des courtisans, recherché de tout le monde à cause de ses talents, de la douceur de ses mœurs et de l'obligeance de son caractère, fut moissonné à la fleur de son âge, le 25 mai 1703. F—R.

FELL (JEAN), d'une bonne famille du comté de Berk, naquit en 1625 à Longworth, dans ce comté. Il fut élevé à Oxford, prit les armes pour Charles Ier. avec les autres étudiants de l'université, et parvint au grade d'enseigne. Il entra ensuite dans les ordres, et, tout le temps du protectorat, il vécut isolément, exerçant son ministère envers les royalistes. A la restauration, il fut nommé chapelain ordinaire du roi, prébendaire de Chichester, chanoine de Christ-Church, dont il augmenta ou acheva les bâtiments commencés par le cardinal Wolsey, vice-chancelier de l'université, et il s'attacha à rétablir la discipline, relâchée par suite des désordres des temps; il fut enfin évêque d'Oxford, où il mourut le 10 juillet 1686, consumé par l'activité de son esprit et de ses projets de bienfaisance, ayant employé presque tous les revenus de ses bénéfices en améliorations au profit du public. Ainsi les émoluments de sa place de directeur de l'hôpital de Saint-Oswald, à Worcester, furent totalement consacrés à rebâtir l'hôpital, à racheter les biens qui

en avaient été aliénés et à les augmenter. Il rebâtit ou répara les bâtiments appartenant à l'évêché; mais s'occupa principalement du collége de Christ-Church, dont il augmenta les revenus pendant sa vie, et auquel il laissa en mourant un fonds destiné à l'entretien d'au moins dix écoliers. Tous les ans, au 1er. novembre, on nomme à celles de ces places qui se trouvent vacantes, et l'on prononce à cette occasion un discours en mémoire du fondateur. Ces actes de bienfaisance publique étaient accompagnés d'un grand nombre de charités particulières, en sorte que par sa facilité à prodiguer l'argent à ceux qui en avaient besoin, il se trouva quelquefois presque dénué du nécessaire. Il a publié: I. *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8°., en anglais. II. *Alcinoi in platonicam philosophiam introductio*, Oxford, 1667, in-8°. III. Une édition de *St. Cyprien* (en société avec J. Pearson), 1682, in-fol.; IV. Une traduction latine des *Antiquités de l'université d'Oxford*, de Wood, 1674, 2 vol. in-fol., que l'auteur accusa de n'être pas très fidèle; quelques autres Traductions, quelques Sermons, etc.; il a eu beaucoup de part à l'édition du *Nouveau Testament grec*, Oxford, 1675, in-8°. Son père (Samuel Fell) expira, dit-on, de chagrin à la nouvelle de la mort de Charles Ier. X—s.

FELL (JEAN), théologien anglais, d'une secte de dissenters, était fils d'un maître d'école, et naquit en 1732 à Cockermouth, dans le comté de Cumberland. Après avoir reçu quelque instruction, on lui fit apprendre un métier; mais étant venu l'exercer à Londres, le maître qui l'employa lui trouva trop d'esprit et même de lumières pour n'être qu'un simple artisan, et, aidé des secours de quelques autres personnes, le fit admettre dans un séminaire destiné à former des ministres pour la secte des dissenters indépendants. Fell répondit aux espérances qu'avait fait concevoir son ardeur pour s'instruire, et fit d'excellentes études classiques et théologiques. Il devint bientôt instituteur dans un séminaire dirigé par un de ses amis à Norwich, et se livra ensuite avec succès à la prédication et aux fonctions pastorales. Devenu instituteur dans le séminaire où il avait fait ses études, et qui venait d'être transféré à Homerton aux environs de Londres, il y fut à peine installé qu'une querelle assez vive s'éleva entre lui et les étudiants. Après deux années de tracasseries il perdit sa place, et se serait trouvé sans moyens de subsistance si quelques-uns des administrateurs n'étaient venus à son secours. Ils l'engagèrent à prononcer de mois en mois une suite de douze leçons sur les preuves du christianisme, qui furent encouragées par une contribution pécuniaire assez considérable. Mais le sentiment du traitement qu'il avait récemment éprouvé avait tellement altéré sa santé qu'il ne put achever cette entreprise. Il venait de prononcer sa quatrième leçon lorsqu'il fut atteint d'une maladie qui le conduisit au tombeau le 6 septembre 1797. Il emporta les regrets des hommes sages de toutes les sectes, qui estimaient également son caractère et ses talents. On a de lui les ouvrages suivants: I. *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8°.; II. *le véritable Protestantisme*, ou *les Droits inaliénables de la conscience défendus*, etc., en trois lettres à M. Pickard, 1773, in-8°., qui furent suivies d'une quatrième lettre en 1774; III. *Recherches sur la justice et l'utilité des lois pénales pour*

diriger la conscience, lettre à M. Burke, 1774, in-8°.; IV. *Essai de grammaire anglaise*, avec une Dissertation sur la nature et l'usage particulier du conditionnel dans la langue anglaise, 1784, in-12; V. *quelques pamphlets de Controverse*. (*V.* Hugues FARMER), et d'autres écrits de peu d'étendue. On a imprimé, en 1798, les quatre leçons qu'il avait prononcées sur les preuves du christianisme, en y en ajoutant huit autres par le docteur Henri Hunter pour en former un cours complet. X—s.

FELLE (GUILLAUME), dominicain, naquit à Dieppe en 1639. Après avoir achevé ses études dans son ordre, par goût, sans doute avec le consentement, et peut-être par la disposition de ses supérieurs, il entreprit des voyages lointains dans différentes parties du monde. Il visita l'Afrique et l'Asie, parcourut l'Europe presqu'entièrement, et ne finit de voyager, dit l'historien de son ordre, qu'en cessant de vivre. Il termina sa carrière en 1710, probablement à Rome, puisque c'est de là qu'on a mandé sa mort. On ne sait de lui que ce qu'en apprennent les titres de ses livres, où il a consigné différentes particularités qui le concernent. De ses ouvrages, voici ceux qu'on connait : I. *Resolutissima ac profundissima omnium difficilium argumentorum, quæ unquàm à Christi nativitate, potuerunt afferre hæretici, contrà beatæ virginis cultum*, 1687, in-4°., sans nom d'auteur ni de lieu d'impression. Dans cet ouvrage, qui est accompagné d'une version allemande en regard du texte latin, l'auteur se qualifie d'aumônier du roi de Pologne (Jean Sobieski). II. *Brevissimum fidei propugnaculum*, Venise, 1684, in-4°.; III. *Fel jesuiticum*. Ce titre semblerait annoncer une satire; cependant Felle faisait profession d'un grand attachement pour les jésuites, en sorte qu'il est difficile de deviner le sujet qu'il a traité dans cet écrit. IV. *Lapis theologorum*; V. *La ruina del quietismo et dell' amor puro*, Gênes, 1702. A la tête de cet ouvrage est le portrait de Guillaume Felle, au-dessous duquel on lit qu'il avait soixante-trois ans; qu'il est auteur de 30 ouvrages, et très attaché aux jésuites. Ce traité, composé de trois parties, est dédié à Clément XI et à Philippe V, roi d'Espagne. Dans la première partie Felle attaque 68 propositions de Molinos, condamnées par Clément XI; dans la 2ᵉ. partie 23 propositions condamnées par le même pape; dans la troisième il établit 161 théorèmes propres à garantir les religieuses des illusions du molinosisme. L—y.

FELLER (JOACHIM), célèbre professeur saxon, né à Zwickau le 30 novembre 1628, annonça dès son enfance d'heureuses dispositions pour la poésie, et il n'avait que treize ans lorsqu'il publia, sur la *Passion de J.-C.*, un poëme latin, que les connaisseurs trouvèrent assez bon pour encourager l'auteur à suivre une carrière dans laquelle il promettait de s'illustrer un jour. Il avait pour précepteur Chr. Daum, qui lui conseilla de suivre quelques années les cours de l'université de Leipzig, et le recommanda aux professeurs qui en faisaient alors l'ornement. Feller joignait à beaucoup d'esprit des connaissances variées et une douceur de caractère qui l'auraient fait accueillir partout. Thomasius lui donna l'entrée de sa bibliothèque, composée de livres précieux, et le pria de surveiller l'éducation de ses enfants, en attendant qu'il trouvât un emploi digne de son mérite. Feller fut reçu maître ès-arts en 1660, avec tant de distinction,

que les professeurs demandèrent eux-mêmes son aggrégation à l'académie, où on le chargea d'expliquer les poètes anciens. En 1676, il fut nommé conservateur de la bibliothèque, en disposa les livres dans un meilleur ordre, et publia le *Catalogue* des manuscrits. Dans ses moments de loisir il continuait de composer des vers, qu'il adressait aux princes les plus connus par leur amour pour les lettres, ou aux amis que lui avaient faits ses talents et ses qualités personnelles. Il travailla plusieurs années à la rédaction des *Acta eruditorum*, mais l'amertume de ses critiques lui attira de fâcheux débats avec Gronovius, Eggeling et Charlotte Patin (*Voyez* EGGELING). Ce furent là les seules peines qui troublèrent sa vie, dont un accident abrégea le cours. Une nuit qu'il était agité par des songes pénibles, il se leva, et s'étant approché inconsidérément de la fenêtre, il tomba dans la cour, et mourut des suites de cette chute le 5 avril 1691. Clarmund a publié la Vie de Feller en latin. Le recueil de ses thèses et de ses poésies serait très intéressant, et on doit regretter qu'aucun de ses compatriotes ne se soit encore avisé d'en faire jouir le public. On a encore de Feller : I. *Oratio de Bibliothecâ academ. Lipsiensis Paulinâ, cui duplex subjunctus est catalogus alter manuscriptorum membranaceorum, alter chartaceorum in eâdem Biblioth. extantium*, Leipzig, 1676, in-4°. Le catalogue a été réimprimé séparément, en 1686, in-12 de 480 pages, avec des additions et des corrections; mais il ne contient pas encore la liste exacte des manuscrits de la bibliothèque Pauline, et on a reproché à Feller de n'avoir point décrit ceux dont il a donné les titres (1). Christ. Gottl. Jöcher, a publié une nouvelle édition du Discours de Feller à la suite de celui qu'il avait prononcé sur le même sujet, Leipzig, 1744, in-4°.; II. *Vindiciæ adversùs J. H. Eggelingium*, Leipzig, 1685, in-4°. C'est une réplique à l'ouvrage dans lequel Eggeling avait répondu à la critique des *Mysteria Cereris et Bacchi*. (*Voy*. EGGELING); III. *Cygni quasimodo geniti, h. e. clari aliquot cygnæi ab oblivione vindicati*, ibid., 1686, in-4°. C'est la Biographie des Hommes célèbres de Zwickau; IV. *Epistola ad Adam. Rechenbergium de intolerabili fastu criticorum quorumdam, speciatim Jac. Gronovii*, ibid., 1687, in-4°. Il attaque dans cet ouvrage plusieurs écrivains hollandais, mais il s'attache surtout à Gronovius, qui venait de publier une dissertation sur la mort de Judas, où se trouvent quelques opinions non conformes au texte des livres saints. Feller s'était caché sous le nom de Dermasius, de sorte que Gronovius, ne pouvant découvrir son agresseur, fit retomber sa colère sur tous les rédacteurs des *Acta eruditorum*; V. *De fratribus calendariis*, Francfort, 1692, in-4°. Cette dissertation est accompagnée des notes de Ludolf, qui en fut l'éditeur; VI. *Supplementum ad Rappolti commentarium in Horatium*, dans l'édition d'Horace, Leipzig, 1678, in-8°.; VII. *Flores philosophici in Virgilio collecti*; VIII. *Notæ in Lotichii de origine domûs Saxonicæ et*

(1) Ce Catalogue est rangé par ordre de matières et de formats, suivant l'arrangement que les manuscrits avaient alors dans la bibliothèque. Le nombre des ouvrages ou pièces qu'il indique s'élève à environ trois mille, y en ayant presque toujours plusieurs dans le même volume, suivant l'usage du temps. L'ouvrage est terminé par des *Corollaria metrica*, collection assez curieuse d'environ 80 formules différentes de vers léonins, mis par les copistes à la fin de divers manuscrits de cette bibliothèque. J. C. Gottsched a donné depuis une dissertation académique *De rarioribus nonnullis Bibliothecæ Paulinæ codicibus*, Leipzig, 1746, in-4°.

Palatinæ (*Voy.* Loticnius); IX. des *Pièces de vers* indiquées dans la *Biblioteca volante* de Cinelli.

W—s.

FELLER (Joachim-Frédéric), fils du précédent, naquit à Leipzig, le 26 décembre 1673. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il visita une partie de l'Allemagne et de la Suisse. Le sénat le retint à Zwickau pour mettre en ordre la bibliothèque de Daumius, dont la ville venait de faire l'acquisition. La mort malheureuse de son père l'obligea de retourner à Leipzig pour régler ses affaires; mais aussitôt qu'elles furent terminées, il revint a Zwickau, où il demeura jusqu'à ce qu'il eût rempli la commission dont il avait été chargé. Il étudia ensuite le droit à Leipzig pendant trois années, et reprit le cours de ses voyages. Le célèbre Leibnitz l'arrêta à Wolfenbutel, pour l'aider à rassembler les pieces qu'il devait employer dans son histoire de la maison de Brunswick. Ludolf, l'un des amis de son père, l'appela à Francfort. Ce savant travaillait à son *Théâtre du monde*, et on assure que cet ouvrage serait meilleur, s'il eût profité davantage des conseils et des secours du jeune Feller. De Francfort il se rendit à Nuremberg, où il séjourna quelque temps, et passa en France avec des lettres de Leibnitz pour l'Hôpital, Godefroy, Longuerue, etc. Il retournait à Leipzig, lorsque l'envoyé du duc de Zell le retint à Ratisbonne pour surveiller l'éducation de son fils. En 1706, le duc de Weimar le prit pour secrétaire, et le chargea de dresser l'état des pièces conservées dans les archives de Wittemberg. Feller avait une santé délicate que l'excès du travail acheva de ruiner. Il languit plusieurs années, et mourut le 15 février 1726, à cinquante-trois ans. On a de lui: I. *Monumenta varia inedita, variisque linguis conscripta, nunc singulis trimestribus prodentia*, Iéna, 1714 18, 12 cahiers formant 2 vol. in-4. Ce Recueil, divisé en douze parties, contient des choses très curieuses. II. *Histoire généalogique de la maison de Brunswick, depuis Guelphe I*er*, jusqu'à Albert et Jean*, Leip., 1717, in-8., en allemand: elle est très estimée; III. *Otium hanoveranum sive miscellanea ex ore et schedis Leibnitzii*, ibib, 1718, in-8., divisé en deux parties: la première contient des extraits des lettres de Leibnitz, et la seconde les mots remarquables, les jugements, les opinions que Feller avait recueillis de sa bouche. Les Allemands le regardent comme le meilleur des *Ana*. On doit encore à Feller l'édition de l'*Histoire des héros saxons* (en allemand), par Bincker, Nuremberg, 1713, in 8. On trouvera des notices sur ce savant dans les *Acta eruditorum, supplem.*, t. IX, et dans les Mémoires de Nicéron, tom. XIX. — Jean-David Feller, né à Chemnitz, reçu adjoint de la faculté de philosophie à Leipzig, en 1739, et nommé en 1744 recteur de l'église de Luckau en Basse-Lusace, a publié quelques savantes dissertations philologiques: I. *Romanorum exercitationes declamandi et recitandi romanæ linguæ instaurandæ adornandæque fuisse subsidium*, Luebben, 1745, in-fol.; II. *Sur le vrai usage de la sagesse et de la raison dans l'étude des langues savantes*, Wittemberg, 1741, in-4°., en allemand; III. *Fruh aufgelesene Sammlung*, etc., c'est-à-dire, *Collection pour la langue allemande*, Luebben, 1746, in-4°., etc.

W—s.

FELLER (François-Xavier de)

naquit à Bruxelles le 18 août 1735. Son père, secrétaire du gouvernement des Pays-Bas autrichiens, ensuite haut-officier de la ville et prévôt d'Arlon, obtint, en récompense de ses services, des lettres de noblesse, dans un temps où cette faveur n'était pas encore prodiguée. Le jeune Feller reçut sa première éducation sous les yeux de son aïeul maternel à Luxembourg. Il passa de là au collége des jésuites à Reims, où son application et ses progrès rapides dans l'étude des lettres firent présager, dès-lors, un écrivain laborieux et distingué. Admis au noviciat chez les jésuites de Tournai, à l'âge de dix-neuf ans, il se livra à la lecture avec une ardeur qui faillit lui coûter la vue. Cependant les remèdes qu'on lui prescrivit et le régime auquel il fut obligé de se soumettre, furent tellement efficaces, qu'il ne se ressentit plus de maux d'yeux, et que jamais il ne fit usage de lunettes. Chargé d'enseigner les humanités à Liége, il y jeta les bases de sa réputation; le recueil de poésies latines qu'il publia en 1761, sous le titre de *Musæ leodienses*, et qui contient les ouvrages de ses élèves, offre plusieurs pièces qui ne font pas moins d'honneur au maître qu'aux disciples. Après avoir donné, pendant plusieurs années, des leçons de théologie à Luxembourg, Feller fut appelé à remplir la même mission à Tyrnau, en Hongrie. Il employait ordinairement ses vacances à visiter les divers cantons de ce royaume; il voyageait presque toujours à pied, ses tablettes à la main, pour y noter toutes les observations qui se présentaient sur le caractère moral et physique des peuples, sur la minéralogie, l'histoire naturelle, etc. Les châteaux des seigneurs les plus illustres par leur naissance et par leur mérite lui étaient ouverts avec empressement. Après un séjour de cinq ans en Hongrie, Feller revint dans sa patrie; et, en 1771, il prononça ses derniers vœux. Ses supérieurs, qui le destinaient à la chaire, l'envoyèrent à Liége où il se trouvait à l'époque de l'extinction de son ordre. Il se livra pour lors à la composition de ses ouvrages : ses travaux furent interrompus en 1794; il quitta ses foyers à l'approche des armées françaises, pour se retirer, en Westphalie, au collége des ex-jésuites de Paderborn où il passa deux ans; il se rendit ensuite à l'invitation du prince de Hohenlohe qui résidait à Bartenstein, et se fixa enfin, en 1797, chez le prince-évêque de Freysingen, à Ratisbonne où il mourut le 23 mai 1802. Pendant la révolution brabançonne (1787-1790), Feller avait été l'un des principaux coriphées du parti patriote; mais tout annonce au moins qu'il était de bonne foi, et jamais sa plume n'a passé pour être vénale. Il avait de nombreux amis, et plaisait dans le monde par une amabilité soutenue, une bonhomie charmante et une érudition qui ne fatiguait personne. Il était maigre, d'une taille moyenne, et d'une complexion délicate; sa physionomie avait une grande mobilité, et la vivacité de son œil décelait bientôt celle de son esprit. Nous ne parlerons pas des écrits polémiques de Feller; ils sont en grand nombre, mais ils ne peuvent guère, par la nature des choses, survivre aux circonstances qui les ont fait naître. Les productions les plus connues de ce savant jésuite sont : I. *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Luxembourg, 1777, 2 vol. in-12; II. *Dictionnaire géographique*, Liége, 1788, 1792, 2 vol. in-8.; c'est le dictionnaire de Vosgien revu avec soin; plusieurs articles, entr'autres ceux de la Hongrie, sont entièrement refon-

dus. III. *Catéchisme philosophique ou Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne contre ses ennemis.* Cet ouvrage, qui est peut-être celui dans lequel l'auteur a fait preuve de plus de talent, parut d'abord sous le nom de *Flexier de Reval*, anagramme de *Xavier de Feller*, un vol. in-8°., Liége, 1773, et Paris, 1777; il s'en fit depuis deux nouvelles éditions, à Liége, en trois volumes in-12, l'une en 1787, l'autre en 1805. IV. *Examen impartial des Epoques de la nature de M. de Buffon*, plusieurs fois réimprimé, entr'autres à Maëstricht, 1792, in-8°. V. *Dictionnaire historique*, 1781, 6 vol. in-8°.; nouv. édit. augm., et en grande partie refond., Liége, 1789-1794, 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, qu'on prétendit n'être qu'une contrefaçon de celui de dom Chaudon, fit d'abord crier au plagiat; dans le fait, beaucoup d'articles et d'articles importants du nouveau dictionnaire étaient extraits, mot pour mot, de l'ancien; beaucoup d'autres ne sont que retouchés. Néanmoins l'équité nous fait un devoir d'ajouter que plusieurs bons articles, surtout dans la derniere édition, appartiennent exclusivement à Feller; et quelques-uns de ceux-ci, tels que les articles *Franck* (Simon), *Galifet*, *Gassner*, etc., ont été copiés par le dernier éditeur de l'ouvrage de D. Chaudon. Un reproche qu'on fait, avec justice, à Feller, c'est de se montrer trop souvent homme de parti dans la distribution de ses éloges et de ses critiques. Son zèle pour la religion lui fait quelquefois transformer en génies supérieurs des personnages qui n'ont guère eu d'autre mérite que celui de porter la robe de jésuite, tandis qu'il voudrait métamorphoser en pygmées des écrivains d'un talent distingué, mais qui ont eu le malheur d'être entachés de jansénisme ou de tenir aux opinions philosophiques du 18°. siècle. C'est encore le même zèle contre une philosophie qu'il regardait comme dangereuse, qui lui mit la plume à la main dans ses *Observations sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes, avec une dissertation sur les tremblements de terre, les épidémies, les orages, les inondations*; in-12, Liége, 1771; Paris, 1778; Liége, 1788. Ce livre, qui a pour but de prouver que le mouvement de la terre n'est pas démontré, que la pluralité des mondes n'est pas soutenable, etc., ferait juger plus favorablement du zèle religieux de l'auteur que de ses connaissances physiques et mathématiques. Le *Journal historique et littéraire* publié à Luxembourg, puis à Liége, par l'abbé de Feller, de 1774 à 1794, a eu la plus grande vogue dans les Pays-Bas et en Allemagne. On y trouve des dissertations intéressantes sur divers points de théologie, de physique, d'histoire, de géographie et de littérature, mais presque toujours la partialité s'y fait sentir : la collection de ces feuilles, qui est devenue assez rare, se compose de 60 vol. in-12. On ne peut refuser à l'abbé de Feller des connaissances très étendues et très variées; ardent et fécond, il ne se donnait pas le temps de soigner son style, qui n'est dépourvu ni de chaleur ni d'élégance, mais qui manque par fois de correction et de clarté; en général, on y désirerait plus d'agrément. On a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de M. l'abbé Feller, seconde édition ornée de son portrait*, Liége, Lemarié, 1810, in-8°. St—t.

FELLON (Thomas-Bernard), poète latin, né à Avignon le 12 juil-

let 1672, fut admis dans la société des jésuites, et professa plusieurs années la rhétorique au collége de la Trinité de Lyon. Fellon assistait régulièrement aux séances de la société littéraire, et lorsqu'elle fut transformée en une académie, il en fut nommé l'un des premiers membres. Il était lié avec Brossette, commentateur de Boileau, et Louis de Puget, l'un des plus habiles physiciens de son temps. Estimé du public et de ses confrères, il parvint à un âge avancé, et mourut à Lyon le 25 mars 1759. On a de lui : I. *Faba arabica, carmen*, Lyon, 1696, in-12; II. *Magnes, carmen*, ibid., 1696, in-12. On trouve à la suite de ce petit poëme une lettre de Puget, contenant l'explication des passages où l'auteur s'est attaché à décrire les propriétés de l'aimant. Ces deux poëmes, dont la lecture est très agréable, ont été insérés avec la lettre de Puget dans le premier volume des *Poëmata didascalica*, publiés par l'abbé d'Olivet; III. *Oraison funèbre du duc de Bourgogne*, prononcée à Marseille, 1711, in-4°.; *de Louis, dauphin de France*, et *de Marie-Adélaïde de Savoie, son épouse*, 1712, in-4°.; *de Louis XIV*, 1715, in-4°., et réimprimée dans le recueil des *Oraisons funèbres* de ce prince, 1716, 2 vol. in-12; IV. *Paraphrase des pseaumes et des cantiques de l'Église*, Lyon, 1731, in-12. C'est par erreur qu'on a attribué au Père Fellon l'*Abrégé du traité de l'amour de Dieu*, par S. François de Salles. Cet ouvrage est de l'abbé Tricalet. W—s.

FELTON (Henri), littérateur anglais, élève de l'université d'Oxford, où il devint principal du collége d'Edmund-Hall, publia, vers 1710, une Dissertation sur la lecture des classiques, et sur les moyens de se former un style correct. Ce petit ouvrage, qu'il composa pour l'instruction d'un de ses élèves, le lord Ross, depuis duc de Rutland, et qui est écrit avec une élégante simplicité, fut reçu favorablement, et a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1723 et en 1757, in-12. Il aurait pu aisément faire un gros livre sur ce sujet : « Mais, » dit-il, dans sa préface, peut-être » ai-je, le premier d'entre les moder» nes, eu l'idée de composer un écrit » de ce genre sans la pompe des cita» tions. » On n'y en trouve en effet pas une seule. Il a aussi publié des sermons. Il mourut le 9 mars 1740. — Felton (Jean), Irlandais, qui s'est fait un nom par l'assassinat de George Villiers, duc de Buckingham (*Voy.* Buckingham), était, en 1628, lieutenant dans l'armée qui devait s'embarquer à Portsmouth, sous le commandement de ce favori, pour aller secourir les protestants de La Rochelle. Il était courageux, mais d'un caractère enthousiaste et mélancolique. Regardant le duc de Buckingham comme le seul obstacle qui s'opposait au bonheur de sa patrie, il résolut de se dévouer pour elle, en l'immolant, et s'étant introduit dans la chambre du duc au moment de son lever, il le frappa au cœur avec un couteau, le 23 août 1628. Il fut arrêté sur-le-champ, et ne cherchant point à se soustraire à la peine due à son attentat, il la subit avec le courage du fanatisme. X—s.

FELVINTZKI (Alexandre), savant Hongrois du 17e. siècle, qui, après avoir fait ses études à Leyde et à Groningue, professa dans son pays la philosophie, la théologie, le grec et l'hébreu, et obtint ensuite une place de ministre protestant. Il a fait une nomenclature alphabétique de



toutes les hérésies modernes, sous le titre de *Heresiologia*, Debrezsen, 1683, in-8°. — Un autre Hongrois, nommé George FELVINTZKI, qui vivait également dans le 17e. siècle, s'est fait connaître par un grand nombre de poésies écrites dans la langue de son pays, et parmi lesquelles nous remarquerons une tragi-comédie imprimée en 1693. C—AU.

FENAROLI (CAMILLA SOLAR D'ASTI), femme poète italienne, naquit à Brescia, de parents nobles, vers le commencement du 18e. siècle. Son éducation fut extrêmement négligée; à peine lui apprit-on à lire et à écrire. Douée de beaucoup d'esprit et d'une imagination vive, elle prit une fausse route et ne lut que des romans; elle s'enthousiasma tellement pour cette lecture, qu'elle l'interrompait à regret aux heures des repas et du sommeil. Elle joignit bientôt aux romanciers les poètes. Ceux du 16e. siècle, qu'un heureux instinct lui fit préférer, allumèrent en elle les premières étincelles du feu poétique, et la garantirent de ce qui restait encore du mauvais goût introduit par les poètes du 17e. Mais ce feu n'eut, pour ainsi dire, son explosion que lorsque la jeune Camilla, étant mariée, put paraître et briller dans le monde. Ses poésies amoureuses n'eurent point son mari pour objet, et cependant il n'eut pas lieu d'en être jaloux; elle se fit un modèle idéal de perfection : elle se passionna pour lui dans ses vers, sans cesser d'être fidèle épouse, tendre mère, et principalement occupée des soins de son ménage et de l'éducation de ses enfants. Elle les élevait très pieusement; une de ses filles eut dès le plus jeune âge le désir d'entrer en religion. Les prises de voile, en Italie, sont toujours célébrées par quelques pièces de vers; et les recueils de poésies sont pleins de ces sonnets *per monaca*, dont le nombre égale celui des sonnets *per nozze*, et qui sont tombés dans le même discrédit. Mais dans celui que Mme. Fenaroli fit pour sa fille, ce sujet si commun devint, par la circonstance, rare, et peut-être tout-à-fait nouveau. On ne trouverait pas en effet un autre exemple d'une mère poète, chantant la prise d'habit d'une fille dont la naissance avait pensé lui coûter la vie. « Lorsque » tu ouvris, lui dit-elle, les yeux aux » rayons du jour, si mes yeux languissants et mes joues flétries furent » couverts de la sombre horreur d'une » mort prochaine, et si je vis autour » de moi les angoisses et la terreur, » aujourd'hui, ô ma fille, que dans ce » séjour, agréable à Dieu, tu renais » sous de plus heureux auspices, » qu'au mépris du fol amour d'un » monde aveugle, tu t'enchaînes toi-» même de liens d'or et de nœuds sa-» crés, mon tendre amour, éclairé » par une foi vive, contemple ce » dur et humble état que tu embras-» ses avec tant de joie et de sécurité, » et l'œil humide des plus douces lar-» mes, je bénis, je me rappelle avec » un sentiment de bonheur ce grand » péril où je fus exposée pour toi. » En avançant en âge, elle prit du goût pour de plus fortes études. Elle passa des poètes aux philosophes et surtout aux métaphysiciens. Sachant très bien notre langue, qu'elle parlait mal, mais qu'elle écrivait parfaitement, elle lisait, méditait, analysait les meilleurs ouvrages des philosophes français. Un ami lui prêta le livre d'Helvétius; il la prévint que c'était une lecture qui demandait beaucoup d'attention, et que cependant il ne pouvait le lui confier que pour trois jours. Les occupations domestiques prenaient la plus grande partie de ses journées; la société dont

elle faisait le charme en réclamait une autre partie; elle prit sur ses nuits le temps de cette lecture, et la fit avec tant d'application et de pénétration d'esprit, qu'en rendant le livre au jour marqué, elle en fit à son ami l'analyse la plus exacte et en porta le jugement le plus détaillé, le mieux motivé et le plus juste. La ville de Brescia possédait, dans le même temps, une autre muse, la signora Giulia Baitelli, qui n'était pas moins étonnante dans un autre genre d'études tout aussi peu commun chez les dames. Elle savait à fond les langues grecque et latine qu'elle avait apprises dès l'enfance, comme notre Mme. Dacier. Elle conserva toute sa vie l'usage de lire chaque jour quelques morceaux dans ces deux langues, de les traduire sur-le-champ, ou de les répéter de mémoire; et comme elle était très pieuse, c'était toujours en grec qu'elle récitait des prières, des psaumes, qu'elle lisait la Bible et quelquefois des Homélies de S. Basile ou de S. Chrysostôme. Elle n'en faisait pas moins des vers d'amour comme Mme. Fenaroli; elle entendait et écrivait le français aussi bien qu'elle, mais elle le parlait mieux. Ces deux phénomènes littéraires brillaient à la fois dans les mêmes sociétés, et, pour plus de singularité, loin de s'envier et de se haïr, elles étaient amies. Leur conversation n'était quelquefois qu'agréable; quand leurs amis communs voulaient qu'elle devînt savante, douées d'une égale mémoire, d'un esprit vif et d'une élocution facile, l'une des deux ne tarissait pas plus de citations des anciens auteurs, de traits puisés dans les sources les plus pures de la littérature et de la poésie grecque et latine, que l'autre d'explications des systèmes de philosophie moderne, de comparaisons entr'eux, et de discussions lumineuses sur les vérités qu'elle reconnaissait dans leurs ouvrages et sur ce qu'elle regardait comme des erreurs. Toutes deux évitaient également dans ces entretiens, si différents de ce qu'est communément la conversation des femmes, le pédantisme et l'aigreur. Giulia Baitelli ne paraissait à la ville que de temps en temps : elle vivait habituellement à la campagne; Camilla Fenaroli passa toute sa vie à Brescia, et sa maison y était le rendez-vous de ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville, dans les provinces voisines et parmi les voyageurs italiens ou étrangers. La première était plus âgée; elles moururent à peu de temps l'une de l'autre : Giulia en 1768 et Camilla en 1769. Leurs poésies sont répandues dans plusieurs recueils, et surtout dans celui *degli Autori Bresciani viventi*, publié par le comte Charles Roncalli. G—É.

FENARUOLO (JÉROME), poète italien, né à Venise, mais originaire de Brescia, exerça long-temps dans sa patrie son talent poétique et son goût pour les belles-lettres en général. Il alla ensuite à Rome, et s'attacha au cardinal Farnèse. Il y resta jusqu'à sa mort, que l'on place vers l'an 1570. Le Quadrio lui donne le titre de prélat. Ses poésies furent imprimées après sa mort, à Venise, 1574, in-8°. Il avait paru de lui, long-temps auparavant, quatre Satires, ou plutôt quatre Epîtres en *terza rima*, insérées dans le 7e. livre du Recueil de satires, publié pour la première fois par Sansovino, en 1560. Ce sont, à ce qu'il paraît, des ouvrages de la jeunesse de l'auteur : on en peut juger par la quatrième, qui est adressée à Dominique Veniero, au sujet de la nomination de Badoaro à la place d'avogadro, ou défenseur de la commune de Venise. Badoaro, né en 1518

(*V.* Fr. Badoaro), était encore jeune lorsqu'il obtint cette dignité, puisque, selon Mazzuchelli, elle précéda ses deux ambassades à Charles V et à Philippe II, et que cette dernière eut lieu en 1548, lorsqu'il n'avait que trente ans. On peut donc placer vers 1544 la date de la composition de ces quatre satires, où l'on ne trouve rien du fiel de Juvénal, ni malheureusement non plus du sel d'Horace.

G—É.

FENEL (Jean-Baptiste-Pascal), chanoine de Sens et prieur de Notre-Dame d'Andresy, naquit à Paris en 1695. Son père, avocat distingué, se chargea de son éducation, et, après lui avoir enseigné les éléments des langues anciennes, chercha à développer par tous les moyens son esprit avide de savoir. Une circonstance particulière influa beaucoup sur la direction des premières études de Fenel; le célèbre Ménage habitait la même maison que son père, dont il était l'ami; et le vieux philologue qui trouvait dans ce jeune enfant des dispositions et une docilité remarquables, tourna toutes ses idées vers la critique littéraire. Fenel, à treize ans, aurait pu passer pour un érudit, et cependant il n'avait jamais fréquenté d'école publique. Cette habitude d'étudier seul, qui avait d'abord favorisé ses progrès, l'empêcha d'en faire de plus grands dans la suite. La raison en est que, libre de suivre ses goûts et de s'abandonner aux écarts de son imagination, il devait manquer de méthode dans son travail et de constance dans l'exécution de ses projets. Aucun écrivain, peut-être, n'a plus tracé de plans d'ouvrages que l'abbé Fenel; mais il aurait dissipé sa vie inutilement pour lui et pour les autres, si quelques-unes des questions proposées au concours par les sociétés savantes n'eussent fixé ses idées pour quelque temps sur un même objet. Un prix qu'il remporta en 1743 à l'académie des inscriptions, commença à le faire connaître d'une manière avantageuse. L'année suivante il y remplaça l'abbé Gédoyn, et depuis ce moment il fit de fréquentes lectures à l'académie. « Ce n'étaient pas, dit Bougainville, de simples mémoires qu'il » lisait, mais de gros traités dont la » longueur absorbait nos séances, et » cependant aucun de ces morceaux » n'est achevé; on ne pouvait ni les » tirer de ses mains, ni l'engager à » les finir, à leur donner la forme dont » ils avaient besoin et qu'ils méritaient » de recevoir. » L'accueil que Fenel recevait de ses confrères ne put adoucir la rudesse de son caractère, ni diminuer son goût pour la solitude. Falconet était le seul qui fût parvenu à lui inspirer un peu de confiance. Des maladies graves, suites de son genre de vie, ajoutèrent encore à sa mélancolie habituelle. Il tomba dans un état d'épuisement, indiqué par sa maigreur d'autant plus effrayante, qu'il mangeait presque continuellement sans pouvoir se rassasier. Sa situation ne l'alarma point, et comme il avait des connaissances en médecine, il résolut de se soigner lui-même. Son mal empira, et il mourut enfin presque subitement le 19 décembre 1753. Son éloge, prononcé par Bougainville, a été imprimé dans le tome XXV des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*. On renvoie pour plus de détails à cette pièce, qui fait très bien connaître le caractère et les différentes productions de l'abbé Fenel, dont on citera les plus intéressantes : I. *Recueil de différentes expériences, essais et raisonnements sur la meilleure construction du cabestan, par rapport aux usages auxquels il s'applique dans les vaisseaux*, présenté

à l'académie des sciences en 1740, et imprimé dans le tome V du *Recueil des Prix*; II. *Dissertation sur la conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis Ier.*, couronnée par l'académie de Soissons en 1743, Paris, 1744, in-12; III. *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V*, couronné par l'académie des inscriptions en 1744; IV. *Essai pour rétablir un passage du troisième livre de Cicéron, sur la nature des dieux* (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XVIII); V. *Mémoire sur ce que les anciens païens ont pensé de la résurrection*, ibid., tome XIX; VI. *Remarques sur la signification du mot* Dunum, ibid., tome XX; VII. *Plan systématique de la religion et des dogmes des anciens Gaulois*, ibid., tome XXIV. Ce morceau est aussi savant que curieux. Parmi les ouvrages que l'abbé Fenel annonçait, on regrette surtout une *Histoire de la ville de Sens*, et une *Histoire des manufactures chez les anciens*. — Fenel (Charles-Maurice), oncle du précédent, doyen de l'église de Sens, mort vers 1720, a laissé en manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens* : cet ouvrage, formant 3 vol. in-fol., était conservé dans la bibliothèque de l'abbé Macon. Les auteurs de la *Gallia christiana* en ont profité pour la rédaction de l'histoire de cette métropole. W—s.

FENELON (Bertrand de Salignac, marquis de), mort en 1559, se distingua dans les combats par sa valeur, et fut envoyé comme ambassadeur en Angleterre. Charles IX voulut le charger d'excuser auprès de la reine Elisabeth l'odieuse journée de la Saint-Barthélemi. « Adressez-vous, sire, à ceux qui vous l'ont conseillée », répondit le preux chevalier. On a de Bertrand : I. le *Siége de Metz en* 1552, Paris, 1553; Metz, 1665, in-4°.; II. le *Voyage du roi* (Henri II) *aux Pays-Bas de l'empereur en* 1554, Paris et Lyon, 1554; Rouen, 1555, in-8°. Cet opuscule avait paru d'abord sous le titre de *Lettre au cardinal de Ferrare sur le voyage*, etc., 1554, in-4°.; III. *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse*, ou *Sommaire de la négociation faite en Angleterre en* 1571 *par Fenelon, François de Montmorency et Paul de Foix*. Ces Mémoires, écrits par Fenelon, et sur lesquels on peut consulter la dissertation sur Paul de Foix que Secousse a insérée dans le recueil de l'académie des inscriptions, se trouvent au tome Ier. des *Mémoires de Castelnau*, Paris, 1659, in-fol.; IV. *Négociations de Fenelon et de Michel Castelnau, sieur de la Mauvissiere*, manuscrites (*Voy.* Castelnau); V. *Dépêches et instructions au sieur de la Mauvissiere*, au tome III des Mémoires de Castelnau. Z.

FÉNÉLON (François de Salignac de Lamotte), d'une famille ancienne et illustrée, naquit au château de Fénélon en Périgord, le 6 août 1651. Sous les yeux d'un père vertueux, il fit avec autant de succès que de rapidité ses études littéraires; et dès l'enfance, nourri de l'antiquité classique, élevé dans la solitude parmi les modèles de la Grèce, son goût noble et délicat parut en même temps que son heureux génie. Appelé à Paris par son oncle, le marquis de Fénélon, pour achever ses études philosophiques et commencer le cours de théologie nécessaire à sa vocation naissante, il soutint à quinze ans la même épreuve que Bossuet, et prêcha de-

vant un auditoire moins célèbre à la vérité que celui de l'hôtel de Rambouillet. Cet éclat d'une réputation prématurée alarma le marquis de Fénélon, qui, pour soustraire le jeune apôtre aux séductions du monde et de la gloire, le fit entrer au séminaire de St.-Sulpice. Dans cette retraite, Fénélon se pénétra de l'esprit évangélique, et mérita l'amitié d'un homme vertueux, M. Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Il y reçut les ordres sacrés. Ce fut alors que sa ferveur religieuse lui inspira le dessein de se consacrer aux missions du Canada. Traversé dans ce projet par les craintes de sa famille et la faiblesse de son tempérament, il tourna bientôt ses regards vers les missions du Levant, vers la Grèce, où le profane et le sacré, où S. Paul et Socrate, où l'Eglise de Corinthe, le Parthenon, le Parnasse, appelaient son imagination poétique et religieuse. Heureusement pour l'Eglise et pour la France ce projet s'évanouit encore, et Fénélon, détourné de ces missions lointaines, se consacra tout entier à un apostolat qu'il ne croyait pas moins utile, l'instruction des *Nouvelles-Catholiques*. Les devoirs et les soins de cet emploi, dans lequel il ensevelit son génie pendant dix années, le préparèrent à la composition de son premier ouvrage, le Traité *de l'Education des Filles*, chef-d'œuvre de délicatesse et de raison que n'a point égalé l'auteur d'Emile et le peintre de Sophie. Cet ouvrage était destiné à la duchesse de Beauvilliers, mère pieuse et sage d'une famille nombreuse. Fénélon, dans la modeste obscurité de son ministère, entretenait déjà avec les ducs de Beauvilliers et de Chevreuse cette amitié vertueuse qui résista également à la faveur et à la disgrâce, à la cour et à l'exil. Il avait trouvé dans Bossuet un attachement qui devait être moins durable. Admis à la familiarité de ce grand homme, il étudiait son génie et sa vie. L'exemple de Bossuet, dont la religion toute polémique s'exerçait par des controverses et des conversions, inspira sans doute à Fénélon le Traité *du Ministère des Pasteurs*; ouvrage dans lequel il combat les hérétiques avec plus de modération que ne faisait son illustre modèle. Le sujet, le mérite de cet ouvrage et le suffrage tout puissant de Bossuet engagèrent Louis XIV à confier à Fénélon le soin d'une mission nouvelle dans le Poitou. L'uniformité rigoureuse que Louis XIV voulait étendre sur toutes les consciences de son royaume, et la résistance qui naissait de l'oppression, obligeaient souvent le monarque à faire soutenir ses missionnaires par des soldats. Fénélon ne se borna point à rejeter absolument le concours des dragons; il voulut choisir lui-même les collègues ecclésiastiques qui partageraient un ministère de persuasion et de douceur. Il convertit sans persécuter, et fit aimer la croyance dont il était l'apôtre. L'importance que l'on attachait alors à de semblables missions attira plus que jamais les regards sur Fénélon, qui s'en était heureusement acquitté. Un grand objet était offert à l'ambition et au talent. Le dauphin, petit-fils de Louis XIV, sortait de la première enfance, et le roi cherchait en quelles mains il confierait ce précieux dépôt (1689). La vertu, aidée de la faveur de Mme de Maintenon, obtint la préférence. M. de Beauvilliers fut nommé gouverneur, et il choisit et fit agréer au roi, Fénélon pour précepteur du jeune prince. Ces vertueux amis, secondés par les soins de quel-

ques hommes dignes de les imiter, commencèrent la noble tâche d'élever un roi. L'histoire atteste que jamais on ne vit un concours plus parfait de volontés et d'efforts. Fénélon, par la supériorité naturelle de son génie, était l'ame de cette réunion. C'était lui qui, transporté par l'espérance de réaliser un jour le beau idéal sur le trône, et voyant le bonheur de la France dans l'éducation de son roi, détruisait avec un art admirable tous les germes dangereux que la nature et que le sentiment prématuré du pouvoir avaient jetés dans ce jeune cœur, et faisait succéder à tous les défauts d'un caractère indomptable l'habitude des plus salutaires vertus. Cette éducation, dont il nous reste d'immortels vestiges dans quelques écrits de Fénélon, paraissait le chef-d'œuvre du génie qui se consacre au bonheur des hommes. Fénélon, transporté au milieu de la cour, et ne s'y livrant qu'à-demi, se faisait admirer par les grâces d'un esprit brillant et facile, par le charme de la plus noble et de la plus éloquente conversation. Il y avait en lui de l'apôtre et du grand seigneur. L'imagination, le génie lui échappaient de toutes parts; et la plus élégante politesse embellissait et faisait pardonner l'ascendant du génie. Cette supériorité personnelle excitait beaucoup plus d'admiration que le petit nombre d'ouvrages sortis de sa plume. C'est sous ce rapport qu'il fut loué à l'époque de sa réception à l'académie; et peu de temps après La Bruyère le peignit encore sous les mêmes traits, reconnaissables pour tous les contemporains. « On sent, dit-» il, la force et l'ascendant de ce rare « esprit, soit qu'il prêche de génie » et sans préparation, soit qu'il pro-» nonce un discours étudié et ora-» toire, soit qu'il explique ses pen-» sées dans la conversation; toujours » maître de l'oreille et du cœur de » ceux qui l'écoutent, il ne leur per-» met pas d'envier ni tant d'éléva-» tion, ni tant de faculté de délica-» tesse de politesse. » Cet ascendant de vertu, de grâce et de génie, qui excitait dans le cœur des amis de Fénélon une tendresse mêlée d'enthousiasme, et qui avait séduit Mme. de Maintenon malgré sa défiance et sa réserve, échoua toujours contre les préventions de Louis XIV. Ce prince estimait sans doute l'homme auquel il confiait l'éducation de son petit-fils, mais il n'eut jamais de goût pour lui. On a cru que l'élocution brillante et facile de Fénélon gênait un prince qui ne voulait nulle part sentir une autre prééminence que la sienne. Mais, si l'on jette les yeux sur une lettre où Fénélon, dans l'épanchement de la confiance, avertissait Mme. de Maintenon « que Louis XIV n'avait au-» cune idée de ses devoirs de roi, » on supposera sans peine qu'une opinion aussi dure, dont Fénélon paraît trop pénétré pour n'en avoir jamais laissé échapper quelque révélation indiscrète, ne dut pas rester complètement ignorée d'un monarque accoutumé aux louanges, et qui pouvait s'offenser même d'un jugement moins sévère. L'histoire doit reprocher à Fénélon l'injuste rigueur de cette opinion sur un prince qui, dans l'exercice d'un pouvoir absolu, il est vrai, porta toujours de la bienséance et de la grandeur, et maintint l'honneur sous le despotisme, son plus grand ennemi. Fénélon avait conservé à la cour le plus irréprochable désintéressement. Il y passa cinq années dans la place éminente de précepteur du dauphin, sans demander, sans recevoir aucune grâce. Louis XIV, qui savait récompenser noblement et avec

choix, voulut réparer cet oubli, et il nomina Fénélon à l'archevêché de Cambrai (1694). Ce moment de faveur et de prospérité était celui où Fénélon devait être frappé d'un coup funeste à son crédit, et qui même aurait mortellement blessé une réputation moins inviolable. Depuis long-temps Fénélon, que le mouvement de son ame portait à une dévotion vive et spirituelle, avait cru reconnaître une partie de ses principes dans la bouche d'une femme pieuse et folle, mais qui sans doute avait beaucoup de persuasion et de talents, puisqu'elle obtint une influence extraordinaire sur plusieurs esprits supérieurs. Mme. Guyon, écrivant et dogmatisant sur la grâce et sur le pur amour, d'abord persécutée et arrêtée, bientôt admise dans la société particulière du duc de Beauvilliers, accueillie par Mme. de Maintenon, autorisée à répandre sa doctrine dans St.-Cyr, puis devenue suspecte à Bossuet, arrêtée de nouveau, interrogée, condamnée, fut le prétexte de la disgrâce de Fénélon. L'inexorable Bossuet n'aimait pas les subtilités mystiques, les raffinements d'amour divin, dont l'imagination vive et tendre de Fénélon était trop facilement éprise. Bossuet voulut obtenir que le nouvel archevêque de Cambrai condamnât lui-même les erreurs d'une femme dont il avait été l'ami. Fénélon s'y refusait par conscience et par délicatesse, craignant de compromettre des opinions qui lui étaient chères, voulant ménager une femme malheureuse qui ne lui paraissait coupable que d'exagération dans l'amour de Dieu. Peut-être enfin, car il était homme, se trouva-t-il choqué de la hauteur théologique de Bossuet, qui le pressait, comme s'il eût voulu le convertir. Fénélon publia ce trop fameux livre des *Maximes des Saints*, que l'on peut regarder comme une apologie indirecte, ou même comme une rédaction atténuante des principes de Mme. Guyon. Dans un siècle où une opinion religieuse était un événement politique, la première apparition de cet ouvrage excita beaucoup d'étonnement et de murmures. Tous ceux qui pouvaient être secrètement jaloux du rang et du génie de Fénélon, se déclarèrent contre les erreurs de sa théologie. Elevé au-dessus d'un sentiment honteux, mais inflexible, impatient de la contradiction, négligeant les égards et les bienséances mondaines lorsqu'il croyait la foi compromise, Bossuet dénonça lui-même à Louis XIV, au milieu de sa cour, l'hérésie de M. de Cambrai. Au moment où Fénélon était frappé de ce coup sensible, l'incendie de son palais de Cambrai, la perte de sa bibliothèque, de ses manuscrits, de ses papiers, mit son ame à une nouvelle épreuve, et ne lui arracha d'autres plaintes que ces paroles si touchantes et si vraies dans sa bouche : « Il vaut mieux que le feu » ait pris à ma maison qu'à la chaumière d'un pauvre laboureur. » Cependant Bossuet, après l'éclat de sa première déclaration, se préparait à poursuivre son rival, et semblait jaloux de lui arracher un désaveu. La protectrice, l'amie de Fénélon, Mme. de Maintenon, s'éloignait de lui avec une inconcevable froideur. Fénélon soumet son livre au jugement du St.-Siége. Bossuet avait déjà composé des remarques où la plus amère et la plus véhémente censure était entourée de toutes les expressions fastueuses du regret et de l'amitié. Il proposait en même temps une conférence, à laquelle Fénélon se refusa, préférant défendre son livre au tribunal de Rome. Ce fut alors qu'il reçut l'ordre de quitter la cour et de se retirer dans son diocèse. Cette nouvelle excita

dans l'ame du duc de Bourgogne une douleur qui fait l'éloge de l'éducation de ce jeune prince. La cabale avait voulu profiter de la chute de Fénélon pour renverser le duc de Beauvilliers; il fut sauvé à force de vertu : et son dévouement même à la cause d'un ami malheureux, intéressa la générosité de Louis XIV. Malgré la volonté manifeste de ce prince, la cour de Rome hésitait à condamner un archevêque aussi illustre que Fénélon. Cette lenteur et cette répugnance, qui honorent le pape Innocent VIII, donnèrent carrière au talent de l'accusateur et de l'accusé; et pendant que les juges balançaient, les écrits des deux adversaires se succédèrent avec une prodigieuse rapidité. La lutte changea d'objet. Après avoir épuisé le dogme, Bossuet se rejeta sur les faits; et la *Relation du Quiétisme*, spirituellement et malignement écrite, semblait destinée à porter jusqu'à Fénélon une partie du ridicule inséparable de Mme. Guyon. L'abbé Bossuet, indigne neveu de Bossuet, étendait encore plus loin les inculpations personnelles; et recueillant les plus odieuses rumeurs, il cherchait à flétrir la pureté de Fénélon. Jamais l'indignation d'une ame vertueuse et calomniée ne se montra plus éloquente. Fénélon dans une apologie fit disparaître ces viles accusations; et il fallut de nouvelles lettres de Louis XIV, rédigées par Bossuet, de nouvelles intrigues et jusqu'à des menaces, pour arracher à la cour de Rome une condamnation, qui même fut adoucie dans la forme et dans les expressions. L'intérêt de cette discussion, si étrangère aux idées de notre siècle, est parfaitement conservé dans l'excellente *Histoire de Fénélon*, par M. de Bausset, et c'est là qu'on retrouvera le tableau animé de la cour de Rome et de la cour de France, qui s'intéressent vivement à cette question si frivole, agrandie par les opinions du temps et par le prodigieux talent des deux rivaux. La longue et glorieuse résistance de l'archevêque de Cambrai, avait encore aigri les ressentiments de Louis XIV, et l'hésitation du pape à condamner Fénélon, rendait sa disgrâce de cour plus irrévocable que jamais. Lorsque le bref si long-temps différé, obtenu par tant de discussions et d'intrigues, eut enfin paru (1699), Fénélon se hâta d'y souscrire et de se condamner lui-même par le mandement le plus touchant et le plus simple, dans lequel Bossuet ne manqua point de trouver beaucoup de *faste et d'ambiguïté*. La soumission modeste de Fénélon, son silence, ses vertus épiscopales, et l'admiration qu'elles inspiraient, ne lui auraient pas sans doute rouvert l'entrée de la cour de Louis XIV; mais un événement inattendu vint irriter plus que jamais le cœur du monarque. Le *Télémaque*, composé quelques années auparavant à l'époque de la faveur de Fénélon, fut publié quelques mois après l'affaire du quiétisme, par l'infidélité d'un domestique chargé de transcrire le manuscrit. L'ouvrage, supprimé en France, fut reproduit par les presses de Hollande, et obtint dans toute l'Europe un succès que la malignité rendait injurieux pour Louis XIV, en y cherchant des allusions aux conquêtes et aux malheurs de son règne. Ce prince, qui avait toujours médiocrement goûté les idées politiques de Fénélon, et le nommait depuis long-temps un bel esprit chimérique, regarda l'auteur du Télémaque comme un détracteur de sa gloire, qui joignait le tort de l'ingratitude aux injustices de la satire. Fénélon mourant, protesta de son respect pour la personne

et pour les vertus de Louis XIV. Ce témoignage formel, comparé au jugement sévère que Fenélon énonçait dans la lettre dont nous avons déjà parlé, ne permet qu'une seule explication qui ménage sa gloire et la vérité. Cet homme sensible et vertueux, préoccupé des malheurs qui se mêlaient à l'éclat du règne de Louis-le-Grand, transportait involontairement dans un ouvrage d'imagination, quelques traits du tableau qu'il avait sous les yeux, et qui souvent affligeait son ame. Comment aurait-il pu s'en défendre? Comment parler des peuples et des rois sans présenter des allusions aux contemporains? Le cercle des calamités et des fautes humaines est plus borné qu'on ne le croit. *Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes*, dit Tacite, et tant qu'il y aura des vices, l'histoire des temps passés paraîtra la satire du siècle présent. Le Télémaque présente sans doute quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV; mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi; il était même impossible d'avoir mieux combiné tous les détails pour déconcerter les allusions, et pour échapper autant que possible à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse occupait encore Fénélon écrivant pour le bonheur des peuples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques si éloignées du tableau de l'Europe moderne. Pourquoi d'ailleurs aurait-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'imprudent Idoménée, ou du sacrilége Adraste, plutôt que sous l'image du grand et vertueux Sésostris...... Mais non, ces diverses images sont les jeux d'une imagination variée qui cherche à multiplier d'intéressants contrastes; aucune, en particulier, n'est le portrait satirique du grand roi dont le règne a formé la plus belle époque morale de l'Europe moderne. Fénélon apprit bientôt l'ineffaçable impression que le *Télémaque* avait faite dans le cœur du roi; il parut se résigner à son éloignement de la cour, qu'il eut quelquefois la faiblesse d'appeler sa disgrâce, comme si le séjour prolongé d'un archevêque au milieu du troupeau qu'il éclaire et qu'il sanctifie, pouvait jamais rappeler une idée d'humiliation et de malheur. Au reste, si Fénélon se ressouvenait quelquefois avec amertume de la cour de Louis XIV, il dut se consoler par le bonheur qu'il répandait autour de lui, dans sa retraite de Cambrai. La sainteté des anciens évêques, la sévérité de la primitive église, la douceur de la plus indulgente vertu, le charme de la plus séduisante politesse, l'empressement à remplir les devoirs les plus humbles du saint ministère, une infatigable bonté, une inépuisable charité, voilà sous quels traits Fénélon est dépeint par un éloquent et vertueux évêque, qui avait le droit de s'arrêter trop longtemps sur cette image. Le premier soin de Fénélon était d'instruire les clercs d'un séminaire qu'il avait fondé; il ne dédaignait pas même de faire le catéchisme aux enfants de son diocèse. Comme les évêques des anciens jours, il montait souvent dans la chaire de son église, et, se livrant à son cœur et à sa foi, il parlait sans préparation, et répandait tous les trésors de son facile génie. Une occasion imprévue lui permit de développer avec plus de travail son éloquence naturelle. Le sermon qu'il prononça dans la cathédrale de Lille, pour le sacre de l'archevêque de Cologne, est un des morceaux les plus touchants et les plus parfaits de

l'éloquence chrétienne. Les malheurs de la guerre, qui punirent enfin la longue gloire de Louis XIV, avaient amené les troupes ennemies dans le diocèse de Fénélon : ce fut pour le saint évêque l'occasion d'efforts et de sacrifices nouveaux. Sa sagesse, sa fermeté, la noblesse de son langage inspiraient aux généraux ennemis un respect salutaire aux malheureuses provinces de la Flandre. Eugène était digne d'entendre la voix du grand homme dont il connaissait le génie. Parmi tant de soins et de travaux, Fénélon entretenait une correspondance très étendue avec les ecclésiastiques qui le consultaient, avec ses amis et ses parents. On y reconnaît toujours ce génie heureux et facile, auquel toutes les idées sages et nobles venaient naturellement sur tous les sujets. Plusieurs de ses lettres renferment tous les secrets de la science du monde, analysés avec la finesse d'un homme de cour, et exprimés dans le style de La Bruyère, écrivant sans effort. La situation de Cambrai, sur les frontières de la France, attirait auprès de Fénélon beaucoup d'étrangers; ils ne l'approchaient, ils ne le quittaient que pénétrés d'une religieuse admiration. Sans parler de Ramsay, qui passa plusieurs années dans le palais de Fénélon, le fameux maréchal Munich, et l'infortuné Jacques III (1), sentirent le charme de son entretien et l'ascendant de sa haute sagesse. C'était le privilége de Fénélon de paraître également admirable aux yeux d'un prêtre, d'un politique ou d'un officier, avantage à la vérité plus facile à concevoir, à une époque où la religion et la morale formaient un lien commun, qui réunissait et soumettait tout le monde, avant que la force fût devenue une puissance à part qui se suffit à elle-même. Fénélon, dans les sages conseils qu'il donnait à Jacques III, montrait sa haute estime pour la constitution anglaise, si forte à la fois contre le despotisme et contre l'anarchie. Il était exempt de cet étroit patriotisme qui calomnie tout ce qui existe au-delà des frontières. Son ame vertueuse avait besoin de s'étendre dans l'univers, et d'y chercher le bonheur des hommes. « J'aime mieux, disait-» il, ma famille que moi-même; j'aime » mieux ma patrie que ma famille, » mais j'aime encore mieux le genre » humain que ma patrie. » Admirable progression de sentiments et de devoirs! Des esprits faux et pervers ont abusé de ce principe; il méritait cependant d'être autorisé par Fénélon : c'est le *caritas generis humani*, échappé de l'ame de Cicéron, mais démenti par les féroces conquêtes des Romains, qui, non moins inconséquents que barbares, jouissaient des blessures et de la mort de leurs gladiateurs, sur le même théâtre où ils applaudissaient avec transport ce vers humain plus que patriotique :

Homo sum, humani nihil à me alienum puto.

Le christianisme était digne de consacrer par la bouche de Fénélon une maxime que la nature a mise dans le cœur de l'homme. Quand cette vérité triomphera, nous croirons au progrès des lumières. Après tous ces cris patriotiques, qui ne sont trop souvent que les devises de l'égoïsme, les prétextes de l'ambition et les signaux de la guerre, ne criera-t-on jamais en posant les armes et par un vœu qu'il est temps d'accomplir : *Vive le genre humain.* L'humanité de Fénélon ne se bornait pas à des spéculations exagérées, à des généralités impraticables, qui supposent l'ignorance du détail

(1) Jacques Stuart, connu à l'armée sous le nom de *Chevalier de St. George*, et que Louis XIV avait reconnu pour roi d'Angleterre.

des affaires humaines. Sa politique n'était pas seulement le rêve d'une ame vertueuse. Il avait vu, il avait jugé la cour et les hommes; il connaissait l'histoire de tous les siècles; il était doué d'une certaine indépendance d'esprit qui le mettait au-dessus des préjugés d'état et de nation. C'est dans les divers Mémoires qu'il adressait au duc de Beauvilliers, que l'on peut étudier la sagesse de ses vues sur les plus grands intérêts, sur la succession d'Espagne, sur la politique qui convenait à Philippe V, sur les alliés, sur la conduite de la guerre, sur la nécessité de la paix. On doit vivement désirer la publication de ces précieux écrits, qui ne sont connus que par les extraits qu'en a donnés le dernier historien de Fénélon. Cette guerre désastreuse de la succession d'Espagne, en rapprochant le théâtre des combats, du séjour de Fénélon, lui donna la joie de voir, après dix ans d'absence, le jeune prince qu'il avait formé, et qui venait commander les dernières troupes de Louis XIV vaincu. L'histoire ne peut dissimuler que l'élève de Fénélon, dans le commandement des armées, fut au-dessous des espérances de sa jeunesse et de l'opinion de la France. Les lettres de Fénélon au duc de Bourgogne, pendant cette époque décisive, en montrant la franchise sévère, l'ascendant singulier de l'instituteur, feraient elles-mêmes soupçonner que ce jeune prince, instruit, docile, vertueux, avait un génie trop timide. On n'aime pas que l'héritier de Louis XIV ait besoin de recevoir des leçons sur tous les détails de sa conduite; malgré le respect que méritent même les petitesses de la vertu, on n'aime pas qu'un jeune prince, placé sur un si grand théâtre, préoccupé de si grands intérêts, s'inquiète et consulte Fénélon pour savoir si, dans le mouvement de la guerre, il pouvait habiter quelques heures l'enceinte d'un couvent de religieuses. On craint que de pareilles inquiétudes n'aient laissé peu de place aux grandes idées, et que l'éducation du dauphin n'ait, sous quelques rapports, rapetissé son ame, pour mieux la dompter. Fénélon, il est vrai, parle toujours à son élève le langage d'une politique active et éclairée; mais lorsqu'il lui reproche le goût de la solitude et de la contemplation, une piété minutieuse, une humilité déplacée, il est difficile de croire que ces défauts, qui semblent si opposés à l'enfance impétueuse du duc de Bourgogne, ne soient pas en partie le résultat de l'éducation sur une ame qui avait plus d'ardeur que de lumières, et qui, trop vaincue par la religion, convertit toute sa force en douceur et en vertu. Dans les lettres de Fénélon à son vertueux élève, on trouve des jugements sévères sur tous les généraux qui formaient alors l'espoir de la France. On peut remarquer à cet égard que Fénélon avait beaucoup de douceur dans le caractère et beaucoup de domination dans l'esprit. Ses idées étaient absolues et décisives, habitude qui semble tenir à la promptitude et à la force de l'esprit. L'attention continuelle que Fénélon portait aux intérêts politiques de la France, ne diminuait en rien son zèle pour les affaires de la religion et de l'église. Ceux qui honorent particulièrement Fénélon comme philosophe, s'étonneront peut-être de le voir entrer dans toutes les discussions ecclésiastiques avec autant d'ardeur que Bossuet lui-même. Mais si Fénélon n'avait pas été avant tout, ce qu'il devait être par conscience et par état, évêque et théologien, il mériterait moins d'estime, il aurait manqué au principal caractère du siècle où il a vécu, le sentiment des bienséances et

des devoirs. Lorsque les malheureuses disputes du jansénisme se réveillèrent après une longue interruption, Fénélon écrivit contre des hommes qui n'imitaient pas son respect pour la cour de Rome, et il se trouva bientôt engagé dans une controverse qui fut à la vérité plus courte et moins vive que celle du *pur amour*. Les courtisans supposèrent à Fénélon, dans cette circonstance, des vues d'ambition et de flatterie. Si Fénélon avait voulu gagner le cœur du roi, il employait à la même époque une voie plus noble, en nourrissant à ses dépens l'armée française pendant le désastreux hiver de 1709; mais il ne cherchait pas plus dans cette occasion que dans l'autre à guérir des préventions incurables. Il servait la religion et la patrie. L'année suivante, les mêmes sentiments lui inspiraient la peinture éloquente des maux de la France, et le projet d'associer la nation au gouvernement, la proposition d'une assemblée des notables; ce mémoire est du plus haut intérêt. Fénélon y juge admirablement la force et la faiblesse du despotisme, la puissance salutaire de la liberté. On a peine à concevoir que cette politique généreuse et prévoyante, qui devançait l'opinion de l'Europe, ait attiré à Fénélon des reproches et des haines jusqu'au milieu de notre siècle. Si c'était à ce titre seul qu'on a poursuivi du nom de philosophe, le plus religieux des évêques, Fénélon ne désavouerait ni ses panégyristes ni ses accusateurs; et pour avoir souhaité le bonheur et la liberté des peuples, il ne se croirait pas moins chrétien. Les mémoires que Fénélon adressait au duc de Beauvilliers, étaient le vœu d'un sage, zélé pour son pays, mais sans autorité pour le servir. Un événement inattendu laissa entrevoir le moment où les conseils de Fénélon pourraient gouverner la France. Le grand dauphin mourut, et le duc de Bourgogne, long-temps opprimé par la médiocrité de son père, se vit tout à coup rapproché du trône dont il était l'héritier, et du roi, dont il devint le confident et l'appui. Ses vertus, affranchies d'une jalouse tutelle, eurent enfin assez d'espace pour agir; et l'élève de Fénélon se découvrit tout entier. Quelle joie devait éprouver le vertueux instituteur en voyant son ouvrage près d'être justifié par le bonheur de la patrie. Alors, plein d'espérance, il écrivait à son élève, qui, suivant l'expression de Saint-Simon, jouissait d'un avant-règne: « Il ne faut pas que tous » soient à un seul; mais un seul doit » être à tous pour faire leur bonheur. » Il communiquait en même temps à Beauvilliers divers plans d'administration et de gouvernement qui devaient être proposés au jeune prince. Une des idées à laquelle Fénélon attachait le plus d'importance, était la formation d'États provinciaux dans toute la France. Cette institution, qui donne une liberté moins grande et moins noble que la représentation législative, aurait dans l'origine épargné bien des maux à la France. Tandis que Fénélon préparait le règne de son élève, une mort soudaine enleva le jeune héritier du vieux roi qui demeurait inébranlable parmi toutes les humiliations de sa gloire et tous les désastres de sa famille. Là, finirent les espérances de la vertu. Cependant Fénélon, malgré sa douleur, n'abandonna pas le soin de la patrie, même lorsqu'il ne vit plus entre elle et lui le jeune prince qu'il avait élevé pour elle. Inquiet de la France, dont la destinée reposait sur un monarque de soixante-seize ans, et sur un enfant au berceau, il aurait voulu prévenir les maux d'une

inévitable et longue minorité. Dans plusieurs mémoires confidentiels, qu'il écrivit à ce sujet, on reconnaît la nouveauté de ses vues politiques et cet esprit de liberté, qui, dans son siècle, n'était pas la moindre de ses innovations. Un de ces écrits est consacré à la discussion des probabilités qui accusaient le duc d'Orléans du crime le plus affreux, et d'une ambition qui avait besoin de crimes encore. Quand on a lu ce mémoire, dont l'auteur, sans accueillir toute l'horreur des bruits populaires, juge sévèrement les scandales et les vices du duc d'Orléans, on éprouve quelque surprise à voir Fénélon entretenir avec le même prince une correspondance philosophique. Sans doute Fénélon espérait vaincre par la vertu et la vérité une ame abandonnée à tous les vices, mais incapable d'un crime. C'est Platon écrivant à Denys; et la ressemblance est d'autant plus vraie, que, laissant à l'écart la religion révélée, Fénélon s'attache avant tout à prouver les principes de la religion naturelle; principes ordinairement faibles et mal établis dans un cœur qui a perdu tous les autres, mais auxquels son génie lumineux et simple prête une force qui devait étonner la frivole incrédulité du duc d'Orléans. Une pareille discussion paraîtra dans notre siècle beaucoup plus digne de Fénélon que les débats théologiques où la bulle *Unigenitus* l'engagea sur la fin de sa vie; mais ce grand homme, fidèle avant tout au caractère épiscopal, ne voyait pas pour lui de tâche plus noble que de combattre des erreurs qui troublaient les consciences et l'église. La malignité suppose que le zèle de Fénélon était animé par un ancien dépit contre le cardinal de Noailles; mais quand la conduite d'un homme vertueux est autorisée par son devoir, il ne faut pas l'expliquer par ses faiblesses. Ce fut à ces discussions abstraites et difficiles que Fénélon consacra les derniers jours d'une vie souffrante et désolée par le deuil. Cet homme, si sensible aux amitiés de la terre, et qui désirait que tous les bons amis s'attendissent pour mourir ensemble, perdit à de courts intervalles presque tous ceux qu'il aimait. Pendant qu'affligé de plusieurs pertes successives il écrivait : « Je ne vis plus » que d'amitié, et ce sera l'amitié qui » me fera mourir », la mort lui enleva le duc de Beauvilliers : il mourut lui-même quatre mois après, à l'age de soixante-quatre ans (le 7 janvier 1715). Une chute légère hâta ce moment qu'il souhaitait; sa mort comme sa vie fut celle d'un grand et vertueux évêque. Quoique Fénélon ait beaucoup écrit, il ne parut jamais chercher la gloire d'auteur; tous ses ouvrages furent inspirés par les devoirs de son état, par ses malheurs ou ceux de la patrie. La plupart échappèrent à son insu de ses mains, et ne furent connus qu'après sa mort. On a conservé quelques Sermons, premier essai de sa jeunesse. La composition n'en est pas forte et soignée, comme dans les chefs-d'œuvre des grands orateurs de la chaire; mais il y règne un aimable enthousiasme pour la religion et la vertu, une imagination facile et vive, une élégance naturelle, harmonieuse, poétique. Ce sont de brillantes esquisses tracées par un heureux génie, qui fait peu d'efforts. Cependant Fénélon avait beaucoup réfléchi sur l'art oratoire et sur l'éloquence de la chaire; et ses études à cet égard se retrouvent dans trois Dialogues à la manière de Platon, remplis de raisonnements empruntés à ce philosophe, et surtout écrits avec une grâce qui semble lui avoir été dérobée. Nous n'avons dans

notre langue aucun traité de l'art oratoire, qui renferme plus d'idées saines, ingénieuses et neuves, une impartialité plus sévère et plus hardie dans les jugements. Le style en est simple, agréable, varié, éloquent à propos, et mêlé de cet enjoûment délicat, dont les anciens savaient tempérer la sévérité didactique. Cette production appartient à la jeunesse de Fénélon, et l'on y sent partout ce goût exquis de simplicité, cet amour pour le beau simple qui fait le caractère inimitable de ses écrits. La lettre sur l'éloquence, écrite vers la fin de sa vie, ne renferme que la même doctrine, appliquée avec plus d'étendue, ornée de développements nouveaux, énoncée partout avec cette autorité douce et persuasive d'un homme de génie vieillissant, qui discute peu, qui se souvient, qui juge : aucune lecture plus courte, ne présente un choix plus riche et plus heureux de souvenirs et d'exemples. Fénélon les cite avec éloquence, parce qu'ils sortent de son ame plus que de sa mémoire; on voit que l'antiquité lui échappe de toutes parts. Mais, parmi tant de beautés, il revient à celles qui sont les plus douces, les plus naturelles, les plus naïves; et alors pour exprimer ce qu'il éprouve, il a des paroles d'une grâce inimitable. Cette Lettre à l'académie, les Dialogues sur l'Eloquence, quelques Lettres à Lamothe sur Homère et sur les Anciens, placeraient Fénélon au premier rang parmi les critiques, et servent à expliquer la simplicité originale de ses propres écrits, et la composition si antique et si neuve du *Télémaque*. Fénélon, épris des beautés de Virgile et d'Horace, y cherche avant tout ces traits d'une vérité naïve et passionnée, qu'il trouvait encore plus dans Homère, et qu'il appelle lui-même *cette aimable simplicité du monde naissant*. Les Grecs lui paraissant plus rapprochés de cette première époque, il les étudie, il les imite de préférence; Homère, Xénophon et Platon, lui inspirèrent le *Télémaque*. On se tromperait de croire que Fénélon n'est redevable à la Grèce que du charme des fictions d'Homère : l'idée du beau moral dans l'éducation d'un jeune prince, ces entretiens philosophiques, ces épreuves de courage, de patience, cette humanité dans la guerre, le respect des serments, toutes ces idées bienfaisantes sont empruntées à la Cyropédie; dans les théories sur le bonheur du peuple, dans le plan d'un état réglé comme une famille, on reconnait l'imagination et la philosophie de Platon. Mais il est permis de croire que Fénélon, corrigeant les Fables d'Homère par la sagesse de Socrate, et formant cet heureux mélange des plus riantes fictions, de la philosophie la plus pure, de la politique la plus humaine, peut balancer, par le charme de cette réunion, la gloire de l'invention qu'il cède à chacun de ses modèles. Sans doute Fénélon a partagé les défauts de ceux qu'il imitait; et si les combats du *Télémaque* ont la grandeur et le feu des combats de l'*Iliade*, Mentor parle quelquefois aussi longuement qu'un héros d'Homère, et quelquefois les détails d'une morale un peu commune, rapellent les longs entretiens de la Cyropédie. En considérant le *Télémaque* comme une inspiration des Muses grecques, il semble que le génie de Fénélon en reçoit une force qui ne lui était pas naturelle. La véhémence de Sophocle s'est conservée toute entière dans les sauvages imprécations de Philoctète. L'amour brûle dans le cœur d'Eucharis comme dans les vers de Théocrite. Quoique la belle antiquité paraisse avoir été

moissonnée toute entière pour composer le *Télémaque*, il reste à l'auteur quelque gloire d'invention, sans compter ce qu'il y a de créateur dans l'imitation de beautés étrangères, inimitables, avant et après Fénélon : rien n'est plus beau que l'ordonnance du *Télémaque*, et l'on ne trouvera pas moins de grandeur dans l'idée générale, que de goût et de dextérité dans la réunion et dans le contraste des épisodes. Les chastes et modestes amours d'Antiope, introduits à la fin du poëme, corrigent d'une manière sublime les emportements de Calypso, et l'intérêt de la passion se trouve deux fois reproduit sous l'image de la fureur et sous celle de la vertu. Mais comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force c'est l'ambition, cette maladie des rois, qui fait mourir les peuples; l'ambition grande et généreuse dans Sésostris, l'ambition imprudente dans Idoménée, l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion, l'ambition barbare, hypocrite, impie dans Adraste. Ce dernier caractère, supérieur au Mézence de Virgile, est tracé avec une vigueur d'imagination qu'aucune vérité historique ne saurait surpasser. Cette invention des personnages n'est pas moins rare que l'invention générale d'un plan. Le caractère le plus heureux dans cette riche variété de portraits c'est celui du jeune Télémaque : plus développé, plus agissant que le Télémaque de l'Odyssée, il réunit tout ce qui peut surprendre, attacher, instruire : dans l'âge des passions, il est sous la garde de la sagesse, qui le laisse souvent faillir, parce que les fautes sont l'éducation des hommes; il a l'orgueil du trône, l'emportement de l'héroïsme et la candeur de la première jeunesse. Ce mélange de hauteur et de naïveté, de force et de soumission, forme peut-être le caractère le plus touchant et le plus aimable qu'ait inventé la Muse épique : et sans doute, un grand maître dans l'art de peindre et de toucher, Rousseau (1) a senti ce charme prodigieux lorsqu'il a supposé que Télémaque serait, aux yeux de la pudeur et de l'innocence, le modèle idéal digne d'un premier amour. De grands critiques ont souvent répété que le héros d'un poëme ou d'une tragédie ne doit pas être parfait. Ils ont admiré dans l'Achille d'Homère, dans le Renaud du Tasse, l'intérêt des fautes et des passions; mais ils n'ont pas prévu l'intérêt non moins neuf et plus moral que présenterait un caractère, qui, mélangé d'abord de toutes les faiblesses humaines, paraîtrait s'en dégager insensiblement, et se développerait en s'épurant. On blame dans Grandisson l'uniformité de la sagesse et de la vertu, la monotonie de la perfection. Le caractère de Télémaque offre le charme de la vertu et les vicissitudes de la faiblesse; il n'en a pas moins de mouvement, parce qu'il tend à la perfection. Il s'anime et se perfectionne à la fois; et l'intérêt qu'on éprouve est agité comme la lutte des passions, et doux comme le triomphe de la vertu. Sans doute Fénélon, dans cette forme donnée au caractère principal, cherchait avant tout l'instruction de son élève; mais il créait en même temps une des conceptions les plus intéressantes et les plus neuves de l'Epopée. Pour achever de saisir dans le Télémaque, trésor des richesses antiques, la part d'invention qui appartient à l'auteur moderne, il faudrait comparer l'Enfer et l'Elisée de Fénélon, avec les mêmes

(1) Voyez Émile, tom. IV.

peintures tracées par Homère et par Virgile. Quelle que soit la sublimité du silence d'Ajax, quelle que soit la grandeur et la perfection du VIe. Livre de l'*Enéide*, on sentirait tout ce que Fénélon a créé de nouveau, ou plutôt tout ce qu'il a puisé dans les Mystères chrétiens, par un art admirable ou par un souvenir involontaire. La plus grande de ces beautés inconnues à l'antiquité, c'est l'invention de douleurs et de joies purement spirituelles, substituées à la peinture faible ou bizarre de maux ou de félicités physiques. C'est-là que Fénélon est sublime, et saisit mieux que le Dante le secours si neuf et si grand du christianisme. Rien n'est plus philosophique et plus terrible que les tortures morales qu'il place dans le cœur des coupables, et pour rendre ces inexprimables douleurs, son style acquiert un degré d'énergie que l'on n'attendrait pas de lui, et que l'on ne trouve dans aucun autre. Mais lorsqu'échappé à ces affreuses peintures, il peut reposer sa douce et bienfaisante imagination sur la demeure des justes, alors on entend des sons que la voix humaine n'a jamais égalés; et quelque chose de céleste s'échappe de son ame, enivrée de la joie qu'elle décrit. Ces idées-là sont absolument étrangères au génie antique; c'est l'extase de la charité chrétienne; c'est une religion toute d'amour, interprétée par l'ame douce et tendre de Fénélon; c'est *le pur amour* donné pour récompense aux justes, dans l'Élysée mythologique. Aussi, lorsque de nos jours un écrivain de génie a voulu retracer le paradis chrétien, il a dû sentir plus d'une fois qu'il était devancé par l'anachronisme de Fénélon, et malgré les efforts d'une riche imagination, et l'emploi plus facile et plus libre des idées chrétiennes, il a été obligé de se rejeter sur des images moins heureuses, et il n'a mérité que le second rang. L'Élysée de Fénélon est une des créations du génie moderne; nulle part la langue française ne paraît plus flexible et plus mélodieuse. Le style du *Télémaque* a éprouvé beaucoup de critiques; Voltaire en a donné l'exemple avec goût. Il est certain que cette diction si naturelle, si doucement animée, quelquefois si énergique et si hardie, est entremêlée de détails faibles et languissants; mais ils disparaissent dans le tissu fort et délicat du style. L'intérêt du poëme conduit le lecteur, et de grandes beautés le raniment et le transportent. Quant à ceux qui s'offensent de quelques mots répétés, de quelques constructions négligées, qu'ils sachent que la beauté du langage n'est pas dans une correction sévère et calculée, mais dans un choix de paroles simples, heureuses, expressives, dans une harmonie libre et variée qui accompagne le style, et le soutient comme l'accent soutient la voix; enfin dans une douce chaleur partout répandue, comme l'ame et la vie du discours. Tous ces mérites composent la diction du *Télémaque*, et, réunis à la beauté du plan, ils forment un des ouvrages les plus originaux de la littérature moderne. Les *Aventures d'Aristonoüs* respirent ce charme attendrissant qui n'est donné qu'à quelques hommes, à Virgile, à Racine, à Fénélon; dans ce morceau de quelques pages on devinerait l'auteur du *Télémaque*, comme dans le dialogue de *Sylla et d'Eucrate* on reconnaît Montesquieu. Il n'appartient qu'aux hommes véritablement supérieurs de pouvoir renfermer ainsi dans un cadre très étroit l'essai de tout leur génie. Après le *Télémaque*, l'ouvrage le plus important de Fénélon par le sujet et l'étendue, c'est le *Traité de l'exis-*

tence de Dieu; on n'y trouve pas la profondeur et la logique de Clarke; Fénélon procède par l'argument des causes finales, ce qui est très favorable à l'imagination descriptive; il répand des trésors d'élégance, il peint la nature, il en égale les richesses et les couleurs par l'éclat de son style; souvent il laisse échapper cette abondance de sentiments tendres et passionnés, langage naturel de son cœur. Quelques endroits sont animés de cette logique lumineuse et pressante, dont il donna tant d'exemples dans ses débats avec Bossuet. Elle se retrouve peut-être à un plus haut degré, et plus dégagée d'ornements dans les Lettres sur la religion, modèle d'une discussion sincère et convaincante: enfin, comme le style, suivant l'expression d'un ancien, est la physionomie de l'ame, tous les ouvrages de Fénélon, marqués de cette précieuse empreinte, méritent d'être lus. Son style a toujours un caractère reconnaissable de simplicité, de grâce et de douceur, soit dans les élans passionnés, dans le langage éloquemment mystique de ses Entretiens affectifs, soit dans la gravité de ses Directions pour la conscience d'un roi, soit dans la prodigieuse fécondité, dans la subtilité, dans la noble élégance de sa théologie polémique. Ce style n'est jamais celui d'un homme qui veut écrire, c'est celui d'un homme possédé de la vérité, qui l'exprime comme il la sent du fond de son ame. Et, quoique dans notre siècle on admire de préférence une composition soignée, où le travail est plus sensible, où les phrases, faites avec plus d'effort, paraissent enfermer plus de pensées; quoique la diction correcte, savante, énergique, de Rousseau paraisse, à bien des juges, le plus parfait modèle, il est permis de croire que le style de Fénélon, plus rapproché du caractère de notre langue, suppose un génie plus rare et plus heureux. Fénélon a trouvé un historien digne de lui. M. de Bausset, ex-conseiller de l'université de France, s'est livré aux plus curieuses recherches pour écrire la vie d'un évêque dont il sentait profondément les vertus; et, ce qui est le plus grand des éloges, il a conservé dans la candeur noble et touchante de sa narration quelque chose du goût et du style de Fénélon (1). Il serait ridicule de citer jusqu'au moindre opuscule de Fénélon; nous nous bornerons à indiquer ses principaux ouvrages: I. *Traité de l'éducation des Filles*, ouvrage composé en 1681, mais qui fut imprimé pour la première fois en 1687, in-12; II. *Traité du Ministère des Pasteurs*, 1688, in-12; III. *Explication des Maximes des Saints*, 1697, in-12. La meilleure édition est, dit-on, celle de Bruxelles, 1698, in-12 de 164 pages. Cet ouvrage est un de ceux qui n'ont pas été reproduits dans les collections des *OEuvres de Fénélon*; IV. *Aventures de Télémaque*. Après avoir accordé le privilége pour l'impression de ce livre, Louis XIV la fit suspendre lorsqu'on en était à la page 208. Cette première édition, ou plutôt ce fragment, comprenant quatre livres et demi, porte le titre de: *Suite du IV*[e]. *Livre de l'Odyssée d'Homère*, ou *les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, et la date de 1699 (*Voy.* Cousin). On en fit sur-le-champ deux réimpressions en 208 pages, et une en 80. Cette même année, 1699, vit paraître successivement, en cinq parties, l'ouvrage complet. Les éditions se multiplièrent à l'infini, sans qu'aucune

(1) La partie bibliographique qui suit n'est pas de M. V—s.

soit remarquable, si ce n'est celle de l'abbé Saint-Remy, en 1701, in-12, avec une préface qui ne se retrouve que dans quelques éditions. Les divisions du *Télémaque* avaient été, suivant les caprices des éditeurs, faites en neuf livres, puis en dix, puis en seize. Enfin, après la mort de Louis XIV, la famille de Fénelon put donner une édition du *Télémaque*, et le marquis de Fénelon, petit neveu de l'archevêque, en fit paraître deux à la fois, chez Etienne, en 1717, chacune en un vol. in-12, et divisées en 24 livres. On mit à la tête une dissertation sur la poésie épique par Ramsay. Cette édition servit de modèle à toutes celles que l'on a données depuis, et parmi lesquelles il suffira d'indiquer 1°. celles d'Amsterdam, Wetstein, 1719 ou 1725, avec des notes allégoriques et satiriques de H. Ph. de Limiers, formant une prétendue clef de l'ouvrage; 2°. celle d'Amsterdam, Wetstein, 1734, in-fol., tirée à 150 exemplaires, et donnée aussi par le marquis de Fénélon; 3°. celle de David Durand, avec les imitations des anciens (fournies par J. A. Fabricius), la Vie de l'auteur, et un petit Dictionnaire mythologique et géographique, Hambourg, 1731 ou 1732, in-12, réimprimée à Londres en 1745; 4°. les éditions imprimées chez MM. Didot, 1781, 4 vol. in-18, 1783, 2 vol. in-4°., 1783, 4 vol. in-18, 1784, 2 vol. in-8°., 1785, 2 vol. in-4°., 1790, 2 vol. in-8°., avec fig.; 5°. l'édition avec variantes, notes critiques, et l'histoire des diverses éditions de ce livre (par Bosquillon), Paris, Th. Barrois, an VII, 1799, 2 vol. in-18; 6°. l'édition donnée par M. Adry, avec les principales variantes, et une liste raisonnée des éditions, 1811, 2 vol. in-8°.; l'éditeur a corrigé le texte d'après un travail qu'il a fait, soit sur les manuscrits, soit sur les meilleures éditions. Il ne s'est pas contenté d'indiquer les principales éditions de *Télémaque*; il mentionne aussi chronologiquement les critiques, satires, apologies, parodies, traductions, imitations qu'on en a faites; il indique même les pièces de théâtre dont ce livre a fourni le sujet; 7°. l'édition de Parme, Bodoni, 1812, 2 vol. in-fol., imprimée par ordre du roi de Naples, pour l'éducation de son fils aîné: on a suivi le texte de M. Adry; 8°. celle de Lyon, 1815, 3 vol. in-8°. On y a reproduit la préface de Saint-Remy, le traité de Ramsay, les notes de David Durand et de Fabricius, celles de Limiers et les variantes; l'éditeur y a joint son travail particulier, indiquant les imitations de l'Ecriture-Sainte: on a ajouté la traduction des Livres V-X et le précis des autres livres de l'*Odyssée*, par Fénélon, qui n'avaient jamais été imprimés que dans les œuvres de l'auteur. Enfin, on y donne le catalogue de tous les ouvrages de l'archevêque de Cambrai. Le *Télémaque* a été traduit en prose dans toutes les langues de l'Europe, et même en grec et en latin; ces traductions ont eu elles-mêmes plusieurs éditions. La traduction polonaise, a été réimprimée à Leipzig, en 1750, in-12. M. Fleury l'Ecluse a donné l'*Essai d'un Télémaque polyglotte, ou les Aventures du fils d'Ulysse, publiées en langues française, grecque-moderne, arménienne, italienne, espagnole, portugaise, anglaise, allemande, hollandaise, russe, polonaise, illyrienne, avec une traduction en vers grecs et latins, par l'éditeur*, 1812, in-8°. Il n'est pas à croire que cette entreprise gigantesque puisse s'exécuter. Le Télémaque a été traduit en vers dans plusieurs langues. M. Pelletier publia le *septième Livre de Télé-*

maque, en vers français, 1777, in-8°., et donna le premier, en 1778. M. Hardouin a fait imprimer les *Aventures de Télémaque, mises en vers français* (avec le texte en regard), Paris, Didot aîné, 1792, 6 vol. in-12. M. Bouricaud a fait imprimer: *Télémaque, premier livre, traduction en vers français*, etc., Limoges, 1814, in-8°. On a imprimé à Tarbes en 1815, *le troisième livre des Aventures de Télémaque, mises en vers*. Il paraît que le même auteur avait donné précédemment les deux premiers livres. Il existe des traductions en vers allemands, par Benj. Neukirch, 1727-1739, 2 volumes in-fol., réimprimés en 1739, in-8°., et 1751, in-8°.; en vers hollandais (*voy*. Feitama); en vers italiens, par Scarselli, 1742, 2 vol. in-4°. (réimprimé en 1747, in-4°., et en 1748, 3 vol. in-8°.), et par F. Herman, 1749, in-12. Une traduction entière en vers latins parut anonyme à Berlin, en 1743, 2 vol. in-8°. Le Journal de Verdun, avril et août, 1753, contient deux fragments de deux traductions. Une traduction en vers latins du 1er. livre se trouve dans le *Recueil des Odes sacrées*, etc., *de M. de Bologne*, 1758. Joseph-Claude Destouches donna une traduction entière à Munich, 1759, in-4°., réimprimée à Augsbourg, 1764, in-4°. Enfin, on a publié à Paris, *Telemachiados libros XXIV*, etc., traduit en vers latins, par E. Alexandre Viel, Père de l'Oratoire, 1808, in-12, réimprimé en 1814, in-12. On ne lit plus les critiques de Fénélon; mais on en cite quelquefois encore deux (*Voy*. Faydit et Gueudeville). Beaucoup d'ouvrages ont été composés à l'instar du *Télémaque*. (*Voy*. Chambert, Florian, Junquières, Marmontel, Pechmeja, J. Pernety, Ramsay, Terrasson.) En 1703, Lesconvel donna les *Voyages de l'île de Naudely*, ou *l'Idée d'un règne heureux*, réimprimé en 1705. *Les Aventures de Néoptolème, fils d'Achille, propres à former les mœurs d'un jeune prince*, par Chansierges, parurent en 1718, in-12. M. Quesné a fait imprimer *Busiris*, ou *le Nouveau Télémaque*, 1802, 2 vol. in-12, réimprimés en 1809, 2 vol. in-12. On doit à un anonyme, qu'on croit être un M. Panckoucke, *Mentor à Tyrinthe, narration instructive, critique et morale, sur les événements, l'existence naturelle, l'esprit et la politique des Tyrinthiens*, 1802, 2 vol. in-8°., ouvrage rare, qui fut supprimé avec la plus grande rigueur. C'est une satire allégorique de la révolution de France, et surtout du gouvernement consulaire, qui régissait alors la république française. L'auteur a cela de commun avec celui du *Télémaque*, que tous deux ont censuré les travers de leurs contemporains; mais il y a une immense différence entre le style des deux ouvrages. V. *Dialogues des morts, composés pour l'éducation d'un prince*, 1712, in-12, édition qui ne contient que 45 Dialogues. L'édition de 1718, donnée par Ramsay, en 2 volumes, en contient un plus grand nombre. Les *Dialogues de Parrhasius et du Poussin*, et de *Léonard de Vinci et du Poussin*, parurent pour la première fois à la suite de la *Vie de Mignard*, par l'abbé de Monville, 1730, in-12, et furent imprimés séparément la même année, in-12. Quatre autres Dialogues n'ont été publiés qu'en 1787, dans l'edition in-4°. des Œuvres, ce qui porte à 72 le nombre des *Dialogues des Morts* qu'on a de Fénélon. VI. *Dialogues sur l'éloquence en*

général, *et sur celle de la chaire en particulier*, *avec une Lettre à l'Académie française*, publiés par Ramsay, 1718, in-12. C'est la première édition; il y en a beaucoup d'autres. (Voyez le N°. X ci-après.) VII. *Examen de la conscience d'un Roi*, composé aussi pour le duc de Bourgogne, et imprimé pour la première fois à la suite du *Télémaque* de Hollande, 1734, mais supprimé par ordre, ou sur l'invitation du gouvernement français, dans presque tous les exemplaires; réimprimé pour la première fois à Londres en 1747, in-12, et la même année à La Haye, par les soins de Félix de St.-Germain (qu'on croit être Prosper Marchand), sous le titre de *Directions pour la conscience d'un Roi*, titre sous lequel l'ouvrage est plus connu, et qu'il a conservé dans les éditions postérieures. L'édition de 1774 fut, disent les éditeurs, faite *du consentement exprès du roi* (Louis XVI, qui venait de monter sur le trône). VIII. *Lettres sur divers sujets*, *concernant la religion et la métaphysique*, 1718. Ces Lettres sont au nombre de cinq. IX. *Démonstration de l'existence de Dieu*, *tirée de la connaissance de la nature*, *et proportionnée à la faible intelligence des plus simples*, 1713, in-12, avec une Préface par le P. Tournemine, et reimprimée la même année. La Préface du P. Tournemine fut désapprouvée par Fénélon. L'édition de 1718 est la première qui soit complète : il y a beaucoup de réimpressions; celle qui parut à la fin de l'an 1810 est augmentée de notes par M. L. A. Martin. La traduction allemande, par J. A. Fabricius étant de 1714, ne se trouve pas complète. X. *Recueil de Sermons choisis sur différents sujets*, 1710, in-12, qui ne sont pas tous de Fénélon. On en publia en 1727 un recueil de dix Sermons On a imprimé à Paris, en 1803, un volume in-12, intitulé : *Sermons choisis de Fénélon*, *précédés de ses Dialogues sur l'éloquence;* on n'y trouve que le *Sermon pour le jour des Rois*, et le *Discours pour le sacre de l'électeur de Cologne*, le seul que Fénélon ait écrit. On sait que l'archevêque de Cambrai pensait que les prédicateurs ne doivent pas composer des discours qui aient besoin d'être appris et débités par cœur, et qu'il valait mieux prêcher d'abondance d'après un petit canevas; il a toujours suivi cette méthode, et dans le volume dont nous parlons, on trouve le *plan d'un Sermon de Fénélon*, *figuré d'après son manuscrit.* XI. *Œuvres spirituelles*, publiées d'abord en un, puis en deux, en quatre, et même en cinq volumes; mais ces recueils ne contiennent qu'une partie des opuscules que Fénélon avait composés en ce genre.—Il n'existe pas d'édition complète des Œuvres de Fénélon. Le clergé de France en entreprit une quelques années avant la révolution. La direction en fut confiée d'abord à l'abbé Gallard, puis à l'abbé de Querbeuf; il en a paru 9 vol. in-4°., Paris, Didot, 1787-92. Soit par l'effet de la révolution, qui aurait empêché de la continuer, soit que le clergé n'ait pas cru devoir reproduire certaines pièces, on chercherait vainement dans cette collection les écrits de Fénélon sur le quiétisme, ceux sur le jansénisme, son *Explication des Maximes* et ses *Mandements.* La liste des opuscules omis se trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 5e. année, tom. II, pag. 513-516. Cette édition in-4°., qui contient une Vie de Fénélon, par l'abbé Querbeuf, a servi de modèle à celle en 10 vol. in-8°. ou in-12, publiée à Paris en 1810. Au

lieu de la Vie de l'auteur, par Querbeuf, on s'est contenté d'en mettre l'abrégé par M. Chas. Dans l'édition des *OEuvres de Fénélon*, Toulouse, 1809-1811, 19 vol. in-12, on a reproduit la Vie de Fénélon, par Querbeuf, et cette édition contient de plus que les deux précédentes, quatre *Instructions pastorales* et l'*Abrégé des Vies des anciens philosophes*. On sait que ce dernier ouvrage, qui parut pour la première fois en 1726, in-12, est contesté à Fénélon. Il en aurait tout au plus laissé le canevas. On croit que le P. Ducerceau rédigea l'ouvrage, et y ajouta les Vies de Socrate et de Platon. M. l'abbé Jauffret, depuis évêque de Metz, a fait imprimer des *OEuvres choisies de Fénélon*, Paris, an VIII, 6 vol. in-12, et il a donné depuis quatre volumes d'*OEuvres spirituelles et choisies*. On trouve quelques Lettres inédites de Fénélon dans le *Magasin encyclopédique*, de septembre 1813. Quelques années après la mort de Fénélon, on avait imprimé un *Recueil de quelques opuscules de M. de Salignac de Lamotte-Fénélon, archevêque de Cambrai, sur différentes matières importantes*, in-8°., réimprimé en 1722, in-8°., volume rare, dont nous possédons un exemplaire, et qui est précieux, parce qu'il contient un Catalogue détaillé, ou Notice de tous les ouvrages: ce Catalogue a été reproduit dans l'édition du *Télémaque*, faite à Lyon en 1815. Fénélon avait été remplacé à l'académie française par de Boze; son éloge fut le sujet du prix proposé par cette compagnie savante. Laharpe fut couronné; M. l'abbé Maury obtint l'accessit, ainsi que l'abbé Remi. Doigny du Ponceau et Pezai avaient aussi concouru: ces cinq Discours sont imprimés; le dernier est anonyme. D'Alembert a fait l'éloge de Fénélon; on le trouve dans l'*Histoire des membres de l'acad. franç.*, in-12, t. I et III. Un M. Marchant composa un *Fénélon, poëme* (en un chant), 1787, in-8°., réimprimé à Cambrai, 1804, in-8°. On a vu paraître depuis *la Fénéloniade* ou *le Cigne de Cambrai, poëme en trois chants*, 1809, in-8°. Chénier a composé une tragédie intitulée: *Fénélon*, ou *les Religieuses de Cambrai*: Fénélon est le héros de la pièce, mais c'est un trait de la vie de Fléchier qui en fournit le sujet. L'abbé Galet publia sur Fénélon un petit volume intitulé: *Recueil des principales vertus de Fénélon*, 1725, in-12; la même année, Ramsay donna une *Vie de Fénélon*, in-12, réimprimée en 1729, in-12. A la suite de la réimpression faite à Londres en 1747, des *Directions pour la conscience d'un roi*, on avait mis un *Récit abrégé de la Vie de Fénélon*, que Prosper Marchand réimprima à La Haye, en 1747, sous le titre de *Nouvelle Histoire de messire François de Salignac de Lamotte-Fénélon*, in-12. On publia à Paris, Briaud, 1788, in-12, une *Nouvelle Vie de Fénélon*, (par M. Chas) qu'on a reimprimée en tête de l'édition des OEuvres, en 10 vol. in-8°. ou in-12. Ce n'est, ainsi que nous l'avons dit, qu'un abrégé de l'ouvrage de Querbeuf. Enfin M. de Bausset, ancien évêque d'Alais, a donné son *Histoire de Fénélon*, 1808, 3 vol. in-8°., réimprimée dès l'année suivante avec des corrections et augmentations, 3 vol. in-8°.; la carrière ne pouvait être mieux fermée. V—N.

FÉNÉLON (GABRIEL-JACQUES DE SALIGNAC, marquis DE), neveu de l'archevêque de Cambrai, chevalier des ordres du roi, était aussi lieutenant-général de ses armées. Il fut nommé en 1725 ambassadeur en Hollande et chargé de présenter aux Etats la

Lettre de Louis XV relative à son mariage. Il conféra avec neuf députés de ce gouvernement sur l'état des affaires, et en 1727, parut comme plénipotentiaire au congrès de Soissons. Il s'y distingua par son esprit lucide, par son caractère conciliant. Ce fut lui qui conclut et signa le traité de neutralité fait avec les Etats le 4 novembre 1733; il obtint le titre de conseiller d'état d'épée, à la place du marquis de Bonac, et fut tué d'un coup de canon à la bataille de Rocoux, le 11 octobre 1746. On a de lui plusieurs *Mémoires diplomatiques*, relatifs aux négociations dont il avait été chargé. Ce fut encore lui qui publia la première édition régulière et conforme au manuscrit de l'auteur, des *Aventures de Télémaque*, Paris, Jacques Etienne et Florentin Delaulne, 1717, in-12, 2 vol.; l'épître dédicatoire est de lui, et le privilége est accordé en son nom. Cette édition est divisée en vingt-quatre livres.—FÉNÉLON (François-Louis de Saliguac, marquis de La Motte), frère du précédent, capitaine de cavalerie, et chevalier de St.-Louis, publia, en 1761, Paris, in-8°., une tragédie d'*Alexandre*, qui ne fut représentée que sur des théâtres particuliers. Z.

FÉNÉLON (J. B. A. SALIGNAC DE), de la famille des précédents, naquit à Saint-Jean-d'Estissac, en Périgord, l'an 1714; et, jeune encore embrassa l'état ecclésiastique. Il fut aumônier de la femme de Louis XV, et quitta la cour à la mort de cette princesse, pour se retirer au prieuré de Saint-Sernin-du-Bois (à 3 lieues d'Autun), l'unique bénéfice dont il ait jamais joui, situé dans les montagnes et de l'aspect le plus sauvage. Ce fut dans ce réduit solitaire qu'il eut occasion, pour la première fois, d'exercer ces vertus bienfaisantes qui n'ont pas rendu sa mémoire moins chère aux cœurs sensibles que celle du grand Fénélon. Le pays ne contenait que des main-mortables. Il annulla son terrier, en fit dresser un autre, et tous ses vassaux se trouvèrent libres. Il encouragea la culture des terres, et, pour faciliter le débit du charbon, abondant dans la contrée, il y établit des forges, aux propriétaires desquelles il abandonna le produit d'un vaste étang, qui formait la meilleure partie de son revenu. Non content de ces libéralités, il fit faire à ses frais et pendant une disette, une grande route conduisant de Saint-Sernin à Conches, où se tenait un gros marché. Il obtint ainsi le double avantage de faciliter à ses vassaux la vente de leurs denrées, et de procurer aux femmes, aux enfants, aux vieillards, employés dans ces travaux, une existence assurée dans ces temps de misère. Appelé par ses affaires à Paris, il y fixa son séjour, et se logea aux missions étrangères. Il eut bientôt connaissance de l'établissement formé par l'abbé de Pontbriant en faveur des Savoyards, et fut sollicité d'en prendre la direction. Touché du sort de ces jeunes infortunés, que leurs parents envoyent à Paris chercher leur subsistance dans des travaux pénibles et rebutants, et que, souvent, de trop grands loisirs exposaient à contracter les vices inséparables du défaut d'éducation, il entreprit de leur faire connaître les vérités utiles de la religion, et de leur donner une instruction qui pût les mettre à l'abri des dangers de la corruption. Il les réunissait autour de lui, les catéchisait, faisait surveiller leur conduite, aidait de sa bourse ceux que les maladies ou le défaut d'ouvrage eussent laissés sans ressources. Ceux qui se distinguaient par

une conduite régulière, par une application constante à leurs devoirs, recevaient de lui de petites médailles de cuivre qu'il avait fait frapper; ils en paraient leur boutonnière, et ces médailles, connues de la police, étaient une recommandation puissante. Ce fut encore lui qui leur fit joindre au métier de ramoneur celui plus journalier de décroteur, et qui leur fournit d'abord les outils nécessaires. On le voyait souvent s'arrêter auprès d'eux dans les carrefours, s'informer de leur gain, de leurs besoins, et pourvoir à tout sans jamais se lasser d'être utile. Quand ses moyens étaient épuisés, il intéressait les hommes opulents au sort de sa pauvre et nombreuse famille. Une conduite aussi philantropique, qui lui avait mérité le titre honorable d'*Evêque des Savoyards*, ne put trouver grâce devant les brigands qui avaient juré une haine implacable aux vertus et aux talents. Fénélon fut arrêté comme *suspect*, et transféré dans la prison du Luxembourg. Les Savoyards, effrayés, présentèrent aux chefs du gouvernement une petition dans laquelle ils redemandaient leur père, leur unique appui; ils exposaient tout ce qu'il avait fait pour eux; ils dévoilaient le secret de ses vertus. Ni leurs larmes, ni leur désespoir ne purent fléchir les tigres altérés du sang français. L'abbé Fénélon fut traduit au tribunal révolutionnaire, condamné à mort et décapité le 7 juillet 1794, à l'âge de quatre-vingts ans. A sa sortie du Luxembourg, un porte-clef se trouve sous ses pas: c'était un des Savoyards qui lui devaient l'existence. On peut juger combien cette entrevue fut déchirante. Dans la voiture, il ne cessa d'exhorter, de consoler ses compagnons d'infortune. Au pied de l'échafaud tous s'agenouillèrent; il prononça sur eux les paroles de l'absolution, et l'on remarqua que le bourreau lui-même courba sa tête devant l'homme qu'il allait immoler. Ce fut Fénélon qui entreprit, au nom de sa famille, l'édition in 4°. des *OEuvres* de son illustre parent, dont le soin fut confié au P. de Querbeuf. Il signa l'épître au roi qui se trouve en tête; mais il ne vécut pas assez pour voir la fin de son entreprise. On trouve son Eloge dans le tome second des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, faisant suite aux *Annales catholiques*, Paris, 1800, in-8°. D. L.

FENESTELLA. *V.* FIOCCO.

FENILLE. *V.* VARENNE.

FENIZER ou FENNITZER (JEAN), coutelier à Nuremberg, où il mourut le 21 novembre 1629, s'est fait un nom par son zèle pour la propagation des bonnes études. Quoiqu'il y eût déjà dans cette ville une bibliothèque publique, formée des débris de celles des monastères détruits lors de la réformation (*Voy.* EBNER), Fenizer, qui avait déjà fondé six bourses pour des étudiants en théologie, ne la jugea pas suffisante, et fit en 1615, un fonds annuel pour acheter des livres à l'usage du ministère ecclésiastique, et dès l'année suivante, la bibliothèque commença à se former. Par son testament, en 1624, il augmenta encore cette fondation de vingt florins de rente annuelle. Quelques donations particulières ont dans la suite contribué à l'enrichir; J. G. Baier, professeur d'Altdorf, lui donna une nombreuse collection d'ouvrages mystiques et fanatiques en tout genre, et J. Sigismond Moerl une collection plus curieuse encore, de livres pour et contre les Hernhutes. Quoique Nuremberg ait d'autres bibliothèques plus importantes (*Voy.* MURR et SOLGER), celle de Fenizer, dont le soin est confié au

chapitre de l'église de St.-Laurent, tient encore un rang assez distingué parmi les bibliothèques publiques d'Allemagne. J. Michel Weis en publia le catalogue en 1736, in-4°. de 80 pag., avec le portrait de Fenizer, et une notice sur sa vie. Léonard Binder en a donné un plus étendu en 1776, in-8°. De Murr en a fait connaître les principaux articles dans le tom. II de ses *Memorabilia Bibl. publ. Norimb.* C. M. P.

FENN (sir John), auteur anglais, né à Norwich en 1739, était membre de la société des Antiquaires de Londres, et publia en 1784, in 4°., *Trois tables chronologiques présentant l'état de cette société depuis son origine, en 1572, jusqu'en 1784.* Étant devenu possesseur des papiers de la famille Paston de Caister, jadis riche et puissante, établie dans le comté de Norfolk, il en fit un choix qu'il donna au public en 1787, en 2 vol. in-4°., sous le titre de *Lettres originales écrites sous les règnes de Henri VI, Edouard IV et Richard III, par différentes personnes de distinction, etc., arrangées dans un ordre chronologique, avec des notes historiques et explicatives.* On trouve dans ces lettres des anecdotes curieuses et qui jettent du jour sur une époque intéressante, mais peu connue: Fenn a imprimé les originaux sur le recto de la page, et en a donné en regard une espèce de version en orthographe moderne. Seize planches gravées qui les accompagnent, contiennent des *fac simile*, des figures de cachets, et même les formes en usage alors pour ployer les lettres. George III, à qui l'ouvrage était dédié, témoigna sa satisfaction à l'auteur en le créant chevalier. Il y eut bientôt une nouvelle édition de ces lettres, qui fut suivie en 1789 de la publication de deux autres volumes. Sir John Fenn exerça les fonctions de juge de paix, et il était en 1791 shérif du comté de Norfolk. Il a écrit sur les devoirs de cette place un traité qui n'a pas été imprimé, non plus, à ce que nous croyons, qu'un 5°. volume de *Lettres écrites sous le règne de Henri VII*, et qu'il avait préparé pour l'impression. Il mourut à East-Dereham, dans le comté de Norfolk, le 14 février 1794. X s.

FENOLLIET (Pierre), évêque de Montpellier, était né à Annecy, vers la fin du 16°. siècle, de parents honnêtes, mais peu favorisés de la fortune. Il fit ses études au collége de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, et se consacra entièrement au ministère de la chaire. St. François de Sales chercha à le fixer auprès de lui, en le nommant à une cure, puis à un canonicat de sa cathédrale. Cependant il accepta la place de théologal du chapitre de Gap, et peu de temps après, fut mandé à Paris, où il prêcha devant Henri IV avec un tel succès, que ce prince le retint pour son prédicateur ordinaire. En 1607, l'évêché de Montpellier étant devenu vacant par la mort du titulaire, Fenolliet fut désigné pour lui succéder. Cette nouvelle causa une joie très vive aux catholiques, qui envoyèrent une députation à Henri IV pour le remercier de ce choix. Le nouveau prélat donna ses premiers soins aux moyens d'arrêter les progrès de l'hérésie, rappela dans leurs convents les religieux qui en avaient été chassés, établit des missions dans les campagnes, et parvint à faire rentrer dans le sein de l'église un grand nombre de personnes égarées. Cependant l'édit qui ordonnait la restitution de tous les biens ecclésiastiques possédés par les protestants, excitait des mécontentements

qui éclatèrent en 1621. Les révoltés s'emparèrent de Montpellier, et l'évêque fut obligé de s'enfuir. Il rentra dans son diocèse après la pacification de 1622, et continua de l'administrer avec autant de zèle que de sagesse. En 1635, il assista à l'assemblée générale du clergé, convoquée pour prononcer sur la validité du mariage de Monsieur avec Marguerite de Lorraine, et fut d'avis que cette union était nulle, puisqu'elle avait été contractée sans le consentement du roi (*Voyez* Gaston d'Orléans). Les affaires de son diocèse l'ayant obligé de retourner à Paris en 1652, il y mourut le 23 novembre, et fut inhumé dans l'église Saint-Eustache. On a de ce prélat : I. *Remontrances au Roi contre les duels*, Paris, 1615, in-8°.; II. une *Harangue au Roi*, prononcée à Béziers le 20 juillet 1621; elle est imprimée au tome VIII du *Mercure françois*. Cette pièce, dit Lelong, est bien faite, vive et pathétique; les malheurs de l'église et les fureurs des protestants qui venaient de s'emparer de Montpellier, y sont représentés avec beaucoup de force; mais on ne goûta pas qu'il voulût engager le roi à assiéger cette ville pendant l'automne; III. *Discours sur le mariage de Monsieur* (Gaston de France), imprimé dans le *Mercure françois*, tom. XX; IV. les *Oraisons funèbres* du chancelier Pompone de Bellièvre, Paris, 1607, in-8°., de Louis Ier., duc de Montpensier, 1608, in-8°., de Henri-le-Grand, 1610, in-8°., et de Louis XIII, 1643, in-4°. W—s.

FENOUILLOT. *V.* Falbaire.

FENTON (Edouard), navigateur anglais; voulant, ainsi que son frère Geoffroi, ne tenir leur bien-être que de leur industrie, ils vendirent pour toute fortune le petit patrimoine qu'ils tenaient de leurs ancêtres dans le comté de Nottingham. Geoffroi s'adonna à l'étude, et devint secrétaire d'état pour l'Irlande. L'inclination d'Edouard lui fit embrasser la carrière militaire. Il servit quelque temps en Irlande, où il s'acquit assez de réputation; mais sir Martin Frobisher ayant, au retour de son premier voyage au nord, annoncé la probabilité de découvrir un passage par le nord-ouest pour pénétrer dans la mer du sud, Fenton se sentit animé du désir de l'accompagner dans son second voyage. Il eut le commandement d'un petit bâtiment de vingt-cinq tonneaux, sur lequel il accompagna Frobisher en 1577 au détroit qui porte le nom de ce dernier. Au retour une tempête le sépara de son chef, et il aborda à Bristol. Une troisième expédition, qui ne fut pas plus heureuse, ne convainquit pas Fenton de l'impossibilité de trouver ce que l'on cherchait. Il demanda que l'on fît une autre tentative; on accéda à ses vœux après bien des délais; mais il est difficile de reconnaître positivement le but que l'on se proposait dans cette expédition, car les instructions du conseil-privé qui existent encore, et qui enjoignent à Fenton de tâcher de découvrir un passage au nord-ouest, lui ordonnent de doubler le cap de Bonne-Espérance pour aller aux Indes, et, arrivé aux Moluques, de gagner la mer du sud, puis de revenir par le passage supposé du nord-ouest, mais de ne pas songer à traverser le détroit de Magellan, à moins d'une nécessité absolue. Cependant un auteur anglais nous dit que, malgré la teneur de ses instructions, les personnes de la cour qui favorisaient Fenton voulaient simplement lui procurer l'occasion d'al-

ler chercher fortune dans la mer du sud, et pour ne pas exciter les soupçons des Espagnols, masquaient cette expédition sous l'apparence d'un voyage de découverte. Il partit en 1582 avec quatre bâtiments, et dirigea sa navigation vers l'Afrique, et ensuite vers le Brésil, pour continuer son voyage vers le détroit de Magellan; mais sur l'avis qu'il reçut qu'une flotte espagnole considérable l'attendait à l'entrée du détroit, il atterit à St.-Vincent, établissement portugais; il y rencontra trois vaisseaux de l'escadre espagnole, leur livra combat, et après une action très chaude, il coula à fond leur vice-amiral, et revint en Angleterre au mois de mai 1583. Il fut accueilli de la manière la plus flatteuse, et lors de l'armement destiné à repousser en 1588 l'attaque de la fameuse Armada, on lui donna le commandement d'un vaisseau. Il eut une grande part aux brillants succès de ses compatriotes dans cette occasion, et se distingua autant par ses talents que par sa bravoure. La paix vint l'arracher à cette vie active qui le charmait. Il passa le reste de ses jours dans la retraite à Deptford, où il mourut en 1603, et où Richard, comte de Cork, qui avait épousé sa nièce, lui fit élever un monument. On trouve la relation des voyages de Fenton dans le 3e. volume du recueil de Hackluyt. E—s.

FENTON (Sir Geoffroi), issu d'une ancienne famille du comté de Nottingham, naquit dans ce comté vers le milieu du 16e. siècle. Il fut employé en Irlande par la reine Elisabeth, d'abord en qualité de conseiller privé, puis de secrétaire d'état. Placé, à ce qu'il paraît, par cette princesse comme une espèce de surveillant auprès des gouvernements, il conserva toute sa vie sa confiance et celle du roi Jacques Ier., auprès desquels il fit de fréquents voyages pour les instruire plus particulièrement de ce qui faisait l'objet de sa surveillance. Son crédit ne fut jamais altéré ni par les intrigues de la cour, ni par les efforts de ceux dont il éclairait quelquefois de trop près la conduite. Il le dut sans doute à son parfait désintéressement, remarquable dans l'administration d'un pays où les agents de l'Angleterre songeaient beaucoup plus à leurs affaires qu'à celles de leur gouvernement, et où le gouvernement lui-même semblait autoriser cette sorte d'infidélité. Sir William Fitz Williams, l'un des gouverneurs d'Irlande sous Elisabeth, demandant à l'un de ses ministres quelque récompense de ses longs services en Irlande : « Le gou» vernement d'Irlande, répondit ce» lui-ci, n'est pas un service, mais » une récompense. » Eclairé, dit-on, par cette réponse, sir William, qui jusque-là n'avait pensé qu'à servir, ne songea plus qu'à se récompenser. Uniquement occupé des intérêts de ses souverains, sir Geoffroi Fenton est tellement loué par les historiens anglais d'avoir veillé en Irlande aux intérêts de l'Angleterre, que les Irlandais pourraient avoir eu à s'en plaindre; il paraît cependant qu'il les traita avec justice, quoique sans indulgence. Il mourut à Dublin le 19 octobre 1608. Il fut beau-père de Richard Boyle, connu depuis sous le nom de grand comte de Cork. On a de lui quelques traductions d'ouvrages français, italiens, espagnols, etc. On cite entr'autres une traduction de l'histoire des guerres d'Italie, de Guichardin, imprimée vers 1579. X—s.

FENTON (Elisée), poète anglais, né à Shelton, près de Newcastle under

Line, dans le comté de Stafford, était le plus jeune de douze enfants d'un même père. Il fut destiné au ministère ecclésiastique; mais n'ayant pas cru devoir prêter les serments exigés sous le règne du roi Guillaume et de la reine Anne, il quitta l'université de Cambridge, où il avait été élevé, et se dévoua à l'enseignement et à la culture des lettres. Après avoir été quelque temps sous-maître dans une école célèbre à Headley, au comté de Surrey, le comte d'Orrery le prit pour son secrétaire, et lui confia, en 1714, l'éducation du lord Boyle, depuis comte Orrery, son fils unique. Une amitié intime s'établit et subsista entre le précepteur et son noble élève, qui, vingt ans après sa mort, ne pouvait parler de lui que les larmes aux yeux. Il jouit également de l'amitié et de l'estime de Pope, qui lui confia l'exécution d'une partie de sa traduction de l'Odyssée, et le fit entrer d'abord chez le secrétaire-d'état Craggs, et ensuite chez la veuve de sir William Trumball, dont il éleva le fils, et où il finit ses jours dans une situation douce et aisée, trop aisée même; car, rongé de goutte et devenu d'un embonpoint excessif, il mourut le 13 juillet 1730, dit lord Orrery, « d'un bon fauteuil et de deux » bouteilles de *porter* par jour. » Ses ouvrages sont : I. un volume de poésies, publié en 1717; II. la tragédie de *Mariamne*, représentée avec succès en 1723; III. la traduction des 1er., 4e., 19e. et 20e. livres de l'Odyssée, insérée par Pope dans sa traduction de ce poëme; IV. une *Vie de Milton*, dont Johnson a parlé avec beaucoup d'éloge, et des poésies imprimées dans la collection choisie de Nichols, en 1780. Fenton a publié en outre un volume intitulé : *Vers d'Oxford et de Cambridge*, 1709, et une superbe édition des OEuvres de Waller, avec des notes estimées. Pope lui a consacré une belle épitaphe. Les OEuvres de Fenton, en vers et en prose, ont été recueillies en un volume in-4°., Londres, Toulon, 1739. Ses ouvrages de poésie se sentent en général de la précipitation que lui imposa souvent la nécessité. On y trouve cependant un vrai talent, doué de grâce et d'élégance. Pope regarde son Ode à lord Gower comme une des plus belles odes anglaises après celle de Dryden connue sous le nom de *la Fête d'Alexandre*. On y trouve cependant plus d'élégance que d'enthousiasme. Son travail, dans la traduction de l'Odyssée, ainsi que celui de Broome, que Pope s'était associé avec lui, ne fait nullement disparate avec les vers du principal traducteur; mais Pope disait que Broome lui coûtait plus de peine à corriger que Fenton. X—s.

FER (Nicolas de), géographe français, né en 1646, était un homme très laborieux, qui apportait au travail plus d'ardeur que d'exactitude. Il fit graver un grand nombre de cartes qui ne laissèrent pas que d'avoir de la vogue, par les ornements dont il les accompagnait. Celles qui ont pour titre *Théatre de guerre*, sont enrichies du plan des villes fortes; les autres représentent les singularités relatives aux mœurs des peuples et à l'histoire naturelle, et assez souvent la bordure contient l'histoire et la description de chaque pays. Mais ce n'est pas là ce qui fait le mérite d'une carte géographique. Il a cependant publié quelques cartes particulières fort détaillées, qui lui furent communiquées par des savants ou des ingénieurs. Telles sont, entre autres, le *Diocèse de Paris*, en 4 feuilles; la *Banlieue de Paris*; le *Canal d'Or-*

léans et celui de *Briare*, et les cartes des Pays-Bas catholiques, qu'il a copiées sur celles qui parurent à Bruxelles, au commencement du 18e. siècle, par les soins de Herman, homme d'esprit et habile ingénieur; ce dernier les avait destinées à l'usage des officiers généraux. On a aussi de de Fer un livre intitulé : *Introduction à la Géographie*, Paris, 1708, in-12. Lenglet avance que de Fer s'est laissé conduire dans la composition de cet ouvrage, qui au reste est médiocre, et dont le seul mérite est d'être gravé. De Fer a aussi donné *les Côtes de France sur l'Océan et la Méditerranée, corrigées et augmentées, et divisées en capitaineries de gardes-côtes*, Paris, 1690, in-4°. : elles passèrent dans leur temps pour être assez bonnes. De Fer, qui avait beaucoup gagné par les enjolivements qu'il avait mis à ses cartes, devint géographe du roi et du dauphin. Le nombre des planches qu'il fit graver s'élève à plus de six cents. Il publia aussi différents jeux, tels que *Jeu des Rois de France*, *des Métamorphoses*, *des Nations*, *des Constellations*, etc. Accablé d'infirmités pendant les vingt dernières années de sa vie, il les supporta avec beaucoup de constance, et ne cessa pas de travailler. Il avait voyagé en Italie, en Allemagne et dans d'autres parties de l'Europe, et jouissait d'une assez grande réputation. Il mourut le 15 octobre 1720. On trouve, dans la *Méthode pour étudier la Géographie* par Lenglet Dufresnoy, et dans les *Ephémerides géographiques* de Weimar, 1803, le Catalogue des cartes et des autres ouvrages de ce géographe.
E—s.

FER DE LA NOUERRE (de), capitaine d'artillerie au service des Colonies, des académies de Dijon et de Turin, vivait vers la fin du siècle dernier, et consacra ses travaux à des objets utiles. On a de lui trois volumes in-8°., Paris, 1786, intitulés *Science des canaux navigables*, et qui traitent de la possibilité de faciliter l'établissement général de la navigation du royaume, de supprimer les corvées et d'introduire dans les travaux publics l'économie que l'on désire. L'auteur s'y occupe successivement du roulage et de ses lois, de l'inconvénient des péages sur les rivières, et propose, pour suppléer aux corvées, l'établissement de barrières, avec droit de transit sur les routes de terre. Il passe ensuite à l'exposé de son projet favori, celui d'amener à l'Estrapade, avec moins d'un million de frais, les rivières d'Yvette et de Bièvre, projet dans lequel il avait été devancé par Déparcieux. (*Voyez* Déparcieux). On trouvera dans les *Mémoires secrets* de Bachaumont, année 1783, le tableau des difficultés qu'il éprouva de la part du gouvernement et de l'administration des ponts et chaussées. La Nouerre fut un antagoniste de Perronet, et lut à l'Académie des Sciences un Mémoire contre le pont de Neuilly. Il en composa un autre sur les gains immenses des entrepreneurs des ponts et chaussées. En 1780 il en avait fait imprimer un sur la théorie des chutes des écluses, et l'on connaît encore de lui une *Carte de la navigation intérieure de la France*.
Z.

FERAUD, FERALDO ou FERRANDO (Raimond), poète du 13e. siècle, descendait de l'ancienne maison de Glandèves en Provence. Jean Nostradamus dit qu'il écrivait fort bien et doctement en langue provençale de toutes sortes de rithmes, et que la reine Marie, comtesse de Pro-



vence, l'attira à sa cour, où elle chercha à le fixer par ses bons traitements. La conduite de Féraud ne fut pas toujours exempte de reproches. Il se passionna pour la dame de Curban, l'une des présidentes de la cour d'amour au château de Romanin, l'enleva et vécut avec elle dans le libertinage pendant plusieurs années. Il reconnut enfin sa faute, engagea cette dame à se faire religieuse, et se retira lui-même dans l'île de Lérins, où la reine Marie, sa bienfaitrice, lui donna un prieuré. Il brûla alors tous les vers d'amour qu'il avait composés, pour ne donner, dit Nostradamus, mauvais exemple à la jeunesse. Son biographe rapporte que Féraud, à la prière de Robert, comte de Provence, traduisit plusieurs livres en rime provençale, et fit plusieurs poëmes à sa louange lorsqu'il fut couronné roi de Sicile. Le seul ouvrage qui reste de lui est la *Traduction, en vers provençaux, de la Vie de S. Honorat, premier abbé et fondateur de Lérins*. La copie qu'en présenta l'auteur à la reine Marie, était conservée dans le beau cabinet de Cambis-Velleron, à Avignon, et on en conserve deux autres à la Bibliothèque impériale. Féraud mourut à Lérins, en 1300. W—s.

FÉRAUD (JEAN-FRANÇOIS), grammairien, né à Marseille le 17 avril 1725, fit ses études, avec succès, au collège de Belzunce, et fut ensuite admis chez les jésuites, à l'âge de seize ans. Après avoir terminé son noviciat, il fut envoyé à Besançon, où il professa les éléments de la langue latine et la rhétorique avec beaucoup de réputation. On lui confia ensuite la surveillance des jeunes profès, auxquels il fut chargé d'enseigner la rhétorique et la philosophie. Son goût particulier le portait à l'étude des langues, et son *Dictionnaire grammatical de la langue française* aurait suffi pour le faire connaître d'une manière avantageuse, si sa modestie ne l'eût empêché de s'en déclarer l'auteur. Après la suppression de la société à laquelle il appartenait, il se retira dans le comtat Venaissin, d'où il obtint cependant, peu de temps après, la permission de revenir dans sa patrie, où il vécut presque ignoré, partageant son temps entre l'exercice des devoirs de la religion et les occupations littéraires qu'il s'était créées, ou que lui donnait l'académie de Marseille, dont il était un des membres les plus distingués, jusqu'à la révolution, où il suivit la plupart de ses confrères dans leur émigration. Rentré en France vers la fin de l'an VI (1798), il se consacra tout entier au service des autels, presque abandonné faute de ministres, et, malgré son grand âge, fit, avec autant d'assiduité que de succès, des conférences religieuses à l'église St.-Laurent de Marseille. La seconde classe de l'institut le nomma l'un de ses associés correspondants; mais il n'avait point sollicité un honneur dont il était loin de se juger digne. Il mourut à Marseille, dans un extrême dénûment, le 8 février 1807, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On a de Féraud : I. *Dictionnaire grammatical de la langue française*, Avignon, 1761, in-8°.; 4e. édition considérablement augmentée, Paris, 1786, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, disent les rédacteurs de la Bibliothèque d'un homme de goût, est un des meilleurs répertoires qu'on ait publiés dans le dernier siècle. Les principes de la grammaire y sont exposés dans l'ordre le plus clair et le plus commode; mais l'auteur n'ayant presque pas habité Paris, on ne doit pas être surpris que ses remarques sur la pro-

nonciation n'aient pas toutes la même justesse. II. *Dictionnaire critique de la langue française*, Marseille, 1787-88, 3 vol. in-4°., ouvrage capital et dans lequel on trouve, sur un grand nombre de difficultés, des solutions qu'on chercherait vainement dans le Dictionnaire de l'Académie. Domergue le critiqua vivement dans son *Journal de la Langue française*, ce qui ne l'a pas empêché d'être fort estimé et recherché dans l'étranger. L'auteur a su éviter la prolixité et le mauvais goût des dictionnaires de Furetière, de Richelet et de Trévoux, et il a sur celui de l'Académie l'avantage de s'appuyer partout de l'autorité de nos meilleurs écrivains, au lieu de donner pour exemples des phrases faites exprès. Sous ce rapport, aucun Dictionnaire français n'approche peut-être autant des Dictionnaires, si estimés, de Johnson, de la Crusca et de l'Académie espagnole. Les nombreuses additions et corrections que Feraud avait préparées, en 3 vol. in-4°., pour une nouvelle édition, sont restées en manuscrit, la première n'étant pas épuisée. Si elle n'a pas eu, en France, le succès qu'elle méritait, on peut l'attribuer à la concurrence du Dictionnaire de l'Académie qui formait une autorité plus imposante, et d'un grand nombre de Dictionnaires abrégés qui ont paru depuis dans un format plus portatif. Féraud a coopéré avec son confrère, le Père Pézénas, à traduire de l'anglais le *Nouveau Dictionnaire des sciences et des arts*, de Th. Dyche, Avignon, 1753-54, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, dont le *Manuel lexique* de l'abbé Prévost n'était qu'un abrégé, reparut avec un nouveau frontispice, sous le titre d'*Encyclopédie française, latine et anglaise*, ou *Dictionnaire universel des sciences et des arts*, Londres (Lyon, J.-M. Bruyset), 1761. Féraud s'était aussi beaucoup occupé d'un Traité de la Langue provençale. Il n'est resté que des fragments informes de cet important travail, ses manuscrits et tous ses effets ayant été perdus à l'évacuation de Nice, lorsque le refus de prêter un serment qui répugnait à sa conscience l'obligea de fuir momentanément sa patrie, et de chercher une retraite à Ferrare et dans d'autres villes de l'Etat pontifical. M. Casimir Rostan, de l'académie de Marseille, a donné une *Notice littéraire sur J.-F. Féraud*, dans le Magasin encyclopédique de 1808, tome IV, page 134. W—s.

FERAUD. *V.* Ferraud.

FERBER (Jean-Jacques), minéralogiste, né en 1743, à Carlscrona en Suède, où son père était pharmacien de l'amirauté. L'habile minéralogiste suédois, Antoine Swab, dirigea ses premières études. Il se rendit ensuite à Upsal, où il assista aux leçons de Wallerius et de Linné. En 1774, le duc de Courlande l'appela à Mietau comme professeur de physique et d'histoire naturelle. Il passa, quelque temps après, au service de Russie, et fut attaché à l'académie de Pétersbourg; quelques mécontentements lui ayant fait quitter cette ville, il fut placé à l'académie de Berlin. La république de Berne lui ayant demandé ses services pour l'amélioration des mines du canton, il se rendit en Suisse en 1789, avec le consentement du roi de Prusse. Une apoplexie dont il fut frappé pendant un voyage dans les montagnes, mit fin à ses jours en 1790. Il avait parcouru, à différentes reprises, la plupart des contrées de l'Europe pour faire des observations physiques et minéralogiques. Elles sont consignées dans les ouvrages suivants, tous écrits

en allemand : *Lettres écrites d'Italie ; Description des mines d'Idria ; Histoire minéralogique de Bohême ; Oryctologie du Derbyshire*, Mietau, 1776, in 8°. (On en trouve une traduction française dans le *Voyage à la côte septentrionale du comté d'Antrim, par Hamilton*, traduit de l'anglais, Paris, 1790, in-8°.) *Notices minéralogiques du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neuchâtel ; Recherches sur les montagnes et les mines de Hongrie*, etc. (1). Ferber a écrit, de plus, des Mémoires intéressants sur plusieurs objets relatifs à la physique et à la minéralogie en général. On a critiqué quelques-unes de ses hypothèses ; mais on a rendu justice à la sagacité de ses observations, et aux résultats qu'elles présentent pour la minéralogie, la géologie et la géographie physique du globe. C—AU.

FERCHAULT. *V.* RÉAUMUR.

FERDINAND Ier., empereur d'Allemagne, frère puîné de Charles-Quint, naquit à Alcala en Espagne, le 10 mars 1503. Il épousa en 1521 Anne Jagellon, sœur et unique héritière de Louis, roi de Bohême et de Hongrie. Ce prince étant mort en 1526 à la bataille de Mohacs, Ferdinand s'empressa de faire valoir ses droits à cette double couronne. Il fut reconnu, presque sans opposition, par les Bohémiens ; mais une partie des seigneurs hongrois ayant élu roi Jean de Zapol, woyvode de Transylvanie, il marcha aussitôt contre lui, l'atteignit près de Tockay, et le défit complètement. Zapol, au désespoir, implora la protection des Turks, et leur livra les villes de la Hongrie dans lesquelles il avait conservé des intelligences. Ferdinand essaya de résister quelque temps à ces nouveaux ennemis ; mais, battu dans plusieurs rencontres, il se vit obligé d'abandonner la Hongrie et de se retirer à Vienne, où les Turks vinrent l'assiéger en 1529. Enfin, après une guerre longue et sanglante, dont les succès furent balancés, il fut conclu en 1536 un traité qui cédait à Zapol les villes de Hongrie dont il était en possession, avec la condition qu'après sa mort, elles rentreraient sous l'obéissance de Ferdinand. Zapol signa le traité, mais déjà il se promettait d'en éluder l'exécution (*voy.* ZAPOL). L'accroissement de la puissance des Turks, le séjour de leurs armées sur les frontières de l'Allemagne, engagèrent les électeurs à se réunir pour demander à Charles-Quint un chef toujours prêt à s'opposer aux tentatives des ennemis naturels de l'empire. Charles-Quint consentit à ce que son frère Ferdinand fût élu roi des Romains ; mais il se repentit bientôt d'avoir pris ce parti, si contraire aux intérêts de Philippe II, son fils, et il chercha par toutes sortes de moyens à faire annuler son élection. Ferdinand fut insensible à ses prières et à ses menaces, et Charles-Quint ayant abdiqué en 1558, il fut élu empereur le 24 février de la même année. Ce prince envoya sur-le-champ un ambassadeur au pape Paul IV, pour lui faire part de son avènement à l'empire ; mais le pape refusa de lui donner audience et déclara qu'il ne reconnaissait point Ferdinand pour empereur, attendu que l'abdication de Charles-Quint s'était faite sans son consentement. Ferdinand ordonne à son ambassadeur de quitter Rome sous trois jours, et sans s'inquiéter de faire

(1) Parmi les ouvrages posthumes de Ferber, on distingue ses *Notices et Descriptions de quelques produits chimiques* avec les observations minéralogiques et technologiques de J.-Chr Fabricius, faites dans un voyage d'Angleterre, d'Ecosse et de Hollande, en 1769, Halberstadt, 1793, in-8°, fig., en allemand. Un extrait de cet ouvrage a paru en français, dans le bulletin de la société d'encouragement, N°. 123.

confirmer son élection, il s'occupe de maintenir par de sages réglements la paix entre ses sujets. Le traité d'Augsbourg avait accordé le libre exercice de leur culte aux protestants; il en prolonge la durée jusqu'à l'ouverture de la nouvelle session du concile de Trente, où l'on devait aviser aux moyens de réunir les deux églises. Paul IV meurt, et Pie IV qui lui succède, s'empresse de reconnaître Ferdinand et de concourir à ses projets pour l'extinction des troubles religieux en Allemagne, en rapprochant les partis. Une bulle permit à tous les fidèles la communion sous les deux espèces, et le pape aurait fait encore d'autres concessions qui lui avaient été demandées par l'empereur, lorsque ce prince fut enlevé par une mort prématurée le 25 juillet 1564. Son corps fut transporté de Vienne à Prague, pour être déposé dans le tombeau de ses prédécesseurs. Il laissa de son mariage trois fils, dont l'aîné lui succéda sous le nom de *Maximilien II*, et neuf filles. Son testament du 1er. juin 1543, par lequel il appelle ses filles à la succession des royaumes de Hongrie et de Bohême, à défaut de ses fils, a donné lieu aux prétentions élevées sur ces royaumes, en 1740, par la maison de Bavière. Ferdinand était d'un caractère doux et conciliant; il aima ses sujets, et chercha véritablement leur bonheur. L'histoire ne lui reproche qu'un crime, c'est l'assassinat du cardinal Martinusius, ministre habile, mais dangereux pour son maître, et qui fut soupçonné d'entretenir des intelligences criminelles avec les ennemis de l'état (*voy*. MARTINUSIUS). Ferdinand favorisa l'étude des langues orientales en Allemagne, encouragea les savants par ses largesses, et fit imprimer à ses frais la belle édition du *Nouveau-Testament* en syriaque, Vienne, 1555, in-4°., pour la distribuer dans les missions de l'Orient. On a imprimé en latin les *Lettres de Ferdinand Ier. au pape Pie IV*, Paris, 1563, in-8°.; elles ont pour objet les affaires du temps et les délibérations du concile. On y trouve une *admonitio* du même empereur au cardinal de Lorraine sur les mêmes sujets. Alphonse Ulloa et Louis Dolce ont écrit la vie de ce prince, en italien, et Schardius en a publié un abrégé en latin. Dans le recueil intitulé *Orationes clarorum hominum.... ad principes habitæ*, Cologne, 1559, on trouve: 1°. l'Éloge de Ferdinand Ier., prononcé au gymnase de Vienne en présence de ce prince (il y a des anecdotes curieuses); 2°. trente-six vers latins à la louange de cet empereur, et dont tous les *mots* commencent par une F; 3°. une lettre de Henri II, roi de France, à Ferdinand Ier., du 1er. janvier 1559, relative au traité d'Augsbourg. W—s.

FERDINAND II, empereur d'Allemagne, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand Ier., naquit le 9 juillet 1578. Mathias, son cousin, possédait avec l'empire les royaumes de Bohême et de Hongrie que la maison d'Autriche s'habituait à regarder comme une partie de ses domaines. Ce prince n'avait été ni assez habile pour dissimuler sa haine contre les protestants, ni assez fort pour contenir leurs chefs. Il prévit que sa mort serait l'époque de nouveaux troubles, et il crut pouvoir les empêcher en assurant la Bohême à Ferdinand. Les Etats, qui n'avaient point été consultés pour son élection, furent assemblés pour le reconnaître, et Ferdinand, après avoir promis à ses nouveaux sujets le libre exercice de leur culte, fut couronné roi de Bohême le 29 juin 1617. L'électeur palatin, Fré-

déric V, ne vit pas sans inquiétude cet acheminement de Ferdinand à l'empire, et il résolut d'y porter obstacle. Le zèle mal entendu de quelques catholiques vint servir ses projets. Des protestants, insultés dans leurs temples, demandèrent une réparation qu'on ne parut pas disposé à leur accorder. Ce fut le signal d'un soulèvement général; on courut aux armes, et Ferdinand fut déclaré déchu du trône pour n'avoir pas tenu ses serments. Telle est l'origine de cette funeste guerre qui désola tant de provinces pendant trente ans. Tandis que les Etats de Bohême déposaient Ferdinand, ce prince avait été reconnu roi de Hongrie presque sans opposition. Mathias meurt, Ferdinand se rend à la diète, et y ménage si bien les intérêts de tous les électeurs, qu'il réunit leurs suffrages, même celui du palatin. Son élection à l'empire eut lieu le 29 août et son couronnement le 9 septembre 1619. L'électeur palatin hésitait toujours d'accepter le trône que lui offraient les Etats de Bohême; son épouse l'y détermine, il signe le décret d'adhésion et se rend à Prague pour s'y faire couronner. L'électeur avait pour lui tous les ennemis de la maison d'Autriche. Ferdinand met dans ses intérêts l'électeur de Saxe, par la promesse de lui donner l'investiture du duché de Juliers; il détache encore de la coalition Maximilien de Bavière, à qui il confie le commandement de ses troupes, et il sollicite des secours des princes catholiques. Il reçoit de l'Espagne 20,000 hommes qui s'emparent du Palatinat, tandis que Maximilien de Bavière, à la tête des Autrichiens, pénètre dans la Bohême, poursuit Frédéric et lui livre auprès de Prague une bataille où il est entièrement défait. Cette seule journée, dit Voltaire, enleva à Frédéric les Etats de ses aïeux et ceux qu'il avait acquis. Ferdinand usa sans ménagement du droit de la victoire; il mit le palatin au ban de l'empire, et fit périr par la main du bourreau tous les gentilshommes bohémiens qui s'étaient montrés les partisans de ce malheureux prince. Une fois bien affermi en Bohême, l'empereur traite avec Betlem-Gabor, qui s'était emparé d'une partie de la Hongrie, et consent à le reconnaître woyvode de Transylvanie. Il convoque en 1623 une diète à Ratisbonne, et y investit, *de sa pleine puissance*, le duc de Bavière de l'électorat palatin. Les princes protestants étaient comprimés, mais non pas abattus; ils forment une nouvelle ligue en 1624; Jacques Ier., roi d'Angleterre, beau-père du palatin, se décide enfin à secourir son gendre, en lui faisant passer de l'argent. Christian IV, roi de Danemark, déclaré chef de la ligue, entre dans la Basse-Saxe, où le duc de Brunswick et Mansfeld avaient continué d'entretenir des intelligences. Christian est défait en bataille rangée (1626) près de Northeim, et Mansfeld, qui avait pénétré dans la Hongrie, secondé par Betlem-Gabor, voit son armée détruite par les maladies, et meurt lui-même de la contagion. La fortune favorisait Ferdinand. Il fait élire son fils roi de Hongrie; mais il le fait couronner roi de Bohême sans élection, annonçant par-là le peu de ménagement qu'il se croyait obligé de garder envers des peuples qu'on avait vus si jaloux de leurs privilèges. Le roi de Danemark, demeuré seul, essayait encore de lutter contre la puissance autrichienne, et, appuyé secrètement par la France, il ose tenter le sort des armes; battu dans presque toutes les rencontres par les généraux de Ferdinand, il est contraint

de demander la paix, et il ne peut l'obtenir qu'à des conditions peu honorables. Le pouvoir de Ferdinand s'affermissait chaque jour en Allemagne et s'accroissait en Italie. Croyant le moment favorable pour anéantir le protestantisme dans ses Etats, il ordonne la restitution des biens ecclésiastiques séquestrés depuis le traité de Passau, et charge Wallenstein, le plus célèbre de ses généraux, de faire exécuter cet édit dans la Souabe. L'empereur avait alors une armée de 150,000 hommes; les princes protestants ne pouvaient pas mettre sur pied plus de 30,000 soldats; l'issue d'une nouvelle guerre, si elle avait lieu, ne semblait pas douteuse. Cependant la France, Venise, Rome même, qui avaient vu jusqu'alors avec une indifférence apparente l'accroissement de la puissance autrichienne, prévoient que si Ferdinand consomme la ruine des princes protestants, rien ne pourra plus balancer son pouvoir. Richelieu négocie avec Gustave-Adolphe, détache l'électeur de Bavière de la cause de Ferdinand, et persuade aux catholiques d'Allemagne qu'il est de leur intérêt de se déclarer neutres. Gustave-Adolphe aborde en Poméranie, pénètre dans l'empire, et, après avoir opéré sa jonction avec les troupes saxonnes, marche sur Leipzig, où l'attendait Tilly, général en chef des troupes autrichiennes. Une bataille est livrée devant cette ville le 17 septembre 1631; les troupes de Saxe nouvellement levées prennent la fuite au premier choc; l'habileté de Gustave répare ce malheur, et il remporte une victoire qui le rend maître de tout le pays, depuis l'Elbe jusqu'au Rhin. Pendant ce temps, l'électeur de Saxe pénétrait dans la Bohème, et prenait possession de la Lusace. Ferdinand, que la fortune avait abandonné, ôte le commandement de son armée à Tilly pour le rendre à Wallenstein; il ne lui restait que peu de moyens pour recruter ses corps, et point d'argent pour les entretenir. Il a recours au pape, à qui il demande des hommes, de l'argent et la publication d'une croisade. Le pape promet un jubilé. Tandis que Wallenstein reprend la Bohème sur l'électeur de Saxe, Gustave poursuit ses succès en Bavière. Ces deux grands généraux se joignent enfin près de Nuremberg, où il y eut un combat indécis. Gustave remporte une victoire complète près de Lutzen, le 15 novembre 1632, mais il est tué dans la mêlée. Par la mort de ce prince les protestants se trouvent sans chef; Ferdinand entame alors des négociations avec chaque électeur en particulier; mais il ne peut réussir à en détacher aucun de la cause commune. Le duc de Weimar prend le commandement des Suédois, et le chancelier Oxenstiern est reconnu pour le chef de la ligue. Les secours que Ferdinand reçoit de l'Italie no lui servent qu'à prolonger la guerre. La conduite de Wallenstein lui donne des soupçons; il le fait assassiner, et s'aliène, par cet acte d'autorité, les cœurs de tous les soldats. Dans cette situation presque désespérée il fait de nouveaux efforts. La bataille de Nordlingen, gagnée par ses troupes le 5 septembre 1634, change tout à coup la face de ses affaires. La France voulut alors se déclarer publiquement pour les protestants; mais il était trop tard. Ferdinand profite de ce retour de fortune pour faire la paix avec l'électeur de Saxe; d'autres princes protestants accèdent à ce traité. La guerre continuait dans la Hesse, la Saxe et la Westphalie; mais, secondé par ses nouveaux alliés, il n'en fait pas moins déclarer son fils

Ferdinand-Ernest roi des Romains, le 22 décembre 1636. Il sentait sa fin prochaine, et il voulait s'assurer un successeur. Ce prince mourut le 23 février 1637, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il en avait passé dix-huit sur le trône, dans des guerres continuelles. On ne peut lui refuser de grandes qualités; mais elles sont en partie effacées par son ambition démesurée. En cherchant à affermir la puissance de sa maison, il en compromit l'existence, et bouleversa l'empire qu'il lui aurait été facile de pacifier. Khevenhuller a publié les *Annales* de Ferdinand II en allemand.

W—s.

FERDINAND III, empereur d'Allemagne, fils et successeur du précédent, était né en 1608. Son père avait eu la précaution de lui assurer les royaumes de Hongrie et de Bohème, son élection à l'empire n'éprouva aucun obstacle; mais l'intérêt des puissances qui souhaitaient l'abaissement de la maison d'Autriche restait le même, et à peine monté sur le trône (1637), il se vit obligé de continuer cette guerre qu'avaient allumée l'ambition et l'intolérance de son père. La France et la Suède sont l'ame de la coalition qui désole l'Allemagne, et Bernard de Weimar, général des Suédois, était un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. « La première année de son règne, » dit Voltaire, n'est presque célèbre » que par des disgraces. Il éprouve » le besoin de la paix, entame des » négociations, et n'obtient aucun ré- » sultat. » Cependant Weimar, au milieu de ses succès, meurt subitement, non sans soupçon de poison (*Voy.* Weimar). Les accusations de ce genre sont si multipliées, qu'on ne doit pas les admettre légèrement, et il vaut mieux croire que la fortune qui avait déjà tant fait pour la maison d'Autriche, lui fut encore favorable en la délivrant d'un ennemi si puissant. Ferdinand convoque une diète à Nuremberg pour aviser aux moyens de soutenir la guerre. Les électeurs qui s'y rendirent, ne prirent aucune résolution, sous le prétexte qu'ils n'étaient pas assez nombreux. L'assemblée est transférée à Ratisbonne; l'empereur s'y rend lui-même, et demande un secours de 90,000 hommes. Bannier arrive pendant ce temps-là à la tête des Suédois sur le Danube glacé, et sans un dégel qui survint, il prenait Ferdinand dans Ratisbonne qu'il foudroie de son canon. Par une suite de cette fortune dont on remarque à chaque instant les effets, Bannier est emporté par une fièvre maligne, lorsqu'il devenait le plus à craindre. Les négociations pour la paix continuaient toujours; mais Richelieu y mettait des conditions que l'Autriche ne pouvait accepter. Les troupes autrichiennes étaient battues dans toutes les rencontres; mais les vainqueurs n'étaient pas assez forts pour profiter de leurs avantages, et Ferdinand, dont les états héréditaires n'étaient pas entamés, conservait les moyens de réparer ses défaites. Richelieu et Louis XIII meurent à quelques mois de distance, et l'empereur qui croit pouvoir rejeter sur la France les maux que la guerre faisait à l'Allemagne, ordonne à ses ministres de traîner en longueur les négociations. Cependant le grand Condé détruit à Rocroi l'armée d'Autriche-espagnole, et marche sur le Rhin où, dans quatre jours, il remporte trois victoires sur Mercy, le meilleur des généraux de l'empereur, et s'empare de tout le pays depuis Landau jusqu'à Mayence. Mazarin, successeur de Richelieu, et qui suivait ses

projets à l'égard de l'Autriche, cherche à fortifier la coalition et favorise les troubles de la Hongrie. Torstenson, général des Suédois, bat les impériaux dans la Franconie, se rend maître de la Bohème, et poursuit Ferdinand qui s'enferme dans Vienne où il craint d'être assiégé. La petite ville de Brinn arrête Torstenson dans sa marche, les Français sont défaits à Marieudal, et l'empereur est sauvé. Condé accourt en toute hâte et venge les Français à Nordliugen; mais il est obligé de quitter l'armée, et les Français se voient forcés d'abandonner les fruits d'une victoire achetée par des flots de sang. Fatigué de tant de secousses, Ferdinand pense sérieusement à la paix; mais il espérait toujours des conditions favorables. Les électeurs de Saxe et de Bavière, restés jusqu'alors ses alliés, se virent forcés de faire des traités particuliers; les autres électeurs catholiques suivent cet exemple. Ferdinand soutient encore la guerre; mais Prague tombe au pouvoir des Suédois; les Français étaient les maîtres de la Bavière; l'empereur signe enfin, le 14 octobre 1648, ce traité si connu sous le nom de *Paix de Westphalie*. On y travaillait presque sans relâche depuis six ans, mais on avait perdu beaucoup de temps à régler l'ordre des préséances et toutes les formules de l'étiquette. Par ce traité, la liberté de conscience fut établie dans toute l'Allemagne, et les biens ecclésiastiques situés dans leurs états, donnés aux princes protestants pour les indemniser des frais de la guerre : la Suède acquit la Poméranie, et la France s'assura la possession de l'Alsace et des Trois Evêchés; enfin le gouvernement intérieur de l'Allemagne fut établi sur des bases plus solides, et qui n'ont été changées que par le traité de Munich du 25 juillet 1806. La paix rendue à l'Europe, Ferdinand s'occupe d'affermir le trône impérial dans sa maison. Il fait élire roi des Romains son fils Ferdinand IV; mais ce prince meurt en 1654, et Ferdinand meurt lui-même en 1657 avant d'avoir pris des mesures pour faire passer la couronne à Léopold, son second fils, qui lui succéda cependant après un interrègne de quelques mois. Ce prince fut plus regretté de ses sujets que ne l'avait été son père; il était doux, généreux, ami des lettres, et c'est moins à lui qu'on doit attribuer la prolongation de la guerre, qu'aux ministres qu'il employait. Le comte Galéazzo Gualdo Priorato a publié à Venise, 1640, in-4°., l'Histoire (en italien) des Guerres de Ferdinand II, de Ferdinand III et du roi d'Espagne Philippe IV, contre Gustave Adolphe et Louis XIII, de 1630 à 1640; et à Vienne, 1672, in-folio, l'Histoire particulière de Ferdinand III (aussi en italien). Ce beau volume est enrichi des portraits des souverains, princes, généraux, etc., et des plans des différentes places-fortes. W—s.

FERDINAND Ier., dit *le Grand*, fils de Sanche III, roi de Navarre, monta sur le trône de Castille en 1035. Bermude, roi de Léon, dont il avait épousé la sœur, lui ayant déclaré la guerre en 1038, Ferdinand s'avança sous les murs de Carion pour le combattre, et remporta une victoire complète sur son beau-frère, qui perdit la vie à cette bataille. Ferdinand profite de la consternation générale, se présente à la tête de son armée devant la ville de Léon, qui le reconnait pour roi, et devient, par la réunion des deux royaumes de Léon et de Castille, le plus puissant prince de l'Espagne. Après avoir affermi son autorité dans ses nouveaux états, il

tourna ses armes contre les Maures, passa le Duero en 1042, prit Lamego, Viseu, Coïmbre, et poussant ses conquêtes jusqu'au milieu du Portugal, il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Il emporta ensuite toutes les places qui restaient aux Maures dans la vieille Castille, rendit les rois de Tolède et de Sarragosse ses tributaires, et força le roi de Séville à se reconnaître son vassal. En 1055, son frère Garcias IV, roi de Navarre, étant venu sans défiance dans ses états, fut arrêté par son ordre. Les historiens espagnols s'efforcent d'excuser cette violation du droit des gens à l'égard d'un frère et d'un roi; ils prétendent que Ferdinand ne fit qu'user de représailles. Quoi qu'il en soit, Garcias ayant trouvé le moyen d'échapper à la vigilance de ses gardes, retourna dans son royaume, et rassembla aussitôt une armée. Pressés de livrer bataille, les deux frères en vinrent aux mains à quatre lieues de Burgos. Le roi de Navarre fut vaincu et tué. Ferdinand n'usa point des droits de la victoire, et laissa à son neveu Sanche IV le royaume dont il eut pu le dépouiller. Il mourut en 1065, après avoir régné trente ans en Castille et vingt-huit ans dans le royaume de Léon. Il est difficile de porter un jugement sur le caractère de ce prince. Les historiens qui lui donnent le titre de *grand* le louent avec excès; mais s'il fut sage, chaste, pieux et grand capitaine, on peut lui reprocher d'avoir pris les armes contre son frère et son beau-frère par un motif d'ambition, et d'avoir été la cause de leur mort. On lui reproche également les cruautés qu'il exerça contre ses ennemis vaincus, et la faute trop souvent répétée dans ces temps barbares, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils, qui tous devinrent rois. Cette faute, favorable aux Maures et funeste aux chrétiens, fut presque toujours la source de leurs guerres civiles. B—P.

FERDINAND II, roi de Léon, en 1157 succéda à son père, l'empereur Alphonse VIII, dans ce royaume, en même temps que montait sur celui de Castille don Sanche III, son frère aîné. Quoique dans tout le cours de sa vie il n'ait donné que des preuves d'un caractère doux et équitable, les commencements de son règne furent cependant marqués par une injustice; mais ce fut aussi la seule qu'on eût à lui reprocher. Trop facilement séduit par de faux rapports, il priva plusieurs personnes de distinction de tous les gouvernements et de toutes les dignités que des services signalés leur avaient obtenus sous le règne de l'empereur. Ces officiers allèrent implorer la protection du roi de Castille, qui, connaissant tout leur mérite, se décida à les faire rétablir dans leurs places, et adopta pour remplir ce but le moyen qu'il croyait être le plus court et le plus efficace. Il se mit à la tête d'une assez forte armée, et pénétra dans le royaume de Léon. Don Ferdinand, averti de son approche, alla au-devant de lui presque sans suite et sans aucune précaution, et le rencontra dans le monastère de Sahagun, lorsqu'il était sur le point de se mettre à table. Les deux frères s'embrassèrent et mangèrent ensemble. Don Sanche lui ayant déclaré la raison qui l'amenait ainsi armé dans ses états, Ferdinand convint qu'il avait agi trop légèrement, et à la réquisition de son frère il rétablit aussitôt dans leurs postes ceux qui en avaient été si injustement dépossédés. Pendant ce temps, quelques gentilshommes du royaume de Léon, revenus des erreurs où les avait entraînés une vie

assez déréglée, se réunirent en forme de congrégation, pour défendre par les armes les domaines des chrétiens. Ils élurent pour chef un certain Pedro Fernandez, adoptèrent la règle de St. Augustin, et ayant donné avis au roi de l'établissement de ce nouvel ordre militaire, ils prirent, avec son consentement, pour patron St. Jacques, et pour marque de leur état son épée ensanglantée en forme de croix. Telle fut en 1161, l'origine de l'ordre de St.-Jacques (1), qui commença dès lors à faire éclater sa valeur contre les mahométans. Ferdinand fut le premier souverain qui récompensât de si importants services par la donation de plusieurs terres. Bientôt après il se réunit aux autres princes chrétiens de l'Espagne, pour aller combattre les Almohades, qui étaient debarqués d'Afrique avec une armée formidable. Il se signala par son intelligence et son courage, et eut une grande part dans la victoire que remportèrent les chrétiens. Par suite de la mort prématurée de don Sanche, la Castille était déchirée par les guerres civiles excitées par les chefs de deux puissantes familles (les Lara et les Castro), qui prétendaient exclusivement à la régence du royaume durant la minorité d'Alphonse III. Ferdinand vole en Castille, dissipe les factieux, arrache son neveu de leurs mains, se déclare son tuteur, et gouverne ses états avec autant de sagesse que de désintéressement, jusqu'à ce qu'il l'ait mis lui-même sur le trône. Quelques troubles qui s'élevèrent dans la suite entre le neveu et l'oncle, ne furent pas de longue durée, par la prudence de ce dernier. Toujours occupé du bien de ses sujets, de l'agrandissement et de la sûreté de ses états, il donnait de sages ordonnances; il enlevait aux Maures plusieurs villes importantes, il en peuplait, en réédifiait d'autres, tout en reculant ses frontières. Pour donner une idée de la générosité de son ame, nous citerons le fait suivant: Le roi de Portugal, don Alphonse Henriquez, son beau-père, s'étant emparé, sans même lui déclarer la guerre, de quelques places du royaume de Léon, était déjà arrivé jusqu'à Badajoz. Ferdinand vint à sa rencontre. Don Alphonse en étant averti prend aussitôt la fuite; mais en passant par la porte de la ville son cheval lui fracasse la cuisse en le jetant contre les verroux. Il est fait prisonnier par les Léonnais, et conduit en la présence de don Ferdinand, qui, loin de lui rien reprocher, l'accueille avec bonté, le console, le caresse, donne des ordres pour que sa blessure soit soignée, et lui rend la liberté, sans exiger autre chose que la restitution des places dont il s'était emparé, et la ratification d'un traité de paix entre les deux couronnes. Saladin, khâlyfe d'Egypte, avait conquis la ville de Jérusalem (le 2 octobre 1186). Ferdinand allait entrer dans la coalition des princes chrétiens qui s'armaient pour la délivrer du joug des mahométans, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie, après avoir remporté plus de dix victoires sur les infidèles, et avoir raffermi et agrandi ses états, qu'il gouverna près de trente ans. Ferdinand mourut à Benavente, en 1187, à l'âge de 52 ans. Sage monarque, tendre époux, bon père, habile général, intrépide guerrier, juste, affable, généreux, telles sont les qualités qui distinguèrent Ferdinand, qu'on pourrait offrir pour modèle à tous les rois. B--s.

(1) Presqu'en même temps (en 1162) S. Jean Zavita, appuyé par le roi de Portugal, fonda à Coimbre l'ordre d'*Evora* ou d'*Avis*. S. Raymond de Fotetro avait déjà établi en Castille en 1157 celui de *Calatrava*, lors de la défense de cette ville contre les Maures, abandonnée par les chevaliers templiers.

FERDINAND III, dit *le Saint*, fils d'Alphonse IX, roi de Léon, et de Bérengère, reine de Castille, monta sur le trône en 1217, après l'abdication de sa mère, fut proclamé roi de Léon en 1230, après la mort d'Alphonse, et réunit ainsi pour toujours le royaume de Léon à celui de Castille. Les commencements du règne de ce prince furent troublés par des factions(1). Débarrassé enfin des guerres civiles et affermi sur le trône, il tourna ses armes contre les Maures, et entreprit la conquête de l'Andalousie. Il avait commencé de leur faire la guerre dès l'année 1225, et leur avait déjà enlevé le royaume de Baëza, n'étant encore que roi de Castille. Après s'être rendu maître d'Ubeda, il prit en 1236 la ville de Cordoue, où l'on comptait alors 300,000 ames, et l'on vit un roi chrétien occuper le palais du grand Abderame, environ trois siècles après l'époque où il avait été construit. Il convertit en église la grande mosquée, chef-d'œuvre d'architecture moresque et qui a conservé le nom de *Mesquita*. Les cloches de Compostelle, qu'Al Mansour y avait fait apporter sur les épaules des chrétiens, furent reportées en Galice sur celles des Maures, par ordre de Ferdinand. La terreur de ses armes força bientôt les rois maures de Grenade et de Murcie à se reconnaître les tributaires et les vassaux de la Castille. La richesse et l'importance de Séville enflammèrent l'ambition de Ferdinand. Deux années furent employées aux préparatifs nécessaires pour l'attaque de cette ville célèbre (*Voyez* CORREA). Il fallait des forces maritimes, sans lesquelles il était impossible de réussir. La persévérance et le génie de Ferdinand pourvurent à tout; une flotte construite sous ses yeux mit à l'ancre à l'embouchure du Guadalquivir, bloqua le port où se trouvait l'escadre des Maures, et intercepta tous les convois venant d'Afrique, tandis qu'une nombreuse armée ravageait la campagne et appliquait des machines contre les murailles de la ville assiégée. La résistance des Musulmans fut longue et glorieuse; mais enfin, leurs magasins étant épuisés, ils capitulèrent après vingt mois d'attaque, et Ferdinand entra en vainqueur à Séville. Riche des dépouilles de l'Andalousie, il les consacra à la fondation de l'église métropolitaine de Tolède. Ferdinand prit Xérès de la Frontera en 1250, vengeant ainsi l'ancienne défaite des Goths au même lieu où ils avaient été vaincus par les Maures; il s'empara aussi de Cadix, de Saint-Lucar, et méditait la conquête du royaume de Maroc, lorsque, le 30 mai 1252, une hydropisie l'enleva à l'âge de cinquante-deux ans. Il eut pour successeur son fils Alphonse X, qu'il avait eu de Beatrix de Souabe, après la mort de laquelle il épousa, en 1237, Jeanne, fille de Simon, comte de Ponthieu et de Marie, petite-fille de France (2). Ferdinand III fut, sans contredit, un des plus grands princes de son siècle. Uni

(1) On conserve au trésor des Chartes (de France) les lettres de neuf seigneurs Castillans qui demandent à Philippe-Auguste son petit-fils (S. Louis), s'engageant à le faire reconnaître pour roi de Castille, suivant le vœu d'Alphonse IX, qui l'appelait *à droit héréditaire*, si son fils Henri mourait sans enfants. Ce cas était arrivé. Mais Philippe-Auguste, qui avait fait d'inutiles efforts pour maintenir sur le trône d'Angleterre son fils (Louis VIII), que les Anglais y avaient appelé eux-mêmes, craignit de s'engager dans une guerre nouvelle pour établir un fils à peine sorti du berceau, sur le trône de Castille, contre le vœu de la majorité de la noblesse du pays. Ainsi la substitution ordonnée par Alphonse IX demeura sans effet.

(2) Il n'eut de ce mariage que deux princes qui moururent jeunes, et une princesse nommée Eléonore, que sa mère ramena en France après la mort de S. Ferdinand et qui ayant hérité des comtés de Ponthieu et de Montreuil, les porta en dot à Edouard Ier., roi d'Angleterre.

par les liens du sang à St.-Louis, on aurait dit que les deux cousins avaient voulu rivaliser en vertus. Et si le malheur ne put jamais abattre la résignation et la constance du premier, la victoire et le bonheur ne parvinrent jamais à enorgueillir Ferdinand. Modestes au milieu de la splendeur du trône, sans rien diminuer de cette piété qui les sanctifia, ils surent l'un et l'autre soutenir avec dignité le rang suprême où la providence les avait placés. Ferdinand sut, comme Louis, mettre à profit l'esprit chevaleresque de son siècle, protégea le peuple contre la tyrannie des grands, et fit rassembler toutes les lois de ses prédécesseurs en un seul code régulier, que l'on suit encore en Castille sous le nom de *las Partidas*, mais qui ne fut achevé que sous le règne suivant. Il fit aussi traduire en langue vulgaire le corps des lois que les Maures suivaient à Cordoue. La Castille, augmentée des deux tiers par son courage, lui dut son éclat, ses tribunaux, ses lois, et ce fut sous son règne que les Castillans commencèrent à prendre ce caractère d'élévation, de noblesse, de valeur et de probité qui les distingue. On regarde ce sage monarque comme le fondateur de l'université de Salamanque, à laquelle il assigna des revenus considérables. En 1671, Clément X mit au nombre des saints ce prince justement compté au nombre des bons rois et des héros. L'histoire de son règne (jusqu'à l'an 1243), écrite par son ministre Don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, a paru sous ce titre: ***Chronica del santo Rey don Fernando III, sacada de la libreria de la iglesia de Sevilla***, Medina-del-Campo, 1567, in-fol. Elle avait déjà été imprimée à Séville en 1516. Sa Vie a été écrite en français par l'abbé de Ligny, Paris, 1759, in-12. B—P.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, surnommé l'*Ajourné*, naquit à Séville le 6 décembre 1285, et parvint au trône à l'âge de dix ans, par la mort de son père, don Sanche IV. Les premières années de son règne furent très orageuses. Le roi de Portugal, le seigneur de Biscaye et le roi maure de Grenade, s'armèrent contre lui; mais le plus à redouter pour lui était son oncle, l'infant don Jean, qui prétendait hériter de ses états, sous le prétexte spécieux que don Sanche étant cousin-germain au troisième degré de son épouse, Dona Marie, Ferdinand n'était pas né d'un mariage légitime. Cependant le courage et la fermeté de cette grande reine (*Voy.* MARIE, reine d'Espagne), put assurer enfin la couronne sur la tête de son fils, en déjouant tous les projets de ses ennemis. Elle mit une barrière aux entreprises ambitieuses de dom Denis, roi de Portugal, par le mariage de Dona Constance, fille de ce dernier, avec Ferdinand. Quand celui-ci suivait les conseils de sa mère, il était bon prince, sage et modéré; mais lorsqu'il s'en écartait, et qu'il s'abandonnait à son propre caractère, il devenait emporté, injuste et cruel. Naturellement vindicatif, il ne pouvait oublier que son oncle avait cherché à lui ravir sa couronne; et malgré leur réconciliation, il voyait avec jalousie l'influence qu'il exerçait encore sur la nation; influence dont la reine-mère savait cependant arrêter les progrès. Au lieu de faire agir l'autorité de son rang suprême contre l'esprit hautain de l'infant, il médita de s'en défaire par un lâche assassinat. Tout était prêt pour ce crime, lorsque la reine Marie en fit avertir don Jean, qui eut à peine le temps de se sauver.

Quelques années après, elle parvint à réconcilier Ferdinand avec son oncle, mais la bonne foi ne présida jamais à ces réconciliations. Le calme s'étant un peu rétabli dans le royaume, Ferdinand tourna ses vues contre les Mahométans. Il leur livra en Andalousie plusieurs combats, dont il sortit toujours victorieux. De retour de ces expéditions, il s'arrêta à Martos, et c'est dans cette ville qu'il commit l'injustice la plus affreuse, qui lui fit donner le surnom de l'*Ajourné*. Nous voulons parler de la condamnation portée contre les *Carvajal*. Voici la substance de cette terrible histoire, que nous avons tirée des sources les plus authentiques. Les comtes Carvajal étaient deux frères jumeaux (don Pedre et don Jean), aussi distingués par leur naissance que par leur loyauté et leur valeur. Le comte don Pedre était devenu amoureux d'une dame de la première qualité, dona Léonor Manriquez de Lara, qui ne tarda pas à répondre aux purs sentiments et aux vues honnêtes d'un gentilhomme aussi aimable et aussi distingué. Par malheur, le marquis de Benavides avait jeté les yeux sur la même dame; mais c'est en vain qu'il avait cherché à s'en faire aimer. Violent et orgueilleux, ne pouvant souffrir que don Pedre fût un obstacle à sa passion, il lui envoya un cartel après l'avoir insulté. Don Pedre accepta le défi, et choisit pour compagnon son frère don Jean. Le marquis, de son côté, prit pour second un de ses proches parents. Ayant fixé le lieu du combat, les Carvajal se battirent en présence de plusieurs écuyers, et ne tuèrent leurs ennemis que provoqués, devant témoins, et à leur corps défendant. Cet événement apporta quelque retard à la célébration du mariage de d.n Pedre avec dona Léonor. Plusieurs années étaient déjà écoulées, et le moment de leur union était enfin arrivé, lorsque le duc de Velasco, épris lui-même de cette dame, prétendit également à sa main. Piqué jusqu'au vif de l'inutilité de ses poursuites, et des mépris dont on payait ses avances, il voulut s'en venger par la plus lâche calomnie. Le duc jouissait de toute la faveur de Ferdinand. Arrivés à Martos, ils y trouvèrent les Carvajal, qui venaient se joindre à la suite du roi. Velasco sachant que le monarque ignorait les circonstances du combat qui avait eu lieu entre les Carvajal et les Benavides, accusa les premiers d'avoir assassiné le marquis à Palencia, une nuit, lorsqu'il sortait du palais. Il choisit, pour se rendre coupable de cette calomnie, le temps où Ferdinand, loin de sa mère, et sortant d'un banquet splendide, était moins que jamais en état de juger. Excité par son favori, sans autre examen, sans aucune forme de procès, le roi ordonne que les Carvajal soient à l'instant précipités des créneaux des murs du château. Leurs vertus, leurs services passés, rien ne put obtenir qu'on écoutât leur justification, et contre toutes les lois divines et humaines, ils subirent le supplice le plus barbare et le moins mérité (1). Avant d'être conduits au lieu d'où on devait les jeter dans d'affreux précipices, on dit que dans leur désespoir ils citèrent le roi pour comparaître devant le tribunal de Dieu dans trente jours. Ferdinand, après avoir

(1) Aussitôt que Ferdinand fut mort, on érigea à ces déplorables victimes un cénotaphe qu'on voit encore près de Martos. Depuis cette même époque, la porte de la ville de Palencia, hors de laquelle les Carvajal se battirent contre les Benavides, conserve le nom de porte *des duels*. Un descendant de cette illustre famille existe dans la personne de M. le duc de San-Carlos, qui nous a fourni en partie les détails concernant la fin tragique des Carvajal, indépendamment de ceux que nous avons tirés de Mariana, Ferreras, etc., dans leurs Histoires d'Espagne.

fait exécuter cet ordre inhumain, alla reprendre ses travaux militaires ; se sentant tout à coup indisposé, il se rendit à Jaën. Dans cet intervalle, une ville qu'il assiégeait (Alcaudete) se rendit à discrétion, et le roi de Grenade, vaincu dans plusieurs rencontres, s'obligeait à lui payer le tribut accoutumé. Ces nouvelles ayant causé une vive joie au monarque, il projettait de nouveaux exploits, lorsque s'étant endormi après avoir mangé, ses domestiques le trouvèrent mort sur son lit, le lendemain 17 septembre 1312, le dernier jour du terme de l'*ajournement* fait par les Carvajal. Ce siècle était celui des prodiges de cette espèce. Clément V et Philippe-le-Bel avaient aussi été ajournés par le grand-maître des Templiers. Sans nous arrêter à examiner l'authenticité de ces faits, quant à Ferdinand, nous ferons seulement observer qu'il avait toujours été d'une santé assez faible, et qu'il avait déjà essuyé deux graves maladies qui l'avaient mis au bord du tombeau. Sa mort, quoique arrivée à la fleur de sa jeunesse (il avait à peine vingt-sept ans), ne causa pas beaucoup de regrets. La plus exacte impartialité ne saurait trouver dans ce prince, à travers mille défauts, que deux seules bonnes qualités, sa valeur et sa déférence pour sa mère. Ce fut à cette princesse qu'il dut la couronne et le peu de bien qu'il fit.

B—s.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, naquit à Soz, sur les frontières de Navarre, le 10 mars 1452 ; il était fils de Jean II, roi d'Arragon, et il épousa, en 1469, Isabelle de Castille, fille de Jean II, roi de Castille et sœur d'Henri IV, dit l'*Impuissant*. Ce mariage réunit les états de Castille à ceux d'Arragon. Les deux époux, qui se chérissaient tendrement, quoique jaloux chacun de leur autorité, se trouvaient parfaitement d'accord toutes les fois que l'exigeaient leur intérêt commun et le bien de leurs états. La fortune seconda les efforts de cette union intime, et jamais monarques ne furent plus heureux dans tous leurs projets. A peine montés sur le trône, ils durent s'occuper à calmer les factions qui s'étaient élevées en faveur de Jeanne, nièce d'Isabelle, faction qui était soutenue par Alphonse V, roi de Portugal. Ce prince revenait triomphant de ses conquêtes d'Afrique, et prétendait à la double couronne qu'Henri IV, disait-on, avait laissée à Jeanne son héritière. Il entre en Espagne à la tête de 20,000 hommes ; plusieurs prélats et seigneurs castillans se joignent à lui ; il se fait proclamer roi de Castille et de Léon. Ferdinand V prend, par représailles, le titre de souverain de Portugal, et va à la rencontre de son ennemi. Celui-ci lui propose une entrevue nocturne et sans témoins, dans une barque, sur la rivière du Duero. L'Arragonais accepte la proposition ; mais les deux barques ne purent se rencontrer dans l'obscurité. Alphonse se retire. Ferdinand le poursuit et lui livre bataille devant la ville de Toro (1476) ; on se mêla avec une espèce de fureur, causée par l'antipathie des deux nations. Ferdinand, après avoir combattu en héros, et être resté maître du champ de bataille, ne voulut pas permettre aux siens de poursuivre son rival. Alphonse s'était sauvé à Castro-Nuño, où, épuisé de fatigue, il s'endormit à table. Les Castillans, regardant ce sommeil comme une marque de stupidité et d'indifférence, se rangèrent presque tous du parti d'Isabelle et de Ferdinand. Alphonse alla demander des secours à Louis XI, roi de France, son allié, qui

le reçut avec de grands honneurs, l'amusa long-temps par de belles promesses, et fit une paix séparée avec l'Arragonais. Ainsi, tranquille possesseur de ses domaines, secondé par le zèle et l'activité du cardinal de Mendoze (*Voy.* MENDOZE), Ferdinand avait peu à peu calmé les mécontents. Toujours attentif à faire administrer la justice, à secourir les faibles et à réprimer les factieux, de concert avec son épouse, il tourna toutes ses vues à délivrer l'Espagne des mahométans. Déjà ils n'y possédaient plus que le royaume de Grenade; mais ils étaient très forts et très puissants. Le roi d'Arragon ouvrit la première campagne en 1483, et le succès semblait dès-lors présager l'heureuse réussite de son entreprise. Sur ces entrefaites, Louis XI, roi de France, étant mort (en 1484), il envoya près de son successeur, Charles VIII, don Jean Ribeira, pour solliciter la restitution du Roussillon, ancienne possession de la couronne d'Arragon, et que Louis XI, disait-il, avait donné ordre de restituer. La réponse évasive du roi de France aurait donné lieu à une rupture, si l'intérêt que Ferdinand mettait à la guerre de Grenade ne l'eût empêchée. Il fit cependant mettre les frontières en état de défense, en cas de quelque invasion de la part des Français, et, ce qu'on peut regarder comme sa première agression sur la Navarre, il donna ordre à don Jean de Ribeira de s'emparer de quelques places dans ce royaume, sous prétexte de les protéger contre les factions des *Beaumont* et des *Gramont*, quoique ces factions ne fissent que favoriser ses projets (1). En attendant le moment favorable pour satisfaire ses vues ambitieuses, il continua à employer toutes les forces du royaume contre les Maures. Toujours à la tête de ses armées, Ferdinand se distingua autant par sa prudence que par sa valeur; il sut aussi se signaler par quelques traits de générosité et de clémence envers ses ennemis, traits d'autant plus remarquables, qu'ils ne semblaient pas trop s'allier avec la sévérité de son caractère. Il assiégeait la ville de Ronda; son artillerie avait détruit les tours, les murailles, une grande partie de ses édifices, et les habitants se défendaient encore avec ce courage obstiné qu'inspire le désespoir. Ferdinand avait juré de les passer tous au fil de l'épée s'ils tardaient encore à se rendre. On emporte enfin la ville d'assaut; tous allaient périr, lorsque le roi, voyant ces guerriers couverts de blessures, ces enfants en pleurs, ces femmes désolées, empêcha aussitôt le carnage, permit aux vaincus de se transporter en Castille avec leurs familles et les biens qu'ils pourraient emporter, leur laissant en même temps le libre exercice de leur religion. Il usa de la même clémence envers les autres places qui lui opposèrent une égale résistance. Cependant ce fut au siége de Malaga qu'il faillit être assassiné avec la reine son épouse. Parmi les prisonniers qu'on avait faits dans une des fréquentes sorties des Maures, il s'en trouva un qui demanda avec instance d'être présenté au roi, s'engageant de lui découvrir le moyen de prendre la place. On le conduit au quartier du monarque, et on le fait entrer dans la tente d'une dame de la reine, qui dans ce moment jouait aux échecs avec le

(1) Les Beaumont, soutenus par madame Madelène, mère de la reine dona Catherine, souhaitaient que celle-ci épousât Jean d'Albret. Les Gramont (les Espagnols disent *Agramont*), ayant à leur tête le maréchal Lerin, voulaient l'unir au prince don Jean de Castille.

prince de Bragance. Le Maure les prenant pour Isabelle et Ferdinand tira de dessous son *albornoz* (1) un court cimeterre, dont il frappa à la tête le prince de Bragance. Il réservait à la dame le même sort, mais on se jeta sur lui, et on le mit en pièces. Pendant que Ferdinand volait de victoire en victoire, des troubles s'élevaient dans l'Arragon. L'établissement de l'inquisition à Sarragosse, en 1484, n'avait pu s'effectuer aussi facilement qu'il s'était opéré à Séville, trois ans auparavant. Les Arragonais avaient fait au roi plusieurs offres considérables, afin d'en être délivrés. Exaspérés par ses continuels refus et par un acte de violence que venait d'exercer le grand-inquisiteur, quelques séditieux l'assassinèrent dans l'église cathédrale. La fuite seule put les soustraire au supplice qu'ils méritaient. Ferdinand informé de cet attentat court à Sarragosse, et, malgré la résistance de tous les habitants, nomme aussitôt un nouvel inquisiteur, et rétablit ce tribunal, qui devint plus redoutable encore. Plusieurs places de la Navarre continuaient à être occupées par des gens dévoués au roi d'Espagne, lorsque Jean d'Albret vint le trouver, à l'occasion de la guerre qui s'était allumée entre le roi de France et le duc de Bretagne. Jean d'Albret, désirant épouser la fille du duc, voulait engager Ferdinand à s'allier avec lui au roi de Navarre, le priant en même temps de prendre ce royaume sous sa protection. L'Arragonais accéda facilement à cette démarche, lui promit son assistance, et il ordonna à don Jean Ribera de rendre toutes les places qu'il occupait dans la Navarre; d'Albret partit très satisfait du bon accueil et des promesses de ce souverain. Ce seul trait peut faire juger de toute l'habileté de la politique de Ferdinand, cachée sous le voile de la justice et de l'amitié. En ménageant, par son appui, de nouveaux ennemis à la France, il la réduisait à ne pouvoir opposer qu'une faible résistance à ses projets de recouvrer le Roussillon, et en rendant les places qui appartenaient au roi de Navarre, il l'endormait dans une trompeuse sécurité, et par cette protection simulée se préparait une conquête plus facile, lorsque le temps serait venu d'accomplir ses desseins. La guerre de Grenade semblait toucher à sa fin, par les rapides progrès que les Espagnols avaient faits dans ce royaume. Cependant il paraît que cette entreprise, aussi glorieuse qu'intéressante, aurait été abandonnée, sans la fermeté et la constance d'Isabelle. Le soudan d'Égypte députa deux religieux de Jérusalem, pour signifier aux deux rois (c'est ainsi qu'on nommait Ferdinand et Isabelle), que s'ils ne renonçaient à la conquête de Grenade, il traiterait les chrétiens, qui étaient en grand nombre dans ses états, comme ennemis de son pays et de sa religion. Ferdinand, ne put entendre sans frémir cette terrible menace; mais, rassuré par les conseils et par le courage de son épouse, il envoya dire au soudan que, s'il osait causer le moindre mal aux chrétiens de ses états, il ne garderait plus à son tour de modération envers les mahométans, et les condamnerait à la mort ou à l'esclavage. Heureusement ces menaces, de part et d'autre, n'eurent aucun effet. Le roi d'Arragon s'avançait toujours vers Grenade, qui obéissait dans ce moment à un nouveau souverain (*Voy.* BOABDIL), dont le parti avait d'abord prévalu sur celui de Zagal, qui ne

(1) L'*albornoz* est un manchon à capuchon, fait de poil de chèvre, tout d'une pièce, encore en usage chez les Mahometans des côtes d'Afrique.

possédait que deux places fortes, les seules qui restassent à conquérir à Ferdinand pour arriver jusqu'à la capitale; jugeant toute défense impossible, il alla au-devant du vainqueur pour lui en remettre les clefs; lorsqu'il aperçut Ferdinand, il descendit de cheval, et voulait lui baiser les mains; mais ce prince s'y refusa, et ayant fait remonter à cheval le roi maure, il l'embrassa affectueusement, et le mit à ses côtés. Il lui assigna une ville et quelques places voisines, avec 3000 vassaux et 6 millions de maravédis de revenus. Zagal, préférant dans la suite passer en Afrique, reçut en argent le fond de ces revenus. Après avoir conquis trente places fortes et autant de villes, outre celles qui s'étaient rendues sans résistance, Ferdinand se trouva enfin campé dans les environs de Grenade. Toute la fleur de la noblesse espagnole se trouvait réunie sous ses drapeaux et ceux d'Isabelle, et chaque guerrier se signalait par de nombreux exploits. Ce fut dans ce siége fameux que le grand Gonsalve de Cordoue fit ses premières armes, et ce fut là qu'Isabelle déploya toute la grandeur et l'énergie de son caractère (*V.* Gonsalve et Isabelle.) Enfin, après un siége long et terrible, Grenade se rendit le 25 novemb. 1491, et les deux *rois* y firent leur entrée le 6 janvier suivant. Boabdil fut traité avec la même considération que son oncle Mahomed-el-Zagal. Cette glorieuse expédition mit fin à la domination des Maures en Espagne, et valut à Ferdinand le surnom de *Catholique*, qui lui fut donné par le pape Innocent VIII, et confirmé par Alexandre VI (1). Dans cet intervalle, pour consolider la paix avec le Portugal, on avait marié l'infante dona Isabelle avec le prince héritier de cette couronne. Débarrassé de la guerre de Grenade, Ferdinand ne s'occupa dès-lors qu'à se ménager de puissantes alliances pour agir contre la France, dont les armées commençaient à faire de grands progrès en Italie. Maximilien, roi des Romains, lui avait fait dans un temps des offres très avantageuses pour s'assurer son amitié; Ferdinand, à son tour, lui envoya une ambassade pour former avec lui une ligue contre Charles VIII, roi de France, et négocier le double mariage du prince don Jean avec la princesse Marguerite, et de l'archiduc Philippe avec l'infante dona Jeanne. En même temps, il députa des ambassadeurs à Henri VII, roi d'Angleterre, pour le faire entrer dans cette ligue, par le moyen du mariage du prince de Galles avec l'infante dona Catherine de Castille. Ce fut dans cette année 1492, que la reine Isabelle, pressée par les instances réitérées de Colomb, auxquelles Ferdinand n'avait jamais voulu accéder, lui fournit une somme de 17,000 ducats et trois petits bâtiments pour aller à la découverte du Nouveau-Monde. (*Voy.* Colomb.) Dans cette même année fut rendu le fameux édit contre les juifs, et il sortit d'Espagne plus de 10,000 de ces malheureux, c'est-à-dire, tous ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême. L'affaire du Roussillon et de la Cerdagne tenait fort au cœur à Ferdinand. Le Père Mauléon et l'évêque d'Albi avaient fait entendre à Charles VIII que Louis XI son père n'avait reçu ces contrées qu'en engagement du roi don Jean, pour les frais de la guerre qu'il eut à soutenir contre les Catalans rebelles; et que ces frais ayant été déjà payés, il ne pouvait plus retenir ce

(1) Ce surnom avait déjà été donné à Recarède, pour avoir ramené à la foi de l'église les Goths qui étaient ariens. Alphonse Ier. avait aussi porté ce titre. Léon X le confirma de nouveau en faveur de Charles-Quint et de ses successeurs.

gage avec justice. Charles VIII consentit à entrer en accommodement avec Ferdinand; mais la négociation fut bientôt rompue, et suivie d'une guerre qui dura près de deux siècles, et ne finit qu'à l'extinction de la dynastie régnante en Espagne. Cependant, voyant les immenses préparatifs de Ferdinand, Charles VIII, malgré l'opposition des seigneurs de sa cour et du parlement de Paris, restitua les comtés de Roussillon et de Cerdagne, que la France ne reprit que sous Louis XIV. N'ayant rien à craindre de la Navarre, puisque ce royaume était sous sa protection immédiate, Ferdinand était allé à Barcelonne, pour être plus près des états qu'il réclamait. Pendant son séjour dans cette ville, il manqua d'être assassiné pour la seconde fois. Tandis qu'il sortait du palais de justice, où il s'était occupé à entendre les plaintes de ses sujets, un Catalan lui donna un coup de poignard, qui ne le blessa qu'à l'oreille. L'assassin était un fou, qui déclara dans les tourments que le diable lui avait suggéré que le royaume lui appartenait de droit, et qu'il en serait le maître aussitôt qu'il aurait tué le roi. Ce prince alla bientôt après prendre possession de ses nouveaux domaines, dans lesquels il laissa une forte garnison. Tout paraissait concourir à la prospérité de l'Espagne et à la gloire d'Isabelle et de Ferdinand. Colomb, ayant découvert l'île Hispaniola, était de retour de l'Amérique (en 1493), et apportait avec lui une grande quantité d'or et d'argent. Alphonse de Lugo, de Séville, qui avait contribué avec Pierre de Vera à la conquête des Canaries, venait de s'emparer de l'île de Palma. Ainsi les rois d'Espagne, en moins de trois ans, se virent possesseurs de trois nouveaux royaumes, tandis que Colomb, retourné en Amérique, leur préparait la conquête de ce vaste continent. Mais il était réservé à Ferdinand d'acquérir encore un autre royaume, qui, en augmentant sa puissance en Europe, flattait davantage son ambition. Les seigneurs napolitains, poussés à bout par la tyrannie de Ferdinand Ier., étaient partagés en deux partis; les uns, réfugiés en France, tâchaient de décider Charles VIII à entreprendre la conquête de ce royaume; les autres sollicitaient pour le même objet le roi d'Espagne; mais celui-ci se contenta de répondre qu'il ne saurait se décider à dépouiller un ami et un parent (le roi de Naples étant sorti de la maison d'Arragon); il ajouta même : « qu'il » ne consentirait jamais qu'aucun souverain s'emparât du royaume de » Naples. » Ainsi Ferdinand, en habile politique, tout en paraissant défendre une juste cause, se réservait le droit de rompre le traité de paix qu'il avait avec la France, et de s'opposer à son agrandissement. Charles VIII pénètre en Italie, enlève plusieurs places au Saint-Siége; le pape, le duc de Calabre arment chacun de son côté pour aller s'opposer aux troupes victorieuses du monarque français. Ferdinand lui envoie Antonio Fonseca, pour lui signifier qu'il eût à se désister de la conquête du royaume de Naples, et à rendre à l'église les places dont il s'était emparé; qu'autrement il se croirait dégagé de la paix faite par le traité de Roussillon, et lui déclarerait ouvertement la guerre. Fonseca trouva Charles VIII à Rome, où il avait fait son entrée. Mais ce monarque n'ayant eu aucun égard à cette sommation, Fonseca déchira en pleine assemblée les articles de la paix existante entre les deux souverains. Cette action irrita tellement les seigneurs français, qu'ils

l'auraient tué sans l'intervention du roi. Ferdinand, ayant appris le mauvais succès de son ambassade, pourvoit à la sûreté du Roussillon, s'assure de différents points dans la Navarre, et entre en France avec une puissante armée. Il envoie en même temps en Italie Gonsalve de Cordoue, avec 6000 hommes d'armes. Charles avait déjà battu le roi de Naples et ses alliés, et s'était rendu maître de la capitale; mais les Français (selon tous les historiens) y commirent tant d'excès, que pour éviter la mort ils furent contraints de sortir de la ville. En peu de temps, Gonsalve avait soumis une grande partie des places que les Français occupaient, et il avait rétabli le roi de Naples sur son trône; mais la bataille de Seminara, livrée contre l'avis du *grand capitaine*, rendit de nouveau Charles VIII maître de ce royaume. Dans le Roussillon, le gouverneur don A. Henriquez avait porté le ravage jusqu'aux portes de Narbonne. Une autre armée espagnole allait faire une irruption du côté de la Guienne; mais, à l'invitation de Charles VIII, Ferdinand consentit à une suspension d'armes de trois mois, suspension cependant qui ne comprenait que la guerre de France. On se battait toujours avec fureur en Italie. Le roi de Naples, accablé des fatigues de la campagne, mourut à Monte-de-Somma, et nomma pour successeur à la couronne son oncle don Frédéric d'Arragon. Celui-ci vit en peu de mois, par les talents du grand capitaine, son royaume délivré de ses ennemis; mais il ne jouit pas long-temps de cette possession. La trève entre la France et l'Espagne allait expirer, et Charles VIII se préparait à porter ses armes contre le Roussillon, lorsqu'il mourut à Amboise, le 7 avril 1498. Son oncle lui succéda, sous le nom de Louis XII. Pendant ce temps, les rois d'Espagne étaient dans l'affliction; ils avaient perdu le prince don Jean leur fils, l'héritier de tant de couronnes, ne laissant point d'enfants de son mariage avec madame Marguerite, fille de Maximilien. La conquête de Melille en Afrique, qu'ils venaient de faire, n'avait pu soulager leur douleur. L'Espagne, pendant quelque temps, jouit d'un peu de tranquillité. Louis XII, en montant sur le trône, avait conclu avec Ferdinand un traité d'alliance; cependant le monarque français, héritier des grands projets de son prédécesseur sur l'Italie, avait soumis Gènes, le duché de Milan, et s'étant ligué avec les principales puissances de l'Italie, il se préparait à conquérir le royaume de Naples. Ferdinand, alarmé de ses progrès, chercha inutilement, par ses ambassadeurs, à le détourner de cette dernière entreprise. Après plusieurs débats, ces deux souverains convinrent de se partager le royaume de Naples; mais ce traité resta secret pendant quelque temps, et on en remit l'exécution à un moment plus favorable. Sans chercher à excuser la conduite de Ferdinand avec son parent le roi de Naples, on doit croire qu'il s'était élevé entr'eux quelque sujet de mécontentement. Au milieu de leurs débats, Frédéric croyant se ménager un allié sûr et un ami, s'était entièrement abandonné à la protection de la France. Cependant le roi catholique n'était pas sans inquiétude dans ses propres états. Les Maures qui demeuraient dans la Castille s'étaient révoltés; ceux qui s'étaient réfugiés dans les montagnes des Alpuxarras portaient la désolation dans les villes voisines. Le roi ayant puni les premiers, marcha contre les seconds, et parvint, non sans peine, à les faire rentrer dans leurs rochers, où ils furent long-temps inex-

pugnables. Ce fut par un effet de cette révolte, qu'on proclama, en 1501, le décret en vertu duquel tous les Maures devaient se faire chrétiens ou sortir du royaume. Dix mille reçurent le baptême, et près de cent mille familles se réfugièrent en Afrique. Pendant ce temps, Louis XII s'était rendu maître du duché de Milan. Le roi de Naples commença alors à craindre pour ses propres états, et envoya implorer le secours du roi d'Espagne; mais Ferdinand ne lui répondit qu'en termes généraux. Le grand capitaine était à Syracuse depuis son heureuse expédition contre les Turks. C'est dans cette ville qu'il reçut l'ordre d'aller s'emparer de tout ce qui était échu à Ferdinand dans le partage du royaume de Naples, ce monarque le nommant vice-roi des Calabres et de la Pouille. Les Français et les Espagnols occupèrent bientôt tous les états napolitains. Le roi Frédéric, ne pouvant compter sur les secours de Ferdinand, ni sur la protection de Louis XII, se retira en France, doublement malheureux de se voir ravir la couronne par un parent et par un ami. Mais les deux conquérants ne tardèrent pas à se brouiller au sujet de deux provinces, la Basilicate et la Capitanate, dont les Français demandaient la cession. Ferdinand voulait en appeler à la décision du pape (Alexandre VI); mais Louis XII crut mieux faire en se rapportant à la décision des armes. La guerre recommence sur les frontières du Roussillon. Les Français assiégent Salces; Ferdinand vole au secours de cette place, la délivre, entre en France, et porte le ravage dans le Languedoc. Une trève est conclue pour ne s'occuper que des affaires de Naples, où l'on ne se battait pas avec moins d'acharnement; les Français et les Espagnols y faisaient des prodiges de valeur; mais tous les efforts du duc de Nemours et du marquis de Mantoue ne pouvaient lutter contre les talents du grand capitaine; les batailles de Cerisoles et du Garigliano rendirent Ferdinand maître paisible du royaume de Frédéric. Cette conquête fut terminée en 1505. On ne fit à ce sujet aucune réjouissance en Espagne, où l'on pleurait encore la mort de dona Isabelle, arrivée le 27 novembre 1504 (*Voy.* Isabelle.) Cette princesse avait laissé héritière des royaumes de Castille et de Grenade sa fille dona Jeanne, dite *la folle*, mariée à l'archiduc Philippe, et après elle don Carlos, son petit-fils. Ferdinand s'était aussitôt dépouillé du titre de roi de Castille, et avait fait proclamer sa fille dona Jeanne; mais, attendu la faiblesse d'esprit de cette princesse, les états le déclarèrent régent du royaume. L'empereur et son gendre lui causaient cependant les plus vives inquiétudes. Le premier réclamait la régence de la Castille, comme aïeul paternel de l'héritier mâle, le prince don Carlos; et l'archiduc prétendait y gouverner en souverain. Les grands d'Espagne étaient eux-mêmes partagés en deux partis. Toute l'habileté de Ferdinand suffisait à peine pour s'opposer à tant d'ennemis de son pouvoir. Afin de mieux leur résister, il demanda à Louis XII la main de Germaine de Foix, sa nièce. Louis la lui accorda, en se désistant de toute prétention au royaume de Naples, et il lui promit son secours contre l'empereur et l'archiduc Philippe. Ce mariage, qui mit le sceau à la politique de Ferdinand, fut conclu le 14 mai 1506; il mit de grands obstacles aux prétentions de l'empereur, et il alarma vivement l'archiduc. Mais ne voulant pas exciter de

nouveaux troubles dans le royaume, Ferdinand le reconnut, devant les états comme roi de Castille. Après cette cérémonie, il partit pour aller visiter ses nouvelles possessions de Naples. Depuis long-temps il nourrissait des soupçons sur la fidélité de Gonsalve; Prosper Colonne, rival de ce grand homme, n'oubliait aucune occasion de les alimenter; il lui faisait craindre que cet illustre guerrier, devenu l'idole des grands et du peuple, ne s'emparât de la couronne qu'il lui avait conquise. Dans son trajet, Ferdinand s'arrêta au port de Gènes. Cette république avait cherché, dans un autre temps, à entrer sous sa domination; elle était alors au pouvoir de la France. Le roi catholique eut la délicatesse de ne pas vouloir y entrer, malgré les instances des Génois. Tandis qu'il était dans le port, il reçut la nouvelle de la mort de son gendre, ainsi que les sollicitations des grands, pour le prier de reprendre le gouvernement de la Castille. Rendu à Naples, il eut tout lieu de se convaincre de la fidélité du grand capitaine, et ayant convoqué une assemblée générale, il y fut reconnu roi des Deux-Siciles. Il restitua aussitôt aux seigneurs qui avaient suivi le parti de la France tous leurs domaines, et grâce à cet acte de clémence ou de justice, et aux aimables qualités de la reine son épouse, il parvint à se faire aimer de ses nouveaux sujets. Maximilien, qui voulait le détacher de l'alliance de la France, lui envoya une ambassade pour lui donner le titre d'empereur d'Italie, offrant de le soutenir avec toutes les forces de l'empire. Ferdinand crut devoir se refuser à ces propositions. Ayant réglé les affaires de son nouveau royaume, il s'en retourna en Espagne, emmenant avec lui le grand capitaine, que son caractère ombrageux ne lui permit pas de laisser dans un pays où il savait que ce héros était adoré. Arrivé à Savone, il eut avec Louis XII une entrevue, dans laquelle il paraît que furent jetés, sous la direction du roi catholique, les fondements de la fameuse ligue de Cambrai. La reine Jeanne, instruite de l'arrivée de son père en Espagne, alla à sa rencontre, faisant porter devant elle le corps de son mari, dont elle n'avait pas encore voulu se séparer. Quand cette princesse vit son père, elle se jeta à ses genoux, et le pria de se charger en tout et pour tout du soin de la monarchie. De retour dans ses états, il n'y trouva que désordre et tumulte parmi les grands. D'abord il eut quelques démêlés avec Gonsalve, au sujet des dépenses qu'avait occasionnées la conquête du royaume de Naples. Ce brave espagnol n'avait plus sa meilleure protectrice, la reine Isabelle, et il ne pouvait compter que sur l'ingratitude de son maître. Le marquis de Pirego, son neveu, qui avait insulté les commissaires royaux et excité la ville de Cordoue à la révolte, fut exilé. Ferdinand s'empara ensuite des terres du duc de Medina-Sidonia, qui prétendait rentrer à force armée en possession de Gibraltar, après la cession faite par son père au roi catholique. Plusieurs seigneurs de l'Andalousie s'étaient aussi armés contre leur souverain pour défendre ce qu'ils appelaient leurs prérogatives et leurs droits. L'empereur Maximilien ne pouvait pas ignorer ces mouvements; il n'avait oublié ni les refus de Ferdinand, ni ses prétentions à la régence de Castille. Voulant attirer les seigneurs dans son parti, il leur avait envoyé le marquis de Guevara, attaché à son service; mais le marquis, déguisé en domestique, fut découvert et arrêté. Gonsalve impliqué, quoique innocemment,

dans cette fâcheuse affaire, fut désormais tout-à-fait perdu dans l'esprit du roi, il se retira dans ses terres, où il mourut de chagrin. Les grands, cernés de tous les côtés, manquant d'appui, furent obligés de se soumettre et d'implorer la clémence du roi. Il leur pardonna, et pour faire preuve de leur fidélité, ils allèrent, par son ordre, chasser des côtes d'Espagne les Maures d'Afrique, qui y exerçaient les plus affreux brigandages. Débarrassé de ces soins, réconcilié avec Maximilien, et dans un parfait accord avec Louis XII, Ferdinand fit publier dans la cathédrale de Valladolid, en présence de leurs ambassadeurs et du nonce du pape, la funeste *ligue de Cambrai*, qui mit de nouveau en feu toute l'Italie. Le but de cette ligue était de conquérir les places de ce pays appartenant à ces souverains, et occupées par les armes vénitiennes. Maximilien se désistait définitivement de toute prétention à la régence de Castille; le prince don Carlos ne devait gouverner ses états que lorsqu'il aurait atteint sa vingt-cinquième année, et il renonçait à prendre le titre de roi du vivant de sa mère. Ferdinand, de son côté, devait en toute occasion fournir des secours à l'empereur contre les Vénitiens. Ceux-ci, se voyant menacés de toutes parts, furent contraints de s'humilier devant le pape et de recourir à Ferdinand. Ils rendirent les places qu'ils occupaient dans les domaines de Naples et du Saint-Siége, et alors les deux souverains se détachèrent de la ligue, et abandonnèrent leurs alliés. Le roi catholique crut s'excuser en disant qu'il ne s'en retirait *que d'après l'approbation et le consentement du Pontife*. Rentré dans ses possessions en Italie, et ayant trouvé le moyen de rendre infructueuses les menaces de ses alliés, Ferdinand s'occupa de la guerre qu'il voulait porter en Afrique. Sur les instances du célèbre archevêque de Tolède (*voy.* XIMENÈS), il avait déjà envoyé, dans les années précédentes, une flotte pour conquérir Marsalquivir. Le succès de cette entreprise avait animé le zèle du cardinal, qui insistait auprès du roi pour qu'il poursuivît ses conquêtes dans cette partie du monde, offrant d'avancer les sommes nécessaires pour équiper une flotte qui serait destinée à la conquête d'Oran. Le roi accéda à cette proposition, et Ximenès voulut être de cette expédition (1509); il avait sous ses ordres le général Navarro. Ayant abordé aux côtes de l'Afrique, ils se dirigèrent vers Oran. Les Maures, en voyant les troupes ennemies, s'étaient préparés à une vigoureuse défense; mais les sages dispositions de Navarro, les exhortations du cardinal qui, armé de toutes pièces, parcourait les rangs pour encourager les soldats, rendirent cette conquête si facile, que ces guerriers, accoutumés à vaincre à la première attaque, prirent la ville d'assaut. Ximenès revint aussitôt en Espagne apporter cette heureuse nouvelle au roi. Navarro ayant laissé une garnison dans la place, alla à Iviza chercher de nouveaux renforts, et, de retour en Afrique, il conquit Bugie (janv. 1510), et soumit à un tribut Alger et Tunis. Le roi Ferdinand, ayant appris tous ces succès, prit le parti d'aller en personne en Afrique. Arrivé sur la fin de janvier à Séville, il expédia les ordres nécessaires pour rassembler les troupes, la flotte, et tout ce qui était nécessaire pour la campagne. Il fit aussi prier le roi d'Angleterre son gendre, de lui envoyer mille archers. C'était de nouvelles troupes dont on avait commencé à faire usage dans ce royaume. Les Maures des côtes de l'Afrique ne

purent apprendre sans effroi le grand armement que faisait le roi d'Espagne pour venir les attaquer. Le roi de Tremezen, les Maures de Mostongan, de Mançagrani et d'autres places de la Barbarie, se reconnurent ses vassaux, et s'engagèrent à lui payer un tribut. Malgré ces offres, Ferdinand allait passer en Afrique, mais les affaires d'Italie le firent renoncer à ce projet. Il existait entre le pape et l'empereur de grands différends, que la médiation de Ferdinand n'avait pu faire cesser. Outre cela, Jules II, à la tête d'une armée, s'approchait de Ferrare pour s'emparer de ce duché, possédé par la maison d'Este, que la France et l'empereur protégeaient. D'un autre côté, l'église était déchirée par les menées de trois cardinaux (Carvajal, Borgia et Briçonnet), qui, soutenus par la France et l'empereur, avaient sommé le pape de se présenter au concile de Pise (*V.* Briçonnet). Ferdinand, voyant que la France avait repris sa prépondérance en Italie, refuse d'écouter les députés que lui avaient envoyés ces trois cardinaux; il a l'habileté de détacher l'empereur de son alliance avec Louis XII, et forme bientôt contre ce monarque une ligue avec le pape, l'empereur, les Vénitiens et l'Angleterre. Cette ligue, appelée *la ligue sacrée*, fut proclamée à Rome en 1511. On lui donna ce nom, parce qu'elle devait combattre le schisme et Louis XII, que Jules avait excommunié. Le monarque français faisait toujours de rapides progrès en Italie, et les alliés perdirent en 1512 la sanglante bataille de Ravenne, où périt le brave Gaston, frère de la reine Germaine (*voy.* Gaston de Foix). Ferdinand vit alors qu'il ne pouvait éviter une guerre ouverte avec la France, et peut-être ne le vit-il qu'avec plaisir. Il envoya des ambassadeurs au roi de Navarre, pour l'engager à entrer dans la *ligue sacrée*, et pour lui demander le passage des troupes espagnoles, tout en exigeant qu'il lui remît en otage le prince de Viane son fils, avec quatre forteresses. Le roi de Navarre, indigné, répondit qu'il était résolu à garder la neutralité la plus parfaite. Louis XII, presque en même temps, lui demandait son alliance, et lui offrait les conditions les plus avantageuses. Placé entre deux puissants voisins, le roi de Navarre ne tarda pas à se décider en faveur de celui qui était le moins exigeant et le plus équitable. Quelque secret qu'on tînt ce traité, il ne put échapper à la pénétration du roi catholique. Comme il avait pour principe de prendre toujours l'avance sur ses ennemis, à peine en eut-il connaissance, qu'il envoya le duc d'Albe en Navarre avec une forte armée; il ordonna en même temps qu'on s'emparât de toutes les places que la reine Catherine d'Albret possédait en Catalogne. Tandis que le duc d'Albe prenait Pampelune, le roi don Jean s'était réfugié en France, d'où il revint avec un assez grand nombre de troupes, commandées par la Palice, Lautrec, et le dauphin lui-même. Mais, après divers combats, la victoire se déclara pour les armes du roi catholique, et la Navarre fut, en 1515, définitivement réunie à la couronne d'Espagne. Maître des principaux points, le duc d'Albe avait laissé ses généraux en Navarre pour s'unir aux Anglais, qui étaient sous les ordres du duc Dorset, et il entra avec eux dans la Guienne, où ils portèrent la dévastation. La guerre de Navarre, celle de France, d'Afrique, les Maures des Alpuxaras, qui de temps en temps sortaient pour désoler les villes et les campagnes, ceux qui venaient infester les côtes de l'Espagne, tant d'ennemis

à combattre ne faisaient point oublier à Ferdinand les affaires d'Italie. Accablé par l'âge et par les infirmités, son esprit toujours actif songeait et pourvoyait à tout. Il nomma le duc de Cardone généralissime de la sainte ligue. Ce duc arrive en Italie, se présente devant Florence, qu'il prend d'assaut; il bat l'armée florentine, rétablit les Médicis dans leurs biens, leurs dignités (1512), s'empare de Prato, Lucques, Arezzo, etc., et n'accorde la paix à ces pays, ainsi qu'aux Florentins, qu'à condition qu'ils se mettraient sous la protection de Ferdinand, et qu'ils entreraient dans la *sainte ligue*. Il s'unit ensuite à l'empereur et aux Vénitiens, bat les Français, et rétablit Sforce dans son duché de Milan, d'où les Français l'avaient chassé pour la seconde fois. Louis XII, harcelé de toutes parts, offrit au roi catholique une trêve, qui fut célébrée à Madrid par de grandes fêtes. Mais les trêves de Ferdinand n'étaient jamais que les avant-coureurs de nouvelles ruptures. Le roi de France se ligue avec les Vénitiens, toujours ennemis de l'empereur, et la guerre recommence encore (1513). Les Français sont battus à Novare par les Suisses et les Milanais. Le duc de Cardone porte le fer et la flamme dans les états Vénitiens, s'empare de Vérone, de Padoue, arrive à Mestre, se rend maître du château; il bombarde Venise, se retire, et va combattre le général Alviano, qu'il met en déroute, avec ses Vénitiens. Le roi de France se hâte de faire la paix avec Ferdinand, qui abandonne encore ses alliés, après les avoir engagés dans cette guerre. Tandis qu'il donnait un peu de repos à ses armées, il reçut une ambassade de la reine des Abyssins, qui lui envoyait un morceau de la vraie croix. Le premier soin de Ferdinand fut de faire examiner si l'ambassadeur était bien instruit dans les mystères de la religion. Louis XII meurt l'année suivante (1515); François Ier., son successeur, renouvelle un traité de paix avec le roi catholique; mais comme il se disposait à reconquérir le Milanais, Ferdinand parvient à se réconcilier avec l'Angleterre, et il allait, pour la quatrième fois, traverser les projets de la France, lorsqu'il fut atteint de sa dernière maladie. Il n'avait eu de Germaine, sa femme, qu'un enfant, mort en bas âge. Celle-ci, désirant avoir un successeur à la couronne d'Arragon et des Deux-Siciles, avait fait prendre au vieux monarque un aphrodisiaque, dont les effets lui devinrent funestes. On assure que depuis cette époque il fut attaqué d'une profonde tristesse, d'évanouissements continuels, jusqu'à ce qu'un jour, se trouvant à la chasse, il fut obligé de s'arrêter à un village nommé Madrigalejo, près de Consuegra, où il mourut, le 23 janvier 1516. Il fit sa fille Jeanne héritière de tous ses états, et après elle le prince don Carlos son fils (depuis Charles-Quint), qui était toujours resté en Flandre; il assigna à la reine Germaine 30,000 ducats par an; nomma régent de la couronne d'Arragon don Alphonse, archevêque de Sarragosse, son fils naturel, et de celle de Castille le cardinal Ximenès. Il eut de son mariage avec Isabelle, le prince don Jean, mort avant lui d'une chute de cheval; l'infante dona Isabelle, mariée en Portugal; dona Jeanne, surnommée la *Folle*; dona Marie, mariée aussi en Portugal (*voy*. EMANUEL, roi de Portugal), et dona Catherine, qui épousa Henri VIII, d'Angleterre. (*Voy*. CATHERINE, tom. VII, p. 371.) Ferdinand était grand, bien fait, il avait les traits réguliers,

le teint brun, les yeux noirs, le regard sévère et perçant; ses manières étaient aisées, mais nobles, et sa physionomie majestueuse inspirait le respect aux plus audacieux. Sa jeunesse avait été assez dissipée, et il laissa quatre enfants naturels de diverses maîtresses. Actif, infatigable autant qu'habile, son esprit vaste était capable de suivre les projets les plus étendus, mais il ne se piquait pas de tenir ses engagements. Un prince italien disait de ce monarque : « Avant » de compter sur ses promesses, il » faudrait qu'il jurât en un Dieu au» quel il crût. » Un courtisan lui rapportant un jour que Louis XII se plaignait de ce qu'il l'avait trompé trois fois, Ferdinand répondit : « Il » en a bien menti, l'ivrogne; je l'ai » trompé plus de dix (1). » Les jugements qu'on a portés sur ce prince ont été bien différents. Ses armes avaient nui aux progrès de la France, qui voulait dominer toute l'Italie; après avoir engagé l'Angleterre à s'armer contre les Français, il l'abandonna pour conclure une paix avantageuse : il ne pouvait guère être aimé chez ces deux nations, et les Français comme les Anglais l'appelèrent *perfide*. Les Italiens le voyant se ranger toujours du parti de l'église, crurent lui rendre justice en lui décernant le titre de *pieux*, et les Espagnols l'appelèrent avec raison *le prudent* et *le sage*, puisqu'ils lui durent leurs richesses, leur gloire et leur prospérité. Quelque tort qu'il ait eu envers les autres peuples, il est constant qu'il fut presque toujours occupé du bonheur des siens. On lui reproche d'avoir établi en Espagne un tribunal d'une sévérité excessive à cette époque, et d'avoir, en chassant les juifs, porté un coup funeste au commerce; mais il humilia aussi la haute noblesse, fit de sages ordonnances, diminua les impôts, réforma le clergé, rendit la force aux lois, et punit les magistrats prévaricateurs. Il affranchit les vassaux de Murcie et de Catalogne de la tyrannie des seigneurs. Affable avec dignité, il écoutait, il consolait ses sujets, et laissa plusieurs exemples de clémence et de générosité. En même temps qu'il faisait prospérer ses états, il les agrandissait par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes de l'Afrique, par la découverte du Nouveau-Monde. Si la sévère probité peut lui reprocher une partie de ces conquêtes, il faut considérer que, placé à la tête d'un royaume nouvellement formé par la réunion de deux couronnes, qui excitait la jalousie des autres potentats, il avait pour compétiteurs des princes puissants, la plupart habiles, et qui tous étaient dévorés de la soif de s'agrandir. Forcé de se mettre à couvert des troubles de l'intérieur, de s'opposer aux intrigues, aux entreprises du dehors, Ferdinand, avec moins de forces, mais avec plus de talents que ses rivaux, pour se maintenir dans l'équilibre, faire pencher la balance en sa faveur, pouvait-il prendre d'autres moyens que ceux de la politique qu'il avait adoptée? Il tenait dans sa main, a dit un homme d'esprit, le fil de toutes les intrigues de toutes les cours de l'Europe, et il en changea les combinaisons si fréquemment, et quelquefois si gratuitement en apparence, qu'on serait tenté de croire que souvent il y mit autant

(1) Ce fait, raconté par les historiens anglais et français, et répété par tous les biographes, n'est cependant rappelé par aucun auteur espagnol. Ces expressions triviales ne sont pas dans les manières ni dans le caractère de Ferdinand. Ce roi s'exprimait toujours avec mesure et noblesse; il trompait, mais il n'en convenait pas, même avec ses plus intimes, près desquels il était loin de déroger de sa propre dignité. Nous serions donc tentés de croire que cette anecdote est tout-à-fait apocryphe.

de vanité que d'intérêt. Il fut perfide avec ses alliés, injuste envers le *grand capitaine* et envers Colomb, mais ces défauts furent compensés par d'éminentes qualités. Habile politique, administrateur exact, sage législateur, réformateur éclairé, il créa une grande monarchie; enfin il sut conquérir et conserver, et la postérité regardera toujours Ferdinand comme le plus grand roi de son siècle. Hernand de Pulgar a composé la *Cronica de los reyes don Fernando y dona Isabel*, Sarragosse, 1567, in-fol.; Valencia, 1780. in-fol. Ant. de Lebrixa (*Nebrissensis*) a publié *Rerum à Ferdinando et Isabellâ Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol., et Lenglet-Dufresnoy dit que ce n'est qu'une traduction en beau latin de l'ouvrage précédent. On trouve aussi de grands détails sur ce règne dans les *Lettres de Pierre Martyr*, Alcala, 1530, in-4°.; Amsterdam, Elzevir, 1670, in-fol. On a aussi la *Politique de Ferdinand-le-Catholique* (*V.* GRACIAN). Enfin l'abbé Mignot a donné *l'Histoire des rois Catholiques Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. B—s.

FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, naquit à Madrid, le 10 avril 1712. Il était fils de Philippe V et de Marie de Savoie, sa première femme, et monta sur le trône après la mort de son père, en 1746. Ferdinand signala les commencements de son règne par des actes de bienfaisance. Il pardonna aux contrebandiers, aux déserteurs, et fit rendre la liberté aux prisonniers, spécialement à ceux qui étaient détenus pour dettes, chargeant son trésorier de payer leurs créanciers. Il eut la satisfaction de signer la paix de 1748, qui assurait à l'infant don Carlos, son frère (*Voy.* CHARLES III), la couronne des Deux-Siciles, et à l'infant don Philippe les états de Parme et de Plaisance (*V.* PHILIPPE, GAGES et LAS MINAS). Il donna ensuite tous ses soins à la prospérité de ses états. Secondé par un habile ministre (*Voy.* ENSENADA), il réforma les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, qui était dans la décadence la plus absolue depuis le règne de Charles II. Il abolit le tribunal de la Nonciature, qui faisait passer à Rome des sommes considérables, et obtint le droit de nommer à plusieurs évêchés et bénéfices consistoriaux, dont la nomination avait jusqu'alors appartenu au St.-Siége. Il encouragea l'agriculture le commerce, les arts, et par ses soins paternels et la sage direction de son ministre, on vit bientôt refleurir les campagnes, s'établir dans plusieurs villes des manufactures en tout genre, et les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Les sciences et les lettres reprirent un nouvel essor. Ferdinand dota plusieurs universités, en créa d'autres, et assigna des récompenses au mérite et aux talents. Par malheur ce bon monarque avait toujours été d'une santé chancelante, ce qui l'empêcha de réaliser tous ses projets pour le bien de son royaume. Il était fréquemment dominé par une humeur noire qui faisait quelquefois craindre pour ses jours. Dans un de ces accès, les remèdes de l'art ne produisant sur lui aucun effet salutaire, il dut son rétablissement aux charmes du chant du fameux Farinelli (*Voy.* FARINELLI). Depuis ce moment il prit du goût pour la musique, qui semblait seule apporter quelque soulagement à ses maux. D'après les insinuations de Farinelli, il fit bâtir un superbe théâtre dans son palais du Buen-Retiro, où les plus habiles chan-

teurs de l'Italie furent appelés. On n'épargna aucune dépense pour rendre les spectacles dignes de la magnificence du monarque, et du bon goût de Farinelli, qui en était le directeur. C'était le seul délassement que Ferdinand se permît. Les mœurs de ce roi furent toujours pures. Quoique d'un abord sévère, son caractère était doux et affable. Pendant son règne on n'eut à lui reprocher aucune injustice. Ses infirmités s'agravant de jour en jour, il était enfin tombé dans un état peu différent de la démence. Aimé de ses sujets, chéri de tout ce qui l'entourait, il mourut à l'âge de quarante-six ans, le 10 août 1759, sans laisser de postérité de son mariage avec Marie-Thérèse de Portugal, qu'il avait épousée en 1728. On trouva dans le trésor royal 10 millions (50 millions de liv.), fruit de sa sage économie. L'état d'aliénation d'esprit où l'on avait vu le roi, donna lieu au bruit que sa mort n'était que supposée. On croyait que la reine douairière (Elisabeth Farnèse, deuxième femme de Philippe V), voyant son beau-fils dans l'impossibilité de gouverner, avait secrètement obtenu des cortès et des grands, qu'on appelât au trône Charles son fils, alors roi des Deux-Siciles: que tandis qu'on célébrait les funérailles de Ferdinand, pour en imposer au peuple qui le chérissait, et n'aurait souffert aucun changement, on l'avait transporté à un lieu de plaisance (la Casa-de-Campo), où il avait vécu encore quelques années renfermé dans un couvent. On ajoutait aussi que Charles III, quand il fut monté sur le trône, se dérobait à sa suite lorsqu'il chassait dans le voisinage, et que quelques curieux de la cour l'ayant suivi, sous un déguisement, l'avaient eux-mêmes vu entrer dans le jardin du couvent de la Casa-de-Campo, et là, s'entretenir avec son frère, et qu'ils n'avaient pas tardé à reconnaître Ferdinand. Quoi qu'il en soit de la vérité de ce fait, il fut un secret pour la plus grande partie de la nation; l'auteur de cet article peut cependant assurer qu'il l'a entendu confirmer (en 1794), par trois anciens seigneurs de la cour de Ferdinand VI. B—s.

FERDINAND, infant, fils de Jacques II, roi d'Arragon, naquit à Valence, en 1228. Par la disposition que de son vivant, son père avait faite entre ses enfants, il lui était échu en partage les états de Roussillon, de Cerdagne, de Conflant et de Montpellier; mais ce partage ne servit, comme il arrive ordinairement, qu'à mettre la dissension parmi tous les princes de la famille royale. Don Ferdinand ne négligeait aucun moyen pour indisposer le roi contre son frère, et celui-ci n'attendait qu'une occasion favorable pour se rendre maître des états de son rival. Les représentations, les prières, les menaces, les punitions du monarque ne purent jamais parvenir à établir la paix entre ses deux fils, nés tous les deux avec un caractère violent, ambitieux et vindicatif. On avait insinué à don Pèdre que don Ferdinand entretenait des correspondances avec le roi de Sicile et quelques seigneurs français qui devaient l'aider à s'emparer des domaines de son frère. Celui-ci forme alors le projet de lui ôter la vie, et charge un assassin d'exécuter ce crime. Don Ferdinand en est averti, et va demander justice au roi. Jacques II se contente d'appeler ses fils à Valence, et de leur faire jurer, devant les évêques, une réconciliation qui ne fut qu'apparente. Peu de temps après, don Pèdre entre à main armée dans les états de don Ferdinand, et s'en empare. Ce dernier, outré par cette agression, et par le peu

de justice que semblait lui rendre son père, se ligue contre lui avec les seigneurs catalans révoltés. Don Pèdre, de son côté, se met à la tête des seigneurs arragonais : il défait et poursuit dun Ferdinand, qui est contraint de se réfugier au château de Pomar; mais, cerné de toutes parts, il se déguise en paysan et veut chercher son salut dans la fuite : il tombe malheureusement entre les mains des soldats de don Pèdre, qui ordonne aussitôt qu'on le jette dans la rivière de Cinga, l'an 1275. B—s.

FERDINAND, roi de Portugal, fils de Pierre *le Cruel*, et de Constance de Castille, naquit à Coïmbre, en 1340. A peine monté sur le trône, après la mort de son père, arrivée en 1367, il eut à soutenir la guerre contre Henri II, roi de Castille, surnommé *le Bâtard*. Tandis que la flotte portugaise ravageait les côtes d'Espagne, Henri II portait la désolation dans les états de son ennemi. Battu en deux rencontres, et sur le point d'être attaqué dans sa capitale, Ferdinand eut recours au pape, qui se rendit médiateur entre les deux souverains. La paix fut signée en 1371, à Abayacin, en Portugal. Pour la rendre plus durable, Henri avait offert à Ferdinand la main de sa fille dona Eléonore. Ce mariage aurait agrandi le Portugal de quatre villes importantes, qu'Henri avait assignées pour dot à l'infante. Ferdinand refusa ces avantages, et s'excusa près d'Henri, qui, désirant la paix, restitua toutes les places qu'il avait conquises. La cause du refus de Ferdinand était sa passion pour Eléonore de Méneses, qu'il prétendait épouser après l'avoir enlevée à don Laurent Velazquez de Acuña, et avoir fait casser leur mariage. Ce mari indignement outragé se retira en Castille, où il fut contraint de dévorer sa douleur. On dit cependant qu'il porta, tant qu'il vécut, deux cornes d'argent sur son chapeau, en témoignage de l'injustice de son maître, et de l'infamie dont il l'avait couvert. Eléonore avait rendu Ferdinand père d'une fille. Ce gage de leur faiblesse n'ayant fait qu'augmenter sa passion, aussitôt qu'il eut conclu la paix avec le roi de Castille, il se décida à élever sa maîtresse jusqu'au trône. Sourd aux remontrances des grands, et insensible à l'indignation publique, il quitta tout à coup Lisbonne, passa à Oporto, où il célébra son mariage avec une pompe qui semblait insulter à l'affliction et au mécontentement de tout son royaume. De retour dans la capitale, il voulut obliger ses frères légitimés (les infants don Denis et dun Jean, fils de l'infortunée Inés de Castro), de prêter hommage à la nouvelle reine; mais ils ne voulurent jamais y consentir, et se retirèrent en Castille. L'infant don Jean, frère bâtard du roi, qui s'y était également refusé, fut renfermé dans un château. Après quelques années de calme, la guerre s'alluma de nouveau entre le Portugal et la Castille. Jean Ier. avait succédé à son père Henri II; Ferdinand renouvela d'anciennes prétentions sur quelques domaines dans la Castille. Les deux armées étaient déjà en présence, lorsque le Portugais offrit au Castillan des conditions si favorables, que celui-ci ne tarda pas à les accepter. Une de ces conditions portait que l'infante dona Béatrix, sa fille unique, serait mariée à Ferdinand, infant de Castille, et que leurs enfants succéderaient à la couronne de Portugal; mais, attendu l'âge trop tendre de l'infant, ce mariage n'eut pas lieu. En 1383, le roi de Portugal fut attaqué d'une grave maladie qui le conduisit au tombeau, le 20 ou 22 octobre, à l'âge de quarante-deux ans,

et après en avoir régné seize et quelques mois. Le caractère de ce roi était doux, affable; son amour effréné pour dona Eléonore lui avait fait commettre une grande faute; mais il parvint à la faire oublier par l'abondance qu'il sut introduire dans ses états, et la sagesse avec laquelle il sut les gouverner. Béatrix, sa fille, se maria avec don Jean de Castille en 1383, mais elle ne régna pas long-temps en Portugal. L'infant don Jean, frère bâtard du roi Ferdinand, fut placé sur le trône par le vœu général de la nation.

B—s.

FERDINAND Ier., roi de Naples, fils naturel d'Alphonse, dit *le Magnanime*, régna de 1458 à 1494. Lorsque Alphonse d'Aragon eut achevé la conquête du royaume de Naples, et qu'il en eut réformé l'administration, de concert avec son parlement, ce corps, qu'il avait assemblé, lui demanda en 1443 de régler la succession à la couronne, et puisqu'il pouvait en disposer par droit de conquête, de l'assurer au seul enfant qu'il eût, Ferdinand, son fils naturel. Alphonse, qui aimait tendrement ce fils, accueillit cette demande avec joie; il déclara Ferdinand, duc de Calabre (c'était à Naples le titre des princes héréditaires); lui fit épouser en 1444 Isabelle de Clermont, nièce de Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, et il engagea le pape Eugène IV à légitimer Ferdinand, et à le reconnaître comme héritier du royaume. Alphonse mourut le 27 juin 1458, et Ferdinand, alors âgé de trente-quatre ans, fut reconnu sans difficulté par le royaume de Naples, quoique son caractère dissimulé et cruel lui eût déjà fait beaucoup d'ennemis; mais les Napolitains aimaient mieux avoir un mauvais roi que de passer sous le sceptre de Jean, roi de Navarre, frère et héritier d'Alphonse, et de voir leur patrie réduite en province du royaume d'Aragon. Bientôt, il est vrai, ils se repentirent de ce choix, et dès l'année suivante, ils invitèrent Jean d'Anjou, fils du roi René, comte de Provence, à venir disputer une couronne à laquelle ses ancêtres avaient tous prétendu, sans pouvoir jamais la porter. Jean-Antoine Orsini, oncle du roi, embrassa le premier le parti de son rival; un grand nombre de barons imitèrent son exemple, et la révolte pouvait devenir générale. Ferdinand s'avança à la rencontre de ses ennemis; il les joignit à Sarno le 7 juillet 1460, mais il y fut battu par son imprudence: son armée fut dispersée; une autre armée qui combattait pour lui dans la Pouille, fut défaite le 27 juillet; ses finances furent réduites à un état si déplorable, que la reine Isabelle sa femme, pour lui procurer quelque argent et quelques effets d'équipement, fit elle-même, avec ses enfants, une quête dans les rues de Naples. François Sforce, duc de Milan, et le pape Pie II, crurent leur politique intéressée à soutenir Ferdinand; ils lui envoyèrent de puissants renforts. Scanderbeg, le héros de l'Albanie, traversa l'Adriatique pour venir combattre dans son armée, par reconnaissance pour la mémoire d'Alphonse, et le 18 août 1462, Ferdinand remporta devant Troia, sur le duc Jean d'Anjou, une victoire qui rétablit ses affaires. Bientôt après il fit la paix avec Jean-Antoine Orsini, prince de Tarente, et le plus puissant baron du royaume; dès-lors seulement il put se dire assis sur son trône. Orsini mourut l'année suivante, et le roi recueillit sa riche succession en vertu d'un testament qui probablement était supposé. Après que

Jean, duc d'Anjou, eut été forcé de quitter en 1464 le royaume de Naples, qu'il avait défendu pied-à-pied, Ferdinand commença d'exercer ses vengeances contre tous ceux qui avaient embrassé le parti angevin. Il fit enlever, au mépris de sa parole, le duc de Sessa et ses fils, qu'il retint en prison jusqu'à leur mort. Sa trahison envers Jacques Piccinino (*Voy.* Piccinino), fut plus honteuse encore. Ce grand général était venu à sa cour, muni d'un sauf-conduit. Le roi, qui l'avait appelé avec les plus vives instances, l'avait reçu avec affection, et lui avait donné pendant tout un mois des fêtes brillantes; tout à coup il le fit arrêter dans le palais, et étrangler dans sa prison. Tous les ennemis de Ferdinand furent successivement en butte à sa perfidie et à sa cruauté. La part que ce monarque prit en 1478 à la conjuration des Pazzi contre les Médicis, fit assez connaître que sa politique extérieure n'était pas plus irréprochable. Cependant Laurent de Médicis, qui voyait la république florentine exposée aux plus grands dangers par l'attaque du roi de Naples, osa se confier à la générosité et plus encore à la politique d'un ennemi aussi perfide, et son espérance ne fut point trompée. Il se rendit à Naples en 1479, et il conclut avec Ferdinand une paix qui servit les vues de ce dernier (*V.* Laurent de Médicis.) La prise d'Otrante par les Turks, le 21 août 1480, en même temps qu'elle répandit la terreur dans toute l'Italie, arrêta quelque peu les projets ambitieux de Ferdinand. Cette ville fut reprise le 10 septembre de l'année suivante par son fils Alphonse II, alors duc de Calabre. Cet exploit, qui sauvait Naples et l'Italie de l'invasion des musulmans, semblait fait pour attacher les peuples à l'héritier de la couronne, mais Alphonse, à tous les vices de son père, joignait une débauche honteuse et un orgueil insupportable. Les barons du royaume voyant approcher le moment où il monterait sur le trône, prirent tous les armes en 1485 contre le père et contre le fils. Ils étaient secondés par le pape Innocent VIII, les Vénitiens et les Génois. Ferdinand obtint d'eux la paix en accordant aux barons révoltés et à leurs alliés tout ce qui lui était demandé; puis aussitôt que les armées ennemies se furent retirées, il fit saisir tous ceux qui l'avaient attaqué, confisqua leurs biens, et fit trancher la tête à plusieurs d'entre eux. Le pape également trompé, après d'inutiles réclamations, excommunia Ferdinand en 1489. Cependant l'Italie retentissait déjà des préparatifs de guerre que faisait Charles VIII de France pour conquérir le royaume de Naples, sur lequel René d'Anjou lui avait cédé tous ses droits. Ferdinand, pour se défendre, s'était réconcilié avec le pape Alexandre VI, successeur d'Innocent VIII; mais ce monarque mourut avant d'être attaqué, le 25 janvier 1494, à l'âge de soixante-dix ans, emportant la haine de ses sujets, et ne pouvant exciter de regrets que par la comparaison qu'on faisait de lui avec son fils et son successeur, Alphonse II, qu'on haïssait davantage encore. S. S—i.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse II, et petit-fils de Ferdinand Ier., régna en 1495 et 1496. Ferdinand II, avant de monter sur le trône, fut envoyé en 1494 par son père dans la Romagne; il devait en chasser les garnisons des Visconti, et fermer, s'il était possible, la route de Naples aux Fran-

çais que conduisait Charles VIII. Mais Ferdinand arriva trop tard, et son armée était trop faible pour tenir tête à d'aussi redoutables adversaires. Il fut obligé de se retirer devant le duc de Montpensier, qui commandait l'avant-garde française, et d'évacuer la Romagne, sans avoir même hasardé une bataille. Cependant, à peine était-il de retour à Naples, que son père Alphonse, accablé par la haine universelle, abdiqua la couronne en sa faveur. Il espérait encore que les vertus de son fils regagneraient des cœurs aliénés par ses cruautés et celles de son père. La cérémonie se fit le 23 janvier 1495, et Alphonse s'embarqua dix jours après pour la Sicile, où il ne tarda pas à mourir. Ferdinand avait hérité d'un trône sans soldats et son père ne lui laissait point d'argent pour faire des levées. Alphonse avait emporté avec lui tous les trésors de la couronne, qu'on évaluait à 350,000 ducats. La noblesse et le peuple avaient tant de haine pour la maison d'Aragon, que toutes les grâces accordées par Ferdinand à son avènement ne furent qu'un objet de dérision. Il avait pris position avec son armée à San-Germano; mais il fut obligé de s'en éloigner une nuit, pour réprimer les mouvements séditieux de Capoue et de Naples. Quand il revint à son camp il n'y trouva plus personne; tous les soldats s'étaient débandés. Ses meilleures villes, en sa présence même, envoyèrent des ambassadeurs à son ennemi. Ferdinand jugeant toute résistance inutile, ne voulut pas causer, par une vaine opposition, la ruine de sujets qui l'abandonnaient. Il rassembla sur la place du Château-Neuf tous les habitants de Naples, prit congé d'eux avec sensibilité, les délia des serments qui les attachaient à la maison d'Aragon, et leur permit de traiter avec le vainqueur; ensuite il s'embarqua pour Ischia, tandis que la populace pillait déjà ses écuries. Il partit de Naples le 21 février 1495, laissant des garnisons dans le Château-Neuf et le Château de l'Œuf. A son arrivée à Ischia, il trouva le gouverneur de cette île déjà prête à la rebellion. Les portes de la forteresse furent fermées à sa suite, et on ne lui permit d'entrer qu'avec un seul compagnon. Mais Ferdinand ayant été introduit, étendit mort à ses pieds, d'un coup d'estoc, ce gouverneur infidèle, et intimida tellement la garnison déjà révoltée, que seul au milieu de soldats ennemis il se fit obéir par eux. Charles VIII ne resta que peu de mois à Naples, et il n'eut pas plutôt quitté cette ville qu'on put s'apercevoir combien les dispositions des habitants étaient changées. Brindes et Gallipoli étaient restées sous l'obéissance de Ferdinand. Le roi d'Aragon avait envoyé au secours de son cousin, Gonsalve de Cordoue, qu'on nommait le *grand Capitaine*. Celui-ci reprit Reggio de Calabre, et quoique battu à Seminara par Aubigny, il fit des progrès dans les provinces méridionales : enfin les Napolitains eux-mêmes rappelèrent Ferdinand. Ce roi rentra dans Naples le 7 juillet 1495, avec environ 2,000 soldats; il assiégea les forteresses où les Français avaient garnison, et s'en rendit maître successivement. Il obtint des secours d'argent et de soldats des Vénitiens, moyennant la cession des places fortes qu'il occupait le long de la mer Adriatique. Il battit le duc de Montpensier, qui mourut ensuite à Pozzuolo, contraignit Aubigny à évacuer la Calabre, et avant le milieu de l'année 1496, il reconquit tout son royaume. A cette époque Ferdinand se maria,

et à l'étonnement de tout le monde, ce jeune roi, âgé à peine de vingt-six ans, épousa sa tante Jeanne, fille de Ferdinand Ier., son grand-père. Ce mariage avait été autorisé par le pape Alexandre VI; mais il n'en fut pas moins fatal à Ferdinand II, qui, abusant de ses forces et de sa jeunesse, mourut dans les bras de son épouse le 5 octobre 1496. S. S—I.

FERDINAND. *Voy.* BRUNSWICK et MÉDICIS.

FERDINAND DE CORDOUE, savant Espagnol, est ainsi appelé du nom de la ville où il prit naissance vers l'an 1420. Il passait pour un prodige dans son temps. On assure qu'à l'âge de cinq ans il savait parfaitement lire, écrire, dessiner, et pinçait très agréablement de la guitare. A dix ans il avait terminé ses cours de latinité et de rhétorique, et sa mémoire était déjà si prodigieuse qu'il apprenait par cœur trois ou quatre pages de Cicéron après les avoir lues une seule fois. Mais tout ce qu'il lisait restait si profondément gravé dans son esprit que rien ne pouvait plus l'effacer. Son amour pour l'étude ne fit qu'augmenter avec l'âge, et à vingt-cinq ans il était docteur en toutes les facultés, était très versé dans l'hébreu, le grec, le latin, l'arabe, possédait les mathématiques, la médecine, la théologie, et savait par cœur non seulement toute la Bible, mais encore les Livres de Nicolas de Lyra, de S. Thomas, de S. Bonaventure, d'Alexandre d'Halès, de Scot, d'Aristote, d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, qu'il répétait avec beaucoup de facilité, et qu'il citait très à propos. Ferdinand appartenait à une famille illustre, et en considération de sa naissance il dut embrasser l'état militaire. Il servit sous Jean II de Castille dans les guerres contre les Maures, où il se distingua par sa valeur. Préférant bientôt la plume à l'épée, il occupa tour à tour les différentes chaires de plusieurs universités d'Espagne, et un grand nombre de disciples le suivait partout. Le bruit de sa renommée étant parvenu aux oreilles de Ferdinand et d'Isabelle, ils voulurent connaître un jeune homme qui avait servi avec honneur dans les armées, et qui semblait né pour illustrer sa patrie par son savoir. Les rois admirèrent ses talents, et lui accordèrent une pension. Dans l'année 1445 il fit un voyage à Paris, où il étonna les plus savants par l'étendue de son savoir autant qu'il se fit chérir par sa douceur et sa modestie. Il tint plusieurs séances dans l'université de cette capitale, et répondit sans hésiter aux questions les plus difficiles qu'on voulut lui proposer sur différentes matières, genre de défi dont on connaît d'autres exemples. (*Voy.* Jacques CRICHTON). En 1469 Ferdinand l'envoya à Rome vers le pape Alexandre VI, qui l'accueillit avec tous les honneurs que ses talents méritaient. De retour en Espagne, quoiqu'il fût toujours distingué par ses souverains, il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place importante; on ignore même l'époque précise de sa mort, qui doit être cependant arrivée vers l'an 1480, à l'âge de soixante ans. Les vastes connaissances de Ferdinand réunies dans un seul homme, et qui auraient été admirées dans tous les temps, devaient sembler extraordinaires dans le siècle où il vivait; c'est ce qui fit naître les différents jugements qu'on porta sur cet homme rare. Les uns en parlaient comme d'un sorcier; les autres le prenaient pour l'antechrist; quelques-uns l'approchaient avec crainte, mais tous avec respect et vé-

nération. On croyait assez généralement qu'il lisait dans l'avenir, et l'on a prétendu, entre autres choses, qu'il avait prédit la mort de Charles-le-Téméraire, tué devant Nanci. Mais on sait quelle foi on peut ajouter à ces assertions dictées par l'ignorance et le préjugé. Le journal d'un bourgeois de Paris, rapporté par Théodore Godefroy (1), ajoute encore à toutes ces merveilles « que Ferdinand était chevalier en armes, et en fait de guerre » nul plus expérimenté; qu'il se servait merveilleusement d'une épée à » deux mains, et que, quand il » voyait son ennemi, il ne manquait » pas à saillir sur lui vingt ou vingt-» quatre pas en un saut; qu'il savait » jouer de tous instruments, chanter » et danser mieux que tout autre, » peindre et enluminer mieux qu'homme qu'on sut à Paris ou ailleurs, et » certainement, dit-il, si un homme » pouvait vivre cent ans sans boire » ni manger, ni dormir, il ne saurait apprendre ce que ce jeune » homme sait. » Tous les auteurs espagnols qui parlent de ce savant s'accordent à dire la même chose. Il a laissé différents ouvrages : I. *De pontificii pallii mysterio*; II. *De jure beneficiorum vacantium medios fructus annatasque exigendi*; III. *De artificio omnis et investigandi et inveniendi naturâ scibilis*; IV. *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio*; V. un *Commentaire sur l'almageste de Ptolomée*; VI. une *Préface* sur l'ouvrage d'Albert-le-Grand, *De animalibus*. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Rome en 1478, in-fol. Nous avons suivi Nicolas Antonio, *Biblioth. Script. Hisp.*, et Egasse du Boulay, *Hist. acad. Paris ad ann.* 1445. Cette dernière date nous a servi à relever l'erreur de Nicolas Antonio, qui place son voyage à Paris dans l'an 1501, ainsi que celles de plusieurs biographes, qui font naître Ferdinand à la fin du 15ᵉ. siècle. B—s.

(1) *Observations sur l'Histoire du roi Charles VI.*

FERDINAND DE JESUS, carme déchaussé, né à Jaen, en 1571, fit connaître de bonne heure ses heureuses dispositions pour l'étude, devint profond dans les sciences théologiques, et fut très habile dans les langues latine, grecque et hébraïque. Il enseigna pendant long-temps la théologie scholastique et morale dans plusieurs provinces de l'Espagne, où il prêcha avec beaucoup de succès. Egalement versé dans les lettres sacrées et profanes, il fut aussi admiré par sa rare éloquence, ce qui lui fit donner le surnom de *Nouveau Chrysostôme*. Sa renommée était si répandue en Espagne, et il y était tellement considéré que lorsqu'il s'approchait de quelque ville, les magistrats, le clergé, et une grande partie des citoyens allaient à sa rencontre et le recevaient avec tous les honneurs aux portes de la ville. Cependant ces distinctions, les éloges qu'on lui prodiguait de toutes parts ne l'énorgueillirent jamais. Ferdinand fut toujours pieux, humble et modeste; il suivit toujours, avec une exacte rigueur, les règles les plus sévères de son ordre. Il mourut à Grenade, en odeur de sainteté, en 1644. Après Tostat, c'est peut-être l'écrivain ecclésiastique le plus fécond, au moins parmi les Espagnols. Les bibliographes de son ordre donnent la liste de ses ouvrages au nombre de quarante-huit. Plusieurs sont perdus, d'autres se conservaient en manuscrit chez les carmes de Baëza. On y remarque des *Commentaires* sur plusieurs Livres d'Aristote, et sur diverses parties de la Somme de St. Thomas; plusieurs *Traités de*

Théologie; quelques ouvrages historiques concernant son ordre; deux cent soixante-cinq *Sermons*; une *Grammaire grecque*, une *Grammaire hébraïque*; la plupart de ces ouvrages sont écrits en latin, les autres en espagnol. B—s.

FERDINAND MARTINEZ, dit *de Ste.-Marie*, carme déchaussé, naquit près d'Astorga, l'an 1554. Il fit profession le 10 juin 1570. Après avoir rempli divers emplois dans son ordre, il en fut en 1605 nommé général, et confirmé dans le même poste en 1614. Il contribua beaucoup à la propagation de son ordre, fut le premier des généraux qui visita les monastères de l'ordre établis en France; et les missionnaires qu'il envoya dans la Perse, y fondèrent les maisons d'Ispahan, de Schiras, d'Ormus et de Bender-Abbassi. Il passa à Rome, où Urbain VIII le nomma son confesseur, et en même temps commissaire des sept provinces réformées de l'ordre de St.-François en Italie. Le pape, connaissant les talents de ce religieux pour traiter les affaires les plus difficiles, l'envoya en plusieurs occasions vers différentes puissances de l'Europe, avec lesquelles le P. Ferdinand négocia toujours à la satisfaction du pontife, et fut partout accueilli avec honneur. En 1629, il fut élu pour la troisième fois supérieur-général de son ordre, et mourut à Rome dans un âge très avancé, le 23 mars 1631. Il a laissé quelques ouvrages relatifs à sa congrégation. Il y a encore plusieurs écrivains de ce nom, connus sous différentes dénominations.—FERDINAND D'ARRAGON, archevêque de Saragosse, fils d'Alphonse, qui fut évêque de la même église, et petit-fils de Ferdinand-le-Catholique (*voy.* FERDINAND V). Il était né à Madrid en 1514, fut élevé à l'épiscopat en 1539, et nommé vice-roi d'Arragon en 1560. Il aimait les belles-lettres, et s'appliqua spécialement à l'étude de l'histoire d'Arragon. Il écrivit plusieurs volumes sur l'histoire des rois et des prélats de ce royaume, avec un Nobiliaire des plus illustres familles de Castille, d'Arragon, de Catalogne et de Biscaye. Plusieurs auteurs parlent avec éloge de cet ouvrage. Ferdinand d'Arragon mourut le 20 janvier 1575. — FERDINAND DE TALAVÉRA, de l'ordre de St.-Jérôme, naquit à Talavéra-la-Reyna en 1445. Il fut confesseur et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille, qui le consultèrent souvent dans leurs conquêtes sur les Maures, et le nommèrent évêque d'Avila. Après la prise de Grenade, il obtint l'archevêché de cette ville. Il mourut en réputation de sainteté, le 14 mars 1507. On a de lui quelques ouvrages de piété. — FERDINAND DE ST.-JACQUES, de l'ordre de la Merci, né à Séville vers l'an 1541, fut un des plus habiles prédicateurs de l'Espagne; on admira son éloquence et son savoir à Rome, sous le pontificat de Paul V et à la cour des rois Philippe II et Philippe III. Il exerça les emplois les plus distingués de son ordre, et mourut à Séville en 1639, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans. On a de lui deux volumes de sermons et quelques autres ouvrages de piété. B—s.

FERDINANDI (EPIPHANE), né le 2 novembre 1569, à Misagna, dans la province d'Otrante, cultiva de bonne heure la littérature grecque et latine; il fit même des vers estimés dans ces deux langues. En 1583, il se rendit à Naples pour y faire ses cours de philosophie et de médecine, dont il obtint le doctorat le 24 août 1594. De retour dans sa patrie, il y exerça honorablement sa profession, s'y maria en 1597, et fut en 1605 nommé syndic-

général. En 1616, il accompagna Julie Farnèse, princesse d'Avetraria, à Rome et à Parme. Le duc de cette dernière ville offrit à Ferdinandi une chaire de médecine, et les curateurs de l'université de Padoue lui firent les mêmes offres. Il refusa les unes et les autres, préférant à toutes les distinctions la confiance et l'estime de ses compatriotes. Il sollicita la permission de retourner près d'eux, et leur prodigua les soins les plus assidus jusqu'à sa mort, arrivée le 6 décembre 1638. Ferdinandi était un philosophe véritablement stoïque. Il apprit presque sans émotion la mort de son fils, âgé de vingt ans, et celle de sa femme, que, dit-on, il aimait tendrement. Ses ouvrages ont joui d'une grande réputation et sont encore par fois consultés : I. *Theoremata medica et philosophica, mirâ doctrinæ varietate, novoque scribendi ordine donata, et in tres libros digesta*, Venise, 1611, in-fol.; II. *De vitâ prorogandâ, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4°.; III. *Centum historiæ, seu observationes et casus medici, omnes ferè medicinæ partes, cunctosque corporis humani morbos continentes*, etc., Venise, 1621, in-fol. Ce recueil, loué par Baglivi, est écrit d'un style tout à la fois prétentieux et incorrect. Quelques descriptions exactes sont noyées dans un fatras de commentaires surannés. L'auteur donne pour des faits incontestables les fables qu'on a débitées sur le tarentisme; IV. *Aureus de peste libellus, variâ curiosâ et utili doctrinâ refertus, atque in hoc tempore unicuique apprimè necessarius*, Naples, 1631, in-4°. On trouve dans les *Vite de' Letterati Salentini*, de Dominique de Angelis, une Notice biographique sur Ferdinandi, laquelle a été fort bien analysée par Nicéron, tom. XXI de ses *Mémoires*. C.

FERDOUCY (Aboul-Cacem-Manssour), fils d'êl-Haçan, fils d'Ishac Cherf-Châh, le plus grand poète de la Perse musulmane, naquit en 304 de l'hég. (916-17 de l'ère vulgaire), à Rizvân, dans le voisinage de Thous, capitale du Khorâçân. Son père était un laboureur descendant de Ahmed êl-Ferdoucy, personnage important de Sâr, autre ville de la même province, ou, suivant Daulet Châh, jardinier en chef de la maison de plaisance d'un grand-seigneur. Ce séjour charmant se nommait *Ferdoùs* (Paradis), circonstance qui valut au nouveau-né le surnom de *Ferdoucy* (originaire ou habitant du Paradis). Soit par les avis du poète Açady, qui, frappé de ses précoces dispositions, avait bien voulu se charger de son éducation, soit pour se plaindre des tracasseries que lui avait suscitées le gouverneur du Khorâçân, à l'instigation de quelques poëtes de la province, Ferdoucy résolut de visiter la capitale du royaume. Environné de princes qu'il avait vaincus, de savants, de littérateurs et d'artistes qu'il récompensait magnifiquement, Mahmoud, 3e. prince, mais réellement fondateur de la dynastie des Sebektéguy (*V.* Mahmoud le Ghaznevyde), étalait alors à Ghaznah tout le faste oriental et l'orgueil des conquêtes. Jaloux d'exécuter un projet formé inutilement par plusieurs de ses prédécesseurs, il avait établi une espèce de concours entre les poètes de sa cour, pour composer en vers une histoire de Perse, depuis la fondation de la monarchie jusqu'à la mort d'Yezdedjerd III, dernier prince guèbre de la dynastie Saçanyde exterminée par les conquérants arabes. Ferdoucy s'était déjà exercé sur

les exploits de plusieurs anciens héros persans, et l'on prétend même que ces essais connus à la cour, l'y avaient fait appeler. La lecture d'un épisode de l'ancienne histoire de Perse, mit le comble à son succès, et ses rivaux au désespoir: en donnant une pièce d'or pour chacun des mille vers de cet épisode, le sulthân ne se crut pas quitte envers un poëte qui avait fort adroitement glissé des éloges, un peu outrés peut-être pour de timides oreilles européennes: « Dès que le » jeune enfant a humecté ses lèvres » avec le lait de sa nourrice, il » s'essaye à prononcer le nom de » Mahmoud. ». Les courtisans désolés, les poëtes même de la cour se virent obligés d'apprendre des vers de Ferdoucy, pour les réciter quand le prince éprouvait quelque malaise, ou était plongé dans la mélancolie. « Ces vers, leur disait-il, sont le » meilleur remède que je connaisse » pour mes indispositions morales ou » physiques. » Un jour que cet heureux effet s'était manifesté plus puissamment que de coutume, Ferdoucy vit arriver chez lui un certain nombre de livres renfermant les matériaux de l'ancienne histoire de Perse, échappés à la fureur des Arabes et des Moghols. Cet envoi était accompagné d'un ordre impérial de composer le *Châh-nâmèh*, ou l'histoire des rois, avec promesse d'une pièce d'or par distique. Soutenu par une juste confiance dans ses moyens, Ferdoucy accepta l'honorable tâche qu'on lui imposait, sans songer aux chagrins de toute espèce qu'allait lui susciter la médiocrité jalouse. Comme son talent reconnu, et la perfection de ses vers le mettaient à l'abri de toute critique littéraire, on attaqua ses principes religieux. En s'éloignant de la cour, pour se livrer au travail avec plus de liberté, notre poëte avait laissé le champ libre à ses ennemis. Ils en profitèrent avec tant d'adresse et de succès, qu'on vint l'arracher de sa retraite pour le traîner tout tremblant aux pieds du monarque irrité, qui lui reprocha sa prétendue hérésie, et le menaça, s'il n'y renonçait, de le faire fouler aux pieds des éléphants. Le poëte, protestant de son innocence et de son orthodoxie, jura qu'il s'occupait beaucoup plus des fictions poétiques que des discussions théologiques. Il obtint son pardon et la permission de retourner dans sa retraite pour y continuer son grand ouvrage, sans être pourtant rentré entièrement en grâce. Enfin, après trente années d'un travail assidu, le 25 du mois persau d'Isfendârmen, l'an 374 de l'hég. (le 23 février, 985 de J.-C.), ou, suivant Hadjy Khalfah, en 384 de l'hég. (994 de J.-C.) Ferdoucy polit le dernier des 120,000 vers qui composent le Châh-nâmèh. Il avait alors soixante-dix ans, ou seulement soixante-cinq, suivant le même bibliographe. Le monarque, dont on avait soigneusement nourri les soupçons et l'animosité, reçut ce magnifique hommage avec indifférence, et envoya 60,000 pièces d'argent au lieu des pièces d'or qu'il avait promises. On apporta cette somme à notre poëte au moment où il sortait du bain; il la distribua entre les domestiques de l'établissement et les porteurs mêmes. Nous suivons ici l'opinion de Djâmy et celle de Daulet-Châh, et nous la croyons plus exacte que celle de l'auteur anonyme d'une Vie de Ferdoucy, mise à la tête de certains exemplaires manuscrits du *Châh-nâmèh;* celui-ci place après la présentation de l'ouvrage l'inculpation d'hérésie faite à l'auteur, et attribue à une infidélité du vézyr la substitution des pièces d'argent à celles d'or. Quoi qu'il en soit,

Ferdoucy jura de se venger d'une manière éclatante et digne d'un poète. Il composa contre Mahmoud une satire extraordinairement virulente, dont on peut voir la traduction dans le *Commentarium poëseos Asiaticæ*, de M. Jones, et dans *les Fables et Contes traduits du persan*, publiés en 1788, par l'auteur de cet article. Tous ses préparatifs de départ étant terminés, il remit cette satire soigneusement cachetée, au secrétaire intime du monarque, en lui recommandant de donner ce paquet à son maître quand il le verrait plongé dans quelque accès de mélancolie. Après avoir livré aux flammes plusieurs poëmes en l'honneur de Mahmoud, lesquels devaient servir de complément au *Cháh-náméh*, il disparut, s'enfonça dans la Perse occidentale, et ne se croyant pas assez en sûreté à Ispahân, dont le gouverneur pourtant l'avait très bien accueilli, mais dépendait à certains égards du sulthân Ghaznevyde, il gagna le Mâzendérân, avec l'intention de se rendre à Baghdâd. Il arriva en effet dans cette capitale de l'empire des khalyfes, seul, sans amis, accablé par la fatigue et par le chagrin. Un marchand qui le reconnut, pour l'avoir vu à Ghaznah, l'accueillit avec intérêt, et l'infortuné poète recouvra dans cette maison hospitalière le calme et la santé. N'étant pas moins familier avec l'arabe qu'avec le persan, il écrivit dans cette langue un éloge du vézyr du khalyfe; ses vers excitèrent l'enthousiasme de toutes les personnes distinguées de la ville : on ne se lassait pas d'admirer l'élégante et riche poésie, ainsi que l'énergique indignation d'un poète aussi avancé en âge. En lui donnant un appartement dans son palais, le vézyr lui dit : « On ne peut pas » plus cacher votre renommée que les » rayons du soleil. » Il voulut présenter lui-même son hôte au khalyfe, qui s'écria : « Ferdoucy est la merveille poé» tique de l'Asie; ses talents surpas» sent tout ce que nous avons connu » jusqu'à présent. » En même temps le Prince des fidèles fit compter à Ferdoucy 60,000 pièces d'or, somme que Mahmoud lui avait promise. Une lettre menaçante de ce dernier, que d'immenses conquêtes dans l'Inde rendaient la terreur de l'Asie, obligèrent le timide et faible Câder-Billah à se séparer de son malheureux hôte. Il l'engagea à prendre la route de l'Yémen. On lui compta 500 pièces d'or pour les frais de son voyage. Au moment de quitter Baghdâd pour se rendre en Arabie, il apprit que les amis qui lui étaient restés fidèles avaient enfin apaisé le monarque, qu'il se repentait même de son extrême rigueur. Il crut donc pouvoir retourner en sûreté dans sa patrie. Sa vigoureuse organisation l'avait rendu capable de résister aux chagrins de la disgrâce, aux fatigues de longs et périlleux voyages, il succomba sous le poids du bonheur. Peu de jours après son retour dans sa ville natale, se promenant avec un enfant qui lui récitait des vers du *Cháh-náméh*, ce vénérable vieillard éprouva une indisposition qui le contraignit de retourner chez lui. Quelques heures après, il avait terminé ses souffrances et sa vie, en 411 de l'hég. (1020 de J.-C.). Au moment où son cercueil, suivi d'un petit nombre d'amis, sortait de la ville, le modeste cortége fut arrêté par une nombreuse troupe de chameaux chargés d'un riche présent, pour celui à qui la munificence ou la colère des rois était désormais indifférente. On offrit ce présent à sa fille, qui le refusa, en disant : « La fille de Ferdoucy n'a pas » besoin des présents des rois. » Les 60,000 pièces d'or, valeur de ce

présent, furent consacrées à ériger un édifice public dans le voisinage de la sépulture de notre poète. L'imâm de Thous refusa d'abord de réciter les prières ordinaires sur le cercueil d'un poète, « qui avait, disait-il, » trop célébré les Guèbres et les ido- » lâtres. » Mais un rêve, ou plutôt les réflexions qu'il fit la nuit suivante, le rendirent plus tolérant, et le lendemain les restes de Ferdoucy reçurent les honneurs et les prières qu'on doit à tous les musulmans. Au reste, des honneurs bien plus réels, et non contestés, sont ceux qu'il reçoit chaque jour depuis huit siècles, et qu'il recevra tant qu'il existera quelque littérature depuis le Bosphore jusque sur les bords du Gange, et même dans notre Europe savante. On conçoit l'impossibilité de donner ici une juste idée d'un ouvrage aussi immense que le *Chah-nâméh :* ce n'est ni un poème épique, comme le prétend l'illustre M. Jones, ni un poëme historique, comme le croit M. Champion ; il renferme pourtant de nombreux épisodes ornés des plus riches inventions de l'imagination orientale, et des traits historiques d'une vérité incontestable. Ce poëme, ou plutôt cette série de poëmes, embrasse l'espace de plus de 3,000 ans ; les guerres des Tatars contre les Persans en font le principal sujet. Afracyâb (ou plutôt la dynastie des Afracyâb), souverain du Tourân (la Tatarie), voulait envahir la Perse, sur laquelle il prétendait avoir des droits comme descendant de Féridoun. Ses auxiliaires étaient l'empereur des Indes et celui de la Chine, tous les démons, tous les génies et tous les magiciens de l'Asie ; il avait déjà obtenu de grands avantages, et se flattait de quitter son trône de glaces et ses climats neigeux, pour s'établir dans les brillants palais d'Ecbatane et de Persépolis, sous le plus beau climat de la Perse, lorsque tout à coup parut l'invincible Roustem ; il marcha à la tête des Persans ranimés par son courage et par son exemple, les charmes des magiciens ne purent tenir contre lui ; les troupes des empereurs confédérés furent battues, les barbares repoussés au fond de leurs déserts, et la guerre se termina glorieusement pour les habitants de l'Irân (la Perse). Sans prétendre établir le moindre parallèle entre une production gigantesque et même désordonnée, et le plus parfait comme le plus ancien des poëmes épiques, nous observerons que, comme Homère, Ferdoucy montre quelquefois cette imagination brillante, ce génie créateur et fécond, ce langage harmonieux et figuré, qui, à toutes les époques, et dans tous les pays constituent le véritable poète, et sans lesquels il n'existe pas de poésie. Ses caractères, moins variés que ceux de *l'Iliade*, sont largement tracés et soutenus avec vigueur. Certains combats de Roustem ne le cèdent pas à ceux d'Achille ou d'Ajax; cependant nous n'insisterons pas davantage sur ce parallèle. Ferdoucy n'avait certainement aucune connaissance des beaux poëmes grecs et latins que l'antiquité nous a transmis; mais, parmi les nombreux matériaux de l'ancienne histoire de Perse recueillis par ordre de Mahmoud, il se trouvait probablement quelques fragments de ces annales mentionnées dans l'intéressant livre d'*Esther*, et de quelques grands poëmes mythologico-historiques, semblables au *Mahabhârat* et au *Râmayan* des Hindous. Le premier renferme, comme on sait, plus de cent mille vers, et le second plus de trente mille. Peut-être Ferdoucy s'est-il quelquefois borné à transcrire en vers persans plusieurs de ces frag-

ments, et nous serions tentés de croire qu'il s'est approprié des épisodes composés par des poètes persans un peu antérieurs à lui. On voit dans quelques endroits certains vers destinés à servir de transition à des morceaux qui paraissent avoir été plutôt retouchés que composés entièrement par l'auteur du poëme. On sait, en outre, très positivement que les mille premiers vers ont été conservés de Daqyqy, poète antérieur à celui-ci d'environ un siècle. C'est pour se conformer sans doute à la manière de son prédécesseur, que Ferdoucy a affecté d'employer le persan le plus pur, avec le moins de mots arabes possibles. Aussi son poëme passe pour un modèle de style, et dans les beaux temps de la dynastie des Sofy, on entendait chanter dans les rues d'Ispahân et de Chyrâz, des fragments du *Châh-nâmèh*, comme à une époque plus heureuse les Italiens s'amusaient à chanter des octaves de l'Arioste et du Tasse. Il est fâcheux que tous les manuscrits que l'on en connaît diffèrent entre eux par des variantes considérables, presque à chaque distique. Au reste, si la curiosité des lecteurs pouvait être piquée par les détails que nous venons de leur présenter, nous avouons qu'elle ne sera qu'imparfaitement satisfaite par les ouvrages que nous allons leur indiquer. Le premier orientaliste qui ait donné quelques fragments originaux du *Chah-nâmèh* est sir William Jones dans son *Traité de la poésie asiatique*, placé à la suite de sa traduction de l'*Histoire de Nader-Shah*, Londres, 1770; et dans son *Poesos asiaticæ commentarium*, ibid., 1775, in-4°., et Leipzig, 1778, in-8°. Nous avons profité de l'excellent travail de cet élégant et savant écrivain, pour composer la *Notice sur la vie et les ouvrages de Ferdoucy*, placée à la suite des *Fables et contes persans*, traduits et publiés en 1788, in-16 et in-8°. M. Champion a traduit en vers anglais le commencement du *Châh-nâmèh*, et a publié cet important travail en 1788, sous le titre de *The poems of Ferdusi translated from the original persian*, 1 vol. in-4°. de 448 pages. Les autres volumes n'ont point paru. M. de Wallenbourg, conseiller aulique de l'empereur d'Autriche, avait entrepris une traduction française de tout le *Châh nâmèh* : cette traduction était très avancée quand la mort l'enleva au milieu de son honorable et utile travail. Un de ses amis, M. A. de Bianchi, a publié sa traduction de l'*Introduction au Chah-nâmèh*, par Ebn - Mansour - el - Omry, et celle des *Chants préliminaires du Chah-Nâmé*, dans une brochure très rare intitulée : *Notice sur le Chah - Namé de Ferdoucy, et traduction de plusieurs pièces relatives à ce poëme, ouvrage posthume de M. le conseiller I. et R. de Wallenbourg*, etc., Vienne, 1810, in-12. Un des professeurs du collége du fort William à Calcutta, le savant M. Lumsden, secondé de deux mollâs très familiarisés avec la poésie persane, a entrepris de publier une édition du *Chah - nâmèh*, revue sur vingt - sept manuscrits, parmi lesquels il s'en trouve qui datent de 250 et de 400 ans. Le premier volume des huit qui doivent composer cette édition entièrement persane, et à laquelle nous reprocherons seulement de n'être pas enrichi de notes, a paru à Calcutta en 1811, avec ce titre anglais : *The Shah Namu being a series of heroic poems on the ancient history of Persia from the earliest times*, etc. (le *Châh-nâmèh*, suite de poëmes héroïques sur l'ancienne histoire de Perse,

depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête de l'empire persan par les Musulmans, sous le roi Yezdedjerd, par le célèbre Aboul-Càcem-Ferdoucy de Thous, en huit volumes, à l'imprimerie de la Compagnie des Indes, chez Thomas Valley). L'éditeur s'est contenté d'ajouter une très courte préface en anglais. L'épisode de la mort de Sohreh a été traduit librement en vers anglais par M. Atkinson, qui a publié cet intéressant ouvrage avec de nombreuses et savantes notes et le texte persan, d'après l'édition de M. Lumsden, sous ce titre : *Sohreb, a poem freely translated from the original persian of Ferdoosee*, etc., Calcutta, 1814, un vol. grand in-8°. de 267 pages. M. Silvestre de Sacy, qui, dans le tome IV des *Notices et Extr. des Manuscrits* (pag. 230-238), avait traduit la vie de Ferdoucy d'après Daulet-Châh, a inséré dans le tome IV du *Magasin Encyclopédique* de 1813, de curieux détails sur le Châh nâmeh et sur les diverses traductions qu'on a faites de quelques fragments de ce fameux poëme; il en cite même des morceaux assez étendus avec le texte en caractères latins. M. Jourdain a parlé amplement de Ferdoucy, et a donné la traduction de plusieurs fragments ou passages de cet auteur dans l'ouvrage qu'il a publié en 1814, sous le titre de *la Perse*, tome V, pag. 91-137. Le Châh-nâmeh a été traduit en prose arabe par un nommé Caouâm-êddyn-Aboul-Feteh-Içâ, fils d'A'ly-Alhindary, natif d'Ispahân, d'après l'ordre du grand roi Aboul-Feteh-Içâ, fils d'El-Adel-Aboubekr, fils d'Ayyoub; cette traduction a été terminée en l'an 675 de l'hégire (1277 de J.-C.). Nous possédons à la bibliothèque du Roi une copie de cette traduction, sous les N°s. 624-625 des manuscrits arabes, et plusieurs beaux exemplaires du texte original persan, ornés de miniatures très curieuses. L—s.

FERG (François de Paule), peintre, naquit à Vienne en Autriche en 1689. Après avoir perdu plusieurs années sous des maîtres médiocres, il essaya de se former lui-même en copiant les estampes de Callot et de Seb. Leclerc. L'insuffisance de pareils guides le fit recourir aux leçons de Hans Graf, peintre de genre en réputation à Vienne; il s'attacha ensuite à Lorient, paysagiste distingué. L'estime et le succès qu'il acquit dans son pays autant par son travail que par ses heureuses dispositions, ne purent retenir en lui le désir de voyager. Il parcourut la Franconie, s'arrêta quelque temps à la cour de Bamberg, puis à Leipzig, à Dresde, et dans cette dernière ville se lia d'amitié avec le peintre Alexandre Thièle, dont il orna les paysages de figures qui en augmentent la valeur. Enfin il passa à Londres, où des malheurs domestiques, suite d'un mariage inconsidéré, le réduisirent à l'indigence; il périt de misère à l'âge de 51 ans. Cet artiste estimable, dit Descamp, « représentait, comme Berghem et Wouwermans, les fêtes » champêtres et les travaux des villageois; il ornait ses Paysages de ruines et d'architecture du meilleur » goût; sa couleur est bonne et sa » touche facile; ses compositions sont » d'un homme d'esprit. » Ferg a gravé lui-même à l'eau-forte plusieurs de ses paysages, et les gravures en sont recherchées. Vivarès a gravé d'après lui la *Conversation champêtre*. Son portrait, qu'il a peint à Dresde, et qui a été gravé par J. P. Bause, prouve qu'il faisait aussi le portrait. La plupart de ses tableaux sont répandus en Allemagne et en Angleterre où ils jouissent d'une estime méritée. V—T.

FERGENT. *V.* Bretagne, tom. V, pag. 553.

FERGUS I fut le premier roi d'Écosse en 403 de l'ère chrétienne. Il était fils d'Erch, et dut sans doute sa dignité à la noblesse de sa race et à ses qualités personnelles. Son règne se passa en guerres continuelles avec les Romains et les Bretons. Plusieurs fois les Écossais et les Pictes franchirent le mur élevé pour la défense du nord de la Bretagne. Ils eurent quelques succès, furent repoussés, revinrent, et enfin, dans une action qui eut lieu en 420, ils furent défaits, et Fergus perdit la vie. L'existence de ce Fergus ne peut être révoquée en doute, car tous les documents authentiques qui existent encore en Écosse font remonter jusqu'à ce prince la race des rois qui s'éteignit dans la personne d'Alexandre III. Ces documents ne sont qu'en petit nombre, parce qu'Édouard I, roi d'Angleterre, lorsqu'il fut choisi pour arbitre par les concurrents au trône d'Écosse, fit brûler une partie des archives tant publiques que particulières, et emporter le reste. Mais aucun de ces documents ne fait mention de Fergus, fils de Ferchard, que plusieurs historiens écossais disent avoir commencé à régner l'an 330 avant J.-C., ni des trente-neuf rois qui l'ont suivi. Les Calédoniens et les Pictes, ancêtres des Écossais actuels, étaient à cette époque divisés en petits états indépendants; ce ne fut qu'à une époque bien postérieure qu'ils sentirent la nécessité de déléguer l'autorité à un chef unique. Ils n'avaient d'ailleurs aucune espèce d'annales écrites. La race des rois d'Écosse imaginaires a été inventée par Jean de Fordun dont l'exemple fut suivi par d'autres historiens (*Voy.* Fordun). E—s.

FERGUS II succéda à Eugène VII, en 764. Il se conduisit bien dans les premiers temps de son règne, mais ensuite il se livra aux plus grands excès. Sa femme, fatiguée de lui avoir adressé des représentations inutiles, l'étrangla dans la nuit en 767. Cet attentat avait été commis si secrètement, que plusieurs personnes furent mises à la question pour en pouvoir découvrir l'auteur. La reine, affligée de voir souffrir tant d'innocents, s'avoua coupable, et se perça d'un coup de poignard. E—s.

FERGUSON (Jacob), algébriste hollandais, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Labyrinthus Algebræ*, La Haye, 1667, in-4°., en hollandais, dans lequel il traite très au long de la préparation et résolution des équations. Une partie de cet ouvrage traite aussi de la nature, de la décomposition et de la sommation des nombres figurés, à l'occasion desquels il résout plusieurs problèmes difficiles proposés aux analystes par un nommé Tjado Focken. Z.

FERGUSON (Jacques), mécanicien-astronome, naquit en 1710, dans un village du comté de Bamff, en Écosse. Son talent naturel lutta avec succès contre les circonstances qui s'opposent ordinairement à l'instruction d'un jeune homme sans appui et sans fortune. On le mit de bonne heure chez un fermier, où il fut réduit à garder les moutons. Ayant appris à lire en écoutant seulement quelques leçons données par son père à son frère aîné, il put se livrer à la lecture, et faire développer le goût de l'étude qui germait en lui. Sa situation le porta naturellement à la contemplation du Ciel; le cours des astres frappa ses regards : il voulut connaître les lois suivant lesquelles ils se meuvent, et ne pouvant se procurer les instruments nécessaires à ses études, il es-

saya d'y suppléer par son génie et son adresse, en construisant lui-même un globe céleste, une montre et une horloge en bois. Son maître, étonné d'avoir à son service un berger savant, lui procura la connaissance d'un homme qui lui donna les premières notions des mathématiques. Dès-lors, l'esprit du jeune Ferguson ne put rester dans l'oisiveté, et il quitta le fermier pour travailler aux sciences avec plus d'ardeur. Le besoin de fournir à la subsistance de sa famille, lui fit entreprendre des voyages en faisant des portraits à l'encre de la Chine; il parcourut ainsi comme peintre ambulant plusieurs parties de l'Ecosse et de l'Angleterre. Londres fut le terme de ses courses. Il y vint en 1744, y publia des tables et des calculs astronomiques, donna des leçons publiques de physique, et fut reçu membre de la société royale, avec la faveur de ne payer aucun droit pour son admission. Le roi d'Angleterre, auquel il avait donné des leçons, lui fit à son avènement au trône une pension de 50 liv. sterl. Ferguson joignait à un esprit sage, un caractère doux, bienveillant et très religieux. Il tient un rang distingué parmi les mécaniciens et les astronomes de l'Angleterre. Il a fait des ouvrages qui ont eu le plus grand succès, par la manière claire, simple et familière avec laquelle les idées y sont exprimées. On cite surtout son *Astronomie enseignée d'après les principes de Newton*, dont la 7e. édition est de 1785, in-8°., et ses *Dialogues entre un jeune homme qui revient du collège, et sa sœur âgée de quatorze ans, à laquelle il enseigne en secret l'astronomie*, 1768, in-8°., 7e. édition. « Ce livre, dit Mme. de Genlis, » dans la préface des *Veillées du* » *Château*, est d'une telle clarté, » qu'un enfant de dix ans l'entendrait » parfaitement d'un bout à l'autre. » On a encore de Ferguson : I. *Introduction à l'Electricité*, 1770; II. *Introduction à l'Astronomie*, 1772; III. *Exercices choisis de Mécanique*, précédés d'une Notice sur la vie de l'auteur, 1773; IV. *Leçons sur divers sujets de mécanique, d'hydrostatique, d'hydraulique, de pneumatique et d'optique*, réimprimées pour la 5e. fois en 1776; l'édition d'Edimbourg, 1805, est enrichie de corrections, d'additions considérables, et de notes sur l'état actuel des sciences et des arts, par David Brewster, 2 vol. in-8°. et un volume in-4°. de planches; V. *Traité de Perspective*, 1775; VI. *Deux lettres au R. M. J. Kennedy*, dans lesquelles on expose les différentes erreurs qui sont dans la partie astronomique de sa *Chronologie de l'Ecriture-Sainte*, 1775, Londres, in-8°; VII. Quelques Mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Ferguson est mort le 16 novembre 1776. N—T.

FERGUSON (Adam), célèbre écrivain écossais, naquit en 1724 à Logierait, dans la paroisse de Dunkeld, près de Perth, et était fils du ministre du lieu. Le maître de l'école de Perth, où il fut envoyé, démêla bientôt ses heureuses dispositions. Il entra en 1739 à l'université de St.-André, où il obtint une bourse. Admis ensuite à celle d'Edimbourg, il y eut pour amis et pour émules Blair, Robertson, Home et quelques autres jeunes gens qui depuis sont devenus des hommes célèbres. On lui offrit la place de chapelain d'un régiment de montagnards écossais, employé dans la guerre contre la France; mais il fallait pour recevoir les ordres justifier de six années d'études en théologie, et Ferguson n'en avait que

deux. L'assemblée générale fit une exception à la règle en faveur de son mérite extraordinaire ; il alla alors joindre le régiment, qu'il ne quitta qu'à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). De retour en Ecosse il y sollicita une petite cure, qu'il ne put obtenir. Ses sermons, trop profonds et trop métaphysiques pour l'intelligence de simples laboureurs, n'étaient pas propres à lui donner de la popularité. Il alla rejoindre son régiment en Irlande, et le quitta tout-à-fait en 1757, lorsqu'il accepta l'emploi de gouverneur des enfants du lord Bute. En 1759 il fut nommé professeur de philosophie naturelle à l'université d'Edimbourg; il échangea cette chaire en 1764 pour celle de philosophie morale, à laquelle il était encore mieux préparé par son goût et par la direction de ses études. C'est en 1767 qu'il publia à Londres son premier ouvrage : *Essai sur la société civile* (in-4°. et in-8°.), ouvrage qui le plaça au rang des plus profonds penseurs de son pays. Cet Essai a été traduit en allemand (par C. F. Jünger), Leipzig, 1768, in-8°.; en français par Bergier, Paris, 1783, 2 vol. in-12.; en suédois, 1790, in-8°.; Ferguson revint visiter quelque temps après son village natal, et épousa une nièce du célèbre chimiste Joseph Black. Il publia en 1769 ses *Institutions de philosophie morale*, in-8°., qui n'étaient que la substance de ses leçons à l'université. Elles furent réimprimées à Maïence et à Francfort, in-8°., et à Bâle, 1800, in-8°.; traduites en allemand par Garve, Leipzig, 1772, in-8°., et en français par Reverdit, Genève, 1775, in-12. Sa liaison avec David Hume, qui lui avait montré une bienveillance constante et active, le fit soupçonner d'une teinte d'irréligion. C'est sans doute par l'effet de cette prévention qu'on ne le vit plus occuper ni même solliciter aucun emploi ecclésiastique. Vers 1773 il accompagna pendant dix-huit mois, en qualité de gouverneur, le jeune comte de Chesterfield dans ses voyages sur le continent. En 1776 il réfuta quelques assertions de l'ouvrage du docteur Price sur la liberté civile et religieuse, mais sans se dispenser de rendre justice aux talents et aux intentions de son adversaire. La composition du plus important de ses ouvrages, l'*Histoire des progrès et de la chute de la république romaine*, l'occupait depuis long-temps ; il en fut détourné en 1778 par sa nomination à la place de secrétaire des cinq commissaires chargés d'aller proposer des arrangements pacifiques aux Américains. Il reprit son ouvrage aussitôt après son retour, et le publia enfin en 1782, en 3 vol. in-4°., avec six cartes géographiques. Ferguson s'était proposé de faire pour la république ce que Gibbon avait fait pour l'empire romain, et son ouvrage est un des plus approfondis qui ait paru en Angleterre sur cette matière. Considérant son sujet en philosophe, il néglige les petits détails pour traiter à fond les grands événements et développer l'influence qu'ils ont pu avoir sur la constitution de l'état. Il passe très rapidement sur les premiers siècles de Rome. Parmi les anciens, Polybe est l'auteur auquel il s'attache de préférence, et lorsque ce guide lui manque il en imite bien l'esprit et la manière. Il y fait preuve de connaissances militaires, que ses fonctions auprès du régiment des montagnards l'avaient mis à portée d'acquérir. Son style est noble et élégant, quoiqu'un peu diffus, quelquefois même obscur par la longueur de ses périodes. L'érudition qu'il a répandue dans cet ou-

vrage n'en rend pas la lecture pénible, parce qu'elle est bien adaptée au sujet. Ferguson résigna en 1784 sa place de professeur de philosophie morale, où il fut remplacé par M. Dugald Stewart, et s'occupa ensuite de la publication d'une Analyse de ses leçons, qui avaient eu tant de succès par leur mérite propre et par la grâce que leur prêtait son élocution. Elle parut sous le titre de *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 vol. in-4°. K. G. Schreiter en donna une traduction allemande, augmentée d'une Dissertation sur l'esprit de la philosophie de Ferguson, 1796, 8°. M. Pictet a donné d'amples extraits du même ouvrage dans la *Bibliothèque Britannique*. Ferguson fit peu de temps après un voyage en Italie, moins encore pour y rétablir sa santé un peu altérée que dans la vue de recueillir des documents authentiques qui pussent lui servir à perfectionner son *Histoire de la république romaine* dans une nouvelle édition. Elle parut en effet à Edimbourg en 1799, avec des corrections importantes. Il en a paru une autre à Londres en 1805, 5 vol. in-8°. L'ouvrage a été traduit en italien; il l'a été librement en allemand, avec des remarques par C. D. B. (Chr. Dan. Beck), Leipzig, 1784-85, 3 volumes in-8°.; il l'a été en français (par Desmeunier), Paris, 1784, 7 volumes in-8°. et in-12, avec cartes. Bergier a aussi eu part à cette traduction. Adam Ferguson jouissait d'une certaine aisance, qui était principalement le fruit de ses travaux littéraires. Le gouvernement y avait ajouté le bienfait d'une pension, qui n'était pas le salaire d'une plume servile; car il n'avait guère pris de part active aux discussions politiques de son temps. Son caractère était modeste et généreux, et son extérieur noble et prévenant. Il vivait en 1800, retiré dans une campagne voisine d'Edimbourg. X—s.

FERGUSSON (Robert), jeune poète écossais, né à Edimbourg en 1750 ou 1751, était fils d'un commis négociant. Après avoir étudié successivement à Edimbourg et à Dundée, il fut reçu à l'université de Saint-André, où un gentilhomme, appelé Fergusson, avait fondé deux bourses en faveur de deux enfants qui porteraient le même nom que lui. L'un de ses professeurs, le docteur Wilkie, homme d'un caractère original et auteur de quelques poésies, encouragea ses premiers essais; et lorsqu'il mourut, Fergusson publia dans le dialecte écossais une belle églogue consacrée à la mémoire de son bienfaiteur. Le caractère de Fergusson était naturellement enjoué, et des tours d'écolier le firent expulser de l'université après y être demeuré quatre ans. Son père le destinait à la carrière ecclésiastique, mais il mourut avant d'avoir pu lui faire suivre sa volonté. On lui proposa d'étudier la médecine; il s'y refusa, en disant que lorsqu'il lisait les descriptions des maladies, il s'imaginait en ressentir tous les symptômes; c'est ce qui arrive en effet quelquefois aux jeunes gens d'une imagination mobile et d'une santé faible et délicate comme était la sienne. Il essaya de la jurisprudence, mais s'en dégoûta bientôt, comme d'une étude trop aride. N'ayant aucun projet pour l'avenir, il alla voir, près d'Aberdeen, un oncle instruit et opulent, qui aurait sans doute pu lui procurer une place convenable à ses goûts, mais qui, après l'avoir accueilli d'abord avec tendresse et l'avoir gardé chez lui environ six mois, se refroidit insensiblement à son égard,

et finit par lui commander un jour, sans préparation, de sortir de chez lui. Fergusson, profondément affecté d'un procédé qu'il croyait n'avoir point mérité, retourna à Edimbourg, chez sa mère, où il tomba malade. C'est immédiatement après cette maladie qu'il composa ses deux élégies, l'une le *Déclin de l'amitié*, et l'autre sur la résignation à la mauvaise fortune (*Against repining at fortune*), toutes deux inspirées par le sentiment de sa situation. Elle était telle qu'il était réduit pour subsister à copier des rôles; mais ce genre de travail ne pouvait l'attacher qu'autant que le besoin l'y obligerait. Il est étonnant qu'il n'ait jamais songé dans son infortune à tirer parti de ses moyens littéraires qui sont une ressource si générale. Un talent naturel qu'il avait pour le chant et pour contrefaire le ridicule (*mimicry*) s'étant développé, lui offrit une ressource : sa société fut recherchée par tous ceux qui aimaient à rire, et c'est toujours le grand nombre, même en Angleterre : malheureusement il prit alors le goût de l'ivrognerie, qui l'entraîna dans d'autres déréglements. Un ecclésiastique, qui connaissait ses excès, le rencontrant un jour près d'un cimetière, courant comme un homme abandonné, l'arrêta pour lui tracer un tableau terrible de ses égarements et de leurs effets. Son esprit en parut frappé; mais la dissipation eut bientôt effacé cette impression : ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'elle se retraça avec fruit par suite d'un incident peu remarquable en lui-même. Une nuit qu'il était endormi, il fut réveillé par les cris d'un étourneau qu'un chat, descendu par le tuyau d'une cheminée, dévorait dans la chambre voisine de la sienne. Ayant su la cause du bruit qu'il avait entendu, il se mit à réfléchir sérieusement combien de fois lui-même, être raisonnable et immortel, il avait affronté la mort dans des moments d'intempérance, cette mort qui paraissait si terrible même à une créature innocente et privée de raison. La conversation de l'ecclésiastique revint fortement à sa mémoire; le silence, l'obscurité de la nuit y imprima un caractère effrayant. Il sentit la pointe du remords, et dès-lors le sommeil l'abandonna. Il ne reparut plus dans ces joyeuses sociétés d'Edimbourg dont il avait été l'ame; il perdit toute sa vivacité, et ne fut plus que l'ombre de ce qu'il avait été. Le temps, qui adoucit tout, lui rendit cependant une partie de ses facultés, et il était presque entièrement rétabli, lorsqu'une chute qu'il fit un soir lui fracassa le crâne d'une manière si horrible, que la quantité de sang qu'il perdit le jeta dans le délire. Il parlait sans cesse, ne dormait plus, et cet état dura malheureusement encore plusieurs mois au bout desquels il mourut, dans la maison des fous de Bedlam, le 16 octobre 1774, à l'âge de 24 ans. Robert Burns, son admirateur, qui avait formé son talent sur ses ouvrages, et qui l'a surpassé, a élevé un monument à sa mémoire. Ses meilleures productions sont celles qu'il a écrites dans le dialecte écossais, spécialement celui que l'on parle à Edimbourg et aux environs; mais elles ont sans doute perdu à sa mort une partie de leur charme, à en juger par ce qu'on a dit de son talent pour chanter et réciter des vers, qui paraissait tenir du prodige. Sa conversation était également piquante, animée et aimable, quoique ses passions fussent toujours extrêmes; il ne reconnaissait, dit-on, dans l'univers, que deux classes d'objets, ceux de l'adoration la plus fervente ou de l'aversion la plus

insurmontable. Ses poésies ont été imprimées à Perth, précédées d'une notice sur sa vie, 1774, in-12. David Irving a donné en 1799, Glascow, in-12, une notice bien faite sur la *Vie de Robert Fergusson, avec un examen de ses ouvrages.* Cette notice a été réimprimée avec celles de Falconer et de Russel par le même auteur, sous le titre de *Vies d'auteurs écossais*, Edimbourg, in-8°., 1805.
X—s.

FERHAD-PACHA, un des plus judicieux, des plus équitables et des plus brillants grands-vézyrs de l'empire Othoman, vivait sous Amurat III. Il était cuisinier d'une oda des Jannissaires, et allait au marché de grand matin; un homme le rencontre au milieu de la place, maudissant le kiaïa du grand-vézyr. L'inconnu demande au cuisinier ce qui le fâche si immodérément: « Que vous importe, » lui dit le malheureux Ferhad? Em» pêcherez-vous que je ne reçoive au» jourd'hui cinquante coups de bâton » sous la plante des pieds et sans les » avoir mérités? Je suis cuisinier » d'une oda; je viens acheter ce qu'il » faut pour la chambrée; et quoiqu'il » soit assurément bien matin, toutes » les denrées sont enlevées. Le kiaïa » met sur les comestibles un tel impôt, » qu'on n'apporte pas au marché la » moitié de ce qu'il faudrait: les jan» nissaires ne peuvent pas être nourris » avec tout ce que le sulthan leur » donne; les ministres s'enrichissent, » et le peuple meurt de faim: si j'étais » en place, les choses iraient autre» ment. » Quelques heures après, Ferhad est mandé au sérail; il faillit mourir de frayeur, lorsqu'il se vit en présence d'Amurat III, et qu'il reconnut que celui à qui il avait parlé si librement était le sulthan lui-même. Le cuisinier fut mis sur-le-champ à la place du kiaïa. Peu de temps après il fut fait grand-vézyr et gouverna l'empire. Il commanda l'armée othomane contre les Perses, et n'eut ni plus ni moins de succès que les plus habiles généraux de sa nation, dont le sort était d'échouer contre des peuples invincibles sur leur sol natal. Ferhad fut un des meilleurs ministres de l'inconstant et pusillanime Amurat III. Il se ressentit lui-même du caractère de son maître: deux fois il fut destitué, et deux fois il reprit le rang de grand-vézyr. Il ne se releva pas de sa dernière chute; et, après avoir exercé quinze ans les plus éminentes dignités de l'empire, il rentra dans la foule obscure des sujets, soutenu par l'estime publique, sa conscience et le souvenir de son premier état, contre l'injustice de son maître, la perte de ses richesses et la bizarrerie de la fortune qui, chez les Othomans, fait d'un cuisinier un grand-vézyr, et d'un grand-vézyr un maazaoul (disgracié).
S.—Y.

FERICHTAH (MOHAMMED-KAZEM), célèbre historien persan, natif d'Ahmed-Nagor, ville du Dekhân, florissait au commencement du 17e. siècle de notre ère, pendant les dernières années du règne d'Akbar et les premières de celui de Djihân Guyr. Négligé par ce dernier, il accueillit avec empressement les propositions que lui fit le souverain du Bidjapour, royaume situé au haut de la presqu'île, et connu en Europe sous le nom de *Visapour*. Aboul-Mozaffer-Ibrahym-Adil Châh II, c'était le nom de ce sulthân généreux, combla de faveurs notre historien et lui confia des postes assez importants. Nous avons tout lieu de croire que l'élévation de Ferichtah n'eut lieu qu'après la publication de son grand ouvrage, qui, suivant M. Charles Stewart, parut en

1609 : en effet, la partie de cet ouvrage consacrée à l'histoire des grands moghols, finit à la mort d'Akbar, en 1605. Adil-Châh mourut en 1626; de manière que son protégé a pu jouir de ses bienfaits autant d'années qu'il en avait consacré à la composition des ouvrages qui les lui avaient procurés : car on prétend, et nous le croyons volontiers, qu'ils lui coûtèrent plus de vingt années d'un travail assidu. Il employa probablement à les revoir et et à les augmenter les instants de repos que lui laissèrent ses fonctions politiques à la cour de Visapour. Le recueil de ses ouvrages ne porte pas d'autre titre que *Ketâbi Férichtah témâm* (livre de Férichtah complet). Ils consistent en une notice sur les Hindous, en forme d'introduction ou de préambule (*Mucaddéméh*). Cette notice est d'autant plus succincte, que Férichtah ne savait pas le samskrit; mais il savait très bien qu'il n'existe dans cette langue aucun traité spécial de chronologie ou de géographie, ni même aucune histoire authentique. M. Dow a eu tort de lui reprocher cette assertion comme une erreur, et d'affirmer, d'après l'autorité des brahmanes, prêtres célèbres par plus d'un genre d'impostures, « que les Hin» dous peuvent faire remonter leur » histoire plus haut qu'aucune au» tre nation actuellement existante. » Ainsi, pénétré d'un juste dédain pour les récits mensongers dont les brahmanes sont plus prodigues encore dans leur conversation que dans leurs livres, l'auteur passe à l'histoire de l'Inde sous les musulmans. La dynastie Ghaznevyde, dont le troisième souverain, Mahmoud - Sébectéguy (*Voy.* Mahmoud le Ghaznevyde et Ferdoucy), après douze expéditions successives dans le haut Hindoustan, finit par réunir la couronne de Dehly à celle de Ghaznah, dans l'orient de la Perse, remplit le premier livre de cette grande série d'histoires, de 977 à 1205. Un espace beaucoup plus considérable se trouve renfermé dans le second livre, qui s'étend depuis l'aventurier turkoman Couthoub - êddyn - Abyek, vainqueur et successeur du faible Mohammed-Gaury le Ghaznevyde, jusqu'à la mort d'Akbar; ce qui forme une période complète de quatre cents ans. L'introduction et ces deux premiers livres ont été traduits ou plutôt extraits en anglais par le colonel Dow. Ce travail, comme nous l'avons déjà remarqué (*voy.* Dow), n'est pas à beaucoup près exempt de reproches; mais on ne doit pas oublier non plus que c'est la première histoire originale de l'Inde musulmane, et même jusqu'à présent la seule qui ait été publiée en langue européenne. L'histoire des princes musulmans du Dekhan, depuis 1347 jusqu'en 1596, époque de la conquête de cette immense contrée par Akbar, a rencontré une plus savante plume que celle de M. le colonel Dow; car M. Jonathan Scott nous a donné dans son *History of the Dekkan*, Shrewsbury, 1794, 2 vol. in-4°., une excellente traduction anglaise du 3e. livre de Férichtah. Les mémoires des souverains musulmans du Guzarate, de ceux de Malouah et de Khendéich (aujourd'hui possessions mahrattes), depuis l'expulsion des râdjâhs ou princes indigènes, jusqu'à la conquête de la première province en 1572, de la seconde en 1559, et de la troisième en 1571 par Akbar, remplissent les trois livres suivants, qui, réunis, sont moins considérables que le septième, entièrement consacré à l'histoire du Bengale, la province la plus vaste, la plus fertile de toute l'Inde. C'était autrefois un royaume

gouverné par un râdjâh particulier. Mohammed-Gaury, dernier souverain Ghaznevyde, s'en empara vers la fin du 12ᵉ. siècle, sans éprouver la moindre résistance de la part des timides habitants, qui laissèrent tranquillement piller leurs propriétés, briser leurs idoles, renverser leurs temples et massacrer leurs princes. Depuis cette époque, le Bengale, constamment asservi, a plus ou moins dependu de l'empereur de Dehly; mais, située loin de la capitale, cette province fertile a souvent tenté l'avidité de gouverneurs ambitieux, et jamais les habitants n'oot joui d'un calme aussi profond que depuis qu'ils ont passé sous le joug de la Compagnie anglaise des Indes orientales. Du paradis des contrées terrestres (*djenné él bélâd*), c'est ainsi que les Musulmans de l'Inde nomment le Bengale, Férichtah passe dans le Sind et le Moultân, provinces moins heureusement situées, moins belles que le Bengale, et qui subirent aussi les lois d'Akbar. On est amplement dédommagé de la lecture de ces deux livres par celle du 10ᵉ., qui contient l'histoire de Kachemyr, image du paradis (*djennéti nézyr*). Quoique plusieurs savants asiatiques regardent ce pays comme le berceau de la religion indienne, avec d'autant plus de vraisemblance que chaque rivière, chaque fontaine et chaque montagne y portent le nom d'une divinité du Panthéon hindou, son ancienne histoire est enveloppée d'un voile impénétrable. Les premiers renseignements authentiques sur le Kachemyr datent de la conquête de cette contrée par les Musulmans, ou si l'on veut par les Tatars, en 1323. Après avoir été livrée presque continuellement à des troubles intérieurs, elle fut annexée par Akbar à l'empire moghol en 1588. On peut juger de l'importance, et de l'intérêt de ce 10ᵉ. livre, par l'histoire d'Iskender briseur d'idoles (qui régna sur le Kachemyr de 1393 à 1416), insérée en original avec une traduction anglaise très fidèle, par M. Charles Stewart, pages 257-267, de son excellent et curieux ouvrage intitulé : *Descriptive catalogue* (Catalogue descriptif de la bibliothèque orientale de feu Typou, sulthân du Maïssour, précédé de Mémoires sur Haider-Aly-Khân et son fils Typou), Cambridge, 1809, 1 vol. in-4°., en deux parties, 94 pages des Mémoires, et 364 pour le Catalogue. M. Jacques Anderson, de la société asiatique de Calcutta, a traduit la *Description de la côte de Malabar*, qui fait partie du 11ᵉ. livre de Férichtah. Cette traduction, accompagnée du texte persan, a été insérée dans le 2ᵉ. volume de l'*Asiatick miscellany*, pages 278-305 de cet intéressant recueil, que nous devons à l'honorable zèle du savant M. Gladwin, et dont il n'a paru malheureusement que huit numéros ou 2 vol. in-4°., devenus extrêmement rares, même dans l'Inde, où ils ont été publiés, Calcutta, 1786. La traduction du même fragment que nous venons de citer a été aussi réimprimée daos le 2ᵉ. volume de l'*Asiatick annual register, for* 1802 : elle mérite cet honneur, à cause des notions importantes qui s'y trouvent consignées ainsi que daos tout ce 11ᵉ. livre. On sait que le samorin, ou souverain du Malabar, est le premier des princes indigènes de l'Inde qui ait eu des relations alternativement hostiles et amicales avec les Européens qui abordèrent dans l'Inde. Le 12ᵉ. livre n'est, à certains égards, qu'une continuation du précédent, puisque l'auteur y décrit très soigneusement l'arrivée des Portugais dans l'Inde, et ensuite les établissements des Anglais

à Surate. Des détails sur la géographie, le climat et les productions de l'Inde, forment le complément de ce grand ouvrage. Si, comme nous nous plaisons à le croire, l'exactitude et l'impartialité constituent le principal mérite d'un historien, on ne contestera pas à Férichtah la place distinguée que nous lui assignons parmi les meilleurs écrivains persans. On lui reprochera peut-être d'avoir été trop avare de ces réflexions philosophiques, de ces vues profondes, qui répandent tant d'intérêt sur les productions de nos grands historiens de l'occident; mais il ne faut pas oublier qu'ayant consulté les nombreuses histoires particulières de chacune des provinces de l'Inde, il avait pour but de rassembler le plus de faits dans le moindre espace possible. Au reste, la manière énergique et large dont il trace le caractère de différents princes, suffit pour prouver qu'il lui eût été facile d'éviter un défaut qui ne doit être attribué qu'au louable désir d'accumuler les faits et de les livrer aux réflexions des lecteurs. Mais une qualité bien remarquable dans un historien oriental et bien digne d'éloges dans tous les pays, c'est cet affranchissement de toute espèce de préjugé religieux et de tout intérêt personnel, qui le rend à la fois incapable de flatterie et inaccessible à la crainte; de manière qu'il ne raconte jamais une bonne action, sans payer à son auteur le tribut d'éloges qu'il mérite, ou une mauvaise, sans noter d'infamie celui qui s'en est rendu coupable, quels que soient son rang ou sa puissance. Ainsi, en contestant quelquefois à Férichtah le titre de bon écrivain, surtout d'après des idées littéraires dont nous sommes loin de blâmer la justesse, on se plaira toujours à reconnaître en lui un historien impartial et véridique. L—s.

FERID EDDYN *V.* Féryd.

FÉRIOL (Charles, comte de), ambassadeur de France à la cour othomane, ne doit qu'à un trait de brusquerie peu louable la place qu'il occupe dans cet ouvrage, parce que son procédé donna lieu à un nouvel usage diplomatique constamment observé depuis. Après avoir commandé en Hongrie un corps de troupes françaises destiné à favoriser les entreprises de Tekely, il fut choisi par son roi pour remplacer Châteauneuf à la cour de Constantinople. Fériol arriva dans cette ville le 1er. décembre 1699, notifia sa venue au grand-vézyr, et son audience auprès du grand-seigneur fut fixée au 26. Sorti de son palais au faubourg de Péra avec une suite nombreuse et soixante chevaux qu'on lui avait envoyés, il arriva sans encombre jusqu'à la seconde cour du sérail, où il mit pied à terre, et fut admis, avec les principaux de sa suite, à voir juger des causes dans le divan, sorte de spectacle dont on régale ordinairement les ambassadeurs à la Porte. Un repas somptueux fut ensuite servi, et les présents du roi de France exposés dans le palais. On y distinguait une glace de quatre-vingt-dix pouces, sur soixante, et une riche pendule marquant les phases de la lune et les variations thermométriques. Le moment de la présentation arrivé, l'on revêtit l'ambassadeur d'un riche caftan, et ce fut alors qu'on aperçut l'épée qu'il portait. Ni les instances des officiers turks, ni l'observation qu'on lui fit que nul n'était admis en armes devant le grand-seigneur, ne purent le déterminer à s'en dessaisir. Il crut mal à propos l'honneur de son souverain compromis dans cette occasion; les présents furent rendus,

et il n'eut point d'audience. Cette affaire n'eut néanmoins aucune suite fâcheuse; mais il fut décidé à Versailles qu'à l'avenir les ambassadeurs à la Porte, lors de leur présentation, sortiraient de leur palais sans épée. Malgré cette incartade Fériol exerça ses fonctions à Constantinople, non sans y éprouver plusieurs désagréments dus à ses imprudences, jusqu'à ce que son cerveau s'étant dérangé, le grand vezyr dit, en l'apprenant : Je m'en étais aperçu dès son arrivée. Il fut rappelé en 1710. C'était lui qui avait acheté et ramené en France la jeune Aïssé. (*Voyez* Aïssé.) On doit à l'amour du comte pour les arts un *Recueil de cent estampes, représentant différentes nations du Levant*, Paris, 1714, in-fol. Ces estampes, gravées par le Hay, sont fort belles. On y ajouta l'année suivante deux nouvelles planches, un texte explicatif imprimé et une planche de musique. Fériol raconte lui-même son aventure dans le discours qui précède ce recueil. Il mourut à Paris le 25 octobre 1722, âgé de quatre-vingt-cinq ans (1), sans avoir été marié. Son père était conseiller au parlement de Metz. Z.

FÉRIOL. *Voyez* Pont-de-Veyle.

FERLONI (l'abbé Séverin-Antoine), savant ecclésiastique italien, né dans les états du pape en 1740, et mort à Milan le 23 octobre 1813, fut un des plus célèbres prédicateurs de son temps en Italie. Ses talents et sa réputation lui procurèrent l'avantage d'être promu à la dignité de grand-prieur de l'ordre Constantinien. Il avait fait une étude approfondie de l'histoire ecclésiastique, et surtout de la discipline de l'église, en la suivant dans les variations que, par la suite des temps, le changement des mœurs et des usages lui a fait subir. Il avait eu la facilité de consulter, pour s'en instruire à fond, les archives les plus anciennes des églises d'Italie et d'Allemagne. Celles du Vatican lui étaient encore ouvertes; il y avait un libre accès, par la protection des cardinaux et des prélats les plus recommandables. Le pape même, Pie VI, l'honorait de sa bienveillance. Le résultat de cette étude et de ces recherches, comme aussi du travail dont elles furent l'objet pendant environ trente ans, fut une très ample *Histoire des variations de la discipline de l'Eglise*; mais cet ouvrage, qui pouvait former 30 volumes, était encore en manuscrit, lorsque l'irruption des armées françaises dans Rome, en 1798, y donna naissance au gouvernement républicain, par l'enlèvement du pape et la dispersion de son clergé. Le domicile de Ferloni fut, comme beaucoup d'autres, en proie aux perquisitions spoliatrices; ses papiers furent déchirés, brûlés ou enlevés, et il resta sans fortune, avec le chagrin d'avoir perdu le fruit du long travail de ses plus belles années. Cet événement l'abattit à tel point, qu'il ne sut plus rien conserver de cette fermeté de caractère qui, tenant l'homme vertueux au-dessus des plus extrêmes disgrâces, le fait persévérer dans les mêmes principes de conduite. Sa pauvreté le rendit trop docile aux vues des despotes révolutionnaires qui vinrent asservir l'Italie, en offrant des faveurs à ceux qui pouvaient les aider à subjuguer l'esprit du peuple. Ferloni, manquant du nécessaire, consacra sa plume et ses talents à leur politique, en quoi peut-être il devenait moins répréhensible d'après les complaisantes lettres

(1) Cette date, vérifiée sur le Journal de Verdun (janv 1723, p. 76), rend très suspecte l'anecdote rapportée par Senac de Meilhan, et citée à l'article Bernis (tom. IV, p. 316).

pastorales qu'avaient publiées en faveur de la république quelques évêques italiens des plus renommés pour leur vertu. Réfugié à Milan, et cherchant aussi à s'attirer la bienveillance de Buonaparte, qui s'était créé président de la république italienne, il fit et publia sous son propre nom, en faveur de la conscription militaire, plusieurs homélies très spécieuses par le style, et surtout par l'art avec lequel il amenait à son sujet des passages de l'Ecriture-Sainte, dont il avait une grande connaissance. Quand le président se fit roi d'Italie, Ferloni devint le théologien du conseil particulier du vice-roi. Ce fut lui qui, par ses ordres, composa les plus vives et les plus hardies de ces adresses qu'en 1810 il fut secrètement ordonné aux évêques italiens d'envoyer au gouvernement pour manifester une adhésion anticipée à ce que Napoléon voulait faire dans son équivoque concile de 1811. Les véhémentes et presque hétérodoxes adresses composées par Ferloni, étaient transmises par le conseil-privé du vice-roi à ceux des prélats et des chapitres que l'on croyait peu capables d'en composer, ou les plus dévoués aux volontés de la cour. En effet, après y avoir mis leur signature, plusieurs les renvoyèrent au vice-roi, qui se hâta de les insérer dans le journal officiel du royaume, d'après lequel elles furent répétées par ceux de Paris. En cette circonstance, Ferloni fit encore, dans les mêmes vues, un ouvrage assez considérable intitulé : *Dell' autorità della chiesa secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde conoscere l'abuso che se n'è fatto e la necessità di emendarlo*, 3 vol. in-8. Mais, quoique le conseil privé du vice-roi eût secondé l'impression de cet ouvrage plus que hardi en matière ecclésiastique, quoiqu'il en désirât vivement la prompte publication, elle ne put avoir lieu, parce qu'il y manquait la formalité de l'approbation des censeurs, que l'autorité n'osait pas exiger. Ils la refusèrent constamment à Ferloni et à son imprimeur, en se retranchant dans le respect que, par ses actes publics, le gouvernement lui-même avait prescrit pour les choses religieuses. Cette affaire était encore indécise, et les trois volumes restaient cachés dans le magasin du libraire, lorsqu'en 1814 Buonaparte cessa d'être roi d'Italie. On ne saurait douter que le sage gouvernement de la maison d'Autriche qui lui a succédé, ne les ait condamnés à un éternel oubli. Il y avait six mois que l'auteur était mort, lors de cet événement. Depuis qu'il s'était si ouvertement vendu au cabinet du vice-roi, il avait perdu toute considération; et le peu de secours pécuniaires qu'il en recevait, acheva de le déshonorer sans le tirer de la misère. Il avait à peine de quoi subsister. Sa mémoire est loin d'avoir été réhabilitée par l'éloge que ses bienfaiteurs firent de ses talents et de ses ouvrages dans le journal officiel du royaume d'Italie, où ils crurent devoir dire que la munificence du gouvernement avait assigné à Ferloni une pension sur la mense épiscopale de Sinigaglia (*Voy.* le *Giornale italiano* du 4 novembre 1813). G—N.

FERMANEL (.....), conseiller au parlement de Rouen, entreprit en 1630 un voyage avec Fauvel d'Oudeauville, maître des comptes à Rouen, Baudouin de Launay, et de Stochove, gentilhomme flamand. Ils partirent tous ensemble de Paris le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, virent Livourne, Florence, Gênes; revinrent à Livourne, qu'ils quittèrent le 8 septembre; atterirent à Smyrne, séjour-

nèrent cinq mois à Constantinople, quittèrent cette ville en avril 1631; s'arrêtèrent, dans leur traversée jusqu'à Alexandrette, dans les îles de l'Archipel, et dans tous les lieux situés sur la côte de Natolie qui offraient quelque chose de remarquable. Ils partirent d'Alep dans le dessein d'aller en Perse, traversèrent l'Euphrate à Bir, et arrivèrent à l'armée du grand-vézyr, qui assiégeait Bagdad. La crainte bien fondée d'être pris pour des espions, les fit retourner à Alep. Ils longèrent la côte de Syrie, allèrent à Canobin et gravirent le Liban. Ils trouvèrent vingt-deux cèdres debout, passèrent la nuit sous ces arbres, y pensèrent périr de froid, trouvèrent le sommet de la montagne couvert de neige et si gelé, qu'ils n'en purent rompre la glace. Ils entrèrent à Balbec, traversèrent l'Anti-Liban, qu'ils trouvèrent plus raboteux et plus roide que le Liban. De Damas ils allèrent à Barut, puis à Seyde, où ils virent l'émir Facardin; ils prirent par Sour, Acre, Nazareth, le mont Thabor, Tiberiade, Naplouse, pour arriver à Jérusalem; ils visitèrent ensuite la mer Morte et Jéricho, s'embarquèrent à Jaffa, entrèrent à Damiette, dans le Nil, qui était alors dans son plus grand débordement. Ils virent le Caire, les pyramides, Suez, le Tor, le mont Sinaï; revinrent dans la capitale de l'Egypte, descendirent le Nil jusqu'à Damiette, longèrent la côte par mer; partirent de Seyde le 2 novembre, et débarquèrent à Livourne le 31 décembre; ils parcoururent ensuite l'Italie, revinrent à Toulouse le 27 juin 1633, visitèrent le midi de la France, et arrivèrent à Rouen le 4 août. Stochove les quitta, et, le 1er. septembre, rentra à Bruges. Il paraît que ce dernier, peu de temps après son retour en Flandre, fit imprimer à Bruxelles la relation du voyage, qu'il avait rédigée en particulier. Ce livre, quoique mal écrit et rempli de fautes de français, eut en peu de temps trois éditions. Des libraires de Rouen firent revoir l'imprimé de Bruxelles; de plus, ayant recouvré un manuscrit tiré de l'original de Fauvel, alors décédé, on compara les deux relations, et l'on eut ainsi sujet d'extraire de chacune ce qu'elle contenait de plus intéressant. Il résulta de ce travail l'ouvrage suivant : *Le Voyage d'Italie et du Levant, de MM. Fermanel, Fauvel, Baudouin, et de Stochove*, Rouen, 1664, 1670, in-12. Le voyage s'est fait avec tant de rapidité, que l'on ne doit pas s'attendre à y trouver des observations très profondes. Il intéresse par le grand nombre de pays que les voyageurs ont vus. L'aspect des diverses régions est décrit avec assez de soin. On y trouve une bonne explication de la cause du débordement du Nil, et quelques erreurs en géographie. On rencontre dans ce livre des tournures de phrases tout à-fait flamandes. On a encore, relativement à ce voyage : *Observations curieuses sur le Voyage du Levant, fait en 1630 par MM. Fermanel*, etc., Rouen, 1668, in-4°. On pourrait juger par la préface, que le succès de la Relation de Stochove donna l'idée de publier ces Observations. L'éditeur dit qu'il les a tirées des Mémoires de l'un de ceux qui avaient fait le voyage. S'il n'en a point imposé par cette assertion, il est difficile de le féliciter sur son intention de suppléer à beaucoup de choses omises dans la relation. En effet, on ne trouve dans ces observations rien qui ait rapport au voyage; on n'y trouve que des descriptions de diverses parties de l'Europe parcourues par les voyageurs; et la

plupart de ces descriptions sont enflées de passages d'auteurs anciens, relatifs aux contrées dont il y est question. Il y a aussi des détails très étendus sur la religion des Turks.

E—s.

FERMAT (Pierre de), naquit à Toulouse vers l'an 1595, et y mourut en janvier 1665, âgé de 70 ans. Il paraît qu'il quitta fort peu sa patrie, où il était pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il y laissa la réputation d'un magistrat intègre et dévoué à ses devoirs, et qu'il passa même pour un des plus grands jurisconsultes de son temps. C'est là tout ce qu'on sait aujourd'hui des événements de sa vie. Heureusement, ce qui a droit d'intéresser la postérité est beaucoup plus connu : nous voulons parler de ses fertiles méditations sur l'analyse et la géométrie, qu'il cultiva avec un rare succès; aussi n'est-il aucun homme célèbre dont on puisse dire avec plus de vérité que de lui-même, que son histoire est toute entière dans ses écrits. Ce géomètre, l'un des plus grands dont la France s'honore, et dont la renommée, très répandue de son temps, s'est conservée jusqu'à nous chez ses successeurs, entretenait une correspondance suivie avec les plus habiles mathématiciens de cet âge, Descartes, les deux Pascal, Roberval, Torricelli, Huyghens, Wallis, et d'autres savants non moins connus, tels que Carcavi, Mersenne, Digby, avec lesquels, et le fameux Pascal, il était lié d'une amitié plus étroite. C'est dans les monuments encore subsistants de cette vaste correspondance, dans un petit nombre d'opuscules pleins de génie et d'originalité, et dans les notes dont il avait chargé son exemplaire du *Diophante* de Bachet, qu'il a semé les nombreuses découvertes qui ont assuré à son nom une illustration durable. Egalement habile dans la géométrie des anciens et dans les méthodes algébriques récentes, on le vit à la fois concevoir en même temps que Descartes l'heureuse idée de peindre par le calcul les propriétés de l'étendue figurée, parvenir à cette fine conception qui a été le germe du calcul différentiel, faire naître avec Pascal le calcul des probabilités, et s'élever dans la recherche difficile des propriétés les plus abstruses des nombres, à une hauteur où il est demeuré jusqu'ici seul et sans rival. Essayons de donner une idée abrégée de ses travaux et de ses inventions les plus remarquables : I. Fermat, qui n'était guère moins recommandable par son érudition que par son génie inventif, commença probablement par s'occuper de l'analyse géométrique des anciens. D'après des renseignements tirés des *Collections de Pappus*, il essaya de rétablir deux de leurs plus beaux ouvrages : les *Lieux plans* d'Apollonius, et les *Porismes* d'Euclide (1). On le vit ensuite étendre les recherches d'Apollonius et de Viète sur les *tactions* des lignes droites et des cercles sur un plan, au cas bien plus difficile des plans et des sphères dans l'espace. Ce grand problème est le premier qui ait été résolu dans cette branche importante de la géométrie, qui a dû à M. Monge de si féconds développements, et il a fourni en dernier lieu à plusieurs de nos savants l'occasion d'y appliquer avec fruit les procédés et les formules de la géométrie analytique. Enfin, par une étude approfondie des méthodes d'Archimède, Fermat parvint, un peu avant Neil et van Heuraet, à la rectification absolue

(1) R. Simson et le docteur Playfair, savants géomètres écossais, se sont depuis appliqués avec succès à perfectionner la restitution de ces monuments détruits.

d'une des paraboles cubiques et de plusieurs autres courbes, question jusqu'alors inabordable; mais sa découverte ne vit le jour qu'en 1660, quelques mois après les écrits de ces deux géomètres. Il résulte cependant d'une de ses lettres à Pascal, que dès 1658 il était en possession de ses méthodes, et d'une autre très générale pour la dimension des surfaces de circonvolution. II. Après cette courte indication de ses travaux relatifs à la géométrie pure, qui offrent aujourd'hui moins d'intérêt, hâtons-nous de rappeler que Fermat partage avec Descartes la gloire de l'application de l'algèbre à la géométrie des courbes : découverte admirable, qui a eu d'immenses résultats, et qui a été si bien exposée et appréciée à l'article DESCARTES de ce dictionnaire, que nous sommes dispensés de nous y arrêter ici. La *Géométrie* de Descartes, qui est le premier monument public de cette doctrine, parut en 1637; mais de nombreuses lettres de Fermat à Pascal, à Roberval et à Mersenne, écrites en 1636, prouvent que dès-lors il était parvenu aux mêmes méthodes, et même que sept ans auparavant il en avait envoyé un précis à son ami M. d'Espagnet. Il écrivit sur cette matière un *Traité des lieux plans et solides*, dans lequel il déterminait les diverses formes de l'équation d'une section conique, et tous les usages qu'on pouvait faire de ces nouvelles formes pour la construction des équations solides les plus compliquées. Il inventa d'ingénieuses transformations pour ramener la quadrature de plusieurs courbes à celle du cercle et de l'hyperbole, et il écrivit surtout une *Dissertation* très profonde sur le degré des courbes nécessaires à la construction d'une équation quelconque; elle le conduisit à un principe général qui n'était pas assez précisément établi dans la *Géométrie* de Descartes; savoir, qu'il suffit toujours que le produit des degrés des courbes que l'on emploie, ne soit pas moindre que le degré de l'équation. Si nous passons ensuite à ses recherches d'algèbre pure, nous remarquerons entre autres son ingénieux procédé pour faire disparaître des équations les quantités irrationelles, ou comme on disait alors, les *Asymmétries*. L'artifice, qu'il employait avec beaucoup de sagacité, ne pouvait échapper à un homme aussi habile dans l'analyse indéterminée, et fut le sujet d'un problême que Fermat proposa aux géomètres ses contemporains. Descartes s'y trompa, faute d'en avoir reconnu la difficulté. Il imagina que des élévations successives aux puissances pouvaient atteindre le but, et ne s'aperçut pas qu'on se jetterait ainsi dans des calculs d'une longueur effrayante. Il avança même qu'il ne lui faudrait qu'un quart-d'heure dans les cas les plus difficiles; tandis que Genty (auteur d'une excellente pièce sur l'*Influence de Fermat*) a prouvé qu'un jour entier ne suffirait point, non seulement pour écrire, mais pour *lire* l'équation finale du cas que Descartes avait ébauché, en disant qu'un simple copiste pouvait achever l'opération. III. Nous arrivons à la fameuse *Méthode* de Fermat, dont il n'a jamais, il est vrai, publié la définition complète ni la démonstration générale, mais dont il fit les plus belles applications aux questions *De maximis et minimis*, aux tangentes des courbes algébriques et transcendantes, et aux centres de gravité des conoïdes. Or, en le suivant dans chacune de ces applications et s'élevant aux idées générales qui dirigent sa marche, on le voit toujours commencer par choisir parmi les propriétés spécifiques de son sujet, le rapport dont la limite doit

répondre à la question proposée et en donner la solution; et c'est surtout dans le choix de ce rapport que consistent la difficulté et tout l'artifice de cette méthode. S'agissait-il, par exemple, de diviser une ligne de manière que le produit des deux parties fût le plus grand possible, ou de trouver la soutangente de la parabole? Dans le premier cas, il supposait dans la ligne donnée deux sections différentes et infiniment proches, puis il cherchait la limite du rapport des rectangles résultant de ces deux sections, c'est-à-dire, le point où la différence de ces deux rectangles devient absolument nulle, de sorte qu'ils puissent former les deux membres d'une équation; dans le second cas, il supposait deux points infiniment voisins du point de contact, puis il cherchait la limite du rapport des carrés des distances de leurs deux ordonnées à un même point de l'axe prolongé, c'est-à-dire, le point où ce rapport peut former une équation avec celui des deux abscisses correspondantes. Une fois ces équations formées, il supprimait les termes communs, divisait autant de fois qu'il le pouvait par la grandeur infiniment petite, et négligeait ensuite tous les termes qui demeuraient affectés de cette grandeur. Telle était la suite constante des procédés que Fermat employait dans toutes les applications de sa méthode, qui lui soumettait les questions les plus difficiles et les plus nouvelles. Aussi fut-elle hautement applaudie par ceux des géomètres qui examinèrent avec impartialité les courtes notices qu'il en publia, et qui eurent assez de talent pour le comprendre. Parmi eux on remarque Sluze et Huyghens, qui exposèrent ensuite cette méthode avec quelques éclaircissements. Mais Descartes, déjà peu favorablement disposé, à la suite d'un démêlé avec Fermat sur les lois de la réfraction de la lumière, où il faut convenir que celui-ci avait eu un léger tort de procédés et la maladresse de faire de mauvaises chicanes à son adversaire; Descartes, disons-nous, eut à peine reçu du P. Mersenne la communication de l'écrit de Fermat sur les *Maxima* et sur les tangentes, qu'il se pressa dédaigneusement de condamner cette méthode, sans s'être donné la peine d'en pénétrer le sens. On pourrait encore trouver un autre motif de la conduite qu'il tint alors, dans l'opinion un peu orgueilleuse qu'il avait de lui-même; elle lui fit regarder comme une espèce de *cartel* un écrit où l'on osait ajouter à ses inventions et perfectionner des méthodes qui ne lui avaient valu jusqu'alors que des applaudissements universels. Aussi, dans sa réponse à Mersenne, il laissa voir une passion et des préjugés qu'on ne pouvait guère attendre d'un aussi grand homme; et il altéra de tant de façons le sens de la règle de Fermat, qu'il réussit à la trouver en défaut. Tel fut le commencement d'une longue querelle, dans les détails de laquelle nous ne pouvons pas entrer, et qu'on trouvera, si l'on veut, dans les derniers volumes des *Lettres de Descartes*. Il faut dire à la louange de Fermat qu'il y fit voir autant de modération que de politesse, et qu'il se contenta d'affirmer toujours invariablement la bonté et l'universalité de ses principes; mais Pascal le père et Roberval, qui descendirent dans la lice pour le défendre, y mirent plus de chaleur; surtout le dernier, qui avait eu le tort d'être constamment injuste envers Descartes et la présomption d'en être jaloux. Cependant, lorsque celui-ci jugea qu'il ne pouvait plus se rendre maître de l'opinion publique au gré de ses désirs, il essaya de traiter Fermat avec plus de

ménagement et de s'excuser de quelques expressions qui lui étaient échappées dans le feu de la dispute. Fermat vint alors au-devant de lui, et (comme le dit Genty dans la pièce que nous avons citée) *ces deux grands rivaux croisèrent enfin les armes*. Cette image est une conséquence assez naturelle des figures qu'employa Descartes dans la réponse qu'il s'empressa de faire aux premières ouvertures pacifiques que le bon P. Mersenne avait obtenues de son rival; réponse dont nous allons transcrire une partie, pour donner une idée du style de cette époque où la simplicité ne régnait pas encore dans le genre épistolaire : « Je n'ai pas eu » moins de joie, disait-il à Fermat, » de recevoir la lettre par laquelle vous » me faites la faveur de me promettre » votre amitié, que si elle me venait » d'une maîtresse dont j'aurais passionnément désiré les bonnes grâces. Et vos autres écrits qui ont précédé, me font souvenir de la Bradamante de nos poètes, laquelle ne » voulait recevoir personne pour serviteur, qu'on ne se fût auparavant » éprouvé contr'elle au combat. Ce n'est » pas toutefois que je prétende me comparer à ce Roger qui était seul au » monde capable de lui résister; mais » tel que je suis, je vous assure que » j'honore extrêmement votre mérite, » etc. ». Cependant, malgré ces protestations et d'autres encore plus positives, il conserva toujours un dépit secret de l'avantage qu'avait eu Fermat dans cette discussion; cette disposition perce dans ses lettres confidentielles à Mersenne, où il désigne son rival par ces expressions : *votre conseiller de Toulouse*, *votre conseiller de Minimis*, qui indiquent une humeur mal déguisée. Loin de là, Fermat se plut à rendre en toute occasion une pleine justice au vaste génie de Descartes; et plusieurs années après la mort de celui-ci, dans la *Dissertation* que nous avons mentionnée, on le voit s'exprimer ainsi : *Tanta me sanè hujus portentosissimi ingenii incessit admiratio, ut pluris faciam* CARTESIUM *errantem quam multos* κατορθοῦντας. De si pures louanges font le plus grand honneur à tous les deux. IV. Quand on examine avec attention ce que nous avons rapporté des principes suivis par Fermat dans toutes les applications qu'il a faites de sa méthode, il n'est pas difficile d'y reconnaître l'idée fondamentale du calcul différentiel. Aussi est-il permis de croire qu'il a quelques droits à la découverte proprement dite de ce calcul; surtout quand on remarque l'extrême analogie de sa conception principale et de celle qui dans la suite servit de base à la méthode de Leibnitz. Cependant, jusqu'à nos jours, Leibnitz a recueilli seul avec Newton tout l'honneur de cette belle invention. Mais faut-il s'en étonner! La chaleur de la querelle qui s'éleva entre l'Angleterre et le continent il y a un siècle, sur les droits respectifs de ces deux hommes célèbres à cette grande découverte, ne permit guère d'en rechercher alors les premières sources : on eût craint de compromettre la gloire du chef de son parti; et depuis, pendant de longues années, les géomètres ont été beaucoup plus occupés d'étendre les progrès du calcul de l'infini que d'en étudier la véritable origine. Néanmoins, quand Montucla écrivit sa savante *Histoire des Mathématiques*, on pourrait être surpris de ce qu'il ne songea pas à revendiquer les justes droits de Fermat, si l'on ne savait que trop souvent les conceptions d'un homme de génie ne peuvent être justement appréciées que par ses pairs. Genty, le premier, éleva fortement la voix à ce su-

jet. Dans la pièce que nous avons plus d'une fois citée et qui fut couronnée en 1783 par l'académie de Toulouse, il s'attacha à démontrer que « Fermat » devait être regardé comme le pre- » mier inventeur de la méthode d'as- » sujettir au calcul les grandeurs infi- » niment petites, et de les faire servir » à la solution d'une question, » et nous ne savons pas que son assertion ait été combattue. Il est pourtant probable que ses recherches sur ce point important de l'histoire de la science, engagèrent les savants à le mieux examiner. Mais le fait n'était pas difficile à vérifier; aussi, par exemple, Arbogast après l'avoir approfondi, partagea toutes les opinions de Genty (1); et pour tout dire en un mot, cet illustre géomètre qui a imprimé aux divers morceaux de critique répandus dans ses ouvrages un caractère de sagacité et d'impartialité si remarquable, qu'on pourrait regarder comme impossible d'entrer après lui dans la même carrière, Lagrange, dans ses *Leçons sur le calcul des fonctions*, a dit précisément : « On peut regarder » Fermat comme le premier inventeur » des nouveaux calculs. » Il ajoute (et nous pensons qu'on nous pardonnera de reproduire ici ce morceau précieux d'histoire philosophique de la géométrie) : « Dans sa méthode *De* » *maximis et minimis*, il égale l'ex- » pression de la quantité dont on re- » cherche le *maximum* ou le *mini-* » *mum*, à l'expression de la même » quantité dans laquelle l'inconnue est » augmentée d'une quantité indéter- » minée. Il fait disparaître dans cette » équation les radicaux et les frac- » tions, s'il y en a, et après avoir ef- » facé les termes communs dans les » deux membres, il divise tous les » autres par la quantité indéterminée » qui se trouve les multiplier; ensuite » il fait cette quantité nulle, et il a une » équation qui sert à déterminer l'in- » connue de la question. Or, il est fa- » cile de voir au premier coup-d'œil » que la règle déduite du calcul diffé- » rentiel, qui consiste à égaler à zéro » la différentielle de l'expression qu'on » veut rendre un *maximum* ou un » *minimum*, prise en faisant varier » l'inconnue de cette expression, don- » ne le même résultat, parce que le » fond est le même, et que les termes » qu'on néglige comme infiniment pe- » tits dans le calcul différentiel, sont » ceux qu'on doit supprimer comme » nuls dans le procédé de Fermat. Sa » méthode des tangentes dépend du » même principe. Dans l'équation en- » tre l'abscisse et l'ordonnée qu'il ap- » pelle la propriété spécifique de la » courbe, il augmente ou diminue » l'abscisse d'une quantité indétermi- » née, et il regarde la nouvelle or- » donnée comme appartenant à la fois » à la courbe et à la tangente; ce qui » fournit une équation qu'il traite com- » me celle d'un cas de *maximum* ou » de *minimum*. On voit encore ici » l'analogie de la méthode de Fermat » avec celle du calcul différentiel; car » la quantité indéterminée dont on aug- » mente l'abscisse, répond à la dif- » férentielle de celle-ci, et l'augmen- » tation correspondante de l'ordonnée » répond à la différentielle de cette » dernière. Il est même remarquable » que dans l'écrit qui contient la dé- » couverte du calcul différentiel, im- » primé dans les Actes de Leipzig du » mois d'octobre 1684, sous le titre : » *Nova methodus pro maximis et* » *minimis*, etc., Leibnitz appelle la » différentielle de l'ordonnée une ligne » qui soit à l'accroissement arbitraire » de l'abscisse, comme l'ordonnée à

(1) C'est ce qu'il affirma, en [illegible], à l'auteur de cet article.

» la soutangente ; ce qui rapproche » son analyse de celle de Fermat. On » voit donc que ce dernier a ouvert la » carrière par une idée très originale, » mais un peu obscure, qui consiste » à introduire dans l'équation une in- » déterminée qui doit être nulle par la » nature de la question, mais qu'on » ne fait évanouïr qu'après avoir di- » visé toute l'équation par cette même » quantité. Cette idée est devenue le » germe des nouveaux calculs qui ont » fait faire tant de progrès à la géo- » métrie et à la mécanique ; mais on » peut dire qu'elle a porté aussi son » obscurité sur les principes de ces » calculs. Maintenant qu'on a une idée » bien claire de ces principes, on voit » que la quantité indéterminée que Fer- » mat ajoutait à l'inconnue, ne servait » qu'à former la *fonction dérivée* qui » doit être nulle dans le cas du *maxi-* » *mum* ou du *minimum*, et qui sert » en général à déterminer la position » des tangentes des courbes. Mais les » géomètres contemporains de Fermat » ne saisirent pas l'esprit de ce nou- » veau genre de calcul ; ils ne le re- » gardèrent que comme un artifice par- » ticulier, applicable seulement à quel- » ques cas, et sujet à beaucoup de » difficultés ; aussi cette invention qui » avait paru un peu avant la *Géomé-* » *trie de Descartes*, demeura-t-elle » stérile pendant près de quarante ans. » Enfin Barrow imagina de substituer » aux quantités qui doivent être sup- » posées nulles suivant Fermat, des » quantités réelles, mais infiniment » petites, et il publia en 1674 sa *Mé-* » *thode des tangentes*, qui n'est que » la construction de celle de Fermat » par le moyen du triangle infini- » ment petit, formé des accroissements » de l'abscisse et de l'ordonnée, et » du côté de la courbe regardée comme » un polygône. Il donna ainsi nais- » sance au système des infiniment » petits, et au calcul différentiel. » Dans ces dernières années, l'auteur de la Mécanique Céleste s'est exprimé d'une manière encore plus positive dans son *Essai philosophique sur le calcul des Probabilités*. Après avoir exposé avec une rare précision les points essentiels de la méthode de Fermat, il dit : « On doit donc regar- » der Fermat comme le véritable in- » venteur du *Calcul différentiel*. » Newton a depuis rendu ce calcul » plus analytique, dans sa méthode » des fluxions, et il en a simplifié et » généralisé les procédés par son beau » Théorême du Binôme. Enfin, pres- » que en même temps, Leibnitz a en- » richi le calcul différentiel d'une no- » tation, qui, en indiquant le passage » du fini à l'infiniment petit, réunit » à l'avantage d'exprimer les résultats » rigoureux de ce calcul, celui de don- » ner les premières valeurs approchées » des différences et des sommes des » quantités ; notation qui s'est adap- » tée d'elle-même au calcul des diffé- » rentielles partielles. » Mais, comme notre devoir est de tout dire, nous devons rapporter aussi que les savants critiques écossais qui rédigent le journal si connu sous le nom d'*Edinburgh-Review*, se sont vivement élevés contre l'assertion du grand géomètre dont nous venons de transcrire les expressions. En rendant compte, dans leur N°. de *septembre* 1814, de l'ouvrage précité, et après lui avoir donné d'ailleurs, ainsi qu'à la *Théorie analytique des Probabilités* du même auteur, tous les éloges que méritent ces deux belles productions, ils s'arrêtent sur cette assertion ; et, tout en reconnaissant que « Fermat a touché de très près à » la découverte du calcul différentiel, » dont il a bien connu le principe, » ils affirment que « ce qui doit donner

» en pareil cas le droit d'être considéré » comme le véritable inventeur, c'est » l'extension du principe à tout ce » qu'il peut embrasser, en y attachant » un nouveau calcul et de nouvelles » opérations analytiques; en liant l'in- » vention d'un nouvel algorithme avec » des symboles correspondants. » D'où ils concluent que « plus Fermat » a été près de la plus grande décou- » verte des temps modernes, et moins » ils peuvent admettre son droit de pro- » priété en concurrence avec celui de » Newton et de Leibnitz, » qui ont en effet rempli les conditions qu'ils viennent d'établir. En convenant de la justesse d'une partie de ces réflexions, nous nous permettrons cependant de remarquer que les savants rédacteurs ne les ont basées que sur des raisons assez faibles. « Le siècle où cette découverte a » été faite, disent-ils, en a unanime- » ment attribué l'honneur, soit à New- » ton, soit à Leibnitz, ou plutôt à tous » les deux à la fois; c'est-à-dire à cha- » cun d'eux indépendamment de l'au- » tre: la priorité, quant au temps, étant » un peu en faveur du géomètre an- » glais. Ceux qui ont écrit l'Histoire » des Mathématiques, en ont pensé » de même: Montucla, par exemple, » qui a traité le sujet avec une grande » impartialité, et Bossut, qui certes, » n'était pas prévenu en faveur de » Newton. Dans la grande controverse » à laquelle cette découverte donna » lieu, tous les titres furent bien exa- » minés, et la décision à laquelle on » paraît de chaque côté avoir acquiescé, » est celle que nous avons rapportée; » ainsi, ce ne doit être que pour de » fortes raisons qu'une décision ren- » due par tant de juges compétents, » et qui est établie par plus d'un siècle » de durée, pourrait être infirmée au- » jourd'hui. » Ces arguments nous paraissent plus spécieux que solides. Qu'est-ce en effet que celui qui repose sur le résultat apparent de la grande controverse, entre l'école de Newton et celle de Leibnitz? Était elle de nature à faire remonter aux véritables sources de la découverte? Qu'on en juge par le trait suivant: Les partisans de Newton s'étant avancés jusqu'à reprocher à Leibnitz d'avoir puisé dans le Triangle de Barrow l'idée fondamentale de sa méthode, « à quoi » pensez-vous, répondirent leurs ad- » versaires; si la méthode différen- » tielle était à la fois et la même que » celle des fluxions, puisque vous ap- » pelez Leibnitz un plagiaire, et une » copie de celle de Barrow, le maître » et l'ami de Newton, quel nom fau- » drait-il donner à celui ci? » Réponse qui fit bien vite abandonner à Keill et à ses adhérents cette espèce de récrimination, pour se rejeter sur la prétendue communication que Leibnitz aurait eue des méthodes de son illustre émule. On se garda donc bien, de part et d'autre, de soumettre à un examen suivi et rigoureux la succession des idées des géomètres leurs devanciers, et dans cette vive dispute on ne data, pour ainsi dire, que de leurs inventions respectives. L'argument tiré du silence de Montucla et de Bossut, a moins de valeur encore. Quel qu'ait été le mérite de ces deux savants, on n'a jamais songé à les regarder comme des hommes de génie; et en vérité (pour ne nommer ici qu'un mort, qu'on ne peut vouloir flatter), serait-il possible de se prévaloir de leur silence en face de l'opinion motivée et du grand nom de Lagrange! Le génie seul, comme nous nous sommes déjà permis de le dire, sait juger les inventions du génie. Lui seul peut s'élever à cette hauteur d'où les fertiles conséquences d'un principe fécond peuvent être aperçues, et c'est

ce qu'on ne peut guère attendre d'hommes simplement doués de plus ou moins d'érudition et de talent. En veut-on un second exemple, au sujet d'une autre idée originale dont le mérite intrinsèque n'est d'ailleurs nullement comparable à celui des idées de Fermat? Montucla n'a su voir qu'une minutie(1) dans l'idée si simple qu'eut Descartes de représenter les diverses puissances d'une base quelconque, par des exposants numériques appliqués à cette même base, écrite une seule fois, au lieu de la répéter autant de fois que les degrés de ces puissances renferment d'unités; et cependant le grand géomètre dont nous venons de voir critiquer l'assertion, a montré ailleurs, dans cette heureuse idée, la source première des belles théories des suites et des interpolations, et du calcul exponentiel, l'une des branches les plus fécondes de l'analyse moderne (2). La vraie métaphysique des sciences exactes ne fait réellement que de naître, et c'est aux deux hommes célèbres que nous citons, qu'elle est principalement redevable des progrès qu'elle a faits. Il semblerait, au surplus, que les judicieux critiques d'Edimbourg n'avaient pas connaissance de l'opinion de Lagrange, et surtout du passage remarquable où elle est si bien établie, et que nous avons rapporté. Il est vrai qu'on a pu quelquefois reprocher aux géomètres anglais de confondre sur la même ligne et des hommes d'un vrai génie et des compatriotes assez médiocres, de ne pas rendre assez de justice à la prééminence de quelques géomètres du continent, dont ils ont souvent négligé d'approfondir les méthodes et les ouvrages, et par conséquent d'apprécier avec peu d'exactitude le mérite relatif de ceux qui cultivaient la science hors des trois royaumes; mais ces reproches, qui de jour en jour peuvent moins se reproduire (1), ne sauraient atteindre ceux dont nous croyons devoir ici combattre l'opinion, et qui depuis long-temps paraissent mériter une exception honorable. En les voyant secouer si franchement les préjugés nationaux, et admettre Leibnitz au partage d'une gloire que durant près d'un siècle la Grande-Bretagne seule a si exclusivement attribuée à son immortel Newton, il serait permis de penser au contraire que si les savants rédacteurs avaient eu le passage de Lagrange sous les yeux, ils auraient eu moins de peine à souscrire à ce jugement un peu moins absolu: *on peut regarder Fermat comme le premier inventeur des nouveaux calculs.* On pourra croire surtout, qu'ils auraient applaudi aux conclusions qui terminent ce fragment, et qui rentrent jusqu'à un certain point dans une de leurs objections. Voici donc ces conclusions de Lagrange, qui suivent immédiatement le passage que nous avons déjà transcrit : « Mais » le calcul différentiel (sortant des » mains de Fermat et de Barrow), » n'était encore qu'ébauché, car il ne » s'appliquait qu'aux expressions rationnelles (2), et il exigeait le développement des termes, pour qu'on » pût négliger le carré et les puissances » supérieures des quantités infiniment » petites. Il restait donc à trouver un

(1) *Hist. des Mathém.*, tom. II, pag. 114, seconde édition.

(2) *Théor. analyt. des Probabilités*, p. 3-6, seconde édition.

(1) MM. Ivory, Playfair, Woodhouse, et plusieurs autres, ont commencé à cet égard une révolution salutaire, dont le mérit. et la nécessité exigeraient peut être, pour être universellement bien sentis, des développements qui ne peuvent trouver ici leur place.

(2) Fermat savait bien étendre sa méthode aux fonctions irrationnelles, en se débarrassant des irrationnalités; mais le moyen était long, peu praticable et peu analytique.

» algorithme simple et général, applicable à toutes sortes d'expressions, » par lequel on pût passer directement, et sans aucune réduction, » des formules algébriques à leurs différentielles. C'est ce que Leibnitz a » donné dix ans après, dans l'écrit » cité ci-dessus, et qui renferme les » éléments du calcul différentiel proprement dit. Il paraît que Newton » était parvenu dans le même temps, » ou un peu auparavant, aux mêmes » abrégés de calcul pour les différentiations; mais c'est dans la formation des équations différentielles, et » dans leur intégration, que consiste » le grand mérite et la force principale des nouveaux calculs, et sur » ce point, il me semble que la gloire » de l'invention est presque uniquement due à Leibnitz, et surtout aux » Bernoulli. » C'est par cette citation, et en professant une adhésion complète au jugement de Lagrange, que nous terminerons cette discussion. Son importance nous fait espérer qu'on en excusera l'étendue. Lorsqu'il est question d'une découverte universellement réputée *la plus grande des temps modernes*, la part que la France a le droit d'en revendiquer sur l'Allemagne et l'Angleterre, méritait au moins tous ces détails, et le nom seul du géomètre distingué auquel on attribue les objections que nous avons combattues, nous aurait fait un devoir d'y entrer. Revenons à la courte indication des autres inventions de Fermat. V. Nous avons annoncé plus haut qu'il fit naître, avec Pascal, le calcul des probabilités, borné dans son origine aux questions que peuvent présenter les jeux. Quoiqu'il ne reste que des traces de l'analyse qu'il employa dans cette théorie, on en trouve du moins tous les résultats dans son commerce épistolaire avec Pascal, qui, le premier, fut excité par son ami, le chevalier de Meré, fameux joueur de ce temps-là, à s'occuper de ce genre de questions. Pour donner une idée de celles qu'ils traitèrent, et pour appuyer l'assertion précédente sur une irrécusable autorité, on ne peut mieux faire que d'emprunter les paroles mêmes de l'auteur de la *Théorie des Probabilités*, et de l'*Essai philosophique* sur ce même calcul, ouvrage où la sagacité des idées le dispute à la clarté de l'exposition. « Depuis long-temps on avait » déterminé dans les jeux les plus simples les rapports des chances favorables ou contraires aux joueurs : » les enjeux et les paris étaient réglés d'après ces rapports; mais personne avant Pascal et Fermat n'avait » donné des principes et des méthodes pour soumettre cet objet au calcul, et n'avait résolu des questions » de ce genre un peu compliquées. » C'est donc à ces deux grands géomètres qu'il faut rapporter les premiers éléments de la science des » probabilités, dont la découverte » peut être mise au rang des choses » remarquables qui ont illustré le 17e. » siècle, celui de tous les siècles qui » fait le plus d'honneur à l'esprit humain. Le principal problème qu'ils » résolurent, tous deux par des voies » différentes, consiste à partager équitablement l'enjeu, entre des joueurs » dont les adresses sont égales, et qui » conviennent de quitter une partie » avant qu'elle finisse, la condition du » jeu étant que pour gagner la partie » il faut atteindre le premier un nombre donné de points. Il est clair que » le partage doit se faire proportionnellement aux probabilités respectives des joueurs, de gagner cette » partie; probabilités qui dépendent » des nombres de points qui leur manquent encore. La méthode de Pascal

» est fort ingénieuse, et n'est au fond » que l'emploi de l'équation aux différences partielles relative à ce problème, pour déterminer les probabilités successives des joueurs, en » allant des nombres les plus petits » aux suivants. Cette méthode est limitée au cas de deux joueurs; celle » de Fermat, fondée sur les combinaisons, s'étend à un nombre quelconque de joueurs. Pascal crut d'abord qu'elle devait être, comme la » sienne, restreinte à deux joueurs, » ce qui établit entre eux une discussion à la fin de laquelle Pascal » reconnut la généralité de la méthode de Fermat. » VI. Il resterait à faire connaître les découvertes de Fermat dans l'analyse indéterminée et la théorie des nombres; mais dans l'impossibilité de s'exprimer avec quelque brièveté sur ce vaste et aride sujet, il faut se borner à rappeler les plus saillantes, et à quelques réflexions sur la voie qui a pu conduire ce grand analyste à ces inventions difficiles qui lui assurent un rang si distingué. On ne peut donc qu'indiquer en passant, et ce qu'il ajouta de perfection à la théorie, plus curieuse qu'utile, des *carrés magiques*, et ses recherches des nombres qui sont dans un rapport donné avec leurs parties aliquotes, question où Descartes fit paraître aussi beaucoup d'habileté, et même les progrès considérables qu'il fit faire à l'analyse de Diophante, dont il étendit l'art d'étendre la méthode des doubles égalités aux égalités des ordres supérieurs : jusqu'alors, Bachet de Méziriac, l'un des membres de l'académie française à sa création, dans son utile travail sur Diophante, dont on lui doit la première bonne édition, avait seul réellement ajouté aux inventions du géomètre d'Alexandrie. Les recherches arithmétiques de Fermat qui ont le plus d'éclat, ont trait aux nombres *polygônes*, aux nombres *premiers*, et aux *puissances*. Voici, dans chacune de ces théories, les plus curieux de ses théorèmes, et ceux qu'il est le plus facile d'énoncer ici : 1. On peut toujours décomposer un nombre quelconque en un nombre de polygônes du même ordre, égal ou inférieur à celui des unités de leurs côtés; 2. Si on élève à la puissance (1) *p. moins un* tout autre nombre qu'un multiple de p, le résultat diminué d'une unité sera divisible par p; 3. Si la plus petite puissance d'un nombre quelconque, qui, diminuée d'une unité, se divise par p, est *impaire*, aucune puissance de ce nombre, augmentée de l'unité, ne pourra se diviser exactement par p, et le contraire arrivera si cette puissance est *paire*; 4. Tout nombre premier qui surpasse de l'unité un multiple de 4, peut être décomposé en deux carrés, et ne peut l'être que d'une seule manière; 5. Une puissance quelconque, d'un pareil nombre, pourra exprimer l'hypothénuse d'autant de triangles rectangles que l'indiquera l'exposant de la puissance, et sera décomposable en deux carrés, d'autant de manières que l'exprime la moitié du degré de la puissance, en augmentant ce degré d'une unité s'il est impair : principes d'où suit une méthode générale pour distinguer de combien de manières un nombre quelconque, premier ou non, est décomposable en deux carrés; 6. L'aire d'un triangle rectangle en nombres entiers, ne saurait être égale à un carré; 7. Au-dessus du carré, il n'y a aucune puissance qui soit décomposable en deux puissances de même degré qu'elle; 8. La somme ou la dif-

(1) Nous employons ici la lettre p pour désigner un nombre *premier* quelconque.

férence de deux carrés-carrés, ne peut jamais être un carré; 9. Dans l'infinité des nombres entiers, il n'y a 1°. qu'*un seul* carré qui, joint à 2, fasse un cube; 2°. que *deux seuls* carrés qui, joints à 4, fassent des cubes; etc. Malheureusement, aucune des démonstrations de Fermat ne nous est parvenue, excepté celle du 6°. des théorèmes précédents, et les principes de celle du 8°. Euler, le premier, s'est occupé de retrouver les autres, et il y a travaillé pendant tout le cours de sa laborieuse carrière; il a réussi pour un grand nombre, par exemple, pour celle du 2°., l'un des plus utiles dans cette théorie épineuse. Lagrange et l'auteur de la *Théorie des Nombres*, ne se sont pas moins signalés dans cette recherche; on doit entre autres au premier de ces géomètres, la démonstration du cas des *quatre carrés*, dans la première et la plus remarquable des propositions précitées, et le second y a depuis ajouté le cas des *trois Triangulaires*; mais leurs efforts, ni ceux de M. Gauss, n'ont pu atteindre, ou les autres cas particuliers ou le cas général de cette fameuse proposition. Cependant leurs travaux réunis ont singulièrement perfectionné cette branche difficile de l'analyse, et l'on possède aujourd'hui les démonstrations de presque tous les théorèmes de Fermat. Ici se présentent naturellement ces deux questions : Fermat possédait-il lui-même ces démonstrations? ou les propositions auxquelles il était parvenu, n'étaient-elles que le résultat d'une ingénieuse et savante induction? Après un examen attentif des pièces et des écrits originaux de ce temps-là, il semble que la première doive être affirmativement résolue. Fermat, qui nous a laissé de sa candeur et de son caractère la plus noble idée, atteste constamment dans ses lettres aux plus habiles géomètres de cette époque, qu'il a les démonstrations de ses découvertes, et dans les réponses de ceux-ci, on ne voit aucun d'eux en douter; ils paraissent même persuadés qu'il a inventé pour y parvenir une méthode ignorée d'eux. « Vous vous êtes fabriqué, lui écrit Frenicle, très versé » dans cette sorte de questions, quel- » que espèce d'analyse particulière » pour fouiller dans les secrets les » plus cachés des nombres. — Je suis » persuadé, mandait Fermat à Pascal, » dans une lettre retrouvée et publiée » par Bossut, que dès que vous au- » rez connu ma façon de démontrer » en cette nature de propositions, elle » vous paraîtra belle et vous donnera » lieu de faire beaucoup de nouvelles » découvertes. — Cherchez ailleurs » qui vous suive dans vos inventions » numériques, répond Pascal; cela » me passe de bien loin, et je ne suis » capable que de les admirer. » Lui auraient-ils tenu ce langage et montré tous cette opinion, s'ils n'eussent eu la preuve qu'il y avait là plus que de l'induction, s'ils n'eussent connu de lui des démonstrations pareilles aux deux seules qui ont échappé aux injures du temps! Celles-ci du moins existent, et prouvent qu'il pouvait en avoir d'autres; et en effet, ses écrits nous offrent encore quelques traces des méthodes qu'il s'était faites : il faisait souvent usage de celle d'exclusion qu'il avait fort perfectionnée; dans la lettre à Pascal, que nous avons citée, il lui dit qu'il est parvenu à sa fameuse proposition au moyen du théorème 4; et très probablement il ne fait sonner si haut sa découverte du principe fondamental de la théorie des nombres figurés, découverte qui semble aujourd'hui fort ordinaire, que parce qu'elle lui donnait la clef de plusieurs vérités

importantes. Enfin, si une voie aussi incertaine que l'induction l'eût seule conduit à des théorèmes si nombreux et si compliqués; comment les recherches constantes des géomètres n'ont-elles pu en découvrir la fausseté? Il faut en excepter un seul, qu'Euler a trouvé en défaut; mais c'est précisément le seul aussi dont une lettre expresse de Fermat nous apprend qu'il ne pouvait trouver la démonstration : aussi se borne-t-il à l'énoncer, en priant un de ses amis d'en chercher la preuve qui lui manquait, pour le grand ouvrage dont il amassait lentement les matériaux, et où il devait consigner tout le fruit de ses recherches. Cet ouvrage n'a point vu le jour, et il paraîtrait même qu'il n'a pas existé. La correspondance de Fermat nous apprend qu'accablé presque toute l'année par les devoirs de sa charge, il avait peu de temps pour confier au papier les résultats de ses méditations, et qu'il s'était souvent proposé d'aller passer quelques mois à Paris pour y jouir de la tranquillité nécessaire à la rédaction de ses idées. Les géomètres regretteront long-temps qu'il n'ait pu réaliser ce projet; car tout porte à croire qu'il faisait usage, dans les recherches de ce genre, de moyens bien plus simples que ceux qu'on y emploie aujourd'hui. VII. Les devoirs de sa charge, et son assidue application à la jurisprudence, n'étaient pas le seul obstacle qui s'opposât à ses travaux mathématiques; sa vaste érudition le faisait consulter sur plusieurs points de critique; l'étude des langues anciennes et vivantes, et jusqu'à la poésie elle-même, venaient empiéter sur ses moments. On a eu de lui quantité de vers latins, français, italiens, espagnols; sa grande intelligence du grec lui fit interpréter plusieurs endroits d'*Athénée*, de *Théon de Smyrne* et de *Polyen* (1), qui avaient arrêté les commentateurs, et surtout une Lettre de *Synésius*, qui avait fait le désespoir du savant P. Petau. Cet évêque écrivait à la célèbre et malheureuse Hypatia, qui avait été son maître en géométrie : « Je me trouve si mal » que j'ai besoin d'un hydroscope ; » je vous prie d'en faire faire un de » cuivre, etc. » : suivait une description de cet instrument, qu'on n'avait pu comprendre. Nous voyons par l'interprétation de Fermat, que cet instrument que les Grecs nommaient *baryllion*, n'était autre chose que notre *aréomètre*, dont on faisait dès-lors usage en médecine pour déterminer le degré de bonté de l'eau. Cela n'a rien de surprenant, puisqu'il y avait déjà long-temps qu'Archimède en avait dévoilé le principe; mais ce qui l'est davantage, c'est que l'usage de cet instrument ait été perdu jusque vers la fin du 16e. siècle, où l'on voit Robert Constantin en faire mention le premier parmi les modernes, et que cette origine de l'aréomètre, déjà consignée dans Montucla, et développée par Beckmann, soit si peu connue. Enfin, un autre obstacle qui doit nous paraître aujourd'hui bien singulier, détournait par fois Fermat de s'adonner à ses études favorites. Le croirat-on? ce grand esprit ne considérait la géométrie que comme un délassement dont ne devaient point souffrir d'autres pensers, d'autres travaux plus sérieux encore Une lettre de Pascal à son ami, bien propre à nous donner une idée de la gravité des caractères de ces célèbres personnages, et de l'esprit religieux de leur siècle, renferme à ce sujet un passage curieux :

(1) Les corrections de Fermat sur Polyen, qui avaient paru dans ses *Varia opera*, ont été insérées dans l'édition de Polyen donnée par Mursinna, Berlin, 1756, in-12.

« Pour vous parler franchement de » la géométrie, je la trouve le plus » haut exercice de l'esprit, mais en » même temps je la connais pour si » inutile, que je fais peu de diffé» rence entre un homme qui n'est que » géomètre et un habile artisan : aussi » je l'appelle le plus beau métier du » monde, mais enfin ce n'est qu'un » métier ; et j'ai dit souvent qu'elle est » bonne pour faire l'essai, mais non » pas l'emploi de notre force : de sorte » que je ne ferais pas deux pas pour » la géométrie, et je m'assure que » vous êtes fort de mon humeur (1). » Parvenus à la fin de la tâche qui nous était assignée, celle de déposer dans un ouvrage universellement répandu, les titres que présente à l'admiration de la postérité un homme jusqu'ici moins généralement connu, peut être, que célébré par un petit nombre d'esprits excellents, et dont la gloire fait une partie essentielle du patrimoine national ; nous nous demanderons, avec un des auteurs de cette Biographie, en considérant l'époque où Fermat a vécu, et les nombreux services qu'il a rendus aux sciences exactes, s'il eut remplacé Descartes dans le cas où celui-ci n'eût point existé ? et nous répondrons avec ce savant géomètre : « Oui, si l'on en juge par l'importance » de ses travaux et par les difficultés » qu'il a vaincues ; mais il est permis » de douter qu'il eût autant contribué » à la propagation de la science, que » le fit son rival par son caractère » communicatif, et la manière simple » dont il présente le résultat de ses » recherches (2). » C'est avouer que Fermat ne possédait pas ces précieuses qualités d'un homme de génie, et que loin d'imiter Descartes qui présentait dans ses ouvrages l'histoire de ses pensées, de manière à mettre sur la voie ceux qui voudraient aller plus loin, il ne laissait guère apercevoir quelle route avait pu le conduire à ses découvertes, et ne savait pas donner à ses écrits cette clarté et cette simplicité qui distingueront toujours ceux du grand philosophe que nous lui opposons. Quoi qu'il en soit, sa réputation est aujourd'hui bien assurée : rival heureux de Descartes, objet constant de l'admiration de Pascal, qui le nommait le premier homme de l'univers, on n'oubliera point que FERMAT fut le précurseur de Newton et de Leibnitz, et qu'il laissa, dans ses brillantes découvertes sur les nombres, de quoi long-temps occuper ses plus habiles successeurs. — Fermat ne publia lui-même que quelques écrits détachés. Après sa mort, l'un de ses fils (*Voy.* Samuel de FERMAT), fit imprimer le *Diophante* de Bachet, avec les notes dont son père avait enrichi les marges de ce livre; cette édition est rare et précieuse; elle a pour titre : *Diophanti Alexandrini quæstionum arithmeticarum libri sex*, etc., *græc. lat.*, *cum commentariis D. Bachet et observationibus P. de Fermat*, etc., Toulouse, 1670, in-fol. On trouve en tête un petit Traité du P. de Billy, jésuite, sous le titre de *Doctrinæ analyticæ inventum novum* ; c'est une compilation assez bien faite des découvertes arithmétiques de Fermat, mais elle fourmille de fautes d'impression.

(1) Pour s'expliquer, s'il se peut, ces décisions un peu rudes de l'illustre solitaire de Port-Royal, il ne faut pas oublier qu'à l'époque où cette lettre fut écrite, on n'avait fait aucune application importante de l'analyse ou de la géométrie à la théorie des phénomènes de la nature ; Newton n'avait pas encore paru ; Newton, qui devait nous révéler la grande loi de l'univers, et, par son immortelle découverte, ennoblir à jamais l'étude des sciences exactes dans l'opinion de tous les hommes pensants ! Il y a loin des *problèmes* de Pascal *sur la cycloïde*, bien qu'ils offrent le *nec plus ultra* de la beauté géométrique, à l'explication de l'équation séculaire de la lune ou de ses mouvements de libration.

(2) M. Lacroix, *Traité du calcul différentiel*, etc., tom. I, préf., pag. v, seconde édition.

Sam. Fermat recueillit dans la suite les principaux écrits de son père, et les publia sous le titre suivant : *Varia opera mathematica D. P. de Fermat, senatoris Tolosani*, etc., Toulouse, 1679, in-fol., ouvrage qui, comme le précédent, est rare et d'un grand prix pour les géomètres. Par cette publication, Sam. Fermat a bien mérité d'eux ; cependant on pourrait croire que s'il n'eût pas laissé écouler quinze ans avant que de publier ce recueil, plusieurs fragments, dont la connaissance eût servi à faire retrouver les méthodes de son père, auraient pu y être joints et le compléter très utilement. Mais il y mit de la négligence ; car, par exemple, on sait que Fermat à sa mort avait fait dépositaire de tous ses papiers son ami intime, Carcavi, qui vivait à Paris, où le retenaient sa qualité de membre de l'académie des sciences et sa place de bibliothécaire du roi, et cependant, dans la préface que Sam. Fermat mit à la tête des œuvres de son père, il ne fait aucune mention de Carcavi, qui ne mourut pourtant qu'en 1684, ni de papiers reçus de lui (1). On trouve encore plusieurs lettres do Fermat très précieuses dans le tome III des *Lettres de Descartes*, in-4°. ; dans le tome II des *OEuvres de Wallis* : in-fol., et dans le tome IV des *OEuvres de Pascal*, in-8°. On a de l'abbé Genty un *Discours* que nous avons cité plus d'une fois, intitulé : l'*Influence de Fermat sur son siècle*, etc., Orléans, 1784, in-8°. Cette pièce, où l'on voudrait un peu plus d'ordre et de méthode, est le fruit de savantes recherches sur l'histoire des mathématiques dans le 17e. siècle ; elle remporta le prix double de l'académie de Toulouse, en 1783. M—e.

FERMAT (Samuel de), fils du précédent, naquit à Toulouse vers l'année 1630. Après avoir terminé ses études et pris ses degrés en droit, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Les lettres ne furent pour lui qu'un simple délassement ; il les cultivait cependant avec succès, et il leur dut une réputation qu'il paraît n'avoir point ambitionnée. Fermat mourut vers 1690, à l'âge d'environ soixante ans. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Variorum carminum libri IV*, Toulouse, 1680, in-8°. : ce volume contient des vers français, mais les latins sont en plus grand nombre et l'emportent sur les premiers par la facilité et l'agrément ; II. *Dissertationes de re militari* ; *De auctoritate Homeri apud jurisconsultos* ; *De historiâ naturali*, *accessit opusculum de mirandis pelagi*, ibid., 1680, in-8°. : elles ont été insérées dans le supplément au *Thesaurus novi juris civilis* de Meermann, la Haye, 1780, in-fol. Dans son *Traité sur l'autorité d'Homère*, Fermat prétend que ce grand poète est seul plus souvent cité dans le corps de droit que tous les autres écrivains ensemble. Ménage a très bien réfuté ce paradoxe, en prouvant qu'Homère n'est cité que six fois dans le *Digeste* et trois dans les *Institutes* ; III. *Traités de la Chasse, composés par Arrian et Oppian, trad. en français*, Paris, 1680, in-12. On trouve à la suite une *Lettre* de Synesius, évêque de Cyrène, et une *Homélie* de S. Basile, relatives à la chasse. « On désirerait, dit Lallemand (*Biblioth. des Théreuticographes*, page 28), un » peu plus de justesse dans cette tra» duction ; elle ne fait pas toujours ta-

(1) Nous avons fait en dernier lieu des recherches à la Bibliothèque nationale, pour nous assurer si les papiers laissés par Carcavi ne contenaient aucun écrit de Fermat ; ces recherches n'ont rien produit.

» bleau, et laisse échapper beaucoup » de traits intéressants par leur vivacité et par leur délicatesse. La traduction latine d'Arrian par Holsteu, » quoique faible, est cependant supérieure à celle de Fermat. » W—s.

FERMELHUIS (Jean), maître d'école à Paris, au commencement du 17e. siècle, est auteur de l'*Histoire de la vie de S. Roch*, poëme spirituel, suivi de plusieurs autres poésies chrétiennes, Paris, 1619, in-12. Cet ouvrage est indiqué dans la *Bibliothèque historique de France*, avec la date de 1519; mais c'est une faute d'impression qu'on a négligé de corriger dans l'errata. Dans ce poëme l'auteur fait de S. Roch un seigneur souverain de Montpellier, et décrit en vers alexandrins tout ce que les vieilles légendes et les tapisseries lui avaient appris sur son héros, à la protection duquel il dut sa conservation lors de la peste de 1606, qui enleva dix à douze personnes dans la maison qu'il habitait. — Fermelhuis (Jean-Baptiste), médecin à Paris, dans le 18e. siècle, a publié: I. *Eloge funèbre d'Elisabeth-Sophie Chéron, de l'académie de peinture*, Paris, 1712, in-8°.; II. *Eloge funèbre d'Antoine Coysevox, sculpteur du roi*, ibid., 1721, in-8°. — Son fils, mort à Paris en 1742, avait fait représenter en 1730 l'opéra de *Pyrrhus*, dont la musique est de Royer. W—s.

FERMIN (Philippe), médecin et voyageur, était né à Maëstricht. Il passa en 1754 à Surinam, où il résida à peu près dix ans. A son retour en Europe, il séjourna quelque temps à Amsterdam, puis se fixa dans sa patrie, où il devint membre de la magistrature municipale. La profession qu'il avait exercée dans la colonie de Surinam lui avait fourni l'occasion de faire des observations et de recueillir des notes sur ce que ce pays offrait de curieux. Il communiqua le résultat de son travail à des amis qui l'engagèrent à le publier. Fermin fit en conséquence paraître, en français, l'*Histoire naturelle de la Hollande équinoxiale ou de Surinam*, Amsterdam, 1765, 1 vol. in-8°. Ce livre essuya beaucoup de critiques de la part des naturalistes et des journalistes. On reprocha à l'auteur d'avoir en quelque sorte simplement esquissé son sujet, et de n'avoir pas donné plus de détails sur un pays qu'un assez long séjour l'avait mis à même de connaître. Fermin, en homme sage, profita des critiques qui lui étaient adressées, et convint de leur justesse dans la préface de la nouvelle édition de son ouvrage qui parut sous ce titre: *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam*, avec figures et une carte topographique du pays, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-8°.; traduit en allemand (par F. H. W. Martini), avec des remarques, Berlin, 1775, 2 vol. in-8°., fig. On trouve dans cette description tout ce qu'elle promet; c'est un des meilleurs livres qui aient été publiés sur les colonies. Cependant l'auteur n'ayant pu être présent quand on l'imprimait, il s'en était rapporté pour quelques descriptions locales à un de ses amis qu'il crut mieux en état que lui d'exécuter cette partie. La confiance de Fermin n'avait pas été très bien placée; il ne s'en aperçut que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Les critiques ne l'épargnèrent pas : on lui reprocha, tout en rendant justice au mérite de son ouvrage, d'avoir en quelque sorte renversé le terrain. Fermin, toujours docile, reconnut que sa description avait besoin d'additions et d'améliorations, et que notamment

la partie historique demandait quelques développements. Afin de ne rien négliger de ce qui pourrait donner à son travail le degré d'exactitude désirable, il consulta les livres hollandais qui pouvaient lui fournir des lumières; et publia son 3e. ouvrage intitulé : *Tableau historique et politique de l'état ancien et actuel de la colonie de Surinam, et des causes de sa décadence*, Maëstricht, 1778, 1 vol. in-8°., traduit en allemand avec quelques augmentations, par F. G. Canzler, Gottingue, 1788, in 8°. Ce tableau peut servir de suite ou de supplément à la Description, qu'il rectifie en plusieurs endroits. Fermin s'est principalement attaché à raconter les principaux événements qui avaient donné naissance à la colonie, à décrire son gouvernement, et à éclairer sur les vices qui nuisaient à la prospérité de Surinam. Il expose les moyens de prévenir la décadence de cet établissement, et se montre partout bon citoyen. Ces différents ouvrages sont écrits purement; le dernier est assez fréquemment entremêlé de réflexions exprimées avec force et concision. On a encore de lui : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam*, etc., avec une *Dissertation sur le fameux crapaud de Surinam, nommé Pipa*, etc., Maëstricht, 1764, in-8°., fig.; Amsterdam, 1765, in-8°. La dissertation a été traduite en allemand, et augmentée par J.-A.-E. Götze, Brunswick, 1776, in-8°., fig. E—s.

FERNAND ou FRENAND (Charles), que le Dictionnaire de Moreri et autres nomment à tort *Ferdinand*, naquit à Bourges dans le 15e. siècle, d'une famille distinguée, mais peu riche. Il enseigna d'abord la théologie, la philosophie et les belles-lettres dans l'université de Paris, et fut aussi attaché à la musique du roi. Louis XI en faisait le plus grand cas, et l'avait mis au nombre de ses pensionnaires, suivant Naudé. C'est par erreur que Trithème, et après lui Aubert Lemire, Possevin, Valère André et leurs copistes, ont dit qu'il était aveugle dès l'enfance. On ne trouve dans ses écrits ni dans le grand nombre de lettres qu'il a écrites ou reçues, rien qui ait le moindre trait à cette prétendue cécité. Dégoûté de la vie tumultueuse où l'entraînait la carrière qu'il parcourait, il quitta la cour, et se fit moine dans l'abbaye de Chezal-Benoît, à trois lieues d'Issoudun, en 1494. Il changea de résidence en 1510, et se rendit à l'abbaye de St.-Vincent du Mans, dont il fut bientôt bibliothécaire, et où il mourut le 17 juin 1517. Il était en relation avec Guillaume Budé, Jacques Lefèvre, Josse Clichtove, Fauste Audrelini, Charles Bouille, Josse Badius, et fort lié avec Robert Gaguin, Jean Raulin et autres. On a de lui : I. *Epistola parœnetica observationis regulæ benedictinæ, ad Sagienses monachos*, 1512, in-4°.; II. *De tranquillitate animi, libri II.*, 1512; III. deux livres sur l'*Immaculée Conception* (en latin); IV. Des *Conférences monastiques adressées à Jean Fernand son frère*, 1515 (idem); V. *Epistole* (sic) *familiares ad Robertum Gaguinum*, s. d., in-4°. de 28 feuillets, sans chiffres, réclames, etc. VI. *Epistolæ*, Paris, 1506, grand in-8°. Il en a laissé un plus grand nombre dans un Recueil manuscrit de 523 feuillets, qui contient ceux de ses ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Ce manuscrit était conservé dans la Bibliothèque de St.-Vincent du Mans. — Fernand (Jean), frère du précédent, et moine de Chezal-Benoît, a donné une Vie de S. Sulpice-Sévère,

évêque de Bourges, que l'on trouve dans le Recueil de Bollandus, 17 janvier, et dans les Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoît, tom. II, p. 167.
C. T—y.

FERNAND (François), jésuite espagnol, né dans le diocèse de Tolède en 1557, avait d'abord été destiné au barreau; il était déjà bachelier en droit civil lorsque, en 1570, sa piété lui fit embrasser l'état ecclésiastique. Après avoir étudié avec beaucoup de succès les lettres sacrées dans son couvent, il suivit à Goa le P. Alexandro Valignani. (*Voyez* Valignani). Nommé visiteur de cet établissement il y reçut la prêtrise en 1595. Il occupa avec distinction la chaire de théologie, dirigea plusieurs maisons de son ordre à Goa et dans le Conean, et passa en 1598 dans le Bengale, où il se livra aux missions avec un grand succès. Des querelles s'étant élevées à Chatigam entre les Portugais et les indigènes, Fernand, en vertu de son ministère, voulant les ramener à des sentiments de concorde et de paix, tomba entre les mains des plus furieux, qui, après l'avoir maltraité, le jetèrent dans une prison, où il mourut le 14 novembre 1602. Il a laissé deux *Catéchismes* écrits dans la langue du Bengale.
B—s.

FERNAND. *Voy.* Ferdinand.

FERNANDES (Alvaro), navigateur portugais, neveu de Zarco, qui avait découvert Porto-Santo et Madère, s'embarqua avec son oncle, comme volontaire, dans l'expédition envoyée en 1446, sous les ordres de Lançarot, pour explorer l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du Cap-Verd. Fernandès avait déjà visité une partie de cette côte. Il y revint en 1447, et s'avança bien au-delà de Rio-Grande, découvert la même année par Nuño-Tristan. Arrivé à l'embouchure du Tabité, trente-trois lieues plus au sud, il y entra malgré l'opposition des naturels. Les flèches empoisonnées dont son équipage fut atteint ne produisirent pas de résultat fâcheux, parce que l'on s'était muni de thériaque. Fernandès, en quittant cette rivière, rangea la côte de près, jusqu'à une pointe sablonneuse située sept lieues plus loin, et découverte. Il se préparait à y descendre, parce qu'il croyait n'avoir aucun danger à craindre sur une plage aussi ouverte, quand une troupe de nègres fit pleuvoir une grêle de flèches sur les Portugais. Alors Fernandès renonça à toute idée de poursuivre son entreprise, et retourna à Lagos. Le roi dom Pedro et l'infant dom Henri, pour témoigner leur gratitude à ce hardi navigateur, qui avait poussé les découvertes quarante lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé, lui firent chacun présent de cent ducats d'or.
E—s.

FERNANDÈS (Jean), Portugais, le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique, faisait partie de l'expédition qui fut envoyée en 1446 sous le commandement d'Antonio Gonzalès pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique. Animé du désir de recueillir pour l'infant dom Henri des renseignements exacts sur cette contrée, et probablement aussi de celui de gagner la confiance des naturels, Fernandès, quand ses compatriotes quittèrent la côte pour retourner en Portugal, demanda à rester au milieu des maures Assanhadji, dans le voisinage du Rio do Ouro. Sept mois après, les Portugais revinrent, et retrouvèrent Fernandès qui, depuis quelques jours, guettait l'arrivée d'un navire de sa nation. Il raconta que les habitants,

après l'avoir conduit très loin de la côte, l'avaient dépouillé de ses vêtements et de ses provisions ; qu'ils menaient une vie nomade, et que leur pays était sablonneux et aride. Après bien des peines et des tribulations inséparables de la condition d'esclave à laquelle il avait été réduit, sa conduite lui avait enfin procuré l'amitié d'un homme considérable du pays. Celui-ci, charmé de l'intrépidité de l'étranger, l'avait pris en amitié, et l'avait ramené près de la côte, afin qu'il pût apercevoir les navires de sa nation quand ils reviendraient. Les serviteurs de ce maure accompagnèrent Fernandès jusqu'au rivage, et profitèrent de l'occasion pour traiter de la rançon de plusieurs personnes dont les Portugais s'étaient emparés. Lorsque Fernandès revint dans sa patrie, le prince écouta avec la plus vive curiosité ses récits, dont les détails, tels qu'ils nous ont été transmis par les historiens portugais, présentent une analogie frappante avec ceux de la relation de Mungo Park. En 1448 Juan Fernandès accompagna Diego Gilhomen, envoyé par l'infant pour conclure avec les Maures de Meça, au nord du cap Nam, une alliance qui mît les Portugais en état de réduire les habitants du pays voisin du Rio do Ouro. Dès qu'il eut jeté l'ancre, Fernandès, avec son intrépidité accoutumée, alla à terre pour explorer le pays. Une bourrasque poussa presque aussitôt le bâtiment en mer, et Fernandès fut laissé sur cette côte étrangère. On ignore la destinée ultérieure de ce hardi voyageur; mais l'on doit supposer que ses compatriotes ne le laissèrent pas finir ses jours dans un exil volontaire où un zèle ardent l'avait entraîné. — FERNANDÈS (DENIS), navigateur portugais, était de Lisbonne. Il avait occupé un emploi dans la maison du roi Jean Ier. Encouragé par la protection que lui accordait l'infant dom Henri, il équipa en 1446 un bâtiment pour pousser les découvertes le long de la côte d'Afrique plus loin que les navigateurs qui l'avaient précédé. Il découvrit l'embouchure du Sénégal, donna le nom de Rio Portuguès à ce fleuve qui sépare les Maures des Jolofs, véritables nègres, et prit un canot où il y avait quatre hommes de cette dernière race. Il longea ensuite hardiment la côte, et arriva au promontoire le plus occidental de l'Afrique. Le grand nombre d'arbres verdoyants dont cette pointe de terre était couverte l'engagea à lui donner le nom de Cap-Verd, qui lui est resté. Les brisans dont ce cap est entouré alarmèrent Fernandès, qui n'osa pas aller au-delà. Il retourna donc en Portugal. L'infant lui fit l'accueil le plus flatteur, et parut surtout extrêmement satisfait de ce que l'on avait amené de la côte nouvellement découverte des nègres que l'on n'avait pas acheté des Maures. Fernandès visita de nouveau les mêmes parages avec Lançarot de Lagos. On ne voit pas qu'il ait commandé do bâtiment dans cette expédition qui retourna en Portugal après avoir été empêchée par le mauvais temps d'aller jusqu'au Cap-Verd. E—s.

FERNANDÈS (ALVARO), autre navigateur portugais, peut-être de la même famille que le précédent, était employé sur le vaisseau le *St. Jean*, qui se perdit le 24 juin 1552, sur les côtes de Natal. La plus grande partie de l'équipage périt dans ce naufrage, qu'ont rendu mémorable les aventures tragiques de Manuel de Souza. Fernandès eut le bonheur d'échapper, et il a écrit la relation de ce qu'il avait vu et de ce qu'il avait souffert, dans un

livre intitulé : *Historia da muy notavel perda*, etc., c'est-à-dire, *Histoire de la très notable perdition du galion le Grand St.-Jean, dans laquelle sont racontés les événements arrivés au capitaine Manuel de Souza de Sepulveda, et la fin lamentable de lui, de sa femme, de ses fils, et de presque tout l'équipage*, Lisbonne, 1554, in-4°., réimprimée en 1735, dans la *Collection de Naufrages*, par Brito (1). M. Esménard a fait, de la mort de Manuel de Souza, le sujet d'un bel épisode de son poëme de la Navigation. Dans une note que nous recommandons à l'attention de nos lecteurs, M. Esménard dit que cette horrible aventure a été chantée par Jérôme Cortereal, poète portugais. Ce poète, dont l'article a été oublié, appartenait à une très grande famille. Après s'être distingué dans les guerres d'Afrique et d'Asie, il revint en Portugal pour cultiver dans la retraite les muses qu'il avait toujours aimées. Son poëme sur le Naufrage de Manuel de Souza, est en dix-sept chants, et parut à Lisbonne en 1594. Il y en a une traduction espagnole par Contreras, Madrid, 1624. De tous ses ouvrages c'était celui que Cortereal aimait le plus. Il mourut vers 1593, et n'en vit pas la publication. Ce fut son gendre, Antoine de Souza, qui le mit au jour. On a encore de Cortereal un poëme épique sur le second siége de Diu, en 1546. M. Sané en a donné des fragments dans sa *Grammaire portugaise*. Il possédait parfaitement l'espagnol, et il a composé dans cette langue une épopée en quinze chants, sur le célèbre combat de Lépante, en 1572. Au talent de faire de bons vers, Cortereal joignait la culture des beaux-arts qui touchent de près à la poésie; il était peintre et musicien. Un tableau de St.-Michel dans l'église de St.-Antoine, à Evora, prouve l'excellence de son pinceau. B—ss.

FERNANDES (JUAN), pilote espagnol, fit dans le 16e. siècle plusieurs découvertes, dont quelques-unes ont conservé son nom. Comme la cour de Madrid, tourmentée de la crainte qu'une connaissance plus précise des parages de la mer du Sud, voisins de ses possessions en Amérique, ne donnât aux puissances maritimes de l'Europe la facilité de les inquiéter, cachait soigneusement tout ce qui pouvait répandre quelque jour sur cette portion du globe, il n'est pas surprenant que tout ce qui concerne les voyages de Juan Fernandès, soit couvert de beaucoup d'obscurité. Voici, après avoir comparé, les uns avec les autres, tous les passages qui le concernent, ce qu'il est possible de savoir sur son compte. Il faisait habituellement la navigation le long de la côte de l'Amérique méridionale, qu'il rangeait d'assez près, suivant l'usage pratiqué dans ce temps; il reconnut qu'en allant du Pérou au Chili les vents du sud qui règnent presque constamment dans ces latitudes, rendaient cette traversée extrêmement longue et pénible. Fernandès pensa qu'en poussant plus au large, il pourrait bien ne plus rencontrer ces vents si contraires; il ne s'éloigna d'abord de la côte qu'autant qu'il fut nécessaire pour n'être plus retardé par l'obstacle qu'il voulait éviter, et dès qu'il se vit dans des parages où il trouva des vents qui ne pouvaient qu'accélérer sa

(1) Bernard Gomes de Brito naquit à Lisbonne le 20 mai 1688. Il avait peu d'études, mais de l'intelligence et beaucoup de mémoire ; c'est tout ce qu'il faut pour faire des compilations, et il compila. Son *Histoire tragico-maritime* parut à Lisbonne en 1735 et années suivantes; il y raconte chronologiquement tous les naufrages des Portugais, depuis l'origine de leur navigation dans l'Inde.

marche vers le sud, il prit sa direction vers ce point, puis se dirigea vers la côte du Chili, où il arriva sans aucune difficulté, et après une traversée achevée en bien moins de temps que l'on n'en mettait auparavant en suivant de près la côte. Ce fut, à ce qu'il paraît, dans un de ces voyages qu'il découvrit, vers 1572, les îles qui portent son nom, et qui depuis ont été visitées par plusieurs navigateurs, et entr'autres par Dampier et par Anson, auxquels on en doit de bonnes descriptions. On sait que l'aventure d'un matelot écossais délaissé dans la plus grande de ces îles, a été le fondement sur lequel de Foë a bâti la fable du célèbre roman de *Robinson Crusoé*. Fernandès obtint la concession de son île; quelques écrivains disent qu'il la demanda inutilement; quoi qu'il en soit, il essaya d'y former un établissement, mais après y avoir séjourné quelque temps, il l'abandonna, y laissant quelques chèvres qui s'y multiplièrent tellement qu'elles peuplèrent l'île. La vie active d'un marin semble avoir été plus conforme à son caractère, que les occupations tranquilles d'un colon. Dans une autre traversée, il découvrit en 1574 les îles de St.-Félix et de St.-Ambroise, situées au nord des précédentes. Tout fait présumer que les unes et les autres étaient inhabitées, quand on en eut connaissance pour la première fois. Enfin, encouragé par ses succès, et flatté de l'espoir de faire des découvertes plus importantes, Fernandès partit en 1576 de la côte du Chili, et s'éloignant encore plus de terre que dans les voyages précédents, il parcourut à peu près quarante degrés vers l'ouest et le sud-ouest. Il rencontra, après un mois de navigation, une côte que toutes les apparences lui firent regarder comme celle d'un continent. Les habitants qui étaient blancs, bien faits, et vêtus d'habillements en toile, accueillirent parfaitement les Espagnols. Ceux-ci, dont le navire était très petit, et assez mal équipé, contents d'avoir découvert la côte de la terre australe si désirée, firent voile vers le Chili, après être convenus de garder le secret sur cette découverte, et avoir formé le projet de revenir dans le nouveau pays avec une expédition plus considérable. Des causes quelconques firent différer à Fernandès l'exécution de son dessein. Il mourut, et cette affaire tomba dans l'oubli. D'autres versions disent qu'il avait communiqué en partie sa découverte à quelques personnes, qui ne songèrent plus à la poursuivre quand il fut mort. Tous ces détails sont tirés d'un ouvrage publié par Jean-Louis Arias, espagnol, sous ce titre : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, 1609. Dalrymple l'a publié en anglais à Edimbourg, en 1773 : il y en a un extrait dans sa *Collection historique* dont le livre intitulé : *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais, traduits de l'anglais de Dalrymple*, par Fréville, n'est qu'un abrégé. Il est naturel de se demander quelle est la terre que Fernandès a vue. Quelques écrivains ont supposé que ce pouvait être la nouvelle Zélande. Elle est à la vérité éloignée du Chili de plus de 100 degrés en longitude, et dans la règle ordinaire on ne parcourt pas une route aussi longue en un mois; cela n'est pourtant pas impossible: mais si la distance de ce pays ne s'accorde guère non plus avec celle de la terre que Fernandès avait vue, il faut observer qu'Arias, n'étant point géographe, a bien pu ne pas donner exactement

la distance parcourue par ce navigateur, ni le temps qu'il a mis à faire son voyage, dont il ne parlait d'ailleurs que sur les rapports d'autrui. On ne peut néanmoins raisonnablement contester l'authenticité de ce qu'il avance, car il cite entre autres témoignages celui d'un officier à qui Fernandès avait montré la carte qu'il avait dressée du continent dont il avait le premier eu connaissance. Fernandès a pu, par des motifs particuliers, indiquer d'une manière inexacte la position de la nouvelle terre. Il faut considérer d'un autre côté que l'espace immense qui se trouve entre la côte du Chili et la Nouvelle-Zélande, a été très rarement parcouru sous le parallèle du 40e. degré austral; c'est ce que l'on peut vérifier en comparant entre elles les cartes sur lesquelles sont indiquées les routes des navigateurs qui ont traversé le grand océan. Il est possible qu'il existe sous ce parallèle une ou plusieurs grandes îles qui n'aient pas encore été aperçues, et que l'une d'elles soit celle à laquelle aborda Juan Fernandès. Cette opinion a été celle de plusieurs savants géographes. E—s.

FERNANDÈS (ANTONIO), né à Sonzel, en Portugal, fut maître de chœur dans la paroisse de Ste-Catherine à Lisbonne. On a de lui un Traité de l'orgue, du plain-chant, de l'harmonie : *Arte da musica de canto de orgam*, etc., Lisbonne, 1625, in-4o. Il a laissé d'autres Traités manuscrits, dont la Bibliothèque de Barbosa donne l'indication. B—ss.

FERNANDEZ DE CORDOUE. *V.* GONSALVE.

FERNANDEZ-XIMENEZ DE NAVARETTE. *V.* NAVARETTE.

FERNANDEZ (DIEGO), historien espagnol, était natif de Palencia, au royaume de Léon. Il embrassa l'état militaire, passa au Pérou peu de temps après la conquête, et fit, en 1553, la campagne dans laquelle le rebelle Giron fut défait et son parti détruit. Le marquis de Cañete, qui vint comme vice-roi au Pérou en 1555, le chargea d'écrire l'histoire de ces troubles: Fernandez, auquel il donna un emploi, commença ce travail, et retourna en Espagne, où Sandoval, président du conseil des Indes, l'engagea à donner aussi le récit des mouvements causés par Gonsalve Pizarre et ses adhérents. Fernandez composa en conséquence un ouvrage intitulé : *Primera y segunda parte de la Historia del Peru*, Séville, 1571, in-fol. L'auteur entre dans un grand détail de tout ce qui s'était passé au Pérou depuis l'arrivée de P. de la Gasca (1546). Ayant pris part à plusieurs événements, et connu les hommes qui avaient figuré dans la plupart des scènes qu'il décrit, il peut être regardé comme un historien dont le témoignage mérite d'être pris en considération. Garcilasso de la Vega, qui cite de lui de longs passages, et les compare avec les récits de Zarate et de quelques autres historiens espagnols, lui reproche de montrer de la partialité et de l'animosité contre certains personnages. Quel qu'en ait pu être le motif, le conseil des Indes prohiba la vente de ce livre, et en interdit surtout l'usage à tous les habitants de l'Amérique. On reconnaît dans le livre de Diego un homme d'un jugement solide, qui n'adopte les faits qu'après les avoir soumis à une critique éclairée, et qui se livre aux recherches les plus exactes pour connaître la vérité. On peut donc regarder comme exagérés les reproches que lui adresse l'historien des Incas. E—s.

FERNANDEZ (LOUIS), peintre

espagnol, né à Madrid en 1594 ou 1595, fut un des meilleurs disciples d'Eugène Caxes, et peignit également bien à l'huile et à fresque. Une chapelle, dans la paroisse de Ste.-Croix à Madrid, est citée par Palomino Vélasco comme son meilleur ouvrage. Il y a représenté plusieurs sujets de la vie de la Vierge. Cet artiste habita toujours sa ville natale, et y mourut, en 1654, à l'âge d'environ soixante ans. — FERNANDEZ (François) naquit aussi à Madrid en 1605, eut pour maître Vincent Carducho, et devint très habile. Le couvent de la Victoire à Madrid, possède de ce maître un tableau des *Obsèques de S. François de Paule*, qui, selon le biographe déjà cité, est regardé par les connaisseurs comme un chef-d'œuvre. On voit dans le même couvent deux autres tableaux du même auteur, un *S. Joachim* et une *Ste. Anne*, qui sont aussi très estimés. François Fernandez n'avait que quarante - deux ans, lorsqu'en 1646 un certain François de Varas le tua dans une dispute qu'ils eurent en buvant ensemble. — Parmi plusieurs autres artistes du même nom, on compte quatre bons peintres et trois habiles sculpteurs. Le plus ancien de ces derniers vivait dans le 14ᵉ. siècle. D—T.

FERNANDEZ (ANTOINE), jésuite, né à Lisbonne en 1566, fut envoyé à Goa en 1602, puis en Abyssinie, où il arriva en 1604, après avoir été obligé de se déguiser en Arménien pour y pénétrer. Il résida trente ans dans ce pays, où il acquit l'estime et la confiance de Socinios ou Melec-Segued. Ce prince, qui était monté sur le trône en 1607, et avait embrassé la religion catholique, pensa que pour répondre convenablement aux lettres qu'il venait de recevoir du roi d'Espagne Philippe IV et du pape Paul V, et pour notifier sa soumission à la cour de Rome, il était nécessaire de faire porter ses lettres par des personnes qui pussent, dans l'occasion, prendre le caractère d'ambassadeurs, et donner les éclaircissements dont on aurait besoin. Il jugea aussi que la route ordinaire par Massoua était sujette à trop d'inconvénients, parce que le Tigré, province qu'il fallait traverser, avait levé l'étendard de la révolte, et que les ennemis de la foi catholique auraient ainsi la facilité d'arrêter ses envoyés, d'intercepter ses dépêches, et d'en divulguer le contenu parmi ses ennemis. Il fut donc résolu que les envoyés du roi prendraient la route la plus longue, mais que l'on regardait comme la plus sûre, qui était de passer par Naréa et les pays au sud de l'Abyssinie, habités par des païens et des mahométans, et d'arriver par cette voie à Melinde sur l'océan des Indes, où l'on s'embarquerait pour Goa. Socinios fit connaître son projet aux jésuites, ne leur cacha pas les dangers attachés à ce voyage à travers l'Afrique, et leur demanda un des Pères de leur société pour être porteur de ses dépêches. La voix générale indiqua le P. Fernandez, qui désigna pour l'accompagner Fécur Egzy (c'est-à-dire *chéri du Seigneur*), homme considéré, sage, courageux et spirituel, qui avait manifesté constamment beaucoup de zèle pour la religion catholique. Fernandez et son compagnon partirent de Goïam au commencement du mois de mars 1613, traversèrent les royaumes de Naréa, de Zendero ou Gingiro, et de Cambate, le plus éloigné de ceux qui reconnaissent la suzeraineté de l'empereur d'Abyssinie. Arrivés ensuite dans l'Alaba, le roi de ce pays qui était mahométan les fit mettre en prison, et s'ils n'eussent été porteurs de let-

tres et de présents du monarque des Abyssins, il les eût envoyés à la mort. Enfin il les mit en liberté, mais à condition qu'ils retourneraient sur leurs pas. Ils revinrent donc après dix-huit mois d'absence, ayant plusieurs fois couru risque de la vie, été attaqué par les Gallas, et éprouvé toutes les incommodités inséparables d'un voyage entrepris dans des contrées à demi civilisées. Ils durent en grande partie les désagréments qu'ils rencontrèrent chez le roi d'Alaba aux manœuvres d'un Abyssin, envoyé probablement par ceux de ses compatriotes qui tenaient à la foi de leurs pères. Cet émissaire, qui avait déjà parcouru le royaume de Cambate, insinuait partout que l'ambassade n'avait d'autre motif que d'aller chercher les Portugais pour qu'ils vinssent avec des forces considérables se rendre maîtres de l'empire d'Abyssinie et forcer ses habitants à changer de religion. Après la mort du P. Paez, qu'il assista à ses derniers moments, Fernandez remplit pendant quelque temps les fonctions de chef de la mission. Il fut ensuite d'un grand secours au patriarche Mendez, et suivit ce prélat quand il fut, ainsi que tous les prêtres catholiques, expulsé de l'Abyssinie par Fadillas, qui avait succédé à Socinios en 1632. Il mourut à Goa le 12 novembre 1642. Mendez, dans son histoire manuscrite d'Ethiopie, s'étend beaucoup sur les travaux de Fernandez, et raconte même de lui des choses qui dénotent chez cet historien une extrême crédulité. On a de Fernandez : I. en éthiopien, *Traité des erreurs des Ethiopiens*, Goa, 1642, in-4°. : ce livre fut imprimé avec les caractères éthiopiens envoyés par le pape Urbain VIII ; II. en dialecte amharique, *Instructions pour les confesseurs*, et plusieurs ouvrages ascétiques ; III. traduction en éthiopien du *Rituel romain*, 1626, avec des additions, et de quelques autres livres de liturgie ; IV. *Voyage à Gingiro, fait avec Fecur Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Ethiopie en 1613, contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance, ainsi que la description des royaumes de Narea, de Gingiro et de Cambate, avec quelques particularités curieuses*, etc. Cette relation se trouve dans le tome II d'un recueil publié en hollandais par van der Aa, 1707, 2 vol. in-12. Le frontispice indique qu'il est traduit pour la première fois d'après le manuscrit de l'auteur. L'éditeur y a joint une carte bien gravée, mais très inexacte. Le titre assez étendu indique ce que contient ce voyage, qui est renfermé dans vingt-deux pages. Il est curieux, puisqu'il traite de pays qu'aucun européen n'a visités. On y trouve des détails sur les usages de ces contrées lointaines, et quelques faits relatifs à la géographie physique ; mais Ludolf souhaite avec raison que Fernandez eût noté ses journées de route et les distances respectives, ainsi que la hauteur du pôle de chaque lieu ; choses, ajoute-t-il, qu'il pouvait facilement observer, ainsi que les saisons et la température. Bruce, qui confirme plusieurs des détails donnés par Fernandez sur Gingiro, observe que ce voyage se termina sans utilité pour les envoyés du monarque abyssin et pour nous, si ce n'est qu'il a servi à rectifier la géographie des pays qu'ils traversèrent ; mais ils ne fournissent que peu de matériaux, tandis qu'il leur eût été facile d'en recueillir un plus grand nombre. Tellez dans son *Histoire d'Ethiopie* et Bruce dans son Voyage, tome II de l'édition originale et de la traduction française, donnent

la relation entière du voyage de Fernandez. En les comparant entr'elles et avec celle qui a été publiée par van der Aa, on voit que celle-ci, plus complète que ce qui a été donné par Bruce, diffère peu de ce qu'on lit dans l'*Histoire d'Ethiopie*, mais le voyageur anglais a joint à sa narration des observations bonnes à consulter.

E—s.

FERNANDEZ (Louis), missionnaire jésuite, né à Lisbonne en 1550, partit pour les Indes orientales en 1580. Il fut supérieur à Baçaïm, et ensuite dans les Moluques, où il mourut vers 1609. On a de lui en latin : *Annuæ litteræ è Moluccis, anni* 1603. — Fernandez (Jean Patrice), autre jésuite, était espagnol. Il passa très long-temps dans les missions du Paraguay. Il se disposait à aller fonder une Réduction dans le Chaco en 1672 lorsqu'il mourut. On publia assez long-temps après sa mort l'ouvrage suivant qu'il avait composé en espagnol : *Relation historique de la mission chez la nation* appelée *Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°. Ce livre fut traduit en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°., et en latin, ibid., 1733, in-4°. On y trouve, avec l'histoire des Chiquitos, celle de quelques autres nations voisines ; il y est plus question de détails de missions que de la description du pays habité par les peuplades converties à la foi. E—s.

FERNANDEZ NAVARRETE (Jean), surnommé *el Mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, prit naissance à Logroño en 1526. A l'âge de deux ans une maladie aiguë le rendit sourd, et le priva par conséquent de l'usage de la parole. Il fit paraître de bonne heure son goût pour la peinture, et étant encore enfant il copiait avec du charbon tous les objets qui frappaient sa vue ou son imagination. Son premier maître fut un religieux assez habile dans cet art, qui, s'apercevant du talent précoce de son jeune élève, engagea le père de ce dernier à l'envoyer en Italie. Fernandez après avoir visité les premiers artistes de ce pays se fixa chez le Titien, des leçons duquel il profita pendant quelques années. Il paraît qu'il acquit de la réputation en Italie, puisqu'aussitôt qu'il fut de retour en Espagne, Philippe II l'appela à Madrid, et le nomma son peintre, avec les appointements de 200 ducats par année (550 liv.), ses ouvrages devant être payés séparément. Depuis ce moment Fernandez ne travailla guère que pour le monastère et l'église de l'Escurial. Les premiers ouvrages qui lui méritèrent l'approbation du roi et des connaisseurs furent trois tableaux, parmi lesquels on remarque *une Assomption*. On prétend que la tête de la Vierge, ainsi que celle d'un des Apôtres, sont les portraits de la mère et du père de l'auteur : ce n'est pas le premier artiste qui ait voulu signaler ainsi sa piété filiale. Après plusieurs autres ouvrages il peignit huit grands tableaux, dont trois furent détruits dans un incendie. Les plus remarquables des cinq qui restent sont *le Martyre de S. Jacques*, un *S. Jérôme dans le désert* et une *Nativité de J.-C.* Ce dernier tableau produit le plus grand effet par le concours de trois lumières provenant de l'Enfant-Jésus, des anges qui descendent du ciel et d'un flambeau que S. Joseph tient à la main. Les bergers qui adorent l'Enfant nouveau-né sont touchés de main de maître. Le fameux Tibaldi en les regardant ne put s'empêcher de s'écrier : *Oh i belli pastori*. Cependant l'ouvrage

qui fit le plus d'honneur à Navarette fut le célèbre tableau d'*Abraham au milieu des trois anges*. Philippe II en fut si content qu'il lui fit payer pour ce seul tableau 500 ducats (1,375 liv.), somme alors considérable. Fernandez peignait avec une extraordinaire rapidité; c'est pourquoi après avoir terminé tous ces ouvrages le roi lui donna la commission (en 1556) de peindre encore trente-deux tableaux, les plus petits devant avoir une dimension de sept pieds et demi de hauteur, sur sept un quart de largeur; mais Fernandez ne put en achever que huit. Il avait toujours été d'une très faible santé, et mourut à Ségovie en 1579, âgé de cinquante-trois ans. Les vingt-quatre autres tableaux qui lui restaient à faire furent exécutés par Sanchez Coello y Carabajal. Fernandez jouissait d'une réputation si bien établie que Lope de Vega fit son éloge en vers. Il était d'un caractère doux et aimant, et fit paraître le respect et l'attachement qu'il conservait pour son maître le Titien à l'occasion où celui-ci envoya au roi d'Espagne le célèbre tableau de *la Cène*. Ce tableau (qu'on admire encore dans le réfectoire de l'Escurial) ayant été trouvé plus grand que l'emplacement qu'il devait occuper, le roi ordonna qu'on en coupât ce qu'il y avait de trop. Fernandez ayant appris de quel sort on menaçait un ouvrage du Titien, alla tout éploré se jeter aux pieds du roi; mais ni ses larmes, ni son désespoir ne purent le toucher. Philippe II avait parlé, et Philippe II était inexorable. Fernandez tomba malade de chagrin, et le roi se repentit bientôt d'un ordre qu'avait dicté (1) l'orgueil, et que le même orgueil l'avait empêché de révoquer. Fernandez, quoique sourd et muet, s'expliquait très distinctement par signes, et amenait ordinairement avec lui un intime ami qui lui servait d'interprète. Il lisait, écrivait, jouait aux cartes, et était très instruit dans l'histoire et la mythologie. Il se distingua dans son art par la composition, la correction du dessin, l'expression des figures, et surtout par le coloris, ce qui le fit appeler le *Titien espagnol*. On connaît de la main de Fernandez plus de cinquante tableaux, et on en trouva encore trente autres chez lui après sa mort, tous terminés, et qui furent rappelés dans son inventaire. On voit dans le Musée du Louvre quelques excellents ouvrages de cet artiste, ainsi que d'autres peintres de sa nation, dans la salle consacrée à l'école espagnole. B—s.

FERNEL (Jean), célèbre médecin et mathématicien du 16e. siècle, naquit en 1497, à Clermont en Beauvaisis, et non à Amiens, comme le font croire les titres de ses ouvrages; c'est son père qui était originaire de cette dernière ville (1). A l'âge de dix-neuf ans, Fernel se rendit à Paris pour y faire son cours de philosophie et d'éloquence, et trois années après, il obtint avec éclat le grade de maître ès-arts. Sa passion pour l'étude était si vive, que, renonçant à tout amusement, il prenait à peine le temps de manger, et qu'il consacrait chacune de ses journées, partie aux mathématiques, partie à la philosophie et à la lecture des classiques latins, spécialement de Cicéron. Cette perpétuelle contention d'esprit lui donna

(1) Le Titien n'avait pas assez scrupuleusement observé, dans son tableau, les dimensions que le roi lui avait fait donner.

(1) Suivant le P. Daire, Fernel naquit en 1485, à Mont-Didier, où son père tenait l'auberge du Chat. (*Hist. de Mont-Didier*.)

une fièvre quarte qui, après l'avoir long-temps tourmenté, le força de prendre du repos et d'aller respirer l'air de la campagne. De retour à Paris, Fernel songea à embrasser un état. On rapporte qu'après quelqu'indécision, la guérison récente de sa fièvre parut influer sur son choix, et le détermina en faveur de la médecine. Décoré du titre de docteur, il se fixa dans la capitale; mais au lieu de se livrer à la pratique, il se laissa entraîner par son goût pour les mathématiques et l'astronomie, au point de déranger sa fortune et de toucher même à la dot de sa femme. Ce n'est qu'avec peine que, cédant aux remontrances de son beau-père, il renonce à sa passion favorite, renvoie les ouvriers qu'il entretenait chez lui à grands frais, avertit quelques disciples distingués de chercher un autre maître, et se prive enfin de ses astrolabes et de tous les instruments qui lui ont tant coûté à faire établir. Il s'adonne ensuite, avec un égal succès, à la pratique et à l'enseignement de la médecine, et dès-lors commence sa juste célébrité dans cette science. Quoiqu'il remplît exactement les nouveaux devoirs qu'il s'était imposés, et qui exigeaient beaucoup de temps, il trouvait encore celui de travailler assidûment dans son cabinet. Cette dernière occupation lui était si chère, que, pour n'en être pas distrait, il refusa avec obstination la place de premier médecin de Henri, dauphin de France (depuis Henri II), dont ce prince voulait l'honorer, en reconnaissance de ce qu'il avait guéri Diane de Poitiers d'une maladie extrêmement grave. Fernel, dans cette circonstance, fut même obligé d'en imposer au dauphin, pour obtenir la permission de quitter la cour et de retourner à Paris. Il feignit d'être attaqué d'une pleurésie, à laquelle il succomberait, disait-il, s'il n'était rendu sur-le-champ à sa femme, aux lettres, à ses malades et à ses collègues. Ces motifs décidèrent le prince à lui laisser son indépendance; et de plus, pour lui témoigner toute l'étendue de son estime, il le fit jouir des honoraires de cette même place que Fernel avait refusée. Henri ne fut pas plutôt monté sur le trône, que, toujours plein de confiance en Fernel, il l'appela et voulut de nouveau le charger du soin de sa santé. Le médecin eut encore le courage de donner un refus au prince, tant pour continuer plus à son aise ses travaux scientifiques, que pour ne point priver Louis de Bourges, premier médecin du feu roi (François Ier), du poste honorable qu'il avait rempli jusqu'alors. Ce ne fut qu'à la mort de Louis de Bourges, que Fernel, ne pouvant plus alléguer de prétexte légitime, accepta enfin cette place importante. Mais il ne devait guère en jouir que durant l'espace de quinze ou seize mois. En effet, arrivé à sa soixantième année, Fernel est obligé, par sa nouvelle charge, de suivre le roi à l'armée, de se trouver pour la première fois exposé au tumulte d'une vie militaire et ambulante, et d'assister, au fort de l'hiver le plus rigoureux, à la reprise de la ville et du port de Calais, que les Anglais tenaient en leur possession depuis plus de deux siècles. A peine est-il de retour de cette dernière expédition, qu'il a la douleur de perdre sa femme; ce coup imprévu le frappa tellement, qu'il lui survécut moins d'un mois, et termina sa carrière le 26 avril 1558, à l'âge de soixante-un ans. Nous suivons ici le sentiment de Goulin, qui, dans ses *Mémoires littéraires et critiques*, a mis en évidence l'erreur des biographes, dont les uns ont borné la

vie de Fernel à cinquante-deux et même à quarante-neuf ans, tandis que les autres l'ont étendue jusqu'à soixante-douze. La mort de Fernel affligea vivement le roi, la reine et toute la cour, qui perdaient en lui un grand praticien, un médecin savant et infatigable, un de ces hommes rares qui sacrifient leur fortune, leurs plaisirs, leur santé et leur repos au soulagement de leurs semblables et au perfectionnement des sciences. Les malades affluaient chez lui en si grand nombre, que, pendant l'été, il prenait le parti de dîner debout; il écoutait tout le monde, l'indigent comme le riche, avec patience et politesse, et ne renvoyait personne sans avoir satisfait à ses demandes. Son élève et son ami, Guill. Plancy, a écrit en latin une Biographie de Fernel, qui nous a été fort utile, et sur l'exactitude de laquelle on peut d'autant mieux compter, que son auteur avait passé dix années entières de sa vie avec l'archiâtre, dont il avait épousé une des nièces. Lorsque Plancy avertissait son maître de ménager sa santé et d'interrompre ses veilles, Fernel avait coutume de lui répondre par ce vers: *Longa quiescendi tempora fata dabunt.* On a dit que Fernel avait fait cesser la stérilité de Catherine de Médicis. Suivant Goulin, qui a écrit une Dissertation spéciale sur ce sujet, on ne trouve aucune preuve authentique de cette cure brillante: Fernel garde sur ce point le plus profond silence; les écrivains contemporains, tels que Plancy, Brantôme, Pierre de l'Étoile, Scaliger, de Thou, n'en parlent point non plus. Il paraît que cette prétendue guérison d'une stérilité de neuf ans, n'était qu'un bruit vague et populaire, qui ne commença à prendre quelque consistance que dans le siècle suivant, sous la plume de Scévole de Sainte-Marthe, c'est-à-dire environ soixante ans après la naissance de François II, premier enfant de Catherine, dauphine de France. Tous les écrivains postérieurs à Sainte-Marthe, ou l'ont copié, ou n'ont été que les échos du peuple; car ils ne s'appuient sur aucun fondement; et, chose remarquable, ils diffèrent dans les détails de telle sorte, que, à mesure qu'ils s'éloignent de l'époque, ces auteurs ont soin d'ajouter au conte quelques circonstances propres à le rendre plus piquant et plus vraisemblable. Il faut donc regarder comme apocryphe cette guérison de stérilité de Catherine de Médicis, due spécialement aux conseils de Fernel; ce qui, du reste, ne diminue en rien son savoir et son mérite. Voici la liste de ses principaux ouvrages: I. *Monalosphærium, sive Astrolabii genus; generalis horarii structura et usus*, Paris, 1526, in-fol. Ce traité, qui ne contient que 36 feuillets, donne les principes élémentaires de la sphère, avec la description d'un astrolabe perfectionné. II. *De Proportionibus libri duo*, Paris, 1528, in-fol. de 28 feuillets: lorsque Fernel le composa, il était bachelier de la faculté de Paris; III. *Cosmotheoria libros duos complexa*, Paris, 1528, in-fol. de 52 feuillets. C'est dans cet ouvrage que Fernel rapporte comment il essaya de mesurer un degré du méridien. Lalande donne le détail de son opération dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences*, 1787, pag. 216 et suivantes. « Le fameux » Fernel (dit Montucla) est le pre- » mier des modernes qui ait entrepris » de déterminer de nouveau la gran- » deur de la terre. Il alla de Paris à » Amiens, mesurant le chemin qu'il » faisait, par le nombre de révolu- » tions d'une roue de voiture, et s'a-

» vançant jusqu'à ce qu'il eût trouvé » précisément un degré de plus de » hauteur du pôle ; et par-là il détermina la grandeur du degré, de » 56,746 toises de Paris. Cette exactitude ferait beaucoup plus d'honneur à Fernel, si elle était un effet » de la bonté de sa méthode ; car on » sait aujourd'hui que ce degré est de » 57,060 toises environ : mais ce fut » seulement un heureux basard qui » l'approcha si fort de la vérité. » (*Hist. des Mathématiques*, tom. II). IV. *De naturali parte medicinæ, libri septem*, Paris, 1542, in-fol. ; c'est un traité de Physiologie, dont l'édition est devenue extrêmement rare, parce que dans la suite il a été réuni aux autres traités relatifs à la médecine : il y en a aussi une édition de Venise, 1547, in-8°., et une autre de Lyon, 1551, in-16, qui ne sont point communes. V. *De vacuandi ratione, liber*, Paris, 1545, in-8°. ; Lyon, 1548 et 1549, in-16 ; Venise, 1549, in-8°. ; Hanau, 1603, in-8°. ; Francfort, 1612, in-12. Fernel s'élève ici contre les médecins qui font un coupable abus de la saignée dans toutes les espèces de maladies. VI. *De abditis rerum causis, libri duo*, Paris, 1548, 1551, 1552, in-fol., Venise, 1550, in-8°. ; Paris, 1560, in-8°., belle édition. Cet ouvrage, réimprimé près de trente fois, fut composé pour chercher la solution de ce mot d'Hippocrate : « Il y a » dans les maladies quelque chose » de divin ; » on le lit à peine aujourd'hui ; l'auteur y a trop facilement admis des choses peu vraisemblables. VII. *Medicina*, Paris, 1554, in-fol. ; Lyon, 1564, in-8°. ; Venise, *ibid.*, in-4°. Cet ouvrage, imprimé depuis sous le titre *Universa medicina*, et qui a eu plus de trente éditions de différents formats, comprend la physiologie, la pathologie, la thérapeutique et le Traité *De abditis rerum causis*. Une des plus belles éditions, quoiqu'elle ne soit point exempte de fautes typographiques, est celle de Guill. Plancy, Paris, 1567, in-fol. ; les suivantes contiennent quelques traités de plus et la Vie de l'auteur. Les ouvrages que nous allons indiquer n'ont vu le jour, tels qu'ils sont, qu'après la mort de Fernel. VIII. *Therapeutices universalis libri septem*, Lyon, 1571, in-8°. ; *ibid.*, 1574, in-16 ; Francfort, 1575, 1581, in-8°. ; traduit en français par du Teil, Paris, 1648, in-8°. : ce traité est composé de sept livres, au lieu de trois seulement qu'il avait dans l'édition publiée en 1554 sous les yeux de Fernel ; IX. *Consiliorum medicinalium liber*, Paris, 1582, 1585, in-8°. ; Francfort, 1585, 1593, in-8°. ; Turin, 1589, in-8°. ; X. *Febrium curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8°. : ce traité, publié par les soins de Jean Lamy, médecin de Paris, a été traduit en français par le docteur Charles de St.-Germain, Paris, 1655, in-8°. ; XI. *De luis venereæ curatione perfectissimâ liber*, Anvers, 1579, in-8°. ; Padoue, 1580, in-8°. : la publication de ce livre est due à Victor Giselinus ; c'est la plus faible production de Fernel, qui a le tort de s'y déclarer l'ennemi du mercure dans le traitement des maladies vénériennes ; elle a été traduite en français par le docteur Michel le Long, de Provins, Paris, 1633, in-12. XII. On a publié à part : *Pathologiæ libri septem*, Paris, 1638, in-12, ouvrage qui se trouvait déjà dans les OEuvres réunies, et dont nous possédons une traduction française imprimée à Paris en 1655, puis en 1660, in-8°. Quelques-unes des productions de Fernel ont été com-

mentées par des médecins français et étrangers; car sa réputation s'était étendue, même de son vivant, dans toute l'Europe. Peu de médecins ont eu, à un aussi haut degré que Fernel, le coup-d'œil juste, le tact fin, le discernement subtil et pénétrant. Il avait d'abord sacrifié à son siècle, en s'occupant sérieusement, dans sa jeunesse, des prestiges de l'astrologie judiciaire et des absurdités de l'uroscopie : parvenu à l'âge de la force, il abjura ces erreurs, et regrettait le temps qu'il y avait consacré de bonne foi. Il avait médité et citait fréquemment les ouvrages d'Hippocrate. De même que le vieillard de Cos, il était fort attaché à l'observation clinique, qu'il regardait comme la vraie base de l'art de guérir, et à laquelle il rapportait tous ses succès dans la pratique. Quant à son style, personne ne lui conteste une latinité pure, correcte et élégante. La méthode qu'il s'était imposée de ne prendre dans les anciens que ce qu'ils avaient de bon et d'en rejeter le mauvais, lui fit secouer de bonne heure le joug des scolastiques, des pointilleux sophistes de son temps, l'empêcha d'avoir une trop servile vénération pour Aristote et Galien, et, sous ce rapport, devrait peut-être lui mériter le titre de réformateur. Du moins peut-on dire avec Cabanis, que Fernel était « un » génie capable de systématiser les « connaissances les plus vastes, et de » les présenter dans un style tout à la » fois très philosophique et très bril» lant. » R—D—N.

FERNER (Benoît de), conseiller de chancellerie en Suède, où il était né au commencement du dernier siècle. Il étudia à Upsal les mathématiques, la physique, la philosophie, et après avoir achevé ses cours, il accompagna le fils d'un riche négociant de Stockholm, dans un voyage qui lui fit connaître la plupart des pays de l'Europe. De retour en Suède, il fut nommé instituteur du prince royal, depuis Gustave III, et acheva l'éducation littéraire de ce prince, dont Dalin et Klingenstierna avaient été chargés successivement avant lui. En se retirant, il obtint une pension, et termina sa carrière dans un âge avancé, laissant la réputation d'un citoyen estimable et d'un savant distingué. L'académie des sciences de Stockholm le comptait parmi ses membres. Le discours qu'il lut dans une séance publique de cette société savante, est le monument le plus remarquable de ses connaissances et de ses talents. Ce discours offre un précis clair et méthodique de ce qui était écrit sur la question importante de la diminution des eaux de la mer. L'auteur présente souvent ses propres observations, mais avec une sage réserve, et sans rien décider. On trouve un extrait de ce discours dans l'*Encyclopédie*.

C—AU.

FERQUARD Ier., roi d'Écosse, succéda en 622 à Eugène III, son père, et suivant Fordun et Maitland, régna paisiblement pendant dix ans. D'autres historiens disent au contraire que ses sujets, fatigués de son gouvernement tyrannique, le déposèrent, et qu'il se tua dans sa prison la 14e. année de son règne. Cette version paraît la moins probable. Parmi les causes que l'on cite comme ayant entraîné la déposition de Ferquard, se trouve celle d'avoir favorisé le Pélagianisme, ce qui ferait croire qu'il s'attira l'animadversion des gens d'église, qui, comme l'on sait, se mêlaient beaucoup des affaires du monde dans ces temps d'ignorance. — Ferquard II, fils du précédent, succéda en 641, à son oncle Donald. Avant de monter sur le

trône, il s'était signalé par sa libéralité et sa bienfaisance, et durant un règne de dix-huit ans il gouverna avec justice. E—s.

FERRACINO (Barthelemi), un de ces hommes doués d'un talent naturel pour la mécanique, et à qui un génie sans culture a fait faire des choses étonnantes, naqnit à Solagna, près de Bassano, en 1692. Jeune encore, il fut conduit à la montagne, et condamné à scier tout le jour des planches pour pouvoir fournir à la subsistance de sa famille. Ce métier pénible lui déplut bientôt. Ne pouvant l'abandonner, il chercha dans sa tête des moyens de soulagement, et imagina une machine qui, placée dans un lieu convenable, et mise en mouvement par le vent, fit le travail pour lui. Ce premier essai de son industrie fut bientôt suivi de plusieurs autres qui lui fondèrent une grande réputation. On le rechercha : il alla s'établir à Padoue, et se transportait de là dans les endroits où la confiance appelait ses talents. C'est lui qui a fait l'horloge de la place St.-Marc, à Venise. Il a dirigé la voûte de la grande salle de Padoue. En 1749, il construisit une machine hydraulique qui, par le moyen de plusieurs vis d'Archimède, portait l'eau à trente-cinq pieds de hauteur. Cette machine, dont le succès avait été contesté, excita l'admiration des gens de l'art, et fut reconnue digne d'une inscription en l'honneur de son auteur. Mais le monument qui perpétua le nom de Ferracino, et qui honore le plus son génie, c'est le pont de Bassano qu'il a fait construire. On en trouve l'histoire et la description dans un ouvrage publié par François Memmo, et intitulé : *Vita e Macchine di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4°., fig. avec le portrait de cet habile mécanicien. J.-B. Verci a aussi donné un *Elogio storico del famoso ingegnere Bartol. Ferracino*, Venise, 1777, in-8°. Ferracino ne s'appliqua jamais à rendre raison de ce qu'il inventait. Son premier mouvement était de se diriger vers le besoin d'avoir telle chose; il marchait ensuite, et arrivait toujours au but, sans s'en douter, par la voie la plus simple et la plus ingénieuse. On a cherché plusieurs fois à lui inspirer du goût pour l'étude des sciences, en lui faisant sentir combien il pourrait illustrer son siècle s'il voulait cultiver son esprit par la lecture des bons ouvrages, ou par des conférences avec des savants; mais il ne put jamais s'y résoudre; et quand on lui demandait comment il s'y prenait pour inventer quelque chose, il se mettait à rire, et répondait que « c'était dans le livre de la nature qu'il apprenait tout ce qu'il savait. » Il est mort à Solagna, en 1777. La ville de Bassano lui a élevé un monument. N—T.

FERRAIUOLI (Nunzio), dit *degli Affiti*, peintre napolitain, naquit en 1661, à Nocera, près de Salerne. Élève de Luc Giordano, il peignait agréablement la figure; mais son goût pour le paysage lui fit embrasser ce genre, et ses productions, soit à fresque, soit à l'huile, eurent une grande vogue. On le compara tour à tour à l'Albane, à Paul Bril, à Salvator Rose, à Claude Lorrain et autres grands maîtres. En effet, la dégradation et la variété des plans, la beauté des sites, une couleur franche et harmonieuse, le mouvement pittoresque des arbres agités par le vent, enfin les scènes intéressantes qui animent ses tableaux, leur donnent beaucoup de prix. Les connaisseurs admirent ces qualités diverses dans une suite de seize paysages appartenant au docteur Pistorini, de Bologne. C'est dans cette ville que Fer-

rainoli a le plus travaillé, et qu'il a fini ses jours. V—T.

FERRAND (FULGENTIUS-FERRANDUS), diacre de Carthage, et théologien, fut disciple de St.-Fulgence, et florissait vers l'an 530. Son rare savoir, eu égard au temps où il vivait, et ses grandes connaissances, le firent consulter souvent sur les questions sans cesse renaissantes par lesquelles une théologie pointilleuse agitait alors l'église chrétienne. Ferrand prit parti dans la fameuse affaire des Trois chapitres, et se déclara surtout contre la condamnation de la lettre d'Ibas. Il discuta, dans une lettre écrite à Anatole, diacre romain, et dans une autre adressée à Sévère, scolastique, c'est-à-dire avocat de Constantinople, l'opinion qu'il admit, avec quelques restrictions : « Qu'on peut parler d'une » manière orthodoxe de la souffrance » physique d'une personne de la Tri» nité. » Il nous reste de Ferrand une exhortation au comte Reginus, sur les devoirs d'un capitaine, et une collection abrégée des canons. Ces deux ouvrages font partie de la *Bibliothèque des PP*. Enfin on lui attribue la *Vie de St.-Fulgence*, et quelques autres fragments imprimés à Dijon, en 1649. Fulgence Ferrand a été le sujet d'une discussion historique et critique, entre deux jésuites, le P. Ferrand et le P. Chiflet. Leurs écrits sur cette question ont paru à Lyon, 1650, et Dijon, 1656. L—S—E.

FERRAND (JEAN), né au Puy, en Velay (et non à Anneci, comme le disent quelques auteurs qui ont pris *Anicium* [le Puy] pour *Annecium* [Anneci], naquit en 1586, entra chez les jésuites en 1604, professa la rhétorique pendant dix ans, puis la théologie, et fut recteur du collége d'Embrun. Désigné pour passer à celui de Carpentras, il refusa cet emploi, et mourut à Lyon le 30 octobre 1672. On a de lui plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans la *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Le seul qui mérite d'être cité est sa *Disquisitio reliquiaria sive de suspiciendâ et suspectâ earumdem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine*, Lyon, 1647, in-4°. Il assure qu'on ne doit point être étonné lorsqu'il se trouve deux ou trois corps du même saint, et qu'on fait très mal de douter de l'authenticité de ces reliques, Dieu les ayant multipliées et reproduites miraculeusement pour entretenir la dévotion des fidèles. Il dit, pag. 17, que si plusieurs villes possèdent le prépuce de J.-C., c'est que Dieu a fait la multiplication de cette portion du corps de J.-C., comme il a fait la multiplication des pains, etc., etc. A. B—T.

FERRAND (JACQUES), docteur en médecine, naquit à Agen, à la fin du 15°. siècle. Distingué par une immense érudition littéraire, Ferrand savait fort bien le grec et le latin, et connaissait tous les ouvrages écrits dans ces deux langues, sur la philosophie, l'histoire, la religion, la poésie, la médecine et les sciences qui s'y rattachent. La seule production connue de la plume de Ferrand, est son *Traité de l'essence et guérison de l'Amour*, ou *la Mélancolie érotique*, Toulouse, 1612, in-12, Paris, 1622, in-8°. L'objet de ce livre est de considérer l'amour comme maladie, soit du corps soit de l'esprit Cependant l'auteur ne laisse pas d'examiner la chose sous un rapport plus général; il traite assez amplement de la passion que la nature inspire à un sexe pour l'autre. L'ouvrage de Ferrand est la production d'un esprit fort original, et il est rempli d'érudition. L'auteur, selon la fastueuse coutume de son temps, cite les

écrivains dont il appuie ses assertions; ils sont au nombre de cent soixante-cinq, tous grecs et latins. Ce livre est, en général, un assemblage de rêveries, à la vérité souvent ingénieuses, sur le mal d'amour, sur les moyens physiques et moraux de guérir ce mal. On voit à côté des remèdes propres à dissiper le mal d'amour, chez celui qui l'éprouve, des charmes, des philtres conseillés pour le faire partager à l'objet qui le cause. Ferrand paraît ajouter une foi robuste au pouvoir des philtres, dont il donne des recettes nombreuses et curieuses. Son livre, très peu médical, est d'une lecture fort piquante. F—R.

FERRAND (David), imprimeur à Rouen, au 17e. siècle, est moins connu à ce titre que par son talent pour la poésie. Il était d'une humeur gaie, avait l'esprit passablement orné, et composait avec beaucoup de facilité de petites pièces en patois normand, sur toutes sortes de sujets. On croit qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il se décida à publier la collection de ses œuvres poétiques, et dans la préface il s'excuse de n'en avoir pas soigné l'impression, sur ce qu'il était malade. Ce recueil est intitulé : *Inventaire général de la Muse normande, divisé en vingt-huit parties, où sont décrites les choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante ans*, chez l'auteur, 1655, in-8°.; ce volume est rare et recherché. La plupart des choses qu'on y donne pour remarquables ne méritent aucune attention; mais on y trouve quelques pièces qui peuvent intéresser les amateurs de l'histoire littéraire. On se bornera à citer celles qui sont relatives au Puy de la Conception (*Voyez* Gilbert Le Febvre), dont Ferrand paraît avoir été l'un des membres les plus assidus; au Puy de Sainte Cécile, association qu'il aurait voulu voir rétablir, où l'on décernait chaque année des prix aux meilleures compositions musicales, etc. Ferrand néglige les règles de la versification, ou plutôt il semble n'en faire aucun cas; son style est quelquefois grossier; mais il ne manque ni de franchise ni de gaîté, et il raconte sans prétention des anecdotes qui peuvent encore amuser des lecteurs peu difficiles. L'ouvrage de Ferrand est d'ailleurs le plus connu de tous ceux qui ont été écrits en patois normand, et cette raison seule peut déjà justifier en partie l'estime qu'en font les curieux. On connaît encore de lui : I. *Réjouissances de la Normandie sur le triomphe de la paix*, Rouen, 1616, in-8°.; II. *Figures des Métamorphoses d'Ovide sommairement décrites en vers par D. Ferrand*, Rouen, 1641, in-12. W—s.

FERRAND (Louis), avocat, né à Toulon le 3 octobre 1645, annonça dès son enfance de grandes dispositions pour les langues. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Lyon, où il s'arrêta quelque temps. Son éloignement pour le monde lui inspira la résolution d'entrer dans l'ordre des Carmes déchaussés. Un de ses amis le détourna de ce dessein, et il ne songea plus qu'à satisfaire l'envie qu'il avait d'étudier à fond les langues orientales. Il était âgé de vingt ans lorsqu'il fut invité de se rendre à Maïence pour coopérer à une nouvelle traduction de la Bible, d'après le texte hébreu. Cette entreprise n'ayant pas eu de suite, il revint en France, s'appliqua à l'étude du Droit, prit ses degrés à l'université d'Orléans, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement de Paris. Il était trop occupé de ses projets littéraires pour fréquenter assidûment le barreau. Le président de Mesmes l'engagea à faire tourner ses talents à l'uti-

lité de la religion; il suivit ce conseil, publia quelques ouvrages de controverse, et en fut récompensé par une pension du clergé, qui fut successivement augmentée. Ferrand mourut dans de grands sentiments de piété, le 3 mars 1699, à l'âge de cinquante-trois ans. On a de lui : I. *Paraphrases des sept psaumes pénitentiaux*. C'est son premier ouvrage, il le composa à l'âge de dix-neuf ans; II. *Conspectus seu synopsis libri hebraici qui inscribitur Annales regum Franciæ et domûs Othomanicæ*, Paris, 1670, in-8°. C'est une lettre adressée à l'abbé Bourzéis; III. *Réflexions sur la Religion chrétienne, contenant les prophéties de Jacob et de Daniel, sur la venue du Messie*, Paris, 1679, 2 vol. in-12, 1701, 2 vol. Cet ouvrage est celui qui mérita à l'auteur une pension du clergé; IV. *Liber psalmorum cum argumentis, paraphrasi et annotationibus*, Paris, 1683, in-4°. Macé, curé de Ste.-Opportune, en publia une traduction française, Paris, 1706. Ce commentaire de Ferrand, sur les Psaumes, n'est point estimé; V. *Traité de l'Église, contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685, 2°. édition, 1686, in-12. VI. *Réponse à l'Apologie pour la Réformation, les réformateurs et les réformés*, Paris, 1685, in-12. C'est une réponse à l'ouvrage de Jurieu; VII. *Pseaumes de David*, en latin et en français, Paris, 1686, in-12. La version passe pour exacte; mais le style en est défectueux. Bayle faisait cas des observations contenues dans la préface sur *la Vulgate*; VIII. *Discours où l'on fait voir que St.-Augustin a été moine*, Paris, 1689, in-12. Les meilleurs critiques rejettent cette opinion; IX. *Summa biblica seu dissertationes prolegomenicæ de sacrâ scripturâ*, Paris, 1690, in-12. Ce volume est le seul qui ait paru; on l'a réimprimé à Paris, en 1701, sous ce titre : *Dissertationes criticæ de hebraeâ linguâ, Origene, Hieronymo, scripturarum divinitate*; X. *de la connaissance de Dieu*, Paris, 1706, in-12.; ouvrage posthume. Ferrand laissa en outre plus de quarante volumes in-4°., contenant des extraits des PP., des Traités de la Trinité, de la Création du Monde, du Mariage; les Psaumes rangés selon l'ordre des temps, avec des réflexions, etc. Dupin a porté ce jugement de Ferrand : « Il avait beaucoup d'érudition, il savait les langues et avait lu l'antiquité; mais il accable son lecteur de citations assez mal choisies, soigne peu son style, et ne se montre pas toujours grand dialecticien. » On peut consulter, pour plus de détails, les *Mémoires de Nicéron*, tom. I et X, et ceux de Bougerel, *sur les Hommes illustres de Provence*. — FERRAND (Henri), frère du précédent, a publié un bon recueil d'inscriptions : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes, ab anno 1707 ad 1726*, Avignon, 1726, in-4°. de 42 pages.

W—s.

FERRAND (JACQUES-PHILIPPE), peintre, né à Joigny en Bourgogne, vers 1653, et mort à Paris en 1732, fils d'un médecin de Louis XIII, étudia le dessin à l'école de Mignard, et apprit ensuite de Samuel Bernard à peindre en miniature et en émail : il excella dans ce genre, et son talent le fit admettre parmi les membres de l'académie royale de peinture. Il fut aussi valet-de-chambre de Louis XIV. Après avoir voyagé en Italie, en Angleterre, en Allemagne, et avoir travaillé pour les diverses cours qu'il parcourut, Ferrand revint à Paris, et il s'occupa à décrire les procédés de son

art dans un livre curieux imprimé en 1732, sous le titre de *l'Art du feu*, ou *Manière de peindre en émail*, accompagné d'un petit Traité de Miniature. Ce peintre a laissé un fils nommé Antoine, qui a suivi la carrière de son père. — Ferrand de Monthelon, peintre et professeur de l'académie de St.-Luc de Paris, est auteur d'un *Mémoire sur l'établissement de l'école des arts à Reims*, où il fut appelé pour enseigner le dessin. Cet artiste, dont on loue le mérite et l'instruction, mourut à Paris, sa ville natale, en 1752. V—t.

FERRAND ( ), médecin et voyageur français, naquit vers 1670. Il devint médecin du khân des Tatars de Crimée, ce qui lui fournit l'occasion, en 1702, d'accompagner le fils de ce prince dans une expédition en Circassie. On entra dans cette contrée après avoir mis vingt jours à traverser le pays des Tatars Nogaïs. Arrivé à Cabartha, capitale de la Circassie, Ferrand gagna tellement l'affection du bey, que ce chef voulut lui faire épouser une de ses nièces. Ferrand eut beaucoup de peine à se débarrasser des importunités du bey, et comme celui-ci et sa famille étaient les meilleures gens du monde, il eut envie de les baptiser. Considérant néanmoins leur ignorance des mystères de la religion, et ne pouvant leur parler que par l'intermédiaire d'un interprète mahométan, il remit ce projet à une autre fois, ne désespérant pas de trouver quelque occasion de revenir dans ce pays avec un des missionnaires chrétiens qui résidaient à Batchi-Saraï. En 1706, Ferrand étant allé à Constantinople, fit aux jésuites qui se trouvaient dans cette capitale un si triste tableau de l'état des chrétiens en Crimée, que le P. Dubon se décida à le suivre, pour établir une mission dans ces pays. Elle y obtint les plus grands succès. Malgré les changements de khâns qui eurent lieu en Crimée, Ferrand ne cessa pas de jouir du plus grand crédit auprès de chacun d'eux et de la noblesse. Il vivait encore en 1713. On a de lui : I. *Réponse à quelques questions faites au sujet des Tartares Circasses*; II. *Voyage de Crimée en Circassie par le pays des Tartares Nogaïs, fait en l'an 1702*. Ces deux morceaux se trouvent dans le tome III de la nouvelle édition des *Lettres édifiantes*, et dans le tome X du *Recueil des Voyages au Nord*. Le tome IV de ce dernier recueil contient aussi : *Relation du sieur Ferrand, médecin du kan des Tartares, touchant la Crimée, les Tartares Nogaïs, et ce qui se passe au sérail dudit kan*. La plus grande partie de ce morceau n'est que la répétition de ce qui se lit dans le voyage. Ces diverses pièces, quoique peu étendues, sont curieuses, en ce qu'elles offrent, sur une contrée alors très peu connue, des renseignements écrits originairement en français et par un témoin oculaire. Les mœurs, les coutumes des divers peuples que Ferrand a vus, la nature du pays, les relations avec les pays voisins, notamment celles qui existaient alors avec les Moscovites, y sont décrites avec soin. On reconnaît que l'auteur était un homme judicieux et un bon observateur. E—s.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de Paris, sa patrie, mourut dans cette ville en 1719, âgé de quarante-un ans. Il faisait agréablement des vers, témoin cette jolie épigramme :

D'amour et de mélancolie,
Célemnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Égérie,

J'y courus hier vainement :
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avait tarie.

Voltaire, en citant ces vers, observe que Ferrand, qui joûtait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal, « mettait plus de naturel, de grâce et de » délicatesse dans les sujets galants, » et Rousseau plus de force et de re» cherche dans les sujets de débau» che. » On a aussi de lui un recueil in-8°. de chansons mises en musique par le célèbre organiste F. Couperin. Il existe un petit volume imprimé à Londres en 1738, sous le titre de *Pièces libres de M. Ferrand, et poésies de quelques auteurs sur divers sujets.* Il a été réimprimé en 1760 et 1762. Ce qui appartient à Ferrand dans ce recueil, ne va pas au-delà de la page 20. Le président Hénault, dans une note de ses *Œuvres inédites*, lui attribue l'opéra des *Caractères de l'Amour*, donné sous le nom de l'abbé Pellegrin, et prétend qu'il eut part, avec La Chapelle, à la composition des romans de la *Comtesse de Savoie* et d'*Aménophis* de Mme. de Fontaine. A—G—R.

FERRAND (Marie-Louis), général de division, commandant de la Légion-d'Honneur, naquit à Besançon le 12 octobre 1755, de parents honnêtes et qui ne négligèrent rien pour lui donner une bonne éducation. Après avoir fait d'excellentes études, il alla rejoindre un de ses frères, pharmacien en chef à l'armée de Rochambeau, et fit avec lui toutes les campagnes de l'Amérique. A son retour en France, il prit du service dans un régiment de dragons, et ne tarda pas à mériter la bienveillance de son colonel, qui le fit son secrétaire. En 1792, il fut nommé lieutenant de cavalerie, et l'année suivante, chef d'escadron. Arrêté sous le régime de la terreur et jeté dans une prison, il n'en sortit qu'après la journée du 9 thermidor, et obtint avec peine d'être réemployé. Promu au grade de général de brigade en 1795, il servit successivement, en cette qualité, dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse. Après la paix d'Amiens, il fut nommé gouverneur de Valenciennes, et quelque temps après, commandant du département du Pas-de-Calais. Lorsque le gouvernement eût résolu de se mettre en possession de l'île de St.-Domingue, dont la partie espagnole venait d'être cédée à la France, Ferrand fut désigné pour faire partie de cette expédition. L'île avait été soumise après une campagne de quatre mois, lorsqu'une nouvelle insurrection des nègres éclata sur tous les points à la fois (novembre 1802). Une maladie contagieuse enleva le général Leclerc (*Voy.* Leclerc), et sa mort laissait l'armée sans chef. Ferrand fut chargé de mettre la partie française de l'île à l'abri des tentatives des noirs ; mais l'occupation du Cap par Dessalines, l'obligea de se retirer sur Santo-Domingo, dont le commandement lui fut déféré unanimement. Après avoir donné ses premiers soins à sa petite armée, Ferrand s'occupa d'adoucir le sort des malheureux colons espagnols. Il abolit les dîmes et les redevances ecclésiastiques, dont la perception s'était continuée jusqu'alors au profit du fisc, diminua les impôts qui pesaient sur l'agriculture, et encouragea par ce moyen le défrichement des terres abandonnées. Les Espagnols commençaient à respirer sous une administration aussi douce qu'équitable, lorsqu'en janvier 1805 Dessalines s'avança vers Santo-Domingo, à la tête de vingt-deux mille nègres. Ferrand fit preuve d'autant de talent que de courage dans la défense de cette ville, et, aidé d'une partie des habi-

tants, il attendit les secours qu'il avait envoyé demander à l'amiral Missiessi. Dessalines, battu dans toutes les rencontres, fut contraint de lever le siége de Santo-Domingo le 18 mars, et d'abandonner tout projet ultérieur. Depuis cette époque, la partie orientale de la colonie sembla jouir d'une tranquillité parfaite; du moins rien ne la troubla en apparence, jusqu'au moment où y parvinrent les nouvelles des changements arrivés en Espagne (août 1808). Le gouverneur de Porto-Rico en instruisit le général Ferrand par une déclaration de guerre, à laquelle celui-ci ne répondit qu'en manifestant son désir de voir continuer la bonne intelligence entre les deux peuples. Persuadé de l'attachement des colons, parce qu'il avait tout fait pour le mériter, confiant dans leurs promesses de fidélité, Ferrand avait résolu d'attendre les événements sans en hâter l'issue. Cependant une insurrection, fomentée par le gouverneur de Porto-Rico, éclata à Barahonde, dans les premiers jours d'octobre; de faibles détachements furent envoyés pour dissiper les révoltés et les contenir dans le devoir. Pendant ce temps-là, Ferrand voulut sortir de Santo-Domingo pour aller d'un autre côté à la rencontre de l'ennemi. Les habitants tentèrent de s'opposer à son dessein: «Mon » départ est indispensable, leur dit-il; » un autre saurait punir, mais ne sau» rait peut-être pas pardonner. » Mot touchant et qui peint toute la bonté de son ame. Il joignit les révoltés le 7 novembre à Palo-Hincado, et quoiqu'il n'eût que cinq cents hommes et que les rebelles en eussent quatre fois autant, il fit sur-le-champ ses dispositions et donna l'ordre de l'attaque. Le premier choc fut terrible; mais les deux ailes du corps français ayant été débordées par la cavalerie ennemie, le désordre se mit dans les rangs, et Ferrand fit d'inutiles efforts pour rallier sa petite troupe. Ce fut alors que se voyant abandonné par les hommes à qui il avait accordé le plus de confiance, privé de ses plus braves officiers et près de tomber au pouvoir d'un ennemi féroce, il s'ôta la vie d'un coup de pistolet (7 novembre 1808). Sa tête fut coupée par quelques furieux, et portée en triomphe au bout d'une pique. On trouvera des détails intéressants sur le caractère du général Ferrand et ses opérations administratives, dans l'ouvrage intitulé: *Précis historique des derniers événements de la partie de l'est de St.-Domingue*, par M. Gilbert Guillermin, chef d'escadron attaché à l'état-major, Paris, 1811, in-8°. W—s.

FERRAND DE LA CAUSSADE (JEAN-HENRI-BECAYS), général de division, naquit le 16 septembre 1736 à Mont-Flanquin en Agenois. Selon l'usage de la noblesse il embrassa très jeune la carrière des armes, et ayant obtenu en 1746 une lieutenance au régiment de Normandie, infanterie, il fit dans ce grade les campagnes de 1747 et 1748, assista aux siéges de Berg-op-Zoom, du fort de Lillo, de Maëstricht, et à la bataille de Laufeld. Pendant la guerre de sept ans il fut grièvement blessé au combat de Clostercamp. Elevé au grade de capitaine dans son régiment en 1755, décoré de la croix de S. Louis en 1767, il fut fait major-commandant de Valenciennes en juillet 1773, et ne quitta cette place qu'à l'époque de la suppression des états-majors des villes de guerre en 1790. Lorsque la guerre de la révolution éclata, les habitants de Valenciennes, qui avaient apprécié ses belles qualités, le choisirent pour commander la garde nationale de cette ville.

En cédant aux volontés du peuple, il fut assez heureux pour maintenir le bon ordre ou apaiser les séditions. Le 20 août 1792 il fut promu au grade de maréchal-de-camp, partit pour l'armée du Nord, et commanda l'aile gauche à la bataille de Jemmapes. Quelles que soient les calomnies dont Dumouriez a semé ses Mémoires, il n'en est pas moins constant que le succès de cette bataille mémorable fut dû en partie au sang-froid et au courage du général Ferrand. Après avoir emporté à la baïonnette les villages de Carrignant et de Jemmapes, il manœuvra sur le flanc droit de l'armée ennemie, en imposa au général duc de Saxe-Teschen, et décida le sort de la journée. A l'attaque de Jemmapes il eut son cheval tué sous lui, et reçut une forte contusion. N'écoutant que son courage, il mit pied à terre, et ne cessa de combattre à la tête de ses troupes. Aussitôt après cette bataille il se rendit à Mons, dont le commandement venait de lui être confié. Le 8 mars 1793 il fut fait général de brigade, sept jours après général de division, et le 26 du même mois Dumouriez lui ordonna d'évacuer Mons pour se retirer avec ses troupes à Condé et à Valenciennes; il prit le commandement de cette dernière place, et refusa de recevoir les troupes de Dumouriez, et par ce refus il conserva la ville à la France. Mais l'armée coalisée, forte de 150,000 hommes, commandée par le prince de Cobourg, le duc d'York et le général Ferraris, investit Valenciennes le 5 mai. Le général Ferrand, quoiqu'il n'eût avec lui que 9,500 hommes de toutes armes, fit une brillante défense, et ne capitula que le 28 juillet suivant, lorsqu'il n'eut plus d'espoir d'être secouru, après avoir repoussé quatre assauts, et lorsque le corps de la place eut trois brèches praticables depuis huit jours, dont une seule offrait un passage facile à quarante hommes de front. Par la capitulation la brave garnison dut sortir avec les honneurs de la guerre. Cette belle défense fit grand bruit alors, et peut être comptée parmi les beaux faits d'armes de la révolution. Toutefois le général Ferrand s'étant rendu à Paris y fut incarcéré par l'ordre de Roberspierre, et supporta pour récompense de ses services neuf mois d'emprisonnement. La chute de Roberspierre le rendit à la liberté; mais l'âge, les fatigues, une santé très altérée, des douleurs fréquentes, suites de ses blessures, et plus encore le regret de n'avoir pu obtenir aucun dédommagement pour les malheureux que le siége de Valenciennes avait ruinés, lui firent désirer sa retraite. En 1802 le premier consul Buonaparte le nomma à la préfecture de la Meuse-Inférieure. Il fut rappelé en 1804 pour remplir d'autres fonctions, reçut la décoration de la légion d'honneur, et s'étant retiré à la Planchette, près de Paris, il y termina son honorable carrière le 28 novembre 1805. On peut dire du général Ferrand qu'il réunissait en sa personne toutes les qualités qui forment le brave militaire et le digne citoyen. Doué d'un sang-froid que rien n'altérait, humain, juste, mettant l'honneur avant tout, et lui sacrifiant ses richesses et l'avancement, il ne sut jamais transiger avec sa conscience, et dut à sa probité sévère une grande partie des chagrins qu'il éprouva; car il était trop vertueux pour ne pas se faire d'ennemis, et trop droit pour ne point succomber à leurs intrigues. Ses soldats le regardaient comme leur père, et en trou-

vaient en lui l'affection ; ses administrés ne le perdirent jamais sans l'honorer de regrets unanimes ; il était impossible de le fréquenter sans le chérir et le vénérer. Quelques mois avant sa mort il publia un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805, in-8°. de 78 pag. J—N.

FERRANDO (Gonsalve), né à Oviédo, s'acquit une certaine renommée et beaucoup d'argent, par l'introduction du gaïac en Europe. Il avait contracté la maladie vénérienne au siége de Naples, en 1494, et les médecins italiens n'avaient pu le guérir. Persuadé qu'il trouverait le remède dans le pays d'où le mal était originaire, Ferrando partit pour l'Amérique, et bientôt sa santé fut parfaitement rétablie. Jaloux d'enrichir sa patrie du bois précieux auquel il devait sa guérison, il revint en Espagne, chargé de gaïac, dont il vanta les vertus admirables, et avec lequel il se flatta d'avoir opéré des cures aussi nombreuses que surprenantes. Les observations de Ferrando sont loin de porter le cachet d'une vérité incontestable. Il est bien prouvé que le gaïac, qui suffit fréquemment pour guérir la siphilis dans les régions ardentes du Nouveau-Monde, ne peut être regardé chez nous que comme un utile remède accessoire. Rarement il dissipe seul les symptômes vénériens ; ils ne cèdent qu'au judicieux emploi du mercure, même dans les contrées méridionales de l'Europe. L'opuscule de Ferrando, écrit d'abord en espagnol, a été traduit en latin et inséré dans le premier volume du recueil *De morbo gallico*, par Luisini, sous ce titre : *De guajacano ligno tractatus unus ; De ligno sancto tractatus alter*. C.

FERRANTINI (Gabriel), dit *dagli Occhiali*, à cause des lunettes qu'il portait habituellement pour suppléer à la faiblessse de sa vue, était fils d'un brave militaire, mort à Bologne à l'âge de cent six ans. Il apprit le dessin sous Denis Calvart, et s'adonna particulièrement à la peinture à fresque : sa manière vague et gracieuse, supérieure à celle de son maître, pour le goût et pour le coloris, attira dans son école un grand nombre d'élèves. Il florissait vers l'an 1588. V—T.

FERRAR (Nicolas), savant et pieux anglais, fils d'un riche négociant, naquit à Londres en 1591 ou 1592. Doué d'une mémoire forte et d'une intelligence précoce, à six ans il savait déjà par cœur des portions considérables de l'ancien et du *Nouveau-Testament*, de la *Chronique d'Angleterre* et du *Martyrologe* de Fox. A treize ans, on le plaça à l'université de Cambridge. « On reconnaissait sa chambre, dit l'évêque Turner, à la dernière chandelle éteinte la nuit, et la première allumée le matin. » Mais sa constitution délicate se trouvant encore affaiblie par tant d'application à l'étude, son médecin conseilla de le faire voyager, et il partit à la suite de la princesse Elisabeth, l'une des filles de Jacques Ier., mariée au comte Palatin. Ferrar quitta la princesse en Hollande, et alla seul visiter l'Allemagne. La peste faisait alors, à ce qu'il paraît, des ravages dans ce pays. Lorsqu'il voulut passer en Italie, il fut en conséquence obligé de faire une espèce de quarantaine. C'était le temps du carême ; il le passa presque entièrement sur une montagne couverte de thym sauvage et de romarin, dans l'abstinence et la méditation, ne descendant que rarement pour prendre ses repas, composés d'huile et de poisson. C'est là sans doute qu'il prit ou du moins fortifia le goût qu'il montra en-

suite pour la vie solitaire et contemplative. Il alla ensuite à Padoue, où il étudiait la médecine, lorsque le faux bruit d'une persécution contre les protestants lui fit quitter le pays précipitamment. Il vint à Marseille s'embarquer pour l'Espagne, et ayant reçu à Madrid des nouvelles inquiétantes sur sa famille, il retourna en Angleterre en 1618. Après la mort de son père, il se chargea de l'administration des affaires commerciales de sa maison, et y montra une aptitude qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de son caractère. Nommé en 1624 membre du parlement, il réalisa l'année suivante son projet favori de s'éloigner entièrement du fracas du monde. Sa famille et quelques amis partageant ses goûts et ses sentiments, se retirèrent dans le manoir de Little-Gidding au comté de Huntingdon, et y établirent une école pour les enfants des deux sexes. Il était le médecin et le pasteur de ce petit troupeau; de jeunes femmes, vêtues de noir, soignaient les malades et les vieillards. Ferrar se levait régulièrement à une heure du matin, et quelquefois passait toute la nuit dans son église. Il composa dans sa retraite des *Traités* sur différents sujets, des *Dialogues*, des ouvrages d'*Histoire*, des *Fables* et des *Essais* pour l'usage de sa famille; des *Harmonies des Evangiles*, en anglais et en plusieurs autres langues, où il fut aidé même, dit-on, par des femmes de sa congrégation (1). On a remarqué que le docteur Priestley, qui a fait aussi une harmonie des évangiles, cent soixante ans après, a suivi la même méthode que celle de Ferrar. Ce dernier reçut souvent des visites d'étrangers et de personnages illustres, notamment celle de Charles Ier. Il fit brûler sur la place où il voulut être enterré les romans et les pièces de théâtre qu'il avait conservés, et fit ensuite creuser sa fosse. En sortant d'une sorte d'extase qu'il eut peu de moments avant de mourir, il assura qu'il venait d'assister à une fête céleste. Il mourut le 5 novembre 1637. Ses admirateurs lui donnaient le surnom de *Séraphique;* mais il a dû être jugé plus froidement dans les temps modernes. Il fut enthousiaste, superstitieux sans doute, mais il ne fut pas intolérant. Son siècle et son éducation font son excuse. L'évêque Turner a publié une notice sur sa vie; François Peck en a écrit une autre qu'il destinait à l'impression; mais le manuscrit s'en étant égaré, M^r. P. Peckard, allié par un mariage à la famille de Nicolas Ferrar, rédigea de nouveaux mémoires sur la vie de ce dernier, d'après les mêmes papiers originaux sur lesquels Peck avait composé sa notice. Ces mémoires ont paru en 1790, in-8°. X—s.

FERRAR (... DE), conseiller à la cour des comptes de Montpellier au 18e. siècle, a laissé en manuscrit une traduction française de la *Jérusalem délivrée* du Tasse. On en conservait une copie in-fol., ornée de vingt beaux dessins lavés à l'encre de la Chine, dans le magnifique cabinet de Cambis-Velleron à Avignon. Cette traduction,

(1) On peut voir dans les *Papiers relatifs au monastère de Little-Gidding*, par J. Worthington, insérés à la suite des *Vindiciæ antiquitatis Academiæ oxoniensis*, par Thomas Key. Oxford, 1730, 2 vol. in-8°. (*V*. Thom. Hearne), une Notice curieuse sur Nic Ferrar et sur ses écrits, dans le nombre desquels on trouve: 1° la Vie de N. S. J. C. suivant la concorde des évangélistes, en huit langues, chacune avec la traduction interlinéaire et mot à mot en latin ou en anglais; 2°. l'Evangile selon S. Jean, en vingt et une langues, chacune avec la version interlinéaire latine; 3°. le Nouveau-Testament en vingt-quatre langues, chacune écrite avec ses propres caractères. Les versions anglo-saxonne et galloise se trouvent dans chacune de ces trois polyglottes; la cantabre et l'esclavonne dans les deux dernières.

moins libre, dit-on, que celle de Mirabaud, l'emporte encore sur celle-ci par la clarté et l'élégance. W—s.

FERRARA (Gabriel), chirurgien italien du 16e. siècle, pratiqua son art à Milan. Il fut un des premiers, au jugement de Freind, qui conseillèrent d'ouvrir la dure-mère, pour donner issue à l'humeur épanchée entre cette membrane et la pie-mère. Le seul ouvrage que l'on possède de lui est intitulé : *Nuova selva di Cirurgia*, etc., Venise, 1596, in-8°., ibid., 1627, traduit en latin par Pierre Uffenbach : *Sylva chirurgiæ in tres libros divisa*, Francfort, 1625, in-8°., ibid., 1629, 1644. Haller dit que Ferrara, retiré dans un cloître, échangea son véritable prénom de *Camille* contre celui de *Gabriel*; il ajoute que parmi les observations qui composent la *Forêt chirurgicale*, plusieurs attestent la superstition et la crédulité de l'auteur. Z.

FERRARE (Hippolyte d'Este, connu sous le nom de Cardinal de), né en 1509, d'Alphonse d'Este, premier du nom, duc de Ferrare, et de la fameuse Lucrèce Borgia, fut élevé sous les yeux de son père, qui voulut surveiller lui-même son éducation, et y contribua en l'initiant dans la science du gouvernement, les intérêts des princes, et dans les secrets de la politique. Hippolyte était jeune encore lorsque son père l'envoya en France à la cour de François Ier., auquel il avait l'honneur d'appartenir par d'assez étroites liaisons de parenté, Hercule II d'Este, son frère, et fils aîné d'Alphonse, ayant épousé madame Renée de France, sœur de la première femme de François Ier. Il était aussi oncle du duc de Guise, dont sa nièce était la femme. Tant de titres, du talent, des qualités aimables, le firent accueillir avec une extrême bienveillance. Le roi le prit en amitié, le trouva digne de son estime, et lui donna sa confiance. Bientôt le jeune prince italien, devenu français par adoption, se vit comblé de grâces. Les plus riches bénéfices, les plus hautes dignités ecclésiastiques devinrent son partage. Le 5 mars 1539, le pape Paul III le fit cardinal, à la recommandation du roi. La même année, il obtint l'archevêché de Milan, le gouvernement du patrimoine de St.-Pierre, l'archevêché de Lyon et la protection des affaires de France à Rome. En 1540, le roi lui donna entrée dans son conseil privé, et le gratifia de l'abbaye de St.-Médard de Soissons. Il eut en 1546 l'évêché d'Autun, dont il se démit en 1550, pour l'archevêché de Narbonne. Il quitta cet archevêché et reçut en échange les abbayes de Pontigny et de Boibonne. Il ne fut pas moins favorisé par Henri II, du conseil duquel il continua d'être membre, et qui l'employa dans les affaires les plus importantes. Ce prince le mit constamment sur la liste de ceux qu'il fit présenter par la faction de France pour la papauté, dans les trois conclaves tenus pour les élections de Jules III, de Marcel II, de Paul IV. Le cardinal de Ferrare fut chargé de négocier avec le pape Jules III, une ligue contre l'empereur, en faveur de la maison Farnèse, que le roi protégeait, et il parvint à la conclure. En 1550 il échangea avec le cardinal de Tournon l'archevêché de Lyon contre d'autres bénéfices. En 1552, il fut nommé lieutenant-général pour le roi, et commandant du duché de Parme et de la province de Sienne, dont les habitants s'étaient mis sous la protection de la France. Il les gouverna pendant deux ans avec sagesse, prudence et équité, et les défendit courageusement contre les attaques des impériaux et des flo-

rentins. En 1554 il eut la surintendance des affaires de France près du St.-Siége. Sous Charles IX, en 1562, Pie IV l'envoya en France à l'occasion du colloque de Poissy, dans lequel ce pape craignait que Catherine de Médicis n'eût trop de condescendance pour la réformation. Après quelques obstacles que mirent le parlement et l'université à la vérification de ses pouvoirs, il sut y soutenir le dogme catholique avec force, sans choquer les partisans de la nouvelle doctrine : il ne refusa pas même de communiquer avec eux. Il se fit introduire dans la maison du roi et de la reine de Navarre, leurs protecteurs, et poussa la condescendance jusqu'à assister une fois au prêche. Cette complaisance, dont le véritable motif était ignoré à Rome, y fut vivement blâmée, et il s'en fallut peu qu'on ne lui retirât ses pouvoirs. Elle eut néanmoins pour effet de détacher le roi de Navarre de la nouvelle religion, ce qui n'était pas un médiocre avantage. La fortune ecclésiastique du cardinal de Ferrare reçut de nouveaux accroissements dans ce voyage. La mort du cardinal de Tournon laissant l'archevêché de Lyon vacant, il en fut pourvu pour la seconde fois, et l'échangea bientôt pour celui d'Arles, auquel on ajouta trois abbayes. Dans la même année, 1562, le cardinal de Pise qui s'était fait pourvoir en cour de Rome de l'abbaye chef-d'ordre de Prémontré, la lui résigna. En 1565, il reprit l'archevêché de Narbonne, qu'il avait eu quinze ans auparavant, et dont il s'était démis pour avoir d'autres bénéfices. Il garda cette riche dotation jusqu'à sa mort, embarrassé de trop grandes affaires pour avoir le temps de songer à tant de charges spirituelles. Sa vie entière se passa dans des négociations et des occupations politiques. Il fut envoyé à l'empereur pour aviser aux moyens de rétablir et de maintenir la paix entre les princes chrétiens, et si cette commission n'eut pas un parfait succès, ce ne fut de sa part ni manque de talents ni faute de soins et d'habileté. « Enfin, dit un historien célèbre, son corps étant usé beaucoup plus par le travail que par les années », il mourut à Rome, le 2 décembre 1572, et fut enterré à Tivoli, dans l'église des Cordeliers. On reprocherait au cardinal de Ferrare cette cumulation de bénéfices hors de toute mesure, qui fit dire à un écrivain religieux qu'il en était comme accablé : *exoneratus plus quàm ornatus*, et ces nombreuses permutations qui semblaient faire du patrimoine ecclésiastique une marchandise de commerce, si elles ne trouvaient une sorte d'excuse dans le relâchement général et les abus qui régnaient alors, et si d'éminents services rendus à l'église et à l'état ne jetaient un voile sur ce qu'elles ont de répréhensible. On ne peut disconvenir que le cardinal de Ferrare n'ait eu de grands talents, dont il fit un noble et bon usage, et que sa vie, extrêmement laborieuse, n'ait été constamment employée au bien public. Il cultivait les lettres, protégeait les savants et les admettait à sa familiarité. On compte parmi ceux qu'il honorait de cette intimité, Paul Manuce, Antoine Muret, Lélio Calcagnini et d'Ossat, qui depuis fut cardinal. Il aimait aussi les arts et les encourageait par ses libéralités. « Les bâtiments superbes qu'il a élevés » en France, dit de Thou, les jardins » de Monte-Cavallo, qu'il a fait faire » avec une dépense vraiment royale, » et que l'on va voir encore aujourd'hui de toutes les parties de l'Europe, seront à jamais des monuments de sa magnificence. » Muret lui a dédié ses *Leçons diverses*, et à

prononcé son oraison funèbre, que l'on trouve parmi ses écrits. L—y.

FERRARE (ANNE DE), fille d'Hercule II, duc de Ferrare et de Modène (*Voy.* ESTE, tom. XIII, pag. 376), et de Renée de France, naquit le 16 novembre 1531, et fut mariée le 4 décembre 1549 au duc d'Aumale, François de Lorraine, qui devint duc de Guise en 1550, et qui s'est rendu si célèbre sous le surnom du *Balafré*. (*Voy.* GUISE.) Elle partagea les dangers de son époux dans ces temps orageux, et le seconda quelquefois par son énergie. Ce prince ayant été assassiné par Poltrot en février 1563, elle poursuivit juridiquement la punition de ce meurtre avec beaucoup d'ardeur, et ce ne fut pas sans peine que Catherine de Médicis obtint qu'elle se réconciliât (en 1566) avec l'amiral Coligni, après qu'il eût assuré avec serment qu'il n'avait eu aucune part à ce crime. Bientôt après Anne épousa (mai 1566) Jacques de Savoie, duc de Nemours, qui venait de faire casser son mariage avec Françoise de Rohan. La nouvelle duchesse de Nemours continua de prendre part aux troubles civils, et la cour la retint quelque temps prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise. Elle mourut le 7 mai 1607, laissant de son premier mariage Henri et Louis de Guise, tués à Blois en 1588, et Charles, duc de Maïenne; de son deuxième mariage elle laissa deux fils, Charles-Emmanuel, duc de Nemours, l'un des principaux ligueurs, qui fut gouverneur de Paris pendant le siége qu'y mit Henri IV en 1590, et Henri, marquis de St.-Sorlin, aïeul de Marie-Jeanne-Baptiste, duchesse de Savoie, et de Marie-Françoise-Elisabeth, reine de Portugal. On a l'oraison funèbre d'Anne de Ferrare, par Sev. Bertrand, Paris, 1607, in-4°., et on trouve son éloge par le Père Hilar. de Coste dans ses *Eloges et Vies des roynes, des princesses*, etc., tom. I. C. M. P.

FERRARI, troubadour, dont il ne nous reste aucune production, mais qui, d'après une histoire et des notes manuscrites, fut célèbre en Lombardie par la pureté avec laquelle il parla le provençal et par les ouvrages qu'il composa dans cette langue. Ce poète, constamment attaché à la maison d'Este, florissait en 1264 à Florence. Vers cette époque, il était chargé de recevoir les jougleurs provençaux que les fêtes attiraient à la cour du marquis d'Este, son puissant protecteur. Il improvisait des réponses à toutes les questions que lui adressaient les troubadours, qui ne le désignaient que sous le titre de *Maître*. On ajoute que Ferrari était connu non seulement par des couplets et des sirventes supérieurs à tous ceux qu'on avait publiés jusqu'à lui en Lombardie, mais encore par un recueil contenant un choix des couplets les plus parfaits de divers troubadours, tant sous le rapport de la pensée que sous celui de l'expression. P—x.

FERRARI (JEAN-MATHIEU), médecin italien du 15e. siècle, naquit au château de Grado, dans le Milanez, dont il prit le titre à la place de son véritable nom. Après avoir obtenu le doctorat, en 1430, à Milan, il exerça sa profession dans cette ville, avec une telle distinction, que bientôt il fut appelé à l'université de Pavie pour y occuper la première chaire de médecine. Il remplit honorablement les devoirs de cette place jusqu'à sa mort, arrivée au mois de décembre 1472. Dans ses ouvrages, qui ne sont plus guère consultés aujourd'hui, Ferrari se montre l'admirateur d'Avicenne,

qu'il commente longuement et fastidieusement. Le docteur Portal assure néanmoins que l'on trouve dans ces commentaires si prolixes plusieurs observations anatomiques importantes dont quelques médecins modernes se sont fait honneur. I. *Practicæ pars prima et secunda, vel commentarius textualis cum ampliationibus et additionibus materiarum in nonum Rhazis ad Almansorem; adjuncto etiam textu*, Pavie, 1471, in-fol., ibid., 1497; Venise, 1520, in-fol.; Lyon, 1527, in-4°., etc.; II. *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ*, Milan, 1494, in-fol.; III. *Consiliorum secundùm vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium*, etc., Pavie, 1501, in-fol.; Venise, 1514, in-fol.; Lyon, 1535, in-fol., etc. C.

FERRARI (Antoine), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, était né en 1444, à Galatina, petite ville du royaume de Naples. Ses parents étaient d'origine grecque, et il en tire vanité dans plusieurs endroits de ses écrits. Après avoir terminé ses études à Nardo, sous la direction de son aïeul paternel, il s'appliqua à la médecine, suivit les cours des écoles les plus célèbres de l'Italie, fut reçu docteur à l'université de Ferrare, et vint ensuite à Naples où il exerça son art avec succès. Son goût pour les lettres l'ayant mis en rapport d'amitié avec Sannazar et Pontanus, ils parlèrent de lui au roi dans des termes si honorables, que ce prince le nomma son médecin. La faveur dont il jouissait à la cour lui attira des envieux; et comme son caractère pacifique le rendait peu propre à lutter contre ses ennemis, il prétexta le mauvais état de sa santé pour demander la permission de retourner dans sa patrie. Il y vécut quelque temps dans une situation tranquille, qu'il décrit lui-même avec un charme qui prouve qu'il en sentait tout le prix. Ce fut à Galatina, ou à Gallipoli, qui n'en est distant que de quelques milles, qu'il composa la plupart de ses ouvrages. Il fut détourné de ses occupations par l'ordre qu'il reçut d'accompagner Alphonse, duc de Calabre, au siége d'Otrante dont les Turks s'étaient emparés. Après la reddition de cette place, le roi l'engagea à se rendre à Naples, où il chercha à le fixer de nouveau par différents emplois. Il fit un voyage en France, chargé d'une mission particulière. En 1504, se rendant de Bari en Calabre, par mer, il fut pris par des corsaires barbaresques, qui lui enlevèrent tous ses effets, et il ne put recouvrer sa liberté qu'en s'obligeant à leur payer sa rançon. Après tant de traverses, Ferrari obtint la permission de se fixer à Lecce, mais les bienfaits de la cour ne le suivirent pas dans sa retraite, et on prétend qu'il y éprouva quelquefois les atteintes du besoin. Tourmenté de la goutte dans sa vieillesse, il essaya de charmer ses douleurs en composant des vers sur cette cruelle maladie. Il mourut à Lecce, le 12 novembre 1517, à soixante-treize ans. C'était un homme de beaucoup d'esprit et d'une érudition peu commune. Il avait étudié avec un égal succès, la philosophie, la médecine, les antiquités, l'histoire et la poésie; et c'est un des premiers modernes qui se soient occupés de faire des cartes géographiques et hydrographiques. Paul Jove lui a consacré un article dans ses *Elogia illustrium virorum*. La vie de Ferrari a été écrite en italien par Dominique *de Angelis*, et en latin par Pierre Antoine *de Magistris*, et Jean-Baptiste Pollidori. On a de lui : I. *de situ Japygiæ; Descriptio urbis Gallipolis; de villa Vallæ*, etc.,

Bâle, 1558, in-8°., ibid., même année; Naples, 1624, in-4°., avec des notes d'Antoine Scorrano, et la vie de l'auteur par *de Magistris*; mais la meilleure édition est celle de Lecce, 1727, in-8°., publiée par les soins de Jean-Bernardin Taffuri. La description de la Japygie (la Pouille) a été insérée par Burmann dans le *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, tom. IX, par Dominique Giordano dans le *Delectus scriptorum rerum neapolitanarum*, et par Calogerà dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici*, tom. VII. Paul Jove compare le style de cet ouvrage à celui des meilleurs écrivains de l'antiquité. II. *De situ elementorum, de situ terrarum, de mari et aquis et fluviorum origine.* Cet ouvrage, dans lequel l'auteur relève plusieurs erreurs accréditées de son temps, n'offre plus qu'un intérêt de curiosité. On le trouve joint à la seconde édition de la description de la Japygie, Bâle 1558. On assure que Ferrari est encore auteur d'un *Traité de l'origine et de la nature des choses*, dont le manuscrit en français est conservé à Taviano. III. *Successi dell' armata turchesca nella città d'Otranto dall' anno 1480; Progressi dell' esercito ad armata condotavi da Alfonso duca di Calabria*, in-4°., Cupertino, 1583, Naples, 1612. Le titre annonce que l'ouvrage a été traduit du latin de Ferrari en italien, par J. Mich. Marziano; mais on ne connaît qu'un opuscule de Ferrari sur la prise d'Otrante, intitulé: *De captâ Hydrunte*; et Polidori, le meilleur et le plus instruit de ses Biographes, doute qu'il ait eu aucune part à l'ouvrage dont Marziano s'est plu à le faire l'auteur. On trouvera encore quelques opuscules imprimés ou inédits de Ferrari, cités par le Toppi, *Bibl. napolet.* et par Ciuelli, *Bibl. volante.* W—s.

FERRARI (BARTHELEMI), quelques uns le nomment *Ferrera*, naquit à Milan en 1497. Sa famille était une des premières de la ville. Etant demeuré orphelin fort jeune, et déclaré majeur avant l'âge, il se mit à la tête de ses affaires, administra son bien avec sagesse, et du revenu fit d'abondantes aumônes, qui venaient d'autant plus à propos que les temps étaient difficiles et les ressources rares à cause du malheur des guerres. Ayant trouvé dans deux autres gentilshommes, l'un nommé Antoine-Marie Zacharie, et l'autre Jacques-Antoine Morigia, les mêmes sentiments dont il était animé, et le même goût pour une vie utile au service de l'Eglise, ils se réunirent pour instituer une nouvelle congrégation dont ils jetèrent les premiers fondements en 1530; ils se mirent sous la direction d'un fameux prédicateur qui leur conseilla la lecture assidue des épîtres de St. Paul. Cet institut fut confirmé en 1533, et ceux qui l'avaient embrassé s'engagèrent par des vœux solennels, après en avoir obtenu la permission de Paul III en 1535. Le but de l'établissement est de former des ministres de l'Evangile, aussi recommandables par la pureté de leurs mœurs et leur instruction, que par leur désintéressement et leur zèle pour le salut des ames. Paul III leur donna le nom de *clercs réguliers de St. Paul.* Ils furent aussi appelés *barnabites*, soit à cause de leur dévotion à St. Barnabé, qui passait pour avoir fondé l'église de Milan, soit plutôt parce qu'ils firent leurs premiers exercices dans une église de chanoines réguliers dédiée à ce saint apôtre. Cette institution se répandit en Italie, et eut quelques maisons en France. Ferrari en fut élu supérieur-général en 1542, et mourut comme un saint en 1544. L—y.

FERRARI. *Voy.* GIOLITO.

FERRARI (LOUIS), mathématicien, naquit à Bologne le 2 février 1522. Ses parents, ruinés par la guerre, ne purent lui faire donner la moindre instruction. Il les quitta à l'âge de quatorze ans, et se rendit à Milan, d'où sa famille était originaire. Cardan le prit d'abord à son service, et s'aperçut bientôt que le jeune Ferrari n'était pas à sa place: il l'employa comme secrétaire, lui fit donner de l'instruction, se chargea lui-même de lui enseigner les mathématiques, et Ferrari, secondé par tant de bienfaits, fit des progrès si rapides, qu'à dix-sept ans il fut en état de professer les mathématiques et de soutenir plusieurs thèses avec la plus grande distinction. Dans ce temps vivait un nommé Jean Colla, dont le principal plaisir était d'embarrasser les savants par des questions captieuses. Il avait proposé un problème qui, étant analysé, conduisait à une équation du 4e. degré. Aucune méthode n'indiquait encore comment on pouvait résoudre ces sortes d'équations; on croyait même la chose impossible. Cardan seul semblait espérer qu'on en viendrait à bout: il communiqua le problème à son élève, en l'engageant fortement à y travailler. Ferrari, plein d'ardeur et d'émulation, justifia en effet l'espoir de son maître, en rapportant bientôt une méthode ingénieuse pour résoudre les équations du 4e. degré. Montucla rapporte cette méthode dans son *Histoire des Mathématiques*, et défend Ferrari contre les injustes reproches de Wallis, qui, dans son *Traité d'algèbre historique et pratique*, l'accuse de n'avoir fait aucune découverte en mathématiques. Si, en effet, Wallis eût consulté les ouvrages de Cardan et de Bumbelli, il n'aurait pas ajouté cette erreur à celles qui fourmillent dans l'histoire qu'il prétendait écrire. Ferrari fut encore versé dans l'architecture, la géographie, les langues grecque et latine. Il avait à peine vingt-deux ans, que plusieurs princes de l'Italie se disputaient l'avantage de l'avoir à leur cour. Il préféra celle du cardinal Hercule Gonzague et du prince dom Ferrante, son frère, gouverneur de Milan, qui lui confia le soin de lever la carte de cet état. Il y travailla huit ans, au bout desquels une incommodité, aggravée par l'abus des plaisirs, le força de quitter brusquement le service des Gonzague; c'était en 1561. Il retourna à Bologne, où il retrouva Cardan, son ancien bienfaiteur, qui lui procura une chaire de mathématiques; mais il ne put la remplir long-temps. Il mourut l'année suivante, âgé de quarante-trois ans, et d'une manière si subite, qu'on soupçonna qu'il avait été empoisonné par sa sœur, héritière d'une fortune passable. Cardan, en faisant l'éloge de l'esprit de Ferrari, peint ses qualités morales d'une manière bien défavorable: il le représente comme un débauché, un impie, et d'un caractère si colère et si violent, que lui-même osait à peine l'approcher. Il n'existe aucun ouvrage imprimé de Ferrari, si ce n'est deux épigrammes, l'une en grec, qui précède le poëme des *Heures* de Noël Conti, et l'autre en latin, à la fin du 4e. livre de l'*An*, du même auteur.

N—T.

FERRARI (ANDRÉ), né à Gênes, d'une famille dans laquelle les dispositions pour le dessin semblaient un don de la nature, reçut de Bernard Castello les premières leçons de son art, se perfectionna ensuite sous Bernard Strozzi, dit le *prêtre génois*, et obtint une grande vogue. Les productions de son pinceau actif se multi-

plièrent au point qu'il n'y a pas d'églises, de palais et de maisons de particulier, soit de Gènes, soit des environs, qui ne possèdent quelque ouvrage de ce peintre agréable, dont le talent universel traitait avec un vrai mérite l'histoire, le paysage, les fleurs, les animaux, et le portrait en grand et en miniature. Pour se soustraire aux liens du mariage et pour se livrer plus librement à ses occupations, il prit l'habit ecclésiastique. Son ardeur au travail le fit aussi lutter jusqu'à la fin de sa carrière contre les douleurs d'une goutte opiniâtre. Ce peintre infatigable mourut en 1669, à l'âge de soixante-dix ans. — Grégorio FERRARI, né à Port-Maurice en 1644, mort à Gènes en 1726, étudia la manière du Corrège, demeura à Parme, peignit pour diverses églises, soit à l'huile, soit à fresque. — Il eut un fils, Lorenzo FERRARI, qui cultiva la peinture et suivit les traces de son père. Il vécut dans le célibat et prit l'habit ecclésiastique; on l'appelait l'*abbé Ferrari*. Il mourut en 1744, âgé de soixante-quatre ans. — Les biographes mentionnent plusieurs autres artistes du nom de Ferrari; mais le plus intéressant de tous est GAUDENZIO *le Milanais*, de la famille des FERRARI, né à Valdugia, diocèse de Milan, en 1484, élève d'André Scotto, puis de Pierre Perugin, et le compagnon, l'ami de Raphaël. Il mourut en 1550. Plusieurs ouvrages qu'il exécuta pour le Vatican donnèrent une idée avantageuse de son mérite et de sa facilité. Le Vasari et d'autres auteurs louent la manière de cet artiste, la couleur et l'exécution de ses peintures, soit à l'huile, soit à fresque; enfin la noblesse de ses compositions et les attitudes gracieuses de ses figures. Selon Lanzi (*Storia pittorica*), Ferrari a un coloris si vif et si agréable, que ses peintures appellent subitement l'œil du spectateur; les carnations sont diverses selon les sujets; ses draperies sont de caprice et variées; leur couleur est changeante, et aucun artiste ne l'a égalé en ce point. Le recueil Crozat renferme deux gravures, une *Nativité* et une *Pentecôte*, d'après Gaudenzio Ferrari. Le musée de Paris possède un tableau de ce peintre, représentant *S. Paul en méditation* : à travers la croisée, on aperçoit un paysage où se passe la scène de la conversion de l'apôtre. Ce tableau a été peint en 1543. V—T.

FERRARI (PHILIPPE), religieux servite, naquit à Ovillo, village près d'Alexandrie de la paille, dans le Milanais : laborieux, avide de connaissances, il apprit les langues, cultiva la théologie et les lettres, s'appliqua surtout aux mathématiques pour lesquelles il avait un goût particulier, et les enseigna dans l'université de Pavie avec beaucoup de réputation. Son mérite lui valut l'attention et les bontés des papes Clément VIII, Paul V, Urbain VIII; et l'estime qu'il avait inspirée à ses confrères le fit appeler aux premières charges de sa congrégation. Il en fut élu deux fois général et deux fois vicaire-général. Il mourut en 1626. On a de lui : I. *Nova topographia in martyrologium romanum*, Venise, 1609, in-4°.; II. *Epitome geographica in IV libros divisa*, Pavie, 1605, in-4°. (1); III. *Catalogus sanctorum Italiæ*, Milan, 1613, in-4°. Quelques portions de cet ouvrage ont été insérées dans la collection des Bollandistes. IV. *Catalogus sanctorum qui in Marty-*

(1) Ce petit ouvrage, fort rare, est composé de quatre Dictionnaires, qui ont chacun leur pagination à part. Le premier est pour les villes, et contient 12 et 234 pages; les trois autres parties, contenant les fleuves, les montagnes et les lacs, n'ont que 60, 16 et 16 pages.

rologio non sunt, Venise, 1625, in-4°.; V. *Topographia poëtica*, Pavie, 1612, in-4°.; 1627, in-8°. (c'est un dictionnaire de l'ancienne géographie). VI. *Lexicon geographicum*, Milan, 1627, in-4°.; c'est le plus célèbre des ouvrages de Ferrari; il est totalement différent de l'*Epitome geographica*; les articles, toujours accompagnés de la citation des auteurs qui en ont parlé, y sont rangés selon l'ordre alphabétique de leur nom latin, mais l'ouvrage est précédé d'un *Index* des noms vulgaires, avec le renvoi aux noms latins, et contenant plus de 9.600 articles. Il fut réimprimé à Paris, en 1670, in-fol., par les soins de l'abbé Baudrand, qui l'augmenta de moitié, mais qui, au lieu de corriger ce qu'il y avait de défectueux, a joint de nouvelles fautes aux premières. L—Y.

FERRARI (Sigismond), religieux dominicain, né à Vigevano au duché de Milan en 1589, entra jeune dans le couvent de l'ordre des frères prêcheurs de cette ville, et y fit profession presque aussitôt après; il fut envoyé en Espagne pour y faire ses études. Il y eut pour maître Pierre Ledesma du même ordre, théologien célèbre. Sigismond Ferrari fit sous lui de grands progrès. Revenu en Italie il fut envoyé à Gratz en 1627 pour y être à la tête des études de la province de Styrie, et en 1633 de celles de la province de Vienne; il fut fait en même temps procureur-général de la nation d'Autriche. En 1636 il fut nommé commissaire des missions établies en Hongrie: il y eut beaucoup de succès; mais le travail ayant altéré sa santé, il obtint la permission de se retirer à Rome, où il mourut dans le couvent de Ste.-Sabine en 1646, âgé de cinquante-sept ans. Les veilles et les austérités abrégèrent sa vie. Il s'était condamné à ne jamais manger de viande. Exemplaire dans ses mœurs, aussi assidu à la prière qu'à l'étude, plein de zèle et de charité, il fut le restaurateur de la discipline régulière en Styrie et en Hongrie. C'est l'éloge que fait de Sigismond Ferrari l'historien de son ordre. Il a laissé les ouvrages suivants: I. *De rebus Hungaricæ provinciæ sacri ordinis prædicatorum, partibus quatuor et libris octo distincti commentarii*, Vienne, 1637, in-4°. de 611 pag. L'ouvrage est suivi d'un *Appendix, scilicet vita B. Augustini ordinis prædicatorum.... per Joannem Tomcum Marnavitium, Bosnensem episcopum, et coadjutorem Zagrabiensem fideliter collecta*; II. *Correctorium poëmatis super universam Summam sancti Thomæ*, et quelques ouvrages de théologie qui paraissent n'avoir pas été imprimés. L—Y.

FERRARI (Jean-Baptiste), né à Sienne, entra dans la compagnie de Jésus en 1602, à l'âge de vingt-deux ans, et se distingua également par son esprit et par l'étendue et la variété de ses connaissances. Après avoir enseigné les belles-lettres pendant quatre ans, il occupa la chaire d'hébreu dans le collége de son ordre à Rome, et y professa cette langue pendant un grand nombre d'années. Vers la fin de ses jours il se retira à Sienne, où il mourut le 1er. février 1655. On a de ce savant: I. *Flora seu de florum culturâ*, Rome, 1633, in-4°., avec fig. Rottendorff en a donné une nouvelle édition à Amsterdam, 1646. Lud. Aureli en a fait une traduction italienne qui a paru à Rome en 1638, in-4°. Selon Haller cet ouvrage est écrit d'un style boursouflé, et est rempli de fables; II. *Laudatio Marsilii Cognati, medici*,

in ejus funere habita, 1612, in-4°.; III. *Nomenclator Syriacus*, Rome, 1622, in-4°. Bochart faisait peu de cas de cet ouvrage, et accuse l'auteur de ne point connaître le syriaque, ce qui l'a conduit à mal traduire les mots syriaques dont son ouvrage offre la signification; IV. *De christi liberatoris obitu, oratio*, ibid., 1623, in-4°., réimprimée avec quelques autres pièces du même genre, ibid., 1641, in-12; V. *Orationes XXV*, Lyon, 1625, les mêmes avec neuf autres Discours, Milan, 1627, in-12, et Rome, 1635, in-24. Cette édition contient trois nouveaux Discours; VI. *Hesperides sive de malorum aureorum culturâ et usu libri IV*, Rome, 1646, in-fol. (*Voy.* J. COMMELIN). Ce traité de la culture des orangers est encore quelquefois recherché à cause de 101 planches gravées par C. Bloemaert, dont il est enrichi; VII. *Collocutiones*, Sienne, 1646, in-4°. J—N.

FERRARI (FRANÇOIS-BERNARDIN), savant Italien du 17e. siècle, naquit en 1576 ou 1577 à Milan, et y fit ses études sous les plus habiles maîtres. Lorsque le cardinal Frédéric Borromée, neveu du saint cardinal Charles, eut succédé à son oncle dans cet archevêché, et qu'il eût formé le projet de rassembler de toutes les parties de l'Europe des livres rares et curieux pour en former la bibliothèque Ambrosienne, Ferrari fut chargé d'en aller recueillir en Espagne, tandis que d'autres savants parcouraient pour le même objet l'Italie, la France, l'Allemagne, et même les îles et le continent de la Grèce. La bibliothèque composée des résultats de ces immenses recherches, fut ouverte en 1609. Pour la rendre plus utile, le cardinal y joignit un collége auquel il donna aussi le titre d'Ambrosien, et qui devait être composé de seize docteurs dans toutes les facultés; mais leur nombre ne s'éleva jamais au-dessus de neuf. Ferrari fut un des premiers reçus, et l'un de ceux qui donnèrent le plus d'illustration à ce collége par leurs leçons et par leurs ouvrages. On a de lui trois Livres *de ritu sacrarum ecclesiæ catholicæ concionum*, Milan, 1618 et 1620, in-4°., réimprimé plusieurs fois à Paris, à Utrecht, etc. Cet ouvrage, rempli de recherches curieuses et savantes sur tout ce qui appartient à la manière de prêcher dans les différents siècles et chez les différentes nations, prouve que son auteur était profondément versé dans l'étude des poètes grecs et latins, dans l'histoire ecclésiastique et la littérature sacrée et profane. Le cardinal Borromée en avait composé un sur le même sujet intitulé: *de episcopo concionante*, mais il l'embrassait avec moins d'étendue, et le traitait avec moins de profondeur. Dupin, qui a donné un long extrait de celui de Ferrari (*Biblioth. des Aut. eccles.*, tom. XVII, pag. 109, etc.), raconte que le cardinal, voyant que Ferrari avait traité beaucoup mieux que lui cette matière, chercha tous les moyens de supprimer cet ouvrage pour qu'il ne fit point de tort au sien. On ne sait où Dupin a pris cette anecdote. Tiraboschi la trouve peu vraisemblable. D'abord un trait d'envie aussi lâche s'accorde mal avec le caractère noble et généreux du cardinal Borromée; ensuite s'il avait voulu supprimer le livre de Ferrari, l'autorité dont il jouissait à Milan lui rendait cette suppression facile; il n'avait qu'à en défendre l'impression; et cependant l'ouvrage fut imprimé deux fois de son vivant, et en quelque sorte sous ses yeux. Il était lui-même si peu jaloux de la gloire du sien, qu'il ne songea point

à le publier, et que ce livre ne parut qu'en 1652, un an après sa mort. Un second ouvrage d'antiquité ecclésiastique aussi savant que le premier, est celui qui a pour titre : *De antiquo epistolarum ecclesiasticarum genere*, Milan, 1612, réimprimé à Venise, 1615, in-8°., où l'auteur traite de toutes les formes d'épîtres, paschales, encycliques, pacifiques, etc., qui étaient d'usage parmi les évêques et le clergé des premiers siècles. Il contribua aussi à éclaircir l'antiquité profane dans son excellent traité *De veterum acclamationibus et plausu*, Milan, 1627, in-4°., réimprimé par Grævius : *Thesaur. antiquitat. Roman.* tom. VI (1). Argelati, dans sa *Bibliothèque des écrivains milanais*, cite plusieurs autres ouvrages de Ferrari qui sont restés inédits. Sa réputation le fit appeler à Padoue en 1638 pour y remplir la place de recteur du collège des nobles qu'on venait d'y fonder; mais cet établissement dura peu, et Ferrari, de retour à Milan, en 1642, fut mis à la tête de la Bibliothèque Ambrosienne qu'il avait contribué à former. Il mourut fort âgé, en 1669. G—É.

FERRARI (Octave), neveu du précédent, né à Milan en 1607, se livra comme lui à l'étude de l'antiquité; il n'avait que vingt ans lorsque le cardinal Frédéric Borromée le nomma professeur d'éloquence à son collège Ambroisien. En 1634, il fut appelé à la même chaire dans l'université de Padoue, et y joignit bientôt après celle de langue grecque. Ses leçons attiraient un grand nombre d'auditeurs, qui parut rendre à cette université son ancien éclat, de l'aveu même de ceux qui en ont écrit l'histoire. Ayant prononcé publiquement un panégyrique de la reine Christine de Suède, il reçut en présent de cette princesse un collier en chaîne d'or de la valeur de mille ducats. Il fut encore mieux récompensé de celui qu'il publia à la louange de Louis XIV, et reçut de ce monarque, pendant cinq ans selon les uns, et pendant sept selon d'autres, une somme annuelle de cinq cents écus. La ville de Milan le nomma son historiographe avec 300 écus d'appointements. Il avait composé sept livres de cette histoire, mais on mit peu d'exactitude à lui fournir les documents nécessaires; il craignit d'ailleurs d'offenser ou la maison d'Autriche dont il était sujet, ou le roi de France de qui il avait reçu des bienfaits; il aima mieux interrompre ce travail, et défendit même de publier jamais ce qu'il en avait fait. Cela valait sans doute mieux que d'altérer la vérité de l'histoire; mais il fallait donc renoncer au titre et aux appointements d'historiographe. Tiraboschi croit que les lettres y ont peu perdu; il ajoute même que les honneurs et les récompenses accordés à Ferrari attestent plutôt le mauvais goût du siècle que le mérite de l'écrivain, dont les ouvrages purement littéraires ont au souverain degré tous les défauts de son temps. On en trouve la liste dans Argelati, *Bibl. script. mediol.* tom. I, part. 2. Quant à ses ouvrages d'érudition, ils jouissent de plus d'estime, quoique souvent défigurés par ce style pompeux et prétendu poétique, qui était alors à la mode. Les principaux sont :

(1) On y voit que la coutume d'applaudir, usitée chez les anciens au théâtre, était passée non seulement au barreau, mais encore dans les assemblées chrétiennes; on applaudissait l'évêque lorsqu'il prêchait, souvent avec des trépignements et un bruit qui ne convenaient guère à la sainteté du lieu. S. Chrisostôme s'en plaint, et songeait à un règlement qui réprimât cette indécence. Les applaudissements étaient aussi d'usage dans les conciles et les synodes, et c'était par des acclamations que les évêques approuvaient ce qui était proposé. Cet usage s'est conservé, du moins en partie, et les actes du concile de Trente finirent par les acclamations des Pères. L—y.

I. *Origines linguæ italicæ*, Padoue, 1676, in-fol., ouvrage rempli d'érudition, mais où, de l'aveu même des Italiens, il exalte trop la langue italienne. II. *De re vestiariâ libri tres*, Padoue, 1642, in-8°.; 2ᵉ. *editio*, Ibid., 1654, *libri septem*, in-4°. avec fig. III. *Analecta de re vestiariâ et lato clavo*, *ad Alberti Rubenii commentarium de re vestiariâ; accedit dissertatio de lucernis sepulcralibus*, 1670, in-4°.; *l'Analecta* est une critique de Rubenius : réimprimé à la suite de cette critique, Padoue, 1685, in-4°. Les deux ouvrages ont été insérés dans le 6ᵉ. tome des *Antiquités romaines* de Grævius, et celui des *Lampes sépulchrales* dans le 12ᵉ. Ferrari, dans la dissertation sur les lampes sépulchrales, parle de l'usage que faisaient les Juifs et les païens, et que firent depuis les chrétiens, de flambeaux et de cierges allumés dans les cérémonies religieuses. Il y refute aussi l'opinion des lampes perpétuelles qu'on a faussement prétendu avoir été trouvées allumées dans quelques tombeaux. IV. *Prolusiones XXVI; epistolæ et formulæ ad capienda doctoris insignia, inscriptiones*, ibid., 1668, in-4°. J. Alb. Fabricius a publié de nouveau ce recueil avec des augmentations, Helmstadt, 1711, in-8°. V. *Panegyricus Ludovico XIV Francorum regi*. VI. *Electorum libri duo*, Padoue, 1679, in-4°. VII. *De pantomimis et mimis* (publié par J. Alb. Fabricius), Wolfenbuttel, 1714, in-8°., et inséré dans le tome II des *Antiq. rom.* de Sallengre. VIII. *Dissertationes duæ, altera de balneis, altera de gladiatoribus*. IX. *Apollo tuam fidem, sive litteratorum fatum; accessit ejusdem epistola de obitu Dominici Molini, senatoris Veneti*, Venise, 1636, in-16 de 43 pag. Les continuateurs de Moreri citent cet ouvrage dont ils ne savent point, disent-ils, qu'il ait été fait mention ailleurs. La plupart de ces dissertations ont été souvent réimprimées, tant en Italie que chez l'étranger, sur-tout les deux livres *Electorum*, qui sont regardés comme son meilleur ouvrage. Quelques auteurs ont soupçonné qu'il les avait trouvés parmi les papiers de son oncle, et qu'il se les était attribués. On conserve de lui en manuscrit plusieurs ouvrages inédits dans la bibliothèque de Sainte-Justine, à Padoue, entr'autres un traité en 4 livres *De funere christianorum*, qui n'est point achevé; ses leçons sur Apulée, Tacite, Juvénal, Virgile, etc.; des dissertations sur Tertullien, et un ouvrage curieux en sept livres, intitulé : *Gymnastica sacra, seu duriores veterum christianorum ad corpus edomandum artes*. Octave Ferrari mourut à Padoue, le 16 mars 1682, universellement aimé et regretté non seulement pour son savoir, mais pour ses qualités morales et pour son caractère si conciliant et si doux, qu'on lui avait donné, selon le *Dictionnaire historique* italien de Bassano, les surnoms honorables de *Pacifique* et de *Conciliateur*. G—É. et L—Y.

FERRARI (Gui), célèbre littérateur, naquit à Novare en 1717; après avoir fait d'excellentes études, il fut admis dans la société des jésuites, et chargé d'enseigner les humanités et la rhétorique dans les principaux colléges de l'Italie. Il rendit compte de la méthode qu'il suivait avec ses élèves, dans une lettre non moins remarquable par le fonds des idées que par l'élégance et la perfection du style. Quelques discours qu'il eut l'occasion de prononcer en public ajoutèrent bientôt à sa réputation, et on s'accorda à le placer en tête du petit nombre

des écrivains qui cultivaient encore les muses latines. Parmi les élèves de Ferrari, on doit citer Pierre-Antoine Crevenna, si connu par son goût pour les lettres, et par la bibliothèque qu'il avait formée (*Voy.* CREVENNA); le maître et le disciple restèrent constamment liés de la plus tendre amitié. Après la suppression des jésuites, Ferrari se consacra entièrement au travail du cabinet. Poésie, éloquence, histoire, biographie, inscriptions, il est peu de genres qu'il n'ait cultivés, et il n'en est point dans lesquels il n'ait eu des succès très remarquables. Il avait fait une étude aprofondie des modèles de l'antiquité, et il savait s'approprier jusqu'aux formes de leur style, sans cesser d'être toujours lui-même. On trouve dans ses histoires des morceaux qui, au jugement des critiques, peuvent soutenir la comparaison avec les plus belles pages de Salluste, et dans ses Biographies il égale souvent Cornélius Népos. Son style n'est cependant pas exempt de sécheresse, et on lui a reproché des inexactitudes, et même quelques anachronismes. Ferrari mourut en 1791, à l'âge de soixante-quatorze ans. On citera de lui les ouvrages suivants : I. *De rebus gestis Eugenii principis à Sabaudiâ, bello pannonico, libri III*, Rome, 1747, in-4°. (*Voy.* CORDARA), La Haye, 1749, in-8°., traduit en italien par le P. Savi; II. *De rebus gestis Eugenii principis*, etc., *bello italico libri IV*, Milan, 1752, in-8°., traduit en italien par le même auteur; III. *De rebus gestis Eugenii principis, bello germanico libri I, bello belgico libri III*, Zutphen, 1773, in-8°.; IV. *Res bello gestæ auspiciis M. Theresiæ Augustæ, ab ejus regni initio ad annum 1763, inscriptionibus explicatæ*, Vienne, 1773, in-8°.; V. *De vitâ quinque imperatorum germanorum*, Vienne, 1775, in-8°. Ce sont des notices sur les cinq généraux autrichiens qui s'étaient le plus distingués dans la guerre contre la Prusse. Ces généraux sont : Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon; VI. *Epistola de institutione adolescentiæ*, Milan, 1750, in-8°., traduit en italien par Savi; VII. *De politicâ arte oratio dicta* 1750, Nimègue, in-4°.; *De optimo statu civitatis dicta* 1751, ibid., *De jurisprudentiâ*, 1755, in-4°.; VIII. *Orationes actionesque academicæ*, Augsbourg, 1756, in-4°. On trouve dans ce recueil les trois discours qu'on vient de citer, et plusieurs autres pièces du même genre; IX. *Inscriptiones, dissertationes de origine, antiquitate, monumentis Insubrum, gentiumque illis finitimarum*; *epistolæ italicè scriptæ ad Insubriam pertinentes, titulo* : LETTERE LOMBARDE, Milan, 1765, 3 vol. in-8°. Ferrari traduisit ensuite les inscriptions en italien, y en ajouta deux cents nouvelles, et les publia à Milan, en 1772, in-12. X. *Caroli-Emmanuelis Sardiniæ regis universa vitæ et principatûs forma inscriptionibus explicata*, Lugano, 1780, in-4°., de VIII et 161 pag.; c'est une histoire en style lapidaire du roi de Sardaigne Charles-Emanuel III, partagée en 514 inscriptions latines, purement imaginaires, et qui n'ont été sculptées nulle part. M. Andrès regarde Ferrari comme l'un des modernes qui ont le mieux réussi dans le genre de l'inscription. Ses lettres et ses dissertations sont curieuses, et remplies d'une érudition très variée; Tiraboschi cite avec éloge sa dissertation sur la mort de Boëce; XI. *Guidonis Ferrarii opusculorum collectio*, Lugano, 1777, in-4°. Ce volume comprend les Vies des cinq généraux

autrichiens; celles de trois hommes célèbres dans la littérature d'Italie : Jules César Brusato (1), Thomas Céva et Antoine Lecchi; sept discours latins et des plaidoyers. Parmi les discours on distingue celui qui a pour titre : *De optimo patre familias*; il renferme des observations aussi sages qu'utiles sur l'éducation des enfants. Les plaidoyers sont de tous les ouvrages de Ferrari, les moins estimés, mais la faute en est évidemment au genre de composition, et non à l'auteur, dont le talent flexible savait se plier à tous les sujets. W—s.

FERRARI (l'abbé JEAN-BAPTISTE), latiniste italien, né le 21 juin 1732, à Tresto, près d'Este, et mort à Padoue le 14 avril 1806, étudia dans le fameux collége de Padoue, appelé Séminaire; il y devint préfet des études, et dans l'exercice de ses fonctions, il s'appliqua surtout à perfectionner chez les jeunes gens le goût des littératures grecque, latine et italienne. Il écrivit beaucoup en latin, et son latin était très pur et très élégant; mais ses ouvrages n'eurent guère rapport qu'à des choses ecclésiastiques, si l'on excepte ses poésies, parmi lesquelles se trouvent des dialogues, des élégies, des odes et même des épigrammes. Elles sont restées inédites. Ce qu'il a laissé de plus remarquable consiste dans les œuvres suivantes : I. *Laudatio in funere Clementis XIII*, in-4°. Padoue, 1769; II. *Vita Aegidii Forcellini*, Padoue, 1792, in-4°.; III. *Vita Jacobi Facciolati*, Padoue, 1799, in-8°.; IV. *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, Padoue, 1799, in-8°.; V. *Vita Pii VI, cum appendice*, Padoue, 1802, in-4°. G—N.

(1) Gui Ferrari avait déjà fait paraître séparément la Vie de ce jésuite dans la *Raccolta* du Calogerà, tomes XXII et XXXII.

FERRARINI (MICHEL-FABRICE), antiquaire, né à Reggio, en Lombardie, dans le 15e. siècle, entra dans l'ordre des Carmes, et profita de la permission de ses supérieurs pour visiter les principales villes d'Italie, et recueillir les inscriptions qu'elles offrent en grand nombre. Les connaissances qu'il acquit dans ses voyages, commencèrent sa réputation, et le mirent en rapport d'amitié avec la plupart des savants. Il fut nommé prieur du couvent de son ordre à Reggio, en 1481, et mourut en cette ville à la fin de 1492, ou dans les premiers mois de l'année suivante. Les inscriptions copiées par Ferrarini forment un vol. in-4°., de 182 feuillets de vélin. Ce précieux manuscrit est orné de dessins et d'arabesques d'un très bon goût. La crainte que les religieux ne consentissent à le vendre, détermina les magistrats de Reggio à le faire enfermer dans un coffre à trois serrures, dont les clefs étaient confiées à autant de personnes. Il en existe cependant une belle copie à la bibliothèque impériale de Paris. Jean Guasco a publié la préface de cet ouvrage dans son *Histoire de l'Académie de Reggio*. C'est à Ferrarini qu'on doit la première édition de l'ouvrage de Valérius Probus : *Significatio litterarum antiquarum*. Suivant Tiraboschi (*Bibl. Modenese*), cette très rare édition a été imprimée à Bologne, en 1486, par Bonin de Boninis. Mais on sait que cet imprimeur n'a jamais exercé son art à Bologne, et qu'il était établi à Brescia depuis 1480; de plus une note placée à la marge de l'exemplaire de Tiraboschi, de la bibliothèque publique de Besançon, apprend que cette édition de Valérius Probus ne porte pas le lieu de son impression. Ainsi la ressemblance du nom de l'imprimeur avec celui de la ville de

Bologne, aura causé la légère méprise de Tiraboschi, qu'on a cru devoir relever, par respect pour l'autorité dont il jouit parmi les bibliographes. — FERRARINI (Joseph-Marie-Félix), dominicain milanais, né en 1670, mort dans sa patrie le 3 juillet 1744, après y avoir exercé les fonctions de commissaire du St.-Office, a publié : *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzio Ferreri*, Milan, 1732, in-4°. W—s.

FERRARIS (JOSEPH, comte DE), naquit à Lunéville, le 20 avril 1726 : sa famille, originaire du Piémont, était établie en Lorraine depuis plus d'un siècle. Il fut placé en qualité de page à Vienne, en 1735, chez l'impératrice Amélie, veuve de l'empereur Joseph Ier. A la mort de l'empereur Charles VI, on vit éclater une guerre qui menaça d'engloutir l'héritage de Marie-Thérèse. Le comte de Ferraris, qui sortait à peine de l'enfance, sollicita l'honneur de débuter dans la carrière des armes, et il obtint un drapeau dans le régiment de Grune, le 11 avril 1741. Blessé d'un coup de feu à la bataille de Czaslau, le 17 mai 1742, après avoir fait des prodiges de valeur, il eut une lieutenance, et avant la fin de la campagne, une compagnie d'infanterie. Il éprouva le regret d'être employé, de 1744 à 1748, dans les garnisons, et la paix dont jouit pendant quelques années l'Autriche, retarda son avancement; mais la guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de signaler son courage. Il s'empara, le 14 octobre 1758, d'une batterie de trente-six pièces de canons, à la tête du régiment de Charles-Lorraine, dont il était colonel, et contribua, plus que personne, au gain de la bataille de Hochkirchen. La décoration de l'ordre de Marie-Thérèse devint pour lui un souvenir de cette honorable journée. Il fut promu au grade de général-major, en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. Versé dans les sciences exactes, et surtout dans les mathématiques, il avait été nommé, en 1767, directeur-général de l'artillerie aux Pays-Bas. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de la carte des provinces belgiques. Ce bel ouvrage, terminé en 1777, offre sans doute quelques inexactitudes de détail; mais l'ensemble n'en est pas moins satisfaisant, et il peut, sous beaucoup de rapports, soutenir la comparaison avec la carte de France connue sous le nom de Cassini (1). Lors de la guerre avec la Prusse, en 1778, Marie-Thérèse donna au comte de Ferraris un témoignage bien flatteur de son estime et de sa confiance, en plaçant sous sa direction le jeune archiduc Maximilien, depuis électeur de Cologne. Cette distinction le mit en commerce de lettres avec sa souveraine, qui l'honora constamment d'une bienveillance particulière. Son crédit se soutint sous le règne de l'empereur Joseph II. Néanmoins il ne réussit point dans la mission qu'il eut à remplir, en décembre 1789, auprès du congrès des Etats belgiques, qui, dirigés par l'avocat Vandernoot, et par le grand-pénitencier d'Anvers, van Eupen, avaient arboré l'étendard de la révolte et s'étaient séparés de la cour de Vienne. Quoique âgé de soixante-sept ans, Ferraris prit une part active à la campagne de 1793, contre les Français; il se distingua aux combats de Saultain et de Famars, et plus particulièrement encore au siége de Va-

(1) La carte de Ferraris, en 25 feuilles grand-aigle, dont les cuivres sont actuellement au dépôt de la guerre à Paris, est à la même échelle que celle de Cassini, et y fait suite. La copie qu'on en a faite à Paris (1796) en 69 petites feuilles, est bien moins estimée.

lenciennes. Le cordon de commandeur, et peu de temps après la grand'croix de Marie-Thérèse furent les récompenses de ces importants services. Cependant il quitta l'armée au mois d'octobre 1793, et vint occuper à Vienne la place de vice-président du conseil aulique de guerre, à laquelle il avait été appelé le 27 août. Le titre de conseiller d'état intime, en 1798, et celui de maréchal en 1808, mirent le comble à ses honneurs: il était général d'artillerie (*feldzeugmeister*), depuis 1784, et propriétaire d'un régiment d'infanterie depuis 1770. Il est mort à Vienne, le 1er. avril 1814, universellement regretté, car à des talents peu communs, il réunissait des mœurs douces, une politesse exquise et une loyauté sans égale. De son mariage avec une duchesse d'Ursel, il n'a laissé qu'une fille. Elle a épousé le comte de Zichi, qui par respect pour la mémoire de son beau-père, a joint le nom de Ferraris au sien. St—t.

FERRARO (Jean-Baptiste), écuyer, né à Naples dans le 16e. siècle, est auteur d'un ouvrage en italien, dans lequel il traite des moyens d'améliorer les différentes races de chevaux, de les élever et de les guérir des maladies auxquelles ils sont le plus sujets. Cinelli lui attribue encore: *Due Anatomie, una delli membri e viscere, l'altra dell' ossa de' cavalli*, Bologne, 1675, in-12. — Ferraro (Pierre-Antoine), fils du précédent, et comme lui écuyer de Philippe II, roi d'Espagne, a publié: *il Cavallo frenato*, Naples, 1602, Venise, 1620 et 1653, in-fol., avec de belles estampes. Cet ouvrage est divisé en quatre livres, et l'auteur y examine tous les objets qui servent à l'équipement du cheval; il entre à cet égard dans les plus grands détails, et montre une érudition peu commune sur une matière qui ne paraît pas devoir occuper beaucoup les savants. Dans les éditions qu'on vient de citer, et qui sont les plus estimées en Italie, l'ouvrage de Ferraro est précédé par celui de son père, sur les moyens d'améliorer les races des chevaux. Ascagne-Pignatelli a composé à sa louange un Sonnet, que Le Tuppi a inséré dans les additions à la *Bibl. Napoletana*. — Ferraro (André), né à Nola, dans le royaume de Naples, chanoine et trésorier de la cathédrale de cette ville, n'est connu que par l'ouvrage suivant: *del Cemeterio Nolano, con le vite d'alcuni santi che vi furono sepeliti*, Naples, 1644, in-4°. On y trouve des recherches, mais l'auteur ne se montre pas assez scrupuleux sur le choix des pièces qu'il emploie.

W—s.

FERRARS (George), d'une ancienne famille du comté d'Hertford, né en 1512 près de St.-Albans dans ce comté, fut élevé à Oxford, se livra ensuite à l'étude des lois, et obtint de grands succès dans le barreau, en même temps que son esprit et la noblesse de ses manières lui donnèrent à la cour une existence agréable. Il y dut ses premiers succès à la protection de Thomas Cromwell, comte d'Essex, ministre de Henri VIII, et ne partagea pas ses malheurs; au contraire, attaché à la maison de Henri VIII, qu'il suivit plusieurs fois à la guerre, remplissant dans l'occasion le devoir de soldat, il entra si avant dans ses bonnes grâces, que ce prince détacha pour lui de ses propres domaines la terre de Flamstead, dans le comté de Hertford, dont il lui fit présent. Cela n'empêcha pas que quelques années après il ne fût arrêté pour dettes, quoique membre de la chambre des communes, qui ressentit vivement

cette infraction faite à ses priviléges, et en tira une occasion de les établir d'une manière plus positive. En faveur auprès d'Henri VIII et de son fils Edouard VI, Ferrars eut, à ce qu'il paraît, le singulier bonheur d'être également bien traité de la reine Marie. On lui attribue une *Histoire du règne de cette princesse*, publiée sous le nom de Richard Grafton. Il est auteur de plusieurs ouvrages de poésie insérés dans un recueil intitulé *le Miroir des magistrats*, et parmi lesquels se trouvent une tragédie du *Meurtre illégal de Thomas Woodstock, duc de Glocester*, une autre de *Richard II*, et une troisième d'*Edmond, duc de Sommerset*. Il paraît avoir été fort estimé des hommes de lettres de son temps, qu'il aida de ses services et de ses conseils. Il mourut à Flamstead en 1579, âgé de soixante-sept ans. S—D.

FERRATA (Hercule), sculpteur, naquit à Palsot, près du lac de Côme, vers 1630. Il se rendit à Rome, où il s'était déjà fait connaître en 1657. Il a exécuté dans les principales églises de cette ville un grand nombre d'ouvrages en marbre et en stuc, parmi lesquels on distingue particulièrement plusieurs statues faites pour décorer les tombeaux des cardinaux Bonelli et Pimentel, placés dans l'église de la Minerve; un *S. André apôtre* et un *S. André d'Avellin*, dans l'église de St.-André della Valle; la figure de la *Foi*, placée au maître-autel de l'église de St.-Jean des Florentins; un bas-relief de *Ste.-Agnès*, qui orne le maître-autel de l'église consacrée à cette sainte à la place Navone. Il a exécuté encore au tombeau du pape Clément X la Statue de ce pontife, ainsi que la figure de la *Charité* qui orne celui de Clément IX. L'ange qui soutient la croix placée au pont St.-Ange, est sorti aussi de son ciseau. Ferrata a séjourné en Toscane, où il a exécuté divers ouvrages pour le grand-duc, ainsi que pour différents monuments publics et pour des amateurs florentins. P—E.

FERRAUD ( ), député des Hautes-Pyrénées à la Convention nationale, était né dans la vallée d'Aure en Armagnac. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis: c'était lui qui, en novembre 1792, avait fait le rapport des opinions des sociétés populaires de la France contre le monarque. Il fut ensuite envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, où il reçut plusieurs blessures. De retour à Paris, on l'adjoignit à Barras, et il eut ordre de marcher contre Roberspierre. Ferraud avait pris avec vigueur la défense des Girondins, et sans doute il eût été enveloppé dans leur ruine, si, à cette époque, on ne l'eût envoyé à l'armée du Nord, où il montra quelque valeur. Le 20 mai 1795 (1[er]. prairial), il voulut s'opposer aux efforts de la populace qui forçait les portes de la Convention. Un coup de pistolet lui donna la mort; on lui coupa la tête; elle fut mise au bout d'une pique et portée jusque sur le bureau du président, qui était Boissy-d'Anglas. La Convention poursuivit les auteurs de ce meurtre. Un serrurier, qui avait porté sa tête, fut conduit au supplice, mais arraché des mains de la force armée par les habitants du faubourg Saint-Antoine. Trois autres hommes périrent. Le 14 prairial, la Convention rendit à Ferraud des honneurs funèbres; Louvet prononça son éloge, qui a été imprimé, et on lui érigea un tombeau sur lequel devaient être gravées les dernières paroles qu'il avait prononcées. Z.

FERREIN (Antoine), médecin-

anatomiste, naquit en 1693, à Fresquepêche en Agenois, d'une famille ancienne dans cette province. Il fit avec distinction ses premières études à Agen, au collége des Jesuites. Après son cours de philosophie, il fut envoyé par son père à Cahors, pour étudier la jurisprudence; mais, ne se sentant point de vocation pour le barreau, Ferrein joignit à l'étude du droit celle de la théologie, de la médecine et des mathématiques. La difficulté d'entendre l'ouvrage de Borelli *De motu animalium*, sans une connaissance exacte de l'anatomie, le porta à approfondir cette science, et par suite il se décida à embrasser la médecine, malgré les oppositions de son père. Il alla dans cette intention à Montpellier, et fit de rapides progrès sous Vieussens et Deidier. Il était bachelier en 1716, lorsque des affaires domestiques l'ayant appelé à Marseille, il profita de ses moments de loisir pour y donner des cours d'anatomie, de physiologie et d'opérations chirurgicales. De retour à Montpellier, il reçut le bonnet de docteur le 27 septembre 1728, et quelque temps après, il fut choisi pour remplir la place de professeur, vacante par l'absence d'Astruc. En 1731 et 1732, Ferrein disputa cette dernière chaire et celle de Deidier. Quoiqu'il eût été nommé à l'unanimité le premier des trois sujets présentés au roi, la cour ne sanctionna pas le jugement de la faculté de Montpellier : Fizes et Marcot furent choisis. Sensible à cette préférence, Ferrein quitta Montpellier, et vint faire à Paris un cours d'anatomie qui eut beaucoup de succès. Vers la fin de 1733, il partit pour l'Italie en qualité de médecin en chef des hôpitaux de l'armée. Les plaintes qu'il porta sur la mauvaise qualité des médicaments administrés aux soldats malades, causèrent son rappel; il fut ensuite envoyé par le gouvernement dans le Vexin français pour traiter une fièvre maligne (*la suette*), dont il arrêta les ravages. Décidé à rester à Paris, il y prit le doctorat en 1738. Dès-lors, sa vie ne fut qu'un enchaînement de succès. Admis à l'académie des sciences en 1741, il fut choisi l'année suivante pour remplir la chaire du collége royal, vacante par la mort d'Andry; et la faculté le nomma professeur de chirurgie. En 1758, Winslow ayant demandé un successeur, Ferrein le remplaça au jardin du Roi. Il mettait dans ses leçons beaucoup d'ordre et de méthode : aussi ses cours étaient très suivis, et il forma de bons élèves. Il se fit aussi un nom dans la pratique, qu'il exerça avec éclat pendant fort long-temps. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 28 février 1769, âgé de soixante-seize ans. Tous les écrits de Ferrein se trouvent dans l'*Histoire de l'académie des sciences*; en voici la liste : *Sur la structure du foie et de ses vaisseaux*, 1733; *Observations sur de nouvelles artères et veines lymphatiques*, 1741; *De la formation de la voix de l'homme*, 1741. Dodart avait comparé l'organe vocal à un instrument à vent; Ferrein voulut y trouver toutes les propriétés des cordes sonores : nous avons fait voir à l'article DODART l'erreur de l'un et de l'autre système. *Sur les mouvements de la mâchoire inférieure*, 1744; *Sur le mouvement des deux mâchoires*, 1744; *Sur la structure des viscères nommés glanduleux, et particulièrement sur celle des reins et du foie*, 1749 : l'auteur combat les systêmes de Ruysch, de Malpighi et de Boërhaave; *Sur l'inflammation des viscères du bas-ventre*, 1766 : il prescrit des règles

sur l'art de palper les organes abdominaux; *Sur le véritable sexe de ceux qu'on appelle hermaphrodites*, 1767 : il nie avec raison l'existence de l'hermaphrodisme parfait. Après la mort de notre auteur, parurent les ouvrages suivants : I. *Cours de médecine pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein*, par Arnault de Nobleville, Paris, 1769, 1781, 3 vol. in-12; II. *Matière médicale, extraite des meilleurs auteurs, et principalement du traité des médicaments de Tournefort et des leçons de Ferrein*, Paris, 1770, 3 vol. in-12; III. *Eléments de chirurgie pratique*, 1771, in-12, tom. Ier., par les soins de Hug. Gauthier, docteur-régent de la faculté de Paris. R—D—N.

FERREIRA (Antoine), l'un des poètes classiques du Portugal, naquit à Lisbonne en 1528, et non à Porto, comme l'ont écrit quelques biographes. Son propre témoignage ne permet pas d'en douter. « Cette cité, » dit-il dans une de ses épîtres, » cette cité où je naquis, cette belle » et noble et populeuse Lisbonne, si » fameuse en Afrique, en Europe, en » Asie. »

Esta cidade em que nasci formosa,
Esta nobre, esta chea, esta Lisboa
Em Africa, Asia, Europa tam famosa.

Ferreira perfectionna l'élégie et l'épître, deux genres que Sà de Miranda avait déjà traités avec succès, et donna à la poésie portugaise l'épithalame, l'épigramme, l'ode et la tragédie. Nous ne connaissons pas les œuvres lyriques de Ferreira; mais, à en juger par ce passage de M. Manoel, il paraît qu'un peu de rudesse se mêle aux beautés de ses odes :

Escutando os antigos sons da Grecia
E do Lacio, la pulsam com trabalho
A repugnante Lyra de Venusa
O Caminha, o Ferreira.

« Ecoutant les antiques accords de » la Grèce et du Latium, Caminha » et Ferreira touchent avec effort la » lyre rebelle de Venuse. » Mais ces efforts sont dignes de louange; ils ont ouvert la route à des génies plus heureux. On a surpassé les odes de Ferreira; il ne l'a point été dans la tragédie. Son Inès de Castro est la seconde tragédie régulière composée en Europe après la renaissance des lettres; la Sophonisbe du Trissin est la première. Ferreira a traité ce sujet, si éminemment pathétique qu'il intéresse même sous la froide plume de notre Lamotte, avec une telle perfection de style, que les Portugais regardent cette tragédie comme un des beaux monuments de leur littérature. M. Sané et M. Sismondi en ont publié plusieurs morceaux; le premier, à la suite de sa Grammaire portugaise; le second, dans son ouvrage sur la littérature du Midi, où il a consacré quelques pages à Ferreira. Nourri de la lecture des classiques grecs et latins, Ferreira s'est efforcé d'enrichir sa langue par d'heureuses imitations et d'adroits larcins; il est, après Camoëns, de tous les poètes portugais celui qui a créé le plus de mots, et donné à l'idiome poétique le plus de formules et d'expressions nouvelles. Les œuvres de Ferreira ne sont pas volumineuses; il exerçait une place de juge qui lui laissait peu de loisir, et il mourut en 1569 presque à la fleur de l'âge et dans toute la force du talent. On a de lui *Poëmas Lusitanos*, Lisbonne, 1598, et des *Comédies* imprimées en 1622 avec celles de Sà de Miranda; il y en a quelques éditions plus récentes, une entre autres de 1771. Diogo Bernardes, qui lui était attaché par la plus tendre amitié, a déploré sa mort prématurée dans une fort belle épître

adressée à Caminha, qui, comme lui, avait aimé Ferreira. « Ferreira, » s'écrie Bernardes, adorateur heureux de la muse portugaise, tu fus » pour ton pays ce que Virgile fut » pour Rome, Homère pour la Grèce! »

Ah bom cultor da musa Portugueza
Qual foy Virgilio a Roma, a Grecia Homero,
Tal foste tu a tea natureza!

A ces vers, dictés par l'enthousiasme de la poésie et de l'amitié, nous joindrons l'opinion plus grave et plus raisonnée de Dias Gomes. « La lecture d'Horace, dit Gomes, le désir » d'imiter Miranda et la sévérité naturelle de son génie lui firent rechercher la concision dans le style; » mais il la pousse si loin que presque toujours il sacrifie l'harmonie » à la pensée. Il a uniquement consacré son talent à la poésie utile, » et, de tous nos poètes, il est le » seul où l'on ne trouve point de *bagatelles sonores*... Dans tous ses » ouvrages brillent la raison et la » profondeur de la pensée; c'est là » son caractère distinctif. Ses peintures sont graves, mais un peu petites; son expression, plus forte » que douce, est très animée et pleine » de cette chaleur qui élève, qui » nourrit l'esprit et remue le cœur. Il » est le premier de nos poètes qui ait » uni la poésie d'image à celle de » sentiment, qui ait connu la force » et la vérité de l'*utile dulci* du lyrique latin, et jeté les fondements de » la poésie tragique : bel exemple » dont ses successeurs n'ont guère » profité. » B—ss.

FERREIRA DE VERA (Alvaro), né à Lisbonne, appartenait à une famille distinguée. Il tourna de bonne heure ses études vers la biographie et la généalogie des grandes maisons. Après avoir compulsé tous les cartulaires, toutes les archives de Lisbonne, il alla feuilleter les bibliothèques de Madrid, et s'y ensevelit plusieurs années de suite au milieu des vieux parchemins et des chartes poudreuses. On a de lui, entre autres ouvrages : I. *Origem*, etc., c'est-à-dire, *Origine de la noblesse politique, des blazons, charges et titres*, Lisbonne, 1631; II. *Orthographia o modo*, etc., c'est-à-dire, *l'Orthographe*, ou *Méthode pour écrire correctement le portugais, avec deux Traités, l'un de la mémoire artificielle, l'autre de la grande ressemblance du Portugais et du Latin*, dans la même ville et dans la même année; III. *Notas*, etc., c'est-à-dire, *Notes sur le Nobiliaire du comte D. Pedro*, Lisbonne, 1643; IV. *Vidas*, etc., c'est-à-dire, *Vies abrégées du comte D. Henri de Bourgogne, du roi Alfonse Henriques, de Sanche I, d'Alfonse II, de Sanche II, d'Alfonse III, de Denis, d'Alfonse IV et de Pierre I*, Sarragosse, 1643. Ce volume, qui comprend l'histoire des trois premiers siècles de la monarchie portugaise, est écrit en espagnol. Manoel de Faria e Fousa finit par ces deux vers un sonnet adressé à Ferreira :

. . . . Se a nobre fortuna o appellido
Te deo de ferro, deu te o estylo de ouro.

« Si la noble fortune t'a donné un » nom *de fer* (*Ferreira*), elle t'a » aussi donné un style d'or. » Il est probable que ce n'est là qu'une antithèse poétique qu'il ne faut pas prendre à la lettre. La merveille serait grande qu'un généalogiste, un compilateur de nobiliaires eût un style d'or. B—ss.

FERREIRA (Christophe), missionnaire portugais, naquit à Torres-Vedras, en 1580. Il entra dans la compagnie de Jésus, à l'âge de seize

ans; distingué par ses talents et par ses vertus, il passa au Japon en 1609, et y demeura jusqu'à l'an 1633. Malgré les persécutions qu'il eut à souffrir, son zèle ne se ralentit pas et répandait partout les lumières de l'évangile. Cependant, ayant été arrêté, et sommé d'opter entre la mort et l'abandon de sa foi, après quatre heures des tortures les plus cruelles, la douleur l'emporta; mais bientôt après, ayant déploré amèrement sa faiblesse, il se livra volontairement au martyre, qu'il souffrit à Nangasaki, vers l'an 1652, étant alors âgé de soixante-douze ans. On a de lui : *Annuæ litteræ è Japonia, anni* 1627. — Ferreira (Gaspard), autre jésuite portugais, né à Castro-Jöurno, prit l'habit de l'ordre en 1588, à l'âge de dix sept ans, et fut envoyé aux Indes en 1593, où il enseigna dans son couvent les lettres humaines et sacrées. Ayant passé à la Chine, avec le P. Ricci, il prêcha la religion à Pékin, pendant l'espace de quarante années, et mourut le 27 décembre 1649. Le P. Gaspard a composé et fait imprimer en langue chinoise des *Vies des Saints* pour chaque mois, avec des passages de l'Ecriture et des Pères, et un recueil de Méditations sur les XV Mystères du Rosaire.
B—s.

FERREIRA (Antonio Fialho), voyageur, portugais d'origine, naquit à Macao, vers l'an 1600. Il occupa avec distinction plusieurs emplois civils et militaires, et en 1633, il fut nommé capitaine de la flotte de Macao, destinée pour aller à Melille. De retour dans son pays, il trouva toute la colonie en combustion à cause d'une grande dispute qui s'était élevée entre les indigènes et les officiers du roi. Dans ce pressant danger, Ferreira alla à Goa demander du secours au vice-roi dom Pedre de Silva, mais celui ci se trouvait dans l'impossibilité de lui en accorder. Ferreira ne se découragea pas. Il partit de Goa en 1639, passa en Perse, et, y yageant toujours à pied, il franchit les montagnes de l'Arménie supérieure, traversa l'Anatolie, et après avoir surmonté les plus grands périls, il arriva à Constantinople, où il s'embarqua pour Livourne. De là, traversant une partie de l'Italie, il se rendit à Madrid. Ayant exposé au roi Philippe IV le sujet de son voyage, ce monarque donna aussitôt ordre qu'on armât à Lisbonne six vaisseaux, pour aller secourir les Indes. Dans ce temps, éclata la fameuse révolution de Portugal, qui détacha ce royaume de l'obéissance de l'Espagne, et mit sur le trône le duc de Bragança, sous le nom de Jean IV. Ferreira arrivé à Lisbonne, reconnut son nouveau souverain, et obtint les secours nécessaires pour retourner à Macao. Mais soit que le nouveau roi eût accordé de nouvelles prérogatives aux indigènes, soit que leur mécontentement n'eût eu d'autre cause que leur antipathie contre les Espagnols, toute la colonie rentra bientôt dans l'ordre, et le calme se rétablit partout. Ferreira fit aussi le voyage de la Chine, par ordre de Jean IV. En récompense de ses services, il fut créé chevalier de l'ordre du Christ en 1643. On croit qu'il mourut vers l'an 1658. Ferreira a laissé les ouvrages suivants : I. *Relaçaon da Viagem*, etc., c'est-à-dire, Relation du Voyage fait par Antonio Ferreira, de Macao à la Chine, par ordre de S. M., Lisbonne, Lopes-Rosa, 1643, un vol. in-4°. Tous ceux qui ont lu cet ouvrage assurent qu'il est digne de remarque, par l'exactitude presque scrupuleuse de l'auteur dans les détails, et par les notices intéressantes et inconnues jusqu'alors, que son livre renferme; II. *Oraçaon que*

fez na Casa do Senado, etc., ou Harangue prononcée dans la Maison du Sénat de Macao, à l'occasion de l'avénement au trône de Jean IV. Elle se trouve dans les *Suc. milit. des arm. Portug.*, Lisbonne, 1644; III. *Razones y preguntas sobre la Navigation que se ha abreito*, etc., ou Demandes et Réponses sur la Navigation nouvellement entreprise depuis la Chine à Lisbonne, etc.; cet ouvrage, écrit en portugais et traduit en espagnol, se conserve à Madrid dans la Bibliothèque du roi. B—s.

FERREIRA (Alexandre), jurisconsulte et historien portugais, né à Oporto, en 1644, nommé *dezembargador* (magistrat suprême) d'Oporto, en 1708, avait des talents distingués dans les lois, dans la statistique et la diplomatie. En 1715, il fut fait conseiller de la reine et de l'illustre maison de Bragance. Ferreira accompagna, en qualité de secrétaire, le marquis d'Abrantès, dans son ambassade à Madrid, en 1726. Retourné à Lisbonne, il fut élu membre de l'académie royale d'histoire, qui le chargea d'écrire les Mémoires des Ordres militaires de Portugal. Il mourut à Lisbonne, le 9 décembre 1737. On a de lui: I. *Alegacion juridica*, etc., ou Preuves juridiques des droits de l'archiduc d'Autriche, Charles III, à la couronne d'Espagne, Lisbonne, 1704, in-fol.; II. *Memorias ò Noticias da celebre ordem dos Templarios para a Historia*, etc., c'est-à-dire, Mémoire de l'ordre célèbre des Templiers, pour servir à l'Histoire de l'ordre du Christ, Lisbonne, par Antoine Silva, 1735, in-fol. Cette histoire, écrite avec un style pur et élégant, se distingue par son exactitude et son impartialité. Les faits y sont présentés avec ordre et clarté; les notices qu'on y trouve sur l'*Ordre du Christ* sont très intéressantes pour l'histoire de Portugal. B—s.

FERREIRA (Antoine), naquit à Lisbonne le 6 novembre 1626, de Valentin Ferreira, chirurgien et familier du St.-Office. Après avoir étudié dans l'université de Coïmbre l'art que son père exerçait, il se rendit à Tanger, avec une mission publique pour arrêter les progrès d'une épidémie qui y faisait de grands ravages. Il eut le bonheur de réussir; mais il pensa lui-même être victime de son zèle: la contagion l'atteignit, et il n'échappa que par miracle. A son retour à Lisbonne, il fut attaché à l'hôpital de Tous-les-Saints, où, pendant vingt ans, il déploya le talent le plus heureux. Lorsqu'en 1662, l'infante Catherine quitta le Portugal pour aller épouser Charles II, roi d'Angleterre, Ferreira, qui était chirurgien-major de cette princesse, l'accompagna jusqu'à Londres. Pour reconnaître les services qu'elle avait reçus de lui, la princesse lui fit obtenir l'ordre du Christ et le combla de présents. Ferreira mourut en 1679, à l'âge de cinquante-trois ans, laissant, comme monument et témoignage de sa science profonde, un traité de chirurgie intitulé: *Luz verdadeira*, etc; c'est-à-dire: *Lumière véritable et examen abrégé de toute la chirurgie*, Lisbonne, 1670, in-fol. Il y en a une édition plus estimée, Lisbonne, 1705. Cet ouvrage est divisé en dix-sept livres. B—ss.

FERRELO (Barthélemi), navigateur espagnol, était pilote de Jean Rodriguez de Cabrillo, capitaine portugais au service d'Espagne, homme distingué par son courage, sa probité et son expérience dans la marine, que Mendoça, vice-roi du Mexique, envoya en 1542 avec deux navires faire des découvertes au nord de la Californie. L'expédition, partie le 27 de

juin du port de la Navidad, visita la côte jusqu'au 37° 10′, ou jusqu'à la Punta del Año-Nuevo, au nord de Monterey. Ces navires furent tourmentés et plusieurs fois séparés par les mauvais temps. Cabrillo mourut le 3 janvier 1543 à l'île St.-Bernardo, près du canal de Santa-Barbara; mais Ferrelo, qui prit après lui le commandement, continua ses découvertes au nord jusqu'au 43° de latitude, où il vit les côtes du cap Blanc (appelé cap Orford par Vancouver). Le froid excessif qu'il éprouva à cette hauteur, les maladies, le manque de provisions, le mauvais état et les mauvaises qualités d'un bâtiment peu propre à la navigation de cette mer, le forcèrent à revenir avant de s'être élevé jusqu'au parallèle que ses instructions lui avaient fixé. Il avait, à 41° 30′, aperçu une pointe de terre, à laquelle, en l'honneur du vice-roi, il donna le nom de cap Mendocino; et depuis ce cap, en redescendant jusqu'au port de la Navidad, situé à 19° 45′, d'où il avait été expédié et où il rentra le 3 avril, il reconnut que la côte formait une ligne continue, sans aucune interruption qui pût indiquer un passage. Dans ce voyage, les Espagnols avaient vu plusieurs fois les naturels du pays, qui généralement étaient presque nus, se peignaient le visage, vivaient de la pêche et habitaient de grandes maisons. La relation détaillée de ce voyage se trouve dans l'*Histoire des Indes* de Jean de Laët. M. de Humboldt, dans son bel ouvrage sur le Mexique, a, d'après des documents qu'il a eu occasion de consulter dans ce pays, rectifié plusieurs assertions de l'historien hollandais, qui avait puisé ses renseignements chez les anciens écrivains espagnols. E—s.

FERREOL (St.), premier évêque de Besançon, était d'une illustre famille d'Athènes; il accompagna Saint Irénée dans les Gaules, et fut envoyé par lui dans la Séquanie, avec Saint Ferjeux son frère, qui avait la qualité de diacre. Les deux apôtres se fixèrent à Besançon, où ils vécurent cachés pendant quelque temps. Après avoir vaqué le jour à leur saint ministère, ils se retiraient la nuit dans une grotte à quelque distance de la ville. Le bruit des conversions qu'ils opéraient étant parvenu aux oreilles de Claude, préfet romain, il les fit arrêter et conduire devant son tribunal. Il essaya vainement de leur persuader, par l'espoir des récompenses ou par la crainte des supplices, de sacrifier aux faux dieux. Les trouvant inébranlables dans la foi, il les livra aux bourreaux, qui, après avoir épuisé leur rage sur les deux saints, leur tranchèrent la tête, le 16 juin 211. Les restes des martyrs furent enlevés secrètement pendant la nuit, par des personnes pieuses, et déposés dans le voisinage de la grotte qu'ils avaient habitée. Ces vénérables reliques furent découvertes, en 370, sous l'épiscopat de St. Agnan, et transportées à la cathédrale, où elles sont exposées à la dévotion des fidèles. La fête de ces deux apôtres de la Franche-Comté est célébrée dans le diocèse de Besançon, le 16 juin, et celle de l'invention de leurs reliques le 5 septembre. Dunod a inséré, dans le 1er. volume de l'*Histoire de l'Eglise de Besançon*, une dissertation dans laquelle il prouve que St. Ferréol doit en être regardé comme le premier pasteur, et que par-là la succession des évêques se trouve établie sans interruption jusqu'à nos jours. W—s.

FERREOL (Tonance) naquit vers 420, au château de Trevidon, dont on voit encore les ruines à quatre lieues de Milhaud, dans le Rouergue,

Son père avait été préfet des Gaules, sous l'empire d'Honorius, et sa mère, nommée Papianilla, était fille de Syagrius, personnage consulaire. Il épousa une fille de l'empereur Avitus, et succéda à son père dans la préfecture des Gaules. Il persuada aux Gaulois de s'unir aux Romains pour repousser Attila, qui, s'étant avancé jusqu'aux bords de la Loire, se préparait à faire le siége d'Orléans. La conduite que Tonance tint dans cette guerre, lui mérita l'estime et la reconnaissance des deux peuples. Quelque temps après, à sa prière, Thorismond, roi des Goths, leva le siége d'Arles, et ce fait, attesté par St. Sidoine, prouve de quelle considération jouissait Tonance, même parmi les barbares. Il fit le voyage de Rome, en 468, avec Thaumaste et Pétrone, pour dénoncer les exactions dont un nommé Arvande se rendait coupable dans sa place. Tonance vivait encore en 485, mais on ne peut fixer l'époque précise de sa mort. Il avait formé dans son château de Prusiane, sur les bords du Gardon, une bibliothèque qui passait pour la plus belle de toutes les Gaules. Sidoine en a donné la description dans une de ses lettres (*ep. IX, lib. II.*). C'est au fils de Tonance que le même Sidoine adresse les vers qu'on trouve dans le recueil de ses œuvres (p. 1109-1114). Du Bouchet a prétendu que Tonance Ferréol était la tige de la seconde race des rois de France; mais cette opinion n'est point admise par nos meilleurs historiens. On trouve dans le tome III de la collection de l'académie des Inscriptions (Hist. pag. 280), l'extrait d'une dissertation (par Mandajors) sur la situation des châteaux de Trevidon et de Prusiane, qui appartenaient à Tonance. W—s.

FERRERA, *Voy.* FERRARI.

FERRERAS (JEAN DE), célèbre historien espagnol, naquit à Labañeza, dans le diocèse d'Astorga, le 7 juin 1652, de parents nobles, mais sans fortune. Un oncle paternel, s'étant chargé de l'éducation du jeune Ferreras, l'envoya d'abord au collége des jésuites de Montfort de Lémos. Après y avoir appris les langues grecque et latine, il passa successivement dans trois couvents de Dominicains, où on lui enseigna la poésie, l'éloquence, la philosophie et la théologie. Partout il se distingua par la pénétration de son esprit et son assiduité au travail, autant qu'il se fit aimer par la douceur de son caractère et la sagesse de sa conduite. Ferreras était destiné à l'état ecclésiastique, et pour perfectionner ses études, il alla à l'université de Salamanque, où il reçut tous les ordres. Le besoin de pourvoir à sa subsistance lui fit quitter Salamanque pour aller au concours des cures de l'archevêché de Tolède, où il obtint celle de St.-Jacques de Talavera de la Reina. Très versé dans l'Écriture et dans les livres des Pères, doué d'une éloquence mâle et vraiment évangélique, c'est là qu'il fit briller son talent pour la chaire, qui lui captiva l'estime et la confiance de son archevêque, le cardinal d'Aragon. Cependant les chaleurs excessives, et l'air de Talavera nuisirent tellement à sa santé, qu'il y perdit la vue, et ne la recouvra que par une espèce de prodige. Ayant passé en 1681, à la cure d'Alvarès, il s'y rétablit parfaitement. Le marquis de Mendoza Ibañez de Ségovie, demeurait alors à Mondejar, lieu peu distant d'Alvarès. Les muses, le savoir et le bon goût avaient accompagné ce seigneur dans sa retraite, et Ferreras sut profiter d'une compagnie si convenable à ses inclinations; le marquis lui communiqua ses lumières sur la géo-

graphie, la chronologie et la critique, seconda les heureuses dispositions de son disciple, et lui donna la bonne méthode d'apprendre et d'écrire l'histoire; et c'est à ses instructions que la postérité devra tout ce que Ferreras a fait en ce genre. En 1685, il fut transféré à la cure de Filigresia de Camera. Le voisinage d'Alcala de Hénarès réveilla son goût pour la théologie. Pendant douze ans, elle fut son étude de préférence, qui le mit en état de donner dans la suite une théologie complète, qu'on conserve encore manuscrite à Madrid, dans la bibliothèque du roi. Quoique Ferreras eût été jusque-là confiné dans des paroisses de campagne, sa réputation n'avait fait que s'accroître de jour en jour. Le cardinal Portocarrero, qui cherchait partout les gens de mérite, l'appela dans la capitale, lui donna la cure de St.-Pierre, et le nomma son confesseur. Placé sur un théâtre plus digne de lui, Ferreras se vit alors comblé de charges et d'honneurs. Il était toujours consulté par le cardinal, dans les grandes affaires que ce prélat avait, et comme archevêque de Tolède et comme ministre et gouverneur du conseil d'état. Le nonce du pape le fit examinateur et théologien de son tribunal. La congrégation de l'inquisition le chargea des fonctions de qualificateur et de proviseur. Le roi lui-même voulait qu'il assistât aux juntes d'état, et l'on conserve encore plusieurs écrits qu'il fit sur les différentes matières proposées dans les conseils. Cependant, loin de s'enorgueillir par l'estime et la confiance qu'il inspirait, sa modestie lui fit toujours refuser les premières dignités. On ne put jamais lui faire accepter l'évêché de Monopoli, auquel l'appelait le conseil du royaume de Naples, ni celui de Zamora, que le roi lui fit offrir par le P. Daubenton, son confesseur. La nouvelle académie d'Espagne le choisit en 1713 pour un de ses membres; et il fut très utile à cette société, aux travaux de laquelle il coopéra surtout pour la composition du Dictionnaire espagnol, publié en 1739, en 6 volumes in-folio, ouvrage très estimé et regardé comme l'un des meilleurs de ce genre. En même-temps, Philippe V le nomma son bibliothécaire. C'est dans cet emploi que Ferreras continua son *Histoire d'Espagne*, entreprise dans sa cure d'Alvarès. Après avoir exercé avec distinction cette nouvelle charge pendant plusieurs années, il mourut le 14 avril 1735, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Son éloge historique, lu à l'académie espagnole le 4 août 1735, par Don Blas Antoine Nassarre y Ferriz, premier bibliothécaire du roi, fut imprimé la même année à Madrid, in-4°. (en espagnol). On en trouve l'extrait dans les *Mém. de Trévoux*, août, 1743, et l'on y voit le catalogue de tous ses ouvrages, tant imprimés que manuscrits, au nombre de 38. Nous nous bornerons à indiquer les plus remarquables parmi ceux qui ont été imprimés. I. *Disputationes theologicæ de Deo uno et trino*, etc., Madrid, 1735, 2 volumes in-4°., ouvrage fort estimé et toujours consulté dans les universités d'Espagne; II. *Parænesis ad Galliarum parochos*, Madrid, 1696. Il y exhorte les curés de France à la plus entière soumission aux décrets du pontife; III. *Homelias de N. S S. P. Clemente XI, latino-españolas*, Madrid, 1705. C'est pour témoigner à ce pape sa reconnaissance de plusieurs brefs très honorables qu'il en avait reçus, que Ferreras traduisit ses *Homélies* et les lui dédia; IV. *Dissertatio de prædicatione evangelii in*

Hispaniâ per S. Apostolum Jacobum Zebedæum, Madrid, 1705, avec une suite intitulée *Dissert. apologetica*, etc. Ces Dissertations historiques ont été traduites en plusieurs langues. L'auteur y défend une tradition attaquée par quelques critiques, le P. Lupus, Dupin, etc. ; V. *Dissertation del monacato de san Millan*, Madrid, 1724 ; VI. *Asunto academico en octava rima en alabanza del principe despues N. S. don Luis, aprobado por la real academia ;* VII. *la Paz de Augusto, auto del nacimiento del hijo de Dios*; VIII. *Divertimiento de Pasqua de navidad, en prosa y en verso ;* IX. *Varias poësias*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°. Le premier de ces ouvrages poétiques est un éloge des qualités estimables d'un prince cher à ses peuples, que la mort enleva à la fleur de l'âge. L'auteur, en adoptant un style noble et élevé, a su l'orner de toutes les richesses de l'éloquence et de la poésie. On appelait en Espagne *aüto* ou *aüto sacramental* les comédies tirées de sujets sacrés, ou faisant allusion à ces mêmes sujets. Ces *mystères* qu'on jouait autrefois en France et en Italie, dans les églises, pour en solemniser les fêtes les plus remarquables, furent représentés en Espagne jusqu'au 17e. siècle (dans certaines occasions), sur les théâtres publics (1), où ils attiraient la foule. Mais la pièce de Ferreras ne fut jouée qu'à la cour, et n'est remarquable que par le talent de l'auteur, qui se rendait propre à traiter tous les sujets relatifs soit aux sciences, soit à la littérature. Quoique Ferreras ne fût pas doué de cette verve qui constitue le véritable poète, on appréciera toujours ses compositions, par la pureté, la concision, l'énergie de son style, ainsi que par la facilité de sa versification. Dans son ouvrage de *diverses Poësies*, on trouve de très beaux sonnets, des chansons très agréablement tournées, et surtout des odes que les meilleurs poètes de son temps n'auraient pas désavouées. Celle qui traite de l'inconstance des grandeurs, est supérieure à toutes les autres. Il a fort peu écrit sur des matières profanes, mais on trouve partout la touche, sinon du grand poète, au moins de l'homme éclairé et de bon goût. X. *Desenganno politico*, Madrid, 1712. Il existait encore en Espagne des partisans de la maison d'Autriche, reste des guerres de la succession. Ferreras, en écrivant cet ouvrage, eut pour but de persuader ses compatriotes de la nécessité où ils étaient, et pour leur propre bien et pour celui de leur patrie, de demeurer fidèles à leur roi. Ce bon livre, généralement applaudi par la solidité des raisons et la sagesse des réflexions, fut très favorable à la cause de Philippe V ; XI *Historia de Espanna*, Madrid, 1700-1727, 16 vol. in-4°. C'est le plus important des ouvrages de Ferreras. L'Espagne, très fertile en historiens, en avait déjà plusieurs pour chaque province en particulier, tandis que, parmi les *Histoires générales*, on distinguait justement celles d'Ocampo, de Morales, de Garibay, qui servirent de guides au célèbre Mariana. Ferreras parut, releva leurs erreurs, les corrigea, établit un ordre dans la chronologie, rejeta les écrits et les traditions mêlés de fables et de contradictions, rectifia les faits, et donna une histoire la plus exacte, la plus impartiale et la plus complète qui eût paru jusqu'à son temps, et qui peut servir de modèle pour tous ceux qui s'appliquent à ce

(1) Lope de Vega et Calderon en ont laissé un grand nombre, qui sont oubliées depuis longtemps.

genre de littérature. Son ouvrage remonte à la première origine des peuples d'Espagne, et finit en 1589, quatre ans avant la reddition de Grenade. Il est divisé en vingt-quatre parties, chaque partie a une préface qui marque la route que l'auteur a suivie, met l'ouvrage dans le jour le plus favorable, et inspire au lecteur une entière confiance sur l'authenticité des faits qui vont se présenter sous ses yeux. C'est en suivant cette marche, en rejetant des faits apocryphes ou contradictoires, qu'il donne à son travail ce caractère de vérité, si précieux dans un historien. Cet ouvrage, malgré le bon accueil qu'il reçut du public, ne laissa pas d'essuyer quelques critiques. L'auteur y répondit modestement en 1729, sous ce titre : *Don Juan Ferreras vindicato* (ou *Défense de D. Jean Ferreras*), in-4°. Depuis lors, le suffrage de toutes les nations place cet historien au-dessus des meilleurs écrivains espagnols, qui ont traité le même sujet. On pourrait cependant reprocher à Ferreras de s'être plus étendu dans sa seconde partie sur les faits concernant l'empire, que sur ceux qui se sont passés en Espagne. Son style est pur, mâle, concis, mais il manque quelquefois de coloris et d'élégance. A cet égard, il ne saurait soutenir une comparaison avec Mariana ; mais il lui est bien supérieur dans tout le reste. Il faut considérer Ferreras vis-à-vis de ce dernier, sous le même rapport que les deux historiens italiens Guichardin et Muratori. Le premier a adopté justement ce style éloquent, fleuri et vigoureux, qui convient au grand tableau qui s'offrait dans son histoire : l'autre, en partageant son sujet en annales, devait se contenter d'exposer les faits avec clarté et précision. Ferreras nous dédommage assez de ses légers défauts par des beautés bien plus essentielles. Sa chronologie est sûre et suivie. Il a su débrouiller le chaos ténébreux des écrits anciens, et a mis à la lumière des faits presque entièrement ignorés ; Outre cela, ce qu'on doit assez apprécier, il nous donne une liste biographique des auteurs qui ont fleuri dans chaque siècle, et il n'a rien oublié pour rendre son livre instructif et intéressant (1). M. d'Hermilly a donné une excellente traduction française de cet ouvrage, Paris, 1751, 10 vol. in-4°.

B—s.

FERRERI (Zacharie), poète latin, naquit à Vicence, en 1479, d'une famille de Milan moins distinguée par son ancienneté que par les vertueux citoyens qu'elle a produits. Après avoir étudié le droit canonique à Padoue, il entra fort jeune dans l'ordre de St.-Benoît, de la congrégation du mont Cassin. Sa passion pour l'étude attira bientôt l'attention. Il s'était formé une bibliothèque, nombreuse pour ce temps-là, et qui fut pour ses supérieurs un objet de scandale dans la cellule d'un religieux. Le président de la congrégation la fit enlever, et lui fit intimer qu'il devait se borner à son bréviaire. Après deux mois de supplications pour obtenir au moins l'usage de ses livres, Ferreri demanda la permission de passer dans l'ordre des chartreux, fut refusé, s'y refugia cependant, et en fut arraché de force et ramené dans sa congrégation, d'où il sortit bientôt pour aller continuer ses études à Rome, en 1506. Il y fut fait docteur en théologie, en droit civil et canonique, et y reçut même la cou-

(1) . . . Après celui de Ferreras, d'autres ouvrages ont paru sur l'Histoire d'Espagne, mais ce ne sont que des imitations, des extraits ou des continuations de celui de Ferreras. Le plus complet et le plus classique est celui du jésuite espagnol Masden, écrit d'abord en italien, traduit ensuite en espagnol, et imprimé à Madrid, 1800, 20 vol. in-fol.

ronne poétique. Etant à Venise, en 1508, il y prit l'habit des chartreux, et y reçut le nom de frère Zacharie-Benoît, mais ses ennemis lui suscitèrent tant de tracasseries qu'il fut obligé de quitter cet ordre avant sa profession. Sa réputation avait bientôt dépassé les bornes du cloître, et il trouva des protecteurs puissants qui lui firent obtenir l'abbaye de Subbachio. Il assista, en 1511, au concile de Pise, convoqué par quelques prélats qui désiraient voir la fin des guerres auxquelles donnait lieu l'ambition de Jules II, et dévoila publiquement la conduite du pontife dans un discours qu'il prononça le jour de l'ouverture de cette assemblée. Il fut nommé secrétaire du concile, en rédigea les actes, et prit la défense des Pères dans un moment où cette conduite n'était pas sans danger. Le courage qu'avait montré Ferreri, nuisit à sa fortune. Il parvint cependant à rentrer en grâce près de Léon X, qui le nomma, en 1519, à l'évêché de Guardia (dans le royaume de Naples), et lui donna encore d'autres preuves de sa bienveillance. Il l'envoya, en 1520, comme nonce apostolique en Allemagne, pour réconcilier Sigismond, roi de Hongrie, avec son neveu, Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre Teutonique, et pour recueillir des informations sur la vie et les miracles de St. Casimir, dont on sollicitait la canonisation, ce qui lui donna occasion d'écrire la Vie de ce prince. Revenu en Italie pendant la vacance du St.-Siége, après la mort de Léon X, il fut fait gouverneur de Faënza, et retourna ensuite à Rome, où il composa ses hymnes en 1523, et les fit imprimer en 1525. On croit qu'il mourut peu de temps après, car dans le frontispice de cette édition, il promet de publier incessamment un *Bréviaire réformé*, qui n'a jamais vu le jour. Ferreri consacra entièrement ses talents à la défense de la religion. Tiraboschi a publié un très bon article sur cet écrivain, dans le *Giornale di Modena*, tom. XVI. On se contentera d'indiquer ici ses principaux ouvrages: I. *S. Carthusiensis ordinis origo*, Mantoue, 1509. Cette Vie de St. Bruno est suivie de diverses poésies, et de l'apologie de l'auteur (en prose); elle a été insérée dans la collection des Œuvres de St. Bruno, Paris, 1524; II. *Promotiones et progressus sacro-sancti Pisani concilii, inchoati an.* 1511, *necnon acta et decreta sacro-sancti generalis Pisanæ synodi*, in-fol. On conserve dans la bibliothèque du Vatican un exemplaire sur vélin, de cette très rare édition, souscrit de la main de Ferreri; III. *Apologia sacri Pisani concilii moderni*, Pise, 1511, in-fol.; IV. *Acta scitu dignissima Constantiensis concilii*, Milan, 1511, in-fol.; V. *Decreta et acta concilii Basiliensis*. ibid., 1511, in-fol., très rare; Paris, 1512, in-8°.; VI. *Lugdunense somnium de divi Leonis X, pont. max. ad summum pontificatum divinâ promotione carmen*, Lyon 1513, in-4°. Ce poëme a été inséré dans le tome IV des *Carmina illustr. poëtar. italor.*, Florence, 1721. Quoiqu'il contienne plus de mille vers hexamètres, Alexandre Lelio assure que Ferreri l'avait composé en trois jours, et que c'était la 110e. de ses *Selve*. Cela dénote assurément une rare fécondité; VII. *Vita S. Casimiri*, Cracovie, 1520, in-4°. Cette édition est citée par Panzer; Thorn, 1521, in-4°., et enfin dans les *Acta sanctorum* de Bollandus; VIII. *Oratio de eliminandis è regno Poloniæ erroneis traditionibus Lutheri*, Cracovie, 1521, in-4°.; IX. *De reformatione ecclesiæ suasoria oratio ad beat. patrem Ha-*

drianum VI, pont. max., Venise, 1522, in-8.; X. *Hymni novi ecclesiastici juxtà veram metri et latinitatis normam*, Rome, 1525, in-4°.; ibid., 1549, in-8°. Ce recueil d'hymnes est fort estimé. Les critiques louent le choix des pensées, la grandeur des images, et le style constamment pur et harmonieux. L'édition de 1525 est magnifique, et on doit s'étonner que le prix n'en soit pas plus élevé dans les ventes Ferreri a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont Tiraboschi a donné la liste. W—s.

FERRERI (MATHIAS), capucin piémontais, né à Cavalmaggior, dans le 17e. siècle, professeur en théologie et ensuite définiteur des différentes maisons de son ordre, s'était acquis une réputation assez étendue par son talent pour la chaire. Il fit plusieurs missions dans les vallées des Alpes, et toutes furent suivies de la conversion d'un assez grand nombre de protestants. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missiones ecclesiasticas religiosorum totius ordinis hierarchici, ab initio ecclesiæ, sive rationarium chronographicum missionum evangelicarum ab apostolicis operariis præsertim capuccinis.... in quatuor mundi partibus, signantèr in Galliâ cisalpinâ exercitarum*, Turin, 1659, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume, il traite des missions en général, avec moins de détail que ne l'a fait depuis Fabricius dans son *Salutaris lux evangelii*; mais il s'étend beaucoup plus sur les travaux apostoliques des capucins en Piémont, et donne le texte de tous les brefs des papes et des édits des souverains relatifs aux missions. Dans le tome second, beaucoup plus ample, il donne minutieusement l'histoire des missions faites par les religieux de son ordre dans les vallées des Alpes occupées par les Vaudois ou Barbets. On y peut trouver quelques détails importants pour l'histoire et la topographie de ces contrées peu connues. W—s.

FERRET, appelé le *grand Ferret* à cause de sa taille colossale, naquit au village de Rivecourt, près de Verberie, et fut l'un des chefs des paysans révoltés contre les nobles du Beauvoisis, vers l'année 1356. Cette faction, dont les partisans furent connus sous le nom de *Jacquiers*, désola pendant quelque temps les propriétaires des châteaux voisins de l'Oise, par les vengeances atroces qu'elle exerça contr'eux, sans distinction des partis qui alors bouleversaient la France; aussi le parti des Jacquiers fut-il promptement détruit par tous les autres, qui se réunirent pour l'anéantir; ce qui resta se soumit au dauphin, tant à cause de l'amnistie qu'il fit publier, qu'à la persuasion du grand Ferret qu'il avait gagné, et qui dans la suite lui resta fidèle et servit utilement l'état dans toutes les occasions qui s'en présentèrent. La force et la réputation de bravoure de Ferret devinrent telles, que sa présence seule maintint pendant plusieurs années la tranquillité dans les environs du village de Rivecourt, où il s'était retiré, et que pendant long-temps des détachements destinés à ravager ce pays n'osèrent en approcher; aussi le second continuateur de *Nangis* assure-t-il que, tant qu'il fut à Rivecourt, les Anglais n'osèrent pas passer l'Oise. Cet homme, aussi extraordinaire par sa force que par sa grande taille, fut choisi pour lieutenant par Guillaume Alaud, commandant du château de Longueil, qui s'y était retiré et devait réunir sous ses ordres deux cents hommes recrutés dans les campagnes environnantes. Les Anglais, ayant résolu de se rendre maîtres de ce poste par surprise,

s'introduisirent à l'improviste par une brèche qu'on n'avait pas encore eu le temps de reboucher, et parurent tout à coup dans la grande cour du château, au nombre de deux cents hommes bien armés. Guillaume Alaud, mû plutôt par son intrépidité que par sa prudence, se jette au milieu d'eux à la tête du peu d'hommes qu'il put rassembler; mais bientôt, accablés par le nombre, ils tombent avec lui sous les traits de leurs ennemis communs. Pendant ce temps, le brave Ferret, d'un courage plus réfléchi, s'étant armé d'une hache redoutable, sort à la tête des soldats et des domestiques qu'il avait pu rassembler : « Compagnons, » leur dit-il, suivez mon exemple, » vendons chèrement notre vie ; si » nous nous rendons lâchement, on » ne nous épargnera pas ; exposons-» nous donc et combattons. » Ses guerriers, animés par ses paroles, jurent de mourir ou de vaincre, et se jettent aussitôt sur les ennemis, dont ils renversent un grand nombre au premier choc. Dans ce moment, les habitants du voisinage se rassemblent, et, armés de faux, de fléaux et de fourches, viennent entourer le château et secourir Ferret, qui bientôt s'ouvre un passage jusqu'à eux, et, secondé de leurs efforts, charge les Anglais avec plus de furie que la première fois. Conduit par le carnage dans le lieu où le corps d'Alaud était baigné dans son sang, cet horrible spectacle redouble sa fureur et lui fait chercher de nouvelles victimes. Il partage sa troupe en deux bandes, se place entr'elles, et tous marchent de front vers la troupe ennemie. Tous les Anglais qu'il atteint de sa terrible hache tombent morts à ses pieds, les casques de l'acier le plus dur ne sauraient résister à ses épouvantables coups, en un instant quarante-cinq guerriers sont immolés à sa juste vengeance, et un plus grand nombre reçoivent de lui de larges blessures; partout où Ferret s'avance, partout la fuite le précède et la mort le suit. En vain le chef des Anglais cherche à rallier autour de son étendart sa troupe dispersée, le colosse français arrache le drapeau en tuant celui auquel il avait été confié, et court le jeter dans les fossés du château, malgré une troupe d'ennemis qui, voulant s'opposer à son passage, périssent au nombre de quarante sous la hache ensanglantée. Enfin le reste des assaillants, las d'une résistance vaine, cherche son salut dans la fuite; mais déjà elle n'est plus possible, et tous ceux qui ne se sont pas précipités du haut des murailles, tombent sous le fer vengeur de leur redoutable vainqueur. Le grand Ferret triomphait lorsqu'il apprend qu'une nouvelle troupe plus nombreuse venait assiéger Longueil. Il vole à sa rencontre, la culbute et fait prisonniers ceux qui échappent à ses coups; en vain lui offrent-ils une rançon considérable, ce guerrier français, aussi généreux que brave, refuse leurs présents en leur accordant la vie, mais non la liberté, qui eût pu encore les rendre redoutables. Excédé de tant de fatigues et de deux jours de combats consécutifs, Ferret rentre victorieux à Longueil; mais brûlé d'une soif ardente, l'eau la plus fraîche lui semble seule pouvoir le désaltérer : une fièvre violente le dévore, et ce nouvel Alcide est près de succomber à ses travaux. Ce fut alors qu'ayant rejoint son épouse chérie qu'il avait laissée à Rivecourt, un parti d'anglais entreprit de l'attaquer, le croyant sans défense. Ferret, accablé par la violence de sa maladie, apprend que ces lâches ennemis s'avancent au nombre de douze pour lui arracher la vie; cette nouvelle ranime ses forces abattues;

il est encore capable d'un dernier effort. Il se lève, saisit sa hache d'armes qu'il avait placée près de son lit, marche au-devant des Anglais, en tue cinq, et les sept autres ne trouvent leur salut que dans une fuite honteuse et précipitée. La maladie du héros français s'accrut par ce dernier exploit; bientôt elle le conduit au tombeau, et aussi religieux que brave, il meurt avec une pieuse tranquillité. Ferret, d'une taille gigantesque, joignait à l'intrépidité la plus grande une prudence naturelle qui l'éloignait de la témérité; son jugement était prompt et sûr, et son caractère simple et modeste. Né dans un état servile et élevé sans éducation, il dut à lui seul la grande réputation qu'il sut s'acquérir par ses exploits guerriers. Doué par la nature d'une force extraordinaire, il s'en servit pour défendre son pays; et, armé seulement dans les combats d'une hache tellement lourde que les hommes les plus robustes avaient peine à la soulever, il réalisa par ses terribles coups ces faits d'armes si surprenants dont les romans de chevalerie nous offraient seuls des exemples.

B. M—s.

FERRET (Emile), l'un des bons jurisconsultes du 16e. siècle, naquit à Castel-Franco dans la Toscane, en 1489. Sa famille, noble et ancienne, était originaire de Ravenne. Il commença à douze ans l'étude du droit civil et du droit canon à Pise, et la continua ensuite à l'académie de Sienne. Il était également instruit dans les belles-lettres. Après avoir terminé ses études, il se rendit à Rome, où il fut d'abord secrétaire du cardinal Salviati. Ayant soutenu avec beaucoup d'éclat des thèses devant une nombreuse assemblée d'évêques et de cardinaux, il fut reçu avocat à l'âge de dix-neuf ans. C'est alors qu'il prit le prénom d'*Emile*, au lieu de celui de *Dominique* qu'il portait auparavant. Ferret n'était pas seulement un homme de cabinet; sa capacité pour les affaires était si bien connue, que Léon X le prit pour son secrétaire. Il quitta cet emploi après l'avoir exercé pendant quelques années, et se retira dans sa patrie, où, ayant séjourné quelque temps, il se mit à la suite du marquis de Montferrat, qui commandait une partie de l'armée que Lautrec conduisait à la conquête de Naples en 1528. Cette expédition ayant manqué, Ferret vint en France, et enseigna le droit à Valence avec tant d'éclat, que François Ier. le fit conseiller au parlement de Paris. Ce prince l'employa dans des négociations avec les Vénitiens et les Florentins. Il s'en tira avec tant d'habileté, que le marquis de Montferrat l'envoya aussi auprès de Charles-Quint, qu'il accompagna dans son expédition d'Afrique. Il se trouva à l'entrevue de François Ier., de Charles-Quint et du pape Paul III, à Nice en 1538. S'étant défait de sa charge de conseiller au parlement, il fut à Lyon et ensuite à Florence, où il obtint le droit de bourgeoisie. Il vint terminer sa carrière à Avignon, où on l'appela pour y professer le droit. Il mourut dans cette ville le 15 de juillet 1552. Il a écrit plusieurs ouvrages sur le droit, ainsi qu'un commentaire sur Tacite. Il tenait pour maxime, qu'on profitait plus par la pensée et la méditation que par la lecture. On trouve sa vie dans les *Vitæ clarissimorum jurisconsultorum* de Buder, Iéna, 1722, in-8.

B—i.

FERRETI (Nicolas), habile grammairien du 15e. siècle, ouvrit à Venise une école qui fut fréquentée de toutes les parties de l'Italie, et publia plusieurs ouvrages qui ajoutèrent encore à sa réputation. Le re-

cueil en a été imprimé à Venise en 1507, in-fol. Cette édition, remarquable par la beauté de son exécution, est dédiée au doge Léonard Loredano. Parmi les opuscules qu'elle contient on doit distinguer celui qui a pour titre : *De eloquentiâ linguæ latinæ servandâ in epistolis, et orationibus componendis præcepta.* On en connaît deux éditions séparées, in-4°., l'une de Forli, 1495, et l'autre de Paris, sans date. On ignore les particularités de la vie de N. Ferreti ; mais on sait qu'il mourut en 1523. — Ferreti (Jules), jurisconsulte, fils du précédent, naquit à Ravenne en 1480. Après avoir fait d'excellentes études sous la direction de son père, il fréquenta les universités d'Italie, et fut reçu docteur en droit. Il dut à son seul mérite des protecteurs puissants qui se chargèrent de sa fortune. Le pape lui conféra les titres de chevalier et de comte du palais de Latran, et l'empereur Charles-Quint le nomma intendant de la Pouille. Ferreti était doué d'un caractère affable ; il aimait la justice, et la rendait avec impartialité. Aux qualités de l'honnête homme il joignait les vertus du chrétien. Plein de zèle pour le maintien de la foi, il avait entrepris un ouvrage contre les protestants ; mais il mourut avant de l'avoir terminé, à San Severo dans la Pouille en 1547 ; il était alors âgé d'environ soixante ans. On a de lui : I. *Consilia et tractatus varii*, Venise, 1562, in-4°.; II. *De re et disciplinâ militari unicus tractatus*, Venise, 1575, in-fol : cet ouvrage est très rare. Ferreti se proposait de le dédier à Charles-Quint ; mais il mourut avant d'avoir pu exécuter son projet, et ce fut son fils qui en resta chargé. On trouve en tête la Vie de l'auteur, par Jérôme Rossi (*Rubeus*), son compatriote et son ami ; III. *De jure et re navali, et de ipsius rei navalis et belli aquatici præceptis legitimis liber*, Venise, 1579, in-4°. Suivant David Clément cet ouvrage n'est pas moins rare que le précédent. Il a été réimprimé dans les *Tractatus magni universi juris*, tom. XII, Venise, 1584. On a inséré dans le même volume deux autres opuscules de Ferreti, l'un *De gabellis, publicanis, muneribus et oneribus*, et l'autre *De duello*. — Ferreti (Jean-Pierre), frère du précédent, né à Ravenne en 1482, embrassa l'état ecclésiastique, et parvint par ses talents aux premières dignités de l'Eglise. Il fut d'abord pourvu de l'évêché de Milazzo en Sicile, gouverna ce diocèse avec sagesse pendant plusieurs années, et fut ensuite transféré à Lavello au royaume de Naples. Il se démit de cet évêché à raison de son grand âge, et mourut quelque temps après, en 1557. Cet illustre prélat, dit Tiraboschi, fut un écrivain infatigable, et il est peu de genres de littérature qu'il n'ait cultivés, comme le prouve le catalogue de ses ouvrages publié par l'abbé Ginanni (*scritt. Ravenn.*, tom. Ier., n°. 228.) Les opuscules qu'on a imprimés de Ferreti sont peu importants ; mais on distingue parmi ses manuscrits des *Mémoires* (en latin) *relatifs à l'exarchat de Ravenne*, un Poëme sur la fondation de Rovigo (*De origine urbis Rhodiginæ*) qu'on avait attribué par erreur à François Bansoni, et un autre *De Hadriâ civitate*. On peut consulter pour plus de détails la Bibliothèque des écrivains de Ravenne, par l'abbé Ginanni. W—s.

FERRETI (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Vicence en 1639, fit ses études avec distinction dans les écoles publiques de cette ville, et entra

ensuite dans l'ordre des bénédictins de la congrégation du Mont-Cassin. Il s'appliqua avec beaucoup d'ardeur à la recherche des antiquités, et entreprit plusieurs ouvrages qu'il ne put terminer, ayant été enlevé par une mort prématurée en 1682, à l'âge de quarante-trois ans. Le seul livre qu'il ait publié est intitulé : *Musæ lapidariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol., rare. C'est le recueil de toutes les inscriptions en vers qui se trouvent dans Gruter ; l'auteur y en a ajouté plusieurs d'inédites, et a donné l'explication de toutes ces petites pièces dans des notes très savantes. Il dédia cet ouvrage au dauphin, et Louis XIV l'en récompensa par un présent considérable. Ce prince, qui cherchait à fixer dans ses états tous les hommes de mérite, lui fit même offrir le titre de son historiographe avec une pension, s'il voulait venir habiter la France ; mais il mourut au milieu des préparatifs de son voyage. Le P. Ferreti avait donné la liste de douze ouvrages qu'il se proposait de faire paraître successivement. Dans le nombre, on doit surtout regretter la perte des suivants : I. *Bibliothecarum deperditarum opus* : c'était le catalogue des ouvrages grecs et latins qui ne nous sont point parvenus, et qu'il évalue à près de cent mille ; II. *Antiquorum subterranea* : c'était l'indication des morceaux les plus précieux de l'antiquité qui ont été retrouvés dans des fouilles, et la liste de ceux qu'on pouvait espérer de recouvrer par de nouvelles recherches. — FERRETI (Jules), jurisconsulte italien du 16e. siècle, a publié : *De jure et re navali*, Venise, 1579, in-4°. — FERRETI (François) d'Ancône, vivant au 16e. siècle, a publié : *Della Osservanza militare libri due*, Venise, 1575, in-4°., fig., dans lesquels il traite de la discipline, des uniformes et de tout ce qui concerne les devoirs du soldat envers sa patrie et ses supérieurs. — FERRETI (Marc-Antoine) de Venise, publia dans cette ville : *Mirinda*, pastorale en cinq actes et en vers, 1613, in-4°. — FERRETI (François) donna à Ancone : *I diporti notturni, dialoghi Familiari*, 1580, in-8°. — Enfin FERRETI (Laurent) a terminé avec Veneroni le *Dictionnaire Italien-Français* d'Antoine Oudin, Paris, 1681, in-4°., deux tomes.

W—s.

FERRETO, historien, né à Vicence vers la fin du 13e. siècle, passe pour un de ceux qui contribuèrent le plus à faire renaître en Italie le goût des bonnes études. Il écrivait avec une égale facilité en vers et en prose, et n'est pas moins estimé comme poëte que comme prosateur. On ne connaît presque aucune particularité de la vie de Ferreto, qui vivait encore après 1330. On a de lui : I. *Ferreti, poëtæ Vicetini suorum et paulò antè actorum temporum historia.* Cette histoire est divisée en cinq livres ; elle commence en 1250, à la mort de Frédéric II, finit à l'année 1318, et comprend par conséquent une des époques de l'histoire d'Italie les plus fécondes en grands événements. La lecture de cet ouvrage est très intéressante ; mais on a reproché avec raison à l'auteur de s'être quelquefois rendu inintelligible par son trop grand scrupule à n'employer que des termes élégants. Muratori a inséré cette histoire dans ses *Scriptores rerum Italicarum*, tom. IX ; mais on croit qu'il existait des lacunes dans les deux manuscrits dont il s'est servi.

Le savant éditeur a recueilli dans le même volume les poésies de Ferreto; II. *De Scaligerorum origine, libri IV.* Le style de ce poëme n'est pas exempt d'enflure ni de mauvais goût. Tiraboschi le trouve cependant supérieur à celui de toutes les productions du même temps; III. *in obitum Dantis poëtæ Florentini.* C'est une élégie de cent-dix vers sur la mort du célèbre Dante; IV. *in excessum Benevenuti de Campesanis poëtæ Vicetini;* autre élégie de cent-cinquante-cinq vers; V. *ad Albertum Mussatum vatem patavinum.* Cette pièce roule encore sur la mort de Campesanis. Ferreto a laissé d'autres pièces peu importantes, si on en excepte ses *Priapeia*, dont Pagliarini a publié le commencement dans le livre VI de son *Histoire de Vicence.* Vossius remarque que plusieurs passages de cette histoire sont extraits mot à mot de celle de Ferreto. W—s.

FERRI, ou FERRO (Alphonse), médecin italien du 16e. siècle. Les biographes ne sont pas d'accord sur sa patrie, bien qu'il ait joui d'une grande réputation. La plupart le font napolitain; quelques autres prétendent qu'il naquit à Faenza; mais tous s'accordent à dire qu'il enseigna avec beaucoup de célébrité la chirurgie à Naples, et l'anatomie à Rome; qu'il fut premier chirurgien du pape Paul III, et mourut octogénaire vers 1575. Les ouvrages de Ferri ne sont pas de simples compilations; ils renferment tantôt des idées véritablement neuves, tantôt des améliorations utiles, quelquefois des préceptes erronés ou des hypothèses frivoles : I. *De ligni sancti multiplici medicinâ et vini exhibitione libri quatuor*, Rome, 1507, in-4°. Le gaïac y est présenté comme une sorte de panacée propre à guérir les maladies les plus dissemblables, et notamment la syphilis, dont il est proclamé le spécifique. L'auteur avoue cependant que, dans certains cas rares, le mal est tellement opiniâtre qu'on est forcé de recourir au mercure. Cette production ne manque pas d'intérêt, aussi fut-elle généralement accueillie, réimprimée à Bâle, à Paris, insérée dans l'*Aphrodisiacus* de Luisini, traduite en français, en allemand, etc.; II. *De sclopetorum sive archibusorum vulneribus libri tres; Corollarium de sclopeti ac similium tormentorum pulvere; De carunculâ sive callo quæ cervici vesicæ innascitur opusculum*, Rome, 1552, in-4°.; Lyon, 1553, in-4°. Ce traité de chirurgie militaire est un des plus anciens, et la doctrine n'en est pas toujours judicieuse. Ferri suppose une qualité vénéneuse aux plaies d'armes à feu, ce qui le conduit à une mauvaise méthode thérapeutique. Le tire-balle qu'il a inventé, et qui rappelle son prénom (Alphonsin), n'a jamais été fort usité, et de nos jours il ne figure plus que dans les *Armamentaria chirurgica* de Scultet, de Garengeot, de Brambilla. Pour remédier aux callosités, ou plutôt aux rétrécissements du canal de l'urètre et du col de la vessie, Ferri indique l'usage des bougies, qui depuis a été proposé comme nouveau par certains chirurgiens manquant d'érudition ou de bonne foi. C.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville, en 1689, étudia la peinture sous Piètre de Cortone, dont il imita si habilement la manière, qu'on eut souvent occasion de confondre les ouvrages de l'élève avec ceux du maître. Celui-ci ayant abandonné le séjour de Florence, Ciro

Ferri fut choisi pour terminer les admirables peintures du palais Pitti. Il s'en acquitta avec beaucoup de succès, et le grand-duc de Toscane, non content de lui assigner une forte pension, le nomma chef de l'école florentine. Après avoir achevé ces travaux, Ciro-Ferri retourna dans sa ville natale, où, à l'exemple de son maître, il partagea ses occupations entre l'architecture et la peinture. Plusieurs palais et de grands autels furent élevés sur ses dessins, et le pape l'employa, en outre, à faire des cartons pour le Vatican. Dans ses moments de loisir, il s'amusait à dessiner pour les bréviaires, les titres de livres et les thèses, des figures auxquelles les amateurs ne manquèrent pas de mettre un très haut prix. François Spierre et Corneille Bloëmaert n'ont pas dédaigné de graver ces petits sujets. La mort de Ciro-Ferri fut, dit-on, causée par la jalousie qu'il avait conçue contre le Bacici, au sujet de la coupole de Santa Agnèse, à Rome (place Navone). On prétend qu'ayant peint d'un ton un peu faible la partie supérieure du dôme, il eut la douleur de voir son coloris presque entièrement éclipsé par les peintures beaucoup plus riches et plus vigoureuses, que le Bacici exécuta au-dessous des siennes, dans la même église. Rien de moins certain que ces sortes d'anecdotes; il y en a trop du même genre dans les vies des peintres, pour qu'elles puissent être également vraies. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que lorsque Ciro-Ferri mourut, le pape lui fit rendre de grands honneurs, et qu'il fut porté magnifiquement à *Santa Maria in Trastevere*. Il était d'une famille riche (son père lui avait laissé plus de 30,000 écus de biens), mais quoique cette belle fortune l'eût mis en état de ne travailler que pour la gloire, il ne laissait pas de se faire payer chèrement. Il aimait le luxe, et faisait d'énormes dépenses. Comme nous l'avons déja dit, on ne distingue pas aisément ses dessins de ceux de Pietre de Cortone. Les artistes cependant croyent reconnaître le crayon ou la plume de Ciro-Ferri à quelques signes particuliers, notamment à la légèreté du trait, plus élégant et plus exact dans les dessins de l'élève que dans ceux du maître. On remarque aussi que Ciro-Ferri esquissait plus négligemment les pieds et les mains, que les autres parties du corps. Sa manière de peindre, d'ailleurs, était grande et facile, et il ne le cède à aucun de ses contemporains, pour la beauté de la composition. On ne lui reproche que d'avoir trop peu varié le caractère de ses figures, et de ne leur avoir pas toujours donné une expression assez animée. Ses plus belles productions sont à Florence et à Rome. Il est à regretter que la mort l'ait empêché de terminer la coupole de Sainte-Agnès, et surtout qu'on ait choisi le moins habile de ses élèves (Corbellini) pour continuer ce grand ouvrage. F. P—T.

FERRI (Paul), naquit à Metz, le 24 février 1591, d'une ancienne famille de robe. Pendant le cours de ses études à l'académie protestante de Montauban, il y publia, en 1610, un recueil de poésies assez médiocres. C'était le fruit de sa jeunesse (1). Comme il se disposait au ministère évangélique, il annonça au public son renoncement à ce genre frivole d'occupations, par ces mots qui terminaient son avertissement : *Sat ludo*

(1) Ces *premières Œuvres poétiques* se composent de sonnets, de stances, et d'une pastorale en six actes, intitulée : *Isabelle, ou le Dédain d'Amour*, suivie des *Gloires d'Isabelle*. Cette pastorale, dit-il, lui fut pillée par C. S., sieur de la Croix, avocat, qui la fit réimprimer en 1629, sous le titre de *la Climène*, tragi-comédie. L'une ne vaut pas mieux que l'autre. D. L.

mugisque datum. Ayant été fait ministre l'année suivante, il exerça les fonctions de cette charge d'une manière très distinguée, et sans la moindre interruption pendant soixante ans, jusqu'à sa mort, arrivée le 27 décembre 1669. On mit au bas de son portrait ce distique qui marque l'estime qu'on faisait de lui :

Tales si multos ferrent hæc sæcula ferri,
In ferri sæclis aurea sæcla forent.

C'était un homme de belle prestance, qui avait un air vénérable, des manières gracieuses et polies, et jouissait d'une grande considération auprès des plus éminents personnages. La maladie cruelle dont il fut affligé les dernières années de sa vie, n'altéra point son aménité naturelle. A sa mort on lui trouva quatre-vingts petites pierres dans la vessie. Ferri était d'un caractère très pacifique. Il gémissait des divisions qui régnaient entre les protestants, ne désespérait pas de pouvoir les terminer, et entretint à ce sujet une correspondance avec Duræus, l'apôtre de la réunion. Il avait publié en 1654 un *Catéchisme général de la Réformation*, pour prouver qu'elle avait été nécessaire, quoiqu'avant qu'elle existât on put se sauver dans l'église romaine. Ce fut par la réfutation de ce catéchisme que le jeune Bossuet, alors chanoine et archidiacre de Metz, entra dans la carrière de la controverse, et sa réfutation parut si triomphante, que les protestants reprochèrent à leur ministre d'avoir donné trop de prise sur lui à son adversaire. Le ton de sagesse que Bossuet mit dans cette discussion, lui mérita la confiance de Ferri; il en résulta quelques années après une conférence, suivie d'une correspondance entre les deux antagonistes, qui avait pour objet la réunion des réformés à l'église romaine. La cour n'était pas étrangère à cette negociation. Les ministres protestants en ayant eu connaissance, il fut question de destituer leur confrère. Ce projet, dont les pièces sont imprimées à la fin de la correspondance de Bossuet, n'eut pas de suite. Mais ce savant abbé rendit un hommage authentique à la bonne foi, à la sincérité, au savoir, à l'esprit conciliant et pacifique de son antagoniste. Gui Patin prétend que longtemps auparavant, Ferri était un des ministres gagnés par le cardinal de Richelieu pour réunir les deux religions, et qu'il touchait 500 écus du pension pour cela; mais Ancillon, qui avait été pendant vingt ans le collègue de Ferri, rejette cette assertion comme une calomnie. Outre les deux ouvrages dont on a parlé, nous avons encore de Ferri : I. *Scholastici orthodoxi specimen*, Gutstad (Genève), 1616, in-8. L'objet de ce livre, qui eut de la vogue dans le temps, était de prouver que la doctrine des protestants sur la grâce avait été enseignée par beaucoup de scholastiques; II. *Le dernier désespoir de la tradition contre l'Écriture*; III. *Vindiciæ pro scholastico orthodoxo*, Leyde, 1630; IV. *Remarques d'histoire, sur le discours de la vie et de la mort de St. Livier, et le récit de ses miracles, nouvellement publiés par le sieur de Ramberviller.* La crainte de se faire une querelle fâcheuse avec cet auteur, l'obligea de garder l'anonyme; V. *Oraisons funebres de Louis XIII et de la reine mère Anne d'Autriche.* Il a laissé en manuscrit des *Sermons* qui avaient eu un grand succès (1) et quatre volumes in-fol. de *Recherches sur l'Histoire de Metz*, où l'on trouve des choses curieuses et interessantes. Il avait travaillé long-

(1) Selon D. Calmet, il y en avait douze cents sur la seule Epître de S. Paul aux Hébreux.

temps à l'*Histoire de la Réformation, dans la ville de Metz*, pour l'opposer à celle qu'avait donnée M. de Meurisse, évêque de Madaure, suffragant de Metz. Tous ces manuscrits se conservent dans sa famille. T—D.

FERRIER (S. VINCENT), naquit à Valence, en Espagne, d'une honnête et ancienne famille, le 23 janvier 1357. Dès ses premières années, Vincent fit présager les talents et les vertus qu'il devait faire éclater un jour, aussi ses parents ne négligèrent rien pour lui procurer une éducation qui pût réaliser de si belles espérances. A douze ans il commença ses études de philosophie, il entreprit ses cours, et on assure que, lorsqu'il eût atteint sa dix-septième année, on ne connaissait ni philosophe ni théologien dans les écoles de Valence, qui eût autant de réputation que lui. En 1374, il entra dans l'ordre de St.-Dominique, et en 1384, il fut reçu docteur en théologie à Lérida, où il fit connaître pour la première fois, son talent distingué pour la chaire. De retour à Valence, il y occupa pendant six ans la place de théologal dans la cathédrale. Le cardinal de Luna (*Voy.* BENOÎT, anti-pape), légat de Clément VII, en passant par cette ville, connaissant le mérite de Vincent, et ayant appris la grande réputation qu'il s'était déjà acquise, l'emmena en France, où il le retint plusieurs années. C'est pendant son séjour à Paris, que Vincent composa ses premiers ouvrages de piété, tels que son *Traité de l'Homme intérieur*, un autre sur l'*Oraison Dominicale*, et un troisième intitulé: *Consolations dans les tentations contre la Foi.* Croyant son ministère plus utile en Espagne, il prit congé du cardinal en 1393, et alla reprendre ses prédications dans le royaume de Valence; mais ce prélat ayant été élevé au pontificat l'année suivante, par une partie du clergé, sous le nom de Benoît XIII, ordonna à Vincent de venir le rejoindre à Avignon, où il le fit son confesseur et maître du sacré palais. L'élection de ce pape avait suscité un grand schisme dans l'église, et c'était en vain que Vincent Ferrier avait plusieurs fois insinué à son pénitent de faire le sacrifice de ses propres intérêts pour l'union et la tranquillité des peuples chrétiens. Fatigué d'une cour tumultueuse, et rebuté de la résistance du pape à ses pieuses exhortations, il s'en sépara, malgré ses instances, et alla prêcher l'évangile en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Ecosse et en Irlande. Sa réputation augmentant de jour en jour, tous les monarques chrétiens se disputaient à l'envi la satisfaction d'avoir dans leurs états un homme si célèbre et par sa doctrine et par sa piété. Le duc de Bretagne, Jean V, lui envoya une députation, pour le prier de venir faire des missions dans ses provinces. Saint Vincent y accéda. L'évêque, avec son clergé, le duc, la duchesse, accompagnés de tous les magistrats, lorsqu'ils apprirent qu'il était à une lieue de distance de Vannes, allèrent audevant de lui et on le porta en triomphe dans la ville : telle était l'estime et la vénération qu'il inspirait. Outre sa vaste érudition, une rare éloquence, et le don de parler plusieurs langues, il avait un bel organe, et s'énonçait avec une clarté et une facilité merveilleuses. Quand il prêchait, soit dans les églises, soit dans les places publiques ou les campagnes, l'émotion qu'il causait était si grande, que les gémissements de son auditoire le forçaient souvent à s'interrompre. Rien ne pouvait résister à la ferveur de son zèle, à la force, à l'énergie de ses discours. On avait une telle idée de ses lumiè-

res et de son influence sur les peuples, qu'à son retour en Espagne il fut élu député par les états de Valence, pour concourir à la nomination d'un successeur à la couronne d'Arragon. Le roi Martin étant mort, don Pèdre de Luna, fils naturel de ce roi, le comte d'Urgel, et l'infant don Ferdinand de Castille prétendaient à ce royaume. Les droits légitimes de ce dernier étaient encore appuyés par ses talents militaires et ses vertus vraiment royales (1). Vincent ne tarda pas à se décider en sa faveur. S'étant rendu aux états d'Arragon, il harangue le peuple, le persuade, l'entraîne, et d'une commune voix, don Ferdinand est proclamé souverain. Le schisme de l'église faisant de plus en plus de funestes progrès, par l'obstination de Benoît XIII, St. Vincent fut appelé en 1415, au concile de Constance. Là, il abandonna entièrement les intérêts de ce pontife : bientôt après, il assista à la conférence entre l'empereur et le roi d'Arragon, et d'après l'édit de ce dernier, il alla prêcher aux peuples pour les détacher de l'obéissance d'un pape dont l'ambition et l'opiniâtreté avaient si long-temps troublé la paix de l'église. Sollicité de nouveau par le duc de Bretagne, Vincent était retourné à Vannes, mais à peine eut-il repris ses missions, qu'il fut attaqué de sa dernière maladie, et il expira au milieu des regrets de la cour et des larmes des peuples, le 5 avril 1415, à l'âge de soixante-deux ans. Calixte III le mit au nombre des saints, le 8 octobre 1455. Il avait continué ses missions pendant l'espace de vingt-cinq ans, au milieu du jeûne et des austérités de pénitence. Presque tous les royaumes de l'Europe voulurent l'entendre. Les nations les moins polies, les hommes les plus corrompus, les infidèles les plus obstinés, ne pouvaient résister à la prédication de St. Vincent. Indépendamment de ses vertus chrétiennes, ses talents et ses rares qualités le rendirent l'homme le plus remarquable, le plus respecté de son siècle, et celui qui produisit le plus de bien. Partout où il alla il civilisa les mœurs, chassa le crime, et rendit les hommes meilleurs. Il a laissé plusieurs ouvrages : I. un petit *Traité de Logique*, qui fut son premier essai ; II. un autre *sur le Schisme*, adressé à don Pierre III d'Arragon, en 1380 ; III. *de la Fin du Monde et de la Science de la Vie spirituelle* ; IV. *sur la Dignité ecclésiastique* ; V. *des deux Avènements de l'Antechrist* ; VI. *des Lettres à Benoît XIII et à trois rois d'Arragon* ; VII. *une Explication de l'Oraison dominicale* ; VIII. *un volume de Sermons* (tous les autres Sermons qu'on lui attribuait, ont été reconnus apocryphes). Ces ouvrages ont été imprimés à Valence, 1491, 4 vol. in-fol. Sa vie, écrite par Ranzano, évêque de Lucera, lors de sa canonisation, est insérée dans le *Recueil des Bollandistes*. B—s.

FERRIER (Boniface), frère du précédent, général des Chartreux, naquit à Valence en Espagne, en 1355 ; il s'appliqua à l'étude du droit, prit le bonnet de docteur dans l'université de Lérida, et exerça la première magistrature de sa ville natale. Il se maria et eut onze enfants. Étant devenu veuf, et ayant perdu sept filles et deux fils, il résolut d'embrasser la vie monastique. Il fut confirmé dans ce pieux dessein par S. Vincent Ferrier, son frère. Boniface vendit son bien, et en distribua le prix aux pauvres, à l'exception d'une petite partie qu'il réserva pour mettre à l'abri

(1) Ferdinand était fils de Jean I de Castille et d'Éléonore, fille de Pierre II d'Arragon, sœur de don Martin.

du besoin deux fils qui lui restaient, et qui étaient encore en bas-âge. S'étant ainsi débarrassé du fardeau des affaires humaines, il entra chez les Chartreux, dans la maison de la Porte du Ciel, en 1396. Il était alors âgé de quarante-un ans. Il prit les ordres sacrés, et se livra tout entier à l'étude des saintes lettres, et à l'acquit de ses devoirs religieux. Il fut élu général de son ordre, en 1402, après la mort de Guillaume Raynaud, et il gouverna avec sagesse. L'église alors était déchirée par le schisme, et plusieurs papes se disputaient le souverain pontificat. L'ordre des Chartreux s'était ressenti de cette division, Urbain VI (Barthélemi de Prignano), non reconnu en France, ayant fait élire un général par les religieux de son obédience. Etienne de Sienne se trouvait revêtu de cette dignité en 1410. On lui proposa, ainsi qu'à Boniface, de se démettre, afin qu'on pût élire un général qui réunît l'ordre entier sous sa direction. Tous deux y consentirent. Boniface se retira dans la maison de la Porte du Ciel, dont il était prieur. Benoît XIII (Pierre de Luna), l'un des papes concurrents, avec lequel il était lié, l'en fit sortir et l'obligea de reprendre ses fonctions. Boniface assista même pour cet anti-pape au concile de Pise; mais Benoît ayant été sollicité vainement d'abdiquer le souverain pontificat, pour qu'on pût rendre la paix à l'église et rétablir l'unité, et s'obstinant à se regarder comme pape légitime, malgré le vœu et les décisions du concile de Constance, Boniface abandonna son parti et mourut quelque temps après. Sainte-Marthe fixe sa mort au 27 avril 1417. Quelques-uns prolongent sa vie jusqu'en 1419. On a de lui : I. un *Traité* dans lequel il examine pourquoi peu de religieux de l'ordre des Chartreux ont été canonisés, et pourquoi on cite peu de miracles qu'ils ayent faits; II. une *traduction de la Bible*, en espagnol; III. un *Traité adressé à Boniface, religieux du même ordre*; IV. *De approbatione ordinis liber unus*. Enfin des *Sermons* et des *Lettres*. Il était grand zélateur de la discipline régulière. L—y.

FERRIER (Arnaud du), célèbre jurisconsulte, naquit à Toulouse, vers l'année 1508. Après avoir terminé ses premières études, il fut envoyé en Italie, pour suivre les cours des principales universités, et recevoir les leçons des savants hommes qui en faisaient alors l'ornement. Il fut reçu docteur en droit à Padoue, à l'âge de vingt-deux ans, avec une telle distinction, qu'à son retour à Toulouse les magistrats lui offrirent tout d'une voix la chaire de cette science, que la mort du titulaire venait de laisser vacante. La réputation de du Ferrier s'étendit bientôt par toute la France, et le cardinal de Tournon, qui s'était déclaré le protecteur de tous les hommes de mérite, lui fit obtenir une charge de conseiller au parlement. Quelques années après, Henri II le fit venir à Paris, le nomma président à la chambre des enquêtes, et lui donna d'autres marques de sa bienveillance. En 1559, du Ferrier prononça à la rentrée des chambres, une mercuriale, dans laquelle on crut apercevoir quelques allusions au supplice du malheureux Anne du Bourg; c'en fut assez pour le faire soupçonner de partager les opinions des protestants et occasionner sa disgrâce; mais elle ne fut pas de longue durée, puisqu'il fut député pour le roi au concile de Trente. Il y fit, en 1562, une harangue où il attaqua les prétentions de la cour de Rome avec une telle violence, que tout le clergé en fut consterné. Il fut obligé

de quitter le concile, à la demande d'une partie des prélats, et fut envoyé à Venise avec le titre d'ambassadeur, dont il soutint la dignité en vendant une portion de ses biens, attendu que les circonstances malheureuses où se trouvait la France, empêchaient qu'on ne lui payât son traitement. Brantôme rapporte que du Ferrier, pendant son ambassade à Venise, allait quelquefois faire des leçons publiques de droit à Padoue, et que le roi lui en témoigna son mécontentement à son retour en France. Il est plus facile de croire que les opinions de du Ferrier furent la véritable cause de sa nouvelle disgrâce. Le roi de Navarre, alors chef du parti des protestants, profita de cette circonstance pour l'appeler à sa cour, où il lui donna le titre de son chancelier. Dès ce moment, du Ferrier fit profession ouverte de Calvinisme. Il mourut au mois d'octobre 1585, à l'âge d'environ soixante-dix-neuf ans, du chagrin de voir se prolonger les troubles de la ligue. C'était un homme très instruit, ayant conservé le goût de l'étude même dans sa vieillesse, puisqu'il avait plus de soixante ans lorsqu'il commença à apprendre les langues orientales, afin de pouvoir lire les Saintes-Ecritures dans les originaux. Il avait connu Fra-Paolo pendant son séjour à Venise, et on croit qu'il lui a fourni des notes pour son *Histoire du Concile de Trente*. Scévole de Sainte-Marthe a fait son éloge. Les *Mémoires et Ambassades* de du Ferrier forment 3 vol. in-fol. On en conserve deux exemplaires manuscrits à la bibliothèque impériale. W—s.

FERRIER (AUGER), docteur en médecine, naquit en 1513, dans les environs de Toulouse. Il avait accompagné l'étude de la médecine de celle des sciences mathématiques, pour lesquelles il avait un penchant décidé. Il en possédait la connaissance à un haut degré, et s'adonnait particulièrement aux rêveries de l'astrologie judiciaire, fort en crédit de son temps. Il vint se fixer à Paris, et à la faveur d'un extérieur fort agréable, d'une politesse recherchée, d'une conversation spirituelle et persuasive, et enfin de ses talents dans l'astrologie, il fut bientôt admis dans la confiance et la familiarité des personnages les plus illustres. Le cardinal Bertrand, qui lui était attaché, le détermina à l'accompagner à Rome. Il ne tarda point à jouir dans cette ville de la même célébrité et de la même vogue qu'à Paris. De retour en France, il choisit Toulouse pour son séjour. Ferrier y exerçait paisiblement la médecine, lorsqu'il s'engagea dans une discussion polémique fort vive contre Jean Bodin, au sujet des *six Livres de la République*, dont ce dernier était auteur. La dispute prit un caractère acrimonieux, et Ferrier, âgé de soixante-quinze ans, composait une nouvelle attaque contre son adversaire lorsqu'il mourut, en 1588, d'une maladie inflammatoire dont la discussion dans laquelle il s'était engagé fut probablement la cause. On a de lui : I. *De diebus decretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*, Leyde, 1541, 1549, in-16; II. *Liber de Somniis*, Leyde, 1549, in-16, avec les Traités d'Hippocrate, de Galien et de Synesius sur les Insomnies; III. *De Pudendagrâ, lue Hispanicâ, libri duo*, Toulouse, 1553, in-12, plusieurs fois réimprimé; IV. *De radice chinæ liber*, *quo probatur diversam esse ab apio*, Toulouse, 1554, in-8°.; V. *Vera methodus medendi*, *duobus libris comprehensa. Castigationes medicinæ*, Toulouse, 1557, in-8°., Leyde, 1574, 1602, in-8°.; VI. *Avertisse-*

ment à Jean Bodin, sur le quatrième livre de sa République, Toulouse, 1580, in-8°., etc. F—R.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant comme son père, professa la théologie dans l'académie de Nîmes; il était né dans cette ville après le milieu du 16e. siècle, et mourut à Paris le 26 septembre 1626, converti depuis treize ans à la religion romaine. Personne cependant ne s'en était plus montré l'antagoniste. Il avait soutenu dans une thèse publique que le pape était l'Antechrist, et cette proposition reproduite au synode national de Gap, y avait reçu par ses soins une sanction solennelle. Ces sottises théologiques se trouvaient malheureusement liées à des intérêts politiques, et plus un ministre avait d'influence dans son parti, plus la cour tâchait de l'intimider ou de le séduire. L'ambition de Ferrier ne résista pas aux offres dont on sut l'éblouir. Les premiers doutes sur sa fidélité s'élevèrent au synode de Saumur; celui de Privas crut avoir acquis des preuves certaines de sa défection, et l'excommunia. Ferrier en réclama alors ouvertement le prix: il fut nommé conseiller au présidial de Nîmes; mais son installation dans cette charge occasionna une émeute, et sans le secours des magistrats et du consistoire, c'était probablement fait de lui. Transplanté à Paris avec toute sa famille, il fit abjuration entre les mains du cardinal Duperron, et reconnut pour des blasphêmes, dans un ouvrage qu'il publia presque aussitôt, tout ce qu'il avait précédemment dit du pape. Cette rétractation et sa conversion, dont elle fut la suite, ne restèrent pas sans récompense: la ville de Nîmes eut ordre d'acheter les biens de Ferrier, et de lui payer une assez forte somme à titre d'indemnité. Estimé de Richelieu et de Louis XIII, il fut employé dans plusieurs affaires importantes, et surtout à cette guerre de plume à laquelle les souverains ne dédaignent pas quelquefois de descendre. La France, pendant la guerre de la Valteline, avait fait alliance, par le traité de Compiègne, avec les Hollandais. Les écrivains aux gages du cabinet de Madrid déchaînèrent contre cette union d'un prince catholique avec un état protestant. Ferrier répondit à ces diatribes par un ouvrage intitulé: *le Catholique d'état*, ou *Discours politique des alliances du Roi très chrétien, contre les calomnies des ennemis de son état*, 1625, in-8. Les Espagnols, dans la réponse qu'ils firent à ce livre, le traitèrent de *scopæ Ferrieranæ;* mais il n'en resta pas moins estimé: il s'en fit trois éditions en un an. Quoique l'opinion publique de toute l'Europe en eût sanctionné les principes, ce succès n'empêcha pas, peu de temps après, le fameux Jansénius, de reproduire dans son *Mars gallicus*, à l'occasion d'un traité de Louis XIII avec les princes protestants d'Allemagne, les mêmes plaintes que le livre de Ferrier avait victorieusement repoussées, et ce qui est plus extraordinaire, le successeur du cardinal de Richelieu, dans la place de premier ministre, Potier, évêque de Beauvais, osa exiger, pour premier acte de son autorité, que les Hollandais, s'ils voulaient rester dans l'alliance de la France, rentrassent dans le sein de l'église catholique. Il est vrai que cette ineptie fit congédier ce prélat, et le gouvernement français, fidèle aux maximes qu'il avait fait soutenir par Ferrier, continua de penser que les états peuvent suivre des cultes différents, et avoir cependant des intérêts communs, et s'unir pour les défendre. Baillet a regardé, sans raison, le *Catholique d'état* comme un ou-

vrage pseudonyme de Sirmond : Jérémie Ferrier en est très certainement l'auteur. Il était le père de l'épouse du lieutenant-criminel Tardieu, de cette femme dont Boileau a fait un portrait si hideux, et qui, comme l'a dit Racine d'elle :

Aurait du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes,

et à qui son avarice attira, ainsi qu'à son époux, une fin si funeste.

V. S. L.

FERRIER et non FERRIÈRE (Louis), né à Arles en 1652, avait à peine achevé ses études, qu'il perdit son père ; il vint chez une de ses tantes à Avignon, et se fit bientôt remarquer par son goût et ses dispositions pour la poésie. La sainte-inquisition épblucha les vers qu'il faisait courir en manuscrit, et faute de mieux s'attacha à celui-ci :

L'amour, pour les mortels, est le souverain bien.

Ce vers parut téméraire, hérétique, scandaleux, mal sonnant, et contenant des propositions dangereuses. L'inquisition papale fit informer contre l'auteur, qui pour se soustraire à ses poursuites, fut contraint de se retirer sur le territoire français, et passa à Villeneuve lès-Avignon. Cependant Ferrier fit agir ses amis auprès du P. de Perussis, dominicain, grand inquisiteur. Par grâce spéciale, il obtint de venir faire amende-honorable, et rétractation, après quoi il reçut l'absolution, et l'affaire fut terminée. Cette persécution ayant dégoûté Ferrier du séjour d'Avignon, il vint à Paris, où le duc de St.-Aignan le prit sous sa protection, et lui confia l'éducation de ses enfants. Son protecteur le fit, en 1674, associer à l'académie d'Arles ; Ferrier fut aussi gouverneur de Charles-Louis d'Orléans, surnommé le chevalier de *Longueville* (tué en 1688, pendant le siége de Philipsbourg) ; il était aimé et estimé du grand Condé, qui même le logea dans son hôtel. Il hérita en 1687 de la terre de la Martinière, près de Caudebec, dans laquelle il se retira, et mourut en 1721. On a de lui : I. *Préceptes galants*, Paris, Cl. Barbin, 1678, in-12. C'est un poëme composé de différentes parties, qui sont : le Ravissement des Sabines, la Fable de Bacchus et d'Ariane, la Fable d'Achille et de Deidamie, celles de Dédale, de Mars et de Vénus, et celle de Céphale et Procris. Il contient des conseils aux amants, et c'est tout ce qu'il a de commun avec le célèbre poëme d'Ovide. On trouve à la suite un *Sonnet sur la Mort de Turenne*, et deux autres pièces qui avaient déjà paru, dit l'auteur, « soit dans le *Mercure galant*, ou autre part. » II. *Anne de Bretagne, reine de France*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1678, imprimée en 1679, in-12 ; III. *Adraste*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1680, imprimée en 1681, in-12 ; IV. *Montézuma*, tragédie en 5 actes et en vers, jouée en 1702, non imprimée ; V. *Histoire universelle de Trogue Pompée, réduite en abrégé, par Justin, traduction nouvelle, avec des remarques, par D. L. M.*, 1693, 2 vol. in-12. On croit que l'abbé G. Abeille y a eu part : les initiales D. L. M. signifient *De La Martinière*. Les rédacteurs du *Dictionnaire de la Provence* disent que *c'est le nom d'un fief qu'il avait* acheté *en Normandie*. Il en avait hérité, comme on l'a dit plus haut, et probablement du chef de sa mère, qui s'appelait Gabrielle de La Martinière. Les tragédies de Ferrier sont plus que médiocres ; sa version de Justin avait fait oublier celles de Claude de Seyssel, et de Colomby ; elle a été éclipsée à son tour par celle de l'abbé Paul. A. B—T.

FERRIÈRES (CLAUDE DE), docteur en droit de la Faculté de Paris, naquit en cette ville, en 1639. Il y enseigna d'abord la jurisprudence, dont il fut ensuite professeur à Reims. C'était un homme très laborieux : il fut le premier qui, dans les temps modernes, entreprit de traduire en français les livres du Droit romain. A l'exception cependant des *Institutes de Justinien*, qu'il traduisit en entier, il ne donna sous les titres de *Jurisprudence du Code*, du *Digeste* et des *Novelles*, que des analyses de ces compilations. Paris, 1677, 6 volumes in-4°. On lui doit en outre : I. un *Commentaire sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12 ; II. *Nouvelle Institution Coutumière*, 1692, 2 vol. in-12, 1702, 3 vol. in-12. Ferrières n'était pas assez versé dans l'étude du Droit français, pour faire un pareil ouvrage. Celui de Loisel, sur le même sujet, quoique plus ancien, est bien préférable ; III. *Cours et compilation de tous les Commentateurs sur la Coutume de Paris*, 1714, 4 vol. in-fol. On y trouve des observations de Le Camus, lieutenant-civil ; IV. *Introduction à la Pratique*, ouvrage utile, où l'on trouvait une définition exacte des termes du Palais, d'abord en un seul volume in-12. Il s'accrut considérablement dans la suite ; V. *la Science parfaite du Notaire*, 1684, in-4°. VI. *Traité des droits de patronage et de la présentation aux bénéfices*, Paris, 1686, in-4°. ; VII. *les Œuvres de J. Bacquet, augmentés de questions, décisions, arrêts*, etc., Paris, Denys Thierry, 1688, in-fol. On ne peut nier que les ouvrages de Claude de Ferrières n'aient servi à répandre la connaissance du Droit : ils eurent beaucoup de cours, et quoiqu'il travaillât pour vivre, les libraires en tirèrent plus de profit que lui. Claude de Ferrières mourut à Reims, le 11 mai 1714, à soixante-dix-sept ans. Sa hauteur, sa prévention pour ses sentiments, éloignèrent de lui la fortune, que son savoir et son esprit auraient dû lui procurer. — Claude-Joseph DE FERRIÈRES, son fils, suivit la même carrière. Il ne fit presque que perfectionner ou augmenter les ouvrages de son père. Il mit en 7 vol. la traduction des *Institutes*, que le dernier n'avait porté qu'à deux. Il y a joint des notes contenant l'application du Droit français au Droit romain, et une *Histoire du Droit romain*, formant le 7e. volume, Paris, 1760, in-12. Les 6 premiers volumes avaient paru dès 1719, Paris, Warin (lat. et fr.). L'*Introduction à la pratique* devint entre ses mains un *Dictionnaire de Droit*, 1740, Paris, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage perdit de son mérite en augmentant de volume. Boucher d'Argis y fit encore des additions, Paris, 2 vol. in-4. La *Science parfaite des Notaires* fut également portée à deux volumes in-4°., Paris, 1761, avec les additions de F. B. de Visme. M. Massé, notaire à Paris, a donné *le Nouveau parfait Notaire, ou la Science des Notaires de feu C.-J. de Ferrières, mise en harmonie avec les dispositions du code civil*, etc., 1805, 2 vol. in-4°., 4e. édition, 1813, 3 vol. in-4°. Claude-Joseph de Ferrières a été doyen de la faculté de droit de Paris. B—I.

FERRIÈRES (CHARLES-ELIE, marquis DE), membre de l'assemblée constituante, naquit à Poitiers le 27 janvier 1741, servit dans les chevau-légers, se maria, et mourut le 30 juillet 1804, au château de Marsay, près de Mirebeau, où il passait les deux tiers de l'année, pour se livrer à son goût pour l'étude. Il y était lorsque plusieurs gentilshommes de son

voisinage vinrent l'engager à se rendre à l'assemblée bailliagère de Saumur. « Je ne tardai pas (dit - il » dans ses *Mémoires pour servir à » l'histoire de l'assemblée constituante*) à démêler les intrigues qui » se préparaient. Chaque corps, chaque individu avait ses vues. Le parlement espérait s'accroître de tout » ce que les états-généraux ôteraient au » roi; la haute noblesse, secouer le » joug auquel l'avait soumise le cardinal de Richelieu; les capitalistes et » les rentiers voulaient assurer leur » créance et faire de la dette du roi » une dette de l'état. » Ce passage, extrait d'un des ouvrages du marquis de Ferrières, nous ramène à celui de ses écrits auquel il attachait sa réputation comme homme de lettres. Avant la convocation des états-généraux, il avait publié en 2 volumes in-12, *le Théisme*. Il y développe la doctrine de Descartes, de Mallebranche et de Locke, et se propose particulièrement de faire voir le sort réservé aux nations dont les mœurs et le gouvernement ne sont plus en rapport avec la religion établie. Ferrières a vécu par goût dans la retraite. Il y partageait son temps entre l'étude et la bienfaisance. Sa faiblesse ne lui permit pas de se hasarder à la tribune des états-généraux; mais il fit imprimer quelques-unes de ses Opinions. Les ouvrages de Ferrières, pour la plupart imprimés à Châtellerault, sont : I. *le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, 2 vol. in-12, 2ᵉ. édit., Paris, 1791; II. *les Vœux*, histoire véritable, 1 vol in-12; III. *Justine et St.-Flour*, *précédé d'un Entretien sur les femmes, considérées dans l'ordre social*, 2 vol. in-12; IV. *De la Constitution qui convient aux Français*, 1789, in-8°.; V. *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale*, 1790, in 8°.; VI. *Opinion contre l'arrestation du roi à Varennes*, 1791, in-8°.; VII. *Compte rendu à mes commettants*, 1791, in-8°.; VIII. *De l'état des lettres dans le Poitou, depuis l'an* 300 *de l'ère chrétienne jusqu'à l'année* 1789; suivi d'un *Discours sur le Goût*; de l'*Eloge historique du C. Brequigny*; de *Lydia, conte imité du grec de Parthenius de Nicée*, an VII, 1 vol. in-8°.; IX. *Mémoires pour servir à l'histoire de l'assemblée constituante et de la révolution de* 1789, an VII, 3 vol. in-8°. Le 4ᵉ. vol. qui finit à la mort du roi, est resté manuscrit entre les mains de Mᵐᵉ. la marquise de la Messelière, fille de l'auteur. Le marquis de Ferrières s'attache dans cet ouvrage à raconter les faits, à rendre compte des discussions, avec la plus grande impartialité. Il y parvint tellement, que chacun des deux partis qui régnaient alors, le regardait comme du parti opposé. Ce livre, instructif et curieux, est devenu très rare. Le marquis de Ferrières a laissé plusieurs manuscrits, entr'autres : *Lettre à V. D. M. sur l'origine du mal.* Il avait, à la sollicitation de l'abbé Raynal, écrit sur cette question proposée par l'académie de Lyon, *la Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre humain?*

D—M—T.

FERRINI (LUC), religieux servite, né à Florence, dans le 16ᵉ. siècle, fut l'éditeur des ouvrages laissés manuscrits par le P. Poccianti, son confrère, et en cela il ne rendit pas un grand service à sa mémoire. Ce sont : I. *Mich. Pocciantii Catalogus scriptorum Florentinorum omnis generis*,

quorum et memoria extat, *atque lucubrationes in litteras relatæ sunt ad nostra usque tempora*, Florence, 1589, in-4°. Ferrini ajouta environ deux cents écrivains à la liste donné par Poccianti, mais elle n'en est pas moins très incomplète. Les ouvrages imprimés n'y sont pas distingués des manuscrits; on n'y trouve aucune réflexion critique qui mette le lecteur à même de juger du mérite des écrits dont on lui fait passer le catalogue sous les yeux; enfin, le style en est dur et incorrect; II. *Poccianti Mich, vite de sette Beati Fiorentini fundatori dell' ordine de' Servi*, *con un epilogo di tutte le chiese*, *monasteri*, *luoghi pii et campagnie della città di Firenze*, Florence, 1589, in-8°., Ferrini inséra dans ce volume deux morceaux de sa composition, l'un, *della nobilità de' Fiorentini*, l'autre, *della religione de' Servi*. — FERRINI (Vincent), religieux dominicain, né dans le 16e. siècle, à Castel-Nuovo de Carfagnana, en Toscane, était vicaire-général de l'inquisition à Parme, en 1583. Il fut nommé, l'année suivante, supérieur des couvents de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie, et se signala dans ces provinces par son talent pour la prédication et son zèle ardent pour la pureté de la foi. Le P. Ferrini était à Venise en 1596, et à cette époque il était déjà avancé en âge; mais on ne connaît pas la date de sa mort. On a de lui quelques livres ascétiques; *Alfabeto spirituale*; *Alfabeto esemplare* et la *Lima universale de' vitii*, recueil de maximes extraites des ouvrages des plus célèbres prédicateurs du temps. W—s.

FERRON (ARNOUL LE), conseiller au parlement de Bordeaux, dont Sainte-Marthe a fait l'éloge, florissait au 16e. siècle en même temps que la Boétie, et mourut la même année que lui (1563), âgé de quarante-huit ans. Il avait été revêtu de sa charge à vingt-un ans. Il fut le continuateur de Paul Emile, dont il conduisit l'histoire de 1484 à 1547, c'est-à-dire, depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de Henri II. Cette continuation, en neuf livres, a été imprimée à Paris, chez Vascosan, 1554, in-fol.; 1555, un vol. in-8°., et traduite en français, avec l'histoire de Paul Emile, par Jean Regnart, Paris, 1581, in-fol. Elle obtint un tel succès que Scaliger n'a pas craint de donner à le Ferron le surnom d'*Atticus*. Ce dernier fut aussi l'un des continuateurs de l'*Histoire des rois de France*, par du Haillan, Paris, 1615, in-fol., 2 vol. On a encore de le Ferron des *Observations sur la coutume de Bordeaux*, Lyon, 1565, in-fol. Z.

FERRY (ANDRÉ), minime, géomètre et mathématicien, de l'académie d'Amiens et de quelques autres sociétés savantes, naquit à Reims en 1714 et mourut le 5 septembre 1773. Il donna le plan de la machine hydraulique pour les fontaines de la ville de Reims, dont le célèbre abbé Pluche avait conçu l'idée, et que le chanoine Gudinot fit exécuter à ses frais en 1747. Le P. Ferry présida à la construction de cette machine, qui est d'une simplicité étonnante, et fait l'admiration des étrangers. Les villes d'Amiens et de Dole lui doivent les eaux dont elles jouissent. Il fit des Mémoires sur l'établissement des fontaines publiques de chacune de ces deux villes, imprimés l'un à Amiens, 1749, in-4°., et l'autre à Dole, 1750, in-4°. Il donna en 1748 le *Plan des Ecoles de Mathématiques et de Dessin* de Reims, et l'adressa à MM. de l'académie des sciences de

Paris. Ses grands talents lui valurent la place de premier professeur de ces écoles, qui furent établies en 1749. Le P. Ferry a laissé quelques autres ouvrages, et entre autres un Poëme latin à la louange de Mme. de Tencin. La Dissertation sur le projet de donner des eaux à la ville de Reims, imprimée dans cette ville chez Barthélemi Multeau en 1747, in-4°., avec un plan gravé, paraît être de lui : c'est une pièce qui se fait lire avec intérêt. J—B.

FERRY. *Voy.* FERRI.

FERSEN (AXEL, comte DE), feld-maréchal et sénateur de Suède, mort vers la fin du dernier siècle, était d'une famille ancienne de Livonie, illustrée en Suède depuis les règnes de Christine, de Charles X et de Charles XI. Après avoir servi plusieurs années en France, où il avait obtenu le grade de maréchal-de-camp, il retourna en Suède, et s'y distingua par ses talents militaires et politiques. Il commanda en Poméranie, et fut trois fois maréchal de la diète, ou président du corps de la noblesse. Son influence éclata surtout à l'assemblée des états, qui eut lieu en 1756, et pendant laquelle on découvrit le projet d'une révolution en faveur de la cour. Le comte de Fersen portait la parole dans la commission nommée pour juger les accusés. Ce tribunal prononça un arrêt qui conduisit à l'échafaud le comte de Brahé, le baron de Horn, le capitaine Puke et plusieurs autres. Lorsque Gustave III, secondé par la France et par ses talents, entreprit en 1772 de changer la forme du gouvernement, le comte de Fersen, voyant qu'il ne pourrait lutter avec succès contre le parti du peuple et du roi, se retira de la capitale. Peu de jours après l'acceptation du nouvel acte constitutionnel, il obtint une place dans le sénat. Mais le pouvoir de ce corps était affaibli; et les principes du gouvernement changeaient à mesure que le temps consolidait la révolution. Plusieurs sénateurs donnèrent leur démission, et le comte de Fersen fut de ce nombre; mais il déploya de nouveau son activité politique en qualité de membre de la noblesse aux diètes de 1778 et de 1786, pendant lesquelles se forma un parti d'opposition. Ayant voulu prendre la même influence à l'assemblée de 1789, il fut mis aux arrêts avec plusieurs autres députés de la noblesse, à la suite d'une discussion très orageuse qui s'était élevée entre cet ordre et son président. Les délibérations prirent aussitôt une marche différente, et le monarque obtint de nouvelles prérogatives. La liberté ayant été rendue au comte de Fersen, il parut peu de jours après à la cour de Gustave, et fut témoin du triomphe de ce prince, avec ce calme et cet empire sur lui-même qui ne l'avaient jamais abandonné dans les circonstances les plus critiques. Il avait été redevable de ses succès dans les assemblées de la nation à son talent pour la parole et au caractère de désintéressement qu'il savait donner à son ambition. C—AU.

FERSEN (AXEL), fils du précédent, naquit à Stockholm vers l'année 1750. Après avoir fait ses études en Suède sous la direction de son père, il se rendit en France, où il devint colonel-propriétaire du régiment royal suédois. Il fit ses campagnes en Amérique, et voyagea en Angleterre et en Italie. Lorsque la révolution de France eut éclaté, le comte de Fersen, qui était à Paris, se distingua par son dévoûment pour la famille royale. Il brava tous les obstacles pour faire parvenir des consolations

à cette famille infortunée pendant qu'elle était détenue dans le Temple. Forcé de quitter la France, il séjourna à Vienne, à Dresde, à Berlin, et retourna enfin dans sa patrie. Il obtint des distinctions flatteuses; le roi de Suède le nomma grand-maître de sa maison, chevalier de ses ordres, chancelier de l'université d'Upsal, et lui donna une place parmi les grands du royaume qui ont la prérogative de porter le titre d'excellence. Le comte de Fersen, qui avait échappé aux orages de la révolution en France, fut victime de la fermentation qui s'éleva à Stockholm en 1810 après la mort de Charles-Auguste d'Augustenbourg, élu peu auparavant prince royal. Le peuple, irrité contre lui par des factieux, l'assaillit à coups de pierres pendant le convoi funèbre du prince, et le fit expirer au milieu des traitements les plus barbares sur une place publique. (*Voy.* CHARLES AUGUSTE, tom. VIII, p. 198.) C—AU.

FERTÉ (HENRI DE *Sennectère*, plus connu sous le nom de maréchal DE LA), descendait d'une illustre maison d'Auvergne, connue depuis le 13e. siècle. Son père, lieutenant-général au gouvernement de Champagne, fut successivement honoré des ambassades d'Angleterre et de Rome, et obtint en récompense de ses services le titre de ministre d'état. Henri naquit à Paris en 1600. Destiné par sa naissance à suivre la carrière des armes, il eut à peine terminé ses études qu'il fut pourvu d'une compagnie dans un régiment d'infanterie. Il se trouva au siége de la Rochelle en 1628, et s'y distingua à la tête du régiment du comte de Soissons. Après la prise de cette ville il fut chargé de poursuivre les protestants du Languedoc, les battit en plusieurs rencontres, et contribua à leur enlever Privas, l'une de leurs meilleures places. Il joignit ensuite l'armée que Louis XIII envoyait en Italie pour soutenir les prétentions du duc de Nevers sur le duché de Mantoue, donna avec son régiment au fameux combat du pas de Suze, et l'année suivante (1630) escorta un convoi qu'il parvint à faire entrer dans Casal sous le feu de l'ennemi. Il assista ensuite aux siéges de Moyenvic, de Trèves et à la bataille d'Avesnes, et partout se fit remarquer par son intrépidité. En 1639 il empêcha Piccolomini de jeter du secours dans Hesdin, et pour cette action fut fait maréchal-de-camp sur la brèche, le jour de la prise de cette ville. Il commandait l'aile gauche à la bataille de Rocroy, où il fit des prodiges de valeur. Il défit le comte de Ligueville au combat de St.-Nicolas (1650), et fut nommé lieutenant-général et gouverneur des Trois-Evêchés. Il reçut l'année suivante le bâton de maréchal de France, et eut le commandement d'un corps destiné à agir de concert avec celui de Turenne dans la guerre de la fronde. En 1654 il reprit sur le comte d'Harcourt, devenu rebelle, les villes d'Alsace dont il s'était emparé, contribua ensuite à faire lever le siége d'Arras par les Espagnols, et leur enleva la petite ville de Clermont en Argonne. En 1655 il assista au siége de Landrecies, et commanda celui de St.-Guilain, qui fut emporté au bout de quelques jours, malgré les nombreux ouvrages dont les Espagnols avaient cherché à couvrir cette place. En 1656 il fut chargé de seconder Turenne, qui venait de commencer le siége de Valenciennes; mais n'ayant voulu prendre aucune précaution en cas d'attaque, malgré les ordres du

général en chef, le quartier qu'il occupait fut forcé, ses troupes obligées de mettre bas les armes, et lui-même fait prisonnier. Le prince de Condé, qui servait alors dans l'armée espagnole, étant venu voir la Ferté, lui dit : « J'aurais bien mieux aimé que » votre camarade eût été pris à votre » place, » puis cherchant à adoucir ce que ce mot pouvait avoir de désagréable pour la Ferté, il ajouta : « Ce n'est pas que je le craigne en » campagne; je vous appréhenderais » bien plus que lui; mais je me ferais » un plaisir de lui voir ressentir une » disgrâce dont je le crois plus digne » que vous. » La Ferté fut racheté pour cent mille francs que le roi paya lui-même sur la caisse de ses épargnes. Il prit Montmédy en 1657, et l'année suivante Gravelines. Ce fut là sa dernière expédition. La paix des Pyrénées signée en 1659 rendit à la France le repos dont elle avait besoin, et permit à la Ferté de jouir tranquillement des honneurs qu'il avait obtenus. Il mourut le 27 septembre 1681 dans un âge avancé. On ne peut nier que la Ferté ne fût un général brave et expérimenté; mais son caractère violent, son orgueil insupportable et sa basse jalousie contre Turenne, dont il méconnaissait la supériorité, le faisaient haïr de ses propres officiers, et les empêchaient de rendre justice à ses qualités. Il ne s'était pas fait aimer non plus dans son gouvernement, et son extrême avarice en avait été la cause. On rapporte qu'à son entrée à Metz les juifs s'étant présentés pour lui rendre leurs hommages, « je ne veux pas, dit-il, voir ces marauds-là; ce sont eux qui ont fait mourir mon Maître. » Mais quand on lui eût appris qu'ils lui apportaient un présent de 4000 pistoles. « Ah! faites-les entrer, dit-il ; ils ne le connaissaient pas quand ils l'ont fait crucifier. » — FERTÉ (Henri-François, duc DE LA), fils du précédent, né en 1657, suivit Louis XIV à la conquête de Hollande en 1672, obtint peu après un régiment d'infanterie, et en 1674 le gouvernement des Trois-Évêchés sur la démission de son père. Il fut blessé au siége de Fribourg en 1677, commanda un corps de grenadiers au siége de Gand en 1678, fut nommé brigadier des armées du roi en 1684, et servit en cette qualité au siége de Luxembourg. Il fut fait ensuite maréchal-de-camp, fit les campagnes d'Allemagne et d'Italie, reçut pour prix de ses services le titre de lieutenant-général en 1696, et mourut à Paris en 1703, à l'âge de quarante-six ans. — FERTÉ (Louis DE LA), frère du précédent, né en 1659, entra dans l'ordre des jésuites en 1677, et mourut à la Flèche en 1732, à l'âge de soixante-quatorze ans, laissant la réputation d'un homme de bien et d'un bon prédicateur. W—s.

FERTÉ-IMBAUT (le maréchal DE LA). *Voy.* ESTAMPES.

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur à Saint-Omer, au commencement du 18e. siècle, approfondit la connaissance de son état. A cet effet, il parcourut différentes villes de France, de l'Italie et de la Flandre, pour connaître soit les procédés ou usages particuliers à chaque pays, soit les ouvrages qui traiteraient de son art. Le fruit de sa pratique, de ses voyages et de ses réflexions parut sous ce titre : *La Science-Pratique de l'Imprimerie, contenant des instructions faciles pour se perfectionner dans cet art*, etc., Saint-Omer, 1723, in-4°. Le changement dans les signes pour les signatures,

la suppression des réclames, des vignettes, fleurons et culs de lampe, de quelques lettres doubles dans le caractère romain, des ligatures dans le caractère grec, des lettres grises, passe-partouts et autres ornements, ne sont qu'objets de goût : les chapitres ou passages que Fertel leur consacre sont aujourd'hui inutiles; mais pour tout ce qui tient au matériel et à la pratique, l'ouvrage de Fertel est clair, méthodique, élémentaire, et quant à ce qui tient à la science et à l'économie typographique, n'est pas moins instructif que ceux de Fournier, S. Boulard, Momoro et Bertraud - Quinquet. Claude - François Simon, imprimeur à Paris, né en 1717, avait projeté une nouvelle édition refondue de *la Science-Pratique de l'Imprimerie;* mais il est mort en 1767, avant d'avoir exécuté son entreprise. A. B—T.

FERVAQUES. *V.* CRILLON.

FERUS. *V.* WILD.

FERUS (GEORGE), jésuite, né à Teyn dans la Bohême en 1585, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et chargé d'enseigner les humanités, la rhétorique et la philosophie dans différents colléges. Il s'appliqua ensuite à la prédication, et occupa pendant vingt années les principales chaires de la Bohême avec un succès remarquable. Son zèle pour le maintien de la foi l'engagea à composer et à traduire en langue bohémienne plusieurs ouvrages, la plupart ascétiques, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque* de Sotwel, pag. 287 et suiv. Le P. Ferus mourut à Breznic le 21 janvier 1655, à l'âge de soixante dix ans. Parmi les ouvrages qu'il a traduits, on citera le Martyrologe romain, l'Histoire de la *Santa Casa* de Lorette, par Turselin, plusieurs Traités de Drexelius et celui de la *présence de Dieu*, par Nieremberg. Les productions pieuses du P. Ferus sont oubliées, même dans le pays auquel il les avait destinées, mais nous indiquerons sa *Grammaire de la langue bohémienne*, Prague, 1642, in-8°., ouvrage utile et peu commun. W—s.

FERYD. *V.* CHYRCHAH.

FÉRYD-EDDYN ATTHAR, poète persan célèbre, naquit en Khoraçân, au bourg de Kerken, près de Nichapour, en Chaban, 613 de l'hégire (décembre, 1226 de J.-C.). Son père exerçait la profession d'épicier, et lui-même il l'exerça jusqu'au moment où il quitta le monde pour embrasser la vie et la doctrine des sofis. Il raconte lui-même de quelle manière s'opéra sa conversion. Un jour que Féryd-eddyn était assis sur le devant de sa boutique, un religieux, très avancé dans la vie spirituelle, se présenta à sa porte, jeta ses regards avec précipitation dans la boutique : bien plus, ses yeux se remplirent de larmes, et il poussa de profonds soupirs. Féryd-eddyn l'interrogea sur la cause de ses pleurs, et voulut le faire retirer. Le derviche lui répondit : « Seigneur, » quant à moi, je suis bien leste, car » je n'ai que ce froc; mais vous, avec » cet attirail, quand il faudra partir, » comment vous y prendrez-vous? Il » m'est bien aisé de sortir de ce *ba-* » *zar* (marché, c'est-à-dire, de ce » monde); vous, pensez à arranger » vos paquets et votre bagage. » Ce discours fit sur Féryd-eddyn une vive impression de douleur; il abandonna sa boutique, et se retira dans le monastère d'un derviche, Rokn-eddyn Accab, l'un des plus célèbres contemplatifs de cette époque. Au bout de quelques années, il entreprit le pèlerinage de la Mecque. Le reste de sa vie fut consacré aux exercices de la

piété la plus exaltée. Il périt l'an 1230 de J. C., dans le cours des massacres commis par les armées mogoles. On rapporte qu'un soldat de ces hordes barbares ayant voulu le tuer, un autre s'y opposa et lui dit : « Laisse vivre » ce vieillard, je te donnerai mille » pièces d'argent pour prix de son » sang. » Le mogol paraissant disposé à l'épargner, Féryd-eddyn lui dit : « Garde-toi de me vendre à ce » prix, car tu trouveras des gens qui » m'achèteront plus cher. » A quelque distance de là, le mogol voulant encore le tuer, une autre personne lui dit : « Ne tue pas cet homme, je t'en » donnerai une sachée de paille. — » Vends-moi, dit alors le vieux poète, » car c'est tout ce que je vaux. » Le Recueil des poésies de Féryd-eddyn, non compris les pièces appelées *Metsnévis*, contient quarante mille vers. Voici la liste de quelques-uns de ses ouvrages, car il serait trop long de les indiquer tous : I. *Pend-naméh* (*Livre de conseil*) : ce Traité de morale n'a pas moins de célébrité en Orient, que n'en ont parmi nous les Maximes de la Rochefoucauld; M. J. H. Hindley en a publié le texte persan à Londres en 1809, in-12, sous ce titre : *Pendeh attar, the Counsels of attar*; mais cette édition est extrêmement fautive : l'éditeur a même mal transcrit le titre de l'ouvrage. M. Silvestre de Sacy a publié dans le 2e. tome des *Mines de l'Orient* la traduction du *Pend-naméh*, et y a ajouté des notes. Le même savant se propose de faire réimprimer séparément sa traduction, avec le texte en regard. II. *Asrar-naméh* (*Livre des secrets*); III. *Bulbul naméh* (*Livre du Rossignol*); IV. *Teskeret elavlyá* (*Vie des Saints*); V. *Manthac althaïr* (*Traité de morale*), etc. Tous ces ouvrages sont écrits dans le style mystique et les principes des sofis. Telle était la sévérité de notre Cheïkh, en religion et en morale, qu'elle a mérité à ses discours la dénomination de *Fouet religieux*. « On peut dire » de lui, selon le biographe des poètes » persans, qu'il était abîmé dans » l'océan de la contemplation, et qu'il » plongeait dans les profondeurs de » l'intuition de la divinité. Les secrets » les plus divins de la spiritualité s'of- » fraient à découvert devant lui dans » sa cellule, comme des beautés en- » core vierges qui ôtent le voile dont » étaient couverts leurs attraits. » M. Silvestre de Sacy a placé en tête de sa traduction du *Pend-naméh*, la Vie de Féryd-eddyn, extraite de la *Biographie des poètes persans*, de Daulet Chah. J—N.

FESCH. *V.* FAESCH.

FESSARD (ETIENNE), graveur, né à Paris en 1714, fut élève de Jeaurat. Une manière facile, un dessin assez correct, mais sans grâce, un burin sec et d'une mauvaise couleur, forment le caractère de son talent. Fessard fut agréé à l'académie; ses principaux ouvrages sont : la *Chapelle des Enfants-Trouvés*, d'après Natoire, en 16 planches; les *Quatre Arts*, et *Jupiter et Antiope*, d'après Vanloo; la *Fête flamande*, d'après Rubens, et l'*Empire de Flore*, d'après le Poussin : ces deux grands sujets d'après les tableaux du roi; les *Fables* de La Fontaine (avec le texte gravé par Monthulay.), 6 vol. in-8°., Paris, 1765-75. Le meilleur de ses ouvrages est sans contredit son estampe d'*Herminie cachée sous les armes de Clorinde*. Fessard est mort à Paris, en 1774. Saint-Aubin et Tilliard sont ses élèves. P—E.

FESTUS (POMPEIUS-SEXTUS). On n'a rien de bien précis sur l'époque où vivait ce philologue célèbre; mais

tout porte à croire que ce fut à peu près vers la fin du 5ᵉ. siècle de notre ère : il est du moins postérieur à Martial, qu'il cite au mot *Vespæ*. Vossius s'est efforcé de prouver, d'après un endroit de son ouvrage (*V.* le mot *supparus*), qu'il écrivit lorsque la Sainte Croix, récemment découverte, était déjà en honneur parmi les Romains; et cette opinion de Vossius a été adoptée par Dacier. On a répondu, il est vrai, que ce que Festus appelle une croix (*crucem*) dans l'article cité, pourrait bien n'être autre chose que le *labarum*, longue lance traversée d'un bâton, auquel était appendu un riche voile (*supparus*) couleur de pourpre, et sur lequel une aigle était peinte ou tissue d'or; et cette espèce d'enseigne ou d'étendart marchait depuis long-temps devant les empereurs romains, lorsque Constantin substitua la *croix* à l'aigle, qui jusqu'alors y avait figuré. Festus abrégea le grand ouvrage de *Verrius Flaccus*, savant grammairien du siècle d'Auguste, *de verborum significatione*; et fut, à son tour, abrégé par Paul Diacre, qui acheva de mutiler l'ouvrage original. Si l'on en croit Jules Scaliger, Festus est de tous les grammairiens celui qui a rendu le plus de services à la langue latine. Son ouvrage parut, pour la première fois, imprimé à Milan, 1471, petit in-fol. Il fut successivement publié, vers le milieu du 16ᵉ. siècle, par Alde Manuce, Maffei, et enfin par le savant Antoine Augustin, avec des notes, la distinction de ce qui appartient à notre auteur et à son abréviateur, Paul Diacre, et les fragments de Verrius en tête de l'édition, Venise, 1560, in-8°.; réimprimée à Paris, par les soins de Joseph Scaliger, 1575, in-8°. A peu près à la même époque, Fulvio Orsini publia les *Fragments* de Festus, tels que Rallus et Pomponius Lætus les avaient transmis, le premier à Politien, et le second à J.-B. Pius, Rome, 1581, in-8°. : les uns et les autres furent insérés, par Denis Godefroi, dans la collection des *Auctores latinæ linguæ*, Genève, 1602, in-4°. Enfin parut à Paris, in-4°., 1681 (*ad usum Delphini*), l'excellente édition de Dacier (*Voy.* André Dacier), qui fut imprimée dans le même format, à Amsterdam, 1699 : cette dernière réunit les notes d'Antoine Augustin, de Fulvio Orsini et de Joseph Scaliger. A—D—r.

FESTUS. *V.* Rufus.

FESULANUS (Prosper). *Voy.* Inghirami.

FETI (Dominique), peintre romain, né en 1589, était l'un des meilleurs élèves de Civoli. Il n'a pas eu dans le monde autant de célébrité qu'il en méritait, et l'on ne cite de lui aucun trait qui soit digne d'être rapporté. Les auteurs qui parlent de ce peintre se bornent à dire, qu'ayant accompagné à Mantoue le cardinal Ferdinand de Gonzague, son protecteur, il s'attacha à imiter la grande manière de Jules Romain, qui avait composé pour cette ville des ouvrages du premier ordre. De-là vient sans doute l'analogie que certains amateurs croient remarquer entre les tableaux de ces deux maîtres. L'imitateur toutefois, quoique très habile, ne sut pas entièrement reproduire l'admirable correction du modèle. Si la touche de Féti est plus grasse, plus moëlleuse et souvent aussi large que celle de Jules Romain, son dessin est moins sûr, moins savant, moins vigoureux. La couleur de ses dernières productions a une force et une vérité que n'ont pas ses premiers ouvrages. On attribue avec raison ses progrès dans cette partie de l'art, au séjour qu'il fit à

Venise vers la fin de sa vie, séjour durant lequel il put méditer à loisir les chefs-d'œuvre du Titien et de Paul Véronèse, nos plus célèbres coloristes. Quelquefois cependant, à force de chercher la vigueur de ton, il lui arrive de tomber dans le noir. Féti, usé de débauches, termina sa carrière en 1624, à l'âge de trente-cinq ans au plus. Il a peu travaillé pour les églises, et l'on n'a guère de lui que des tableaux de chevalet, dont le prix est très haut dans les ventes (1). Ses dessins sont d'autant plus recherchés, qu'ils sont devenus extrêmement rares. Cet artiste avait une sœur qui n'était pas non plus sans talent pour la peinture; après la mort de son frère, elle se fit religieuse, et elle orna de ses tableaux de dévotion plusieurs maisons conventuelles de Mantoue. F. P—T.

FEU (JEAN), né à Orléans en 1477, fut un des professeurs érudits qui, dès le commencement du seizième siècle, donnèrent à l'université d'Orléans la plus éclatante réputation. Par son mérite autant que par la protection de son compatriote, le secrétaire-d'état Claude de l'Aubespine, dont il avait épousé la tante, Jean Feu, obtint de François Ier., en 1518, la sénatorerie de Milan, et depuis, la charge de second président au parlement de Rouen. Sous ce titre il assista au lit de justice du 16 décembre 1527. Il fut un des juges de l'amiral Chabot, quand l'arrêt du 23 mai 1541 proclama son innocence. Jean Feu mourut le 17 novembre 1549. Son nom donna lieu à cette épitaphe:

Heu! cinis est hodie qui fuit ignis heri.

Les vers d'Etienne Pasquier, l'épitaphe de Marchand et les éloges de Charles d'Argentré, son disciple, font plus d'honneur à Jean Feu que ses ouvrages, dont les différents traités réunis en un seul corps, sous le titre *Joannis Ignei opera*, furent imprimés à Lyon en 1509, 3 vol. in-fol.; la seconde édition, sous le même format et de la même ville, porte la date de 1607. P—D.

FEU (FRANÇOIS), neveu du précédent, succéda à son oncle dans la cure de St.-Gervais à Paris, en 1699. Pendant plus de soixante ans qu'il a gouverné cette paroisse, il s'y est distingué par sa bienfaisance et la pureté de ses mœurs. Il distribua des charités immenses, et comme il ne laissait aucun bien, la fabrique de sa paroisse se chargea de la dépense de ses funérailles. On lui a élevé dans son église un mausolée, qui est aujourd'hui au Musée des monuments des Petits-Augustins. Ce respectable pasteur est mort à Paris, âgé de quatre-vingt-dix ans, le 3 avril 1761. B—D.

FEUARDENT (FRANÇOIS), cordelier fameux et *homme bien digne de son nom*, dit avec assez de raison le protestant Daillé, naquit à Coutances en décembre 1539 (1), et fit ses premières études à Bayeux. Quoiqu'il eût des droits à une riche succession, il y renonça, et préféra à une grande fortune la pauvreté de la règle de St. François. Ses supérieurs l'envoyèrent à Paris pour y achever ses études dans l'université; il y prit des grades, et reçut le bonnet de docteur le 15 mai 1576. On ne peut nier qu'il ne fut savant pour son temps; il se livra à la prédication et à la controverse,

(1) On voit quelques uns de ses ouvrages au Musée du Louvre, entr'autres ceux qui représentent *le Mariage de Ste.-Catherine* et *la Méditation sur le néant des vanités humaines*.

(1) Moreri et Bayle placent la naissance de Feu-Ardent en 1541. Dans une lettre écrite le 28 novembre 1602, il mande à Antoine Possevin qu'au mois de décembre suivant il achèverait sa soixante-troisième année; ce qui rejette sa naissance à l'an 1539.

alors en vogue à cause des hérésies de Luther et de Calvin. D'un esprit ardent et emporté, Feuardent écrivit et prêcha contre les erreurs nouvelles avec un zèle souvent poussé jusqu'à la passion; il se fit ainsi un nom parmi les écrivains et les prédicateurs d'alors. Il ne paraîtra pas étonnant que les fureurs de la ligue aient plu à un esprit de cette trempe. Il se jeta à corps perdu dans ce parti, que son imagination ardente lui représentait comme une confédération sainte et comme la cause de la religion. Il devint un des plus fougueux ligueurs, prêcha contre Henri III et Henri IV, et se livra contre eux aux déclamations les plus virulentes; il n'épargnait pas même, dit Bayle, le chef de la ligue, lorsqu'il le croyait auteur de quelque chose qui pouvait nuire aux intérêts des rebelles. Ce grand zèle s'amortit pourtant avec l'âge : Feuardent se lassa de la guerre, et si l'on en croit les *Mémoires de l'Etoile*, il devint dans sa vieillesse *aussi ardent à la concorde qu'il l'avait été à la discorde.* Il avait occupé des places dans son ordre; en 1579 il était gardien du couvent de Bayeux. Il mourut à Paris le 1er. janvier 1610, et fut enterré au milieu du chœur des Cordeliers où l'on voyait son épitaphe. Il avait attaqué plusieurs fois les calvinistes avec avantage, trop souvent sans doute avec des turlupinades et d'assez mauvaises plaisanteries; mais c'était le goût du temps, dont tous ses écrits portent l'empreinte; plus souvent encore avec des injures que ses adversaires lui rendirent bien. Voici les principaux ouvrages qu'il a publiés. I. *B. Hildephonsi archiep. Toletani De Virginitate Mariæ liber, manuscripti cujusdam veteris codicis collatione emendatus*, etc., Paris, 1576, in-8°., avec une longue préface contre les hérétiques du temps. II. *Sancti Irenæi Lugdunensis episcopi adversùs Valentini et similium hæreticorum hæreses libri quinque*, Paris, 1576, in-fol. Feuardent ayant revu l'ouvrage de saint Irénée sur un ancien manuscrit, l'augmenta de cinq chapitres trouvés dans ce manuscrit à la fin du 8e. livre; il y ajouta des notes dont plusieurs sont utiles; mais qui sont beaucoup trop nombreuses. Dans une de ces notes il fit une faute grossière que le jésuite Suarès découvrit et ne manqua pas de relever. Feuardent avait cité en faveur de l'immaculée conception, comme étant de St. Cyrille d'Alexandrie, un passage qui paraissait décisif : malheureusement ce passage appartenait à Josse Clichtove, lequel avait voulu remplir une lacune qui se trouvait dans saint Irénée. Feuardent n'était pas homme à demeurer en reste; il alla chercher dans les ouvrages du jésuite toutes les erreurs de date, toutes les inexactitudes de citations qu'il put rencontrer, et il eut grand soin de les publier. Outre l'édition de Cologne, 1696, meilleure que la première, parcequ'elle contient les passages grecs qui se trouvent dans saint Epiphane et d'autres anciens auteurs, cet ouvrage a été réimprimé plusieurs autres fois. III. *Michaelis Pselli dialogus de energiâ seu operatione dæmonum, translatus à Petro Morello*, Paris, 1577, in-8°. Il y a une préface de Feuardent où il compare les hérétiques de son temps aux démons et aux magiciens. IV. *Appendix ad libros Alphonsi à Castro, contrà hæreses, in tres libros distributa*, Paris, 1578, in-fol. Feuardent y refute les hérésies ou omises par l'auteur, ou nées depuis sa mort. V. *Divins opuscules, ou Exercices spirituels de saint Ephrem, avec un sermon de saint Cyrille*

d'Alexandrie, de l'issue et sortie de l'ame du corps humain; plus une réponse aux questions d'un calviniste touchant la virginité de la mère de Dieu, Paris, 1579. VI. *Censura orientalis ecclesiæ de præcipuis nostri sæculi hæreticorum dogmatibus..... post editionem primam diligenter recognita et à mendis purgata, etiam notis marginum illustrata, per Fr. Feuardentium, franciscanum*, Paris, 1584. VII. *Semaine première des dialogues auxquels sont examinées et confutées cent soixante-quatorze erreurs des calvinistes*, Paris, 1585, in-8°. Feuardent, après avoir composé cet ouvrage en français, le mit en latin. VIII. *Seconde semaine des dialogues auxquels, entre un docteur catholique et un ministre calviniste, sont pareillement examinées et confutées quatre cent soixante-cinq erreurs des hérétiques*, Paris, 1598, in-8°. IX. *Theomachia calvinistica sedecim libris profligata, quibus mille et quadringenti hujus sectæ novissimæ errores.... diligenter excutiuntur et refelluntur*, Paris, 1604, in-4°. On aura pu remarquer que les erreurs se multiplient sous la plume de Feuardent, à mesure et à proportion qu'il les examine et les réfute. X. *Entremangeries ministrales, c'est-à-dire, contradictions, injures, condamnations et exécrations mutuelles des ministres et prédicants de ce siècle*, etc., Caen, 1601, Paris, 1604, édition augmentée de moitié. XI. *Biblia sacra cum glossá ordinariá...... et postillá Nicolai Lyrani*, etc., *per Fr. Feuardentium, Joannem Dadræum et Jacobum de Cuilly, doctores parisienses*, Paris, 1590, 6 vol. in fol. XII. *Histoire de la fondation de l'église et de l'abbaye de St.-Michel au péril de la mer, et des miracles, reliques et indulgences données en icelle*, Coutances, 1604, in-12. Cette histoire du Mont Saint-Michel a été traduite en italien, Naples, 1612. Outre ces ouvrages Feuardent a donné des *Commentaires* sur Ruth, Esther, Jonas; sur l'épître de saint Paul à Philemon, sur celles de saint Jacques, de saint Pierre et de saint Jude. Il a fait des *Notes* sur le Traité d'Arnobe le jeune, touchant l'accord de la grâce et du libre arbitre; il a composé des discours, des homélies et des sermons. Ceux qui seraient curieux de connaître plus en détail ses ouvrages, en trouveront dans le P. Niceron (tom. 39) une liste qui prouve qu'il n'était pas moins écrivain laborieux que zélé et ardent controversiste. L—y.

FEUDRIX. *Voy*. Bréquigny.

FEUERLEIN (George-Christophe), né à Nuremberg, le 15 juillet 1694, eut d'abord l'intention de parcourir, comme son père Jean Conrad, la carrière ecclésiastique. Il étudia en conséquence aux universités de Iéna et d'Altdorf, et fut reçu à cette dernière, en 1717, maître ès-arts et en philosophie. Les deux thèses qu'il soutint pour obtenir ce double titre, sont estimées : I. *De abusione abstractionis metaphysicæ in doctriná morum;* II. *De amore Dei puro et perfecto, subtili nimis mysticorum commento.* Libre, par la mort de son père, de suivre son penchant, Feuerlein abandonna la théologie pour se livrer à la médecine, dont il étudia les diverses branches à l'université de Halle. Il se montra constamment un des plus zélés disciples de Frédéric Hofmann, et parfaitement imbu de la doctrine de ce savant professeur, il fut promu, en 1722, au doctorat, après avoir disserté : *De situ erecto in morbis periculosis valdè noxio.* Feuerlein alla

exercer sa profession à Nordlingen; mais l'année suivante il fut nommé médecin-physicien de Feuchtwangen, puis inspecteur des eaux minérales d'Heilsbronn. Appelé ensuite par le margrave à Anspach, il devint membre du collége des médecins de cette ville, médecin de la cour et de la garnison, enfin conseiller aulique. Ces divers emplois absorbèrent tous les moments de Feuerlein, ou peut être la faveur du prince paralysa son ardeur pour l'étude, comme nous en voyons chaque jour de nombreux exemples. En effet, on a lieu d'être surpris que ce médecin, dont l'éducation avait été très soignée, et qui ne cessa de vivre que le 25 mai 1756, se soit borné à publier des Mémoires peu importants sur les eaux d'Heilsbronn. Il avait cependant tracé en outre l'histoire de sa vie, dont Junkheim a profité dans l'Oraison funèbre de Feuerlein, qu'il fut chargé de prononcer. C.

FEUERLEIN (Jacques-Guillaume), frère du précédent, professeur de philosophie et de langues orientales à Altdorf, et premier professeur de théologie à Göttingue, depuis 1737, né à Nuremberg en 1689, et mort le 10 mai 1766, a composé beaucoup d'ouvrages, presque tous en latin, mais dont la plupart ne sont que des dissertations, programmes et autres pièces académiques. Meusel en donne le catalogue, au nombre de 106, sans compter les préfaces qu'il a jointes aux ouvrages dont il s'est rendu éditeur, et les nombreux morceaux qu'il a insérés dans quelques recueils périodiques. Nous n'indiquerons que les suivants: I. *Cursus philosophiæ eclecticæ*. Nuremberg, 1727, in-fol., en 37 tableaux avec 2 planches; II. *De dubitatione cartesianâ perniciosâ*, Iéna, 1711, in-4°.; III. *De variis modis logicam tradendi, speciatim de logicâ symbolicâ*, ib., 1712, in-4°.; IV. *De logicâ hieroglyphicâ*, Leipzig, 1712, in-4°.; V. *De regulis generalibus quibus scripta supposititia et interpolata dignoscuntur*, 1726, Altdorf, in-4°.; VI. *De Confessione Augustanâ eodem quo exhibita fuit anno* 1530 *septies impressâ*, Göttingue, 1741, in-4°.; VII. *Compendium theologiæ symbolicæ*, 1745, ouvrage dont l'édition n'a pas été achevée, et dont on n'a imprimé que les 7 premières feuilles; VIII. *Bibliotheca symbolica evangelica lutherana*, Göttingue, 1752, in-8°. J.-B. Riederer en a donné une édition très augmentée, Nuremberg, 1766, in-8°.; IX. *Notice de la maison des orphelins de Gœttingue*, 1748, in-8°. (en allemand), il en donna de semblables chaque année, jusqu'à 1753; X. *Wat plattdüdsches*, ibid., 1752, in-8°. C'est un recueil de diverses pièces en patois allemand, avec la notice de 94 ouvrages imprimés en bas-allemand, qu'il avait dans sa bibliothèque. Ce livre est intéressant pour les amateurs de la bibliographie et de l'histoire de la langue teutone; XI. une *Lettre* (en latin) au cardinal Quirini, sur la première édition d'une partie du *Nouveau-Testament grec*, donnée par Alde-Manuce, ibid., 1748, in-4°. La correspondance que ce savant cardinal eut avec lui sur cet objet, est assez étendue, et on la trouve en grande partie dans les *Vicennalia Brixiensia*. Le catalogue de sa bibliothèque, imprimé en 1767-69, forme 3 vol. in-8°. Les livres symboliques n'y furent pas compris, devant demeurer dans la famille. — Jean-Conrad Feuerlein (dit *l'Ancien*), père du précédent, né le 5 janvier 1656, exerça les fonctions de ministre luthérien à Nuremberg et à

Nordlingen, où il mourut d'apoplexie, le 3 mars 1718. Il a laissé un grand nombre de *Sermons* et autres ouvrages théologiques en allemand. — Son frère, Frédéric FEUERLIN, né à Nuremberg, le 10 janvier 1664, y fut diacre du nouvel hôpital dû St.-Esprit, et y mourut le 14 décembre 1716. On connaît de lui une dissertation curieuse : *De strenis Romanorum*, Altdorf, 1687, in-4°, fig. — Jean-Jacques FEUERLEIN, leur frère, né en 1670, suivit la même carrière, et mourut le 30 mai 1716. On a de lui trois dissertations académiques, en latin. — Leur père Conrad FEUERLEIN, pasteur et bibliothécaire à Nuremberg, où il mourut le 29 mai 1704, était né en 1629 à Schwobach, en Franconie. Il a aussi laissé, en allemand, beaucoup de Sermons et discours théologiques. C'est lui qui avait commencé à former la curieuse collection de livres symboliques, que son petit-fils Jacq. Guillaume porta jusqu'à 5 mille volumes. — Conrad-Frédéric FEUERLEIN, fils de Frédéric, né en 1694, se consacra de même au ministère pastoral, enseigna les langues orientales à Nuremberg, et y mourut d'un coup de sang, le 22 août 1742, n'ayant publié que quatre Sermons ou oraisons funèbres, en allemand. Son discours *De Noriberga Orientali, seu de meritis noribergensium in philologiam orientalem et linguam cumprimis hebræam*, ne parut qu'en 1760, Schwobach, in-4°. — Son fils, Jean-Conrad FEUERLIN (dit *le Jeune*), qu'il en fut l'éditeur, naquit à Noremberg, en 1725. Il s'adonna à la jurisprudence, et fut revêtu de quelques emplois de magistrature dans sa patrie, où il mourut le 28 janvier 1788. On peut voir dans Meusel la liste des ouvrages dont il est auteur ou éditeur; nous indiquerons seulement : I. *Dissertatio de Hadriani imperatoris eruditione*, Altorf, 1743, in-4°; II. *Catalogus dissertationum et tractatuum reformationem noricam illustrantium*, ibid., 1755, in-8°.; III. *Catalogus candidatorum juris et dissertationum juridicarum inauguralium academiæ Altorfinæ ab anno 1624*, Schwobach, 1762, in-4. Il a donné des preuves d'une érudition aussi étendue que variée, dans le catalogue raisonné de sa bibliothèque, contenant plus de dix-huit mille volumes, et dans laquelle on admirait surtout un recueil de dissertations académiques, formant plus de mille gros volumes, et dont il connaissait parfaitement le détail; il a fait paraître ce catalogue sous le titre de *Supellex litteraria*, Nuremberg, 1768 et 1779, 2 vol. in-8°. La première partie, composée de 5482 articles (compris 33 manuscrits), est classée par formats, et suivant l'ordre alphabétique. Plusieurs anonymes ou pseudonymes y sont dévoilés, et les bibliographes qui ont parlé de chaque article y sont le plus souvent cités. La valeur estimative de chaque livre y est indiquée, en florins et creutzers, Feuerlein ayant jugé cette précaution nécessaire pour empêcher ses héritiers d'être lésés, si les circonstances les forçaient jamais à vendre en détail une collection qu'il avait mis vingt années à former. Il se rappelait avec regret que pendant qu'il étudiait dans les universités étrangères, ses curateurs avaient vendu à vil prix la plus grande partie de la belle bibliothèque que son père lui avait laissée. Un autre but qu'il annonce dans la publication de ce curieux catalogue, est de faciliter les travaux d'érudition, ne refusant point de prêter *amicis et fautoribus*, moyennant un simple reçu, les livres qui lui seront demandés, à l'exception

seulement des manuscrits et des livres défendus, impies ou licencieux, articles auxquels il ne met point de prix d'évaluation. On trouve quelques détails sur la vie et le caractère de cet érudit dans une notice latine mise à la tête du Catalogue de vente de sa bibliothèque, Nuremberg, 1795, 2 vol. in-8°. C. M. P.

FEUILLADE (François d'Aubusson, vicomte de la), maréchal de France, colonel des gardes-françaises, chevalier de Saint-Louis, était de la même famille que le grand-maître d'Aubusson (1). Il commença à porter les armes en 1651, et reçut trois blessures à la bataille de Rhétel. En 1653 il se trouva comme mestre-de-camp au siége de Mouzon où Louis XIV était en personne; en 1654 à l'attaque des lignes d'Arras où il entra des premiers dans les retranchemens des Espagnols commandés par Fuensaldagne et le grand Condé. L'année suivante, il assista au siége de Landrecies, fut blessé à la tête et fait prisonnier. La paix des Pyrénées lui permit d'aller chercher hors de sa patrie des occasions de se signaler. Il se joignit aux six mille Français qui, de l'aveu tacite de Louis XIV, et sous les ordres de Coligny, allèrent apprendre l'art de la guerre auprès du vieux Raimond de Montecuculli. François d'Aubusson se signala en 1664 à la bataille de Saint-Gothard, où il commanda les Français en l'absence de Coligny. De retour en France il fut fait lieutenant-général; le roi lui accorda l'érection du Roannès en duché. En 1667, il se trouva aux siéges de Bergues, de Furnes et de Courtrai. La paix ayant été signée à Aix-la-Chapelle en 1668, le duc de la Feuillade partit avec trois cents gentilshommes entretenus à ses dépens pour aller secourir Candie, alors assiégée par Achmet Kioperli, le même qu'il avait vaincu à Saint-Gothard. La Feuillade et ses Français versèrent leur sang avec plus d'héroïsme que d'utilité, et revinrent en France, ayant retardé de quelques mois la prise de Candie, et donné aux princes de l'Europe chrétienne un noble exemple qui n'eut pas d'imitateurs. Louis XIV nomma ce preux et chevaleresque seigneur colonel du régiment des gardes-françaises, en 1672, sur la démission du maréchal de Gramont. Ce fut en cette qualité que le duc de la Feuillade fit la campagne de Hollande. En 1674 il suivit le roi en Franche-Comté, prit Salins, et emporta l'épée à la main le fort Saint-Étienne (c'est l'ancienne citadelle de Besançon), et enfin Dole, qui acheva la conquête de la province. Louis XIV récompensa sa valeur et ses services par la dignité de Maréchal de France que le duc de la Feuillade obtint en 1675. En 1676, il commanda l'armée de Flandre en l'absence du duc d'Orléans; il remplaça, en 1678, le duc de Vivonne dans le commandement de l'armée navale et la vice-royauté de Sicile. Enfin, en 1681, le roi lui donna le gouvernement du

(1) Dans les lettres patentes du duc de la Feuillade, Louis XIV a reconnu que la Feuillade avait pour ancêtre Ebon d'Aubusson, *qui signa à la donation de Pepin-le-Bref, père de Charlemagne* (en 750). Le diplôme de cette donation est imprimé dans la *Gallia Christiana*, et signé par Ebon, prince d'Aubusson, titre que l'on n'accordait alors qu'aux maisons souveraines. Charlemagne confirma, cinquante-trois ans après, cette même donation, et dans ce second diplome, le prince Turpion d'Aubusson est nommé avant le grand Palatin. Aussi la Feuillade prétendait que ses ancêtres Ebon et Turpion ayant été qualifiés de princes par Charlemagne, qui a renouvelé l'empire romain, il pourrait être reconnu ancien prince du St.-Empire, quoique ses aïeux, dépouillés par les nouveaux comtes de la Marche, ne fussent plus, en 950, que vicomtes de la Marche et d'Aubusson. La Feuillade ne prenait le titre de duc qu'après celui de vicomte d'Aubusson, qu'il tenait, disait-il, de Dieu et de son épée. Et Louis XIV, qui n'ignorait pas ses prétentions, disait en plaisantant : « Pourvu que la Feuillade » m'accorde d'être aussi bon gentilhomme que lui, » c'est tout ce que je lui demande. »

Dauphiné, vacant par la mort du duc de Lesdiguières, et, en 1688, l'ordre du Saint-Esprit. Il mourut dans la nuit du 18 au 19 septembre 1691. Peu de sujets ont été comblés de plus de grâces par leur souverain; mais aucun n'a porté plus loin la reconnaissance et l'enthousiasme que ne le fit le duc de la Feuillade. Les blessures dont il était couvert attestent qu'il avait plus d'une fois versé son sang au pied de l'idole qu'il encensait, et le culte qu'il rendait à un maître tel que Louis XIV était également digne d'un aussi grand prince et d'un aussi fidèle sujet. Le duc de la Feuillade acheta l'hôtel de Senneterre, une des plus magnifiques maisons de Paris, et il le fit abattre pour former la place des Victoires, au milieu de laquelle il éleva, à ses frais, une statue pédestre du monarque, en bronze doré, avec cette inscription : *Viro immortali*. Le duc de Saint Simon en appelle la dédicace payenne. Outre la figure du roi et celle de la Victoire qui lui plaçait sur la tête une couronne de laurier, ce monument, le plus imposant de tous ceux qu'on voyait à Paris, offrait encore quatre bas-reliefs et quatre esclaves enchaînés, de proportion colossale; les esclaves sont aujourd'hui aux Invalides, et les bas-reliefs au Musée des Monuments français; le reste a été détruit en 1793 : une des rues qui aboutit à cette place porte le nom de la Feuillade. Voltaire a dit : « On a accusé Louis XIV d'un orgueil insupportable, parce que la » base de cette statue est entourée » d'esclaves enchaînés; mais ce n'est » point lui qui la fit ériger, ni celle » qu'on voit à la place Vendôme. » Celle de la place des Victoires est » le monument de la grandeur d'ame » et de la reconnaissance du premier » maréchal duc de la Feuillade pour » son souverain. Il dépensa cinq cent » mille livres qui font près d'un mil» lion aujourd'hui, et y en ajouta » autant pour rendre la place ré» gulière. Il paraît qu'on a eu éga» lement tort d'imputer à Louis XIV » le faste de cette statue, et de ne » voir que de la vanité et de la » flatterie dans la magnanimité du » maréchal. » Le trait qu'on va lire prouve comment celui qui érigea la place des Victoires et la statue de Louis XIV savait flatter son maître. Le duc de la Feuillade, qui n'ignorait point que le faible de ce prince était d'être aimé pour lui-même, vint en poste à Versailles, à franc-étrier, pendant un court armistice; il monta chez le roi, et lui dit : « Sire, il y en » a qui viennent voir leurs femmes, » leurs pères, leurs fils, d'autres » leurs maîtresses; moi je suis venu » pour voir votre majesté, et je re» pars à l'instant », et pour que Louis XIV n'en doutât pas, il ajouta : « Je » supplie votre majesté de vouloir bien » faire agréer mes très humbles hom» mages à M. le dauphin. » La Feuillade remonta à cheval et partit. — Son fils (Louis), duc de la Feuillade, né en 1673, fut aussi fait maréchal de France, en 1724. C'était un des plus brillants seigneurs de la cour. Il épousa la fille du ministre Chamillart, ce qui lui fit donner le commandement de l'armée d'Italie. Plein de vivacité et de courage, il se flatta de prendre le duc de Savoie dans sa capitale, mais bien moins habile que présomptueux il commit la faute inexcusable de refuser pour la conduite de ce siége important les services de Vauban, et de répondre à ce grand homme : « Nous la prendrons à la Cohorn. » Le duc de Savoie s'échappa de la place avec un corps de cavalerie. La

Feuillade voulut en vain l'atteindre, et le prince Eugène ne tarda pas à faire lever le siége (*Voy.* EUGÈNE). Le ministre Chamillart, qui voulait que tout concourut à la gloire de son gendre, avait ordonné des préparatifs immenses pour assurer la prise de Turin; mais d'un autre côté on répandit dans l'armée que le duc de la Feuillade, qui était très bien avec la duchesse de Bourgogne, fille du duc de Savoie, avait promis à cette princesse d'épargner son père. Le duc de la Feuillade mourut le 28 janvier 1725, sans laisser de postérité. S—Y.

FEUILLÉE (LOUIS), religieux de l'ordre des Minimes, s'est rendu célèbre comme astronome et botaniste. Il naquit à Mane, près de Forcalquier en 1660, et montra de bonne heure des dispositions pour les mathématiques, et notamment pour l'astronomie. Il consacrait, à l'étude de ces sciences, tout le temps qui lui restait après avoir rempli les devoirs de son état, et faisait des progrès qui lui inspirèrent le désir de mettre en pratique les connaissances qu'il avait acquises. Il pensa qu'il n'en pouvait faire un meilleur usage qu'en les employant à perfectionner la géographie et l'hydrographie. L'occasion qu'il cherchait de mettre ce dessein à exécution, se présenta de la manière la plus honorable pour lui. Ses travaux l'avaient mis en relation avec les membres de l'académie des sciences. Il reçut un ordre du roi pour aller au Levant déterminer la position de plusieurs villes et d'un grand nombre de ports. Le succès de ce voyage, commencé en 1699, de concert avec Jacques Cassini, lui inspira le désir de faire des observations du même genre dans les mers des Antilles. Il partit donc de Marseille le 5 février 1703, et après une traversée heureuse arriva à la Martinique, le 11 avril. Ses travaux furent interrompus par une maladie grave, qui le mit à deux doigts de la mort. Au mois de septembre 1704, il s'embarqua sur un batiment monté par des flibustiers, qui allaient à la côte de Caracas; c'était s'exposer à tous les dangers que ces hommes déterminés affrontaient résolument, mais Feuillée ne redoutait rien quand il s'agissait d'aller examiner des terres nouvelles; il aborda dans ce voyage à Porto-Cabello, à Ste-Marthe, à Porto-Belo et à Carthagène, et fit dans chacun de ces lieux des observations astronomiques. Il ne négligea pas non plus de recueillir dans ce voyage les plantes qui méritaient sous quelque rapport de fixer l'attention, et visita dans les environs de Carthagène des tribus de naturels du pays. Il revint ensuite à la Martinique, après avoir vu quelques-unes des îles qui sont au nord et à l'ouest, puis partit pour la France, et entra à Brest le 20 juin 1706. A peine eût-il reçu les témoignages les plus flatteurs de la satisfaction du gouvernement, pour le zèle dont il venait de donner des preuves, qu'il forma le projet de déterminer la position des côtes du Pérou et du Chili, et compléter par ce moyen celle de l'Amérique australe. Il se munit de lettres de recommandation du ministère français : il eut le titre de mathématicien du roi. Avant de partir, il désigna, avec les membres de l'académie des sciences, les choses sur lesquelles il devait fixer son attention; il dressa en conséquence pour lui-même une espèce d'instruction qu'il a placée en tête de son journal, et par laquelle on voit que rien de ce qui touche l'astronomie, la physique, l'histoire naturelle et la géographie, ne devait échapper à ses remarques. Son ouvrage prouve qu'il a rempli avec exactitude la tâche qu'il s'était impo-

sée. Il partit encore une fois de Marseille, ce fut le 14 décembre 1707; les vents contraires retinrent le navire dans la Méditerranée; on fut obligé de relâcher dans plusieurs ports: Feuillée mit ces contrariétés à profit en faisant des observations astronomiques dans tous les lieux où l'on était forcé de se réfugier. Enfin on arriva à Ténériffe le 24 mai 1708, le 14 août à Buenos-Ayres, et le 20 décembre on eut connaissance de la terre des Etats. On porta très loin dans le sud du cap de Horn, et quoique l'on fût alors au milieu de l'été de ce pays, Feuillée souffrit assez fréquemment de la rigueur du froid. Le 20 janvier 1709, il atterit à la Conception, port du Chili, où un accueil plein de bienveillance le dédommagea de toutes les fatigues de la traversée. Feuillée visita successivement, et même à des reprises différentes, les ports les plus remarquables de la côte jusqu'au Callao. Il séjourna à Lima depuis le mois d'avril 1709, jusqu'en janvier 1710. Il remarque que cette capitale du Pérou est très peu favorable aux observations astronomiques, parce que l'on y voit rarement le soleil, tandis qu'à la Conception le ciel est très clair, et serein durant tout l'été. Après avoir déterminé la position, et levé les plans de tous les ports où il était entré, avoir recueilli les plantes et décrit les animaux, il quitta la Conception le 8 février 1711. On fit route au sud, jusqu'au-delà du 59°. parallèle, et le 9 avril on alla faire de l'eau à l'île de Fernand de Noronha, dont Feuillée donne la description. Le 15 mai, le navire mouilla devant St.-Pierre de la Martinique, et le 27 août dans la rade de Brest. Louis XIV, pour reconnaître les services de Feuillée, lui accorda une pension, et ce qui sans doute fut plus agréable à un homme si studieux il fit bâtir pour lui un observatoire à Marseille. Feuillée continua sa carrière laborieuse, et envoya fréquemment des Mémoires à l'académie des sciences, dont il était correspondant. Consumé par les fatigues, il mourut en 1732. On a de lui: I. *Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales de* 1707 *à* 1712, Paris, 1714, 2 vol. in-4°.; II. *Suite du Journal des observations physiques, mathématiques et botaniques, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale, et dans un autre voyage fait à la Nouvelle-Espagne et aux îles de l'Amérique*, Paris, 1725, in-4°. Ces deux ouvrages, ornés de cartes, et d'un grand nombre de planches, ne sont pas écrits avec beaucoup d'agrément; mais ils contiennent un fond d'instruction solide sur tous les objets qui y sont traités. On y trouve aussi d'autres particularités intéressantes. Il est assez singulier que l'auteur termine son second volume du Journal au milieu de son séjour à Ylo sur la côte du Pérou, et qu'il renvoie la suite de son récit à l'ouvrage qu'il annonce devoir publier plus tard. On voit par le titre, que la relation de son premier voyage ne vient qu'après celle du second. Quoique les astronomes pensent que plusieurs des observations faites par Feuillée eussent pu être plus précises, on peut dire avec vérité que c'est un des voyageurs qui a le plus contribué à l'avancement de l'astronomie, de la géographie, et même des différentes parties de l'histoire naturelle. Il avait l'enthousiasme des sciences. Les veilles, les fatigues, les périls de tout genre, les dangers de la navigation, tout cela disparaissait à ses yeux, pourvu que ses travaux

pussent contribuer au perfectionnement des sciences auxquelles il avait voué sa vie. C'était un homme d'un caractère doux et simple, tel qu'il convient à un vrai philosophe et à un ecclésiastique; aussi a-t-on lieu d'être surpris de l'aigreur avec laquelle, dans la préface de la suite de son journal, il s'exprime sur le compte de Frezier, qui avait comme lui visité la côte de l'Amérique méridionale le long du grand Océan. Il ne se contente pas de le critiquer; il le traite avec un mépris qui annonce un ressentiment profond. Frezier ne se tint pas pour battu, et lui répondit vertement. (*V.* Frezier.) Le journal de Feuillée, et sa suite, sont terminés par une sorte d'ouvrage séparé, intitulé: *Histoire des plantes médicinales qui sont les plus d'usage aux royaumes du Pérou et du Chili, composée sur les lieux, par l'ordre du roi, en* 1709, 1710 *et* 1711. Ces descriptions des plantes sont faites avec l'exactitude que comportait l'état de la botanique à cette époque, et leurs vertus médicales sont exposées d'après l'usage que l'on en fait dans les cantons où elles croissent. Les figures de ces plantes, dont la plupart étaient nouvelles, sont dessinées avec délicatesse et avec assez d'exactitude, car leur inspection fait aisément reconnaître celles que l'on a aujourd'hui l'habitude de voir dans les jardins, et que Feuillée désigne par des noms différents de ceux que les botanistes leur ont ensuite donnés. On distingue entre autres le *fuchsia* et le *datura grandiflora*, si remarquables par leurs belles fleurs. Les cent planches de botanique de l'ouvrage de Feuillée ont été publiées de nouveau, avec leur description, traduite en allemand par G. L. Huth, Nuremberg, 1756 et 1757, en 2 vol. in-4°. Pour reconnaître les services que Feuillée avait rendus à la botanique, on a donné le nom de *Fevillea* à un genre de plantes de la famille des *Cucurbitacées*: il renferme des végétaux grimpants qui croissent dans les Antilles, et qui sont compris sous la dénomination générale de *lianes*. E—s.

FEUILLET (Nicolas), pieux et zélé chanoine de St.-Cloud, se rendit célèbre dans le 17e. siècle par ses prédications et par son zèle pour les conversions. Sa morale était sévère, et c'était par la voie étroite qu'il conduisait au salut ceux qui lui donnaient leur confiance. Ses discours étaient plutôt remplis d'onction qu'éloquents. Il parlait avec une liberté vraiment apostolique, même aux personnes les plus qualifiées, et ne craignait point de leur reprocher ce qu'il trouvait en elles de répréhensible. Cette sainte hardiesse lui avait fait appliquer ces paroles du psaume 118: « Je parlais de vos commandements » en présence des rois, et je n'en » avais point de confusion. » Dieu bénit le zèle de Feuillet; il eut la consolation de ramener un grand nombre de pécheurs à une vie réglée et à la pratique des devoirs du christianisme. Parmi ces conversions, celle de M. de Chanteau fit beaucoup de bruit. Chanteau était cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état; c'était un homme d'esprit et d'un mérite très distingué, mais livré au libertinage, et se faisant gloire de son incrédulité. Sa mère, femme d'une vertu et d'une piété éminentes, souhaitait ardemment la conversion de son fils. Il se trouva malgré lui, ou plutôt par une disposition de la Providence, entraîné en 1661 à un sermon que Feuillet prêchait à St.-Nicolas-des-Champs. Le sujet était la *fausse Pénitence*. Il fut si vivement ému du ton et du discours du prédi-

cateur qu'il lui échappait des sanglots, et qu'il répandit un torrent de larmes; il résolut de changer de vie, et s'adressa à celui-là même dont les paroles avaient eu tant de pouvoir sur son esprit. Ce sage directeur lui fit lire le Nouveau-Testament, lui enseigna l'humilité, la pénitence et la prière. Sa conduite devint aussi édifiante qu'elle avait été dissipée, et il mourut saintement dans un âge peu avancé. Feuillet a écrit l'histoire de cette conversion, imprimée pour la première fois en 1712, un volume in-12. Dans ce volume, qui a été fort répandu, et qui offre une lecture très édifiante, se trouvent plusieurs lettres de Feuillet, et à la suite du volume une *Harangue* du même à la reine d'Espagne, lorsque cette princesse partit pour aller joindre le roi, nouvellement devenu son époux: enfin une *Lettre* au duc d'Orléans. Le livre a eu plusieurs autres éditions, dans lesquelles on a inséré le Sermon de la *fausse Pénitence*, qui avait converti Chanteau. Feuillet mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de soixante-onze ans. Son corps fut porté au cimetière de St.-Cloud, et son portrait fut gravé par Edelink. C'est de cet homme apostolique que Boileau a dit:

Et laisser à Feuillet réformer l'univers.

Outre l'Histoire de la conversion de M. de Chanteau, l'on a de Feuillet des *Lettres* et une *Oraison funèbre de madame Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans.* L—y.

FEUILLIE, ou *Feulie*, acteur comique, débuta le 8 mai 1764 à la Comédie française, n'ayant encore joué sur aucun théâtre public. Il obtint de nombreux applaudissements, et fut reçu en 1766. Des amis indiscrets lui attirèrent d'abord quelques désagréments, en voulant trop tôt le comparer au célèbre Préville, qui était alors dans toute la force de l'âge et du talent, et dont le public était idolâtre; mais Feuillie eut le bon esprit de ne point se prévaloir des louanges exagérées, et de mettre à profit toutes les critiques. Sans chercher à imiter Préville qu'il doublait, et dont il se montra constamment l'ami, il parvint à obtenir presque autant de succès que ce grand acteur dans un certain nombre de rôles, et on le comptait déjà au nombre des premiers sujets de la Comédie française, lorsqu'il mourut de la petite-vérole le 18 octobre 1774. Il avait beaucoup d'esprit et d'instruction, et son jeu, brillant de gaîté, était toujours franc et naturel. Ce qui le distinguait surtout des autres comédiens, c'est qu'il ambitionnait uniquement le suffrage des connaisseurs, et qu'il ne se permettait jamais de provoquer le rire par des moyens que le bon goût aurait désavoués. Il appelait cela *jouer en conscience*. Feuillie avait d'ailleurs toutes les qualités physiques qui conviennent aux valets de comédie, la physionomie mobile et expressive, la taille agréable et dégagée, de l'agilité et de la souplesse. On attribua dans le temps sa mort prématurée à une nouvelle méthode essayée par les médecins pour le traitement de la petite-vérole. F. P—t.

FEUQUIÈRE (Manassès de Pas, marquis de), naquit à Saumur le 1er. juin 1590, de l'une des plus anciennes maisons du comté d'Artois. Deux de ses oncles avaient péri au service de Henri IV, l'un devant Paris et l'autre au siége de Dourlens. Son père, François de Pas, premier chambellan du même prince, fut tué à la bataille d'Ivri.

Lorsqu'on annonça sa mort au roi, il s'écria : « Ventre-saint-gris, j'en » suis fâché, la race en est bonne : » n'y en a-t-il plus? » — La veuve est grosse, lui répondit-on : — « Hé » bien! je donne au ventre la même » pension qu'au père. » Manassès de Feuquière jouit de ce bienfait toute sa vie, et il y acquit de nouveaux titres par de nombreux services. Il prit le mousquet à l'âge de treize ans, et parvint jeune encore au grade de capitaine. Il fut aide-de-camp lorsqu'il n'y en avait encore que deux dans tout le royaume, fit huit campagnes comme maréchal-de-camp, devint lieutenant-général, et se signala dans toutes les occasions par son courage et son habileté. Ce fut lui qui au siége de la Rochelle conduisit l'intelligence par laquelle on devait se rendre maître de la place. Fait prisonnier au moment où il reconnaissait l'endroit par lequel les troupes du roi devaient entrer, il ne put obtenir d'être rendu à son souverain, quelque considérables que fussent les offres que celui-ci fit pour sa rançon. Les rebelles se flattèrent qu'on n'oserait attenter à la vie d'aucun de leur parti tant qu'un prisonnier de cette importance serait dans leurs mains. Sa captivité dura neuf mois; mais il ne laissa pas pendant ce temps d'être utile au roi, puisqu'il contribua beaucoup à la reddition de la place par le moyen de la dame de Navailles, belle-mère de sa femme. Nommé ambassadeur en Allemagne aussitôt après la mort de Gustave Adolphe, il réussit à relever le courage des Suédois et des princes de la ligue protestante abattu par les succès de la maison d'Autriche, et il forma avec eux une alliance qui fut très utile à la France. Il conclut aussi avec Wallenstein un traité qui aurait eu les plus heureux résultats sans la mort de cet homme célèbre. (*V.* Wallenstein). Pourvu en 1631 des lieutenances générales de Metz et de Toul, il céda le gouvernement de cette dernière ville à son neveu de Rozières, et fut nommé en 1636 lieutenant-général de la province et ville de Verdun. La guerre s'étant allumée avec l'Autriche en 1637, il commanda conjointement avec le duc de Saxe-Weimar une armée d'allemands qu'il avait levée lui-même pour la plus grande partie. Cette campagne fut si pénible qu'il tomba malade par suite des fatigues qu'il y éprouva. Ce fut dans cette occasion que la confiance de Louis XIII en ses avis éclata de la manière la plus honorable. Ce prince faisait tenir conseil dans la chambre du malade, et l'on vit souvent à la ruelle de son lit les ministres et les généraux d'armée. Dès qu'il fut rétabli on le chargea d'une opération très-difficile, et où il devait avoir besoin d'autant de courage que de résignation; ce fut le siége de Thionville, dont il commença l'investissement le 28 juin 1639, n'ayant qu'un corps de 8000 hommes. Le général de l'empereur, Piccolomini, instruit de cet état de faiblesse, marcha aussitôt contre lui avec 14000 hommes. Feuquière ayant été informé de cette marche, assembla un conseil de guerre. Il pouvait encore se retirer sur Metz; mais ce ne fut point l'avis de son lieutenant, et le roi lui avait ordonné de tenir. Il ne lui resta donc plus qu'à attendre l'ennemi. On se battit deux fois dans la même journée (7 juillet), et deux fois le marquis de Feuquière, abandonné de sa cavalerie, chargea lui-même les impériaux à la tête de quelques braves. Après six heures de combat il eut le bras cassé d'un coup de feu; et ne voulant pas

même alors cesser de donner ses ordres, il refusa de se faire panser, et perdit beaucoup de sang jusqu'à ce qu'étant tombé en défaillance il fut enveloppé et conduit prisonnier dans la place. Malgré les malheurs de cette journée, Louis XIII conserva une grande estime pour le marquis de Feuquière, et il fit aux ennemis des offres considérables pour sa rançon. Ceux-ci manquèrent plusieurs fois à leurs promesses. Neuf mois s'écoulèrent pendant ces négociations, et dans le moment où un traité venait d'être signé, lorsque déjà un général avait été rendu par échange, et qu'il ne restait plus à la famille de Feuquière qu'à payer 18000 écus pour sa rançon, il expira à Thionville le 14 mars 1640, le même jour et cinquante ans après la mort de son père. Les ennemis que ce général avait à la cour n'avaient pas peu contribué à son revers, en éloignant de son armée les secours qui lui avaient été promis; ils s'efforcèrent de le calomnier lorsqu'il eut succombé; mais le roi dit à ses enfants : « Mandez à » votre père que je suis content de » sa conduite, et qu'il a fait tout ce » que pouvait un homme d'honneur.» Passant ensuite un jour près de sa maison, et la voyant en très mauvais état, ce prince dit à ceux qui étaient auprès de lui : « Ce pauvre » Feuquière songeait plus à faire la » guerre qu'à accommoder sa mai» son. » On a de lui : *Lettres et négociations du marquis de Feuquière, ambassadeur du roi en Allemagne en* 1633 *et* 1634, Amsterdam (Paris), 1753, in-12, 3 vol. Cet ouvrage appartient bien plus à l'histoire du règne de Louis XIII qu'à l'histoire particulière du marquis de Feuquière. On y trouve développées quelques parties du plan de Richelieu contre la puissance de l'Autriche, et il répand beaucoup de jour sur la confédération de la France et de la ligue protestante. L'éditeur, l'abbé Pérau, y a joint la Vie de l'auteur. On trouve encore dans les *Mémoires du cardinal de Richelieu*, donnés par Aubery, la *Relation du voyage de M. de Feuquière allant en Allemagne de la part du roi en* 1633. — Son fils aîné (Isaac) fut aussi lieutenant-général et gouverneur de Toul et Verdun ; il mourut le 6 mars 1688 à Madrid, où il était ambassadeur, après avoir rempli de semblables missions en Suède et en Allemagne avec une grande distinction. M—D. j.

FEUQUIÈRE (ANTOINE DE PAS, marquis DE), fils aîné d'Isaac (*Voy.* l'art. précédent), naquit à Paris en 1648, et commença à porter le mousquet à l'âge de dix-huit ans dans le régiment du roi. Il servit comme enseigne dans la campagne de 1667, et fut blessé au siége de Lille, ce qui lui valut un brevet de capitaine. Il fit les campagnes de 1672 à 1673 en qualité d'aide-de-camp du maréchal de Luxembourg son parent, et se trouva peu de temps après à la conquête de la Franche-Comté, puis à la bataille de Senef et à la levée du siége d'Oudenarde en 1674. Ce fut à la fin de cette dernière campagne que le roi lui donna le régiment de Royal marine, et dès l'année suivante il eut occasion de se distinguer à la tête de ce corps sous les ordres de Turenne, puis, après la mort de ce grand homme, sous le commandement du maréchal de Créqui, notamment à la prise de Bouchain, ce qui lui valut une pension de 3000 liv. En 1676 on lui donna le régiment de Petit-Vieux, qui prit le nom de Feuquière. Il était à la tête de ce

corps l'année suivante, lorsqu'il fut blessé par un boulet de canon; il reçut une autre blessure en 1678 à la bataille de St.-Denis, où le maréchal de Luxembourg l'avait chargé de couvrir le quartier du roi avec quatre bataillons. Feuquière fit dans cette occasion une très belle retraite malgré la supériorité des Anglais. La paix de Nimègue lui donna quelque repos, et lors de la reprise des hostilités en 1688, il fut nommé brigadier des armées du roi, et servit en cette qualité au siége de Philisbourg. Il fut ensuite envoyé sur le Necker; et après avoir enlevé plusieurs postes ennemis qui l'incommodaient il fit dans la Franconie et jusqu'aux portes de Nuremberg une course qu'il conduisit avec autant d'habileté que de courage, et qui fut aussi préjudiciable aux ennemis du roi qu'elle devint glorieuse pour celui qui la dirigea; elle ne fut pas moins utile à sa fortune, et il en fit l'aveu à Louvois peu de temps après. « On vous a sans doute » parlé, lui dit-il, de ce que j'ai ga- » gné dans cette course. — Qu'est-ce » que cela fait, lui répondit le minis- » tre, j'en suis bien aise : à quoi cela » monte-t-il? — A 100,000 francs, » repartit Feuquière : je voudrais qu'il » y en eût davantage, répliqua Lou- » vois. Quand ces bonnes gens, con- » tinua Feuquière, avaient compté » sur la table les sommes auxquelles » ils avaient été imposés, ils met- » taient une somme à part. Je leur » demandais ce que c'était : c'est pour » monsieur, me disaient-ils. Je l'ai » mis dans ma poche. » Le ministre lui répondit : « Vous avez bien fait. » On sait qu'en effet sur ce point Louvois était fort tolérant; il l'était même pour des actions plus répréhensibles; car dans cette occasion il ne pouvait ignorer que Feuquière avait non seulement fait contribuer à son profit tous les habitants du pays où il avait passé, mais qu'il avait encore indignement livré aux flammes plusieurs villes, et qu'il en avait fait égorger les garnisons, sous un vain prétexte de représailles. Cette course rapporta trois ou quatre millions au roi, et Feuquière reçut une gratification de 12000 liv., avec le grade de maréchal-de-camp. En 1689 la crainte d'une descente de la part des Anglais fit envoyer Feuquière à Bordeaux. Il se rendit ensuite en Piémont, où il combattit les Vaudois pour servir le duc de Savoie, qui bientôt après se déclara contre la France, et fut battu à Staffarde, où Feuquière commandait l'infanterie sous le maréchal Catinat. Il alla ensuite commander à Pignerol, et il réussit par son activité à éloigner les barbets et les corps de réfugiés qu'il tailla en pièces dans plusieurs rencontres; il enleva même à Savillan quatre compagnies des gendarmes du duc de Savoie, et mérita par ses exploits incroyables que les barbets lui donnassent le nom de *sorcier*. Après la prise de Veillane en 1691, Feuquière fut chargé de l'ouverture de la tranchée devant Carmagnole, et il y montra autant de courage que d'habileté. Lorsque cette place eut capitulé, il fut envoyé avec huit bataillons et quelques escadrons pour faire le siége de Coni. Ce faible corps ne put empêcher le prince Eugène de jeter un secours dans la place, et Catinat fit alors renforcer l'armée de siége, dont il donna le commandement à Bulonde, ce qui indisposa vivement Feuquière, déjà mécontent du maréchal. Les attaques dirigées par Bulonde échouèrent; il fut obligé de lever le siége, et les ennemis de Feuquière, qui étaient fort nombreux, prétendirent qu'il avait

éprouvé de ce mauvais succès une secrète joie. Si tel était son caractère, il ne dut pas moins ressentir de joie lorsque le duc d'Elbeuf ayant été envoyé à Pignerol pour contenir les barbets, ce général fut entièrement défait par ces brigands, et qu'il dit en revenant au maréchal Catinat : « Envoyez-y une autre fois ce diable » de Feuquière ; il sait mieux que » nous comment il faut s'y prendre » avec ces gens-là. » En 1692 Feuquière fut envoyé à l'armée d'Allemagne sous le maréchal de Lorges, et ce fut dans cette campagne qu'il fit une si belle défense au Spirebach avec un corps de trois mille hommes contre l'armée toute entière du prince de Bade, qu'il réussit à arrêter pendant huit heures, ce qui donna à l'armée française le temps de faire un mouvement qui déconcerta tous les projets de l'ennemi. Feuquière fut nommé lieutenant-général en 1693, et il servait en cette qualité à la bataille de Nerwinde sous le maréchal de Luxembourg. On sait combien il eut de part à cette glorieuse journée, et avec quelle sagacité il en rend compte dans ses Mémoires. C'est ainsi qu'il juge également en véritable maître les marches que dirigea alors Luxembourg. On pense bien qu'il ne parle pas avec les mêmes éloges de Villeroi, qui succéda au maréchal de Luxembourg. Feuquière fit encore pendant quelque temps la guerre en Flandre sous Villeroi, jusqu'à ce que la paix de Riswick vînt mettre fin à sa carrière militaire en 1697. Il ne fut pas employé pendant la guerre qui recommença en 1701, et il déclare lui même qu'il se trouva condamné à un repos forcé. On sent combien de chagrin il dut en éprouver, se trouvant encore dans toute la vigueur de l'âge, et lorsque son expérience et ses services devaient lui faire espérer de parvenir au premier rang de l'armée. Sa disgrâce fut attribuée à la liberté avec laquelle il s'était exprimé sur le compte de plusieurs généraux en crédit. Il s'en consola en suivant de loin les opérations de la guerre, en recueillant des matériaux et en écrivant, pour l'instruction de son fils, des Mémoires qui ont paru après sa mort, à Amsterdam, d'abord en 1731, sous le titre de *Mémoires sur la guerre*, un volume in-12, et ensuite dans la même ville une seconde fois, puis à Paris sous le même titre. Mais ces trois premières éditions ne sont ni complètes ni exactes, ainsi qu'on peut en juger par la 4e., qui a été faite sur le manuscrit de l'auteur, par les soins de son neveu, en 4 vol. in-4°. et in-12, avec cartes et plans, Paris, 1770. On trouve dans cet ouvrage des renseignements précieux, de bons jugements et une grande liberté d'opinions sur les opérations militaires de ce temps-là. Il est d'autant plus remarquable, que c'est le premier écrit de quelque importance qui ait paru en France sur la tactique militaire. Voltaire y a beaucoup puisé pour son Siècle de Louis XIV, quoiqu'il pensât avec raison que Feuquière est souvent trop sévère et partial envers quelques-uns de ses rivaux; « mais, » ajoute le même historien, c'était un » militaire consommé. » Le marquis de Feuquière mourut à Paris le 27 janvier 1711, et douze heures avant sa mort il écrivit une lettre fort remarquable à Louis XIV pour lui recommander son fils et lui demander pardon de ses torts. « Je sais, lui » disait il, que j'ai déplu à V. M., » et quoique je ne sache pas trop en » quoi, je ne m'en crois pas moins

» coupable. » Le roi parut fort touché de cette lettre, et il accorda au fils toutes les pensions dont le père avait joui. La Vie du marquis de Feuquière écrite par son frère, qui fut le témoin d'une grande partie de ses travaux militaires, se trouve en tête de la quatrième édition des *Mémoires*. M—D. j.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), naquit à Lille, en 1720. Après avoir exercé quelque temps les fonctions d'avocat au parlement de Douai, il se livra entièrement à la culture des belles-lettres. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on a distingué le poëme du *Temple de la Mort*, celui des *Tombeaux* et une *Ode aux Nations*, qui fut couronnée à Toulouse, par l'académie des Jeux Floraux. Il est facile de juger en le lisant, qu'il avait l'esprit nourri de la philosophie sombre et mélancolique du docteur Young, dont il reproduit, en plusieurs endroits les images et les pensées. Ses poésies ont aussi beaucoup de rapport avec celles de l'académicien Thomas, son contemporain. Les mêmes tours, le même choix d'expressions ambitieuses, et pour ainsi dire, la même couleur, se font remarquer dans les vers de ces deux auteurs, avec cette différence pourtant que le style de Feutry, quoique généralement noble et visant au sublime, est moins fort, moins animé, moins abondant que celui de l'académicien. Il y a toujours quelques morceaux éloquents dans ses poëmes. On admire, entre autres, sa description du *Temple de la Mort*, où se trouve ce vers connu :

Le temps qui détruit tout, en affermit les murs.

mais quelquefois il fait de vains efforts pour déguiser la faiblesse d'une pensée ou l'impropriété d'une expression, sous un pompeux amas d'épithètes redondantes. On le lirait enfin avec plus d'intérêt si sa diction était plus simple, plus coulante et plus variée. Quoi qu'il en soit, on a sujet de s'étonner que Feutry, dont le talent surpassait de beaucoup celui de plusieurs poètes en vogue dans le 18e. siècle, n'ait pas laissé une plus grande réputation. Cet auteur a traduit différents ouvrages de l'anglais et du hollandais, notamment *Robinson Crusoé*, roman qui était déjà célèbre en France, mais dont il a le premier retranché les inutilités fastidieuses. Les principales productions de Feutry sont: I. *Epître d'Héloïse à Abailard*, en vers, imitation de Pope, 1751; II. *Choix d'Histoires* tirées de Bandel, Belleforest et autres, 1779, 1783; III. *le Temple de la Mort*, poëme, 1753; IV. *Ode aux Nations*, 1754; V. *les Tombeaux*, poëme, 1755; VI. *Mémoires de la Cour d'Auguste* (tirés de Blackwell et de J. Milss, 1754-59), 1768 et 1781, 3 vol. in-12; VII. *Recueil de Poésies fugitives*, 1760, in-12; VIII. *les Jeux d'Enfants*, poëme en prose, traduction libre du hollandais de Cats; IX. *Dieu*, ode, 1765; X. *Robinson Crusoé, nouvelle imitation de l'anglois*, 1766, 2 vol. in-12; 4e. édit. 1788, 3 vol. grand in-12; XI. *les Ruines*, poëme, Londres, 1767, in-8°.; XII. *Opuscules poétiques et philologiques*, La Haye (Paris), 1771, in-8°. On y trouve les pièces indiquées sous les N^{os}. I, III, IV, V, VIII et IX ci-dessus, avec d'autres qui n'avaient pas encore paru, telles qu'un ballet et une tragédie en prose. XIII. *Manuel Tironien*, ou *Recueil d'Abréviations faciles*, etc., 1775, in-8°. Son système, fondé sur la suppression de presque toutes les voyelles, comme dans les langues orientales,

ne prête point à l'équivoque autant qu'on serait d'abord tenté de le croire, et il peut être utile pour se familiariser aux méthodes sténographiques les plus en usage; XIV. *Nouveaux Opuscules*; Dijon, 1779, in-8°.; ce qu'il y a de plus curieux, est un traité de l'*Origine de la poésie castillane* et des *Recherches historiques sur la poésie toscane*. XV. *Supplément aux nouveaux opuscules*, 1779, in 8°.; XVI. *Le Livre des Enfants et des Jeunes Gens sans étude*, 1781, in-12; XVII. *Essai sur la construction des Voitures à transporter les lourds fardeaux*, 1781, in-8°., XVIII. *Supplément à l'Art du Serrurier*, traduit du hollandais, de Jos. Botterman, Paris, 1781, in-fol., fig. (1). Cet ouvrage fait suite à la collection des *Descriptions des Arts et Métiers*, publiées par l'Académie des Sciences. On trouve en outre plusieurs de ses poésies dans les recueils du temps, particulièrement dans l'*Almanach des Muses*. Fentry mourut à Douai, le 28 mars 1789. F. P—T.

FÈVRE (JEHAN LE), poète français du 14°. siècle, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseignements bien incomplets. On conjecture qu'il était né à Thérouane, et du moins il habitait cette ville, comme on l'apprend par un passage du prologue du *Livre de Matheolus*. Cet ouvrage, très recherché des curieux, à raison de sa rareté, n'est qu'une satire grossière contre les femmes. La célèbre Christine de Pisan prit la défense de son sexe, dans sa *Cité des Dames*, et d'autres écrivains suivirent son exemple. Mais le Fèvre, en prévoyant l'orage que son livre ne manquerait pas d'exciter, avait songé aux moyens d'en détourner les effets; il prétendit que l'ouvrage avait été composé en latin par un certain Mathieu ou Matheolus, et que ce Mathieu lui en avait remis une copie peu de temps avant sa mort, pour le traduire en français. Le Fèvre ne tarda pas à s'apercevoir que personne n'était dupe de la fable qu'il avait inventée, et pour réparer autant qu'il dépendait de lui la faute qu'il venait de commettre, il se hâta de composer un nouvel ouvrage, intitulé: *le Rebours de Matheolus*, dans lequel il n'exalte pas moins les femmes qu'il ne les avait dépréciées dans le premier. Ces deux ouvrages sont restés longtemps manuscrits. Le *Livre de Matheolus* fut imprimé pour la première fois à Paris, Ant. Verard, 1492, petit in-fol., goth. Cette édition est très rare. Les réimpressions de Lyon, Olivier Arnoulet, sans date, et Paris, 1518, in-4°., sont encore recherchées. Le *Rebours de Matheolus* parut pour la première fois à Lyon, chez Olivier Arnoulet, in-4°., goth., et ensuite à Paris, 1518, in 4°. On en connaît une édition qui a pour titre: *le Livre du Résolu en Mariage*, Paris, veuve Trepperel, in-4°., goth., s. d. Le prologue, tout différent de celui qu'on lit dans les autres éditions, contient 266 vers au lieu de 94. Ces deux ouvrages sont écrits en vers de huit syllabes. W—s.

FÈVRE (JEHAN LE), qu'on a quelquefois confondu avec le précédent, était avocat au parlement de Paris, et rapporteur de la chancellerie de France sous Charles V. Il est auteur d'un ouvrage en rime, intitulé: *le Respit de la Mort*. Le Fèvre dit dans le prologue de cet ouvrage qu'il l'entreprit en 1376, pour se distraire des craintes que lui donnait une maladie contagieuse qui désolait alors Paris. On conjecture

(1) On assure que l'auteur de ce supplément est un illustre infortuné (Louis XVI). Voyez le *Diction. de Bibliograph. franç.*, par M. Fleischer, n°. 4046, B.

qu'il était déjà avancé en âge, puisqu'il ne semble compter que sur un miracle de la Providence pour prolonger une vie à laquelle il se montre fort attaché. Ce poëme a été publié à Paris, 1506, in-4°.; 1533, in-8°., le style en a été retouché par l'éditeur, qu'on soupçonne, sans preuve, être Jean le Fèvre, chanoine de Langres, sujet de l'article suivant. W—s.

FEVRE (Jean le), né à Dijon en 1493, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat à la cathédrale de Langres, par la protection du cardinal de Givry dont il était secrétaire, et mourut en 1565, à l'âge de soixante-douze ans. Son épitaphe, rapportée dans les *Bigarrures* de Tabourot, le représente « comme un sa» vant théologien, excellent mathé» maticien, curieux des arts mécani» ques, surtout de l'horlogerie et » peinture. » On a de lui : I. *Livret des emblêmes d'Alciat, mis en rime françoise*, Paris, Wechel, 1536, in-8°., gothique. Cette édition ne contient que cent quinze emblêmes; elle est cependant recherchée des curieux, et il en a été tiré des exemplaires sur peau de vélin. Les éditions suivantes, quoique assez rares, n'ont presque point de valeur (*voy.* Alciat). « Le Fèvre, » dit l'abbé Goujet, a plutôt donné » une imitation qu'une traduction des » *Emblêmes d'Alciat;* ainsi Barth. » Aneau n'avait pas tort de s'en regar» der comme le premier traducteur. » Son style a tous les défauts du temps » où il vivait. » II. *Dictionnaire de Rimes françaises*, Paris, 1572, in-8°. Le Fèvre avait laissé cet ouvrage manuscrit. Ce fut Tabourot, son neveu, qui le publia après en avoir changé le plan, et rangé les mots d'après l'ordre alphabétique, au lieu que l'auteur les avait disposés suivant leur terminaison. Le succès de la première édition engagea Tabourot à en donner une nouvelle, augmentée d'un grand nombre de mots, Paris, 1588, in-8°. III. *Liber de horariorum compositione.* On conservait ce manuscrit à la bibliothèque des carmes de Dijon. Papillon a confondu Jean Le Fèvre avec les précédents, et lui attribue le *Repist de la Mort* et la *Traduction des lamentations du mariage de Matheolus.* W—s.

FEVRE (Raoul le), romancier français, était prêtre et chapelain de Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne. On apprend par la souscription d'un de ses ouvrages qu'il vivait encore en 1464; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de le Fevre : I. *Recueil des Histoires de Troyes, contenant la généalogie de Saturne et de Jupiter son fils, avec leurs faits et gestes ; les faits et prouesses du vaillant Hercule*, etc. Cet ouvrage, comme on le voit par le titre, n'est qu'un recueil des fables de l'ancienne mythologie ; mais ce qu'il y a de singulier c'est que l'auteur fait des dieux du paganisme autant de chevaliers de la table ronde, et qu'il leur prête les discours et les actions des preux du 14e. siècle. On connaît de ce roman des manuscrits très précieux par la beauté des caractères et le fini des miniatures dont ils sont ornés. Les meilleurs bibliographes conjecturent que la première édition a paru en Allemagne vers 1469; c'est un petit in-folio goth. imprimé à longues lignes ; on en conserve un exemplaire à la Bibliothèque du roi. Parmi les autres éditions du 15e. siècle les curieux donnent la préférence aux suivantes : Lyon, Jacques Maillet, 1484, in-fol.; ibid., Mich. Tapid, 1490, in-fol.; Paris, Ant. Vérard, 1498, in-fol. Il y a de cette dernière édition des exemplaires

sur peau de vélin. Caxton, le même qui porta l'imprimerie en Angleterre, composa, à la prière de Marguerite de Bourgogne, une traduction en anglais de ce roman, et l'imprima à Cologne vers 1471, in-fol. On en connaît aussi une traduction flamande, dont l'auteur est anonyme; II. *la Vie du preux et vaillant Hercule, où sont déduites par histoires ses illustres prouesses, noblesses et libéralités*, Lyon, s. d. goth., in-4°.; Paris, 1500 et 1511, in-4°. Cette vie d'Hercule est extraite de l'ouvrage précédent. On en trouve l'analyse dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. VIII. Le style de le Fevre, y dit-on, en général est plat, mais ses expressions sont souvent singulières et énergiques; III. *le Livre du preux et vaillant Jason et de la belle Médée*, petit in-fol. goth., imprimé sur deux colonnes, fig. en bois: cette édition passe pour la plus ancienne; in-fol., à longues lignes, s. d., mais qu'on croit imprimée avant 1474 avec les caractères de Caxton; Lyon, 1491, in-fol.; Paris, Al. Lotrian, s. d., in-4°., goth. Le style de cette dernière édition a été retouché. Cet ouvrage a été traduit en anglais par Caxton, et imprimé vers 1475, in-fol., et à Anvers, 1492, in-fol. Il a été aussi traduit en flamand par un anonyme, Harlem, vers 1485, petit in-fol. Le Fevre a dédié ce roman à Philippe-le-Bon par une épître dans laquelle il compare ce prince à Jason, parce que, comme on sait, c'est à lui qu'on doit l'institution de l'ordre de la toison d'or. On en trouve l'analyse dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*. Dans l'Art. *le Fevre* du *Dictionnaire universel*, au lieu du mot *Gottingue* qu'on lit après l'annonce du roman de Jason, il faut *gothique*. On a cru devoir relever cette faute d'impression, parce qu'elle aurait bien pu contribuer à introduire dans les catalogues modernes une édition imaginaire. W—s.

FEVRE (Denis le), religieux célestin, né dans le Vendomois en 1488, vint faire ses études dans l'université de Paris, et y prit le degré de maître-ès-arts en 1504. Quoiqu'il n'eût que seize ans, il était déjà tellement versé dans les lettres grecques et latines, qu'il fut chargé de les enseigner. Il le fit avec tant de succès, que des ambassadeurs vénitiens qui se trouvaient à Paris, étant venus l'entendre, en furent émerveillés. Il continua cet enseignement pendant dix ans, et « fut, » dit Moréri, *le premier* qui entre- » prit d'expliquer publiquement les » auteurs grecs. » Cela n'est pas exact, du moins si Moréri entend que l'enseignement du grec n'ait pas repris, même avec éclat, dans l'université avant Le Fèvre. Il est constant que dès 1458 cette compagnie avait autorisé un savant nommé *Grégoire*, disciple d'Emmanuel Chrysoloras, à faire des leçons publiques de grec, et lui avait pour cela alloué cent écus de gage. Le Fèvre, âgé de vingt-six ans et dégoûté du monde, entra dans l'ordre des célestins, et y fit profession le 15 août 1514 (1). Il s'y fit remarquer par son savoir, l'amour de la règle et la pratique des vertus de cet état. Après avoir exercé la supériorité dans plusieurs monastères, il devint prieur de celui de Paris et vicaire-général du provincial. Epuisé de jeûnes, de veilles

(1) L'historien des Célestins et l'auteur de la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de St.-Benoît*, disent que le Fèvre prononça ses vœux chez les Célestins en 1510. C'est une erreur. Le Fèvre ne put commencer à enseigner avant 1504; il n'avait même que seize ans alors. Les deux écrivains cités conviennent qu'il enseigna au moins dix ans. On ne peut donc fixer l'année de sa profession avant 1514.

et de fatigues, il mourut dans cette ville en 1538, n'étant âgé que de cinquante ans. Il a laissé les ouvrages suivants; les premiers ont été imprimés, les autres sont restés manuscrits : I. *Vita sancti Celestini, conscripta primùm à Petro Alliacensi S. R. E. cardinali, limatiori stylo donata*, Paris, 1539, in-4°. II. *Poëma hebraïcum de immaculatâ conceptione virginis Mariæ*, Troyes, in-4°. III. *Epithalaminm beatæ Mariæ virginis. in antiphonam : Quàm pulchra es!* Un *Commentaire* sur la règle de S. Benoît. des *Sermons* et autres ouvrages demeurés manuscrits. Jean Cordæus, célestin et disciple de Le Fevre, a écrit sa vie. L—y.

FEVRE. *V.* Faber et Lefèvre.

FEVRE (Jean-François), médecin, né à Pontarlier vers 1680, obtint une chaire à l'université de Besançon en 1721, et mourut en cette ville en 1739, à l'âge d'environ soixante ans. On a de lui : *Opera medica*, Besançon (Vesoul), 1737, 2 vol. in-4°. Le premier vol. contient un traité de la saignée et des cas où elle peut être utilement employée; des observations sur l'usage du café, du thé, du chocolat et du tabac. Le second vol. renferme un cours de physiologie d'après les principes des médecins les plus célèbres, anciens et modernes. W—s.

FEVRET (Charles), naquit l'an 1583, à Sémur en Auxois, de Jacques Fevret, conseiller au parlement de Bourgogne, que Génébrard appelait *Patronum rebus omnibus ornatum*. Après avoir étudié en droit dans les plus fameuses universités du royaume, il alla se perfectionner dans cette science à Strasbourg, sous le célèbre Denis Godefroy. Lorsque Louis XIII alla à Dijon en 1630 pour y punir les auteurs d'une sédition, Fevret, qui était l'aigle du barreau, le harangua au nom de tous les corps de la ville. Le prince fut si touché de son éloquence, qu'il pardonna aux coupables et accorda à l'orateur une charge de conseiller au parlement de nouvelle création; mais celui-ci ne voulant pas quitter sa profession, se contenta d'un office de secrétaire de la cour aux appointements de 900 liv. Henri II, prince de Condé, et le grand Condé son fils, lui avaient donné des lettres de provision de l'état et office de conseiller et intendant ordinaire de leurs affaires. Sa devise était : *Conscientia virtuti satis amplum theatrum est.* Il mourut à Dijon en 1661. Nous avons plusieurs écrits en prose et en vers, en français et en latin, de ce savant jurisconsulte; mais l'ouvrage qui a fait passer et qui conservera son nom à la postérité, est le *Traité de l'abus :* ce livre, le plus savant et le plus parfait que nous ayons sur cette matière, jouit d'une très grande autorité dans les tribunaux. La première édition parut à Dijon en 1653, in fol. Les éditions de Lyon, 1667 et 1677, 2 vol. in-fol., données par Jacques Fevret, fils de l'auteur, et par Antoine Fevret, avec de bonnes notes et les citations en marge, contiennent les critiques qui avaient été faites contre l'ouvrage, avec les réponses de Charles Fevret. La dernière de 1736, 2 vol., Lyon, est ornée des notes de Gibert et de Brunet, et de l'éloge de l'auteur par Papillon. Parmi ses autres écrits, nous indiquerons seulement : I. son dialogue *De claris fori Burgundici oratoribus*, Dijon, 1654, in-8°.; II. *De officiis vitæ humanæ, sive in Pibraci tetrasticha commentarius*, Lyon, 1667, in-12; badinage poétique assez ingénieux; III. *Carmen de vitâ suâ*, poëme de 300 vers, inséré par le P. Desmolets dans

ses *Mémoires de littérature*, tome II. — Pierre Fevret, son fils, mort en 1706, âgé de 81 ans, conseiller-clerc et sous-doyen du parlement, fonda la bibliothèque publique de Dijon, et laissa des fonds pour l'entretenir et l'augmenter. Le catalogue en parut en 1708, in-4°., avec une préface par le P. Oudin. Cette illustre famille a produit plusieurs autres personnages recommandables par leur science et par leurs vertus, entre autres Claudine Fevret, abbesse de Notre-Dame-du Tort de Dijon, qui a composé le *Journal des Saints de l'ordre de Cîteaux*, 1706, in-8°.; mais le plus illustre est celui dont on va parler dans l'article suivant. T—d.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière-petit-fils du célèbre auteur du Traité de l'abus, naquit à Dijon le 14 avril 1710. Destiné par sa naissance à suivre la carrière de la magistrature, son éducation fut entièrement dirigée vers ce but. Il fut pourvu à l'âge de vingt-six ans d'une charge de conseiller au parlement de Bourgogne, et il eut l'occasion de développer dans l'exercice de cette place des talents peu communs et un zèle extraordinaire pour le bien public. Honoré de la confiance de sa compagnie, elle le députa plusieurs fois à Paris, et il eut le bonheur de terminer avantageusement toutes les affaires dont elle l'avait chargé. Le goût des lettres qu'il avait hérité de ses ancêtres lui procurait les délassements les plus nobles comme les plus agréables. Il accrut sa bibliothèque d'un grand nombre d'ouvrages précieux, et forma une très belle collection de gravures historiques et de curiosités de différentes espèces. Il était moins le propriétaire que le conservateur de ces richesses, qu'il communiquait avec une complaisance infinie. Nommé directeur de l'académie de Dijon, il fit adopter de nouveaux réglements, et assura à cette société une existence plus stable en lui procurant la protection du gouvernement. Ce fut à cette époque qu'il forma le projet de donner une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, par le P. Lelong. Cet ouvrage important, et dont l'utilité est incontestable, présentait des lacunes difficiles à remplir. Fontette eut le courage d'entreprendre ce travail, capable d'effrayer tout homme doué de moins de patience et de ténacité. Après quinze ans de recherches et d'application, il se vit enfin en état de faire paraître le premier volume de ce vaste répertoire. L'accueil flatteur que reçut cet essai encouragea Fontette à faire de nouveaux efforts; mais les fatigues qu'il éprouva affaiblirent sa santé, et après avoir langui quelques mois il mourut à Dijon le 16 février 1772, à l'âge de soixante-un ans, sans avoir eu la satisfaction de voir terminée l'utile entreprise à laquelle il s'était entièrement consacré. Les estampes recueillies par Fontette font aujourd'hui partie du cabinet du roi. Perret prononça son éloge à l'académie de Dijon, et Dupuy à l'académie des inscriptions, dont il était depuis peu membre-associé. Ces deux pièces ont été imprimées en tête du 4e. vol. de la *Bibliothèque historique* (*V.* Barbeau et Lelong). W—s.

FEYDEAU (Mathieu), né à Paris en 1616, d'une famille qui s'est illustrée dans l'Eglise et dans la Magistrature, fit ses études dans cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, et fut aggrégé à la maison de Sorbonne, où il fit sa résidence. Il avait à peine reçu la prêtrise, lorsque M.

l'archevêque de Sens le chargea de faire des conférences aux jeunes ecclésiastiques de son diocèse que l'on préparait aux ordres. En 1645, son ami M. Duhamel, curé de Saint-Merry, voulut l'avoir pour vicaire. Feydeau préféra la succursale de Belleville, où il rassembla de pieux ecclésiastiques, avec lesquels il formait de jeunes clercs aux études et aux vertus de leur état; c'est pendant le séjour qu'il fit dans cette succursale, qu'il prit le bonnet de docteur. Revenu à St.-Merry, il y continua ses conférences, se chargea des catéchismes, et se voua avec beaucoup de zèle à la visite des malades, à la direction des consciences et à la prédication. Il servit de second à M. de Sainte-Beuve dans la conférence célèbre qu'il eut avec le P. Labbe au sujet du livre de ce jésuite, intitulé: *Triumphus veritatis catholicæ adversùs novatores*. Lié avec M. Arnauld et les autres solitaires de Port-Royal, il fut l'un des soixante-douze docteurs exclus de la Sorbonne pour n'avoir point voulu adhérer à la condamnation de cet homme célèbre. Feydeau prit alors le parti de la retraite. D'abord il se retira à la campagne, ensuite à Melun, où il dirigea les religieuses Ursulines. Au mois de juillet 1657 une lettre de cachet l'exila à Cahors. Il vécut pendant quelque temps caché dans le voisinage de Paris. Ayant quelque espoir qu'on s'adoucirait à son égard, il revint dans cette ville, où il ne se montra qu'à ses amis particuliers. On fit courir le bruit qu'il était allé à Maëstricht, et qu'il s'y était fait ministre. Il crut devoir repousser cette calomnie par une lettre qui parut en 1660. M. Pavillon, évêque d'Aleth, lui fit proposer la théologale de St.-Pol-de-Fenouillèdes, qu'il accepta et garda jusqu'en 1668. En 1669 M. Vialart, évêque de Châlons, le pourvut de la cure de Vitri-le-Français. S'y voyant tourmenté et peu soutenu par ce prélat, il s'en démit en 1676 au grand regret de ses paroissiens. Alors M. de Buzanval, évêque de Beauvais, lui offrit la théologale de son église, dont il prit possession en 1679. Une nouvelle lettre de cachet vint le troubler dans cet asyle, où il croyait trouver la paix. Elle l'exilait à Bourges. Il y passa neuf ans. Un troisième ordre du gouvernement le transféra à Annonay. M. Feydeau mourut dans cet exil le 24 juillet 1694, âgé de soixante-dix-huit ans. Il fut enterré dans l'église des Célestins de Colombiers. Ces PP. firent graver sur sa tombe une épitaphe honorable, où ils font l'éloge de sa piété et de ses vertus, en regrettant qu'elles n'aient pas été accompagnées d'une entière soumission aux décisions de l'Eglise. On a de lui les ouvrages suivants: I. *Méditations sur les principales obligations du chrétien, tirées de l'Ecriture-Sainte, des Conciles et des saints Pères*, un vol. in-12, 1649. Ce livre, composé pour les jeunes ecclésiastiques que dirigeait M. Feydeau, contribua aussi beaucoup à la conversion du grand Condé; il a eu plusieurs éditions. La 4ᵉ. parut avec des augmentations, et on y inséra les passages des saints Pères; II. *Catéchisme de la Grâce*, Paris, 1650. Il avait été composé en huit jours, sur la demande de l'évêque d'Amiens (Lefebvre de Caumartin). On le réimprima ensuite sous le titre d'*Eclaircissement sur quelques difficultés touchant la Grâce*, et il fut traduit en plusieurs langues. C'est à tort qu'on l'a attribué à M. Hermant, chanoine de Beauvais. Il fut condamné à Rome

par décret de l'inquisition ; mais M. Fouquet, alors procureur-général du parlement, empêcha que le décret ne fût publié en France ; III. *Méditations sur l'histoire et la concorde des Evangiles*, 2 vol. in-12, Bruxelles, 1673; Lyon, 1689-96, 3 vol. in-12, avec plusieurs changements. Il y en a eu encore d'autres éditions; IV. *Mémoires de sa vie*, qui ne vont que jusqu'au mois d'octobre 1670, *la Vie de Mad. Maton*, sa pénitente, et autres ouvrages qui n'ont point été imprimés. On lui a attribué *les Méditations chrétiennes sur la providence et la miséricorde de Dieu*, sous le nom du sieur de Pressigny; elles sont de dom Gabriel Gerberon. L—y.

FEYDEAU (Claude), frère aîné du précédent, mais d'un premier mariage, embrassa aussi l'état ecclésiastique, et s'appliqua de préférence à l'étude du droit canon, faculté dans laquelle il fut reçu docteur. Ayant été pourvu du doyenné de l'église collégiale de Moulins, il en prit possession le 16 mai 1602, et le résigna à un de ses parents en 1640. Il fut long-temps supérieur des dames de la Visitation de Moulins, et assista en cette qualité à la mort de la mère de Chantal, fondatrice de cet ordre. Aux vertus ecclésiastiques Claude Feydeau joignait une érudition étendue et les connaissances qui distinguent un homme de son état. On a de lui : I. *Oraison funèbre de Claude Duret. président du présidial de Moulins* (V. Duret); II. *Panégyrique sur la paraphrase des 150 psaumes d'Antoine de Laval, sieur de Bel-Air*, 1608, réimp. avec la paraphrase, Paris, 1619, in-4°.; III. plusieurs *Offices de saints et saintes* pour des églises particulières. — Feydeau de Brou (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que les précédents, naquit en 1653 de Henri Feydeau, conseiller d'état. Il prit ses degrés en Sorbonne, reçut le bonnet de docteur en théologie, prêcha avec succès à la cour, et fut l'un des aumôniers de Louis XIV. Ce prince l'ayant nommé en 1687 à l'évêché d'Amiens, il se passa cinq ans avant qu'il pût recevoir ses bulles, à cause des différends qui s'étaient élevés entre Innocent XI et le roi, au sujet de la régale; il n'en gouverna pas moins ce diocèse en qualité de vicaire du chapitre. Les affaires de Rome s'étant arrangées en 1692, il obtint ses bulles, fut sacré à Paris, et prit possession de son siége. Dès-lors il se livra tout entier à ses devoirs épiscopaux, fit assidument la visite des paroisses de son diocèse, tint des synodes pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique, et montra l'exemple des vertus qu'il recommandait. Il fut un des députés à l'assemblée du clergé de 1705. L'année suivante, comme il avait commencé ses visites, il fut attaqué d'une maladie mortelle, et vint mourir à Amiens le 14 juillet, âgé seulement de cinquante-trois ans. Le chapitre le fit inhumer dans l'église cathédrale, devant le grand autel, contre l'usage établi, *contrà morem*, afin que le clergé qui pendant sa vie avait admiré ses vertus vît son épitaphe, et en eût après sa mort la mémoire toujours présente. On a de ce prélat : I. *une Lettre latine à Innocent XII au sujet du livre du cardinal Sfrondate ;* II. *une Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés contre le P. Desimbrieux, jésuite ;* III. *une Lettre au sujet de celle d'un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1697 dans l'abbaye de St.-Acheul*,

diocèse d'Amiens. Le P. Bernardin de Pequigny, capucin, dédia à Henri Feydeau sa *triple explication des Epitres de S. Paul*, et dom Claude de Vert, son *Explication littérale des cérémonies de l'église.* — FEYDEAU DE BROU (Charles-Henri), de la même famille, né en 1744, et fils d'un intendant de Rouen, entra, comme ses pères, dans la carrière de la magistrature, fut en 1775 maître des requêtes, puis successivement intendant de Berri, de Bourgogne, de Caen, conseiller d'état en 1787, et enfin directeur et administrateur-général des économats. La révolution étant venue, il prit le parti de vivre dans une retraite profonde, occupé de ses livres, et entièrement livré aux sciences exactes qu'il cultivait par goût. Il mourut le 10 décembre 1802, laissant plusieurs manuscrits, entre autres une *Traduction de quelques ouvrages d'Euler, avec des notes et des observations.* L—Y.

FEYERABEND, famille de Francfort sur le Mein, célèbre dans le 16e. siècle, par le grand nombre d'artistes et de littérateurs qu'elle a produits. Le plus ancien que l'on connaisse est Jean FEYERABEND, graveur en bois. Il a marqué ses ouvrages des deux lettres initiales de son nom. L'abbé de Marolles en a fait mention dans son 1er. catalogue, page 149. Papillon assure qu'il a vu un *Nouveau-Testament* en latin, orné de figures en bois, gravées par cet artiste; mais il n'en indique ni la date, ni le format. — FEYERABEND (Jérome), imprimeur distingué, avait pour marque une renommée tenant une trompette de chaque main, et pour devise ces deux vers :

Si cupis ut celebri stet tua fama loco,
Pervigiles habeas oculos, animumque sagacem.

— FEYERABEND (Jean), autre imprimeur, avait pour marque un lion debout, appliqué contre un bouclier, traversé d'une bande. — FEYERABEND (Christophe), est auteur d'une traduction en allemand, des *Commentaires de César*, Francfort, 1565, 1588, 1620, in-fol. — FEYERABEND (Sigismond), dessinateur, graveur en bois et libraire, publia de belles éditions des auteurs anciens, parmi lesquelles on remarque celle de *Tite-Live*, 1568, in-fol., ornée de jolies gravures de Josse Amman. Papillon cite un recueil de figures de la Bible, 1569, in-4°., qui contient plusieurs estampes marquées des lettres initiales de Sigismond Feyerabend. « Elles sont, dit-il, assez bien dessinées et excellemment gravées. » Il parle ensuite des *Icones Novi Testamenti arte et industriâ singulari exprimentes*, 1571, in-4°. L'épître dédicatoire, qui renferme l'éloge des peintres et des graveurs les plus célèbres de l'Allemagne, est signée de S. Feyerabend, et Papillon ajoute qu'il a gravé plusieurs des planches qui composent ce volume, sorti des presses de Jérôme Feyerabend, dont on a parlé plus haut. On trouve encore des gravures avec le chiffre de Sigismond, dans le recueil des *Epigrammes choisies* de Mélanchthon, Francfort, 1583, in-4°. Cependant, malgré l'opinion de Papillon, et les preuves qu'il donne à l'appui, bien des personnes éclairées s'accordent à penser que Sigismond Feyerabend n'a jamais gravé, et qu'il n'est que l'éditeur des estampes sur lesquelles on voit son monogramme; mais si on lui refuse le titre de graveur, on ne peut lui contester d'avoir été l'un des plus illustres libraires de son temps, soit par le grand nombre d'ouvrages qu'il a fait publier, soit par les sommes considérables qu'il a employées pour les orner d'estampes, usage qui n'était point généralement établi avant lui, et

qui a dû contribuer à hâter les progrès de la gravure en Allemagne. Les ouvrages que Feyerabend a publiés seul, ont pour marque un lion, soutenant un globe d'où sortent des flammes, et ceux qu'il a publiés en société avec Weigand, Hahn et Georges Rab, portent au frontispice une renommée sonnant de deux trompettes. Dans le bas de la vignette on voit un vase d'une forme antique; à droite, des corbeaux, dont l'un en volant becquette l'anse du vase, et à gauche un coq immobile. Sigismond Feyerabend est l'éditeur des deux recueils suivants : I. *Annales seu Historiæ rerum Belgicarum à diversis auctoribus ad hæc usque nostra tempora conscriptæ et deductæ*, Francfort, 1580, in fol., 2 vol.; II. *Monumenta illustrium eruditione et doctrinâ virorum figuris artificiosissimis expressa*, ibid., 1585, in-fol. C fut encore Feyerabend qui publia à ses frais le *Gynæceum*, recueil de gravures représentant des costumes de femmes (*Voyez* AMMAN Josse, tom. 2, pag. 52.) — FEYERABEND (Charles-Sigismond), succéda à son père, vers 1590, dans la profession de libraire. Il a publié différents recueils de gravures. Papillon en possédait un, daté de 1599, contenant deux cent quatre-vingt-dix-neuf estampes, y compris le titre. L'épître dédicatoire, écrite en allemand, est signée de l'éditeur; et parmi les gravures, il s'en trouve plusieurs qui portent les chiffres de M. L. et V. Feyerabend, que Papillon croit tous les trois de la même famille que le libraire. W—s.

FEYJOO Y MONTENEGRO (BENOIT-JÉROME), célèbre critique espagnol, naquit à Compostelle le 16 février 1701. Après avoir étudié les humanités dans sa patrie, il passa à l'université d'Oviédo, y reçut le grade de maître-ès-arts, et entra en 1717 dans le couvent de St.-Benoît de la même ville. Il s'appliqua alors aux sciences sacrées. Les progrès qu'il y faisait ne l'empêchaient pas de consacrer plusieurs heures du jour à l'étude des langues, de l'histoire, des mathématiques, des belles-lettres, etc. Il posséda bientôt tous les auteurs classiques latins, grecs, espagnols, français, anglais et italiens. Nommé successivement docteur en toutes les facultés, professeur de théologie, abbé du monastère de St.-Vincent à Oviédo; et, outre les devoirs que ces charges lui imposaient, obligé de prêcher dans les occasions solennelles, il trouva le temps de composer le grand nombre de volumes qu'il a laissés. Feyjoo donnait à peine quatre heures au sommeil, et ne paraissait dans le monde que lorsqu'il y était contraint par les convenances ou les devoirs de son ministère. Cette retraite, presque absolue, rend encore plus extraordinaire le talent avec lequel il a su connaître les hommes, dévoiler le secret de leurs passions et attaquer leurs préjugés. Il s'était distingué de bonne heure par son éloquence, par la facilité de s'énoncer, par une mémoire prodigieuse, et surtout par un tact fin, un esprit observateur, et une critique profonde et judicieuse. A l'égard de sa mémoire, on raconte, entr'autres choses, qu'il suffisait de citer en sa présence un passage, un texte quelconque, pour qu'il en nommât aussitôt, non seulement l'auteur, mais le livre et la page. En 1724, Feyjoo avait déjà publié plusieurs sermons et quelques ouvrages théologiques; mais l'ouvrage qui lui fit le plus d'honneur, ce fut son *Théâtre critique universel*. Les deux premiers volumes furent imprimés deux fois dans la même année à Madrid, 1726. Le succès étonnant

qu'obtint ce premier essai, encouragea l'auteur à continuer son ouvrage dans les années suivantes, et les éditions s'en multiplièrent dans presque toutes les provinces de l'Espagne. C'est de cette époque que Feyjoo entra en correspondance avec les personnages les plus distingués, soit par la naissance, soit par les talents. Il fut particulièrement lié avec le célèbre Campomanès, ministre des finances, son compatriote, qui chercha vainement à lui faire abandonner le cloître par la perspective des places et des dignités. Loin de les désirer, Feyjoo se démit volontairement, dans la suite, de son emploi d'abbé pour se livrer tout entier à l'étude. Le *Théâtre critique*, successivement augmenté, fut imprimé à Madrid, 1738, 8 vol. in-8°. Le supplément parut de 1740 à 1746, en 8 vol. in-8°. Cet ouvrage, presque aussitôt qu'il parut, mérita l'approbation de tous les savants. Le *Mercure de France* en fit les plus grands éloges dans les mois de juin 1730, et d'avril 1731. Il fut ensuite traduit en différentes langues ; en français, par d'Hermilly, Paris, 1742, 12 vol. in-8°. l'on en fit deux éditions en italien, Rome, 1744 ; Gènes, 1745 : John Brett, capitaine dans la marine royale et l'un des compagnons du lord Anson, en a traduit plusieurs parties en anglais, de 1777 à 1780, 3 vol. in-8°. Le *Teatro critico* est partagé en *Discours*, qui roulent sur diverses matières. Le premier volume, par exemple, contient les discours suivants : 1°. *Voix du peuple*, 2°. *Vertu et vice*, 3°. *Opulence et pauvreté*, 4°. *Politique la plus raffinée*, 5°. *Médecine*, 6°. *Apologie de la profession des gens de lettres*, 7°. *Astrologie judiciaire*, 8°. *Eclipses*, 9°. *Comètes*, 10°. *Année climactérique*, 11°. *Ancienneté du monde*, 12°. *Contre les philosophes modernes*, 13°. *Parallèle des langues*, 14°. *Défense des femmes*. Dans son premier discours, loin de croire, d'après l'idée générale, que la voix du peuple soit précisément la voix de Dieu (*vox populi, vox Dei*), il ne considère ce peuple qui l'exprime, que comme « un instrument de différents » sons qui ne concertent jamais d'eux- » mêmes que par un hasard très rare, » et jusqu'à ce qu'une main sage les » accorde. *Æstimes judicia, non* » *numeres.* » Dans ses 10°. et 11°. discours, il se récrie contre les systêmes de plusieurs philosophes (particulièrement contre celui de Descartes), traite de chimère la prétendue vieillesse du monde, et prouve par des faits incontestables que, au moins depuis vingt siècles, il n'y a eu aucune détérioration dans l'espèce humaine. Le dernier discours de ce volume est d'autant plus remarquable, que c'est un religieux qui entreprend la défense des femmes, et il n'oublie ni preuves, ni érudition, ni éloquence pour parvenir à son but : « La force, » la constance, la prudence, sont les » prérogatives des hommes. La beau- » té, la docilité, la pudeur, la sensi- » bilité, sont les qualités qui distin- » guent les femmes. » Après avoir démontré l'excellence de ces qualités, il apporte plusieurs exemples de femmes qui se sont distinguées par leur vertu, par leur fermeté et leur courage, et qui ont brillé dans les arts et dans les sciences. « Ce qui fait la » matière de ce discours, ajoute-t-il, » ne tend pas à augmenter la présomp- » tion des femmes, mais à détruire » celle des hommes.... Dans toute sorte » de combats, la confiance ou la dé- » fiance de ses forces contribue beau- » coup au gain ou à la perte d'une » bataille..... Qui peut nier que ce ne

» soit une grande disposition pour » que l'homme *triomphe* et la femme » se *rende?* Que les femmes sachent » donc que leur entendement n'est » point inférieur à celui des hommes. » Elles seront par-là en état de réfu- » ter leurs sophismes (dirigés soit » contre leur vertu, soit contre leur » croyance), où les égarements se » cachent sous le manteau de la rai- » son. » Quel éloge plus glorieux pour le beau sexe que celui d'un cénobite savant, et dont le langage n'est emprunté ni de la flatterie, ni de la passion! Quoique son *Théâtre universel* fit beaucoup d'honneur à Feyjoo, l'ouvrage qui établit de plus en plus sa réputation (et qu'on peut considérer comme une continuation du *Teatro critico*), ce fut ses *Cartas eruditas y curiosas*, etc., c'est-à-dire, *Lettres curieuses et instructives*, Madrid, 1746-1748, 8 vol. in-8°. Dans le premier de ces ouvrages on remarque l'observateur habile et judicieux; dans le second on admire le savant profond. Il n'y a pas de matière dans les sciences sacrées et profanes, comme dans les lettres et dans les arts, qu'il ne traite avec sûreté, justesse et discernement. Quoique par fois un peu prolixe, son style est pur, rapide, énergique, éloquent, plein de coloris et de vigueur. Ce serait une erreur que de considérer Feyjoo comme un savant ou un critique ordinaire, qui n'osa franchir les bornes de son propre pays. Il écrivit pour tous les hommes, et c'est ce qui rendit ses écrits intéressants chez toutes les nations civilisées. Il ne fut cependant pas exempt de critiques, et quand ses premiers volumes parurent, quelques Zoïles s'élevèrent contre lui; mais le succès non interrompu qu'il obtint parmi les véritables hommes de lettres, parmi les gens instruits et impartiaux, les obligèrent bientôt au silence. Le P. Sarmiento, bénédictin et théologien dans le couvent de St.-Martin de Madrid, réfuta toutes leurs critiques dans un ouvrage intitulé: *Demonstraciones*, ou *Démonstrations critico-apologétiques du Théâtre universel du P. Feyjoo*, Madrid, 1751, 2 vol. in-8°. On a publié la même année (Madrid, in-4°.) un *Indice general*, etc., ou Table alphabétique des matières contenues dans le *Teatro critico*. La variété des sujets de ce vaste recueil exigeait un répertoire de ce genre. On aurait désiré plus d'exactitude dans celui-ci. (Journ. des Sav. Février, 1753). Après avoir joui de la plus grande considération pendant sa vie, considération qui le suivit jusqu'au-delà du tombeau, Feyjoo mourut à Oviédo le 16 mai 1764, regretté autant par sa science que par la bonté de son cœur, la régularité de ses mœurs et l'affabilité de son caractère. On compte plusieurs éditions de ses ouvrages, même après sa mort; mais la plus estimée est celle qui fut entreprise par les soins et aux frais de Campomanès, Madrid, 1780, 33 vol. in-8°. On y trouve la vie de l'auteur, écrite par Campomanès lui-même. « Feyjoo, dit » M. de Laborde (1), embrassa toutes » les parties... Il acquit des connaissan- » ces profondes; il écrivit d'un style » pur, simple, clair, limé, métho- » dique. Il déploya un génie fécond, » hardi, vrai. Il secoua les chaînes » des préjugés; il renversa l'astro- » logie judiciaire, etc., etc. Il fut le » lustre de sa patrie et le savant de » tous les siècles. » B—s.

FEYNES (François), professeur de la faculté de médecine de Montpellier, naquit à Béziers au commencement du 16°. siècle, et

(1) *Itinér. d'Esp.*, t. V, pag. 144.

mourut à Montpellier en 1573. Ce médecin n'a rien écrit qu'un cours de médecine qu'il laissa manuscrit, et qui depuis qu'il a été publié a perdu la réputation dont il jouissait avant que les savants eussent pu le juger. Ce livre, imprimé à Lyon en 1650, in-4°., a pour titre : *Medicina practica in quatuor libros digesta*. F—R.

FEYNES (H. DE), voyageur français, né en Provence, était gentilhomme de la chambre du roi et maréchal-de-camp de ses armées. Il visita Lorette, s'embarqua à Venise, traversa la portion de l'Asie qui s'étend entre Alexandrette, Bagdad, Ispahan et Ormus; il parcourut toutes les côtes de l'Inde, et alla jusqu'à Canton. Il retourna à Goa, et après un séjour de quatre ans en Asie il prit son passage sur un navire portugais, et aborda à Lisbonne. Le gouvernement de cette ville, qui obéissait alors à l'Espagne, conçut des craintes sur de Feynes, et supposa que les rapports qu'il pourrait faire sur ce qui concernait l'état des forteresses des Portugais dans les Indes seraient dans le cas de porter atteinte à leurs établissements dans ces contrées; en conséquence de Feynes fut détenu prisonnier pendant quatre ans. Le roi de France fit de vaines instances pour qu'on le remît en liberté; le prisonnier fut conduit au château de Xativa, près de Valence. Sa captivité n'eût peut-être pas eu de terme, puisque l'on ignorait le lieu où il était renfermé. Heureusement pour lui son confesseur le fit connaître. Louis XIII écrivit pour qu'il fût élargi, et cette fois on eut égard à sa demande. De retour en France de Feynes publia l'ouvrage suivant : *Voyage par terre depuis Paris jusqu'à la Chine, avec le retour par mer*, Paris, 1630, 1 vol. in-12. L'auteur avertit qu'il peut y avoir dans sa relation des choses extraordinaires; mais il assure qu'il n'y a rien de fabuleux; il ne s'y trouve en effet qu'un seul passage sur lequel on puisse aujourd'hui révoquer en doute sa véracité. Il parle ensuite de l'impudence mensongère d'un autre voyageur qui a raconté des choses qui n'existaient pas; il est difficile de dire quel est celui auquel il adresse ce reproche. Le titre du voyage de de Feynes est inexact en ce que son voyage depuis Ormus jusqu'à Canton a eu lieu par mer, à l'exception du trajet qu'il a fait par terre pour aller d'un lieu de la côte de Malabar à un autre. Il ne dit nulle part en quelle année il a exécuté ce long voyage, ni quel motif le lui a fait entreprendre; mais on apprend par quelques écrivains du temps, qu'il quitta la France vers 1606, et y fut de retour vers 1624; il était à Siam en 1610. On voit, dans un passage, qu'il acheta à Bisnagar une quantité de diamants assez considérable, et il dit que lorsqu'on l'avait arrêté à Lisbonne on lui avait pris pour plus de trois cent mille écus de pierreries. Il n'était pourtant pas négociant, à en juger du moins par les qualités qu'il prend, et à l'égard desquelles il n'en impose probablement pas au lecteur, puisque son livre est dédié au roi. Ce voyage, écrit très succinctement, ne renferme pas un grand fonds d'instruction pour le temps actuel; il mérite néanmoins l'attention des personnes qui s'occupent de l'histoire de la géographie, parce qu'il est un des premiers ouvrages originaux qui aient été publiés en français sur les Indes orientales. L'auteur y donne, mais quelquefois avec peu d'exactitude, la distance d'un lieu à un autre exprimée en journées de chemin. Il compare

grandeur de chaque lieu qu'il voit à celle d'une ville de France, ce qui fait présumer qu'il en avait parcouru la plus grande partie. Il promet de donner une relation plus détaillée si le public paraît goûter celle qu'il publie en abrégé, et dit qu'il laisse de côté tous les voyages qu'il a faits à diverses fois en Italie, en Espagne, en Pologne, en Hongrie, en Allemagne, en Angleterre, en Flandre, en Hollande et ailleurs, parce que tout ce qui concerne ces pays est suffisamment connu. E—s.

FIALETTI (Odoard), peintre et graveur, de l'école vénitienne, naquit en 1573 à Bologne, où son père était professeur en droit. Ce dernier était né en Savoie et se nommait *Viallet*; mais en venant enseigner à Padoue, il avait cru devoir donner à son nom une tournure italienne, et se fit appeler *Fialetti*. Demeuré orphelin à l'âge de dix ans, le jeune Odoard fut mis à l'école de J.-B. Crémonini, et devint ensuite l'élève chéri du Tintoret. Le Boschino cite de lui, avec éloge, trente-huit tableaux qui ornaient de son temps diverses églises de Venise. Il mourut dans cette ville en 1638. Le plus connu de ses élèves est François Negri, de Bologne. Fialetti a beaucoup gravé à l'eau-forte d'après le Tintoret, Pâris Bordone, le Pordenone, Polydore de Caravage, etc. Ses dessins à la plume sont encore recherchés des amateurs. Il a publié deux livres de *Principes de dessin*, Venise, in-4°.; des *Scherzi d'amore*, en 20 planches; plusieurs gravures d'ornements et d'arabesques; un Recueil de *Machines de guerre* en 220 planches, etc. Mais le plus connu de ses ouvrages est ses *Habiti delle religioni con le armi, e breve descrittioni loro*. C'est un recueil des costumes des différents ordres religieux (au nombre de soixante-douze), avec un texte gravé pour l'explication de chacun, un frontispice et une planche allégorique. Ce recueil, publié à Venise en 1626, in-4°., étant devenu rare (1), Trichet Dufresne qui en avait acquis les planches, fit mettre la date de *Parigi*, 1680, sur le frontispice italien, et fit graver un autre frontispice sous ce titre: *Briefve histoire de l'institution de toutes les religions avec leurs habits, gravez par Odoard Fialetti, bolognois*, Paris, 1658, in-4°., auquel il ajouta un texte français, qui n'est pas une simple traduction du texte gravé italien, mais qui n'en comprend que 69, l'éditeur n'ayant rien trouvé dans ses livres qui fût *digne d'être observé* sur les ordres des moines de la vallée de Josaphat, de S. Benoît aux Indes, et de S. Cariton. Le livre de Fialetti est assez peu recherché aujourd'hui, les grands ouvrages de Buonanni et du P. Helyot ne laissant rien à désirer sur cette matière. C. M. P.

FIAMMA (Galvano), célèbre historien, naquit à Milan en 1283. Il descendait d'une famille illustre, qui possédait des biens et des dignités considérables; mais aux avantages qu'il pouvait espérer de sa naissance, il préféra la tranquillité de la vie monastique, et à l'âge de quinze ans il entra dans le couvent de St.-Eustorg des dominicains de Milan, où il ne tarda pas à prononcer ses vœux. Les autres circonstances de la vie de Fiamma sont assez obscures. Ce que dit Piccinelli qu'il professa le droit canon à l'université de Pavie se réfute de soi-même, puisque la chaire

(1) Buonanni ne sachant pas que les planches avaient passé à Paris, s'exprime en ces termes dans la Préface de son *Catalogue des ordres religieux*, publié en 1706: *Aliquot Venetiis fuerunt typis datæ à quodam pictore bononiensi cui nomen erat Fialessi* (sic), *sed jam deperditæ obtineri non possunt.*

de cette science n'y fut fondée qu'en 1362, époque où Fiamma était sinon mort, du moins hors d'état de faire des leçons publiques à raison de son grand âge. On peut admettre plus facilement, d'après Ambr. Taëgio et l'Argelati, que Fiamma professa le premier la philosophie morale au couvent de St.-Eustorg, et qu'il y enseignait en l'année 1315 avec succès. La composition de ses ouvrages historiques dut occuper la plus grande partie des moments de Fiamma jusqu'à sa mort, que quelques-uns placent en 1344, où finit sa chronique de l'ordre des dominicains, et que d'autres reculent jusqu'à 1371, parce que les manuscrits de son *Manipulus florum* ne s'arrêtent qu'à cette année-là; mais Muratori a prouvé que Fiamma n'avait rédigé son *Manipulus* que jusqu'à l'année 1336, et que la continuation était évidemment d'une autre main, de sorte qu'il est devenu très difficile de fixer d'une manière précise la date de la mort de cet écrivain. De tous les ouvrages qu'il avait composés deux seulement ont été publiés : I. *Manipulus florum sive historia mediolanensis, ab origine urbis ad annum 1336, ab alio continuatore producta ad annum usque 1371*. Cette histoire a été insérée dans le tome XI des *Rerum italicar. scriptores*. Fiamma a placé en tête la liste des auteurs dont il s'est servi. La partie de cet ouvrage qui traite de l'origine de Milan n'est qu'un tissu de fables dénuées de toute vraisemblance; mais on estime beaucoup celle qui contient le récit des événements dont l'auteur lui-même avait pu être le témoin. On lui reproche seulement de se montrer trop prévenu contre le pape Grégoire X, qu'il accuse de crimes qui sont loin d'être prouvés, et d'être au contraire trop favorable aux Visconti. Son style est simple sans être dénué d'intérêt, et les détails dans lesquels il entre sont extrêmement curieux; II. *De rebus gestis ab Azone, Luchino et Joanne Vicecomitibus, ab anno 1328 ad annum 1342*. Cet ouvrage a été inséré avec une préface et des notes de Sassi dans le tome XII des *Rer. ital. script.* Les autres ouvrages de Fiamma sont: *Chronica ordinis Prædicatorum*, dont on conserve un excellent manuscrit à la Bibliothèque Casanate de Rome. Muratori regrettait beaucoup de n'avoir pas pu voir cet ouvrage; *Politia novella; Chronica extravagans; Chronicon majus.* Ces trois ouvrages importants font partie des manuscrits de la Bibliothèque Ambrosienne de Milan. On peut consulter pour plus de détails Echard, *Bibl. ord. prædicat.*, tome Ier., Argelati, *Bibl. script. mediol.*, et Ch. Giulini, *Memorie di Milano*, t. IX.
W—s.

FIANCÉ (ANTOINE), né à Fleuret(1), près de Besançon, le 1er. janvier 1552, perdit son père de bonne heure et fut envoyé à Paris par son oncle paternel pour y étudier les belles-lettres et la philosophie. Il alla ensuite étudier la médecine à Montpellier, l'exerça pendant trois ans à Carpentras, puis à Arles, et se fit recevoir docteur en médecine à Avignon, sous la présidence de Philippe Guillaume, dont il fit depuis l'épithalame en vers latins. La ville d'Avignon ayant été

(1) Une épitaphe latine de Fiancé, insérée dans le *Recueil de Chavigny*, pag. 25, commence par ces mots : *Florida me genuit.* Mercier de St.-Léger en a conclu que Fiancé était né à Fleuret (c'est Fleurey qu'il aurait fallu dire), près de Besançon. Mais l'assertion d'un poete anonyme ne doit peut-être pas l'emporter sur le témoignage de Chavigny, qui dit d'une manière positive que Fiancé était bysontin; et d'après cet auteur on pourrait être fondé a penser que Fiancé était réellement né à Besançon. W—s.

en 1580 affligée de la peste, Fiancé, mandé par le consulat pour y administrer les secours nécessaires, donna pendant neuf mois entiers tous ses soins aux pestiférés, jusqu'à ce qu'atteint lui-même de la contagion, il mourut victime de son zèle, le 27 mai 1581, âgé de vingt-neuf ans quatre mois et dix jours. Son plus important ouvrage est *la Platopodologie*, dont Lamonnoye donne une idée tout-à-fait fausse dans ses notes sur Lacroix du Maine; cette pièce, qui paraît n'avoir jamais été imprimée, était une satire en vers latins contre des envieux qui cherchaient à lui nuire. Il l'avait composée pendant son séjour à Carpentras. Dumonin (1), son compatriote, lui a adressé quelques épîtres insérées dans son *Manipulus poëticus*. Jean-Aimé de Chavigny, de Beaune, a célébré sa mort dans un recueil intitulé: *Larmes et soupirs sur le trépas de M. Antoine Fiancé, byzontin*, Paris, 1582, in-8°. de 96 pages, dont l'abbé de St.-Léger a extrait cette Notice, insérée dans l'*Année littéraire*, ou l'*Esprit des journaux, de février*, 1777. C. T—y.

FIBONACCI (Léonard), mathématicien de Pise, vivait au commencement du 13°. siècle. Étant encore enfant, il fut conduit par son père en Barbarie; il y étudia tout ce que l'on y savait sur les sciences, revint dans sa patrie, et fut le premier qui introduisit en Italie l'usage des chiffres que nous nommons *arabes*, et que lui appelle *indiens*. Il a composé un *Traité d'arithmétique*, que l'on conserve manuscrit dans la bibliothèque *Magliabecchiana*, et dont l'abbé Zaccaria (2) et le docteur Targioni (1) ont donné des extraits dans leurs ouvrages. Ce traité est intitulé: *Incipit liber abaci compositus à Leonardo filio Bonacci Pisano in anno* 1202. Targioni, dans son extrait, nous a fait connaître plusieurs propositions relatives aux monnaies et aux mesures usitées en Italie dans les 12e. et 13e. siècles. Il rapporte, en outre, une dissertation sur l'origine de notre arithmétique, dans laquelle on voit que Fibonacci, tout en admettant que les Arabes empruntèrent des Indiens leurs caractères arithmétiques et leur système de numération, cite cependant plusieurs ouvrages latins du 11°. siècle, dans lesquels se trouvent des chiffres arabes, qui, en se rapprochant par leur forme de ceux dont nous faisons usage, ressemblent aussi à de petites lettres grecques que l'on aurait un peu altérées. Fibonacci infère de-là que les caractères qui nous ont été transmis par les Arabes pourraient bien nous venir des Grecs plutôt que des Indiens. Cette opinion a été soutenue depuis par plusieurs savants. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner jusqu'à quel point elle est fondée, mais il est aisé de voir que la plupart de ceux qui ont traité cette question n'ont pas connu l'ouvrage de Fibonacci. On conserve encore dans la bibliothèque *Magliabecchiana* un autre ouvrage manuscrit de Fibonacci: *Pratica Geographiæ*; il a été écrit en 1220, et Targioni en a aussi donné un extrait. N—r.

FICHARD (Jean), jurisconsulte, naquit en 1512 à Francfort-sur-le-Mein. Après avoir achevé ses humanités il se rendit à Fribourg en Brisgau, où il suivit les leçons du célèbre Zasius, et fut reçu docteur en droit à

(1) La petite ville de Gy, où naquit Dumonin, est située au centre de la Franche-Comté. Ainsi c'est à tort que nous avons reproché à Papillon de n'avoir pas parlé de cet auteur dans sa bibliothèque de Bourgogne. L'abbé de St.-Léger a commis la même erreur à l'égard de Fiance. D. L.

(2) *Excursus liter.*

(1) *Relazione d'alcuni viaggi*, édit. 2, tom. 2.

l'âge de dix-neuf ans. Il obtint ensuite une charge d'avocat près la chambre impériale de Spire, et la remplit pendant plusieurs années avec beaucoup de distinction. Le désir d'accroître ses connaissances le détermina à entreprendre le voyage d'Italie. Il en parcourut les principales villes, et s'arrêta un an entier à Padoue pour entendre les professeurs de l'université. De retour à Francfort il en fut nommé syndic, et s'acquitta de cet emploi avec tant de soin et d'habileté qu'on lui accorda un traitement double de celui de ses prédécesseurs. Il travailla, dit Teissier, à la rédaction des coutumes de Francfort, avec tant de succès que cette ville ne lui est pas moins redevable qu'Athènes l'était à Solon, Lacédémone à Lycurgue et Rome aux décemvirs. Cet éloge est sans doute très exagéré; mais il peut servir à faire connaître la haute opinion que l'on conservait de Fichard plus d'un siècle après lui. Il mourut le 7 juin 1581. On a de lui . I. *Onomasticon philosopho-medicum synonymum et alterum pro vocabulis Paracelsi*, Bâle, 1574, in-8°. C'est un dictionnaire d'alchymie; II. *Vitæ recentiorum jurisconsultorum qui post recuperatam Romani juris prudentiam eamdem et docendo et scribendo professi sunt ad hæc usque tempora*, Bâle, 1537, in-4°. de 40 pag., 1re. édition, très rare; Padoue, 1565, in-4°., l'une des éditions les plus estimées. Il en existe de plus récentes. L'ouvrage de Fichard fait suite à celui de Bernardin Rutilius (*V.* Rutilius), avec lequel on l'a imprimé quelquefois, et Marc Mantua Benavidi en a donné la continuation. Cet ouvrage a été inséré dans le *Tractatus tractatuum universi juris*, tom. Ier., et Christ. Godef. Hoffmann l'a placé à la suite du traité de Pancirole, *De claris legum interpretibus*, Leipzig, 1721, in-4°.; III. *Tractatus cautelarum*, Francfort, 1572, in-fol., Lyon, 1577 et 1582, in-fol.; IV. *Exegesis titulorum Institutionum*, Bâle, in-8°. V. *Virorum qui superiore nostroque seculo eruditione et doctrinâ illustres fuerunt, vitæ à variis scriptæ et in unum collectæ*, Francfort, 1536, in-4°., très rare; on y trouve la vie de dix-huit savants, depuis Pétrarque jusqu'à Thomas Morus. VI. *Consilia*; c'est un recueil de consultations, Francfort, 1590, 2 vol. in-fol.; id., Darmstadt, 1677, 3 vol. in-fol., avec une préface de Jo. Stranch, qui y a joint la traduction latine des consultations allemandes qui forment le 2e. volume, et une Vie de l'auteur, par H. P. Herdesianus. C'est par erreur que Struvius (*Biblioth. juris selecta*), Jöcher et d'autres bibliographes attribuent à Fichard la traduction allemande de la *Démonomanie* de J. Bodin (Strasbourg, 1581, in-8°.), et l'édition de 1620 (il fallait dire de 1582) du *Malleus maleficarum*; ces deux travaux appartiennent au docteur J. Fischart, surnommé *Mentzer*. (*V.* Fischart). On trouve une notice sur J. Fichard, avec son portrait, dans le *Deutsche Mercurius* de 1776, 2e. part. p. 218.

W—s.

FICHET (Guillaume), docteur de Sorbonne, né au Petit-Bornand en Savoie, fut élevé dans l'université de Paris. Il n'était encore que boursier et bachelier de la maison de Sorbonne en 1464, quand il réclama, dans une assemblée de la nation de France, contre la nation de Normandie, qui prétendait, à l'exclusion des trois autres (France, Angleterre, Picardie), avoir les seize places de boursiers dans le collége de Sorbonne. Il fut en 1466

nommé procureur de la nation de France, et se trouvait en 1467 recteur de l'université. Lorsque, pendant la *guerre du bien public*, Louis XI voulut enrôler par brigades tous les habitants de Paris, depuis 16 ans jusqu'à 60, Fichet fit, pour exempter les étudiants, des réclamations qui ne furent pas sans effet. Ce fut aussi sous son rectorat que l'université appela de la pragmatique-sanction au futur concile. Fichet reprit avec succès le dessein de Clémangis, pour le rétablissement des aménités de la littérature et de la rhétorique dans l'université. Pendant plus de dix-huit ans, il donna dans le collége de Sorbonne des leçons de philosophie et de théologie le matin, et de rhétorique l'après-dînée. Ce fut à Fichet, et surtout à son ami Lapierre, que l'on dut l'établissement de l'imprimerie à Paris. Ils y firent venir Ulric Gering, Martin Crantz et Michel Friburger, et les reçurent dans la maison de Sorbonne (*voy.* GERING). Jean Rolin, cardinal d'Autun, faisait une pension à Fichet, que Guillaume Chartier, évêque de Paris, gratifia d'un bénéfice. Sur la fin de 1471, le cardinal Bessarion emmena Fichet à Rome. Fichet gagna les bonnes grâces du pape Sixte IV, qui le fit son camerier secret et son pénitencier. Il fut même question de l'élever au cardinalat; mais il paraît qu'il mourut sur ces entrefaites. Fichet a été éditeur du premier livre qu'on ait imprimé à Paris (*voy.* GASPARINI). On a de lui : I. *Rhetoricorum libri tres; in Parisiorum Sorbonâ, Ulricus Gering, Martinus Crantz et Michel Friburger*, 1471, in-4°. C'est le premier cours de rhétorique qui ait été fait méthodiquement à Paris, et l'une des premières productions de l'imprimerie de cette ville; il présente aussi cette particularité d'avoir été, dit Chevillier, « composé, dicté et imprimé en Sorbonne; voilà pourquoi l'auteur a » mis à la fin : *In Parisiorum Sorbonâ conditæ Ficheteæ rhetoricæ » finis.* » II. *Epistolæ; in Parisiorum Sorbonâ*, 1471, in-4°. Ce sont les lettres qu'il écrivit à divers savants en leur envoyant sa *Rhétorique*. On conserve dans la bibliothèque de Turin une lettre manuscrite de Fichet à Amédée, duc de Savoie, et à ses frères, qui est un abrégé de l'histoire de Savoie, et une exhortation que Fichet fait à ces souverains de s'unir aux autres princes d'Italie contre les Turks. Gibert, qui accorde à Fichet l'honneur d'avoir ou établi ou du moins rétabli à Paris l'étude de la rhétorique, qu'un trop grand attachement à la philosophie avait jusque-là empêchée ou en quelque sorte étouffée, dit que cet auteur « fut employé par le roi en des » affaires importantes, et fut son ambassadeur vers ses ennemis et au» teur de la paix qui fut conclue avec » le duc de Bourgogne. » Gaguin a été l'un des disciples de Fichet.

A. B—T.

FICHET (ALEXANDRE), jésuite, né en 1588 au Petit-Bornand, et probablement de la même famille que le précédent, se distingua par son talent pour la prédication et par son zèle infatigable pour l'instruction de la jeunesse. Après avoir enseigné la rhétorique à Lyon pendant sept ans et la philosophie pendant quatre, il se consacra pendant trente années au ministère de la chaire, et si l'on en croit le P. Alegambe, l'affluence de ses auditeurs était si grande que les églises ne suffisaient pas toujours pour les contenir, et qu'il lui fallut plus d'une fois prêcher en plein air. Il fut quelque temps recteur du collége de Nîmes, et fut envoyé à Rome comme député de la province de Lyon pour as-

sister à la huitième congrégation générale de son ordre. Il avait un talent particulier pour développer dans ses écoliers la vocation à l'état monastique, et il en compta jusqu'à 130 qui, par ses conseils, entrèrent dans différents ordres religieux. Il mourut à Chambéri, plus que septuagénaire, le 30 mars 1659. Outre plusieurs écrits ascétiques ou de controverse, aujourd'hui oubliés, on doit au P. Fichet les ouvrages suivants : I. *Favus mellis ex variis sanctis patribus collectus*, Lyon, 1615, 1617, in-24 d'environ 1100 pag. C'est un recueil des morceaux les plus éloquents de S. Cyprien, de Lactance, de S. Basile, de S. Ambroise, de S. Eucher, de S. Hilaire d'Arles, de S. Jérôme et de Salvien ; II. *la Vie de S. Bernard de Menthon;* III. *Vie de la Mère de Chantal, fondatrice des religieuses de la Visitation*, Lyon, 1642, in-8°.; IV. *Arcana studiorum omnium methodus, et Bibliotheca scientiarum, librorumque earum ordine tributorum universalis*, ibid., 1649, in-8°., réimprimé par les soins de J. Alb. Fabricius à la suite du *Prodromus historiæ litterariæ* de Lambecius, Hambourg, 1710, in-fol., ouvrage écrit avec élégance, et qui se fait lire avec plaisir; parmi beaucoup de lieux communs on y trouve d'excellents procédés pour faciliter l'étude, pour faire des extraits, etc. ; mais on y voit percer par intervalle un esprit de charlatanisme qui fait soupçonner que l'auteur avait moins en vue de donner la théorie de l'instruction que celle du succès. La deuxième partie, beaucoup plus étendue, et consacrée à la bibliographie, suppose une érudition immense ; on y fait passer en revue un nombre prodigieux d'auteurs que l'on peut consulter et citer au besoin. Quoique chacun n'y soit indiqué que par un mot ou deux, et sans désignation d'éditions, cette bibliographie conserve quelque importance, parce qu'on y trouve cités des ouvrages peu connus et des manuscrits qui se trouvaient alors dans quelques colléges de jésuites. L'édition de Hambourg fourmille de fautes d'impression dans les noms propres ; V. *Chorus poëtarum classicorum duplex, sacrorum et profanorum*, Lyon, 1616, in-4°. C'est une nouvelle édition, augmentée, et *ab omni obscenitate expurgata*, du *Corpus poëtarum latinorum*, qui avait paru à Genève en 1603 et 1611. Le P. de Colonia (hist. litt. de Lyon, II, 708), convient que son confrère, en purgeant le *Corpus poëtarum*, semble avoir poussé la délicatesse un peu trop loin : l'éditeur avait cependant cherché à justifier cette sévérité dans son *Edictum perpetuum Chori poëtarum*, sorte de préface dans laquelle il rapporte une foule de passages d'auteurs anciens et modernes qui font voir le danger des mauvaises lectures. Le nombre des poëtes latins compris dans ce recueil est de 58, dont plusieurs, il est vrai, ne nous ont laissé que des fragments ; il y manque Phèdre, Corippus, Rutilius, Avienus, Priscien, Gratius Faliscus et quelques autres que Fichet se proposait d'y joindre dans une nouvelle édition qui n'a pas paru. Cette collection a été long-temps assez recherchée. Les amateurs, qui veulent avant tout avoir des ouvrages complets, donnent la préférence à l'édition de Genève ; mais les instituteurs qui mettent plus d'importance à la conservation des mœurs de leurs élèves, attachent plus de prix au *Chorus poëtarum*, auquel l'auteur a ajouté deux opuscules, *Musæum rhetoricum* et

Musæum poëticum. Le nombre des poètes contenus dans la collection de Genève était de 72; mais le P. Fichet en a supprimé plusieurs, dont on n'a que des fragments insignifiants, et en a ajouté dix-huit plus importants qui y manquaient, tels que Manilius, Columelle, Boëce, S. Prosper d'Aquitaine, etc. C. M. P.

FICHET DE FLÉCHY (Philippe), docteur en médecine. On ignore le lieu et l'époque de sa naissance et celle de sa mort. On sait seulement qu'il était français, qu'il vivait dans le 18e. siècle, et qu'il a publié à Paris, en 1761, un volume in-12, intitulé : *Observations sur différents cas singuliers relatifs à la médecine-pratique, à la chirurgie, aux accouchements et aux maladies vénériennes.* Ce livre contient un grand nombre d'observations, dont plusieurs sont intéressantes par la nature des faits qu'elles renferment. L'auteur, qui a puisé ces observations dans sa pratique, les accompagne de réflexions qui décèlent plutôt un empirique qu'un théoricien éclairé. Fichet avait servi dans les guerres d'Allemagne sous Louis XV en qualité de médecin des armées. Il s'attacha ensuite à l'électeur Palatin, qui le fit inspecteur-général de ses hôpitaux. On voit par ses ouvrages qu'il exerçait la chirurgie concurremment avec la médecine. F—R.

FICHTE (Jean-Theophile), un des plus célèbres philosophes allemands de l'école moderne, naquit le 19 mai 1762, à Rammenau, village de la Lusace, où son père était fabricant de rubans, et faisait un petit commerce de mercerie. Une personne riche des environs, frappée des dispositions extraordinaires que montrait le jeune Fichte, le fit entrer dans une école où il pût développer ses talents. Impatient de la contrainte, le jeune élève s'échappa. On le trouva sur les bords de la Saale, assis auprès d'une carte géographique, sur laquelle il cherchait la route de l'Amérique. Il n'écouta ensuite, pour ainsi dire, que par fragments les leçons des professeurs de Wittemberg et de Leipzig; son génie semblait être mal à l'aise dans les salles où se donnaient les cours académiques. Il n'en suivit aucun avec assiduité, pas même celui de théologie, quoiqu'il eût l'intention de se destiner à l'étude de cette science, à laquelle il revint souvent dans les écrits qu'il publia, et qu'il entremêla de beaucoup de mysticité. Fichte, en sortant de l'université, était dans la position la plus fâcheuse. Il ne possédait rien au monde. Malgré son aversion pour la gêne, il fut obligé pour vivre de sacrifier sa liberté, et entra comme précepteur chez un particulier de la Prusse. Son séjour dans ce pays lui procura l'occasion d'avoir à Kœnigsberg des entretiens avec Kant. Ce fut alors qu'il publia en 1792, sans y mettre son nom, son *Essai de critique de toutes les révélations*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation. Dans les journaux littéraires, cette production fut attribuée au célèbre philosophe de Kœnigsberg, jusqu'au moment où le véritable auteur se fit connaître. Fichte, ayant reçu cinquante ducats que lui devait un magnat de Varsovie, chez lequel il avait été instituteur, et avec qui il n'avait pu s'arranger, voyagea en Allemagne, puis se maria à Zurich, avec une nièce de Klopstock. Ce fut à cette époque (1793) qu'il publia ses *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française, Ire. partie sur sa légitimité.* Cet ouvrage, peut être le plus fortement pensé de tous ceux qui ont été

écrits sur la révolution, causa en Allemagne une sensation extraordinaire. Il fut vivement attaqué à cause d'une nouvelle théorie du contrat qui parut très dangereuse, l'auteur ayant avancé que tout contrat synallagmatique pouvait, à toute époque, être résilié par la seule volonté d'une des parties. Ce furent sans doute ces attaques qui empêchèrent Fichte de publier la suite d'un livre lu avec la plus grande avidité. On y trouve une violente sortie contre les juifs, qu'il veut exterminer jusqu'au dernier. Il fut choisi peu après pour succéder dans la chaire de philosophie de Iéna à Reinhold, qui venait de partir pour Kiel. Celui-ci était le premier disciple de Kant qui eut senti ce qui manquait à la théorie de ce philosophe pour rendre son système complet, et eut traduit les oracles de son maître dans un langage intelligible à un plus grand nombre d'hommes. Fichte commença ses leçons à Iéna par un programme dans lequel il chercha à donner une idée de *la Doctrine de la Science*, nom par lequel il désigne ses principes, et bientôt il développa dans toutes ses parties le système de l'idéalisme transcendental. La théorie de Kant partait d'une analyse de l'entendement, de la raison pratique, et du jugement (*Voy.* Kant) : celle de Reinhold avait pour base le fait primitif de la conscience. Fichte reconnaissait que Reinhold s'était élevé d'un degré plus haut que Kant ; mais il pensait que l'on pouvait encore aller au-delà : il partit de l'action de la pensée, qui se replie sur elle-même. L'idée d'une pensée qui réagit ainsi sur elle-même, et l'idée du *moi* équivalent l'une à l'autre. En agissant ainsi, le *moi* se pose lui-même, et ici commence l'existence du *moi* intelligent et du *moi* existant. Ce *moi* absolu et libre ou sujet, construit la conscience, et se pose un objet ou un *non moi*; en un mot, il crée le *moi*, par lui la nature. Fichte fait ainsi de l'activité de l'ame l'univers entier ; tout ce qui peut être conçu ou imaginé vient d'elle. Il regarde le premier *moi* comme durable, le second comme passager. Le premier a la puissance de créer ou de rayonner en lui-même l'image de l'Univers. Fichte ne considère le monde extérieur que comme borne de notre existence, sur laquelle la pensée travaille. Cette borne est créée par l'ame dont l'activité constante s'exerce sur son œuvre propre. Fichte démontrait d'une manière si séduisante les théorêmes de sa doctrine de la science, que ses auditeurs ne pouvant résister au charme qui les entraînait, les adoptèrent comme des oracles. Cependant son esprit descendait quelquefois des hautes régions de l'idéalisme, pour s'occuper de ce qui se passait dans l'intérieur de l'université. Les leçons publiques que Fichte donna régulièrement tous les dimanches, en forme de prédications, en 1794, sur la *Destination de l'homme de lettres*, produisirent un grand bien parmi les étudiants. Après avoir posé les principes de la doctrine de la science, Fichte voulut asseoir les fondements de divers dogmes philosophiques. Il publia en conséquence, en 1796, ses *Bases du Droit de la nature.* Deux ans après parut son *Système de Morale.* Ce livre, malgré ses assertions paradoxales et insoutenables, est sans contredit un de ceux qui offrent le plus de vues vraiment originales, et qui seront le plus long-temps consultés par les penseurs impartiaux, surtout dans les chapitres où l'auteur établit sur la conscience le fondement de la croyance à un monde matériel, et où il traite de la possibilité de la liberté. Ce qui produisit la plus forte sensation

dans le public, fut la manière dont il déduisit les bases de la religion, dans le journal philosophique qu'il publiait de concert avec Niethammer; il avançait que Dieu lui-même n'était que l'ordre moral de l'univers. « Le *moi*, » disait-il, en cherchant à effectuer ses » devoirs, aspire à un ordre moral de » l'univers, par-là il se rapproche de » Dieu, et il a la vie qui vient de Dieu. » Remercier Dieu comme substance » qui ne peut se représenter que dans » le temps et dans l'espace, serait ido- » lâtrie. » Ces idées, qui ne sont pas très intelligibles pour tous les lecteurs, faillirent à occasionner de grandes discordes. Un des collègues de Fichte, poussé par un zèle aveugle, fixa l'attention de M. Burgsdorf, ministre de l'électeur de Saxe, sur ces propositions hérétiques. Le résultat de la dénonciation fut de faire confisquer avec la plus grande rigueur son ouvrage dans toute la Saxe. Fichte et Forberg écrivirent un *Appel au Public*, et plusieurs *Apologies* pour se disculper de l'imputation d'athéisme. Le gouvernement du duché de Weimar se conduisit en cette occasion avec prudence et ménagement; mais Herder lui-même, malgré son humanité, prit, en qualité de vice-président du consistoire de Weimar, parti contre Fichte, plutôt à cause de la forme repoussante sous laquelle ces propositions étaient présentées, que pour le danger dont elles pouvaient être. Que de plumes cet incident mit en mouvement! Toute l'Allemagne prit parti dans cette accusation d'hérésie, et plus d'une fois dans le cours de cette querelle, la faiblesse humaine se montra dans tout son jour. C'est ce qu'un observateur a révélé dans un écrit publié en 1799, sous le titre de *Lettres confidentielles sur le séjour de Fichte à Iéna*. Eberhard, qui ne goûtait pas le système de Fichte, prit pourtant sa défense dans deux écrits (*Voy.* EBERHARD). Fichte se démit cette même année de sa place de professeur. Il fut dédommagé des tracasseries qu'il venait d'essuyer, par l'accueil honorable qu'il reçut à Berlin. Il partageait son temps dans cette ville entre les leçons particulières qu'il donnait et les écrits qu'il composait. Il y sut conserver l'estime générale, malgré le mauvais succès qui accompagna sa tentative de se jeter dans la politique. Il publia une brochure: *der geschlossene Handelstaat*, qui fit un peu secouer la tête aux politiques pratiques. Les paradoxes de ce livre n'empêchent pas que l'on n'y reconnaisse la touche de son génie. Cependant il s'élevait contre Fichte un antagoniste redoutable. Schelling, d'abord défenseur de la Doctrine de la Science, mais plus profond et plus instruit que Fichte, avait formé son système de l'*Identité absolue*, dans lequel s'affranchissant de toute espèce de secours qui serait emprunté de l'*empirisme*, il n'a pas même consenti à lui accorder la moindre fonction introductive en philosophie. Il s'élève à l'*absolu primitif*. On avait adopté sans preuve, dans la philosophie transcendentale de Fichte, que le *moi subjectif* produit le *non-moi objectif*, et que le contraire n'a pas lieu. Schelling a vu le *moi* primitif et infini, source de toute réalité et de toute science. Arrivé, comme le dit fort bien M. Degerando, à un degré d'abstraction tout à fait nouveau, il a pu étendre de là un regard bien plus vaste sur la science; il a su apercevoir, rapprocher des choses que Fichte, plus arrêté aux développements de détail, n'avait pu embrasser; il a vu une foule de choses merveilleuses...... Aussi lui seul avait-il la vogue à Iéna. Fichte se défendit du mieux qu'il put; mais Schelling, en publiant son *Bruno*

et d'autres écrits aussi profonds, établit la puissance du *panthéisme* d'une manière trop solide, pour que les partisans du système de l'*identité absolue* pussent trouver recevable la doctrine de Fichte, quoique celui-ci l'eût présentée avec des améliorations dans ses *Leçons sur l'état de l'homme de lettres*, et dans ses *Matériaux pour les traits caractéristiques du siecle*. Ces mortifications devaient être bien sensibles à un homme dont les assertions avaient auparavant été reçues sans contradiction; ce n'était rien encore. Schelling, dans son *Exposition du vrai rapport de la philosophie naturelle à la doctrine de Fichte*, publiée en 1806, a Tubingen, reprocha à celui-ci de tout donner, en physique comme en philosophie, à la seule action mécanique, et de n'avoir pas la moindre idée de l'énergie de la vie dynamique. Fichte blessé au vif, se borna pour le moment à l'application pratique de son idéalisme et de son ordre moral du monde. A cette époque, il avait vu s'accomplir son vœu le plus ardent, qui était d'obtenir de nouveau une chaire dans une université. M. de Hardenberg l'avait, en 1805, fait nommer professeur ordinaire de philosophie transcendante à Erlang, avec la permission, qui était une vraie faveur, de passer l'hiver à Berlin pour continuer à y donner ses cours. Cet état de professeur amphibie, comme ses amis l'appelaient en plaisantant, n'eut lieu que pendant l'été de 1805, qu'il prononça à Erlang les célèbres discours sur l'*Etat de l'homme de lettres, et sur ses Travaux dans l'empire de la liberté*. En comparant ces discours avec ceux qu'il avait composés précédemment sur la destination de l'homme de lettres, on voit que ceux-ci n'étaient que les premières effusions de son génie vigoureux, et on reconnaît dans les derniers les progrès que son esprit a faits du réalisme vers l'idéalisme. Les professeurs d'Erlang se réunirent pour qu'il leur expliquât sa doctrine de la science dans des leçons particulières. L'hiver suivant il fit à Berlin, devant un auditoire brillant, le cours qu'il publia sous le titre de *Guide de la Vie bienheureuse*. Il regardait cet ouvrage comme celui qui présentait sa doctrine dans toute sa sublimité, et pourtant avec une clarté qui la rend intelligible au commun des lecteurs. Ce jugement a été confirmé par le public; ce livre, dicté par un sentiment pur de la religion, et écrit avec onction, offre la plus haute mysticité et des idées originales, par exemple sur l'évangile de St.-Jean. Les propositions qui, huit ans auparavant l'avaient fait accuser d'hérésie, y sont développées d'une manière plus claire et plus satisfaisante. La catastrophe qui, en 1806, ébranla la monarchie prussienne, menaça aussi l'existence civile de Fichte; Erlang ayant cessé d'être une université prussienne, il n'attendit pas l'entrée des Français à Berlin pour s'enfuir à Kœnigsberg, puis à Riga. Dans l'été de 1807, il donna un cours de philosophie à Kœnigsberg. La paix le ramena à Berlin, il y prononça les *Discours à la Nation allemande*; toute l'Allemagne les lut avec avidité et en adopta les sentiments avec ferveur. Quand l'université de Berlin fut fondée, il y obtint par M. G. de Humboldt la place de recteur qui lui assurait un revenu honnête, et comme premier professeur de philosophie, il exerça sur les esprits une grande influence. Minée par les secousses qu'elle avait depuis longtemps éprouvées, sa santé le força à aller prendre les eaux en Bohême. Leur usage lui avait rendu ses forces, et il eut pu défier encore long-temps

les atteintes de rhumatisme, lorsque sa femme fut attaquée d'une fièvre nerveuse, triste fruit de la guerre: elle l'avait gagnée en donnant des secours à des malades délaissés: elle en guérit; mais Fichte, que sa tendresse tenait constamment auprès d'une épouse qui ne vivait que pour lui, fut infecté de la contagion, et mourut le 29 janvier 1814. Sa manière de professer, très goûtée des jeunes gens, les lui attachait. Son éloquence brillait par la clarté du raisonnement, par la correction et la simplicité du langage, plus que par un style métaphorique et inspiré. La nature ne l'avait pas fait poète. Ce qu'il essaya en ce genre, comme traducteur, dans ses dernières années, le prouva jusqu'à l'évidence. Fichte sera toujours cité avec estime et reconnaissance parmi les hommes qui ont produit dans les esprits une fermentation utile à leurs contemporains, qui ont fait faire des progrès à la science, et qui, animés d'un zèle louable, et mus par un esprit vraiment religieux, ont cherché, non à égarer leur siècle mais à l'éclairer. Fichte était de petite taille, trapu et vigoureux. Lavater disait de lui qu'il avait un nez perçant et pénétrant. Une fermeté inébranlable et une persévérance tenace formaient les traits principaux de son caractère. La nature l'avait créé penseur. Il donna l'essor à son talent au milieu des contrariétés de toute espèce dont il fut assailli dès son début dans la vie. Il éprouva le sort de beaucoup d'hommes de génie; il fut accusé d'athéisme par des gens qui l'avaient mal compris. Il se défendit, mais ne récrimina point, et ne se laissa pas emporter au-delà de ce que lui prescrivait le devoir de se justifier. Il lui échappait assez souvent des plaintes sur la malignité et l'opiniâtreté des journalistes et des lecteurs, qui prétendaient ne pas le comprendre, et dans un épilogue qui termine un *Essai sur Machiavel, considéré comme écrivain*, morceau inséré dans le journal intitulé *les Muses*, il exhale son mécontentement contre les éditeurs et les interprètes sans mission. Lui-même avait avoué que les Kantiens ne comprenaient pas la doctrine de leur maître. En établissant sa théorie du nouvel idéalisme, il crut ne pas sortir du cercle des idées de Kant, et prétendit n'être qu'un Kantien plus conséquent. Kant ne sanctionna pas cette interprétation, et assura que Fichte ne l'avait pas compris. Cependant, ce dernier avait pour lui la prédiction de Jacobi, qui avait annoncé qu'en devenant conséquent le kantisme se convertirait en idéalisme. Il faut aussi convenir que le système de Fichte est celui qui paraît tirer des conséquences plus rigoureuses du kantisme, et en saisir le mieux l'esprit, quoiqu'en contredisant ses énoncés. Voici la liste des ouvrages qui ont rendu célèbre le nom de Fichte; ils sont tous écrits en allemand: I. *Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnigsberg, 1792, ibid. 1793, in-8°. Fichte part du principe que l'homme est essentiellement religieux. Il prend la défense de la révélation; les arguments de ses ennemis y sont exposés et réfutés. On augura favorablement de l'auteur par le talent de composition qui règne dans cet ouvrage. On y reconnaît un homme qui est maître de son sujet, et sait l'envisager sur toutes les faces. La lecture en est instructive; on y découvre le germe du système que Fichte développa plus tard. La seconde édition contient des augmentations considérables; II. *Matériaux pour rectifier les jugements du public sur la révolution française*, 1793, in-8°.; III. *Sur la notion de*

la doctrine de la science, *appelée communément philosophie*, Weimar, 1794, 1798-1799, 1 vol. in-8º.; IV. *la Liberté de penser, réclamée des souverains de l'Europe*, 1794, in-8º.; V. *Discours sur la destination de l'homme de lettres*, Iéna, 1794, in-8º.; VI. *Bases de la doctrine de la science*, Iéna, 1794, 1 vol. in-8º.; 1801, 1802, 2 vol.; VII. *Précis de ce qui caractérise la doctrine de la Science relativement à la faculté théorétique*, Iéna, 1794, in-8º.; 1802, in-8º.; VIII. *Bases du Droit naturel, d'après les principes de la Doctrine de la Science*, Iéna, 1796 et 1797, 2 vol. in-8º.; la seconde partie a ce titre particulier: *Application du Droit naturel.* Il a été publié par J. C. G. Hübner, un extrait de cet ouvrage, pour servir de Manuel dans les Cours publics, Hildesheim, 1802, in-8º. Fichte regarde les rapports légaux, ou les actions réciproques des êtres libres, indépendamment de toute morale, comme une condition nécessaire de la conscience; IX. *Système de morale d'après les principes de la Doctrine de la Science*, Iéna, 1798, in-8º.; X. *Nouvel Essai pour servir à l'Histoire de l'Athéisme*, Marbourg, in-8º. Cet ouvrage fut publié sous le nom de Forberg; XI. *Appel au public sur l'imputation d'Athéisme*, Tubingen, 1799, in-8º.; 2ᵉ. édition, Iéna, 1799, in-8º.; XII. *La Destination de l'homme*, Berlin, 1800, in-8º.; XIII. *Rapport plus clair que le jour, adressé à la majeure partie du public, sur la nature réelle de la philosophie récente*, ou *Essai pour forcer les lecteurs à comprendre*, Berlin, 1801, in-8º. Cet écrit lui fut inspiré par les contradictions qu'il éprouvait de la part des journalistes qui prétendaient ne pas le comprendre. XIV. *Vie et Opinions singulières de Frederic Nicolaï, publiées par Schlegel*. Tubingen, 1801, in-8º.; XV. *Réponse à l'écrit de R. L. Reinhold, sur le tableau abrégé de l'état de la philosophie au commencement du XIXᵉ. siècle*, Tubingen, 1802, in-8º.; XVI. *Discours sur la condition de l'homme de lettres, et sur ses travaux dans l'empire de la liberté*, Berlin, 1806, in-8º.; XVII. *Matériaux pour les traits caractéristiques du temps actuel*, Berlin, 1806, in-8º.; XVIII. *Guide de la Vie bienheureuse*, ou *Doctrine religieuse présentée dans un Cours public*, Berlin, 1806, in-8º.; XIX. *Discours adressés à la Nation allemande*, Berlin, 1806, in-8º. La situation politique de la Prusse à cette époque, inspira ces discours dans lesquels Fichte ne put exprimer qu'une partie de ses sentiments, qui lui faisaient pressentir la délivrance de l'Allemagne; ils sont, malgré cette réserve, remplis de chaleur et d'énergie; XX. *la Doctrine de la Science exposée dans toute son étendue*, Straubing, 1807, in-8º.; XXI. *Principes fondamentaux de toute la Doctrine de la Science, pour servir de Manuel à ceux qui en suivent les cours, et Esquisse du caractère distinctif de cette science, relativement à la faculté théorique*, 1810, in-8º. On voit dans cet ouvrage jusqu'où l'auteur pouvait s'élever en philosophie; XVIII. Divers opuscules insérés dans les journaux philosophiques, et dans d'autres écrits périodiques, ou publiés séparément. Il a composé entr'autres, un discours sur la liberté des universités, dans lequel il combat cette liberté avec les armes du ridicule; c'est un modèle d'ironie, et les étudiants le sentirent fort bien. L'on est surpris en France de ce grand

nombre de systèmes philosophiques, qui vers la fin du 18e. siècle ont partagé l'Allemagne, et qui ont procuré à leurs auteurs non-seulement des disciples, mais des sectateurs enthousiastes. M. Degerando remarque avec beaucoup de justesse, que tous ces systèmes parlent pour le moins aussi souvent à l'imagination qu'à la raison, et que par conséquent ils ont pu exciter l'enthousiasme d'une jeunesse ardente et laborieuse. L'extrême sévérité des formes qu'ils ont adoptées, l'aridité même de leurs expositions est venue heureusement déguiser à l'imagination la part qu'elle prenait à cet ouvrage; et cette poésie, exprimée dans le langage des plus hautes abstractions, a pu être prise pour une science. Au reste, Fulleborn, un des philosophes les plus estimables de l'Allemagne, a observé que malgré le penchant de sa nation pour les doctrines spéculatives, aucune de ces doctrines ne peut cependant durer longtemps, parce que l'enthousiasme même avec lequel elles sont d'abord reçues, prépare les vicissitudes qu'elles éprouvent ensuite. Toutes les sectes philosophiques de l'Allemagne sont plus opposées entr'elles dans leurs sentiments et leurs principes, que le kantisme ne l'était à tous les anciens systèmes. Elles ne s'accordent que sur un seul point, c'est dans le profond mépris que leurs partisans manifestent pour ce qu'ils appellent la *philosophie populaire*, *l'empirisme*, ou l'expérience, et dans un grand soin à écarter toute donnée empirique, comme si le moindre emprunt fait à l'expérience devait être la ruine d'un système. Les personnes qui s'occupent de l'histoire de la philosophie, reconnaîtront sans peine l'analogie qui existe entre les doctrines de Fichte et de Schelling, et celles des anciens éléatiques et des scholastiques du moyen âge. On peut dire que les systèmes de ces deux philosophes ne sont en dernière analyse qu'une sorte de spinosisme enté sur l'idéalisme, dérivé de l'acte libre du *moi*. Il est probablement certaines bornes que l'esprit humain ne peut franchir sans tomber dans le monde des rêveries. Les hommes, qui se croient à cet égard plus privilégiés que les autres, fournissent de tristes exemples à l'appui de cette hypothèse, et la plupart de ceux qui croient inventer, ne font que remettre en vogue ce qui a déjà été adopté comme vrai, puis oublié. Au moins ces disputes là ne sont pas dangereuses, et plut au ciel que toutes celles qui divisent les hommes ne sortissent pas de l'enceinte des écoles. Fichte exige du philosophe pour s'élever au premier acte libre et créateur, un certain sens dont la privation est absolument irréparable. Reinhold, qui a souvent combattu et quelquefois plaisanté son ancien ami, s'en dit absolument privé, et ce malheur, ajoute M. Degerando, lui est commun avec bien du monde. L'auteur de cet article doit avant de le terminer, reconnaître hautement qu'il a de bien grandes obligations à l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*. Sans le secours de ce livre, dont il a souvent employé les expressions, il lui eut été impossible de parler convenablement d'une doctrine qui, malgré les nombreux écrits qu'elle a fait naître, est enveloppée de beaucoup d'obscurités; d'ailleurs, pour les étudier à fond, il faudrait avoir le sens exigé impérieusement par Fichte. Un écrivain qui a encore mieux exposé les différences qui caractérisent les systèmes philosophiques de Kant, de Fichte et de Schelling, est M. Ancillon, dans deux morceaux intitulés, l'un ***Essai sur le premier problème de la phi-***

losophie; l'autre, *Essai sur l'existence et sur les derniers systèmes de métaphysique qui ont paru en Allemagne*, insérés dans le second volume de ses mélanges de littérature et de philosophie, Paris, 2 vol. in-8°., 1809. Mme. de Staël, dans son livre *De l'Allemagne*, a donné avec beaucoup d'esprit un exposé très succint de la *Doctrine de la Science*. « La nature » et l'amour, observe Mme. de Staël, » perdent tout leur charme par ce » système, car si les objets que nous » aimons ne sont rien que l'œuvre de » nos idées, c'est l'homme lui-même » qu'on peut alors considérer comme » le grand célibataire des mondes. » Mme. de Staël reconnaît deux grands avantages dans la doctrine de Fichte; l'un sa morale stoïque; l'autre un exercice de la pensée, tellement fort et subtil, qu'il donne le moyen d'acquérir une puissance d'attention et une sagacité d'analyse applicables à tout autre genre d'étude; mais elle finit par convenir que l'idéalisme de Fichte, à force d'exalter l'ame, la sépare de la nature, et que dans l'un et l'autre extrême, le sentiment qui est la véritable beauté de l'existence, n'a point le rang qu'il mérite. E—s.

FICHTEL (Jean-Ehrenreich), naturaliste hongrois, né à Presbourg, en 1732, s'adonna d'abord à la jurisprudence, exerça pendant quelque temps les fonctions d'avocat dans sa patrie, et obtint ensuite une place d'actuaire dans le directoire de l'intendance de la nation saxonne en Transsylvanie. Ce directoire, qui excitait les plaintes de la nation, ayant été supprimé en 1763, Fichtel vint à Vienne, y fut d'abord employé dans la chambre des comptes, sans caractère particulier, puis renvoyé en Transsylvanie, en 1768, comme chef de bureau à la trésorerie, et ensuite devint, en 1785, directeur de la régie du domaine et des douanes, et en 1787, conseiller du gouvernement de la même province, où il mourut presque subitement, le 4 février 1795. Les fréquents voyages que ses fonctions lui avaient fourni l'occasion de faire sur la frontière et dans les montagnes voisines, lui avaient donné de tout ce pays une connaissance particulière, comme on le voit par ses ouvrages, tous en allemand : I. *Mémoires sur la Minéralogie de la Transsylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 parties in-4°. La 1re. partie, publiée par la société des amateurs de l'histoire naturelle (*naturforschender*), de Berlin, est accompagnée de six planches et d'une carte de la province. Elle comprend les pétrifications, et l'on y voit la description d'os fossiles de plus de six pieds de long; la 2e. partie, ornée de quatre planches, décrit les mines de sel; II. *Observations minéralogiques sur les monts Carpaths*, Vienne, 1791, 2 parties in-8°., avec une carte; III. *Mémoires* (*Aufsætze*) *minéralogiques*, ibid., 1794, in-8°.; IV. *Notice d'un volcan brûlant en Hongrie*, Berlin, 1799, dans le recueil des *Mémoires* de la Société des amateurs d'histoire naturelle. Son cabinet minéralogique, fruit de vingt-sept ans de recherches, passait pour le plus riche qui fut dans les états autrichiens : le catalogue qu'il en avait écrit de sa main, en latin, formait deux grands volumes in-fol. (*Voy.* le *Nécrologe* de Schichtegroll, 1795, 2e. partie. C. M. P.

FICINO (Marsilio), philosophe platonicien, naquit à Florence le 19 octobre 1433. Il y fit ses premières études sous les meilleurs maîtres. Son père, qui était médecin de Cosme de Médicis, voulait qu'il fût médecin comme lui; mais Cosme ayant re-

marqué dans ce jeune homme des dispositions brillantes, lui ouvrit une autre carrière, le prit dans sa maison, et lui fit donner l'éducation littéraire la plus soignée. Marsile joignit à l'étude de la langue grecque celles de la philosophie de Platon, de la théologie et de la musique. Cet art lui fut souvent d'un grand secours. Né valétudinaire, de la complexion la plus délicate, de la plus petite stature, il avait en outre des accès de mélancolie auxquels la musique seule apportait quelque soulagement. Cette disposition morbifique influa, comme on peut le croire, sur son caractère. Avec une imagination exaltée, souvent même jusqu'à une sorte de délire, il était doux, ami du repos, modéré dans ses passions, fidèle en amitié, quoique fuyant le commerce des hommes, et surtout inaccessible à l'ambition. Ayant pris à 42 ans les ordres sacrés, il reçut de Laurent le Magnifique, qui n'eut pas moins d'affection pour lui que son grand-père, la direction ou le rectorat de deux églises de Florence; et ensuite, vers 1424, un canonicat dans cette cathédrale. Content de cette fortune, il abandonna son patrimoine à ses frères. Tant de bonnes qualités furent obscurcies par quelques nuages. L'étude trop approfondie qu'il fit dans sa jeunesse des dogmes de Platon et de ses sectateurs, son enthousiasme pour ces spéculations métaphysiques qui, sans aucun fondement réel, n'ont de limites que celles de l'imagination, portèrent le trouble dans son cerveau débile. Il devint superstitieux, partisan outré de l'astrologie judiciaire, et, souvent inintelligible à lui-même, il dut contracter un style obscur et peu naturel. Il retrouvait dans les livres de Platon tous les mystères de la religion chrétienne, celui surtout de la Trinité. Il regardait Socrate comme un type de Jésus-Christ, et se livrait à d'autres erreurs non moins déplorables. Passionné à l'excès pour cette philosophie platonicienne dont Cosme, à sa prière avait établi une académie à Florence, non seulement il y professait publiquement cette philosophie, mais il voulait qu'on l'enseignât même dans les églises; il la recommandait en chaire à ses auditeurs, et, ceux qui partageaient ses exagérations platoniques, il les appelait ses frères en Platon. Malgré ces travers, Ficino jouit toute sa vie d'une grande considération, et compta dans son école d'illustres auditeurs, tels qu'Ange Politien, Accolti, Calderino, Cavalcanti. Il fut également estimé de Cosme, de Pierre et de Laurent de Médicis, qui l'enrichirent autant, pour ainsi dire, que sa modération le leur permit. Il eut, en un mot, une existence aussi heureuse qu'elle pouvait l'être avec ses infirmités, et termina ses jours le 1er. octobre 1499, dans sa maison de campagne à Carregi, près de Florence. Son corps fut transporté dans la cathédrale de cette ville avec beaucoup de pompe, et vingt-deux ans après, on plaça son buste en marbre au lieu de sa sépulture. Plusieurs poètes le célébrèrent à l'envi. Ange Politien fit en son honneur le distique suivant :

Mores, ingenium, musas, sophiamque supremam
Vis uno dicam nomine? Marsilius.

Le merveilleux qui, pendant sa vie, avait été l'aliment le plus ordinaire de son esprit, accompagna, dit-on, ses derniers instants. On rapporte qu'un jour, Ficino et Mercati son disciple, disputaient entre eux sur l'immortalité de l'ame. Ne pouvant s'accorder, ils convinrent que celui qui mourrait le premier, viendrait apprendre à l'autre ce qui en était. A quel-

que temps de là, Mercati, plongé dans de profondes méditations, entendit une voix l'appeler, et les pas d'un cheval qui s'arrêtait à sa porte. Il regarde et voit un fantôme qu'il reconnaît pour celui de Ficino, et qui lui crie : « Michel, Michel, ce que je » te disais est vrai. » Mercati envoya aussitôt chez Ficino, et apprit qu'il venait d'expirer. Nicéron, en citant ce trait, tiré de Baronius, observe que peu de lecteurs seront assez simples pour y croire. Les œuvres de Marsile ont eu quatre éditions, Venise, 1516, in-fol., rare, mais incomplète; Bâle, Henri-Pierre, 1561, 1576, in-fol., 2 vol.; Paris, 1641, in-fol., 2 vol. Cette dernière est la plus estimée. Negri, Schelhorn et Nicéron, font connaître en détail les pièces que contient ce recueil. Nous allons indiquer celles qui ont été publiées séparément, et nous suppléerons aux omissions et aux erreurs de Nicéron. I. *De religione christianâ*, Traité composé en 1474, Paris, 1510, in-4°., 1512, 1559; Venise, 1518; Brême, 1617. in-12, traduit en italien par Ficino lui-même, Florence, les Junte, 1568, in-8°., et en français, Paris, 1578, in-8°.; II. *Theologiæ Platonicæ de immortalitate animorum lib. XVIII; in agro Caregio*, 1488, in-8°., *editio princeps*; Florence, Ant. Miscomino, 1492, in-fol.; Paris, 1559, in-8°., Bâle, 1546; III. *De vitâ, libri tres*, Florence, 1489, in-fol.; Paris, à peu près même date, in-8°.; ib., 1547, in-8°.; sans nom de lieu, 1495; Bâle, 1532, in-12; Venise, 1584, in-4°., etc.; traduit en italien, Venise, 1548, in-8°., et en français par Gui Lefevre de la Boderie, Paris, l'Angelier, 1582, in-8°.; de ces trois livres, le premier est intitulé : *De studiosorum sanitate tuendâ*; il fut publié séparément, avec des notes de G. Pistorius, Bâle, 1569, in-8°.; le second a pour titre : *De vitâ producendâ*. C'est surtout dans le 3e. livre, intitulé *De vitâ cœlitùs comparandâ*, que l'on peut remarquer le faible de Ficino pour l'astrologie judiciaire, et en général cet ouvrage entier est indigne de fixer l'attention du philosophe. Aussi, malgré sa réputation, le Florentin se crut-il obligé de publier une apologie sous ce titre : IV. *Apologia, in quâ de Medicinâ, Astrologiâ, vitâ mundi, item de Magis qui Christum statim natum salutaverunt, agitur*, Venise, 1498; elle n'a que trois pages dans l'édition in-folio; V. *Epidemiarum Antidotus, tutelam bonæ valetudinis continens*, Augsbourg, 1518, in-4°.; Bâle, 1532; Lyon, 1567, 1595, in-16, avec le *De vita*, etc. Cet ouvrage, composé en italien par Ficino, fut traduit en latin par Jérôme Ricci. Quelques bibliographes l'attribuent au père de Ficino, ce qui est vraisemblable, Marsile n'ayant jamais professé la médecine; VI. *Epistolarum libri duodecim*, Venise, 1495, in-fol., par les soins de Mathieu Capcasa de Parme; (Nuremberg), Ant. Koberger, 1497, in-4°.; Venise, 1546; traduits en italien par Félix Figliucci, Venise, Gabriel Giolito, 1546, 1563, in-8°., 2 vol. (*V* Figliucci). Ces lettres offrent peu d'intérêt, et l'on y retrouve toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire; VII. *Oratio gregis christiani ad pastorem Sixtum IV*, Bâle, 1519, et aussi dans les Lettres; VIII. *De sole, liber allegoricus et anagogicus, cum apologiâ ejusdem libri*, Florence, Miscomino, 1493; IX. *Dionysii areopagitæ latina translatio, cum argumentis*, Cologne, 1556. La traduction de Corder l'a fait entièrement oublier; X. *Mercurii trisme-*

gisti Pimander de potestate et sapientiâ Dei, Trévise, Gérard de Lisa, 1471, in-4°., avec l'*Asclepius*, traduit par Apulée, Paris, 1505, 1554, in-4°.(1); XI. *Jamblichus de mysteriis; Proclus de anima, dæmone, sacrificio, magiâ; Synesius de somniis; Psellus de dæmonibus; Theophrastus de animâ. phantasiâ, intellectu; Alcinoüs de doctrinâ Platonis; Speusippus de Platonis definitionibus; Pythagoræ aurea verba et symbola; Xenocrates de morte*, Venise, Alde, 1497, in-fol., Lyon, 1552, in-16, 1570, in-12, etc. Ces éditions diffèrent dans leur composition et dans l'ordre où sont placés les différents ouvrages. XII. *Plotini opera*, Florence, 1492, in-f., magnifique édition exécutée aux dépens de Laurent de Médicis; elle est précédée de la *Vie de Plotin*, par Porphyre; Bâle, 1580, in-f., etc.; XIII. *De voluptate*, Commentaire sur le Banquet de Platon, Venise, 1497, traduit en toscan par Hercule Barbarasa, Venise, 1544, Florence, 1594, in-8°., et en français (*de l'honneste amour*), par G. Lefèvre de la Boderie, Paris, 1588, in-8°.; XIV. *Platonis opera*, Florence, sans date, in-fol., *per Laurentium Venetum*. Cette édition, exécutée en petits caractères gothiques, est antérieure à 1490, et fourmille de fautes; Venise, 1491 (*Voy.* la *Bibl. gr.* de *Fabricius*). Ce fut par l'ordre des Médicis que Ficino entreprit et publia cette traduction; il mit cinq ans à l'écrire, et cependant elle n'a point obtenu les suffrages des critiques les plus éclairés. Quelques-uns de ses contemporains l'ont, à la vérité, louée, mais les modernes, et Huet surtout, juge très compétent, n'y retrouvent ni le génie ni la lettre du philosophe grec. Ficino altère souvent le sens de ses écrits, que tantôt il délaie, tantôt il resserre sans ordre et sans mesure; XV. le recueil de ses œuvres contient encore des *Sermons*, un *Commentaire* sur partie de l'épître St.-Paul aux Romains, quelques morceaux détachés d'*Athenagoras*, enfin l'espèce de table suivante: *Sententiæ pulcherrimæ, cum multarum rerum definitionibus, ex Mars. Fic. operibus collectæ*; XVI. *De divinatione quæ sit per astra*, Cologne, 1580, in-8°., écrit inconnu de Nicéron, et qui ne se trouve point dans le recueil précité; XVII. Enfin, aucun biographe de Ficino n'a signalé un travers qu'il joignit, dit-on, à celui de l'astrologie. Il s'occupa d'alchimie, et l'on trouve sous son nom, dans la *Bibliothèque* de Manget, un Traité *De arte chemicâ*, qui, au reste, n'est peut-être pas de lui. Borel lui en attribue un autre: *De aurei velleris mysterio*. Le philosophe florentin a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Ange-Marie Bandini en a donné la liste dans son *Catal. cod. manuscr. Bibl. Laurentianæ*. On y remarque des *Commentaires* sur le *Philebe* de Platon, le *Parmenide*, le *Sophiste*, le *Timée*, le *Phædon*; des Traités *De divino furore*, *De virtutibus moralibus*, *De quatuor sectis philosophorum*; des *Questions* sur l'*Esprit*, une Traduction des *Hymnes d'Orphée*, et des *dits* de Zoroastre, fruits de sa première jeunesse; une Version italienne de la *Monarchie* du *Dante*, etc. Dominique Mellini avait écrit une *Vie de Ficino* qui s'est perdue. Celle que composa en 1506, Jean Corsi de Florence, a eu un meilleur sort. Bandini en retrouva le manuscrit, et le publia à Pise, 1771, in-8°., sous ce titre: *De Platonicæ philosophiæ post renatas*

(1) Les autres éditions des traductions de Ficino se trouvent indiquées dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

litteras apud Italos restauratione, seu vitâ, etc. On peut encore consulter sur Ficino *Jul. Negri*, *Ist. de Scritt. Fior.*, J. G. Schelhorn, *amœnit. lit.* tom. Ier., dont le mémoire est suivi d'une *Apologia pro Ficino magiæ postulato*; Nicérou, tom. V; Brucker, *Hist. philos.*, tom. IV, Tiraboschi, *Stor. dell. Lett. ital.*, etc.: Paul Jove, Bullart, et d'autres, ont donné le portrait de Ficino. X. G.

FICK, ou FICKE (JEAN-JACQUES), né le 28 novembre 1662, à Iéna, commença ses études dans cette ville, alla les continuer à Leipzig et à Helmstadt, et vint les terminer dans sa patrie. Reçu maître ès-arts en 1683, et parvenu au moment de choisir une profession, il se décida pour la médecine. Le 29 mai 1689, il obtint le doctorat, après avoir défendu, sous la présidence du savant R. G. Crause, une fort bonne thèse : *De morbis mammarum.* Depuis deux ans il se livrait à la pratique, et donnait des leçons particulières, lorsqu'il fut nommé médecin du comte de Mansfeld; en 1696, il fut appelé, avec le même titre, par le duc de Weimar. De retour à Iéna, Fick ouvrit encore des cours particuliers, mais en 1715, il devint professeur extraordinaire de médecine à l'université, au bout de trois ans, professeur ordinaire, et à la mort de Wedel, on lui confia la chaire de botanique, de chirurgie et d'anatomie, enfin celle de médecine théorique. Une apoplexie violente lui ayant paralysé le côté droit, en 1726, il fut obligé de renoncer à l'exercice de ses fonctions. Déclaré professeur honoraire, il végéta quatre années dans cet état d'hémiplégie, et mourut le 23 juin 1730. Il n'a composé qu'un ouvrage original, peu important et peu volumineux, malgré la fastidieuse prolixité du titre : *Manuductio ad formularum compositionem, tabulis XXIII, cum scholiis, notarum schemate, atque exemplis idoneis absoluta*, etc., Iéna, 1713, in-4°. Les autres productions de Fick méritent à peine d'être citées. Il a joint des notes aux Aphorismes d'Hippocrate, Iéna, 1729, in-8°., et des tables au *Quadripartitum botanicum* de Simon Pauli, Francfort, 1708, in-4°. Il a en outre présidé un grand nombre de dissertations, qui lui sont attribuées par les bibliographes, bien qu'elles soient la propriété des candidats : il suffira d'en signaler quelques-unes, en faisant observer d'abord que Fick a beaucoup vanté l'eau froide sous toutes les formes : I. *De salubri frigido potu, resp. Hentschel*, 1718; II. *De balneis aquæ dulcis frigidis, resp. Schmid*, 1717, III. *Clysteres nutritii et frigidi, resp. Stuven*, 1718; IV. *De usu aquæ frigidæ in sputo cruento*, 1723. Trois opuscules sur la chaux vive et ses usages, 1725, 1726 et 1727. *De saccharo lactis, resp. Stuss*, 1713. *De rore marino, resp. Bœrner*, 1725; *De iræ efficaciâ et remediis, respondente Joanne Justo Fick, filio auctoris*, 1718. C.

FICORONI (FRANÇOIS), célèbre antiquaire italien, naquit à Lugnano, ou, selon d'autres, à Labico, près de Rome, en 1664. Après avoir terminé ses études avec distinction, il se livra uniquement à son goût pour la recherche des antiquités. Quelques opuscules qu'il fit paraître répandirent son nom par toute l'Italie, et la plupart des sociétés savantes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. L'académie des inscriptions et belles-lettres le nomma aussi à une des places d'associés étrangers qui venaient d'être créées dans son sein, et Ficoroni était digne de cet honneur, non moins par ses qualités personnelles que par son

étonnante érudition. Il fut aussi agrégé à la société royale de Londres en la même qualité. Quoique ses panégyristes le représentent comme étant d'un caractère doux et obligeant, les querelles littéraires qu'il soutint fréquemment lui occasionnèrent des tracasseries, à la suite desquelles il fut plus d'une fois privé de sa liberté, si l'on en croit les auteurs allemands de l'*Histoire impartiale de l'Eglise*, 3ᵉ. part. Il fut le fondateur de la société littéraire *de gl' inculti* à Rome, et il eut la satisfaction de la voir prospérer tant qu'il vécut. Ce savant laborieux mourut à Rome le 25 janvier 1747, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui : I. *Osservazioni sopra l'antichità di Roma descritte nel Diario italico publicato dal P. Bernard Montfaucon*, Rome, 1709, in-4°. Cet ouvrage est curieux et estimé. Le P. Montfaucon y fit une réponse qui est insérée dans le *Supplément* au journal des savants pour la même année. Paul-Alexandre Maffei, caché sous le nom du P. Romuald Riccobaldi, bénédictin, prit aussi la défense de Montfaucon contre Ficoroni; mais la mauvaise humeur perce dans son livre, et on doute, en le lisant, si le but de l'auteur n'a pas été plutôt de faire la satire de Ficoroni que l'apologie de son adversaire. Un anonyme déguisé sous le nom de Monoz-Felina répondit au furieux Riccobaldi par une lettre datée de Naples le 28 mars 1713, et imprimée probablement en cette ville; II. *Lettera a Giacomo lord Johnstone sovra un nuovo cammeo esprimente Marcello nipote di Augusto*. Naples, 1718, in-8°.; 1726, même format; III. *le Memorie più singulari di Roma, notate in una lettera diretta al cavalier Bernard, inglese; aggiuntavi in fine la spiegazione d'una medaglia d'Omero*, Rome, 1730, in-4°.; IV. *la Bolla d'oro de' fanciulli nobili Romani, e quella de' libertini, ed altre singularità spettanti a' mausolei nuovamente scoperti, spiegate, e divise in due parte*, ibid., 1732, in-4°. Un extrait de la dissertation sur la boule d'or que les enfants portaient à Rome a été inséré dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions; V. *i Tali ed altri instrumenti lusorii degli antichi Romani*, ibid., 1734, in-4°., ouvrage curieux et peu commun en France; VI. *le Maschere sceniche, e le figure comiche d'antichi Romani*, ibid., 1736, in-4°.; 1748, in-4°., fig. Ces deux éditions sont également estimées; trad. en latin sous ce titre : *De larvis scenicis*, etc., ibid., 1744, in-4°., ouvrage curieux, orné de 85 planches et de 2 vignettes en taille-douce (1); VII. *i piombi antichi*, ibid., 1740, in-4°., fig., rare et estimé. Les exemplaires gr. pap. sont très recherchés des curieux. Cet ouvrage a été traduit en latin par Dominique Cantagalli, sous ce titre : *De plumbeis antiquorum numismatibus*, ibid., 1750, in 4°. (2); VIII. *i Vestigi e rarità di Roma antica, ricercate e spiegate*, ibid., 1744, gr. in-4°. L'abbé Lenglet cite une nouvelle édition de 1746, à laquelle on a ajouté la *Descrizione di Roma moderna*; IX. *le Memorie ritrovate nel territorio della prima e secunda città di Labico e i loro giusti siti*, ibid., 1745, in-4°. Labico est une petite ville de la campa-

(1) Le savant Winckelmann (*Monum. Antichi*, pag. 59) prétend que le P. Archange Contucci, jésuite, est le véritable auteur de cet ouvrage.

(2) Le traducteur promettait de s'occuper de la traduction en latin des autres ouvrages de Ficoroni son ami, qui, à l'en croire, avait un style obscur, quelquefois même barbare, surtout dans ses premiers écrits; les derniers ayant été retouchés par un de ses amis.

gne de Rome située entre Frascati et Palestrine. Le dernier éditeur de la *Méthode pour étudier l'histoire*, par l'abbé Lenglet, nomme mal cette ville Zatico. Si c'est une faute d'impression, elle était assez grave pour qu'on la corrigeât dans l'*errata*; X. *Descrizione di tre particolari statue scopertesi in Roma l'anno* 1739, in-4°. Le P. Calogerà l'a insérée dans sa *Raccolta degli opuscoli scientifichi*, tom. 22. XI. *Arcus Trajano dicatus Beneventi, porta aurea dictus*, Rome, 1739, in-fol., avec 10 pl.; XII. *Gemmæ antiquæ litteratæ, aliæque rariores*, ibid., 1757, in-4°. Cet ouvrage fut publié après la mort de l'auteur, avec de savantes notes de Galleoli. Hirsch cite un traité manuscrit de Ficoroni : *De numismatum veterum varietate et pretio*. W—s.

FICQUET (Etienne), graveur, naquit à Paris en 1731. Schmidt de Berlin, lors de son séjour à Paris, et Philippe Lebas, lui enseignèrent le dessin et la gravure. Une vue extrêmement perçante lui permit de se livrer à l'exécution du portrait en petit, où son goût naturel le portait, et d'enfanter des chefs-d'œuvre en ce genre. La suite, connue sous la dénomination de Collection de Ficquet, se compose des portraits suivants : *madame de Maintenon*, *Molière*, *Voltaire*, *Montaigne*, *Regnard*, *J. B. Rousseau*, *Fénélon*, *Descartes*, *J. J. Rousseau*, *Lamothe-le-Vayer*, *Crébillon*, *Corneille*, *Eisen*, *Vadé*, *Chennevières*, et deux différents portraits de *La Fontaine*; il a laissé imparfait celui de *Bossuet*, qui devait faire partie de cette suite, et dont on rencontre quelques épreuves. Indépendamment de cette collection, on trouve plusieurs portraits de lui dans celle d'Odieuvre, ainsi que dans la vie des peintres flamands de Descamps. Parmi ces derniers, on remarque surtout ceux de *Rubens*, *de van Dyck* et de *Vandermeulen*. On a encore de cet artiste plusieurs autres très petits portraits, tels que ceux de *Cicéron*, de *Louis XV*, *de Newton*, etc. Ficquet, d'un caractère extrêmement original, et affligé d'une surdité considérable, n'a jamais tiré un parti avantageux de son talent, sous le rapport de la fortune, ni produit un très grand nombre d'ouvrages. Quoiqu'ayant recueilli plusieurs héritages, il était rarement au-dessus du besoin; toujours court d'argent, au lieu de faire la loi à ceux qui désiraient obtenir de ses ouvrages, comme il l'eût pu faire, il la recevait toujours de ceux qui, spéculant sur ses productions, s'enrichissaient en l'appauvrissant. Ayant, au moyen d'une succession qui lui était échue, fait l'acquisition d'une maison au bas de Montmartre, il dépensa en folies, dans l'intervalle de l'obtention des lettres de ratification, la somme qu'il avait pour la payer. Il y fit apporter cinq cents tombereaux de terres pour mettre le jardin au niveau du salon, afin, disait-il, d'éviter les chutes qu'une distraction pourrait lui occasionner. Il fit faire aussi des chassis autour de ses arbres, avec des enveloppes de toiles, dont il les entourait le soir lorsque le temps annonçait la gelée ou la grêle, afin, disait-il, de s'assurer des fruits, malgré l'intempérie des saisons. Chargé par la communauté de St.-Cyr, de graver le portrait de la fondatrice, madame de Maintenon, et l'ayant gardé fort long temps, sans qu'on pût entrevoir l'époque à laquelle il serait terminé, quoiqu'il fut à peu près payé, la supérieure fut obligée, avec la permission du métropolitain, de le faire venir dans le couvent pour y travailler, et même de lui envoyer

des religieuses ou des pensionnaires pour lui tenir compagnie, car il ne faisait rien lorsqu'il était seul. Le moment venu où ces bonnes religieuses croyaient jouir du portrait de leur fondatrice, et étaient émerveillées des épreuves qu'il en avait fait tirer, Ficquet, qui n'en était pas content, le biffa de deux coups de burin. On peut juger du désespoir dans lequel cet événement jeta toute la communauté. Enfin, l'instant fortuné arrivé, le portrait fut terminé à la satisfaction de tout le monde, et il est sans contredit l'un des meilleurs de la collection. Aussi Ficquet le regardait-il comme son ouvrage de prédilection. Cet artiste ne réduisait jamais ses tableaux sur le papier avant de les graver, il en faisait tout de suite la réduction sur le métal avec la pointe. Il est mort en 1794, dans un état très voisin de l'indigence. On peut regarder cet artiste comme le Gérard-Dow de la gravure. P—E.

FIDDES (Richard), théologien anglican, né en 1671, à Hunmanby, près de Scarborough, au comté d'York, fut d'abord recteur d'Halsham dans ce comté, et se fit une grande réputation par son talent comme prédicateur, mais il eut le malheur de perdre subitement en grande partie l'usage de la voix, qu'il ne recouvra jamais entièrement. Il ne pouvait plus prononcer distinctement que lorsqu'il avait bu deux ou trois verres de vin de plus que de coutume. Ayant obtenu la permission de ne pas résider dans sa cure, où il ne pouvait plus exercer les fonctions de son ministère, il vint à Londres en 1712. Chargé d'une famille nombreuse, il composa pour la soutenir différents ouvrages de morale et de théologie, qui se ressentent d'une précipitation de travail en quelque sorte commandée par le besoin. Il se lia avec Swift et les plus distingués d'entre les Torys, qui remplissaient alors le ministère, et fut successivement chapelain du comte d'Oxford et de la garnison de Hull. Lors de la chute de ce ministère et de la mort de la reine Anne, il perdit ses places, et ses principes politiques l'empêchèrent d'en obtenir d'autres; malgré les bienfaits et les encouragements des hommes riches de son parti, et le succès de plusieurs de ses ouvrages, son défaut d'économie le réduisit à l'indigence. Épuisé par le chagrin et le travail, il mourut à Putney, en 1725, âgé de cinquante-quatre ans. On distingue parmi ses ouvrages : I. *Theologia speculativa*, ou *première partie d'un corps de Théologie*, où sont exposés les principes de la religion naturelle et révélée, 1718, in-fol. La seconde partie, publiée en 1720, a pour titre : *Theologia practica*, où l'on explique les devoirs de la religion naturelle et révélée. L'ouvrage fut favorablement accueilli du public; il est assez bien écrit, mais ne se fait remarquer ni par la profondeur ni par l'érudition; II. cinquante-deux *Discours pratiques* sur différents sujets, 1720, in-fol.; III. *Vie du cardinal Wolsey*, 1724, in-fol. Cette production fit beaucoup de bruit lorsqu'elle parut; l'auteur fut présenté comme ennemi de la réformation, accusé de papisme, etc., parce qu'il montre les calomnies de Fra-Paolo contre la mémoire des papes, dont il cite même un exemple très frappant. IV. *Traité de Morale universelle, composé sur les seuls principes de la raison naturelle*, avec une préface en réponse à deux essais récemment publiés dans la *Fable des abeilles*, et des remarques sur la *Recherche concernant la vertu*, par le comte de Shaftesbury, 1724, in-8°.

Le docteur Fiddes n'est guère regardé que comme un écrivain ingénieux; son style est assez élégant, mais trop souvent prolixe et diffus. X—s.

FIDE JOS, empereur du Japon, est regardé comme le premier monarque séculier qui se soit rendu entièrement absolu dans le gouvernement, dont jusque-là les empereurs ecclésiastiques avaient retenu quelque part. C'est en 1585 qu'il reçut le titre de *kouan-boukou*, ou de lieutenant-général, avec le commandement des armées et l'administration des affaires séculières de l'empire (*Voy.* son article au mot TAÏKO-SAMA, sous lequel il est beaucoup plus connu. Z.

FIDELE (S.) *Voy.* SIGMARINGEN.

FIDELE (HORATIO), poète italien du 17e. siècle, s'est fait connaître par un petit livre d'une extrême rareté, intitulé : *L R sbandito, sopra la potenza d'amore, nella quale si leggono mille e setto cento versi senza la lettera* R, Turin, Guglielmo Tisma, 1633, in-12 de 48 pag. Cet ouvrage de patience, qui commence ainsi :

Giove, poiche Nettuno,

n'a réellement que quinze cent quarante-un vers, quoiqu'en dise le titre; mais c'est un singulier tour de force d'avoir pu le faire aussi long dans la langue italienne, qui fait un usage si fréquent de la lettre *R*. Les mots *Cupido* et *Cintia* y sont partout employés au lieu d'*Amore* et de *Venere*. Quelques bibliographes citent, à peu près sous le même titre, un ouvrage de ce genre, comme publié à Naples en 1614 (*Voy.* CARDONE), ce qui pourrait faire croire que celui de Fidèle n'en est qu'une réimpression sous un nom imaginaire; mais l'imprimeur de ce dernier assure en deux endroits, que l'ouvrage paraît pour la première fois : *cosa non fatta, ne caduta in mente humana fin' hora*. L'ouvrage du Napolitain était d'ailleurs beaucoup plus considérable, puisqu'il était in-4°. (1), et contenait, dit Toppi, *molte miglaia di versi* (plusieurs milliers de vers). Le Père Echard, qui cite Toppi et le traduit mal, dit : *Pluribus myriadis*, ce qui serait beaucoup plus exagéré. C. M. P.

FIDELE (CASSANDRE). *Voyez* FEDELE.

FIDENZA. *V.* BONAVENTURE (S.).

FIDENZI (JACQUES-ANTOINE), célèbre comédien, né à Florence dans le 16e. siècle, s'était acquis une grande réputation dans toute l'Italie, par la manière dont il jouait le personnage d'amoureux dans les pièces de l'ancien théâtre. Il avait pris le nom de *Cintio*, par égard pour sa famille, et c'est en mémoire de cet aimable acteur que Romagnesi adopta le même nom lorsqu'il vint en France avec la première troupe italienne. Cinelli, qui avait connu Fidenzi à une époque où il devait être déjà avancé en âge, en fait cependant un portrait très flatteur. Cet acteur avait fait de bonnes études, et il cultivait la poésie avec quelque succès. On connaît de lui : I. *Effeto di divozione consagrato al merito indicibile di due famosi in amicizia, e per sangue e per l'opere illustrissimi, Niccolo Barbarigo e Marco Trivisano*, Venise, 1628, in-4°.; II. *Capprici poëtici*, Plaisance, 1652, in-12. W—s.

FIELD (RICHARD), théologien anglican, né en 1561, à Hempstead, au comté de Hertford, se distingua par son savoir, son éloquence dans la chaire, son habileté dans la controverse scholastique, et, ce qui vaut en-

(1) C'est par une faute d'impression que, dans l'article CARDONE (*Biogr. univ.*, tom. VII, p. 128) on lit *Cminello Carbone*, et Naples, 1614, in-8°., au lieu de *Cardone* et in-4°., et c'est par erreur que cet ouvrage y est indiqué comme un petit volume.

core mieux, par sa modération et son amour de la vérité. Successivement chapelain d'Elisabeth et de Jacques Ier., il fut nommé, en 1604, chanoine de Windsor; en 1609, doyen de Gloucester, et il allait être élevé à l'évêché d'Oxford lorsqu'*il plut à Dieu*, dit Wood, *de l'élever à une meilleure place*. Il mourut le 21 novembre 1616, âgé de cinquante-cinq ans. Les plus savants théologiens de son temps le venaient consulter comme un oracle sur les questions embarrassantes. Le roi Jacques disait de lui que c'était un champ digne d'être habité par Dieu (*this is a field for God to dwell in*), jouant ainsi sur le nom de *field*, qui en anglais signifie *champ*. On a de lui un ouvrage estimé, intitulé *les quatre Livres de l'Eglise*, imprimé pour la deuxième fois en 1610, augmenté d'un cinquième livre et d'un Appendix, et réimprimé à Oxford, en 1628, in-fol. X—s.

FIELDING (Henri), célèbre romancier anglais, né en 1707, à Sharpham-Park, dans le comté de Somerset, et descendant d'un comte de Denbigh, était fils d'Edmond Fielding, lieutenant-général sous le duc de Marlborough. Après avoir reçu sa première éducation dans la maison paternelle, sous la direction d'un M. Olivier, dont il a fait, dit-on, un portrait peu favorable, sous le nom du ministre Trulliber, dans son roman de *Joseph Andrews*, il entra à l'école d'Eton, où il eut pour condisciples et pour amis le lord Lyttelton, M. Fox, depuis lord Holland, M. Pitt, depuis lord Chatam, et quelques autres personnages distingués de ces derniers temps. Il alla à Leyde à l'âge de dix-huit ans pour se livrer à l'étude du droit; mais la petite pension que son père lui accordait ne lui étant pas exactement payée, il revint à Londres deux ans après. Avec un tempérament ardent, un penchant très prononcé à la dissipation et même au libertinage, ayant fort peu d'argent, dans une ville où le plaisir n'est rien moins que gratuit, il chercha des ressources dans l'exercice de ses talents littéraires, et en 1727, à peine âgé de vingt ans, il se fit connaître par une comédie intitulée : l'*Amour sous différents Masques*, qui eut beaucoup de succès. Vers 1734, il épousa une jeune et jolie personne de Salisbury, qui lui apporta quelque fortune, et la mort de son père, arrivée à peu près à la même époque, le rendit maître d'un revenu de 200 liv. sterl. Il se retira à la campagne avec sa femme, qu'il aimait passionnément, avec la résolution de changer de vie, mais il ne fit que changer de place : le goût du plaisir l'y suivit; celui de la magnificence naquit de l'état d'aisance où il se trouvait pour la première fois. Il tint table ouverte, eut des laquais, une livrée, des chevaux, etc., et se ruina pour avoir voulu paraître riche. Il avait alors trente ans. Il reprit l'étude du droit, travailla avec une ardeur infatigable, et il commençait à se distinguer au barreau, lorsque de violentes attaques de goutte, fruit des excès de sa première jeunesse, vinrent lui fermer cette carrière, en lui rendant difficile et même dangereuse la vie sédentaire et l'assiduité qu'elle exige. Il n'avait pas cessé de produire de temps en temps des comédies et des farces dont la plupart furent jouées avec succès, et dont quelques-unes sont restées au théâtre. Il y ajouta d'autres travaux littéraires; il donna successivement un grand nombre de pamphlets politiques, un *Essai sur la Conversation*, un *Essai sur la connaissance et les caractères des hommes*, un *Voyage de ce Monde-ci à l'autre*, l'*Histoire*

de Jonathan Wild le Grand; et *les Aventures de Joseph Andrews et de son ami M. Abraham Adams*, (1742), l'un de ses meilleurs romans, et dans lequel il s'est attaché à imiter la manière et le style de Cervantes. Le caractère intéressant et singulier de ce ministre Adams, était calqué sur celui d'un M. Young, intime ami de l'auteur. La mort de sa femme plongea Fielding dans une sorte de désespoir, au point qu'on craignit pour sa raison. Ayant repris le dessus, il travailla à différents journaux patriotiques, et finit par accepter un emploi judiciaire dans la commission de la paix, pour le comté de Middlesex, emploi beaucoup moins considéré alors qu'il ne l'est aujourd'hui, où il se distingua par ses talents et son activité, mais sans pouvoir échapper à l'imputation de vénalité qui, en Angleterre, semble être comme attachée aux emplois de ce genre. Du reste, un reproche bannal, imputé légèrement pour l'ordinaire, doit inspirer peu de confiance. L'un des nobles protecteurs de Fielding, le lord Lyttelton, s'est efforcé, après sa mort, d'en laver sa mémoire. Fielding garda cet emploi presque toute sa vie. Ce fut au milieu des devoirs qu'il lui imposait, et de quelques travaux relatifs à ces mêmes devoirs, comme un projet pour le soutien des pauvres, et quelques autres publiés en différents temps, qu'il composa *Tom-Jones*, ou *l'Enfant Trouvé*, publié en 1750, ouvrage qui l'a mis au rang des écrivains les plus distingués. On y critiqua quelques irrégularités dans la conduite du héros (1), et ce fut peut-être ce qui rendit les critiques anglais plus réservés que les nôtres dans l'éloge d'un roman que M. de Laharpe regardait comme « le premier roman du monde, » et le livre le mieux fait de l'Angle» terre. » « Les romans de Fielding, » dit Blair, dans sa *Rhétorique*, se » distinguent singulièrement par une » gaîté pleine de sel (*humour*); si » cette gaîté n'est pas toujours du » genre le plus délicat, elle est du » moins originale et particulière à l'au» teur. Ses caractères sont animés, » naturels et hardiment dessinés. Les » aventures qu'il raconte tendent gé» néralement à mettre en honneur » l'humanité et la bonté du cœur, et » dans *Tom-Jones*, son principal ou» vrage, on doit beaucoup d'éloges à » l'art avec lequel l'auteur a su con» duire sa fable et rattacher tous les » incidents à ce qui fait le nœud de » l'action. » Peut-être un ouvrage charmant d'un bout à l'autre, où la plus piquante variété d'incidents sert à manifester à chaque instant la plus profonde connaissance du cœur humain, méritait-il un éloge plus animé; mais c'est aller bien loin que de prétendre, comme l'a fait Laharpe, « que l'idée première sur laquelle tout » l'ouvrage est bâti, est en morale un » trait de génie, » attendu qu'il n'était ni bien difficile ni bien utile d'imaginer qu'un homme de plaisir peut être au fond rempli de bonté et de droiture, et que l'affectation de la vertu peut cacher les vices les plus odieux. Le mérite de cet ouvrage avait éveillé la curiosité publique pour tout ce qui sortirait de la même plume, au point que lorsque le roman d'*Amélie* parut en 1751, l'édition qui fut mise en vente le matin, fut, dit-on, épuisée le soir; mais l'effet de la lecture ne ré-

(1) Une dame distinguée par son esprit, s'étendait en société sur les motifs de la préférence qu'elle donnerait à *Tom-Jones* sur sir Charles Grandisson, sous les rapports de frère, d'ami, d'amant et d'époux. « Pour moi, dit ingénument » une autre femme de la société, je suis en train » de lire *Tom-Jones*; je l'ai laissé couché avec la » femme d'un autre homme. »

pondit pas à cet empressement, quoiqu'on y retrouve quelquefois tout le talent de l'auteur de *Tom-Jones*. Fielding, accablé sous le poids de ses infirmités précoces, et des fatigues de sa place, fit en 1754, d'après l'avis de ses médecins, un voyage à Lisbonne, dans l'espoir de trouver du soulagement sous un ciel plus doux. Il mourut dans cette ville le 8 octobre 1754, deux mois après son arrivée, et dans la 48e. année de son âge. On a publié à Londres, en 1755, en un vol. in-12, la relation qu'il a faite de ce voyage à Lisbonne, écrite pour ainsi dire au lit de mort, et qui prouve cependant que son esprit et son imagination avaient conservé toute leur vivacité. Quelques années après sa mort, le chevalier de Meyronnet, consul français à Lisbonne, proposa de lui ériger un monument, que la factorerie anglaise, stimulée par cette générosité de la part d'un étranger, se chargea de faire exécuter elle-même. Outre les ouvrages déjà cités, Fielding a laissé 26 pièces de théâtre. Elles sont plus remarquables par l'esprit et par l'originalité que par le plan, qui n'est pas toujours régulier. On y remarque, de même que dans ses romans, un talent particulier pour peindre des caractères d'hommes pris dans les classes inférieures. Quelques-unes sont imitées de Molière, telles que les comédies intitulées : *the Miser* (l'Avare) et *the Mock Doctor* (*le Médecin malgré lui*). *The Intriguing Chambermaid* (*la Femme de chambre intrigante*), est une imitation du *Dissipateur* de Destouches. Quoique la plupart aient été bien accueillies du public, et particulièrement celles qu'on désigne en anglais sous le nom de *farces*, toutes n'eurent pas un égal succès, comme on peut en juger en lisant ces mots sur le titre de l'une d'elles : *telle qu'elle a été sifflée* (*damned*) *sur le théâtre royal de Drury-lane*. Il a laissé deux volumes in-fol. manuscrits, *on the crown law*, qui donnent, dit-on, la plus haute idée de la force et de l'étendue de son esprit. Et c'était dans les intervalles d'un mal cruel, au milieu des inquiétudes du besoin, qu'il écrivait tour à tour des Traités sur les matières les plus arides, des romans pleins de sentiment et de gaîté, et des comédies remplies d'esprit et de sel. Fielding était d'une taille avantageuse et d'une constitution robuste, qui semblait lui promettre une plus longue vie. Ce qu'on sait de lui peut donner une idée suffisante de son caractère. Il joignait à un peu d'humeur et d'emportement, et à un goût effréné pour le plaisir, d'excellentes qualités sociales : il était compatissant, désintéressé, bon époux et bon père, autant que peut l'être un dissipateur. On cite le trait suivant de son imprudente générosité. Ayant reçu un dernier avertissement pour payer certaine taxe paroissiale, il eut recours à son libraire Jacob Tonson, qui lui avança les dix ou douze guinées dont il avait besoin, sur un ouvrage qui était encore presque en entier dans sa tête. Avant d'avoir regagné sa maison, ayant rencontré un ancien camarade de collége qu'il n'avait pas revu depuis un grand nombre d'années, ils entrèrent ensemble dans une taverne voisine : le vin rend expansif. Son ami lui ayant exposé la détresse où il se trouvait en ce moment, Fielding lui donna tout l'argent qu'il avait. De retour chez lui, on lui apprit que le percepteur de la taxe était revenu deux fois depuis son absence. « L'amitié a réclamé cet argent, dit Fielding, et l'a obtenu : » que le percepteur revienne une autre » fois. » Un nouveau recours au li-

braire le mit à même de s'acquitter envers tous deux. D'un autre côté, son esprit caustique devait lui attirer beaucoup d'ennemis. Richardson n'oublia jamais le ridicule jeté dans le *Joseph Andrews*, sur la seconde partie de *Pamela*, très inférieure à la vérité à la première. La *Correspondance de Richardson*, publiée par mistriss Barbaud (6 vol. in-8°., 1804), renferme de tristes témoignages de cette inimitié. Fielding s'était remarié après la mort de sa première femme, et avait eu quatre enfants de la seconde. Ses OEuvres ont été imprimées à Londres, en 1762, en 8 vol. in-8°.; 1766, 12 vol. in-12; 1771 et 1784, 8 vol. in-8°., avec un *Essai sur la vie et le génie de l'auteur*, par Arthur Murphy, et l'esquisse de son portrait, faite de mémoire, par Hogarth, son ami, moraliste comme lui dans un art différent. Ses romans ont tous été traduits en français. *Tom-Jones*, qui a été réimprimé dans la langue originale à Londres, 1794, 4 vol. in-12, et à Paris, par Didot l'aîné, 1780, 4 vol. in-8°., a été traduit en abrégé par Laplace, 1750, 4 volumes in-12, et en entier par Cheron, 6 vol. in-12, Paris, 1804 (1). *Joseph Andrews* l'a été par l'abbé Desfontaines et par Lunier; *Amélie*, par Mme. Riccoboni; l'*Histoire de Jonathan Wild*, par Christophe Picquet, 1763, 2 vol. in-12. Nous ne citerons pas quelques autres écrits de Fielding, qui se trouvent dans le recueil de ses œuvres, mais qui ont peu d'intérêt hors de son pays. Un biographe français lui attribue les *Mémoires du chevalier de Kilpar*, et *Roderic Random*; le premier de ces romans, a été, il est vrai, dans la traduction française que nous avons sous les yeux, donné comme l'ouvrage de l'auteur de *Tom-Jones*, mais il n'est pas de lui; *Roderic Random* est du docteur Smollett. On a publié, en 1782, les *Beautés de Fielding*, Londres, 1 vol. in-12. On a donné en 1807, les *OEuvres choisies de Henri Fielding*, précédées d'une notice nouvelle sur sa vie et ses ouvrages, avec son portrait, d'après Hogarth, 5 vol. in-8°. en anglais.

X—s.

FIELDING (Sarah), l'une des sœurs de l'auteur de *Tom-Jones*, naquit en 1714, s'attacha à cultiver son esprit, et fit même de très bonnes études classiques. Elle publia d'abord un roman moral intitulé les *Aventures de David Simple dans la recherche d'un ami fidèle*, 2 vol. in-12, auxquels elle en ajouta un 3e, en 1752. L'ouvrage eut de la vogue dans sa nouveauté, et il a été traduit en français par Laplace, sous le titre de *Le véritable Ami ou la vie de David Simple*, 1749, 2 vol. in-12. Elle donna l'année suivante *les Pleurs* (the Cry), *nouvelle fable dramatique*, en 3 volumes in-12, autre roman qui fut peu goûté, dans la composition duquel elle avait été aidée par miss Collier, auteur de l'*Art de tourmenter ingénieusement*. Le dernier ouvrage qu'elle donna au public fut sa traduction des *Choses mémorables de Socrate*, par Xénophon, avec *la Défense de Socrate devant ses juges*, 1 vol. in-8°. Cette traduction, faite sur le texte grec même, est estimée pour la fidélité et l'élégance. On suppose qu'elle dut quelque chose aux corrections du savant Harris, qui d'ailleurs y a ajouté des notes. On cite aussi de miss Fielding *la Gouvernante*, ou l'*Académie pour le sexe* (*female aca-*

(1) Il existe une autre traduction complète de *Tom Jones* par Davaux (et non Laveaux, comme nous l'avons dit à l'article Chéron). A. B—t.

demy). Quelques-unes de ses lettres ont été imprimées dans la Correspondance de Richardson. Elle mourut à Bath en avril 1768. X—s.

FIELDING (sir John), était frère d'Henri Fielding, auquel il succéda comme juge de paix. Il avait perdu la vue dans sa jeunesse, ce qui ne l'empêcha pas de remplir ses fonctions avec une habileté qui lui mérita en 1761 l'honneur d'être créé chevalier. Il mourut à Brompton en 1780. On doit en partie à son zèle quelques établissements d'humanité, particulièrement la maison de la Madelène en faveur des filles repenties, l'asyle pour les jeunes filles abandonnées, et la société de marine, où l'on élève des enfants pauvres pour le service de mer. Il a publié quelques ouvrages sur l'administration de la police, et autres écrits, dont les plus importants sont : I. ***Extraits des lois pénales relatives à la paix et au bon ordre de la métropole***, in-8°., 1761 ; II. ***le Mentor universel, contenant des essais sur les sujets les plus importants dans la vie, composés d'observations, sentiments et exemples de vertu choisis dans les meilleurs auteurs, moralistes, biographes et historiens***, tant anciens que modernes, in-12, 1762, réimprimé en 1781. On a publié sous son nom ; III. *Courte Description des cités de Londres et de Westminster*, etc., suivie de *quelques instructions pour se tenir en garde contre les tours des filous*, in-12, 1777. C'est une vieille compilation réimprimée sous le nom d'un auteur connu, afin d'en faciliter le débit. Sir John Fielding l'a désavouée dans les journaux.

X—s.

FIENNES (Guillaume), lord Say et Sele, né à Broughton, dans le comté d'Oxford, en 1582, fut élevé à l'école de Winchester et à l'université d'Oxford, où il devint associé du New-College. La générosité avec laquelle il contribua aux frais de la guerre que l'armée anglaise soutenait dans le Palatinat lui gagna la faveur de Jacques Ier., qui, de baron qu'il était, le créa en 1624 vicomte de Say et Sele. Cependant quand l'esprit de division commença à se manifester entre le roi Charles Ier. et le parlement, il se montra un des plus ardents ennemis de la prérogative royale, et l'un des chefs, ou, comme on disait alors, l'un des meneurs du parlement de cette époque orageuse, et surtout du long parlement, rassemblé en 1640. Charles Ier., pour se concilier un homme qui avait tant d'ascendant sur les esprits, lui donna en 1641 la place de maître de la cour des tutèles, mais ne parvint pas à le séduire ; et lorsque forcé de tourner ses armes contre ses propres sujets, il ordonna en 1642, par deux proclamations, à tous les officiers de cette cour des tutèles de se joindre à lui, lord Say refusa d'obéir, et fut en conséquence proscrit, et déclaré coupable de haute trahison. Après s'être opposé à toute espèce de traité entre les deux partis, ayant été nommé en 1648 l'un des commissaires du parlement pour aller négocier la paix dans l'île de Wight, il y porta le même esprit, et soutint, dit-on, d'après la Politique ecclésiastique de Hooker, que bien que le roi fût *singulis major*, il était cependant *universis minor*, plus grand que chaque individu, mais moins que toute la nation. Après la mort de Charles Ier. il se rangea du parti des indépendants, devint l'un des confidents intimes de Cromwell, et l'un des membres de sa

chambre des lords. La restauration qui amena de si grands changements ne dérangea pas même sa fortune; il n'en fut pas moins nommé lord du sceau privé et grand chambellan de la maison du roi; et après avoir été l'un des promoteurs de la guerre civile, et en quelque sorte un des assassins de Charles Ier., il vécut honoré à la cour du fils de ce malheureux monarque, et mourut paisiblement dans son lit le 14 avril 1662. Cette égalité de fortune, plus extraordinaire que les fortunes les plus éclatantes, doit faire supposer en lui quelque mérite réel, au moins sous quelques rapports. Clarendon, qui était du parti opposé au sien, lui accorde de grands talents et de grandes qualités, mais mal dirigés et corrompus par l'ambition. Un air de gravité et des mœurs austères avaient puissamment contribué à lui attirer le respect et l'affection des mécontents, et surtout des puritains, dont il était en quelque sorte l'oracle. Le crédit dont il jouissait encore parmi le peuple avait, sans doute plus que toute autre considération, engagé Charles II à ménager cet ennemi du trône. Il a publié quelques discours prononcés au parlement et d'autres écrits particulièrement dirigés contre les quakers, qui, très nombreux dans le voisinage de Broughton, paraissaient l'inquiéter excessivement: I. *Le dessein des Ecossais dévoilé*, etc., 1653, in-4°.; II. *La folie rendue manifeste*, où l'on démontre combien les doctrines et pratiques des quakers sont contraires à la parole de Dieu et à la pratique des saints de l'Ancien et du Nouveau-Testament, 1659, in-4°., etc. X—s.

FIENNES (NATHANIEL), fils du lord Say, naquit à Broughton en 1608. De retour de ses voyages sur le continent au moment où la guerre civile commençait à éclater, il fut nommé en 1640 membre du parlement pour Banbury, et y montra les principes révolutionnaires qu'il avait sucés avec le lait. Il avait beaucoup de mérite comme homme d'état; mais ayant voulu sortir de sa sphère pour prendre du commandement dans l'armée, son ambition pensa lui coûter la vie. La facilité avec laquelle il rendit au prince Rupert, en juillet 1643, la ville de Bristol dont il était gouverneur, trahit son incapacité. Traduit devant un conseil de guerre, il fut condamné à mort, et ne dut sa grâce qu'au crédit de son père. Il alla quelque temps cacher sa honte chez l'étranger, revint prendre sa place dans le parlement quand les presbytériens en furent expulsés; et lorsque Cromwell prit le titre de protecteur, il fut fait l'un des membres de son conseil, lord du sceau-privé en 1655, et membre de la chambre des lords. Après la restauration, il se retira dans une terre qu'il avait au comté de Wilt, où il mourut en 1669. N. Fiennes eut une très grande part aux événements politiques de son temps. Il avait beaucoup de lumières et d'habileté; « et » s'il ne se fût pas lui-même surchargé » d'un commandement militaire qui » paraissait peu fait pour lui, dit Clarendon, il eût certainement été le » premier dans le conseil suprême » après la mort d'Hampden. » Il savait plier ses opinions aux circonstances. Quoiqu'il eût assez clairement montré son aversion pour le gouvernement monarchique, lorsqu'il vit que c'était le but où tendait Cromwell, il s'empressa de le défendre par un écrit publié en 1660, intitulé: *La monarchie démontrée être la meilleure, la plus ancienne et la plus légale des formes*

de gouvernement, dans une conférence tenue à Whitehall, entre Olivier, lord protecteur, et un comité du parlement, etc., en avril 1657. On a aussi de lui quelques discours et pamphlets. X—s.

FIENNES (Jean-Baptiste de), orientaliste, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 9 octob. 1669. Après avoir fait ses études avec succès au collége de Louis-le-Grand à Paris, il embrassa par goût, et pour répondre aux vues de ses parents, la carrière du droguemanat. Il partit en 1687 pour le Levant, avec Fr. Petis de Lacroix. Nommé premier drogueman du consulat d'Alexandrie d'Égypte en 1692, il passa au grand Caire avec la même qualité en 1695. Dans ces emplois, il s'acquit l'estime et l'amitié de tous les gens de sa nation. Ses affaires personnelles l'ayant ramené en France en 1706, il y fut accueilli d'une manière digne de son mérite, et obtint en 1714 la chaire de professeur d'arabe au collége de France, en remplacement de Fr. Petis de Lacroix. Deux ans après, il succéda à Dippy, dans la place de secrétaire-interprète du roi. En 1718, il accompagna Dussaux dans sa mission près des régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger. En 1729, il se rendit seul à Tripoli, et conclut avec cet état un traité de paix avantageux à la France. De Fiennes mourut à Paris en 1744, à l'âge de soixante-quinze ans. — Fiennes (Jean-Baptiste Helin de), fils du précédent, naquit aussi à St.-Germain-en-Laye en 1710, fit ses études aux colléges de Navarre et de Beauvais, et eut pour maître d'éloquence le célèbre Rollin. Malgré le goût qu'il se sentait pour cet art et les succès qu'il y obtenait, il dut embrasser la carrière où son père s'était si honorablement distingué. En 1729, le gouvernement l'envoya à Constantinople pour y puiser la connaissance des langues et des coutumes de l'Orient, et le gratifia d'une pension de 1200 liv. Après dix années consacrées à l'étude de l'arabe, du persan et du turk, il revint en France, où ses connaissances furent utilement employées. En 1740, on le chargea, conjointement avec Petis de Lacroix, de former les jeunes élèves de langue que le gouvernement entretenait au collége de Louis-le-Grand. Envoyé à Tunis en 1742 pour y conclure un traité de paix entre cette régence et la France, il revint la même année avec deux ambassadeurs de Tunis, chargés de faire des excuses au roi pour l'insulte faite au pavillon français par leur gouvernement. Nommé secrétaire-interprète du roi en 1744, il succéda en 1748 à Otter dans la chaire d'arabe du collége de France. Une nouvelle mission diplomatique vint le distraire en 1751 des fonctions de cette chaire. Le gouvernement le chargea de porter ses plaintes à la régence de Tripoli sur la conduite de ses corsaires. De Fiennes obtint une entière satisfaction, et ramena un ambassadeur chargé d'exprimer les excuses de la régence au roi. Il mourut en 1767. Nous n'avons pas connaissance qu'il ait été imprimé aucun ouvrage de ces deux orientalistes. La Bibliothèque royale possède parmi ses manuscrits quelques morceaux que De Fiennes le fils avait traduits et envoyés à Paris comme un essai de ses progrès lorsqu'il était à Constantinople. M. Langlès a publié en 1810, dans le *Mag. Encyclop.*, et séparément ensuite, la *Relation de Dourry efendi*, ambassadeur de la Porte auprès du roi de Perse, traduite du latin, du père Krusinski, par De Fiennes le jeune.

J—n.

FIENUS. *Voy.* FYENS.

FIERA (JEAN-BAPTISTE), médecin et poète, naquit en 1469 à Mantoue, d'une des familles les plus distinguées de cette ville, et mourut en 1538. Ses ouvrages sont peu nombreux; mais ils ont joui d'une grande renommée, et ont été souvent réimprimés: I. *Commentaria in artem medicinalem definitivam Galeni*; accedunt *Quæstio de virtute movente pulsum; Quæstio de phlegmatico et bilioso æqualiter febrientibus; De intensione et remissione*, Mantoue, 1515, in-fol.; Venise, 1548, in-fol.; II. *Cœna, de herbarum virtutibus, et de eâ medicæ artis parte quæ in victûs ratione consistit*, Mantoue, 1515, in-4°.; Bâle, 1522, in-12; Strasbourg, 1530, in-8°.; Paris, 1533, in-8°., avec l'*Hortulus* de Strabus Gallus; Padoue, 1649, in-4°., avec les notes de Charles Avanzi, etc. Le célèbre Haller cite avec éloge les vers de cette espèce d'hygiène: *Versiculi satis comti sunt, et renascentium litterarum vim senserunt.* Le comte Nicolas d'Arco n'est pas du même avis; il traite avec beaucoup de sévérité, pour ne rien dire de plus, toutes les poésies de Fiera. Voici ce qu'il écrit à Jacques Calandra:

> Remitto tibi carmen invenustum,
> Calandra optime, pessimi poetæ,
> Immò toxica ferrei Fieræ,
> Insulsi, illepidi et senis recocti. C.

FIERBERTUS. *Voyez* FITZ-HERBERT.

FIESQUE, une des quatre grandes familles de Gênes. La famille de Fiesque prétend tirer son origine d'un seigneur bavarois qui s'établit à Gênes au commencement du 11e. siècle, et qui acheta le petit comté de Lavagne dans les Apennins. Les Fiesque avec les Grimaldi s'attachèrent au parti guelfe, tandis que les Doria et les Spinola embrassèrent le parti gibelin. Leur rivalité excita des guerres fréquentes dans la république de Gênes, depuis le 11e. siècle jusqu'à l'année 1547, où la mauvaise issue de la conjuration de Jean-Louis Fiesque contre les Doria, força la branche aînée de cette famille à quitter Gênes pour passer en France, et laissa la branche cadette dans un état de faiblesse et de pauvreté. Deux papes, dans le 13e. siècle, sont sortis de cette famille (*V.* INNOCENT IV et ADRIEN V.) Les deux frères Ibleto et Jean-Louis Fiesque eurent pendant le 15e. siècle une grande part aux guerres civiles entre les Adorne et les Frégose (*voy.* Paul FRÉGOSE). S. S—I.

FIESQUE (JEAN-LOUIS), comte de Lavagne, chef d'une conjuration formée en 1547 contre les Doria et le gouvernement de Gênes, avait hérité de ses ancêtres la jalousie et la haine contre la maison Doria. Il voyait avec indignation que le vieux André Doria, déclaré libérateur de la république, gouvernait l'état par son crédit. Jeannetin Doria, neveu de ce vieillard, était plus odieux encore à Fiesque, parce que Jeannetin savait moins modérer son orgueil, ou réprimer l'insolence de ses manières. Il avait pris le commandement des galères, et semblait par-là devoir perpétuer l'autorité suprême dans sa famille. La noblesse rappelée au gouvernement par les Doria, était dévouée à cette maison, mais l'ordre populaire désirait ardemment sa chute. Jean-Louis Fiesque, qui joignait à la figure la plus distinguée des manières prévenantes et pleines de grâces, avait su captiver la bienveillance du vieux Doria, et en même temps gagner l'amitié et la confiance de tous les mécontents. Lorsqu'il se fut formé un parti dans l'ordre populaire, il rechercha aussi des appuis

au-dehors, et obtint l'alliance de Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme et Plaisance, qui nourrissait contre André Doria une mortelle rancune. Il acheta quatre galères, qu'il mit au service du pape pour avoir occasion de faire des levées de matelots et de soldats, et il s'attacha Jean-Baptiste Verrina, l'un des hommes les plus ardents et les plus accrédités dans le parti populaire, pour étendre par lui son influence sur les autres. Verrina, pour seconder Fiesque, lui ayant avancé des sommes très considérables, se trouva poursuivi par ses créanciers et réduit à désirer une révolution. A son tour il encouragea Fiesque à conjurer contre les Doria, et à se proposer pour but d'obtenir la souveraineté de Gènes par l'expulsion ou le massacre de la noblesse. Jean-Louis Fiesque rassembla donc parmi ses vassaux tous les hommes qu'il croyait le plus propres à un coup de main; il faisait monter les uns sur les galères qu'il armait en course, il cachait les autres dans sa maison ou dans celles de ses amis. En même temps le duc de Parme avait levé pour lui deux mille hommes, qu'il faisait approcher des frontières de la Ligurie; et cependant Fiesque donnait au vieux Doria tant de marques de déférence et d'affection, que celui-ci ne voulut jamais croire à la conspiration dont on lui avait donné quelques avis. Le premier projet des conjurés avait été de massacrer les deux Doria dans un repas que Fiesque devait leur donner; mais une indisposition d'André l'empêcha de s'y rendre et fit échouer le complot. Fiesque en renvoya l'exécution à la nuit du 2 janvier 1547. Il avait invité ce jour-là vingt-trois jeunes gens du parti populaire, qu'il avait jugé les plus actifs et les plus résolus; mais il ne leur communiqua ses projets que lorsqu'il les tint déjà rassemblés chez lui et entourés de ses satellites. Il ne leur laissa d'autre choix que d'exécuter son complot, ou de périr par le fer de ses soldats. De cette manière, il se procura des chefs habiles qu'il mit à la tête des bandits qu'il avait rassemblés. Il partagea sa troupe avec ses deux frères Ottobon et Jérôme; il chargea ceux-ci de surprendre deux des portes de la ville, et ensuite la maison des Doria; il réserva pour lui-même et pour Verrina la réduction du port et des vingt galères qu'il renfermait, assuré que la puissance des Doria tomberait avec leur flotte. Tout parut prospérer au gré de ses désirs; ses deux frères s'emparèrent des portes sans éprouver de résistance, et Jeannetin Doria étant accouru au bruit, fut aussitôt massacré. André Doria, averti à propos, eut le temps de s'enfuir à cheval. Fiesque obtint par surprise l'entrée du port; sa galère s'approcha du rivage, celles des Doria, qui n'étaient point garnies de troupes, ne pouvaient faire aucune résistance. Mais Fiesque en montant par un pont étroit sur son vaisseau, se laissa tomber dans la mer; les armes pesantes dont il était couvert le firent aller à fond immédiatement. L'obscurité profonde de la nuit et le désordre empêchèrent ses plus proches compagnons de remarquer sa chute; Verrina qui l'attendait sur la galère, et qui ne le voyait point revenir, perdit courage et ne voulut point sortir pour se mettre à la tête des conjurés. Les hommes du peuple qui s'étaient joints aux deux frères Fiesque, lorsque ceux-ci parcouraient les rues en appelant aux armes et à la liberté, se retirèrent l'un après l'autre, en voyant l'embarras des conjurés privés de leur chef. Ceux-ci, lorsque le jour parut, consentirent à traiter avec le sénat. Ils sor-

tirent de la ville, sous condition qu'on leur accorderait leur grâce, et ils se retirèrent à Montobbio; mais le sénat n'observa point ensuite ses promesses. Il assiégea les conjurés à Montobbio, et les ayant faits prisonniers, il les fit tous périr par différents supplices. L'Histoire de la conjuration de Fiesque a été écrite en italien par Aug. Mascardi, Anvers, 1629, in-4°., traduit en français par Fontenay-Sainte-Geneviève, Paris, 1639, in-8°. S.S—I.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Cendré et Ligny, naquit à Toulouse en 1626, d'une famille de magistrature, aujourd'hui éteinte. Il fut successivement conseiller au parlement, chancelier de la reine (femme de Louis XIV), et conseiller d'état ordinaire du roi. Sa liaison avec plusieurs gens de lettres et quelques petites pièces de poésie répandues dans différents recueils ont plus contribué à sa réputation que sa carrière comme magistrat. On est porté à croire qu'il était homme de plaisir, puisqu'il était ami de Saint-Pavin, dont il composa l'épitaphe. Voltaire, en la citant, désigne Fieubet comme l'un des esprits les plus polis de son siècle. Il avait fait aussi une épitaphe en vers pour Descartes; enfin le P. Bouhours, dans son recueil de vers choisis, a rapporté une fable du même auteur, intitulée: *Ulysse* et *les Syrènes*. Peut être est-ce à ce jésuite qu'il faut faire honneur de quatre vers latins à la louange de Mme. de la Suze, qui passent pour être de Fieubet. Nous n'en avons pas d'autres de lui; ses amusements poétiques (car on ne peut pas dire ses travaux) dans la langue de Virgile n'ayant pas été conservés avec le même soin par ses amis que ce qu'il avait écrit en vers français; et il est resté trop peu, même de ceux-ci, pour que nous puissions assurer, autrement que sur parole, que sa muse avait du naturel, de la légèreté et de la délicatesse. Ayant perdu sa femme en 1686, et n'ayant point d'enfants, Fieubet se retira chez les Camaldules de Grosbois, près Paris, et y termina pieusement sa vie le 10 septembre 1694, à l'âge de soixante-huit ans. Son tombeau fut honoré d'une épitaphe latine, dont le style est un peu emphatique. On la trouve à la suite de son Oraison funèbre, prononcée en 1695 par l'abbé Anselme, et imprimée dans le recueil in-8°. des Oraisons funèbres de cet orateur. L—P—E.

FIEUX. *V.* Mouhy.

FIGARI (Jacques-Marie), religieux augustin, né au 17e. siècle dans l'état vénitien, joignait à son titre de docteur en théologie celui de professeur dans l'art militaire, singularité qui lui attira quelques épigrammes. Il tenta d'introduire des réformes dans l'orthographe italienne, et proposa, entre autres choses, de substituer au *ch* le *k*, dont cette lettre indique la véritable prononciation. Il fit usage, mais sans succès, de ce système, qu'il attribue à l'abbé Rafiki, dans le seul ouvrage qu'on connaisse de lui, et qui est intitulé: *Trattato massimo delle venete lagune*, Venise, 1714, in-4°. W—s.

FIGLIUCCI (Félix), philosophe et littérateur italien du 16e. siècle, né à Sienne, y fit la plus grande partie de ses études, et alla ensuite achever sa philosophie dans l'université de Padoue. Il suivit les cours que Claudio Tolommei faisait chez lui pour la jeune noblesse vénitienne. Il rédigea la matière de ces cours en forme d'entretiens, et en composa peu de temps après un commentaire sur la

morale d'Aristote, qui fut imprimé sous ce titre : *Di Felice Figliucci senese, della filosofia morale libri dieci, sopra li dieci libri dell'ethica d'Aristotile*, Rome, Valgrisi, 1551, in-4°. Cet ouvrage est dédié au pape Jules III, qui n'avait été appelé que l'année précédente au souverain pontificat ; cependant l'auteur lui dit dans son épître dédicatoire qu'il lui a consacré sa vie depuis bien des années. On en doit conclure qu'il avait été attaché dès sa première jeunesse au cardinal di Monte, qui devint pape sous le nom de *Jules III*. Figliucci avait dédié trois ans auparavant une traduction de la *Rhétorique d'Aristote* à ce cardinal, qui était alors légat à Bologne, et assistait sous ce même titre de légat au concile de Trente. Il n'était point auteur de cette traduction, mais il assure qu'elle avait été faite plusieurs siècles auparavant par un savant homme, qui, sentant bien lui-même qu'elle était peu élégante (*alquanto rozzetta*), n'avait pas osé se faire connaître. Elle est intitulée : *Traduzione antica della Retorica di Aristotele, nuovamente trovata*, Padoue, 1548, in-8°. La traduction des *Philippiques* de Démosthène qu'il publia en 1550 (*Le XI Filippiche di Demosthene, con una lettera di Filippo a gli Atheniesi dichiarate in lingua Toscana*, Rome, Valgrisi, 1550, in-8°.), est aussi dédiée à un cardinal di Monte, mais c'est au jeune favori du nouveau pape, que celui-ci s'était hâté de revêtir de la pourpre dès qu'il était monté sur le trône pontifical. C'était un jeune homme de la plus basse naissance, qu'il avait pris dans sa maison, fait adopter par son frère, comblé de grâces et de biens, malgré ses vices, promu au cardinalat en dépit de tout le sacré collége, et qui continua de prouver par la conduite la plus honteuse combien il était indigne de cette faveur. Cela n'empêche pas que Figliucci, comme tous les faiseurs de dédicaces, ne fasse l'éloge des vertus que ce favori possédait dès son enfance, et de celles qu'il ne pouvait manquer d'acquérir encore. Le premier ouvrage que Figliucci avait fait paraître était une traduction du *Phèdre* de Platon (1) : *Il Fedro, ovvero del bello, tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8°. Il devait être alors extrêmement jeune, puisque l'éditeur de ses *Dialogues sur la morale d'Aristote*, publiés comme on vient de le voir en 1551, c'est-à-dire sept ans après, lui donne encore le titre de jeune homme studieux, *del studioso giovane*. Il donna au public, en 1546, la traduction des cinq premiers livres des lettres latines de Marsile Ficin, et les sept autres livres en 1548 : *Delle divine lettere del gran Marsilio Ficino tradotte in lingua Toscana*, etc., tom. I[er]. et II in-8°., Venise, Gabriel Giolito de' Ferrari. Elles sont dédiées à Cosme I[er]., duc de Florence, qui n'était pas encore grand-duc ; l'auteur y parle déjà comme habituellement attaché au service du cardinal di Monte. *Restandomi*, dit-il, *nel mio solito servitio del rev[mo]. ed ill[mo]. cardinale di Monte*. On lui attribue aussi un livre de Paradoxes, *delle paradosse*, publié sous le nom des académiciens *Intronati* de Sienne. Après s'être fait une réputation dans le monde par ces divers ouvrages, Figliucci prit l'habit de St.-Dominique, et entra dans le couvent de St.-Marc à Florence, sous le nom de frère Alexis. C'est sous ce nom qu'il fit paraître, en 1566, par ordre du souverain pontife, la traduction italienne du catéchisme du concile

(1) Et non pas de *Phèdre*, ce qui ferait croire que c'était du fabuliste latin.

de Trente: *il Catechismo, cioè Istruzione, secondo il decreto del concilio di Trento a' Parochi*, etc., *tradotto in lingua volgare da Alessio Figliucci, dell' ordine de' predicatori*, Rome, Paul Manuce, 1566, in-8°. Dès le temps où il avait écrit ses dix livres sur la morale d'Aristote, il en avait composé huit autres sur la politique du même auteur, et il en avait fait présent à son neveu, Flavio Figliucci. Devenu vieux, et retiré dans le cloître, il permit à ce neveu de les publier; ils parurent sous ce titre: *della politica ovvero Scienza civile, secondo la dottrina d'Aristotile, libri VIII, scritti in modo di dialogo*, Venise, 1583, in-4°. Le frontispice porte encore le nom de Félix; mais dans la dédicace adressée au comte Marie Bevilacqua, l'auteur se nomme frate Alessio Figliucci. On ne trouve dans aucun auteur la date de sa naissance ni celle de sa mort; mais en supposant qu'il n'eut que dix-huit ou vingt ans lorsqu'il donna son premier ouvrage (1544), il était né vers 1524 ou 1526, et s'il ne survécut que de quelques années à la publication du dernier, il est probable qu'il mourut au plus tard vers 1590.
G—É.

FIGRELIUS (Emundus), suédois, d'abord professeur à l'université d'Upsal, fut précepteur de Charles XI (1), qui l'anoblit sous le nom de *Gripenhielm*, ou *Greiffenhelm*, le créa sénateur, baron et chancelier de la cour. Morhof, J. Fabricius, etc. font l'éloge de Figrelius, qui mourut le 24 août 1676. On a de lui: I. *Brevis reipublicæ cum Romanâ Sueciæ comparatio*, Upsal, 1642, in-4°.; II. *Diagramma epicum de ultimo mundi die et vitâ æternâ*. Figrelius fit graver cet ouvrage à Paris en 1648 dans un voyage qu'il y fit pour accompagner le baron Gustave Bauer; III. *Epitaphium in funere illustriss. D. Jacobi de la Gardie*, Stockholm, 1652; IV. *De statuis illustrium Romanorum liber singularis*, Stockholm, 1656, in-8°., ouvrage estimé et rare, d'autant plus qu'il n'a été réimprimé ni dans le recueil de Grævius, ni dans celui de Sallengre, ni dans le supplément de Poleni. On trouve ordinairement à la suite de l'opuscule de Figrelius une pièce intitulée: *Joannis Schefferi de antiquorum torquibus syntagma*, imprimé la même année à Stockholm; V. *Tabula grammaticæ in usum Caroli XI*, Stockholm, chez Hautschenius; VI. *Consiliarius ex Curtii L.* 3, *cap.* 12, *ad Hephæstionis exemplum directus*, Upsal, 1654, in-4°. On est d'accord sur l'époque de la mort de Figrelius. Moller sur Scheffer (*Suecia literata*, p. 400), Freytag (*Anal.* 338), D. Clément (*Bibl. cur. VIII*, 325), Witte (*Diar. biogr.*), J. Fabricius (*Hist. bibl. fabr.*, *V*. 498) disent qu'il avait quarante-cinq ans; il serait donc né en 1631; mais il est difficile de concilier cette date avec celle de la publication de son premier ouvrage qu'il aurait donné à l'âge de onze ans, et l'on pourrait au moins reprocher à Baillet de n'avoir pas parlé de Figrelius dans son traité *des Enfants célèbres*, qui parut en 1688, et à Klefeker de ne pas l'avoir mentionné dans sa *Bibliotheca eruditorum præcocium*, Hambourg, 1717, in-8°.
A. B—T.

(1) Huet rapporte dans ses Mémoires que la place de précepteur du prince Charles de Suède lui avait été offerte en France par le comte de Tott, pendant l'année 1661; mais il paraît que cette offre ne fut qu'une politesse du comte; Gripenhielm ayant déjà été désigné par Charles X, et les principes religieux alors dominants en Suède ne permettant pas de confier à un catholique l'éducation de l'héritier du trône. C—AU.

FIGUEIRA (LOUIS), jésuite, était né à Almodover en Portugal. Il fut envoyé en mission au Brésil, et accompagna en 1606 son confrère Pinto, qui prêchant la foi aux Tapuyes, peuplade voisine de Pernambouc, fut tué par ces antropophages. Figueira leur échappa heureusement, et revint à Pernambouc; il fut supérieur du collége de cette ville, exerça ensuite l'emploi de chef des missions du Maragnon, puis fit un voyage en Portugal pour ramener de ce pays des collaborateurs de ses travaux. Il était déjà avec eux arrivé à l'embouchure du fleuve des Amazones, quand le navire qui les portait fut brisé contre une île habitée par les Aronans; ces barbares massacrèrent Figueira avec treize de ses compagnons, et dévorèrent leurs corps. Ce tragique événement arriva au mois de juillet 1643. On a du P. Figueira en portugais une *Grammaire de la langue brasilienne*, Lisbonne, in-12. Ce livre doit être curieux pour les personnes qui s'occupent de l'étude comparée des langues. E—s.

FIGUEIRA DURAM. *Voy.* DURAM.

FIGUEIREDO (MANOEL DE), mathématicien portugais, vit le jour à Torres-Novas, dans le diocèse de Lisbonne, vers l'an 1568, où il enseigna avec beaucoup de succès les mathématiques, la cosmographie, l'astronomie et l'art nautique. Il a laissé plusieurs ouvrages sur ces différentes sciences: I. *Chronographie*, qui contient des traités *sur la sphère*, *la cosmographie*, *la navigation*, *l'astrologie rustique*, *un pronostic sur les éclipses et les comètes*, etc., Lisbonne, 1603, in-4°.; II. *Pronostic de la comète qui parut le 15 septembre 1604*, ibid., 1605, in-4°.; III. *Traité-pratique d'arithmétique composé par Nicolas, corrigé et augmenté par Figueiredo*, ibid., 1679, 1716, in-8°.; IV. *Hidrographia*, ou *Règles pour les pilotes*, où l'on examine la hauteur de l'étoile polaire et les routes à suivre pour aller du Portugal au Brésil, à la rivière de la Plata, en Guinée, à St. Thomas, à Angola, aux Indes de Portugal et en Espagne, ibid., 1608, 1614, 1625, in-4°.; V. *Roteiro*, etc., ou *route et navigation aux Indes occidentales et aux Antilles de l'Océan occidental*, etc., ibid., 1603, in-4°. Les ouvrages de Figueiredo jouirent d'une certaine réputation, même assez long-temps après sa mort, qu'on croit arrivée vers l'an 1630. — Jozé-Anastasio de FIGUEIREDO a composé, par ordre de l'académie des sciences de Lisbonne, un Abrégé chronologique des matériaux pour l'histoire et l'étude critique de la législation portugaise (*synopsis chronologica de subsidios ainda os mais raros para a historia*, etc.), ibid., 1790, 2 vol. in-4°. B—s.

FIGUEIREDO (ANTONIO PEREIRA DE), savant Portugais, naquit à Maçaö le 14 février 1725, et entra en 1736 dans le collége des jésuites de Villa-Viçosa, où il fit ses premières études; y ayant aussi appris la musique, il fut reçu en qualité d'organiste dans le monastère de Ste.-Croix de Coïmbre, qu'il quitta bientôt pour prendre l'habit religieux dans la congrégation des PP. de l'Oratoire de la maison du St. Esprit de Lisbonne. Tandis qu'il faisait ses cours de philosophie et de théologie, il publia ses *Exercicios da lingua latina e portugueza*, et sa *Nouvelle Méthode pour apprendre la langue latine*, qui parurent succes-

sivement en 1751 et 1752. Ces deux ouvrages le firent connaître pour un excellent grammairien, et eurent beaucoup d'éditions ; mais ils lui suscitèrent aussi un grand nombre de critiques, notamment de la part des jésuites, dont il était à son tour un des plus ardents antagonistes. Cette antipathie réciproque datait du temps que Figueiredo avait quitté leur collége, malgré les instances qu'on lui avait faites pour l'engager à prendre l'habit de la Société. Dans les années suivantes il donna d'autres ouvrages de latinité. Le tremblement de terre de Lisbonne, arrivé en 1755, vint interrompre ses études; il pensa même être enseveli sous les ruines de son couvent. Bientôt après éclata la fameuse conjuration contre le roi de Portugal Joseph Ier. (*Voy*. AVEIRO), conjuration dans laquelle le P. Malagrida fut impliqué, et qui donna lieu à l'expulsion totale des jésuites. Ce fut à cette occasion que Figueiredo ne se montra pas très favorable à leur cause, ainsi qu'il le prouva par la suite dans son livre *rerum Lusitanarum*, etc. Ce savant ayant professé successivement dans son ordre la grammaire, la rhétorique et la théologie, se disposait à publier d'autres ouvrages, lorsque des différents s'élevèrent entre la cour de Rome et celle de Portugal. Il paraît que vers le commencement Figueiredo s'était prononcé en faveur du St.-Siége, ce qui lui avait attiré la disgrâce du roi et de son ministre. Soit qu'il eût des raisons solides pour changer d'opinion, soit qu'il désirât mériter les faveurs de la cour, bientôt après il publia et défendit les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Son *Essai théologique* les suivit de près, et ces ouvrages, qui lui attirèrent autant d'éloges que de reproches, lui valurent l'emploi de député ordinaire dans le tribunal royal de la censure créé en 1768. L'année suivante le roi le nomma premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Ce fut alors qu'obligé de vivre dans le monde, il se crut autorisé à quitter l'habit religieux, démarche qui augmenta l'animadversion de ses ennemis, lesquels ne le peignirent désormais que comme un homme vendu à la cour et à l'ambition du marquis de Pombal. Ce ministre ne pouvait trouver en effet un homme qui, par l'activité, la pénétration et l'étendue du savoir, fût en état de mieux seconder ses plans hardis de réforme. En 1772 Figueiredo fut élu un des trois premiers députés de la junte du *subside littéraire et de l'instruction publique*. Quelque temps après il devint membre de l'académie royale des sciences dans la classe de la littérature portugaise, et c'est dans ce nouvel emploi qu'il composa, sur la langue et l'histoire ancienne de Portugal, plusieurs dissertations demeurées inédites. Figueiredo était parvenu à jouir d'une grande faveur, que ses talents méritaient sans doute, mais qu'il ne négligeait cependant pas de se conserver par les éloges les plus pompeux qu'il prodiguait, soit au roi, soit à son ministre. On peut voir jusques où peut aller une adulation servile dans son *Parallèle d'Auguste César et de don Joseph, roi magnanime de Portugal* (Lisbonne, 1775) et dans ses *Pièces ou Vœux de la nation portugaise à l'ange de la garde* du marquis de Pombal (ibid., idem). Le seul titre de ces deux ouvrages suffirait pour motiver les critiques des adversaires de ce théologien cour-

tisan. L'académie lui déféra en 1792 le titre de doyen; mais il ne jouit pas long-temps de cette distinction honorable. Quoique né d'un tempérament robuste, sa grande assiduité aux affaires et à l'étude avait notablement altéré sa santé, et il mourut d'une attaque d'apoplexie le 14 août 1797, âgé de soixante-douze ans. Dans sa courte maladie, ayant montré le désir de mourir avec l'habit de l'ordre auquel il avait appartenu, les PP. de l'Oratoire lui accordèrent cette grâce, et il fut de nouveau revêtu de l'habit de S. Philippe-Néri, peu d'heures avant d'expirer. Figueiredo était d'une taille moyenne; il avait les cheveux blonds, les traits très prononcés, les yeux vifs, l'air et les manières affables. Sa vaste érudition rendait sa conversation aussi instructive qu'agréable. Dans la carrière de sa vie on n'a rien à lui reprocher du côté des mœurs; mais les personnes sensées, tout en admirant ses talents, ne purent jamais lui pardonner l'oubli de ses premiers vœux, son acharnement envers ces mêmes religieux qui avaient été ses premiers maîtres, son trop de complaisance pour la cour et pour les vues peut-être peu orthodoxes d'un ministre aussi habile qu'entreprenant. Figueiredo a beaucoup écrit, et presque tous ses ouvrages imprimés ont eu plusieurs éditions. Voici les principaux : I. *Exercicios da lingua latina* et *portugueza*, en latin et portugais, Lisbonne, 1751, in-8°.; II. *Novo methodo da Grammatica latina*, ibid., 1752, in-8°., *Parte segunda, syntaxe*, 1753; 10°. édit., 1797, in-8°.; III. *Defensa de novo methodo*, 1754, in-4°. Il y réfute les nombreuses critiques qu'avaient essuyées ses deux premiers ouvrages de la part des jésuites; IV. *Apparato critico para a correccaon do diccionario intitulado : Prosodia in vocabularium bilingue digesta*, 1755, in-4°.; V. *Breve diccionario da latinidade pura e impura, com a significaçaon portugueza de ambas*, 1760, in-8°.; VI. *Observacoes sobre a lingua e orthografia latina, tirada dos marmores, bronzes, e medalhas dos antigos Cesares desde Augusto até Antonino*, 1765, in-4°.; VII. *Principios da Historia ecclesiastica em forma de dialogo*, 1765, 2 vol. in-8°. L'auteur en avait promis encore deux volumes; mais ils ne furent pas imprimés, et on ignore s'ils existent en manuscrit; VIII. *Rerum Lusitanarum ephemerides ab olissiponensi terræ motu ad jesuitarum expulsionem*, 1761, in-4°. On trouve cet ouvrage traduit en italien dans le 18e. volume d'une collection intitulée : *Delle case del portogallo rapporto ai gesuiti*, Lugano, 1764; IX. *Doctrina veteris ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate, ex sanctis patribus, incorruptisque priorum seculorum monumentis deprompta*, etc., 1765, in-fol. Ces thèses furent imprimées dans la *Collectio thesium in diversibus universitatibus*, etc., Paris, 1768, in-8°.; Leipzig, 1774. Il y en a aussi une traduction en français, avec le texte latin, Paris, 1766, et on les trouve dans quelques éditions du Traité des *libertés de l'église gallicane*, par l'abbé Fleury; X, *Tentativa theologica, em que*, etc., c'est-à-dire, Essai théologique pour démontrer que dans le cas où l'on ne peut avoir recours au siége apostolique, les évêques rentrent dans la faculté de pourvoir à tous les cas réservés au pape lorsqu'un besoin urgent des sujets l'exige, 1766, 1769, in-4°. On a fait plusieurs versions de cet

ouvrage: en français par l'avocat Pinault, Lyon, 1772; en italien, par Marcolino, Venise, 1767; mais cette traduction ne passe pas pour être assez fidèle; en latin, ibid., 1770; traduite en latin par l'auteur lui-même, et enrichie de notes, Lisbonne, 1769. On en cite aussi des versions allemande et espagnole. Ces deux derniers ouvrages de Figueiredo firent beaucoup de bruit, non seulement en Portugal, mais dans toute l'Europe catholique. Ils sont écrits avec force, et personne n'aurait su défendre avec plus d'énergie, d'érudition et d'éloquence les droits que Figueiredo croyait devoir attribuer à son souverain; XI. *Demonstracaon*, etc., ou Démonstration théologique, canonique et historique sur le droit des métropolitains en cas de rupture avec la cour de Rome, pour confirmer et sacrer les évêques suffragants nommés par le roi, Lisbonne, 1769; Venise, 1771, in-4°. Ce livre est écrit encore avec plus de force et d'érudition que les précédents; on en fit plusieurs extraits en France, en Italie et en Hollande; XII. *Compendio das epocas*, etc., ou Abrégé des faits les plus remarquables de l'histoire générale, 1782, in-8°.; XIII. *Elogios*, etc., c'est-à-dire, Éloges des rois de Portugal en latin et portugais, avec des notes historiques et critiques, 1785, in-4°.; XIV. *Compendio*, etc. (Abrégé de la vie de J. Gerson, tiré de ses écrits et des actes du concile de Constance, etc.), Lisbonne, 1769, in-8°. Il donna en même temps un Abrégé des écrits et de la doctrine de cet illustre chancelier de l'université de Paris; XV. *la Sainte-Bible, traduite en portugais* d'après *la Vulgate*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778-90, 23 vol. in-8°. On en commença en 1794 une 5ᵉ. édition in-4°., avec le texte latin et des corrections si considérables qu'on pouvait la regarder comme une nouvelle traduction; le tome IV était sous presse en 1800. Parmi ses manuscrits, qui roulent sur différentes matières historiques, théologiques, etc., on en remarque de très curieux, tels sont: *Os Fenicios em Hespanha 1400 e mais annos antes da Era de Christo*; *os Gregos em Hespanha*, etc.; *Das Egoas da Lusitania de que se créo, que concebião do zefiro, e onde era nos campos de Lisboa, que ellas pastavão*; il cherche à prouver, dans les deux premiers, que les Grecs sont venus en Espagne avant la guerre de Troie, et les Phéniciens plus de 1400 ans avant l'ère vulgaire; *Diccionario etymologico, e historico*, ou Dictionnaire étymologique et historique des titres et des familles de plusieurs princes anciens. Le catalogue de tous les ouvrages de Figueiredo a été imprimé à Lisbonne en 1800, in-4°. de 76 pag. (1). Il contient en outre un index chronologique de la Vie de l'auteur, mais écrit sans critique; les principaux faits y sont ou déguisés ou totalement oubliés. B—s.

FIGUEROA (Barthélemi Carrasco de), poète espagnol, né à Logroño vers l'an 1510, étudia le droit et obtint le grade de licencié dans l'université de Salamanque. Dès sa première jeunesse il s'adonna à la poésie. Ses ouvrages, peu connus aujourd'hui, sont cités avec éloge par ses contemporains. Il introduisit dans la poésie castillane les *esdruxolos*, sorte de vers qu'il avait imités des Italiens, et ceux-ci des Latins, et parti-

(1) Le nombre en est porté à 169, dont 68 ouvrages imprimés, 45 manuscrits, 10 traductions, 20 inscriptions et 26 pièces de musique.

culièrement de Catulle. Les *sdruccioli* ou *esdruxolos*, inconnus dans les autres langues vulgaires, ont une cadence très harmonieuse et conservent beaucoup de rapport avec les *dactyles* des Grecs. Ils sont susceptibles d'un nombre indéterminé de syllabes, mais on ne les fait ordinairement que de sept ou de onze. Ils ont l'accent sur l'anti-pénultième syllabe. Les Italiens les emploient dans ces compositions qu'ils appellent anacréontiques et *endécasyllabes*, où ils les font alterner avec d'autres vers :

Che in un momento *arrivisi*
All' empietade, è rido;
Schiere di lievi *agevola*
A' gran delettu il guado.
(Salvioli, *Amori.*)

et dans les *Endecasyllabes* :

. . . Al anono *armonico* fu emante Fille
Io sgorgar vidi le dolci *lacrime*
Dalle sue *tenere* vaghe pupille.

Les Espagnols et les Italiens ont des poèmes et des chansons composés uniquement de Sdruccioli, qui riment ensemble. Telle est la seule chanson qui nous reste de Figueroa, et qu'on trouve dans le *Codice*, ou Code de poésies choisies inédites et anciennes, de don Manuel de Ugarte. Elle commence ainsi :

En tanto que los *Arabes*
Dilatan el *estrepito*
D an veuida con furor *armigero*
Y los fuertes *alarabes*
Con animo *decrepito*
Quieren mostrar el nuestro afan *belligero*....
Nosotros mas *pacificos*
Sobre el almo *Castalio*, etc.

« Tandis que les Arabes répandent » partout le bruit de leurs armes, et » que les belliqueux espagnols, pous- » sés par leur ancienne valeur, se dis- » posent à les combattre... Nous, d'un » caractère plus pacifique, assis sur » les bords de Castalie, etc. » Figueroa mourut dans l'année 1570. — Figueroa (François), médecin de Séville, où il naquit en 1630, était très habile dans sa profession, et eut beaucoup de bonheur dans les cures qu'il entreprit. Il était très opposé aux systèmes des autres médecins, qu'il combattait souvent par des satires, telle que celle-ci : *Luxus in judicio... sive de innoxio frigido potu*, Séville, 1633, in-8°. On a aussi de lui deux Traités très estimés : I. *des qualités de l'Aloja* (boisson alors en usage en Espagne); II. *sur l'Esquinancie*, Lima, 1644, in-4°. Malgré son caractère caustique, qui lui attira beaucoup d'ennemis, Figueroa conserva toujours une grande réputation dans la médecine pratique, et mourut comblé de richesses, l'an 1695. B—s.

FIGUEROA (don Lopes de), mestre-de camp dans les armées de Philippe II, roi d'Espagne, naquit à Valladolid, vers l'an 1520. Lors de la révolte des Maurisques dans l'Andalousie, qui éclata en 1562, il se distingua autant par sa prudence que par sa valeur. Il contribua à la reddition de Velez-Malaga, où les rebelles s'étaient enfermés. Les infidèles ayant appelé à leur secours les Maures des côtes de l'Afrique, avaient réussi à former une puissante armée qui jetait l'alarme dans le royaume. Figueroa leur livra plusieurs combats, d'où il sortit toujours vainqueur. Il se trouva (en 1571) à la célèbre bataille de Lepante, commandée par don Jean d'Autriche (*Voyez* Juan d'Autriche), et il eut le bonheur de se rendre maître de la galère-capitane, commandée par Hali, leur général, qui fut tué dans le combat. Philippe II s'étant emparé du Portugal en 1580, et en ayant chassé le roi dom Antoine, prieur de Crato, voulait soumettre quelques-unes des îles Azores, qui tenaient encore pour ce prince infortuné. Il avait envoyé à cet effet don Pèdre Valdès, qui échoua dans son entreprise, et qui fut jugé ensuite con-

pable de trahison. Figueroa, par ordre du roi, se présenta avec quelques vaisseaux devant l'île Tercère; mais malgré ses menaces et ses promesses, les habitants refusèrent toujours leur obéissance à Philippe, et Figueroa ne retira d'autre fruit de son expédition que d'amener prisonnier Valdès, qu'on enferma dans un château. Figueroa, comblé d'honneurs et couvert de blessures, mourut à Valladolid, dans un âge assez avancé, l'an 1595. B—s.

FIGUEROA (François de), célèbre poète espagnol, naquit à Alcala de Henares, d'une famille très distinguée, vers l'an 1540. Il étudia dans cette université les lettres humaines, et étant encore jeune, passa en Italie, où il servit dans les armées de sa nation, pendant quelques années. Figueroa, en partageant ses soins entre les lettres et les armes, acquit bientôt la réputation de vaillant guerrier et de grand poète. Il écrivait avec la même facilité et avec un égal succès, soit en espagnol, soit en italien, et il mérita par son talent d'être membre des académies de Naples, de Rome, de Bologne et de Sienne. Il fut couronné à Rome, à l'occasion d'un poëme qu'il récita devant l'académie, et ses admirateurs lui donnèrent le surnom de *Divin*. De retour en Espagne, il épousa une dame d'une naissance illustre, et en 1579, il alla en Flandre avec don Charles, duc de Terra-Nuva, qui l'honorait de sa protection et de son amitié; mais Figueroa préférant une vie tranquille, revint bientôt dans sa patrie, où il continua de cultiver les muses; il mourut dans un âge avancé, vers l'an 1620. Figueroa avait une belle figure, des manières douces et polies, et une modestie peu commune. Quand il fut près de sa dernière heure, il exigea qu'on brûlât devant lui toutes ses poésies, et il les voyait de sang froid consumer par les flammes. On parvint cependant à en sauver quelques-unes qui furent imprimées à Lisbonne, en 1626, sous ce titre : ***Obras en verso de Franc. de Figueroa.*** Peu de littérateurs ont joui d'une considération aussi générale. Les savants, les grands, les princes mêmes, recherchaient à l'envi sa connaissance. Reçu par tout avec les honneurs les plus distingués, il était comme l'oracle de sa patrie. Entrant un jour dans une école de rhétorique, le professeur se leva respectueusement de son siége, et lui fit sur-le-champ une harangue latine. Figueroa méritait ces distinctions. De tous les poètes espagnols qui avaient voyagé en Italie pour perfectionner le goût, après Boscan et Garci-Laso, c'était celui qui en avait tiré le plus d'avantage en imitant les meilleurs modèles, et dans le siècle d'or de l'Espagne, il mérita d'un commun aveu la préférence sur tous ses contemporains. Dans ses compositions, soit en espagnol soit en italien, on voyait la même pureté, le même bon goût, la même élégance, et on peut juger par les poésies qui nous restent de cet homme célèbre, qu'il aurait été un grand poète chez toutes les nations. Il excellait dans le genre tendre et pastoral. Parmi cette sorte de composition on remarque la chanson qui commence :

> Sale la Aurora, de su fertil manto
> Rosas suaves esparciendo y flores, etc.]

et ces stances :

> Sobre nevados riscos levantado
> Cerca del Tajo esta un lugar sombrio, etc.

Son Sonnet, ou Epitaphe sur la mort de Tirsis, est ce qu'on peut faire de plus touchant dans ce genre, ainsi que son Eglogue de *Codro et Laure*. Malgré la réputation et le mérite de Figueroa, il ne paraît pas qu'il obtint jamais au-

cune faveur d'un monarque (Philippe III), qui, poète lui-même, répandait ses dons sur tous les littérateurs. Il est vrai que Figueroa avait peu demeuré à la cour, et que, de retour de ses voyages, il passa le reste de sa vie au milieu de ses amis et de sa famille. Lechrouiste Louis Tribaldon de Tolède, a écrit un discours sur la vie de cet auteur. Lopez de Vega le rappelle avec éloge dans son *Laurel de Apolo*. — Il y a plusieurs autres personnes de ce nom qui se sont illustrées, soit dans les sciences, soit dans les armes. Cette famille, dont les branches sont très répandues en Espagne, doit son illustration à sa valeur, et son nom à une circonstance particulière. Dans les premiers temps de l'établissement des Maures en Espagne, parmi les tributs que les rois chrétiens de ce royaume devaient payer à leurs vainqueurs, on comptait un nombre déterminé de filles chrétiennes. Dans une occasion, tandis que des soldats maures les transportaient au sérail de leur maître, ils furent, dit-on, rencontrés par quelques chrétiens. Ceux ci, honteux de cette ignominie, et pour la religion et pour leur pays, malgré la supériorité du nombre, les délivrèrent des mains des infidèles, n'ayant d'autres armes que des branches de figuiers, qu'ils arrachèrent de quelques arbres qui se trouvaient à leur portée, et qui bordaient le chemin. Le roi Ramire, aussitôt qu'il eût appris le fait, anoblit ces courageux chrétiens, et ordonna qu'on les appelât désormais *Figueroa*, du nom de l'arbre qui leur avait fourni l'instrument de leur glorieux exploit. B—s.

FIGUEROA (GARCIA DE SILVA Y), naquit à Badajoz, vers l'an 1574, de l'illustre famille des ducs de Feria. Il fit ses études dans cette ville, et il ne les interrompit que pour passer à la cour de Philippe II, où il servit ce prince en qualité de page. Etant encore très jeune, il embrassa la carrière des armes, et se distingua dans les guerres de Flandre, où il obtint une compagnie, en récompense de ses services. Ayant aussi beaucoup de talent pour la diplomatie, Figueroa fut successivement employé soit dans les secrétaireries d'état, soit dans d'importantes missions près les cours étrangères. Philippe III succéda à son père (en 1590). Ce prince protégeait les lettres, et aimait surtout à répandre dans son royaume les lumières et les connaissances des autres pays. Schah-Abbas avait demandé au roi d'Espagne, par le ministère d'un ambassadeur, que ce prince chargeât quelqu'un de venir négocier avec lui pour conclure un traité de commerce. La cour de Madrid choisit Figueroa, qui arriva à Goa vers la fin de 1614. Le vice-roi des Indes supposant que Figueroa serait le censeur de sa conduite, et jaloux, comme Portugais, de ce que l'on avait envoyé un Castillan dans les Indes, éluda, sous divers prétextes, pendant plus de deux ans, de lui fournir les moyens de continuer son voyage. Figueroa, qui apprenait que le roi de Perse s'emparait de plusieurs forts aux environs d'Ormus, aurait perdu l'envie de poursuivre sa mission, s'il n'en eût reçu l'ordre exprès d'Espagne. Il ne put cependant obtenir ni argent, ni vaisseau du conseil des Indes, et partit le 17 mars 1617 sur un petit navire marchand. Les mêmes causes qui l'avaient si long-temps arrêté à Goa le retinrent à Ormus, où il aborda, et le 12 octobre il se mit sur une galère qui le porta à Bandel en Perse. Il fut fort bien reçu dans cette ville, de même qu'à Lar, à Schiras et à Ispahan, où il entra le 18 avril 1618; il en partit

le 18 mai pour aller trouver Schah-Abbas, qui était à Casbin; il eut audience du roi dans cette ville, et après un séjour de deux mois il retourna à Ispahan. Schah Abbas y vint dans l'été de 1619, et fit l'accueil le plus gracieux à Figueroa, l'alla même voir chez lui, et le traita, dans toutes les occasions, avec la plus grande distinction, et même avec une familiarité obligeante, l'appelant son père; mais il répondit par des refus aux deux demandes que lui fit l'ambassadeur, de rendre les places du royaume d'Ormus, et de ne pas admettre les étrangers à faire le commerce en Perse. Figueroa quitta Ispahan le 25 août 1619, et retourna par la même route qu'il était venu jusqu'à Goa, d'où il partit le 19 novembre 1620. Les violentes tempêtes qu'il essuya dans le canal de Mozambique le forcèrent de relâcher à Goa, après quatre mois de navigation; il ne put repartir qu'en mars 1622, et aborda enfin à St.-Sébastien en Espagne, en août 1624. Sa relation a paru en français sous ce titre: *L'ambassade de don Garcias de Silva Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roi Schah-Abbas, et une relation exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassadeur a été l'espace de huit années qu'il y a demeuré*, traduit de l'espagnol, par Wicqfort, Paris, 1667, in-4°. Cette relation a été dressée sur les Mémoires de Figueroa, par un homme qui l'avait accompagné dans son ambassade. Il y a dans l'original quelques lacunes; le traducteur français y a fait des changements, qui n'ont pas été généralement approuvés. Le Voyage de Figueroa est un des meilleurs que nous ayons sur la Perse. Chardin, qui corrige quelques unes de ses observations sur Persepolis, dit que d'ailleurs elles sont très judicieuses, et qu'il est un homme habile et exact. On trouve dans ce livre l'explication de plusieurs passages des auteurs anciens, relatifs à la Perse, et une bonne description de tous les pays que l'auteur a vus. Pietro della Valle, qui avait beaucoup connu Figueroa en Perse, le retrouva ensuite à Goa; il en parle comme d'un homme qui avait déjà les cheveux tout blancs et qui n'avait plus de dents, mais qui était encore robuste et dispos; il lui accorde du mérite et des connaissances, et lui reproche de la morgue et de l'emportement dans le caractère. Il n'est pas sûr, comme le dit Antonio, d'après Aubert le Mire, que Figueroa soit mort sur mer; car l'auteur du Voyage le fait aborder à St. Sébastien, puis poursuivre sa route vers Madrid; mais il était décédé avant l'impression de son *Breviarium Historiæ Hispanicæ*, imprimé à Lisbonne en 1628. Ce livre a été composé en latin lors du séjour de l'auteur à Goa. Quand Figueroa était encore à Ispahan, il adressa en forme de lettre, à un de ses amis, une relation succincte de son voyage; elle fut traduite sous ce titre: *Garciæ Silva Figueroa, Philippi III Hispaniarum Indiarumque regis ad Persæ regem legati, de rebus Persarum epistola V. kal. an M. D. C. XIX, Spahani exarata, ad marchionem Bedmari, nuper ad Venetos, nunc ad serenis. Austriæ archiduces, Belgarum principes regium legatum*, Anvers, 1620, in-8°. Cette lettre, qui ne contient qu'une feuille, est la première relation que l'on ait eue du Voyage de Figueroa. On en trouve la traduction dans le recueil de Purchas, qui n'a pas donné celle du voyage, ainsi que Meusel l'a indiqué à tort. Figueroa possédait le latin, le grec, et plusieurs langues orienta-

les. Il était très versé dans l'histoire, et jouit pendant qu'il vécut, de la faveur de son souverain et de la considération de ses concitoyens.

B—s et E—s.

FIGUEROA (Christophe Suarès de), vit le jour à Valladolid vers l'an 1586. Il s'appliqua d'abord au droit, et reçut le grade de docteur. Ayant une inclination décidée pour les belles-lettres, il abandonna bientôt Justinien et Covarruvias, et se distingua par plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers. Son premier essai fut un traité sur l'éducation, intitulé : I. *Espejo de juventud*, Madrid, 1607, in 8°.; II. *Su Constante Amarilis*, Valence, 1609, traduite en français par Lancelot, Lyon, 1614, in-8°., est une heureuse imitation de la Diane de Montemayor et de celle de Gil-Polo. Parmi une grande quantité d'ouvrages du genre pastoral que possédait l'Espagne, celui de Figueroa obtint un éclatant succès. Le style en est correct et coulant, le sujet intéressant, les événements bien amenés et les vers qu'il y a mêlés sont coulants et harmonieux. Quoique ce livre brille par une grande richesse d'imagination, elle ne choque jamais ni le goût ni la vraisemblance, qualités bien rares dans le siècle où vivait l'auteur; III. sa traduction du *Pastor fido* de Guarini, Madrid, 1610; Naples, 1622, in 8°., est un chef-d'œuvre dans ce genre, et se distingue par la précision, l'exactitude et les beautés de la versification; IV. *Espanna defendida*, poëme héroïque, Madrid, 1612, in-8°. Cet ouvrage ne manque pas de mérite; il est bien conduit et plein de verve; on y trouve plusieurs pensées heureuses, la versification en est assez rapide; mais Figueroa, en s'écartant de cette charmante simplicité qui fixa le succès de son Amarilis, n'a pas su atteindre ce vol sublime, ni présenter ces images hardies, ces pensées fortes qui forment le caractère principal du style de l'Epopée, style qui demandait un talent d'un autre genre; aussi son poëme ne reçut qu'un très faible accueil; V. *Historia anal, o relacion*, etc. (Histoire de tout ce que firent en Orient les PP. de la compagnie de Jésus pour la propagation de l'Evangile), Madrid, 1614, in-4°. On y trouve des notices intéressantes des pays d'Orient où les jésuites furent en mission pendant les années 1607 et 1608; VI. *Hechos del Marques don Garcia Hurtado de Mendoza*, Madrid, 1613, in-4°. Il y célèbre les exploits de ce seigneur dans la guerre contre les Araucos, chantée par le poète Ercilla. (*Voyez* Ercilla); VII. *El pasajero: advertencias a la vida humàna*, ibid., 1617, Barcelone, 1618, in-8°.; VIII. *Noticias importantes a la humana comunication*, Barcelone, 1618, in-8°. Ces deux recueils de préceptes et de maximes morales sont écrits avec élégance, et les principes que l'auteur y développe ne seraient pas indignes d'Epictète et de La Bruyère; IX. *Plaza universal*, c'est-à-dire, marché ou magasin universel de toutes les sciences, traduit de l'italien de Garzoni de Bagnacavallo, Madrid, 1615, in-4°. Figueroa fut du petit nombre des auteurs qui savent tirer un assez bon parti de leurs travaux littéraires. Il vécut dans l'aisance, jouit d'une réputation méritée, et mourut dans sa patrie en 1650. Plusieurs célèbres écrivains de son temps firent son éloge. Cervantes, dans son *Voyage au Parnasse*, parle ainsi de notre poète:

Figueroa es estotro, el doctorado

Que cantó de *Amarilis* la constancia,
En dulce prosa y verso regalado.

» Cet autre est Figueroa, qui chanta la » constante Amarillis dans une prose » élégante et gracieuse, et dans les vers » les plus touchants. » B—s.

FIGUIER (Guillaume), troubadour, naquit à Toulouse, où il exerça pendant quelque temps, ainsi que son père, le metier de tailleur. C'est sans doute à l'indignation qu'excita en lui la croisade contre les Albigeois, dont sa ville natale eut beaucoup à souffrir, que l'on dut ses premiers vers; il les composa et les chanta dans la Lombardie, où il fut connu sous le nom de *Figuiera;* on a cependant de la peine à expliquer comment un jongleur a pu débiter publiquement le sirvente qu'il fit contre la cour de Rome et le clergé; c'est un tissu d'invectives, où il accuse Rome de tous les désastres arrivés soit en France, soit en Syrie. Cette pièce ne resta pas sans réponse; une dame troubadour (Germonda, de Montpellier) composa un sirvente qui se termine par ce vœu: « Que le Roi de gloire fasse » mourir dans les supplices ordon- » nés contre les hérétiques le fou en- » ragé qui débite tant de faussetés! » Tel était le langage de ces temps malheureux. On a de Figuier une *Pastourelle* qui ne manque ni de grâce, ni de naïveté, mais dont le dénoûment est un peu brusque. Une bergère déplore l'abandon où son amant l'a laissée; un cavalier l'entend, lui dit qu'il est victime d'une trahison pareille. « Il ne tient qu'à vous, sei- » gneur, dit la bergère, de vous ven- » ger du vilain forfait de cette fausse » dame, et m'y voilà toute prête. Si » vous êtes d'accord avec moi, je » vous aimerai toute ma vie. Chan- » geons en joie et en plaisirs les cha- » grins que nous avons eus. » Le cavalier trouva la vengeance fort douce. On ne peut dire que de semblables pièces pèchent par le défaut de simplicité. P—x.

FILAMONDO (Raphael-Marie), né à Naples dans la dernière moitié du 17ᵉ. siècle, embrassa la vie religieuse dans le couvent des dominicains de Ste.-Marie *della Sanità*. Il avait fait de très bonnes études, et son application à la théologie le mit bientôt en état de professer cette science avec succès. Il n'abandonna cependant point la littérature, et quelques pièces de vers qu'il destinait uniquement à ses amis le firent connaître d'une manière avantageuse. Le supérieur-général de l'ordre, informé des talents du P. Filamondo, le fit venir à Rome, et quelque temps après il fut nommé l'un des conservateurs de la fameuse bibliothèque de la Casanata. Le pape Clément XI lui conféra en 1705 l'évêché de Suessa dans la terre de Labour. Il gouverna sagement son diocèse, et mourut en 1716, dans un âge peu avancé. On a de ce savant prélat: I. *Il genio Bellicoso di Napoli; Memorie istoriche d'alcuni capitani celebri Napolitani*, Naples, 1694, 2 part. in-fol. Il y a des exemplaires de cet ouvrage qui portent la date de 1714. C'est un recueil des Vies de cinquante-six généraux napolitains du 17ᵉ. siècle, avec leurs portraits sur cuivre; II. *Ragguaglio del viaggio fatto da' padri dell' ordine de' predicatori nella Tartaria minore l'anno 1662, con la nuova spedizione del padre Francesco episcopo in Armenia e Persia*, Naples, 1695, in-8°.; III. *Theorhetoricæ idea ex divinis scripturis et politioris litteraturæ mystagogis deducta*, Naples, 1700, 2 vol.

in-4°. C'est un cours de rhétorique à l'usage des prédicateurs. Le P. Echard l'a cité avec éloge dans sa *Bibl. ordin. prædicat.* W—s.

FILANGIERI (GAÉTAN), l'un des publicistes du 18e. siècle qui ont le plus contribué aux progrès de la législation et à l'adoucissement du sort des hommes, naquit à Naples le 18 août 1752, de César, prince d'Araniello, et de Marianne Montalto, fille du duc de Fragnito. La noblesse de sa famille remontait à l'origine de la monarchie napolitaine. Angerio, fils de l'un des quarante braves Normands qui débarquèrent dans ces contrées vers le commencement du 11e. siècle, accompagna le comte Roger dans toutes ses conquêtes, et reçut de lui plusieurs fiefs pour récompense de ses exploits. Les descendants d'Angerio s'honorèrent de porter le titre de *filii Angerii*, qui leur rappelait cet illustre ancêtre; et c'est de là que vint le nom de Filangieri. Des changements survenus dans l'ordre de la succession féodale privèrent dans la suite cette famille de la plus grande partie de ses fiefs; il ne lui en resta qu'un qu'elle possède encore, mais elle continua d'être comptée parmi celles des quatre premiers barons du royaume. Gaétan fut destiné, dès l'enfance, par son père, dont il était le troisième fils, à la carrière des armes : à sept ans il avait un grade dans un des régiments du roi, et il commença son service à quatorze. Les mauvaises méthodes qu'on suivait alors dans l'enseignement du latin, l'avaient dégoûté de l'apprendre, et l'on en concluait qu'il n'était propre à aucune étude littéraire, lorsqu'un heureux hasard fit voir que cette aversion qu'il avait montrée prouvait la rectitude et non les bornes de son esprit. Le précepteur de son frère aîné s'était trompé dans la solution d'un problème de géométrie : Gaétan aperçut d'où venait l'erreur, le démontra au maître, et, encouragé par ce petit succès, quitta le service pour se livrer aux sciences et à la philosophie. Il répara si bien la perte de ses premières années, qu'à vingt ans il savait le grec, le latin, l'histoire ancienne et moderne, les principes du droit naturel et du droit des gens, et était initié dans presque toutes les parties des mathématiques. Il avait dès-lors conçu le projet et commencé l'exécution de deux ouvrages, l'un sur l'éducation publique et privée, l'autre sur la morale des princes, fondée sur la nature et sur l'ordre social. Ce qu'il avait rassemblé d'idées sur ces importants objets, trouva sa place dans le grand ouvrage auquel il doit sa renommée. Livré par goût à l'étude de la morale, de la politique et de la législation, en un mot, de la science du droit prise dans la signification la plus étendue, il déféra une seconde fois au vœu de sa famille en prenant, contre son gré, l'état du barreau qui était alors le chemin des honneurs et de la fortune. Il y obtint bientôt des succès par son éloquence autant que par son savoir. De grands abus s'étaient introduits dans l'administration de la justice; les lois étaient incertaines ou méconnues, et les jugements presque toujours arbitraires. Une ordonnance du roi Charles III, rendue en 1774, sur le rapport du ministre Tanucci, porta remède à ces abus, rendit à la loi son empire, affranchit les jugements de l'autorité et des opinions versatiles des docteurs, et détruisit l'arbitraire, en prescrivant aux juges de faire imprimer et publier les motifs de leurs sentences. La philosophie applaudit à cette réforme; le barreau murmura : Filangieri défendit l'ordonnance royale et en démontra l'utilité dans un écrit

substantiel, fort de raisons, et fondé sur les principes les plus évidents de la justice. Le ministre, à qui ce précieux opuscule était dédié, ne vit pas sans étonnement tant de science et de maturité d'esprit dans un si jeune jurisconsulte, et il l'encouragea fortement à suivre une carrière où il débutait avec tant d'éclat. Engagé cependant par son oncle, archevêque de Palerme, à prendre une charge à la cour, Filangieri fut reçu, en 1777, majordôme de semaine et gentilhomme de la chambre du roi, et presque en même temps nommé officier du corps-royal des volontaires de la marine, plus particulièrement attachés à la personne du roi. Son séjour à la cour ne le détourna ni de sa vie réglée, ni de ses études, ni de la composition du grand ouvrage auquel il consacrait, depuis plusieurs années, ses recherches et ses méditations. Dès le commencement du 18e. siècle, une grande école de philosophie politique s'était formée à Naples. J. B. Vico, génie hardi, étendu et profond, mais écrivain bizarre et souvent obscur, jeta dans ses *Principes d'une science nouvelle*, des germes que Genovesi, son élève, esprit lumineux et méthodique, rendit féconds. Les principes du droit naturel, du droit des gens et de la législation furent établis dans cette école sur d'autres bases que dans celle de Grotius et de Puffendorf (1). A Milan, où la philosophie jouissait d'une protection ouverte sous le ministère du comte Firmian, Beccaria en appliqua les leçons, non à la législation en général, mais aux lois particulières qui ont la répression des crimes pour objet; il fit par un petit ouvrage, si l'on en considère le volume, mais ouvrage immense par ses résultats, une révolution dans la jurisprudence criminelle. Il manquait encore un traité qui embrassât la législation dans toutes ses branches, qui l'examinât sous tous ses rapports, et qui en établit les principes universels. Ce fut ce vaste monument que Filangieri entreprit d'élever; il en divisa le plan en sept livres : le premier, qui traitait des règles générales de la législation, et le second, qui avait pour objet les lois politiques et économiques, parurent en 1780, à Naples, en 2 vol. in-8°. Le succès en fut prodigieux, non seulement en Italie, mais dans l'Europe entière, et l'auteur se trouva placé, n'ayant encore que vingt-huit ans, parmi les publicistes les plus célèbres. Il démontre dans le premier livre que la législation doit, comme toutes les autres sciences, avoir des règles; et ce sont ces règles qu'il se propose d'établir. La bonté des lois est ou absolue ou relative; elle est absolue quand les lois sont en harmonie avec les principes universels de la morale, communs à toutes les nations, à tous les gouvernements, et applicables à tous les climats : elle est relative de diverses manières, selon que les lois sont en rapport avec la nature du gouvernement, avec le principe qui, dans ce gouvernement, fait agir les citoyens; avec le génie et le caractère des peuples; avec le climat, avec la fertilité ou la stérilité du terrain, la situation locale et l'étendue du pays; avec la religion des habitants et le degré de maturité où les esprits sont parvenus. On conçoit que dans toutes ces questions générales, il doit se rencontrer souvent avec notre grand Montesquieu. Il parle avec la plus haute estime de cet illustre bien-

(1) Mario Pagano, dernier rejeton de cette noble école, a péri misérablement dans les révolutions de sa patrie; mais ses *Considérations sur la procédure criminelle*, et ses *Essais politiques sur les principes, les progrès et la décadence des sociétés*, assurent à son nom l'immortalité.

faiteur des hommes; il n'affecte ni de le suivre ni de le combattre; sa méthode diffère de celle de l'auteur français, parce que son but est différent. Montesquieu cherche dans les rapports des lois avec les divers objets qui les modifient, l'esprit qui les a dictées; lui, il en cherche les règles: l'un tâche d'y trouver la raison de ce qu'on a fait, et l'autre l'indication de ce qu'on doit faire, etc. Dans le second livre, qui traite des lois politiques et économiques, il examine deux objets, la population et les richesses. Sans rechercher, comme l'ont fait d'autres auteurs, si la population des peuples modernes est ou plus ou moins nombreuse que celle des anciens, il pose une question plus intéressante, celle de savoir si l'Europe est aujourd'hui aussi peuplée qu'elle le pourrait être. La négative est évidente, et il en explique aussi clairement que méthodiquement les causes. L'indice le plus sûr de l'état où est la population d'un pays est l'état de son agriculture, et l'état malheureux de l'agriculture en Europe suffit pour prouver celui de la population, d'où il est aisé de conclure que sur ces deux points si importants la législation européenne est mauvaise. Les obstacles à l'accroissement de population sont: le petit nombre des propriétaires et le nombre immense des non propriétaires; trop de grandes propriétés et trop peu de petites; les richesses exorbitantes et inaliénables des gens d'église, dans plusieurs états; l'excès des charges publiques, les impôts insupportables et la manière violente de les lever; l'état actuel des troupes réglées dans presque tous les états de l'Europe, état qu'il est aussi urgent que nécessaire de réformer, et enfin l'incontinence publique, ou le déréglement des mœurs. La prospérité de l'agriculture, première source de la richesse comme de la population, trouve de son côté pour obstacles ceux qui viennent du gouvernement même, ou plutôt de l'administration, ceux qui dérivent des mauvaises lois et ceux qui ont pour cause la grandeur immense des villes capitales dans les différents états: c'est à la législation d'écarter ceux de ces obstacles qui ne sont pas en quelque sorte nécessaires ou qui ne tiennent pas à la nature des choses, et quant aux obstacles qui paraissent inévitables dans l'ordre actuel des sociétés, c'est à elle encore d'y remédier par des encouragements et des institutions favorables à l'agriculture et honorables pour les agriculteurs. Il parcourt selon la même méthode les autres sources de richesses, les arts, les manufactures, le commerce, trouvant toujours dans les vices de la législation la cause des obstacles qu'éprouve leur prospérité, et indiquant dans une législation meilleure les moyens de la leur rendre. La plupart de ces questions étaient délicates à traiter sous les yeux mêmes d'un gouvernement qui commettait presque toutes les fautes que reprenait l'auteur; il les traite cependant avec une entière liberté. Il est vrai qu'on voit toujours en lui le désir d'être utile, et jamais celui d'offenser, et il avait si bien jugé des intentions du gouvernement qu'il voulait éclairer, que le roi lui conféra une commanderie de l'ordre royal de Constantin, l'année même où il venait de publier ces deux volumes. Il donna en 1783 les deux suivants, entièrement remplis par son 3e. livre, dont les lois criminelles sont le sujet. Cette matière y est traitée dans toute son étendue; les abus y sont relevés avec la même indépendance, les vices du Code pénal et des formes de la procédure attaqués de

front, les réformes librement indiquées, et en quelque sorte exigées au nom de l'humanité; mais en dénonçant avec cette franchise tous les abus, il était impossible que Filangieri n'armât pas enfin contre lui certaines classes intéressées à leur maintien. Il n'avait épargné dans son 3e. volume ni la juridiction des barons ni les vices du système féodal; un critique obscur, nommé Joseph Grippa, se déclara le défenseur des barons et des possesseurs de fiefs (1). L'auteur de *la Législation* lui rendit justice en ne daignant pas lui répondre. Il ne fit pas beaucoup plus d'attention à une autre censure, qui dans d'autres temps aurait pu troubler sa vie. La proposition qu'il avait faite dans son second livre, de supprimer les propriétés ecclésiastiques, et sa promesse de proposer dans le 5e. la réforme des abus du pouvoir de l'église romaine, scandalisèrent la congrégation de l'Index, et *la Science de la Législation* fut condamnée par un décret du 6 décembre 1784. Filangieri n'y répondit qu'en faisant paraître dès l'année suivante les 5e., 6e. et 7e. vol. de son ouvrage, qui en contenaient le 4e. livre; il a pour objet l'éducation, les mœurs et l'instruction publique, trois parties qui forment un grand ensemble et un seul tout. On peut n'être pas de l'avis de l'auteur sur tous les points de chacune de ces trois parties, de même qu'on en pourrait contester quelques uns dans les trois livres précédents, mais il est impossible de refuser son admiration à cet esprit philosophique, aussi sage que ferme, également ennemi de tout excès, à cette immensité de lumières acquises, à ce talent rare de les répartir et de les ordonner, à ce style animé, abondant et toujours clair, mais surtout à cet amour du beau, de l'honnête et à cette douce philantropie qui règnent dans tout l'ouvrage. L'auteur était alors plus avantageusement placé que jamais pour traiter convenablement cette partie morale. Il avait épousé, en 1783, Caroline de Frendel, noble hongroise, directrice de l'éducation de l'infante seconde fille du roi, et qui joignait aux agréments extérieurs les dons de l'esprit et les qualités de l'ame. Pour se livrer tout entier aux jouissances de ce bonheur domestique et à la composition de son ouvrage, pour lequel il se passionnait de plus en plus, il s'était démis, avec l'agrément du roi, de ses emplois militaires et de ses charges à la cour, et s'était retiré comme à la campagne, à vingt-cinq milles de Naples, dans la petite ville de Cava; ce fut là qu'il écrivit ce 4e. livre. Aussitôt après sa publication, il se mit avec la même ardeur à la composition du 5e., qui traitait des lois relatives à la religion; mais sa santé, déjà sensiblement altérée par l'excès de l'application et du travail, le forçait souvent de s'arrêter, et il n'avançait plus qu'avec lenteur. D'autres interruptions lui survinrent. Le nouveau roi Ferdinand IV l'appela en 1787 dans son conseil suprême des finances; il retourna donc à Naples, et dès ce moment les travaux importants de l'administration l'absorbèrent presque entièrement. Ses incommodités augmentèrent. Une maladie grave de son fils aîné, une couche malheureuse de sa femme, affectèrent profondément cette ame sensible et déjà disposée à la mélancolie; il prit le parti de se retirer avec toute sa famille à Vico-Equense, qui appartenait à sa sœur avant l'abolition des fiefs. Il y tomba sérieusement malade, et après avoir résisté pendant vingt jours,

(1) *Scienza della legislazione sindicata*, etc., Napoli, 1784, in-8°.

il succomba le 21 juillet 1788, n'étant âgé que de trente-six ans. Une lettre particulière, reçue de Naples, et digne de toute confiance, nous apprend que dès qu'il était entré au conseil suprême, Filangieri avait reconnu et démontré que le système commercial des Anglais était onéreux pour tous les peuples de l'Europe, et que dans la dernière séance du conseil où il assista, il avait prouvé par le résultat des calculs les plus exacts, combien ce commerce était nuisible et destructif pour le royaume de Naples. Acton, Irlandais d'origine, et entièrement vendu aux Anglais, était alors dans la haute faveur qui a été depuis si funeste à ce royaume (*Voy.* ACTON). C'est ce qui donna lieu à un bruit sourd sur les causes de cette mort prématurée; mais ce bruit n'eut sans doute d'autre fondement que l'idée qu'on avait d'Acton, et la haine qu'on lui portait. Filangieri avait terminé, avant de mourir, le huitième volume de son ouvrage, contenant la première partie du cinquième livre. Il y traite des religions qui ont précédé le christianisme; les faits relatifs au polithéisme qui remplissent cette partie, sont éclaircis par des notes justificatives, où l'on trouve une érudition éclairée par la saine critique et par la philosophie. Cette partie a été imprimée à la suite des quatre premiers livres. On n'a retrouvé de la seconde que la division des chapitres; il devait y développer les avantages du christianisme, mais faire sentir le danger des superstitions, égal à celui de l'incrédulité même, les inconvénients nés du mélange des affaires temporelles avec les soins spirituels, des richesses excessives du clergé, de l'ignorance des prêtres, de leur venalité, de la subversion des vrais principes de l'expiation, de l'introduction des immunités personnelles, et de l'immense accroissement de la puissance du sacerdoce. De là, il devait passer à l'examen des lois qui constituent le droit ecclésiastique, en peser selon sa coutume les inconvénients et les avantages, et présenter dans de nouvelles lois, assorties à son système entier de législation, des remèdes à tous les abus. Un chapitre sur la tolérance aurait terminé ce livre, dont l'importance doit augmenter les regrets qu'inspire la mort prématurée de l'auteur. Après ce livre, il lui restait encore à traiter, dans le sixième, des lois relatives à la propriété; et dans le septième, de celles qui regardent la puissance paternelle et le gouvernement des familles. Quel malheur qu'un si beau monument soit resté imparfait! et quelle main osera entreprendre de l'achever? Tout incomplet qu'il est, aucun ouvrage n'a eu un succès plus grand, plus rapide et plus universel; il en a été fait en peu d'années trois éditions à Naples, autant à Venise, deux à Florence, une à Milan, une à Gênes, une à Catane, deux à Livourne, sous le nom de Philadelphie. Les étrangers n'ont pas été moins empressés que les Italiens de répandre chez eux un ouvrage aussi utile. La traduction française de M. Gallois, Paris, 1789 et 1791, 7 vol. in-8°., jouit en France de la même estime que l'original en Italie. Il y en a eu deux en langue allemande, l'une faite à Zurich, imprimée à Altdorf en 1784, avec une préface de M. Siebenkees, professeur de droit public; l'autre de M. Gustermann, publiée à Vienne la même année; enfin, il en a paru une traduction espagnole, par don Giacomo Rubio, avocat aux conseils du roi, Madrid, 1787, et années suivantes. On trouve une bonne analyse de cet ouvrage dans l'*Eloge*

historique de Filangieri, publié par l'avocat Tommasi, son ami, Naples, 1788, in-8°. Filangieri avait projeté un second ouvrage, sur lequel il méditait dans les intervalles que lui laissait la composition du premier; il l'avait intitulé: *Nuova scienza delle scienze.* Il comptait y redoire toutes les sciences au petit nombre de principes généraux, d'où dérivent, comme de leur source, toutes les séries de vérités, et toutes les théories qui les constituent. En un mot, l'objet de ce nouvel ouvrage eût été de découvrir, autant que les étroites limites de l'intelligence humaine le permettent, quelles sont dans chaque science les vérités primitives, et quelle est la connexion entr'elles, ou la liaison des vérités qui appartiennent à chacune; d'établir ainsi la métaphysique des sciences, de ramener toutes les vérités particulières au principe le plus général, et de faire de toutes les sciences une seule science universelle et supérieure, qui eût conduit l'entendement humain jusqu'au plus haut degré de savoir dont sa perfectibilité le rend susceptible. Il méditait de plus un nouveau système d'histoire, qu'il intitulait: *Histoire civile, universelle et perpétuelle*; il eût développé, dans les histoires particulières de toutes les nations, l'histoire générale et constante de l'homme, de ses facultés, de ses penchants, et des suites qui en résultent dans la prodigieuse variété des constitutions civiles et politiques, dans l'influence qu'elles ont sur la condition générale de l'espèce, et sur le bonheur ou le malheur des individus; enfin, il eût suivi exactement, dans toute l'histoire de l'ancien et du nouveau monde, les divers périodes de la sociabilité, du perfectionnement et de la culture de l'homme. Il n'avait rien écrit de ces deux ouvrages, si ce n'est un fragment très court du premier qu'on a trouvé dans ses papiers, mais il les dessinait dans sa tête, il en arrangeait le plan; et selon sa méthode constante, il ne comptait en rédiger aucune partie, que lorsqu'avant tout disposé, tout préparé, rassemblé, et mis en ordre tous ses matériaux, il pourrait s'y livrer tout entier. Filangieri avait reçu de la nature, avec les dons du génie, les avantages extérieurs les plus remarquables et les plus rares, une très belle figure, une taille haute, élégante et noble; des manières remplies de grâce et de dignité; ses regards étaient pleins d'une douce mélancolie, et toute sa physionomie annonçait l'habitude de la méditation, et une profonde sensibilité. Cette qualité formait en effet la base de son caractère, et toutes les vertus dont elle est la source, n'avaient en lui d'autres bornes que la raison la plus droite et la plus éclairée. Dans le commerce particulier et dans la vie domestique, rien n'égalait sa bonté, sa simplicité, la variété, l'abandon, le charme de ses entretiens. Dans un cadre moins circonscrit qu'un article de Biographie, nous pourrions nous étendre davantage sur ce genre de mérite, trop rare parmi les hommes célèbres, et tirer de la même lettre dont nous venons de parler, les détails les plus intéressants. Elle en contient aussi de fort tristes sur la mort d'un frère de Filangieri, que celui-ci aimait tendrement. — Le commandeur Antoine FILANGIERI, était au service de la cour d'Espagne, dès le temps du siége de Gibraltar. Ayant continué depuis de servir avec distinction, il était devenu vice-roi et commandant-général de la Galice; au commencement des derniers troubles politiques qui ont agité ce pays,

une émeute populaire ayant éclaté, il monta à cheval pour l'appaiser. Blake, partisan anglais, son ennemi secret, quoiqu'il eut reçu de lui des bienfaits, excita le peuple contre lui, dit cette lettre, et il fut cruellement massacré. G—É.

FILASSIER (JEAN-JACQUES), agronome, né à Warwick-Sud, dans la Flandre, vers 1736, après avoir terminé ses études, s'adonna entièrement à la lecture des ouvrages philosophiques, qui jouissaient alors d'une faveur presque exclusive. Les écrits de Rousseau firent surtout une impression très forte sur son ame encore neuve, et en relisant l'*Emile*, il s'occupa des moyens de perfectionner le système d'éducation qu'on suivait alors. Il fit part de ses idées à un ancien magistrat, nommé Rose, qui les approuva et s'offrit pour son collaborateur; c'est à l'association de leurs travaux qu'on doit *Eraste* ou l'*Ami de la Jeunesse*, ouvrage qui eut un grand succès dans sa nouveauté, et qui mérita aux deux auteurs leur admission à l'académie d'Arras. Filassier aimait le séjour de la campagne; il se délassait de ses études par la culture de quelques arpents de terre, où il se plaisait à vérifier les expériences agronomiques annoncées par les journaux. La simplicité de ses goûts semblait devoir l'éloigner de Paris; cependant il saisit avec plaisir l'occasion de venir habiter le voisinage de cette grande ville, en se chargeant de diriger la pépinière de Clamart. Il vivait paisiblement dans cette agréable retraite lorsque la révolution éclata. Il ne prit aucune part active aux premiers événements; mais il ne put se refuser aux vœux des habitants, qui l'élurent procureur-syndic du district de Bourg-la-Reine. Nommé député à l'assemblée législative, il y parla en faveur de la liberté de conscience. Après la journée du 10 août, il fut dénoncé, et s'étant justifié de l'accusation portée contre lui, retourna dans sa commune, dont il fut élu juge de paix. Suspendu de ses fonctions, il réclama contre cette mesure illégale, et n'ayant pu obtenir sa réintégration, il reprit ses anciennes et douces habitudes, que pour son bonheur il n'aurait jamais dû quitter. Filassier mourut à Clamart en 1806, à l'âge d'environ soixante-dix ans. Il était membre des académies d'Arras, Lyon, Toulouse, Marseille, etc. On a de lui: I. *Dictionnaire historique de l'Education*, Paris, 1771, 2 vol. in-12, 1784, 2 vol. in-8°., traduit en allemand et continué par F. L. Brunn, Berlin, 1788-1792, 5 vol. in-8°.; II. *Eraste*, ou l'*Ami de la Jeunesse*, Paris, 1773, nouv. édition, 1774, in-8°., 3°. édition, 1779, 2 vol. in-8°., 1803, 2 vol. in-8°. Ces deux compilations sont estimées et peuvent être également utiles aux instituteurs et à leurs élèves. La première est un recueil d'anecdotes choisies, instructives, presque toujours intéressantes, et qu'on peut mettre sans danger entre les mains des enfants : l'autre offre un bon abrégé d'histoire et de géographie, avec d'autres notions élémentaires, le tout en forme d'entretiens familiers d'Eraste avec son élève; III. *Eloge du Dauphin, père de Louis XVI*, Paris, 1777, in-8°.; IV. *Culture de la grosse asperge, dite de Hollande, la plus précoce, la plus hâtive, la plus féconde et la plus durable que l'on connaisse*, Paris, 1783, in-12. M. Demusset assure, dans la *Bibliographie agronomique*, que ce traité est aussi complet que possible; V. *Dictionnaire du Jardinier français*, Paris, 1790, 2 vol. in-8°., estimé. — FILASSIER (Marin), prêtre, né à Paris, dans le

17e. siècle, mort le 13 juillet 1733, a publié, en gardant l'anonyme, des *Sentiments chrétiens propres aux personnes infirmes et malades*, Paris, 1723, in-12, plusieurs fois réimprimés: on fait cas de cet ouvrage, qui est rempli d'onction. L'auteur avait été chapelain des Miramionnes.

W—s.

FILCHIUS ou FILCHINS (Benoît), capucin anglais, issu d'une famille noble, naquit en 1560, au sein du protestantisme, et fut dès son enfance imbu du système des puritains. Il passa sa jeunesse à Londres, où n'étant retenu par aucun frein, il se livra à la dissipation et aux excès dont une grande capitale n'offre que trop l'occasion. Bientôt néanmoins il sentit le vide de ces faux plaisirs, et fit des retours sur lui-même; voulant mettre sa conscience en sûreté, il abjura le calvinisme dans lequel il ne vit plus qu'une nouveauté dangereuse, et revint au giron de l'église. S'étant rendu à Paris, et se croyant appelé à un état plus parfait que celui de simple fidèle, il entra dans l'ordre des capucins, âgé de vingt-quatre ans. Là, se livrant à toute sa ferveur, humble, assidu à la prière, mortifiant son corps par le jeûne et les austérités, il se montra un modèle accompli de toutes les vertus religieuses. Enflammé de zèle pour la conversion de ses compatriotes, sans égard aux dangers qu'il aurait à courir, brûlant même du désir de répandre son sang pour la foi, il osa, en 1599, passer en Angleterre, où de sévères lois proscrivaient le catholicisme, et chercha par ses discours à confirmer dans leur attachement à l'église romaine ceux qui y avaient persévéré, et à y rappeler les autres. Il fut surpris dans l'exercice de cette pieuse et périlleuse mission, et dénoncé à la reine Elisabeth, qui le fit mettre en prison. On l'y traita comme un séditieux et un artisan de troubles. Il y gémit pendant trois ans, souffrant la faim, la soif, des privations de tout genre, et tous les maux d'une dure captivité. Enfin la reine Elisabeth céda aux instances réitérées de Henri IV, et rendit la liberté à Filchius. Il revint en France où le roi le reçut avec une extrême bienveillance, l'honora de ses bontés, et le chargea de la direction spirituelle des personnes attachées à son service. Dans son couvent, on lui confia la conduite du noviciat. Il s'acquitta de cet emploi avec zèle, et il sortit de ses mains plusieurs religieux d'une éminente vertu. Si on voulait en croire l'historien de son ordre, Filchius aurait eu des révélations, et il aurait été doué de l'esprit de prophétie et du don des miracles. Quoiqu'il plaise quelquefois à Dieu de manifester sa puissance dans ses serviteurs, on doit se défier de l'esprit de corps, naturellement porté à l'exagération et à une crédulité, pieuse peut-être, mais souvent trop peu éclairée. Filchius a laissé les ouvrages suivants : I. *Regula perfectionis continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis redactæ ad unum punctum volontatis divinæ, in tres partes distributa*. Cet ouvrage, originairement composé en anglais, traduit ensuite en flamand et en français, puis mis en latin par l'auteur, fut imprimé à Rome par ordre du R. P. général des capucins, en 1625 et 1628, à Paris, en 1650, à Lyon, en 1658; deux autres traductions, l'une en espagnol l'autre en italien, furent publiées la 1re. à Sarragosse, en 1648, la 2e. à Rome, en 1650, et à Viterbe en 1667; II. *Soliloquium pium et grave in quo exponit conversionis suæ primordia*, 1602; III. *Liber variorum exercitio-*

rum spiritualium, Viterbe, 1608; IV. *Eques christianus*, Paris, 1609. Ce livre contribua à la conversion de M. Thayer, ministre protestant, qui en fait un bel éloge; V. *Epistola responsiva cuidam dubio, circa objectum divinæ volontatis*, 1608; VI. *Exempla cujusdam documenti traditi circà orationem, pro exercitatione cujusdam personæ afflictæ, ob defectum consolationis in illâ*, 1609. La vie de Filchius a été écrite par différents auteurs, parmi lesquels on remarquera Agathe Wisman, religieuse de St.-Benoît, laquelle a composé, en petits vers latins rimés, l'éloge de ce saint religieux. L—y.

FILELFO. *V.* PHILELPHE.

FILESAC (JEAN), docteur de Sorbonne, et cure de St.-Jean-en-Grêve, né à Paris, y fit ses études dans l'université, et y fut reçu maître ès-arts en 1571. Après avoir enseigné pendant six ans les humanités au collége de la Marche, il passa à une chaire de dialectique, et se fit une réputation dans ces deux emplois. Il fut nommé, le 22 avril 1583, procureur de la nation de France, et élu recteur le 24 mars 1586. En 1590, il prit le bonnet de docteur, et fut un des principaux ornements de la faculté de théologie, dans les délibérations de laquelle il obtint une grande influence, et dont il présida long-temps les assemblées en qualité de doyen. Les écrits du temps, et les registres de l'université, louent son savoir, sa fermeté et sa droiture. L'auteur de la vie d'Edmond Richer, lui reproche néanmoins d'être entré dans la ligue de Duval contre ce docteur, que d'ailleurs il estimait, et qu'il convenait avoir rendu de grands services à l'église et à l'état, depuis qu'il était syndic de la faculté. Si l'on en croit cet auteur, le nonce du pape (le cardinal Duperron) et l'évêque de Paris (Gondi), voulaient faire ôter le syndicat à Richer, dont le livre *de la puissance ecclésiastique et politique*, avait déplu à Rome, et qui opposait une courageuse résistance aux efforts des partisans de cette cour, pour établir des opinions contraires. On jeta les yeux sur Filesac, homme bien famé, pour succéder à Richer. D'abord il refusa. On lui laissa entrevoir l'évêché d'Autun pour prix de sa complaisance, et il eut la faiblesse de se laisser ébranler. Richer fut déposé du syndicat le 1er. septembre 1612, et Filesac élu à sa place. Au reste, il ne tarda pas à s'apercevoir qu'on l'avait trompé. Il regretta d'avoir cédé à un mouvement d'ambition, et il répara de son mieux l'injustice qu'on lui avait fait partager (*Voy.* André DUVAL). Filesac vécut encore long-temps, continua de jouir d'une grande estime dans sa compagnie, et en mourut doyen, le 2 juin 1638, dans un âge fort avancé. Il avait de l'érudition, mais mal digérée. Il a écrit sur toute sorte de sujets, passant brusquement du sacré au profane, sans trop de liaison. Ses livres sont pleins de citations, mais il n'y a ni ordre ni méthode. De fréquentes digressions y font perdre de vue le sujet principal. Il y a pourtant des choses curieuses : c'est une mine qui ne laisse pas que d'être riche; mais très pénible à exploiter. Ses ouvrages sont : I. *de l'Autorité sacrée des évêques*; II. *Traité du Carême*; III. *de l'Origine des Paroisses*; IV. *de la Confession auriculaire*; V. *de l'Idolâtrie et du Sacrilége*; VI. *de l'ancienneté de l'origine de la Faculté de Théologie de Paris et de ses anciens statuts*, traité curieux et savant : Filesac rapporte à l'an 1300 l'époque de ces premiers statuts, long-temps après la fondation de l'uni-

versité. Il passait pour très versé dans les antiquités de ce corps savant. Tous ces ouvrages ont été réunis, sous ce titre : *Opera varia*, Paris, 1614, 2 vol. in-8°., et *Opera selecta*, ibid., 1621, in-4°. Ce recueil est recherché.

L—Y.

FILICAIA (VINCENT DE), l'un des poètes italiens qui résistèrent avec le plus de succès au torrent du mauvais goût dans le 17ᵉ. siècle, naquit à Florence le 30 décembre 1642. Fils et petit-fils de sénateur, et destiné à l'être lui-même, il commença ses études chez les jésuites de Florence, et les acheva à l'université de Pise. L'antiquité grecque et latine, la philosophie, la théologie et la jurisprudence y furent successivement l'objet de ses travaux; la poésie était son seul délassement. Comme presque tous les jeunes poètes, il commença par des vers d'amour; mais celle qu'il aimait et qu'il célébrait étant morte à la fleur de l'âge, il passa du regret de sa perte au repentir de lui avoir consacré les prémices de son talent; il brûla tout ce qu'il avait fait de vers pour elle; il jura de ne plus chanter que des sujets héroïques ou sacrés, et il a tenu son serment. De retour à Florence, après cinq ans de séjour à Pise, il ne tarda pas à être reçu de l'académie de la Crusca. Peu de temps après, il épousa la fille du sénateur Scipion Capponi, qui lui apporta peu de fortune, et comme il en avait peu lui-même, il prit, à la mort de son père, le parti de se retirer entièrement du monde, et de passer presque toute l'année à la campagne; il y partageait son temps entre ses études, l'éducation de ses enfants, la contemplation des merveilles de la nature et de son auteur. Il composait chaque jour des poésies, soit latines, soit italiennes, les soumettait au goût de ses amis, les perfectionnait d'après leurs conseils, sans désir de les publier, sans autre but que de donner un noble exercice à son esprit. Une occasion éclatante le força de sortir de cette obscurité volontaire. Vienne, assiégée par une armée de deux cent mille Turks, fut délivrée par Jean Sobieski, roi de Pologne, et par le duc de Lorraine, Charles V. Ce grand événement, qui sauvait la chrétienté du danger le plus imminent, excita l'enthousiasme de Filicaia; il célébra, dans une magnifique ode ou *canzone*, la victoire de l'armée chrétienne; il en adressa une seconde à l'empereur Léopold Iᵉʳ., une troisième au roi de Pologne, une quatrième au duc de Lorraine, une cinquième au dieu même des armées; et les Othomans, dans une dernière bataille, ayant été entièrement défaits, il chanta ce nouveau triomphe dans une sixième ode, qui est peut-être la plus belle de toutes. Pour cette fois, s'il ne fut pas moins modeste, ses amis furent moins discrets. Ces six odes triomphales excitèrent une admiration universelle. Le grand-duc, de son propre mouvement, en fit parvenir des copies aux princes qui y étaient loués; l'auteur reçut d'eux les remercîments les plus flatteurs. Les copies de ses odes, en se multipliant, se chargeaient tous les jours de nouvelles fautes; ses amis obtinrent enfin de lui qu'il les fît imprimer; elles parurent à Florence en 1684, in-4°., et Filicaia fut placé presque malgré lui parmi les premiers poètes lyriques italiens. Une autre grande ode qu'il adressa la même année à la reine Christine de Suède, soutint la réputation des premières. Cette princesse, qui conservait alors dans une vie privée la générosité d'une souveraine, ne se borna pas à lui en témoigner sa satisfaction; à entretenir avec lui une correspondance suivie, et à l'admettre dans l'a-

cadémie qu'elle avait composée à Rome des hommes les plus distingués dans la poésie et dans les lettres ; instruite du mauvais état de sa fortune, elle adopta en quelque sorte ses deux fils, se chargea des frais de leur éducation, et exigea de lui pour toute reconnaissance qu'il lui gardât le plus profond secret, ne voulant pas, disait-elle, avoir à rougir devant le public de faire si peu pour un homme qui avait tant de droits à son estime. Une maladie grave qu'il éprouva quelques années après, fut suivie d'un autre sujet d'affliction qui lui fut encore plus sensible; il perdit l'aîné de ses fils, qui avait été reçu page du grand-duc après la mort de la reine sa bienfaitrice. Cette perte, qu'il supportait avec courage, fixa plus particulièrement sur lui les regards du prince, qui lui conféra la dignité de sénateur, et le nomma peu de temps après commissaire ducal, ou gouverneur de la ville de Volterre, ensuite de celle de Pise, et enfin secrétaire du tirage des magistrats, charge alors très importante, qui donnait des rapports immédiats avec le prince, et initiait aux secrets du gouvernement. Filicaia, dans tous ces emplois, sut se concilier la reconnaissance publique, l'attachement de ses subordonnés et l'estime du souverain. Ni la multiplicité de ses occupations, ni les progrès de l'âge, ne l'empêchèrent de donner chaque jour quelques heures à la culture des lettres et à l'exercice de son talent poétique; mais sa piété, qui avait toujours été très grande, augmentant encore avec les années, il ne lisait plus que les livres saints, et ne traitait plus que des sujets sacrés. Il se décida cependant à recueillir toutes ses poésies, à les revoir, à les corriger de nouveau et à en donner lui-même une édition. Il était déjà fort avancé dans ce travail, lorsqu'il fut atteint d'un violent mal de poitrine, qui l'emporta en peu de jours. Il mourut à Florence le 24 septembre 1707, âgé de soixante-cinq ans; il fut enterré à l'église St.-Pierre, dans la chapelle de sa famille, où son second fils Scipion, chevalier de l'ordre de St.-Etienne, lui fit élever un monument. Ce même fils ne tarda point à faire jouir le public de l'édition des poésies italiennes de son père, que celui-ci préparait et qu'il avait même commencé à faire imprimer lorsqu'il mourut; il la dédia au grand-duc Cosme III, sous ce titre : *Poesie toscane di Vincenzo da Filicaia, senatore Fiorentino e accademico della Crusca*, Florence, 1707, in-4°. Elles furent réimprimées en 1720, avec une Vie de l'auteur, écrite par Thomas Bonaventuri, Florentin, et qui avait paru précédemment dans le second volume des *Vite degli Arcadi illustri*. Une édition plus précieuse, quoique moins belle, et d'après laquelle toutes les éditions suivantes ont été faites, est celle de Venise, 1762, 2 vol. in-8°. : le 1er. vol. contient les poésies toscanes, et le 2°. les vers latins du même auteur, réunis pour la première fois, et qui étaient auparavant épars dans différents recueils. On y a joint quelques morceaux de prose d'un moindre intérêt, si ce n'est une correspondance littéraire de Filicaia avec Francesco Redi, Menzini et Gori, qui partagent avec lui la gloire d'avoir été, dans un siècle corrompu, fidèles aux saines études et au bon goût. Les *canzoni* que nous avons citées sont les plus remarquables de ce recueil. Quelques autres ne leur sont pas inférieures pour la noblesse du sujet, la pompe et la force du style. Plusieurs de ses Sonnets sont dignes de ces belles Odes. On cite surtout l'admirable Sonnet qui commence par ces vers :

Italia, Italia, o tu cui feo la sorte
Dono infelice di Bellezza, etc.

l'un des plus beaux qui existent, et qui, dans l'espace borné de quatorze vers, peut soutenir le parallèle avec les pièces lyriques les plus célèbres.
G—É.

FILICAIA (Louis de), capucin florentin, vivait au milieu du 16e. siècle, et, se sentant quelque talent pour la poésie, employa les loisirs que lui laissait l'exercice de ses devoirs monastiques, à mettre en vers la partie historique du Nouveau Testament. On connaît de lui les ouvrages suivants : I. *la Vita del nostro salvatore J.-C. overo la sacra Storia evangelica, tradotta non solo di latino in volgare, ma etiam in verso*, Venise, 1548, in-4°.; II. *gli Atti degli apostoli secondo san Luca, tradotti in terza rima*, ibid., 1549, in-fol. Il est surprenant que ce poète séraphique ait échappé aux recherches du P. Bernard de Bologne, dans sa *Biblioth. capucc.* (*Voy.* Denis de Gènes), quoiqu'il soit cité par Paitoni, Crescimbeni et Negri. C'est par distraction, sans doute, que ce dernier blame Crescimbeni d'en avoir fait un franciscain ; il ne réfléchissait pas que les capucins sont de l'ordre de St.-François. Z.

FILICE. *V.* Cyrnæus.

FILLASTRE (Guillaume), né à la Suze dans le Maine en 1344, doyen de l'église de Reims, puis cardinal en 1411, et enfin nommé archevêque d'Aix en 1421 par le pape Martin V, qui l'avait envoyé légat en France en 1418. Il parut avec éclat aux conciles de Pise et de Constance, et mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, le 6 novemb. 1428, à Rome, où il avait été contraint de se retirer pour avoir, en haranguant Charles VI en sa qualité de légat, parlé avec peu de respect des libertés de l'église gallicane. Il était savant dans le droit civil et canonique et dans les lettres grecques et latines ; il a traduit quelques livres de Platon, la cosmographie de Ptolomée, et a fait sur Pomponius-Méla des notes estimables qui n'ont point été imprimées, et dont le manuscrit sur vélin se trouve dans la bibliothèque de la ville de Reims, après avoir été dans celle du chapitre de la même ville, auquel il avait légué ses livres. Ce généreux prélat avait fait rebâtir les écoles de théologie de Reims, et fait achever en 1427 une des tours de l'église cathédrale, qui était restée imparfaite jusqu'à cette époque.
C. T—y.

FILLASTRE (Guillaume), que l'on croit neveu du précédent, naquit vers l'an 1400. Quelques auteurs ont avancé qu'il était bâtard, et que le duc de Bourgogne, son bienfaiteur, le légitima par lettres-patentes du 23 septembre 1460. Il entra dans l'ordre de S. Benoît à Châlons-sur-Marne, et devint abbé du monastère de St.-Thierry de Reims, d'où il sortit pour occuper successivement le siége épiscopal de Verdun en 1437 et celui de Toul en 1449. René d'Anjou, roi de Sicile, duc de Lorraine, le choisit pour son secrétaire, et Philippe-le-Bon lui conféra en 1461 l'évêché de Tournai. Ce prince, juste appréciateur du mérite, nomma Fillastre président de son conseil d'état, chancelier de l'ordre de la Toison d'or, qu'il avait institué en 1429, et l'employa utilement dans plusieurs négociations délicates. Philippe s'était engagé, par un vœu solennel, à faire le voyage de la Terre-Sainte pour combattre les Turks ; mais, redoutant la politique astucieuse de Louis XI, qui aurait pu envahir ses états pen-

dant son absence, il députa Fillastre vers Pie II en 1463, pour obtenir de ce pontife la dispense d'une obligation que ses vrais intérêts rendaient impossible. Le duc offrait de fournir à la croisade projetée 6000 combattants équipés à ses frais. La mort du pape rendit ces préparatifs inutiles. Fillastre prononça l'oraison funèbre de Philippe-le-Bon, mort à Bruges en 1467, et l'année suivante il fit dans la même ville le discours d'ouverture pour la solennité annuelle de l'ordre de la Toison d'or, en présence de Charles-le-Téméraire. Ce savant et vertueux prélat mourut à Gand le 22 août 1473. Il légua de riches dons à l'église de Tournai. Ses cendres furent transférées à St.-Omer dans l'église de St.-Bertin, qu'il avait fait bâtir. Nous avons de Fillastre : I. une *Chronique de l'Histoire de France*, peu estimée, 1517, 2 vol. in-fol.; II. *la Toison d'or, ordre de chevalerie, où sont les vertus de magnanimité et de justice appartenantes à l'état de noblesse, et où sont contenus les hauts, vertueux et magnanimes faits des très chrétiennes maisons de France, Bourgogne et Flandre*, Paris, 1510; ibid., 1515, 1517, 2 vol. in-fol; Troyes, 1530. L—u.

FILLEAU (JEAN), d'abord avocat à Poitiers, ensuite conseiller et avocat du roi, chevalier de l'ordre de S. Michel, issu d'une famille d'Orléans distinguée dans la magistrature, et qui sortit de cette ville vers 1562, lorsque le calvinisme y prévalait, pour cause de son attachement à la religion catholique, naquit à Poitiers en 1600. Il est surtout devenu célèbre par sa *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, ouvrage in-8°., imprimé à Poitiers en 1654, et, y est-il dit, par le commandement de la reine. C'est dans le 2e. chapitre de cette relation que se trouve la fameuse anecdote du projet de Bourgfontaine, dont deux partis opposés parlent si diversement, l'un la regardant comme une fable calomnieuse, l'autre comme un projet réel dont on n'a pas cessé de poursuivre l'exécution. Selon Filleau, un ecclésiastique de mérite passant par Poitiers, et y ayant entendu parler de son zèle pour la bonne doctrine, s'adressa à lui en sa qualité d'avocat du roi, et lui déclara qu'il avait, en 1621, assisté à Bourgfontaine, chartreuse près de Villers-Cotterets, à une assemblée composée de six personnes outre lui, dont une seule dans le moment était survivante, mais toutes attachées à la nouvelle doctrine, et que dans cette conférence il ne s'était agi de rien moins que de renverser la religion chrétienne pour établir le déisme sur ses débris. L'ecclésiastique ajouta qu'ayant paru aux membres de l'assemblée qu'il y aurait trop de danger et trop peu d'espoir de succès si on attaquait la religion de front, il avait été convenu qu'on commencerait par décréditer les deux sacrements les plus fréquentés par les adultes, savoir l'eucharistie et la pénitence. Filleau, par discrétion, disent ses partisans, ne déclara point le nom de l'ecclésiastique, et ne désigna les six personnages que par des lettres initiales. Depuis on a nommé l'abbé de St.-Cyran; Jansénius, évêque d'Ypres; Philippe Cospean, évêque de Nantes et ensuite de Lisieux; Pierre Camus, évêque de Bellay; Arnauld d'Andilly et Simon Vigor, conseiller au parlement. Pascal dans sa 16e. *Provinciale*, repoussa avec force cette odieuse imputation, et le récit de Filleau passa assez généralement pour une fable. Cependant, environ

un siècle après, le P. Sauvage, jésuite lorrain, fit imprimer un ouvrage intitulé : *Réalité du projet de Bourgfontaine démontrée par l'exécution*, Paris, 2 vol. in-12, 1755, et dom Clément, bénédictin de la congrégation de St.-Maur, y répondit par un autre ouvrage aussi en 2 vol. in-12, ayant pour titre : *la Vérité et l'Innocence victorieuses de la calomnie*, ou *huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758. Malheureusement, dans l'un et l'autre écrits, les bornes d'une défense honnête sont outrepassées. Le livre du P. Sauvage fut brûlé par arrêt du parlement du 21 février 1758. Les partisans de Filleau citent en sa faveur les grâces qu'il reçut de la cour, la protection spéciale d'Anne d'Autriche et la permission qu'il obtint de cette princesse de publier son livre par son commandement; ils veulent même faire voir dans les attaques auxquelles, depuis ce temps, la religion a été en butte, des tentatives suivies en exécution du projet. Ils excipent de l'honneur qu'on a fait au livre du P. Sauvage de le traduire en latin, en allemand, en flamand, et de la croyance accordée aux faits contenus dans la Relation juridique chez les nations étrangères. On oppose de l'autre côté, 1°. que Filleau, défié par MM. de Port-Royal, n'a jamais osé nommer l'ecclésiastique dénonciateur; 2°. que ce fut en 1621 que se tint la prétendue assemblée, et que la relation juridique est de 1654. Quelle foi, dit-on, peut-on ajouter à la relation d'un fait passé trente-cinq ans auparavant, tenu caché jusque-là, et dont on n'administre aucune preuve; 3°. pourquoi les personnes ne sont-elles désignées que par des lettres initiales, et pourquoi dans une chose aussi grave celle qui survivait n'a-t-elle été ni dénoncée ni poursuivie; 4°. le P. Sauvage prétend que cette personne était M. Arnauld d'Andilly. Quelle apparence de faire tremper dans un pareil projet un homme également estimé à la cour et à la ville pour ses vertus morales et religieuses; 5°. enfin, et c'est Pascal qui parle : « Comment se persuader que des prêtres qui ne prêchent que la grâce de Jésus-Christ, la pureté de l'Evangile et les obligations du Baptême, ont renoncé à leur baptême, à l'Evangile et à Jésus-Christ? » Ce qu'on peut dire de plus favorable pour Filleau c'est qu'il a été trompé, ou que les personnages qui ont figuré dans le projet, si jamais il a existé, ne sont pas ceux à qui on l'a prêté. Filleau mourut à Poitiers en 1682. Ses autres ouvrages sont : I. *les Arrêts notables du parlement de Paris*, Paris, 1631, 2 vol. in-fol.; II. *les preuves historiques de la Vie de Ste. Radegonde, tirées des historiens français*, Poitiers, 1643, in-4°.; III. *Traité de l'Université de Poitiers*, ibid., 1644, in-4°., etc. La famille Filleau subsiste encore à Poitiers dans la magistrature. L—y.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), né à Poitiers, vers l'an 1630, vint de bonne heure à Paris avec ses frères, et s'attacha comme eux à la duchesse de Longueville et au duc de Roanès. Il se fit connaître et estimer de Bossuet, de Huet, de Montausier, chargés de l'éducation du dauphin; et Sacy étant mort en 1684, ce fut à Filleau qu'on remit les pièces ramassées par Tillemont, relatives à St. Louis, et qui servirent de matériaux pour son *Histoire de St.-Louis, divisée en 15 livres*, 1688, in-4°., ou 2 volumes in-12. L'empressement du public pour avoir cet ouvrage, était tel, qu'on dit que le libraire fut, le premier jour de

la mise en vente, obligé d'avoir des gardes à sa porte. Le succès de l'ouvrage de Filleau inspira à l'abbé de Choisy l'idée de faire aussi une *Vie de St-Louis* (*Voy*. Choisy). Le travail de Filleau a le mérite de l'exactitude et de l'érudition. Cet auteur mourut en 1693. On a encore de lui : I. *Discours sur les Pensées de Pascal*, 1672, in-12; II. *Discours sur les preuves des miracles de Moïse*, imprimé à la suite des *Pensées de Pascal*, 1672, in-12. D'Olivet et quelques autres ont tort d'attribuer à Philippe Goibeau Dubois ces deux opuscules qui ont été réimprimés dans plusieurs éditions des *Pensées de Pascal*. — Filleau de Saint-Martin, frère cadet de Filleau de la Chaise, l'accompagna à Paris. Du reste, il a pris tellement soin de cacher sa vie, que tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il mourut vers 1695. On a de lui une traduction du chef-d'œuvre de Cervantes, imprimée sous ce titre : ***Histoire de l'admirable Don-Quichotte de la Manche***, 1677, 4 vol. in-12, 1679, 4 vol.; 1695, 5 vol.; 1713, 1722, 6 vol. in-12. On ne croit pas que St. Martin ait traduit les tom. V et VI. Grégoire Challes a réclamé la traduction du VI[e]. Cette traduction, quoique médiocre, se lit encore malgré l'abrégé de Florian, et malgré la traduction complette de M. Bouchon Dubournial (*Voy*. Cervantes et Florian). — Filleau des Billettes (Gilles), frère cadet des deux précédents, naquit à Poitiers, en 1634, suivit ses frères à Paris, fut membre de l'académie des sciences, en 1699, et mourut le 15 août 1720. Il a laissé des *descriptions d'arts* dans le recueil de l'académie. On trouve son éloge parmi ceux qu'a composés Fontenelle. A. B—t.

FILLEUL (Nicolas), poète français, né à Rouen, vers 1530, fit ses études à Paris, avec assez de succès, et se livra ensuite uniquement à son goût pour la littérature. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié les ouvrages suivants : I. le ***Discours***, Rouen, 1560, in-4°. C'est un recueil de sonnets moraux, parmi lesquels il s'en trouve quelques uns de très bons; II. ***Achille***, tragédie, Paris, 1564, in-4°. Cette pièce avait été représentée au collége d'Harcourt, le 21 décembre 1563; elle manque d'action et se passe toute entière en récits; III. ***les Théatres de Gaillon***, Rouen, 1566, in-4°. L'auteur a donné ce titre à son recueil, parce que les pièces qui le composent avaient été jouées à Gaillon, en Normandie, en presence de Charles IX et de toute la cour. Ce volume, qui est rare et recherché des curieux, contient les ***Nayades***, ***Charlot***, ***Thétis et Francine***, églogues dialoguées; ***Lucrèce***, tragédie avec des chœurs, et les ***Ombres***, comédie en 5 actes et en vers. On ne peut rien imaginer de plus froid et de plus insipide que les quatre églogues. La tragédie de ***Lucrèce*** est un peu moins mauvaise, et présente quelque intérêt dans les dernières scènes. Les ***Ombres*** sont moins une comédie qu'une pastorale dans laquelle le poète célèbre le pouvoir de l'amour; IV. ***la Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne***, Paris, 1573, in-4°. On connaît encore de Filleul la traduction en vers français d'un poëme latin d'Angiello (Angelio Bargeo), adressé à Catherine de Médicis. Suivant Lacroix du Maine, Filleul avait composé plusieurs autres tragédies latines et françaises, mais il est probable que ces ouvrages se sont perdus. W—s.

FILMER (sir Robert), écrivain politique anglais, né au commencement du 17[e]. siècle, et élevé à Cam-

bridge, a publié entre autres ouvrages: I. l'*Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*; II. *Patriarcha*, où il prétend que tout gouvernement fut d'abord monarchique, et que tous les titres légaux pour régner sont originairement dérivés des chefs de famille ou de ceux à qui leurs droits ont été transférés soit par cession, soit par interruption dans la famille régnante. C'est pour combattre les principes exposés dans cet ouvrage, que le célèbre Sidney a écrit ses *Discours sur le gouvernement*. Filmer mourut vers 1688. X—s.

FIMBRIA (CAÏUS FLAVIUS), l'un des plus cruels satellites de Marius et de Cinna, au temps des proscriptions, (l'an de Rome 665), tua de sa main Lucius Cæsar consulaire. C'est par-là qu'il commence à être connu dans l'histoire. Pour honorer les funérailles de Marius d'une manière digne de lui, il fit assassiner Quintus Scævola. Informé que sa victime n'était que blessée, il l'assigna à comparaître devant lui. Comme on lui demandait ce qu'il pouvait reprocher au plus vertueux des hommes, il répondit: d'*avoir mal reçu le fer qui devait lui ôter la vie*. L'année suivante Fimbria fut nommé lieutenant du consul Valérius Flaccus, qui allait en Asie remplacer Sylla. La discorde se mit bientôt entre le lieutenant qui avait autant d'audace que le général avait de lâcheté et d'impéritie. Flaccus irrité de l'insolence de Fimbria, lui donna un successeur. Fimbria se vengea en accusant le proconsul d'avarice, de cruauté et de trahison. Les soldats, gagnés par ses discours et ses intrigues, prirent feu pour lui. Il les récompensa de leur zèle en leur permettant de piller et vexer les alliés. Des plaintes vinrent de tous côtés au proconsul, qui ordonna aux plaignants de le suivre au camp pour reprendre ce qui leur avait été enlevé; et il enjoignit, avec menaces, à Fimbria de faire faire la restitution. Fimbria s'y refusa, disant hautement que le général voulait priver ses soldats de ce qu'ils avaient acquis par leurs travaux et le droit de la guerre. Les choses entre eux allèrent si loin, que le proconsul épouvanté s'enfuit et se retira à Nicomédie. Fimbria se mit à sa poursuite, pillant les campagnes, levant des contributions sur les villes pour enrichir et corrompre les soldats. Il arriva ainsi à Nicomédie, qu'il livra à la soldatesque, et tua de sa main le proconsul, qui fut tiré d'un puits où il s'était caché. L'armée donna le commandement au meurtrier de son général, et le sénat, se croyant forcé de céder au temps, ratifia cette nomination. Fimbria la justifia sous les rapports du courage et de l'activité. Il défit dans plusieurs combats les plus habiles généraux de Mithridate. Etant inférieur par le nombre, il eut recours au stratagême. La cavalerie du roi s'étant engagée témérairement dans ses retranchements, il fit sur elle une sortie qui lui coûta 6000 hommes. L'armée royale, et celle des Romains, étaient campées de manière qu'il n'y avait qu'un fleuve entre elles. Vers le lever du soleil, il tomba une pluie violente qui ôta aux ennemis tout soupçon d'être attaqués. Fimbria profita de la circonstance avec son activité ordinaire; il passa le fleuve avec ses troupes, et fit un grand carnage des ennemis qu'il trouva endormis. Le jeune Mithridate n'osant plus tenir la campagne, s'enfuit à Pergame auprès de son père. Le grand succès de Fimbria fut une occasion pour lui d'assouvir sa cruauté et son avarice sur les peuples vaincus. Il se décida à marcher contre Mithridate même, qui s'était

retiré à Pergame. Le roi étant sorti à la rencontre du général romain, fut mis en déroute et forcé de rentrer dans la ville : elle fut prise, et le roi lui-même serait tombé dans les mains de Fimbria, si ce proconsul eût été secondé par Lucullus. Fimbria parcourut l'Asie en vainqueur et en brigand, disposant des vies et des biens de ceux qu'il regardait comme partisans de Mithridate. Ce fut ainsi qu'il entra dans Ilion. Tous ceux qui se présentèrent à lui furent indistinctement massacrés. Il fit périr dans les supplices les citoyens qui avaient été députés à Sylla son ennemi. Un temple de Minerve fut réduit en cendres avec plusieurs personnes qui s'y étaient réfugiées comme dans un asyle inviolable. Les murailles mêmes furent détruites. Cette ville malheureuse trouva un vengeur dans Sylla. Ce général, consul légalement élu, et chargé de la guerre contre Mithridate, après avoir donné la paix à ce prince, marcha à la rencontre de Fimbria : l'ayant joint, il lui ordonna de céder un commandement obtenu contre les lois. Fimbria répartit, d'un ton dérisoire, que c'était à Sylla à céder, lui qui était déclaré ennemi de la patrie. Sylla commença à investir le camp de son rival : aussitôt une partie de son armée l'abandonna. Fimbria, ne pouvant retenir ses soldats par l'argent ni par les promesses, se jeta à leurs pieds en suppliant, mais inutilement. Sentant alors qu'il fallait qu'un des deux périt, il obtint d'un esclave, à qui il donna de l'argent, et promit sa liberté, qu'il passerait comme transfuge dans le camp de Sylla pour le tuer. L'assassin se trahit lui-même. Alors Fimbria, n'ayant plus d'espoir, demanda à parler à Sylla. Il lui fut répondu que Sylla était le proconsul d'Asie; que si lui, Fimbria, voulait se retirer d'une province qui lui était étrangère, il obtiendrait par la faveur de Sylla un moyen de se rendre en sûreté à la mer. Fimbria, rompant brusquement l'entretien, dit qu'il lui était ouvert une meilleure voie : aussitôt il gagna Pergame, et étant entré dans un temple d'Esculape, il se perça de son épée. Sa blessure n'étant point mortelle, il se fit achever par un esclave, l'an de Rome 668 (85 ans av. J.-C.) Q. R—Y.

FINCH (Guillaume), voyageur anglais, était commerçant à Londres; il y fut choisi, en 1607, pour accompagner Guillaume Hawkins, envoyé comme ambassadeur auprès du Grand Moghol, afin d'établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Hindoustân. On arriva à Surate le 20 août 1608 : Finch tomba malade dans cette ville, où Hawkins le laissa à la tête du comptoir anglais; il en partit au mois de janvier 1610 pour Agra, où il entra le 4 avril suivant. La grande chaleur de ces contrées paraît avoir beaucoup incommodé Finch, dont la santé fut fréquemment altérée. Durant son séjour, il parvint, dit-il, à déjouer les manœuvres d'un jésuite, qui n'épargnait rien pour faire échouer les projets des Anglais, et il réussit à se mettre bien dans l'esprit du Grand Moghol. S'il faut l'en croire, ce potentat témoignait du goût pour le christianisme. Finch fit plusieurs voyages dans l'intérieur de l'Hindoustân; il fut envoyé en divers lieux, entre autres à Byana pour y acheter du *nil* ou indigo, et à Labor pour recouvrer des créances. Son intelligence et son zèle se manifestèrent dans toutes les occasions où il s'agissait de servir son pays. Hawkins partit pour l'Angleterre en 1614 : Finch, après avoir mis ordre à tout ce qui restait à régler, se décida à retourner par terre en Angleterre, à

cause des obstacles que les Portugais mettaient à son embarquement à Surate; mais l'on n'a aucun détail sur cette partie de son voyage. Un extrait du grand journal qu'il avait rédigé, fut inséré dans le tom. I du Recueil de *Purchas*. C'est un des morceaux les plus curieux qu'il contienne. Finch vit à Sierra-Leona, sur les rochers, les noms de plusieurs Anglais, et entre autres celui de Drake, qui était venu dans ces parages 27 ans auparavant. Ses notices sur l'histoire naturelle de ce pays sont les meilleures que l'on ait eues pendant long temps. Il décrit aussi la baie de Saldanha et l'île de Socotora. Il donne un itinéraire détaillé des diverses routes qu'il a parcourues dans l'Inde, et une description des villes qu'il y a vues; il y joint de bonnes observations sur les moussons et les autres phénomènes de la nature, ainsi que sur l'histoire naturelle, et explique d'une manière exacte et intéressante les procédés que l'on suit dans la fabrication de l'indigo. On ne trouve dans l'*Histoire des Voyages* de l'abbé Prévost que les observations de Finch sur Sierra-Leona; mais, dans un autre endroit, cet auteur dit que l'on ne peut lire le nom de cet illustre voyageur, sans se rappeler les services qu'il a rendus à la géographie, par les remarques qu'il a laissées sur la plus grande partie des Indes, après en avoir visité les principaux royaumes. E—s.

FINCH (Heneage), comte de Nottingham, était fils d'un magistrat de Londres, et naquit en 1621; il fut élevé à l'école de Westminster et à l'Université d'Oxford, et étudia le droit au collége d'Inner-Temple, où il devint par la suite professeur de jurisprudence. Il occupa diverses places, et Charles II, rétabli sur le trône, le nomma solliciteur-général, et le créa baronet. Au mois d'avril 1661, il fut élu membre du parlement pour l'université d'Oxford. L'auteur des *Athenæ oxonienses* lui reproche personnellement le maintien d'un impôt qui avait été mis sur les cheminées; et c'est à quoi faisait allusion une harangue prononcée par l'orateur public d'Oxford, en présence de plusieurs membres du parlement, à l'occasion du diplôme de docteur en droit civil, accordé à sir Heneage en 1665. « L'université, disait l'orateur, aurait désiré avoir plus de colléges et » plus de chambres pour recevoir » les députés du parlement, mais non » pas plus de cheminées. » Voilà sans doute un singulier échantillon d'éloquence académique. Sir Heneage montra beaucoup d'activité et de rigueur dans le procès du lord Clarendon en 1667. Le roi le nomma attorney-général en 1670, et garde du sceau quelques années après; et en 1675, lord grand chancelier d'Angleterre, ayant été créé baron quelques années auparavant. Il assista, avec le titre de grand sénéchal, au procès du lord Stafford; fut créé comte de Nottingham en 1681, et mourut l'année suivante. Il passait pour un légiste très profond, et pour un magistrat ferme et intègre, ce qui fait que, malgré la difficulté des temps où il vécut, il sut conserver également l'estime du peuple et celle du souverain. On vantait aussi beaucoup son éloquence. Entre autres écrits, on cite de lui : I. plusieurs discours prononcés dans le procès des juges de Charles Ier., imprimés dans l'*Exposé exact et impartial de l'accusation, du procès et du jugement de vingt-neuf régicides*, etc., 1660, in-4°.; 1679, in-8. II. *Discours aux deux chambres du parlement*, prononcés lorsqu'il était garde-du-sceau et chancelier. X—s.

FINCH (Daniel), comte de Not-

tingham, fils du précédent, naquit en 1647. Au moment de la mort de Charles II, il faisait partie du conseil d'état qui signa l'ordre pour proclamer roi le duc d'York; mais il n'en vécut pas moins éloigné de la cour et des affaires pendant tout le cours de ce règne. Lors de l'abdication de Jacques II, il se montra très actif pour la création d'une régence. A l'avènement de Guillaume et de Marie, il accepta le poste de secrétaire-d'état, qu'il conserva sous la reine Anne jusqu'en 1704 qu'il le résigna volontairement. Lorsque George succéda au trône, Finch fut un des commissaires chargés de l'administration des affaires jusqu'à son arrivée, et fut aussitôt nommé président du conseil d'état; mais il se retira entièrement des affaires publiques en 1716, et ne s'occupa plus que d'études théologiques, comme on peut en juger par sa réponse fort étendue (1721) à une lettre que lui avait écrite le savant Whiston au sujet de la trinité. Daniel Finch mourut en 1730. — FINCH (Edouard), frère du garde des sceaux, était vicaire de Christ-Church, à Londres, mais en fut expulsé par le parlement réformateur pour des crimes dont le plus grand était de porter un surplis. Il mourut peu de temps après, le 2 février 1642. — FINCH (Robert Pool), théologien anglais, né en 1723, fut prébendier de Westminster et recteur de St.-Jean l'Evangéliste; il a publié : I. *Considérations sur l'usage et l'abus des serments reçus judiciairement*, 1788, in-8°. II. *Défense du sabbat des chrétiens contre l'indifférence sceptique*, etc. 1798. III. Des *Sermons* détachés. Il est mort le 18 mai 1803. — Son fils, Thomas FINCH, né en 1757, devint un jurisconsulte distingué, et fut membre de la société royale de Londres. Il fut l'éditeur du recueil intitulé : *Precedents in chancery, being a collection of cases in chancery, from 1689 to 1722*; recueil qui a été réimprimé en 1786. Thomas Finch est mort à Londres en mai 1810. X—s.

FINCKE (JEAN-PAUL), savant Hambourgeois du milieu du 18e. siècle, suivait la carrière de la jurisprudence, mais s'est principalement fait connaître par son zèle pour l'histoire littéraire de sa patrie. Indépendamment de quelques pièces de circonstance, peu importantes, on connaît de lui les ouvrages suivants : I. *Laudes Hamburgi, Epistola gratulatoria*, Leipzig, 1736, in-4°. Il en donna trois ans après une édition augmentée, sous le titre de *Topographia et Bibliotheca historica Hamburgensis*, Hambourg, 1739, in-8°., et il y joignit une table pour les *Memoriæ Hamburgenses* de J. Alb. Fabricius. II. *Index in collectionem scriptorum rerum Germanicarum*, ibid., 1737, in-4°. de 8 et 64 pages. C'est un répertoire alphabétique très commode de matières contenues dans les principales collections de l'histoire d'Allemagne, au nombre de 54. III. *Conspectus bibliothecæ chronologico-diplomaticæ*, Hambourg, 1739, in-4°. IV. *Index diplomatum civitatis et ecclesiæ Hamburgensis*, ibid., 1751, in-4°. V. *Specimen historiæ sæculi noni et undecimi à fabulis liberatæ*, ibid., in-4°. VI. *Essai d'une notice sur les Hambourgeois qui se sont distingués dans les lettres*, ibid., 1748, in-4°. VII. *Supplément au Dictionnaire universel des gens de lettres* (de Jöcher), *relativement à ceux de Hambourg*, ibid., 1753, in-4°. Ces deux ouvrages sont en allemand. — Daniel FINCKE, né à Brandebourg en 1705, recteur des écoles de la même ville en 1739, et ad-

joint au ministère ecclésiastique, y était bibliothécaire de l'église Sainte-Catherine, et a publié, tant en latin qu'en allemand, plusieurs pièces académiques et opuscules théologiques de peu d'importance. Nous mentionnerons seulement sa *Notice des antiquités et de l'origine de la ville de Brandebourg*, ibid., 1749, in-4°., à laquelle il donna quatre continuations de 1750 à 1753, le tout en allemand. Les journaux littéraires du temps renferment aussi de lui, dans la même langue, un morceau relatif au passage de Mercure sur le soleil, une Lettre sur quelques médailles antiques, et la solution d'un problème algébrique. Il mourut dans sa patrie le 25 octobre 1756. C. M. P.

FINÉ (Oronce) naquit à Briançon, en 1494, de François Finé, médecin recommandable, qu'il perdit de bonne heure. Il vint alors à Paris pour y faire ses études; mais son peu de fortune eût été un puissant obstacle à ses désirs, si l'un de ses compatriotes, Antoine Sylvestre, qui professait les belles-lettres au collége de Montaigu, ne l'eût fait entrer à celui de Navarre, où il fit ses humanités, puis sa philosophie. Oronce s'adonna surtout aux mathématiques, science alors peu estimée, et se rendit habile aussi dans la mécanique. On a conservé jusqu'à nos jours une horloge qu'il construisit pour le cardinal de Lorraine. Le concordat, envoyé en 1517 à l'université par François Ier., y rencontra beaucoup d'opposition. Plusieurs professeurs et quantité d'écoliers refusèrent de le recevoir : de ce nombre fut Oronce. Le roi, voulant arrêter dès le le principe ce mouvement séditieux, fit incarcérer les plus mutins, entre autres Finé, qui ne recouvra sa liberté qu'en 1524. Il se mit alors à donner des leçons publiques de mathématiques au collége de Maître Gervais. Sa réputation s'étant bientôt accrue, François Ier. le nomma en 1530 à la chaire de mathématiques du collége royal, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 6 octobre 1555. Oronce avait pris pour devise ces mots : *Virescit vulnere virtus*, allusifs apparemment aux persécutions qu'il avait éprouvées. Il jouit de son temps d'une telle réputation, que sa maison était le rendez-vous des ambassadeurs et des princes étrangers, honneur qui cependant ne fut d'aucune utilité pour sa fortune; car il vécut pauvre, et mourut sans avoir obtenu de la cour aucune récompense. Il est aujourd'hui à peu près oublié; mais, quoique ses prétendues découvertes en géométrie reposent presque toutes sur des paralogismes, il ne faut pas omettre, lorsque l'on veut apprécier son mérite, de se reporter au siècle où il vécut, au cercle étroit des lumières répandues de son temps. Tel, à la faveur des connaissances actuelles, s'est acquis la réputation d'habile géomètre, qui n'eût peut-être pas outrepassé les travaux d'Oronce sous François Ier. Nicéron, au tome XXXVIII de ses *Mémoires*, a donné la liste de trente-un ouvrages de Finé; la plupart ne sont que des opuscules de quelques feuilles; d'un autre côté ce mathématicien a souvent reproduit les mêmes compositions sous des titres différents, pour en faciliter le débit; il suffira donc d'indiquer : I. *Joannis Martini Silicei arithmetica theorica et practica*, Paris, 1514, in-4°. (Ce Siliceo était un cardinal espagnol, archevêque de Tolède, mort en 1557.) II. *Theorica nova planetarum, auctore Georgio Purbachio*, Paris, 1525, in-4°., traduite en français, (*La Théoricque des Ciels*), Paris, Simon-Dubois, 1528, in-fol. III. *Margarita philosophica*,

Paris, 1523; Bâle, 1534, in-4°. L'auteur de cette philosophie était un Allemand, Grégoire Reisch, qui depuis se fit chartreux. Finé, comme on le voit, débuta dans la carrière des sciences, en corrigeant et publiant les ouvrages des autres. IV. *Epître en rime, présentée à François Ier., touchant la dignité, perfection et utilité des mathématiques*, Paris, 1531, in-8°. V. *Protomathesis, seu opera mathematica*, Paris, 1532, in-fol. Ce recueil contient quatre Livres d'arithmétique, deux de géométrie, cinq de cosmographie et quatre sur les cadrans solaires. Les onze premiers Livres ont été traduits en italien par Cosme Bartoli, Venise, 1587, in-4°. La cosmographie a été traduite en français par Finé lui-même, Paris, 1551, in-4°. VI. *Quadrans astrolabicus*, etc., Paris, 1527, in-8°; 1534, in-folio; VII. *La composition et usage du quarré géométrique*, Paris, Gilles Gourbin, 1566, in-4°. VIII. *In sex priores libros geometricorum elementorum Euclidis demonstrationes*, Paris, 1536, 1544, in-fol. IX. *De his quæ mundo mirabiliter eveniunt*, Paris, 1542, in-4°. C'est une réimpression du traité de Fr. Claude Célestin sur l'erreur des sens et la puissance de l'ame, et de celui de Roger Bacon sur l'admirable puissance de l'art et de la nature. Leuglet-Dufresnoy n'a point connu ce recueil. X. *Canon des éphémérides*, Paris, 1543, 1551, 1556, in-8°. XI. *Quadratura circuli et demonstrationes variæ*, Paris, 1544, in-fol. XII. *De rebus mathematicis hactenùs desideratis Libri IV*, Paris, 1556, in-fol. Finé fut un des nombreux investigateurs des arcanes géométriques. La quadrature du cercle, la duplication du cube, l'inscription dans le cercle des polygones à côtés en nombre impair, font l'objet de ces deux ouvrages, dont le second contient une préface d'Antoine Mizauld, ami particulier d'Oronce. Ce dernier fit grand bruit de sa découverte (1), mais son triomphe ne fut pas de longue durée. Jean Borrel (*Voy.* BUTEO), releva ses méprises dans son livre : *De quadraturá circuli;* et le Portugais, Pierre Nuñes, en publia un autre : *De erratis Orontii* (Coïmbre, 1573, in-fol.). Cette erreur consistait en ce qu'il faisait la circonférence du cercle égale à la moindre des deux moyennes proportionnelles entre le contour du quarré inscrit et celui du quarré circonscrit. XIII. *De speculo ustorio ignem ad propositam distantiam generante*, Paris, 1551, in-4°., traduit en italien par Hercule Bottrigari (*Voy.* BOTTRIGARI). XIV. *De duodecim cœli domiciliis et horis inæqualibus*, Paris, 1553, in-4°. XV. *De re et praxi geometricá Libri tres*, Paris, 1555, 1586, in-4°., traduits en français par Pierre Forcadel, Paris, 1570, in-4°. XVI. *Description de l'horloge planétaire faite par ordre du cardinal de Lorraine en 1553*, in-4°. Cette horloge était, avant la révolution, dans le cabinet de Sainte-Geneviève; mais elle ne marchait plus. XVII. Plusieurs Cartes géographiques, de l'Univers, de la France, du vieux et du nouveau Testament, etc. On peut consulter sur Oronce Finé les *Mémoires* de Nicéron, tom. XXXVIII; celui de l'abbé Goujet *sur le Collége royal;* Lannoy, *Hist. gymnas. Navarr.*; Sainte-Mar-

(1) Lorsqu'on connaît la solution beaucoup plus ridicule qu'a donnée de la quadrature du cercle Joseph Scaliger, on ne peut s'empêcher de rire des expressions suivantes du bon Scévole de Sainte-Marthe : *Hoc enim de se facile credebat homo summæ doctrinæ sibi conscius ; cum tamen veram hujus admirabilis inventi gloriam uni Josepho Scaligero faciliora numina reservarent.*

the, Gui Allard, *Bibl. du Dauphiné*, etc. Antoine Mizauld a publié des vers latins en son honneur, et nous avons en outre son *Tumulus* (gr. lat. fr.) *authore Thomâ Fargeo*, brochure in-4°. de 8 feuillets, Paris, Michel Vascosan, 1555, inconnue à Fontette et à Nicéron. D. L.

FINÉ DE BRIANVILLE. *Voy.* BRIANVILLE.

FINELLI (JULIEN), sculpteur et architecte, naquit à Carrare, en 1602. L'un de ses oncles lui enseigna dans la ville de Naples les principes de l'architecture. S'étant rendu à Rome, il s'appliqua à l'art du statuaire sous la direction de Jean Lorenzo et du célèbre Bernini. Ayant eu quelques différends avec ses maîtres, il retourna à Naples où il se fixa. Habitant cette ville à l'époque de la révolution dont Masaniello devint le chef, il faillit être victime de la fureur populaire, étant soupçonné d'être fortement attaché à la cour d'Espagne. Arrêté, jugé et condamné à mort, il dut son salut à son talent, qui lui valut la protection du duc de Guise, alors dans cette ville, ainsi que celle de quelques chefs de l'insurrection. A cette époque, en 1647, il avait déjà fait beaucoup d'ouvrages recommandables, entre autres les deux statues de *St.-Pierre* et *St.-Paul*, qui ornent la chapelle du trésor royal de Naples; ainsi que les bustes en marbre du *vice-Roi* et de la *vice-Reine*; travaux qui lui valurent des honneurs et des récompenses du gouvernement, faveur dangereuse dans un temps de révolution. Il vécut encore dix ans après cette époque, et exécuta plusieurs ouvrages, entre autres les modèles de douze *Lions* en bronze doré, pour le roi d'Espagne. Curieux de revoir la ville de Rome, il y était retourné en 1657, lorsqu'une maladie mortelle vint l'y surprendre peu de temps après son arrivée. P — E.

FINESTRES Y MONSALVO (JOSEPH), célèbre jurisconsulte catalan, prit naissance à Barcelone, le 11 avril 1688. Ayant fait ses études à l'université de Cervera, il y reçut le grade de docteur et y enseigna le droit pendant plusieurs années. Les troubles qui avaient agité la Catalogne pendant les guerres de la succession y avaient fait négliger jusqu'alors l'éducation publique; Finestres s'occupa de cette branche importante, visita plusieurs collèges et écoles de la province, et y laissa de sages réglements qui furent adoptés et constamment suivis par les jésuites, qui étaient alors les principaux directeurs de presque toutes les maisons d'éducation de l'Espagne. Il ne s'arrêta pas à ce bienfait. Quoique la langue grecque fût depuis long-temps considérée comme indispensable pour tous ceux qui se consacraient à la carrière des lettres, on ne pouvait imprimer aucun ouvrage en Catalogne dans cette langue, faute de caractères. Finestres fut le premier qui les y introduisit, et qui contribua aux frais nécessaires. Son profond savoir lui fit donner le surnom du *Covarruvias* catalan, et, à en juger par ses écrits, il n'était pas indigne de ce titre. Ils sont surtout remarquables par la précision, l'énergie, et la clarté du style, et par l'ordre et la méthode qui y règnent. Les principaux sont : I. *Exercitationes academicæ XII*, Cervera, 1745, in-4°.; II. *In Hermogeniani jurisconsulti juris epitomarum libros sex. Commentarius* ibid, 1757, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est très estimé, et contient un *Abrégé historique des meilleurs jurisconsultes Catalans*, où l'on admire autant le bon choix que le jugement et la saine critique de l'auteur. A la tête de ce même ouvrage, on trouve une lettre du sa-

vant Grégoire Mayans y Siscar, dans laquelle il fait l'éloge de tous les écrits de Finestres. III. *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ, vel extant, vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum.* Cervera, 1760, in-4°. Cet ouvrage est très curieux et on peut le considérer comme un monument précieux pour l'histoire de l'Espagne sous la domination des Romains. Finestres, accablé par l'âge et les infirmités, se retira dans un petit village de Catalogne appelé Montfalca de Mosenmeca, où il mourut le 17 novembre 1770, à l'âge de 82 ans. B—s.

FINET (sir John), auteur anglais, issu d'une ancienne famille d'Italie, naquit en 1571 à Soulton, près de Douvres. Il fut élevé à la cour, où son esprit, sa gaîté et un talent peu commun pour composer des chansons, le mirent en faveur auprès de Jacques Ier. En 1614, il fut envoyé en France comme chargé d'affaires, et fut créé chevalier l'année suivante. Il fut également en faveur sous Charles Ier., qui le fit en 1626, maître des cérémonies. On a de lui : I. *Fineti Philoxenus : Observations choisies touchant la réception et la préséance, le traitement et l'audience, l'étiquette* (punctilios) *et les contestations des ambassadeurs étrangers en Angleterre*, 1656, in-8°., publié par Jacques Howell. II. *Le commencement, la durée et la décadence des états*, etc., traduit en anglais du français de René de Lusinge, et imprimé en 1606. Finet mourut en 1641. X—s.

FINI. *Voy.* Fino.

FINIGUERRA (Tommaso, et par abréviation Maso), sculpteur et orfèvre, célèbre pour avoir inventé l'art d'imprimer des estampes sur des planches de métal, gravées en creux, vivait à Florence, au milieu du 15e. siècle. Il naquit dans cette ville où la famille des Finiguerra était connue dès l'an 1213. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort ; mais il est constant qu'il fut élève de Laurent Ghiberti, qui sculpta les portes de bronze du baptistère de St.-Jean-Baptiste de Florence. Il n'est pas fait mention de lui parmi les jeunes artistes qui travaillèrent auprès de ce maître à la plus ancienne de ces portes, commencée en 1400, et terminée en 1425; et Baccio Bandinelli, dans une de ses lettres, le cite au contraire au nombre des élèves employés à ces sculptures en même temps que Pierre Pollajuolo, né en 1426, et qui, selon Vasari, était alors presque enfant. Il suit de ces rapprochements que Finiguerra dut travailler sous Ghiberti à la seconde porte, commencée en 1425, et terminée en 1445, et qu'il naquit vers les années 1410 ou 1415. On ne le trouve pas nommé avec les orfèvres que les administrateurs de l'église de Saint-Jean employaient en 1477 ; cela peut faire croire qu'à cette époque il ne vivait plus. Des faits constatés récemment, ne laissent aucune incertitude sur l'invention qui lui est due. On ne saurait plus la lui disputer, et cet art nouveau que Vasari ne faisait remonter que vers l'an 1460, date réellement de l'année 1452. L'invention ne consiste point, comme des écrivains recommandables l'ont dit souvent, à avoir trouvé l'art de graver en creux sur les planches de métal; mais celui d'imprimer des estampes sur ces planches gravées. Les anciens gravaient en creux sur le bronze, l'or et le fer, avec un burin, ferme, exact, et souvent très spirituel : il ne leur manqua pour imprimer des estampes, qu'un papier moelleux, tel que celui de coton, ou mieux

encore celui de chanvre, dont l'un paraît n'être en usage en Europe que depuis le 9e. siècle, et l'autre depuis le 13e. Finiguerra avait acquis une grande réputation dans l'art de *nieller*. Cet art, employé dans tout le cours du moyen âge à décorer l'argenterie, à orner des bijoux, et abandonné vers le temps de Léon X, consistait à répandre dans les sillons d'une gravure exécutée sur l'or ou l'argent, une matière métallique, noirâtre, appelée en latin *nigellum*, qu'on y fixait en la mettant en fusion, et qui polie ensuite avec le corps de la pièce, produisait sur le fond clair de l'argent ou de l'or, un effet à peu près semblable à celui d'un dessin au crayon noir, tracé sur du vélin. On exécutait de cette manière des ornements très délicats, des portraits dont les proportions n'excédaient pas celles de nos miniatures, et même des compositions historiques. Un excellent nielleur était nécessairement un graveur habile. Tel était le double mérite de Finiguerra : on le cite comme le nielleur le plus renommé de son temps, d'où il suit qu'il est un des plus estimables, sinon le premier de tous ceux qui ont honoré l'art. Chargé de nieller une *Paix* pour l'église St.-Jean-Baptiste de Florence, il y traça, sur une surface de quatre pouces huit lignes de haut, et de trois pouces deux lignes de large, une composition de quarante-deux figures, représentant le couronnement de la Vierge. Tandis qu'il gravait la planche, voulant juger avec sûreté des progrès et de l'effet de son travail, il forma sur le métal une empreinte d'argile, et sur l'argile il coula un soufre dans les profondeurs duquel il répandit du noir de fumée détrempé avec de l'eau, en état de pâte ou de liquide. Il paraît que cette pratique était commune à tous les nielleurs. Ce qui devint particulier à Finiguerra, ce fut d'imaginer qu'en imprimant un papier humecté sur le soufre où se dessinait le noir de fumée, il pouvait multiplier les épreuves, et peut-être aussi apprécier encore mieux ses travaux. L'expérience fut faite et elle réussit. L'exemple des graveurs en bois, qui obtenaient ainsi tous les jours des épreuves en papier sur des planches gravées en relief, put toutefois en inspirer la pensée. Mais Finiguerra fit un pas de plus, et c'est par-là qu'il devint réellement l'inventeur de l'art d'imprimer des estampes sur des planches de métal gravées en creux. Lorsque le travail de la gravure fut terminé, avant de fixer le *nigellum* sur la lame d'argent, il y imprima des épreuves avec une encre véritable, formée de noir de fumée et d'huile, et il obtint par cette impression des estampes nettes et vives, les premières estampes proprement dites, qui aient existé. Vasari qui nous a transmis la connaissance du premier fait, ne parle point de celui-ci, c'est-à-dire des impressions prises sur la planche de métal; mais la réalité en a été démontrée à l'auteur du présent article, de deux manières : premièrement par l'inspection de l'épreuve heureusement parvenue jusqu'à nous, et conservée à Paris dans le cabinet des estampes, à la bibliothèque du roi; la finesse, la fermeté, le ton brillant de cette estampe ne permettent pas de supposer qu'elle ait été imprimée sur une planche de soufre : secondement, par l'état de deux soufres que le temps a aussi respectés, et qui se trouvent, l'un à Gênes, dans le cabinet de M. le comte de Durazzo, l'autre à Florence, dans le cabinet de Seratti. Sur le premier, le travail de la gravure est peu avancé; il ne présente que les traits essentiels

et quelques hachures : il existe encore dans les creux du second des restes du mélange de noir de fumée et d'eau que Finiguerra employa dans son premier essai ; l'estampe du cabinet royal au contraire, est imprimée avec une encre forte et indélébile, sur une gravure entièrement terminée. Ces circonstances ne permettent pas de douter que Finiguerra, averti du mérite de son invention par le succès des premières impressions faites sur ses planches de soufre, n'ait ensuite conçu la pensée d'imprimer sur des planches de métal, des épreuves durables, de véritables estampes. On ne peut d'après cela se refuser à le regarder, et dans le fait même et dans son intention, comme l'inventeur de l'art qui reproduit et perpétue non seulement les traits et l'expression, mais encore le clair-obscur des chefs-d'œuvre du crayon et de la peinture. L'espèce de partage qu'un illustre connaisseur allemand a proposé en dernier lieu entre ce maître qui aurait, dit-il, obtenu par hasard, sur une planche de soufre, une épreuve boueuse, et Martin Schœngauer, qui le premier aurait eu l'idée d'imprimer des estampes sur des planches de métal, ce partage est inadmissible. Il est reconnu que Martin Schœngauer, ou Martin Schœn, connu en France sous le nom de *Beau Martin*, n'a imprimé des estampes que postérieurement à l'an 1460; un anonyme, son contemporain, ne remonte pas au-delà de l'an 1465. L'ouvrage de Finiguerra est plus ancien, et l'époque en est certaine. La Paix, niellée par ce maître, existe encore à Florence, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste; le registre des administrateurs, qui a aussi été conservé, atteste qu'elle fut terminée et payée soixante florins, une livre, six deniers, l'an 1452; et comme l'impression de l'estampe dut nécessairement précéder l'application du *nigellum* sur la gravure, elle date au moins de la même année. Les monuments qui assurent à Finiguerra la gloire de l'invention, établissent d'une manière complette cette partie de l'histoire des arts. L'estampe du *Couronnement de la Vierge*, du cabinet royal, est très remarquable par le mérite de l'exécution. Le dessin, correct et vrai, ne manque pas de noblesse; il se rapproche de celui de Masaccio; c'est ce qui a fait croire que Finiguerra fut élève de ce maître. Les figures sont distribuées avec trop de symétrie, suivant l'usage du temps, mais cependant avec beaucoup d'intelligence. Les têtes ont de l'expression; le burin est étonnant par la finesse et l'esprit qui le caractérisent. Finiguerra exécuta une grande partie des bas-reliefs en argent d'un autel qu'on place encore dans l'église de St.-Jean-Baptiste de Florence, les jours de grandes solemnités. Ces ouvrages commencés avant lui par Beeto Géri et d'autres artistes, furent terminés après sa mort par Bernardo Cenni, le Verrocchio et Antonio Pollajulo. Il a laissé un grand nombre de dessins coloriés à l'acquarelle; on en conserve environ cinquante-six dans la galerie de Florence. Heinecken et Huber lui attribuent vingt-quatre estampes, les unes en rond, les autres en carré, de quatre à huit pouces environ, soit de diamètre, soit de hauteur, représentant pour la plupart des sujets de la Fable, ou des ornements, et qu'on voyait, il y a peu d'années, dans le cabinet de M. Otto, à Leipzig. Heinecken pense qu'on peut aussi lui attribuer deux petites pièces, représentant des ornements, marquées M. F.; Strutt lui donne une estampe allégorique, marquée F., dont Jansen a pu-

blié une copie dans le 1er. volume de son *Essai sur l'origine de la gravure*, pl. VIII. Elle représente le génie de la gravure, sous la forme d'un vieillard, occupé de son travail. Derrière le vieillard on voit un arbre où est suspendu un carquois; à ses côtés un livre et une sphère, et sur le devant un Hercule portant le globe du monde: emblêmes qui semblent signifier que l'art de la gravure, perfectionné par l'application et l'expérience, donnera une nouvelle puissance à l'esprit humain, facilitera l'étude de l'histoire, et pourra même contribuer aux progrès des sciences naturelles; mais ce ne sont là que des conjectures. Il est une autre pièce où M. l'abbé Zani a cru reconnaître le burin de Finiguerra, et dont plusieurs connaisseurs ont porté le même jugement. C'est une épreuve imprimée sur une *Paix*, qui a évidemment été gravée pour recevoir du *nigellum* : elle représente la Vierge tenant l'enfant Jésus sur ses genoux, entourée d'anges et de saints en adoration, et elle renferme, sur une surface cintrée par le haut, de quatre pouces de hauteur et de deux pouces huit lignes de large, trente figures. On la voyait autrefois à Paris, dans le cabinet de M. Bordage; elle se trouve encore dans la même ville, et elle appartient à M. Duraud. Plusieurs traits caractéristiques semblent annoncer un ouvrage de Finiguerra : même genre de composition, même expression, même style que dans la *Paix* de Florence. La gravure est un peu moins riche de détails; le burin est aussi moins fin, moins recherché, et l'ensemble a cependant avec la *Paix* de 1452, une ressemblance frappante. L'impression a été faite incontestablement sur une planche de métal. Le Tommaso Finiguerra, déjà mort en 1424, suivant une pièce que l'abbé Manni rapporte dans ses notes sur Baldinucci, est vraisemblablement le père de celui dont nous parlons. On peut consulter, au sujet de l'invention de Finiguerra, l'ouvrage de M. l'abbé Zani, intitulé : *Materiali per servire alla Storia dell' origine e de' progressi della incisione in rame e in legno*, Parme, 1802, in-8°., et le tome XIII du *Peintre-Graveur*, de M. A. Bartsch. Nous oserons citer aussi le *Discours historique sur la gravure en taille-douce et sur la gravure en bois*, placé à la tête du 3e. volume du *Musée français*, publié par MM. Robillard-Péronville et Laurent. E—c D—d.

FINKE ou FINCK (Thomas), médecin et astronome, né à Flensbourg dans le Sud Jutland, le 6 janvier 1561, fit ses premières études sous la direction de son père qui avait été disciple de Mélanchthon, et les continua sous la surveillance de son oncle, homme d'un rare mérite. A l'âge de seize ans, il fut envoyé à Strasbourg, où il suivit pendant cinq ans les cours de l'université, et consacra ensuite une année à visiter les écoles de l'Allemagne. La réputation de son savoir l'avait précédé dans sa patrie, et à peine y fut-il de retour, qu'Henri Rantzau l'appela près de lui à Breitenburg. Au bout de quelques mois il se rendit à Bâle, où il fut accueilli des savants. Ce fut à leur sollicitation qu'il se détermina à laisser paraître un *Traité de géométrie* qu'il venait d'achever, et qui eut un succès remarquable. Après avoir passé quelque temps à Bâle, il suivit son projet qui était de voir les villes principales d'Italie. Il s'arrêta d'abord à Padoue, et s'y lia d'amitié avec Mercuriali, Fabrice d'Aquapendente, Piccolomini, et ensuite à Pise, où il connut Césalpin et Bonanni. Il eut beaucoup de

peine à résister aux instances que lui firent ces savants pour le retenir auprès d'eux ; mais enfin, après une absence de quatre années, il revint à Bâle et y prit ses degrés en médecine en 1587. Il parcourut ensuite le nord de l'Allemagne qu'il n'avait point encore visité, et fut reçu partout avec la distinction que commandaient ses talents. Le duc de Sleswig le nomma son médecin en 1589 ; mais il quitta cet emploi au bout de deux années, pour occuper la chaire de mathématiques et d'éloquence à l'université de Copenhague. Il la remplit jusqu'en 1603, qu'il obtint celle de médecine. Depuis cette époque, il fut chargé de l'administration des revenus de l'université, et il mit une telle économie dans les dépenses, qu'il parvint à augmenter de quarante le nombre des élèves qui y étaient admis gratuitement. Les bâtiments de cette école ayant été détruits par un incendie, il les fit reconstruire avec autant de goût que de magnificence. Il mourut, honoré des regrets des habitants de toutes les classes, le 26 avril 1656, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans. Il légua par son testament des sommes considérables à l'établissement qu'il avait dirigé pendant cinquante-six ans, et aux pauvres dont il s'était toujours montré le père. Son tombeau est décoré d'une épitaphe, et on a consacré à sa mémoire une inscription dans la salle d'anatomie. On trouvera la liste de ses ouvrages de médecine dans la *Biblioth. medicor.* de Manget, et celle de ses ouvrages d'astronomie, dans la *Bibliographie* de Lalande. Les uns et les autres ont été effacés depuis, et on se contentera de citer les principaux : I. *Geometriæ rotundi libri XIV*, Bâle, 1585 et 1591, in-4°.; II. *De constitutione matheseos*, Copenhague, 1591, in-4°.; III. *Horoscopographia sive de inveniendo stellarum situ astrologia*, Sleswig, 1591, in-4°.; IV. *De ortu et occasu siderum*, Copenhague, 1595, in-4°.; V. *De medicinæ constitutione*, ibid., 1627, in 4°.; VI. *Methodica tractatio doctrinæ sphericæ*, Cobourg, 1626, in-12. Spormann a publié un *Programma funebre in obitum Th. Finkii*, dont on trouve un extrait dans la *Cista medica* de Bartholin, et dans la *Biblioth. scr. med.* de Manget; Chr. Ostenfeld a aussi donné : *Oratio in obitum Th. Finkii*, Copenhague, 1656, in-4°. W—s.

FINKENSTEIN (CHARLES-GUILLAUME FINCK, comte DE), naquit en 1714, d'une des premières maisons de Prusse. Il fit de bonnes études sous la direction de J. H. S Formey, et s'appliqua particulièrement à connaître la langue française, qu'il parlait et écrivait avec une grande facilité. En 1735, il fut envoyé par le roi de Prusse, Frédéric Guillaume, à Stockholm en qualité de ministre plénipotentiaire. Il y avait à cette époque de grandes discussions en Suède, au sujet des alliances du royaume et de l'administration intérieure. Le système qui avait dominé pendant plusieurs années fut renversé à la fameuse diète de 1738, où les *chapeaux* (partisans de la France) remportèrent une victoire complète sur les *bonnets*. Le comte de Finkenstein observa avec une grande attention le mouvement des partis, et composa en français une relation de la diète, qu'on regarde comme un modèle dans ce genre. et qui a été imprimée plusieurs fois. Rappelé en 1740. il eut peu après une mission en Russie, où il resta jusqu'en 1748. Frédéric II, qui occupait alors le trône, le nomma en 1749 ministre des affaires étrangères, en remplacement du comte de Podewils,

Il occupa cette place jusque vers la fin de sa vie, sans en faire néanmoins toutes les fonctions dans ses dernières années. Le comte de Hertzberg avait eu la partie du travail, et le comte de Finkenstein était chargé de la représentation, dont il avait pris le goût et l'habitude dans ses ambassades. Le 5 janvier 1799, il avait célébré avec pompe le jubilé ou la 50e. année de son ministère, et demandé peu après à être déchargé de ses fonctions. Cependant lorsqu'il mourut, le 3 janvier 1800, il n'y avait qu'une demi-heure qu'il venait de signer une dépêche. Ce ministre jouissait à Berlin d'une grande considération, et sa maison était le centre de la société la plus brillante de cette ville. Depuis 1744, il était membre de l'académie des sciences et des belles-lettres, aux travaux de laquelle il prit cependant peu de part, les occupations de sa place ne lui en laissant pas le loisir. Il protégeait d'ailleurs les lettres et les arts, et admettait souvent à sa table les savants de Berlin. Il aimait surtout à s'entretenir avec Formey, Erman, Moulines, et il s'intéressait beaucoup aux établissements d'instruction et de bienfaisance de la colonie française. C—AU.

FINLAY (Jean), écrivain écossais, né en 1782, à Glascow, avait acquis de très bonne heure une connaissance fort étendue de l'histoire et de la littérature ancienne de son pays, et il a montré un talent littéraire qui aurait pu lui faire un nom, s'il eût eu le temps de mûrir. Il a publié, entre autres écrits, un recueil de ses poésies sous le titre de *Wallace*, ou *le Valon d'Ellerslie*, et vers 1808, en deux volumes in-8°., des *Ballades écossaises historiques et romantiques, la plupart anciennes*, avec des notes et un glossaire, et précédées de *Remarques sur l'état primitif de la composition des romances en Ecosse.* Tout ce qui lui appartient dans cet ouvrage, prouve beaucoup d'esprit et d'érudition. Jean Finlay est mort le 8 décembre 1810, à l'âge de 28 ans. X—s.

FINNO (Jacob), pasteur à Abo en Finlande vers la fin du 16e. siècle, est auteur d'un ouvrage recherché des bibliographes et des antiquaires, et ayant pour titre : *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Sueciæ, præsertim magno ducatu Finlandiæ usurpatæ, cum notis musicalibus*, Greifswald, 1582; Rostock, 1625. C—AU.

FINO FINI, né le 4 octobre 1431, à Ariano, bourg du diocèse d'Adria dans la Polesine de Rovigo, étudia le grec à Ferrare sous le célèbre Guarino de Vérone. Il fit des progrès très remarquables dans cette langue, et apprit ensuite l'hébreu avec un tel succès que Colomiès et Apostolo Zéno n'ont pas hésité de le mettre au rang des premiers orientalistes italiens du 15e. siècle. Il exerça d'abord l'emploi de notaire, et fut ensuite premier maître des comptes ou intendant du duc de Ferrare, place qu'il remplit pendant soixante ans de manière à se concilier l'affection de tous les habitants. Pendant la peste qui désola Ferrare en 1505, Fino se retira à la campagne, où le besoin de se distraire lui fit chercher une occupation dans la lecture. L'ouvrage de Pierre Bruti contre les juifs venait de paraître, et après l'avoir lu il forma le projet d'en extraire les passages les plus piquants, et de les réunir à d'autres tirés d'ouvrages composés dans les mêmes vues, afin d'en former un corps de doctrine auquel les sectateurs de la loi de Moïse n'eussent rien à oppo-

ser. Il travailla quatorze ans à cet ouvrage, et mourut avant d'y avoir mis la dernière main, en 1517, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Daniel, son fils, le publia sous ce titre : *Fini Hadriani Fini Ferrariensis* (1), *in Judæos flagellum ex sacris scripturis excerptum*, Venise, 1538, in-4°. Ce gros volume est rare et très recherché, parce qu'on l'annexe à la collection des Aldes. Quelques bibliographes citent d'autres éditions de cet ouvrage ; mais Dav. Clément prouve que les unes sont imaginaires, et que l'existence des autres est très douteuse, puisqu'on ne les trouve exactement décrites dans aucun catalogue. — FINO (DANIEL), fils du précédent, né à Ferrare en 1473, remplit les fonctions de secrétaire et trésorier de cette ville. Il cultivait la littérature avec quelque succès, et a composé de petites pièces de vers en latin et en italien. On peut consulter pour plus de détails le tome Ier. des *Mémoires historiques des littérateurs ferrarais*, par Barotti.

W—s.

FINO (ALEMANIO), né à Bergame dans le 16e. siècle, s'est acquis une réputation durable par ses ouvrages. Tiraboschi lui donne le titre d'excellent historien, et il le mérite autant par l'exactitude et la fidélité de ses récits, que par la correction et l'élégance de son style. Fino cultivait aussi la poésie et l'éloquence avec succès ; il harangua en latin et en italien Jérôme Diedo, premier évêque de Crème, lors de son entrée solennelle dans cette ville, en 1580. Il remplissait depuis plusieurs années une place de magistrature à Crème, et il y mourut vers 1586. On a de lui : I. *La historia di Crema raccolta da gli annali di Pietro Terni*, Venise, 1566, in-4°. Cette première édition ne contient que sept livres; celle de 1571, in-8°., est augmentée du huitième et du neuvième, et on peut la compléter en y joignant le dixième livre, publié après la mort de l'auteur, par Numa Pompilio Fino, Lodi, 1587, in-8°. Cette histoire, qui est très-estimée, a eu d'autres éditions; mais la meilleure est celle de Crème, 1711, in-8°., dans laquelle on a réuni les ouvrages suivants : II. *Seriane* (1) *nelle quale si discorre intorno a molte cose contenute nella sua historia di Crema*, Brescia, 1576 ; 2e. partie, 1580, in-8°. C'est une réponse aux critiques que François Zava avait faites de l'histoire de Crème. III. *Scelta di uomini usciti da Crema*, Brescia, 1581, in-8°. On trouve à la suite de cet ouvrage les deux harangues prononcées par Fino à l'entrée de l'évêque ; mais elles n'ont pas été réimprimées dans l'édition de Crème qu'on vient de citer. On connaît encore de Fino : IV. *La guerra d'Atila, flagello di Dio, tratta d'all' archivio de' principi d'Este, con la dichiaratione d'alcune voci oscure*, Venise, 1569, in-12. Il est en outre l'éditeur d'un *Recueil des harangues* prononcées en différentes circonstances par les ambassadeurs du Crémasque, depuis la réunion de ce pays à la république de Venise, 1572, in-8°. Il a traduit du latin en italien *la Description de l'île de Madère*, par Jules Landi, Plaisance, 1574, in-8° ; et enfin il a ajouté des *Tables* assez amples à l'*Istoria Venetiana* du Bembo,

(1) Ce titre semblerait indiquer que le mot Hadrianus serait un prénom plutôt qu'un nom de patrie. Au dessous du titre on voit le portrait de l'auteur avec ces deux vers :

Bis Finus, bis vivo, bis est mea imago superstes :
Libro animi impressa est ; corporis hâc tabulâ.

(1) Ce mot est tiré du fleuve *Serio* qui passe à Crème, et qui a depuis donné son nom au département dont Bergame a été fait le chef-lieu.

Venise, Ziletti, 1570, in-4°. Apostolo Zeno, dans ses remarques sur Fontanini, assure que cette édition est la même que celle qu'avait donnée Scotto, dix-huit mois auparavant, et que Ziletti, pour la rejeunir, s'est borné à en changer le frontispice, la dédicace, et à y ajouter les tables dressées par Fino. W—s.

FINOT (Raymond), naquit à Beziers en 1637. Après avoir pris le doctorat à Montpellier, il vint se soumettre à la même épreuve à Paris, où son génie l'appelait à exercer sa profession dans laquelle il excella comme praticien. Il n'a rien écrit, ou du moins aucun ouvrage de lui ne nous est parvenu. Finot était médecin du prince de Condé (Henri-Jules), et fut, auprès de ce prince, le protecteur du célèbre Hecquet, dont il était l'ami très dévoué et le conseil. La muse satirique a versé son fiel sur Finot; mais ce n'était ni la personne privée, ni l'habile médecin qui étaient l'objet de ces épigrammes; c'était l'homme heureux, contre lequel l'envie s'exerçait. Finot né avec une constitution très faible, qui faisait incessamment craindre pour sa vie, la prolongea cependant, par un artifice dont le grand médecin seul possède le secret, jusqu'à l'âge de soixante-douze ans. Il mourut à Paris le 28 septembre 1709. F—r.

FIOCCO (André-Dominici), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, s'est fait connaître par un ouvrage attribué dans un temps à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste, et dont le nom se retrouve souvent dans les ouvrages anciens. C'est comme historien qu'il est cité par Suétone, Pline le Naturaliste, Censorinus, Fulgence, Tertullien et St. Jérôme. Ce dernier lui attribue des ouvrages de poésie: Plutarque, Lactance, Diomèdes, Tranquillus dans la vie de Térence, Priscien, Macrobe et Nonius ont vanté ses talents. Indigne de la plume de Fenestella, l'ouvrage de Fiocco *De romanis potestatibus, sacerdotiis et magistratibus Libri duo*, ne pouvait produire une longue illusion; il parut d'abord sous le nom de Fenestella, sans date ni nom de lieu, in-4°. puis à Milan, 1477, petit in-4°. Cette édition, la plus recherchée du grand nombre de celles que l'on a faites de cet ouvrage, en est, selon M. de Marolles, la plus ancienne. Jules Witsius, jurisconsulte de Bruges, fut le premier qui le publia sous le nom de son véritable auteur, Anvers, 1561, in-8°.; il fait partie de beaucoup de recueils plus ou moins estimés, et fut traduit en Italien par Fr. Sansovino, Venise, 1547, in-8°. G. F—r.

FIORAVANTI (Leonard), médecin, chirurgien et alchymiste du 16e. siècle, naquit à Bologne. En 1548, il se rendit à Palerme, où il exerça sa profession pendant deux années; alors il s'embarqua sur une flotte espagnole pour l'Afrique, revint à Naples en 1555, alla ensuite à Rome, puis à Venise. De retour à Bologne, il y fut proclamé docteur, comte et chevalier, titres auxquels il attachait une grande importance, et dont il n'oubliait jamais de se décorer. Avec des talents médiocres et une extrême jactance, Fioravanti s'acquit une réputation brillante, et la conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 4 septembre 1588. On retrouve dans ses écrits, qui sont assez nombreux, la forfanterie qu'il mettait dans ses discours: chaque page offre les traces d'une vanité ridicule. L'auteur raconte avec emphase tantôt l'histoire d'une opération regardée jusqu'à lui comme impossible, tantôt la guérison d'une maladie dés-

pérée. Il se vante d'avoir recollé des nez complètement arrachés, d'avoir excisé des rates, réuni des plaies énormes au moyen de la suture; il prodigue sans pudeur des éloges fastueux à son baume, à son élixir, à ses poudres, à ses arcanes; en un mot, sa conduite fut celle d'un empirique, et presque d'un charlatan. Toutefois, ses ouvrages furent accueillis plus favorablement que ne l'auraient été ceux d'un observateur judicieux, d'un praticien modeste. I. *Lo specchio di scienza universale libri tre*, Venise, Valgrisi, 1564, in-8°; ibid., 1592, 1609; traduit en latin, Francfort, 1625, in-8°; en français, par Gabriel Chappuis, 1584, in-8. II. *Del reggimento della peste*, Venise, 1565, in-8°.; ibid., 1571, 1594, 1626, traduit en allemand, Francfort, 1632, in-8°. III. *Li capricci medicinali*, Venise, 1568, in-8°.; ibid., 1582, 1665. IV. *Il tesoro della vita umana*, Venise, 1570, in-8.; ibid., 1582, 1620. V. *Il compendio dei secreti razionali intorno alla medicina, chirurgia ed alchimia*, Venise, 1571, in-8°.; ibid., 1666; Turin, 1580, in-8°.; traduit en allemand, Darmstadt, 1624, in-8°. VI. *La fisica, divisa in quattro libri*, Venise, 1582, in-8°.; ibid., 1603, 1629; traduit en allemand, Francfort, 1618, in-8°. VII. *La cirugia, distinta in tre libri, con una giunta di secreti nuovi*, Venise, 1582, in-8°.; ibid., 1595, 1679. Ce livre est, au jugement de Haller, une rapsodie informe, qui n'a guère de chirurgical que le titre. C.

FIORAVANTI (Jérôme), en latin *Floravantius*, jésuite, né à Rome en 1555, fut admis dans la société à l'âge de dix-sept ans, et chargé d'enseigner la rhétorique et la théologie dans différents colléges. Il s'était particulièrement appliqué à l'étude des langues, et il parlait avec une égale facilité l'italien, le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe et le syriaque. Ses talents furent récompensés par la place de recteur du collége des Anglais, et ensuite de celui des Maronites à Rome. Le pape Urbain VIII qui avait beaucoup d'estime pour ce savant religieux, le choisit pour son confesseur. Fioravanti mourut à Rome le 9 octobre 1630, à l'âge de soixante-quinze ans. On a de lui : I. *De beatissimâ trinitate libri tres*; *primus contrà hæreticos*, *secundus scholasticos*, *tertius gentiles*. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions. La première a paru, suivant Buneman, en 1604, mais il n'en indique ni le format, ni le lieu de l'impression; la seconde a vu le jour à Mayence, 1616, in-4°.; la troisième est de Macérata, 1618, in-4°. : David Clément dit qu'elle est très rare; et la quatrième de Paris, 1624, même format. II. *Explanatio in nonnulla sacræ scripturæ loca*, Anvers, Moret; III. une *Somme abrégée de la théologie morale*, manuscrite. — Alexandre Fioravanti, prédicateur et docteur en théologie, naquit à Bologne, dans le 16e. siècle, de parents distingués par leurs emplois. Il entra dans l'ordre des capucins, et ne s'y distingua pas moins par la pureté de ses mœurs et son zèle pour la foi que par ses talents pour les sciences physiques. Il mourut vers 1585, dans un âge peu avancé. On a de lui : I. des *Commentaires sur la physique d'Aristote*, manuscrits; II. *De modo practicandi retiarium mathematicum, eò quod ad retis similitudinem sit expansum*, Venise, 1585, in-4°. Le P. Chérubin Sandoli, son confrère, fut l'éditeur de cet ouvrage. — L'abbé Benoît Fioravanti ou Floravantes, a été l'édi-

teur de la collection des monnaies papales, publiée sous ce titre : *Antiqui Romanorum pontificum denarii, à Benedicto XI ad Paulum III, editi à Joanne Vignolio, tertiâ sui parte aucti, et notis illustrati.* Rome 1734-38, 2 vol. in-4°. L'ouvrage de Vignoli, publié en 1709, était devenu rare. Le premier volume contient les monnaies des papes depuis Adrien Ier. (772), jusqu'à Pascal II (1099); l'autre en donne la suite, avec quelques médailles portant l'inscription S. P. Q. R. Celles du premier volume ne sont qu'au nombre de cinquante, assez bien gravées en taille-douce, avec des explications fort détaillées; mais il y a beaucoup de papes dont les monnaies sont en blanc, aucune n'étant parvenue jusqu'à nous, quoiqu'il y en ait deux du pape Adrien Ier. — Jacques FIORAVANTI, noble de Pistoie, s'appliqua aux recherches des antiquités de sa patrie, et mit au jour le résultat de son travail sous ce titre : *Memorie storiche della città di Pistoja.* Lucca, 1758, in-fol. W—s.

FIORDIBELLO (ANTOINE), né à Modène vers 1510, d'une famille ancienne et considérée, s'appliqua d'abord à l'étude du droit par déférence pour la volonté de son père; mais le peu de progrès qu'il faisait dans cette science, détermina enfin ses parents à ne plus gêner sur inclination, qui le portait vers la littérature. Il n'était âgé que de vingt-trois ans, lorsque le célèbre Sadolet, alors évêque de Carpentras, lui fit offrir la place de son secrétaire. Ce savant homme démêla bien vîte les rares dispositions du jeune Fiordibello, et se plut à les cultiver. Il le chargea de faire l'oraison funèbre du pape Clément VII, et cette pièce, composée et apprise dans l'espace de quelques jours, n'en fut pas moins reçue avec de grands applaudissements. Fiordibello accompagna à Rome le neveu de Sadolet, qui allait y présenter ses hommages au nouveau pontife, et il demeura quelques années dans cette grande ville, pour y profiter des ressources qu'elle lui offrait. Il se rendit à Padoue en 1538, dans le désir de suivre les leçons des célèbres professeurs dont s'honorait alors l'Université, et il y fut accueilli par le Bembo avec la plus tendre amitié. Ce ne fut qu'en 1541 qu'il rejoignit Sadolet à Carpentras, et depuis ce moment il ne s'en sépara plus. Il retourna à Rome en 1542, avec son illustre patron, et l'accompagna en France lorsque Paul III le députa vers François Ier., pour engager ce prince à terminer ses querelles avec Charles-Quint. La mort de Sadolet priva Fiordibello de son unique appui; le respect qu'il conservait pour sa mémoire, l'engagea à faire le voyage de Carpentras, uniquement dans le but de recueillir ses lettres, dont il publia une très bonne édition à Lyon, en 1550, précédée de la vie de Sadolet, ouvrage dans lequel il cherche à exprimer toute sa reconnaissance pour son bienfaiteur. Fiordibello jouissait de quelques bénéfices, mais n'était point attaché à l'état ecclésiastique. Il reçut les ordres sacrés à l'âge de 59 ans, et suivit, peu après, au concile de Trente, le cardinal Crescenzi, en qualité de son secrétaire. Il eut l'occasion de faire admirer son éloquence dans cette assemblée, en répondant aux discours adressés aux légats, au nom des évêques d'Allemagne. Après la mort de Crescenzi, il s'attacha au cardinal Polus, et l'accompagna en Angleterre, lors de l'avènement au trône de la reine Marie. Il était de retour à Rome en 1557, et l'année

suivante le pape le nomma à l'évêché d'Avello, dans le royaume de Naples; il s'en démit au bout de trois ans, ne pouvant plus résider dans son diocèse, à raison d'une charge qu'on venait de lui confier dans les bureaux de la secrétairerie apostolique. Il se retira en 1567 à Modène, et y mourut le 25 avril à l'âge d'environ soixante-quatre ans. L'abbé Costanzi a écrit sa vie avec autant d'exactitude que d'élégance. On ne doit pas s'étonner si Fiordibello n'a laissé que quelques opuscules; les emplois qu'il a constamment remplis ne lui ont pas permis de se livrer à son goût pour l'étude. On connaît de lui : I. *Ad Carolum V, Romanorum imperatorem oratio*, Rome, 1536, in 4°., et Leyde, 1609. Ce discours fut composé au sujet de l'arrivée de l'Empereur à Rome, mais on ignore s'il a été prononcé; II. *Oratio de concordiâ ad Germanos*, Lyon, 1541, in-4°; III. *De autoritate ecclesiæ liber*, ibid., 1546, in-4°; IV. *Oratio ad Philippum et Mariam reges de restitutâ in angliâ religione*, Louvain, 1545, in 4°. Les trois derniers discours sont imprimés dans les OEuvres de Sadolet (Maïence, 1607, in-8°.), et Roccaberti a inséré celui qui a pour titre: *De autoritate ecclesiæ* dans sa *Bibliothèque pontificale*; V. *Oratio in funere Jacobi Arbutnothii*, Lyon, 1543, in-4°.; VI. *De vitâ Jacobi Sadoleti commentarius*. Cette vie a été réimprimée dans les différentes éditions des Lettres de Sadolet; VII. *Epistolæ*. Les Lettres de Fiordibello étaient dispersées dans les recueils du temps; mais l'abbé Costanzi a pris le soin de les réunir et de les publier en un volume; VIII. *Adversaria seu formulæ pro epistolis pontificiis conscribendis*. Le manuscrit autographe de cet ouvrage est conservé à la bibliothèque Ambrosienne. W—s.

FIORE (Agnello del), sculpteur et architecte, vivait au milieu du 15e. siècle. Il exécuta en 1469, dans l'église cathédrale de Naples, le *Tombeau* du cardinal Rinaldo Piscicello. En 1473 il termina celui de Jean Cicimello dans l'église de St.-Laurent. Cet artiste a exécuté encore dans l'église de St.-Dominique-Majeur de la même ville un autre *Tombeau* qui se trouve placé dans la chapelle de St.-Thomas d'Aquin. P—e.

FIORENTINI (François-Marie), né d'une famille noble de Lucques, cultiva la médecine, la littérature, la théologie, sans s'élever au-dessus de la médiocrité dans ces diverses branches des connaissances humaines. Ses poésies latines et italiennes, fruit prématuré de sa jeunesse, sont complètement oubliées. Parmi ses productions médicales, on remarque des observations sur la peste, sur les jours caniculaires, sur le polype du cœur, et une dissertation intitulée: *De genuino puerorum lacte, mamillarum usu et in viro lactifero structurâ*, Lucques, 1653, in-8°. Dans le genre historique, Fiorentini a écrit une Monographie estimée: *Memorie della gran Contessa Matilda*, Lucques, 1642, in-4°. Ces Mémoires, dont l'archevêque Mansi a donné une édition nouvelle, enrichie de notes, ont été favorablement jugés par le célèbre Leibnitz: *Continent thesaurum præclararum notitiarum, nugis explosis quas vulgò ex se mutuò transcribunt historici.* Fiorentini mourut le 25 janvier 1673, laissant manuscrit le plus considérable de ses ouvrages à son fils Mario, qui le publia sous ce titre: *Hetruscæ pietatis origines, seu de primâ Tusciæ christianitate*, Lucq., 1701, in-4°. C.

FIORI (George), jurisconsulte, né à Milan dans le 15ᵉ. siècle, y professa le droit avec distinction, et mourut vers l'année 1512. Il a écrit en latin l'histoire des guerres qui avaient eu lieu de son temps en Italie et en Allemagne. Cet ouvrage fut imprimé pour la première fois par les soins d'Hugues Picardet, procureur-général au parlement de Dijon, sous le titre suivant : *De bello Italico et rebus Gallorum præclarè gestis libri VI ; scilicet de Caroli VIII expeditione Neapolitanâ libri II; de Ludovici XII expeditione Bononiensi, bello Genuensi et bello Germanico libri IV*, Paris, 1613, in-4°. Les cinq premiers livres ont été insérés par Denis Godefroy dans son *Histoire de Charles VIII*, et par Burmann dans son *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, t. IX. Picardet assure que cette histoire est rédigée avec beaucoup de soin, et qu'on y trouve de quoi réfuter victorieusement Guichardin et les autres écrivains ennemis de la France. — Joseph Fiori, littérateur, né en 1623 à Cefalù en Sicile, fut envoyé à Palerme, où il fit ses premières études avec succès. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence, et y fit des progrès remarquables ; mais son goût naturel l'entraînait vers la poésie, et il y consacrait tous ses loisirs. L'accueil que reçurent ses premiers essais dans ce genre le flatta, mais ne le détourna point de l'exécution du plan de conduite qu'il s'était tracé. Il avait résolu d'apprendre les mathématiques, et il employa à cette étude ses heures de récréation. Il étudia ensuite de la même manière l'astronomie et enfin l'astrologie judiciaire. L'étude de cette science chimérique lui fut fatale; car ayant cru trouver dans de certains calculs qu'il mourrait à la fleur de son âge, il fut frappé de cette idée au point de devenir malade. Il n'en travailla qu'avec plus d'ardeur pendant quelques mois; mais enfin obligé, par l'excès de l'épuisement, de s'interdire toute occupation sérieuse, il retourna à Cefalù, et y mourut dans les bras de ses parents inconsolables, le 30 novembre 1646, à vingt-trois ans. Vincent Auria, son ami, recueillit ses *Poésies italiennes et latines*, et les publia à Venise, 1651, in-12, avec la Vie de l'auteur et des notes. On trouve quelques *Canzoni Siciliane* de Fiori, dans le Iᵉʳ. volume des *Musæ siculæ*, Palerme, 1647 et 1662, in-12. W—s.

FIORITO (Augustin), docteur en médecine, né à Mazzara en Sicile dans le 16ᵉ. siècle, pratiqua l'art de guérir, et en donna des leçons dans sa patrie avec un grand succès. Il s'était aussi appliqué à l'étude de la philosophie, qu'il enseigna également avec beaucoup de réputation. Il mourut en 1590, laissant plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres la *Topographie de Mazzara*. — Augustin Fiorito, de la même famille que le précédent, naquit à Mazzara en 1580, fut admis dans la société des jésuites, et chargé d'enseigner la langue grecque aux jeunes profès du collége de Palerme. Une mort prématurée l'enleva en 1613, à l'âge de trente-trois ans. Fiorito avait recueilli et traduit en latin un grand nombre d'opuscules des pères grecs, relatifs à l'histoire ecclésiastique de Sicile. Octave Gaëtan en a inséré la plus grande partie dans ses *Sanctorum siculorum vitæ*, Palerme, 1657, 2 vol. in-fol. On assure que Fiorito avait laissé en manuscrit plusieurs *Tragédies* écrites les unes en grec et les autres en latin. W—s.

FIRENZUOLA (Ange), célèbre auteur italien du 16e. siècle, naquit à Florence, le 28 septembre 1493, d'une famille originaire du bourg de Firenzuola, situé au pied des Apennins, entre Bologne et Florence. Son bisaïeul était venu s'établir dans cette dernière ville, sous la protection de Cosme de Médicis; son aïeul y avait acquis droit de cité et l'avait transmis à sa famille sans autre nom que celui de Firenzuola, tiré du lieu de leur origine. C'est sans fondement que Negri, et d'après lui Niceron et quelques autres, donnent à cette famille le nom de Nannini. Ange fit une partie de ses études à Sienne et l'autre à Pérouse, où il se lia d'amitié avec le fameux Pierre Arétin. Il le retrouva ensuite à Rome, où il suivit quelque temps, mais sans profit pour sa fortune, la carrière du barreau, et l'on voit par quelques lettres qu'ils s'écrivirent, que les mœurs de Firenzuola ne valaient pas beaucoup mieux que celles de son ami. On assure cependant qu'il prit l'habit des religieux de Vallombreuse, et qu'il obtint successivement dans cet ordre les deux abbayes de Ste.-Marie-de-Spolete et de S.-Sauveur-de-Vajano. Tiraboschi répugne à le croire : non seulement, dit-il, sa vie ne fut pas digne d'un religieux, mais il n'y a aucune trace, ni du temps où il entra dans l'ordre, ni de celui où il fit profession, ni du séjour qu'il ait fait dans aucun monastère; quant aux deux abbayes qu'on dit qu'il avait obtenues, il peut n'en avoir été qu'administrateur ou commendataire, etc.; mais il paraît que ces doutes ont peu de force contre les assertions de tous les auteurs qui ont écrit la vie de Firenzuola : on cite des actes où il est désigné positivement sous le titre d'abbé, et un chapitre général où tous les prélats de son ordre se réunirent, et où il assista comme eux. L'Arétin lui dit aussi dans une de ses lettres : « Je vous ai « connu écolier à Pérouse, citoyen à » Florence, et prélat à Rome. » Quoi qu'il en soit, il fut à Rome de la joyeuse académie des Vignerons, qui florissait vers l'an 1530, sous le pontificat de Clément VII. Après la mort de ce pape, il alla passer quelque temps à Florence, et ensuite à Prato. Les ouvrages qu'il y écrivit, soit en vers, soit en prose, portent tous l'empreinte d'un esprit vif, naturellement porté à la satire et à la licence, et qui, en dépit de son état, cédait sans scrupule à ces deux penchants. On ignore le temps précis où il mourut; mais ses ouvrages ne furent publiés que quelques années après sa mort, et les épîtres dédicatoires des deux premiers éditeurs sont datées de 1548. Ses œuvres ont été réimprimées plusieurs fois, tantôt séparément, tantôt ensemble. La meilleure édition et la plus complète est celle de Florence, 1763, en 3 volumes in-8°. Le premier volume contient plusieurs opuscules en prose; les *Discours des Animaux*, imitation libre d'un ancien recueil de fables orientales; les *Entretiens d'amour*, précédés d'une épître en l'honneur des dames, et suivis de huit *Nouvelles* dans le genre de celles de Boccace, et qui n'y ressemblent pas moins par la licence que par l'élégance du style; une petite dissertation grammaticale contre les nouvelles lettres que le Trissin avait voulu introduire dans l'écriture italienne, et un dialogue galant *sur les beautés des dames*. Il parut dans le même siècle deux traductions françaises du morceau contenu dans ce volume; l'une intitulée : *Plaisant et facétieux Discours sur les Animaux*, etc., Lyon, Gabriel Cottier, 1556, in-16; l'autre : *Deux Livres de philosophie fabuleuse. Le pr.-*

mier prins des Discours de M. Ange Firenzuola Florentin, etc., par Pierre de La Rivey, Champenois. Lyon, Benoît Rigaud, 1579, in-16. Le Discours *sur les beautés des dames* fut aussi traduit, sous ce même titre, par Jean Pallet, Saintongeois. Paris, Abel Langelier, 1578, in-8°. Le second volume est rempli tout entier par une imitation de l'*Ane d'or d'Apulée*, où le traducteur se substitue lui-même à la place du Lucius de l'auteur latin, met la scène en Italie, et sème les aventures du roman de détails qui lui sont personnels. Le troisième volume est divisé en deux parties; l'une contient les *rime* ou poésies diverses, dont les plus nombreuses et les meilleures sont satiriques et dans le genre burlesque; l'autre, deux comédies en prose, *i Lucidi*, qui sont imités des *Ménechmes* de Plaute, *et la Trinuzia*, pièce à triple intrigue et fort libre, qui a plus d'un rapport avec la *Calandria* du cardinal Bibbiena. Ces deux comédies, ainsi que les autres écrits en prose du Firenzuola, font autorité dans la langue, et sont souvent citées dans le grand vocabulaire de la Crusca.

G—É.

FIRMIAN (Charles, comte de), administrateur du gouvernement général de la Lombardie autrichienne, dans la dernière moitié du 18e. siècle, était né, en 1718, d'une très noble famille, les uns disent à Trente, les autres à Kromnetz, dans le Tyrol. Les heureuses dispositions que dans son enfance il montra pour l'étude, furent secondées par son père qui lui donna d'excellents précepteurs, et le fit voyager de la manière la plus utile pour son instruction. Ses voyages lui procurèrent effectivement beaucoup de connaissances, surtout par les liaisons qu'il contracta avec les savants de plusieurs pays, et notamment avec Vitriarius en Hollande, et Montfaucon à Paris. Appelé ensuite à Vienne par l'empereur Charles VI, qui l'avait nommé membre de son conseil aulique, il n'y resta pas long-temps, parce que ce prince mourut bientôt après. Le comte de Firmian partit alors pour Rome, où il eut occasion de satisfaire et d'épurer son goût naturel pour les beaux-arts, comme aussi de s'instruire encore davantage, avec le secours du cardinal Orsi, dans les deux sciences qu'il affectionnait le plus, celle du droit et celle de l'histoire. L'avènement de François Ier. au trône impérial ramena le comte de Firmian à Vienne, pour y reprendre sa charge; et dans le séjour qu'il y fit, il passait toutes ses heures de loisir avec le célèbre Métastase. Quand Marie-Thérèse prit les rênes du gouvernement, le comte de Kaunitz, son premier ministre, l'ayant informée du talent de Firmian dans les affaires diplomatiques, elle l'envoya en qualité d'ambassadeur à Naples, où il reçut de la cour plusieurs témoignages d'une estime toute particulière. Le pape Benoit XIV ne lui en accorda pas moins, lorsqu'il remplit ensuite auprès de lui les mêmes fonctions. La considération qu'il s'était acquise par sa sagesse et ses talents dans ces deux missions, porta l'impératrice à le créer administrateur du gouvernement général de la Lombardie autrichienne pendant la minorité de l'archiduc Ferdinand, à qui elle voulait faire épouser la princesse Beatrix d'Este. Dans tout le cours de ce ministère difficile, qu'il commença d'exercer en juin 1759, le comte de Firmian se distingua tellement par son amour de la justice et par son zèle pour le bonheur des peuples, que son nom était cité avec vénération comme celui d'une nouvelle providence, dans toute la Lombardie. La cour de Vienne le com-

bla d'honneurs; il fut décoré de l'ordre de la Toison-d'or, nommé lieutenant et vice-gouverneur des duchés de Mantoue, Sabionetta, de la principauté de Bozzolo, avec le titre de ministre plénipotentiaire impérial près le gouvernement-général de la Lombardie autrichienne, alors entre les mains de l'archiduc Ferdinand, et de commissaire impérial et plénipotentiaire en Italie, etc. Au milieu des richesses considérables que lui procurait tant d'élévation, il les employait presque toutes à contenter sa passion pour les sciences et les arts. Sa bibliothèque devint une des plus belles parmi les plus remarquables bibliothèques particulières de l'Europe. On y comptait plus de quarante mille volumes (1); il y en avait au moins six cents relatifs au droit naturel et au droit des gens; et c'était ceux-là que le comte de Firmian avait le plus souvent dans les mains. Le cabinet de tableaux, de médailles et de gravures qu'il se forma, devint un des plus renommés : le nombre seul des estampes y passait vingt mille. Pavie lui doit d'avoir vu fixée dans ses murs la principale école de la Lombardie, son antique université, dont il agrandit l'édifice, et dans laquelle en outre il érigea des chaires de sciences et d'arts; il l'enrichit encore d'une bibliothèque bien fournie, d'un jardin botanique, d'un laboratoire de chimie, d'instruments de physique, et de cabinets d'histoire naturelle et d'anatomie. Protecteur des sciences, des lettres et des arts, il les fit refleurir en Lombardie; et, quoiqu'il fût lui-même excellent littérateur et savant distingué, il évita toujours de le paraître avec ostentation. Agréable dans sa conversation, dans ses manières, et même dans sa physionomie, il accueillait tout le monde avec douceur et bienveillance. Malgré tant de qualités propres à lui concilier tous les cœurs, il fut en butte aux censures amères de ceux qui avaient à se plaindre des réformes ecclésiastiques, peut-être nécessaires, que la cour de Vienne fit par son entremise en Lombardie. Mais ces réformes ne devaient réellement pas faire suspecter sa piété. Il se montra religieux jusqu'à la fin de ses jours, arrivée à Milan, le 20 juin 1782. Son ami, le comte de Wilzeck, qui lui succéda dans la charge de premier ministre, fit mettre à l'endroit de sa sépulture un beau médaillon en bronze portant son effigie. On consacra d'ailleurs sa mémoire dans divers ouvrages biographiques; et deux Eloges de sa vie furent donnés au public, l'un en italien par le comte Jean-Bapt. Gérard d'Arco, et l'autre en latin par Ange Theodore Villa, professeur à l'université de Pavie. G—N.

(1) Le catalogue en a été publié sous le titre de *Bibliotheca Firmiana*, Milan, 1783, en part. grand in-4°.; un volume est consacré aux livres anglais, un aux médailles, un aux manuscrits et un aux estampes.

FIRMICUS (MATERNUS JULIUS), écrivain latin, a vécu sous les successeurs du grand Constantin. Il composa, vers l'an 345, un ouvrage fort estimé, intitulé : *Des erreurs des religions profanes*, qui nous est parvenu, et sur lequel il existe des notes de Jean Wouver. On attribue encore à Firmicus huit livres sur l'astronomie, imprimés d'abord par Alde Manuce, en 1501, et réimprimés plusieurs fois depuis : mais ce dernier ouvrage a occasionné des discussions. En convenant qu'il est d'un écrivain nommé Julius Firmicus, plusieurs critiques ne sont pas d'accord que ce soit le même que l'auteur des *Erreurs des religions profanes*. L—S—E.

FIRMILIEN (ST.), évêque de Césarée en Cappadoce, au 3e. siècle, était né dans cette province; et issu

d'une famille illustre; il se lia avec Origène d'une amitié étroite. On croit même que ce fut Origène qui le convertit à la foi, et l'instruisit dans la science du salut. Tous deux travaillèrent à la conversion de S. Grégoire le Thaumaturge, qui étudiait la philosophie sous Origène. On ignore en quelle année Firmilien fut fait évêque, mais on conjecture qu'il l'était déjà en l'année 231, puisque dès-lors sa réputation était faite, et qu'on parlait de lui comme d'un homme célèbre dans l'Eglise. De son temps le schisme de Novatien infestant l'église d'Antioche, Firmilien et Théocrite de Césarée prièrent St. Denys d'Alexandrie de se trouver avec eux dans cette ville pour voir quel remède on pourrait apporter à ce mal. Les églises, d'un vœu unanime, rejetèrent cette erreur nouvelle, et Firmilien eut la gloire d'y avoir beaucoup contribué. Il partagea cependant le sentiment de St. Cyprien et des églises d'Afrique au sujet de la rebaptisation des hérétiques. Il lui écrivit, en 252, une lettre très forte, où il blâme le pape Etienne, en reconnaissant toutefois qu'il est dans l'unité de l'église catholique : cette lettre se trouve parmi celles de St. Cyprien. Etienne ne fut pas aussi indulgent envers Firmilien, avec lequel il déclara qu'il ne voulait plus communiquer. On sait que ce débat se termina heureusement, et que la paix de l'Eglise ne fut point rompue. Firmilien assista, en 264, à un concile d'Antioche contre l'erreur de Paul de Samosate, qui en était évêque. Il paraît qu'il y présidait; il présida du moins à l'un de ceux qui furent tenus à cette occasion. Paul chercha à pallier son hérésie; il promit même de se corriger. Firmilien et les Pères du concile voulurent bien se contenter de ses promesses. Bientôt, cependant, ils surent que cet hérésiarque persistait dans son erreur. Un nouveau concile s'assembla vers la fin de l'an 269, où il fut déposé. Firmilien s'était mis en route pour s'y rendre; mais arrivé à Tarse, il y mourut dans un grand âge, et, à ce qu'on croit, le 23 octobre, jour auquel on célèbre sa fête : l'année du concile fixe celle de sa mort. St. Basile lui attribue plusieurs ouvrages. Ce Père, St. Denys d'Alexandrie, Eusèbe, Théodoret, St. Grégoire de Nysse, regardent St. Firmilien comme un des plus saints évêques d'Orient. L—Y.

FIRMIN (St.), premier évêque d'Amiens, était né à Pampelune vers le milieu du 3e. siècle. Il fut instruit des vérités de la religion par S. Honeste, qui l'admit ensuite à recevoir le baptême. Après avoir passé sept années sous la discipline de cet illustre prélat, St. Firmin vint prêcher l'Evangile à Beauvais, et de là à Amiens, où son zèle pour la foi lui mérita la couronne du martyre en 287. Son corps, qui avait été déposé à Péquigny, fut transféré à Saint-Denis par ordre de Dagobert Ier. Le récit de cette pieuse cérémonie, par un auteur contemporain, a été inséré dans l'*appendix* aux œuvres de Guibert, abbé de Nogent. Un anonyme a écrit au 7e. siècle la vie de St. Firmin; mais il s'est acquitté de cette tâche avec peu de discernement; elle a cependant été imprimée avec des notes critiques du P. Suysken, dans le recueil de Bollandus. L'église célèbre le 25 septembre la fête de St. Firmin. — St. Firmin, le Confesseur, 3e. évêque d'Amiens. Sa vie, composée par un anonyme au 13e siècle, n'est qu'un tissu de fables auxquelles on ne peut accorder la moindre confiance. Il s'éleva, vers le milieu du 18e. siècle, une contestation entre les chanoines de la cathédrale d'Amiens et les moines de

Saint-Acheul, au sujet de la possession des reliques de St. Firmin. Cette affaire donna lieu à plusieurs écrits; mais enfin elle fut terminée par une décision de l'évêque d'Amiens, qui prononça en faveur des chanoines. La vie de saint Firmin le Confesseur a été insérée, avec des notes du P. Stilting, dans le recueil de Bollandus, au 1er. septembre. — FIRMIN (St.), 3e. ou 4e. évêque de Mende. Les savants auteurs de *la Gallia christiana* n'ont pu découvrir aucune circonstance de la vie de ce prélat, et ils n'osent pas même déterminer l'époque où il a occupé le siège de Mende. On croit cependant que ce fut à la fin du 4e. siècle. Son corps fut trouvé à la Canourgue, et transféré à l'abbaye St.-Victor de Marseille, où il était encore exposé à la vénération des fidèles il y a quelques années. L'église célèbre sa fête le 14 janvier. — FIRMIN (St.), 7e. évêque de Verdun, né à Toul dans le 4e. siècle, était parent de saint Loup évêque de Troyes, et de saint Pulchronius l'un de ses prédécesseurs. Il était déjà avancé en âge lorsqu'il succéda à saint Possessor; il gouverna son diocèse avec sagesse, et montra un zèle ardent pour le maintien de la foi. Sa charité était si grande, que dans une disette il distribua toutes ses provisions aux pauvres, ne se réservant pas même le nécessaire. La ville de Verdun, qui s'était révoltée contre Clovis, étant menacée d'un siège, il tomba malade de frayeur, et mourut en 502, la nuit même où la place fut investie. Le corps de St. Firmin resta déposé dans l'église des Saints-Apôtres jusqu'en 950, que l'évêque Bérenger en permit la translation à l'abbaye de Flavigny, sur la Moselle. — FIRMIN (St.) évêque d'Usez, était petit-fils de Ferréol Tonnance (*Voy.* FERRÉOL), préfet des Gaules. Il naquit au château de Trévidon, en 509, fit ses études à Narbonne, et se rendit ensuite près de saint Florin, son oncle, évêque d'Usez, pour l'aider dans l'administration de son diocèse. Après la mort du saint évêque, Firmin fut élu en sa place, et continua de gouverner son église avec beaucoup de zèle. Il assista au concile d'Orléans en 541, et au synode qui se tint dans la même ville en 549, le plus nombreux qu'on eût encore vu dans les Gaules, et enfin au second concile de Paris, en 551. Saint Firmin mourut le 11 octobre 553, jour où sa fête est indiquée dans le *Martyrologe romain.* Un passage du poëme d'Arator, intitulé: *Acta apostolorum*, prouve que la réputation de St. Firmin s'était étendue dans toute l'Italie; il avait été lié de la plus tendre amitié avec St. Césaire, évêque d'Arles, et on croit qu'il a eu part à la Vie de cet illustre prélat. W—s.

FIRMIN (THOMAS), philanthrope anglais, naquit à Ipswich dans le comté de Suffolk, en 1630. Il fut mis en apprentissage à Londres chez un fabricant de toiles; et lorsque le temps de cet apprentissage fut expiré, il s'établit avec un fonds qui n'excédait pas 100 livres sterl., mais qu'il augmenta bientôt considérablement par une industrie et une activité qu'aiguillonnait non l'amour de l'argent, mais le plus noble esprit de bienfaisance. Les témoignages qu'il donna de cette disposition généreuse lui méritèrent l'estime et l'amitié de plusieurs personnages éminents, particulièrement de l'archevêque Tillotson, et il fit servir sa considération personnelle à augmenter ce fonds que les pauvres trouvaient dans sa fortune, mais qui bien que considérable n'avait pu suffire à sa vaste charité. Elle eut l'occasion de s'exercer dans deux événements désastreux et bien rapprochés, la peste

qui ravagea Londres en 1665, et l'incendie de cette ville en 1666. Il dépensa en charités des sommes incroyables; mais il n'avait pas besoin d'être excité par des désastres éclatants : la misère, quelle qu'elle fût, mais surtout celle qui se cache, avait droit à sa sollicitude. Il secourut des hommes persécutés par Cromwell, et l'estime qu'il inspirait lui facilita les moyens d'adoucir la persécution. En 1676, il transporta son établissement dans le quartier de Little-Britain, dans la vue de donner du travail à de pauvres ouvriers sans ressource qui y fourmillaient. Il achetait du lin et du chanvre, qu'il leur faisait filer et tisser, et, après les avoir payés, vendait l'ouvrage quand et comme il pouvait. En 1682, il établit à Ipswich, son pays natal, une manufacture de toile en faveur des protestants français chassés de leur patrie. Lorsqu'ensuite les proscriptions et les persécutions du roi Jacques conduisirent en Angleterre une multitude de nobles, d'ecclésiastiques et de citoyens irlandais de tous les états, Firmin fut un des plus actifs à les secourir et à provoquer pour eux les bienfaits du peuple anglais. Il reçut à ce sujet une lettre de remercîments signée de l'archevêque de Tuam et de sept évêques, et qui est imprimée dans l'histoire de sa vie. Mais après la révolution, ce fut sur les *non-jureurs* que portèrent ses bienfaits, car c'étaient alors les malheureux; et pour arrêter sa charité, il fallut alarmer son patriotisme, en les lui présentant comme ennemis de l'état. Les opinions religieuses de Firmin étaient, du reste, de celles que favorise un caractère de bienveillance. Né dans une famille calviniste, il s'était tourné vers les dogmes tolérants de l'arminianisme. La reine Marie, charmée de ses vertus et affligée de son hétérodoxie, chargea l'archevêque Tillotson de le convertir. Firmin résista avec sa franchise et sa vivacité ordinaire, et n'en fut pas moins aimé de l'archevêque. Il fut, pendant les vingt dernières années de sa vie, l'un des administrateurs de l'hôpital de Christ-Church à Londres, auquel il procura des donations considérables, et fut nommé en 1693 administrateur de l'hôpital St. Thomas de Southwark. Il fut l'auteur de plusieurs réglements de bienfaisance, encore observés à Londres. Il mourut le 20 décembre 1697, âgé de soixante-six ans. Dans ses dernières années il se déclara ouvertement socinien, et publia les ouvrages suivants en anglais : I. *Histoire abrégée des Unitaires, appelés aussi* Sociniens, *en quatre lettres*, Londres, 1687, in-12; II. *Défense de cette histoire*; III. *De l'analogie qui se trouve entre les Unitaires et l'Église catholique*, Londres, 1697. Il ne fut que l'éditeur de ce dernier ouvrage. On a cru devoir une place dans ce Dictionnaire au nom d'un homme qui exerça toute sa vie la vertu que tant d'hommes plus célèbres se sont bornés à prêcher. Sa *Vie*, publiée en anglais à Londres, 1698, in-8°., est extrêmement rare; Joseph Cornish en a donné une Notice en 1780, in-12.

X—s.

FIRMONT (Henri Essex Edgeworth de), prêtre de l'église romaine, et vicaire général de l'église de Paris, issu d'une famille très considérée du comté de Middlesex en Angleterre, qui, sous le règne de la reine Elisabeth, alla s'établir en Irlande, où il prit naissance, en 1745, au bourg d'Edgeworthtown. La principale circoustance de la vie de cet ecclésiastique se rattache à l'événement épouvantable qui, sur la fin du 18e. siècle, porta l'horreur et l'effroi dans toute

l'Europe, et dont les conséquences funestes se font encore si vivement sentir au moment où l'on écrit cette notice. Ce fut l'abbé de Firmont qui assista, dans ses derniers moments, l'infortuné Louis XVI. Amené en France par les soins d'un père qui avait abandonné la communion anglicane dans laquelle il avait été élevé, le jeune Edgeworth, après avoir fait ses premières études à Toulouse, sous les jésuites, avait embrassé l'état ecclésiastique et était bientôt devenu le modèle des bons prêtres : il eut d'abord la pensée de se consacrer à la propagation de la foi dans les missions étrangères; mais ses amis lui persuadèrent qu'il ne serait pas moins utile à la véritable religion, en la défendant, dans son pays adoptif, contre les attaques chaque jour réitérées de ses nombreux ennemis; et il se détermina à remplir la mission de confesseur dans la capitale. Un zèle aussi charitable ne pouvait être long-temps ignoré : il fut bientôt connu malgré son obscurité, et les ames véritablement pieuses de toutes les classes s'empressèrent de lui donner leur confiance : ses anciens compatriotes qui se trouvaient à Paris le recherchèrent; il parvint même à en ramener plusieurs à la foi catholique, et on lui proposa un évêché en Irlande qu'il ne crut pas devoir accepter. La Providence l'avait destiné au terrible ministère qui devait bien autrement honorer et faire bénir sa mémoire. Une auguste princesse, qui jeune encore et entourée de tous les prestiges de la cour la plus séduisante de l'Europe, s'était élevée aux sentiments de la plus haute piété, madame Elisabeth, sœur du roi, avait choisi l'abbé de Firmont pour son directeur. La révolution, dont les attentats multipliaient tous les jours les fureurs, était arrivée à la dernière violence contre la famille royale; madame Elisabeth était, dans la prison du Temple, l'ange consolateur de son frère, qui prévoyait depuis long-temps le sort qui lui était réservé. Dans leurs communications intimes, elle lui parla de l'abbé de Firmont, alors retiré à Choisy-le-Roi, et déguisé sous le nom d'Essex, depuis les massacres de septembre 1792. Long-temps avant le cruel sacrifice, on lui fit pressentir la charitable mission qu'il auroit à remplir auprès de son roi. Voici le passage d'une lettre que, le 21 décembre 1792, il écrivit à un de ses amis en Angleterre : « Mon malheureux maître a jeté » les yeux sur moi pour le disposer à » la mort, si l'iniquité de son peuple » va jusqu'à commettre ce parricide. » Je me prépare moi-même à mourir; car je suis convaincu que la fureur populaire ne me laissera pas » survivre une heure à cette scène » horrible. Mais je suis résigné; ma » vie n'est rien. Si en la perdant je » pouvais sauver celui que Dieu a placé » *pour la ruine et la résurrection de* » *plusieurs*, j'en ferais volontiers le » sacrifice, et je ne serais pas mort en » vain. » L'odieux procès était commencé au moment où cette lettre fut écrite. Peu de temps avant que l'arrêt fut porté, le roi dit à M. de Malesherbes, qui passait près de lui tous les moments de la journée qui n'étaient pas employés à sa défense : « Ma sœur » m'a indiqué un bon prêtre qui n'a » point prêté serment et que son obscurité pourra soustraire dans la suite » à la persécution. Voici son adresse. » Je vous prie d'aller chez lui, de lui » parler, et de le préparer à venir » lorsqu'on m'aura accordé la permission de le voir. » Puis il ajouta : « Voilà une commission bien étrange » pour un philosophe; car je sais que » vous l'êtes; mais si vous deviez souf-

» frir autant que moi, et que vous dussiez mourir comme je vais le faire, » je vous souhaiterais les mêmes sentiments qui vous consoleraient bien » plus que la philosophie. » Lorsque celui qui occupait alors le ministère de la justice eut annoncé au roi sa condamnation à mort, Louis, entre autres demandes qu'il lui adressa, pria qu'on lui accordât un délai de trois jours pour se préparer à paraître devant Dieu, et la faculté de communiquer librement avec la personne qu'il indiquerait aux commissaires de la commune. Cette personne était l'abbé de Firmont, dont il donna l'adresse au ministre. Celui-ci fit part de la demande à la Convention, qui refusa le sursis, mais consentit que le roi put avoir la personne qu'il avait indiquée pour l'assister dans ses derniers moments. Le ministre, à qui le roi avait donné l'adresse de l'ecclésiastique, le fit venir aux Tuileries, et lui dit : « Louis Capet demande à vous voir; voulez-» vous vous rendre au Temple? — » Oui, sans doute, répondit l'abbé de » Firmont, le désir du roi est un or-» dre pour moi. » Le ministre le fit monter dans sa voiture et le conduisit dans ce lieu de douleur. On le fit monter par un escalier fort étroit, où l'on trouvait de distance en distance des sentinelles ivres qui effrayaient cette triste résidence par leurs jurements épouvantables et par leurs chants odieux. Lorsqu'il put aborder le roi, il était avec le ministre qui avait apporté l'impitoyable réponse de la Convention, et entouré des commissaires municipaux qui veillaient sans cesse auprès de lui; aussitôt qu'il aperçut son confesseur, il fit signe à ses gardiens de s'éloigner, et ils lui obéirent. On consignera ici un extrait de la relation qu'a publiée à cette occasion ce vertueux ecclésiastique. » Jusqu'ici, dit-il, j'avais assez bien » réussi à concentrer les différents » mouvements qui agitaient mon ame; » mais à la vue de ce prince autrefois si » grand et alors si malheureux, je ne » fus plus maître de moi-même. Des » larmes m'échappèrent malgré moi, » et je tombai à ses pieds sans pouvoir » lui faire entendre d'autre langage que » celui de ma douleur. Cette vue l'at-» tendrit mille fois plus que le décret » qu'on venait de lui lire. Il ne répon-» dit d'abord à mes larmes que par » les siennes; mais reprenant tout son » courage : *Pardonnez*, me dit-il, » *monsieur, pardonnez à ce moment* » *de faiblesse, si toutefois on peut le* » *nommer ainsi. Depuis long-temps* » *je vis au milieu de mes ennemis,* » *et l'habitude m'a en quelque sorte* » *familiarisé avec eux; mais la vue* » *d'un sujet fidèle parle tout autre-* » *ment à mon cœur; c'est un spec-* » *tacle auquel mes yeux ne sont plus* » *accoutumés, et il m'attendrit mal-* » *gré moi*. En disant ces mots, il me » releva avec bonté et me fit passer » dans son cabinet. Là, me faisant as-» seoir auprès de lui : *C'est donc à* » *présent*, me dit-il, *monsieur, la* » *grande affaire qui doit m'occuper* » *tout entier; car que sont toutes les* » *autres auprès de celle-là?* » Après avoir ouvert sa conscience à l'abbé de Firmont, l'infortuné prince lui parla de divers objets : il lui lut deux fois son testament, en s'atendrissant sur le passage où il est question de sa famille; il lui fit ensuite diverses questions sur les ecclésiastiques proscrits, et lui demanda ce que plusieurs d'entre eux étaient devenus, en déplorant leur malheureux sort : il rappela ce qu'il avait fait pour ses sujets dont il avait sincèrement désiré le bonheur. « Je suis bien sûr, dit-il, que les Fran-» çais me regretteront un jour : Oui, » je suis sûr qu'ils me rendront justice

» quand ils auront la liberté d'être » justes : mais aujourd'hui ils sont bien » malheureux. » Dans la soirée qui précéda l'affreux sacrifice, l'abbé de Firmont demanda à Louis XVI s'il ne serait pas bien aise d'entendre la messe et de recevoir la communion. Le roi lui témoigna combien il s'estimerait heureux s'il pouvait recevoir cette dernière consolation ; « mais il faudrait » pour cela, ajouta-t-il, avoir la per» mission du conseil du Temple;..... » ils ne la donneront pas; je n'en ai » jamais rien obtenu que ce qu'il leur » était impossible de me refuser. » Le confesseur s'étant chargé de faire luimême cette demande, l'un des commissaires lui répondit : « Il y a trop » d'exemples dans l'histoire de prê» tres qui ont empoisonné des hosties, » pour qu'il soit prudent de vous lais» ser faire ce que vous demandez. — » Vous m'avez fouillé assez rigoureu» sement quand je suis arrivé au Tem» ple, répondit l'ecclésiastique, pour » être bien sûrs que je n'ai point ap» porté de poison avec moi : d'ailleurs » fournissez vous-mêmes les hosties, » alors vous n'aurez pas sujet de crain» dre, puisque tout aura passé par vos » mains. » A cette réponse, les municipaux se regardèrent, passèrent dans une salle voisine, et y appelèrent l'abbé de Firmont un instant après. « Ci» toyen ministre du culte, lui dit l'un » d'eux, la permission que demande » Louis Capet n'a rien de contraire à » la loi, nous consentons à la lui ac» corder; mais à deux conditions : la » première, que vous signerez votre » demande; la seconde, que les céré» monies de votre culte seront termi» nées demain à sept heures, parce » qu'à huit heures Louis Capet doit » partir pour le supplice. » Ces conditions acceptées, l'abbé de Firmont eut un second entretien avec son auguste pénitent; et, le voyant épuisé de fatigue, l'engagea à prendre quelque repos; le roi se coucha à minuit trois quarts, et dormit paisiblement pendant près de cinq heures : il se leva alors, entendit la messe, et reçut la communion aux pieds d'un autel que son valet de chambre Cléry et l'abbé de Firmont avaient dressé dans sa chambre. Les sbires, commandés par le trop fameux Santerre, entrèrent dans son appartement à neuf heures précises : il alla au-devant d'eux avec le calme le plus parfait. « Vous venez me chercher, dit-il » au farouche commandant? — Oui. » — Cela suffit. J'ai besoin d'être » quelques minutes avec mon confes» seur, et je vous rejoins à l'instant. » Il entra dans son cabinet avec l'ecclésiastique. « *Tout est consommé*, mon » cher abbé, lui dit-il, en se jetant à » genoux; *donnez-moi votre béné» diction.* » Il avait cru que son confesseur ne le suivrait pas dans son triste voyage; voyant qu'il ne voulait pas l'abandonner, il lui en témoigna de nouveau toute sa reconnaissance. La voiture dans laquelle, avec Louis et son confesseur, on avait fait monter deux gendarmes, étant arrivée sur la place Louis XV, les bourreaux vinrent ouvrir la portière. Le roi, avant de descendre, mit sa main sur les genoux de son confesseur, et dit aux gendarmes : « Messieurs, je vous recom» mande M. l'abbé ». N'ayant point reçu de réponse, il ajouta : « Je vous » charge de veiller à ce qu'il ne lui » arrive rien après ma mort ». — « C'est bon, c'est bon, dit alors l'un » d'eux, d'un ton brutal, nous en au» rons soin ». Le roi ôta lui-même son habit avant de monter sur l'échafaud. Ce fut dans ce moment que l'abbé de Firmont lui dit : « Fils de » de S. Louis, montez au ciel. (*Voy.*

Louis XVI.) Après l'exécution, le vertueux ecclésiastique descendit, et fit signe aux soldats qui se retirèrent aussitôt, avec une apparence de respect, pour le laisser passer. Il se rendit auprès de M. Malesherbes, à qui il donna tous les détails de cet horrible événement. On a trouvé chez cet illustre magistrat des fragments de ce récit, et de la conversation qu'il eut avec l'abbé de Firmont. Le courage, le calme, la résignation qu'avait montrés Louis XVI, et pendant son procès et dans ses derniers moments, l'avaient frappé au-delà de toute expression. « Il est donc vrai, dit-il, que la » religion seule peut donner la force » de soutenir avec tant de dignité » d'aussi terribles épreuves. » L'abbé retourna le soir même à Choisy-le-Roi, d'où il ne sortit qu'en avril 1795. La terreur continuant de régner sur toute la France, il passa successivement d'un asyle à un autre, demeura long-temps à Baïeux; et réussit, en 1796, à passer en Angleterre. Il y apprend que Monsieur, frère de son roi, est en Ecosse avec quelques serviteurs fidèles; il court leur remettre le dépôt des dernières pensées du roi martyr, et de sa tendre sœur Elisabeth. Après avoir pleuré avec les princes et les sujets fidèles, les malheurs de la France et du meilleur de ses monarques, il quitte une seconde fois sa terre natale, et se rend à Blankenbourg, où Louis XVIII l'avait invité à se rendre. Il resta dix ans près de ce prince. A la suite des combats qui alors ensanglantaient l'Europe, quelques prisonniers français, dont un grand nombre étaient blessés, furent amenés dans la ville qu'habitait le roi; aussitôt le monarque ordonna qu'on cherchât des hommes habiles pour les soigner, et qu'on leur fournît de bons aliments. De leur côté, la reine, les dames de sa suite et madame la duchesse d'Angoulême, étaient occupées à préparer de la charpie pour étancher le sang des blessés français. Pendant ce temps, l'abbé de Firmont se transportait auprès des malades et leur prodiguait les secours de la religion, avec la charité la plus touchante. Un grand nombre furent sensibles à ses exhortations et à ses soins, et moururent en bons chrétiens. Cependant une maladie épidémique se manifesta parmi ces infortunés; le danger que couraient ceux qui en approchaient, au lieu de ralentir le zèle du saint abbé, le rendit plus fervent. Il ne quitta plus les grabats de cette multitude de mourants; la contagion l'atteignit lui-même, et le conduisit au tombeau le 22 mai 1807, à l'âge de soixante-deux ans. Le roi témoigna les plus douloureux regrets à la mort de ce sujet fidèle. M. le duc d'Angoulême suivit à pied le convoi funéraire, et la duchesse son épouse fut présente aux obsèques du seul ami qui eût reçu le dernier soupir de son père. Le roi Louis XVIII composa pour son tombeau l'épitaphe suivante :

D. O. M.
HIC JACET
REVERENDISSIMUS VIR
HENRICUS ESSEX EDGEWORTH DE FIRMONT,
SANCTÆ DEI ECCLESIÆ SACERDOS,
Vicarius Generalis Ecclesiæ Parisiensis, etc.
Qui
Redemptoris nostri vestigia tenens
oculus cæco,
pes claudo,
pater pauperum,
mærentium consolator
fuit.
LUDOVICUM XVI,
ab impiis rebellibusque subditis
morti deditum,
ad ultimum certamen
roboravit,
strenuoque martyri cœlos apertos
ostendit.

E manibus regicidarum
mirâ Dei protectione
ereptus,
Ludovico XVIII
eum ad se vocanti
ultrò occurrens,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ,
necnon et fidelibus sodalibus,
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo.
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die 22 maii mensis
anno Domini 1807,
ætatis verò suæ 62.
Requiescat in pace.

L'oraison funèbre de l'abbé de Firmont, prononcée à Londres le 29 juillet 1807, par M. l'abbé de Bouvens, a été imprimée à Paris, 1814, in-8°., suivie de quelques pièces intéressantes relatives aux prétentions de Buonaparte. B—u.

FIRMUS ou FIRMIUS, fut un de ces empereurs romains éphémères, appelés tyrans parce qu'ils étaient usurpateurs de l'empire sous des souverains légitimes. Il naquit à Séleucie en Syrie, et possédait de grands biens en Égypte. Poussé par la mobilité impétueuse des Egyptiens, il s'empara d'Alexandrie, et ensuite se fit proclamer Auguste, pour soutenir le parti de la fameuse Zénobie, son amie et son alliée, que l'empereur Aurélien avait vaincue. Aurélien marcha contre le rebelle avec sa célérité ordinaire, le battit, emporta d'assaut la forteresse où il s'était retiré, le prit et le fit mettre en croix. Firmus avait d'immenses richesses : il trafiquait avec les Sarrasins, et envoyait dans l'Inde des navires marchands. Il disait publiquement qu'il avait tant de papier, qu'il pourrait nourrir une armée du gain qu'il faisait sur le papyrus et la colle. Des commentateurs de ces mots cités par Vopiscus, prétendent que Firmus disait qu'il avait tant de papyrus et de colle, qu'il pourrait nourrir de ces substances une armée. Il avait possédé deux dents d'éléphants longues de dix pieds romains. Elles tombèrent entre les mains d'Aurélien, ensuite dans celles de l'empereur Carus. Une femme à qui ce dernier les donna en fit faire un lit. Firmus était d'une stature et d'une force de corps extraordinaires. Son aspect était si farouche, qu'on l'appelait communément le *Cyclope*. Q—R—y.

FIRMUS MAURUS (1), seigneur puissant de la Mauritanie, fils de Nubal, tenta de secouer le joug des Romains sous le règne de Valentinien Ier., vers l'an 370 de J.-C. Les soldats romains eux-mêmes, privés de leur paie, entrèrent dans le complot de Firmus, et lui offrirent le diadème. Ce général se rendit maître de Césarée, capitale de la Mauritanie césarienne, et entraîna dans la révolte les provinces voisines. Valentinien envoya Théodose, un de ses meilleurs généraux, pour combattre Firmus, et rétablir la tranquillité en Afrique. Firmus fit quelques propositions; mais Théodose qui doutait de leur sincérité, attaqua et battit les Maures : il obligea Firmus à demander grâce, en renonçant à la royauté, et en rendant aux Romains les places, les prisonniers et les trophées qu'il avait pris sur eux. S'étant révolté une seconde fois, il se vit bientôt sans appui, sans soldats, et fut poursuivi à outrance, ainsi que les principaux Maures qui avaient fomenté la rebellion; et pour ne point

(1) Paul Diacre l'appelle Thyrmus.

tomber vivant entre les mains des Romains, il s'étrangla lui-même vers l'an 372 de J.-C. B—P.

FIROUZABADI ou FYROUZABADY, auteur d'un dictionnaire arabe très estimé, se nommait *Medjd eddin Abou Thaher Mohammed ben Yacoub*. Il faisait remonter sa généalogie à Abou Ishac Ibrahim Chirâzy, docteur célèbre, et auteur du *Tenbih*, ou *Traité de jurisprudence* suivant la doctrine des Chafeïs, mort en 476 (1083), quoique l'on croie communément que ce docteur n'a point eu d'enfants, et n'a jamais été marié. Firouzabadi était né en l'année 729 de l'hégire (1328-9), à Cazerin, lieu du district de Chiraz. Sa famille était, à ce qu'il paraît, de Firouzabad, autre ville de la province de Fâris ou de la Perse proprement dite, et c'est sans doute pour cela qu'il portait le surnom de Firouzabadi, sous lequel il est le plus connu. Il ajoutait à ce surnom celui de *Chirazy*, c'est-à-dire habitant de Chiraz. Après avoir passé sa jeunesse et étudié dans son pays, il vint en Syrie à l'âge de vingt-sept ans environ, et voyagea ensuite en Egypte où il enseigna quelque temps, à la Mekke, dans l'Asie Mineure, et jusque dans l'Inde. Dans ses voyages, il portait toujours avec lui, sur plusieurs chameaux, sa bibliothèque, qui était très-nombreuse, et rarement il s'arrêtait quelque part pour y passer la nuit, sans défaire les ballots qui contenaient ses livres, pour se livrer à l'étude. Il fréquenta les cheiks les plus célèbres des lieux qu'il visita, et s'acquit partout une grande considération par l'étendue de son érudition. Il s'était surtout attaché à l'étude de l'arabe, et possédait au plus haut degré la connaissance de cette langue. La secte de Chafeï était celle dont il faisait profession. Etant venu en Arabie à son retour de l'Inde, postérieurement à l'an 790, il se fixa à Zébid, où il exerça pendant les vingt dernières années de sa vie les fonctions de Cadhi supérieur. Il mourut le 20 de chaoual 817 (2 janvier 1415), âgé de plus de quatre-vingts ans, et ayant conservé jusqu'à la fin de ses jours l'usage de toutes ses facultés. Il jouissait d'une grande faveur auprès du souverain du Yémen, Ismaïl, fils d'Abbas, surnommé Alachraf, et l'on assure que Bajazet et Tamerlan lui témoignèrent leur estime et lui firent des présents. On a de lui plus de quarante ouvrages, entre autres une *Histoire de la Mekke*; un *Recueil de facéties* et d'*anecdotes plaisantes*; un *Traité sur les moyens de parvenir au degré de Modjtahed*, c'est-à-dire de docteur privilégié; une *Exhortation aux Musulmans* sur le pèlerinage d'un lieu voisin de la Mekke, nommé Hadjoun; une *Histoire de Mahomet*, intitulée : *Sifr elsaadet*; divers Traités de jurisprudence et des Traditions. Ces ouvrages ne nous sont connus que de nom; mais celui que nous possédons, et qui a assuré la réputation de Firouzabadi, c'est son dictionnaire arabe, intitulé : *Alkamous almohit*, c'est-à-dire *l'Océan environnant*, et que nous nommons communément *Camous*. L'auteur nous apprend lui-même qu'après avoir long-temps cherché en vain un livre qui contînt toutes les richesses de la langue arabe, il se détermina à suppléer à ce qui manquait à l'étude de cette langue, en composant un grand ouvrage qui devait renfermer les deux dictionnaires arabes les plus étendus, savoir le *Mohakkem* et le *Obab*, avec de nombreuses additions. Il donna à cet ouvrage le titre de *Allami almoallem alodjab aldjami bain almohakkem oualobab*, c'est-à-dire *le* (livre) *res-*

plendissant, *orné*, *admirable*, *qui comprend le Mohakkem* (1) *et le Obab*. D'après le plan qu'avait adopté Firouzabadi, il évaluait son ouvrage à soixante volumes aussi forts que le dictionnaire de Djévhéry. Invité à suspendre cet immense travail, pour s'occuper d'abord de la composition d'un dictionnaire moins étendu et d'un usage plus commode, il se rendit à ce conseil, et composa le *Camous*, qui n'est que la trentième partie de l'ouvrage qu'il avait projeté. Il assure qu'il n'a retranché aucun des mots ni aucune des significations qui devaient entrer dans le *Lami*, et qu'il s'est contenté de supprimer les exemples et tout ce qui n'était qu'accessoire. Suivant Hadji Khalfa, notre auteur n'avait achevé que cinq volumes du *Lami*. Le *Camous* fut dédié au souverain du Yemen, dont Firouzabadi fait un éloge magnifique dans sa préface, mais sans le nommer. Firouzabadi a aussi composé des poésies arabes : Abou'l Mahasin en cite quelques vers dans son histoire, sous l'an 807. Il y consacre à notre auteur un article assez court, et il renvoie pour de plus grands détails à son dictionnaire historique, intitulé : *Manhal alsafi*. Malheureusement le 6e. volume de cet ouvrage, où doit se trouver cet article, manque à l'exemplaire de la bibliothèque du roi; nous y avons suppléé, du moins en partie, en consultant une histoire manuscrite des docteurs de la secte de Chafeï. (*Voy*. Djévhéry.)

S. d. S—y.

FISCH (Jean George) naquit à Arau en 1758, et y mourut en 1799. Il étudia la théologie à Berne, et voyagea pendant les années 1786 à 1788 par les provinces méridionales de la France. Il a donné une relation de ce voyage en 2 vol. in-8°., qui ont paru en 1790, à Zurich (en allemand). Cet ouvrage, rempli de notices curieuses et exactes, mérite d'être distingué de la foule de voyages en France que l'Allemagne a produits depuis vingt ans. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Berne, et ensuite curé à Arau. Au commencement de la révolution suisse, il résigna sa cure, fut nommé secrétaire-rédacteur du ministère des sciences, et enfin receveur et membre du conseil d'éducation de son canton. Il a donné pendant la révolution, dont il avait auguré d'heureux résultats pour sa patrie, quelques pamphlets. Son caractère inquiet, timide et faible le rendit souvent malheureux ; il ne manquait d'ailleurs ni de mérite, ni de qualités estimables.

U—i.

FISCHART (Jean), surnommé *Mentzer*, fut un auteur allemand doué d'un génie singulièrement facétieux et d'une fécondité inépuisable. Il paraît qu'il naquit dans les premières années du 16e. siècle, et qu'il mourut avant 1597. Il était docteur en droit, avocat de la chambre impériale de Wetzlar, et bailli de Forbach, près de Sarrbrück; mais il est plus connu par ses nombreux écrits, dont quelques-uns sont des traductions, et la plupart du genre burlesque. Assez souvent l'esprit et la gaîté de l'auteur ne consistent que dans la bizarrerie et la singularité des expressions, qui pourtant ne font pas toujours rire. Ses plaisanteries sont par fois un peu grossières : c'était le goût du siècle; il a aussi un peu trop de penchant pour les jeux de mots et les équivoques. Son style est dur, mais il compense ce défaut par l'énergie des mots qu'il crée, et auxquels il fait subir toutes sortes de mé-

(1) Le *Mohakkem* a pour auteur Abou'l Hasan Ali Ben Ismaïl, surnommé Ebn-Seid, mort en 458 de l'hég. (1065-6). Le *Obab*, en 20 volumes, est l'ouvrage de l'imam Hasan ben-Mohammed, de Sanaa, mort en 650 (1252-3).

tamorphoses. Aucun auteur n'a enfreint avec autant d'audace les lois et les règles de la langue allemande, et n'a joué plus librement et plus hardiment avec les facilités que lui donnait le génie de cet idiôme. La bouffonnerie effrénée de son esprit lui a inspiré des mots si allongés, qu'il est impossible de les prononcer. On trouve dans beaucoup de passages une foule de traits du plus haut comique et d'une plaisanterie mordante; en un mot les amateurs ne peuvent s'empêcher d'admirer ses mots bizarrement forgés, ses inversions variées, son intarissable gaîté. Il avait composé plus de trente-sept ouvrages, la plupart d'un genre satirique. Tous n'ont pas été imprimés; il y en a quelques-uns dirigés contre les moines et l'église de Rome : un autre a le même fond et à peu près le même titre que la Prognostication pantagrueline de Rabelais. L'ouvrage de ces deux auteurs facétieux est, comme l'observe le Duchat, tiré d'une satire composée en allemand par un auteur anonyme, dans les premières années du 16e. siècle. Fischart fit aussi une traduction libre du 1er. livre de Rabelais, intitulé *Gargantua*. « Encore n'est-ce pas tant, dit le Duchat, » une traduction qu'une ingénieuse » paraphrase accommodée au goût allemand et au génie de cette langue. » L'auteur déguisa son nom sous la dénomination grecque d'*elloposcleros*, qui est la traduction de Fischart (poisson dur). Il y a eu treize éditions de ce livre, et dans chacune le titre et le texte même offrent des variations. Il est à peu près impossible de traduire ce titre en français, et l'on en peut dire autant de toutes les productions de Fischart. Un autre ouvrage offre une imitation du Catalogue des livres de la bibliothèque de St.-Victor, qui est dans Rabelais : celui de Fischart est beaucoup plus étendu. (*Voy.* FICHARD.) E—s.

FISCHBECK (CHRÉTIEN-MICHEL), philologue allemand, recteur de l'école de Langensalza, fut nommé en 1717 professeur de philosophie à Gotha, où il vivait encore en 1725. On ignore l'époque de sa mort; mais elle est antérieure à 1737. Outre une édition de *Cornélius-Népos* qu'il donna en 1721 in-8°. et quelques ouvrages de théologie ou de philosophie morale à l'usage des écoles, presque tous en latin, on lui doit : I. *Vitæ Ephororum longosalissensium*, Langensalza, 1710, in-4°.; c'est une histoire abrégée de ses prédécesseurs; II. *Commentatio de præcipuis doctoribus scholæ Arnstadiensis*, ibid., 1710, in-8°.; III. *De eruditis sine pietate*, ibid., in-4°., sans date. C. M. P.

FISCHER (JEAN-ANDRÉ), né le 28 novembre 1667, à Erfurt, étudia pendant plusieurs années la jurisprudence à la célèbre université de cette ville; mais par les conseils de son père, pharmacien distingué, il abandonna, en 1687, le droit pour la médecine. Reçu docteur le 28 avril 1691, il fut bientôt après élu médecin-physicien du district d'Eisenach. Rappelé en 1695 à Erfurt, en qualité de professeur extraordinaire de médecine, il obtint en outre la chaire de logique au collége Evangélique. Promu, en 1715, à celle de pathologie et de pratique, il se livra tout entier à ce genre d'enseignement, et renonça en 1718 à l'emploi d'instituteur de logique. Agrégé à la faculté de médecine, il en devint doyen en 1719, et dans le cours de la même année, il fut nommé conseiller et médecin de l'archevêque électeur de Mayence. Fischer remplissait depuis dix ans ces honorables fonctions, et jouissait d'une grande renommée,

lorsqu'il fut frappé tout à coup d'un accès foudroyant d'apoplexie, le 13 février 1729. Le seul ouvrage de ce professeur est intitulé : *Consilia medica quæ in usum practicum et forensem pro scopo curandi et renunciandi adornata sunt*, Francfort, 1704-1712, 3 vol. in-8. Le tome premier contient, sous forme de supplément, le *Consiliarius metallicus*, et le second, la *Mantissa medicamentorum singularium*. Fischer avait annoncé une *Médecine conciliatrice*, dont il n'a donné que le prospectus : *Ilias in nuce, seu medicina synoptica, medicinæ conciliatrici subsecuturæ præmissa*, Erfurt, 1716, in-8°. Les autres écrits attribués à ce médecin par les bibliographes, sont quelques programmes, et des thèses, prodigieusement nombreuses à la vérité, mais qui ne lui appartiennent point en propre, puisqu'elles portent le nom des candidats qui les ont soutenues. Il suffit d'indiquer les plus remarquables, soit par la nature du sujet, soit par la manière dont il est traité : I. *De vigili curá animæ circà corpus humanum*, 1720. II. *Succincta sexûs potioris secundùm statum naturalem et præternaturalem spermatologia*, *resp. Frauschke*, 1725 ; III. *Sialographia medica*, 1726, essai médical sur la salive ; sujet traité bien plus amplement, par Martin Schurig, trois années auparavant ; IV. *Qui benè vomit benè vivit*, 1719 ; V. *Paradoxum medicum : quod nulla diæta quandoque sit optima*, 1719 ; VI. *De osculo vim philtri exserente, resp. Ermel*, 1719 ; VII. *De religiosorum sanitate tuendá et restituendá*, 1721 ; VIII *De hæmorrhoidibus ex palato fluentibus*, 1722 ; IX. *De leucorrhæa seu fluxu mulierum albo*, 1722 ; X. *Programma quo antiquissimum fruendæ carnis usum planum facit atque comprobat, simul porcinam ab insimulatá malitiá istá vindicans, quòd nempè anceps hoc cibarii genus ad lepram corpora præcipitet*, 1721. XI. *De leprá Arabum, seu elephantiasi observatá et curatá*, *resp. Kniphof*, 1721 ; XII. *De strumis ac scrophulis Bunsgensium*, *resp. Mittermayer*, fig. 1723 ; XIII. *De lacte optimo alimento et medicamento*, 1719 ; XIV. *De papavere erratico*, 1718 ; XV. *De dirdar Ibnsinæ* (*ulmus*), *resp. Enckelman*, 1718 ; XVI. *De ricino americano*, 1719 ; XVII. *De potûs coffeæ usu et abusu*, 1725 ; XVIII. *De discrepantibus medicorum, potissimùm præsentis seculi sententiis theoretico-practicis*, *resp. Heyland*, 1728. C.

FISCHER (Daniel), né le 9 novembre 1695, à Kesmark en Hongrie, alla étudier l'art de guérir à l'université de Wittemberg. On découvre dans le premier essai du jeune candidat la prédilection qu'il a toujours conservée depuis pour les sujets singuliers, bizarres, paradoxaux : *Tentamen pneumatologico-physicum de mancipiis diaboli seu sagis*, 1716. Revêtu du doctorat en 1718, il fut nommé bientôt après médecin-physicien de Kesmark, et médecin de l'évêque de Gross-Wardein (Waradin). L'académie impériale des Curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres en 1719. Fischer eut la manie d'inventer, d'attacher son nom à divers remèdes, qui ne justifient point les titres brillants dont il les décora. Tels sont l'élixir anti-vénérien, la poudre et l'esprit de nitre *bézoardiques* qui, malgré cette prétendue propriété, ne préservèrent point l'inventeur du typhus de Hongrie, auquel il succomba en 1746, âgé seulement de cinquante ans. Il déploya la même

exagération dans l'éloge qu'il fit du baume de Hongrie (*balsamus hungaricus vel carpathicus*), et du végétal qui le distille (*pinus cembra*). Parmi les autres opuscules publiés par ce médecin trop empirique, on distingue les suivants : I. *Commentationes physicæ de calore atmosphærico non à sole sed à pyrite fervente deducendo*, Bautzen, 1722, in-4°. II. *De terrâ medicinali Tokayensi à chymicis quibusdam pro solari habitâ*, Breslau, 1732, in-4°. III. *De remedio rusticano variolas per balneum primò aquæ dulcis, post verò seri lactis felicitèr curandi*, Erfurt, 1745, in-4°. Cette dissertation est accompagnée d'une relation de diverses épidémies varioleuses, et de l'usage du lait dans cette maladie éruptive. Fischer a inséré en outre plusieurs Mémoires et Observations dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*, et dans quelques recueils périodiques moins connus. C.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand, né à Vienne vers l'année 1650, fit assez rapidement le cours de ses études classiques, et fut placé sous la direction d'un habile maître, qui lui enseigna les principes de dessin et de l'architecture. Il se rendit ensuite à Rome, où il suivit pendant plusieurs années les leçons des plus célèbres professeurs, et revint enfin dans sa patrie, où ses talents ne tardèrent pas à être employés. Il fut d'abord chargé de la construction du palais de Schönbrunn. Le plan de ce palais, dit Milizia, n'est pas heureux; la façade en est lourde et la distribution intérieure mal entendue; cependant l'empereur Joseph fut si satisfait qu'il nomma Fischer son premier architecte, et peu de temps après le créa baron d'Erlach. C'est à Fischer que l'on doit la plupart des beaux édifices de la ville de Vienne, entre autres l'hôtel de la chancellerie de Bohême, le palais du prince Eugène et celui du prince Trantzen ; mais le mauvais goût des ornements qui en surchargent les façades, et la multiplicité des angles saillants si désagréables à l'œil, n'annoncent pas qu'il eût assez étudié la belle simplicité des monuments antiques qu'il se flattait de prendre pour modèle; cependant on convient que cet artiste a mieux réussi quelquefois, et on s'accorde à louer le plan des écuries impériales, au centre desquelles il a ménagé habilement un carrousel, avec un vaste amphithéâtre pour les spectateurs. Le chef-d'œuvre de Fischer est l'*Eglise de St.-Charles Borromée*, située dans un des faubourgs de Vienne. Cette église a la forme d'une croix grecque; elle est couverte d'une coupole elliptique. Le portique est orné de six colonnes d'ordre corinthien, qui supportent un entablement de très bon goût; mais on reproche à Fischer d'avoir accumulé dans l'intérieur les colonnes, les pilastres et les ornements les plus bizarres. Cet artiste, comblé d'honneurs et de biens, parvint à une heureuse vieillesse, et mourut à Vienne en 1724, âgé d'environ soixante-quatorze ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Essai d'une architecture historique*, ou *Recueil de batiments antiques*, *avec des explications en allemand et en français*, Vienne, 1721, in-fol. Des exemplaires portent la date de Leipzig, 1725. Cet ouvrage, assez mal exécuté, est curieux et utile ; il est composé de 93 planches, et divisé en cinq livres. Le premier contient les monuments des Juifs, des Egyptiens, des Syriens, des Perses et des Grecs; le second ceux des Ro-

mains; le troisième ceux des Arabes, des Turks, des Persans, des Siamois, des Chinois et des Japonais; le quatrième les bâtiments construits ou seulement projetés par l'auteur; enfin le cinquième les vases égyptiens, grecs et romains, et quelques-uns de l'invention de Fischer. — FISCHER (Émanuel, baron DE), fils du précédent, dirigea la construction de la plupart des édifices élevés sur les plans de son père. Il s'appliqua aussi à la mécanique avec un grand succès. En 1721 il fut mandé à la cour du landgrave de Hesse-Cassel pour donner son avis sur l'utilité des pompes à feu. Il offrit de perfectionner ces machines, et d'en établir pour faciliter l'extraction des mines du Hartz; il signa même un marché à cet égard; mais l'exécution en fut différée faute des sommes nécessaires. C'est lui qui est l'inventeur de la machine qui conduit et fait jouer les eaux dans les jardins du prince de Schwartzemberg, et on lui doit aussi les pompes à feu des mines de Kremnitz et de Schemnitz. Il était en correspondance avec Desaguliers, qui le regardait comme un bon mécanicien, et avec 'sGravesande, qui lui portait la plus tendre amitié. Il acquit par ses travaux une grande fortune, et mourut en 1738. W—s.

FISCHER (JEAN-CHRÉTIEN), savant philologue allemand, né en 1712 à Schleben, dans la principauté d'Altenbourg, où son père était ministre, fut nommé en 1740 professeur adjoint de philosophie à l'université de Iéna, exerça ensuite la profession de libraire, pour laquelle ses connaissances bibliographiques lui donnaient un grand avantage; il mourut le 21 mars 1793, avec la qualité de conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar. Ses principaux ouvrages sont: I. *Epistolæ ad Thyrenum et ad diversos, auth. Jac. Nic. Erythræo* (Vittorio de Rossi) Cologne (Iéna), 1739 ou 1740, in-8°. Fischer a enrichi cette édition d'une préface et de la vie de l'auteur, écrite avec autant d'élégance que d'exactitude; II. *De insignibus bonarum litterarum sæc. XIV, usque ad initium sæculi XVI in Italiâ instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4°.; III. *Dissertatio de Hubertino Crescentinate, elegantiorum litterarum sæc. XV in Italiâ instauratore*, Iéna, 1739, in-4°.; IV. *Commentatio de Alf. Ant. de Sarasâ et ejus semper gaudendi arte, et vitâ*, ibid., 1740, in-4°.; il donna ensuite, en 1741, une édition latine, et en 1748 une traduction allemande de l'ouvrage de ce savant jésuite (*Voy.* SARASA); V. une 6e. édition de l'*Introductio in notitiam rei litterariæ* de B. G. Struvius, augmentée sur des notes manuscrites de l'auteur, avec des remarques et additions de Coler, de Lilienthal, de Koecher, etc., Francfort, 1754, in-8°. Jugler, qui avait annoncé une édition du même ouvrage, dont il publia le 1er. vol. la même année, profita du travail de Fischer pour les volumes suivants qui ne parurent qu'en 1761 et 1763; VI *Neueste juristenbibliothek* (Bibliothèque de Jurisprudence moderne), 1774 et 1775, 2 cahiers in-8°.; VII. *Bibliothèque des Dames*, de Richard Steele, *avec la Vie de l'auteur, par l'éditeur*, Amsterdam (Iéna), 1766, in-8°. Enfin il a traduit en allemand du français les *Lettres de Julie Catesby*, par Mme. Riccoboni; de l'anglais, les *Lettres* de Bolingbroke. — Joseph-Emanuel, baron de FISCHER, bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, est auteur de l'ouvrage suivant: *Dilucida repræsentatio magnificæ et sumptuosæ Bibliothecæ Cæsareæ*,

Vienne, 1731, in-fol. Cette première partie est la seule qui ait paru. On doit regretter que les circonstances n'aient pas permis de terminer cet ouvrage, qui devait être un chef-d'œuvre de typographie. — Jacques-Benjamin Fischer, naturaliste livonien, élève de Linné, naquit à Riga en 1730, fut directeur de la maison des orphelins dans la même ville, et y mourut le 6 juin 1793. Il a publié en allemand : I. *Essai d'Histoire naturelle de la Livonie*, Leipzig, 1778, in-8°., 2°. édition, corrigée et augmentée, Königsberg, 1791, gr. in-8°., fig.; II. *Addition à l'Essai d'Histoire naturelle*, etc., Riga, 1784, in-8°., fig. Il a aussi donné des additions et corrections à la *Biblioth. Livon.* de Gadebusch, qui ont été insérées dans les *Mélanges du Nord*, de Hupel, N°. 4, pag. 1-224. W—s.

FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, né à Königsberg, vers la fin du 17°. siècle, y fut nommé professeur de philosophie en 1715; mais son zèle à soutenir la doctrine de Wolf, dont il avait puisé les principes à l'université de Halle, l'entraîna dans la persécution qu'essuya cette philosophie dans les états de Prusse (*Voyez* Wolf), et en 1725 un ordre du roi le bannit de la ville et du royaume. Il obtint cependant la permission d'enseigner à Dantzig; ayant ensuite fait quelques voyages en Italie, en France et en Angleterre, on lui permit, en 1736, de revenir à Königsberg, où il mourut le 15 décembre 1751. On a de lui : I. *Premiers fondements d'une Histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Königsberg, 1714, in-4°. (en allemand), avec une suite qui parut l'année suivante; II. *De lapidibus in agro prussico sine præjudicio contemplandis*, ibid., 1715, in-4°. de 32 pag. Il y traite des erreurs populaires sur la pierre d'aigle et la crapaudine; III. *Quæstio philosophica : an spiritus sint in loco?* ibid., 1723, in-4°., et plusieurs autres ouvrages moins importants, en latin et en allemand; il donna dans les *Nova acta eruditorum* de 1733, un commentaire sur le chap. 33 du 9°. livre de l'*Histoire naturelle de Pline*, et il fut l'éditeur et commentateur du bel ouvrage de Job-Henri Linck, *De stellis marinis*, Leipzig, 1733, in-fol. avec 42 pl. C. M. P.

FISCHER (Jean-Eberhard), savant professeur d'histoire et d'antiquités à Pétersbourg, et membre de l'académie impériale de la même ville, était né en 1697 à Essling en Souabe. Il fut du nombre des savants envoyés en 1739, par la cour de Russie, pour faire des observations dans la Sibérie, et jusqu'au Kamtschatka, d'où il ne revint qu'en 1747. De retour dans la capitale, il se livra aux travaux académiques et à la composition de ses ouvrages jusqu'à sa mort, arrivée le 24 sept. 1771. On connait de lui : I. *Histoire de Sibérie, depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg, 1768, 2 vol. in-8°. Ce n'est qu'un abrégé de la grande *Histoire de Sibérie*, composée par G. F. Muller, et dont Fischer avait eu connaissance pendant le voyage qu'il avait fait avec Muller. Des considérations particulières empêchèrent ce dernier de se plaindre de ce plagiat; il se contenta à son retour de publier son ouvrage, qui se trouva ainsi postérieur en date à celui de Fischer. Stollenwerck a donné, dans un extrait de l'*Histoire de Sibérie*, tout ce qui concerne les Tatârs et leurs anciennes traditions. Ce petit ouvrage, qui n'est qu'une discussion sur plusieurs passages d'Aboul-Gbazi, est plein des idées

systématiques que Fischer a entassées dans la préface qu'il a jointe au livre de Muller. L'ouvrage de Fischer a aussi été traduit en Russe. A. L. Schlözer a donné un extrait de cette histoire, et surtout de l'introduction, dans le 31e. volume de la grande *Histoire universelle*, publiée à Halle, en allemand; II. *Sur l'origine*, *la langue*, etc., *des Moldaves*, dans le Calendrier historique de Pétersbourg, année 1770; III. *sur l'origine des Américains*, ibid., année 1771. Ces trois ouvrages sont en allemand; IV. *Quæstiones Petropolitanæ*, Göttingue, 1770, in-8°. de 119 pag., avec une dédicace à l'auteur, par A. L. Schlözer, qui en fut l'éditeur. C'est un recueil de quatre dissertations, composées de 1754 à 1756. Dans la 1re. il recherche l'origine des Hongrois, et la trouve, non chez les Huns qui venaient du Nord de la Chine, mais chez les Yougres qui habitaient les environs de Tourfan; il les fait, de là, passer dans la Baschkirie, d'où les Patzinaces les chassèrent jusqu'à dans la Pannonie; il croit que leur langue, mélange du tartare et du scythe, est surtout formée de l'idiome des Vogouls. La 2e. a pour titre: *De gente et nomine Tatarorum, item de priscis Mogolis eorumque linguâ*. Cette dissertation qui ne présente aucun fait nouveau, aucune notion positive, n'est à proprement parler qu'un commentaire superficiel et peu satisfaisant sur quelques passages d'Aboul-Ghazi et de l'*Histoire de Gentchiscan*, du P. Gaubil. La 3e. traite *De variis nominibus imperii Shinarum titulisque imperatorum*; la 4e., écrite en allemand, est sur les *Hyperboréens*; V. un *Vocabulaire Sibérien*, conservé en manuscrit à la bibliothèque de la classe d'histoire à Göttingue, à qui il l'avait envoyé. A. R—T.

FISCHER (Jean-Bernard), né le 28 juillet 1685, à Lubeck, embrassa l'art de guérir, dont il étudia les diverses branches aux célèbres écoles de Halle, de Iéna, de Leyde et d'Amsterdam. Après avoir fait un voyage en Angleterre et en France, pour perfectionner son éducation médicale, il alla exercer sa profession à Riga, où son père était médecin de la garnison. Il fut nommé, en 1735, second médecin physicien de cette ville. L'impératrice Anne de Russie le choisit en 1734, pour son médecin, et le créa archiâtre de l'empire. Peu de temps après il fut anobli par l'empereur Charles VI, et l'académie des curieux de la nature l'admit au nombre de ses membres. Quand Elisabeth monta sur le trône de Russie, elle confia la direction suprême du département médical à son dévoué l'Estocq. Fischer pouvait remplir des fonctions honorables, immédiatement sous cet inspecteur général. Il aima mieux quitter la cour, et goûter les douceurs de la vie champêtre à Hinterbergen, près Riga, où il passa plus de trente années, et termina sa carrière le 8 juillet 1772. Fischer chanta les agréments de sa retraite, et y composa divers Opuscules, dont il suffira d'indiquer les meilleurs: I. *Economie rurale livonienne*, publiée avec une préface, par Jean Godefroi Arndt, Halle, 1753, in-8°.; nouvelle édition considérablement augmentée, Riga, 1772, in-8°.; II. *De senio ejusque gradibus et morbis, necnon de ejusdem acquisitione Tractatus, cum præfatione Andreæ Eliæ Buchner*, Erford, 1754, in-8°.; la seconde édition est enrichie des petits Traités analogues de Ranchin, de Floyer, de Wetsted et Detharding, Erfurt, 1760, in-8°.; traduit en allemand d'abord en 1762, à Halle, puis avec des addi-

tions, par Théodore Thomas Weichard, Leipzig, 1777, in-8°.; III *De febre miliari purpurâ albâ dictâ, è veris principiis erutâ et confirmatâ, Tractatus per longam experientiam collectus*, Riga, 1767, in-8°. C.

FISCHER (Jean Frédéric), naquit à Cobourg, le 10 octobre 1726. Son père, Erdmann-Rodolphe Fischer, était conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Cobourg, et s'est fait connaître en Allemagne par quelques productions savantes. La réputation du fils a été plus étendue, et son nom, ainsi que ses ouvrages, sont encore connus et estimés de tous ceux qui en Europe cultivent les lettres classiques. Il fit ses premières études dans le gymnase de Cobourg, sous la direction de Schwarz et de Tresenreuter; et au bout de fort peu d'années, il avait fait assez de progrès pour pouvoir soutenir deux exercices publics, l'un sur le Temple de la Paix à Rome, l'autre sur les Silentiaires. En 1744, il quitta le gymnase pour aller à l'université de Leipzig, où il étudia les langues savantes, l'histoire, les antiquités, sous Leich, Ernesti, Kapp et Christ; la philosophie et la physique sous Winkler; la géométrie sous Kaestner. La théologie entra aussi dans le vaste plan d'études qu'il s'était tracé. Son premier ouvrage parut en 1748; c'est une dissertation sur l'Autel de la Paix; il la défendit dans un acte public, avec un succès qui augmenta sa réputation, déjà fort grande. Aussi les cours qu'il ouvrit à cette époque attirèrent-ils bientôt une foule d'auditeurs, et quand, en 1751, la place de co-recteur de l'école de St.-Thomas vint à vaquer par la mort de Hüls, le sénat le choisit pour la remplir. Fischer n'avait alors que vingt-six ans. Les fonctions de co-recteur lui laissaient peu de loisir, mais laborieux et infatigable comme il l'était, il trouvait encore le temps de donner des leçons aux jeunes gens de l'université. Il rendit ce service à l'université pendant plusieurs années; et quand ensuite il demanda la place de professeur extraordinaire de belles-lettres, on pouvait croire qu'on se ferait un plaisir de lui accorder une récompense qu'il méritait si bien; mais Fischer avait peut-être des envieux, ou plutôt son caractère un peu agreste et dur lui avait fait des ennemis; et ce ne fut pas sans peine qu'il obtint, en 1762, le titre qu'il sollicitait et auquel ses talents et son zèle lui donnaient tant de droits. Il eut peu de temps après un autre désagrément. Ernesti quitta le rectorat de St.-Thomas, et Fischer ne lui fut pas donné pour successeur; on choisit Leisner, homme de mérite, mais Fischer en avait davantage. A la mort de Leisner, les intrigues se renouvelèrent, mais cette fois la justice l'emporta, et Fischer eut la place. Ce sont là les événements les plus considérables de sa vie. Il mourut le 11 octobre 1799, d'une paralysie, suite d'une apoplexie dont il avait été frappé quelques mois auparavant. Fischer a beaucoup écrit : nous ne pourrons indiquer ici que ses principaux ouvrages. Au nombre des plus utiles, il faut placer ses *Remarques* sur la Grammaire grecque de Weller, où l'abondance des exemples et des indications compense bien le défaut d'ordre et l'excessive sécheresse qu'on pourrait par fois leur reprocher. La première édition de ces Remarques est de 1748 et années suivantes; la seconde, la seule que l'on doive employer aujourd'hui, est de 1798-1801; l'impression a été achevée par les soins de M. Kuinöl, qui a inséré au commencement du 3ᵉ. vol. une excellente notice sur Fischer, dont il est le parent

et l'élève. Fischer a encore aidé utilement l'étude de la langue grecque, et la lecture des auteurs sacrés et profanes, par ses éditions du *Traité* de Drésig sur les *Verbes moyens*, du *Dictionnaire* de Pasor, des *Lexiques* de Mœris et de Timée. Au reste, il est fort blâmable d'avoir réimprimé Mœris et Timée sans les excellentes notes de Pierson et de Ruhnkenius. En effet, le texte seul de ces grammairiens est d'une assez mince importance; ce sont les remarques de leurs savants éditeurs qui en font à peu près tout le mérite, et on ne les recherche guère pour eux-mêmes; mais Fischer avait un préjugé peu raisonnable contre l'érudition riche, abondante, quelquefois diffuse des Hollandais, et ce préjugé a été celui de beaucoup d'Allemands. Parmi les éditions des classiques données par Fischer, il faut distinguer Anacréon, 1793; Eschine le Socratique, 1788; Théophraste, 1763; Paléphatus, 1789; Platon, 1783 : ce dernier ouvrage contient quatre dialogues de Platon, l'Euthyphron, l'Apologie, le Criton et le Phédon. Fischer a publié à différentes époques d'autres traités du même philosophe : le Cratylus, le Banquet, le Parménide, le Sophiste, le Philebus; mais il y a mis moins de soins et de recherches. Nous ne pousserons pas cette énumération plus loin : on peut voir la liste complète des ouvrages de Fischer, avec une exacte indication des titres, des dates et des formats, dans la notice de M. Kuinoël : rien n'y est oublié. On peut aussi consulter Saxius, qui ne s'est pas piqué d'une si scrupuleuse exactitude, le *Nécrologe* de Schlichtegroll, t. Ier. de 1799, p. 77-138, et M. Kindervater, qui a écrit en allemand *un Essai sur Fischer, considéré comme professeur* (Leipzig, 1801, in-8°. de 128 pag.). Depuis la mort de Fischer on a publié ses *Commentaires* sur le Plutus d'Aristophane et sur la Cyropédie de Xénophon. On y remarque le mérite accoutumé et les défauts ordinaires de l'auteur, de la lecture, de l'exactitude, mais une diligence trop souvent obscure et minutieuse. B—ss.

FISCHER (Jean-Frédéric), jurisconsulte, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, a publié sur l'état-civil des juifs, surtout en Alsace, une savante et curieuse dissertation, sous ce titre : *Commentatio de statu et jurisdictione judæorum secundùm leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg, 1763, in-4°. de 115 pag. On en peut voir l'extrait dans le *Journal des Savants*, de juin 1764. — Jean-Godefroi Fischer, mort en 1767, et qui prenait le titre de médecin aulique et physicien de la ville de Stade, a publié sur les vers intestinaux une dissertation qui a échappé aux recherches de Modeer, dans sa *Bib. Helminth.*; elle a pour titre : *Commentatio de vermibus in corpore humano, et anthelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8°. C. M. P.

FISCHER (Gottlob-Nathanael), savant philologue et journaliste saxon, né à Graba, près de Saalfeld, le 12 janvier 1748, consacra sa jeunesse à l'éducation publique, était, en 1769, professeur ordinaire au *Pædagogium* de Halle, fut fait, en 1775, recteur de l'école de St.-Martin, à Halberstad, et y mourut le 20 mars 1800. Outre les *feuilles d'Halberstadt*, journal hebdomadaire écrit en allemand, dont il fut le principal rédacteur depuis 1785 jusqu'à sa mort, il donna en société avec A. Riem, le journal de Berlin *für Aufklærung*, etc., de 1788 à 1790, et fournit un très grand nombre d'articles au *Teutsche Monatschrift*, de 1790 à 1795. Parmi ses

autres ouvrages nous indiquerons seulement : I. *Extraits de Molière*, Halberstadt, 1778, in-8°.; II. *Histoire de l'école capitulaire* (Domschule), d'Halberstadt, ibid., 1792, in 8°. en allemand ; III. *Feuilles volantes pour les Amis de la tolérance*, Dessau, 1783 et 1784, in-8°., ouvrage périodique, en allemand, dont il paraissait quatre numéros par an ; IV. *Florilegium latinum anni* 1786, Leipzig, 1785, in-8°. Il a aussi été l'éditeur des poésies latines de Gleim, Halberstadt, 1783, in-8°. C. M. P.

FISCHER (Frédéric-Christophe-Jonathan), savant jurisconsulte et publiciste allemand, né à Stutgard en 1750, fut, après divers voyages, employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich, en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. A la fin de l'année suivante, il fut nommé professeur de droit des gens, et des fiefs de l'université de Halle, dont il devint assesseur ordinaire en 1780; il mourut le 20 septembre 1797. Meusel donne la liste de ses ouvrages, au nombre de trente-cinq, presque tous en allemand. Voici les principaux : I. *De primâ expeditione Attilæ in Gallias ac de rebus gestis Waltheri Aquitanorum principis, carmen epicum sec. VI, nunc primùm ex codice MS. membranaceo productum*, etc., Leipzig, 1780, et 1792, 2 part. in-4°.; II. *Novissima scriptorum ac monumentorum rerum Germanicarum tam ineditorum quam rarissimorum collectio*, Halle, 1781-82, 2 part. in-4°.; III. *Littérature du droit Germanique*, Leipzig, 1782, in-8°.; IV. *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaies, etc., et du luxe de l'Allemagne*, Hanovre, 1785-92, 4 part. in-8°. On y trouve plus d'érudition que de critique, et l'on y désirerait plus d'ordre. Les deux premières parties ont reparu, avec des augmentations, en 1794 et 1797; V. *Histoire de Frédéric II, roi de Prusse*, Halle, 1787, 2 vol. in-8°., compilation assez médiocre. Ces trois derniers ouvrages sont en allemand. Fischer a aussi donné plusieurs articles dans le Journal hebdomadaire de Halle. C. M. P.

FISCHERSTROEM (Jean), secrétaire de la société patriotique de Stockholm, et membre de l'Académie des sciences de cette ville. Quoique les sciences économiques fussent l'objet principal de ses travaux, il ne négligeait point les belles-lettres, et ses ouvrages, écrits d'un style agréable, ont contribué beaucoup à répandre en Suède les connaissances utiles. Il avait entrepris un *Dictionnaire économique*, embrassant l'agriculture, les fabriques, le commerce; mais il n'en publia que trois volumes. Cet important ouvrage est continué maintenant par le célèbre naturaliste Ol. Swartz, et quelques autres. Peu avant sa mort, Fischerstroem donna, sous la forme de voyage, un *Essai d'une description du Mælar*, Stockholm, 1785, in-12, en suédois; cet ouvrage se fait lire avec intérêt, parce qu'il est instructif et écrit avec esprit. On apprend à y connaître le grand lac Mélar, qui communique avec la mer, et qui est le centre du commerce de plusieurs provinces. C—AU.

FISHER (Jean), évêque de Rochester, né à Beverley dans le comté d'York, en 1453 ou 1455 (1), fit ses études à Cambridge, et y prit le bonnet de docteur; c'est tout ce qu'on sait des premières années de sa vie.

(1) Watkins dit 1459.

La comtesse de Richemont, Marguerite, mère de Henri VII, le choisit pour son confesseur. Il se servit du crédit qu'il avait sur l'esprit de cette princesse, non pour son avantage personnel, mais pour lui faire faire des établissements qui tournassent au profit de la religion et des lettres, qu'il aimait et qu'il avait cultivées. C'est à sa sollicitation que Marguerite fonda le collége de *Christ*, dans l'université de Cambridge, et qu'elle fit venir à grands frais les meilleurs professeurs en tout genre, pour y faire fleurir les bonnes études. Ces services, et le mérite personnel de Fisher, le firent élire chancelier de cette université. Henri VII, en 1504, le nomma évêque de Rochester; on lui offrit depuis des siéges beaucoup plus riches et plus brillants, mais il les refusa. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait contribué à l'éducation de Henri VIII, en qualité de son précepteur. Le biographe anglais n'en dit rien; quoi qu'il en soit, il est certain que ce prince avait de l'affection pour lui; mais elle se refroidit lorsqu'il le vit opposé à son divorce, et prenant avec chaleur le parti de Catherine d'Arragon; il le fit d'abord condamner à la perte de ses biens, et à l'emprisonnement *durant le bon plaisir du roi*, comme coupable de haute trahison, pour n'avoir pas revélé les prédictions de la *sainte fille de Kent*, dont il avait eu connaissance (*V.* Elisabeth Barton.) Fisher ne recouvra sa liberté qu'en payant 300 livres sterling. Il ne montra pas moins de courage, et indisposa plus encore Henri en refusant de reconnaître sa suprématie spirituelle. Ce prince ne vit plus dans un évêque obéissant au cri de sa conscience et fidèle à la religion, qu'un sujet rebelle. Il le fit arrêter en 1534, et mettre à la tour. Il y fut traité cruellement malgré son grand âge: on le dépouilla de ses habits, on le revêtit de haillons qui couvraient à peine sa nudité. Mais quelque effort qu'on fit, on ne put ni lasser sa patience, ni ébranler sa foi. Il passa un an dans cette pénible et douloureuse situation. Paul III, instruit des rigueurs qu'on exerçait envers lui, voulut le dédommager par une marque éclatante d'estime, et le créa cardinal; cette faveur ne fit qu'aggraver le sort de Fisher, et hâter sa perte. Le roi défendit que le *chapeau* entrât dans ses états. Il ne s'en tint pas là, il envoya Thomas Cromwell dans la prison, savoir de Fisher s'il l'accepterait; il ne l'avait ni sollicité, ni désiré, et telle était son indifférence pour les grandeurs humaines, dit Hume, que « si ce chapeau eût » été à terre, Fisher ne se fût pas » baissé pour le ramasser. » Sa réponse néanmoins ayant été affirmative, sans doute par respect pour le pape, Henri en fut violemment irrité. « Quoi! dit-il, il pousse jusque-là l'in» solence! Eh bien! que le pape le lui » envoye. Mère de Dieu! il le mettra » sur ses épaules, car je ne lui lais» serai pas de tête pour le porter ». Le farouche Henri tint parole; il fit faire le procès à Fisher. Ce vieillard vénérable, condamné au supplice des criminels de lèze-majesté, le 17 juin 1535, par des juges vendus à la tyrannie, fut décapité le 22 du même mois. Une profonde connaissance de l'Ecriture-Sainte et des Pères, faisait de Fisher un théologien habile. Doué d'un esprit juste et d'un jugement solide, il défendit avec force la foi catholique, et s'opposa, autant qu'il le put, à l'introduction des doctrines nouvelles; il passe à juste titre pour un des meilleurs controversistes de son temps. Erasme loue son intégrité, la pureté de ses mœurs, son profond

savoir, la douceur de son caractère et son courage. Ses principaux ouvrages sont : I. *Un Traité contre la réponse de Luther au livre de Henri VIII, sur les Sacrements;* II. *Cinq livres de la vérité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, contre Œcolampade;* III. *Réfutation du traité que Valérius avait composé pour prouver que St.-Pierre n'était jamais venu à Rome;* IV. *Discours contre les écrits de Luther, prononcé le même jour que les livres de cet hérétique furent brûlés en Angleterre.* Il a été traduit de l'anglais en latin par Pacens; V. *Trois livres d'une seule Madelène, contre Jacques Le Febvre d'Etaples*, qui soutenait qu'il fallait en admettre trois. Le sentiment de Le Febvre fut condamné par la faculté de théologie de Paris. Il était néanmoins appuyé de l'autorité de quelques Pères; et depuis, Bossuet et l'abbé Fleury l'ont cru plus conforme aux textes de l'Ecriture; VI. *Commentaire moral sur les sept psaumes pénitentiaux;* VII. *Traité des moyens de parvenir à la souveraine perfection de la religion.* Fisher composa ce traité pendant qu'il était en prison; VIII. *Discours sur la charité;* IX. *Traité de la prière;* X. *des Sermons et des Paraphrases sur quelques psaumes*, etc. Tous ces ouvrages, imprimés à part dans le temps, ont été recueillis en 1 vol. in-fol., Wurtzbourg, 1597. Dupin range parmi les œuvres de Fisher, peut-être parce qu'elle se trouve à la tête de la collection de Wurtzbourg, *la Défense des sept Sacrements contre Luther*, par Henri VIII, dédiée à Léon X, laquelle valut à ce prince le titre de *défenseur de la foi*, qu'il ambitionnait, et que la suite de son règne montra qu'il méritait si peu. Mais rien, ce semble, n'empêche qu'on croie ce livre du roi. Henri était versé dans les matières théologiques. Il faisait de St. Thomas sa lecture habituelle et favorite. Dans sa réponse à Luther, qui d'abord, à propos de cet ouvrage, avait écrit contre le prince avec beaucoup de hardiesse et trop peu de ménagement, et s'était ensuite excusé sur ce qu'il savait que ce livre n'était pas de lui, Henri déclare formellement qu'il lui appartient. Il n'y a donc point de raison pour le croire de Fisher. Saunders, Ribadeneira, et quelques autres écrivains, ont composé des relations de la mort de cet infortuné prélat.

L—y.

FISHER (Marie), anglaise, fanatique de la secte des quakres, au 17e. siècle, conçut l'insensé projet d'aller à Constantinople porter au commandeur des croyants des paroles de vérité. Sans être arrêtée par les difficultés d'un voyage long et pénible, elle traverse l'Italie, seule, à pied, puis s'embarque pour Smyrne sur un vaisseau de sa nation. Le zèle est souvent indiscret. Son projet fut découvert par le consul de cette ville, qui la fit conduire à Venise. Mais que peuvent les obstacles contre un esprit en délire? Marie dirige alors sa route par terre, parcourt sans crainte, et qui plus est sans accident, la Macédoine, la Grèce, la Romanie, et arrive enfin à la cour de Mahomet IV, prince d'une humeur peu traitable. Heureusement pour elle, il la prit pour une folle, et cette espèce de gens étant sacrée aux yeux des Turks, il se contenta de la renvoyer en Angleterre. Nous n'avons pas besoin de dire que ses confrères les quakres exaltèrent beaucoup ce noble dévouement. Elle eut même l'honneur insigne d'épouser un prophète. On peut consulter sur

cette femme l'*Histoire du Fanatisme*, par le P. Catrou, liv. III. D. L.

FISSIRAGA (Antoine), seigneur de Lodi au commencement du 14e. siècle. La famille Fissiraga, l'une des plus distinguées dans la noblesse de Lodi, avait été pendant tout le 13e. siècle à la tête du parti guelfe, tandis que les Vestarini dirigeaient le parti gibelin. Antoine Fissiraga profita de ce crédit héréditaire pour se rendre souverain de Lodi. Il fit avec succès en 1302 la guerre à Mathieu Visconti, et fut en 1310 confirmé dans sa souveraineté par l'empereur Henri VII. Mais s'étant ensuite allié aux ennemis de ce monarque, il fut vaincu et fait prisonnier, et il mourut dans sa captivité. S. S—i.

FITCH (Ralph), voyageur anglais, faisait le commerce à Londres, lorsque le désir de voir les pays de l'Orient le porta, avec quelques-uns de ses compatriotes, à s'embarquer en 1583 pour Tripoli de Syrie. Ils descendirent l'Euphrate et s'embarquèrent pour Ormus; puis, après avoir touché aux ports les plus fréquentés de la côte de l'Indostan, ils se fixèrent à Goa, et commencèrent à y trafiquer. Leurs succès les firent regarder d'un œil jaloux par des marchands italiens et par les jésuites. Un père de cette société vint les solliciter d'y entrer. Un peintre qui faisait partie de leur troupe se laissa gagner; les autres refusèrent, et furent dénoncés par les Italiens comme des hérétiques et des espions. Un jésuite de Bruges fut envoyé pour les examiner. Ils se donnèrent à lui pour catholiques; ce qui ne les empêcha pas d'être mis en prison. Ils y étaient depuis plusieurs mois, lorsque l'archevêque chargea le célèbre Linschot et quelques autres Flamands de s'aboucher avec eux. Les Anglais obtinrent leur liberté moyennant une caution très forte. Sortis de captivité, ils levèrent une boutique, et ne tardèrent pas à être très achalandés. Ils pratiquaient les cérémonies extérieures de la religion; mais, effrayés des menaces continuelles des jésuites, ils changèrent leur argent contre des perles, et s'enfuirent en 1585. Ils allèrent à Visapour et à Golconde, et ensuite à Agra. Un de leurs compagnons, qui était jouaillier, resta au service du roi à Fattepour. Ils virent ensuite les lieux les plus considérables de l'Indostan jusqu'à Serrepour sur le Gange, où ils s'embarquèrent pour le Pegou, au mois de novembre 1586. Ils remontèrent le fleuve sur lequel est située la capitale de ce pays, et arrivèrent à Jamahey, grande et belle ville dans le pays des Langeianes ou Jongoures, à vingt-cinq jours de route au nord-est de Pegou. Elle est très fréquentée par les commerçants chinois. Caplau, lieu où l'on trouve les rubis, les saphirs et les autres pierres précieuses, est à six jours de route d'Ava dans le royaume de Pegou. Le 10 janvier 1587, Fitch partit de Pegou. Après avoir atterri à Martavan et à l'île de Tani d'où l'on tire beaucoup d'étain, il arriva à Malacca. Il retourna à Martavan en mars 1588, puis à Pegou et au Bengale, où, faute de trouver un passage, il resta jusqu'au mois de mars 1589. Il vit Ceylan et tous les points de la côte orientale de l'Indostan, Ormus, Bassora, traversa une partie de la Mésopotamie pour regagner Alep, d'où il alla s'embarquer à Tripoli de Syrie, et fut de retour à Londres le 29 avril 1591. La relation de ce voyage se trouve dans le tome II d'Hackluyt et dans le tome II de Purchas, sous ce titre : *Voyage à Ormus, puis à Goa dans les Indes orientales, à Cambaye, au Gange, au Bengale, à*

Bacola et Chondan, à Jamahey, dans le royaume de Siam, et de là retour à Pegou, puis à Malacca et à Ceylan, à Cochin et à toute la côte des Indes, commencé l'an 1583 *et terminé en l'an* 1591. On lit cette relation avec plaisir et intérêt, parce qu'elle contient beaucoup de détails curieux sur les nombreux pays que l'auteur a traversés. Il se montre homme instruit et observateur exact. Il ne raconte que des choses très croyables; la plupart ont été confirmées par des voyageurs plus modernes, et sur plusieurs points il est la seule autorité que l'on puisse consulter. E—s.

FITE, *Voy.* Lafite.

FI-TI, nom commun à plusieurs empereurs de la Chine, et qui signifie *Prince déposé;* on le donne particulièrement à Lieou-tse-nie, cinquième empereur de la première dynastie des Song. Ce prince est un des trois ou quatre monstres qui ont occupé le trône de la Chine. Heureusement, son règne n'atteignit pas le terme d'une année; mais ce court espace de temps lui suffit pour inonder sa cour de sang, et se faire abhorrer de tout l'empire. Fi-ti monta sur le trône l'an 464 de l'ère chrétienne, et il n'était âgé que de seize ans. Sa mère, qui avait de l'ascendant sur lui, contint d'abord son caractère farouche et sanguinaire; mais elle mourut au bout de trois mois. Cette digue rompue, le jeune tyran ne respecta plus rien. Un vil eunuque auquel il avait donné sa confiance, et qui aspirait à s'emparer de l'autorité, lui dit : « Vous portez le nom d'empe- » reur, mais vous n'en avez pas la » puissance; elle est toute entière en- » tre les mains de votre ancien pré- » cepteur et de vos ministres; et je » crains bien que vous ne jouissiez pas » même long temps du vain titre qu'ils » vous ont laissé. » Fi-ti ne répondit à ce propos qu'en faisant appeler sur le champ le sage et habile lettré qui avait élevé son enfance; et dès qu'il parut, il le fit mettre à mort sous ses yeux. En apprenant cet attentat, les ministres prévirent le sort qui leur était réservé; ils résolurent de donner un autre maître à l'empire, et tinrent des conférences nocturnes pour fixer leur choix sur un des princes de la famille impériale. Le prince Lieou-y-kong fut proposé; mais on ne s'accorda point, et la décision fut renvoyée à une autre entrevue : un traître révéla ce complot. L'empereur monte aussitôt à cheval; et, suivi de ses gardes, se rend à l'hôtel du prince Lieou-y-kong. Il le fait paraître devant lui avec ses quatre enfants, et ordonne qu'on les égorge. Au même instant il envoie ordre à ses deux principaux ministres de se rendre au palais, et leur enjoint, sous un faux prétexte, de se faire accompagner de leurs fils et de leurs frères. Les ministres ne se méprirent point sur le motif qui les faisait appeler, mais ils obéirent. L'un d'eux arriva au palais lorsque l'empereur y rentrait : le tyran s'arrêta, et d'un signe le fit massacrer avec toute sa suite. Comme l'autre ministre n'arrivait pas, il détacha un de ses officiers, suivi de quelques soldats, pour aller au-devant de lui : ceux-ci, dès qu'ils le rencontrèrent, le mirent à mort avec six de ses fils. Ce prince, dont on avait éveillé les soupçons sur la fidélité des grands et des hommes en place, ne se crut plus environné que de conspirateurs. Tous ceux qui jouissaient de quelqu'autorité dans l'état ou d'une grande réputation de sagesse et de vertu lui devinrent suspects. Les princes de son sang étaient ceux surtout qui lui portaient le plus d'ombrage. « Les empereurs » Ouen-ti et Ou-ti, mon aïeul et mon » père, dit-il un jour, étaient les troi-

» sièmes fils de leur père. Lieou-tse-» hiun, mon troisième frère, autorisé » par ces exemples, ne pourrait-il » pas aspirer au trône? Il convient » que je m'assure de lui, et le mette » hors d'état d'y penser. » D'après cette seule réflexion, il charge un de ses officiers de porter du poison à son frère. Ce prince, qui entrait à peine dans sa onzième année, se trouvait heureusement loin de la cour, dans la principauté qui formait son apanage; son gouverneur, homme de tête et plein de courage, l'empêcha d'obéir, doubla sa garde, et se hâta d'assembler des troupes, résolu de défendre jusqu'à la mort le précieux dépôt que le feu empereur lui avait confié. Cependant de nouveaux meurtres continuaient d'épouvanter la capitale. On n'ignorait pas que l'empereur Ou-ti, déjà éclairé sur le naturel pervers et féroce de son fils, avait hésité quelque temps s'il ne le dépouillerait pas du titre de prince héritier, pour le conférer à Lieou-tsé-lun, un de ses neveux. Fi-ti s'en souvint, et pour empêcher que les grands ne pussent penser à ce prince pour l'appeler au trône, il le fit assassiner, et joignit encore à ce meurtre celui de son frère utérin. Trois de ses oncles se trouvaient dans sa cour; sa première pensée fut de les sacrifier à sa farouche inquiétude; mais, retenu par quelques motifs de crainte, il se contenta d'abord de les faire jeter dans une obscure prison. Parmi les officiers d'un de ces princes était un serviteur fidèle, vivement touché de la détention de son maître. Pour le soustraire au sort qui le menaçait, il jugea que le moyen le plus prompt et le plus sûr était de délivrer l'empire de ce jeune monstre. Il n'ignorait pas qu'il était abhorré dans son propre palais; il s'y insinua, gagna quelques eunuques, dont un, nommé Cheou-tsi-chi, s'engagea d'immoler le tyran. Fi-ti était aussi dissolu que cruel. Un parc, qui faisait partie de ses vastes jardins, était le lieu le plus ordinaire où il se livrait à la plus hideuse débauche. Il y rassemblait, tour à tour, un certain nombre de jeunes filles du palais, attachées au service de l'impératrice et des reines; il les faisait dépouiller de tout vêtement, et ordonnait à une troupe de jeunes gens de leur donner la chasse. Un de ceux-ci eut un jour le courage de lui laisser entrevoir sa répugnance pour ce genre de dissolution, et le pria respectueusement de le dispenser d'y prendre part : sur-le-champ il le fit mettre à mort. Cette même nuit, étant couché dans un des pavillons de ce parc, il crut voir, dans un de ses rêves, une de ces jeunes filles, dont il immolait si indignement la pudeur, l'accabler de reproches et le menacer qu'il ne verrait pas la moisson prochaine. Ce songe l'éveilla; il fit lever toutes les femmes et les filles du palais, et les ayant fait paraître en sa présence, il crut reconnaître dans les traits de l'une d'elles ceux de la jeune personne qui lui était apparue en songe. Il la fit égorger; et, après qu'il eut donné ordre à toutes ces femmes épouvantées de se retirer, il se mit au lit et se rendormit : son sommeil ne fut pas tranquille; il crut revoir la même personne qu'il venait d'assassiner s'approcher toute sanglante de son lit, et lui adresser ces paroles menaçantes : « Prince, le plus » scélérat des hommes, j'ai porté mes » plaintes jusqu'au trône du *Chang-ti* » (le seigneur du Ciel), et je t'ai ac-» cusé devant lui des crimes énormes » dont tu t'es rendu coupable. » Ce nouveau songe le glaça d'effroi, et il passa le reste de la nuit dans la plus violente agitation. Dès le matin, il fit appeler des *Tao-ssé*, sorte de bonzes

qui s'attribuent le pouvoir de commander aux esprits, et leur enjoignit d'expulser ceux qui infestaient les lieux qu'il habitait. Les bonzes obéirent : leur manière d'opérer excita la curiosité du tyran. Il se rendit au pavillon, suivi de deux ou trois de ses femmes et de quelques eunuques, du nombre desquels était Cheou-tsi-chi ; celui-ci crut l'occasion favorable pour remplir ses engagements, et il n'hésita point à la saisir. Dans le moment où l'empereur, tourné vers les bonzes, paraissait le plus attentif à suivre leurs conjurations, il tira son sabre, et en asséna un si rude coup sur la tête de ce prince, qu'il l'étendit mort à ses pieds. L'eunuque ne fut point recherché : son attentat, loin d'exciter le deuil et l'horreur, causa la joie la plus vive à la cour et dans tout l'empire. La plupart des historiens ne le comptent pas au nombre des empereurs ; ils ajoutent l'année de son règne à celles de son prédécesseur (1).
G—R.

FITZGERALD (Gérard), né à Limerick en Irlande, étudia la médecine à l'université de Montpellier, où il obtint le doctorat, en 1719. Nommé professeur en survivance, en 1726, il devint titulaire à la mort de Pierre Chirac, au mois de mars 1732, et termina lui-même sa carrière, en 1748. Il publia, pendant le cours de son professorat, quelques dissertations estimées : *De naturali catameniorum fluxu*, 1731 ; *De tumoribus tunicatis*, 1733 ; *De visu*, 1741 ; *De carie ossium*, 1742. Les leçons qu'il avait dictées sur les maladies des femmes furent recueillies et mises au jour, en 1754, sous ce titre : *Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus*, Paris, in-12, trad. en français, et imprimé à Avignon, sous la date de Paris, 1758, in-12.
C.

FITZ-HERBERT (sir Anthony), descendait, à ce qu'il paraît, de l'ancienne et noble famille des Herbert, dans laquelle se trouvent des comtes de Pembroke et de Huntingdon. Il naquit sous le règne d'Henri VII, à Norbury, dans le comté de Derby. Il étudia à Oxford ; et s'étant ensuite destiné à la profession des lois, il y acquit une grande réputation, surtout par un recueil de décisions judiciaires qu'il fit paraître en 1519, et dont nous donnerons ici le titre original, pour faire connaître l'espèce de français employé alors en Angleterre, où il était le langage des lois : *La graunde abridgement collecte par le judge très reverend, monsieur Anthony Fitz-Herbert, dernièrement conferre avesque la copye escript et per cer correcte, avesque le nombre del fueil, par quel facilement poies trouer les cases cy abrydges, en les liuers dans novelment annoté, iammais devaunt imprimés. Auxi vous trouerés les residuuons de lauter livre places icy in ceo liuer en le fine de lour apte title.* Cette première édition, imprimée avec beaucoup de soin et de magnificence, est maintenant très rare. Il y en a eu plusieurs autres éditions, notamment une en 1577. Cet ouvrage est cité par sir Edward Coke, comme très bon et très utile. Fitz-Herbert avait été fait chevalier en 1516, et en 1523 il fut nommé un des juges des plaids communs. Il trouvait dans l'agriculture un délassement aux soins de sa place. Il mourut le 27 mai 1538, et prévoyant les changements qu'allait subir la religion, il exigea de ses fils, à son lit de

(1) Il en est de même de tous les Fi ti ou empereurs déposés ; leurs tables ne sont point placées dans le *Taï-miao* ou temple des ancêtres, et leurs règnes ne comptent pas dans l'histoire, quelle qu'ait été la cause de leur déposition. Z.

mort, une promesse solennelle de ne recevoir en don, ni acheter aucune terre provenant de biens ecclésiastiques. Ils le promirent, et tinrent leur promesse, à l'exécution de laquelle plusieurs de leurs descendants ajoutérent même de plus grands sacrifices en faveur de la religion de leur ancêtre, comme on le verra dans quelques articles subséquents. On a de lui plusieurs autres ouvrages : *L'Office et autorité des juges de paix*, etc., Londres, 1538, in-12; l'*Office des shériffs*, *baillis de franchises*, etc. Londres, 1538, in-4°; *de la Diversité des cours*, etc., 1529, en français; mais traduit depuis en anglais et ajouté au *Miroir des juges* par André Horne; de *l'Arpentage des terres*, 1539; *le livre de l'Agriculture*, 1534. X—s.

FITZ HERBERT (Nicolas), en latin *Fierbertus*, petit-fils de sir Anthony, et cousin de Thomas Fitz Herbert, naquit en Irlande, en 1550. Vers 1572 il abandonna volontairement son pays et son patrimoine pour cause de religion, alla étudier la jurisprudence à Bologne, vint ensuite à Rome, et dès 1587 vécut dans la famille du cardinal Guillaume Alan, chez lequel il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. On a de lui les ouvrages suivants, imprimés à Rome : I. *Oxoniensis in Angliâ academiæ descriptio*, 1602; II. *De antiquitate et continuatione catholicæ religionis in Angliâ*, 1608; III. *Vitæ cardinalis Alani epitome*, 1608, in-8°. Il avait écrit une vie plus étendue de ce cardinal, que des raisons d'état l'empêchèrent de publier. On lui doit aussi une *traduction* latine du *Galateo* de J. della Casa, publiée avec le texte italien, 1595, in-8°., Padoue, 1729, in-8°. X—s.

FITZ HERBERT (Thomas), petit-fils de sir Antoine Fitz Herbert, naquit dans le comté de Stafford, en 1552, et fut élevé dans la religion catholique. Envoyé à Exeter à l'âge de seize ans, après s'être impatiemment soumis pendant quelque temps à l'éducation protestante qu'on y recevait, il se retira dans ses terres, où son refus d'assister au service de sa paroisse, le fit emprisonner; il était alors âgé de vingt ans. Mis bientôt en liberté et plus attaché que jamais à la religion pour laquelle il avait déjà souffert, il s'exposa par son zèle à d'assez grands dangers pour être obligé en 1582 de se retirer en France, d'où il passa ensuite en Espagne pour y implorer la protection de Philippe II, dont il n'obtint pas grand chose, à ce qu'il paraît; car, après avoir suivi à Milan le duc de Feria, on le voit à Rome dans une grande détresse. Ce fut, à ce qu'on croit, l'indigence où il était réduit, ne recevant rien de ses revenus d'Angleterre, qui le détermina à entrer en 1614 dans la société des jésuites, où il reçut en même temps les ordres. Envoyé à Bruxelles pour y présider la mission, il y demeura deux ans, et composa en faveur de sa cause plusieurs ouvrages où l'on trouve un peu de l'amertume que devaient lui inspirer ses souffrances. Il s'était déjà fait connaître avant sa profession, par des ouvrages du même genre et par deux traités estimés, dont l'objet est de réfuter les principes de Machiavel, l'un intitulé : *Traité concernant la Politique et la Religion*, Douai, 1606, in-4°., et la seconde partie, en 1610, également à Douai; elles furent réunies et publiées en 1615, in-4°.; une 3e. partie fut imprimée en 1652, à Londres, où l'ouvrage obtint de la réputation; le titre de l'autre est : *An sit utilitas in scelere? vel de infelicitate principis Machia-*

vellani. Rome, 1610, in-8°. Ses autres ouvrages, tous de circonstance, sont aujourd'hui entièrement oubliés. Revenu à Rome, il y fut nommé recteur du collége anglais de cette ville, et y mourut en 1640, âgé de quatre-vingt-sept ans, laissant une grande réputation de savoir et de piété.

S—D.

FITZ-JAMES (Jacques de). *Voy.* Berwick.

FITZ-JAMES (François, duc de), évêque de Soissons, né à Saint-Germain-en-Laye, le 9 juin 1709, était fils de Jacques, duc de Berwick, et de Fitz-James, duc et pair, maréchal de France, grand d'Espagne et chevalier de la Toison-d'or. Tous ces titres magnifiques, avec la survivance du gouvernement du Haut et Bas Limousin, devaient passer à François. Il n'en fut point ébloui, et y renonça à dix-huit ans, âge pourtant des illusions, pour embrasser l'état ecclésiastique. Le roi lui donna l'abbaye de St.-Victor de Paris, en mai 1728. Il fut ordonné prêtre en 1733, et prit le bonnet de docteur dans la faculté de théologie de Paris, le 23 mars suivant. Peu de temps après, il alla exercer les fonctions de grand vicaire sous M. de Saulx de Tavannes, archevêque de Lyon. Sa piété, sa modestie, son zèle pour la religion, son exactitude à remplir les devoirs de l'emploi qui lui était confié, le rendirent cher à tous ceux qui le connurent, et l'on peut dire que l'éclat de ses vertus surpassa celui de son illustre naissance. En 1738, le roi le nomma à l'évêché de Soissons. Il n'avait que vingt-neuf ans, mais il était mûr pour cette dignité; il fut sacré à Rouen en mai 1739. La faveur du roi ne se borna point à cette grâce. M. le cardinal d'Auvergne s'étant démis de sa charge de premier aumônier de S. M., elle voulut bien la conférer à M. l'évêque de Soissons. Il suivait Louis XV en cette qualité en 1744, lorsque le 2 août ce monarque tomba malade à Metz : le 15 il était à l'extrémité. Le devoir de M. de Fitz-James était de mettre sous les yeux du prince ce qu'exigeait de lui la religion. Il montra la nécessité de sacrifices pénibles, nécessaires au salut du roi et à l'édification publique. La piété du roi ne s'y refusa point; malheureusement le renvoi de Mme. de Châteauroux fut suivi d'excès blamables de la part du peuple; mais ce n'est la faute ni de l'évêque ni des principes. Le danger passé, les courtisans, toujours prêts à flatter les vices des princes pour en tirer parti, voulurent faire entendre que M. de Soissons s'était trop pressé. La favorite ayant repris son ascendant, le prélat reçut l'ordre de se retirer dans son diocèse, et de ne point paraître à la cour. Tel fut le prix de son zèle religieux. Le temps de cet honorable exil tourna au profit de son diocèse; et si M. de Fitz-James n'eut pas pour lui les courtisans, il en fut dédommagé par le suffrage des amis de la religion et des mœurs (*Voyez* Chateauroux.). Il mourut le 19 juillet 1764, estimé et regretté. On a de M. de Fitz-James : I. une *Instruction pastorale contre le livre du P. Berruyer*; II. un *Rituel à l'usage de son diocèse, avec des instructions*, deux et trois volumes in-12. « Ce recueil, dit un écrivain, est le fruit d'un zèle éclairé, et les règles de la pénitence y sont solidement établies. » III. *OEuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12 avec un 3e. volume sous le titre de *Supplément*. A la tête du 1er. volume se trouve une Vie de M. de Fitz-James. Il fit beaucoup de bien dans son diocèse, et sa mémoire y est en vénération. Quelques-uns lui imputent d'a-

voir penché vers le jansénisme. Aucun acte connu de sa part n'a justifié cette imputation. M. de Fitz-James a toujours fait profession d'une soumission parfaite aux décisions de l'église. Il avait signé et faisait signer le formulaire. Peu de prélats ont gouverné plus sagement, et mieux mérité la réputation d'évêques pénétrés de leurs devoirs et empressés de les remplir. L—y.

FITZ-SIMON (Henri), habile controversiste jésuite, était fils d'un marchand de Dublin, où il naquit vers 1569; il fut élevé dans l'université d'Oxford, la quitta, sans y avoir pris de grade, pour aller se faire jésuite à Louvain, où il devint disciple du fameux Léonard Lessius, puis professeur de philosophie dans cette université. Etant repassé en Irlande pour s'y livrer aux missions, il se fit une grande réputation par ses conférences publiques et privées avec les ministres protestants. On le tint enfermé pendant cinq ans au château de Dublin, d'où il ne cessa de défier ses antagonistes. (*Voy.* Usher.) Ayant été relâché sur la promesse de mettre plus de modération dans ses discours, il alla dans les Pays-Bas, y composa une réfutation de Jean Ryder, qui fut imprimée à Rouen, in-4°., 1608, se rendit cette même année à Rome, pour y être reçu profès des quatre vœux, et revint en Irlande continuer ses travaux apostoliques. Lors de l'insurrection de 1641, il fut condamné à être pendu, et n'échappa au dernier supplice qu'en errant dans les bois, sur les montagnes et dans les marais, toujours parcourant les villages pour instruire les enfants et fortifier les catholiques dans la croyance de l'église. Enfin il trouva une retraite un peu moins agitée, et mourut en 1644, plein de bonnes œuvres. Les plus connus de ses ouvrages sont : *Justification du sacrifice de la Messe*, 1611, in-4°.; *Britannomachia ministror. in plerisque et fidei fundamentis et fidei articulis dissidentium*, Douai, 1614, in-4°. Il a beaucoup augmenté le catalogue des saints d'Irlande qui se trouve dans les *Hiberniæ vindiciæ* de G. F. Verdié; Anvers, 1621, in-8°. T—d.

FITZ STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbery du 12e. siècle, né à Londres, mort en 1191. Il était attaché au service de l'archevêque Becket, et fut témoin du meurtre de ce prélat, dont il a écrit la vie en latin en 1174, sous le titre de *Vie de S. Thomas, archevêque et martyr*. C'est dans cet ouvrage qu'on trouve la plus ancienne description connue de la ville de Londres, où était né Becket, avec diverses particularités curieuses sur les mœurs et usages des habitants. Ce morceau a été imprimé à la suite de la *Description* (survey) *de Londres*, par Stowe. X—s.

FIURELLI (Tiberio) [1], né à Naples en 1608, acteur de l'une des premières troupes italiennes établies en France sous le règne de Louis XIII, acquit beaucoup de réputation dans le rôle de Scaramouche; et l'on raconte que s'étant un jour trouvé chez la reine, qui se divertissait beaucoup de ses lazzis, il avait offert d'égayer le jeune dauphin (depuis Louis XIV) qui était de très mauvaise humeur. Il obtint la permission de le prendre sur ses genoux, et fit taut par ses mines et ses grimaces, que le jeune prince donna des marques trop expressives de sa gaîté; depuis ce jour, Fiurelli eut ordre de venir le soir à la cour pour amuser le dauphin, qui, étant devenu roi, prenait

(1) Quelques auteurs écrivent *Fiorelli*, d'autres *Fiurelli*. Ce dernier n'est autre que Fiorelli avec la prononciation italienne.

plaisir à rappeler quelquefois à Scaramouche sa mésaventure. On lit au bas portrait gravé de cet acteur les quatre vers suivants :

> Cet illustre comédien
> De son art traça la carrière;
> Il fut le maître de Molière,
> Et la nature fut le sien.

Sans doute il y a beaucoup d'exagération dans cet éloge, car le principal talent de Fiurelli était dans l'imitation des manières des personnages et dans certaines grimaces et tours d'adresse; par exemple, il avait quatre-vingt-trois ans lorsqu'il quitta le théâtre, et à cet âge il donnait encore un soufflet avec le pied. Un de ses camarades de théâtre, (*Voy.* Angelo CONSTANTINI) a écrit sa vie, dans laquelle il ne fait pas un grand éloge de ses qualités personnelles. Comme il y raconte quelques tours et escroqueries de son héros (sous le nom de *Scaramouche*), ce petit volume est devenu populaire et fait partie de ce qu'on nomme la *Bibliothèque bleue*. Fiurelli mourut le 8 décembre 1694, cinq ans après avoir quitté le théâtre. Il existe un *Scaramucciana* ou *Bons mots de Scaramouche*, in-12; et un *Scaramouchiana* in-32. P—x.

FIXLMILLNER (PLACIDE), astronome allemand, naquit en 1721, au village d'Achleuthen, près de Cremsmunster, dans la haute Autriche. Il fit ses principales études à Saltzbourg, y prit du goût pour les mathématiques, et s'y serait livré avec ardeur, s'il n'en eût été détourné par son entrée dans l'ordre des bénédictins, en 1737. La théologie, le droit, les langues orientales, l'histoire, les antiquités et la musique devinrent les objets de ses études. Il fut bientôt capable d'enseigner lui-même et d'être reçu docteur. Le premier ouvrage sorti de sa plume est un petit traité intitulé : *Reipublicæ sacræ origines divinæ*, qu'il publia en 1756, et qu'il se proposait de continuer, quand, en 1761, le passage de Vénus sur le soleil vint réveiller le goût qu'il avait manifesté dans son jeune âge pour les sciences exactes. Il avait déjà quarante ans; mais ce n'était point trop tard pour un homme plein de zèle et d'intelligence, et qui d'ailleurs avait sous sa main tout ce qui pouvait favoriser ses désirs. Son oncle, Alexandre Fixlmillner, abbé de Cremsmunster, avait fait bâtir en 1748 un observatoire dans le couvent. Son successeur, l'abbé Berthold Vogel, voulut utiliser cet établissement, et permit au P. Fixlmillner de le mettre en activité. Celui-ci ne négligea rien pour se rendre utile à l'astronomie : il fit construire un mural et plusieurs autres instruments, se mit au travail, et donna en 1765 un ouvrage intitulé : *Meridianus speculæ astronomicæ cremifanensis*, Steyer, in-4°., dans lequel il déterminait par beaucoup d'observations la longitude et la latitude de son observatoire. Onze ans après, Fixlmillner fit paraître son *Decennium astronomicum*, Steyer, 1776, in-4°. C'est un recueil d'observations dont les astronomes font encore usage pour leurs recherches, et dans lequel on en trouve de toute espèce, faites et calculées avec assez de soin. Fixlmillner est un des premiers qui calculèrent l'orbite de la planète Uranus. Il a fait un grand nombre d'observations de Mercure, dont Lalande s'est servi pour construire des tables de cette planète. On est étonné des travaux que Fixlmillner a exécutés, quand on songe qu'il en était sans cesse distrait par l'administration d'un collége établi dans l'abbaye pour la jeune noblesse, et dont il a été pendant quarante ans le directeur et en même temps professeur de droit canonique.

Il fut aussi revêtu de la dignité de notaire apostolique en cour de Rome. Cet astronome s'était formé seul, au fond d'une province, loin des académies, des savants, et privé de tout ce qui peut entretenir le courage et l'émulation dont l'homme a tant besoin pour se roidir contre les difficultés de la science. Il a rendu célèbre l'observatoire de l'abbaye de Cremsmunster, par les observations qu'il n'a cessé d'y faire jusqu'à sa mort, qui arriva le 27 août 1791. Le P. Derfflinger, qui l'a remplacé à l'observatoire, a publié un ouvrage posthume intitulé : *Acta astronomica cremifanensia, à Placido Fixlmillner*, Steyer, 1791, in-4°. On y trouve les observations de 1776 à 1791, et des mémoires sur la parallaxe du soleil, l'occultation de Saturne en 1775, l'aberration et la nutation dans le calcul des planètes, etc., etc. Schlichtegroll, dans le supplément de son *Nécrologe*, a donné une notice assez étendue sur le P. Fixlmillner; on en trouve une autre, accompagnée de son portrait, dans les *Ephémérides géographiques* du B. de Zach, novembre 1799. N—T.

FIZES (Antoine), célèbre médecin de Montpellier, naquit dans cette ville, en 1690, et y mourut le 14 août 1765. Son père lui enseigna lui-même le latin, le grec, l'histoire et les mathématiques. Fizes le père était très versé dans toutes les parties de la littérature, et professait les mathématiques aux écoles de droit. Le jeune élève, doué des plus rares dispositions, animé d'une vive ardeur pour le travail, fit des progrès aussi rapides que solides. Il était destiné à l'état d'avocat; mais ayant achevé son cours de philosophie avant d'avoir atteint l'âge où l'on est admis à s'inscrire aux écoles de droit, cette circonstance lui fit concevoir l'idée de s'adonner momentanément à l'étude de l'anatomie. Cependant le jeune Fizes prit un goût si vif pour ses nouvelles occupations, qu'il résolut d'embrasser la profession de médecin, pour laquelle il se sentait une vocation décidée. Son père était trop judicieux pour ne pas souscrire à ses vœux. Il n'aurait sans doute été qu'un avocat fort ordinaire; la nature ne l'avait pas doué des talents nécessaires à l'orateur : sa diction était embarrassée; son esprit spéculatif, son caractère rempli de simplicité, et son humeur se composait d'un mélange de brusquerie et de naïveté. Fizes soutint, à dix-huit ans, un acte public pour obtenir le baccalauréat. Sa dissertation roula sur la génération de l'homme. Le candidat défendit le système des *ovaristes;* il posa en principe qu'après la fécondation le fœtus se nourrit par la bouche et par le cordon ombilical; il ajouta, comme un fait démontré, que toutes les difformités que l'enfant apporte en naissant sont un héritage des affections de sa mère. Cette thèse, écrite d'un style ferme, et renfermant des propositions dont la hardiesse annonçait un esprit supérieur, fit une grande sensation dans l'école de Montpellier; tous les regards se fixèrent sur son jeune auteur. Les lumières qui éclairent maintenant la physiologie ont fait justice des assertions paradoxales préconisées par Fizes; cependant, abstraction faite de ces assertions, l'auteur donna dans ce premier écrit des preuves d'un talent remarquable sous plusieurs rapports. Les connaisseurs y louent encore aujourd'hui une discussion sage, une dialectique dégagée de ces formes frivoles fort en vogue alors, dépouillée des subtilités dont les auteurs arabes ont tant abusé, et des abstractions où se perdaient les métaphysiciens en

traitant le sujet de la génération. Une partie non moins estimable de cette production est celle dans laquelle l'auteur trace l'histoire de la science depuis Aristote jusqu'à nos jours. Tout ce morceau est rapide, clair, élégant, et semble indiquer une plume exercée; ce qui fit croire que le père du jeune bachelier n'avait point été étranger à la rédaction de cette thèse. Le succès que Fizes venait d'obtenir enflamma de nouveau son zèle pour le travail; il s'y livra avec tant d'opiniâtreté que sa santé s'altéra considérablement, et s'en ressentit toute sa vie. Après avoir reçu le bonnet de docteur, Fizes s'appliqua à l'étude de la médecine pratique, en suivant la clinique des plus habiles médecins de Montpellier, parmi lesquels étaient ce Deidier, qui en 1720 avait été porter les secours de son art contre la peste qui désolait la ville de Marseille. Un plus grand théâtre devint bientôt nécessaire au génie de Fizes; il vint à Paris, où brillaient Duverney, Lemery, les deux de Jussieu, et fut accueilli avec distinction par ces hommes célèbres, dont il suivit assidûment les leçons. De retour à Montpellier, Fizes commença à s'essayer dans l'art de l'enseignement par des cours particuliers sur diverses parties de l'art de guérir; il exerçait la médecine pratique à l'hôpital de la Charité, et se livrait avec son ardeur accoutumée à l'étude du cabinet. Quoique fort jeune, il était déjà placé, dans l'opinion du public et de ses confrères, au premier rang des praticiens les plus habiles, dans une ville qui fut toujours en possession d'en compter un grand nombre. Son père mourut; Fizes lui succéda dans sa chaire de mathématiques, qu'il occupa avec distinction. En 1732, Deidier ayant renoncé à l'enseignement public de la médecine, sa place de professeur à la faculté fut mise au concours; Fizes se plaça sur les rangs pour la disputer contre quatre concurrents, tous distingués par des talents connus. Ferrein l'emporta sur lui, au jugement de la compagnie; mais la haute réputation que notre auteur s'était déjà acquise lui valut le suffrage du ministère, et la cour le choisit. Sa pratique s'étendant chaque jour, il se démit de sa chaire de mathématiques, afin de se livrer exclusivement à l'enseignement et à l'exercice de la médecine. Depuis long-temps Fizes n'avait plus de rivaux dans cette dernière carrière, non seulement à Montpellier, mais dans toute l'Europe, lorsque vers 1763 il fut appelé à la cour en qualité de premier médecin de M. le duc d'Orléans. Ce fut le célèbre Senac qui le désigna. Tout flatté qu'il était d'un pareil honneur, Fizes, qui en prévoyait tous les dangers, le refusa d'abord; cependant il céda aux honorables instances du prince. La médiocrité jalouse s'était liguée contre le médecin de Montpellier avant son arrivée dans la capitale; on lui prêtait une foule de travers; il était représenté, dans le grand monde, comme un vieillard singulier et ridicule, qu'il fallait voir comme une chose curieuse. A son arrivée à la cour, ce grand médecin fut aussi offensé qu'affligé des cabales qui s'étaient formées pour le déshonorer, il résolut de retourner à Montpellier; mais les instances du prince, l'amitié de Senac, des frères de Jussieu, d'Astruc, les soins respectueux de Bordeu et de quelques autres disciples de Fizes, le retinrent à la cour. Cependant son humeur devenait incessamment plus chagrine, et ne pouvait se ployer aux usages du grand monde, ni se familiariser avec la duplicité et l'esprit d'adulation qu'il y voyait régner; il obtint enfin, après quatorze mois de séjour à Paris, la

permission de retourner dans ses foyers, où il reprit les travaux du professorat et ceux de sa vaste pratique, au grand contentement de ses concitoyens, qui le regardaient comme un ange tutélaire. Le public ne jouit pas long-temps de ses talents; la perte d'un frère, et d'un neveu chéri, son unique héritier, lui causa un chagrin que toute sa philosophie ne put lui faire surmonter; une fièvre maligne, compliquée de paralysie, l'enleva en trois jours, à l'âge de soixante-quinze ans. Fizes avait enseigné pendant fort long-temps la médecine avec beaucoup de zèle et d'assiduité, mais sans éclat; il s'exprimait avec une sorte d'obscurité, et résolvait tous les problèmes des maladies par la doctrine de ce *principe vital*, dont, après Vieusseus, il avait été le fondateur a Montpellier. Cette doctrine trouvait dans Fizes un défenseur plus fidèle, plus obstiné même que persuasif. Et lorsque des disciples tels que Bordeu, auxquels le professeur accordait la faculté d'argumenter contre son système, lui demandaient ce que c'était que ce principe vital, qui agit si diversement, qui préside à ce qui lui est opposé comme à ce qui est nécessaire à son existence, Fizes leur en donnait des définitions obscures qui ne leur apprenaient rien: ce n'étaient que des énoncés embarrassés, inintelligibles, faux, et inventés pour ne point prononcer le mot *nature*, sacré chez les anciens, mais proscrit par les *mécaniciens*, dont notre professeur était l'un des plus outrés. Boissier de Sauvages, contemporain de Fizes, condamnait la doctrine des mécaniciens; il était animiste décidé, comme Stahl, et dans les disputes des deux illustres professeurs, le premier conservait tout l'avantage, tant à cause de son éloquence qu'à raison de la vraisemblance de l'opinion qu'il défendait. Depuis la mort de Fizes sa doctrine était tombée dans l'oubli, jusqu'à l'époque où Barthèz, l'un des plus beaux génies qui ait illustré l'art de guérir, lui redonna un nouvel éclat. Mais il s'éleva fort au-dessus de son devancier, dont, selon Bordeu, il n'a retenu que l'expression. Ce n'est donc point comme professeur que Fizes se recommande à la postérité; ce n'est pas non plus comme auteur de théories qui aient contribué à favoriser l'essor de la science; car les ouvrages qu'il a publiés, bien qu'ils soient écrits avec correction et beaucoup d'ordre, sont, pour la plupart, infestés de la même doctrine qu'il enseignait dans la chaire; tout y est expliqué par un abus de mathématiques, par les lois de l'hydraulique et de la mécanique; ils sont empreints d'une philosophie médicale, dont la fausseté est suffisamment démontrée de nos jours. Toute la gloire de Fizes repose sur son grand talent comme habile praticien. Il possédait, au plus haut degré, le génie de l'observation; son diagnostic était sûr; il saisissait avec une admirable précision le caractère des maladies les plus compliquées, les plus obscures, les plus insidieuses, et son pronostic était infaillible. L'art de décrire une maladie, d'en exposer l'histoire, était possédé au plus haut degré par Fizes: c'était alors qu'il s'élevait fort au-dessus de ses rivaux, et qu'il excitait l'admiration des plus habiles. Des auteurs d'un grand mérite, tels qu'Astruc, l'ont jugé avec une juste sévérité, sous le rapport de sa doctrine; ils ont peut-être été trop rigoureux, lorsqu'ils lui ont reproché une *orgueilleuse opiniâtreté* à soutenir les opinions les plus absurdes, et lorsqu'ils l'ont accusé d'avoir retardé les progrès de la science; mais personne n'a dit de mal de son cœur; il remplissait ses devoirs

avec une scrupuleuse exactitude ; il était modeste, véridique, et d'une franchise à toute épreuve ; on lui reprochait une sorte de misanthropie, de sauvagerie dans le caractère, et plusieurs manies. Par exemple, il affectait de ne vouloir jamais s'exprimer en français, bien qu'il sût la langue de son pays. On rapporte à ce sujet que, pendant son séjour à la cour, il ne parlait que le patois languedocien aux gens du monde, et le latin à ses confrères. Il avait des reparties qui décèlent un penseur, et rarement il lui échappait des saillies d'esprit. Il était d'une extrême crédulité, et se plaisait à écouter le récit des histoires les moins vraisemblables ; il avait dans le caractère ce qu'on appelle à Paris de la *musarderie*. Une de ses manies était de répondre à tous ceux qui le pressaient de se rendre sur-le-champ auprès d'un malade : *Je n'ai pas le temps*. Un jour Boissier des Sauvages, qui, fort savant professeur, n'était nullement praticien, vint le chercher pour un malade : *Je n'ai pas le temps*, dit Fizes. Sauvages, qui s'attendait à cette réponse, n'insista point ; mais il imagina de lui raconter des fables fort absurdes, qui furent écoutées pendant une heure, avec l'intérêt que notre crédule apportait toujours à ces sortes de récits. A la fin, Sauvages lui reprocha d'un ton pénétré de perdre un temps précieux à ouïr des contes ridicules, tandis qu'il prétendait n'avoir pas le temps d'aller au secours des infortunés qui le désiraient pour en obtenir un soulagement certain. *Vous êtes un vrai Sauvage*, répliqua Fizes en le suivant chez le malade en question. Cette réponse est une preuve de la bénignité du personnage. Le mot *sauvage*, dans l'idiôme gracieux des Languedociens, et dans la bouche de Fizes surtout, voulait dire : *Vous avez l'esprit rempli de malice*. Nous passerons sous silence une foule d'anecdotes plus ou moins piquantes, relatives aux originalités du célèbre praticien de Montpellier. La tradition en a conservé un grand nombre dans sa patrie, où sa mémoire est en vénération, quoiqu'il soit mort depuis cinquante ans. Nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage intitulé : *Vie et principes de Fizes*, publié en 1765, par Estève, médecin de Montpellier. Cet éloge est écrit avec une grande impartialité. On peut voir dans Eloi la liste des ouvrages de Fizes, qui sont, ainsi que nous l'avons fait pressentir, tombés dans un discrédit presque total. Le célèbre Fouquet disait, à leur sujet, qu'il ne laissait jamais échapper l'occasion d'acheter tous ceux qu'il rencontrait, afin de les anéantir pour l'honneur de leur auteur. Les principaux ont été recueillis en un volume in-4°., *Opera medica*. Montpellier, 1742. Nous citerons celui qui a pour titre : *De cataractâ*. Ce traité, fondé sur l'observation, est fort judicieux, et mérite d'être consulté par les oculistes. L'auteur distingue les cataractes en membraneuses et en cristalines ; distinction importante pour déterminer la conduite de l'opérateur. On trouve de fort bonnes choses sous le rapport descriptif, dans un autre morceau de cette collection, intitulé : *Tractatus de febribus*, imprimé séparément, en 1745, 1749 et 1753, in-12, et traduit en français, 1757, in-12. F—R.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

